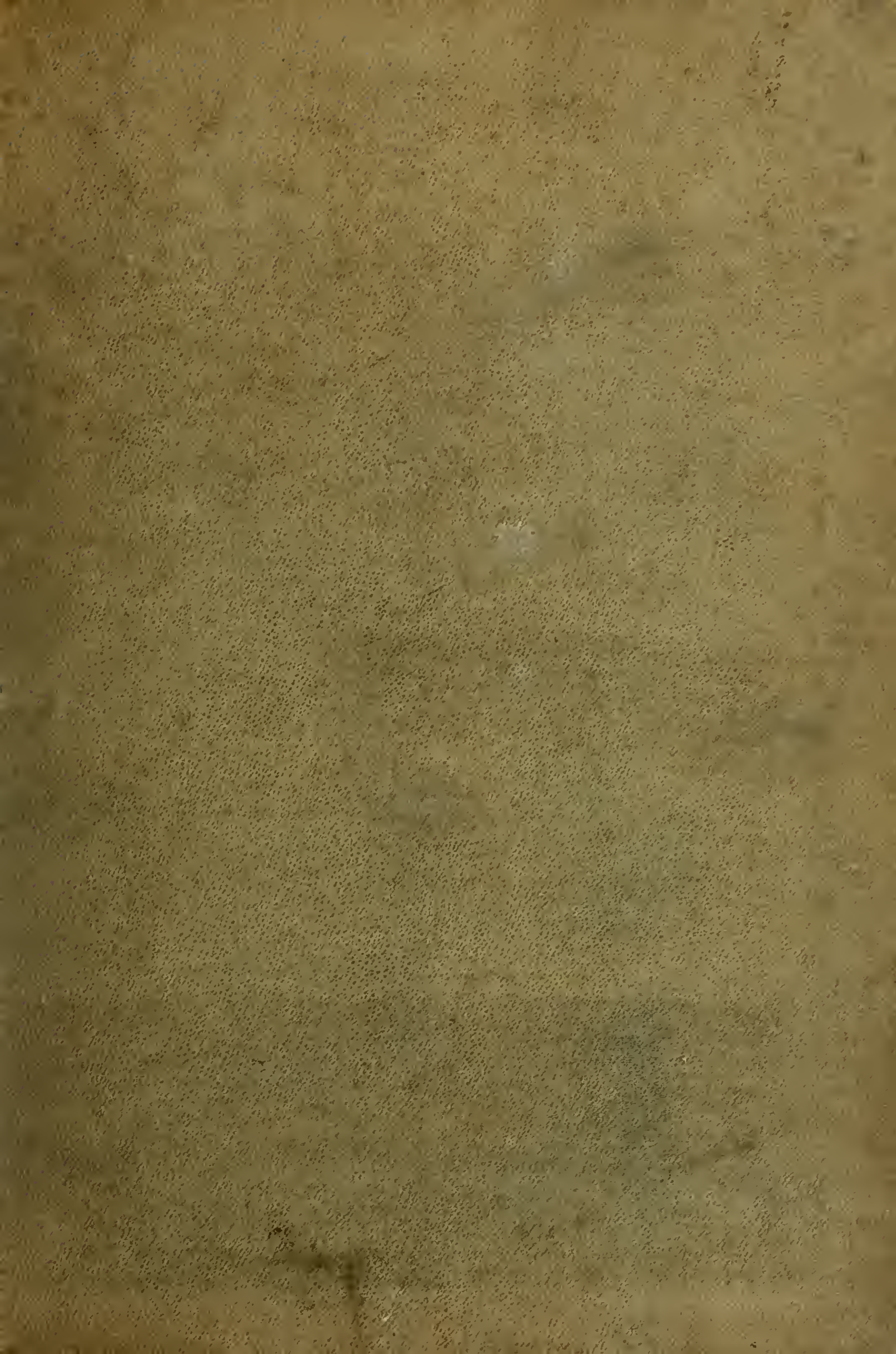


[illegible] :

(Manquent { I^re année n°25 à fin 1885
II^e année n^os 12 à 17
— 28 à 33)

[illegible] II^e année [illegible], 279

J. [illegible] 137

P de [illegible] 270

[illegible] 270

E. Fo[illegible] 281

Revue [illegible]
[illegible]
[illegible]

– Portr[illegible] [illegible]

Début de [illegible]

du 14 Juin 1834 (N° 1) au 22 Décembre (N° 2[illegible])

[lacune] manquent [illegible] 1835

du 2 Janvier 1836 (N° 1) au 24 Mars (N° 12)

[lacune avril]

du 1er Mai 1836 (N° 17) au 24 Juillet (N° 2[illegible])

[lacune août]

du 1er Sept. 1836 (N° [illegible]) au 2[illegible] Sept. (N° [illegible])

# LE CAMÉLÉON,

## JOURNAL NON POLITIQUE;

COMPILÉ À PARIS PAR

A. P. BARBIEUX,

ANCIEN PROFESSEUR AU COLLÈGE DE CANTORBÉRY, À BATH, EAGLE-HOUSE, HAMMERSMITH, ETC., ETC.

---

Littérature, Sciences, Beaux-Arts, Histoire, Géographie, Industrie, Connaissances utiles, Esquisses de mœurs, Tribunaux, Mémoires, Voyages, etc.

---

PARIS,

JULES DIDOT L'AINÉ, BOULEVART D'ENFER, N° 4;

LONDRES,

IMPRIMÉ PAR CLOWES, DUKE-STREET;

POUR H. HOOPER, 13, PALL-MALL-EAST;

SE TROUVE AUSSI CHEZ GROOMBRIDGE, PANYER-ALLEY, PATER-NOSTER-ROW:

ET CHEZ TOUS LES AGENTS DU PENNY-MAGAZINE.

1834.



# LE CAMÉLÉON,

N° I. JOURNAL NON POLITIQUE. 14 Juin 1834.

Prix: 4 sous. PARAISSANT TOUS LES SAMEDIS. Price 2 d.


## INTRODUCTION.

Formé des meilleurs extraits des feuilles et Revues françaises, ainsi que de tous autres ouvrages offrant quelque intérêt, ce journal a pour but principal de familiariser les jeunes gens de l'un et de l'autre sexe, sans quitter leurs foyers, avec la langue, les idiomes, la haute société, la littérature et les mœurs françaises. Long-temps professeur en Angleterre, M. B. apportera le soin le plus scrupuleux à ce que chaque article qui en fera partie puisse satisfaire à la plus grande susceptibilité, et que la mère la plus attentive à l'éducation de ses enfants, puisse le leur faire lire sans la moindre crainte, quels que soient leur âge et leur sexe, promettant de ne jamais s'écarter de cette règle. Il a l'honneur d'être avec le plus profond respect, de ses lecteurs,

Le très humble serviteur,

A. P. Barbieux

## ENTRÉE DANS LE MONDE,

PAR ALEXANDRE DUMAS.

(Tiré de la Revue de Paris.)

Je venais d'avoir vingt ans lorsque ma mère entra un matin dans ma chambre, m'embrassa en pleurant, et me dit: « Mon ami, je viens de vendre tout ce que nous avions pour payer nos dettes. — Eh bien, ma mère? — Eh bien, mon pauvre enfant, nos dettes payées, il nous reste 253 francs. — De rente?... — Ma mère sourit tristement. — En tout?... repris-je. — En tout..... Eh bien, ma mère, je prendrai ce soir, les 53 francs, et je partirai pour Paris. — Qu'y feras-tu, mon pauvre ami? — J'y verrai les amis de mon père, le duc de Bellune, ministre de la guerrre; Sébastiani aussi puissant de son opposition que les autres de leur faveur. Mon père, plus ancien qu'eux tous comme général, et qui a commandé en chef quatre armées, les a vus presque tous sous ses ordres. Nous avons là une lettre de Bellune qui constate que c'est à mon père qu'il redoit sa faveur près de Bonaparte; une lettre de Sébastiani, qui le remercie d'avoir obtenu qu'il fît partie de l'armée d'Égypte; des lettres de Jourdan, de Kellermann, de Bernadotte même. Eh bien, j'irai jusqu'en Suède, s'il le faut, trouver le roi et faire un appel à ses souvenirs de soldat. — Et moi, pendant ce temps-là, que deviendrai-je? — Tu as raison; mais sois tranquille, je n'aurai pas besoin de faire d'autre voyage que celui de Paris. Ainsi ce soir je pars. — Fais ce que tu voudras, me dit ma mère en m'embrassant une seconde fois; c'est peut-être une inspiration de Dieu. » Et elle sortit. Je sautai à bas de mon lit, plus fier qu'attristé des nouvelles que je venais d'apprendre. J'allais donc, à mon tour, être bon à quelque chose, rendre à ma mère, non pas les soins qu'elle m'avait prodigués, c'était impossible, mais lui épargner ces tourments journaliers que la gêne traine après elle, assurer par mon travail ses vieilles années; j'étais donc un homme, puisque l'existence d'une femme allait reposer sur moi. Mille projets, mille espoirs me traversaient l'esprit: d'ailleurs il était impossible que je n'obtinsse pas tout ce que je demanderais, quand je dirais à ces hommes dont dépendait mon avenir: Ce que je vous demande, c'est pour ma mère, pour la veuve de votre ancien camarade d'armes, pour ma mère, ma bonne mère!...

Né à Villers-Coterets, petite ville d'environ deux mille ames, on devinera, tout d'abord, que les ressources n'y étaient pas grandes pour l'éducation; un bon et brave abbé, aimé et respecté de tout le monde, m'avait donné pendant cinq ou six ans des leçons de latin et m'avait fait faire quelques bouts-rimés français. Quant à l'arithmétique, trois maîtres d'école avaient successivement renoncé à me faire entrer les quatre premières règles dans la tête: en échange je possédais une éducation agreste, c'est-à-dire que je montais tous les chevaux, que je faisais douze lieues pour aller danser à un bal, que je tirais assez habilement l'épée et le pistolet, que je jouais à la paume comme Saint-Georges, et qu'à trente pas, je manquais très rarement un lièvre, ou un perdreau. — Mes préparatifs faits, chose peu longue, j'allai annoncer à toutes mes connaissances mon départ pour Paris.

Dans le café attenant au bureau de la diligence, se trouvait un ancien ami de mon père; il avait, outre cette amitié, conservé pour notre famille quelque reconnaissance: blessé à la chasse, il s'était fait transporter chez nous, et les soins qu'il avait reçus de ma mère et ma sœur étaient restés dans sa mémoire. Fort influent par sa fortune et sa probité, il avait enlevé d'assaut l'élection du général Foy, son camarade de collège. Il m'offrit une lettre pour l'honorable député; je l'acceptai, l'embrassai et partis dire adieu à mon digne abbé qui approuva ma résolution, m'embrassa les larmes aux yeux, et, lorsque je lui demandai quelques conseils, qu'il ne me donnait pas, il ouvrit l'Évangile et me montra du doigt ces seules paroles : *Ne fais pas aux autres ce que tu ne voudrais pas qu'on te fît.*

Le soir même je partis et j'arrivai à Paris où je descendis dans un modeste hôtel de la rue Saint-Germain-l'Auxerrois, convaincu que l'on calomniait la société, que le monde était un jardin à fleurs d'or, dont toutes les portes allaient s'ouvrir devant moi, et que je n'avais, comme Ali-Baba, qu'à prononcer le mot « SESAME », pour fendre les rochers. — J'écrivis le même soir au ministre de la guerre, pour lui demander une audience, lui détaillant mes droits à cette faveur, au nom de mon père, passant sous silence, par délicatesse, les services rendus, mais dont une lettre du maréchal, qu'à tout hasard j'avais apportée avec moi, faisait preuve incontestable. Je m'endormis là-dessus et fis des songes des Mille et une Nuits. — Le lendemain j'achetai un almanach des 25,000 adresses, et me mis en course.

Ma première visite fut au maréchal Jourdan. Il se souvenait bien vaguement qu'il avait existé un général Alexandre Dumas, mais il ne se rappelait

pas avoir jamais entendu dire qu'il eût un fils... — Malgré tout ce que je pus lui dire, je le quittai au bout de dix minutes, paraissant très peu convaincu de mon existence. — Je me rendis chez le général Sébastiani. Il était dans son cabinet de travail; quatre ou cinq secrétaires écrivaient sous sa dictée; chacun d'eux avait sur son bureau, outre sa plume, son papier et ses canifs, une tabatière d'or qu'il présentait tout ouverte au général, lorsqu'il s'arrêtait devant lui. Le général y introduisait délicatement l'index et le pouce, savourait voluptueusement la poudre d'Espagne, et se remettait à arpenter la chambre, tantôt en long, tantôt en large. Ma visite fut courte; quelque considération que j'eusse pour le général, je me sentais peu de vocation à devenir porte-tabatière. — Je rentrai à mon hôtel un peu désappointé, mes rêves d'or étaient ternis. Je repris mon *almanach*, je feuilletais au hasard, lorsque je vis un nom que j'avais si souvent entendu prononcer par ma mère avec tant d'éloges, que je tressaillis de joie: c'était celui du général Verdier, qui avait servi en Égypte sous les ordres de mon père. Je me fis conduire, rue du Faubourg-Montmartre, n° 4; c'est là qu'il demeurait. — Le général Verdier? demandai-je au concierge. — Au quatrième, la petite porte à gauche. — Je le fis répéter; j'avais bien entendu. Parbleu, me disais-je! tout en montant l'escalier, voilà au moins qui ne ressemble ni aux laquais à livrée du maréchal Jourdan, ni au suisse de l'hôtel Sébastiani. — *Le général Verdier, au quatrième, la porte à gauche.* — Cet homme-là doit se souvenir de mon père. — J'arrivai; le modeste cordonnet vert pendait près de la porte désignée, je sonnai, attendant cette troisième épreuve pour savoir à quoi m'en tenir sur les hommes. La porte s'ouvrit. Un homme d'une soixantaine d'années parut: il était coiffé d'une casquette bordée d'astracan, vêtu d'une veste à brandebourgs et d'un pantalon à pieds; il tenait d'une main une palette chargée de couleurs et de l'autre un pinceau.

(*La suite au prochain numéro.*)

## MINES DE HOUILLE,

### OU CHARBON DE TERRE.

On raconte à Liège que, sous le règne d'Albert de Cuick, un vieillard à longue barbe et à cheveux blancs, passant par une rue appelée *Coché*, rencontra un forgeron qui se plaignait de ce qu'en travaillant beaucoup il ne pouvait cependant suffire aux besoins de sa famille à cause du prix élevé du charbon de bois; que le vieillard lui répondit: « Mon ami, allez-vous-en à la montagne voisine, où demeurent les moines, et là vous trouverez des veines noires d'une terre qui est très propre à chauffer le fer. » A l'instant même le vieillard disparut. Ce fut, d'après quelques chroniques, en 1200 que se passa cet événement. Le forgeron dont il est question s'appelait, suivant un écrivain moderne, *Halloz-Pleineval*, et de ce nom de *Halloz* serait venu celui de *Houille*. — Ce qui est certain, c'est que Liége est la première ville de l'Europe qui ait connu la houille, et qui en ait fait usage. La ville et les environs sont situés sur une immense houillère, et tellement abondante qu'il semble que l'on ne fait que commencer à l'exploiter, quoiqu'on s'en occupe depuis six siècles. La profondeur des puits est ordinairement de deux, trois ou quatre cents pieds, elle va même jusqu'à deux mille pieds; leur diamètre est de quinze, vingt ou vingt-huit pieds; ils sont murés à mesure que l'on avance en terre. Pour suivre les veines de charbon, les ouvriers creusent des galeries de trois à quatre pieds d'élévation, qui ont quelquefois une demi-lieue de long.

L'eau et le feu sont les deux plus terribles ennemis de ces malheureux. Les exhalaisons de l'eau et celles de la terre n'ayant pas assez de force pour sortir de ces conduits souterrains, s'y rassemblent, s'y échauffent insensiblement, en se mêlant à des émanations sulfureuses; et lorsque cette vapeur inflammable est poussée vers une des chandelles que chaque ouvrier porte ordinairement sur la tête, fixée dans un morceau de terre glaise, elle prend feu avec la promptitude de la poudre, et il en sort une fumée de couleur de soufre très puante, et capable d'asphyxier tous ceux qui s'y trouvent exposés. — Le second danger est celui de l'eau, que les mineurs appellent les *bains*. Un coup de marteau, donné imprudemment, peut faire jaillir une source, et mettre tous les travailleurs en péril. Le 28 février 1812, l'eau avait envahi la bure Triquenate. Le maître ouvrier, Hubert Goffin, retint son fils, résolu de ne sortir lui-même que le dernier. Bientôt les passages furent interceptés, et ces malheureux réfugiés vers les montées, au nombre de quatre-vingts, sans vivres, sans lumières, gênés par le peu d'élévation des galeries, errèrent pendant cinq jours à cinq cents pieds sous terre. Le courage, le sang-froid, le dévouement sublime de Goffin les arrachèrent cent fois au désespoir. Enfin le cinquième jour on entendit d'une bure voisine les coups de marteau de ces infortunés qui essayaient de se frayer une route, et y parvinrent. Soixante-dix furent rendus à la lumière et à la vie. Napoléon accorda à Goffin une pension et la décoration de la Légion-d'Honneur. L'Institut donna son dévouement pour sujet de prix, et en 1814 il fut décoré, par le roi des Pays-Bas, de l'ordre du Lion de Belgique. Ce brave Liégeois est mort le 8 juillet 1831, frappé à la tête par un éclat de pierre, lancé par une détonation qui eut lieu dans la houillère dont il dirigeait les travaux. Aucun des hommes que son intrépidité avait sauvés n'est mort avant lui. Il a laissé dix enfants. (L. M.)

## CLOCHES.

Les premières cloches furent introduites en France en 550, sous Childebert et Clotaire Ier, fils de Clovis. — Avant leur invention, on se servait de planches qu'on appelait sacrées, et sur lesquelles on frappait de grands coups pour appeler les fidèles à l'église. D'abord les cloches furent seulement bénites, puis peu de temps après on les baptisa, cérémonie qui subsiste encore de nos jours. — En 610, les cloches étaient si peu connues, que l'armée de Clotaire qui assiégeait Sens, effrayée de leur *épouvantable tintement*, dit un auteur, leva le siége et prit la fuite. — La plus grosse cloche connue est celle d'un couvent situé à Moscou; elle a, dit-on, plus de quarante-un pieds de tour, et pèse mille quatre cents quintaux.

(L. M.)

## MEURTRE

### DU CAPITAINE D'ARTILLERIE DE MÉRAS.

(Historique.)

L'armée de la Moselle, commandée par le général Charbonnier, vieux soldat que les vicissitudes de la révolution avaient soudainement porté des derniers

rangs de l'armée à un commandement au-dessus de ses forces, assiégeait Charleroi. Ce mouvement téméraire avait été ordonné contre toutes les règles de la guerre, par le représentant du peuple Saint-Just, qui exerçait dans cette armée un pouvoir discrétionnaire.

L'armée républicaine, dans le plus complet dénuement, se trouvait dans la situation la plus critique, lorsque, à la surprise générale, un parlementaire sortit de la place et demanda à traiter de la capitulation. — L'officier autrichien présentait ses dépêches au général en chef, lorsque Saint-Just les lui arrache brutalement, les foule aux pieds et s'écrie : « Ce ne sont pas des paperasses qu'il nous faut, mais la forteresse sur l'heure et sans conditions. » En vain lui représente-t-on l'impuissance de l'armée de soutenir cette bravade; pour réponse à tout ce qu'on lui avance, il ordonne qu'une formidable batterie de mortiers soit construite à l'instant même à la tête des travaux. Si elle n'est pas prête à incendier la ville le lendemain à la pointe du jour, il jure de faire fusiller le commandant des troupes du siége et ceux de l'artillerie et du génie. — Le caractère féroce de Saint-Just était trop connu pour qu'on ne fît pas tout pour soustraire à sa fureur les officiers dont il venait de prononcer l'arrêt. Le capitaine de Méras, qu'une longue expérience avait rendu expert dans toutes les branches du service de l'artillerie, doit commander les travaux. Cet officier était un ancien chevalier de Saint-Louis retraité, qu'un patriotisme ardent avait rappelé dans les camps malgré son grand âge ; la confiance et le dévouement sans bornes qu'il avait su inspirer à ses soldats, le rendaient plus que tout autre capable d'accomplir la tâche difficile qui lui était imposée. De Méras attendait encore, au poste qui lui avait été assigné, les voitures chargées des outils qu'on était parvenu à se procurer, parties à la nuit tombante, mais qui, par une fatalité déplorable, s'étant trop écartées de leur route, avaient été surprises par une reconnaissance ennemie, lorsque Saint-Just devance le jour pour reconnaître si ses ordres sont exécutés. On lui raconte les événements de la nuit. Ni la noble contenance du vieil officier, ni la touchante anxiété de ses soldats ne peuvent désarmer sa rage. Repoussant les preuves si palpables de la plus complète innocence, il ordonne que de Meras soit fusillé sur-le-champ, sur le terrain même où il l'accuse d'avoir conspiré contre la patrie. Dans son délire il condamne les canonniers à casser eux-mêmes la tête blanchie du capitaine qu'ils chérissent comme un père. A cet ordre de cannibale, plus d'un fusil s'était abaissé vers Saint-Just; c'en était fait du vil proconsul, que l'aspect du danger avait fait passer de l'audace à la terreur la plus pusillanime, si sa trop généreuse victime ne se fût interposée. — A peine en sûreté dans le camp, de Méras reçoit l'ordre de comparaître devant lui. Ses fidèles canonniers veulent le suivre pour lui faire un rempart de leurs corps; le loyal officier leur rappelle que les preuves de devouement qu'il desire sont la soumission aux lois de la discipline. Peu d'instants après, une fusillade se fit entendre, ils se précipitent vers la tente du représentant; le corps sanglant de leur vieux capitaine, palpitant dans les dernières angoisses de la mort, en barre l'entrée; ils y pénètrent en poussant des cris de rage; elle était déserte. Saint-Just était au loin dans la plaine, fuyant de toute la vitesse de son cheval.

La vengeance de ces braves ne fut que différée, car le ciel, dans sa justice, avait réservé une mort infame à une vie aussi criminelle. (*Journal de l'armée, le* 28 *juillet* 1794.)

## TRIBUNAUX.

Le jeune Grasse, âgé de sept ans, est assis sur le banc des prévenus. Sa figure serait assez jolie si on ne voyait à ses traits maigres et fatigués, à son teint jaune et pâle, à ses yeux cernés et abattus, que, tout jeune qu'il est, il a lutté long-temps déjà avec la misère et la faim. Il est prévenu d'avoir volé quelques morceaux de sucre à la boutique d'un épicier.

M. le Président. Mon petit bon homme, pourquoi avez-vous pris du sucre ? est-ce que vous êtes gourmand?

Grasse. Ah! non, monsieur; mais maman ne me donne pas de pain, et j'avais pris ce sucre pour le vendre et pour avoir du pain.

M. le Président. Est-ce que vous ne travaillez pas?

Grasse. Si fait; j'ai travaillé pendant quelque temps à étendre du papier chez un fabricant de papiers peints; mais j'ai été obligé de quitter quand maman a été à l'hopital, et depuis je ne gagne plus rien ; on me dit que je ne suis pas assez fort pour travailler.

La mère du prévenu est ensuite introduite ; son extrême maigreur, son teint livide annoncent une vie de souffrances et de privations ; sa tête est entourée d'un mauvais mouchoir de couleur, sa robe est faite de plusieurs étoffes disparates, et cependant on voit que tous ces vêtements sont propres ; c'est la misère, mais cette misère qui inspire l'intérêt et que le vice n'a pas appelée. — M. le Président. Quel est votre état? — R. Monsieur, je suis frangière. — M. le Président. Est-ce que votre fils est un mauvais sujet, que vous ne le réclamez pas? — R. Hélas! non, monsieur le président ; mais il sera mieux par-tout ailleurs que chez moi; car je n'ai pas toujours du pain à lui donner; ma fille et moi, nous gagnons dix sous par jour; et encore nous n'avons pas toujours de l'ouvrage. — M. le Président. Mais pourquoi ne cherchez-vous pas à placer votre fils quelque part? — R. Il y a quelques mois, j'ai été forcée d'aller à l'hopital; j'ai emmené mon enfant avec moi. On l'a mis aux Orphelins; mais, quand je suis sortie, on n'a pas pu le garder. Là on lui avait donné des douceurs qu'il ne trouvait pas chez nous ; il avait un lit, et nous couchons, moi, ma fille et lui, sur une paillasse sans couverture ; il faisait plusieurs repas, et chez nous il n'y a pas toujours du pain ; il n'était plus accoutumé à notre vie. J'aurais voulu le replacer chez son ancien maître, mais il n'y avait plus de place. — M. le Président. Mais n'êtes-vous pas mariée ? — R. Je suis veuve, monsieur le président. Jean-Charles Grasse, mon pauvre homme et mon pauvre mari, était carrier, et vous savez, c'est un état si traître, ça vous écrase un homme, il était si bon, ce pauvre mari! Dieu l'a rappelé. (*Elle pleure amèrement.*)

On appelle M. Mazet, fabricant de papiers peints, chez lequel a travaillé le jeune Grasse. M. le Président. Monsieur, vous connaissez cet enfant, il a travaillé chez vous? — R. Oui, monsieur, pendant quelques mois ; j'occupe une trentaine d'enfants à étendre du papier. — M. le Président. Est-ce que vous ne pourriez pas en prendre un de plus? vous voyez sa misère. — R. Mais, si depuis qu'il est sorti de chez moi il a toujours été vagabond, je ne m'en soucie pas. — La femme Grasse, vivement. Non, monsieur, il m'a suivie à l'hôpital, on l'a mis aux Orphelins, et ensuite il a travaillé avec moi. — M. le Président. Ce sera un acte de grande charité ; d'ailleurs, je suis sûr qu'il travaillera bien. Vous travaillerez, n'est-ce pas, mon petit ami? — Grasse, s'essuyant les yeux avec sa manche. Oui, monsieur, si on veut me donner de l'ouvrage et

du pain. — M. Mazet. Alors je ne demande pas mieux que de l'employer. — M. le Président. Femme Grasse, engagez votre fils à travailler : donnez-lui de bons conseils, puisque vous ne pouvez lui donner que des conseils ; c'est triste pour une mère.

Le tribunal renvoie Grasse de la prévention.

M. le Président. Monsieur Mazet, vous faites une bonne action, et le tribunal vous en félicite.

## LE SERIN.

Cet oiseau était originairement particulier aux îles Canaries ; il a été apporté en Europe environ au quatorzième siècle ; mais maintenant on l'y élève avec tant de facilité, qu'on peut dire qu'il y est naturalisé. Il a cinq pouces et demi de longueur, le bec couleur de chair pâle, ainsi que les jambes ; le plumage est en général jaune, plus ou moins mêlé de gris, et, dans quelques individus, de brun sur les parties supérieures du corps. On compte vingt-neuf variétés de serins, auxquelles on pourrait encore en ajouter quelques unes. Ces charmants oiseaux sont bons maris, bons pères, et d'un caractère si doux, d'un naturel si heureux, qu'ils sont susceptibles de toutes les bonnes impressions, et doués des meilleures inclinations ; ils récréent leur femelle par leur chant ; ils la soulagent par la pénible assiduité de couver ; ils l'invitent à changer de situation, à leur céder la place, et couvent eux-mêmes tous les jours pendant quelques heures ; ils nourrissent aussi leurs petits, et enfin apprennent tout ce qu'on veut leur montrer. En 1813, on a vu à Paris des serins guerriers se tenir fort tranquillement sur une caisse où l'on battait la charge ; faire sentinelle, affublés d'un bonnet de grenadier, ayant un sabre et une giberne sur le dos, et tenant un fusil entre leurs pattes. On était parvenu à leur faire jouer la scène suivante : l'une des sentinelles, lasse de faire faction, jette de côté tout l'équipage et déserte son poste. Rattrapé par son maître, le déserteur est condamné à être fusillé ; il fait ses adieux à toute la société ; on lui bande les yeux ; un canon est braqué sur lui ; un de ses camarades y met le feu : sitôt l'explosion, le déserteur tombe à la renverse, comme s'il était tué ; alors un autre serin le traîne dans une brouette vers le lieu de sa sépulture ; mais à peine sont-ils hors du camp, que le déserteur se relève et semble, par ses chants joyeux, vouloir effacer de l'esprit des spectateurs le chagrin que sa triste mort aurait pu y causer.

(*Musée du Naturaliste.*)

## LE MENDIANT.

(Historique.)

A la porte principale d'une église de Paris, on remarquait naguère un vieillard mendiant, fidèle tous les jours à reprendre sa place au seuil de l'enceinte sacrée. Ses manières, son ton, son langage, révélaient une éducation bien supérieure à celle qui ordinairement accompagne la misère. Sous ses haillons, portés avec une certaine dignité, brillait un souvenir encore vivant d'un état plus relevé. Aussi, parmi les pauvres habitués de la paroisse, au milieu de cette clientelle délaissée par les populations que chaque église abrite sous ses ailes, ce mendiant jouissait d'une grande autorité. Jacques était son nom. Sa bonté, son impartialité dans le partage des aumônes, seule bienfaisance du pauvre envers le pauvre, son zèle à apaiser les querelles, lui avaient acquis une considération méritée. Cependant, pour ses camarades les plus intimes, comme pour les personnes attachées à la paroisse, sa vie et ses malheurs étaient un mystère. Chaque matin, depuis vingt-cinq ans, il venait régulièrement s'asseoir à la même place : on était si accoutumé à le voir, qu'il faisait en quelque sorte partie de l'ornement du portail, comme les statuettes de pierre nichées dans l'encadrement gothique ; et aucun des camarades du mendiant ne pouvait raconter la moindre particularité de sa vie. Une seule chose était connue : Jacques ne mettait jamais le pied dans l'église, et il était catholique. Au moment des cérémonies religieuses, alors que les chants pieux faisaient retentir le dôme sacré, que l'encens, montant au-dessus de l'autel, s'élevait avec les vœux des fidèles vers le ciel, que la voix grave et mélodieuse de l'orgue soutenait le chœur solennel des chrétiens, le mendiant se sentait entraîné à confondre ses prières avec celles de l'église : d'un œil empressé et satisfait, il contemplait, du dehors, le tableau que présentait la demeure de Dieu. Le reflet étincelant de la lumière, à travers les vitraux gothiques, l'ombre des piliers, posés depuis des siècles comme un symbole de l'éternité de la religion ; le charme profond attaché à l'aspect sombre et recueilli de l'église ; tout frappait le mendiant d'une admiration involontaire. On surprenait quelquefois des larmes couler sur son visage ridé. Un grand malheur ou un grand remords semblait agiter son ame. Aux premiers temps de l'église, on l'eût pris pour un grand criminel, condamné à s'exiler de l'assemblée des fidèles, et à passer, ombre silencieuse, au milieu des vivants.

Un ecclésiastique se rendait tous les jours à cette église pour célébrer la messe. Issu d'une des plus anciennes familles de France, possesseur d'une immense fortune, il trouvait sa joie à faire d'abondantes aumônes. Le vieillard mendiant était devenu l'objet d'une sorte d'affection, et chaque matin, l'abbé Paulin de Saint-C... accompagnait de paroles bienveillantes l'aumône devenue une rente quotidienne.

Un jour Jacques ne parut pas à l'heure accoutumée ; l'abbé Paulin, jaloux de ne pas perdre son aumône, cherche la demeure du mendiant, et trouve le vieillard étendu malade sur un grabat.

Les regards de l'ecclésiastique furent frappés du luxe et de la misère qui éclataient dans l'ameublement de ce réduit. Une magnifique montre en or était suspendue au-dessus du misérable chevet ; deux tableaux, richement encadrés, recouverts d'un crêpe, se détachaient sur des murs blanchis à la chaux ; un Christ en ivoire, d'un beau travail, était suspendu aux pieds du malade ; une chaire antique, aux découpures gothiques ; et parmi quelques livres usés, gisait un missel avec des agrafes en argent ; tout le reste du mobilier annonçait un affreux dénuement.

La présence du prêtre ranima le vieillard, et avec un accent plein de reconnaissance, celui-ci s'écria : Monsieur l'abbé, vous daignez donc vous souvenir d'un malheureux ! Mon ami, répond M. Paulin, un prêtre n'oublie que les gens heureux. Je venais savoir si vous aviez besoin de quelque secours.

Je n'ai plus besoin de rien, répond le mendiant : ma mort est prochaine ; ma conscience seule n'est pas tranquille.

Votre conscience ! auriez-vous une grande faute à expier ?

Un crime, un crime énorme, un crime pour lequel toute ma vie a été une cruelle et inutile expiation ! un crime sans pardon !

Un crime sans pardon, il n'en existe pas ; la miséri-

corde divine est plus haute que tous les forfaits de l'homme.

Mais un criminel, souillé du plus horrible forfait, qu'a-t-il à espérer? le pardon! il n'en est plus pour moi.

Il en est un! s'écrie le prêtre saisi d'un vif enthousiasme; le doute serait un blasphème plus horrible que votre crime même. La religion tend ses bras au repentir. Jacques, si votre repentir est sincère, implorez la bonté divine, elle ne vous abandonnera pas. Faites votre confession. Aussitôt le prêtre se découvre, et, après avoir prononcé les paroles sublimes qui ouvrent au pénitent les portes du ciel, il écoute le mendiant. Fils d'un pauvre fermier, honoré de l'affection d'une famille de haute noblesse dont mon père cultivait une petite terre, je fus accueilli, dès mon enfance, au château de mes maîtres. Destiné à être valet de chambre du fils de la famille, l'éducation qu'on me donna, mes progrès rapides dans l'étude, et la bienveillance de mes maîtres, changèrent mon état: je fus élevé au rang de secrétaire. Ma vingt-cinquième année avait sonné au moment où la révolution éclata; mon esprit fut aisément séduit à la lecture des journaux de cette époque; mon ambition se fatigua de ma position précaire. Je conçus le projet d'abandonner pour les camps le château asile de ma jeunesse. Si j'avais suivi ce premier mouvement, l'ingratitude m'eût épargné le crime. La fureur des révolutionnaires déborda bientôt en province: redoutant d'être arrêtés dans leur château, mes maîtres congédièrent tous leurs domestiques. Quelques capitaux furent réalisés à la hâte, et n'emportant de leur riche mobilier que des objets précieux pour des souvenirs de famille, ils accoururent à Paris, cherchant un asile dans la foule, et le repos dans l'obscurité de leur domicile. Enfant de la maison, je les suivis. La terreur régnait dans toute sa puissance, et personne n'avait le secret de la retraite de mes maîtres. Inscrits sur la liste des émigrés, la confiscation avait bientôt dévoré leurs biens; mais peu leur importait, ils étaient tous réunis, tranquilles, inconnus. Animés d'une foi vive dans la Providence, ils attendaient un ciel plus clément. Vaine espérance! la seule personne en position de révéler leur demeure et de les arracher à leur asile eut la lâcheté de les dénoncer: ce dénonciateur, c'est moi.

Le père, la mère, quatre filles, anges parés de leur beauté et de leur innocence, un jeune enfant de dix ans, furent jetés ensemble dans un cachot et livrés aux horreurs de la captivité. Leur procès fut instruit. Les prétextes les plus futiles suffisaient alors pour envoyer l'innocent à la mort; cependant l'accusateur public avait peine à trouver un motif de poursuite contre cette noble et belle famille; un homme se rencontra, initié aux confidences du foyer domestique, dépositaire des pensées les plus intimes de la maison; il incrimina les circonstances les plus simples de leur vie, et inventa le crime frivole de conspiration. Ce calomniateur, ce faux témoin, c'est moi.

L'arrêt fatal fut prononcé. La sentence de mort pesa sur toute la famille; le jeune fils fut seul épargné. Malheureux orphelin destiné à pleurer toute sa famille et à maudire son assassin, s'il l'avait jamais connu!

Résignée et se consolant par ses vertus, cette famille infortunée attendait la mort dans les prisons. Un oubli se glissa dans l'ordre des exécutions. Le jour marqué pour elle fut dépassé, et si personne n'avait été intéressé à se saisir de ces innocents comme d'une proie, leur vie échappait à l'échafaud; on était à la veille du neuf thermidor, un homme, impatient de s'enrichir de quelques dépouilles, se rendit au tribunal révolutionnaire, fit rectifier cette erreur; son zèle fut décoré d'un diplôme de civisme. L'ordre d'exécution fut délivré sur-le-champ, et le soir même la justice affreuse de ces temps suivit son cours. Ce révélateur empressé c'est moi.

Au déclin du jour, à la clarté des flambeaux, la charrette fatale traîne à la mort cette noble famille. Le père, le front chargé d'une douleur profonde, cachait dans ses bras ses deux plus jeunes filles; la mère, femme forte et chrétienne, pressait sur sa poitrine ses deux filles aînées; et tous confondant leurs souvenirs, leurs larmes, leurs espérances, répétaient les prières des Morts. Jamais le nom de leur assassin ne sortit de leur bouche.

Comme il était tard, l'exécuteur des hautes-œuvres, las de son travail, avait confié à un valet cette tardive exécution. Peu accoutumé à l'horrible manœuvre, le valet en chemin implora l'assistance d'un passant. Un homme de bonne volonté se prêta à l'aider dans son ignoble ministère. Ce passant, c'était moi.

Le prix de tant de crimes fut une somme de trois mille francs en or, et les objets précieux déposés encore ici autour de moi, témoins irrécusables de mon forfait.

Après ce crime, je voulus m'étourdir dans la débauche: l'or, fruit de mon infame conduite, fut à peine dépensé que le remords s'empara de moi. Nul projet, nulle entreprise, nul travail ne furent couronnés de succès. Je devins pauvre et infirme. La charité me dota d'une place privilégiée à la porte de l'église où j'ai passé tant d'années! Le souvenir de mon crime était si vif, si poignant, que, désespérant de la bonté divine, jamais je n'osai implorer les consolations de la religion, ni entrer dans l'église. Les aumônes, les vôtres sur-tout, monsieur l'abbé, m'aidèrent à économiser la somme volée à mes anciens maîtres: la voilà. Les objets de luxe que vous remarquez dans ma chambre, cette montre, ce Christ, ce livre, ces portraits voilés étaient le mobilier enlevé à mes victimes. O qu'il a été long et profond mon repentir; mais qu'il a été impuissant! Monsieur l'abbé, croyez-vous que je puisse espérer le pardon de Dieu?

Mon fils, répond l'abbé, votre crime est sans doute épouvantable: les circonstances en sont atroces. Les orphelins, privés de leurs parents par la révolution, comprennent mieux que personne de quelle douleur furent abreuvées vos victimes! Une vie entière n'est pas trop, passée dans les larmes, pour l'expiation d'un tel forfait. Cependant les trésors de la miséricorde divine sont immenses. Grace à votre repentir, plein de confiance dans l'inépuisable bonté de Dieu, je crois pouvoir vous assurer votre pardon.

Dès-lors le prêtre se lève. Le mendiant, comme animé d'une vie nouvelle, descend de son lit et se met à genoux. M. l'abbé Paulin de Saint-C... allait prononcer les paroles puissantes qui lient ou délient les fautes de l'homme, lorsque le mendiant s'écrie: Mon père, attendez, avant de recevoir mon pardon, que je me débarrasse du fruit de mon crime; prenez ces objets, vendez-les, distribuez-en le prix aux pauvres. Dans ses mouvements précipités, le mendiant arrache le crêpe qui couvrait les deux portraits. Voilà, dit-il, voilà l'image auguste de mes maîtres.

A cette vue, l'abbé Paulin de Saint C... laisse échapper ces mots: Mon père! ma mère! Aussitôt, le souvenir de cette horrible catastrophe, la présence de l'assassin, la vue de ces objets empreints d'un charme déchirant, saisissent l'ame du prêtre; et, cédant à une défaillance involontaire, il se laissa tomber sur une chaise. La tête appuyée dans ses mains, il verse des

larmes abondantes: une blessure profonde venait encore de saigner dans son cœur.

Le mendiant atterré, n'osant lever ses regards sur le fils de ses maîtres, sur le juge terrible, irrité, qui lui devait sa colère plutôt que le pardon, se roulait à ses pieds, les arrosait de ses larmes, et répétait d'une voix désespérée: Mon maître! Mon maître! Le prêtre s'efforçait, sans le regarder, de comprimer sa douleur.

Le mendiant s'écrie: Oui, je suis un assassin, un monstre, un infame! Monsieur l'abbé, disposez de ma vie: que dois-je faire pour vous venger?

Me venger, répond le prêtre, rendu à lui-même par ces paroles; me venger, malheureux!!!

N'avais-je donc pas raison de le dire, que mon crime était au-dessus du pardon? Je le savais bien, que la religion elle-même me repousserait. Le repentir n'est rien pour un criminel de mon espèce. Plus de pardon, n'est-ce pas, plus de pardon?

Ces dernières paroles, prononcées avec un accent terrible, rappellent dans l'ame de l'ecclésiastique sa mission et ses devoirs. La lutte entre la douleur filiale et l'exercice du pouvoir sacré cesse aussitôt. La faiblesse humaine avait réclamé un instant les larmes du fils attristé. La religion relève l'ame forte du prêtre. L'ecclésiastique se saisit du Christ, héritage paternel tombé aux mains de ce malheureux, et, le présentant au mendiant, il dit d'une voix forte et émue: Chrétien, votre repentir est-il sincère?—Oui.—Votre crime est-il l'objet d'une horreur profonde?

Dieu immolé sur cette croix pour les hommes vous accorde votre pardon; achevez votre confession.

Alors le prêtre, une main levée sur le mendiant, tenant dans l'autre le signe de notre rédemption, fait descendre la clémence divine sur l'assassin de toute sa famille. La face contre terre, le mendiant demeurait immobile aux pieds de l'ecclésiastique. Celui-ci tend la main pour le relever, il n'était plus. (*Le Rénovateur.*)

## STATUE ANTIQUE.

On vient de découvrir, dans une des excavations de l'ancienne Athènes, une magnifique statue que l'on suppose être celle du Thésée. Elle est nue, d'une taille héroïque comme l'Apollon du Belvédère, du plus beau marbre et du meilleur style de sculpture. La tête a été trouvée à quelque distance de la statue, et pourra se replacer aisément dans la fracture *correspondant au cou.* Un temple, dont trois colonnes sont encore debout, a été découvert au bas de l'emplacement ou l'on suppose que devait être l'ancienne ville.

## LES DEUX MAGOTS.

Un plaisant entre dans un magasin ayant pour enseigne *les Deux Magots.* Monsieur, dit-il en s'adressant au marchand, dont la figure allait très bien à l'enseigne, je voudrais parler à votre associé. — Impossible, monsieur. — Pourquoi? — Je n'en ai pas. — Mais alors vous trompez donc le public? — Comment cela? — Sans doute, puisqu'il ne se trouve dans votre boutique que la *moitié* de ce que promet votre enseigne.

## BENJAMIN CONSTANT
### ET LE DUELLISTE.

Sous la restauration, Benjamin Constant fut provoqué par un garde du corps, qui lui demanda raison de ses opinions politiques. — Je vois bien, lui répondit avec esprit Benjamin Constant, que la raison est ce qui vous manque, et il refusa le duel.

## REVUE DES MODES.

Des foulards, des écossais, des ramages de mille nuances rassemblées, croisées, tournoyant ensemble sur des tissus de laine, de soie ou de fil, voilà la mode d'aujourd'hui, la mode telle qu'on la rencontre au matin dans nos promenades, telle qu'on la voit au soir dans nos salons; la mode, telle qu'on l'aperçoit s'étaler, se chiffonner, se draper dans tous nos magasins de nouveautés. Car, il n'y a pas à hésiter, il faut dans ce moment que chaque femme ait sa robe soit en foulard de Lyon, en foulard anglais, en foulard des Indes, en foulard de Chine ou en foulard quelconque enfin.

— Sur beaucoup de chapeaux on place une branche de lilas. Cette mode se renouvelle chaque année à cette saison; nous la redisons, pour être fidèles à l'histoire.

— On fait des capotes en rubans écossais blanc et rose, lilas et rose, bleu et rose, et elles sont soutenues par des coulisses en baleines et ornées d'un nœud sur le côté.

— Les modes d'hommes sont toujours embarrassantes à décrire; et, pour en rendre compte, nous aimons mieux emprunter les observations masculines que les nôtres. S'il y a quelque critique, on ne nous accusera pas du moins d'y porter l'esprit de parti; si nous redisons combien la monotonie de leur vêtement est peu excitante à l'imagination, combien les formes qu'ils adoptent sont disgracieuses à la vue, nous ne serons que l'écho de l'opinion générale, et on n'aura rien à nous reprocher.

Cependant dans leur costume aussi on doit retrouver la pensée: l'homme de cabinet, l'homme de cour et l'homme d'épée doivent se distinguer par une tenue spéciale; mais, pour tous, une mise simple et presque uniforme. Cette année encore, le noir est de bon goût; les redingotes sont très courtes, à la ville, pour monter à cheval: les devants boutonnent droit sans former de châle. Le matin les jeunes gens portent des pantalons de grossière étoffe, d'une nuance grise ou noisette. Cette étoffe est plate, croisée et chinée de noir, ou à côtes, d'une seule couleur. On reste aux gilets longs à petits collets, aux cravates de soie, aux chapeaux à petits bords. Pour mouchoirs de poche, les foulards conservent une extrême faveur; les gants blancs ou jaunes; les chaussures vernies; et de nécessité, comme complément d'élégance, une grosse canne de jonc pour le matin, et une plus délicate et plus élégante pour le soir. Le costume des hommes a peu de grace; il n'a rien de pittoresque ni dans ses formes ni dans ses couleurs: que ne pouvons-nous pas reprocher à l'exiguité de ce chapeau invariable, qui ne garantit le visage de l'intempérie d'aucune saison? Au lieu de chercher nos modèles dans un pays où les modes sont les nôtres, l'Angleterre, pourquoi ne pas regarder le Midi; là où le peuple a de la poésie jusque dans ses haillons; en Orient, où les hommes conservent leur énergique beauté, sous l'ampleur de leurs onduleuses draperies; en Italie, où le paysan est dramatique jusque sous son vêtement facile de lazzaroni, son long chapeau pointu, et son uniforme de brigand tout chargé d'amulettes? Nous ne varions pas, et, sinon quelques légers changements dans la coupe de son habit ou de son pantalon, le *fashionable* de 1834 est, à peu de chose près, le *merveilleux* de 1814. A. P. Barbieux.

# LE CAMÉLÉON,

N° 2. JOURNAL NON POLITIQUE. 21 Juin 1834.

Prix : 4 sous. PARAISSANT TOUS LES SAMEDIS. Price 2 d

## ANCIENNES COUTUMES DES GAULOIS.

(HISTOIRE.)

La Gaule (aujourd'hui France), dit le vieux poëte Budée, *renferme des hommes intrépides et très propres à la guerre.*

On voit les Gaulois, dit César, frappés d'un coup mortel, vouloir encore s'élancer contre l'ennemi, tomber, rire et mourir.

Ils plongeaient dans l'eau froide leurs enfants nouveau-nés pour les rendre forts.

Suivant César, les Gaulois étaient curieux à l'excès; ils arrêtaient les voyageurs et s'attroupaient autour d'eux dans les places publiques pour leur demander des nouvelles. Ils se montraient généreux, confiants et sincères.

Ils aimaient la parure, portaient des bracelets, des colliers, des anneaux et des ceintures d'or.

Ils se rougissaient les cheveux avec une pommade composée de suif de chèvre et de cendre de hêtre; et, lorsqu'ils marchaient au combat, une longue crinière, couleur de sang, relevée sur leur tête, leur donnait un air terrible.

Les vergobrets ou souverains, les premiers magistrats, poudraient leur chevelure et leur barbe avec de la limaille d'or aux jours de cérémonies.

Les femmes entraient dans toutes les assemblées où l'on traitait de la paix et de la guerre. Les hommes chargés d'y maintenir le silence avaient le droit de couper un morceau de l'habit de celui qui faisait trop de bruit.

On condamnait un homme trop gras à une amende, qui augmentait ou diminuait proportionnellement à l'augmentation ou à la diminution de son embonpoint.

Lorsqu'une fille était en âge d'être mariée, son père invitait à dîner les jeunes gens du canton, parmi lesquels elle pouvait choisir celui qui lui plaisait le plus; et, pour marquer la préférence qu'elle lui donnait, c'était à lui le premier qu'elle présentait le bassin pour faire ses ablutions.

Souvent, pour juger leurs procès, les Gaulois avaient recours à deux corbeaux. Les parties mettaient sur une même planche deux gâteaux de farine détrempée avec de l'huile et du vin, et les portaient au bord d'un certain lac, où l'on voyait bientôt arriver deux corbeaux qui en éparpillaient un et mangeaient l'autre en entier. La partie dont le gâteau n'était qu'éparpillé gagnait sa cause.

Les Gaulois comptaient par nuits, et cet usage a duré jusqu'au douzième siècle. On disait il y a quinze nuits au lieu de quinze jours.

---

## ENTRÉE DANS LE MONDE,

PAR ALEXANDRE DUMAS.

(Suite et fin.)

Je crus m'être trompé, et je regardai les autres portes. — Que desirez-vous, monsieur ? me dit-il. — Présenter mes hommages au général Verdier; mais probablement que je me trompe? — Non, non, vous ne vous trompez pas, c'est ici. — J'entrai donc dans un atelier. — Vous permettez, monsieur? me dit l'homme à la casquette en se remettant à un tableau de bataille, dans la confection duquel je l'avais interrompu. — Sans doute; et si vous voulez seulement m'indiquer où je trouverai le général... — Le peintre se retourna. Eh bien ! Mais, parbleu ! c'est moi, me dit-il. — Vous? je fixai mes yeux sur lui avec un air si marqué de surprise qu'il se mit à rire. — Général, lui dis-je, je suis le fils de votre ancien compagnon d'armes en Egypte, d'Alexandre Dumas. — Il se retourna vivement de mon côte, me regarda fixement, puis au bout d'un instant de silence : — C'est... vrai, me dit-il; vous êtes tout son portrait. — Deux larmes lui vinrent en même temps aux yeux, et, jetant son pinceau, il me tendit une main que j'avais plus envie de baiser que de serrer. — Eh ! qui vous amène à Paris, mon pauvre garçon ? continua-t-il; car, si j'ai bonne mémoire, vous demeuriez avec votre mère dans je ne sais quel village?... — C'est vrai, général; mais ma mère vieillit, et nous sommes pauvres. — Deux chansons dont je sais l'air, murmura-t-il. — Alors je suis venu à Paris dans l'espoir d'obtenir une petite place pour la nourrir à mon tour comme elle m'a nourri jusqu'à présent. — C'est bien fait ! Mais une place n'est point chose facile à obtenir par le temps qui court; il y a un tas de nobles à placer, et tout leur est bon. — Mais, général, j'ai compté sur votre protection. — Heim ! — Je répétai. — Ma protection? Il sourit amèrement. — Mon pauvre enfant, si tu veux prendre des leçons de peinture, ma protection ira jusqu'à t'en donner, et encore tu ne seras pas un grand artiste si tu ne surpasses pas ton maître. — Ma protection? Eh bien, il n'y a peut-être que toi au monde qui puisses aujourd'hui s'aviser de me la demander. — Comment cela ? — Est-ce que ces gredins-là ne m'ont pas mis à la retraite sous pretexte de je ne sais quelle conspiration? De sorte que, vois-tu, je fais des tableaux. Si tu veux en faire?... — Merci, général; mais je ne sais pas faire un œil, et l'apprentissage serait trop long. — Que veux-tu, mon ami, voilà tout ce que je puis t'offrir.... Ah ! et puis la moitié de ma bourse, je n'y pensais pas, car cela n'en vaut guère la peine. — Il ouvrit le tiroir d'un petit bureau dans lequel il y avait, je me le rappelle, deux pièces d'or, et une quarantaine de francs en argent. — Je vous remercie, général; je suis à-peu-près aussi riche que vous. — J'avais les larmes aux yeux. — Je vous remercie, mais vous me donnerez des conseils sur les démarches que j'ai à faire? — Oh ! cela, tant que tu voudras. Voyons, où en es-tu? Il reprit son pinceau et se remit à peindre. — J'ai écrit au maréchal duc de Bellune. — Le général, tout en glaçant une figure de cosaque, fit une grimace qui pouvait se traduire par : Si tu ne comptes que là-dessus, mon pauvre garçon... — J'ai encore, ajoutai-je, répondant à sa pensée, une recommandation pour le général Foy, député de mon département. — Ah ! ceci c'est autre chose. Eh bien ! mon enfant, n'attends pas la réponse du ministre : porte ta lettre au général et sois tran-

quille, il te recevra bien. Maintenant veux-tu dîner avec moi? nous causerons de ton père. — Volontiers, général. — Reviens à six heures. — Je pris aussitôt congé du général Verdier. — Le lendemain je me présentai chez l'honorable général. — Il se retourna, en entendant ouvrir la porte de son sanctuaire, et avec sa vivacité habituelle, arrêta ses yeux perçants sur moi. — Monsieur Alexandre Dumas?... me dit-il... — Oui, général. — Êtes vous le fils de celui qui commandait en chef l'armée des Alpes? — Oui, général. — C'était un brave. Puis-je vous être bon à quelque chose? J'en serais heureux. — Je vous remercie de votre intérêt. J'ai à vous remettre une lettre de Monsieur Danré. — Voyons ce qu'il dit, ce bon ami... Il se mit à lire. — Ah! il vous recommande à moi avec une instance toute particulière; il vous aime donc bien?... — Comme son fils. — Eh bien, voyons, que ferons-nous de vous? — Tout ce que vous voudrez, général. — Il faut d'abord que je sache à quoi vous êtes bon. — Oh! pas à grand'chose. — Voyons que savez-vous? un peu de mathématiques?... Non, général. — Vous avez au moins quelques notions d'algèbre, de géométrie, de physique?... Il s'arrêtait entre chaque mot, et à chaque mot je sentais la sueur me couler sur le front. — Non, général, répondis-je en balbutiant. Il s'aperçut de mon embarras. — Vous avez fait votre droit? — Non, général. — Vous savez le latin et le grec? Un peu. — Parlez-vous quelques langues vivantes? — L'italien assez bien, l'allemand assez mal. — Je verrai à vous placer chez Laffitte alors. Vous vous entendez en comptabilité? — Pas le moins du monde. — O général! lui dis-je, mon éducation est faussée; mais je la referai, je vous en donne ma parole d'honneur. — Mais, en attendant, mon ami, avez-vous de quoi vivre? — Oh! je n'ai rien, répondis-je, écrasé par le sentiment de mon impuissance. — Donnez-moi votre adresse, dit-il; je réfléchirai à ce qu'on peut faire de vous. — J'écrivis. — Nous sommes sauvés; vous avez une belle écriture. — J'avais bien ce brevet d'incapacité, — une belle écriture, — une belle écriture. — Je laissai tomber ma tête entre mes deux mains. — Le général Foy continua sans s'apercevoir de ce qui se passait en moi. — Écoutez, je dîne aujourd'hui chez le duc d'Orléans, je lui parlerai de vous. — Faites une pétition. — J'obéis; puis il la plia après y avoir écrit quelques lignes en marge, la mit dans sa poche, et, me tendant la main en signe d'amitié, m'invita à déjeuner le lendemain avec lui. Rentrant à mon hôtel, j'y trouvai une lettre du ministre, qui, n'ayant pas le temps de me recevoir, m'invitait à lui exposer par écrit le sujet de ma demande. Je lui répondis que l'audience que je lui avais demandée n'avait pour but que de lui remettre l'original d'une lettre de remerciement qu'il avait écrite à mon père, son général en chef; mais que, ne pouvant le voir, je me contentais de lui en envoyer la copie. — Le lendemain je m'acheminai vers l'hôtel du général Foy, mon seul espoir. — Eh bien, me dit-il avec une figure riante, votre affaire est faite, vous entrez au secrétariat du duc d'Orléans, comme surnuméraire, aux appointements de 1,200 fr.; ce n'est pas grand'chose, mais c'est à vous de bien travailler. — C'est une fortune. Et quand serai-je installé? — Aujourd'hui même, si vous voulez. — Permettez-vous que j'annonce cette bonne nouvelle à ma mère? — Oui. Mettez-vous là. — Je lui écrivais de vendre tout ce qui nous restait et de venir me rejoindre; lorsque j'eus fini, je me retournai vers le général; il me regardait avec une expression de bonté inexprimable. Cela me rappela que je ne l'avais pas même remercié. Je lui sautai au cou et l'embrassai. — Il se mit à rire. (*Tiré de la Revue de Paris.*)

## UNE LEÇON DE GÉOGRAPHIE.

L'ancien curé de Thourette (Ain *) exigeait qu'à chaque enfant qui était présenté au baptême un arbre fruitier fût planté par les parents : cet usage a enrichi cette commune qui, auparavant, était fort pauvre.

* L'Ain, département frontière, prend son nom de la rivière d'Ain qui le traverse; il est borné au nord par le Jura, à l'orient par la Suisse et la Savoie, au sud par le Rhône qui le sépare de l'Isère, et à l'occident par le Rhône et le département de Saône-et-Loire. Sa superficie est de 584,822 arpents métriques, et sa population de 346,040 habitants. L'aspect du pays est sillonné de montagnes, et coupé de vallées profondes et pittoresques; le sol est généralement pierreux et argileux dans les plaines, inculte et marécageux au sud-ouest, montagneux et boisé à l'est: environ 40,000 arpents de sa surface sont couverts d'étangs. La température y est sujette à de grandes variations. Les productions minérales consistent en mines de fer, pierres lithographiques, les meilleures de France, pierre de taille, asphalte, espèce de bitume semblable à celui qui servit de ciment aux murs de la fameuse Babylone, plâtre, marne, chaux hydraulique, argile blanche pour poterie; eaux minérales à *Châtillon*, *Ceysériat*, *Pont-de-Vaux*. L'agriculture y fait quelques progrès; les étangs diminuent. Il produit des céréales pour sa consommation, exporte la moitié de ses vins, ainsi qu'un bon nombre de bestiaux, chevaux, quantité de volailles estimées et de poissons. L'industrie a pour objets la fabrication de draps, de chapeaux de paille, fromages, toiles, filature de coton, bourre de soie et laine. Ce département est traversé par vingt-deux routes royales et départementales, quatre rivières navigables et un canal. Les villes les plus importantes et les plus curieuses sont: Bourg, préfecture, 8,996 habitants; Lagnieu, 2,300; Saint-Rambert, 2,450; Gex, sous-préfecture, 8,539; Ferney, 1,000; Nantua, sous-préfecture, 3,700; Trévoux, sous-préfecture, 2,556; Montluel, 3,000; Belley, sous-préfecture, 8,600. Les principales curiosités sont le lac de Nantua, la grotte de la Balme, la perte de la Valsérine, la cascade de Cerveyrieux, la cathédrale de Brou à Bourg, le pont du Sault, le château de Voltaire, les antiquités d'Arbans, Ceysériat, Ambronay, Izernore.

La vallée de Suran présente à l'observateur diverses grottes ornées de stalactites. Le *Suran* y coule sur un banc de roches gercées en plusieurs endroits, et dont les fentes absorbent les eaux. A l'époque des plus grandes chaleurs, cette vallée, arrosée par des sources tellement abondantes qu'elles font quelquefois de la rivière un torrent impétueux, est exposée à manquer d'eau. Un phénomène tout différent a lieu dans la vallée de *Drom*, située à l'ouest de celle de *Suran*. Cette vallée ne possède aucune source, et néanmoins son sol, qui repose sur une masse calcaire, est assez bien cultivé; malgré sa sécheresse apparente, ce sol perfide se change subitement en lac, de toutes parts s'élèvent des jets d'eau; un puits voisin du village de *Brom*, disposé en entonnoir, se remplit, déborde, et en peu de temps la vallée est inondée. La retraite de l'eau est aussi prompte que son arrivée; après son écoulement, la superficie de la terre ressemble à un vaste crible. Le fond de cette vallée paraît être suspendu sur d'immenses cavités où l'eau abonde de tous côtés, et déborde quand elles sont pleines. C'est sans doute là que le *Suran*, dont le lit est percé d'abymes, va s'engloutir. Ce département a vu naître l'amiral Coligny, le général Joubert, l'astronome Lalande, le grammairien Vaugelas, les médecins Bichat et Richerand.

---

## BIOGRAPHIE.

Joubert (Barthélemi-Catherine), général en chef de l'armée d'Italie, naquit en 1769 à Pont-de-Vaux, Ain; à l'âge de quinze ans il quitta ses études pour servir dans un régiment de canonniers; mais son père, juge à Pont-de-Vaux, le destinant au barreau, l'envoya terminer ses études à Lyon. La révolution de 1789, favorisant ses inclinations martiales, il s'occupa beaucoup moins du droit que des exercices militaires de la garde nationale. En 1791, il s'enrôla volontairement, et servit dans tous les grades inférieurs, depuis celui

de simple grenadier. Lieutenant d'infanterie, à la tête de trente grenadiers, chargé de la défense d'une redoute sur le col de Tende au mois de septembre 1793, enveloppé par cinq cents Piémontais, ce ne fut qu'après une vive résistance qu'il fut fait prisonnier. Rentré en France, il revint à Pont-de-Vaux lorsque Albitte exerçait, dans les départements de l'Ain et du Mont-Blanc, cette effroyable tyrannie qui n'est pas encore effacée de la mémoire des habitants de ces contrées. Joubert, parlant à la tribune du club avec le courage d'un militaire indigné, accuse Alban et Vauquoi, agents d'Albitte, et Albitte lui-même. Nommé adjudant-général en 1794, Joubert fut chargé, au mois de juillet 1795, d'attaquer, avec deux mille hommes, un corps de cinq mille Hongrois, retranché à Melagno, dans une position très fortifiée; il ne fit sa retraite qu'après avoir perdu quatre chefs de bataillon, cinquante-deux officiers, et le quart de ses troupes. Au mois de novembre 1795, s'étant fait remarquer à la bataille de Loano par sa bravoure, il fut nommé général de brigade sur le champ de bataille. Deux jours après la bataille de Montenotte où il se distingua, à Millesimo, ayant pénétré avec sept hommes dans les retranchements ennemis, il fut frappé à la tête et renversé ; le bruit de sa mort ébranla un instant sa colonne qui rétrogada; mais, l'ayant ramenée au combat, Joubert poursuivit l'ennemi, et, se concertant avec le général Ménard, par une manœuvre hardie et rapide, enveloppa à Cossaria un corps de grenadiers autrichiens commandé par le général Provera, qui fut forcé de se rendre prisonnier de guerre. Dans son rapport de cette bataille au Directoire, Bonaparte dit que *l'intrépide Joubert était tout à-la-fois un grenadier par son courage, et un général par ses talents et ses connaissances militaires.* — En 1797, le 12 janvier, il fut attaqué avec impétuosité : une redoute est emportée : ranimant le courage des siens, Joubert se met à la tête de ses carabiniers, culbute l'ennemi et lui fait trois cents prisonniers. — Le 14 janvier, jour de la sanglante bataille de Rivoli, le plateau de ce nom, couvert d'artillerie, faisait un feu si terrible, que l'armée française croyait avoir perdu la bataille. Joubert s'empare du plateau, culbute les Autrichiens dans le bas de l'Adige et leur enlève plusieurs pièces de canon. — Il y soutint trois attaques successives; c'était le seul point par lequel l'ennemi pouvait faire déboucher son artillerie et sa cavalerie. Cette mémorable journée décida de l'Italie. Dans la guerre du Tyrol, Joubert ne sauva son armée que par la rapidité de sa marche et de ses manœuvres, et par la vivacité de ses attaques. Après avoir livré sept combats, fait neuf mille prisonniers, enlevé douze pièces de canon et tous les magasins de l'ennemi, il opéra sa jonction sur la Drave avec la grande armée. Ces succès contribuèrent beaucoup à la paix de Léoben où il fut présent. En juillet 1799, l'armée française avait déja perdu presque toute l'Italie, et le gouvernement dictatorial paraissait près de s'écrouler. Les principaux meneurs proposèrent au général Moreau le pouvoir suprême, et, sur son refus, l'offrirent à Joubert, qui n'étant point encore environné d'assez de gloire militaire, reçut d'eux le commandement de l'armée d'Italie, afin d'obtenir, comme général en chef, quelque succès important, et de revenir ensuite à Paris exécuter ce que Bonaparte fit au 18 brumaire. Il épousa alors mademoiselle de Montholon, et alla prendre à Gènes le commandement des mains du général Moreau. Après des témoignages réciproques d'estime et de confiance également honorables pour les deux généraux, le modeste Moreau se décida à servir sous les ordres de Joubert. L'ennemi s'étant emparé d'Acqui, Joubert passa les montagnes du Montferrat avec vingt mille hommes, reprit cette ville, et se rendit maître de Capriata. Ayant fait sa jonction avec l'armée de Naples, il marcha sur Novi. Naturellement porté à un système d'attaque, il paraissait disposé à livrer bataille, lorsque le développement des forces de l'ennemi et l'avis de ses généraux lui firent renvoyer au lendemain à prendre une détermination. Prévenu à la pointe du jour par une attaque impétueuse des Russes en avant de Novi, où il commandait en personne, il s'aperçut de quelque désordre dans la gauche de l'armée : s'y portant avec rapidité, il rallie deux bataillons et commande une charge à la baïonnette : au même instant, frappé dans le côté gauche par une balle, il s'écrie : *En avant, mes amis, marchez toujours;* et, tombant de cheval, il dit à son aide-de-camp : *Prenez mon sabre et couvrez-moi;* en prononçant ces dernières paroles, il expira à l'âge de trente ans. Joubert fut un des généraux qui contribuèrent le plus au succès des armes françaises en Italie. Né avec une constitution faible, il l'avait fortifiée par un exercice continuel. Sa physionomie était douce et mélancolique; il était grave et silencieux. Sa conversation n'annonçait qu'un esprit ordinaire et peu cultivé: néanmoins il savait plusieurs langues, avait de l'instruction et sur-tout une grande sagacité. Un décret récent a ordonné qu'il soit élevé un monument à la mémoire de ce général dans la ville de Bourg. Garat, Santhonax et Ribond ont fait l'éloge de Joubert; on a aussi une notice sur ce général par Lalande.

---

## REVUE DRAMATIQUE.

### ACADÉMIE ROYALE DE MUSIQUE.

Don Juan, *opéra en cinq actes, arrangé par MM. Castil-Blase et Émile Deschamps, décorations de M. Ciceri, ballet de M. Coraly.*

Cette superbe mise en scène est une œuvre d'art, de conscience, et presque de prosélytisme musical. Nous félicitons le directeur de l'Académie royale de musique, qui ne se borne pas à réussir par séductions, et cette fois emploie le prestige des séductions à populariser le premier chef-d'œuvre lyrique.

Pour sentir et juger *Don Juan,* il faut se faire un point de départ. Voulez-vous, avant tout, un poëme, une action liée, développée, un drame qui marche et s'enchaîne? il est évident que vous ne le trouvez pas, parceque personne, ni l'auteur du *libretto,* ni Mozart, n'ont songé à l'y mettre. Cependant cette disposition d'esprit peut influer puissamment sur l'appréciation de l'œuvre, produire une fâcheuse préoccupation, et rendre l'auditeur inaccessible à une partie des effets renfermés dans cette musique. Si vous admettez qu'un choix de situations vives, pathétiques, gracieuses, terribles, puisse être employé par un génie sublime, sans qu'il prenne grand souci des points intermédiaires; si vous consentez à comprendre *Don Juan,* comme Mozart l'a conçu ; à sacrifier, au moins pour un moment, vos habitudes rationnelles de spectateur français, pour contempler une série de tableaux mélodieux, qui ont d'ailleurs entre eux un caractère de suite et d'unité, alors vous êtes l'auditeur véritable de cette magnifique partition. Grace à cette condescendance fort naturelle, que l'art a bien le droit d'exiger quand il s'est placé si haut, vous puiserez dans la représentation de *Don Juan* une foule d'émotions grandes et fortes, l'ouvrage aura été fait pour vous, des trésors de mélodie iront droit à votre ame, en un mot, vous comprendrez *Don Juan.*

C'est parceque les esprits sont inégalement préparés à l'audition d'un semblable ouvrage, que nous dirons que l'administration de l'Opéra a fait une œuvre d'art et de prosélytisme en le présentant au public.

La partition de Mozart au théâtre Italien et au théâtre de l'Opéra sont deux choses entièrement différentes. Les véritables dilettante, cercle étroit de spectateurs, l'*entendent* aux Bouffes; le public parisien ira l'écouter à l'Opéra; et, sous ce rapport, la pompe de notre grand théâtre, son luxe de décorations, la richesse des costumes, seront un précieux accompagnement de prestiges pour la partie du public qui trouverait étrange la coupe de *Don Juan*, et n'en saisirait pas d'abord toutes les beautés sous leur jour convenable. Nous n'hésitons pas à l'affirmer, cet ouvrage exercera sur le goût musical une influence salutaire. Nourrit s'acquitte honorablement d'un rôle difficile, et dans lequel il avait à lutter contre des préventions et des souvenirs. Sa partie a été écrite pour une basse-taille, ou du moins pour un baryton; Garcia chantait le rôle; mais Garcia avait un ténor, et la voix de Nourrit n'est pas même un ténor, c'est une haute-contre. Eh bien! quel bouleversement en est-il résulté? on a transposé quelques morceaux, et la voix du chanteur s'est très bien accommodée des autres.

Qui hésitera à préférer la voix ronde, mordante et flexible de Levasseur-Leporello, et sur-tout sa manière de chanter, à celle de tout autre?

Madame Damoreau est ravissante dans son rôle de Zerbine, et s'en acquitte mieux encore qu'elle ne faisait aux Bouffes.

Mademoiselle Falcon, avec son organe frais et sonore, avec l'ame qu'elle déploie sans tomber jamais dans l'exagération, promettait une Dona Anna toute faite pour son rôle. Elle a rendu avec bonheur le grand duo du premier acte, ses deux airs beaux, mais ingrats et difficiles de vocalisation. Madame Dorus-Gras, messieurs Lafont et Dabadie sont convenables dans leurs rôles; le jeune Dérivis s'est bien acquitté de celui du Commandeur.

Après les premiers sujets viennent les masses, qui ne sont pas moins heureusement animées de l'esprit du grand maître. Les chœurs sont excellents, et des Allemands n'ont pas fait difficulté de convenir avec nous qu'ils n'avaient jamais entendu le finale du second acte exécuté comme il l'est sur notre première scène. Enfin Ciceri s'est piqué de parler aux yeux comme Mozart parle aux oreilles, et son pinceau magique a joint à la partition des jardins riants, des cités, des salons resplendissants, des tombeaux mystérieux, etc... Les deux sœurs Noblet, toujours si correctes dans leur danse, ont paru vouloir être pour *Don Juan* plus gracieuses encore que de coutume.

---

Nos lecteurs nous sauront gré sans doute de leur donner ici quelques détails sur la vie de Mozart, au moment où l'opéra de *Don Juan*, si bien accueilli du public, vient ramener l'attention sur les chefs-d'œuvre de ce célèbre compositeur.

## ABRÉGÉ DE LA VIE DE MOZART,

(PAR M. LOEVE VEYMAR.)

Si vous suivez les rives de la belle et rapide Moldau dont les flots se déroulent à grand bruit sous les vertes forêts de la Bohême, vous vous trouverez bientôt dans une vallée formée par sept collines ou repose fièrement, comme la vieille Rome sur ses monts, l'antique cité de Prague. En arrivant de Buntzlaw, vous la voyez à vos pieds coupée en deux parts par son large fleuve sur lequel s'élève, dorée par le soleil, la grande statue de bronze de saint Népomucène qu'on aperçoit de par-tout, à travers le feuillage des îles fleuries, des jardins et des villas, entre les tours du Hradschin et les clochers des églises. Jean Welflin, né à Népomuc, était un ancien vicaire de l'archevêque de Prague. Le roi Wenceslas voulut un jour l'obliger de révéler le secret de la confession de son archevêque. Sur le refus de Welflin, il fut traîné par une nuit noire sur le pont de la Moldau, et jeté dans le fleuve. Saint Népomucène est le patron et le héros du noble et glorieux pays de Bohême qu'il représente si parfaitement sur ce point où sa statue est décorée des rubans de plusieurs ordres qu'on renouvelle assidument. La population aristocratique de Prague ne pouvait pas avoir moins qu'un chevalier et un grand'croix pour son représentant dans le royaume des cieux.

Si jamais vous visitez cette pittoresque ville de Prague, quand vous aurez vu le château de Hradschin, sa salle de Wratislaw, sa salle d'Espagne; quand vous aurez parcouru la chapelle de Wenceslas, placé sur votre tête le casque de ce roi soldat, qui guérit de la migraine; quand vous aurez admiré les beaux tableaux de Lucas Cranach et de Holbein, et les statues de Canova dans la galerie Colloredo; quand vous vous serez arrêté chez les Prémontrés, devant les portraits merveilleux de Zisca et de Ragoczys; après qu'on vous aura montré, sur les dalles du cloître, les pas du prêtre qui refusa de quitter une partie d'hombre pour aller administrer un mourant, et qui revient chaque nuit jouer avec le diable; quand vos regards se seront perdus dans la vallée de Scharka et auront glissé le long de la montagne Blanche, d'où Frédéric, nommé le roi d'hiver, vint lorgner Prague d'un œil d'envie; quand vous aurez tout vu, et les jolies filles de Wischerad, et les fraîches danseuses de l'île de Hetz, rendez-vous sur le Kohlmarkt, à l'auberge des Trois-Lions, et faites-vous montrer une petite chambre, couverte d'une tenture de serge en lambeaux. Puis gravissez le coteau vineux de Kosohicz, et entrez dans une modeste maison qui appartint jadis à Dussek, où vous trouverez une autre chambre aussi obscure et aussi sale que celle des Trois-Lions. Croyez-moi, Prague n'a rien de plus intéressant à vous montrer que ces deux misérables chambres. C'est là que Mozart écrivit les deux actes de son *Don Juan*.

L'empereur Joseph avait demandé lui-même à Mozart de composer un opéra sur le sujet du *Mariage de Figaro* de Beaumarchais, qui occupait toute la France. *Le Nozze di Figaro* furent composées et représentées à Vienne, dans la même année où fut jouée *la Cosa rara* de Martin Spagnuolo. *La Cosa rara* fit fureur, et l'opéra de Mozart ne plut guère qu'à l'empereur Joseph. A Prague, ce fut autre chose. *Le Mariage de Figaro* fut accueilli avec un enthousiasme inouï. On couronna le portrait de Mozart sur le théâtre, ses chants retentirent dans toutes les rues, et l'un des membres les plus distingués de la noblesse alla le trouver à Vienne, et l'invita, au nom de la ville de Prague, à venir composer un opéra parmi ses concitoyens; car Mozart, né à Saltzbourg, était Bohémien, et en bon Bohémien, il disait souvent que ce n'était qu'en Bohême qu'on savait comprendre sa musique.

A Paris, comme vous le pensez bien, on comprenait alors encore moins Mozart. *Le Nozze de Figaro*, traduites en francais, y furent données en 1793, époque peu favorable à une pareille musique, il est vrai. Cette musique fut peu goûtée. On la trouva trop forte, trop complète, trop étendue pour un opéra comique,

trop vive et trop légère pour un grand opéra. On en était alors pour l'opéra sérieux aux idées de Quinault, et pour l'opéra comique, à la musique de Grétry.

Mozart, s'inquiétant fort peu du goût de Paris, où, disait-il avec sa franche rudesse, on n'avait ni oreilles pour entendre, ni ame pour comprendre, s'en alla dans sa chère et belle ville de Prague, où il se mit à l'ouvrage. Son ami, l'abbé da Ponte, qui avait arrangé le poëme des *Noces de Figaro*, imagina de fondre dans un seul sujet, la nouvelle espagnole de Tirso de Molino, *Il combidado de Piedra*, le convive de *Pierre*, et la comédie de Molière, connue sous le titre absurde du *Festin de Pierre*. Il est une vérité que je ne dois pas hésiter à dire, c'est que, comme conteur, comme poëte, comme poëte dramatique sur-tout, le faiseur de sonnets, da Ponte, s'est montré, dans cette œuvre, supérieur à tous ses modèles. Je n'excepte pas Molière.

On sait avec quelle rapidité Mozart composa son *Don Juan*. Rossini seul offre l'exemple d'une pareille vivacité de conception et d'une telle vigueur. L'histoire de l'ouverture de *Don Juan*, contée si souvent, est fort exacte. L'opéra était étudié, il devait être exécuté le lendemain, et cette ouverture n'était pas faite. Mozart était au milieu de ses amis, causant tranquillement; il semblait avoir oublié sa tâche, quand on vint lui demander sa musique, qu'on avait à peine le temps de copier avant la représentation. Il passa dans la chambre voisine, et se mit en devoir d'écrire. Il était minuit quand il commença. A quatre heures du matin, il avait achevé ce chef-d'œuvre. Le jour de la représentation, les copistes n'avaient pas fini leur travail à sept heures du soir. On plaça les parties d'orchestre encore tout humides sur les pupitres, et Mozart vint en personne diriger l'exécution de cette ouverture qui n'avait pas été étudiée. L'attention prodigieuse que les exécutants furent forcés de donner à cette partition qu'ils voyaient pour la première fois, fit des miracles, et Mozart ne parlait jamais sans attendrissement de l'effet immense que son ouverture produisit sur le public de Prague dans cette représentation. Depuis ce temps, presque tous les compositeurs se sont fait un devoir de ne composer leur ouverture qu'au dernier moment; mais les Mozart et les Rossini sont rares, ou plutôt uniques, et les ouvertures médiocres et pâles ne nous ont pas manqué.

Je crois qu'il faut avoir étudié attentivement la vie entière de Mozart pour se faire une juste idée de l'immensité de son talent et de la grandeur de son caractère. Sa veuve, remariée à un conseiller d'état danois, a publié, il y a peu d'années en Allemagne, des documents curieux qu'on ne peut lire sans faire de tristes réflexions sur la destinée de ce pauvre grand homme. Ce recueil renferme toute la longue correspondance de Mozart avec sa famille pendant les fréquents voyages qu'il faisait en France, en Italie et dans les différentes parties de l'Allemagne qu'il parcourut du nord au midi, d'abord enfant, avec son père, montré par-tout comme un phénomène et jouant du piano chez les grands seigneurs pour un mince salaire; puis, jeune homme, adolescent aux pensées fortes, se sentant déja brûler au front par les idées sublimes qui fermentaient dans sa tête, frappant en vain à toutes les portes, et quêtant inutilement un protecteur assez généreux pour donner du travail à ce génie qui voyait avec douleur que, faute d'un peu de pain, il allait manquer à la gloire dont les premières lueurs avaient déja brillé pour lui. Ces lettres sont admirables par leur simplicité et la constanc que montre Mozart dans toutes ses traverses. Enfant, tout lui sourit d'abord. Traîné dans les salons de Vienne par son père, bon père, honnête musicien, mais homme avide et de pensées étroites, Mozart ne sent pas toute la bassesse de sa condition. On l'introduit, en habit brodé, dans les salons de l'impératrice. L'empereur François I^er^ le prend sur ses genoux, des princes et des princesses l'admirent. L'enfant fait-il un faux pas sur le parquet glissant, une jeune dame quitte aussitôt son siége et le relève avec bonté. — « Vous êtes bien belle, lui dit le petit Wolfgang, et je veux vous épouser. » Hélas! elle n'était pas destinée à un sort aussi doux, la pauvre fille. Cette femme que l'enfant se choisissait si ingénument, c'était l'archiduchesse Marie-Antoinette, la future reine de France, qui périssait misérablement sur l'échafaud le jour où Mozart, l'humble musicien, était couronné publiquement et salué par les *vivat* de la population de Vienne.

(*La suite à un prochain numéro.*)

---

## MADAME CAMPAN.

Elle était fille de M. Genet, que ses talents et la protection du duc de Choiseul avaient élevé à la place de premier commis au ministère des affaires étrangères. Son père, quoique chargé d'une nombreuse famille, fit tous les sacrifices pour procurer à chacun de ses enfants une haute éducation. Henriette fut celle d'entre eux qui montra les dispositions les plus brillantes. Le virtuose Albanèze lui donna des leçons de chant, Goldoni lui enseigna l'italien, et la langue de Pope et de Milton fut, en même temps que celle du Tasse, l'objet de ses études: ces deux idiomes lui devinrent bientôt familiers. L'art de la lecture à haute voix, de la déclamation même, ne fut point oublié; on exerçait son organe et son débit depuis le pathétique du théâtre jusqu'à l'éloquence de la chaire. Thomas et Marmontel, que charmait la vivacité de son esprit, quoiqu'elle comptât à peine quatorze ans, lui faisaient réciter les plus belles scènes de nos chefs-d'œuvre dramatiques. Ces académiciens la révélèrent à la société; ils exaltèrent ses talents et son esprit; et, peu de temps après, madame de Choiseul n'eut point de peine à obtenir pour la jeune Henriette, âgée de quinze ans, la place de lectrice de Mesdames filles du roi. La fille du commis passa subitement de la simplicité de la maison paternelle à la pompe de Versailles. Devenue depuis madame Campan, elle ne dissimule pas dans ses *mémoires* la joie qu'elle ressentit lors de sa présentation à la cour. Sa longue robe à queue, ses paniers, le rouge même, de rigueur à cette époque pour les femmes qualifiées, toutes jeunes et toutes fraîches qu'elles fussent, lui tournaient la tête; elle se présenta, aussitôt qu'il lui fut possible, chez son père, dans tous ses atours. Son père sourit tendrement à sa joie naïve, qu'il tempéra par un conseil, dont nous ne transcrirons ici que la moitié: « Je vous préviens, ma fille, des peines inévitables attachées à votre carrière, et je vous proteste, dans ce jour où vous jouissez avec transport de votre heureuse fortune, que, si j'avais pu vous établir autrement, jamais je n'aurais livré ma fille chérie aux tourments et aux dangers des cours. »

Quand mademoiselle Genet fut présentée à la cour, Louis XV venait de perdre la reine sa femme, Marie de Leckzinska. Jusqu'au luxe du grand deuil du palais, tout éblouissait la jeune Henriette; mais les charmes de la toilette, le grand train, les égards constituaient ses seuls plaisirs, car la cour des princes à

laquelle elle se trouvait attachée était aussi austère et compassée que celle du roi était libre et voluptueuse. La vue de Louis XV, d'ailleurs si galant, imposait à mademoiselle Genet; elle redoutait les sarcasmes auxquels il était si enclin. « Un jour (c'est madame Campan qui parle), un jour, au château de Compiègne, le roi interrompit la lecture que je faisais à Madame. Je me lève et je passe dans une autre chambre. Là, seule dans une pièce qui n'avait point d'issue, sans autre livre qu'un Massillon que je venais de lire à la princesse, légère et gaie comme on l'est à quinze ans, je m'amusais à tourner sur moi-même avec mon panier de grand habit, et je m'agenouillais tout-à-coup pour voir ma jupe de soie rose, que l'air gonflait autour de moi. Pendant ce grave exercice, le roi entre, la princesse le suivait; je veux me lever, mes pieds s'embarrassent, je tombe au milieu de ma robe enflée par le vent. *Ma fille*, dit Louis XV en éclatant de rire, *je vous conseille de renvoyer au couvent une lectrice qui fait des fromages...* Mais cette autre raillerie du roi portait plus haut. J'avais quinze ans, dit toujours madame Campan; le roi sortait pour aller à la chasse, un service nombreux le suivait. Il s'arrête en face de moi. « Mademoiselle Genet, me dit-il, on m'assure que vous êtes fort instruite, que vous savez quatre ou cinq langues étrangères. — Je n'en sais que deux, sire, répondis-je en tremblant. — Lesquelles? — L'anglais et l'italien. — Les parlez-vous familièrement? — Oui, sire, très familièrement. — En voilà assez pour faire enrager un mari. » Après ce joli compliment, le roi continua sa route; la suite me salue en riant, et moi je reste quelques instants étourdie, confondue, à la place où je venais de m'arrêter. »

En 1770, Marie-Antoinette d'Autriche étant devenue l'épouse du dauphin, remarqua chez madame Victoire, où elle aimait à aller souvent, mademoiselle Genet. Cette dernière, à-peu-près du même âge que la dauphine, l'accompagnait sur la harpe ou le piano, soit qu'elle chantât des airs nouveaux, ou ceux de Grétry, qui était alors dans toute la fraîcheur de son talent. La bienveillance de ces princesses s'étendit jusqu'à chercher un mari pour leur protégée. Elles fixèrent les yeux sur M. Campan, dont le père était secrétaire intime de la reine. L'union eut lieu; Louis XV fit présent à la jeune épouse d'une dotation de 5,000 livres de rente, et la dauphine lui assura une place de femme de sa chambre. Le véritable nom du mari de Henriette Genet était Berthollet; c'était aussi celui du fameux chimiste, son parent. Il avait emprunté le surnom de Campan à une vallée du Béarn, dont il était originaire.

Pendant l'espace de vingt années, jusqu'au 10 août 1792, madame Campan ne quitta pas la reine; dans cette journée si désastreuse pour le trône, elle l'accompagna dans la cellule des Feuillans, où Louis XVI, coupant deux mèches de ses cheveux, en donna une pour elle, et l'autre pour sa sœur, comme un gage de sa reconnaissance. Sa confiance en madame Campan était telle, qu'en 1792 il mit en dépôt dans ses mains ses papiers les plus secrets; et c'est elle dont on soupçonna depuis l'attachement pour la reine, elle qu'on accusait, non pas seulement d'ingratitude, mais de perfidie! dit l'élégant éditeur de ses mémoires. Le dévouement de madame Campan alla jusqu'à vouloir être enfermée avec la reine dans la cour du Temple. Pétion s'y opposa. Observée de près, elle crut se dérober aux yeux des Argus révolutionnaires en allant s'ensevelir, elle et son désespoir, à Coubertin, dans la vallée de Chevreuse. Sa sœur, madame Anguié, venait d'être arrêtée; elle n'attendit pas les horreurs de l'échafaud, elle les prévint par une mort violente et volontaire. (*Dictionnaire de la Conversation.*)

(*La suite au numéro prochain.*)

---

## LES HIRONDELLES.

Le mois de mai était arrivé, et les hirondelles n'avaient pas encore paru. Pourquoi tardaient-elles ainsi, on l'ignore; mais ce qu'on sait, c'est que cette année leurs bons offices nous seraient plus nécessaires que jamais, et qu'après un hiver sans gelée, comme celui qui vient de s'écouler, nous serons infestés d'insectes, si elles ne travaillent à en diminuer le nombre.

On ne se figure pas quelle quantité de mouches et d'insectes ailés détruit, dans un jour, une seule hirondelle. Une femelle qui a des petits revient peut-être cent fois dans la journée vers son nid, et à chaque fois, la quantité de mouches et moucherons qu'elle apporte réunis dans le fond de sa gorge, est de vingt à quarante, et quelquefois davantage.

Bien long-temps, au reste, avant qu'on eût fait attention aux services qu'elles nous rendent ainsi, les hirondelles étaient pour presque tous les peuples d'Europe un oiseau favori : ce n'est pas tant par l'élégance et par la rapidité de leurs mouvements, ce n'est pas par leur chant un peu monotone, et que cependant sir H. Davy mettait au-dessus de celui du rossignol, qu'elles nous sont devenues agréables, que parceque, entre toutes les espèces voyageuses, elles sont les premières qui nous annoncent le retour du printemps. Leur arrivée avec les beaux jours, leur fuite à l'approche de la saison rigoureuse, ont fourni, il y a vingt-quatre siécles, à Jérémie, le sujet d'une comparaison qui n'en est pas moins belle, pour avoir été souvent reproduite. En Grèce, la première apparition des hirondelles était l'occasion d'une sorte de fête dans laquelle les enfants allaient de porte en porte, chantant une chanson qui est parvenue jusqu'à nous, et demandant, pour la bonne annonce, de petits présents qui leur étaient rarement refusés.

Dans l'Attique, l'arrivée des hirondelles, comme nous l'apprenons d'un passage d'Aristophane, indiquait le moment où l'on quittait les vêtements d'hiver pour prendre ceux d'été. Par un autre passage, dans Théophraste, nous savons que l'apparition de ces oiseaux avait lieu dans les derniers jours de mars. Notre climat de France étant plus rigoureux, les voyageuses y apparaissent plus tard, et l'espèce la plus hâtive ne se montre guère avant le mois d'avril.

Nous avons en France, pendant l'été, plusieurs espèces d'hirondelles qui se retrouvent également dans tout le sud-ouest de l'Europe. Nous nous bornerons à donner ici quelques détails sur *le Martinet*, autrement appelé hirondelle de cheminée, et sur l'hirondelle des fenêtres.

La première construit à son nid un couvercle, une sorte de toit qui empêche la pluie d'y pénétrer; l'autre n'a pas besoin de cette précaution, car elle établit toujours sa demeure au-dessous de quelque corps saillant, qui y forme un abri suffisant.

L'hirondelle des cheminées ne construit pas toujours son nid dans l'emplacement qui lui a valu son nom. Dans les parties méridionales de l'Europe, où les cheminées sont rares, elle le place entre les solives des toits. En général, elle choisit les lieux où ses petits peuvent être le mieux en sûreté contre les attaques des rats, des chats et des oiseaux de proie; aussi, lorsqu'elle construit son nid dans une cheminée, ce n'est

point près de l'orifice qu'elle le place, mais à une profondeur de cinq ou six pieds. Elle monte et descend avec facilité dans cet étroit conduit, et le bruit de ses ailes, quand on l'entend de l'intérieur de l'appartement, fait une sorte de roulement comparable à celui d'une voiture qui passerait dans le lointain.

Les petits, lorsqu'ils doivent quitter le nid, ne font pas ce trajet aussi aisément que leurs parents, et il leur arrive quelquefois de se heurter contre les parois, et de dégringoler jusqu'en bas. Si le chemin s'est fait heureusement, ils prennent au moins un jour de repos sur le faîte du tuyau, après quoi les parents, qui n'ont pas cessé d'en prendre soin, les engagent à se mettre de nouveau en voyage, et les conduisent, si c'est à la campagne, jusque sur une branche morte; si c'est à la ville, sur le bord de quelque gouttière, où on peut les voir perchés tous à la file, recevant chacun à son tour la becquée.

Les hirondelles de cheminée construisent quelquefois leurs nids dans d'étranges places; ainsi on a vu à Blois, en 1830 et 1831, un de ces oiseaux nicher dans la girouette terminale d'un tuyau de tôle qui surmontait une cheminée, sans s'effrayer des mouvements qui avaient lieu chaque fois que le vent changeait, et du cri qui accompagnait ce mouvement. Les deux oiseaux voyaient bien que l'ennemi ne viendrait jamais les chercher là, et c'était pour eux le point important. Du reste, toutes les précautions que prend cette hirondelle, pour mettre sa famille à l'abri du danger, ne proviennent pas, comme on l'a vu, du défaut de courage; elle sait au besoin défendre son nid, même quand elle ne peut compter sur le secours d'aucun allié. On l'a vue se précipiter sur une belette dont les intentions pouvaient paraître suspectes, et l'obliger dix fois de suite à rentrer dans son trou, et enfin à renoncer entièrement pour cette fois à tout projet de promenade.

L'hirondelle de fenêtre est peut-être moins vaillante, ce qui vient sans doute de ce qu'elle est moins agile. Du reste, si elle ne combat pas volontiers, elle ne renonce pas pour cela aisément à ses droits; mais, pour les faire valoir, au lieu d'agir de vive force, elle a recours à l'adresse, ou bien, à force de persévérance, elle finit par arriver à ses fins. Les moineaux, êtres querelleurs, mais peu laborieux, sont toujours disposés à s'emparer pour leur usage d'un nid commencé par d'autres oiseaux, et dans nos villes ce sont les hirondelles de fenêtre qui se trouvent sur-tout exposées à ce genre d'usurpation. Le moineau, une fois établi dans le nid et présentant à l'ouverture son gros bec conique, n'est pas aisément délogé. On assure avoir vu souvent dans ce cas les légitimes propriétaires, après quelques efforts impuissants pour prendre la maison d'assaut, convertir leur siége en blocus, construire devant la porte un mur solide, et prendre ainsi l'ennemi par la famine. Pour cette opération, les maîtres de la maison réclament d'ordinaire et obtiennent l'assistance des autres hirondelles du quartier. Le fait a été, dit-on, observé non seulement en Europe, mais encore en Amérique, et le propriétaire d'une grande maison de commerce établie à Porto-Bello affirme en avoir été témoin dans sa propre maison. Il est pourtant difficile de croire qu'un oiseau courageux comme le moineau se laisse ainsi enfermer vivant en un tombeau de molle argile dans lequel son bec vigoureux peut pratiquer dans quelques minutes une large brèche.

Lorsque la saison froide arrive, les insectes ailés meurent, et les hirondelles disparaissent pour aller chercher ailleurs la nourriture qu'elles ne trouvent plus dans nos pays. Le fait de leur migration paraît constant au moins pour trois des espèces que nous avons nommées. Quant aux hirondelles de rivage, on a dit qu'elles éprouvaient par l'effet du froid un engourdissement analogue à celui des loirs, mais encore plus profond, et que dans cet état elles passaient au fond de l'eau, dans les marais, toute la saison rigoureuse. Quelque étrange que ce fait puisse paraître, il n'est pas permis de le rejeter sans examen, puisqu'il a été admis par des naturalistes, tels que Linnée et Cuvier.

Il paraîtrait aussi que parmi les hirondelles de cheminée ou de fenêtre il reste quelquefois des individus qui, à l'époque du départ, n'avaient pas encore la force nécessaire pour entreprendre le voyage. On les voit encore voler quelques jours après que les autres ont disparu. Si ces pauvres hirondelles ne meurent pas de faim, ce qui est leur sort le plus ordinaire, elles s'engourdissent dans quelque trou, et celles qu'on a trouvées en cet état ont pu être ramenées à la vie par la chaleur, mais pour quelques instants seulement; il est à croire cependant que quelques unes restent ainsi tout l'hiver, et que le retour gradué de la chaleur les ranime peu à peu. Ce sont elles qu'on voit quelquefois pendant les premiers jours chauds de mars ou même de la fin d'avril, et ce sont elles sans doute qui ont donné lieu au proverbe *une hirondelle ne fait pas le printemps*, proverbe qu'on trouve dans presque toutes les langues de l'Europe. (*Le Temps.*)

---

## L'ORGUE.

L'introduction de l'orgue en Europe date de 757. Ce fut Constantin Copronyme qui envoya en présent, à Pépin, roi de France, le premier qui ait paru en Europe. Pépin le fit placer dans l'église de Saint-Corneille à Compiègne. Outre la singularité de l'instrument lui-même, on admirait justement alors la manière de le mettre en jeu, car c'était à l'aide de la vapeur qu'on en tirait le son; voici à-peu-près comment s'exécutait ce procédé. On tenait de l'eau bouillante dans un réservoir placé sous les tuyaux de l'orgue; des soupapes s'ouvraient chaque fois que les clefs étaient mises en mouvement, et la vapeur, s'introduisant par ce moyen dans la partie intérieure des tuyaux, y produisait le son. Mais les instruments construits de la sorte ne furent pas en usage long-temps, et le secret même de cette construction assez étrange est aujourd'hui entièrement perdu.

A la vapeur on fit succéder bientôt l'action du vent, et des soufflets, pratiqués à ce dessein, lui donnaient accès dans l'intérieur de l'orgue. Le premier qui fut construit d'après ce mode nouveau, le premier au moins qui ait paru en Occident, est celui que Louis-le-Débonnaire fit placer dans la grande rotonde d'Aix-la-Chapelle. Peu de temps après, d'habiles constructeurs d'orgues firent leur apparition en Allemagne. Il y en eut plusieurs à Rome, vers la fin du neuvième siècle: le pape Jean VIII les y avait attirés. De Rome, cet art se répandit dans le reste de l'Italie. Au dixième siècle, on vit paraître en Angleterre des orgues à soufflets; un entre autres était placé à l'abbaye de Westminster à Londres.

Le mécanisme de cet instrument devait être encore fort grossier, puisque n'ayant que quatre cents tuyaux, on y avait adapté vingt-six soufflets, que vingt ouvriers des plus robustes avaient peine à mettre en mouvement. Les clefs portaient de cinq à six pouces de largeur, et les doigtiers ou soupapes étaient si rudes, que le joueur d'orgue, pour les faire aller, se servait de ses pieds au lieu d'employer les mains. Cependant, au

treizième siècle, on commença à réduire la grandeur des clefs, et il devint possible de jouer de l'orgue avec les doigts, comme nous le voyons aujourd'hui. On introduisit en même temps la méthode de placer plusieurs claviers les uns au-dessus des autres; et peu à peu on réussit à fabriquer de nouvelles bouches, avec lesquelles on se procurait le moyen d'imiter sur l'orgue le son de plusieurs instruments de musique jouant à-la-fois.

Dans l'orgue qui fut construit par Glabren, maître de la manufacture de Ratisbonne, et qui lui avait été commandé pour l'abbaye de Weingaren, en Souabe, vers l'année 1750, on comptait jusqu'à soixante-six bouches différentes, et par conséquent soixante-six régulateurs qui gouvernaient les sons de six mille six cent soixante-six tuyaux. Parvenu à ce point de complication gigantesque, l'orgue était plutôt une sorte de monument qu'un véritable instrument de musique.

## INVITATION A DANSER.

La contre-danse est menacée dans son existence. On a essayé le galop; mais le galop dérange la coiffure des femmes, fripe leurs parures, et leur rend le visage cramoisi. Comme les femmes n'ont pas le droit de se faire laides, on renoncera au galop. La masurka à son tour se présente avec de nombreux partisans. Nous verrons. En attendant ces révolutions imminentes, il y a une chose capable d'empêcher un homme de danser toute sa vie, une chose qui se renouvelle plusieurs fois à chaque contre-danse. Si vous invitez une femme, elle vous répond qu'elle est engagée. Que ferez-vous? J'en invite une autre. Fort bien. Mais alors, c'est dire à-la-fois à la première femme: Je ne tiens pas plus de danser avec vous qu'avec une autre; et à la seconde : Je danse avec vous faute de mieux, et parcequ'une autre me refuse. Comment éviter cela? En ne dansant pas lorsque la femme dont on a fait choix n'est pas libre. Mais alors il peut arriver que l'on passe la nuit sans danser, quelque envie que l'on en ait.

Voici ce qu'on fait dans plusieurs villes du Midi. A chaque homme qui entre on offre une fleur artificielle à choisir dans une corbeille. Quand il invite une femme, au lieu de cette formule si peu variée : Madame veut-elle me faire l'honneur de danser avec moi? il lui offre la fleur, qu'elle garde à sa ceinture jusqu'à ce qu'elle ait dansé la contre-danse promise; après quoi elle lui rend la fleur qu'il va offrir à une autre. Par ce moyen, on ne s'expose jamais à inviter une femme déja engagée, puisque chaque femme qui n'a pas de fleur attend un danseur.

## LE TÉLÉGRAPHE.

(Anecdote véridique, quoique risible.

A l'une des tours qui dominent l'église de Saint-Sulpice, au-dessus de la dernière plate-forme, il existe un télégraphe que les curieux obtiennent quelquefois la permission de visiter, pour jouir, en s'appuyant sur la balustrade, de l'aspect des mille maisons de la capitale et de la perspective qui forme une vaste ceinture autour de ce panorama.

Il m'arriva, un jour de garde, d'y vouloir monter, d'après l'invitation d'un de mes camarades, mauvais plaisant, auquel je la garde bonne.

Et d'abord vous saurez que je suis d'un embonpoint exorbitant. Je ne sais pas comment cela m'est venu, car à vingt ans j'étais délié comme une baguette de saule, et sec comme une baguette de grenadier. Les goguenards de ma compagnie (je suis de la cinquième légion dans la garde nationale) prennent force libertés sur ma protubérance incommode; je leur sers de distraction pendant les revues, de plastron au corps-de-garde. Le maréchal Lobau m'a dit une fois que je devais sans doute à cela d'avoir été nommé sergent. Il est sûr que dans les rangs je gâterais un peu la ligne droite.

Je reviens à ce télégraphe.

Nous escaladâmes assez gaiement le grand escalier jusqu'à la base d'une des tours, à la plate-forme inférieure; mais là il se présenta un petit coquin d'escalier, étroit et taillé en spirale entre l'épaisseur de deux murailles; espèce de gaîne où je ne me serais pas fourré, si j'avais été seul; je vous prie de le croire. Je rechignais un peu, et les premiers partis m'appelaient de là haut, tandis que les derniers, par politesse, me cédaient le pas.

Venez donc, criaient ceux-là. — Passez donc, me disaient les autres.

Ma foi, tant bien que mal, en suant, en soufflant, je m'engrenais dans la rainure, entre ces deux parois qui ne sont, je vous assure, pas élastiques.

Et j'arrivai sur la plate-forme supérieure!.... mais extenué, rendu, blanchi des pieds à la tête, ni plus ni moins qu'un farinier; mon uniforme était passé au badigeon : il me fallait un fier coup de brosse.

A dire vrai, je fus dédommagé de la corvée par le bel aspect que l'on découvre de là. Cependant je n'étais pas sans inquiétude pour le retour.

On me fit rafraîchir; un des nôtres décoiffa un pâté. L'exercice donne de l'appétit, et d'ailleurs je dévore. Là haut, l'air est très apéritif : je mangeai comme un ogre. Quand vint le moment de partir, bernique! Ou l'escalier s'était rétréci, ou j'étais enflé. J'étais enflé!

Ni en avant, ni en arrière, ni de côté, la sortie ne fut possible. On nous attendait au poste : je songeais, en frémissant, au conseil de discipline. On me tira par les jambes, rien. Je m'emboîtai par la tête : bah! Tout fut essayé, tout en vain. Je me morfondais, et les autres riaient à n'en pouvoir plus. C'était un guet-apens.

Il fallut attacher une poulie à la balustre; puis, au moyen d'une corde passée sous les aisselles, nouée autour du corps, ficelée après mes jambes et mes bras, quatre maçons me descendirent en plein jour sur la place Saint-Sulpice.

Il me semble que ceci peut passer pour une insulte à mon grade de sergent, et je me propose de citer les coupables devant le conseil de discipline.

Car enfin on va se moquer de moi jusqu'à ce que je prenne le parti d'en mourir de chagrin. (*Voleur.*)

Un habitué des Tuileries nous communique l'anecdote suivante : « Au dernier bal de la cour, une dame, après avoir fait un tour de valse, prie son danseur de la reconduire à sa place, se plaignant d'un cor qui la faisait beaucoup souffrir et l'empêchait de danser. Le jeune homme obéit galamment, puis glissa une carte à la dame, et se perdit dans la foule. C'était un artiste pédicure.

A. P. BARBIEUX.

PARIS. — JULES DIDOT AINÉ, BOULEVART D'ENFER, N° 4.
Imprimé par W. CLOWES Duke-Street, Londres, pour HENRY-HOOPER, 13, Pall mall East.
Et se vend chez tous les agents du Penny-Magazine.

# LE CAMÉLÉON,

Nº 3. JOURNAL NON POLITIQUE. 28 Juin 1834.

Prix : 4 sous. PARAISSANT TOUS LES SAMEDIS. Price 2 d.


## SOUVENIRS DE NORMANDIE.

### RUINES D'ARC ET DU CHATEAU-GAILLARD.

Pour qui voyage curieusement, à petites journées, l'esprit et le cœur libres de toute inquiétude et de tout chagrin, avide de s'instruire et de retrouver, chemin faisant, les traces effacées de notre histoire, la Normandie, *cette terre privilégiée des châteaux et des eglises*, est un pays admirablement fécond en souvenirs utiles. Au milieu des paysages les plus frais et les plus riches, sur les rives du beau fleuve qui la traverse pendant une longueur de plus de quarante lieues, quelquefois en face de l'Océan, avec ses beautés et ses horreurs, vous trouvez des ruines célèbres, qui vous reportent tout-à-coup dans le passé, à cinq à six siècles en arrière, et souvent plus loin encore Et vous oubliez ce qui vous entoure, ces jolies maisons bâties d'hier, ces petits jardins bourgeois encadrés de haies vertes taillées avec tant de symétrie, ces costumes modernes, cette industrie active, dévorante, ces intérêts multipliés qui se croiseut sur vos pas; et vous êtes transporté dans un autre temps, dans d'autres mœurs; vous vous entretenez et vivez avec des personnages qui ne sont plus depuis bien des années, et qui ne ressemblent guère à ceux qui se pressent autour de vous; enfin, vous n'êtes pas le voyageur parisien arrivé ce matin par la diligence; mais le contemporain des hommes d'armes, des clercs et des chevaliers du moyen âge.

Je suis arrivé dans la capitale de la Basse-Normandie; ses quais élargis et alignés s'embellissent de constructions élégantes; mais son intérieur ne s'améliore que lentement, et ne subira de notables changements que si la parole de Napoléon s'accomplit un jour. (*Dî, talem avertite casum !*) « Messieurs, disait-il aux Rouennais, avec cette voix brève qu'on cherche à copier sur nos théâtres, votre ville ne s'embellira que lorsque vous l'aurez brûlée. » Et déja impatient de voir un château en ruine, après avoir visité les restes d'une église; avide de trouver la mer que je n'avais encore que soupçonnée à La Meilleraie, je pars pour Dieppe, cette ville si différente du Havre, qui n'en est pourtant qu'à vingt lieues; Dieppe, pauvre port de pêcheurs, qui se restreint et s'ensable chaque jour, tandis que les bassins de la belle cité, sa puissante rivale, s'agrandissent et s'augmentent pour des besoins sans cesse croissants, et pour une industrie qui ne s'arrête pas dans sa marche progressive.

L'église Saint-Jacques, qui renferme des détails de sculpture fort curieux; le vieux château assis en face de la mer, sur le point élevé de la côte; les bains, construction élégante et moderne, qui rappelle des grandeurs éclipsées et des bienfaits qui leur survivent dans le souvenir du pauvre; les merveilles de l'ivoirerie, les mœurs et les costumes remarquables du Polet, qui se transmettent d'âge en âge; ce paquebot aux flancs noirs et gris, partant tous les deux jours pour Brighton, ville orientale, sur la côte du comté de Sussex; tout cela valait bien un coup d'œil, une observation. Mais j'avais soif des ruines d'Arques, et j'étais venu de Paris tout exprès pour les contempler. Aussi, dès que le soleil m'eut promis une belle journée d'automne, je quittai les pêcheurs de harengs, les bancs de galets, qui s'avancent à chaque marée pour envahir le port, et les femmes avec leurs jupons écarlates et leurs coiffes blanches rabattues, hélant la mauvaise barque qui porte leur *fortune* et leurs *amours*... Je veux dire quelques paniers de poisson, remplis pendant la nuit, malgré les coups de vent et une pluie froide et perçante; je veux dire le pauvre père de famille, joyeux de revoir à la marée montante ses enfants en haillons, et de partager avec la femme qui répare leurs hardes grossières, une salle basse au faubourg, un mauvais lit, et quelquefois le tabac de contrebande. Un char-à-banc léger me porte rapidement par une route ombragée et sinueuse, à l'entrée du village d'Arques; et, grace à trois petites filles qui se disputent une pièce de monnaie qu'elles aperçoivent entre mes doigts, après quelques détours entre les murailles couvertes de lierre, j'entrevois le terme desiré de mon voyage. Maudit, maudit cent fois le seigneur de ces ruines, l'avare détenteur de ces fortifications qui s'écroulent! Une mauvaise barrière est impitoyablement fermée à quiconque ne peut ou ne veut pas laisser tomber un franc dans la main calleuse d'un ignoble péager. Il faut acheter le droit de pénétrer dans ces décombres, de gravir au sommet de ces vieilles tours, de descendre, à ses risques et périls, dans de vastes souterrains, de monter sur la plate-forme du donjon, et de jeter un coup d'œil sur les champs de bataille où le Béarnais avec sa petite troupe, mais « assisté de Dieu et de son bon droit, » vit fuir Mayenne avec sa grosse armée. Comme nous passions sous une voûte, un oiseau de nuit, triste habitant de ces lieux, vola lourdement vers une cavité voisine, nous effrayant par ses cris aigus et plaintifs; vous eussiez dit l'ame de quelque vieux ligueur cachée sous ses plumes jaunâtres; la haine et la fureur perçaient à travers ses yeux enfoncés.

A présent je me repens d'avoir invectivé le maître et le gardien de ces ruines : grace à ses soins, je suis tranquillement assis dans un belvédère octogone d'où l'œil peut juger l'ensemble de ce château, qui remonte à la plus haute antiquité (un mémoire le fait remonter, sans preuves authentiques, à l'an 553); apercevoir les tertres gazonnés où se jouent les enfants, les monticules de formes inégales où s'arrêtent les guides avec leurs montures, et embrasser à son aise l'horizon étendu que bornent d'un côté la forêt d'Arques et la longue vallée du pays de Bray, et de l'autre la ville de Dieppe et la mer qui se mêle à l'azur du ciel. Je lui demande pardon sur-tout, lorsque dans le fond d'une armoire modeste, sorte de chapelle domestique, m'apparaît le buste de Henri IV, avec ses yeux petits, mais riants, sa barbe épaisse et ce nez aquilin légèrement cassé, devenu l'un des traits distinctifs de la figure de ses descendants. Alors je suis curieux de lire et la prose et les vers tracés au crayon sur les deux battants de la petite armoire. Ici il n'y a plus que des nuances d'a-

mour et d'admiration : tout le monde aime Henri IV, un peu plus, un peu moins ; c'était le héros de Napoléon, qui s'y connaissait. Et mon nom vient se perdre dans la foule des noms illustres ou obscurs qui se pressent autour de la statue en plâtre d'un grand homme.

Ce qui me charme dans ce joli village d'Arques, dont l'église offre de beaux détails d'architecture sarrasine, un élégant jubé, morceau qui devient de plus en plus rare dans nos temples, et des vitraux fort remarquables, c'est l'hommage qu'obtient encore le Béarnais, après que deux cents ans ont passé sur sa cendre. Tant d'événements qui se sont écoulés depuis 1610 n'ont pu diminuer le culte rendu à sa mémoire chérie : des portraits, grossiers à la vérité, des tableaux représentant quelques unes des scènes qui se passèrent avant et après la bataille, vous rappellent à chaque pas celui qui sut reconquérir son trône, pardonner quelquefois à ses ennemis, nourrir les Parisiens qui lui refusaient l'entrée de sa capitale, relever Sully prosterné à ses genoux, après lui avoir donné des conseils sévères, et qui mourut dans la rue de la Féronnerie, sous le couteau d'un fanatique, quand il méditait la gloire et le bonheur de la France. On dirait, tout est si plein de lui, que la bataille vient de se donner, et que le roi fatigué vient de rentrer au château pour retourner à Paris, *qu'il avait si hâte de revoir*.

Madame de Sévigné, dont les lettres sont devenues des brevets d'immortalité pour les personnages dont elle entretenait sa fille, sans se douter ou se doutant peut-être que sa correspondance secrète serait un jour lue dans l'univers entier par ceux qui aiment la grace, la finesse et l'originalité ; madame de Sévigné m'avait donné l'envie de faire une excursion au château d'Eu, saisi réellement en 1656, sur le jeune duc Joseph-Louis de Lorraine, le dernier des Guises, âgé de huit ans, et adjugé moyennant deux millions et demi à la duchesse de Montpensier, fille de Gaston de France. Je venais de quitter un des théâtres de gloire de son aïeul, j'étais bien aise de visiter cette retraite où languit tant d'années sa petite-fille, Mademoiselle, la grande Mademoiselle qui fit tirer l'artillerie de la Bastille sur les troupes du roi, cruellement outragé de cette rébellion; ce qui fit dire au cardinal Mazarin, qui connaissait l'extrême envie qu'elle avait d'épouser une tête couronnée : « Ce coup de canon vient de tuer son mari. » Après avoir rêvé un mariage avec Louis XIV, un second avec le dauphin, qu'elle appelait son petit mari, un troisième avec le roi d'Espagne, un quatrième avec l'empereur d'Autriche, un cinquième avec le prince de Galles et plusieurs autres, car elle voulut épouser tous les rois et tous les princes de l'Europe, la pauvre fille, âgée de quarante-trois ans, devint la victime de Péguillin, cadet de la maison de Lauzun, débarqué à la cour, sans fortune, sans distinction, sans aucun ornement dans l'esprit, mais dont la devise : « Je vais plus haut que je ne peux monter » (allusion à une fusée représentée sur ses armes), annonçait de la hauteur dans la pensée.

Cette belle blonde, dont la taille était si majestueuse, cherchait à oublier les rigueurs de la cour, les ennuis d'un mariage bizarre, l'abandon d'un homme qu'elle avait élevé jusqu'à elle et comblé de biens, et des querelles de ménage quelquefois indignes d'elle et de son mari, en s'occupant des plantations du parc, des murs de clôture et de la construction du petit château destiné au logement des équipages, ajoutant ainsi à cette noble résidence une partie des embellissements que le duc de Guise n'avait pas eu le temps de créer. Plus tard, dégoûtée des plaisirs et du prestige du grand monde, sa mélancolie lui faisait trouver des charmes dans la solitude; la vue grave et imposante de la mer convenait à cette ame si long-temps et si étrangement agitée, et les pratiques d'une douce et indulgente piété purent seules lui procurer des consolations, que la cour et le monde lui refusaient.

(*Annales des Voyages.*)

(*La suite au prochain numéro.*)

## LE TAPIR.

Le capitaine Salaün, commandant le navire *le Melayo*, arrivant de Sumatra, apporte de cette partie de l'Inde un tapir vivant, animal fort curieux, et qui n'a point encore paru vivant en Europe.

La hauteur du tapir est de trois pieds et demi; sa grosseur, celle d'une vache. Il a la tete et le groin du cochon. Sa lévre supérieure s'alonge à la manière de la trompe de l'éléphant, mais elle est beaucoup plus courte. Il emploie cette trompe pour réunir les objets qui servent à sa nourriture. Ses jambes sont grosses et courtes, et ont quelque rapport avec celles de l'éléphant; ses pieds de devant ont chacun quatre doigts garnis d'ongles : les pieds de derrière n'en ont que trois. Il a le dos arqué et ne porte pas de queue. Sa robe est blanche, depuis les épaules jusqu'aux hanches. Le reste de l'animal, c'est-à-dire le devant et le derrière, est entièrement noir, à l'exception des oreilles dont les extrémités sont blanches. Son poil est très ras. Ses yeux sont petits comme ceux du cochon.

Le jour il dort et mange peu : la nuit il veille et mange continuellement. Il est d'une humeur assez douce. Il n'est point carnivore, et se nourrit d'écorces d'arbre, de rejetons et de pousses tendres, et sur-tout des fruits tombés des arbres.

## HISTOIRE DE FRANCE.

### Ier ROI, PHARAMOND.

Pharamond doit-il être considéré comme général de l'armée des Francs et des nations du Nord qui firent la conquête des Gaules sur les débris de la domination romaine, ou premier roi et fondateur de la monarchie française? Telle est la question que l'on se fait après avoir épuisé toutes les sources des temps obscurs d'une décadence qui rompt tous les éléments de l'ordre et de la civilisation.

Les documents de ces temps sont tellement inexacts, que nos plus célèbres historiens n'ont pas craint de faire commencer la monarchie française à Clovis. Cependant quelques manuscrits de ces temps paraissant établir la fondation du royaume sous ce chef, nous avons jugé à propos de nous soumettre à cet ordre des règnes. Prosper, le plus ancien des historiens qui aient parlé de Pharamond, dit, dans sa chronique sur l'année 26 de l'empire d'Honorius, qu'il y eut une éclipse de soleil, et que de cette époque doit être comptée la fondation de notre monarchie; ce qui la ferait remonter au 14 des calendes d'août 417. — Grégoire de Tours, le meilleur des écrivains du temps de Clovis, ne parle des rois qui l'ont précédé qu'avec la plus grande circonspection.

Si l'on en croit l'auteur des *Gestes des rois de France*, Pharamond a été le premier législateur, le *Numa* des Francs.

*Bossuet*, dans son admirable *Discours sur l'Histoire*

*universelle* pour l'instruction du dauphin (fils de Louis XIV), dit à ce prince : « Les Bourguignons, peuples germains, occupèrent le voisinage du Rhin, d'où peu à peu ils gagnèrent le pays qui porte encore leur nom.

« Les *Francs* ne s'oublièrent pas. Résolus de faire de nouveaux efforts pour s'ouvrir les Gaules, ils elevèrent à la royauté PHARAMOND, fils de MARCOMIR, et la MONARCHIE FRANÇAISE, la plus ancienne et la plus noble de toutes celles qui sont au monde, commença sous lui. »

On voit, dans un ancien manuscrit de la bibliothèque du palais de Bruxelles, que *Pharamond*, suivant la coutume des barbares, fut enterré sur une petite montagne assez semblable à une pyramide, située auprès de Reims, du côté de Laon. Quelques écrivains prétendent que ce prince a été inhumé sur une montagne des Vosges, que les Allemands appellent Frankenberg, et les Français Framont (Trithême).

Malgré toutes ces assertions, nous n'avons point de monuments assez authentiques pour être convaincus de tous ces faits. Nous n'avons guère plus de connaissance sur la famille de ce prince, qu'on dit être mort en 428, laissant deux enfants, Cléuus et Clodion.

---

## MADAME CAMPAN.

(Suite et fin.)

Enfin vint luire le jour libérateur, le 9 thermidor. Madame Campan respira, si c'est respirer que d'avoir perdu du même coup sa royale bienfaitrice, sa sœur, et M. Rousseau son beau-frère. Mais il fallut vivre, elle, sa mère, âgée de soixante-dix ans, son mari malade, et son fils âgé de neuf ans. Madame Campan avait toujours eu un goût prononcé pour l'éducation ; dès l'âge de douze ans elle ne voyait pas d'enfants qu'elle ne desirât être leur institutrice. Dans la situation où elle était, ne possédant pour toute fortune qu'un assignat de 500 francs, et ayant 30,000 francs de dettes, ce goût se réveilla fort à propos; elle s'en fit une ressource. Elle loua une modeste habitation à Saint-Germain, après avoir lancé une centaine de prospectus qu'elle écrivit de sa main, faute d'argent. Une religieuse de l'Enfant-Jésus l'aidait dans ses fonctions : au bout d'un an elle eut soixante elèves; ils montèrent bientôt jusqu'à cent et plus; il en venait des quatre parties du monde; enfin son institution finit par recevoir les enfants des familles les plus distinguées par le rang et la fortune. Citons quelques anecdotes. « Madame de Beauharnais, dit madame Campan, m'amena sa fille Hortense et sa nièce Émilie; six mois après elle vint me faire part de son mariage avec un gentilhomme corse, élève de l'École militaire, et général. Je fus chargée d'apprendre cette nouvelle à sa fille, qui s'affligea long-temps de voir sa mère changer de nom. » On doit bien penser que cette affliction n'eut pas de suite. Parmi les mille et un traits qui caractérisent Napoléon, en voici un que l'on tient de l'institutrice de Saint-Germain, et qui n'est pas indifférent.

A l'imitation des dames de Saint-Cyr, madame Campan faisait jouer la tragédie d'Esther par ses élèves. A l'une de ces représentations assistait Bonaparte consul : au moment où les chœurs des jeunes Israélites éclatent en regrets au doux souvenir de la Judée, des sanglots se firent entendre d'un côté de la salle. Le Consul alors se retourna vers madame Campan, près de laquelle il était placé : « Qu'est-ce donc? dit-il. — Le prince d'Orange est ici, reprit-elle; il a vu dans les vers que l'on vient de chanter un rapport touchant avec sa situation et ses vœux, et n'a pu retenir ses larmes. *Vraiment*, répliqua-t-il, *ce n'est pas le cas de se retourner.* » A la maison de Saint-Germain, furent elevées Hortense de Beauharnais, depuis reine de Hollande, et Emilie de Beauharnais, l'héroïque madame de la Vallette : la première, fille de madame de Beauharnais, depuis impératrice; la seconde, sa nièce. Bonaparte, consul, plaça dans cette institution Caroline, sa plus jeune sœur, depuis reine de Naples, et Stéphanie Beauharnais, sa fille adoptive, depuis grande-duchesse de Bade.

Le Consul devint empereur; la victoire, dans la plaine d'Austerlitz, avait affermi, redoutable et resplendissante, la double couronne sur la tête de Napoléon : ce grand homme alors pensa aux enfants de ses braves, de ses compagnons d'armes, qui étaient morts ou qui avaient versé leur sang pour sa cause sur les champs de bataille, depuis ceux d'Égypte jusqu'à celui d'Austerlitz. Par son ordre, un établissement spécial pour les filles, sœurs ou nièces des *croix-d'honneur*, s'éleva sous la surveillance du comte de Lacépède, à Écouen. Madame Campan en eut la direction et l'intendance, et elle y montra tant de zéle et d'expérience que Napoleon, visitant la maison d'Écouen quelque temps après, ne put s'empêcher de crier : *Tout est bien.* Ce ne fut point legèrement que Napoléon chargea d'une si importante fonction cette institutrice; car ce fut à elle que disant un jour : « Les anciens systèmes d'éducation ne valent rien; que manque-t-il aux jeunes personnes pour être bien élevées en France? » il en obtint cette courte réponse : « Des mères... » Une autre fois cette dame présentant à l'empereur une note où étaient tracées, dans le plus grand détail, les règles de sa maison, dont l'une disait que les éleves assisteraient à la messe les dimanches et les jeudis; Napoléon écrivit de sa main, à la marge : *Tous les jours.* Et voila l'homme que plusieurs écrits ont accusé de matérialisme

Pour toute distraction de ses pénibles fonctions, madame Campan avait loué, dans le village près du château d'Écouen, une petite retraite; là, elle recevait quelques bons amis, et se plaisait à leur montrer une robe de mousseline unie, présent envoyé à la reine par Tippo-Saïb, non moins infortuné que cette princesse.

« Voilà, leur disait-elle, une tasse dans laquelle elle a bu, une écritoire dont elle faisait ordinairement usage; » et elle essuyait quelques larmes. Ce n'était de sa part ni hypocrite affectation, ni un royalisme fanatique; car elle disait, en parlant de quelques nobles incorrigibles : « Le pouvoir est aujourd'hui dans les lois; par-tout ailleurs il serait déplacé; mais cette vérité leur échappe : la poussière des vieux parchemins les aveugle. » La fortune, depuis un temps, qui joue avec les couronnes, avait jeté sur la France toutes les hordes armées du Nord. Le génie de Napoléon et la valeur française succombèrent glorieusement sous cette coalition. La restauration s'ensuivit; les intérêts changèrent; il s'éleva d'autres prétentions. Dans le calme qu'apporta la paix générale, madame Campan, femme de chambre de la reine, depuis sa confidente, son amie, eût dû avoir sa part de repos : il en fut autrement, elle fut calomniée! La maison impériale d'Écouen fut supprimée, et sa surintendante avec elle. En 1813, une mort aussi horrible qu'imprévue, lui avait enlevé sa nièce, madame de Broc, pleine de jeunesse et de graces. Quoique femme de cour et du monde, on a dû remarquer le penchant

de madame Campan pour la solitude; elle alla cacher à Mantes l'amertume de ses souvenirs et sa mélancolie. Les sites riants et paisibles de cette petite ville, sur les bords de la Seine, et sur-tout la société d'une de ses élèves qu'elle avait toujours chérie, madame Maignès, reposèrent d'abord son ame, que la plus incurable des douleurs devait déchirer de nouveau: elle perdit son fils unique! Ajoutons à ce coup terrible l'exécution du maréchal Ney, l'époux de sa nièce, exécution inutile à la consolidation d'un trône qui s'est écroulé depuis, et qui, si elle eut une apparence de droit, fut plutôt ressentiment que justice du souverain. Louis XVIII a vérifié, dans cette occasion, cette pensée d'un philosophe moderne: « Qui n'est que juste est cruel. » De tels assauts accélérèrent les principes d'une maladie qu'elle portait dans le sang. Elle quitta Mantes et alla sous le ciel pur de la Suisse et aux eaux de Bade chercher un remède à ses maux: soins inutiles! Elle revint à Mantes, où elle subit avec un mâle courage la plus cruelle des opérations, dont la réussite donna des espérances qui ne furent point réalisées. C'est alors que madame Campan prononça une des plus belles paroles échappées à un mourant: « Elle m'appela, dit le docteur Maignès, d'un son de voix plus élevé que de coutume. J'accourus. Se reprochant alors cette espèce de vivacité: *Comme on est impérieux*, dit-elle, *quand on n'a plus le temps d'être poli!* » Quelques minutes après, elle rendit le dernier soupir: ce fut le 16 mars 1822. Cette dame a laissé, outre ses *Mémoires*, des *Nouvelles* et plusieurs comédies manuscrites, dont voici les titres: *La Vieille de la Cabane*, *Arabella ou la Pension anglaise*, *les deux Éducations*, *les petits Comédiens ambulants*, *le Concert d'Amateurs*, et autres petits drames. Ses ouvrages les plus importants sont: *De l'Éducation des Femmes*, *Lettres de deux jeunes Amies*, *Conversation d'une Mère avec sa Fille*, une édition en français-anglais, et une en français-italien. Toute peu politique que fût la vie de madame Campan, elle offre, par les anecdotes que nous avons citées, un tableau en raccourci de sept époques bien tranchées, sur-tout pour les mœurs: la cour de Louis XV, celle de Louis XVI, la république, le Directoire, le consulat, l'empire et la restauration. Cependant madame Campan n'a fourni qu'une carrière de soixante-dix ans.

(*Dictionnaire de la Conversation.*)

## LE CRUCIFIX.

Dieu récompense les pieux; et s'il n'en récompense pas davantage, c'est qu'ils deviennent rares.

Voici un fait qui pourrait servir à les multiplier. Il y a quelque quinze jours, qu'un brocanteur de Verdun, se trouvant à l'exposition des objets d'une vente après décès, ne put rien acheter, grace à des surenchérisseurs impertinents. Chacun a son petit préjugé. Je sais un brave employé de la poste, qui le jour de ses appointements, ne manque jamais de faire l'aumône; c'est de tradition dans ses coutumes; s'il ne le faisait pas, il croirait que cela pourrait lui porter malheur. Il court après un pauvre, jusqu'à minuit s'il le faut; mais, hélas! il ne court guère: la Providence en a pavé le monde pour entretenir la plus douce vertu des heureux, la charité!

Le préjugé du brocanteur est qu'il ne fallait pas sortir d'une vente les mains vides.

Il ne restait qu'un vieux crucifix, lourd, mal taillé, raillé par les acheteurs philosophes, courant de table en table, et mis à si bas prix que cela faisait peine.

Au milieu d'une huée générale, notre brocanteur se l'adjugea; puis il s'en fut, ployant sous le faix de ce christ de fonte, qui semblait avoir décoré dans le temps, l'ogive de quelque portail de chapelle.

Et tout le long de la route, notre brocanteur, chargé de sa croix, se vit chargé d'épigrammes, mais les épigrammes sont légères et ne donnent pas de courbatures. Ce ne fut pas à ces coups de langue, qu'il dut d'être rompu en rentrant.

Quand il l'eut couché sur un large bureau, il s'aperçut d'abord que la crasse de quelques siècles en avait altéré les contours; avec une brosse il en ôta la poussière. C'était un chef-d'œuvre de sculpture.

En cherchant bien, il trouva vers le pied, gravé au ciseau, le nom de Benvenuto-Cellini, et la date de 1540: ceci changeait la thèse.

Et, de fait, l'œuvre de ciselure du contemporain de Primatice, du célèbre ciseleur de Florence, cessait d'être un crucifix commun, un simple ornement d'église. Cellini n'avait travaillé que pour des souverains.

Donc voilà notre brocanteur qui frotte, qui soigne son emplette, qui met à vue le rouge du crucifix; car, avec la crasse de moins, ce n'était plus de la fonte, mais un beau cuivre, un cuivre très pur, un cuivre extraordinaire... Vite, un doute dans l'ame, il court chez son voisin l'orfèvre. Le crucifix était d'or et pesait plus de vingt livres.

Pour cinq francs, on venait de lui en adjuger cinquante mille, indépendamment de la valeur et de la main-d'œuvre.

## QUI M'AIME ME SUIVE.

Philippe de Valois voulait faire la guerre aux Flamands. Son conseil, sa noblesse, et même sa famille s'y opposaient. « Et vous, connétable, dit le roi, en s'adressant à Gautier de Chatillon, que pensez-vous de mon projet? croyez-vous qu'il faille attendre un temps plus favorable? — Sire, répondit le vieux seigneur, blanchi sous les armes et dans le conseil: *Qui a bon cœur, a toujours temps à propos.* » Philippe, à ces mots qui flattaient son desir, se lève transporté de joie, court au connétable, l'embrasse et s'écrie: *Qui m'aime me suive.* Ces mots, qui furent le signal du départ pour la Flandre, sont depuis passés en proverbe.

## ABRÉGÉ DE LA VIE DE MOZART.

(Second article.)

C'est dans les lettres du père de Mozart qu'on découvre l'humiliante condition de ses premières années. « Aujourd'hui, écrit-il avec joie à sa femme, nous avons été chez l'ambassadeur de France, et demain nous irons chez le comte Harrach. De six à neuf heures, nous sommes commandés pour six ducats dans une grande assemblée. On nous commande quatre, cinq, six, jusqu'à huit jours d'avance. Voulez-vous savoir comment est l'habillement de Wolfgang? Du drap le plus fin, couleur de lilas, la veste de moire de même couleur, le tout bordé de larges et doubles galons. La robe de sa sœur est de taffetas blanc broché. » Wolfgang obéissait avec amour à son père; il ne quittait jamais le piano sans son ordre, et ses veilles furent si longues, ses fatigues si excessives, qu'il fit une dangereuse maladie. A peine fut-il guéri, que le père

se mit en route, suivi de ses deux merveilleux enfants, et s'en alla à Paris, à Londres et en Hollande, battant par-tout monnaie avec ces deux pauvres petites créatures, dont la vie fut bien pénible et bien laborieuse. On peut juger par la correspondance de Grimm, des ridicules tours de force qu'on leur faisait faire:

« Nous avons ici un maître de chapelle nommé Mozart, qui a amené avec lui deux enfants charmants. La fille, âgée de onze ans, joue du piano d'une brillante manière; elle exécute les morceaux les plus longs et les plus difficiles avec une étonnante précision. Son frère n'aura sept ans qu'au mois de février prochain. C'est quelque chose de si merveilleux qu'on ne peut y croire qu'après l'avoir vu de ses propres yeux et entendu de ses propres oreilles. Le maître de chapelle le plus exercé ne saurait avoir une connaisssance plus profonde de l'harmonie et des modulations, et il a une telle habitude du clavier, qu'en le couvrant d'une serviette il continue à jouer sous la serviette avec la même rapidité et la même précision. » On allait donc entendre le jeune Mozart comme on allait aux tréteaux de la foire Saint-Laurent, voir le grand-diable danser au milieu d'une vingtaine d'œufs sans casser une coquille. Plus tard, dans son second voyage, quand Mozart eut renoncé à faire des tours de force en public, personne ne daigna faire attention à l'homme qui ruminait déja dans sa tête *les Noces de Figaro* et *le Don Juan*.

Dans ce voyage, les lettres de Mozart le père sont aussi fort curieuses. L'enfant est toujours une mine d'or, et le père y fouille sans cesse. Il écrit de Paris à une dame de Saltzbourg: « Il n'est pas d'usage ici, comme en Allemagne, de baiser la main aux princes ou de leur parler au passage quand ils traversent les appartements ou les galeries de Versailles pour se rendre à la messe. Il n'est pas non plus permis de saluer de la tête quelqu'un de la famille royale ou de s'agenouiller en sa présence; mais on demeure droit et fixe sans faire le moindre mouvement. Vous concevrez donc quel effet a dû faire sur les Français entichés de leurs usages de cour, la conduite des princesses qui se sont approchées de nos enfants dans la galerie, se sont laissé baiser la main par eux et les ont baisés au front mille fois à leur tour. Ce qui a paru plus étonnant encore à messieurs les Français, c'est qu'au grand concert qui a lieu au jour de l'an, il n'a pas seulement fallu nous faire place jusqu'à la salle royale, mais que M. Wolfgang a eu l'honneur d'être toujours près de la reine, de parler et de s'entretenir avec elle, de lui baiser les mains et de manger en sa présence les friandises qu'elle prenait sur la table pour lui. La reine parle allemand aussi bien que nous; mais, comme le roi n'en sait pas un mot, elle traduisait au roi tout ce que disait notre héroïque Wolfgang. J'étais aussi près d'elle; et de l'autre côté du roi, derrière Monsieur le dauphin et Madame Adélaïde, étaient ma femme et ma fille. » Une autre fois il écrit: « Mes occupations rendent mes lettres bien rares. Nous sommes commandés pour tous les jours jusqu'au 10, et sachez que jusqu'à ce jour j'ai soixante-quinze louis à mettre en poche. » Il dit encore dans une autre lettre: « Les enfants ont bien travaillé hier, j'ai empoché cent douze louis d'or; mais cinquante et soixante ne sont pas à dédaigner. »

A Londres, la vie de Mozart ne changea guère. Il endossa chaque jour son habit et sa veste lilas, passa les nuits à jouer du piano à la cour et chez les grands seigneurs, et le père, au lieu d'empocher des louis, empocha des guinées. Le roi d'Angleterre ne se montra pas moins gracieux pour la famille Mozart que ne l'avait été le roi de France. Il faut encore consulter la correspondance du père à ce sujet. — « Hier soir, à neuf heures, nous avons été menés chez leurs Majestés. Le présent n'a été que de vingt-quatre guinées; il est vrai que nous les avons reçues dans l'antichambre du roi; mais la grace des deux hauts personnages a été sans égale. Quelques jours après, nous étions à nous promener dans le parc Saint-James; le roi a passé en voiture avec la reine, ils nous ont aussitôt reconnus et salués, bien que nous eussions d'autres habits, et le roi a même ouvert la glace pour faire un signe à notre maître Wolfgang. »— Au reste, le vieux Mozart se montre reconnaissant envers le ciel de tous les honneurs et de toutes les guinées qui lui arrivent. « Faites dire, ajoute-t-il, trois messes à la chapelle de la Vierge de Lorette, trois autres à l'église de Maria-Plain, deux à l'autel de saint François de Paule, et deux à la paroisse de notre grand saint Jean Népomucène. » Les lettres du vieux musicien se terminent toujours par de semblables recommandations; et ce n'est qu'après avoir écrit à Saltzbourg pour s'assurer la protection du patron de la Bohême et de la vierge Marie, qu'il se risque à passer la mer pour se rendre en Hollande.

Sans l'avarice et l'amour effréné du gain qui éclatent à chaque ligne de sa correspondance, on éprouverait un vif intérêt pour ce père de famille qui entreprenait avec tant de courage ces longs voyages d'artiste avec sa femme et ses deux enfants, et qui se présentait avec tant de confiance devant les rois de l'Europe, après avoir dévotement invoqué l'appui de Dieu. Sans cette funeste souillure, ne serait-ce pas un touchant spectacle que la vue de cette petite famille bohémienne, apportant sa simplicité, sa candeur, son ignorance, dans les riches salons de Vienne, au milieu du luxe et de la corruption de Versailles, à la cour d'Angleterre; ne s'occupant uniquement que de l'art, n'ayant de relations et de liens avec tout ce qui les entoure dans ces brillantes villes, que par cet art sublime qui leur ouvrait les portes des palais et leur frayait le chemin jusqu'à la table des rois? Le jeune Mozart vécut ainsi. L'exemple et les leçons de son père ne lui apprirent point à descendre des hauteurs du génie pour supputer les bénéfices que le génie peut faire en se détaillant avec sagacité. En le suivant pas à pas, on verra que son talent est resté pur de toute tache de ce genre, et qu'une fois sorti des langes où le retenait l'avarice paternelle, l'aiglon prit son vol au plus haut des cieux pour n'en descendre jamais.

Nous avons laissé Mozart en Hollande; nous le retrouvons en Italie, où les sonnets pleuvent sur sa tête. A Milan, la Corilla chante le mérite du signor Amedeo Mozart, qui n'est autre que le petit Wolfgang. A Rome, le pape le nomme chevalier de l'Eperon-d'Or, *eques auratæ militiæ*. A Naples, il excite des cris d'enthousiasme en se faisant entendre dans le *Conservatorio alla pietà;* et l'admiration qu'éprouvent ses religieux auditeurs en voyant l'agilité prodigieuse de ses doigts, est si grande qu'on le soupçonne de sortilége, et qu'il est obligé de déposer son anneau, pour prouver que ce n'est pas un talisman qu'il possède. Enfin, il compose son premier opéra, *Mithridate*, qui fut joué à Milan. Il avait quinze ans alors; et quand ses doigts étaient fatigués de tracer des notes, il se reposait en faisant des cabrioles et des culbutes autour de sa chambre. L'opéra eut un grand succès, et fut représenté aux cris de *Evviva il maestrino!* Il est vrai que le père avait pris ses précautions ordinaires pour s'assurer de la protection du ciel et de la sainte Vierge Quelques jours avant la représentation, il avait écrit

à sa femme et à sa fille, qui étaient restées à Saltzbourg: « Le jour de saint Etienne, une bonne heure « après l'*Ave Maria*, vous pourrez voir en pensée le « maestro Amedeo, assis au piano dans l'orchestre, et « moi dans une loge comme spectateur. A ce moment-« là, faites donc des vœux pour un succès, et dites, « pendant qu'on jouera l'opéra, une paire d'*Ave* et de « *Pater noster.* »

Ne trouvez-vous pas déja dans cet évangile de l'enfance de Mozart, que je vous ai tracé, comme une lumière qui vous guide à travers les profondeurs de son génie? L'enfant naît dans la cité la plus pittoresque de cette Bohême, dont l'histoire ressemble à un conte de fées. Ses yeux se sont à peine ouverts à la lumière, qu'il aperçoit autour de lui toutes les merveilles; les papes, les empereurs, les rois et les reines le regardent avec admiration et se le passent d'un trône à l'autre, depuis Vienne jusqu'à Londres, depuis Rome jusqu'à Berlin. Quels songes éclatants et dorés durent voltiger sur le berceau de cet enfant; mais aussi quel réveil! En ce temps-là, on avait beau se nommer Mozart, produire des chefs-d'œuvre, se faire admirer dans toutes les cours, *empocher* quelques pièces d'or comme faisait le père du grand homme, on ne pouvait échapper aux amères humiliations de la vie d'artiste. L'artiste ne trouvait pas deux fois en sa vie des archiduchesses pour le relever avec bonté quand son pied timide et mal assuré le faisait choir en présence des princes. Et cette bonté même, quand on la lui témoignait, il l'avait achetée par de bien longues attentes, par de terribles heures perdues dans les antichambres au milieu des laquais. Puis, quand enfin les portes du salon s'ouvraient pour lui, à quel prix obtenait-il l'attention qu'on lui prêtait! Selon le protocole hautain du cérémonial allemand, on ne lui parlait jamais qu'en s'adressant à la troisième personne. Un pauvre musicien, un peintre, un homme qui n'avait que son génie pour patrimoine était trop peu de chose pour qu'on daignât l'interpeller directement. En Angleterre, quand vous demandez qui sont ces gens-la, on vous répond avec franchise: *No body,* « Ce n'est personne. » L'Allemagne les traite mieux, comme on voit. Elle admet qu'ils existent, mais en qualité d'ombres seulement, d'esprits qu'ils sont; elle leur parle à eux-mêmes, d'eux-mêmes, comme d'êtres morts ou absents; et Mozart eut souvent la satisfaction de s'entendre dire par l'empereur Joseph: « Il a composé un bel opéra, un vrai chef-d'œuvre, nous lui accordons une gratification de cinquante ducats. » On voit que la récompense était proportionnée aux honneurs, les honneurs au mérite.

Autrefois, quand Mozart n'était encore qu'un enfant, on voulait bien oublier avec lui les obligations de l'étiquette, mais alors il devait se regarder comme suffisamment payé de toutes ses peines. La princesse Amélie, sœur du roi de Prusse, bonne et charmante princesse, le combla de caresses à Aix-la-Chapelle. « Mais, hélas! écrivait le vieux père, homme sage, qui pesait attentivement la valeur de toutes choses; hélas! elle n'a pas d'argent, et si les baisers qu'elle a donnés à mon petit Wolfgang étaient autant de louis d'or, nous pourrions être contents. Encore! ajoute le bon homme en poussant un nouveau soupir, si les hôteliers et les postillons voulaient se contenter de baisers pour leur paiement, nous pourrions nous tirer d'affaire, car c'est la seule chose qui ne nous manque pas. » Plus tard, quand les baisers eussent tiré à conséquence, Mozart obtint de ses protecteurs un salaire un peu plus solide. L'archevêque de Saltzbourg, son maître, se montra même magnifique envers lui. *Idoménée*, la *Clémence de Titus*, l'*Enlèvement au sérail*, trois opéras qui furent les premiers échelons de gloire pour Mozart, le firent admettre à la table des laquais chez le prélat, et lui valurent de sa part une nomination à l'emploi de valet de chambre!

Cette époque de la vie de Mozart est affreuse. Il avait déja rempli le monde du bruit de son nom; par-tout la voix publique avait reconnu l'immensité de son talent. Dix années de son existence, remplies par de glorieux travaux, avaient été employées par le compositeur à effacer le petit pianiste; la tête était enfin parvenue à faire oublier les mains, lorsqu'il reparut à Vienne, déjà grand homme, et plié sous le poids de ses nombreuses couronnes et de ses partitions. Ce fut son patron, l'archevêque de Saltzbourg, qui le rappela dans cette ville. Ce prince, grand ami des arts, puisqu'il possédait une galerie de tableaux, et qu'il avait une musique de chambre, avait résolu de traiter avec la plus haute distinction ce jeune artiste dont la célébrité rejaillissait sur lui. Mozart fut logé dans son palais. A son arrivée, Mozart écrivit à son père. Voici un fragment de sa lettre: « J'ai une jolie chambre dans la maison de son éminence. A onze heures et demie du matin on se met à table; malheureusement, un peu trop de bonne heure pour moi. A cette table mangent les deux valets de chambre, le contrôleur, le chef d'office, les deux cuisiniers et ma chétive personne. Pendant le repas, on fait des plaisanteries grossières; mais on plaisante peu avec moi, parceque je ne prononce pas une parole. Quand il y a nécessité de parler, je le fais avec un grand sérieux, et je m'en vais dès que mon repas est fini. » Mozart montre beaucoup d'amertume dans cette lettre; il veut absolument arriver jusqu'à l'empereur, faire changer son sort; mais Mozart avait tort de se plaindre, on le traitait tout-à-fait en grand homme, car tandis qu'à Vienne on le faisait dîner à la cuisine, à Paris on envoyait Rousseau manger à l'office.

Je n'ai pas parlé du second séjour qu'il fit à Paris où il perdit sa mère. La misère qui la menaçait, avait contraint la pauvre famille de Saltzbourg à cette cruelle séparation. Le vieux Mozart, cloué par sa goutte au fond de la Bohême, retenu d'ailleurs par la nécessité de remplir les fonctions de sa place d'organiste du prince-archevêque, éclairait de sa vieille expérience tous les pas de ses deux chers voyageurs. Il n'oubliait rien dans ses instructions. A Inspruck, il fallait s'arrêter à l'auberge de la Croix, car l'aubergiste aimait les artistes, et ses repas ne coûtaient que trente kreutzer. D'ailleurs l'église était proche, et on pouvait aller plus fréquemment y prier pour le succès du voyage. A Augsbourg, il recommandait l'hôtel des Trois-Mores, où mangeaient l'organiste de la ville, et un journaliste par lequel il était possible de faire mettre *quelque chose de beau dans la gazette*. Il dit à Wolfgang en quels lieux il doit porter sa croix de chevalier de l'ordre du Pape, en quels autres il sera bon de la mettre dans sa poche. Il lui recommande de ne pas oublier de faire toujours mettre par les valets d'auberge, des embouchoirs de bois dans ses bottes, et il renouvelle plusieurs fois cette importante recommandation. Il lui rappelle que les batzen de cuivre de Saltzbourg cessent d'avoir cours à Munich. Enfin il n'oublie rien, il a tout prévu, et il semble que Mozart pourrait aller, les yeux fermés, de Saltzbourg à Paris, en tenant à la main la lettre de son père. Celui-ci se félicite déja des succès de son fils qu'il a préparés avec tant de prudence, lorsque tout-à-coup le désespoir s'empare de lui. En jetant un regard dans sa chambre, le vieux Mozart s'est aperçu qu'il manque à son fils

une chose essentielle. Wolfgang a oublié sa culotte de satin, couleur gris de brochet, une culotte faite pour être mise avec un habit pareil. Vous ne pouvez vous peindre l'anxiété de ce bon père. Si la goutte ne le retenait dans son fauteuil, il irait volontiers lui-même à Paris porter à son fils ce vêtement nécessaire. En effet, comment Mozart a-t-il osé se présenter à Paris sans sa culotte gris de brochet

(*La suite à un prochain numéro.*)

---

Un Irlandais, descendu à l'hôtel de Suède, rue de Richelieu, demanda une blanchisseuse, qui lui fut envoyée et par laquelle il fit emporter une assez grande quantité de linge sale qu'il avait jeté au milieu de la chambre. Au bout d'une demi-heure on frappe à sa porte : c'est l'ouvrière blanchisseuse qui reparaît, et qui, à sa grande surprise, lui remet un petit papier contenant un certain nombre de billets de banque qu'il avait laissés tomber par mégarde au milieu du linge sale. Pressée d'accepter une récompense, elle refuse, et se retire en laissant l'étranger désolé de ne pouvoir lui faire accepter sans l'humilier une marque de sa reconnaissance....

---

On célébrait ces jours derniers, à l'église Saint-Thomas-d'Aquin, un mariage qui avait attiré une assez grande affluence de curieux; il était facile de reconnaître, à la mise et à la tournure du marié, qu'il était étranger; l'air timide, embarrassé de sa future compagne, semblait la signaler comme n'appartenant pas à la même classe que lui, et révéler un mariage d'inclination... L'anecdote ci-dessus circulait dans la foule.... En un mot la mariée n'était autre que la jeune ouvrière que l'étranger avait jugée digne de partager son sort et sa fortune.

---

## LA CHUTE HEUREUSE.

A deux lieues de Genève, s'élève la montagne de Voirons qu'il faut absolument visiter si l'on veut jouir d'un aspect magnifique : la culture en gravit les flancs, en escalade les aspérités. Çà et là des plateaux successifs forment les marches d'un escalier gigantesque, où se penchent, comme pour tomber, un chamois qui broute, une maisonnette de pâtre avec des lessives suspendues dans l'abyme par de longs pieux. Enfin les cultures s'arrêtent, et les bois de pins environnent ces propriétés de leur verdure noire et sombre que la montée dépasse pour étaler les deux ailes silencieuses d'un couvent de bénédictins. Au dessus du monastère qui tranche par sa blancheur, le cône de la montagne se raidit dans les airs, criblé d'arbres qui diminuent par degrés, et de sillons d'argent, produits par l'écume et les sources. A peu de distance de la cime, un fragment de roc se détache et s'avance comme pour aller, en se séparant de la masse, rebondir en roulant jusque sur le lac déployé vers la limite des prairies. C'est là qu'un de ces bons bénédictins, dont j'avais reçu l'hospitalité, me conta une histoire que je veux vous dire : « Ce quartier de rocher où vous tremblez et sur la marge duquel vous ne marcheriez pas sans vertige, est célèbre dans nos annales! me dit-il : notre couvent existait quand ce lieu fut témoin d'une histoire aussi vraie qu'elle semble miraculeuse. Les d'Armagnacs ravageaient le pays et le pillaient, l'incendie les suivait partout et laissait de leurs traces. On ne pouvait avec ces féroces soldats se fier à des capitulations, il fallait émigrer : des ménages entiers se retirèrent dans nos montagnes. Le couvent fut un abri pour la plupart, jusqu'à ce qu'enfin nos injustes agresseurs furent exterminés, moitié par leurs excès, moitié par nos escarmouches. Vous concevez que les familles fugitives recherchèrent leurs enfants perdus, leurs frères égarés, leurs parents fugitifs.

« Une jeune fille retrouva dans notre couvent son fiancé, qui de désespoir voulait se faire moine, croyant sa promise morte ou entraînée par les bandes d'Armagnacs.

« Des bruits horribles s'étaient répandus sur le sort du village où, dans la précipitation de la fuite, Marie avait été abandonnée. Le fiancé, au lieu de paraître heureux de revoir Marie, resta sombre et chagrin; il persista dans son noviciat, malgré les reproches du prieur et la joie de sa jeune amie, qui ne concevait rien à cette réception. D'officieuses amies le lui expliquèrent. La pauvre enfant ne sachant comment se justifier d'un crime imaginaire d'ailleurs, et dont, après tout, elle n'aurait pas été complice, se jeta devant l'image de la Vierge, et la pria de faire éclater son innocence; mais comme un sourire d'incrédulité parut sur le visage de son amant, elle courut comme une désespérée se précipiter du haut de ce roc. On vola sur ses traces sans pouvoir la rejoindre : elle fit le signe de la croix et s'élança.

« Mais, au lieu de glisser rapidement dans l'espace, elle parut suspendue au milieu des airs, traça une spirale effrayante qui s'élargissait en plongeant, et vint retomber tout doucement à la porte du monastère, en saisissant une des branches de la croix de pierre que vous pouvez apercevoir d'ici. Et l'on resta persuadé que sa patronne avait envoyé des anges invisibles pour la soutenir et témoigner de sa vertu. Le mariage s'ensuivit, et le mari n'en eut aucun regret. » En achevant cette histoire, le bénédictin prit d'un bras vigoureux mon chapeau à larges bords, qu'il lança au-delà du roc; nous le vîmes planer comme un oiseau, glisser en tournoyant sur une ligne oblique, et se percher sur les pins qui formaient un rideau de verdure sous les fenêtres du couvent. Le miracle, me dit-il en souriant, est un phénomène du vent dans nos montagnes; mais faut-il le dire?

---

Voici une petite anecdote assez remarquable :

M. F...., de Saint-Omer, avait déposé sur la cheminée de sa chambre, le soir en se couchant, une petite épingle de chemise dont la queue est en or, et dont la tête représente une mouche. Le lendemain M. F.... voulut reprendre son épingle à l'endroit où il l'avait déposée; mais le bijou avait disparu. La domestique qui servait depuis quelques jours M. F.... fut suspectée; on la renvoya, persuadé qu'elle seule avait pu enlever l'épingle.

Enfin tout dernièrement la sœur de M. F... s'occupait à monter des rideaux : quelle fut sa surprise de retrouver l'épingle de son frère suspendue au plafond dans une toile d'araignée! La disparition du bijou s'expliqua alors. L'araignée, trompée par la figure de la mouche que présente l'épingle de M. F...., l'avait entraînée dans sa toile.

---

## PROMPTE JUSTICE.

Pendant les fêtes du Bairam, un habitant du village de Funduckli ayant paré son enfant, âgé de deux

ans, d'un schall et d'un bonnet garni de pièces d'or, suivant l'usage, le confia à une esclave qui l'assit dans la cour de la maison, dont la porte était ouverte, et le quitta un instant. À son retour elle ne retrouva plus l'enfant, et toutes les perquisitions qu'on put faire furent inutiles. Le père désolé présenta une pétition à S. Exc. le séraskier, en le suppliant de vouloir bien donner suite à cette affaire. Ce haut fonctionnaire, après de courtes réflexions, conclut qu'un inconnu n'aurait pu transporter l'enfant bien loin, à cause de ses cris, et qu'ainsi le ravisseur devait être un voisin. Il ne communiqua cette idée à personne; mais il donna ordre à l'un des huissiers de son palais de se rendre au village de Funduckli, à l'heure de la prière, d'entrer dans la mosquée, et de sommer l'iman de se rendre immédiatement dans son palais. Quand l'iman fut en présence de S. Exc., il en reçut tout simplement l'injonction de lui faire connaître le lendemain la personne qui, la première, l'interrogerait à son retour sur le motif qui l'avait fait appeler chez lui.

Les Turcs se soucient fort peu des affaires d'autrui, même de celles de leurs imans : aussi personne ne demanda à celui-ci le résultat de son entrevue avec le séraskier, à l'exception toutefois d'un seul individu qui l'attendait sur le seuil de la mosquée, et qui lui demanda avec anxiété la cause d'une mesure aussi brusque. L'iman lui répondit froidement qu'il s'agissait d'un firman dont il devait faire la lecture, et qui avait été retiré. Mais ayant donné avis de ce qui s'était passé au séraskier, le questionneur fut arrêté; malgré ses dénégations, il fut prouvé que c'était lui qui avait enlevé l'enfant, dont on trouva le cadavre sous l'escalier de sa maison. Il fut condamné à être noyé sur-le-champ. (*Journal de Smyrne.*)

## LA VIE.

Un simple jeu demande une étude suivie,
A plus forte raison le grand jeu de la vie.

Semblable au feu, la vie aime à nous rendre
D'abord de la fumée, ensuite de la cendre.

Homme! en te mesurant la vie est bien peu sûre;
La mort prend ta juste mesure.

Ne ménager le temps qu'à la fin de sa vie,
C'est ménager le vin, quand il est à la lie.

Il est des jours heureux et point d'heureuse vie.
Elle enfanterait trop de regrets et d'envie.

Ne prends pas trop de soin pour habiter la vie :
C'est une hôtellerie.

Du pâle Damoclès la vie est le banquet :
A tomber sur le front le glaive est toujours prêt.

La vie est ce donjon que le temps frappe et mine,
Et qu'on veut réparer... quand il tombe en ruine.

La vie est une épée : il la faut souple et bonne,
Pour ne point se blesser et ne blesser personne.

La vie est le flot de la mer :
En montant vers le ciel ce flot est moins amer.

Le fleuve de la vie en blancheur gagnera,
Quand, sur des rocs aigus, son flot se brisera.

Le procès de la vie est, en dernier ressort,
Jugé... par la mort.

La vie est un long fleuve aux routes inexactes;
Les grandes passions en sont les cataractes.

La vie est une scène, où dans ses goûts divers,
Le spectateur souvent applaudit de travers.

Le mortel qui vit bien ne craint point pour ses jours;
Qui vit mal craint toujours.

Pour marcher dans la vie et faillir moins souvent,
Regarde bien plutôt derrière que devant.

Tel qui passe sa vie à se faire connaître,
Ne se connaît pas plus que s'il venait de naître.

La vie est un grand drame, il le faut bien jouer;
Sache sur-tout le dénouer.

Arachné! ton fil mince est, dans sa résistance,
Un câble, auprès du fil qui tient notre existence.

De l'esprit et du cœur suivons les doux penchants :
La vie est le bourreau des sots et des méchants.

Une heure, une seconde, en sa cruelle envie,
Plie un léger feuillet du livre de la vie.

La vie est un théâtre : on entre avec effort,
On paie, on regarde, et l'on sort.

Vis intègre, et que même, en dépit de l'envie,
Le marbre des tombeaux parle bien de ta vie.

La vie est un seul point, et de chaque côté,
S'étend l'éternité.

Qui met la vie à nu, la toise avec courage,
Dans un petit volume enferme un grand ouvrage.

MOLLEVAUT, de l'Institut.

*Vente d'un violon.* Le comte Trautmansdorf, maître d'équitation à la cour de Charles VII, acheta un violon de Jacob Stainer, aux conditions suivantes : 35 louis d'or furent immédiatement payés comptant au vendeur; le comte s'engagea en outre à lui faire servir chaque jour un excellent dîner; à lui fournir chaque année un habit galonné d'or, et deux grands tonneaux de bière; à lui payer une somme de 20 francs par mois, à lui faire parvenir douze paniers de fruits tous les ans, et une égale quantité de fruits pour sa vieille nourrice. Le vendeur vécut encore seize ans après ce marché : de sorte que le violon coûta environ 22,000 fr.

## ALBUM.

Toutes les célébrités contemporaines s'en vont! Voilà le marquis de Chabannes qui vient de mourir. Qui ne se rappelle les pamphlets dont pendant quinze ans il a poursuivi tout le monde? On assure que cet *écrivain* fécond, qui jetait avec profusion prose et vers à la tête de ses adversaires, dépensait par an près de *vingt mille francs* pour satisfaire son bizarre caprice. Quelle perte pour son imprimeur!

— On a fait le singulier calcul qu'en France il y avait 32,000 fous ou folles; c'est-à-dire 1 aliéné sur 1,000 individus. Notez bien qu'il ne s'agit ici que des fous malades, que des fous qui vont peupler les hôpitaux et les maisons de santé, car si l'on avait à compter tous ceux qui jouissent de leur liberté, la proportion serait bien autrement forte. (*Petit Courrier des Dames.*)

A. P. BARBIEUX.

PARIS. — JULES DIDOT AINÉ, BOULEVART D'ENFER, N° 4.
Imprimé par W. CLOWES, Duke-Street, Londres, pour HENRY-HOOPER, 13, Pall mall East.
Et se vend chez tous les agents du Penny-Magazine.

# LE CAMÉLÉON,

N° 4. JOURNAL NON POLITIQUE. 5 Juillet 1834.

Prix: 4 sous. PARAISSANT TOUS LES SAMEDIS. Price 2 d.

## SOUVENIRS DE NORMANDIE.

### RUINES D'ARC ET DU CHATEAU-GAILLARD.

(Suite et fin.)

Après des princes dont il n'y a rien à dire, ou dont il faudrait dire quelque chose de peu flatteur, le dernier qui posséda cette noble et paisible résidence, fut le vertueux duc de Penthièvre. Chacun de ses jours y fut marqué, comme dans ses autres châteaux, par de nombreux bienfaits. Pour sauver d'une destruction complète cette maison royale, déja horriblement dépouillée, et dont l'immense collection de tableaux avait été mise en dépôt dans les garde-meubles du district de Dieppe, un hôpital militaire y fut établi en 1793, mais il n'y entra jamais un seul malade. Plus tard, le général Rampon, titulaire de la sénatorerie de Rouen, vint en prendre possession, et, plein d'un profond respect pour la mémoire du duc de Penthièvre, ordonna la conservation des appartements de ce prince. Après des suppressions et des constructions que commandait l'économie, Napoléon voulut réunir ce domaine à celui de la couronne, se réservant sans doute d'en faire plus tard un de ses palais impériaux: mais 1813 renversa tous ses projets. A la restauration, la duchesse douairière d'Orléans reprit possession de l'héritage de son père, pour le réparer et donner à la population du pays des preuves d'une charité inépuisable. Le duc d'Orléans, devenu maître du château d'Eu, par la mort de sa mère, ordonna les réparations les plus urgentes. La distribution des appartements fut tracée sur un plus vaste plan; et c'est alors qu'il conçut l'heureuse idée d'un musée historique, composé des portraits de tous les princes de la maison de Bourbon, dont il avait retrouvé la meilleure partie. Cette famille des Bourbons, dans laquelle le courage, la gloire, et aussi le malheur, se rencontrent tour-à-tour; cette leçon vivante des grandeurs et des abaissements de la fortune; ces femmes qui régnèrent par la beauté, comme les hommes régnèrent par l'épée, font naitre une foule de réflexions, et l'on ne parcourt pas vingt salles remplies de ces figures royales, dont la première commence à Robert-le-Fort, et la dernière se termine au jeune prince de Joinville, sans comprendre l'instabilité des choses humaines.

Les mausolées des comtes d'Eu, de la branche royale d'Artois, érigés successivement dans l'église, avaient été renversés en 1792; les monuments et les statues en marbre, mutilés et précipités pêle-mêle, gisaient épars sur le carreau. Ces tristes souvenirs de la révolution furent effacés par le duc d'Orléans, et le caveau sépulcral, grace aux soins du prince, est devenu une vaste chapelle, décorée avec goût et décence, où toutes les effigies des comtes d'Eu sont placées sur des pierres tumulaires.

Le parc a été agrandi, assaini; des plantations d'arbres indigènes et exotiques ont été mêlées aux vieux hêtres des Guises, et aux ormes de Mademoiselle; et si le château reçut dans toutes ses parties des embellissements notables, la ville et les environs furent dotés de plusieurs établissements industriels, propres à occuper une foule d'ouvriers. Je n'ai pas regretté trois heures passées au milieu des vapeurs d'un brouillard glacial, sur une route insignifiante, bordée par des arbres que le vent de mer avait déja flétris; j'ai pu me promener où s'était promenée Mademoiselle songeant à ses royales amours, à ses ambitions déçues, à la folie de son mariage bien cruellement punie, et aussi à des actes de charité, seules jouissances dignes d'un cœur noble, seules jouissances pures, capables d'apaiser les passions et de remplir une belle ame. J'ai vu le boudoir d'où son œil perçant, plus d'une fois mouillé de larmes, découvrait la ville de Tréport incendiée par Louis XI, et dont la vieille abbaye, aujourd'hui à moitié détruite, forme un coup d'œil pittoresque. J'ai vu, d'un côté du parc, des monts agrestes, dépouillés de verdure, et, de l'autre, de belles plantations, des gazons admirables, entretenus avec la patience anglaise, et, en face, la mer avec ses petites embarcations, spectacle qui donne au site le plus ordinaire de l'étendue et de la majesté. J'ai pu, dans l'église du collége fondé par le duc de Guise-le-Balafré, admirer son tombeau et celui de sa femme, deux chefs-d'œuvre de sculpture que Catherine de Clèves avait fait faire à Gênes, la ville aux palais de marbre, et qui faillirent porter au désespoir le malheureux artiste, lorsqu'il s'aperçut, en achevant la figure de la duchesse, qu'une tache noire dans le bloc de marbre l'avait admirablement servi pour représenter au naturel la cicatrice qui distinguait, d'une façon si apparente, la figure de l'intrépide chevalier. J'ai encore admiré la façade extérieure de la principale église restaurée de nos jours avec beaucoup d'art, et qui, vue des appartements du château, produit un effet très agréable. J'ai été payé au-delà de ma peine.

Comme mon ambition depuis long-temps était de visiter les bords de la Seine, le Château-Gaillard, la plus imposante ruine militaire qui existe en Europe, je me donnai à peine le temps de revoir la longue esplanade des bains à Dieppe; je ne séjournai à Rouen que pour monter, par un soleil du midi, au point culminant de la montagne Sainte-Catherine, panorama ravissant, l'un des plus riches de France sans contredit, et pour examiner les pièces de fer fondu qui doivent porter la flèche de la cathédrale à une élévation qui surpassera même celle du clocher de Strasbourg, merveille de l'architecture aérienne; je ne descendis pas même dans le bâtiment où gisait sous des enveloppes de drap grossier et dans des couches de suif, le monolithe dont nous attendons l'érection au milieu de la place Louis XV. Me voilà, côtoyant la Seine, en extase devant ces riches vallées, où l'industrie devrait toujours entretenir la paix, la prospérité du manufacturier, et l'aisance du pauvre; enfin, je perds de vue le fleuve, pour me retrouver, après quelques lieues, dans le vallon que parcourt l'Eure, plus modeste, mais qui pourtant fait mouvoir tant de

machines, remue tant de passions et d'intérêts et anime tant de débats; divisant les parents et les amis pour un pouce, pour une ligne d'eau! Je suis à Louviers, n'osant jeter un coup d'œil sur ce portail de Notre-Dame, si curieux et si délabré, que soutiennent de mauvaises et d'ignobles poutres; chef-d'œuvre de sculpture à jour, de dentelle en pierre, que nous sommes menacés de ne retrouver bientôt que dans l'admirable recueil de MM. Taylor et Nodier.

Dès le lendemain, je me dirigeai vers la forteresse, bâtie par Richard Cœur-de-Lion, pour arrêter, comme un mur d'airain, les Français si impatients de reconquérir cette belle Normandie qui leur avait été arrachée. En mettant de côté les événements qui se rattachent à son histoire, ce château tenait la première place parmi les constructions de ce genre dans le monde, au temps où la France en était comme hérissée; on croyait avoir tout dit en nommant le Château-Gaillard.

La roche sur laquelle il fut construit, a environ 600 pieds de longueur sur 200 dans la plus grande largeur et s'élève à plus de 300 pieds au-dessus du niveau des eaux de la Seine. Elle est coupée perpendiculairement du côté du fleuve: quoiqu'un peu moins abrupte vers le nord-ouest, elle est encore inattaquable de ce côté, qui regarde le Petit-Andelys; au nord-ouest une large et profonde vallée protége son flanc dans toute sa longueur. Vers le sud s'étend une vallée, moins profonde, il est vrai, que la première, mais dont la pente se précipite rapidement vers la Seine. Richard la fit creuser jusqu'à la partie inférieure, et bientôt elle s'ouvrit semblable à une gueule immense dont l'aspect a quelque chose de véritablement effrayant. Ces deux ravins, qui descendent dans des directions différentes, ont leur point de départ, au levant, vers le haut de la montagne; là ils se trouvent séparés par une langue de terre qui court dans la direction de l'est à l'ouest, et qui joint la roche à une montagne encore plus élevée qui la domine de loin. Ce point est le seul par lequel cette roche soit accessible... aussi le plan général de défense fut-il entièrement subordonné au besoin de la protéger... En étudiant les fortifications dont les magnifiques débris hérissent de toutes parts ce roc célèbre, on est étonné de la profonde habileté que déploya Richard Cœur-de-Lion. Toutes les constructions de cette forteresse, aussi solides qu'ingénieuses, étaient couronnées par un donjon à double étage, prenant jour par deux fenêtres de forme ogive, d'où l'œil plongeait au loin sur le fleuve aux cent détours et se perdait dans l'immensité d'un vaste paysage. Et pourtant ce donjon, ces tours aux bases bosselées, ces créneaux, ces triples remparts élevés autour de la citadelle, ces fossés creusés au ciseau dans le roc vif, tout ce vaste ensemble de fortifications, ne coûtèrent qu'un an de travaux! Mais aussi quel chef, bouillant et expérimenté, conduisait les dix mille ouvriers réunis sur le même point! Et qu'elle fut légitime cette exclamation vaniteuse de ce guerrier au milieu de ses compagnons d'armes, quand voyant ce grand ouvrage achevé, il s'écria: « Qu'elle est belle ma fille, d'un an! »

Philippe-Auguste, rival digne du monarque anglais, voulut, comme on le pense bien, voir le nouveau château dont on vantait la force et la beauté. Comme les personnes de sa suite le contemplaient avec admiration: Je voudrais, dit-il, que ce château fût de fer! il n'en tomberait pas moins sous mes coups, lui et la Normandie. Ce mot fut rapporté au roi d'Angleterre. Par la gorge de Dieu, s'écria-t-il en présence de sa cour, je voudrais qu'il fût non pas de fer, non pas même de pierre, mais de beurre, et je le défendrais, moi, contre lui et les siens!

On a vu quelquefois de ces épigrammes mordantes et de ces défis insultants entre princes et chevaliers, amener de sanglants résultats. Il s'en est peu fallu qu'un monarque Anglais ne vînt faire ses relevailles à Notre-Dame de Paris, avec dix mille lances, pour se venger des railleries que s'était permises le roi de France sur l'énorme corpulence de son rival.

Toutefois Philippe-Auguste ne fit flotter la bannière fleurdelisée aux fenêtres du donjon élevé par Richard, que lorsque le lion fut descendu dans la tombe. Deux cent quinze ans après, la bataille d'Azincourt, si fatale à la patrie, vint rendre le château-Gaillard aux Anglais, qui le cédèrent enfin, et pour toujours, à ce monarque, sauvé, comme malgré lui, par une pauvre fille de Lorraine.

Henri IV, dont le père, Antoine de Bourbon, avait xpiré au pied de cette roche fameuse, lorsque, blessé d'un coup d'arquebuse, il se faisait transporter, sur la Seine, à Paris, reprit, en 1591, cette forteresse aux ligueurs, qui s'en étaient rendus maîtres, et en ordonna, ainsi que son successeur, la prompte démolition, permettant à qui voudrait ou à qui pourrait d'enlever les pierres. Cette *bonne œuvre*, expression dont Louis XIII fit usage dans son ordonnance royale, ne fut que trop bien accomplie!

Depuis cette époque, entièrement déserts et abandonnés, les débris du château-Gaillard semblèrent à peine avoir éprouvé les outrages du temps. Ces créneaux abattus, ces tours, ces pans de murailles, couchés sur le flanc de la roche, accusent la main seule des hommes: le temps a respecté ce qu'elle a laissé debout. Ces nobles ruines, témoins de tant d'événements, ont encore quelque chose de majestueux, et même il est difficile de se défendre d'un mouvement d'effroi, lorsque le soleil, se levant derrière les tours encore debout de la citadelle, vient projeter sur vous leur ombre gigantesque. Un calme profond, un silence qui n'est pas non plus sans terreur, est à peine interrompu par le croassement du faucon royal, qui se balance et qui plane sur ces antiques remparts que lui seul n'a pas abandonnés, et par le bruit plus léger du jeune pâtre, qui, penché sur leur cime, y cueille l'œillet sauvage, la fleur des ruines.

L'église du Grand-Andelys, dont l'architecture et les vitraux méritent une sérieuse attention; un tableau du Poussin (Coriolan désarmé par sa mère), rendu à la petite ville qui vit naître ce grand peintre dont Rome garde les cendres; le clos du Poussin, modeste héritage que le propriétaire enorgueilli conserve contre toutes les séductions de l'or; l'hôpital fondé au Petit-Andelys, par le duc de Penthièvre, occupèrent les restes d'une journée qui m'a laissé des souvenirs pleins d'intérêt. A. E.

(*Nouvelles Annales des Voyages.*)

---

## UNE LEÇON DE FRANÇAIS.

### L'ÉCAILLÈRE ET LES ACADÉMICIENS.

M. Charles Nodier, qui joint à beaucoup d'imagination une grande science philologique, a raconté quelque part l'historiette qui suit. Il est inutile de dire, pour qui le connaît, qu'il n'était pas encore académicien.

« Il y avait une fois cinq ou six académiciens qui avaient de l'esprit. Ces messieurs n'étaient pas d'accord sur la signification des quasi-adverbes *de suite* et

*tout de suite*, et ils étaient convenus de vider la question entre eux au *Rocher de Cancale*. J'y déjeunais tout seul dans un coin.

— Servez-nous *tout de suite* vingt-cinq douzaines d'huîtres, dit le classique... — Et ouvrez-les *de suite*, dit le néologue. — Expliquez-vous, messieurs, répondit l'écaillère, bonne et grosse réjouie, à la figure rubiconde, qui ne s'était jamais informée des finesses du bon français, qu'autant qu'on s'en informe à la halle ou à Granville. Si je les ouvre *de suite*, nous y mettrons un peu de temps. Si vous les voulez *tout de suite*, je ferai monter quelqu'un pour m'aider.

Les académiciens se regardèrent bouche béante et les bras pendants. Elle ouvrit les huîtres comme il lui plut. Je payai ma carte et un instant après je retrouvai l'écaillère à la porte. — « Digne et respectable femme, m'écriai-je avec cet élan d'affection que produisent quelquefois les sympathies de l'esprit, je vous passe procuration pour soutenir les intérêts de notre belle langue française par devant la commission du dictionnaire; n'y manquez pas, je vous prie, car ils sont bien capables de faire quelque sottise. »

## DE LA CONVERSATION.

Une mémoire heureuse et cultivée, des connaissances étendues et variées, un sentiment profond des convenances sociales, une grande facilité d'élocution et une imagination vive, sont nécessaires pour briller dans la conversation.

« La conversation française, disait madame de Staël, n'existe qu'à Paris; la véritable conversation n'existe qu'en France. » De tous les plaisirs qu'on goûte dans la capitale, c'était celui que l'auteur de *Corinne* regrettait davantage pendant son exil à Coppet. Souvent elle détournait ses regards distraits des bords enchanteurs du Léman, et pensait avec envie *à son cher ruisseau de la rue Saint-Honoré*.

Les hommes qui ont le plus d'esprit et de génie ne sont pas toujours ceux qui brillent davantage dans la conversation.

Descartes gardait le silence au milieu des assemblées nombreuses; aussi Thomas a-t-il dit, en faisant son éloge, que cet homme célèbre avait reçu de la nature des richesses intellectuelles en lingots, mais non en monnaie courante.

Lafontaine avait dans le monde un air emprunté, pesant et niais. Ce conteur inimitable ne savait pas faire de vive voix la description des objets qu'il venait de voir.

Le grand Corneille était gêné dans un cercle; il ne parlait même pas correctement la langue qu'il connaissait si bien.

Jamais homme ne fut plus différent de lui-même que Buffon, quand il écrivait et quand il parlait. Dans la conversation, son langage était familier, quelquefois trivial : on eût dit qu'il cherchait alors, par la simplicité de ses expressions, à se soulager de la magnificence solennelle de son style.

Marmontel était sans agrément dans la conversation; on disait de lui : « Je vais lire ses Contes pour me dédommager de l'ennui de l'entendre. »

« Il faut, dit Jean-Jacques Rousseau (*Confessions*, liv. III), que je sois de sang-froid pour penser; qu'on juge de ce que je dois être dans la conversation, où, pour parler à propos, il faut penser sur-le-champ à mille choses! La seule idée de tant de convenances, dont je suis sûr d'oublier au moins quelqu'une, suffit pour m'intimider. Je ne comprends pas même comment on ose parler dans un cercle : à chaque mot il faudrait passer en revue tous les gens qui sont là; il faudrait connaître tous leurs caractères, savoir toutes leurs histoires, pour être sûr de ne rien dire qui puisse offenser quelqu'un. »

Nicole disait d'un homme du monde : « Il l'emporte sur moi dans le salon de compagnie, mais il se rend à discrétion sur l'escalier. »

On sait que madame Scarron, en contant une histoire à ses convives, trouvait moyen de leur faire oublier que le rôti manquait.

Fénelon, Fontenelle et Montesquieu avaient le talent de la parole au plus haut degré. La conversation de Fénelon était douce et entraînante; il connaissait le secret de persuader; celle de Fontenelle était vive et maligne, les saillies les plus spirituelles animaient son discours. La conversation de Montesquieu ressemblait à ses écrits, elle était profonde et sensée comme l'*Esprit des lois*, agréable et piquante comme les *Lettres persanes*.

L'enthousiaste Diderot s'exprimait avec une chaleur qui n'était point factice; son éloquence venait de son ame; le désordre de ses pensées se communiquait à ses discours.

On reconnaissait dans la conversation fine, spirituelle et élégante de Voltaire, toutes les qualités de son esprit et toutes les nuances de son caractère; sa haine pour Fréron s'exprimait grossièrement; il parlait avec embarras de son admiration pour Corneille, avec légèreté de son amitié pour Frédéric, avec ironie de son respect pour madame de Pompadour; mais l'intolérance, la raison méconnue, la justice outragée, excitaient son indignation et échauffaient son génie; il s'élevait alors au sublime de l'éloquence, et l'on retrouvait dans ses discours le chantre inspiré de la *Loi naturelle* et le défenseur courageux de *Calas*.

La conversation de Napoléon était brusque et impérative. Des métaphores hardies, des images gigantesques annonçaient l'étendue de son imagination et l'audace de ses pensées. Son caractère investigateur se faisait reconnaître par des questions multipliées qui n'attendaient souvent pas la réponse. Il parlait quelquefois avec pompe et avec recherche : c'était l'Empereur qui faisait connaître sa volonté. D'autres fois sa parole était brève et rapide : c'était l'homme que de nombreux et d'éclatants succès avaient porté au faîte des grandeurs. Souvent il commençait une phrase et laissait à l'esprit du courtisan le soin de la finir et de deviner son intention. Il savait qu'en fait de soumission et de respect, quelques uns d'entre eux dépasseraient même sa volonté.

## L'ÉGLISE DU VERRE D'EAU.

Par une brûlante soirée d'Espagne de l'année 1815, le vieux curé de San-Pédro, village à quelques lieues de Séville, rentra bien fatigué, dans sa pauvre maison où l'attendait la señora Margarita, digne et septuagénaire gouvernante. Quelque misère que l'on soit habitué à voir chez les Espagnols, on ne pouvait s'empêcher de remarquer le dénuement qui régnait au logis du bon prêtre, d'autant plus que je ne sais quelle prétention au bien-être y fesait ressortir encore davantage la nudité des murs et la pénurie des meubles. Dona Margarita achevait de préparer pour le souper de son maître, une assiette d'olla-podrida, où ne se trouvait, à vrai dire, malgré la sauce et le nom pompeux du ragoût, que les restes du dîner, assaison-

nés et déguisés avec le plus de talent possible. Le curé huma de toutes ses narines le mets alléchant, et dit:

Dieu soit loué, Margarita; voici une olla-podrida qui fait venir l'eau à la bouche. Par San-Pédro! mon camarade, tu dois plus d'un chapelet en action de graces de trouver un pareil souper chez ton hôte.

Au mot d'hôte Margarita leva les yeux et vit un étranger qu'amenait le curé. Le visage de la gouvernante se décomposa subitement et prit une étrange expression de colère et de désappointement. Le regard qu'elle jeta sur l'inconnu brilla comme un éclair et se reporta sur le curé, qui baissa les yeux, et dit à voix basse, avec la timidité d'un enfant qui redoute les semonces de son père:

Bah! quand il y a pour deux, il y a toujours pour trois. Et tu n'aurais pas voulu que je laissasse mourir de faim un chrétien qui n'a pas mangé depuis deux jours.

— Sainte Vierge! quel chrétien! c'est plutôt un brigand.

Et elle sortit en murmurant des paroles bourrues.

L'hôte du curé, durant cette scène peu bienveillante, demeura debout et immobile près du seuil de la porte. C'était un homme de haute taille, à demi vêtu de haillons, couvert de vase, et dont les cheveux noirs, les yeux étincelants, et la haute carabine, ne devaient inspirer en effet qu'un intérêt médiocre et des suppositions peu rassurantes.

Faut-il m'en aller? dit-il.

Le curé répondit par un geste emphatique: Jamais celui que j'abrite sous mon toit n'en sortira chassé, jamais il n'y sera le mal-venu. Mettez là votre carabine. Disons le benedicite, et à table.

— Je ne quitte jamais ma carabine. Comme dit le proverbe castillan: Deux amis c'est un; ma carabine est ma meilleure amie; je vais la garder entre mes jambes. Car si vous voulez me laisser dans votre maison et ne m'en faire sortir que poliment et lorsque je le voudrai, il en est d'autres qui peuvent songer à m'en faire sortir contre mon gré, et peut-être les pieds devant. Or sus, à votre santé, et mangeons.

Le curé de San-Pédro était certes un homme de bon appétit; mais il demeura en extase devant la voracité de l'étranger, qui, non content de humer plutôt que d'avaler l'olla podrida presque entière, vida l'outre et ne laissa rien d'un énorme pain qui devait bien peser dix livres. Tandis qu'il mangeait voracement, il jetait autour de lui des regards inquiets; on le voyait tressaillir au bruit le plus insignifiant, et le vent ayant tout-à-coup fermé violemment une porte, cet homme sauta sur sa carabine, et l'arma comme prêt à vendre chèrement sa vie. Remis bientôt de cette alerte, il reprit sa place à table et recommença son repas.

A présent, dit-il, encore la bouche pleine, il faut mettre le comble à votre bonne réception. Je suis blessé à la cuisse, et voilà huit jours que ma plaie n'a pas été pansée. Donnez-moi quelques vieux chiffons, ensuite je vous débarrasserai de moi.

Je ne cherche point à me débarrasser de vous, répliqua le curé, que son hôte, malgré le qui-vive où il se tenait, avait trouvé moyen d'amuser par ses propos joyeux. Je suis un peu chirurgien, et vous n'aurez pour vous panser, ni la maladresse d'un barbier de village, ni des linges insuffisants et malpropres; vous allez voir: disant cela, il tira d'une armoire un trousseau où rien ne manquait; il s'apprêta, les manches relevées, à remplir toutes les fonctions de chirurgien. La plaie était profonde; une balle avait traversé la cuisse du malheureux, et pour qu'il continuât à marcher, il lui fallait une force et un courage plus qu'humains.

Vous ne pourrez jamais vous remettre en route aujourd'hui, dit le curé en sondant la blessure avec une satisfaction d'artiste amateur. Il faut passer ici la nuit: une nuit de repos réparera vos forces, diminuera l'inflammation, permettra aux chairs de se désenfler.

Il faut que je parte aujourd'hui, sur l'heure, interrompit brusquement l'étranger. Il y en a qui m'attendent, ajouta-t-il avec un soupir douloureux; et il y en a qui me cherchent, dit-il avec un sourire farouche. Voyons, avez-vous achevé votre pansement? Bon! me voici à l'aise et léger, comme si je n'avais pas de blessure. Donnez-moi un pain; payez-vous de votre hospitalité avec cette pièce d'or, et adieu.

Le curé repoussa la pièce avec mécontentement.

— Comme vous voudrez, et pardon. Adieu, mon hôte. Disant cela, l'inconnu prit le pain que, sur l'ordre de son maître, et en rechignant, avait apporté Margarita; et l'on vit bientôt sa haute taille disparaître à travers le feuillage du bois qui entourait la maison, ou plutôt la cabane du curé.

Une heure après, une vive mousqueterie se fit entendre; et l'étranger reparut sanglant, blessé à la poitrine, et pâle comme un mourant.

Tenez, dit-il, en présentant au curé quelques pièces d'or; mes enfants... dans le ravin... proche de la petite rivière...

Il tomba; des gendarmes espagnols entrèrent, la carabine au poing, et n'éprouvèrent aucune résistance de la part du blessé, qu'ils garrottèrent étroitement. Après quoi ils permirent au curé de poser un appareil sur la large plaie du malheureux; mais en dépit de toutes les observations qu'il allégua sur le danger d'emmener un homme si gravement blessé, ils n'en placèrent pas moins leur prisonnier sur une charrette.

Bah! Bah! dirent-ils, qu'il meure de cela ou de la corde, son affaire n'en est pas moins assurée. C'est le fameux brigand José!

José remercia le curé par un léger signe de tête; ensuite il demanda un verre d'eau, et comme le curé se penchait vers lui pour approcher le verre de ses lèvres:

Vous savez? lui dit-il d'une voix mourante.

Le curé répondit par un signe d'intelligence.

Quand le convoi se fut éloigné, le vieux curé, malgré les observations de Margarita, qui lui représentait les dangers et l'inutilité de sortir ainsi la nuit, traversa une partie du bois, se dirigea vers le ravin, et y trouva, près du cadavre d'une femme tuée sans doute par quelque balle perdue des gendarmes, un enfant à la mamelle et un petit garçon de quatre ans, qui tirait le bras de sa mère pour l'éveiller, car il la croyait endormie... Vous pouvez juger de la surprise de Margarita, lorsqu'elle vit le curé revenir avec deux enfants. Saints et saintes du paradis! que voulez-vous faire de cela, monsieur?... La nuit! Nous avons à peine de quoi vivre, et vous ramenez deux enfants!

Il faudra donc que j'aille mendier de porte en porte, pour vous et pour eux? Et qu'est-ce que ces enfants? des fils de vagabond, de Bohémien, de brigand, de pis peut-être? je suis sûre qu'ils ne sont pas seulement baptisés.

En ce moment, l'enfant au maillot se mit à crier.

Et comment allez-vous faire, monsieur le curé, pour nourrir cet enfant? car nous n'avons pas le moyen de payer une nourrice. Il faudra employer le biberon, et vous ne savez pas les mauvaises nuits que

cela va me donner; car vous n'en dormirez pas moins à votre aise. Sainte-Vierge! il ne paraît pas avoir plus de six mois! heureusement que j'ai un peu de lait ici : il n'y aura qu'à le faire chauffer.

Et oubliant son mécontentement, elle prenait l'enfant de dessus les bras du curé, elle le berçait, elle lui donnait des baisers; et s'agenouillant près du feu, tandis qu'elle caressait l'enfant d'une main, de l'autre elle attisait les charbons, et faisait chauffer un vase plein de laitage. Une fois le plus petit garçon rassasié, couché et endormi, l'autre eut son tour. Tandis que Margarita le faisait souper, le déshabillait et lui préparait une espèce de lit provisoire, à l'aide d'un manteau du curé, le brave homme racontait à sa gouvernante où et comment il avait trouvé les enfants, et de quelle façon on les lui avait légués.

Cela est bel et bon, fit Marguerite; mais le tout est de savoir comment nous les nourrirons eux et nous.

Le curé ouvrit l'Évangile et lut à haute voix :

« Quiconque aura donné seulement un verre d'eau froide à l'un des plus petits, comme étant de mes disciples, je vous le dis et je vous en assure, il ne perdra pas sa récompense. » Amen, répondit la señora Margarita.

Le lendemain le curé fit enterrer le corps de la femme trouvée près du ravin, et récita pour elle les prières des Morts.

Douze années après, le curé de San-Pedro, qui n'avait pas moins de soixante-dix ans, se chauffait au soleil devant la porte de son logis. On était en hiver, et c'était pour la première fois, depuis deux jours, qu'un rayon de soleil se montrait à travers les nuages. Près du curé, un jeune garçon, de onze à douze ans, lisait à haute voix le bréviaire du curé, et portait de temps à autre un œil d'envie sur un jeune homme de seize ans, robuste, grand, nerveux, et qui travaillait activement à la culture d'un petit jardin, dépendant de la pauvre maison du curé. Margarita, devenue aveugle, écoutait. En ce moment, le bruit d'une voiture se fit entendre, le petit garçon jeta un cri de joie.

Oh! le beau carrosse, le beau carrosse! En effet, une voiture magnifique venait de Séville, elle s'arrêta devant la maison du curé. Un domestique richement vêtu s'approcha du vieillard, et lui demanda un verre d'eau pour son maître.

Carlos, dit le curé au plus jeune des deux garçons, donne un verre d'eau à ce seigneur, et joins-y un verre de vin, s'il veut bien l'accepter. Va donc vite. Le seigneur fit ouvrir la portière de sa voiture, et descendit : c'était un homme d'une cinquantaine d'années.

Ces enfants sont-ils vos neveux? demanda-t-il au curé. — C'est bien mieux : ce sont mes enfants... mes enfants d'adoption, bien entendu. — Comment cela?

— Je vais vous le conter, car je n'ai rien à refuser à un grand seigneur comme vous; et puis pauvre et vieux, inexpérimenté du monde, j'ai besoin d'un bon conseil pour savoir de quelle manière assurer le sort de ces deux jeunes garçons.

Et il conta l'histoire des enfants; histoire que l'on a lue plus haut.

Que me conseillez-vous d'en faire? demanda-t-il, après avoir terminé son récit.

— Des enseignes aux Gardes du Roi; et pour qu'ils tiennent leur état de maison convenablement, il faudra leur assigner une pension de quatre mille ducats.

— Je vous demande un conseil et non des plaisanteries, señor...

— Et puis il vous faudra faire rebâtir votre église, et à côté de l'église nous mettrons une jolie cure. Une belle grille de fer viendra fermer tout cela. Tenez, j'en ai le plan dans ma poche : vous convient-il? L'on donnera à l'œuvre complète le nom d'*église du Verre-d'Eau*...

— Que signifie...? Que voulez-vous dire? Quels souvenirs vagues! Ces traits... Cette voix... — Cela veut dire que je suis don José della Ribeira, et que j'étais, il y a douze ans, le brigand José. Je me suis évadé de prison. Les temps sont changés, et de chef de voleurs ils m'ont fait chef de parti. Vous avez été mon hôte, et vous avez servi de père à mes enfants. Qu'ils viennent m'embrasser, qu'ils viennent donc, ajouta-t-il en tendant les bras aux jeunes gens, qui s'y jetèrent.

Et quand il eut fini de les embrasser longuement, étroitement, à diverses reprises, avec des larmes, des mots confus, des exclamations entrecoupées, il tendit la main au vieux curé. — Eh bien! n'accepterez-vous pas l'église du Verre-d'Eau, mon père?

Le curé se tourna vers Margarita; et vivement ému, il dit :

« Quiconque aura donné seulement à boire un verre d'eau froide à l'un des plus petits, comme étant de mes disciples, je vous le dis et je vous en assure, il ne perdra pas sa récompense. »

Amen, dit la vieille femme, qui pleurait alors de joie du bonheur de son maître et de ses enfants d'adoption, et qui pleura ensuite du chagrin de les quitter.

Un an après, don José della Ribeira et ses deux fils assistaient à la bénédiction de l'église de San-Pédro *du Verre-d'Eau*, l'une des plus jolies églises des environs de Séville. HENRY BERTHOUD.

(*Musée des Familles.*)

---

## LE COQ.

Le coq est de tous les oiseaux celui dont l'histoire est la plus intéressante. Tout le monde connaît cet animal par habitude; très peu de personnes le connaissent d'après un examen attentif, qu'il mérite cependant par sa beauté en général et par la noblesse de son caractère. Le coq a la démarche lente et posée; il porte le cou relevé, la tête haute; son regard est vif et animé; il a l'air fier et indépendant, c'est un être confiant dans son courage et ses forces. Souverain à l'égard de sa famille, le coq la défend des animaux qui pourraient lui nuire, soit en l'attaquant, soit en partageant sa nourriture. Il combat, il repousse les animaux étrangers, il agit en maître avec ceux de la basse-cour, et les éloigne des poules; mais il s'irrite sur-tout à l'approche d'un de ses semblables, à l'aspect duquel une longue habitude ne l'a pas accoutumé; aussitôt qu'il l'aperçoit, l'œil en feu, les plumes hérissées, il court à lui, et lui livre un combat qui ne cesse que par l'abandon de ses forces, ou la retraite du nouveau venu. Vainqueur, il se redresse, frappe ses flancs de ses ailes et chante à deux ou trois reprises.

Aime, combat, triomphe et chante sa victoire.

DELILLE.

Ne voulant que des aliments propres à entretenir ses forces, si le coq trouve un mets délicat, sans en rien prendre pour lui, son cri en avertit les poules et leurs petits, qui accourent à sa voix; il partage entre les mères et les enfants, en répondant par des accents doux et bas, à ceux que sa famille fait entendre autour de lui. Il conduit les poules, il veut qu'elles se

tiennent à sa vue; il ne permet pas qu'elles s'éloignent; il appelle, il va chercher celles qui sont écartées; les menace, les ramène suivant les occasions sans jamais les maltraiter. Sensible, entouré d'êtres soumis qu'il chérit, actif et plein de vigueur, le coq nous peint souvent son état heureux par son chant, qu'il fait indifféremment entendre le jour et la nuit sans que ce soit à des heures marquées, comme on le croit communément.

Les variétés de cette espece sont infinies; presque chaque pays en produit une différente. Le coq d'Angleterre est supérieur à celui des autres nations par son courage invincible, et par cette raison on l'emploie au spectacle barbare du combat de deux coqs l'un contre l'autre. Pour avoir l'origine de cette coutume, nous allons remonter à l'antiquité.

Thémistocle, célèbre capitaine Athénien, marchant contre les Perses, qui avaient envahi la Grèce, et voyant le peu d'ardeur que manifestaient ses soldats, leur fit remarquer l'acharnement que les coqs mettaient dans leurs combats. « Contemplez, leur dit-il, le courage invincible de ces animaux; ils n'ont pourtant d'autre motif que l'amour de la gloire; tandis que vous combattez pour vos foyers, pour les tombeaux de vos pères, pour votre liberté! » Cette courte harangue ranima le courage affaibli de l'armée, et Thémistocle remporta la victoire. En mémoire de cet événement, les Athéniens instituèrent une fête, qui était célébrée tous les ans par des combats de coqs. Ils enseignèrent ensuite aux Romains cette espèce de jeu, et ce peuple guerrier fut le premier qui l'introduisit en Angleterre.

---

## LES EMPEREURS.

### UN SPECTACLE A ERFURT EN 1808.

Quel mouvement extraordinaire régnait alors dans l'enceinte resserrée de la ville d'Erfurt, maintenant si déserte! Quelle époque que celle où la volonté toute puissante de l'homme extraordinaire qui depuis bon nombre d'années repose sur le rocher de Sainte-Hélène du rêve merveilleux de la vie, réunissait dans cette place, comme par un coup de baguette, empereurs, rois, et tout ce qu'il y avait d'hommes marquants! Quel fracas d'équipages brillants à double et triple attelage, entre lesquels s'agitait la foule de spectateurs, entraînés par leur curiosité, au risque d'être écrasés! Bourgeois et paysans, des étrangers de tous les pays, des courtisans en costumes richement brodés, dont la vieille forme ressuscitée était presque ridicule, des juifs polonais, des hommes d'état et des officiers couverts de rubans et de croix, des femmes bourgeoises, des dames élégamment parées, des porteurs, des paysannes avec leurs hottes sur le dos, tous se pressaient et cherchaient à se frayer un passage. De temps en temps les troupes françaises, allant avec la musique à l'exercice, ajoutaient à l'embarras dans les rues. Celle de l'Ange, quelque large qu'elle soit, les autres rues, toute la ville étaient insuffisantes pour contenir tous les étrangers qui affluaient à Erfurt. Les principaux habitants étaient chassés de leurs appartements, et relégués dans les chambres de leurs domestiques, pour faire place à la suite de l'empereur des Français; dans les rues éloignées du centre, les propriétaires de maisons étaient enchantés de la moisson d'or que leur valaient les loyers. Les auberges étaient remplies jusqu'aux combles.

Napoléon avait fait venir à Erfurt les principaux acteurs du Théâtre-Français : Talma, mademoiselle Duchesnois, mademoiselle Mars, la belle Georges, la charmante Bourgoin, paraissaient plusieurs fois par semaine pour jouer leurs plus beaux rôles devant l'auguste assemblée; un petit théâtre qu'on avait retrouvé dans l'ancien collége des jésuites avait été arrangé à cet effet avec une promptitude et une élégance vraiment françaises.

On distribuait pour chaque représentation des billets de loges aux dames étrangères et indigènes; mais il n'était pas aisé d'en obtenir. Il fallut entamer une longue correspondance avec nos amis qui se trouvaient à la suite du grand duc de Weimar; il fallut de longues démarches de leur part, des protections depuis le valet de chambre jusqu'à M. de Champagny, pour que mes amies et moi nous eussions le bonheur d'obtenir des billets pour une représentation de la tragédie d'*OEdipe*, dans laquelle devaient paraître Talma et mademoiselle Raucourt.

Réparties en plusieurs voitures, nous arrivâmes de Weimar à Erfurt; nous déposâmes nos billets dans les chambres de l'auberge que nous avions retenues, et nous essayâmes de sortir; mais la presse effrayante qui régnait dans les rues nous força de rentrer. Nous restâmes stupéfaites en comptant nos billets, et en voyant qu'il nous en manquait deux. En vain remuâmes-nous tout ce qu'il y avait dans la chambre, les billets avaient disparu. Un garçon d'auberge en avait probablement fait son profit, car les billets de spectacle donnaient lieu à un trafic considérable; des étrangers qui arrivaient à Erfurt sans y avoir aucune connaissance, les payaient souvent au prix de plus d'un louis d'or.

Ah! si nous avions avec nous quelques officiers... ! disait en soupirant la plus jeune; car un militaire avec une décoration vaut ici un billet. C'était une excellente idée. Parmi nos connaissances à Erfurt nous eûmes bientôt découvert quelques chevaliers comme il nous en fallait, et c'est sous leur protection que nous nous acheminâmes vers le théâtre, à travers la foule qui en assiégeait les avenues. Au haut de l'escalier nous fûmes reçues par un militaire de la garde, avec une physionomie effrayante, qui nous répartit dans plusieurs loges de la salle, presque entièrement vide encore.

Je fus assez heureuse pour etre placée avec deux de mes amies sur le devant d'une loge auprès de la scène, d'où nous pouvions très bien voir tout ce qui se passait dans le parquet. Nous nous félicitâmes d'être si bien à l'aise, mais notre joie ne fut pas de longue durée. Les loges auprès de nous furent remplies peu à peu jusqu'à l'excès. Les portes de la nôtre s'ouvrirent brusquement. Comment, s'écria le militaire ou le gendarme, je ne sais lequel, sous la surveillance de qui nous nous trouvions; comment, trois femmes sur trois chaises! il y a de quoi en placer six! En même temps il intercala entre nous deux dames, qui heureusement se trouvaient de notre connaissance.

Toutes les loges, ainsi que la nôtre, se remplirent de plus en plus. Nous fûmes impitoyablement pressées; à peine pûmes-nous remuer. La chaleur était à se trouver mal; mais nous n'en avions pas le temps. l'importance du grand spectacle qui commençait à se former sous nos yeux dans le parquet, occupa tellement notre attention, que nous oubliâmes tout ce que notre position avait d'incommode.

Immédiatement devant la scène étaient placés deux fauteuils pour les deux empereurs, et sur les deux côtés on avait mis des chaises ordinaires pour les rois et les princes régnants. L'espace derrière ces siéges

commença à se remplir. On vit entrer des hommes d'État et des généraux de la plupart des puissances d'Europe, des hommes dont les noms étaient célèbres alors, et sont devenus en partie historiques. Des uniformes tout chamarrés d'or, un air de vivacité et d'assurance faisaient distinguer les Français des Allemands, plus sérieux et plus modestes. C'étaient Berthier, Soult, Caulaincourt, Savary, Lannes, Duroc, et beaucoup d'autres également célèbres; il semblait que la grandeur du maître se reflétât sur les traits de chacun d'eux. On voyait Gœthe avec sa physionomie calme et pleine de dignité, et le vénérable Wieland. Le grand-duc de Weimar les avait appelés auprès de lui à Erfurt. Le duc de Gotha, plusieurs princes allemands, régnants ou alliés aux maisons régnantes, se groupaient autour des deux vétérans de la littérature allemande.

On entendit un roulement de tambours au dehors: C'est l'empereur! se disait-on dans toute la salle. Imbéciles, que faites-vous? s'écria en colère aux tambours l'officier qui commandait; ce n'est qu'un roi! En effet, un roi allemand entra dans la salle; trois autres rois parurent peu de temps après. Ce fut sans bruit et sans éclat que les rois de Saxe, de Bavière et de Wurtemberg entrèrent; le roi de Westphalie, qui arriva plus tard, les éclipsa tous par l'éclat de ses riches broderies et de ses pierreries. L'empereur Alexandre avec sa taille majestueuse vint ensuite. La grande loge vis-à-vis de la scène éblouissait les yeux par l'éclat qu'elle jetait dans la salle. La reine de Westphalie, toute couverte de diamants, siégeait au milieu; auprès d'elle la charmante Stéphanie, grande-duchesse de Bade, se faisait remarquer par ses grâces encore plus que par sa parure. Quelques princesses allemandes étaient assises auprès des deux princesses régnantes; les cavaliers et les dames de leur cour occupaient le fond de la loge.

En ce moment, Talleyrand parut dans une petite loge pratiquée pour lui au niveau du parquet près de la scène, parce que l'infirmité de ses pieds ne lui permettait pas de se tenir dans le parquet même. L'empereur et les rois se tinrent debout devant la loge pour s'entretenir avec le ministre commodément assis. Tout le monde était au rendez-vous; celui-là seul qui avait fait venir tous les grands, manquait encore; il se fit long-temps attendre.

Enfin, un nouveau roulement plus fort se fit entendre; tous les yeux se dirigèrent avec une inquiété curiosité sur l'entrée. Il parut enfin, cet homme le plus incompréhensible de cette époque inconcevable. Vêtu de la manière la plus simple, comme toujours, il salua assez légèrement les souverains présents qui avaient été obligés de l'attendre si long-temps, et il occupa son fauteuil à la droite de l'empereur de Russie. Sa taille ramassée et un peu informe contrastait avec le port superbe d'Alexandre. Les quatre rois prirent place sur les chaises sans appui, et le spectacle commença. Mais en vain Talma déploya tout son art, Jocaste-Raucourt dont la beauté et le talent avaient charmé le baron Grimm à Paris, il y avait un demi-siècle, se lamentait sur les ravages qu'avaient causés ses *faibles appas*, nous n'avions d'yeux et d'attention que pour le parquet devant nous. Cependant les gendarmes à la porte de notre loge firent tout ce qu'ils purent pour compléter notre éducation manquée, et pour nous inculquer dans l'entr'acte l'étiquette à observer en présence du maître du monde. Otez la lorgnette, l'empereur ne le veut pas! s'écria l'un d'eux, en se penchant pardessus toutes les dames assises derrière nous.—Tenez-vous droite, n'alongez pas le cou, l'empereur n'aime pas cela! s'écria un autre.

L'impertinence était grande; mais nous prîmes exemple sur les rois et les princes devant nous, et nous supportâmes patiemment, de la part des Français, ce que nous ne pouvions changer.

Immédiatement après l'exposition de la tragédie qu'il avait vue peut-être cent fois, Napoléon s'était mis tout-à-fait à l'aise dans son fauteuil, et s'était profondément endormi. On sait qu'à toute heure du jour et de la nuit il dépendait de sa volonté de s'endormir; des témoins oculaires assurent qu'au milieu d'une bataille, décisive même, il se livrait à dessein, pour une ou deux heures, au sommeil, afin de recueillir de nouvelles forces, et qu'il se réveillait toujours à l'heure qu'il avait marquée pour cela. Le jour de la représentation à Erfurt, il s'était fatigué en faisant exercer les troupes dans la campagne plusieurs heures de suite.

C'était pour nous un singulier spectacle de voir livré à un doux sommeil l'homme terrible dont les vastes plans faisaient le bonheur ou le malheur de la moitié de la terre; nous ne pouvions nous lasser de contempler avec un étonnement mêlé de crainte ce profil d'un bel antique, auquel le sombre uniforme d'Alexandre servait de fond.

Vingt années se sont écoulées depuis (en 1828), c'est à peine le tiers de la vie de l'homme, cependant combien de changements se sont opérés dans ce court espace de temps! Quel puissant essor a pris le monde dans cette cinquième partie d'un siècle! A peine aurait-on pu deviner alors tout ce qui existe actuellement. Avec quelle fureur la faux du temps a-t-elle sévi dans ce peu de temps, et quelle moisson terrible lui est échue! Où sont les rois, les puissants, les grands qui étaient rassemblés dans cette salle! Où est-il, celui même qui les avait convoqués? Il repose pour toujours sur le rocher autour duquel mugissent les flots de la mer. La courte et belle vie d'Alexandre est finie. Les rois de Saxe, de Bavière, de Wurtemberg, gisent dans leurs tombeaux de marbre. Il n'y a que le ci-devant roi Jérôme qui leur ait à tous survécu; mais son renom s'est évanoui avec sa royauté fantastique comme un rêve du matin.

La grande duchesse de Bade, la belle Stéphanie, déplore depuis long-temps l'époux qui lui a été enlevé dans la fleur de son âge. Le duc de Gotha, qui n'avait pas besoin de son titre de prince pour charmer le monde, est mort, et sa race s'est éteinte avec lui. Le duc Charles-Auguste de Weimar ne vit plus que dans le souvenir des siens. Combien de noms imposants pourraient augmenter cette liste funèbre!

Madame de Schopenhauer.

---

## LES PONTS DE PARIS.

Avant le quinzième siècle, Paris n'avait que des ponts de bois fréquemment emportés par les inondations et les débâcles. Bientôt la Seine vit s'élever des ponts plus solides; en voici la liste exacte: 1° le pont Notre-Dame, construit en pierres, sur les dessins de Joconde, de 1499 à 1512; on y remarque une grande machine hydraulique; 2° le Pont-Neuf, qui a 712 pieds; il fut commencé sous Henri II, par Androuet du Cerceau, et achevé, en 1609, sous Henri IV; il est décoré par la statue équestre de ce prince; 3° le pont Saint-Michel, qui tire son nom d'une ancienne cha-

pelle dédiée à Saint-Michel, placée dans l'île du Palais; il a 176 pieds 5 pouces de longueur sur 63 de largeur; 4° le pont de l'Hôtel-Dieu où se trouve une galerie vitrée où se promènent les convalescents de l'hospice; 5° le pont au Change, achevé en 1647 et qui doit son nom aux changeurs qui y tenaient anciennement leurs boutiques; 6° le Pont-Marie, ayant 300 pieds de longueur, et construit de 1614 à 1635; deux de ses arches, emportées, en 1638, par un débordement, furent reconstruites en 1648; 7° le pont de la Tournelle, qui était placé à sa tête; il a 325 pieds 4 pouces de longueur sur 42 pieds de largeur, et fut construit en 1646; 8° le Pont-Royal, des Tuileries à la rue du Bac, construit en 1685, ayant 372 pieds de longueur sur 62 de largeur; cintres d'une grande beauté; sous l'une des piles, du côté des Tuileries, on a tracé une échelle divisée en mètres et en centimètres qui marquent les hauteurs successives de la rivière; 9° le pont au Double, composé de deux arches construites en 1634; 10° le Petit-Pont, ayant 104 pieds de longueur et 52 de largeur, construit, en 1719, sur l'emplacement, dit-on, d'un pont de Jules-César; 11° le pont de la Grève, nommé pont d'Arcole depuis 1830; 12° le pont de l'Archevêché, du quai des Miramiones à la pointe de l'ancien jardin archiépiscopal; il est en pierres avec des rampes de fer; 13° le pont Louis XVI ou de la Concorde, commencé par M. Perronnet, le 12 juin 1787, et terminé en 1790; longueur, 461 pieds; largeur, 61; son élégance, sa hardiesse et sa légèreté font l'admiration des connaisseurs; il est orné de douze statues d'hommes célèbres dans notre histoire; 14° le pont de la Cité; 15° le pont des Arts, entre le Louvre et le palais de l'Institut, construit, par Dillon, de 1802 à 1803; il a coûté 900,000 francs; sa longueur est de 684 pieds 6 pouces; sa largeur est de 30 pieds 9 pouces; 16° le pont d'Austerlitz, en face le jardin du Roi, commencé en 1802, terminé en 1807, sur les dessins de M. Becquet et sous la direction de M. Lamandé, aux frais d'une compagnie; il a coûté 3 millions; longueur, 401 pieds; largeur, 37; 17° le pont d'Iéna ou du Champ-de-Mars, l'un des plus grands de Paris, commencé en 1809, sur les dessins de M. Dillon, et achevé par M. Lamandé, en 1813; longueur, 467 pieds; largeur, 46; il a coûté 9 millions; 18° le pont de Grammont, reconstruit en bois, en 1824; il a cinq arches; 100 pieds de longueur sur 40 de largeur; 19° le pont des Invalides, situé en face l'esplanade de ce nom; ce pont, d'une rare beauté, est suspendu par de grosses chaînes de fer, et communique aux Champs-Élysées.

---

## ERMENONVILLE.

### TOMBEAU DE JEAN-JACQUES ROUSSEAU.

Le village d'Ermenonville, situé sur les bords de la Nonette, fait partie du département de l'Oise, et de l'arrondissement de Senlis. On y compte environ cinq cents habitants, qui, en 1815, durent à la tombe de l'auteur d'Émile de n'être point frappés de contributions de guerre par les armées étrangères.

Ermenonville se trouve à dix lieues nord-est de Paris, et à une lieue seulement de Clermont.

On connaît peu l'origine d'Ermenonville; on sait seulement qu'au seizième siècle, il était possédé par Dominique Devic, dit Parrède, gouverneur de Calais, ancien seigneur d'Ermenonville, un des braves du règne de Henri IV. Il perdit une jambe à la bataille d'Ivry, et mourut de douleur en apprenant l'assassinat du meilleur des rois.

Ce fut ce monarque qui érigea Ermenonville en vicomté. Il paraît que c'était un de ses lieux de prédilection : plus d'une fois les beaux arbres d'Ermenonville prêtèrent leur ombrage aux entretiens de ce héros et de la belle Gabrielle.

Elle habita Ermenonville, et une tour du parc a même conservé son nom.

Depuis ce temps, le beau domaine d'Ermenonville est devenu la propriété de la famille Girardin. Ce fut alors que ce vieux château, ce hameau composé d'une douzaine de chaumières, ce sol sauvage et ingrat, ce désert enfin, furent métamorphosés en un séjour enchanteur.

Vis-à-vis la principale auberge du village est une chaumière, sur la porte de laquelle on lit : L'empereur Joseph II a diné dans cette maison, le 24 juillet 1784.

Le château se trouve placé dans le parc, entre les parties principales du jardin. La petite rivière qui coule dans le vallon alimente le lac, la cascade, les fossés du château et une vaste pièce d'eau placée au nord.

Il est difficile de se défendre d'une émotion profonde en abordant à l'île des peupliers, qui s'élève au milieu du lac : ces beaux arbres, le noble et simple monument qu'ils couvrent de leur ombre, cette douce verdure dont l'île est tapissée, cette onde paisible qui l'entoure, font de ce lieu l'asile de la mélancolie et du recueillement. C'est là que fut enterré Jean-Jacques Rousseau, qui, arrivé à Ermenonville le 20 mai 1779, y mourut le 2 juillet suivant. Le temple de forme circulaire que l'on remarque est dédié à la philosophie.

Il est bâti sur la hauteur du coteau, et dans l'intérieur on a tracé l'inscription suivante : « Ce temple est consacré à Montaigne, qui a tout dit. » Sur le chapiteau de la colonne couchée au pied de cet édifice, on lit ces mots : « *Quis hoc perficiet?* (Qui l'achèvera?) » Après avoir quitté ce lieu, on arrive au désert, c'est-à-dire à un terrain aride, triste et sauvage, couvert de plusieurs rochers escarpés. L'un d'eux offre un siége garni de mousse où Rousseau vint souvent s'asseoir dans les derniers jours de sa vie.

Les eaux du lac baignent le pied de ce rocher.

Au nord du château, une vaste prairie, une grande pièce d'eau de forme irrégulière, le bocage, un pavillon gothique et plusieurs fabriques pittoresques, sont les principaux objets dignes de fixer l'attention. Dans le bocage arrosé par un courant d'eau vive, et enrichi de monuments qui élèvent l'eau, on distingue un pavillon avec cette dédicace : « *Otio et Musis* (au repos et aux muses). » Près de là une pyramide porte cette inscription : « *Genio P. Virgilii Maronis, lapis iste cum luco, sacer esto* (cette pierre et ce bois sont consacrés au génie de Publius Virgile Maron). »

---

A. P. BARBIEUX.

PARIS. — JULES DIDOT AINÉ, BOULEVART D'ENFER, N° 4.
Imprimé par W. CLOWES, Duke-Street, Londres, pour HENRY HOOPER, 13, Pall mall East.

# LE CAMÉLÉON,

N° 5. JOURNAL NON POLITIQUE. 12 Juillet 1834.

Prix : 4 sous. PARAISSANT TOUS LES SAMEDIS. Price 2 d.

## MOEURS PARISIENNES.

### LES GENS QUI VIVENT ON NE SAIT COMMENT.

J'ai toujours entendu dire qu'il y avait dans Paris quarante mille individus qui se levaient le matin sans savoir comment ils pourraient déjeuner. Il est sans doute dangereux de se trouver sur leur passage ; car si la moitié de ces êtres équivoques demande ce qui lui manque, j'ai peur que l'autre moitié ne soit disposée à le prendre. Ces gens-là ont des rentes inscrites au grand-livre de la crédulité, de l'inexpérience ou de la badauderie, soit des Parisiens, soit des provinciaux qui viennent visiter Paris.

Qui n'a pas rencontré dans nos rues ces hommes à tournure douteuse dont le costume est tout à la fois élégant et malpropre, le ton poli et la voix rauque, les manières engageantes et le geste canaille ! Ils sont ordinairement debout devant une petite tablette posée sur un pliant, boutique portative que sa légèreté doit faire voyager facilement, afin de la soustraire à l'œil de certains observateurs, et de s'éloigner du lieu où un marché peu loyal pourrait ramener un acheteur désabusé.

Sur cette tablette voyageuse sont quelquefois posées des chaînes d'or et d'argent à trente-neuf sous. C'est la *sûreté des montres*, crie le vendeur ; mais en les tenant d'une main pour les examiner, ayez par précaution l'autre dans votre gousset.

Ces chaînes d'or et d'argent sont tout bonnement du laiton saucé, et, comme disent les bonnes gens, du métal honteux, car *il rougit devant le monde*.

D'autres marchands de la même espèce vous offrent une paire de bas de soie noire, faufilée, selon l'usage, d'un fil blanc qui retient ensemble les deux jumeaux. Le bon marché vous allèche, vous achetez et payez ; et quand, arrivé chez vous, vous défaites le fil blanc, vous ne trouvez plus qu'un seul étui pour vos deux jambes.

On vous offre une douzaine de mouchoirs en pièce ; ils sont assez beaux. On vous les donne pour moitié de leur valeur ; mais de toutes les règles de l'arithmétique, celle que votre marchand sait le mieux, c'est la soustraction ; et, à un mouchoir par jour, votre douzaine vous fait justement de quoi vous moucher pendant une semaine.

Les porte-crayons, les bijoux contrôlés, les boucles, les flacons, les bagues, les dés, vous sont offerts à tous les coins de rue. Messieurs, crie-t-on, tous ces bijoux sont contrôlés à la Monnaie. Faites bien attention que le marchand est toujours accompagné d'un amateur qui a l'air d'examiner la marchandise, qui la retourne, qui la tâte, et qui, tout en la regardant avec une feinte attention, lorgne les passants en dessous, et tient un œil sur la boutique, tandis que l'autre s'égare, en cherchant à droite et à gauche quelque heureuse physionomie de dupe.

Ces hommes vont de rue en rue, de boulevart en boulevart, de place en place, acheter, payer, puis rapporter l'argent et la marchandise, quand le provincial, l'homme sans expérience, le badaud qui s'est laissé prendre au piège, a payé et emporté un objet de la plus mince valeur et du plus mauvais usage.

On ne se douterait pas que c'est un état : cependant un homme, interrogé dernièrement à la police correctionnelle sur ses moyens d'existence, assura qu'il exerçait une profession. Laquelle ? demanda le juge. — Je suis, répond-il, *allumeur de chalands.* » C'est ce que nous appelons un *compère*.

Combien faut-il donc que le marchand gagne sur des objets en vente à si bon marché, pour que le gain partagé fasse vivre deux ou trois grands gaillards dont la physionomie annonce l'appétit ?

Non seulement on vous attrape en plein vent, mais on escroque aussi en boutique

Deux ou trois hommes et autant de femmes dont l'extérieur ne peut guère inspirer de confiance qu'aux honnêtes habitants du Marais ou des quartiers les plus éloignés du centre, forment un groupe devant une porte, et disent très haut pour être entendus d'un passant : « C'est inconcevable ! quel bon marché ! il faut que ce marchand-là se ruine : c'est une banqueroute. Quoi ! des bonnets de soie à six sous ! des bas de soie à quarante sous ! des foulards à vingt sous ! »

L'homme ou la femme sans méfiance, le paysan qui est venu vendre sa marchandise à la halle, l'héritier qui sort de chez un avoué, ou l'habitant du faubourg qui a fait une excursion vers le Palais-Royal, s'arrête et écoute avec admiration : on le pousse, on l'entraîne dans une boutique à demi démeublée, où le jour pénètre à peine, parce que des mouchoirs et des foulards cachent ou remplacent les carreaux de la devanture. Un homme, monté sur une estrade, crie des marchandises au plus offrant et dernier enchérisseur : « C'est une vente au rabais, pour cause de démolition, à 50 pour 100 au-dessous du cours ! Entrez, Messieurs, le marchand se ruine ! » Ces marchandises sont adjugées à si bon compte, que l'acquéreur en est tout étonné. Le marchand feint de se désoler ; il met en vente d'autres objets, prétextant son extrême besoin d'argent. Tant que l'acquéreur a le gousset garni, il pousse et il achète, parce que les concurrents se retirent toujours pour lui laisser un marché qui a toutes les apparences d'être extrêmement avantageux. Sa préoccupation l'empêche de s'apercevoir que les figures dont il est entouré ont un caractère repoussant de cynisme, d'audace et de moquerie déhontée.

Pour cent ou deux cents francs, notre homme a, en apparence, pour plus de cinq cents francs de marchandises ; il paie, on lui fait son ballot ; les assistants le complimentent sur l'excellente affaire que le hasard vient de lui procurer : il part avec son paquet, et arrive chez lui ou à son auberge. Mais quel déboire ! lorsqu'il veut faire admirer son ballot, il le trouve rempli de chiffon et de foin. Dans sa fureur, s'il est encore à Paris, il revient à grands pas vers la caverne où on l'a volé ; mais il trouve la porte fermée ; les locataires improvisés ont disparu ; et s'il en de-

mande des nouvelles aux voisins, on lui dit qu'heureusement on en est débarrassé.

Cependant, le propriétaire de la boutique n'a pas craint de louer pour une journée, ne pouvant se douter que c'était à des gens de mauvaise foi, pour ne pas dire plus. Ces gens ont une patente de marchand, qu'ils exploitent ainsi à la barbe de la police, dont les agents subalternes ferment apparemment les yeux : et quand ils ont *travaillé* dans un quartier, ils vont chercher des dupes dans un autre. Il est bien singulier qu'une pareille industrie puisse s'exercer sans mystère, et dans les endroits de Paris les plus apparents et les plus rapprochés du centre, tout près du Palais-Royal. Quelquefois, ces prétendus marchands se trompent de physionomie, et s'adressent à des gens trop clairvoyants pour donner dans leurs piéges grossiers. Il m'est arrivé d'être arrêté un jour par l'un d'eux, qui me dit : « Monsieur, ne trouvez-vous pas étonnant que l'on donne ces bonnets de soie à 6 sous? — Je le regarde fixement, et je lui réponds : « Monsieur, vous me trouvez donc l'air bien bête? » A ces mots, il se retourne, et dit à quatre ou cinq ou six compères qui l'entouraient : « *Calas est mort.* » Il est probable que c'était une phrase d'argot pour les avertir que la mèche était éventée.

Une autre fois, je passais sur le boulevart : tout-à-coup, un homme qui marchait auprès de moi, s'arrête et ramasse à mes pieds une pièce de deux francs. « Ma foi, monsieur, me dit-il, la trouvaille est à nous deux, car vous l'avez vue en même temps que moi. » Je ne l'avais pas vue, lui dis-je. — N'importe, me répondit-il, *c'est part à deux;* mais au lieu de la partager, si vous voulez entrer chez le premier marchand de vin, nous la dépenserons ensemble, ou bien nous la jouerons dans une partie de cartes. — *Calas est mort*, lui répondis-je.

Un homme de lettres qui n'était pas sans mérite et qui faisait assez bien les vers latins, mais qui connaissait mieux les dactyles et les spondées que les ruses et les fourberies du monde, fut pris de la manière que je vais vous raconter. Il sortait des bureaux de l'instruction publique, dont il faisait partie, et reçut une leçon que lui donnèrent des professeurs qui n'étaient point, sans doute, brévetés par l'Université.

Ce galant homme traversait la place du Palais-Royal, lorsqu'au coin de la rue Saint-Honoré, il fut arrêté par un groupe de gens qui regardaient d'un air fort empressé, et qui se disaient entre eux : *Croyez-vous qu'il vienne? Oh! il viendra sûrement? A quelle heure viendra-t-il?* Notre homme, dans sa naïve curiosité, demanda qui l'on attendait ainsi. — C'est, lui répondit-on, un géant qui doit venir à trois heures. Si vous êtes curieux de le voir, vous pouvez entrer avec nous au billard où il fait sa partie tous les jours. On est toujours bien aise de voir un grand homme; notre badaud se laissa entraîner. On proposa, pour passer le temps, une partie de billard à très bon marché. La partie fut acceptée et gagnée par l'homme de lettres. On lui en laissa gagner cinq ou six, et on l'accabla de compliments sur son jeu fin, sûr et brillant. Il se défendit d'abord avec modestie; mais voyant qu'il continuait à gagner, il commença à se persuader qu'il ne jouait pas mal. Le perdant s'entêtait, il demanda à doubler le jeu pour se rattraper, et continua de perdre jusqu'à la concurrence de vingt francs. Alors il demanda à en jouer quarante pour la dernière partie. Mon homme de lettres ne se rappela pas dans ce moment la fable du corbeau : il tint l'enjeu, plus le pari d'un compère; la partie commença, et son adversaire ayant pris la queue à son tour, ne la quitta plus, et sans lui donner le temps de se reconnaître, gagna la partie en cinq ou six coups. C'est singulier, dit-il, le bonheur m'est revenu.

Notre honnête homme paya et on lui souhaita le bonjour. — Et le géant? dit-il encore avec bonhomie. — Ma foi, monsieur, lui répondirent en riant ses honnêtes antagonistes, nous croyons bien qu'il ne viendra pas aujourd'hui. Si vous voulez revenir demain, peut-être le verrez-vous. On se doute bien que, quand même le géant eût été grand comme Goliath, notre professeur n'avait plus envie de revenir le voir.

Je n'en finirais pas, si je disais tout ce que l'on fait dans Paris pour tromper les gens confiants. Il faut se méfier de tout dans cette ville : des gens qui vous offrent à bas prix une lorgnette, une bague ou un parapluie, qu'ils viennent, disent-ils, de trouver; des gens qui viennent chez vous vous proposer des souscriptions; des quêteuses qui se présentent avec une bourse, pour les orphelins, pour les prisonniers, pour les Grecs, pour les Polonais, pour... pour se moquer de vous et manger votre argent. Il y en a qui viennent tout bonnement quêter pour elles-mêmes, elles sont plus franches. Les unes sont jeunes et gentilles, les autres vieilles et laides, elles ont toutes éprouvé des malheurs; elles ne manquent pas de romans à vous raconter. La visite la plus singulière que j'aie reçue dans ce genre, est celle d'une femme d'une cinquantaine d'années, tournure commune, figure enluminée, façons cavalières, qui me dit : Monsieur, vous ne pouvez me refuser un secours. — Mais, madame, je ne vous connais pas. — Je vais me faire connaître, monsieur, et vous verrez que j'ai des titres à la bienfaisance d'un homme de lettres. Apprenez que j'ai été la *maîtresse d'André Chénier*. Elle se redressa avec orgueil et me tendit la main avec assurance. Je n'osai faire autrement que d'y mettre une pièce de cinq francs. Mais la *maîtresse d'André Chénier* étant revenue le mois suivant, je ne lui offris qu'un modeste franc, et je ne la revis plus.

Que l'industrie de cette femme soit ou non un mensonge, il n'y en a pas moins chez elle du charlatanisme, comme chez tous les individus que je viens de signaler.

Il en est de plus dangereux encore : ce sont ceux qui, dédaignant même ces coupables industries, vont le front levé dès qu'il y a apparence de désordre; ceux-là ont levé le masque, déployé l'étendard, déclaré guerre ouverte. Ce sont des Bédouins égarés au milieu de notre civilisation. Du moins, ces gens-là se sont catégoriquement séparés de nous.

Quant à ceux dont nous avons parlé plus haut, ce ne sont pas tout-à-fait des voleurs, pas encore des filous, mais : *l'escroquerie est sur la frontière du vol*, et la limite est bien facile à franchir.

M. Dumersan.

(*L'Impartial.*)

---

## UNE LEÇON DE MORALE.

Dernièrement un jeune homme eut le caprice de noyer son chien. Au moyen d'une barque il le jette au milieu de la Seine, et armé d'un aviron, il l'empêche de regagner le bord. Tandis qu'il est occupé de cette cruelle action, il perd l'équilibre, tombe dans le courant, où il allait infailliblement périr, sans le secours du chien qu'il avait voulu noyer et qui lui aida à gagner le rivage. N'est-ce pas là le cas de dire avec un de nos plus spirituels chansonniers

Malgré nos talents, nos moyens,
Avouons, tous tant que nous sommes,
Qu'au monde on voit beaucoup de chiens
Qui valent mieux que beaucoup d'hommes.

---

## ABRÉGÉ DE LA VIE DE MOZART.

(Troisième article.)

Cependant, Mozart, guidé par la main paternelle, s'acheminait doucement et sans inquiétude vers la France. Il est vrai que ses prétentions n'étaient pas grandes. Plusieurs fois en route il s'arrêta pour offrir ses services à des princes allemands; mais il fut refusé par-tout, souvent même avec dureté. Ce fut l'électeur de Bavière qui le traita avec le plus de dédain. Mozart lui offrait d'écrire pour tous les chanteurs qu'il lui plairait de faire venir de France, d'Allemagne et d'Italie. Il s'engageait à jouer tous les jours dans les concerts de la cour, et à composer tous les ans quatre opéras, deux sérias et deux bouffes. Pour toutes ces choses, il demandait un salaire de 300 florins, environ 1,000 fr. Il n'exigeait pas même d'être admis à la table des domestiques. Il n'avait pas encore tant d'ambition! — « D'ailleurs mes repas ne coûtent pas cher, écrivait-il au comte Seau, maréchal de la cour. Mon appétit est très mince; je bois de l'eau, et un seul petit verre de vin avec le fruit. » Le prince et son maréchal trouvèrent que Mozart n'était pas raisonnable, et que demander mille francs pour quatre opéras, dans lesquels se seraient trouvés un jour *la Flûte enchantée, les Noces de Figaro* et *Don Juan*, c'était exiger un prix exorbitant. Pour toute réponse, le comte Seau engagea Mozart à aller faire un voyage en Italie. — « Je ferai observer à votre excellence, répondit Mozart, que j'ai déja passé seize mois en Italie, que j'y ai écrit trois operas, et que j'y suis suffisamment connu. » — « Il me demanda alors, dit Mozart dans une de ses lettres, si j'allais me rendre en France. Je lui répondis que je voulais encore rester en Allemagne. Il comprit à *Munich*, et me dit en souriant avec satisfaction : Bon! vous nous restez. Je répondis : Je serais resté volontiers, si votre excellence et son altesse avaient daigné m'accorder quelque chose pour mes compositions. — A ces paroles il tourna son bonnet de nuit sur sa tête, et ne dit pas un mot. »

Maintenant, voulez-vous savoir ce que c'est qu'un père qui aime son fils? Vous avez lu les lettres du vieux Léopold Mozart, de ce bonhomme qui ne songe qu'à gagner quelques écus en montrant son fils chez les rois, qui trouve les baisers des princesses si stériles; vous l'avez vu à genoux devant les grands, pleurant de joie quand ils daignent lui parler, tremblant quand ils se taisent. En voyant le peu d'estime qu'on fait du talent de son fils, il se redresse, se hérisse, il lui envoie ce billet héroïque : « Tu peux désormais te montrer par-tout, excepté à Munich. Il ne faut pas se faire si chétif et se prosterner de la sorte; non, certes, cela n'est pas nécessaire! » Dès ce moment, ce vieil homme, froissé dans son orgueil de père par l'avanie que son fils a reçue à Munich, se montre sous un jour tout nouveau. On découvre alors que le jeune Mozart ne dut pas à son seul génie l'élévation de pensées qui l'empêcha de succomber sous les faveurs ignominieuses dont il fut l'objet dans ses premières années. Il dut souvent trouver des lumières et de bons conseils auprès de ce père, en qui une dévotion outrée, l'avarice et l'esprit le plus minutieux laissaient encore assez de chaleur d'ame pour écrire la lettre que je viens de citer, et cette autre qu'il adressa à son fils à Paris. « Si tu prends la peine de réfléchir sérieusement à ce que j'ai entrepris avec vous autres, tous deux enfants, dans l'âge le plus tendre, tu me rendras la justice de dire que j'ai été un homme dans tous les temps, et que j'ai eu du cœur et du courage. Jusqu'à ce jour, nous n'avons été ni heureux ni malheureux; Dieu soit loué, notre condition a été médiocre. Nous avons tout tenté pour te rendre plus heureux, et cela par toi-même; mais le sort n'a pas voulu que nous arrivassions au but. Pour moi, je me sens profondément courbé par le mauvais résultat de ta dernière démarche. Tu vois donc, clair comme le soleil, que dans tes mains se trouve le sort futur de tes vieux et certes de tes bons parents, ainsi que celui de ta sœur, qui t'aime de toute son ame. Depuis votre naissance, et auparavant, puis-je dire, depuis que je suis marié, je me suis certainement rendu la vie bien amère pour fournir successivement à l'entretien de deux ménages, de ma mère, de ma femme et de sept enfants que j'avais de mes deux mariages. Si tu veux compter que de couches, de maladies, de morts, que de frais de tous genres j'ai eu à supporter, tu t'assureras que non seulement je n'ai pas donné une seule fois dans ma vie un liard pour mes plaisirs, mais qu'en dépit de tous mes efforts, je n'aurais pu m'empêcher de contracter des dettes, sans une grace spéciale de Dieu : et cependant je n'ai jamais eu de dettes qu'en ce moment. Toutes mes heures je les ai consacrées à vous deux, dans l'espoir que vous pourriez vous suffire un jour, et aussi que vous me procureriez une vieillesse tranquille, où, sûr de rendre bon compte à Dieu des enfants qu'il m'a confiés, je pusse m'occuper du salut de mon ame et voir venir paisiblement l'heure de ma mort. Mais la volonté de Dieu en a décidé autrement. Il faut qu'à cette heure je recommence à me livrer à un rude travail, et à donner des leçons mal payées. Mon cher Wolfgang, je n'ai pas la moindre inquiétude à ton sujet, et j'ai toute confiance, tout espoir en ton amour filial. Tu es doué d'une raison saine, et elle te ménera à bien si tu veux l'écouter; mais tu arrives dans un monde tout nouveau, et les circonstances où tu vas te trouver à Paris, seront toutes différentes de celles où nous vivions autrefois. Nous habitions l'hôtel d'un ambassadeur, j'étais un homme mûr et vous étiez des enfants. Je ne voyais que des personnes d'un haut rang. J'évitais toute familiarité avec les gens de ma profession. Toi, tu es un jeune homme de vingt-deux ans, tu ne peux éviter les liaisons avec les jeunes gens de ton âge, qui sont souvent des aventuriers ou des trompeurs. On s'avance ainsi insensiblement sans savoir comme on reviendra. Je ne veux pas parler des femmes. Là, on a besoin de toute sa raison et de toute sa modération, car la nature elle-même est notre ennemie dans ce cas; et quand on n'emploie pas toutes les forces de son esprit à se tirer du labyrinthe, *il résulte souvent des malheurs qui ne se terminent qu'avec la vie*, etc. »

Voici donc Mozart à Paris, logé avec sa mère, au quatrième étage, à l'hôtel des Quatre-Fils-Aymon, rue du Gros-Chenet, très heureux de dîner quelquefois chez le danseur Noverre, d'être reçu, par la protection de Grimm, chez madame d'Épinay; très heureux surtout d'avoir une seule et unique écolière qui lui donne trois louis pour douze leçons. Il n'était plus question de rois et de princes. Mozart sorti de ses langes, devenu un homme, et un homme de génie, était traite comme tel : on le dédaignait. Il faut dire cependant qu'il vit s'ouvrir devant lui quelques nobles salons. La duchesse de Chabot, entre autres, reçut chez elle Mo-

zart. Voulez-vous savoir comment? Mozart alla lui porter une lettre de recommandation de Grimm. On le fit attendre plusieurs heures, et un laquais vint enfin lui dire de revenir dans huit jours. Le huitième jour, Mozart était à la porte-cochère de l'hôtel de Rohan. On le fit encore attendre, dans un vestibule glacé, puis dans un grand salon sans feu. La duchesse arriva enfin, le reçut avec une politesse extrême, et le pria de se mettre au piano, en l'avertissant de ne pas faire attention à l'instrument qui n'était pas en bon état. Mozart répondit qu'il jouerait de grand cœur, mais qu'il lui était impossible en ce moment tant ses doigts étaient engourdis par le froid, et il pria la duchesse de le faire conduire dans une chambre où il pourrait trouver un peu de feu. — « Oh! oui, monsieur, vous avez raison. » Ce fut là toute la réponse de la duchesse, qui se plaça dans un fauteuil, et se mit à causer avec plusieurs messieurs qui firent un grand cercle autour d'elle. « J'eus l'honneur d'attendre encore une heure tout entière, écrivait Mozart à son père. Les fenêtres et les portes étaient ouvertes; moi, légèrement vêtu, je me sentais gelé, non pas seulement aux pieds et aux mains, mais dans tout le corps, et la tête commençait à me faire mal. Je ne savais que devenir de douleur et d'ennui. Enfin, on me mit au piano, un piano discord et misérable. Mais ce qu'il y eut de plus fâcheux, c'est que madame la duchesse ne quitta pas un dessin qu'elle faisait, que la conversation du cercle alla son train, et ainsi je jouai pour la table, les murs et les fauteuils. Dans cette triste circonstance, la patience m'échappa. Je commençai les variations de Fischer; j'en jouai la moitié et je me levai. Ce fut un concert général d'éloges. Pour moi, je me mis à dire ce qu'il fallait dire, que je ne pouvais me faire beaucoup d'honneur avec ce piano, et qu'il me serait bien agréable de me voir appelé un autre jour pour jouer sur un meilleur instrument; mais on ne m'écouta pas. Il me fallut attendre encore une demi-heure, jusqu'à ce que vînt le duc, qui s'assit près de moi, et m'écouta lui fort attentivement; et moi, — moi, j'en oubliai tout le froid, le mal de tête, et je jouai sur ce mauvais piano, — comme je joue quand je suis de bonne humeur. Donnez-moi le meilleur piano de l'Europe, mais une espèce d'auditeurs qui n'entend rien, ou qui ne veut rien entendre, ou qui ne sent pas avec moi ce que je joue, je perdrai tout courage. Au reste, je suis las des visites. A pied, les distances sont trop longues et la boue immense; et en voiture, on a l'honneur de dépenser trois ou quatre livres par jour, et pour rien, car les gens vous font des compliments, et tout est fini. Ils me commandent pour tel ou tel jour, je joue, on crie : *C'est un prodige! c'est inconcevable! c'est étonnant!* et puis adieu. » Le découragement du pauvre Mozart ne fit qu'augmenter. Il composa une symphonie pour le concert spirituel du vendredi saint, et plusieurs autres morceaux; mais dans le mépris qu'il avait pour les oreilles françaises, qui méritaient alors, il faut en convenir, toutes sortes de mépris, il dénatura sa propre manière et s'efforça de parler un langage assez vulgaire pour être goûté. En parlant de sa symphonie, Mozart disait : » J'espère que ces ânes y trouveront quelque chose qui leur plaira, car je n'ai pas manqué le bruyant premier coup d'archet, et c'est tout ce qu'il faut. C'est à en rire de pitié! »

Du fond de la Bohême, le père ne cessait cependant de l'encourager et de le soutenir de ses conseils. Il le suppliait de ne pas se laisser intimider par la jalousie que Piccini et Grétry pourraient montrer contre lui. Il lui rappelait les obstacles qu'il avait eu à vaincre pour faire jouer ses trois opéras en Italie. Il l'engageait à écrire avec lenteur, à lire avec Grimm et Noverre les poëmes qu'on lui apporterait. Il le conjurait surtout de faire entendre ses morceaux à des connaisseurs, et à les consulter. « Voltaire fait ainsi, disait le bonhomme, il lit ses ouvrages à ses amis et les corrige quand ils ne leur plaisent pas. Il s'agit ici de gagner de l'honneur et de l'argent, et quand nous aurons de l'argent, nous irons en Italie. Allons donc, du courage! »

Un triste événement acheva de ravir à Mozart ce courage que son père lui recommandait. Sa mère mourut, et la douleur que lui causa cette perte augmenta encore son aversion pour Paris. Il le quitta pour n'y revenir jamais, et s'en alla à Munich. Mieux accueilli cette fois, il composa son opéra d'*Idomeneo*, qui eut un immense succès, et ne tarda pas à s'établir à Vienne, où nous l'avons trouvé dînant à la cuisine de l'archevêque, entre un laquais et un marmiton. C'est là que l'avait mené la gloire!

J'avais déja montré Mozart enfant, je viens de le montrer dans son âge mûr; nous le suivrons bientôt dans ses dernières années. Nous le verrons luttant toujours contre l'abjection et la misère, et menant une vie pauvre et laborieuse qu'il termina jeune encore, en exhalant pour dernier soupir ce prodigieux *Requiem* que la mort l'empêcha de terminer. Puis, après ce long et triple préambule, je viendrai enfin à parler de *Don Juan*.

(*La suite au numéro prochain.*)

## UNE ROSE.

— Une rose que Zoé apportait à sa sœur venait d'être inondée par une averse, et le poids de l'eau avait fait pencher sa tête brillante. Le cœur était plein, les feuilles étaient toutes mouillées : on eût dit qu'elle pleurait sur les boutons qu'elle avait laissés, avec regret, sur le buisson où elle croissait.

Je la pris avec précaution, et la trouvant trop humide pour être offerte comme bouquet, je la secouai vivement : elle s'effeuilla; ce qui en restait fut jeté à terre.

Ainsi, dis-je en moi-même, on agit impitoyablement avec un esprit délicat, sans faire attention si on ne torture, si on ne brise pas un cœur qui supportait le malheur avec résignation. Si j'avais moins agité cette belle rose, elle aurait encore fleuri quelque temps. Telle une larme essuyée avec ménagement est souvent suivie d'un sourire. F. Ch.

## ORIGINE
### DES CARTES A JOUER.

L'origine des cartes à jouer est une question d'archéologie fort difficile à résoudre, et déja traitée avec profondeur par les savants, malgré la frivolité du sujet. M. Peignot, le dernier qui se soit occupé des cartes à jouer, s'est borné à recueillir l'analyse des opinions diverses, sans cesser de rester neutre au milieu de ces debats contradictoires, qu'il fallait juger les pièces à la main; en attendant que je rassemble dans une dissertation spéciale mes recherches, peut-être curieuses et nouvelles, après celles de mes devanciers, je vais énoncer mon sentiment, appuyé sur l'examen comparé des anciennes cartes à jouer. L'abbé Legendre a répété que les Lydiens inventèrent les cartes pendant une extrême disette, que ce jeu

leur fit presque oublier. Il est possible que les Lydiens aient connu un jeu qui se jouait avec des tableaux figurés (*tabulæ sigillatæ*), à l'instar du *jeu de l'oie* des Athéniens, mais à coup sûr ce n'étaient pas les cartes du jeu de piquet. Les cartes vinrent de l'Orient avec les échecs; cette origine semble incontestable, sans qu'il faille adopter toutefois les idées de Court de Gébelin, qui fait honneur de l'invention des cartes aux Égyptiens, et qui les explique à la manière des hiéroglyphes : il existe entre les cartes et les échecs certains rapports qu'on ne saurait attribuer au hasard. On a même des raisons de croire que primitivement les cartes offraient une représentation exacte des échecs. Pour laisser quelque chose à décider au sort, et pour mieux égaliser les chances, les fous, les chevaliers et les tours ou rocs se retrouvaient sans doute dans les premières cartes, dont un jeu n'était qu'un jeu d'échecs double; peut-être le jouait-on à quatre, chaque adversaire ayant sa couleur, et, pour ainsi dire, son armée à faire manœuvrer. Ces analogies des cartes avec les échecs sont presque prouvées par l'inspection des vieux *tarots* du quinzième siècle, dans lesquels il y a le fou et la tour, dite maison de Dieu. Quant au sens allégorique, il est à-peu-près identique dans les deux jeux, qui sont une image de la guerre : il y a encore dans les tarots une carte qui devait, par son apparition, produire le résultat de l'échec et mat: c'est la mort, montée sur le cheval pâle de l'Apocalypse. Originairement, les cartes n'étaient pas plus nombreuses que les pièces de l'échiquier, divisées en deux bandes, l'une rouge et l'autre noire; une augmentation de cartes exigea bientôt de nouvelles combinaisons, et les deux jeux ne furent plus soumis à des régles analogues : les Arabes, ces grands joueurs d'échecs, donnèrent-ils cette autre forme à leur jeu favori? Quoi qu'il en soit, les cartes étaient en usage bien avant l'année 1392, à laquelle on a prétendu fixer leur invention. Le synode de Worchester, en 1210, défend aux clercs les jeux déshonnêtes, et entre autres celui du *roi et de la reine*. Un manuscrit italien de 1299 parle des cartes appelées *naibi;* des statuts monastiques de 1337 proscrivent les cartes sous le nom de *paginæ;* enfin, un édit du roi de Castille, à la date de 1387, les met au nombre des jeux prohibés.

On a longuement et vainement disserté pour savoir si les cartes étaient françaises, allemandes, espagnoles ou italiennes : il me parait toujours certain qu'elles ne sont pas françaises. Les couleurs des cartes diffèrent dans chaque pays : nous avons *pique, trèfle, carreau* et *cœur;* les Espagnols ont *épée, bâton, denier* et *coupe;* les Allemands, *vert, gland, grelot* et *rouge;* mais ces couleurs doivent être contemporaines du jeu de piquet, qui fut trouvé sous Charles VII. Jusque-là, on ne connaissait en Europe que des cartes appelées tarots et offrant des images bizarres en imitation de la célèbre *danse macabre*. Ces cartes, peintes et dorées, représentent le pape, l'empereur, l'ermite, le fou, le pendu, l'écuyer, le triomphateur, les amoureux, la lune et les astrologues, le soleil et la parque, la justice, la fortune, la tempérance, la force, puis la mort, puis le jugement des ames, puis la maison de Dieu. C'est donc au régne de Charles VII qu'il faut rapporter l'invention des cartes françaises, et du jeu de piquet, imité peut-être du jeu allemand le lansquenet. Les cartes cessèrent alors d'être une redite grotesque de cette danse macabre, qui revenait sans cesse attrister les regards, et jeter une pensée de deuil parmi tous les plaisirs; cette danse burlesque et terrible, dessinée sur les marges des missels, ciselée sur les manches des poignards, peinte dans les églises, dans les palais, dans les cimetières, rimée chez les poëtes et mise en musique par les ménétriers. Toutefois, la mort ne disparut pas entièrement du jeu de cartes, qui redevint ce qu'il était d'abord, le jeu de la guerre. Charles VI, par une ordonnance de 1391, avait prohibé, sous peine de dix sous d'amende, tous les jeux qui empêchaient ses sujets de se livrer à l'exercice des armes pour la défense du royaume. Ce fut pour éluder cette ordonnance que quelqu'un, le brave Lahire, ou plutôt un servant d'armes, qui s'est personnifié dans l'image du valet de trèfle sans se nommer, reforma ce jeu des tarots de manière à le mettre au rang des exercices militaires : le *trèfle* figurant la garde d'une épée, le *carreau* le fer carré d'une grosse flèche, le *pique* la lance d'une pertuisane, le *cœur* la pointe d'un trait d'arbalète, étaient les armes et les compagnies armées; les *as*, nom d'une monnaie ancienne, signifiaient l'argent pour la paie des troupes; les quatre rois représentèrent les quatre grandes monarchies, juive, grecque, romaine et française, car Charles VII, comme successeur de Charlemagne, pouvait prétendre à l'empire d'occident; *David*, *Alexandre* et *César* portaient aussi le manteau d'hermine et le sceptre fleurdelisé; les quatre vertus des tarots, *Judith* au lieu de la force, *Pallas* au lieu de la justice, *Rachel* au lieu de la fortune, et *Argine* au lieu de la tempérance : cette Argine, anagramme de *regina*, doit être Marie d'Anjou, femme de Charles VII, recommandable par sa piété et sa douceur; les quatre valets, ou varlets, représentaient la noblesse de France depuis son époque héroïque jusqu'à la chevalerie : *Hector de Troie*, père de ce fabuleux Francus, qui passait pour le premier roi franc; *Ogier* le Danois, l'un des pairs de Charlemagne; *Lahire*, le plus brave capitaine de Charles VII, et le valet de trèfle, qui s'est mis en si vaillante compagnie en sa qualité d'inventeur ou de réformateur du jeu de cartes.

La gravure en taille de bois n'ayant été découverte qu'en 1423, les cartes auparavant étaient enluminées de même que les manuscrits, et coûtaient fort cher puisqu'en 1430, Visconti, duc de Milan, paya 1,500 pièces d'or à un peintre français pour un seul jeu; mais aussitôt que la gravure permit de reproduire à l'infini une empreinte grossière, qui créa l'imprimerie à quelques années de là, par les soins ingénieux de Laurent Coster, les graveurs d'Allemagne répandirent dans toute l'Europe leurs jeux de cartes, qui devinrent populaires en tombant à bas prix. La ville d'Ulm faisait un tel commerce de cartes, qu'on les envoyait par ballots en Italie et en Sicile, pour les échanger contre des épices et des marchandises. Le peintre en cartes s'appelait *Briefmahler*. En dépit des ordonnances civiles et cléricales qui ont fréquemment renouvelé la prohibition des cartes à jouer, ce jeu, varié par d'innombrables combinaisons, s'est toujours maintenu la tête des jeux avec les échecs et les dames. Le lansquenet, le piquet, la triomphe, la prime, le flux, le trente-un, la condemnade, le mariage, et une foule d'autres eurent successivement la vogue dans les tavernes et dans les cours les plus élégantes. Louis XII jouait au flux dans son camp, à la vue des soldats, dit Hubert-Thomas, en la vie de Frédéric II; Pantagruel, dit Rabelais, trouva les matelots, à Bordeaux, qui jouaient à la luette sur la grève. Enfin, les cartes elles-mêmes semblèrent participer à la métempsycose des êtres, tant les rois, les reines et les valets qui président à ce jeu, furent soumis à des transformations de noms et de costumes dans notre France si capricieuse: le règne de Charles IX amena des valets de chasse, de noblesse, de cour et de pied pour accompagner Au-

guste, Constantin, Salomon et Clovis, Clotilde, Élisabeth, Penthésilée et Didon; le règne de Louis XIV, qui imposait aux cartes cette devise : J'aime l'amour et la cour, vive la reine! vive le roi! ne se contenta pas de ces illustrations royales, et choisit de préférence César, Ninus, Alexandre et Cyrus major, Pompeia, Sémiramis, Roxane et Hélène, Roger, Renaud et Rolland; quant au valet de trèfle, il n'avait pas d'autre nom que celui du cartier. On écrirait tout un livre sur les révolutions des cartes jusqu'à celles de la république française, une et indivisible, où les quatre dames furent supplantées par quatre vertus républicaines, les quatre valets chassés par quatre réquisitionnaires républicains, et les quatre rois détrônés par quatre philosophes : Voltaire, Rousseau, La Fontaine et Molière. PAUL-L.-JACOB, *bibliophile.*

(*Dictionnaire de la Conversation.*)

---

## M. DE BÉRANGER.

M. de Béranger fut toujours fidèle à son caractère. Les commencements de sa carrière chantante portaient encore les signes d'une grande incertitude de vues, et d'un mélange d'âges divers. Après une enfance heureuse et cultivée, il connut la misère : mais jamais temps de sa vie n'a laissé des traces plus brillantes, des sentiments plus délicieux et plus tendres. Le cœur du poëte s'ouvrait alors, et ni la pauvreté, ni les privations n'altérèrent sa sensibilité. Déja depuis quelque temps il était tourmenté par son talent, qui cherchait un essor. Il rêvait les poëmes, les odes, la comédie : la pauvreté lui fit rêver l'action et les voyages. Le mêlant au peuple, qu'il apprit alors à connaître, elle le détacha du monde factice, et lui fit trouver les émotions de poëte dans leur vérité. Cependant la chanson, qu'il avait prise d'abord comme un délassement, devenait insensiblement son amour, son bonheur, son ambition, son univers : elle fit sa gloire et rendit son nom européen.

Si nous parlons de M. de Béranger, nous dirons que l'amabilité qui vous enchante dans ses écrits se retrouve en lui. Il se plaît à porter sa gaîté dans l'intimité, à descendre, à se délasser, montrant de la bonhomie, disant des folies, parlant de sa jeunesse, de sa manière de travailler, jouissant de sa popularité plus que du reste, s'intéressant à toutes les questions du temps. Plus d'une belle femme a recherché cet amant des grisettes. Quelque chose de bon, mais de satirique, de fin et de redoutable, en font, dans sa coquetterie et dans son abandon, un homme charmant, dont rien ne peut rendre la conversation et l'empire.

M. de Béranger n'a jamais rien publié de plus beau, de plus soigné, de plus complet que son nouveau recueil. Chaque journal en a cité une chanson différente, en prétendant qu'il citait la plus belle. C'est au moment où notre poëte est le plus à regretter, qu'il vient nous dire un triste adieu, que nous n'acceptons pas. Nous espérons que sa voix se fera encore entendre, puisqu'il nous dit :

Paris, adieu; je sors de tes murailles.
J'ai dans Passy trouvé gîte et repos.
Ton fils t'enlève un droit de funérailles,
Et sa piquette échappe à tes impôts.
Puissé-je ici vieillir exempt d'orage;
Et de l'oubli près de subir le poids,
Comme l'oiseau dormir dans le feuillage
Au bruit mourant des échos de ma voix!

## EXPOSITION

### DES PRODUITS DE L'INDUSTRIE.

(Premier article.)

L'exposition du Louvre venait de finir, lorsque commença celle de la place de la Concorde. La fête des beaux-arts est à peine terminée, que celle de l'industrie s'ouvre déja : c'est, ce nous semble, une heureuse transition. Après les arts qui font tout le charme de la vie, il était juste que les travaux qui en font le bien-être eussent aussi leur tour.

Après les heureuses expériences qui se sont succedé depuis près de quarante ans à divers intervalles, il serait assurément bien superflu d'entreprendre l'éloge du système des expositions publiques des produits de l'industrie.

Sur la place de la concorde, on a élevé quatre grands pavillons de charpente en forme de parallélogrammes, adossés dans le sens de leur longueur, les uns aux Tuileries et les autres aux Champs-Élysées. En arrivant par les Champs-Elysées, ils sont numérotés dans l'ordre suivant : à gauche N° 1, à droite N° 2 : puis en avançant vers les Tuileries, après avoir traversé la place, à gauche N° 3, à droite N° 4.

Chacun de ces pavillons est long d'environ 200 pieds et large de 100 : au moyen de constructions intérieures, on a réservé au centre de chaque pavillon une cour dont le périmètre est enceint d'une vaste galerie; les parois de ces galeries sont divisées en compartiments destinés à recevoir les produits : au milieu de chaque galerie sont placées des tables ou comptoirs où se placent des objets d'une moindre dimension : chaque pavillon contient ainsi en longueur 1,200 pieds de parois sur une grande hauteur, et 600 comptoirs; et cet immense espace est encore bien étroit, tant les rangs y sont pressés.

Avant de décrire ce que ces galeries contiennent aujourd'hui, nous allons rechercher leur origine.

L'institution des expositions des produits de l'industrie, date de la république. La première eut lieu en 1798 : elle fut établie à l'occasion d'une fête ordonnée par le Directoire exécutif pour célébrer l'aniversaire de la république; et ce fut François-de-Neufchâteau, alors ministre de l'intérieur, qui proposa cette solennité.

Elle fut installée au Champ-de-Mars, sans doute pour réconcilier l'industrie avec la guerre; mais elle n'eut pas un grand éclat. Faute d'avoir été prévenus à l'avance, les manufacturiers des provinces éloignées ne purent y envoyer leurs produits. On remarqua cependant l'enthousiasme qu'elle excita dans le public, et peu de temps s'écoula avant qu'une seconde exposition vînt compléter l'idée incomplète que la première avait pu donner de la situation de notre industrie.

La seconde exposition eut lieu en 1801, sous le ministère de M. Chaptal; elle fut immédiatement suivie de la troisième, que ce même ministre fit faire en 1802. Nous ignorons pourquoi ces deux solennités se succédèrent à un intervalle aussi rapproché. Elles durent sans doute présenter beaucoup de produits semblables; peu de progrès durent être constatés d'une année à l'autre; mais elles eurent du moins l'avantage d'accoutumer les villes manufacturières des départements à prendre part à ces concours. Ce ne fut en effet que quatre ans plus tard que M. de Champagny, ministre de l'intérieur, provoqua la quatrième exposition.

Celles de 1801 et de 1802 avaient été établies dans

la cour du Louvre; celle de 1806 fut installée à la place des Invalides. Cette dernière fut sans contredit la plus brillante, la plus riche de produits, la plus remarquable par la perfection des objets manufacturiers, et sur-tout la plus complète, tous les arts ayant contribué à l'embellir. Aussi Napoléon ordonna-t-il que des notices sur l'industrie des différentes localités qui s'étaient fait remarquer dans ce concours, consacrassent d'une manière solennelle tout ce que cette exposition avait présenté de favorable à notre situation manufacturière. Ce travail sera toujours utile à ceux qui cherchent des faits positifs; il servira de moyen de comparaison pour juger quel était l'état de l'industrie française antérieurement à 1806, et quels sont les progrès qu'elle a faits ultérieurement.

L'exposition de 1806 fut la dernière qui eut lieu sous le gouvernement de Napoléon. La guerre absorbant toute l'attention du chef de l'état, les expositions des produits de l'industrie furent oubliées. Il est cependant assez remarquable que l'empereur, rempli d'antipathie contre l'industrie anglaise, et surtout occupé par son vaste projet du système continental, ne se soit pas servi de ces solennités majestueuses pour donner du lustre à la production française, et pour mettre en relief les progrès qu'elle ne cessait de faire, réduite qu'elle était à ses propres forces, et obligée de subvenir à elle seule, à presque toutes les exigences de la consommation. Quoi qu'il en soit, ce ne fut qu'après la paix générale, sous le gouvernement restauré, qu'on fit revivre une institution oubliée depuis treize ans.

La cinquième exposition fut établie dans les vastes salles du Louvre, en 1819, sous le ministère de M. Decazes. C'est alors que l'on vit plus positivement le pas immense que l'industrie nationale avait fait sous le régime de l'empire, que l'on connut le génie inventif de nos fabricants, et que l'on admira les grands résultats obtenus à l'aide de procédés perfectionnés, de machines ingénieuses, de moyens de fabrication autrefois ignorés du pays.

Dans les expositions de 1823 et de 1827, de nouveaux progrès furent constatés, et l'on put prévoir dès-lors l'avenir industriel qui s'ouvrait si riche et si vaste devant nous.

Un signe évident du progrès qui s'est effectué dans la fabrication des objets exposés, c'est l'intérêt toujours croissant que le public a montré à ces fêtes industrielles. Ainsi, on a remarqué avec raison qu'à chaque exposition, la durée en a toujours été en augmentant. Celle de 1797 n'avait tenu que huit jours, celle de 1801 six jours, et celle de 1802 sept jours. Trente-cinq jours ont été consacrés à celle de 1806, et trente-trois à celle de 1819. Enfin en 1823, elle a été continuée pendant cinquante-un jours; et en 1827, elle a dépassé trois mois, sans que cependant l'affluence des visiteurs se soit ralentie.

---

## L'AIGLE DORÉ ET LE GRAND AIGLE.

L'aigle, cité comme le roi des oiseaux, est celui de tous qui s'élève le plus haut, et c'est pour cette raison que les anciens l'ont appelé l'oiseau céleste, et qu'ils le regardaient dans les augures comme le messager de Jupiter, dont il portait la foudre. Il servit d'enseigne aux légions romaines et fut le symbole impérial.

L'aigle doré est la plus grande espèce d'aigle; il a trois pieds de long, depuis le bout du bec jusqu'à l'extrémité de la queue, les ailes ont sept pieds d'envergure; le bec est très fort, les jambes sont jaunes et couvertes de plumes jusqu'aux pieds, qui sont écaillés; sa couleur est un brun brillant. Il habite les montagnes; il vit dans la solitude, et ne souffre pas dans l'étendue de son domaine d'autres animaux qui puissent partager sa proie. Cet oiseau bâtit son nid, appelé aire, sur les rochers les plus élevés, dans un lieu sec et inaccessible; ce nid est construit avec des perches ou bâtons de cinq ou six pieds de longueur, appuyés par les deux bouts, et traversés par des branches souples recouvertes de plusieurs lits de joncs et de bruyère. On assure que le même nid sert à l'aigle toute sa vie.

La femelle pond ordinairement deux ou trois œufs, qu'elle couve pendant trente jours; elle nourrit ses petits avec les cadavres de tous les petits animaux qui se trouvent sur son chemin, et qu'elle tue; ces oiseaux ne sont jamais plus redoutables et plus féroces que lorsqu'ils nourrissent leur progéniture.

On dit qu'un paysan de l'Alsace, pendant un été de grande disette, trouva le moyen de faire vivre toute sa famille, en dérobant aux aiglons la nourriture abondante que leur fournissaient le père et la mère. Si les aigles avaient découvert le voleur, il eût indubitablement éprouvé le même sort qu'un homme qui, il y a quelques années, résolut d'enlever un nid d'aigle qu'il savait exister dans une petite île sur le beau lac de Nantua; dans ce dessein il se dépouilla de ses habits, et gagna l'île à la nage, quand le père et la mère furent partis; mais à leur retour, ceux-ci s'étant aperçus de la perte de leurs petits, découvrirent le voleur, qui était encore dans l'eau jusqu'au menton; ils se précipitèrent sur lui, et malgré sa résistance, le tuèrent avec leur bec et leurs serres formidables. Cet oiseau enlève les agneaux, les chevreaux, et les emporte dans son aire. Il est arrivé plusieurs fois que des enfants ont été enlevés par ces animaux voraces. Inutile à l'homme par son indocilité, il est par sa force le fléau des animaux, dont il boit le sang, dont il déchire les chairs, et qu'il laisse à demi palpitants sur la roche où il les a immolés, pour sacrifier d'autres victimes à une faim nouvelle.

L'aigle doré est remarquable par sa longévité et par l'abstinence qu'il est capable de supporter pendant très long-temps. A Vienne, il en mourut un qui avait été plus d'un siècle en captivité. Un autre, par la négligence des domestiques, demeura trois semaines sans prendre de nourriture.

Le grand aigle habite les parties méridionales de l'Europe; on le trouve aussi dans l'Asie mineure, en Perse, en Arabie, et dans la haute Asie. Il y a plusieurs espèces d'aigle; celle de l'aigle commun est très répandue. On le voit en France, en Suisse, etc. etc. Il diffère de l'aigle doré par la taille et par les couleurs. Les aigles de mer, plus gros que ceux de terre, ont les ailes plus courtes et le vol moins fort.

---

## GUILLAUME.

Guillaume, jeune paysan de l'Alsace, avait remarqué une jeune villageoise de son village, jolie, fraîche, aussi bonne que belle; un trésor, avait-il pensé d'abord, pour un garçon dont le cœur et la main étaient libres; mais Mariane quitta le pays et se fit religieuse, sans avoir même connu le penchant qu'elle avait fait naître : quant à Guillaume, la réquisition vint et le fit soldat; bientôt il ne pensa plus à la *payse*.

En 1791 et 1792, il s'était battu comme un désespéré. A quelque temps de là, nouveau sous-officier de hussards, il faisait sonner ses éperons et son sabre sur

le pavé de Strasbourg, lorsqu'il se trouva assister à un spectacle qu'il eût été loin de chercher, et avec lequel les dangers de la guerre ne sauraient familiariser les plus intrépides; trois victimes de la terreur étaient traînées à l'échafaud. Entre deux traîtres, dignes de leur sort, une jeune fille, dont tout le crime était son habit de nonne, adressait au ciel sa dernière prière : c'était Mariane. Guillaume fend la foule, arrête le cortége, arrache son ancienne maîtresse aux mains des bourreaux. La surprise, le soin des autres prisonniers, la vue d'un sabre et d'un pistolet prêts à faire leur devoir, protégèrent sa retraite...Il conduisit Mariane chez son hôtesse.

Les conventionnels avaient du bon quelquefois; celui qui se trouvait alors à Strasbourg écouta le sous-officier, et lui accorda la vie de la jeune nonne.

« Comment! lui disait Guillaume, de retour chez la brave femme où il l'avait établie; si belle, si jeune, vous n'avez pas profité du bienfait de la loi qui vous a rendue libre! Vous avez préféré la mort, plutôt que de renoncer à des vœux qui vous enchaînaient? »

Et la voix du soldat était lente, douce; son cœur battait fortement en prononçant ces paroles; la jeune fille levait les yeux au ciel; sa piété plus fervente que jamais, brillait dans son regard; tous ses traits étaient rayonnants d'enthousiasme; elle avait entendu la voix de son libérateur, elle ne l'avait pas compris.

« Mon Dieu, s'écria-t-elle en tombant à genoux, pour ce nouveau bienfait je dois ajouter un vœu à ceux que je prononçai jadis au pied de tes autels. Désormais ma vie n'appartient plus au cloître; permets-moi de la consacrer tout entière à soigner, à conserver les soldats blessés! » Guillaume essuya une larme, il n'ajouta rien, et laissa partir Mariane.

Vingt-un ans après, il mourut dans ses bras à la grande ambulance de Leipsick, où elle était restée après la retraite de l'armée française.

(*Journal anecdotique de l'Empire.*)

---

## LA CONTREDANSE.

Les progrès d'un art se manifestent jusque dans ses plus faibles embranchements. Ainsi, cette œuvre légere, appelée *contredanse*, a suivi, comme toutes les parties du vaste domaine musical, le mouvement irrésistible qui nous emporte; et à chaque pas elle a laissé tomber un lambeau du passé pour endosser les habits du moment. Entre la *Monaco*, *le Carillon de Dunkerque* et autres *Pont-Neuf* de même force qui animaient la danse de nos pères, et les espèces de symphonies en miniature qu'on exécute de nos jours, il y a tout un monde, tout un siècle. Jetons un coup d'œil rapide sur le chemin que nous avons parcouru, et essayons de suivre les diverses phases que la contredanse a subies depuis une quarantaine d'années.

Avant la révolution, Vincent, chef d'orchestre des bals de la cour, était le seul qui fît entendre quelques contredanses agréables de sa composition. Ses *Pantalons* et ses *Étés* étaient vantés dans tous les salons : ils ont donné leurs noms aux deux premières figures du quadrille. Plus tard, Hullin et Jullien firent exécuter aux bals Richelieu, Marbœuf, Thélusson et de la Michaudière, des quadrilles qui eurent un grand succès. Ces bals étaient suivis par la meilleure société de Paris. Dans ces brillantes réunions on a vu figurer mesdames Tallien, Bonaparte, Lescot; MM. Dupaty, Isabey, Laffitte, Lacase et Trénis; Trénis, dont le nom et les entrechats ont passé à la postérité, grace à la contredanse de Hullin.

Après Hullin et Jullien, des artistes distingués, tels que Wéber, Bubner, Collinet et Beaudoin, se sont partagé les salons de la capitale : dès-lors la contredanse a pris une nouvelle direction; les œuvres de nos plus célèbres compositeurs ont été mis à contribution. A l'instar de la *bande noire*, qui achetait les châteaux et payait la valeur avec les matériaux qu'elle en retirait, les marchands de musique achetaient très cher les partitions des opéras et des ballets nouveaux, et la vente de leurs quadrilles suffisait toujours pour payer leurs dépenses.

Ce système, loin d'avoir dégénéré de nos jours, semble avoir pris un essor plus vigoureux; si bien qu'aujourd'hui toute la musique dramatique se chante et se danse; et cette transformation d'une partition en quadrille s'opère si rapidement, que la majeure partie du public parisien danse presque toujours un opéra avant de l'avoir entendu au théâtre. Les œuvres de nos compositeurs ont donc deux débouchés pour gagner la popularité : s'ils ne frappent pas directement notre sens auditif, ils traversent nos jambes pour arriver à l'oreille; sans compter les orgues de Barbarie, qui nous les transmettent à travers nos fenêtres. Les frères Tolbecque et Musard sont depuis long-temps en possession d'arranger en quadrilles les chefs-d'œuvre de nos grands maîtres, et ils justifient leur succès par le rare talent qu'ils déploient dans cette spécialité, aussi bien que par la perfection de leur exécution. Ces artistes ne se distinguent pas moins par leurs compositions originales.

Les progrès de la contredanse composée ou arrangée pour le piano sont également remarquables. Il y a une vingtaine d'années que MM. Drome et Javureck faisaient paraître des contredanses nouvelles pour le piano : peu de personnes les jouaient; mais plus tard Henri Lemoine, Romagnési, Darondeau et autres, en publièrent qui obtinrent beaucoup de succès. Aussitôt une foule de jeunes amateurs se lancèrent dans cette carrière. Il y eut des quadrilles variés qui pouvaient tenir la place des morceaux d'étude les plus brillants. Ceux de Zimmermann, de Henri Herz, de Fortin, eurent une grande vogue. Aujourd'hui nous avons des contredanses chantées sur les motifs de Rossini avec des paroles italiennes, et sur des airs de Darondeau avec des paroles françaises. Le baron de Saint-Pol a également donnés on quadrille au public. On sait que le prince de la Moscowa a composé des galops pour les bals de l'Opéra : son père ne faisait pas le même genre de musique, mais il y avait alors un autre chef d'orchestre.

(*Le Ménestrel.*)

---

Le roi d'Espagne, informé qu'on allait démolir, pour cause de vétusté, la maison qu'habita l'illustre auteur de Don Quichotte, Michel Cervantes, située rue Franco, n° 20, en fit faire l'acquisition. Elle va être restaurée sur la façade principale, pour recevoir le buste du grand homme.

---

A. P. BARBIEUX.

PARIS. — JULES DIDOT AINÉ, BOULEVART D'ENFER, N° 4.
Imprimé par W. Clowes, Duke-Street, Londres, pour Henry-Hooper, 13, Pall mall East.

# LE CAMÉLÉON,

N° 6. JOURNAL NON POLITIQUE. 19 Juillet 1834.

Prix : 4 sous. PARAISSANT TOUS LES SAMEDIS. Price 2 d.

## LE FRANC BIGRE.

Pendant long-temps, ce fut un privilége en France que le droit de chercher dans les forêts des essaims d'abeilles, de les y recueillir et de les élever ensuite pour en avoir la cire et le miel. Ne l'obtenait pas qui voulait. Il y avait profit à l'obtenir. Alors le sucre était chose ignorée; il n'avait pas encore été apporté des Indes ni de l'Amérique; quand il parut ce fut une révolution tout entière qui frappa le commerce du miel. Avant le sucre, on ne connaissait pas de friandise plus agréable au goût que le miel, on le mêlait aux pâtisseries les plus recherchées, aux liqueurs les plus exquises, on s'en servait même pour confire les fruits. Il n'est donc pas étonnant que, dans l'intérêt général, on ait favorisé une industrie si utile.

Ceux qui avaient ce privilége, se nommaient *les bigres.* Au droit de s'emparer des abeilles sauvages errant dans les forêts, ils joignaient celui de couper et d'abattre les arbres où elles s'étaient établies, puis, par extension, et par tolérance des officiers forestiers, ils étaient allés jusqu'à prendre tout le bois dont ils avaient besoin pour leur chauffage. On sait ce que c'est que les besoins des hommes, aussi du privilége naquit l'abus. Enfin, tous ces droits, les uns octroyés, les autres usurpés, toutes ces franchises dont ils jouissaient si largement, les firent appeler *les francs bigres.*

Les droits de chauffage ayant été supprimés par l'édit de 1669, *les bigres,* qui n'avaient d'autre titre que l'usage, perdirent les vieux priviléges dont ils étaient si fiers depuis des siècles. La chute de ces priviléges entraîna celle de leur fortune et de leur industrie, plus que menacée par l'invasion du sucre de canne en Europe. Ils s'appauvrirent, murmurèrent, furent souvent en querelle avec les gardes des forêts qu'ils ne pouvaient plus dévaster, et ruinés, ils s'anéantirent. Quelques familles, dans les environs de la forêt de Lions, portent encore le nom de *Le Bigre*, et c'est peut-être la seule trace qui subsiste de l'existence des *francs bigres,* cette classe d'hommes voués autrefois au soin des abeilles.

On dit que ce mot *bigre* venait du latin *apiger,* qui signifie *porte-abeilles;* qu'on avait retranché d'abord l'*a* d'*apiger;* puis, qu'on avait changé le *p* en *b*, ce qui avait produit *biger*, d'où le mot français *bigre.* De toute cette dissection d'étymologiste vous penserez ce que vous voudrez, je vous donne l'étymologie pour ce qu'elle me coûte, et sans plus de préambule, et sans autre transition, je vais vous raconter mon histoire normande, car bien des *bigres* s'étaient établis dans le voisinage des vastes forêts de notre province.

En 1669, un *franc bigre,* frappé comme les autres par l'édit conservateur des forêts royales, tomba dans une profonde mélancolie quand il sentit l'atteinte portée aux seuls moyens d'existence auxquels il eût jamais songé de sa vie. Il ne lui vint pas dans l'idée qu'il pût, autrement qu'il ne l'avait fait jusqu'alors, employer son temps et ses bras. L'exemple des laboureurs du voisinage était muet pour lui. Il n'aimait que ses abeilles, que l'ombrage rêveur de ses forêts séculaires, et en murmurant *vengeance!* il regardait avec des yeux rouges de sang et de larmes, ses ruches vides et sa hache désormais inutile.

Il avait une femme jeune encore, sensible comme lui à la perte de leurs droits et à l'approche de la pauvreté. A cette pensée de pauvreté, tous deux éprouvaient le supplice d'une humiliation que jusqu'alors ils n'avaient pas connue, il se révélait en eux une fierté qui se révoltait contre le malheur. Ils auraient fait envie naguère, ils allaient faire pitié. Ils auraient mieux aimé mourir.

Mais ils avaient un enfant, une petite fille, bien caressée, bien chérie, sur laquelle on avait bâti mille projets de bonheur, sur laquelle on avait fait mille rêves d'amour dans les longues causeries d'hiver, ou dans les promenades solitaires de l'été. La petite fille était belle, ainsi avait été sa mère avant que les peines eussent pesé sur son cœur et fané les fraîches couleurs de son teint. La gentille enfant, riant de tout, jouant avec tout, courant, sautant, chantant, n'éprouvait rien des chagrins de ses parents, elle ne concevait que les plaisirs de son âge, elle ne se doutait pas qu'il y en a un où les soucis arrivent. Le pauvre couple s'imposait mille privations pour que leur enfant n'en souffrît aucune; ils l'entouraient des illusions qu'ils n'avaient plus; sans elle, sans ses douces joies, sans sa gaîté naïve, sans ses caresses enfantines, ils auraient eu plus que des peines, ils seraient tombés dans le désespoir.

Au temps de sa prospérité, *le franc bigre* avait commencé à se bâtir au bord de la forêt, dans une situation riante, une jolie maison qui devait être la plus belle du village voisin. On voyait encore au haut des cheminées de briques les bouquets qu'y avaient placés les maçons, et aux chevilles de la charpente flottaient les rubans que les charpentiers y avaient attachés pour faire honneur au propriétaire généreux. Mais la jolie maison restait inachevée, et elle allait devenir ruine avant d'avoir été terminée. Une partie du bâtiment était couverte à-peu-près; l'autre, faute de bois, n'avait pas de toit pour l'abriter; et quand les longues pluies ou les orages passagers tombaient du ciel en torrents, les planchers étaient inondés et l'eau filtrait dans les appartements humides et dégradés. La plupart des fenêtres, bouchées avec des claies de genêt et de fougère, attendaient les châssis qui manquaient à leurs baies, et une des portes était barricadée avec un vieux *hec* [1] derrière lequel étaient entassées de vieilles souches, pleines encore de terre et de cailloux. Le *franc bigre* ne pouvait plus couper dans la forêt les

[1] On appelle *hec*, en Normandie, une porte à claire-voie, placée indépendamment de la porte pleine, à toutes les maisons de la campagne. Ce mot est sans doute une corruption de *hèche*, sorte de barrière *dont on garnit les côtés d'une charrette, pour charroyer librement sans occuper les roues,* dit *le Dictionnaire des arts.*

arbres dont il avait besoin pour achever la construction commencée.

Autrefois, quand ses ouvriers travaillaient à élever cette demeure qui devait être si agréable, il se plaçait devant cette façade qui s'élevait rapidement, et les mains derrière le dos ou les bras croisés sur la poitrine, il regardait avec complaisance grandir d'heure en heure la demeure qu'il destinait à sa vieillesse et aux beaux jours de sa fille. Aujourd'hui, quand les hommes du village passaient, ceux qui s'ébahissaient naguère à la vue de ce quasi-manoir de gentilhomme, regardaient en souriant malignement la maison imparfaite, et l'ironie de ce sourire frappait comme une pointe de poignard le cœur du *franc bigre* et de sa femme.

Il faut en finir avec l'humiliation, lui dit-il un soir. Pendant que Marguerite dort, pauvre enfant qui a perdu l'avenir qu'elle devait avoir, j'irai dans un lieu solitaire de la forêt abattre un chêne que tu m'aideras à cacher sous des branchages et des mousses. Plus tard nous tâcherons de l'apporter ici. Par Dieu! le fermier Gervais ne me refusera pas plus ses chevaux et son chariot pour cette expédition, que je ne lui ai refusé mes bras et mes veilles quand, à la lueur douteuse du *soleil des loups* [1], il en a fait de semblables qui lui ont réussi à merveille.

Ah mon Dieu! s'écria la femme du bigre.

Cependant, déjà son mari tenait sa hache sur ses genoux, il en aiguisait le tranchant avec une pierre; et quand il se fut assuré qu'elle était en bon état, il mit la pierre dans sa poche, suspendit son fusil à son épaule par une bandoulière de cuir, enfonça son bonnet sur sa tête, et se levant il dit à voix basse, mais avec une expression dure de commandement: Allons, femme!

La pauvre femme, arrachée à ses rêveries, se leva aussitôt, regarda tendrement le lit où reposait Marguerite, poussa un profond soupir, et après avoir bien fermé la porte de la maison et mis la clef dans sa poche, elle s'assura, en donnant une secousse au loquet, qu'il n'y avait aucun danger à s'éloigner.

Le *bigre* et sa femme cheminaient silencieusement. Leurs pas ne faisaient d'autre bruit que celui de l'herbe qui craquait sous leurs pieds, ou des bruyères que brisait leur marche précipitée. Tout-à-coup, dans le fourré du bois, ils entendent comme quelqu'un qui s'avance à travers les branchages. Le *bigre* s'arrête, saisit sa femme par le bras, et lui dit brusquement, quoique bas: Halte.

(*La suite au prochain numéro.*)

[1] Les habitants des forêts appellent la lune *le soleil des loups*.

## DEUX VERS DE NAPOLÉON.

Tout le monde se souvient de l'inscription suivante qu'un bourgmestre de Hollande crut devoir placer sur un arc de triomphe élevé à la gloire de l'empereur:

Il n'a pas fait une sottise
En épousant Marie-Louise.

Napoléon n'eut pas plus tôt aperçu cette singulière inscription, qu'il fit appeler le bourgmestre: Monsieur le Maire, lui dit-il, on cultive les muses françaises chez vous? — Sire, je fais quelques vers. — Ah! c'est donc vous... — Prenez-vous du tabac? ajouta-t-il en lui présentant une tabatière enrichie de diamants. — Oui, sire, mais je suis confus... — Prenez, prenez; gardez la boîte et le tabac; et:

Quand vous y prendrez une prise,
Rappelez-vous Marie-Louise.

## LE CONSCRIT NORMAND.

Dans une escarmouche, un conscrit normand restait l'arme au bras. « Pourquoi ne tires-tu pas? lui dit son lieutenant en colère. — Et pourquoi que j' tirerais sur ces gins? i n'm'ont pas ren fait. » Au même instant son camarade tombe mort à son côté. « Comment, mon lieutenant, je crois que ces mauvais gins tirent à balle sur nous? — Eh! oui, imbécile..... et ils vont te tuer de même..... » Alors rien ne put arrêter l'ardeur du conscrit; il tira aussi à balle, et marcha contre l'ennemi avec intrépidité jusqu'à la fin de l'action.

## DEUXIÈME LEÇON DE GÉOGRAPHIE.

(Ain. — Suite.)

### CARACTÈRES, MOEURS, COUTUMES, etc.

Les habitants du département de l'Ain, laborieux et actifs dans la montagne, semblent moins vifs et moins industrieux dans la plaine. Leur caractère le plus prononcé est le calme et la patience. Leur imagination paresseuse est difficile à entraîner et à séduire, mais ils ont de précieuses qualités, une raison tranquille, un sens droit, une résolution ferme, un jugement sain. Sans être doués de cette bravoure audacieuse qui se jette témérairement au milieu des périls, ils sont de bons soldats, aptes à supporter la fatigue, ne se rebutant ni ne se décourageant par les difficultés, et arrivant sûrement au but après lequel ils ne courent pas. Le général Joubert [1], né dans le pays, appréciait les soldats bressans, et en faisait grand cas: « Ce sont, disait-il, des hommes d'une bravoure « tranquille, mais sûre, et pour peu qu'ils soient ani- « més, on peut compter sur leur brillante impétuo- « sité. » — Ce tempérament calme et froid garantit la pureté des mœurs du pays. Les passions y manquent de vivacité; mais les liens de famille y sont respectés et respectables. Enfin les habitants du département se montrent hospitaliers et prévenants envers les étrangers, quoique soigneusement attentifs à leurs intérêts; plus jaloux de conserver leur bien que de l'accroître, ils sont en toute occasion économes et ennemis des spéculations hasardeuses.

Dans la Bresse, les mariages se négocient presque toujours le verre à la main. Les paysans sont difficiles pour leurs alliances. Ils ne se regardent pas comme égaux entre eux; mais on remarque du moins avec plaisir que, dans leurs préjugés de famille, ce sont les vertus et la bonne réputation qui font la noblesse. Les familles dont un membre a été atteint par une condamnation flétrissante trouvent difficilement à s'allier avec d'autres; il en est de même des hommes qui *ont un nom*, c'est-à-dire qui passent pour sorciers. — Un usage ancien et respecté est de répandre du blé sur les deux époux lorsqu'ils rentrent dans leur maison en revenant de l'église. On leur souhaite ainsi prospérité et abondance. — Le mari promet ordinairement par contrat à sa femme une robe noire pour mettre à la Toussaint, le jour des Morts et lors des deuils de

[1] Voyez le Caméléon, n° 2.

famille. — Un charivari attend les nouveaux époux lorsque l'un des deux est un *veuf:* mais, en donnant un bal public, ils peuvent éviter ce désagrément. Le bal même s'appelle alors *charivar;* il est d'usage que l'ouverture en soit faite par les deux mariés, qui se retirent ensuite, s'il leur plaît.

Les enterrements sont toujours accompagnés d'un repas où l'on célèbre, en vidant les bouteilles, les grandes qualités du défunt. Il y a trente ans, dans plusieurs villages des bords de la Saône, on plaçait à côté du mort et dans sa bière quelques meubles ou ustensiles à son usage. Aujourd'hui, dans certaines communes, on tâche encore de mettre, en cachette du curé, une pièce de monnaie dans la bouche du mort, si c'est un adulte, et une *gobille* (petite boule) dans sa main, si c'est un enfant.

Les fêtes des villages, qu'on appelle *vogues*, consistent à boire et à danser, mais la plupart des danses locales sont lourdes et sans grace. La vielle et la cornemuse forment ordinairement l'orchestre de ces bals champêtres.

Le goût de la musique était autrefois généralement répandu dans la Bresse. Plusieurs villes avaient des compagnies d'amateurs de musique organisées militairement, avec de riches et brillants uniformes, et qui saisissaient l'occasion de toutes les fêtes nationales pour donner des concerts publics. Nous ignorons si ces associations agréables existent encore.

## COSTUMES.

L'habillement des hommes de la campagne est simple et commode. Des sabots ou de gros souliers; des bas de laine ordinairement de couleur grise, arrêtés par une jarretière de laine noire, ou, dans les journées de travail, de grandes guêtres de toile appelées *garaudes;* des culottes courtes et un tablier de peau blanche; une veste de drap de laine, recouverte d'un habit de toile noire, nommé *blaude :* tel est leur ajustement. Les plus aisés portent des *blaudes* de drap. Ils ont les cheveux lisses et un chapeau noir, à trois cornes, et dont l'aile rabattue garantit le derrière de la tête et du cou.

Le costume des femmes est gracieux et élégant : il se compose d'une robe de drap ordinairement de couleur bleue, d'un corset lacé par-devant, de manches larges à couleurs éclatantes; d'une jupe plus courte que la robe qu'elle recouvre, ornée de galons de soie sur les coutures; d'un tablier de cotonnade court et agréablement coupé. Les femmes portent des boucles d'oreilles et des colliers. Leur coiffure varie suivant les cantons : c'est tantôt un bonnet à fond étroit orné de dentelles, tantôt des cheveux relevés en chignon; mais la tête est toujours surmontée d'un chapeau noir, de forme plate, coquettement incliné sur le devant ou sur le côté, et orné généralement de rubans ou de galons d'or ou d'argent. Leur chaussure, suivant la saison, est des sabots, des souliers ou des galoches, avec des bas de laine, de coton ou de fil. — Les riches fermières mettent beaucoup de luxe dans leur toilette. Il n'est pas rare d'en rencontrer avec des vêtements décorés de galons précieux sur toutes les coutures, des tabliers de soie ou de belle mousseline, des bavolets et des bavettes garnies de dentelles, des bas à coins brodés et des souliers de couleur.

## LANGAGE.

On parle français dans toutes les villes du département. C'est le langage de toutes les classes; riches et pauvres tiennent à égal honneur de s'exprimer dans l'idiôme national. Le peuple des campagnes sait aussi parler français; mais généralement il parle patois. Le patois bressan est un mélange de celte, de latin et d'italien. L'empreinte celtique y est peu sensible, l'italien s'y montre plus souvent; mais le latin en constitue le fond. — Un des caractères distinctifs de ce patois est le retour fréquent de la terminaison o prononcé grave et très alongé. Cette terminaison se change en *a* long et ouvert dans le patois du Bugey. Les deux premiers versets de la parabole de l'*Enfant prodigue*, que nous allons citer, suffiront pour donner une idée du dialecte de la Bresse. « *On sartin zoumou ave deu gaçon. — Lou plu zounou dece à son pôre : mon pôre, baillô me la pourcion de bin qui me revin; et lou pôre fe lou partazou de son bin.* » Le langage du paysan de la Bresse est peu figuré. Il ne connaît pas les métaphores, et se contente de dire tout simplement sa pensée. Sa prononciation est d'ailleurs languissante, monotone, et rarement accentuée par une passion vive.

## NOTES BIOGRAPHIQUES.

Entre autres personnages distingués par leurs talents ou par le rôle qu'ils ont joué, le département a produit :

Claude de Seyssel, auteur distingué du 15e siècle, qui, après avoir été maître des requêtes sous Louis XII, devint archevêque de Turin. — Louis Duret, commentateur d'Hippocrate, médecin de Charles IX et de Henri III. — Honoré d'Urfé, marquis de Val-Romey, auteur du fameux roman de l'*Astrée*[1]. — Les deux Favre, seigneurs de Vaugelas, membres de l'Académie française. — Nicolas Faret, autre académicien du 17e siècle, plus connu par les satires de Boileau que par ses propres ouvrages. — Le savant Guichenon, auteur de l'*Histoire de la Bresse et du Bugey*. — Ozanam, mathématicien distingué, auteur des *Récréations physiques et mathématiques*. — Mademoiselle de Choin, femme renommée pour sa grace et pour son esprit, qui remplit auprès du grand dauphin, qu'elle épousa en 1699, la place de madame de Maintenon auprès de Louis XIV. — Le père Maillat, célèbre missionnaire, traducteur des *Grandes annales de la Chine*. — Le missionnaire François Piquet, qui sut acquérir une telle influence sur les naturels de l'Amérique septentrionale, que Duquesne disait : « L'abbé Piquet est plus utile en « Canada que dix régiments. » — Commerson, savant naturaliste, compagnon de Bougainville. — Carra, conventionnel et publiciste, un des premiers qui se soient, en 1789, consacrés au travail des journaux politiques. — Le général en chef Joubert, tué à la bataille de Novi, déja mentionné, ainsi que l'illustre médecin Bichat. — Le fameux astronome Lalande, aussi connu par sa science que par son goût pour les araignées. — Louis Dupuy, secrétaire de l'Académie des Inscriptions, savant distingué, mort du chagrin qu'il eut d'avoir été forcé de vendre sa bibliothèque. — Alexandre Goujon, membre de la Convention, proscrit du 1er prairial, qui, en présence de ses juges, échappa par un suicide courageux à l'arrêt porté contre lui. — Le professeur Richerand, un des médecins savants de notre époque. — Michaud, de l'Académie française, auteur du *Printemps d'un Proscrit*, et de l'*Histoire des Croisades*, homme d'esprit, poëte élégant, historien judicieux. — Le docteur Montègre, victime de la science, mort à Saint-Domingue, en allant faire des *Recherches sur la fièvre jaune*. — Girod de l'Ain, député; son fils, fondateur du bel

[1] La *Biographie universelle* fait naître d'Urfé à Marseille.

établissement agricole de Naz. — Riboud, ancien membre de l'assemblée législative, auteur de plusieurs écrits instructifs sur la Bresse. — Brillat-Savarin, membre de la cour de cassation, l'un des *pères* de la gastronomie en France, auteur de la *Physiologie du goût.* — Et enfin les généraux Dallemagne, Puthod, Sibuet, Robin, etc., etc.

### HISTOIRE.

La *Bresse*, le *Bugey*, le *Val-Romey*, et la *principauté de Dombes*, qui composent en grande partie le département de l'Ain, ont eu pendant long-temps une destinée commune. Sous les Romains, ces quatre provinces faisaient partie de la première Lyonnaise; sous les Bourguignons, elles furent incorporées au puissant royaume fondé par ces conquérants. La loi *Gombette* a conservé les conditions de l'établissement des vainqueurs dans le pays; on voit par l'article 54 que les Bourguignons eurent les deux tiers des terres avec le tiers des serfs, que le reste (un tiers des terres et deux tiers des serfs) continua d'appartenir aux anciens possesseurs : « *Eodem tempore populus noster, mancipiorum tertiam et duas terrarum partes accepit.* »

Cette contrée, comme toutes les autres parties des Gaules, avait eu à subir les invasions des peuplades septentrionales; mais les Bourguignons seuls s'y maintinrent; le reste passa comme un torrent, en ravageant tout sur sa route. — Au 8e siècle, les Sarrasins vinrent à leur tour inonder la France; on ne peut douter que leurs armées n'aient parcouru les rives de la Saône, qu'elles n'y aient même séjourné jusqu'à la victoire de Charles-Martel. On voit encore dans quelques localités des constructions que la tradition leur attribue, et les dénominations qu'elles portent se rattachent à cette origine. Plusieurs villages du département se sont formés des débris de ces armées; s'il faut en croire les érudits, on retrouve dans leurs habitants les caractères de l'organisation, de la langue et des usages des races mauresques.

Lorsque l'autorité des descendants de Charlemagne commença à s'affaiblir, les seigneurs particuliers s'emparèrent de la *Bresse;* les sires de Beaugé, sur-tout, s'en approprièrent une grande partie. En 1272, elle passa, sous le titre de comté, dans la maison de Savoie, qui la céda en 1601 au roi de France, en échange du marquisat de Saluces.

Le *Val-Romey*, en latin *vallis romana*, et le *Bugey*, après avoir eu pour maîtres les sires de Thoire et de Villars, tombèrent, comme la *Bresse*, en la possession des ducs de Savoie, soit par donation, soit par héritage, et furent également cédés, en 1601, à Henri IV, en vertu du traité de Lyon.

Quant à la *Principauté de Dombes*, qui avait fait aussi partie du royaume de Bourgogne, le sire de Beaugé d'abord, et ensuite celui de Beaujeu, s'en étaient emparés à la faveur des circonstances. Un mariage ayant mis cette principauté dans la maison de Bourbon, mademoiselle de Montpensier en était souveraine lorsque, pour obtenir de Louis XIV l'autorisation de rendre publique son union avec M. de Lauzun, on lui persuada d'abandonner *Dombes* au duc du Maine, fils légitimé du roi. La princesse fit ce sacrifice à l'amour; mais Louis XIV se contenta d'ouvrir à Lauzun les portes de la prison de Pignerol, ne voulut point reconnaître son mariage, et n'en garda pas moins pour son fils la principauté de Dombes.

Le pays de Gex, *gesiensis tractus*, complète le département. Ce pays a appartenu successivement à la maison de Joinville, au comté de Savoie, aux états de Berne et de Genève. Le duc de Savoie le céda à la France par le traité de 1601. Sous la république, il fut incorporé au département de l'Ain, et sous l'empire à celui du Léman. Sous la restauration, le pays de Gex fut réintégré dans le département de l'Ain, à l'exception de la zone qui longe le lac Léman, portion cédée par le traité de 1815 à la confédération helvétique, comme nécessaire à la communication de Genève avec la Suisse de la rive droite du lac.

### ANTIQUITÉS.

Les vestiges d'antiquités que renferme le département remontent à l'époque druidique. Ce sont des tombelles que l'on nomme *poipes* dans le pays, des pierrres levées, des haches de pierre, des médailles celtiques, des tombeaux, etc. On remarque parmi les *pierres levées* ou *plantées*, deux blocs verticaux d'une hauteur de quatre mètres, situés dans la commune de Simandre; et, parmi les médailles, une médaille gauloise de Vercingetorix, trouvée à Isarnore. — Dans un tombeau gaulois ouvert à Douvres, près d'Ambronay, se trouvaient deux squelettes dont les bras portaient des anneaux de bois et de cuivre réunis ensemble par une chaîne du même métal. Une médaille carthaginoise a été découverte sur la montagne du Niherme, commune d'Oyonnax : Annibal y est représenté en pied; il tient d'une main élevée un bâton de commandement, et de l'autre le lituus augural. — Les antiquités romaines sont des camps retranchés, des voies militaires, des aqueducs, des égouts, des bains pavés en marbre, des colonnes, des tombeaux, des autels votifs, des temples, etc. On cite comme des villes antiques aujourd'hui ruinées *Isarnore* et *Vieus*, où les vestiges de monuments anciens sont multipliés. — Quelques auteurs prétendent que la fondation d'Isarnore est due à une peuplade d'Ostrogoths. — On a trouvé, près de Bourg, une grande quantité de médailles de la colonie de Marseille. — On fait remonter à l'époque romaine, des tours, hautes et minces, qui paraissent avoir servi à transmettre des signaux, et qui se trouvent sur les lieux élevés.

Les antiquités qui appartiennent au moyen âge se composent de restes de fortifications attribuées aux Sarrasins, de monnaies bourguignonnes, d'une médaille d'Attila, du tombeau de l'empereur Charles-le-Chauve, d'un olifant ou cornet d'ivoire curieusement sculpté, trouvé près d'Ordonnaz, en 1784, etc., etc. — Parmi les édifices féodaux, les ruines du vieux château, à Château-Neuf, méritent une mention particulière. C'était le chef-lieu de la seigneurie de Val-Romey; il était situé sur le sommet d'un rocher, et environné de fossés profonds; les pans de murailles qui subsistent encore ont plus de cent pieds de hauteur sur quatorze d'épaisseur. Des arbres ont pris naissance sur le haut de ces ruines.

---

## BLANCHE ET NOIRE.

Un jour, à l'Institut, notre fameux peintre David s'étant amusé à tracer une négresse avec sa plume, sur son plioir, pria son ami Grétry d'écrire quelque chose au bas du dessin : Une blanche vaut deux noires.

---

## ABRÉGÉ DE LA VIE DE MOZART,

(Quatrième et dernier article.)

Vous avez peut-être entendu dire que Vienne est en Autriche ou en Allemagne ? Ne le croyez pas

Vienne est en Italie, peut-être du côté de Florence, peut-être même près de Naples et de la chaude mer de Sicile. Soyez bien sûrs que cette belle et riante ville, toute entourée, toute parsemée d'arbres verdoyants, toute hérissée d'églises peintes et dorées, de palais garnis de tableaux et de mosaïques, pleine de musique et de danse, n'est pas une cité allemande. Le ciel coloré et éclatant qui jette le soir de longs rayons rouges sur les montagnes de la Bohême, est un ciel d'Italie. Ces femmes avides de plaisirs, d'harmonie, de fleurs, élégantes, voluptueuses; ces femmes qui laissent échapper de leurs yeux quelques étincelles du soleil de Portici ou de Velletri, qui prononcent la vieille langue souabe avec le doux accent de la Toscane, ne sont pas non plus les filles des Huns et des Saxons. Tout ce que les invasions germaines ont enlevé à l'Italie, se retrouve dans cette douce et belle ville de Vienne. Les jeunes filles que les soldats impériaux ont arrachées aux plus nobles maisons, les familles illustres qu'ils ont gardées en ôtages; les divins chanteurs qu'ils ont liés à la queue de leurs chevaux, et traînés dans le nord pour se distraire dans leurs orgies; les statues, les peintures, tout est là; l'Allemagne n'a rien eu de ce butin : Vienne a tout pris, tout conservé; on dirait qu'on lui a apporté aussi le ciel sans nuages, l'air de fête et de joie, et les douces langueurs des molles latitudes méridionales. Ne cherchez plus les jeunes sénateurs de Venise et les nobles filles des doges sur les eaux dormantes des lagunes, dans l'obscurité des gondoles, ou sous les arceaux des longues galeries procuratives; les Montecchi et les Capuletti, les Foscari et les Doria, les Grimani, les Tiepolo sont dans les salons de Vienne; les femmes spirituelles de Milan sont à Vienne aussi; les savants et les seigneurs de Padoue, les ducs de Mantoue, les princes de Vérone, les divins musiciens de Crémone, les bouffons de Bergame, tout cela est à Vienne. Là est l'Italie entière, mais l'Italie riche, grasse et bien nourrie, sans marais pontins qui la dévorent, sans Vésuve qui la brûle; l'Italie sans Allemands qui l'oppriment et la dépouillent. Là vous trouvez cette élégance, ce goût des arts et des plaisirs, cette sûreté de commerce, cette facilité de vivre que la pauvre Italie n'a plus depuis long-temps; une noblesse sans morgue, douce et bonne enfant parceque rien de ce qu'elle a ne lui est contesté; et un mélange de sang, de mœurs et de races, qui donne une merveilleuse originalité à cette société unique au monde. On y voit des Polonaises de la Gallicie, fines, légères et moqueuses comme des Parisiennes; des grands seigneurs hongrois, glorieux comme des Gascons et naïfs comme des Suisses; des grandes dames autrichiennes, nées en Italie, élevées en France, qui savent tout Racine, tout Alfieri, tout Shakespeare, et qui pourraient à peine lire Schiller dans leur langue maternelle. Là les affaires se font en latin, les plaisirs en français, et les amours dans la langue du Tasse et de Pétrarque. Quant aux Allemands, j'ai bien ouï dire qu'il s'en trouve quelques uns à Vienne; mais je vous préviens qu'il faudra prendre quelque peine pour les rencontrer.

Établi dans Vienne, échappé enfin des cuisines de son patron l'archevêque; vivant avec Gluck et Haydn; reçu chez l'archiduc Maximilien, chez les Esterhazy, chez les Galitzin; doucement influencé par l'élégance, la joie qu'il voyait régner autour de lui; recevant tour-à-tour les impressions les plus opposées dans ses rapports avec les bourgeois les plus paisibles et les plus naïfs du monde et cette noblesse si vive et si animée, Mozart entra comme Raphaël dans une seconde manière. Sa musique devint plus variée, plus expressive, plus philosophique. *Alceste* et *Iphigenie*, qu'il étudia attentivement, lui révélèrent à lui-même des forces cachées, qui dormaient dans son ame, et qui se réveillèrent subitement. Gluck était un Bohémien comme Mozart; il avait comme lui ce don mystérieux de conception musicale que Mozart a dit souvent n'avoir trouvé jamais qu'en Bohême, et Mozart découvrit sans doute dans ses ouvrages des secrets qui resteront peut-être toujours entre eux deux. Mozart ne cache pas qu'il apprit aussi beaucoup de l'immortel Joseph Haydn, qu'il nommait son maître. Ainsi placé entre ces deux génies, l'esprit de Mozart put librement déployer ses ailes. Il reprit joyeusement sa plume, et écrivit sans s'arrêter *l'Enlèvement au Sérail*, *les Noces de Figaro*, *Don Juan*, *la Flûte enchantée*, *la Clémence de Titus*, une masse énorme d'oratorios, de canons, de messes, de cantates, de symphonies, et enfin son *Requiem*. En ce temps-là on pouvait se donner un singulier spectacle, à Vienne. Trois hommes se réunissaient de temps en temps à l'une des portes de la ville pour jouer aux quilles, grands joueurs tous trois, très âpres au jeu, mais un peu distraits, et fredonnant sans cesse, tout en poussant leur boule. L'un d'eux se nommait Mozart, l'autre Gluck, et le troisième Haydn. En sortant de là, les trois amis s'en allaient écrire ce qu'ils avaient composé en jouant aux quilles. La partie de quilles avait produit *Don Juan*, *Orphée* et le fameux *Stabat mater* qui égale celui de Pergolèse!

Mozart se maria pendant qu'il composait la musique de l'*Enlèvement au Sérail*. Il a répandu toutes les douceurs de la lune de miel dans sa partition. L'air du premier acte sur-tout exprime tout ce que Mozart éprouvait au fond de son ame. Depuis, Mozart a souvent rendu dans sa musique les sentiments les plus tendres et les plus délicats, mais jamais rien d'aussi intime ne lui a échappé. C'était comme une confidence que Mozart faisait au public. Plus tard, le compositeur arriva à une plus haute perfection sans doute, mais ces airs de l'*Enlèvement au Sérail*, il les préféra toujours comme le souvenir d'une heureuse époque. Les hommes tels que Mozart savent exprimer toutes les passions, et les trouvent ou les créent au fond de leur cœur, dès qu'il leur plaît de les rendre; et quand il composa le délicieux air de Cherubin, dans *les Noces de Figaro*, où ce vague besoin de sentir et d'aimer qu'éprouve le page, est exprimé avec tant de délire, Mozart était déja un père de famille très calme et très sérieux. Ce bon fils, ce bon père, cet honnête et fidèle époux, où trouva-t-il l'expression de débauche et de rouerie infernale qu'il a donnée à *Don Juan*? C'est là le don que les anges font aux poètes. Ils leur portent une clé du ciel et une clé des enfers, afin que rien ne leur soit caché.

Quitterons-nous ces hautes régions où s'épanouit le génie, pour révéler ses petites misères! dirai-je que Mozart, qui avait charmé Vienne par son opéra, fut arrêté au moment de son départ pour Saltzbourg, où il voulait voir son père, non par l'enthousiasme de tout un peuple, désolé de voir son musicien chéri lui échapper, mais par un créancier qui réclamait impitoyablement une dette de trente florins. Mozart n'avait pas trente florins!

Mozart qui manquait de trente florins pour payer ses dettes, se mit alors à composer en toute hâte un ouvrage qui l'occupa jour et nuit. Vous croyez que Mozart écrivait pour son créancier? Nullement. Il travaillait pour satisfaire les créanciers de Haydn, son ami, qui était au lit malade, et qui ne pouvait

remplir l'engagement qu'il avait pris de livrer deux duos pour violon et basse. Le créancier de Haydn était pressant; il menaçait de réclamer le prix de ces duos qu'il avait payés à Haydn; et Mozart qui apprit cette circonstance en allant visiter son malade, rentra aussitôt chez lui, et se mit à l'œuvre avec tant de vigueur, que les duos parurent bientôt sous le nom de Michel Haydn. Ces deux duos sont des chefs-d'œuvre, dignes de Haydn et de Mozart, et jamais celui-ci ne les publia dans ses écrits. Ils furent religieusement conservés, comme un monument d'amitié et de dévouement, dans les œuvres de Haydn. Commencez-vous maintenant à connaître et à comprendre Mozart et sa musique?

Après cela, Mozart fit *les Noces de Figaro*. Dites-moi lequel a montré le plus d'esprit, de Mozart ou de Beaumarchais; car nous n'en sommes plus à savoir gré à Mozart de sa haute poésie et de son génie. Mais qu'il ait lutté de malice et de gaîté avec le plus vif et le plus mordant écrivain du dix-huitième siècle, lui, lourd et épais Allemand, gauchement tombé du fond de la Bohême dans les antichambres des grands seigneurs de Vienne; qu'il ait encore plus légèrement dessiné ce minois chiffonné de Suzanne, donné un regard encore plus langoureux à la tendre et délaissée Rosine; qu'il ait fait du page Chérubin un enfant encore plus tourmenté de ses seize ans, plus ardemment dévoré d'un mal qu'il ignore, c'est là ce dont il faut s'étonner, car c'est tout au moins une chose inattendue que de trouver dans le même homme la grandeur de Corneille, la verve philosophique de Molière et la folie de Beaumarchais.

Après cela, *Don Juan!* Mais je ne veux pas dire aujourd'hui un seul mot de *Don Juan*.

*Don Juan* épuisa les forces de Mozart. Le génie même a ses limites. Dès ce moment cet esprit vigoureux diminua chaque jour. Mozart devint triste et sombre, il parla sans cesse de sa fin prochaine, et il n'avait conservé d'énergie que pour composer sa musique. Ses derniers morceaux sont admirables. Près de s'éteindre, la flamme divine qui l'animait jetait une clarté plus vive. Il n'est pas d'enfant à qui sa nourrice n'ait conté l'histoire du *Requiem* de Mozart. Peu de temps avant le couronnement de l'empereur Léopold, un inconnu présenta à Mozart une lettre sans signature, par laquelle on lui demandait s'il voulait se charger de la composition d'un *Requiem*, pour quel prix il voulait le faire, et à quelle époque il le livrerait. Mozart qui ne faisait rien sans consulter sa femme, lui montra cette singulière lettre, et lui manifesta l'envie de s'essayer dans ce genre solennel, d'une teinte encore plus grave que les morceaux d'église qu'il avait faits jusqu'alors. Mozart fixa le prix de son travail, et pria le messager de lui faire connaître la personne à qui il devait remettre le *Requiem*. Quelques jours après, l'homme reparut, apporta le prix demandé, et dit à Mozart qu'il viendrait à l'époque déterminée chercher son ouvrage. Mozart reçut l'ordre de se rendre à Prague pour y composer *la Clémence de Titus*, pour les fêtes du couronnement de l'empereur. Au moment où il se disposait à monter en voiture avec sa femme, l'inconnu se présenta à la portière comme un spectre, tira Mozart par le pan de son habit, et lui demanda le *Requiem*. Mozart s'excusa en alléguant la nécessité de partir subitement, et promit de l'achever à son retour. Il travailla à son opéra dans la voiture, pendant tout le voyage, et l'acheva dix-huit jours après son arrivée. A son retour, il tomba sérieusement malade, et s'écria plusieurs fois, les larmes aux yeux, qu'on l'avait empoisonné. Il continuait cependant de composer son *Requiem*, en disant qu'il servirait à ses funérailles. Ce travail l'affecta tellement et augmenta si fort ses idées sombres, qu'il fallut lui arracher la partition des mains. Le jour de sa mort, il se la fit apporter de nouveau sur son lit, la parcourut plusieurs fois en versant des larmes, indiqua à son ami Sussmaier la manière de la terminer, et s'écria: « N'avais-je pas raison en disant que j'écrivais pour moi ce *Requiem?* » Ce fut le dernier adieu qu'il adressa à son art chéri. Il mourut en tenant cette partition dans sa main. Son dernier mouvement fut d'enfler ses joues pour indiquer le passage du *Requiem* où il fallait placer les trombones.

Aussitôt après sa mort, l'inconnu se présenta dans la maison, demanda le *Requiem* tel qu'il était et l'emporta. Tous les efforts qu'on fit depuis pour connaître cet homme furent inutiles.

Mozart fut enseveli dans le cimetière de l'église Saint-Marc, son corps jeté dans la fosse commune, ses ossements confondus avec les ossements de la classe la plus obscure et la plus pauvre; et en 1808, quand on voulut les retrouver et les placer sous une tombe digne de lui, il fut impossible de les reconnaître. Misérable fin après une misérable vie!

Les restes de Mozart pourrissent ignorés dans le coin d'un cimetière de Vienne, mais depuis quarante ans le monde entier écoute religieusement ses derniers accents, et aujourd'hui encore, Paris, cette ville où Mozart fut si méconnu, où on le laissa se geler dans les antichambres, où l'on ne daignait pas mettre d'accord le piano sur lequel il exécutait ses immortelles pensées, Paris, après avoir admiré depuis tant d'années son chef-d'œuvre, se prépare à accourir tout entier pour l'entendre de nouveau et le voir représenté avec une magnificence digne de l'œuvre et de l'enthousiasme qu'elle excite. Que de révolutions ont passé dans cette ville depuis que Mozart l'a quittée avec douleur et désespoir! que de grandes renommées ont été détruites! que d'œuvres réputées sublimes ont été repoussées avec dédain! Mozart presque seul est resté jeune, seul il a conservé toute sa grandeur et sa gloire, parcequ'il a été vrai et qu'il a parlé au cœur de l'homme au lieu de s'adresser à ses sens. *Don Juan*, représenté en français à l'Opéra, est un évènement comme le serait la représentation d'une tragédie de Racine ou de Corneille perdue depuis un siècle et découverte un beau matin. Nous avons retrouvé *Don Juan* en Allemagne, et nous l'avons repris comme Molière reprenait son bien. Mozart lui-même, qui nous dédaignait, nous donnerait *Don Juan* aujourd'hui; mais il n'a pas fallu moins de trente ans d'efforts et d'études pour nous en rendre dignes.

---

Un observateur a fait le calcul qu'il existe en France, 1,700,843 médecins; et d'après un autre calcul, qu'on dit très exact, il n'y aurait que 1,400,651 malades. D'un autre côté, il y a 1,900,403 avocats, et les rôles ne portent que 998,000 causes à plaider. Si les 902,403 avocats oisifs ne tombent pas malades de chagrin, voilà 300,192 médecins qui vont rester les bras croisés.

---

## EXPOSITION

### DES PRODUITS DE L'INDUSTRIE FRANÇAISE.

(2e article.)

La salle nº 1 (côté des Champs-Élysées et du Garde-Meuble) contient les machines et les métaux ouvrés

ou non, les marbres, les poteries, les tapis vernis, les voitures, les instruments d'agriculture ou propres aux manufactures et aux arts, la serrurerie, enfin les outils en tout genre. C'est la moins brillante; mais c'est là que se trouvent les moyens principaux d'exécution dont les résultats font l'ornement des autres salles.

La salle n° 2 (en face de la précédente et du côté de la rivière) renferme les *produits divers*, dont la nomenclature effraierait nos lecteurs, et dont nous nous bornerons à désigner les principaux : produits chimiques, couleurs, typographie, gravure, lithographie, tabletterie, coutellerie, chapellerie, verrerie, parfumerie, cuirs, substances alimentaires, billards, etc., etc.

Dans la salle n° 3 (terre-plain à gauche en sortant des Tuileries), se trouvent les tissus de toute espèce, et les matières premières servant au tissage.

La salle n° 4 (en face de la précédente et du côté de la rue Royale) renferme les objets de luxe : les bronzes, l'orfévrerie, la bijouterie, les instruments de musique, les cristaux, les porcelaines, l'ébénisterie, les tableaux, les instruments d'optique et de précision, les armes diverses, les tapisseries des Gobelins et de Beauvais, les lampes et appareils d'éclairage, etc.

Cette nomenclature est celle que nous trouvons dans le livret ou catalogue de l'exposition; mais il ne faut pas trop s'y fier, car on rencontrera de l'horlogerie dans les salles n^os 1 et 4, des poteries dans les salles n^os 1 et 2, des tapis vernis dans les deux mêmes salles, et probablement bien d'autres irrégularités du même genre, que le temps ne nous a pas encore permis de remarquer.

Il paraît que, depuis le 1^er mai, il est arrivé des départements et de l'étranger vingt mille personnes à Paris. Les produits de la fabrique lyonnaise commencent à arriver. Vers le 15 mai, la galerie supplémentaire construite pour Lyon fut achevée et en partie remplie. On a à regretter l'absence des produits d'un nombre assez considérable de fabricants lyonnais. Saint-Étienne est aussi fort en retard. Outre le pavillon construit pour Lyon et Nîmes, et celui que la fabrique de tapis d'Aubusson a fait élever à ses frais, on a encore été obligé d'élever, dans l'une des cours, un troisième pavillon supplémentaire pour abriter les instruments aratoires qu'on n'a pas pu placer dans les grandes galeries destinées aux machines. Ainsi quatre pavillons de chacun soixante-quinze mètres de longueur sur cinquante mètres de largeur, n'auront point suffi pour contenir les chefs-d'œuvre enfantés par la France industrielle dans une période d'émeutes et de guerre civile.

### SALLE DES TISSUS. (N° 3.)

Ce n'est ni par caprice ni par hasard que nous commençons par attirer l'attention de nos lecteurs sur cette branche de l'industrie nationale; mais bien parceque nous la considérons comme l'une des plus importantes parmi celles qui sont représentées à l'exposition. La fabrication des tissus de toute espèce entre pour plus d'un quart dans la production générale de la France, et pour un tiers au moins dans ses exportations. Ainsi, en 1831, tandis que la somme totale de nos produits bruts ou manufacturés exportés s'élevait à 645,836,164 fr., les tissus figuraient dans cette somme pour 273,130,647 fr. Lyon, Nîmes, Avignon, etc., etc., livrent tous les ans à la consommation pour plus de 150,000,000 fr. de tissus de soie. Les produits de l'industrie cotonnière s'élèvent de 5 à 600,000,000 fr.; et les seules villes d'Elbeuf, de Louviers et de Sedan fabriquent tous les ans plus de 5,000,000 d'aunes de draps, dont la valeur ne saurait être arbitrée au-dessous de 120,000,000 fr. Ces simples indications nous paraissent suffisantes pour justifier la préférence que nous avons accordée à cette branche si importante de notre industrie.

Ne sont-ce pas en outre ces riches tissus de soie, ces élégantes impressions de Mulhausen, ces mille étoffes de fantaisie brochées ou unies, où la soie, le coton et la laine se trouvent combinés avec tant d'art, qui nous placent à la tête de toutes les nations industrielles pour le goût et l'élégance, qui nous permettent, sur les marchés extérieurs, de soutenir la concurrence de l'Angleterre, et d'être souvent pour elle des rivaux redoutables? Nous sommes loin de prétendre que les autres produits de notre industrie ne contribuent pas à accréditer et à soutenir cette réputation; de leur nature ils sont moins en saillie que tout ce qui est objet de toilette ou de simple habillement.

On parle sans cesse de la supériorité des Anglais pour leurs manufactures de coton. Nous serons les premiers à la reconnaître : leur fabrication est vingt fois plus considérable que la nôtre; ils approvisionnent tous les marchés du globe. Eh bien ! malgré cela, c'est à notre industrie que le monde fashionable de l'Angleterre a recours. Dans la belle saison, si vous vous promenez à *Regent's Park*, à *Hyde-Park*, vous verrez que toutes les élégantes de Londres ne portent que des tissus français. Il en est de même à Vienne, à Berlin, à Madrid et à Saint-Pétersbourg. Par-tout ce sont nos étoffes, nos dessins, nos couleurs qui prévalent. Or, cette préférence accordée à nos produits n'est due qu'au goût exquis, qu'à l'infatigable activité de nos manufacturiers.

La fabrication des châles a aussi fait de grands progrès, tant pour la diminution du prix que pour la qualité, la richesse du dessin, et la variété des nuances. L'introduction des châles de l'Inde a donné à nos fabricants la facilité d'étudier les procédés des tisseurs hindous; mais la supériorité de nos mécaniques les a dispensés de s'astreindre strictement aux procédés lents et minutieux de l'Asie, qui ne peuvent convenir qu'à une nation où le prix de la main-d'œuvre est très réduit. Ainsi nos fabricants sont parvenus à imiter parfaitement les châles de l'Inde au *lancé*. La manière européenne au *lancé* consiste à passer un fil de trame tout entier pour obtenir souvent un seul point colorié, l'*endroit;* tout le reste doit être coupé à l'*envers*. Il est vrai que ce procédé, dans le principe, donnait au châle de la lourdeur; mais depuis l'invention de la tondeuse mécanique, au moyen de laquelle on est parvenu à découper l'*envers* avec la plus grande précision, nos châles français peuvent rivaliser avec ceux de l'Inde, en finesse, en légèreté et en souplesse.

L'industrie cotonnière n'est pas restée en arrière dans cette marche de progrès vers le beau, et d'abaissement dans les prix. L'introduction de l'impression au rouleau chargé de deux ou trois couleurs, a permis aux fabricants de l'Alsace d'établir des dessins très riches, très variés et très corrects à un prix bien inférieur à celui auquel ils vendaient les mêmes qualités de toiles imprimées au moyen de rentrures. Mais les industriels de l'Alsace viennent d'ajouter encore une nouvelle branche à leur fabrication, qui prendra bientôt un grand développement; c'est l'impression sur soie, sur batiste et sur mousseline de soie. On ne peut rien voir de plus fini; les couleurs sont très habilement nuancées, et les bouquets de fleurs imprimés sur satin rivalisent presque avec les productions du pinceau de Redouté. Ces étoffes, qui ne conviennent qu'aux grandes fortunes, seront sans doute très re-

cherchées, car elles ne peuvent être portées que par un très petit nombre de personnes.

Mais tous ces tissus dont nous venons d'indiquer la supériorité, ne peuvent s'obtenir qu'au moyen de matières premières très habilement élaborées, et qu'avec des fils d'une délicatesse extrême. Deux producteurs de laine ont seulement envoyé quelques échantillons; le coton en rame n'était point, comme on le pense bien, exposé, puisque ce n'est pas un produit indigène; nous sommes donc réduits à garder le silence sur cet objet. Mais occupons-nous des progrès des filatures.

Malgré les revers qu'a éprouvés cette industrie en 1823 et 1825, par suite d'entreprises mal conçues, malgré les difficultés sans nombre qu'elle a eu à vaincre par suite de l'inexpérience des entrepreneurs, les divers genres de filatures, depuis 1827, ont fait cependant, grace à la mécanique, d'immenses progrès, dont les résultats ont contribué à diminuer le prix des tissus. Il ne sera donc pas sans intérêt de consigner ici quelques faits qui attesteront ces progrès. En 1827, les numéros de coton filé les plus élevés étaient le 220 et le 230; cette année nous avons remarqué des 310, et même des 340: ainsi le progrès a été de 30 pour cent. Mais sait-on bien ce que représentent ces chiffres abstraits, ce qu'ils servent à exprimer? Quelques éclaircissements à cet égard ne seront pas sans doute inutiles. Le chiffre 340, indiqué sur un écheveau ou une bobine de coton, veut dire que le kilogramme de coton dont elle provient a fourni un fil de 340,000 mètres de longueur, 85 lieues! Ainsi, 19 kilogrammes suffiraient pour décrire le rayon de l'équateur terrestre, dont l'étendue est de 6,375,750 mètres. La laine, quoique moins divisible que le coton, s'est aussi prêtée aux efforts persévérants de nos filateurs : avec un kilogramme de laine ils ont obtenu un fil de 52,800, et avec un kilogramme de coton ils ont obtenu un fil de 300,000 mètres. C'est avec des fils si ténus que l'on fabrique des tissus admirables dont on ne peut se rendre compte qu'en les examinant à la loupe. Et cependant tous ces prodiges sont exécutés avec la même machine qui file des câbles, qui affronte les vagues de l'Océan, ou qui entraîne sur nos routes, avec la rapidité de l'éclair, des voitures chargées de plusieurs milliers.

## MAITRE ET VALET.

Le comte de Mirabeau, frère du célèbre orateur de l'Assemblée constituante, connu sous le nom de Mirabeau-Tonneau, fit venir un matin son valet-de chambre. — Tu es fidèle, lui dit-il, tu es zélé : en un mot, je n'ai qu'à me louer de tes services... Mais je te chasse. — Pourquoi, monsieur le comte? — Malgré nos conventions tu te grises les mêmes jours que moi. — Est-ce ma faute, monsieur le comte? vous vous grisez tous les jours.

Le comte ne trouva pas de réponse à ce judicieux argument et garda son valet-de-chambre.

---

Tous les noms de pays, villes, îles, mers de la Grèce, actuellement existants, ainsi que ceux qu'ils avaient reçus par suite de l'invasion des barbares, vont être changés et reproduits conformément à la géographie antique de ce pays.

## LE GRAND VENEUR.

(Tradition.)

Dernièrement je demandais à un vieux garde-chasse de la forêt de Fontainebleau, l'origine du nom de Grand-Veneur attribué à une route de cette forêt; voici ce qu'il me répondit : François I^er^ était venu chasser à Fontainebleau; il poursuivait un cerf qui lui échappait sans cesse et que ni lui ni aucun des siens n'avaient pu blesser encore. Le roi, furieux de ne pouvoir atteindre l'animal, piqua vivement sa monture, en prononçant cette exclamation : Diable! Aussitôt lui et sa suite se trouvèrent environnés d'une vapeur épaisse; un chasseur vêtu de noir, grand et aux regards enflammés, ajusta le cerf, qu'il tua, en prononçant ces mots : Amendez-vous! que les gens de la suite du roi traduisirent par ceux-ci : M'entendez-vous? Cette apparition effraya François I^er^, qui commanda aux savants de son temps de l'expliquer; ce qu'ils ne purent faire.

La même aventure, ajouta le garde-chasse, arriva à Henri IV et au même endroit; il courait le sanglier lorsqu'un grand bruit de meutes et de cris humains se fit entendre comme si une autre chasse venait au-devant de la sienne : le Grand-Veneur, car c'était lui, approcha, frappa la bête et dit au roi : Qu'en pensez-vous? Henri, comme on sait, était brave; il eut cependant une peur horrible. Le Qu'en pensez-vous? du chasseur noir le poursuivait sans cesse, et il ne se calma un peu que quand les grands seigneurs qui giboyaient avec lui furent parvenus à lui faire comprendre que l'ombre mystérieuse avait dit : En mangez-vous? et non Qu'en pensez-vous? Henri ne revint cependant jamais, dit-on, chasser à Fontainebleau. Depuis, on n'a plus entendu parler du mystérieux Grand-Veneur, dont la tradition ne peut s'expliquer que par l'audace de quelque braconnier et par l'ignorance des temps.

## DEUX CÉLÉBRITÉS DANS UNE BARQUE.

Il y avait une fois sur le golfe de Naples une barque, dans cette barque deux promeneurs qui se connaissaient depuis le bord de l'eau. L'un était petit, maigre et blond; l'autre était boiteux. Pour se parler, ils parlèrent de la barque, du golfe, et probablement encore du profil du Vésuve. Le boiteux dit au petit : « Il me paraît que vous vous occupez de peinture? » Ce à quoi le petit répondit : « J'essaie. » Et naturellement le desir vint au boiteux de savoir le nom du petit blond qui semblait raisonner bien juste d'un art qu'il essayait.

Le petit blond, c'était le peintre du Mazeppa aux loups et du Mazeppa aux chevaux, M. Vernet, qui avait bien fait de choisir cette barque-là plutôt qu'une autre, pour épargner au boiteux les frais d'une épître, car le boiteux était lord Byron.

A. P. BARBIEUX.

PARIS. — JULES DIDOT AINÉ, BOULEVART D'ENFER, N° 4.
Imprimé par W. Clowes, Duke-Street, Londres, pour Henry-Hooper, 13, Pall mall East.

# LE CAMÉLÉON,

Nº 7. JOURNAL NON POLITIQUE. 26 Juillet 1834.

Prix : 4 sous. PARAISSANT TOUS LES SAMEDIS. Price 2 d.

## LE FRANC BIGRE.

(Suite et fin.)

C'est un garde, dit la pauvre femme tremblante.

Silence! reprend son mari en lui serrant plus fortement le bras.

A peine s'ils respiraient l'un et l'autre.

Bientôt ils voient venir à eux un étourdi chevreuil qui bondissait dans le taillis. Dieu soit loué! s'écria le *bigre*, et il jeta sa hache par terre, prit son fusil, l'arma; et quand le chevreuil passa près de l'endroit où ils étaient comme deux statues immobiles, il tira son coup, l'imprudent! et le gracieux animal vint tomber en culbutant à ses pieds.

Femme, dit alors le *bigre*, prends ce chevreuil, porte-le à la maison; il y a long-temps que nous n'aurons fait un aussi bon repas que demain. Je suis seul à l'ouvrage. Voilà une chasse qui est de bon augure. Au revoir!

La femme, en soupirant, ramassa le chevreuil, le chargea sur ses épaules, et elle quitta son mari, qui s'enfonça de plus en plus dans la forêt.

Elle lui avait dit aussi *au revoir;* mais si dans l'expression des paroles du *bigre* il y avait eu de la gaîté, celle des paroles de sa femme était pleine d'une profonde tristesse. Il y avait plus de pressentiment dans son ame que dans celle de son mari.

Cependant le coup de fusil, au milieu de cette nuit paisible, avait retenti dans tous les échos, et, répété ainsi de proche en proche, était arrivé aux oreilles d'un garde aux aguets. Animé par ce bruit inattendu, vite il s'avance vers le lieu d'où il est parti, et ne tarde pas à rencontrer, dans un sentier peu fréquenté, la femme du *bigre* qui retournait chez elle, courbée sous le poids du chevreuil encore palpitant.

Ah! coquine, s'écrie-t-il, je te tiens! et en la reconnaissant, il fut étonné de voir que c'était la femme du *bigre*. C'est égal, dit-il, en prison! Il faut un exemple, et mieux vaut vous qu'un autre; on verra qu'on ne ménage personne. La forêt est dévastée par les *braconniers* [1], qui n'y laisseront pas un arbre si on les laisse faire: ils font une guerre terrible au gibier, guerre à eux!

Je n'ai pas tué ce chevreuil, répondit la pauvre femme toute confuse; je l'ai trouvé mort dans mon chemin, et je l'ai ramassé. Si j'ai eu tort, le voilà, prenez-le. Comment l'aurais-je tué? Je suis sans arme.

En prison! reprit encore le garde, en la prenant de nouveau par le bras; et elle le suivit sans rien dire, dans la crainte que, si on allait chez elle à cette heure de la nuit, son mari, n'y étant pas, ne fût compromis par son absence même.

[1] *Braconnier* est formé du vieux mot *bracon*, qui signifiait *branche*, parceque les *braconniers* étaient plutôt dans l'origine des dévastateurs de forêts, cassant et brisant *les branches* des arbres, que des chasseurs en fraude occupés de la destruction du gibier. *Braconarius* se trouve en ce sens dans une charte d'Henri II, roi d'Angleterre, citée dans le *Monasticum anglicanum*, tom. 2, pag. 283.

Oh! la prison, ce fut pour elle un coup terrible. Elle était là, seule, pleurant sur la paille du cachot, songeant à Marguerite, qui allait être déshonorée, et à son mari, qui ne supporterait jamais une semblable humiliation, lui, si fier et si vindicatif. Son unique consolation, c'était de baiser avec confiance la croix d'or qui pendait sur sa poitrine, attachée à un collier de velours.

Le jour approchait où elle devait paraître en public pour être jugée, pour être condamnée sans doute, pour entendre cette condamnation tomber sur elle de la bouche sévère du juge. Elle en étouffait de honte; mais quand vint l'heure du jugement, la femme du *bigre,* qui n'avait jamais voulu compromettre son mari dans cette affaire, ne gisait plus sur la paille du cachot. La terre des morts couvrait sa triste dépouille; elle n'avait pas été condamnée.

Quand le *bigre* apprit que sa malheureuse femme était morte, morte en prison, on put croire qu'il allait devenir fou, d'une folie furieuse. Il n'y eut que les tendres caresses de Marguerite qui adoucirent son désespoir: elles le calmèrent; mais elles ne le guérirent pas. On ne le voyait plus. Le dimanche seulement, il sortait avec Marguerite pour la conduire à l'église du village; puis, il rentrait, ne parlait presque pas, embrassait sa fille, qui grandissait et embellissait à vue d'œil, et, hors à elle, semblait ne prendre intérêt à rien dans ce monde.

Quelques uns le plaignaient, le pauvre homme, tant il était malheureux; mais quelques autres aussi le méprisaient positivement à cause de ce malheur où il était tombé [1]. En général, il était devenu pour tous un objet d'effroi; il était si sombre, si taciturne, qu'on le redoutait; il y avait, dans son regard, de la vengeance et de la mort, et personne n'osait lui parler de ses peines ni lui offrir des consolations. Son isolement aigrissait sa douleur, et nourrissait les haines qui couvaient dans son sein.

Bientôt la forêt devint un objet de terreur; on n'y était plus en sûreté; il semblait que ce fût elle qui fût devenue meurtrière, car on n'y découvrait pas de meurtrier. La nuit, de tous côtés, du haut des arbres, du fond des ravins, du creux des fossés, de derrière les rochers, du milieu des cépées touffues, sifflaient des balles invisibles qui frappaient toujours juste ceux à qui elles étaient destinées. Les gardes succombaient tous; les plus intrépides n'osaient plus s'aventurer dans l'épaisseur des bois. Il se répandait sur ces morts fréquentes et violentes d'étranges histoires. Elles étaient annoncées par les sinistres concerts d'une multitude de chouettes menaçantes. Les balles qu'on trouvait dans les chairs déchirées des blessés ou des mourants étaient, disait-on, enchantées. Elles étaient d'un plomb sulfureux dont la couleur et l'odeur donnaient d'effrayants soupçons. Plus d'une fois le nom du diable avait été murmuré quand une nouvelle victime

[1] Il est vraisemblable que c'est à ce moment de la décadence des *bigres*, que les mots *bigre* et *bigresse* sont devenus des termes injurieux, et un jurement populaire de mépris.

tombait sous le coup fatal, et vraiment il y avait quelque chose d'infernal dans cette constance horrible à commettre tant de meurtres.

La justice réunit ses efforts à ceux d'une maréchaussée infatigable, et qui se mêlait aux inutiles battues des gardes et des hommes du voisinage; mais ses efforts furent sans résultat. On soupçonna un pauvre diable, berger des environs, qui avait une vieille réputation de sorcellerie. On le surveilla, on l'arrêta, on l'interrogea, on fouilla sa cabane des champs et sa chaumière du village. Tout cela ne produisit rien. On ne trouva chez lui, qui pourtant sentait furieusement le fagot, que quelques innocentes recettes de médecine, quelques liqueurs qu'il appelait des *philtres*, quelques livres inintelligibles d'astrologie; et tout ce que les témoins qu'on lui confronta purent déposer de plus grave contre lui, c'est qu'il avait dit la bonne aventure aux jeunes filles, qu'il savait des *paroles* puissantes, et qu'il avait jeté des *sorts* sur quelques maris jaloux. On rit, et on le mit en liberté. On l'avait trouvé plus fin que coupable, et ses accusateurs avaient semblé plus méchants que véridiques.

Ce qui déposait sur-tout en sa faveur, c'est que pendant sa captivité les meurtres de la forêt n'avaient pas discontinué. On ne savait plus que faire, on ne savait plus que penser.

Marguerite avait atteint ses dix-huit ans; elle était fraîche et jolie : c'était un aimable assemblage de candeur et d'innocence. Sa tristesse la rendait intéressante, et ses grands yeux bleus voilés de leurs longues paupières brunes avaient un charme qui devait être plus puissant que toute la magie du vieux berger. Aussi tous les garçons d'alentour l'aimaient. Personne ne lui parlait pourtant. Qui l'aurait osé? Le *bigre*, avec son air sombre et sa voix de sépulcre, faisait peur à tout le monde.

Un soir qu'elle était allée au presbytère pour y parler au curé, respectable vieillard émerveillé de sa douceur d'ange, et de sa résignation de sainte, elle rencontra un jeune garde, beau garçon de vingt-cinq ans, qui se hasarda, tant il l'aimait, à lui faire l'aveu de son timide amour. Marguerite rougit, ne répondit rien et continua son chemin.

Malheureusement son père était là, rôdant comme un spectre, caché par l'ombre d'une haie épaisse; il entendit ce naïf aveu d'amour. Un garde, un ennemi aimer sa fille! Cet amour lui parut une insulte. Ma fille! à lui! murmura-t-il. Non. O ma pauvre femme! ajouta-t-il, et quelques larmes brûlantes coulèrent dans les profonds sillons que la douleur avait creusés sur ses joues livides et amaigries.

Le sang lui monta au visage, ses yeux étincelèrent, il trembla de colère, et il arriva chez lui aussitôt que sa fille, émue d'une tout autre émotion; il l'embrassa sans lui parler, comme cela lui arrivait souvent, et revint plus rêveur et plus pensif que jamais.

Les désastres de la forêt continuaient cependant à augmenter les alarmes des environs. La nuit même on devait, avec mystère, s'embusquer de tous côtés pour surprendre celui dont les balles meurtrières avaient causé tant de deuils et de ravages. Personne n'avait ébruité le secret. Tous ceux à qui on l'avait confié en avaient senti l'importance. Le *bigre*, qui ne communiquait avec personne, l'ignorait entièrement.

Quand il fut rentré chez lui, il ferma brusquement le verrou de sa porte, alluma une lampe, souleva le pan d'une vieille tapisserie, tira d'une cachette un fusil qu'il démonta pièce à pièce; il les nettoya avec grand soin, les remit en place, arma le chien d'une pierre neuve, et, en le chargeant, il dit : Le diable fera encore cette nuit des merveilles! Ces paroles furent accompagnées d'un épouvantable sourire.

Ah! mon père, dit Marguerite, me laisserez-vous toujours ainsi seule toutes les nuits! En votre absence, je meurs de frayeur. Je perds le sommeil; et la nuit dernière, il faut que je vous le dise, à peine étais-je endormie, je me réveillai en sursaut, et savez-vous ce que je vis? ma mère! Elle était triste comme l'ombre qui sort d'un suaire; elle se baissa vers moi, me donna un baiser glacé, et me dit avec une voix de la tombe, une voix que nous autres vivants ne saurions imiter : Malheur!

C'est ce que je viens de raconter à monsieur le curé, qui demain dira une messe pour détourner ces tristes présages. Vous y viendrez, n'est-ce pas, mon père?

Laisse-moi, reprit le *bigre*, qui ne voulait pas se laisser attendrir. L'insolent!..... Lui!..... O ma chère Marguerite!.... Adieu!.... Demain, au milieu des hautes herbes du cimetière, une fosse de plus aura été creusée.... Et il s'éloigna en jetant devant lui un regard menaçant, et serrant son fusil contre son cœur.

Marguerite se mit à pleurer. Elle ne se coucha pas, tant il y avait de terreur dans son ame; il lui aurait été impossible de dormir. Le calme qui régnait autour d'elle contrastait avec le trouble de ses sens, et augmentait son effroi : à peine si elle respirait.

Tout-à-coup ce lugubre silence de la nuit est interrompu par la détonation d'une arme à feu qui retentit dans le lointain; ensuite plusieurs coups de fusil partent à-la-fois. Ah! mon Dieu! s'écria Marguerite, malheur! C'était le mot que l'apparition de sa mère avait prononcé la nuit d'avant. La pauvre jeune fille tomba évanouie....

Le lendemain une jeune orpheline, en habit de deuil, pleurait au pied de la croix du cimetière du village. *Une fosse de plus* était creusée au milieu des hautes herbes de la terre sacrée des morts; c'était celle du *franc bigre*.

Il était tombé dans l'embuscade de la nuit. Depuis ce moment-là la forêt cessa d'être redoutable. P. D. L.

(*Gazette de Normandie.*)

## CHERUBINI.

Une solennité musicale des plus grandioses vient d'être célébrée à Marseille. On a exécuté dans une des principales églises de cette ville, la messe de *Requiem* de Cherubini, pour l'anniversaire funèbre de Beethoven connu sous le nom de marche funèbre. Cette marche, et surtout le *Requiem* de Cherubini, ont produit sur l'immense auditoire pressé dans l'église, un effet prodigieux. Cette gigantesque composition était exécutée par quatre cent soixante-dix-sept personnes, dont cent quarante-deux instrumentistes et trois cent trente-cinq chanteurs, sous la direction de M. Pépin. Une pareille solennité fait le plus grand honneur au goût de la population marseillaise pour les beaux-arts.

Un journal américain publie un résultat fort intéressant (s'il est vrai) d'une expérience qu'on aurait faite, en 1830, à la Nouvelle-Orléans, dans les salles de l'hôpital de la Charité. Suivant ce journal, l'éloignement de toute lumière d'auprès des individus atteints par la petite-vérole aurait toujours empêché le malade d'être marqué, et sa guérison serait devenue beaucoup plus prompte.

## HISTOIRE DE FRANCE.

### IIe ROI, CLODION, SURNOMMÉ LE CHEVELU.

(Deuxième leçon.)

Nous avons dit (voyez n° 3 du Caméléon), que Pharamond eut deux fils, Cléuus et Clodion. Suivant un ancien manuscrit de la loi salique, ce dernier succéda à son père dans le gouvernement des Francs. Ce nouveau royaume fut encore augmenté par ses conquêtes.

En 429 *Aétius*, général romain, et préfet des Gaules, ayant réuni de grandes forces, l'attaqua et le força d'abandonner les pays que les Francs avaient envahis en-deçà du Rhin, et même de se retirer au-delà de ce fleuve.

En 435, des barbares s'étaient répandus comme un torrent dans différentes parties des Gaules; c'étaient les Visigoths, les Bourguignons, les Alains, les Saxons, les Suèves, les Allemands et autres peuples. N'ayant aucun établissement fixe, et ne vivant que de pillage, ils étaient sans cesse en guerre avec les Gaulois et avec les Romains.

De 436 à 442, *Clodion*, qui avait déja repassé le Rhin à la tête d'une puissante armée, saisit ce moment pour rétablir ses affaires dans les Gaules. Il traversa la forêt Charbonnières (le Hainaut), assiégea et prit Bavay, Cambray, et Tournay, et s'empara successivement de Térouenne, d'Arras, d'Amiens, de Boulogne, et de tous les pays dépendants de ces cités. Après ses premières conquêtes, il avait fixé sa résidence à Cambray, et ensuite à Tournay; depuis il avait fait d'Amiens la capitale de son royaume.

Vers l'an 444, *Aétius* eut, dans le pays des Atrébates (l'Artois), près d'une ville nommée *Vicus Helenæ*, que l'on croit être Lens, un grand avantage sur *Clodion;* mais les Romains, harcelés de tous côtés, tant par les Gaulois que par les Barbares, dont les Gaules étaient remplies, perdirent le fruit de cette victoire, et *Clodion* jouit tranquillement de ses nouvelles conquêtes.

Les Francs, gouvernés par Clodion, déja en possession des deux Germaniques, sur les bords du Rhin, des deux Belgiques, et des pays jusqu'à la Somme, profitèrent, pour élever leur puissance, de l'affaiblissement de celle des Romains, qui commença sous le règne de ce prince.

En 448, *Clodion*, ayant voulu se rendre maître de Soissons, y envoya son fils aîné, Clodebaud, avec un corps de troupes considérable. Ce jeune prince, pendant le siège, tomba malade, et mourut dans son camp. *Clodion*, au désespoir de cette perte, fut attaqué bientôt après d'une fièvre chaude qui le conduisit en peu de temps au tombeau. Il fut enterré à Cambray.

*Clodion*, vaillant et bon, sut réunir la prudence à la bravoure. Grégoire de Tours, en parlant des rois chevelus placés sur le trône par les Francais, dit que *Clodion* était *le plus utile*, c'est à dire, le meilleur général d'entre eux : *utilissimum et nobilissimum in gente suâ.* Ce monarque fut très regretté de ses sujets.

Avant d'établir à Cambray le siège de son empire, *Clodion* faisait sa résidence au château de Disparg, dont la situation a donné lieu à différentes opinions. Celle de *Vendelin*, qui paraît la mieux fondée, est que c'est le château de Ditsborch, en Brabant, près de Fuen ou Vueren, et de Bruxelles, sur la rivière de Demer, qui se jette dans la Dyle. Ce château est entouré de belles eaux, de prairies et de bois. *Vendelin* a suivi l'opinion de *Grégoire de Tours*, qui, après avoir parlé du château de Disparg et de sa situation, ajoute: « Au midi de ces contrées habitaient les Romains qui tenaient le reste du pays jusqu'à la Loire. »

Le surnom de Chevelu que *Clodion* paraît, suivant quelques auteurs, avoir porté le premier, avait été donné à *Pharamond*[1], de qui on a dit : *qui fuit primus rex Francorum crinitus.* La longue chevelure était, chez les Germains et les Francs, la marque distinctive des souverains et des princes. Jamais, dit l'historien Agathias, on ne coupe les cheveux aux fils des rois des Francs; dès leur première enfance leur chevelure tombe d'une manière gracieuse sur leurs épaules; elle se partage sur le front, et se range également sur la droite et sur la gauche; elle est pour eux l'objet d'un soin tout particulier, tandis que leurs sujets portent les cheveux coupés en rond, un peu au-dessous des oreilles, à la manière des Romains, n'ayant point la permission de nourrir de longs cheveux.

L'on conçoit que Pharamond avait nécessairement joui de la prérogative attachée à sa naissance, et que *Clodion* a suivi, et non établi, cet usage, qui existait long-temps avant lui.

## ANECDOTES DE TRIBUNAUX.

En 1814, lorsque Paris était encore militairement occupé par les armées alliées, le roi de Prusse, le prince royal, et plusieurs de ses généraux, suivirent assidument à la cour d'assises la mémorable affaire de l'*empoisonnement* de Choisy. Le roi était en frac bleu, le prince en uniforme de colonel prussien; ils entraient comme de simples particuliers et se tenaient dans l'hémicycle au-dessus des sièges des Magistrats. Les dilettanti du palais se souviennent que l'un des témoins, homme du monde, interpellé sur les dissidences qui troublaient le ménage du comte et de la comtesse de Normont, autres témoins et acteurs principaux de ce procès, répondit : Je dois à la vérité de dire que M. le comte cherchait souvent à Mad. la comtesse des *querelles d'Allemand.* » Puis s'apercevant de l'effet de ses paroles sur les personnages placés si près de lui : « Sire, dit-il avec encore plus de naïveté, je vous demande mille pardons de ma distraction; j'oubliais que je parlais devant des Allemands. » Cette seconde naïveté fit encore plus rire que la première.

(*Gazette des tribunaux.*)

## CENTENAIRE.

Dernièrement, il est décédé à l'hospice des Vieillards, à Bruxelles, une femme dans sa 107e année, nommée Catherine de Brouvet, veuve Clabos, née en 1716, sous le règne de Charles VI, empereur d'Allemagne. Sa mémoire prodigieuse rappelait toutes les particularités intéressantes qui se rattachent aux événements survenus à Bruxelles sous ce règne, sous celui de l'impératrice Marie-Thérèse, de Joseph II, et faisait le récit détaillé de tout ce qui s'était passé pendant la révolution belge, en 1789, en y ajoutant les anecdotes les plus curieuses. Cette femme extraordinaire laisse une descendance de fils, petits-fils et arrière-petits-fils de 123 individus; elle recevait encore, il y a peu d'années, la visite de son fils octogénaire, qui lui demandait chaque fois sa bénédiction.

[1] Le surnom de Chevelu, donné plus particulièrement à *Clodion*, n'est donc pas une preuve qu'il ait été le premier à porter les cheveux longs.

## UNE NOCE DALÉCARLIENNE.

C'était un samedi au soir, veille du jour de la cérémonie nuptiale; les convives arrivèrent en foule, leur nombre excédait plus de deux cents personnes; elles furent reçues dans la maison de la fiancée, où elles déposèrent les jambons de porc et de renne, le beurre, le fromage, le gibier, la bière, l'eau-de-vie qu'elles avaient apportés dans leurs voitures pour contribuer au festin; après s'être entretenues un moment avec le maître de la maison et s'être rafraîchies, on les conduisit successivement chez les voisins où leur logement avait été préparé. Le soir, vers sept heures, la fiancée partit en voiture, accompagnée de son père et de quelques parents, pour se rendre dans la maison du vicaire, où elle devait coucher pour être plus tôt prête le lendemain matin. Le futur, accompagné de sa famille et de la foule des invités, se rendit, dès le matin, avec tout ce cortége, chez le vicaire : c'est là que se régla l'ordre de la cérémonie.

Le bedeau, un fouet à la main, pour écarter les bestiaux, ouvrit la marche; il était suivi de trois musiciens qui jouaient du violon dalécarlien (instrument grossier et informe, fabriqué par les paysans; il n'a que trois cordes et une poignée où sont adaptées des touches qui portent sur les cordes). La fiancée venait ensuite en grand costume, ayant à ses côtés un de ses parents les plus proches et le *rudiman* ou soldat du quartier. Les chevaliers de la noce, au nombre de huit ou dix, précédaient un nombre égal de demoiselles d'honneur. Elles étaient vêtues d'un jupon vert, d'une longue jaquette ou camisole noire; plusieurs rangs de perles de verre entouraient leur cou, et leurs doigts étaient ornés d'une profusion de bagues de vermeil enrichies de breloques; leurs longues tresses de cheveux étaient attachées au sommet de la tête, où pendaient une innombrable quantité de rubans de toutes les couleurs dont les extrémités inférieures étaient brodées en argent ou en or. Enfin venait la fiancée conduite par sa tante, jeune et belle femme; sa robe était de soie noire, sa tête surmontée d'une couronne de vermeil ornée de breloques et d'ornements du même métal; ses cheveux bouclés, entremêlés de rubans, flottaient sur son cou, entouré, comme celui de ses compagnes, de plusieurs rangs de perles de verre et d'autres ornements; des gants brodés avec un soin extrême et un fichu enrichi de tout ce que le caprice avait pu produire de plus brillant complétaient ce costume singulier et gracieux.

On arriva à l'église, où le prêtre donna immédiatement sa bénédiction aux deux jeunes époux. Après l'office divin, le cortége se rendit dans la maison du père de la fiancée, où la noce devait être célébrée; il fut reçu sur le perron par la mère et la cuisinière : la première introduisit les convives dans les salles destinées à les recevoir; la seconde s'empara de la future et la mena dans la cuisine, où elle lui fit goûter les mets qu'elle avait préparés; cet usage, dont on n'a pu expliquer les motifs, se rattache sans doute à d'anciennes superstitions.

La jeune épouse fut placée à table entre son mari et le curé; le *rudiman* sur un des côtés du milieu, en face du père. La table était couverte de linge d'une blancheur et d'une finesse remarquables; les assiettes et le service étaient de belle faïence bleue et blanche; les fourchettes et les couteaux de fer poli et brillant; des bouquets des fleurs les plus éclatantes couvraient la table; le parquet était jonché de branches vertes de pin, de bouleau et de fleurs champêtres. Le repas fut très abondant, quoique sans recherche; l'appétit et la gaîté en firent les honneurs. Lorsqu'on fut prêt à lever la nappe, la jeune mariée se leva ainsi que le rudiman; les musiciens, qui avaient joué pendant tout le repas, se mirent à leur tête, et ce petit cortége fit le tour de la table. La jeune femme tenait une coupe d'argent, qu'un domestique remplissait d'eau-de-vie; elle l'offrait tour-à-tour à chaque convive, qui la vidait. Alors le rudiman présentait une assiette, dans laquelle chacun plaçait une offrande ou promettait ce qu'il voulait donner pour aider l'établissement du jeune ménage. Tous ces dons, au fur et à mesure qu'on les offrait, étaient proclamés à haute voix par le rudiman et par les fanfares de la musique, qui joue toujours pendant cette cérémonie le même air, appelé *skœnklœten : skœnk* cadeau, *lœten* chant (le chant du cadeau). La jeune femme, en recevant chaque don, répondait à la santé qu'on lui portait: « Dieu vous conserve! c'est ma santé et celle de mon danneman. » Ce mot danneman veut dire paysan libre et propriétaire du sol qu'il cultive.

Pendant le dîner, un musicien joue le rôle de bouffon et cherche à amuser la compagnie par toutes sortes de charges plus ou moins ridicules; il se déguise quelquefois pour produire plus d'effet.

Enfin le bal commença; le curé l'ouvrit avec la jeune épouse. Leur danse était une espèce de valse lente et grave; chaque couple tournait sur place en variant d'un pas grave à deux pas de sauteuse. Vers une heure, lorsque les danses commencèrent à s'animer, huit ou dix jeunes filles s'emparèrent de la mariée et la conduisirent à son époux.

Je partis, mais je sus que ce festin devait se prolonger pendant plusieurs jours. On m'apprit que la jeune fille devait faire des cadeaux de rubans, de fil, de mitaines et d'autres bagatelles; que les jeunes gens allaient couper le sapin le plus fort de la forêt, qu'ils plantaient dans la cour; et qu'à cette occasion le jeune marié les recevait à la porte du logis, où il leur présentait de l'eau-de-vie. Un des derniers soirs de la noce, il était enlevé à son tour par ses camarades et conduit à sa jeune épouse. Enfin le dernier jour, le garçon de cuisine arrive avec un air piteux; il montre d'une main une casserole vide, et tient de l'autre un robinet. Chacun comprend ce langage, et voit clairement que la marmite est renversée. Alors, et à regret, tous les convives prennent le parti de décamper.

A. Daumont

---

Dans le grand duché de Posen, en forant un puits artesien, on a découvert un banc de sel de roche. C'est le premier qu'on ait rencontré dans ce pays.

---

## SOTTISE ET BEAUTÉ.

Une femme très jolie, mais qui était ennuyeuse, et avait peu d'esprit, se plaignait à madame de Genlis d'être sans cesse tourmentée pas ses adorateurs. — Ah! madame, lui dit en souriant madame de Genlis, il vous est bien facile de les éloigner : vous n'avez qu'à parler.

---

## SYMPATHIES D'ANIMAUX.

Tout le monde a vu, il y a quelques années, sur les quais, une chatte qui allaitait cinq ou six rats. Voici un fait non moins singulier : une dame avait

un oiseau qu'elle laissait quelquefois sortir de sa cage, en ayant soin de chasser le chat de sa maison; un matin l'oiseau becquetait en liberté les miettes de pain qui étaient sur le tapis, lorsque le chat, ayant trouvé la porte ouverte, se saisit tout-à-coup de lui, et le tenant de travers dans sa gueule, sauta sur la table en grondant et hérissant son poil : la dame tout effrayée crut que c'en était fait de son oiseau; mais bientôt elle s'aperçut que le chat ne l'avait saisi que pour le protéger et le mettre à l'abri des griffes d'un autre chat qui le suivait. Aussitôt que ce dernier fut éloigné, le chat de la maison descendit de sa retraite et vint déposer l'oiseau sur le tapis sans lui avoir fait le moindre mal. On se rappela depuis diverses circonstances qui prouvaient qu'au lieu de profiter de plusieurs occasions qu'il avait eues de le dévorer, ce chat s'était toujours montré ami de l'oiseau.

On sait que le lion adopte souvent pour compagnon de sa captivité un petit chien pour lequel il a toutes les attentions, et qu'il dévore tout autre chien qui n'aurait pas été choisi et adopté par lui. J'ai vu un coq se réfugier sous le ventre d'un chien qui le défendait, et un cheval protéger un porc contre ses agresseurs.

Lorsqu'un loup paraît dans une prairie, une sympathie naturelle réunit contre cet ennemi commun tous les animaux d'espèces différentes, tels que bœufs, chevaux, boucs, chèvres, moutons, etc.; un cercle est aussitôt formé : les animaux les plus faibles, comme les veaux, les moutons, sont placés au centre; les plus forts font face de tous côtés : l'âne seul, ce pelé, est abandonné et exclu de cette ligue de salut public : aussi est-il presque toujours la première victime de la voracité du loup, qui est très avide de sa chair.

---

## FRA-DIAVOLO.

C'était un singulier homme que ce Fra-Diavolo : son véritable nom était Michel Pezza. Il avait déja été fameux par ses massacres à Itri lors de la campagne de Naples, commandée par Championnet. Dès cette époque il inquiétait les derrières de l'armée française, organisait des masses d'insurgés dans les deux Calabres, dirigeait une vaste conspiration contre les Français, et leur causait autant de mal qu'il pouvait leur en faire. Il était né à Itri (Terra-di-Lavoro), et il gardait les chèvres dans sa jeunesse. Il entra en religion dans un couvent, et, ce qui est bizarre, il prit alors le nom de Fra-Angelo; mais sa mauvaise conduite le fit chasser du couvent. Alors il se jeta dans les montagnes et devint un déterminé scélérat. Il ne vécut que de rapines, et chacune de ses journées fut marquée par un nouveau meurtre. Il se mit à la tête d'une compagnie de contrebandiers, et répandit la désolation dans tout le pays. Le gouvernement du roi Ferdinand le condamna à être pendu, et sa tête fut mise à prix.

Mais la reine Caroline, femme de Ferdinand, était une personne qui savait se servir de toutes les armes... On amnistia Michel Pezza, et on lui donna le commandement de tous les forçats libérés pour attaquer les derrières de l'armée française depuis Fondi jusqu'au Garigliano.

Pendant que les Français prenaient Gaëte et Capoue, Fra-Diavolo s'établit à Itri, sa patrie, et y commit toutes les horreurs imaginables.... Il égorgeait les isolés, les escortes peu nombreuses; et pour peu qu'un habitant fût riche, et qu'on prononçât seulement son nom, il était égorgé et ses biens pillés. Bientôt Itri ne fut plus peuplé que des créatures de Fra-Diavolo; et lorsque des voyageurs allant de Naples à Rome, et comptant que ce lieu d'étape était un lieu de sûreté, s'arrêtaient pour y passer la nuit, ils s'y endormaient d'un éternel sommeil. Il y avait même dans l'art qu'employait cet homme pour attirer les victimes, une finesse et une recherche remarquables. L'entrée des villages voisins était gardée, rien ne paraissait éveiller l'inquiétude, et les malheureux s'avançaient avec sécurité dans un lieu où la mort les attendait : ils étaient attirés dans les maisons d'Itri et n'en sortaient plus.

C'était le général Olivier, ce brave et bon général Olivier, que nous avons tous connu, et par conséquent tous aimé, qui alors commandait à Gaëte. Étant prévenu qu'une horde de bandits était à Itri, il envoya un régiment polonais pour soutenir le jeune officier d'état-major, qui, voyant dans cette expédition un motif presque chevaleresque d'agir, exposait sa vie avec un merveilleux courage. Il parvint à chasser Fra-Diavolo d'Itri, et à le pousser dans les bois. Mais Fra-Diavolo était brave, et tout aussi chevaleresque à sa manière, ou plutôt à la vraie façon du moyen âge; il revint, rentra dans Itri, s'y laissa attaquer même avec du canon, et fit un affreux carnage de tous ceux qu'il prenait. La petite chapelle placée auprès du pont fut le théâtre de bien des atrocités; on se battit dans Itri même... Les maisons furent crénelées. Fra-Diavolo fit alors ce que plus tard on fit à Saragosse; l'idée était la même, et cet homme, à la tête d'une armée, eût été un homme habile, tandis qu'il ne fut qu'un bourreau fanatique et cruel en dirigeant les paysans de son village. Enfin une seconde fois ils furent repoussés dans les montagnes, et la route fut encore libre; mais ce fut au général Olivier qu'on le dut. A peine le convoi et son escorte, qui s'était si vaillamment battue, étaient hors du sentier qui conduit de la grande route de Naples à Molo-di-Gaëta, que deux mille insurgés se montrèrent de nouveau. Le général Olivier envoya contre eux deux escadrons et un bataillon de Polonais, qui les dispersèrent, et s'en furent eux-mêmes occuper Itri. Fra-Diavolo ne résista plus alors, il abandonna Terra-di-Lavoro, il s'en fut avec sa troupe infester les Calabres et les rendre de nouveau le théâtre de ses meurtres et de ses atrocités.

Pourra-t-on croire jamais, dans la suite des âges, qu'un homme comme Fra-Diavolo ait été dans la haute faveur des souverains de la Sicile? La reine Caroline lui envoya un bracelet avec son portrait; l'Angleterre le nomma major dans les armées britanniques; mais comme on ne peut penser à tout, on oublia, en lui faisant don de tant de choses, de lui donner la vie.... Cette vie, souillée de tant de crimes, était celle d'un relaps, d'un contrebandier, d'un assassin!..... Et cette vie appartenait au bourreau par un arrêt qui condamnait à mort le chef de contrebandiers Fra-Diavolo, et qui mettait sa tête à prix. Saliceti se rappela cet oubli, lorsqu'en 1806 on arrêta Fra-Diavolo.

L'influence de cet homme, me disait Masséna, fut immense dans les deux occupations de Naples par les Français, parceque les habitants des montagnes où il faisait sa demeure habituelle, aussi cruels que lui, suivaient avec joie un chef qui ne les menait qu'au pillage et au meurtre. Une fois cependant il voulut se montrer plus noble dans ses volontés. Il fit un débarquement à Itri, par la faute, par exemple, du général Girardon, qui commandait à Capoue, et qui, refusant de croire à tous les rapports qui lui avaient été faits par le commandant d'Itri, laissa la côte dégarnie de troupes. Fra-Diavolo opéra son débarquement au milieu de la nuit, massacra sans pitié tout ce

qui lui résista, et fit le reste prisonnier. Une particularité assez remarquable de sa part fut ce qui arriva à deux femmes d'officiers supérieurs du 2e régiment suisse, qui se trouvait à Itri. Fra-Diavolo les emmena avec lui dans la montagne avec tous ses brigands, ensuite il les renvoya à Naples après avoir exigé d'elles un certificat qu'elles avaient été respectées.

Mais ceci n'est pas le plus curieux : ce fut que les deux femmes se firent donner une copie de leur certificat contresigné par Fra-Diavolo.

Lors de la seconde occupation de Naples par nos troupes, Fra-Diavolo, chassé de la terre-ferme, se réfugia à Capri. Ce fut alors que sir Hudson-Lowe probablement eut la gloire de le commander avec ses hommes : comme le nom de sir Hudson-Lowe était trop obscur de toute façon pour m'occuper à l'époque où je faisais tant de questions à Massena, je n'ai pu m'enquérir de ce fait par avance, mais je le crois positif.

On sait comment Fra-Diavolo fut arrêté à Salerne par un garçon apothicaire, c'est une triste fin pour un homme comme lui. Toujours est-il qu'il fut conduit à Naples, et que, sans assembler les juges, on prépara la potence, car il n'y avait pour le hisser en haut, disait Salicetti, qu'à revoir la condamnation du roi très juste et de la reine éminemment équitable, Caroline et Ferdinand. Mais voici le plus curieux de toute l'histoire. Les Anglais, dont les vaisseaux croisaient incessamment devant la baie de Naples, envoyèrent un *parlementaire* pour réclamer le major britannique *Michel Pezza*, prisonnier de guerre, menaçant, si on le leur refusait, d'user de représailles envers tous les prisonniers français et napolitains qu'ils feraient. Je ne sais comment allait la pendule de Salicetti, je crois qu'elle avançait un peu, je crois même qu'elle avançait beaucoup, car il répondit aux Anglais qu'il était *désespéré*, mais qu'il ne connaissait aucun major au service de l'Angleterre qui eût été pris par les troupes de S. M. le roi Joseph; que cependant, s'ils voulaient parler d'un bandit n'ayant aucune commission, aucun caractère ni militaire ni politique, qu'on appelait dans le pays Fra-Diavolo, il avait été *pendu* la veille en vertu d'un ancien jugement rendu contre lui par les tribunaux du roi Ferdinand, lesquels l'avaient condamné comme meurtrier, relaps, incendiaire et contrebandier!....

Et voilà l'histoire véritable de Fra-Diavolo.

(*Mémoires de madame d'Abrantès.*)

---

## PARIS A CHANTILLY.

Jamais fête plus pittoresque, plus animée, plus joyeuse que celle de jeudi dernier n'avait été offerte aux habitants de Chantilly; non-seulement l'élite de la société fashionable de Paris, mais des députations, préfets, sous-préfets, maires en tête, venues de Beauvais, Amiens, Senlis, Beaumont, Luzarches, Saint-Firmin, Verneuil et Courteuil, s'étaient rassemblées sur la verte pelouse qui domine le château des Condé, autour de l'arbre séculaire auquel Sully a donné son nom.

Les étangs de Commelle, où se mire le poétique château de la reine Blanche; le beau parc de Silvia, témoin historique des confidences de la cour du grand roi; les écuries des Condé, cet autre château royal qui fait pâlir le maigre bâtiment où le vieux prince de Bourbon, dernier de la race, se reposait de ses expéditions contre les cerfs et les sangliers; chacune de ces merveilles a long-temps arrêté la curiosité des visiteurs, pour la plupart desquels toutes ces choses étaient nouvelles. On avait peine à croire qu'elles eussent été si long-temps cachées à ceux qui allaient régulièrement admirer, faute de mieux, les bosquets de Romainville et les grêles plantations du bois de Boulogne. Tout le monde s'est bien promis de venger Chantilly du long oubli dans lequel la mode l'a laissé.

A deux heures les carrosses et les promeneurs s'étaient arrachés à ces environs agrestes, historiques, attachants, pour venir assister, sur la pelouse de Chantilly, à la solennité équestre, but principal de la fête.

Deux seuls chevaux avaient été désignés d'abord pour disputer le prix de 3,000 fr.; mais *Frédéric-Alfort*, appartenant à M. Sabatier, cheval hors d'âge, et qui avait été plusieurs fois distancé au Champ-de-Mars, n'ayant aucune chance, M. Fasquel, propriétaire du magnifique haras de Courteuil, afin de donner quelque intérêt à la course, a bien voulu faire courir *Arlette* contre *Héléna*. Ainsi que chacun s'y attendait, *Héléna*, à M. Rieussec, est sortie victorieuse des deux premières épreuves, et a remporté le prix. Le troisième concurrent n'a pas dérogé à ses habitudes; il a été bientôt distancé; pour peu qu'il coure encore, le grand *Frédéric* aura perdu autant de prix que son homonyme a gagné de batailles.

Le prix de 1,500 fr. a été honorablement disputé par *Noema*, à M. de Cambis, représentant le duc d'Orléans, et *Almaïda*, à M. Fasquel. Ces chevaux ont couru les deux manches et la belle, la victoire restant toujours d'une demi-longueur à celui auquel le hasard donnait l'avantage de la corde. Le prix a été adjugé à *Noema*, victorieuse dans les deux épreuves.

Entre ces deux courses, un pari particulier a été improvisé par deux amateurs, MM. Napoléon Bertrand et de La Fontaine: arrivés l'un et l'autre de Paris à cheval en deux heures et demie, ils ont voulu continuer à Chantilly le galop de leurs montures; et, après s'être coiffés de la toque classique des jockeys, ils se sont lancés avec ardeur sur la pelouse. M. de La Fontaine a été bientôt distancé. Vingt-cinq louis et d'unanimes bravos ont été la récompense de M. Napoléon Bertrand, auquel ses deux noms glorieux ont sans doute porté bonheur.

Le duc d'Orléans et le duc de Nemours, entourés d'une nombreuse suite, se sont d'abord présentés à cheval, et ont assisté ensuite en calèche découverte à quatre chevaux à toutes les courses. Ils se sont absentés quelques instants pour entrer dans une tente de danseurs de corde ambulants; leur satisfaction de voir cette autre espèce de sauteurs a été si grande, qu'ils ont payé leurs places 40 francs.

Après avoir gagné le prix de 1,500 fr., le duc d'Orléans a immédiatement déclaré qu'il en abandonnait le montant à la commune de Chantilly. Le prince a aussi, dit-on, laissé dans le pays des marques de sa munificence. Il a couché la nuit dernière au château, et a dû visiter ce matin les fabriques du pays.

M. Feurtrier, préfet de l'Oise, M. Chaves, sous-préfet de Senlis, et M. Royer, maire de Chantilly, qui avait ordonné cette fête avec tant de soin et de bon goût, ont été invités à un dîner de cinquante couverts préparé au château.

Les plaisirs de ce jour ont été complétés par un spectacle composé de quatre vaudevilles : *Santeul*, *Sous-Clé*, *Kettly* et *les Enragés*.

(*Vert-Vert.*)

## LA CIGOGNE.

Il y a deux espèces de cigognes, la noire et la blanche, cette dernière est la plus remarquable ; sa longueur est d'environ trois pieds; le bec, d'un beau rouge, a près de huit pouces de long, le plumage entièrement blanc, à l'exception de quelques plumes du dos et des ailes qui sont noires.

La cigogne est d'un naturel assez doux ; elle n'est ni défiante, ni sauvage, et peut s'apprivoiser aisément, et s'accoutumer à rester dans les jardins, qu'elle purge d'insectes et de reptiles. En Égypte, les cigognes y sont en très grand nombre, mais elles y rendent un grand service en détruisant les grenouilles, qui sans elles deviendraient si nombreuses, que le pays en serait infesté.

Les anciens attribuaient à la cigogne plusieurs vertus morales : la tempérance, la fidélité conjugale, la piété filiale et l'amour maternel. Il y a une histoire célèbre en Hollande, d'une cigogne qui, dans l'incendie de la ville de Delft, après s'être inutilement efforcée d'enlever ses petits, se laissa brûler avec eux, afin de partager leur sort.

Les cigognes sont des oiseaux de passage ; elles observent une grande exactitude dans leur départ d'Europe, qui a lieu en automne. Elles vont passer en Égypte un second été, et y élèvent une seconde couvée.

---

## PAVAGE DES VILLES.

Avant le onzième siècle, aucune ville aujourd'hui remarquable, excepté Rome et Cordoue, n'était pavée. Paris ne jouissait pas de cet avantage, car Rigord, médecin et historiographe de Philippe-Auguste, rapporte que le roi étant à la fenêtre de son palais qui dominait sur la Seine, s'aperçut que les voitures en passant sur la boue répandaient une odeur très désagréable; ce qui le détermina à donner, en 1184, l'ordre de paver les rues, malgré la dépense dont l'aperçu avait effrayé ses prédécesseurs. C'est depuis cette époque que cette ville prit le nom de Paris au lieu de celui de Lutetia que l'abondance de ses boues lui avait, dit-on, fait donner dans son origine. A la même époque la ville de Londres n'était pas encore pavée; plusieurs rues principales ne l'ont été que dans le quinzième siècle : la rue Holborn le fut en 1417. Dijon commença le pavage de ses rues en 1391. En 1285, un ordre de Philippe-le-Hardi enjoignit aux bourgeois de Paris de maintenir et de balayer à leurs frais le pavé, devant leurs maisons; mais cet ordre fut mal exécuté : en 1309, les rues furent balayées aux frais du public et sous l'inspection de la police; jusqu'au quatorzième siécle, les habitans de Paris eurent la liberté de jeter les ordures par leurs fenêtres, il suffisait de crier trois fois gare l'eau : cette licence fut interdite en 1372, et plus sévèrement en 1395. Il fut défendu de laisser courir des cochons dans les rues, à l'occasion de l'accident qui arriva au jeune roi Philippe. Ce prince, revenant de Reims où il venait d'être couronné, passait devant Saint-Gervais; un cochon se lance entre les jambes de son cheval qu'il fait tomber : le roi est renversé et peu de jours après meurt de cette chute.

Ce qui est assez remarquable, c'est que les moines de l'abbaye de Saint-Antoine ayant prétendu qu'on n'avait pas le droit, sans manquer au respect dû à leur saint protecteur, d'interdire l'entrée des rues à leurs porcs, il fut décidé que ces animaux continueraient de se vautrer dans la boue des rues, pourvu qu'ils eussent une clochette au cou.

Il paraît qu'alors le nettoyage des rues était regardé comme une œuvre vile : c'étaient souvent de pauvres juifs ou les valets du bourreau qui en étaient chargés.

---

## NAPOLÉON ET M. BAOUR.

Ce n'est point le desir de faire une antithèse qui jette ces deux noms vis-à-vis l'un de l'autre; c'est l'œuvre de ce pur hasard qui fit qu'Alexandre se rencontra devant le soleil de Diogène.

Ceci ne signifie pas que M. Baour soit un soleil; mais qu'il est de ces bizarreries dont on se rend rarement compte, et qu'il en arrive de nous comme de cet archevêque qui donna du nez contre un âne sur le chemin de Valladolid.

Qui eût pressenti, en effet, qu'après avoir traité familièrement de puissance à puissance, de ces deux astres, l'un académique et l'autre impérial, le second irait se coucher derrière les murs des Quatre-Nations, et le premier derrière les rochers de Sainte-Hélène? C'est pourtant de l'histoire.

La seconde représentation de la tragédie d'*Omasis* avait eu lieu à Saint-Cloud, le 14 septembre 1806, et y avait produit une vive sensation; les larmes de Joséphine avaient décidé les cœurs les plus durs à pleurer.

La pièce finie, Napoléon fit demander l'auteur. On le chercha inutilement dans la salle, car il était resté à Paris. Le lendemain un aide-de-camp lui porta une lettre dans laquelle il était prévenu qu'il serait reçu à Saint-Cloud le 16 septembre, à huit heures du matin. M. de Lormian se rendit chez l'empereur à l'heure indiquée.

« Bonjour, M. le barde, dit Napoléon, qui, par ce titre, faisait allusion aux poésies ossianiques que M. de Lormian avait imitées; vous faites donc des ouvrages dramatiques? J'ai vu hier votre pièce, et je vous ai fait appeler : pourquoi n'assistiez-vous pas à la représentation?

— Sire, parceque je n'étais pas invité. »

Cette réponse franche parut ne pas déplaire à Napoléon, qui poursuivit ainsi :

« J'ai vu votre tragédie, qui n'en est pas une; un amour inutile, une conspiration ridicule, aucune connaissance des lieux... Avez-vous été en Égypte?

— Non, sire.

— Il y paraît. Est-ce vous qui avez indiqué les costumes?

— Je me suis reposé de ce soin sur Talma.

— Talma s'est mépris : au lieu du collier, des bracelets et de la robe égyptienne que devait porter Joseph, il a paru sur la scène habillé en Néron. Votre Rhamnès est nul; quand on conspire, même au théâtre, il faut réussir, ou ne pas s'en mêler.... Le châle bleu de mademoiselle Mars lui va fort bien : puisqu'elle ne joue que dans la comédie, pourquoi lui avez-vous confié votre Benjamin?

— J'ai cru trouver dans elle seule les qualités qu'exigeait ce rôle.

— Vous avez bien fait.... Votre Siméon ne devait être qu'un chef du désert, vous en faites quelque chose d'amphibie.... Il fallait le mettre en scène avec le frère qu'il a vendu.... cette situation manque à l'ouvrage. Je sais que la chose est difficile, mais cela vous regarde.... Votre Jacob est un pleurard, et Joseph un faiseur de phrases. »

Toutes ces paroles, heurtées, sans suite et sans liaison, à la manière de l'empereur, commençaient à importuner le pauvre auteur, qui se demandait en

lui-même si on l'avait fait venir pour le mystifier. Napoléon, qui riait dans sa barbe du supplice de M. Baour de Lormian, dont il connaissait l'amour-propre gascon, le tourmenta quelque temps encore de ses critiques. Tout-à-coup il changea de figure et de langage.

« Allons, M. le barde, dit-il, je vous ai assez lutiné: votre tragédie n'en est pas une, c'est incontestable; mais elle offre de très grandes beautés : l'exposition, la scène de Benjamin, la fin du quatrième acte, et surtout le cinquième, sont superbes; le style est merveilleux, c'est de la musique de Cimarosa. Voilà un beau coup d'essai; mais il faut continuer.... Êtes-vous à votre aise?

— Non, sire.

— Tous ces poëtes n'ont jamais le sou.

— Votre Majesté voudra sans doute faire mentir le proverbe. »

Ici Napoléon sourit et continua :

« Travaillez, j'aurai soin de vous. Votre *Ossian* est admirable; je sais par cœur le chant d'Arthur. Cet ouvrage s'est bien vendu; faites-en une édition de luxe, j'y contribuerai. »

Napoléon alors se leva de table, car il déjeunait durant cet entretien, qui avait pour témoins le duc de Frioul et le comte de Luçay, préfet du palais. Il tira M. de Lormian à part, et, dans l'embrasure d'une fenêtre, il lui dit :

« Quand vous ferez une nouvelle pièce, venez me la lire, j'aime beaucoup la tragédie. Je vous donne sur ma cassette une pension provisoire de deux mille écus; plus tard, je ferai davantage, cela dépend de vous.... Adieu, et sans rancune. »

Le lendemain de cette audience, M. de Lormian reçut de la part de Napoléon une tabatière en or avec son chiffre, qui renfermait huit mille francs en billets de banque. Au reste, l'auteur profita des bons conseils de Napoléon; il ajouta une scène entre Omasis et Siméon : c'est, sans contredit, sous le rapport dramatique, la plus forte de l'ouvrage.

## LA BALEINE A DEUX TÊTES.

A Dovening, sur les côtes de la Baltique, sont venues échouer, le 16 mai, deux baleines jumelles, et attachées l'une à l'autre comme Ritta-Christina que nous avons vue à Paris. Ce monstre bicéphale a été remorqué jusqu'à Elseneur, par le pyroscape Frédéric-Quatre, de la marine royale. On attend les ordres du roi de Danemarck pour le transporter à Copenhague.

## APHORISMES

### POUR UN CONVIVE FASHIONABLE.

I. Chaque fois que vous devrez, selon l'expression reçue, *dîner en ville*, plus que jamais l'aisance et une certaine mollesse présideront à vos préparatifs de plaisir.

II. Qu'aucun embarras, aucune sujétion ne puisse vous mettre dans la nécessité de faire à vos justes prétentions à l'élégance le sacrifice de vos jouissances gastronomiques.

III. Une cravate légèrement empesée et d'une hauteur modérée, laissera donc à votre cou la liberté des mouvements et de l'aspiration dans toute son étendue.

IV. Ce frac *ouvert* et à manches étroites est préférable, la brièveté des manchettes nécessaire. La couleur du gilet dépend du reste du costume; mais ceux à fond blanc seront choisis plutôt qu'exclus. — L'abstinence de tout parfum est de rigueur.

*Dispositions générales.* — Gardez-vous de porter rien de sonore dans les basques de votre habit; fût-ce votre bourse ou une bombonnière. Le rapprochement et quelquefois le contact obligé des convives pourrait révéler leur présence, et froisser la robe d'une voisine qui aurait le droit de médire de vous. Deux mouchoirs de fine batiste y doivent seuls recevoir asile, sauf une ou deux paires de gants de rechange, qui n'y tiendraient qu'une place très exiguë, en cas de bal ou de soirée.

Vos mains, en effet, doivent-elles se dépouiller pour prendre un Sandwich, ou porter un sorbet à vos lèvres? — Nullement; mais après, s'il le faut, à l'écart, des gants frais seront substitués aux premiers, et votre danseuse pourra en toute confiance oublier encore sa main dans la vôtre.

Veillez sur-tout à la souplesse de votre chaussure, et, je vous le dis tout bas, n'hésitez pas à vous précautionner contre un refroidissement, en doublant d'un bas plus consciencieux votre bas à jour. Malgré les ménagements d'usage, il peut arriver que le carreau d'une salle à manger exerce son influence à travers un menu escarpin, sur-tout si la pièce, ainsi qu'il convient sous un autre rapport, n'a été chauffée que modérément. Rien n'est plus fatal que l'atteinte du froid aux extrémités, durant un repas dont le premier effet est l'excitation de l'estomac et du cerveau; et pourtant il n'est pas toujours facile de concilier l'extrême pureté de l'air avec un juste degré de température, et l'indispensable netteté d'un sol dont on a exclu le bois trop sévèrement peut-être.

Fidèle toutefois à ces règles fondamentales, et adroit à en suivre l'esprit dans mille détails qui ne sont futiles qu'en apparence, vous acquerrez en peu de temps un merveilleux génie de prévision et de raffinement pour l'intérêt de vos triomphes et de vos plaisirs.

Quant aux stoïques sectateurs de la mode, qui se laissent dépérir de gaîté de cœur, par l'effroi d'un embonpoint incompatible avec la grace de la toilette, je n'ai pas le courage de les blâmer; mais je leur recommande le livre de Brillat-Savarin, dont la sollicitude éclairée et touchante leur a spécialement consacré son chapitre : *De l'obésité et des moyens de la prévenir*, — à la suite d'un autre écrit pour les femmes *De la maigreur et de ses préservatifs.*

G. V. M.

A la dernière exposition de l'industrie de Valenciennes, a figuré un échantillon de fil à dentelles dû au talent de M. Lepers : un seul kilogramme de ce fil, étonnant par sa finesse et sa solidité, coûte plus de 6,000 francs, et présente un développement de 728,960 mètres.

A. P. BARBIEUX.

PARIS. — JULES DIDOT AINÉ, BOULEVART D'ENFER, N° 4.
Imprimé par W. Clowes, Duke-Street, Londres, pour Henry-Hooper, 13, Pall mall East.

LE CAMÉLÉON,

N° 8. JOURNAL NON POLITIQUE. 2 Août 1834.

Prix: 4 sous. PARAISSANT TOUS LES SAMEDIS. Price 2 d.

## DE LA CARICATURE.

La caricature est la charge de la peinture. Tel visage est ressemblant et plaît aux regards; le peintre qui l'a fait, par un trait de plus ou de moins, va rendre ce visage ridicule tout en le faisant aussi ressemblant. Dans tous les arts il y a deux arts, l'art qui embellit et l'art qui dénature, l'art simple et l'art grotesque, la poésie et la parodie, la peinture et la charge, de même que dans l'*Iliade* Thersite est à côté d'Achille. Il est donc bien convenu que toute chose dans ce monde a sa caricature. Par exemple, que de belles églises qui ne sont que la caricature de l'église de Saint-Pierre de Rome! que de grands généraux qui n'ont été que la caricature de l'empereur Napoléon! que d'illustres comédiens qui sont la caricature de Talma! Il n'y a pas de grand écrivain, pas de grand orateur, pas de grand poëte, qui n'aient leurs caricatures. Qui oserait dire le nombre de caricatures engendrées par M. de Lamartine et M. de Châteaubriand?

*Charge.* Toute exagération en mal et en laid, toutes les imitations maladroites et inutiles, tous les travestissements de grandes choses, qui, ainsi travesties, deviennent des choses misérables. Les enfants sont fort enclins à la charge: qu'un bossu ou un boiteux passent devant une troupe d'enfants, aussitôt voilà nos espiègles qui se voûtent ou qui boitent; qu'ils entendent parler un bègue, ils bégaient; race malicieuse *et sans pitié,* comme dit La Fontaine. Plusieurs animaux sont aussi fort habiles à faire des charges. Le singe, qui n'est lui-même qu'une caricature de l'espèce humaine, est fertile en charges excellentes. Il contrefait à merveille la joie et la douleur par mille poses grotesques. Et certes on comprend facilement qu'il en soit ainsi. Quel est l'homme qui ne rirait pas aux éclats s'il voyait sa figure quand il est en train de pleurer! Vous voyez donc que la charge est vieille comme le monde, et que ce serait perdre son temps que de s'amuser à en chercher l'origine, comme cela se fait dans tous les dictionnaires passés, présents et à venir.

Quant à ce que nous appelons la caricature, cette malice dessinée, cette méchanceté coloriée, qui nous fait si souvent rire aux dépens de notre prochain, il est évident que la caricature proprement dite a pris naissance en Italie. Les grands peintres Italiens, si pleins de malice et de génie, rivaux de gloire, appartenant à diverses écoles, se servaient naturellement contre leurs ennemis des armes que le ciel leur avait données. De là une infinité de *charges* et de caricatures contre les personnes et les choses. La caricature a cela de bon, que c'est une satire que tout le monde peut lire, même les plus ignorants; cela se lit d'un coup d'œil, et vite, et bien; cela se comprend, cela se devine; cela est vite fait, cela touche, cela fait rire aux éclats toute une ville; on ne met pas de nom au bas de cette esquisse; on n'explique rien; on la jette, et presque aussitôt elle passe de main en main. Voilà l'origine de la caricature; elle fut d'abord faite par de grands peintres, qui en firent par hasard dans un moment de méchanceté et de colère; puis, par une extension permise, la caricature devint une arme comme une autre. Il y eut des gens d'esprit, plus habiles satiriques que peintres habiles, qui s'emparèrent de cette espèce de liberté de la presse pour attaquer les puissants et les forts.

Car, pendant très long-temps, la caricature a été la seule liberté de la presse en Europe. Elle s'attaquait de préférence aux tout-puissants, qui ne pouvaient l'atteindre; elle les chargeait de toutes sortes d'opprobres et de mépris. Les plus excellents génies s'en sont servis avec succès: regardez plutôt les plus belles éditions de Rabelais, ornées de si plaisantes et de si admirables caricatures. Les plus grands génies en ont eu peur, témoin le cardinal de Richelieu, cet homme tout rouge, qui tremblait devant une caricature ou un vers satirique. La caricature a été non seulement une arme employée par les faibles contre les forts, une arme de guerre civile, mais encore une arme de guerre politique. Les royaumes ont fait des caricatures contre les royaumes, les rois en ont fait contre les rois. La Hollande en a fabriqué d'excellentes contre Louis XIV, qui devait être bien étonné de se voir tourné en ridicule, lui, le grand roi! Quel temps a été le plus fécond en caricatures? On ne sait. Probablement le temps où il était le moins permis de parler et de se plaindre. Les moines, les grands seigneurs, les rois et les princes, les généraux et les belles dames, tels sont les martyrs de la caricature. Sous ce rapport, la caricature et la satire se ressemblent beaucoup. Toutefois, on peut dire que l'une rit et fait rire, pendant que l'autre frappe et déchire. L'une voue davantage au ridicule, l'autre à la haine; l'une se venge, et peu lui importe comment: l'autre n'a le droit que de punir, elle ne doit atteindre que le coupable. Innocents ou coupables, amis ou ennemis, qu'importe à la caricature? Elle va çà et là par sauts et par bonds, elle frappe à droite, elle frappe à gauche, elle mord, elle égratigne, elle est cruelle, elle est venimeuse; mais après tout, c'est une si bonne fille qu'on ne peut guère se fâcher contre elle. Elle use de son droit en riant de tout et de toutes choses; et puis, comme elle n'est dangereuse qu'à condition qu'elle aura beaucoup de sel et beaucoup d'esprit, et qu'elle sera très claire et intelligible pour tous, il faut en conclure que c'est un genre qu'on ne peut trop encourager, quand bien même on devrait en être la victime plus tard. C'est donc une méchanceté et une panique par trop grandes de vouloir proscrire ces malicieuses esquisses de la vie humaine dans ce que la vie humaine a de risible; autant vaudrait dire aux peintres: Ne faites pas de portraits, que de leur dire: Ne faites pas de caricatures! Connaissez-vous en effet bien des portraits sérieux qui ne soient pas quelque peu caricatures par quelque côté? Entrez au salon de peinture; regardez bien tous ces bourgeois qui étalent leurs croix d'honneur, toutes ces femmes qui montrent leurs mérinos

rouges et leur robe de velours noir, ces enfants en uniforme de hussard, ces messieurs en habit de garde nationale, ces portraits de rois et de princes dans toutes sortes d'attitudes : ne sont-ce pas là de véritables caricatures, aussi loin de la vérité que de la vraisemblance? D'où je conclus encore que la caricature est par-tout, qu'elle est souvent involontaire comme un cri de l'ame, qu'elle est immortelle, qu'elle est inattaquable, qu'elle échappe à tous les murmures, à toutes les clameurs, à tous les supplices, à tous les procès. La caricature, ce n'est pas comme la liberté de la presse; il faut l'expliquer, la commenter, la développer, l'annoter, la torturer; plus elle est claire et mieux faite, et plus elle est inaccessible, la caricature politique sur-tout. Les Anglais, qui ont tant de lois de répression pour tous les délits, n'en ont point pour celui-là. La caricature anglaise est libre de toute liberté : elle peut tout oser, elle peut tout dire, elle peut tout attaquer, le roi le premier

Les caricatures qu'on fait en Angleterre contre le roi sont à peine croyables. Pourvu qu'il y ait une image au-dessous des paroles imprimées, on peut fort bien dire au roi qu'il est un voleur, qu'il est un assassin. Et quoi encore? Lors du fameux procès de Caroline de Brunswick, on fit paraître des caricatures dont le souvenir durera aussi long-temps que les fameuses caricatures contre l'abbé Dubois. Pendant les guerres de la France contre l'Angleterre sous Bonaparte, l'Angleterre était inondée de caricatures contre nous, et que nous leur avons bien rendues, Dieu merci! après l'invasion de 1814. On en voit encore un bon nombre qui sont collées de temps immémorial à la porte des vitriers. Mais ce genre de caricatures, peintes en rouge et en bleu, façonnées grossièrement et dessinées sans goût et sans grace, ne mérite guère qu'on en parle ici, si ce n'est pour mémoire. Despréaux l'a dit :

Il faut, même en chansons, du bon sens et de l'art.

Ce qui devait arriver est arrivé. La caricature, faite d'abord par de grands peintres, tombée ensuite entre les mains des satiriques qui ne savaient pas dessiner, a fini par devenir le domaine de quelques hommes d'esprit qui sont en même temps de grands dessinateurs : en Angleterre on cite, entre autres célèbres faiseurs, un nommé Cruikshank. C'est celui-là qui a fait une guerre acharnée à la *fashion* anglaise! c'est celui-là qui a rudement battu le dandysme! Lord Byron en faisait grand cas. Il est impossible d'avoir plus d'esprit et de verve inépuisables dans un petit espace que l'Anglais Cruikshank, à moins cependant de chercher en France, car, à l'heure qu'il est, la France excelle en caricatures. Plusieurs jeunes gens, qui auraient pu faire de grands artistes, se sont adonnés exclusivement à la caricature, à-peu-près comme ces jeunes écrivains de journaux, qui auraient pu laisser de beaux livres après eux, et qui ne font que des journaux. Ainsi, en France, depuis la révolution de juillet sur-tout, nous avons eu un excellent journal intitulé *La Caricature*, lequel journal restera comme le plus curieux monument de l'esprit de notre temps. Toute la malice qui est entassée dans ces feuilles est à peine croyable. C'est une verve, c'est une indignation, c'est une colère, c'est une plaisanterie, c'est une flagellation, c'est une moquerie incroyables : c'est en un mot tout ce que peut être une histoire au jour le jour de nos hommes d'état et de nos grands événements, considérés sous leur côté comique. Or, quelle est l'époque qui n'a pas son côté comique? Quel est le grand homme qui ne ferait pas rire, considéré sous son aspect plaisant? On vient de découvrir les mémoires d'un certain Tallement des Réaux, dans lesquels le dix-septième siècle, appelé le *grand siècle*, est couvert de ridicules et d'immondices, à commencer par Henri IV.

Pour en revenir au journal *la Caricature*, c'est à ce journal qu'est arrivée cette admirable discussion judiciaire à propos de la *poire politique*. L'accusé, pour sa défense, vint au tribunal apportant sur un papier plusieurs têtes dessinées d'après la tête du roi Louis-Philippe, et chaque tête allait par degrés ressemblant de plus en plus à une poire de bon chrétien. C'était là un plaidoyer qui parlait aux yeux. Les juges ne surent qu'en dire; le dessinateur fut acquitté, et il y eut arrêt en bonne forme, par lequel il était reconnu que la tête de Louis-Philippe ressemblait à une poire. Depuis ce temps S. M. a toujours été représentée sous cette forme, qui est devenue populaire, et que vous trouverez dessinée sur tous les murs de la France, de la Russie, de l'Angleterre, du Nouveau-Monde. Innocente plaisanterie, au moyen de laquelle *la Caricature*, et son frère *le Charivari*, ont exécuté de vrais tableaux, non seulement remplis de malice, mais encore exécutés et dessinés d'une manière qui ferait honneur aux plus grands maitres. Il est impossible en effet de rien voir de plus admirable, de plus vif, de plus vrai, de plus animé, de plus vivant, que ces excellentes scènes de comédie, où tous nos hommes d'état apparaissent dans leurs attributs divers, avec les mouvements et les figures qui leur sont propres. Si donc l'Angleterre s'enorgueillit du nom de Cruikshank, nous avons nous autres vingt noms à mettre au-dessus du nom de Cruikshank.

Voilà-à-peu près tout ce que nous savons de la caricature. C'est une de ces choses qu'on ne définit pas, dont on ne fait pas l'histoire, dont l'histoire et la définition sont toutes faites au coin de chaque rue en petit et en grand, passage Véro-Dodat, chez les éditeurs de *la Caricature*, au Musée du Louvre les jours d'exposition de portraits, et toute l'année chez Martinet, rue du Coq-Saint-Honoré, à Paris.

JULES JANIN.

*(Dictionnaire de la conversation.)*

---

# INVENTAIRE DE PARIS.

D'après les statistiques les plus exactes que nous avons analysées avec soin, Paris, dont la figure est à-peu-près ovale, offre en longueur 8,400 mètres (un peu moins de deux lieues) de l'arc de triomphe de la barrière de l'Étoile à la barrière de Picpus. Sa plus grande largeur est de 6,000 mètres (une lieue et demie) de la barrière de la Villette à celle d'Enfer; sa superficie est de 3,439 hectares 68 ares ou 34,396,800 mètres carrés ou 10,060 arpents 77 perches. — Paris a 1,142 rues, 125 impasses ou culs-de-sac, 127 ruelles, 90 places, 34 quais, 18 ports, 7 carrefours, 28 cours, enclos et cloitres publics, 18 boulevarts, 19 ponts, 129 passages, 59 barrières, 19 avenues ou allées publiques, 12 palais, 41 églises catholiques, 4 temples non catholiques, 36 communautés religieuses et couvents de filles, environ 900 établissements d'instruction, 30 hôpitaux et hospices contenant 15,000 lits, 9 prisons, 24 théâtres, 4 jardins publics, 84 casernes, 11 halles, 22 marchés, 5 abattoirs, 86 fontaines, 424 bornes-fontaines, 560 hôtels avec cours et jardins, 700 hôtels garnis, 45,000 maisons, 12,800 boutiques. — Paris a 12 arrondissements, 12 mairies, 12 justices de paix, 12 bureaux de charité, 12 églises paroissiales

et 29 succursales, 3 cimetières, 4 séminaires, 180 sociétés de secours mutuels entre ouvriers, 6 bibliothèques publiques, 6 musées, 4 colléges royaux, 4 écoles principales, 1 préfet, 1 préfet de police. — Sa population, en 1791, était de 610,620 habitants; mais l'émigration, le régime de la terreur et les guerres la firent diminuer. En 1804, elle s'élevait à 547,756; en 1817 à 713,966, en 1825 à 890,431, et en 1833 à 939,762. Dans cette population on compte 430 hauts fonctionnaires, 450 membres de l'ordre judiciaire, 1,140 membres de l'institut et de l'université, 18,000 employés, 47,000 étudiants et écoliers, 372,200 tant rentiers qu'industriels, 327,942 ouvriers, 67,600 domestiques, et enfin 75,000 indigents. — Mouvement de 15,000 lettres partant tous les jours de Paris pour l'intérieur ou pour l'étranger; 30,000 y arrivent journellement. — 300 longues voitures à 30 centimes, sous les noms d'Omnibus, Dames-Blanches, etc., 1,400 fiacres, 1,800 cabriolets intérieurs, 600 cabriolets extérieurs, 500 carrosses de remise, 500 cabriolets *idem*, 2,500 carrosses de maîtres, 6,600 cabriolets particuliers; 1,300 voitures de porteurs d'eau à bras, 500 voitures à tonneau, à un cheval, 9,000 charrettes et haquets, 600 tombereaux à boue, de vidange et d'arrosement, 1,700 voitures d'approvisionnement par jour, 300 voitures des environs de Paris, 250 grandes diligences, 300 diligences ordinaires, 350 petites diligences, 750 voitures de moellons et pierres, 200 pour les transports de la charpente, 500 pour le transport du plâtre. — 11,000 bateaux apportent annuellement du dehors des provisions à Paris. Il en sort, par an, 900.

Pour donner une idée du mouvement annuel de la population, nous ajouterons qu'il y a eu, en 1828, 7,282 mariages, 29,601 naissances, dont 15,117 garçons, et 14.484 filles. On a compté 24,357 personnes décédées, 333 ont été déposées à la Morgue.

## PALAIS DE L'ÉLYSÉE-BOURBON.

Cet hôtel est situé rue du Faubourg-Saint-Honoré, n° 59. C'est un des palais les plus remarquables de Paris, tant par l'élégance de son architecture que par la magnificence de son ensemble, son intérieur et sa belle situation près des Champs-Élysées, dont il tire en partie son nom. Cette admirable maison de plaisance fut élevée en 1718, par le comte d'Évreux, sur les dessins et sous la conduite de Molet, célèbre architecte.

La voluptueuse marquise de Pompadour l'ayant acquis, y pratiqua de nombreuses augmentations et une foule d'embellissements qui en firent un séjour enchanteur. Plus d'une fois son royal amant vint y chercher diversion aux ennuis qui si souvent l'assiégeaient même au sein des plaisirs. A la mort de cette favorite, le palais de l'Élysée-Bourbon fut possédé par le marquis de Marigny, qui le vendit à Louis XV pour en faire l'hôtel des ambassadeurs extraordinaires. On changea ensuite cette destination, et cet hôtel servit de garde-meuble de la couronne en attendant qu'on eût achevé celui qu'on destinait à cet usage, dans un des bâtiments de la place Louis XV.

En 1773, l'Élysée-Bourbon fut acheté par M. Beaujon, conseiller-d'état, receveur-général des finances, homme très opulent, qui en fit sa demeure ordinaire, et dépensa des sommes énormes pour y réunir tout ce que les arts et le luxe pouvaient produire de plus rare, de plus exquis, de plus précieux. Ce n'est pas le seul emploi utile que cet homme généreux fit de son immense fortune. Paris lui doit la chapelle Beaujon, et l'hospice qui porte encore aujourd'hui son nom, comme le quartier où il est situé. Cet hospice, créé dans le faubourg du Roule en 1784, afin de pourvoir à l'éducation de douze enfants de chaque sexe, pauvres, orphelins et nés dans ce faubourg, fut doté par lui d'une rente annuelle de 25 mille francs.

En 1790, madame la duchesse de Bourbon trouva l'Élysée-Bourbon digne de devenir son palais, et en fit l'acquisition; mais elle y demeura peu de temps.

En 1792 on y plaça l'imprimerie du gouvernement, puis il devint la propriété d'entrepreneurs de fêtes publiques, qui le vendirent au prince Murat, lequel le céda à Napoléon, qui y demeura plusieurs fois, et y abdiqua en 1815, après la bataille de Waterloo.

Ce palais eut alors pour hôte, en 1815, Alexandre, empereur de Russie, puis le duc de Wellington, chef de l'armée anglaise.

Enfin Louis XVIII le donna, en 1816, au duc de Berri, lors de son mariage, et ce fut le dernier habitant de cette demeure enchanteresse, qui, comme on vient de le voir, a vu sous ses lambris somptueux une foule de hauts personnages les plus opposés d'intérêts et d'opinions, et dont un seul existe encore.... Que de souvenirs d'amour, de gloire et d'infortunes sont ensevelis dans l'Élysée-Bourbon!....

## LEÇON DE FRANÇAIS.

### PRÉCEPTES DU GENRE ORATOIRE.

En poésie et en éloquence, *la description* ne se borne pas à caractériser son objet; elle en présente le tableau dans ses détails les plus intéressants, et avec les couleurs les plus vives. Si *la description* ne met pas son objet comme sous les yeux, elle n'est ni oratoire ni poétique: les bons historiens eux-mêmes, comme Tite-Live et Tacite, en ont fait des tableaux vivants; et, soit qu'on parle du combat des Horaces, ou du convoi de Germanicus, on dira qu'il est peint, comme on dira qu'il est décrit.

Autant le poëte est prodigue de *descriptions*, autant l'orateur doit en être sobre. Sa régle, à lui, est que non seulement *la description* soit un moyen de sa cause, mais que chaque trait qu'il emploie serve à fortifier ce moyen. Tout ce qui dans *la description* oratoire n'intéresse que l'imagination, est superflu et vicieux.

MARMONTEL.

## THÉORIE DE L'AURORE.

Les rayons qui se plient pour s'approcher de nous, passent au-dessus de nos têtes avant de nous atteindre; ils se réfléchissent sur les particules grossières de l'air, pour former d'abord une faible lueur, incessamment augmentée, qui annonce et devient bientôt le jour. Cette lueur est l'aurore. La lumière décomposée peint les nuages, et forme ces couleurs brillantes qui précèdent le lever du soleil. C'est dans ce phénomène coloré de la réfraction que les poètes ont vu la déesse du matin; elle ouvre les portes du jour avec ses doigts de rose, et la fille de l'air et du soleil a son trône dans l'atmosphère. Si cette atmosphère n'existait pas, si les rayons nous parvenaient en ligne droite, l'apparition et la disparition du soleil seraient instantanées; le grand éclat du jour succéderait à la profonde nuit, et

les ténèbres épaisses prendraient tout-à-coup la place du plus beau jour. La réfraction est donc utile à la terre, non seulement parcequ'elle nous fait jouir quelques moments de plus de la présence du soleil, mais parcequ'en nous donnant les crépuscules, elle prolonge la durée de la lumière, et la nature a établi des gradations pour préparer nos plaisirs, pour diminuer nos regrets. Nous voyons poindre le jour comme une faible espérance; il s'échappe sans qu'on y songe, et la lumière se perd comme nos forces, comme la santé, les plaisirs, la vie même, sans que nous nous en apercevions.

(Bailly. *Astronomie moderne.*)

## LEVER DU SOLEIL.

On le voit s'annoncer de loin par des traits de feu qu'il lance devant lui. L'incendie augmente, l'orient paraît tout en flammes. A leur éclat, on attend l'astre long-temps avant qu'il se montre. A chaque instant on croit le voir paraître : on le voit enfin. Un point brillant part comme un éclair, et remplit aussitôt tout l'espace; le voile des ténèbres s'efface et tombe; l'homme reconnaît son séjour et le trouve embelli. La verdure a pris, durant la nuit, une vigueur nouvelle; le jour naissant qui l'éclaire, les premiers rayons qui la dorent, la montrent couverte d'un brillant réseau de rosée, qui réfléchit à l'œil la lumière et les couleurs. Les oiseaux en chœur se réunissent et saluent de concert le père de la vie : en ce moment pas un seul ne se tait. Leur gazouillement, faible encore, est plus lent et plus doux que dans le reste de la journée : il se sent de la langueur d'un paisible réveil. Le concours de tous ces objets porte aux sens une impression de fraîcheur qui semble pénétrer jusqu'à l'ame. Il y a là une demi-heure d'enchantement auquel nul homme ne résiste : un spectacle si grand, si beau, si délicieux, n'en laisse aucun de sang-froid.

J. J. Rousseau.

## L'ACTEUR FROGÈRE

### ET PAUL Ier.

Ce fut sous le règne de Paul Ier que vint à Saint-Pétersbourg un acteur parisien, bien connu en Russie par la faveur singulière dont il a joui auprès des deux souverains Paul et Alexandre, et même du grand duc Constantin. On avait inspiré d'avance des dispositions bienveillantes à l'empereur pour Frogère. Lorsqu'il fut admis à une première audience, il se crut obligé de se conformer à l'usage sans lequel il n'était point permis de se présenter devant l'autocrate, celui de s'agenouiller en entrant; mais Paul l'avertit aussitôt de se relever, et lui dit : « Comment, M. Frogère, vous venez de Paris, et vous vous agenouillez devant un homme! » Il s'informa ensuite de toutes sortes de particularités sur la capitale d'un pays libre, prit l'acteur en affection, et ne le voyait plus sans l'aborder par cette formule républicaine : « Vous voilà, citoyen Frogère! eh bien! salut et fraternité. »

Frogère avait été acteur du Théâtre-Français, et rival de Dazincourt, dont les facéties et les bons mots sont connus. Il avait lui-même l'esprit vif, la mémoire ornée et l'humeur très gaie. Il excellait sur-tout à mystifier les personnes qui ne le connaissaient pas, et quelquefois même celles qui vivaient dans son intimité. J'en citerai quelques exemples, dont l'un m'est personnel. Après ma première ascension à Saint-Pétersbourg, le régisseur du théâtre impérial avait cru remarquer que le clocher de l'amirauté avait perdu sa dorure : cette illusion était due à la brume du matin. Il rencontre Frogère et lui fait part de son observation. — « Vous ne vous êtes point trompé, répond aussitôt celui-ci, de l'air du monde le plus sincère; vous ignorez donc que notre compatriote Robertson est sous les verroux! le malheureux s'est rendu coupable d'un vol auquel on ne se serait jamais attendu : il a enlevé la dorure du clocher à l'aide de son ballon; c'est un cruel accident pour sa famille. » Le régisseur, avec lequel j'étais fort lié, s'empressa de se rendre chez moi pour consoler ma femme et lui offrir ses services : on peut imaginer comme il resta décontenancé lorsque je vins moi-même lui ouvrir la porte.

Les tours plaisants que Frogère se permettait envers le grand duc Constantin, et que ce prince autorisait, toutefois à charge de revanche, prouvent à quel degré il jouissait de sa faveur. Un jour le grand duc se promenait sur le chemin de Pétrowski : une pauvre femme l'approche timidement et lui demande l'aumône; il se retourne vers un des officiers de sa suite, et lui dit de donner à cette femme une pièce d'or. Le soir, au milieu d'un salon de la cour, le grand duc aperçoit cette vieille femme dans son accoutrement de mendiante : il lui demande brusquement comment elle s'est introduite, et ce qu'elle vient faire. — Monseigneur, répond la vieille, j'ai craint que l'on ne vous trompât; l'officier à qui vous avez ordonné de me faire l'aumône, vous comptera sans doute une pièce d'or, mais à moi, il ne m'a remis qu'une pièce d'argent. — Cette femme dit-elle vrai? demanda Constantin en se retournant vers l'officier. Celui-ci répond que la vieille en impose, et qu'il en appelle au témoignage de Frogère. — Mais Frogère n'était point avec nous, répond le duc, et il n'est pas ici. — Pardonnez-moi, monseigneur, dit aussitôt la mendiante, j'atteste que la vieille a menti; et le grand duc, en reconnaissant Frogère dans la vieille femme, s'abandonne à un rire fou, partagé par tous ceux qui l'entourent.

C'était à qui des deux, du prince ou de l'acteur, se rendrait dupe des meilleures mystifications. A un grand dîner, Constantin s'adresse à M. Frogère, et lui montrant un seigneur russe placé à quelque distance de lui : — « Mon cher Frogère, lui dit-il, voici M. Chouvalof, qui n'entend pas un seul mot de français, et qui desire vivement étudier votre langue; je serai charmé qu'il devienne votre élève, et que vous lui donniez des leçons. — Volontiers, monseigneur, répond Frogère; tout ce qui vous est agréable me le devient à l'instant même. — Je dois cependant, mon pauvre Frogère, vous informer des difficultés : M. Chouvalof ne comprend pas, comme je vous l'ai dit, un seul mot de français, et de plus il a une tête extrêmement dure; regardez un peu si sa physionomie n'annonce pas une intelligence inattaquable. — J'essaierai d'y faire brèche. — On reconnaît à cette figure un esprit borné, n'est-ce pas, Frogère? — C'est vrai, monseigneur. » Alors le grand duc se retournant vers M. Chouvalof : — « N'êtes-vous pas très flatté, monsieur, de la bonne opinion que Frogère vient d'exprimer sur votre compte? — Il ne me reste qu'une ressource, monseigneur, c'est de penser que M. Frogère est très mauvais physionomiste. » A ces mots, prononcés en bon français, le grand duc ne se contient pas, il dit à Frogère, au milieu du rire de tous les convives : — « Vous vous êtes compromis, mon pau-

vre Frogère; cette fois convenez-en, vous voilà mystifié, profondément mystifié! — L'un de nous l'est, en effet, réplique Frogère; je crains bien que ce soit votre altesse qui ait encore ici cet avantage; car je dois avouer que le nom de Chouvalof, qu'il a plu à votre altesse royale de donner à M. le comte de N***, ne m'en a nullement imposé; que je connais M. le comte de N*** depuis deux ans, et qu'il y a peu de temps, j'ai passé deux mois avec lui dans une de ses terres. » A ce revirement inattendu, la surprise fut grande et le rire interrompu; mais le grand duc convint qu'il s'était enferré, trouva l'aventure piquante, et les éclats de rire recommencèrent.

Je dois ajouter que cette familiarité, due à des rapports d'humeur et de gaîté, a été souvent plus utile à de malheureux proscrits que n'eût pu l'être une faveur établie sur des titres autrement sérieux : plus d'un banni est revenu de la Sibérie parceque M. Frogère s'est chargé de faire valoir son placet, et qu'il a su choisir le moment favorable; plus d'un homme dans la détresse l'a chargé avec succès de sa requête, et lui a dû des secours. M. Frogère se plaisait d'ailleurs à rendre justice au caractère libéral de Constantin, et à l'empressement avec lequel il prodiguait ses largesses pour soulager les maux qui lui étaient signalés.

Frogère s'était rendu aussi agréable à l'empereur Paul qu'à ses fils; ce prince aimait sur-tout à lui voir contrefaire les raccoleurs du quai de la Ferraille dans tous leurs moyens de séduction auprès des recrues; il saisissait à merveille le pittoresque de leur tournure, de leurs gestes et de leur langage. « Faites-nous le raccoleur, mon cher Frogère, lui disait-il dans ses moments de gaîté. — Mais, sire, la chose est impossible, mon uniforme est incomplet : il n'y eut jamais de raccoleur sans un chapeau à cornes, et je n'en vois qu'un ici. — Prenez-le, Frogère, et faites-nous le raccoleur. » Ce chapeau était celui de l'empereur lui-même; Frogère ne se le fait pas répéter, prend le chapeau du Czar et s'en couvre le chef. Il disait souvent depuis, avec beaucoup de philosophie: « Tel que vous me voyez, j'ai porté la coiffure d'un souverain; heureusement ce n'était point la couronne. »

Frogère est mort à Paris dans le premier mois du règne de l'épidémie, à l'âge de quatre-vingt-quatre ans; il est impossible de trouver un vieillard qui eût mieux conservé l'allure, sinon de la jeunesse, du moins de l'âge mûr. Il marchait lestement et mettait beaucoup de vivacité dans ses gestes et de clarté dans son débit. Sa mémoire était prodigieuse; il n'avait point oublié le nom d'un seul des seigneurs russes qu'il avait connus à la cour, ou des Français qu'il avait rencontrés en Russie. Je crains qu'il n'ait pas évité l'écueil des vieillards, je veux parler du péché de gourmandise. Frogère buvait facilement de tous les vins et mangeait de tous les mets d'un repas. Quinze jours avant sa mort je me rappelle lui avoir entendu réciter, sans en manquer un seul, une pièce inédite de deux cents vers d'un poëte dont le nom m'échappe. Frogère avait dessein d'écrire un ouvrage, auquel il aurait donné pour titre : *Mes dix-huit ans en Russie.* Il a éprouvé jusqu'à la fin de sa vie les bienfaits de la cour de ce pays; en outre M. Demidoff père lui faisait une pension assez considérable, que les fils de ce riche seigneur lui ont toujours continuée.

(*Le Voleur.*)

---

Il y a quelque temps, M. G....., député, acheta, moyennant 40 fr., un petit tableau fort sale et couvert de petits morceaux de papier et de linge collés. Le lendemain un restaurateur de tableaux a reconnu que celui-ci était un des chefs-d'œuvre du Titien, et en a offert 10,000 fr., qui ont été refusés; on prétend qu'il vaut le double de cette somme.

---

## CHANSONS DES BERGERS CEVENOLS.

Le chant des bergers dans l'intérieur des Cévennes a, comme tous les chants montagnards, un caractère particulier, une physionomie naïve qui est en lui, et l'on reconnait que les générations successives des pâtres de ce pays l'ont transmis jusqu'à nous dans toute son originalité primitive aussi fidèlement que leur long manteau doublé de laine écarlate, leur feutre à larges bords et leur grand bâton recourbé. — Ce chant, d'une facture singulière, attire l'attention, et fait éprouver d'abord plus de surprise que de plaisir. — La mesure en est rapide, le motif fort court et d'une mélodie simple, où l'on remarque assez généralement une note aiguë qui lui imprime une certaine gaîté.

Le refrain de toutes les chansons consiste à répéter en entier l'air sans les paroles; et, soit instinct musical, intention réelle de la part du chanteur, ou simplement une disposition organique qui fait que la voix baisse comme pour chercher à se reposer, ce refrain prend toujours une allure lente et mélancolique, et dispose à la rêverie, quelque rapide et joyeux que soit le motif qu'il reproduit.

Les Cévenols ont un beau timbre de voix; et, de même que pour eux la meilleure danseuse est celle qui danse le plus long-temps, ils regardent assez volontiers comme le plus habile chanteur celui qui chante le plus fort. Cependant sur les bords du Gardon, dans l'ancien comté d'Alais, il y a une jeune fille qu'on appelle du joli nom de Gattie, qui chante d'une manière merveilleuse tous les airs de ces montagnes; et, le soir, quand elle fait rentrer ses chèvres, c'est délicieux d'entendre sa voix fraîche, souple et expressive, dont chaque éclat se prolonge, s'adoucit, et va se perdre dans les mille échos du vallon. — Dans le pays, la supériorité du chant de cette enfant ne surprend personne, car l'on a par-tout la conviction qu'elle s'est vouée au génie du mal, et qu'elle est initiée aux redoutables secrets de la sorcellerie. — Or, tout dans sa personne paraît venir à l'appui de ce qu'on lui attribue de surnaturel : ses grands yeux noirs bordés de longs cils, et le reflet cuivré de sa peau brune, donnent à sa physionomie quelque chose d'asiatique, tandis que son regard voilé à demi sous ses paupières, ses lèvres minces et arquées, et son menton un peu prononcé, y répandent un air moqueur. Souvent, et semblant trahir une pensée intime et violente, cette figure mobile s'anime, se contracte, pâlit, et prend une expression si étrange de terreur et de joie folle, qu'elle rappelle ces têtes fantastiques que dans le délire de la fièvre l'imagination emprunte à un autre monde. — Son corps, un peu fort pour son âge, est bien pris, et sa démarche ne se ressent nullement de la gaucherie ordinaire d'une paysanne. Elle est coiffée d'un bonnet phrygien en laine rouge, ses cheveux noirs s'échappent en boucles nombreuses, et son vêtement se compose d'un petit corset, d'un jupon fort court, et d'une sorte de cape faite de peaux de bouc. — La pauvre petite est presque folle; le moindre bruit lui fait peur; elle se reproche ses actions les plus simples, et elle se prend à pleurer lorsque du bruit de ses pas ou de sa chanson elle a effrayé le héron, hôte triste et constant de ces rives poissonneuses, qui se dresse alors de toute

sa hauteur, replie son long cou, et, rejetant ses jambes en arrière, déploie lentement ses ailes grises comme deux grandes voiles ternies par de fréquents orages, puis s'élève d'un vol uniforme en poussant un cri bref et mélancolique, image de sa vie de souffrance et d'anxiété....

Évariste Marandon de Montyel.
(*Le Ménestrel.*)

## LE PÉLICAN.

Le Pélican est beaucoup plus gros qu'un cygne; sa longueur est de cinq pieds quelques pouces du bout du bec à celui de la queue; son bec a près d'un pied et demi de long, et plus d'un pouce et demi de large; le demi-bec supérieur ne consiste qu'en une seule lame osseuse, au bout de laquelle est le crochet qui termine le bec; mais la portion inférieure est composée de deux branches flexibles, qui se prêtent à l'extension de la poche membraneuse qui leur est attachée; elle est si large et capable d'être si distendue, qu'elle peut contenir plus de vingt pintes de fluide.

Le vol ou l'envergure du pélican est de douze pieds; cet oiseau a autant d'avantage au milieu des airs que sur la surface de l'eau; il vole aussi bien et aussi aisément qu'il nage : il vit de poisson.

Les pélicans font leur nid à terre au bord des eaux; ils nourrissent leurs petits en leur dégorgeant une partie des poissons qu'ils ont pris, et ils ne font, pour cette opération, que presser leur poche contre leur poitrine; c'est sans doute cette habitude qui a accrédité cette fable ancienne et encore répétée de nos jours, que le pélican nourrit ses petits de sa propre substance, en se déchirant lui-même pour les alimenter.

La chair du pélican a une odeur et une saveur désagréable; ses os sont d'une légèreté extraordinaire.

## VOLTAIRE CHEZ L'ÉPICIER.

Les œuvres de Voltaire, cent fois imprimées depuis quinze ans, sont dans les bibliothèques, où elles occupent un large rayon. A voir les soixante et quinze volumes sortis de la plume du grand homme, on avait cru jusqu'ici que c'étaient bien ses œuvres complètes, et que rien n'y manquait de ce qu'il a produit : pas du tout : voici qu'hier on a trouvé une feuille inédite de sa correspondance, une lettre à placer entre ses lettres à madame Duchâtelet et à l'impératrice Catherine; lettre bien honorable pour le philosophe qui demande à partager avec La Harpe la pension de deux mille livres qu'il a sur le trésor.

Cette lettre, sur laquelle le vent des révolutions a soufflé et qui s'est envolée des archives du ministère des finances, est arrivée par un singulier hasard et par une bizarre anomalie, chez un épicier! Voltaire et un épicier, quelle antithèse! L'épicier, après avoir pesé un quarteron de macaroni, plia béotiennement sa marchandise dans l'épître du grand homme. Voici cette lettre, copiée textuellement sur le manuscrit :

« Monsieur le contrôleur-général,

« S'il fallait en France pensionner tous les hommes de talent, ce serait, je le sais, pour vos finances une plaie bien honorable, mais bien désastreuse, et le Trésor n'y pourrait suffire; aussi, et quoique peu d'hommes puissent se rencontrer d'un aussi solide mérite que M. de La Harpe, ne viens-je pas réclamer une pension pour ce mérite dans l'indigence; je viens simplement, monsieur, empiéter sur vos attributions, et contrôler le chiffre de deux mille livres dont S. M. a bien voulu me gratifier. Il me semble que M. de La Harpe n'ayant pas de pension, la mienne est trop forte de moitié, et qu'on doit la partager entre lui et moi.

« Je vous aurai donc, monsieur, une dernière reconnaissance, si vous voulez bien sanctionner cet arrangement et faire expédier à M. de La Harpe le brevet de sa pension de mille livres, sans lui faire savoir que je suis pour quelque chose dans cet événement. Il sera aisément persuadé, ainsi que tout le monde, que cette pension est une juste récompense des services qu'il a rendus à la littérature.

« Daignez, M. le contrôleur-général, accepter d'avance mes remercîments, et croire au profond respect de votre très humble et très obéissant serviteur,

Arouet de Voltaire,

« Gentilhomme ordinaire de la maison du roi. »

Heureusement la cuisinière se trouva être plus littéraire que l'épicier; elle transmit à son maître le précieux autographe, dont l'authenticité fut reconnue. Aussitôt après, il y eut foule chez l'épicier; c'était à qui achèterait du macaroni, du poivre, de la cannelle, de la réglisse, dans l'espoir que Voltaire servirait d'enveloppe à toutes ces épicières marchandises; mais il n'y avait plus de Voltaire dans la boutique; il n'y avait plus d'autographes ni de manuscrets, et l'imperturbable épicier, ignorant d'où lui venait ce prodigieux débit, pliait flegmatiquement ses denrées dans des feuilles imprimées.

A l'heureux possesseur de la lettre de Voltaire un riche amateur a offert, le jour même, mille écus pour prix du précieux autographe. Le marché a été conclu.

(*Vert-Vert.*)

## CATHÉDRALES.

Pour les fidèles, la cathédrale est l'emblème visible du christianisme; et aussi le respect entoure cette sorte de temple. Les âges l'environnent d'hommages; les peuples le voient de loin s'élever sur les cités, et ils le saluent comme un signe céleste. La cathédrale est plus qu'une église, c'est un symbole. Son noble aspect représente tout le système chrétien, avec sa grande hiérarchie; aussi, ne soyons pas étonnés que là se soient concentrés tous les efforts du génie et de la piété. La construction des cathédrales appelait toutes les puissances de l'homme. Prêtres et peuples, seigneurs et vassaux, rois et sujets, se sont unis pour faire de ces monuments quelque chose qui répondît à la grandeur des pensées qui s'y rattachent. Les cathédrales ont été des constructions prodigieuses, et en dehors de toutes les proportions connues de l'architecture; on eût dit un vaste effort pour en faire une communication de la pensée humaine avec la pensée divine, un marche-pied vers le ciel.

Et d'abord, remarquons une différence de la cathédrale, vrai type du temple chrétien, avec les temples grecs : ici, le peuple ne pénétrait pas, il se tenait aux abords, sous le péristyle, ou en des enceintes accessoires, tandis que le prêtre enveloppait de mystère ses cérémonies ou ses sacrifices; dans l'église chrétienne tout se découvre, le peuple entre à flots; le voilà qui se répand par de larges portiques sous des voûtes immenses, il presse le sanctuaire, il se mêle aux solennités, il prend part aux actes mystérieux du prêtre, il prie avec lui; c'est le caractère intime, mystique, profond, du culte chrétien : chacun y

participe, et c'est ce qui le fait grand, surnaturel, divin.

Il s'ensuit que le temple a son caractère propre, un caractère de majesté inconnu à tous les cultes de la terre. Et ce caractère, ce n'est pas l'art vulgaire de l'architecture qui l'a créé : vous ne le voyez pas se former graduellement par des imitations, c'est l'instinct, à défaut de génie, qui le révèle. Il se produit comme d'un jet, et la civilisation savante s'étonne de le voir brusquement développé en des temps qu'elle s'obstine à regarder comme barbares. La cathédrale sort principalement du moyen âge. C'est de là, c'est de ces siècles tout incultes que s'élèvent et jaillissent ces superbes monuments, ces travaux inspirés, ces œuvres d'architecture, dont le modèle n'était nulle part, vaste création où les peuples entiers participaient comme pour attester qu'elles devaient leur naissance, non point à l'inspiration d'un homme, mais à celle de tous les hommes; non point à un génie particulier, mais à la foi universelle.

L'architecture du moyen âge est une architecture de génie. C'est le christianisme qui l'a faite. Lorsque le christianisme s'est affaibli, l'architecture n'a plus été originale. Elle a été copiste, d'abord copiste maladroite, et ensuite copiste élégante et raffinée, suivant le progrès des études. Mais l'inspiration l'avait délaissée; le vrai génie avait disparu. Il ne restait que la perfection de l'imitation, c'est le génie des âges qui dégénèrent.

Il faut remarquer qu'en même temps que le christianisme créait ou inspirait son architecture, il en multipliait à-la-fois les chefs-d'œuvre, par la pensée commune qu'il jetait dans l'esprit des peuples et qui les faisait participer avec l'intelligence et l'activité de la foi à ces immenses conceptions.

Il n'est pas sans intérêt de rappeler les principales constructions chrétiennes depuis le moyen âge. Certes, la Grèce antique, la Grèce poétique et savante, n'avait jamais donné l'exemple d'une semblable fécondité de créations; il y a là autre chose qu'une simple inspiration de génie d'artistes.

Il paraît qu'il n'y a guère eu de cathédrales bâties avant le dixième siècle, bien que des auteurs espagnols fassent remonter l'antiquité de quelques unes de leurs églises jusqu'au temps des apôtres. Cependant quelques grands temples existaient déja. L'empereur Constantin avait à grands frais élevé dans Rome la basilique de Saint-Pierre, et pour la première fois, dit-on, la forme de la croix servit de type à l'architecture chrétienne; l'empereur avait ainsi voulu consacrer le souvenir de l'apparition merveilleuse qui fut le signal de sa victoire contre Maxence. Lorsqu'il transporta l'empire à Constantinople, il éleva de même dans sa nouvelle capitale un superbe temple sous l'invocation de sainte Sophie. Mais cette église éprouva diverses vicissitudes : Arcadius et Théodose-le-Jeune la relevèrent tour-à-tour de ses ruines, et Justinien la développa enfin sur un plan tout nouveau. Dans cette église, parut pour la première fois l'élégante découverte de cette voûte circulaire jetée au-dessus du plan carré formé par la croix, qui, depuis, a donné lieu à ces vastes dômes chrétiens lancés vers les nues.

Cependant, le génie de l'architecture se développait dans l'occident de l'Europe. C'est des couvents qu'il prit son essor. Les moines étaient leurs propres architectes. Les rois, occupés à la guerre, laissaient aller ce mouvement de sciences et d'arts vers les ordres religieux. On vit des évêques présider aux constructions d'églises. Grégoire de Tours qualifie du nom d'architecte un de ses prédécesseurs nommé Lion. Saint-Germain, évêque de Paris, traça les dessins de l'église que Childebert fit élever en l'honneur de saint Vincent, et qui, plus tard, porta son nom. Le même évêque alla bâtir à Angers une église sous l'invocation de saint Germain d'Auxerre. Saint Avite de Clermont bâtit en Auvergne plusieurs églises. Ferréol, évêque de Limoges; saint Dalmasius, évêque de Rhodez; saint Agricole, évêque de Châlons-sur-Saône, présidèrent à des constructions semblables. C'était le christianisme qui était toute l'inspiration de la science architecturale, et c'est ce qui donna à ses créations un type inconnu.

Puis les rois venaient avec la puissance de leurs richesses seconder cet élan de création. On les voit à la tête de toutes les entreprises. Dagobert, dans le septième siècle, présidait à la construction de l'église de Saint-Denis, et y jetait une magnificence dont les arts anciens n'avaient pas vu d'exemple. Plus tard s'achevait, sous ses auspices, la première tour de Strasbourg, monument prodigieux de génie, qui fut pour le génie d'un âge plus rapproché, un objet fécond et inspirateur de rivalité.

Charlemagne vint et couvrit l'empire d'occident d'églises pleines de majesté et de richesse. Aix-la-Chapelle prit son nom de ce mot même de chapelle, appliqué à une merveilleuse église, où le grand homme avait uni à toutes les inventions du génie grec toutes les puissances du génie chrétien. L'Italie fut ornée de travaux semblables. Louis-le-Débonnaire imita ce goût des constructions pieuses. Ainsi, l'architecture se développa par le concours des moines et des rois, jusqu'au règne de Philippe-Auguste.

Du milieu de ces vastes travaux, la cathédrale proprement dite avait pris naissance. La première qui apparaisse avec grand éclat dans l'histoire, est celle de Saint-Marc de Venise. Elle avait d'abord été construite en 829. Vers la fin du siècle suivant, elle fut brûlée au milieu de la sédition où périt le doge Candanio. Ursceleo I[er] la rétablit sur le modèle de Sainte-Sophie. Il confia ce travail à l'architecte Buschetto da Dalichio, qui donna à l'imitation de Sainte-Sophie un air de liberté originale, en jetant au-dessus de ses voûtes cinq coupoles avec de doubles calottes, qui, au-dedans, produisent un effet d'élancement très-pittoresque, et au-dehors couronnent l'édifice de dômes élégants pleins de grâce.

En France, la cathédrale de Reims se bâtissait vers le même temps. Louis-le-Débonnaire avait permis à l'évêque Ébon de se servir des matériaux des anciennes murailles de la ville. Hincmar termina cet édifice, qu'il orna avec magnificence. On sait tous les souvenirs qui se rattachent à cette église royale. Elle semblait destinée aux pompes les plus imposantes de la nation. Son portique est célèbre. Son architecture pyramidale est d'un effet merveilleux, et il ne se conçoit pas aujourd'hui que ces âges reculés aient jeté dans la construction des temples cette poésie idéale, et qu'ils aient trouvé des moyens d'exécution pour réaliser des plans si gigantesques. Mais, d'autre part, la barbarie faisait ses ravages; les Normands danois dévastèrent les pays qu'ils avaient inondés. Ils démolirent l'église de Saint-Ouen à Rouen, et brûlèrent la cathédrale de Chartres. Peu après, ils détruisirent l'église de Sainte-Geneviève à Paris, mirent le feu à celle de Saint-Germain, ruinèrent celle de Saint-Martin de Tours, et pour aider à la destruction, les Sarrasins parurent. L'architecture eut besoin d'efforts nouveaux pour réparer toutes ces ruines. Et en effet, elle redoubla d'activité et de génie.

Le dixième, le onzième, le douzième et le treizième siècle produisirent les plus belles cathédrales de la France.

Le roi Robert, dit le Pieux, donna le signal de ce renouvellement de l'art chrétien. La nouvelle cathédrale de Chartres ayant encore été consumée par le feu du ciel, l'évêque Fulbert entreprit de la rétablir et invoqua les secours de Robert. L'exemple du roi de France donna de l'émulation à d'autres princes. Canut, roi de Danemarck et d'Angleterre; Guillaume, duc d'Aquitaine; Richard, duc de Normandie; Eudes, comte de Chartres, rivalisèrent d'efforts et de zèle. Le travail fut poussé avec une rapidité incroyable. En peu d'années on vit s'élever le nouvel édifice, un des plus beaux monuments du moyen âge. Il a dans œuvre 70 toises de longueur sur 18 toises de hauteur. La nef, large de 8 toises, est accompagnée d'une aile simple de chaque côté. Mais autour du chœur les ailes sont doubles et sont ornées de sept chapelles élégantes et merveilleusement disposées. La tradition locale raconte que les grottes souterraines qui suivent le mouvement de l'église ont servi aux sacrifices des druides. Elle ajoute qu'ils les avaient dédiées à la vierge qui devait enfanter. Ce ne serait qu'une trace de plus de la vaste tradition du genre humain. Le clocher de la cathédrale est célèbre par sa flèche élancée vers le ciel. Ces sortes de travaux, aujourd'hui dédaignés, révèlent, ce me semble, une pensée morale très profonde. On dirait un besoin infini d'aller toucher les nues et de monter jusqu'à Dieu. Telle est l'architecture du moyen-âge, elle fait effort pour se détacher de la terre; il y a là une noble inspiration de poésie, quand il n'y aurait pas une sublime inspiration de foi.

(*La suite au numéro prochain.*)

## LE CAFIER.

C'est cet arbrisseau frêle et gracieux qui produit le grain dont nous composons cette agréable boisson si connue sous le nom de café. Ses fleurs, qui ressemblent un peu à celles du jasmin, sont blanches et odoriférantes; elles se renouvellent toute l'année, principalement au printemps et à l'automne. De petits fruits en bouquets leur succèdent bientôt; d'abord ils sont verts, puis blancs, puis jaunes; enfin ils deviennent rouges comme une cerise et ils en ont aussi la grosseur: en les ouvrant, on trouve dans chaque capsule deux semences ou grains de café.

On ne peut indiquer avec certitude celui à qui appartient la découverte de ce précieux végétal et de son usage. Fauste Nayrone prétend qu'elle est due à un berger arabe qui observa que ses chèvres, après avoir mangé de ces grains, étaient sans cesse agitées et prenaient peu de repos. Ce fait lui parut si extraordinaire, qu'il essaya sur lui-même l'influence de cette semence, et cet essai lui fit éprouver un sentiment de bonheur et de gaîté qu'il n'avait jamais ressenti. Ayant signalé ce phénomène à un prieur de couvent, celui-ci fit prendre à ses moines une infusion de ce grain et réussit à les empêcher de dormir pendant l'office de nuit. Ce prieur, qui mourut en 1258, s'appelait Eboul-Hasan-Chafali, et c'est peut-être bien de son nom qu'est venu celui de café. Quoi qu'il en soit, il paraît certain que dans le quinzième siècle, Gemaleddin, mufti d'Aden, trouva, lors d'un voyage qu'il fit en Arabie, des gens qui prenaient du café. Il s'aperçut, en les imitant, que cette boisson dissipait les pesanteurs de tête, égayait le cœur et éloignait le sommeil. Il recommanda donc cette liqueur à ses derviches, qui purent dès lors prolonger le temps de leurs prières avec plus de liberté d'esprit. D'Aden l'usage du café passa à la Mecque, puis au Caire et à Constantinople, où pourtant il fut défendu par plusieurs sultans. Ce n'est que plus tard qu'il fut introduit dans les grands états européens. On l'y accueillit même assez mal, parce que des médecins l'accusèrent d'être un poison lent. Tout le monde connaît la spirituelle réponse que Voltaire a faite depuis à cette objection, qui n'en a pas moins été mille fois reproduite, sans que les consommateurs en aient jamais été sérieusement émus.

Le premier café qui parvint en France arriva à Marseille en 1644, et donna son nom au lieu public ouvert en 1671 pour la vente de cette boisson. On croit que le voyageur Thévenot fut le premier qui fit connaître le café à Paris.

Quant à l'importation de la plante même, en Europe, elle est due aux Hollandais, qui de Moka en transplantèrent à Batavia, et de là au Jardin d'Amsterdam. En 1670, un habitant de Dijon essaya de naturaliser en France la culture du cafier. Il en obtint des grains tellement fades et insipides que l'on ne put en faire usage. A la fin du dix-septième siècle les Hollandais en envoyèrent d'Amsterdam un pied au Jardin des Plantes de Paris, où il fut élevé au moyen d'une serre chaude et produisit des fruits de mauvaise qualité.

Vers la même époque, un autre pied porté par Déclieux, à la Martinique, devint le germe de nos colonies, où le cafier se multiplia si rapidement, que, cinquante ans après, l'Europe venait s'y approvisionner de café.

Dans nos serres d'Europe l'élévation du cafier va quelquefois jusqu'à douze ou quinze pieds. Mais aux Antilles, afin d'obtenir des grains plus beaux et plus nombreux, on l'arrête à trois ou quatre pieds. En le plantant il faut laisser entre chaque sujet une distance de cinq à six pieds, et en éloigner toute autre plante qui pourrait nuire à sa végétation. La plantation, après trente ou quarante années au plus, est épuisée et doit être renouvelée.

Les cafiers se cultivent principalement en Arabie, à Java, à Ceylan, à Surinam, Cayenne, dans les Antilles, à l'île de France et à Bourbon. Ceux qui poussent dans les vallées de l'Arabie, et sur-tout dans les environs de Bestel-Fakih, donnent le meilleur fruit. Les caravanes le transportent en grande quantité à Moka, dont il a pris le nom. Ce café est d'une grosseur moyenne, de couleur jaune pâle, tirant quelquefois sur un vert extrêmement tendre. Son grain est rond, singularité qui tient à l'avortement du grain voisin, qui lui permet ainsi de s'arrondir. Viennent ensuite, dans l'ordre des qualités, le café de Bourbon, plus petit et d'une teinte bleue; celui de Cayenne; puis celui de la Martinique, de Saint-Domingue et des autres îles Sous-le-Vent.

Il a été calculé qu'aux États-Unis chaque habitant consomme trois livres et demie de Café. En Angleterre il en est consommé près d'une livre par tête, et en France huit onces seulement.

A. P. BARBIEUX.

PARIS. — JULES DIDOT AINÉ, BOULEVART D'ENFER, N° 4.
Imprimé par W. Clowes, Duke-Street, Londres, pour Henry Hooper, 13, Pall mall East

# LE CAMÉLÉON,

N° 9. JOURNAL NON POLITIQUE. 9 Août 1834.

Prix : 4 sous. PARAISSANT TOUS LES SAMEDIS. Price 2 d.

## LES BOULEVARTS.

« Voulez-vous connaître Paris, ses habitudes, ses goûts, le caractère particulier de la vie qu'il s'est faite? Je vous dirai : Ne vous fatiguez pas à parcourir les différents quartiers où sa population s'est distribuée ; à visiter ses monuments et ses établissements publics, dont il ne se soucie guère; à fréquenter assidument toutes les maisons qui peuvent vous être ouvertes, et ces lieux, d'un plus facile accès, où l'on se rassemble pour chercher en commun le gain ou le plaisir. Vous auriez vu cette foule de belles choses que les indicateurs signalent à votre curiosité dans leur longue nomenclature ; vous auriez usé le crédit de vingt recommandations, qui sont lettres de change payables en dîners; vous auriez assisté aux audiences des tribunaux, à la cohue de la Bourse, aux séances des sourds-muets et des députés, aux bals de la cour et aux concerts de bienfaisance, que vous pourriez bien n'avoir rien compris au mouvement de la capitale, et emporter les idées les plus inexactes sur la physionomie morale de ses habitants. C'est que le Parisien ne se montre pas avec sa véritable attitude, avec sa figure distinctive, là où il est courbé pour le travail, entraîné par un devoir, dominé par quelque passion, mis à la gêne par des intérêts, des convenances ou des règles d'étiquette. L'atmosphère des salons, des ateliers, des comptoirs, des assemblées, des théâtres, l'étouffe, l'abrutit, l'asphyxie, en quelque sorte, et voilà peut-être pourquoi il réussit assez mal aux choses qui se délibèrent sous un toit de chaume ou d'ardoise. Il ne se retrouve complet que lorsqu'il vit à l'aise, non pas toutefois comme l'heureux habitant des pays chauds, qui s'épanouit immobile et rêveur dans la contemplation d'un beau ciel, mais lorsqu'il peut, entre deux averses, éprouver son loisir à travers la foule, s'agitant à ne rien faire, regardant, regardé, heurtant, heurté, saluant, salué, et satisfait de n'avoir pas perdu sa journée, s'il a rencontré quelques visages de connaissance, et ramassé quelques nouvelles sur son chemin...

« Or, il existe un lieu merveilleusement apte à cet usage que le Parisien fait de sa liberté, à ce besoin de mouvement et de pêle-mêle qui le pousse hors de son logis. En vain lui ouvririez-vous la plus belle promenade du monde, entourée de grilles, ombragée d'arbres épais, ornée de statues bien décentes, gardée par des soldats qui en interdisent l'entrée aux chiens, aux porteurs de fardeaux et aux gens mal vêtus. Ce n'est pas là que vous l'amènerez ; car il n'affiche pas à ce point le désœuvrement; il ne se permet guère les Tuileries que le dimanche. Mais il n'est pas d'homme si affairé, si étroitement obligé à rendre compte de son temps, qui ne trouve le moyen de faire un tour de boulevart. Aussi peut-on dire que tout le gai loisir de la cité est renfermé dans cette ligne irrégulière qui s'étend depuis le monument inachevé de la Madeleine jusqu'au monument projeté de la Bastille ; deux limites portent empreint sur leurs pierres d'attente le cachet de notre siècle, et au-delà desquelles sont placées les extrémités de la vie sociale : d'un côté le travail avec ses longues peines, ses joies brutales et les inquiétudes dont on le tourmente ; de l'autre, le luxe, qui s'endort trop facilement, par un temps comme le nôtre, dans sa voluptueuse imprévoyance. »

A voir les contours que décrit cette chaussée grisâtre, bordée de deux allées et encaissée entre deux rives de maisons, vous diriez une autre Seine qui charie des hommes. Ce n'est pas précisément une promenade, puisqu'on y est affranchi de la consigne ; ce n'est pas tout-à-fait une rue, puisqu'on y est rarement éclaboussé, et que plus de deux piétons peuvent y marcher de front sans se bousculer; c'est tout juste ce qu'il faut pour que des gens qui aiment la foule et le bruit se portent naturellement vers un même point, sans paraître se chercher; les uns s'y rendant tout droit, y faisant long séjour, étalant aux yeux des passants leur béante oisiveté; les autres, ayant un but dont ils se détournent, prenant pour arriver à leurs affaires ce chemin le plus long, que chacun de nous connaît si bien, et dont la tradition ne s'est pas perdue depuis La Fontaine. Tous, lorsqu'ils ont touché cet heureux terrain par quelqu'une de ses issues, marchant d'un pas plus lent, affectant l'air inoccupé, s'arrêtant aux mille objets de curiosité dont la route est semée, et s'en détachant avec regrets. En toute autre partie de la ville, vous pourriez vous croire à Londres, à Vienne, à Lyon, à Bordeaux ; sur les boulevarts, vous êtes sûr d'être à Paris.

C'est pourquoi j'ai entendu de bonnes gens demander quelle main habile avait tracé ce large cordon qui se déploie, toujours onduleux et varié, dans une étendue de plus d'une lieue ; quel crayon intelligent avait dessiné sur un sol inégal cet espace si bien préparé pour nos goûts et nos besoins, enceinte et centre en même temps, communication et point de ralliement, que l'on suit, que l'on traverse, où l'on va, d'où l'on vient, toutes choses importantes dans notre existence de Parisiens, et qui là se trouvent admirablement réunies. Hélas! c'est comme si, rencontrant quelque part (je serais fort embarrassé de dire où) un peuple gouverné par ses vieilles mœurs et ses coutumes patrimoniales, dans la surprise que vous causerait un bonheur si facile et si ingénu, vous alliez demander quelle plume lui a écrit ses lois. Les architectes et les législateurs ne font pas de ces miracles-là. Les uns et les autres sauront vous tirer une constitution ou bien une rue au cordeau, en faisant abattre tout ce qui gênerait leur alignement et leur perspective, sans s'inquiéter des ruines et des masures qu'ils laisseront autour de leur ouvrage. Ce n'est pas ainsi qu'ont été faits les boulevarts. Ils sont le produit des siècles, l'œuvre progressive de la cité elle-même, qui s'est agrandie autour de son ancienne clôture. Il est heureusement arrivé qu'un beau jour les Parisiens crurent avoir l'ennemi, je veux dire l'étranger, à leurs portes..C'était une de ces peurs comme il est bon de leur en donner parfois quand on veut tirer d'eux quel-

que secours. L'empereur Charles-Quint avait mandé au comte de Nassau : « Que de par Dieu ou par le diable, il lui tînt la promesse d'aller droit à Paris, » et aussitôt les bourgeois s'étaient mis à se fortifier avec leur zèle ordinaire. Sur seize mille ouvriers commandés pour cette besogne, les magistrats du parlement, à qui l'état de siège ne faisait pas du moins abdiquer leur office, en trouvèrent près de trois mille occupés à creuser des fossés, à élever des remparts. La peur se dissipa bien vite, le travail resta fait, et les Parisiens allèrent prendre leurs ébats sur la place où ils avaient dû combattre. Il ne faut pas croire pourtant que ce lieu fût sans nom, avant qu'il plût aux écoliers, aux rentiers et aux invalides du temps, de faire rouler des boules sur le tapis verdoyant dont il s'était couvert. Cette étymologie donnée au mot *boulevart* n'est rien qu'une petite mystification, une de ces découvertes facétieuses que Voltaire, à ses moments perdus, se donnait le plaisir de lancer dans le public, certain d'être cru sur parole, et, qui plus est, copié. Il pouvait être alors piquant pour un homme d'esprit de mettre en circulation une sottise ; les journaux nous ont blasés là-dessus.

Les boulevarts, qui reçurent leur nom de la langue militaire, et non de celle des badauds, restèrent donc dans cette forme jusque vers la fin du dix-septième siècle, époque à laquelle des lettres, signées Colbert, ordonnèrent aux échevins d'y planter des arbres, tant pour la décoration de la ville que pour procurer des promenades aux bourgeois et habitants d'icelle. Dès-lors, ils devinrent un de ces lieux où, suivant La Bruyère, « on se donne un rendez-vous public, mais fort exact, pour se regarder au visage et se désapprouver les uns les autres. C'était là, dit-il encore, que l'on était assuré de voir, sur un strapontin, ce même homme, par-tout si connu, ce visage si familier, qu'on avait rencontré déja dans la grande allée des Tuileries, au balcon de la comédie, au sermon, au bal, aux exécutions, aux feux de joie, cette figure enfin qui représentait le peuple dans les almanachs; » personnage encore existant, sorte de juif errant qui ne meurt ni ne se repose, qui survit aux révolutions, qui reparaît après l'émeute, dont les années qui s'écoulent ne font que changer le costume; et que vous retrouverez aujourd'hui barbu, raisonneur, et fumant devant le perron de Tortoni. A mesure que les arbres grandirent, les habitations se rapprochèrent du lieu où s'entassait la foule; des marais, des fossés se convertirent en jardins qui s'ouvraient sur le cours, et mêlaient leur verdure à celle des ormes municipaux. L'industrie des plaisirs y vint offrir ses produits et ses créations frivoles à l'oisiveté qui les cherchait. Au bout d'un siècle encore, la chaussée du milieu fut pavée; un poëte nous a peint, en vers imitatifs, les ouvriers qu'on voyait

De cette belle route, à grands coups de massue,
En cailloux incrustés parqueter l'étendue.

La nuit, des lanternes s'y balancèrent; la poussière y fut abattue par la pluie factice qu'un entrepreneur se chargeait de verser; et Voltaire, plus heureux en poésie qu'en recherches philologiques, put nous montrer son pauvre diable,

Qui conduisait sa Laïs triomphante,
Les soirs d'été, dans la lice éclatante
De ce rempart, asile des amours,
Par Outrequin rafraîchi tous les jours.

Ce fut alors le beau temps des boulevarts, temps d'ivresse et de joyeux délire, où l'on semblait vouloir épuiser toutes les sortes de voluptés et de folies, avant d'arriver aux jours de crime et de douleur. Rien n'y manquait pour satisfaire ce goût effréné d'amusement où s'étourdissait une société menacée de si près. Là se trouvaient le gai scandale, le désordre élégant, le luxe qui éblouit et qui offense. De somptueux équipages venaient chaque soir livrer à la curiosité de la foule ces mœurs libres et légères, cette dissipation insouciante, ces vices dédaigneux du mystère, et se croyant au-dessus du blâme, qu'elle savait déja censurer, et dont elle devait plus tard demander un compte trop sévère; et pourtant, ce monde qui avait l'odieux privilége des jouissances sociales, ce monde heureux et poli consentait volontiers à déroger pour le plaisir. Comme si les divertissements à sa portée lui eussent manqué, il allait s'asseoir à ceux du peuple, partager son rire grossier, se réjouir de ses farces, de ses parades, de ses saltimbanques, de ce Jeannot surtout, niais patriarche, qui a laissé dans le vaudeville une si nombreuse postérité. Et puis chacun prenait sa place dans des cafés brillants, autres lieux de rapprochement, de mélange et d'égalité, pour y entendre de la musique, des instruments, des bouffons, des chanteurs. Car la musique ne courait pas encore les rues; comme il fallait la chercher, on pouvait l'éviter aussi; la misère ne demandait pas l'aumône avec un quatuor, et la faim ne se faisait pas accompagner d'un orchestre. C'était donc une sensualité de plus parmi tous les enchantements rassemblés dans cette partie éloignée des boulevarts, dont l'éclat et le bruit s'éteignaient, comme par un triste pressentiment, en s'approchant de la Bastille.

(*La suite au prochain numéro.*)

---

## LES MASCARADES
### EN ITALIE ET EN SICILE.

Le carnaval est très gai en Sicile. Toutes les classes semblent rompre dans cette saison avec les pensées sérieuses et les occupations graves pour se livrer entièrement au plaisir. Dans aucune des villes de l'Italie le carnaval n'est aussi animé, aussi brillant qu'à Catane. Les Italiens en général ne savent pas prendre et soutenir un caractère comme nous; mais leurs mascarades sont néanmoins infiniment plus spirituelles que les nôtres. Nos réunions de carnaval ne présentent qu'une masse mobile, éblouissante par la variété des costumes et des couleurs, et n'offrent au total qu'une pièce d'arlequin. Nous y allons pour voir et pour être vus. Les Italiens y vont aussi pour voir et non pour être vus. Nous nous efforçons d'amuser les autres; les Italiens ne pensent qu'à se divertir eux-mêmes, et à accomplir mille folies qui leur seraient interdites dans toute autre saison. Les femmes, en Italie, raffolent particulièrement du carnaval : déja, au carême, elles se réjouissent à l'idée du carnaval de l'année suivante, et l'attendent avec impatience.

Mais revenons à Catane. C'est sur-tout vers la fin du carnaval que la gaîté est portée à un degré de folie et d'extravagance dont nous n'avons point d'idée. Les riches parcourent les rues, du matin au soir, grotesquement déguisés, avec leurs domestiques, leurs voitures et leurs chevaux, et d'une façon toute méconnaissable. Ils montent des parties entières, se rangent dans les rues en ordre de bataille et se bombardent mutuellement avec des fruits confits et des dragées. Les hommes, les dames et les enfants prennent tous une part active au combat; et pendant que

les rues se blanchissent par ces nombreux projectiles, la populace masquée forme des groupes joyeux, et, bravant le feu de cette artillerie sucrée, ramasse avec avidité les munitions de guerre.

L'approche de la nuit donne le signal des bals masqués, qui sont fréquentés par toutes les classes. Les personnes de haut rang ne dédaignent pas de quitter leurs loges pour se mêler aux joies populaires dans le parterre (*platea*). Bien qu'on admette tout le monde aux bals, sans distinction aucune, pourvu qu'on paie à la porte et qu'on soit décemment vêtu, il n'y a pas d'exemple que des rixes se soient élevées dans ces réunions, ou que quelqu'un ait jamais manqué aux convenances. D'ailleurs, la moindre atteinte portée à l'ordre public serait immédiatement signalée par le *cavaliere d'inspezione*, ou inspecteur, qu'on choisit toujours parmi la classe noble, et qui a le droit de faire emprisonner les perturbateurs. On a vu à Florence le grand duc de Toscane et son épouse se mêler sans réserve à la foule à Pergola, ou au théâtre de l'Opéra, dans la nuit du *gran veglione*.

A Catane cependant, il existe une légère modification à cette liberté sans bornes. Bien que toutes les classes et tous les rangs soient confondus dans ces bals, les nobles seuls y jouissent du privilége d'ôter leurs masques à volonté; tout autre est privé de cette faculté, et paierait de la prison la plus petite infraction à cet égard.

Un jour, dans une de ces réunions publiques, la princesse de R*** fut invitée à danser par un très joli masque. Elle crut, à la tournure élégante du personnage et à son brillant costume, reconnaître un homme de la cour admis dans son intimité; elle accepta poliment. A la fin de la danse, le cavalier la reconduisit galamment à sa place, et la remercia de l'insigne honneur qu'elle avait bien voulu lui faire. Il souleva en même temps son masque, et la princesse vit avec surprise qu'elle venait de danser avec son coiffeur!... Il paya son impertinence d'un mois de prison, et perdit sa clientelle.

---

## CATHÉDRALES.

(Suite et fin.)

Ce fut encore le roi Robert qui construisit la cathédrale de Senlis, ainsi que d'autres églises remarquables, l'église collégiale d'Étampes, Saint-Hilaire, Notre-Dame et Saint-Aignan à Orléans, l'église de Vitry, Saint-Cassien à Autun, Saint-Léger dans la forêt d'Iveline, Notre-Dame-de-Poissy, et Saint-Nicolas-des-Champs, près son palais, hors de l'enceinte de Paris. En même temps, on rebâtissait l'église de Sainte-Geneviève, plusieurs fois détruite et toujours relevée par la foi des peuples.

Léon IX, qui vint tenir à Reims un concile, encouragea ce zèle de construction. La cathédrale de Séez avait été incendiée dans une singulière bataille soutenue contre des voleurs qui s'y étaient renfermés. Le pape engagea l'évêque Ives, qui était à-la-fois comte d'Alençon, à la reconstruire. Il y a dans ces souvenirs un singulier mélange de foi et de barbarie. Ils expliquent tout le génie du moyen âge. L'architecture fut souvent une expiation. C'est une inspiration plus puissante que la science des siécles, qui ne se remarque que par une corruption froide et policée.

Cependant il est juste de remarquer dans ces monuments du moyen âge autre chose que la pensée chrétienne, qui fut d'abord tout leur génie. La plupart des cathédrales ont été construites par des architectes dont les noms sont restés inconnus. On dirait que la gloire n'était pour rien dans ces chefs-d'œuvre; et d'autre part, certains ouvriers, moins remplis de cette inspiration religieuse, ne dédaignaient pas la renommée; mais, chose bizarre, ils la poursuivaient par des travaux capricieux qu'ils plaquaient au hasard sur ces graves et austères monuments. Il y a peu de vieilles cathédrales sur lesquelles vous ne trouviez des sculptures grotesques et disparates avec la sainte unité de l'œuvre. Ainsi l'art chrétien concevait admirablement le monument dans son ensemble, mais la perfection des détails lui échappait. Le génie était présent; la science n'était pas venue.

Ce défaut est commun à toutes les cathédrales bâties à cette époque, en France, en Allemagne et en Angleterre. Peut-être aussi s'explique-t-il par un effort que tentait déja la sculpture pour s'égaler au génie de l'architecture, si soudainement développé. L'architecture, c'est l'épopée; la sculpture, c'est la poésie de détail: l'une se produit d'un seul jet, l'autre arrive par degrés. Homère commence, Ovide finit.

Cette ardeur de construction s'anima sous saint Louis. On ne saurait dire tous les monuments qui appartiennent à ce règne: la Sainte-Chapelle en est peut-être le plus élégant et le plus pur; l'art moderne n'a rien créé de plus parfait. Les Normands, d'abord destructeurs, une fois établis, étaient devenus ardents à édifier. Le génie chrétien les avait domptés. La Normandie se couvrit de cathédrales superbes; celle de Rouen est remarquable de beauté et de grandiose. Le même goût descendit dans la Basse-Normandie et gagna la Bretagne. Cependant, au milieu de ces travaux presque improvisés, s'avançait lentement et gravement l'immense édifice de Notre-Dame de Paris, la cathédrale la plus remplie de souvenirs, et que nous allons trouver tout-à-l'heure achevée, et déja recevant à flots les populations dans les grandes solennités de la patrie.

Les religieux de Cîteaux secondèrent ce mouvement d'architecture. La Flandre doit quelques églises au génie de leurs abbés. On rapporte sur-tout comme une particularité curieuse et remarquable, que l'église et le monastère des Dunes furent construits par les hommes du couvent, à l'exclusion de tous ouvriers étrangers. Les religieux, tant profès, convers, que frères lais et serviteurs, au nombre de plus de quatre cents, s'appliquaient les uns au dessin, les autres à la peinture, ceux-ci à la coupe des pierres, ceux-là à la sculpture; il y en avait pour la menuiserie et la charpenterie; il y en avait pour la serrurerie, il y en avait pour tous les travaux dépendants de l'architecture.

Du reste, il ne faut point s'étonner de cet exemple particulier de zèle architectural. Le temps des croisades, qui fut un temps de mouvement extraordinaire dans toutes les idées, produisit je ne sais quel besoin d'expiations publiques qu'on crut satisfaire par des constructions religieuses. Il se forma des compagnies de maçons, qui faisaient vœu de bâtir des églises, espèce de pélerins qui couraient le monde la truelle à la main. C'est à eux sans doute qu'il faut remonter pour expliquer ce nombre prodigieux de cathédrales magnifiques qui appartiennent au moyen âge, et qui couvrent toutes les provinces de France.

Philippe-Auguste seconda ce progrès. Ce fut lui qui commença de bâtir la cathédrale d'Amiens sous l'épiscopat d'Évrard. Cette église fut commencée en 1220; Robert de Luzarches, un des grands architectes de ce grand siècle, en dressa le plan. Peu après, l'évêque et l'architecte moururent; mais leur zèle survécut. En 60 ans la cathédrale fut terminée. C'est une œuvre rare de perfection et d'ensemble, qui suppose des étu-

des savantes, qu'absolument nous ne voulons pas admettre dans les âges qui sont loin de nous. La façade se développe sur cent cinquante pieds, et se couronne de deux tours inégales. Trois portiques élégants saisissent la vue et supportent l'une sur l'autre deux galeries à jour, à arcades à ogives, soutenues sur des colonnes groupées et simples. La galerie supérieure vous présente vingt-deux statues de rois de France, bienfaiteurs de l'église; et au-dessus de ces têtes royales, vous voyez la grande rose de la nef, magnifique travail, gracieuse composition, qui déja vous montre le goût des arts poussé à un point extrême de délicatesse. Vous pénétrez dans l'église par sept portes, et vous voyez les lignes architecturales se développer librement sur une longueur de soixante-dix toises, avec les artifices de perspective qui multiplient les lointains, et vous mettent comme en présence de l'infini.

Le même siècle vit commencer un autre monument très remarquable, la cathédrale d'Orléans, sous le nom de Sainte-Croix. La première pierre fut posée par l'évêque Gilles de Pathay, le 11 septembre 1287. Déja l'art gothique allait prendre un caractère de régularité savante, qui ne s'était pas vue dans les premières constructions. Ce fut une perfection sans doute, mais qui bientôt fit place à un caractère nouveau de recherche, où l'inspiration ne fut plus aussi libre et spontanée. La cathédrale d'Orléans touche à cette limite délicate où la science succède au génie. A l'étudier avec soin, on croit voir je ne sais quelle application minutieuse à copier un modèle de grandiose, qui est ailleurs que dans la pensée de l'architecte. Cette perfection dans les détails, cette régularité dans les formes, ce soin, cette exactitude, cette harmonie compassée, ont je ne sais quoi de pénible et de froid, qui ôte l'idée d'une inspiration originale : on aime mieux le *laisser-aller* du moyen âge, même avec le placage de quelques défauts sur des chefs-d'œuvre soudainement créés. L'art n'est d'abord que du génie; à Orléans, il semble que le génie est deja devenu un art. Du reste, j'ajoute que cet art est sublime, car Sainte-Croix est un monument admirable de hardiesse, de grandeur, d'élégance même, si ce n'est qu'on dirait que la science moderne a réalisé avec sa merveilleuse puissance d'imitation l'étude originale de quelques vieux moines du douzième siècle.

On ne finirait pas de mentionner toutes les cathédrales qui tiennent au moyen âge. Celle de Strasbourg date des premières années du quatorzième siècle; mais l'ordre gothique reste entier. L'architecte Ervin de Steinbach y travailla vingt-huit ans de suite. Il ne fit guère que reproduire le style des cathédrales de Reims et de Paris. Mais son génie original parut à la construction de la façade et de la tour qui la couronne. L'élévation de cette tour, refaite sur les ruines de celle que j'ai déja mentionnée, est de 480 pieds, élévation prodigieuse, si on songe sur-tout à la délicatesse de sa construction : elle est carrée à sa base jusqu'à la hauteur de l'église, et percée à jour sur les trois côtés. A partir de cette hauteur, elle devient octogone et ouverte sur toutes ses faces; elle est accompagnée de quatre escaliers soutenus à la base sur la plate-forme, et percés à jour jusqu'à l'endroit où les huit côtés s'arrêtent pour laisser partir une figure conique ou pyramidale, par un brusque changement de style où l'architecte semble avoir voulu se jouer de tous les périls. L'architecte s'est représenté dans l'église même, près de l'un des gros piliers de la croisée; il est appuyé sur la balustrade d'en haut et regarde le pilier opposé. C'est une pensée d'immortalité qu'on conçoit très bien en ce génie créateur.

Un art admirable qui suivit le génie de l'architecture dans la construction des cathédrales, et qu'on dirait encore un art inspiré par le génie chrétien, c'est la peinture sur le verre ou dans le verre. Les cathédrales du douzième et du treizième siècle ont reçu de cet art un caractère intérieur qui ressemble à une magie céleste. La lumière qui traverse les vitraux peints jette dans le temple de merveilleux reflets; et dans cette obscurité lumineuse, la prière est plus calme, le recueillement est plus profond, Dieu est plus présent. Ce sont là de merveilleuses manières d'entendre l'art. Les figures peut-être ne sont pas pures, les sujets ne sont pas heureux, les lois du dessin ne sont pas suivies, qu'importe! On cite parmi les cathédrales riches en vitraux celle de Bourges et celle d'Auch, celle-ci sur-tout, remarquable encore à d'autres titres. Je ne vais pas pénétrer en Angleterre, ou en Espagne, ou en Allemagne, pour étudier en détail leurs cathédrales, n'ayant, à bien dire, qu'à parler du caractère général de cette sorte de temple, et le trouvant assez bien marqué dans les monuments de notre pays.

J'ai dit un seul mot de la cathedrale de Paris. Il faut revenir à ce monument, où je vois autre chose qu'une œuvre d'architecture, où je vois presque l'histoire entière de la France. L'évêque Maurice de Sully en jeta les fondements en 1163. La vieille église répondait mal aux destinées déja promises à la grande cité. L'évêque, un homme arrivé de lui-même aux grandeurs, se fit l'architecte de la cathédrale nouvelle. Il y travailla 29 ans; mais après sa mort les travaux se ralentirent. Il fallut près de deux siècles pour achever cet édifice. L'histoire de cette construction vous fait passer par des temps très variés : chose singulière! il semble que dès-lors l'intérêt et l'activité des travaux soient moindres dans une population distraite par des soins de négoce ou de guerre civile. Et aussi Nôtre-Dame manque d'unité; il y a du tâtonnement dans son intérieur; il y a des inégalités. Le jet gothique n'y est pas libre et fécond. L'inspiration est cherchée; elle ne semble spontanée que dans sa vue extérieure; mais ici le génie paraît. La façade est imposante; elle le serait plus encore si le temps ou la main de l'homme n'avait aplani le terrain. On montait primitivement à Notre-Dame par treize marches, qui lui donnaient un élancement qu'elle n'a plus. Si l'architecture moderne comprenait l'art, elle rendrait aux œuvres antiques leur propre caractère; elle les badigeonne ou elle les enterre; elle pourrait tout aussi bien les démolir.

Notre-Dame a trois cent quatre-vingt-dix pieds de long; sa largeur à la croisée est de cent quarante-quatre pieds, et sa hauteur de cent quatre. La façade a cent vingt pieds de développement; ses portiques sont riches de sculpture, mais avec un mélange de sujets religieux et grotesques qui tiennent à des superstitions que l'artiste a prises pour de la poésie. Les deux portes de côté sont couvertes d'ornements en fer, tellement roulés, entortillés, pressés l'un sur l'autre, que l'imagination en est tout étonnée, et que Biscornet y a vu le travail du diable, ne pouvant autrement en exprimer la difficulté. — Mais c'est l'ensemble de cette façade grandiose qu'il faut voir : la galerie de vingt-sept niches contenait jadis les statues de vingt-sept rois, depuis Childebert jusqu'à Philippe-Auguste. C'est la même idée qu'à Amiens. Et au-dessus de cette galerie se développe l'immense rose de la nef, pour laisser ensuite s'établir et régner tout le long de la façade un vaste péristyle soutenu de trente-quatre colonnes très minces, chacune d'une seule pièce. De là partent deux tours à une hauteur de deux cent quatre pieds. — La cathédrale de Paris est le grand témoin de notre his-

toire depuis six cents ans. Elle a vu nos révolutions, nos désordres, notre anarchie, nos ruines, nos pertes, nos fléaux de toute sorte; témoin vénérable qu'il faut aller consulter pour bien connaitre le caractère des siècles passés.

Tous les temps ont leurs folies, mais les folies anciennes eurent pour singulier caractère de céder à la pensée religieuse et chrétienne, qui dominait dans la société. Au temps de Charles V et de Charles VI, les séditieux, les meurtriers, les bandits qui souillaient la ville, couraient à Notre-Dame au premier signe de l'évêque, tantôt pour désarmer le ciel au milieu d'une peste, tantôt pour demander grace, à la nouvelle d'un miracle ou d'une apparition mystérieuse. La cathédrale vit souvent les fureurs s'apaiser par la prière: une procession faisait tomber les armes des mains des sicaires. Les factions s'en allaient s'agenouiller ensemble sous la voûte de ce grand temple, où le Dieu de la patrie semblait présent. Et à la vérité, on y chanta des triomphes pour toutes les causes. Mais c'était beaucoup que la pensée du ciel fût puissante encore sur les peuples divisés par les passions. Ainsi s'humanisait la barbarie. Puis, en des temps meilleurs, les véritables victoires de la patrie allaient se célébrer dans cette enceinte. Il serait beau de suivre les progrès de la civilisation par la simple histoire de Notre-Dame, non point avec des pensées rêveuses, mais avec des faits précis et des documents réels, grande et sublime poésie, qui vaut mieux que la poésie des chimères. On arriverait ainsi à ce noble vœu de Louis XIII, qui mit la patrie sous la protection de la sainte Vierge; puis on verrait passer cette longue suite d'évènements prodigieux qui ont rempli nos deux siècles, depuis Louis XIV jusqu'à Napoléon, et aussi depuis M. de Bondy jusqu'à M. de Quélen. Ce serait là une grande et poétique histoire.

Mais en voici une autre plus belle encore. Il y a dans le monde une cathédrale placée au-dessus de toutes les autres, la cathédrale d'où part la voix du premier évêque du catholicisme: c'est l'église de Saint-Pierre de Rome. — Nous l'avons vue naître au temps de Constantin. Depuis cette époque, le monde entier, le monde moral, et quelquefois le monde politique tourne autour de ce grand pivot. L'histoire de Saint-Pierre pourrait donc être l'histoire de l'humanité depuis quinze siécles

Je n'ai point à faire la description de ce monument, c'est un temple qui va de la terre au ciel: on le dirait jeté dans les nues, et retenu dans l'espace par une puissance mystérieuse.

L'église de Saint-Paul de Londres, en 1675, et l'église des Invalides de Paris, vers la même époque, ont reproduit l'idée grandiose de Saint-Pierre, avec quelques raffinements de détails et quelques majestueux effets de perspective. Mais l'architecture chrétienne semble épuisée. Le type de la cathédrale, antique ou moderne, a sur-tout disparu. La maçonnerie en est réduite à imiter les formes grecques, à tout hasard; elle fait des églises sans inspiration religieuse. Les moines du moyen âge avaient la pensée chrétienne, et, pour cela même, étaient sublimes dans leur conception de temples. Les savants d'aujourd'hui sont trop philosophes pour être inspirés: ils ne feront point une cathédrale; ils ne feront point un dôme chrétien, point une tour à la flèche aiguë, point un portail, point un péristyle, point une nef, point une chapelle. Ils feront tout autre chose que ce qui convient à l'église: ils seront élégants, ou ils seront sévères; ils seront grecs, ou ils seront modernes; ils seront classiques, ils seront purs; ils seront tout, excepté poëtes, excepté grands hommes, excepté chrétiens.

LAURENTIE.

(*Dictionnaire de la Conversation.*)

---

## CARTOUCHE

### CHEZ LA MARQUISE DE BEAUFFREMONT

On lit, dans les souvenirs de madame de Créquy, l'anecdote suivante: c'est la marquise qui parle.

« Madame la princesse de Conty nous dit un jour que la marquise de Beauffremont distribuait des laissez-passer pour exhiber aux voleurs de nuit, et qu'on était bien étonné du crédit qu'elle avait sur Cartouche. Voici la raison des bons procédés de Cartouche envers madame de Beauffremont. Elle était rentrée chez elle à deux heures du matin; et quand ses femmes l'eurent déshabillée, elle ne manqua pas de les renvoyer pour écrire et pour veiller tout à son aise au coin de son feu. Elle écrivait un journal, qu'on n'a pas retrouvé dans ses papiers; et c'est grand dommage, en vérité! car elle était sans pareille en fait d'intelligence. Elle avait toujours remarqué cinquante mille choses auxquelles on n'avait pas pris garde, et qu'on se reprochait toujours de n'avoir pas observées comme elle. Fontenelle disait toujours que c'était *la femme aux aperçus lumineux*, dont il est question dans les Mille et un Jours. Tant il y a que, pendant cette nuit, elle entendit premièrement un bruit étouffé dans sa cheminée, et qu'elle aperçut, bientôt après, un nuage de suie, des nids d'hirondelles et des plâtras qui dégringolèrent pêle-mêle avec un homme armé jusqu'aux dents. Comme il avait fait rouler la bûche avec les tisons jusqu'au milieu de la chambre, la première chose qu'il fit, ce fut de prendre les pincettes et de replacer méthodiquement tous les tisons dans la cheminée; il repoussa du pied quelques charbons enflammés sans les écraser sur le tapis, et puis il se retourna du côté de la marquise, à laquelle il fit la révérence. « Madame, oserais-je vous demander à qui j'ai l'honneur de parler? — Monsieur, je suis madame de Beauffremont; mais comme je ne vous connais pas du tout, comme vous n'avez pas la physionomie d'un voleur, et comme vous avez les procédés les plus soigneux pour mon mobilier, je ne devine pas pourquoi vous arrivez ainsi dans ma chambre au milieu de la nuit. — Madame, je n'avais pas l'intention d'entrer dans votre appartement.... Auriez-vous la bonté de m'accompagner jusqu'à la porte de votre hôtel? ajouta-t-il en tirant un pistolet de sa ceinture, et en prenant une bougie allumée. — Mais, monsieur..... — Madame, ayez la complaisance de vous dépêcher, poursuivit-il en armant son pistolet. Nous allons descendre ensemble, et vous ordonnerez au suisse de tirer le cordon. — Parlez plus bas, monsieur; parlez plus bas! le marquis de Beauffremont pourrait vous entendre, reprit cette malheureuse femme en tremblant d'effroi. — Mettez votre mantelet, madame, et ne restez pas en peignoir; il fait un froid extraordinaire! Enfin tout s'arrangea suivant le programme, et madame de Beauffremont en demeura si troublée, qu'elle fut obligée de s'asseoir un moment dans la loge du suisse, aussitôt que ce diable d'homme eut passé la porte. Alors elle entendit qu'on frappait à la fenêtre de la loge, qui donnait sur la rue.

« M. le suisse, disait la même voix, je suis Cartouche; je suis Cartouche, entendez-vous, et j'ai fait « cette nuit une ou deux lieues sur les toits, parceque

« j'étais pourchassé par les mouchards. N'allez pas « supposer que ce soit une affaire de galanterie, ni que « je sois l'amant de madame de Beauffremont : vous « auriez affaire à moi; du reste on aura de mes nou- « velles après-demain par la petite poste. »

« Madame de Beauffremont remonta chez elle, et fut réveiller son mari, qui lui soutint que c'était un cauchemar, et qu'elle avait fait un mauvais rêve; mais elle reçut, deux ou trois jours après, une lettre d'excuses et de remercîments, tout-à-fait respectueuse et bien tournée, dans laquelle était inclus un sauf-conduit pour madame de Beauffremont, avec un acte d'autorisation pour en délivrer à sa famille. La lettre avait été précédée par une petite boîte qui renfermait un beau diamant sans monture; et la pierre fut estimée, chez madame Lempereur, à deux mille écus, que le marquis de Beauffremont fit déposer pour les malades de l'Hôtel-Dieu, entre les mains du trésorier de Notre-Dame. On voit que dans cette affaire-là tout le monde se conduisit en perfection.

## LITTÉRATURE.

Tous les tableaux, toutes les scènes du monde et des mœurs sont mis aujourd'hui à la mode par nos écrivains en vogue. Dans ce panorama littéraire nous retrouvons les choses, les lieux, les pensées avec lesquelles nous vivons tous les jours; et chacun sourit en se mirant dans cet ingénieux réflecteur, qui traduit trop fidèlement quelquefois les sentiments et les actions de notre versatile humanité. Parmi tous les ouvrages de ce genre, il en est peu qui soient mieux compris et mieux exécutés que le *Nouveau Tableau de Paris, au* XIX^e^ *siècle :* dans cette neuve et piquante composition, toutes les actualités de l'époque sont représentées par des talents dont la variété prête à chaque article le cadre qui lui convient. Nous citerons pour exemple un extrait des *Marchands de Nouveautés,* par M. F. Soulié, qui, en traversant un instant tous les colifichets de nos modes, devait y marquer son passage par les plus spirituelles observations.

« Nous voici chez Delisle, nous sommes dans l'hôtel Choiseul, dans l'hôtel où vécut le hautain ministre de Louis XV, où mourut la tontine Lafarge, et où végéta la Société royale des Bonnes-Lettres. Pour bien comprendre la distribution de ces magasins, il ne faudrait rien moins qu'un plan comme pour les romans de Scott. Nous qui ne vendons pas de gravures à propos de livres, nous allons y suppléer. Imaginez-vous un parallélogramme dont trois côtés sont fermés, le plus long par une suite de salons ouverts sur un jardin, les deux autres par deux galeries splendides. Le quatrième côté est une grille en fer qui longe la rue de Choiseul, et qui donne vue sur un jardin et les magasins qui l'entourent. Nous entrons par la galerie du nord. C'est ici comme dans toutes choses grandement et sérieusement arrangées, comme dans un spectacle bien ordonné : le frétin d'abord, la petite pièce en premier; puis ce sera, comme chez Nicolet, de plus fort en plus fort. La petite pièce, ce sont les toiles imprimées, les indiennes qui, à deux pas, vous font douter si c'est la soie ou le coton qui resplendit à vos yeux des couleurs les plus tranchées; après les indiennes, toujours dans la même galerie, voici venir les toiles blanches, les calicots, la mousseline, les batistes. Dans ce rayon, Tarare a vaincu la Suisse; plus loin, Saint-Quentin lutte avec Manchester.

Cette honnête galerie finit à cet endroit.

Jetons-lui un regard de regret, nous allons mettre un pied dans le vice, un pied dans la séduction. Robes d'indienne et d'organdi, toile à draps et à chemises, simples mousselines, gracieuses et économiques parures, adieu! ma bourse se serre d'effroi; voici ma femme qui entre dans une enfilade de vastes salons, où une multitude de messieurs aunent en trois coups de main : à celui-ci, ses appointements d'un mois, à cet autre un terme de sa location, à ce joufflu sa prime fin de mois, à ce maigre ses honoraires d'un testament.

« Cher ami, que dis-tu de ce manteau?

— Puh! chère amie, puh!

— Pardon, monsieur, ceci est mérinos croisé imprimé; c'est une disposition nouvelle, et qui n'appartient qu'à la maison de M. Delisle.

— Au fait, cher ami, c'est joli.

— Puh! cher amie, puh!

— Nous avons beaucoup mieux, monsieur. Voici, madame, quelque chose d'excellent; satin de Ségovie sans envers. Approchez, monsieur; d'un côté, un semé de fleurs, de l'autre des colonnes en rayures: cela ne se double pas, et tient très chaud. Ceci est de l'invention de M. Delisle; vous n'en trouverez ailleurs que de mauvaises imitations.

— Ah! cher ami, ceci est ravissant, n'est-ce pas?

— Puhu! chère amie! puhuhu!

— Nous pouvons montrer à madame les poux de soie brodés, brochés et satinés, et par-dessus tout les tissus foulards de l'Inde imprimés pour manteaux: c'est la fureur cette année. Voyez, madame; en ceci, comme en tout, les dessins sont la propriété de la maison Delisle, et nulle part vous ne trouverez ces dispositions ravissantes.

— Ah! pour cette fois, cher ami, je pense....

— Puhuhu! puhuhu! chère amie.

— Ne trouves-tu pas celui-là adorable?

— Ouh, ouh, ouh.. . je n'aime pas les manteaux.

— Il ne faut pas autre chose à monsieur? une robe de chambre pour madame, ou quelque chose du matin, très simple? Nous avons ici dans ce second salon des cachemiriennes, des bombasines, tissus de Pondichéry, de Sumatra et de Mysore, tout ce qu'il y a de plus nouveau. »

Et le bourreau pousse doucement ma femme, qui entre, et lui offre une chaise; il s'empresse, il appelle ses collègues; il est très poli, l'insolent! Du reste, c'est M. Rey, de Paris, qui fait ces superbes tissus de Mysore et de Sumatra : c'est une indignité.

Que s'il arrive que par adresse vous échappiez à ce magasin, voici les serres d'un autre qui s'ouvrent à deux battants; et, cette fois, le puhuhu marital ne vous servira de rien. Que diantre! l'hiver approche, il faut bien à votre femme une robe de soie unie, satin ou gros de Naples, armure ou Florence, levantine ou gros des Indes : que préférez-vous? tout s'y trouve. Je vous défie d'inventer une étoffe qu'on ne vous jette à l'instant sur le comptoir, et qu'on ne vous déploie en brillantes et souples ondulations. Pour le coup la partie est désespérée : le commis tient l'étoffe à la hauteur de l'aune mouvante suspendue au plancher par des tringles d'acier et de cuivre : gare! vous allez être auné. Allons, un effort d'esprit, une chose impossible : bien, voilà.

« Monsieur, je voudrais quelque chose de mieux.

— Alors, dans le salon suivant, s'il vous plait. Montrez à monsieur les velours, les satins brochés, couleur sur couleur, satins à fonds unis avec bou-

quets de fleurs naturelles ou brodés en or; passez, monsieur, passez. »

Et le commis des velours et des satins brochés, brodés, argentés, dorés, semés, diaprés, vous accroche à son tour, toujours poli, tentateur, infame, voué à la perte des maris et à la dessiccation des bourses. Rassurez-vous, ceci n'est point votre affaire : des robes de cour, des satins unis avec des fleurs qu'on dirait vivantes, les unes disséminées en petits brins que vous ramasseriez volontiers, les autres réunies en bouquets qu'on est prêt à cueillir, toute la magnificence des étoffes des dix-septième et dix-huitième siècles. Vous admirez, parce que cela est beau, magnifique, surprenant; mais vous dites avec assurance :

« Pardon, je voulais quelque chose pour l'hiver, quelque chose de simple, d'uni, de convenable.

— Mais, cher ami, les manteaux ne vous ont pas semblé bien.

— Oh ! madame, nous avons les châles; ils redeviennent très en faveur. Dans le salon suivant. Servez madame. »

Et le commis du châle approche ! Spectre effrayant qui dépense en bloc, qu'on ne peut plus arrêter à l'aunage, qui ne procède que par sommes rondes : deux cents, trois cents, mille, deux mille, etc., etc.

« Voici, madame, qui sort de la fabrique de M. Gausseen, successeur de M. Lagorce. » M. Lagorce, quel espoir ! vous êtes homme d'esprit, c'est le cas de le montrer : allons, ferme !

« Ah ! des cachemires français, c'est bien ! c'est possible; mais ça manque de ce parfait moelleux, de ce fluide soyeux du vrai cachemire : merci, monsieur, merci.

— Tu as raison, cher ami; quand on se décide à une pareille dépense, il faut la faire complète. Un châle français de cinq cents francs, c'est trop cher, c'est une folie; un cachemire des Indes de quinze cents francs, c'est bien plus raisonnable, c'est une économie.

— Alors, madame, par ici. »

A ce moment, vous comprenez bien que vous êtes perdu, ruiné, abîmé; l'œil atone, la face blême, vous vous enfoncez en désespéré dans votre situation; et, pour suivre jusqu'au bout la galerie Delisle et votre destinée, vous tournez à droite.

« Non, monsieur, pas de ce côté, ce sont les mousselines imprimées, des articles d'été. Nous en aurons de ravissants au printemps, des dessins tout neufs, exécutés sous la direction de M. Delisle. Nous reviendrons dans la salle du fond, si madame se décide pour une robe de soierie : madame en pourra juger l'effet aux flambeaux.

— Comment, aux flambeaux ! il est midi.

— Sans doute; mais pour bien juger des reflets d'un satin ou d'un velours dans un salon, il faut les voir comme ils y paraîtront, et cette salle est éclairée comme une salle de bal, de façon qu'on est sûr de la nuance qu'on choisit. Madame doit comprendre cela.

— Très bien. »

Et moi aussi très bien, dites-vous en vous-même, et voici qui vaut la peine qu'on y réfléchisse. En effet, ceci ne passe-t-il pas les bornes des moyens tentateurs? n'y a-t-il pas abus? n'en pourrait-on pas dire deux mots à M. Gisquet ou à M. Persil?

Pendant que vous faites ces réflexions, le commis mène adroitement votre femme par un petit escalier; et, chemin faisant, il lui raconte comme quoi on introduit en fraude les cachemires des Indes, et comme quoi M. Delisle entretient un commis à Bombay pour faire changer la vieille façon cachemirienne, et la mieux assortir à nos goûts. Comprenez-vous qu'il y a un homme à Bombay qui conspire contre votre repos? Ah Dieu ! que l'univers est petit !

Allons, monsieur, vous voilà arrivé au premier étage, asseyez-vous, mettez-vous à votre aise. Pendant votre léthargie votre femme conclut un marché de deux mille francs. Deux mille francs, entendez-vous? voilà ce que coûte votre puhuhu pour le manteau du premier salon, mon mari, mon provincial. Ceci n'est point la fable du héron qui, après avoir dédaigné la carpe et le brochet, soupe d'une grenouille : vous, mon camarade, vous, il faut souper du cachemire, s'il vous reste de quoi souper.

L'auteur continue néanmoins ses pompeuses descriptions, car il hasarde encore de monter au second étage, où il s'extasie de nouveau, et finit ses piquants récits par une maligne réflexion sur l'étonnement que l'on peut éprouver en ne voyant point à la boutonnière de M. Delisle une décoration accordée à tant de mérites ignorés, inutiles, et même contestés.

---

## EFFET DE L'IMAGINATION
### SUR LE PHYSIQUE DE L'HOMME.

Il y a quelques années, un physicien célèbre, auteur d'un excellent ouvrage sur les effets de l'imagination, voulut encore joindre l'expérience à la théorie, afin d'en confirmer la solidité. A cet effet il pria le ministre de la justice de permettre qu'il prouvât ce qu'il avançait, sur un criminel condamné à mort; le ministre y consentit, et lui fit livrer un assassin né dans un rang distingué. Notre savant va le trouver, et lui dit : « Monsieur, plusieurs personnes qui s'intéressent à votre famille ont obtenu du ministre, à force de démarches et de sollicitations, que vous ne fussiez point exposé sur un échafaud aux regards de la populace; il a donc commué votre peine, et permis que vous fussiez saigné aux quatre membres dans l'intérieur de votre prison; ce qui vous procurera une mort douce dont vous ne sentirez pas les angoisses. » Le criminel se soumet à son sort, s'estimant heureux de ne point marcher au supplice, et pensant que son nom et sa famille en seraient moins flétris. On le transporte dans l'endroit désigné, où tout était préparé d'avance; on lui bande les yeux, et au signal convenu, après l'avoir attaché sur une table, on le pique légèrement aux quatre membres avec la pointe d'une plume. On avait disposé aux extrémités de la table quatre petites fontaines remplies d'eau tombant doucement dans des baquets destinés à cet effet.

Le patient, croyant que c'était son sang qui coulait, s'affaiblissait par degrés; et ce qui l'entretint dans l'erreur fut la conversation à voix basse de deux médecins placés exprès dans cet endroit. « Le beau sang ! disait l'un; c'est dommage que cet homme soit condamné à mourir de cette manière, il aurait vécu très long-temps.— Chut ! » disait l'autre; puis, s'approchant du premier, il lui demandait à voix basse, mais de manière à être entendu du criminel : « Combien y a-t-il de sang dans le corps humain? — Vingt-quatre livres. En voilà déja environ dix livres de tirées, cet homme est maintenant sans ressource. » Puis ils s'éloignaient peu-à-peu et parlaient plus bas. Le silence qui régnait dans cette salle, et le bruit des fontaines qui coulaient toujours affaiblirent tellement le cerveau du pauvre patient, qu'encore qu'il fût fortement constitué, il s'éteignit peu-à-peu, et mourut sans avoir perdu une goutte de sang.

## LE CYGNE.

Cet oiseau est si différent sur la terre et dans l'eau, qu'on peut à peine croire qu'il soit le même, hors de son élément favori. Ses mouvements sont gauches et lourds, et son cou est tendu en avant d'une manière stupide; mais lorsqu'il vogue doucement sur l'eau, il offre aux yeux un des plus beaux ouvrages de la nature. On ne peut se lasser d'admirer ses formes arrondies, l'élégance, le moelleux de ses contours, et la grace qu'il déploie dans chacune de ses habitudes. Il nage plus vite qu'un homme ne saurait marcher. Le plumage du cygne domestique est entièrement blanc, son bec est rouge, excepté le bout du demi-bec supérieur, qui est noir : le cygne domestique, plus gros que le cygne sauvage, pèse ordinairement vingt livres. Cet oiseau est le plus silencieux de tous; il ne peut faire entendre qu'un sifflement lorsqu'il est provoqué. Sous ce rapport, il est très différent du cygne sauvage. Le mâle et la femelle construisent leur nid tantôt sur une touffe d'herbes sèches sur le rivage, tantôt sur des roseaux abattus, entassés et flottants. La ponte a lieu de deux jours l'un : elle est de six ou sept œufs blancs, et l'incubation dure six semaines. Les petits, en naissant, sont couverts d'un duvet gris ou jaunâtre, qu'ils conservent encore plusieurs mois. Lorsque le père et la mère sont entourés de leur famille, il est assez dangereux de les approcher : soit crainte, soit orgueil, ils s'alarment promptement; et lorsque leurs petits sont en danger, ils les portent sur leur dos. La chair des vieux cygnes est dure et de mauvais goût; mais celle des jeunes est assez bonne.

Les anciens servaient le cygne sur leurs tables, plutôt par ostentation, qu'à cause de la bonté de la chair. Ce n'est que d'après le cygne sauvage qu'ils ont eu l'idée fabuleuse d'attribuer à cet oiseau le don de mélodie. Suivant Pythagore, l'ame des poëtes passait dans le corps des cygnes, et conservait le pouvoir de l'harmonie, qu'ils avaient possédé sur la terre. Le vulgaire prit pour réalité ce qui n'était qu'une allégorie ingénieuse. Le même disait encore que le chant du cygne mourant était un chant de joie, par lequel cet oiseau se félicitait de passer à une meilleure vie : c'est d'après cela que les dernières productions des écrivains, les derniers discours d'un auteur, ainsi que les paroles de tout homme de bien avant de quitter ce bas monde, sont nommés le chant du cygne.

On a étendu jusqu'à trois cents ans la durée de la vie du cygne; mais sans s'arrêter à cette époque incertaine, il est démontré par l'expérience qu'il jouit d'une longue existence.

Il y a des cygnes qui diffèrent des autres, en ce qu'ils ont la tête et le cou noirs jusqu'au tiers de sa longueur, le bec et les pieds aussi de même couleur; d'autres sont entièrement noirs.

## TRIBUNAUX.

Dancourt est prévenu d'avoir escroqué une lourde charrette, y compris son attelage: la perpétration de ce délit parait assez difficile au premier abord, aussi Dancourt paraît-il n'éprouver aucune inquiétude sur le résultat de sa position : son attitude même semble provoquer avec plaisir les dépositions des nombreux temoins, dont il compte triompher sans beaucoup trop de peine. Cependant, écoutons ce respectable personnage qui s'avance gravement auprès du tribunal, sa canne à pomme d'ivoire sous le bras, et son beau bonnet de coton blanc à la main.

Messieurs, dit-il, étant petit rentier et n'ayant rien à faire, je m'amuse à me promener l'été, quand le temps le permet; comme aussi je ne manque jamais de venir faire un petit tour au Palais, l'hiver, pour me chauffer au poële tout en écoutant la justice : si bien donc que, sortant de l'audience dans le courant du mois de janvier dernier, vers trois heures un quart environ, après avoir descendu le grand escalier, selon ma coutume invariable, et traversé la grande cour, je me trouvai tout naturellement sur la place du Palais de justice. Que vois-je alors? ce que je vois, messieurs, c'est une grosse charrette arrêtée, parceque les chevaux ne voulaient pas marcher, et monsieur le prévenu qui s'amusait à frapper ces pauvres bêtes d'une manière vraiment bien inhumaine : ainsi, par exemple, il donnait de grands coups de poing sur la tête et sur les oreilles du cheval de *cheville*, et puis, passant de là au *limonier*, il se permettait de lui donner des coups de pied. Moi qui ne peux pas voir faire de mal aux animaux, ça me fit de la peine de voir battre ainsi ces pauvres chevaux, d'autant plus que c'était en pure perte, puisqu'ils ne démarraient pas. Je fis donc des observations à ce jeune brutal, qui me répondit par des grossièretés *dont il ne peut qu'être susceptible*, et qui continua toujours. Je revins à la charge; mais cette fois, *la moutarde m'étant montée au nez*, je pris fait et cause pour ces pauvres bêtes, un peu chaudement il est vrai : ce grossier personnage me menaça directement de me donner *son couteau dans le ventre* si je ne m'en allais, et abimait en même temps son pauvre limonier. Moi je restais là immobile, avec mon bonnet de coton et ma canne.

Cependant comme ces chevaux ne voulaient absolument pas marcher quoique battus de cette sorte, il me vint une idée, d'autant que, comme tout le monde le sait, le cheval est le quadrupède le plus intelligent; il ne lui manque absolument que la parole : je ne sais pas pourquoi, quelque chose me disait que ce prétendu charretier n'était qu'un imposteur, contre lequel ces pauvres bêtes se gendarmaient à leur manière; j'allai faire déclaration à l'officier du poste, qui fit bientôt coffrer mon homme; là j'ai eu la satisfaction d'apprendre que ces chevaux et cette charrette n'étaient effectivement pas au prévenu, qui les aurait volés, si ces pauvres bêtes n'avaient pas eu l'instinct de ne pas vouloir marcher, parcequ'ils ne reconnaissaient pas *leur maître* légitime! O le cheval, messieurs! ô le cheval! superbe et intéressant quadrupède! (On rit.)

Cette déposition, faite avec l'accent de la bonhomie et de la vérité, produit un certain effet sur Dancourt, qui baisse le nez et n'articule absolument rien pour sa défense. Le rentier triomphe au contraire, et fait résonner sa canne à pomme d'ivoire sur le parquet, tandis que le tribunal, sur les conclusions de M. l'avocat du Roi, et attendu que Dancourt se trouve en état de récidive, le condamne à trois ans de prison, et à cinq ans de surveillance.

A. P. BARBIEUX.

PARIS. — JULES DIDOT AINÉ, BOULEVART D'ENFER, N° 4.
Imprimé par W. CLOWES, Duke-Street, Londres, pour HENRY-HOOPER, 13, Pall mall East.

# LE CAMÉLÉON,

**N° 10.** **JOURNAL NON POLITIQUE.** **16 Août 1834.**

Prix: 4 sous. **PARAISSANT TOUS LES SAMEDIS.** Price 2 d.

## BOULEVARTS.

(Suite et fin.)

Nous avons revu, à différentes époques, quelques réminiscences de ces riantes saturnales. C'est par là que se sont presque toujours signalés ces accidents de bonheur qui arrivent fréquemment dans notre société mobile, et que nous appelons tour à tour réaction, délivrance, restauration, affranchissement. Chaque fois que la nation a brisé ses chaînes, secoué le joug qui l'accablait et recouvré sa dignité, sorte de satisfaction qu'on lui procure de temps en temps, ces nouvelles expériences, faites dans la politique, ont réveillé en même temps parmi nous une ardeur immodérée de plaisirs, dont les boulevarts ont profité. Mais à travers tant de changements, l'esprit du siécle a porté, là comme par-tout, son caractère industriel, ses recherches de profit et la sécheresse de son art, voué tout entier à la spéculation. D'abord les jardins ont disparu; l'inévitable maison à cinq étages, avec sa façade aplatie, ses fenêtres étroites et serrées, son maigre balcon et ses boutiques, est venue couvrir la place où les regards se reposaient sur des bosquets et sur des fleurs. Quand l'espace a manqué pour bâtir, les échoppes ont trouvé moyen de s'abriter sous une terrasse, de s'adosser contre un mur, de masquer un rez-de-chaussée. Ne cherchez plus «les somptueux édifices, les hôtels élégants, les parterres à l'anglaise, les pavillons à la grecque,» qui formaient autrefois, le long de la route, une si riche bordure. Tout cela est remplacé par des magasins, des cafés et des étalages. De ces anciennes habitations, qui annonçaient une certaine consistance dans les fortunes, et quelque chose de noble dans la vanité, il ne nous reste plus, comme témoignage du temps passé, qu'un jardin simple et gracieux, sauvé de la destruction par le goût éclairé d'un homme de finance, et qui interrompt si agréablement les noirs bâtiments du boulevard Poissonnière. Aussi les mœurs se sont-elles modifiées avec la disposition matérielle des lieux. Ce n'est plus un mouvement capricieux, électrique, qui pousse à des heures marquées une population de choix vers l'endroit où on lui a préparé de quoi l'émouvoir et l'amuser. C'est un besoin général et continu de se répandre et de se rassembler, sans autre attrait que la foule, sans autre but pour chacun que de se trouver avec tout le monde. Il en est résulté que l'affluence, au lieu de se concentrer sur une seule partie, s'est disséminée au contraire dans toute la longueur de cette ligne. Chaque quartier s'en est attribué une portion, et l'a marquée de ses goûts particuliers; en telle sorte qu'il est facile de reconnaître toutes les formes de notre civilisation échelonnées en quelque sorte sur ce terrain, qui forme dans son ensemble l'expression complète de la cité. Vous pouvez, selon votre fantaisie, ou monter ou descendre, en une seule promenade, tous les degrés de l'état social, depuis la condition la plus grossière jusqu'à l'existence la plus perfectionnée. Si vous préférez la direction ascendante, ce sera la marche inverse de notre politique.

Or, vous voilà donc placé, n'importe comment, au bas du faubourg Saint-Antoine, tournant heureusement le dos à ce ridicule colosse de plâtre, dont on aurait bien dû, puisqu'on y était, employer les débris à faire des barricades; sur l'emplacement de l'ancienne Bastille, et au niveau de ce monument qui, chargé d'annoncer à l'avenir les bienfaits d'une double révolution, semble hésiter à sortir de terre, vous voyez s'étendre devant vous un long segment de la vieille enceinte, solitaire et silencieux comme les promenades les plus fréquentées qui soient à Dijon ou à Nancy. D'un côté, le calme de la retraite, car ce sont les limites du Marais; de l'autre, ce vide qui entoure les lieux où l'indigence est renfermée pour le travail. A votre gauche, vous retrouvez encore quelques jardins clos de grilles; à droite, le rempart est resté dans son ancien état, bordé d'un parapet tout prêt encore pour la défense, s'étendant par quatre rangées d'arbres, et soigneusement garni de bancs, parceque c'est le seul endroit où personne ne vient s'asseoir.

Rien n'est plus tranquille, en effet, que cette partie des boulevarts, qui, par un contraste singulier, porte le nom de Beaumarchais, de cet homme si remuant, si agité, si ambitieux de bruit, le type le plus complet et le plus heureux du temps où il vécut, puisqu'il fit fortune et scandale. Après avoir parcouru, sans la moindre gêne, cet espace qui vous représente un ordre de Société morne, triste et froidement régulier, vous entrez tout-à-coup dans la région tumultueuse des plaisirs populaires. Vous êtes sur le boulevart du Temple, que se sont partagé avec une admirable intelligence la tranquille colonie du Marais et les hordes tapageuses du faubourg; la première circulant paisiblement sur son étroite limite, occupant sans contestation ce Cadran-Bleu de vieille renommée, sur lequel on ne tient plus de méchants propos, et ce café Turc qui oppose à toutes les railleries surannées l'agrément de son jardin; les autres encombrant, sur le bord opposé, une vaste demi-lune, autour de laquelle se rangent les théâtres, les estaminets, les salons de figures, les cabarets et les cafés. Mais là déja on peut voir ce que la joie du peuple a perdu de naïveté. D'abord vous ne trouverez plus ces tréteaux que la foule entourait jadis; vous n'entendrez plus ce dialogue si plein de franche et naturelle bêtise, ces reparties si plaisantes, qui soulevaient dans l'auditoire une longue explosion de rires. Tous ces spectacles qu'il aimait, qu'il aimerait peut-être encore, si l'on voulait bien lui faire un peu remise de sa dignité au profit de son agrément; les phénomènes, les mécaniques, les sauteurs, les équilibristes, tout cela n'existe plus. Dans ces salles enfumées où il étouffe à bon marché, c'est le vaudeville affadi, c'est le mélodrame déteint qu'on lui fournit. De ce boulevart du Temple qu'avait vu Désaugiers, le joyeux maître de la chanson, il ne reste que ces personnages de cire qui représentent si

fidèlement le héros du jour et le criminel de la veille. Par-tout ailleurs on ne trouve qu'une imitation mesquine de l'assassinat tel qu'il se pratique à la porte Saint-Martin, ou du couplet tel qu'il se débite aux Variétés. Aussi les habitués de ce lieu préfèrent-ils, et avec grande raison, le cabaret, la tabagie, ou la bière qui se consomme sous l'auspice d'un calembourg, devant le café de l'*Épi-scié*. Le mal est qu'à côté de ces hommes qui se reposent si honnêtement de leurs labeurs, et assaisonnent de quelque amusement l'instant de loisir qu'ils ont si bien gagné, vous êtes sûr de trouver là, du matin jusqu'au soir, vivant dans un désœuvrement inexplicable, toute la clientelle de la police, tout le cortége de l'ovation et le personnel de l'émeute, des figures hideuses de vice et non de misère, qui vous forcent à vous demander en ce moment de quoi les prisons peuvent être remplies.

Il y a plus d'innocence dans les jeux portatifs qui forment des groupes aux environs du Château-d'Eau. C'est l'escamoteur classique qui vend pour un sou, à son assistance, le passé, le présent et l'avenir, rien que cela, et un pot d'onguent noir pour les cors par-dessus le marché. C'est la tête du Turc s'enfonçant sous le poing d'un vigoureux gaillard, qui apprend ainsi ce que vaut sa colère. C'est la loterie qui distribue à ses gagnants des gâteaux poudreux, dont les mises ont payé six fois la valeur; imitation réduite de l'industrie administrative. Et, tout en allant ainsi, vous arrivez à un état de société plus policé vers lequel le nivellement qu'on vient d'opérer entre les monuments élevés à Louis XIV, vous servira de transition. Vous voici sur le domaine de la bourgeoisie modeste, où se font les petites emplètes, où l'on ne trouve pas encore de chaises, où l'on n'avoue pas tout-à-fait la volonté de perdre le temps. La civilisation raffinée, l'oisiveté délicate vous attendent au boulevart Montmartre, mêlées avec le flot des passants.

Elle s'épure ensuite; elle se réduit à un petit nombre d'élus, à une société choisie d'heureux fainéants, que l'on trouve plantés, tout le jour, depuis la rue Lepelletier jusqu'à celle du Helder. Ceux-là sont comme les tenants du brillant Carrousel que la mode a établi dans ce lieu de prédilection. Ils en font les honneurs à leur manière, occupant tout le terrain, et barrant le passage à tous les promeneurs; car ils sont là chez eux, entre eux, sans façon. C'est de là qu'on part pour faire une excursion au bois de Boulogne, là qu'on revient tout couvert de poussière raconter le succès d'un pari. Dans ce rayon de quelques toises, se trouve ramassé tout ce qu'il y a d'élégance, de recherche, de bonheur dans le monde parisien. L'Opéra d'abord, relégué dans l'alignement d'une rue, par suite de cette tradition ridicule qui interdit le boulevart aux théâtres de premier ordre; l'Opéra italien, qui, pour la même cause, tourne piteusement le dos à son public, et s'honore de faire face à un cloaque; le café Anglais, les salons de Riche et Hardy, qui rendent au dîner son véritable caractère; le café Paris, si brillant de luxe, si heureux de position, si noble et si beau, lorsque, par une riante soirée d'été, il éclaire majestueusement la foule rangée à ses pieds, et s'élève comme une décoration magique sur un parterre de toilettes élégantes; le café Tortoni enfin, la révélation la plus piquante de nos goûts et de nos habitudes; joli, étroit, petit réduit toujours plein, mais changeant vingt fois par jour d'attribution et de spécialité: le matin, avant-scène de la bourse, n'entendant parler que de primes, reports et fin-courant; plus tard, encombré de gourmets qu'attire la coquetterie de son buffet succulent; ensuite assiégé par les fashionables, puis par les politiques; où se heurte sans cesse le dandy avec le spéculateur, où se croisent les nouvelles qui ont agi sur les fonds et les fadaises débitées au comptoir; et enfin, quand la nuit est venue, envahi par les femmes, qui en prennent possession comme d'une place conquise sur le privilège du sexe législateur. Après cela, le mouvement et le bruit cessent tout-à-coup quand vous êtes arrivé à la rue du Mont-Blanc. La circulation se détourne par la rue de la Paix. Vous entrez dans le repos, mais dans le repos de l'opulence et du bien-être domestique. Vous ne trouvez plus ni restaurateurs ni cafés; quelques boutiques seulement, établies pour le service du voisinage; les voitures passent avec rapidité pour se rendre à leur destination. Le séjour du confortable a commencé.

Outre ces nuances diverses qui distinguent les différents quartiers des boulevarts, vous y trouverez encore des mœurs générales fidèlement conservées. Nulle part on n'est plus à l'abri de cet empressement persécuteur qui s'attache aux pas des personnes remarquables par leur figure ou leur costume; nulle part aussi une réputation, quelle qu'elle soit, n'occupe moins de place, et n'échappe plus facilement aux regards. Il semble que chacun, en arrivant là, se soit imposé la condition de voir tout le monde et de ne faire attention à personne. Tel homme, dont le nom a rempli tous les journaux du matin, se promène impunément au milieu de mille individus qui disputent à son profit ou à ses dépens, sans être incommodé de sa célébrité. Son nom prononcé par quelques passants ne causera pas la plus légère rumeur, et ne dérangera pas un désœuvré de sa route. On dirait que sur ce terrain neutre il y a une trève convenue entre les haines et les admirations des partis, qui permet à leurs héros d'y prendre l'air comme de simples hommes.

Cependant les boulevarts ne manquent pas d'une certaine importance politique. Comme ils offrent un vaste développement aux cortéges, et un emplacement favorable pour de nombreux spectateurs, la commodité du lieu les a consacrés aux actions d'apparat, aux manifestations solennelles de joie et de douleur. Un convoi funèbre ne serait pas complet, son effet serait perdu, si les restes d'un illustre défunt marchaient silencieusement, par la voie la plus directe, vers cet enclos de la mort, qui doit s'étonner de voir arriver dans ses murs l'attirail de l'ambition. Il faut à toute force que les regrets aient de l'espace pour s'étendre, de la distance pour se compter; il faut qu'un cadavre promis à l'éternel repos, avant de recevoir la couche de terre qu'il ne soulèvera plus, soit traîné, tiraillé, cahoté, dans un long et pénible voyage; que les larmes d'un fils soient livrées en spectacle à des milliers de curieux. Tout cela pour que chacun puisse venir étaler ses sympathies obscures, et produire en public sa figure inconnue, à la suite d'une pompe officiellement apprêtée, marchant avec fanfares, parure de fête et sergents de ville; ou bien se précipiter en tumulte, hurlant l'affliction, et vociférant le respect autour d'un corps inanimé qui roule lentement dans la boue de l'émeute. Les boulevarts, qui avaient déjà les folles joies du carnaval à porter, ont donc reçu de nos jours une nouvelle destination; ils sont devenus la voie funéraire des célébrités contemporaines.

Mais ils sont aussi la voie triomphale que parcourent les conquérants et les victorieux. Ils servent de théâtre à la représentation publique des cérémonies qui constatent un fait accompli, une révolution

opérée, un succès qu'on proclame, sûr d'obtenir l'assentiment général et de rallier toutes les voix, dès qu'il s'est emparé de la chaussée. Là, ont défilé tour-à-tour, suivis d'une nombreuse escorte et au milieu des acclamations unanimes, les vainqueurs de toutes les époques, les rois issus de la légitimité ou sortis de l'insurrection; là, chaque parti qui s'élève ou se redresse vient faire rectifier ses œuvres par l'enthousiasme des fenêtres et l'approbation des contre-allées. Aussi la location des croisées, des balcons et des terrasses, pour ces solennités, est-elle une excellente branche de revenu, depuis qu'on se donne si souvent le plaisir de voir passer les gouvernements.

L'ÉPOQUE SANS NOM.

## UNE SOIRÉE DE FIÈVRE.

C'était, il y a dix-sept ans, aux premiers jours du printemps de l'an 1817. Tout glorieux du succès récent de *Cenerentola*, Rossini revenait à Milan, à Milan dont il était l'idole, et que le volage avait quitté depuis deux ans, pour aller donner à Naples *Elisabeth*, et à Rome son immortel *Barbiere*.

Et le grand compositeur n'était pas sans inquiétude. Comment les Milanais allaient-ils l'accueillir, lui que, malgré toutes leurs instances, ils avaient vu partir et porter sur une autre scène les nouvelles productions de son génie? Cette préférence était une offense mortelle à la dignité et au goût de la ville, et les Italiens pardonnent peu. Pour rentrer en grace, pour expier cette faute, il fallait un chef-d'œuvre : il écrivit la *Gazza*.

L'ouvrage était terminé, les rôles appris, chaque chanteur sûr de sa partie, l'affiche était posée, et Rossini se préparait à se rendre au théâtre, lorsqu'il voit arriver un de ses amis, tout inquiet et tout effaré : « Eh! bon Dieu! qu'y a-t-il? s'écrie le maëstro.

— Ah! mon ami, c'est affreux! Pauvre compositeur! un si bel ouvrage!...

— Eh! quoi donc? parlez....

— Quel malheur! un opéra si beau, sifflé, sifflé à outrance.

— Comment sifflé?....

— Oui, mon ami; sachez qu'il y a une cabale de montée : le public, outré de ce que vous avez quitté la ville pour faire jouer ailleurs vos deux derniers ouvrages, a résolu de se venger; ce soir on doit siffler votre pièce, entendez-vous, mon ami; la siffler, mais la siffler avec rage. »

Hum! dit Rossini avec un grand soupir. Le spectacle allait commencer dans quelques minutes : il se rendit à l'orchestre, et prit au piano sa place accoutumée.

A sa vue, un murmure de mauvais présage circule dans la salle. Le malheureux compositeur promène autour de lui un regard inquiet : la malveillance est peinte sur tous les visages, et il lui semble déja voir toutes les bouches s'alonger pour produire cet abominable bruit que l'homme a emprunté au serpent pour la désolation de tous les auteurs dramatiques.

Cependant il faut commencer : ses doigts tremblants tombent sur le clavier et attaquent l'ouverture. L'orchestre exécute d'une manière triomphante la belle marche qui en compose la première partie. — Silence dans la salle. — L'*allegro* suit : Rossini tout palpitant, l'oreille tendue, osait à peine respirer; et son imagination bouleversée croyait à chaque instant ouïr un sifflement : chaque rentrée de petite flûte lui donnait le frisson. Enfin l'ouverture s'achève, le chœur d'introduction est chanté, et l'orage n'éclate pas encore. Enfin Ninetta descend la colline; Rossini, d'un regard suppliant, implore toutes les ressources de son talent. Elle chante, et les mots : *Bene, molto bene, bravo, ahi bravo!* commencent à retentir dans la salle: les figures se déridènt. Enfin, après le trio de Ninetta, de Fernando et du Podesta, des cris d'enthousiasme s'échappent de l'auditoire : *Bravo maestro!* s'écrie-t-on de toutes parts, *viva Rossini!*

Or, l'usage veut en Italie qu'un auteur ainsi appelé se lève chaque fois, et salue les spectateurs : Rossini se lève, salue; et de nombreux applaudissements lui témoignent que la paix est faite, et que tout est oublié.

On continue la pièce. Le morceau suivant excite les mêmes transports : *viva, viva Rossini!* Et le compositeur est obligé de saluer le public : même chose pour les morceaux qui viennent ensuite. Le premier acte finissait à peine que Rossini, tout fatigué, commençait à craindre que l'enthousiasme du public ne lui donnât une courbature.

Ce fut bien pire au second acte : tous les morceaux excitèrent une véritable frénésie. Le duo de la prison, la scène avec le Podesta, la marche du supplice, furent redemandés; et, à chaque instant, Rossini, brisé de lassitude, dut se lever et saluer. Il était à peine assis, que les bravos recommençaient; et, tout haletant, épuisé, il lui fallait se lever et adresser à tous les coins de la salle de nombreux saluts. Le malheureux attendait avec impatience la fin de son triomphe. Elle vint pourtant : le rideau tombe. Il était temps; la pleurésie était imminente.

Il en garda le lit huit jours.

(*Le Ménestrel.*)

## UNE LEÇON DE GÉOGRAPHIE.

Deux vieux époux qu'on désignait à Montreuil (Seine-et-Oise), sous les noms de *Philémon* et *Baucis*, viennent de mourir ou plutôt de s'éteindre à peu d'heures de distance l'un de l'autre. L'époux avait de quatre-vingt-cinq à quatre-vingt-six ans, et la femme de quatre-vingt-quatre à quatre-vingt-cinq ans. Ils sont morts le jour du grand orage. Après une si longue union on n'a pas jugé à propos de les séparer, ils ont été enterrés en même temps et dans le même cercueil.

### TOPOGRAPHIE.

Le département de Seine-et-Oise est un département *méditerrané*. Il circonscrit entièrement celui de la Seine. — Il est borné au nord par le département de l'Oise, à l'est par celui de Seine-et-Marne, au sud par celui du Loiret, et à l'ouest par ceux de l'Eure et d'Eure-et-Loir. — Il tire son nom de la Seine, qui le traverse, et de l'Oise, qui vient s'y jeter dans la Seine. — Sa superficie est de 549,686 arpents métriques.

SOL. — La surface du département est très variée; elle offre sur tous les points des champs cultivés, des enclos, de belles forêts, des parcs charmants, des plaines, des coteaux, des rivières, des ruisseaux, des étangs et des marais. En général le sol est formé de terres végétales, argileuses ou sablonneuses, reposant sur des masses calcaires. — Il est divisé en plusieurs plaines ou plateaux, par des vallées, au milieu desquelles serpentent des ruisseaux et des rivières dont le cours est toujours paisible. — Plus de la moitié des vins récoltés est livrée au commerce, ainsi que beaucoup de

cidre et de bière; célèbre manufacture de porcelaine de Sèvres et de toiles peintes de Jouy, verreries, acier, limes, râpes, clous, céruse, distillation du bois, fabrique de tuyaux de fil sans couture, blondes, tulles, gazes, filature et tissage du coton, linge de table en coton: cardes, produits chimiques, cuirs, bonneterie, raffinerie de sucre, 567 moulins à farine.

MONTAGNES. — Les chaînes calcaires qui traversent le département ne peuvent mériter le nom de montagnes. La plus élevée, celle des *Mauduites*, n'a que 110 mètres de hauteur. Le coteau de Montmorency s'élève à environ 80 mètres.

FORÊTS. Les bois et les forêts, dont l'essence principale est le *chêne*, mais qui renferment une grande variété d'arbres forestiers, occupent une superficie de 113,560 hectares. Les forêts royales seules en couvrent 34,193.

ÉTANGS. — Les étangs sont au nombre de 87 (étendue, 1,628 hect.); les plus remarquables sont ceux des *Bréviaires* (117 hect.), des *Essarts-des-Layes* (132 hect.), de *Maule* (126 hect.), d'*Enghien* (150 hect.), de *Presle* (199 hect.), de *Trappes* (204 hect.), etc.

MARAIS. — 69 marais enlèvent à l'agriculture 1474 hectares de terrain. — Ceux des environs d'Essonne contiennent de la tourbe.

RIVIÈRES. — Trois des rivières sont navigables, la *Seine*, l'*Oise* et la *Marne;* la Seine a dans le département un cours d'environ 147,000 mètres; l'Oise en a un d'environ 40,000 mètres, et la Marne un d'environ 28,000. — En outre, 30 petites rivières et un grand nombre de ruisseaux font tourner des moulins et des usines.

CANAUX ET NAVIGATION INTÉRIEURE. — Le canal de l'Ourcq, avant d'arriver dans le département de la Seine, traverse une lisière étroite du département de Seine-et-Oise.

ROUTES. — Le département compte 26 routes royales, d'un parcours de 715,176 mètres; 48 routes départementales, d'une longueur de 626,439 mètres; et 36 chemins vicinaux, entretenus en partie aux frais du département, et d'une longueur totale de 338,107 mètres.

Les contemporains distingués que ce département a vus naître formeraient une liste trop longue si nous voulions les nommer tous; nous devons nous borner à en rappeler quelques uns.

L'abbé de l'Épée, fondateur de l'institution des sourds-muets; Jean-François Ducis, célèbre auteur tragique; Daguerre, peintre, créateur du Diorama; Hoche, général célèbre par ses campagnes en Vendée et sur le Rhin; Odry, acteur comique du théâtre des Variétés. Richard, membre de l'Institut, célèbre botaniste; et la marquise de Laroche-Jacquelin, qui a écrit des *Mémoires* sur les guerres de la Vendée, après en avoir partagé les périls avec ses deux époux.

## HISTOIRE NATURELLE.

FOSSILES. — Les *coquilles fossiles*, et les *oursines pétrifiées*, sont assez communes près de Dourdan; il s'en trouve aussi à Louveciennes. Mais un lieu fameux parmi les collecteurs de fossiles, est la *Falunière de Grignon*, où des coquilles entières forment plus du trentième de la masse totale; le reste ne semble, en certains endroits, composé que de fragments de coquillages. Les naturalistes y ont déja découvert six cents espèces diverses, appartenant à quatre-vingts genres différents; les unes sont bivalves, ce sont les plus grosses; mais la plupart sont univalves. On y trouve aussi divers fragments de madrépores et de très petits oursins. La couleur de ces dernières productions naturelles est un gris roussâtre; une seule espèce, lorsqu'on la frotte légèrement, présente une belle surface blanche et nacrée. Cette riche Falunière n'est qu'à trois mètres de la superficie du sol : on l'a fouillée jusqu'à plus de 8 mètres. Le sol supérieur est composé de petites pierres calcaires fracturées; on y trouve peu de silex.

RÈGNE ANIMAL. — Les animaux domestiques sont généralement de belle race. — Le gibier y est abondant et multiplié, à cause du voisinage des résidences royales et des enclos réservés. — Parmi les animaux malfaisants on remarque le renard, la loutre et le blaireau, qui sont assez rares, et les espèces des rongeurs, rats, mulots, etc., beaucoup plus communes. On y voit peu de loups.

La pêche est productive; les poissons des rivières sont tous bons à manger, et plusieurs, tels que la truite, l'anguille, la carpe, le brochet et la perche, sont au nombre des aliments recherchés. Ce sont les seules espèces dont la multiplication soit un objet d'économie rurale. La tanche, le barbeau, la brême, la chevanne ou meunier, le gardon, le chabot et le goujon, sont les autres poissons les plus communs. On pêche l'ablette à cause de ses écailles, qui servent à fabriquer les fausses perles.

RÈGNE VÉGÉTAL. — Il n'offre rien de remarquable parmi les plantes indigènes. Le département renferme un grand nombre de serres riches en arbres et en plantes exotiques.

RÈGNE MINÉRAL. — Le département ne renferme d'autre mine métallique, qu'une couche de fer limoneux qu'on rencontre à Meudon et à Seraincourt (on a même prétendu que dans ce dernier lieu elle était mêlée de parcelles d'or); des carrières de marbre, d'albâtre, de pierre à bâtir, de pierre meulière, de pierre à chaux, de kaolin, de grès, d'argile, de marne, de pierre propre à faire du *blanc d'Espagne*, forment toutes ses richesses minérales. — On trouve à Argenteuil de la pierre lithographique. — On a vainement cherché de la houille; il existe près de Bougival de la tourbe schisteuse qui en offre quelquefois l'apparence, et à Essonne des tourbières exploitées.

*Eaux minérales.* — Enghien possède un établissement d'eaux sulfureuses. Il existe à Montlignon une source saline gazeuse et froide.

## BIOGRAPHIE.

Lazare Hoche, général français, ne dut qu'à lui-même son élévation, et, sous ce rapport, fut un des hommes les plus étonnants de la révolution française. Il naquit, le 24 février 1768, à Montreuil, près Versailles, d'un garde du chenil de Louis XV, et entra, à quatorze ans, comme palefrenier surnuméraire aux écuries du roi. Resté presque aussitôt sans ressource par la perte de ses parents, il ne trouva quelques secours qu'auprès d'une tante, fruitière à Versailles, qui de temps en temps lui donnait de l'argent pour acheter des livres: le jeune homme les dévorait. Porté par son inclination à l'art militaire, il s'engagea à seize ans, dans le régiment des Gardes-Françaises. On le vit dès-lors monter des gardes, et se livrer à toute espèce de travaux pendant le jour, afin de pouvoir se former, du fruit de ses peines, une petite bibliothèque, au milieu de laquelle il passait une partie des nuits, sans négliger toutefois l'exercice des armes, auquel le rendaient très-propre sa belle stature et sa vigueur naturelle. S'étant battu en duel, en décembre 1788,

dans les carrières de Montmartre, avec un caporal, il reçut au visage un coup de sabre, dont la cicatrice, qu'il conserva toute sa vie, faisait ressortir davantage son air martial. L'année suivante, il fut entraîné, par son ardeur, dans la défection des Gardes-Françaises, qui, se mêlant au peuple de Paris, donnèrent à la révolution l'appui de la force armée. Hoche passa ensuite dans la garde soldée de la capitale, dont on forma quatre régiments : il fit partie du quatrième; et, s'étant fait remarquer par sa bonne tenue et par son instruction, il parvint rapidement au grade d'adjudant-sous-officier. En 1792, il obtint, du ministre Servan, le brevet de lieutenant dans le régiment de Rouergue. Il étudia dès-lors avec beaucoup de soin la tactique militaire, se distingua au siége de Thionville, et passa ensuite dans la division de Leveneur, qui le prit pour son aide-de-camp. Hoche était avec ce général à la bataille de Nerwinde, et il le suivit à Paris après la défection de Dumouriez. Là, il se présenta au comité de salut public, où l'assurance de son maintien et la précision de ses plans de campagne qu'il savait très bien exposer, frappèrent les membres du comité. Ils lui donnèrent le grade d'adjudant-général, et lui confièrent la défense de Dunkerque. Menacé par le duc d'York, Hoche, par ses discours et par son exemple, enflamma tous les esprits, mit, par un camp retranché, la ville à l'abri de toute insulte, et repoussa toutes les attaques. La défense de Dunkerque appela Hoche aux premiers grades militaires. Nommé bientôt général de brigade et général de division, il s'empara de Furnes, et fut moins heureux devant Nieuport. Il desirait dès-lors vivement un commandement en chef; il obtint celui de l'armée de la Moselle. Hoche n'avait alors que vingt-quatre ans. La fortune, l'éducation n'avaient rien fait pour lui. En deux campagnes, il venait de passer par tous les grades, et chacun avait été le prix d'une action d'éclat. L'armée dont il devenait le chef avait langui jusqu'alors. Hoche lui inspira son ardeur guerrière, et lui imprima un mouvement rapide et décisif. Son but était de faire lever le blocus de Landau, et de rejeter les Prussiens hors de l'Alsace. Mais il avait à combattre les troupes les plus manœuvrières de l'Europe, commandées par le duc de Brunswick. Hoche l'attaqua dans la position de Kaiserslautern. Après avoir fait pendant trois jours des efforts inutiles, et perdu beaucoup de monde, il fut repoussé jusque sur la Sarre. Dès cette époque, la perte des hommes comptait pour peu de chose : de nouvelles troupes vinrent remplacer celles qui avaient péri. Hoche proposa un autre plan, et, en moins de quinze jours, il reprit l'offensive. Laissant une division sur la Sarre pour observer les Prussiens et masquer son mouvement, il se porta, à travers les Vosges et par un temps affreux, sur l'extrême droite de l'armée autrichienne du général Wurmser, qui avait envahi le Bas-Rhin, tandis que Pichegru, manœuvrant de concert, agissait contre la gauche et le centre de l'ennemi Cette opération, en isolant les Prussiens, réunit la masse des deux armées françaises contre la seule armée autrichienne. Hoche commença son mouvement le 13, et, le 23 décembre, Wurmser, pris en flanc par l'armée de la Moselle, fut contraint de reculer. Le 26, Hoche ayant pris le commandement en chef des deux armées réunies, attaque et bat Wurmser près de Weissembourg; et, deux jours après, il débloque Landau, s'empare de Gernesheim, Spire, Worms, et vient à bout de chasser les Autrichiens de toute l'Alsace. Fier d'un tel succès, Hoche prit dans sa correspondance avec les comités le ton le plus tranchant, et il chercha à déprimer Pichegru, son rival de gloire, que Saint-Just protégeait. Sa brusque franchise, et son mépris pour le métier de courtisan, déplurent à Saint-Just, le plus despote des députés en mission. Ce proconsul lui fit ôter le commandement de l'armée, et le relégua à Nice. A peine Hoche fut-il en route, qu'on l'arrêta par ordre des décemvirs. Il fut d'abord conduit à Paris dans la prison des Carmes, puis transféré à la Conciergerie, d'où il eût monté à l'échafaud sans la révolution du 9 thermidor (27 juillet 1794). Hoche recouvra sa liberté aussitôt après la chute de ses persécuteurs. Il avait employé le temps de sa captivité à s'instruire, travaillant avec une nouvelle ardeur, et faisant, durant ce court espace, de grands progrès dans l'étude des lettres et dans l'art de la guerre. Il parvint aussi à maîtriser son caractère impétueux; il devint réservé, taciturne, et choisit lui-même cette devise : *Des choses, et non des mots.* La convention l'ayant appelé au commandement de l'armée des Côtes-de-Brest, il s'y prépara à combattre les royalistes de l'Ouest, dont les forces étaient encore redoutables. Ce fut dans cette guerre qu'il déploya les talents du guerrier et de l'homme d'état. Successeur de tant de généraux par lesquels cette guerre civile n'avait fait que s'aigrir et s'étendre, il jugea que c'était à l'adresse plutôt qu'à la force qu'il appartenait de la terminer. Ses proclamations aux royalistes furent modérées. Alliant la fermeté à la douceur, il employa contre eux des moyens conciliatoires avant même que la convention eût songé à pacifier ces contrées; mais son commandement était encore trop borné pour qu'il pût y exercer une influence décisive. Au moment de la descente d'un corps d'émigrés à Quiberon (juin 1795), il conserva seul, au milieu du trouble général, le sang-froid qui maîtrise les événements. Il réunit, avec une grande rapidité, ses cantonnements épars; et, voyant les royalistes stationnaires, il emporta la position d'Auray, et les enferma dans la presqu'île. Le 16 juillet, il repoussa l'attaque du comte d'Hervilly. Des transfuges étant venus, dans la nuit du 21, lui proposer de s'emparer du fort Penthièvre par surprise. il assemble un conseil de guerre, et dit aux officiers qui regardaient l'assaut comme téméraire : « Que sont « les règles de l'art dans cette circonstance? Il nous « faut de l'audace. L'armée manque de tout; l'insur- « rection s'étend; si on hésite, je ne réponds plus de « mes troupes. » Le fort Penthièvre est enlevé l'épée à la main; et les royalistes, acculés à la mer, sont forcés de parlementer. Dans les pourparlers, on avait promis qu'on épargnerait tout ce qui mettrait bas les armes. Prenant d'abord la défense des chouans prisonniers, Hoche écrivit au comité de salut public qu'il serait cruel et impolitique de songer à détruire six à sept mille familles entraînées à Quiberon. Quant aux émigrés, il fut d'avis de ne sacrifier que les chefs : c'était aussi le vœu de son armée. Sans y avoir égard, la convention ordonna le massacre général. Hoche, indigné, remit le commandement du Morbihan au général Lemoine, et se porta, avec le reste de ses troupes, vers Saint-Malo. Le gouvernement directorial ayant été établi peu de temps après, Hoche fut chargé de réduire toute la Vendée. Aucun général, depuis la révolution, n'avait eu autant de puissance dans l'intérieur. Il s'empara de tous les points militaires de la Vendée; rassura les habitants des campagnes par le maintien de la discipline; il ménagea et flatta les prêtres, affaiblit et désunit les royalistes en empruntant, pour les vaincre, leur propre tactique; mais il eut à lutter contre l'envie et contre son propre parti. Une puissante et sourde intrigue fut à la veille de lui

arracher le commandement des trois armées de l'Ouest, réunies sous le nom d'armée de l'Océan. « Je puis « braver les boulets, écrivit-il au directoire, mais non « l'intrigue; je demande à me retirer, et vous prie de « me nommer promptement un successeur. » Le directoire maintint son général, qui n'espérait dompter la Vendée que lorsqu'il aurait Charrette en son pouvoir. Il mit tout en œuvre pour s'emparer de cet intrépide chef; il l'isola d'abord de Stofflet : ce dernier ayant voulu reprendre les armes, fut pris et fusillé. Charrette eut bientôt le même sort; et dès-lors la Vendée fut éteinte. Hoche s'empressa d'affranchir ce pays du joug militaire; et, voulant mériter le titre de pacificateur, il y établit le régime constitutionnel. Tournant ensuite ses regards vers l'Anjou et la Bretagne, il passa la Loire avec quinze mille hommes d'élite, et pacifia en même temps l'Anjou, le Maine, la Bretagne et la Normandie. Le 15 juillet 1796, un décret déclara que lui et son armée avaient bien mérité de la patrie.

Hoche avait conçu le dessein de séparer l'Irlande de l'Angleterre, en y portant la guerre civile que son gouvernement alimentait en France. Ce fut au milieu de ces nouveaux projets que, déja menacé du poison, il se vit sur le point de périr assassiné. Le 17 octobre, le nommé Guillaumot tira sur lui, à la sortie du spectacle de Rennes, un pistolet chargé de plusieurs balles; le coup, mal assuré, trompa l'espoir de l'assassin. Au milieu du trouble occasionné par cette tentative, Hoche conserva seul sa sérénité, et vint au secours de l'indigente et malheureuse famille de Guillaumot. Mais ni le fer, ni le poison, ne pouvaient intimider son ame altière. A Brest, il presse l'expédition d'Irlande, surmonte une multitude d'obstacles, et, le 15 décembre, met à la voile; mais séparé de son escadre par la tempête, il arrive seul sur les côtes d'Irlande, et n'y trouve plus ni sa flotte ni ses soldats. Hoche, le désespoir dans l'ame, après avoir échappé comme par miracle aux croiseurs et aux plus affreuses tempêtes, se vit contraint de regagner les ports de France. Inconsolable du mauvais succès de son expédition, il en rejeta le blâme sur les principaux chefs de l'escadre. Hoche, à son retour à Paris, reçut le commandement en chef de l'armée de Sambre-et-Meuse, la plus belle qu'ait jamais eue la république française; elle était de quatre-vingt mille hommes. Il ouvrit la campagne de 1797 par le hardi passage du Rhin en présence de l'ennemi. L'armée autrichienne, forcée dans toutes ses positions, avait perdu huit mille prisonniers et trente pièces de canon. Hoche la poursuivait avec une incroyable activité. En quatre jours, il avait fait faire trente-cinq lieues à son armée, et il avait été victorieux dans trois batailles et cinq combats. Rien ne pouvait plus s'opposer à sa marche triomphante au sein des états héréditaires. Il ne fut arrêté à Giessen, sur les bords de la Nidda, que par la nouvelle inopinée de l'armistice conclu entre l'archiduc Charles et Bonaparte.

Le feu de la guerre étrangère donna une nouvelle activité aux dissensions intérieures. Une lutte s'était engagée entre le directoire et les conseils, c'est-à-dire entre les révolutionnaires et les partisans secrets de la monarchie. Lorsque les directeurs eurent réclamé son appui, on l'entendit dire : « Je vaincrai les ennemis « de la république; et quand j'aurai sauvé ma patrie, « je briserai mon épée. »

Ayant accepté la direction du mouvement que méditait le directoire, il fit filer vers Paris quelques corps de troupes; ce qui lui attira des dénonciations violentes de la part des conseils. Le général Willot demanda formellement la mise en accusation de Hoche; mais déja le directoire, à qui l'on avait inspiré des inquiétudes sur la docilité de ce général et sur l'usage qu'il ferait du pouvoir qu'on allait lui confier, faisait rétrograder les troupes, et prétendait qu'elles étaient destinées à une expédition maritime. Indigné de la faiblesse ou de la versatilité du directoire, Hoche publia plusieurs lettres pour établir qu'il n'avait agi que sur les ordres du gouvernement; il provoqua lui-même l'examen de sa conduite et sa mise en jugement. On sait aujourd'hui qu'il fut écarté par les intrigues de Bonaparte, qui, ne voyant en lui qu'un rival redoutable prêt à se rendre maître du gouvernement et à le gagner de vitesse, fit déférer à Augereau la commission de renverser le parti des conseils. Hoche, abreuvé de dégoûts, se retira à Wetzlar, où il reprit le commandement de son armée : tout-à-coup il fut atteint de douleurs violentes, cracha le sang, perdit la voix; et consumé d'un feu que rien ne pouvait éteindre, il dit à ses amis : « Suis-je donc vêtu de la robe empoisonnée « de Nessus? » Le 15 septembre 1797, il cessa de vivre : sa mort fut généralement attribuée au poison. L'ouverture du cadavre fit en effet découvrir des traces d'une mort violente; et les soupçons se portèrent sur le directoire même, à qui Hoche portait ombrage depuis long-temps. On l'honora de deux pompes funèbres, l'une vers le Rhin, l'autre à Paris. Un monument à sa gloire fut élevé à Weissenthurn. Ses cendres furent mêlées à celles de Marceau à Pétersberg. Mais ce fut à Paris, au Champ-de-Mars, que, par l'ordre du directoire, on décerna à ce général les obsèques les plus magnifiques. De toutes les cérémonies renouvelées des anciens, ce fut celle où l'on imita le plus heureusement les pompes grecques et romaines. Le parti républicain parut donner à la mémoire de Hoche de véritables regrets. Né soldat, général en chef à vingt-quatre ans, Hoche, en cinq années, parcourut une carrière pleine de gloire : c'était un de ces hommes dont parle Montesquieu, qui, dans les temps de révolution, *se font jour* à travers la foule, et sont portés au premier rang par leur supériorité naturelle. Fier et ambitieux comme César, il fut souvent, comme lui, grand et généreux. Sa mort soudaine, en facilitant l'usurpation de Bonaparte, changea les destinées de la France.

---

## DÉPART DES RAMONEURS.

Ils sont partis. Les beaux jours les chassent de Paris, comme le froid et la brume les chassent de leurs montagnes. Ils sont retournés joyeux et insouciants dans leur chère Auvergne, embrasser leur mère, et passer l'été dans leurs cabanes enfumées.

L'hiver dernier j'assistai à leur départ d'Auvergne, j'ai voulu assister à leur départ de Paris.

Au moment de quitter leurs villages, on les voit tristes, pleurant, s'arrachant à regret des bras de leurs mères et de leurs sœurs, qui leur glissent en cachette quelques gros sous et du pain noir. Puis tous se rendent à l'église, prient le bon Dieu, et se mettent en marche sous la conduite des grands ramoneurs.

Au moment de quitter Paris, on les voit gais et sautillant, portant leur petit bagage, et répétant leur *chou! la Catherina, la Marianna;* puis les grands ramoneurs arrivent et les fouillent pour voir s'ils n'ont pas d'argent; puis ils ne prient pas le bon Dieu, car ils ont passé cinq mois dans la grande ville.

Ces enfants si naïfs, si joyeux, si francs, deviennent durs, hypocrites, entêtés. Le séjour des villes les

corrompt comme s'ils avaient vingt ans; ils n'ont plus un père auprès d'eux, c'est un maître.

J'ai vu près d'Issoire un vieil Auvergnat, aujourd'hui riche et sédentaire, l'un des cultivateurs les plus considérables du pays, et je crois adjoint de sa commune. Il m'a conté son histoire. Il y aurait certes de quoi faire un joli roman en deux volumes, mais d'une autre couleur que celui de Paul de Kock. Eh bien! son histoire est celle de tous les ramoneurs quand ils finissent par faire fortune

Pauvres enfants! ils sont marchandises comme une bête de somme. Le vieux les achète au père pour la saison. Le prix ordinaire est de 15 francs. Dès cet instant ils appartiennent à leur maître, qui leur enjoint pour premier ordre de l'appeler *mon père*. Ils arrivent à Paris, et là commencent leurs travaux et leurs douleurs.

Le maître loue jusqu'à douze ramoneurs; comme il ne peut les surveiller tous, il enjoint à ceux auxquels il donne leur liberté de lui rapporter à midi trois francs: ces trois francs, il faut les trouver d'une manière ou d'une autre; car s'ils reviennent auprès du maître sans les rapporter, il ne les admet pas à l'excellente table où l'on voit pour tout régal une soupe à l'eau et du pain sec. Voilà pourquoi vous rencontrez souvent des ramoneurs tendant la main et pleurant. S'ils n'ont pas trouvé pour trois francs de cheminées, il faut qu'ils trouvent pour trois francs de pitié. Telle est leur existence à Paris. Ils grandissent ainsi, et ne sortent pas de la suie et de la *raclète*.

Quand l'âge d'être homme est arrivé, à leur tour ils louent des enfants, et usent sur eux de représailles, jusqu'à ce qu'ils aient fait fortune. Alors ils achètent un coin de terre en Auvergne, la défrichent, se marient, et font des enfants, qu'ils vendent chaque saison comme ils ont été vendus eux-mêmes. La richesse des Auvergnats, c'est le nombre des enfants. Depuis l'âge de six ans jusqu'à vingt, chacun rapporte sa petite rente annuelle.

La révolution de juillet n'a pas aboli la traite des blancs.

---

## N'ABATTEZ PAS LE CÈDRE DU LIBAN.

Il est connu du monde entier comme le dôme de Milan, la tour de Pise, la flèche de Strasbourg: à force d'âge et de services, il est passé monument. Un quartier de Paris l'a choisi pour représentant dans la mémoire des étrangers. Le voyageur qui cherche, assis au foyer de retour, les points de rappel de sa résidence à la capitale du monde, voit courir dans la galerie de son cerveau, après le Louvre le Pont-Neuf, après celui-ci le pont d'Austerlitz, après le pont d'Austerlitz le cèdre du Liban.

Non seulement il est connu du monde entier, mais le Parisien même le connaît, lui qui n'a jamais visité les Catacombes, les Thermes de Julien, le Musée des Petits-Augustins. Le cèdre du Liban est un enfant de Paris: d'abord parce que l'on vend du pain d'épice à sa base, et parce que de son sommet, du labyrinthe, on montre avec un télescope les arbres de Vincennes aussi grands que nature, comme des choux. La science et la friandise l'ont rendu sacré à la foule.

Il est grand comme un bois: tous les oiseaux du jardin des Plantes trouveraient place sur ses branches; tous les tigres, tous les lions, tous les singes, tous les ours, toutes les panthères, tous les rhinocéros de la ménagerie, tous les savants de la maison, seraient à l'aise sous son ombrage. C'est un bois, dis-je: ses rameaux sont des allées; son tronc chaufferait un ministère; on bâtirait, avec les planches qu'il fournirait, un vaisseau pour les fêtes de juillet, quatre pavillons pour l'industrie!

Comme toute grande création des siècles, il a son histoire, sa tradition. Les mères l'ont dit aux mères, et elles nous l'ont répété: que le voyageur Jussieu qui le porta l'avait transvasé du Liban dans son chapeau. Le voyage fut long, tempétueux: l'eau douce manqua. L'eau douce, ce lait d'une mère pour le voyageur. A chacun on mesura l'eau: deux verres pour le capitaine, un verre pour les braves matelots, un demi-verre pour les passagers. Le savant à qui appartenait le cèdre était passager; il n'eut qu'un demi-verre. Le cèdre ne fut pas même compté pour un passager: il n'eut rien. Mais le cèdre était l'enfant du savant: il le mit près de sa cabane, et le réchauffa de son haleine; il lui donna la moitié de sa moitié d'eau et le ranima tout le long du voyage: le savant but si peu d'eau, le cèdre en but tant, qu'ils furent descendus au port, l'un mourant, l'autre superbe, haut de six pouces.

A la douane, l'employé du gouvernement voulut faire vider la chapeau, prétendant qu'on y cachait de la dentelle, des diamants, tout ce qu'un douanier peut imaginer. Dans son zèle il voulait enlever la terre, arracher le cèdre, prétexte menteur d'une contrebande. Et le savant pleura, parla du cèdre en termes si poétiques, allégua si bien la bible, cita tant et de si beaux passages où l'on voit le cèdre au berceau de Moïse, aux lambris parfumés de myrrhe de la reine de Saba, aux revêtements de l'arche dans les ornements du tabernacle, que le douanier fut attendri, reçut vingt-cinq louis, et n'arracha pas le cèdre de son vase de feutre.

Sorti du chapeau comme un foulard de contrebande ou un cent de cigares de la Havane, le cèdre fut planté en terre: on l'abrita d'une tuile; et pour que personne n'en approchât, on lui appliqua au dos une inscription en latin du Jardin des Plantes.

Puis il devint si haut, qu'on lui ôta la tuile et le latin; ce latin, espèce de rhétorique que subissent les plantes avant d'être émancipées: puis il devint plus haut qu'un professeur, et il se fit assez d'ombre autour de lui pour qu'un enfant et sa bonne fussent à l'abri. La bonne et l'enfant, l'arbre ayant grandi, appelèrent d'autres enfants, d'autres bonnes; les bonnes firent connaissance; les enfants s'aimèrent: voilà une civilisation portée dans un chapeau.

Qu'il devint beau en peu de temps, qu'il devint illustre! Un homme plus grand que Shakespeare, plus grand que Corneille, plus grand que Napoléon, venait chaque jour s'asseoir à ses pieds et jouer avec les petits enfants et les bonnes: cet homme, ce n'était pas Dieu sous la figure d'un ange; c'était Parmentier, celui qui planta en France la pomme de terre, ce pain quand il n'y a plus de pain; Parmentier qui a empêché le riche de mourir de faim sous l'empire et le pauvre sous tous les gouvernements. Salut au cèdre, à la pomme de terre, à Parmentier, qui eut la gloire de voir Louis XVI porter à sa boutonnière les premières fleurs de la pomme de terre!

Et il grandit encore, le cèdre du Liban: alors les pauvres aveugles de la rue St-Victor demandèrent à venir tous les jeudis se reposer à l'ombre de cette forêt d'un seul arbre. Tous les jeudis ils se rassemblent sous le dôme du cèdre, comme les aveugles musulmans sous les platanes de Constantinople; là, ils parlent de Dieu et en conçoivent la grandeur en embrassant ce tronc. C'est un attendrissement de les voir groupés

sous le cèdre plein d'oiseaux et de parfums. Ils ne visiteront pas l'Orient, il n'y a pas d'Orient pour les aveugles; mais ils touchent l'Orient.

Les aveugles appelèrent les muets. Et depuis, les muets de la rue Saint-Jacques se rendent aussi sous le cèdre : il y a de la place pour tous les enfants qui ont à distraire de longues douleurs. Les aveugles rêvent de la vue du cèdre et entendent le murmure de ses branches, et les muets pensent au chant des oiseaux qui voltigent de branche en branche, dans cette immense volière.

Chaque jeudi vous n'y verrez pas seulement les aveugles et les muets, mais les enfants abandonnés. L'hospice de la Pitié a ses jours de joie et de liberté. Des centaines de beaux enfants, qui coudoient peut-être leurs mères, en ombrelles roses, dans l'allée des platanes, montent vers le labyrinthe et dansent autour du cedre : il est leur père à tous, celui qui regarde s'ils ont grandi depuis deux ans. Ceux qui ont quatre sous boivent du lait à la laiterie du cèdre; ceux qui n'en ont que deux mangent des oublies; ceux qui n'ont ni un sou, ni un père, pleurent au pied du cèdre, en regardant passer tant d'enfants avec leur père, leur sœur, leur mère, et qui aiment mieux voir la girafe que le cèdre.

Il y avait autrefois une prison au bout du jardin, à la droite de la Pitié; prison horrible, infecte comme la justice, dont les corridors étaient moisis, dont les bouges suaient le désespoir, désolée et maudite, si affreuse que pour balancer son hideux aspect, les hommes de toutes les opinions, une fois dedans, s'embrassaient et vivaient en frères. Six étages s'empilaient l'un sur l'autre; le dernier étage, le sixième, dernier cercle de cet enfer où le galérien souillait de son contact le malheureux dettier, cet étage où l'on ne parvenait qu'essoufflé, abattu, mourant, était le plus recherché. Les chambres se louaient à des prix fous. Ce n'est pas qu'on vît de là-haut le toit de son créancier pour y cracher dessus par la pensée, ni le dôme du Palais de Justice, mais on apercevait le cèdre du Liban. Sur cette aride plaine d'ardoises, au-dessus de cette forêt de cheminées, planait le cèdre. La joue collée contre les barreaux de fer, la bouche ouverte pour respirer un souffle d'air que n'eût pas empoisonné la ville des créanciers, le détenu passait des journées entières à regarder le cèdre. C'était le jardin du prisonnier, qui se consolait des ennuis de la pluie en disant : Demain le cèdre sera plus vert. On s'invitait à voir le cèdre; on consolait l'étranger en lui en ménageant le spectacle; et le visiteur ne s'en allait pas sans en être régalé. On en était fier à Sainte-Pélagie, comme si on l'eût planté.

On va couper le cèdre ce mois-ci, dans quelques jours.

Aujourd'hui, il a cent ans d'existence; ni un jour de plus, ni un de moins. C'est mémorable, cent ans! il a été hors des limites de Paris. Il a appelé Paris à lui comme un bel arbre du désert attire du plus loin un oiseau. Une ville, deux villes, trois villes, Bercy, la Rapée, Charenton ont grandi sous lui. Le premier boulet qui meurtrit la Bastille, émut ses rameaux. Quand les lions du jardin respirent après la pluie l'odeur amère de sa résine, ils rugissent. C'est l'Afrique qu'ils croient respirer. Il a son histoire dans les livres de science. Rien ne manque à sa gloire. Béranger lui doit une chanson.

Et il se trouvera un homme qui sciera le cèdre! Et cet homme a des enfants qui aiment la campagne, une femme qui chérit les fleurs! Cet homme n'est pas un homme! c'est un économiste.

Et il viendra un jeudi, et il fera signe aux muets de s'en aller; et les muets, en pleurant, s'en iront; et il dira aux aveugles d'abandonner le bel arbre et son ombre fraîche, et les aveugles en pleurant s'en iront; et il dira aux pauvres enfants de la *Pitié*, allez jouer dans la cour où il y a de superbes pétrifications, et les enfants, en pleurant, s'en iront. — Et puis, saisissant une scie de long, lui et son valet d'exécution couperont l'arbre, qui ne les écrasera pas!

La malédiction des poëtes est puissante : que cet homme soit maudit dans tous les arbres qu'il plantera, qu'il soit membre de l'institut de Coëtho et qu'il ne pousse pas une salade dans ses propriétés; qu'il soit abonné au *Journal des Connaissances usuelles* et qu'il ne sache plus distinguer à l'odeur un ognon d'une fraise; qu'il ait un chemin de fer sur sa tombe; que dans son sommeil il entende le perpétuel grincement de la scie; qu'on fasse du plâtre avec ses os, avec ce plâtre un arc de triomphe, c'est-à-dire qu'il éprouve un supplice sans fin!

Ou plutôt empêchons ce meurtre en nous donnant la main dans une ronde immense où nous serons tous, et les muets et les aveugles, et les enfants de la *Pitié*, et les bonnes, et les marchands d'oublies, et les marchands de lait, et vous qui aimez les fleurs, et vous qui aimez l'Orient! Ne nous séparons pas et tournons. Plaçons au centre de notre ronde le buste de Parmentier, le buste de Cuvier qui venait boire de la bière sous le cèdre, tous les petits enfants en chapeaux de paille et en rubans roses, toutes les nourrices en tablier vert, et voyons qui approchera! Tournons!

Ceci n'est que de l'illusion. L'arbre tombera. La poésie et ses pleurs et ses regrets sont superflus. D'un côté les gouvernements abattent les forêts, les châteaux, les montagnes même pour faire des chemins de fer et des usines. On ne sait employer que le fer pour avoir du fer. Un clou a plus de valeur qu'un arbre; une vessie de gaz est plus précieuse qu'un verre de lait; le monde court d'une manière effrayante à cette conclusion, conclusion désolante, où la terre sera une enclume, l'haleine de l'homme du gaz hydrogène; où l'homme naîtra économiste : le serpent aura triomphé.

D'un autre côté, allez parler de sympathies pour la nature à ces populations abâtardies qui adorent un fétiche sorti du rabot, un poteau stupide appelé l'arbre de la liberté; qui croient que le bonheur est dans une cocarde, et qu'on saisit la liberté avec un bonnet de laine rouge comme on pêche les écrevisses.

Mon beau cèdre, personne ne te défendra; on a trop à faire pour les élections dans ce moment. Que si tu étais électeur, tu ne serais pas coupé, mon noble cèdre; on t'entourerait d'un beau paillasson, on soutiendrait tes branches avec des fils de soie, on irait dîner sous ton ombrage.

Aussi pourquoi es-tu si grand en 1834?

LÉON GOZLAN.

---

A. P. BARBIEUX.

PARIS. — JULES DIDOT AINÉ, BOULEVART D'ENFER, N° 4.
Imprimé par W. CLOWES, Duke-Street. Londres, pour HENRY-HOOPER, 13, Pall mall East.

# LE CAMÉLÉON,

N° 11. JOURNAL NON POLITIQUE. 23 Août 1834.

Prix : 4 sous. PARAISSANT TOUS LES SAMEDIS. Price 2 d.

## LE RIGHI PAR UN TEMPS DE PLUIE.

Assez d'autres ont décrit le Righi et son admirable point de vue par un beau temps; le tableau de ce qu'il est par un temps de pluie aura du moins le piquant de la nouveauté. Si on a alors comme moi la patience de s'y arrêter pendant quelques jours, il offre, faute de mieux, un panorama moral qui n'est pas sans intérêt. N'est-il pas en effet curieux d'y voir se succéder à chaque instant de nouveaux visages sur lesquels le désappointement se peint dans toutes ses phases, d'étudier les symptômes de ce mal si commun qu'on nomme l'ennui, et d'en suivre les progrès sur les muscles faciaux d'une multitude d'honnêtes personnes, qui ne se doutent pas qu'elles servent de sujet à vos observations morales et physiologiques!

Quand j'arrivai sur le Righi-Kulm (sommet du Righi); harassé d'une marche de cinq heures faite par une chaleur étouffante, quelques nuages, lambeaux déchirés de l'orage de la veille, flottant sur la plaine et sur le flanc des montagnes voisines, donnaient au paysage un aspect éminemment pittoresque et singulier; la chaîne imposante des glaciers apparaissait dans le lointain à demi voilée par les vapeurs légères que le soleil teignait des nuances les plus riches et les plus harmonieuses. Mais, hélas! mon admiration fut de courte durée; le soleil se cacha; les nuages devinrent ternes, s'épaissirent de plus en plus; bref, en moins d'un quart d'heure, je me vis séparé du monde, des vivants, et enseveli dans un brouillard qui ne me permettait pas de distinguer les objets à dix pas. Cela était dur, mais je me résignai. Un jeune Anglais, moins patient que moi, redescendit après être resté un instant sur le Kulm; et, malgré les représentations de son guide, s'obstina à ne pas vouloir accorder au soleil un quart d'heure de grace, privilège des absents. Notre auberge de bois fut bientôt battue par des torrents de pluie et par les rafales d'un vent impétueux, et nous nous préparâmes à acheter, au prix de longues heures d'attente et d'ennui, le retour douteux d'un moment de beau temps. Nous avions pour seul compagnon, dans ce lieu de plaisance, M. Henri Keller, de Zurich, auteur de la carte de Suisse, bien connue des voyageurs, et d'un panorama du Righi, au moyen duquel il vous étale sur une table la chaîne immense des glaciers, que vous mettez ensuite dans votre poche pour la modique somme de six francs. Domicilié en quelque sorte au Righi-Kulm, et en connaissant bien les us et coutumes, M. Keller se montrait moins découragé que nous, et nous prédit que la soirée ne s'écoulerait pas sans qu'il nous arrivât des amateurs, curieux d'assister au déchirement des nuées, et de voir le magnifique tableau du Righi se dérouler graduellement à leurs pieds, doré du soleil levant. Plus tard, et à ma grande surprise, sa prédiction se réalisa. Toute la nuit nous entendîmes ouvrir à de nouvelles bandes d'arrivants qui, tout trempés, manifestaient leur impatience en ébranlant la porte sous les coups redoublés de leurs bâtons ferrés. Ces nouveaux hôtes voulaient, eux aussi, souper et se coucher; ils criaient à tue-tête, appelant l'aubergiste et le garçon, qui leur répondaient en courant tout effarés sur les pavés retentissants. Les guides riaient et juraient entre eux; enfin c'était, dans cette frêle baraque naguère déserte et silencieuse, un brouhaha et un mouvement à ne pouvoir pas fermer l'œil. A souper, nous n'avions été que trois à table : le lendemain nous nous trouvâmes à-peu-près une trentaine à déjeuner, et des figures!.... Où diantre la nature va-t-elle chercher ses admirateurs? On y reconnait les types nationaux de toutes les parties de l'Europe; je crois voir encore certaine face de Suisse toute ronde, qui avait l'air de sortir immédiatement d'un ventre tout rond, supporté par une paire de jambes des plus courtes. Il ne manquait à cette figure-là que le chapeau pointu pour rappeler celle des mémoires de Grammont. La grosse gaîté de ce personnage original était desservie par un rire bruyant et une voix éclatante; je lui entendais répéter si souvent le mot de Champagne, que je m'imaginais qu'il interpellait quelqu'un de la société portant ce nom; mais en prêtant une oreille plus attentive, je compris que mon homme avait gagné un pari de Champagne; il opinait pour qu'on sablât de suite le Champagne, demandant à l'hôte s'il avait de bon Champagne, car il était diablement difficile en fait de Champagne. Nous avions aussi quelques Bernois, qui affectaient, comme le beau monde de Berne, de ne pas parler allemand. Ils soutenaient assez bien leur personnage, et s'exprimaient couramment en français médiocre; de temps à autre pourtant ils lâchaient par mégarde un *saget ihr, s'il vous plait*, qui, trahissant leur origine, provoquait un rire malin parmi les auditeurs lucernois.

Cependant la pluie continuait : le découragement était peint sur tous les visages; les guides, à chaque instant consultés, secouaient la tête et répondaient d'un air morne qui augmentait encore la consternation générale. Il faisait un froid piquant auquel on ne pouvait se soustraire qu'en se réfugiant dans la salle à manger, où l'épaisse fumée qui s'échappait en tourbillons pressés d'une douzaine de pipes vous exposait au danger d'une suffocation imminente. Si par hasard le ciel venait à s'éclaircir, si les nuages s'entr'ouvrant un instant donnaient l'espoir d'apercevoir quelque chose, voilà qu'aussitôt nous nous précipitions tous hors de la maison, dans les plus grotesques équipages : les uns affublés de leurs couvertures de lit drapées à l'antique, et armés, en guise de lance, du long bâton ferré des Alpes; d'autres s'enveloppant dans leurs manteaux de taffetas gommé, et soufflant dans leurs doigts d'un air piteux. Un vent d'ouragan s'engouffrait dans les plis de ces vêtements de circonstance, torturait les chapeaux sur la tête des dames, portait le désordre dans la savante symétrie des papillotes, faisait pleurer les plus beaux yeux du monde, et rougissait indistinctement tous les nez jeunes et vieux. On se hâtait de s'extasier en grelottant devant un coin du paysage, qui brillait un instant au travers

des trouées du brouillard, puis disparaissait comme un songe. Alors les figures, pour un moment raccourcies, se ralongeaient de nouveau. Ce spectacle-là ne valait pas celui que l'on perdait; mais à coup sûr il était beaucoup plus gai, car tous les enthousiastes à moitié gelés avaient une expression des plus comiques. Assaillis par la bourrasque et par la pluie, il nous fallait retourner dans la maudite salle enfumée, à moins qu'on ne préférât aller se claquemurer solitairement dans d'étroits taudis sans feu, et où il n'y avait entre les deux lits et la porte que la place tout juste nécessaire pour une petite table et deux chaises. C'était alors qu'il faisait bon voir l'ennui aux prises avec ses victimes, et chacun, selon ses goûts et son caractère, luttant contre sa fatale influence. Ceux-ci, en chargeant leur dixième pipe, associent par leurs clameurs tous les assistants à leur éternelle partie de piquet; ceux-là se promènent les mains derrière le dos, le front soucieux, et jettent de temps à autre un regard de désespoir vers les fenêtres sur lesquelles la pluie ruisselle; un dessinateur termine négligemment dans un coin un dessin commencé dans des temps plus heureux, tandis que sa voisine parcourt d'un œil distrait le spirituel et intéressant voyage de M. Simond, comme on feuillette un roman nouveau sorti de la fabrique de messieurs tels et tels; plus loin un gros monsieur dort d'un air profondément réfléchi; sa tête qui tombe sur sa poitrine le réveille en sursaut; il tire sa montre, va à la fenêtre, n'y voit rien, se rassied, tambourine avec ses doigts un petit air sur la table, puis se replonge dans son assoupissement méditatif. Enfin ceux auxquels le sentiment poétique manque tout-à-fait, prennent leur parti, en se bourrant philosophiquement de tartines au fromage qu'ils arrosent de grandes jattes de café à la crème. Une commune infortune rend sociable; on va cherchant à qui parler, et si l'on est assez heureux pour rencontrer un homme dans cette cohue, on souffle sa lanterne pour jouir de sa trouvaille. Mais la porte s'ouvre; un nouvel arrivant qui entre crotté jusqu'à la ceinture réveille pour un moment la curiosité; on se groupe autour de lui; les questions se croisent avant que d'attendre sa réponse : « Fait-il beau temps en bas? Le vent a-t-il « tourné? Par quel chemin êtes-vous monté? Avez-vous « rencontré M. un tel? Combien d'heures avez-vous « mises à venir? » Après ce succès passager, le nouveau débarqué se fond dans l'insignifiance générale, et revêt peu-à-peu la figure d'uniforme, figure sur laquelle semble se réfléchir l'ennui de toutes celles qui l'entourent.

Je suis en mesure de fournir une nouvelle preuve à l'appui du consolant système d'Azaïs, car, si j'ai éprouvé le désagrément de pouvoir représenter d'après nature les brouillards du Righi, j'en ai été dédommagé du moins par un phénomène assez rare et fort curieux dont j'ai été témoin. Tandis qu'errant dans les nues je réfléchissais tristement sur mon mécompte, et regrettais tout ce que j'aurais pu voir de beau, le soleil, se faisant jour au travers des vapeurs, illumina tout-à-coup en face de moi un nuage sur lequel je distinguai aussitôt une figure humaine qui s'agitait au centre d'un petit iris circulaire, brillant des couleurs les plus vives. Je me hâte d'appeler un confrère pour le faire jouir de ma découverte, et nous voyons alors deux figures gesticuler dans l'arc-en-ciel, qui se peuple de plus en plus à mesure que le nombre des curieux augmente. Bientôt il est surmonté de deux nouveaux iris, et nous voilà nous mirant à l'envi dans cette psyché aérienne, et nous pavanant couronnés de notre triple auréole. Il était amusant d'entendre les exclamations de surprise et de joie que la singularité de ce spectacle nous arrachait, et de voir les attitudes théâtrales que prenaient ceux qui étaient assez heureux pour trouver place dans le cercle magique.

Ce phénomène, que plusieurs voyageurs ont désigné par le nom de *miroir*, me semble mériter à plus juste titre celui de *lanterne magique de la nature*. (Ah! M. A***, quel vol je vous fais là!) L'astre du jour remplit ici l'office du bout de chandelle, les nuées errantes remplacent le drap, et l'écharpe de la messagère céleste forme le cadre au milieu duquel vous figurez, tout-à-la-fois spectacle et spectateurs.

Après avoir payé le tribut de notre admiration à ce tableau fantastique, nous rentrâmes pour nous attabler devant un dîner où le bœuf, vrai Protée de cuisine, reparut successivement sous trois formes diverses, aussi peu séduisantes l'une que l'autre; le lendemain en revanche nous eûmes affaire à un veau tout entier, se multipliant en grillades, en ragoût, en blanquette et rôtis. Je dois pourtant convenir, plaisanterie à part, que l'auberge du Rhighi-Kulm est relativement bonne, et qu'il faut s'estimer heureux de trouver sur la dernière cime de la montagne un gîte passable, d'où l'on n'a que dix pas à faire pour jouir de la plus admirable des vues que présente la Suisse.

Le lendemain de mon arrivée la pluie cessa enfin totalement sur le soir. Le ciel était cependant encore chargé de nuages lourds, d'une couleur cuivrée, qui, tranchés horizontalement, laissaient régner au-dessus d'eux une longue zône nuancée d'un beau vert azuré. Les cimes du Righi, du Pilate et des monts environnants, entièrement plongées dans l'ombre, contrastaient avec la plaine, qui était inondée de lumière. Les lacs étincelaient des feux du soleil, caché pour nous derrière l'épais rideau dont j'ai parlé. A nos pieds, nous voyions Lucerne, avec son enceinte de murailles blanches, flanquées de si jolies tours, se dessiner sur de verdoyantes collines; des bateaux, réduits par l'éloignement aux proportions des Lilliputiens, apparaissaient comme des points noirs sur l'azur de son lac; ils nous apportaient des compagnons. L'air imprégné d'humidité était d'une transparence extraordinaire qui permettait de distinguer les objets les plus éloignés. Une multitude de petites villes et de villages se détachaient sur cet océan de verdure, dont les Alpes semblaient être les rivages. La vue étonnée planait sans obstacle dans un immense bassin qu'inondait une clarté rendue plus éclatante par la teinte obscure du ciel et les fortes ombres des montagnes. Comprenant les cantons de Lucerne, de Soleure, de Bâle, de l'Argovie, de Sug, ainsi qu'une partie de ceux de Zurich et de Berne, ce bassin n'avait pour bornes que la chaîne du Jura et les lignes bleuâtres des Vosges et des montagnes de la Forêt-Noire. Tout cela était bien beau, me direz-vous; d'accord, mais il y manquait les neiges éternelles des Hautes-Alpes; et ce que je ne voyais pas m'empêchait de jouir sans mélange de ce que j'avais sous les yeux; je dus encore ajourner mes espérances au lendemain matin.

Le comte Théobald Walsh.

(*Gazette de Normandie.*)

---

## LES DEUX CONSULTATIONS.

Lord Egerton, à qui appartenait l'hôtel de Noailles, rue de Rivoli, joignait à des goûts fort originaux une fortune immense qui lui permettait de les satisfaire à quelque prix que ce fût. Nous ne donnerons qu'un

exemple de son laisser-aller sur ce point. L'hôtel de Noailles, que lord Egerton habitait, devait, au bout d'un certain nombre d'années, être démoli pour faire place à des constructions sur le nouveau plan; et l'époque fatale de la démolition étant arrivée, l'Hôtel-de-Ville de Paris, qui tient à ses droits, envoya des émissaires chez le noble Anglais, pour l'avertir qu'il eût à s'exécuter. Mais la ville n'avait nullement réfléchi que lord Egerton était infirme et vieux, que, par conséquent, il n'aimait pas à être dérangé, qu'il était en outre le lord le plus entêté de la Grande-Bretagne, et que, par surcroit de difficulté, il était excessivement riche. Lord Egerton reçut fort poliment les architectes municipaux; mais il leur déclara qu'il n'avait pas le temps de se déranger pour les embellissements de la capitale.

Là-dessus sommation en règle de la part de l'administration, et menace de procéder par autorité de justice. Lord Egerton est long à prendre ses mesures; il fait appeler son médecin, et lui demande sérieusement combien la faculté peut encore le retenir de temps sur la terre: « Cinq ans, répond le docteur. — Sans flatterie, sans fausse espérance?» reprend le comte. Le médecin affirme de nouveau. « C'est bien, allez-vous-en, docteur. » Et lord Egerton appelle alors auprès de lui M. P***, son avocat; et lui montrant la sommation timbrée de la ville: « Combien de temps me promettez-vous de faire traîner ce procès en longueur? Dites la vérité; consultez bien vos forces. — Je vous promets, sur mon honneur, répond l'homme de loi, de le faire durer cinq ans et plus. — C'est bien: allez-vous-en. » Et lord Egerton envoie sur-le-champ à l'Hôtel-de-Ville le résumé de ces deux consultations, en conseillant d'attendre.

On attendit: lord Egerton mourut en 1829, et l'hôtel de Noailles fut alors démoli.

(*Le Flaneur.*)

---

## MA CROIX.

J'ai la croix, et je ne dirai pas que cela m'est égal, que je n'y tiens pas; j'en suis fier, quoique je l'aie reçue sans l'avoir demandée, pour un service qui ne la méritait pas, après l'avoir demandée, sans l'obtenir, pendant près de vingt ans, pour des services qui la méritaient.

Vers la fin de l'empire, j'étais jeune encore, je publiai un ouvrage de philosophie qui fit quelque sensation. Une dame qui avait beaucoup d'influence à l'université se mit dans la tête de me faire décorer, et j'appris par elle que j'étais porté sur une liste qu'on venait d'envoyer à l'empereur. Il était alors en Allemagne. Je ne saurais vous dire avec quelle anxiété j'attendais le courrier qui devait rapporter à Paris mon brevet de chevalier, daté peut-être de Vienne ou de Berlin, et signé par Napoléon le jour d'une victoire! A cette pensée, mes yeux se remplissaient de larmes, et je ne pouvais voir passer devant moi un ruban de la légion-d'honneur sans que mon cœur battît avec violence! Ce ruban glorieux, que chaque nouvelle bataille semblait empourprer de nouveau, avait alors je ne sais quelle chasteté primitive qui l'entourait de respect et d'hommages! On ne l'avait pas encore jeté à toutes les ambitions; et si quelques intrigants parvenaient à se glisser parmi les légionnaires, ce n'était qu'une erreur, et le lendemain un choix brillant venait la réparer.

On reçut les dépêches du quartier-général; j'en fus instruit par un de mes camarades, qu'une place assez belle attachait à la maison de l'empereur. Je courus aussitôt chez ma protectrice; je la trouvai assise sur un sofa, les yeux pleins de dépit, et froissant avec impatience un billet qu'elle venait de recevoir. « Ah! c'est « vous! me dit-elle; vous avez fait là une belle équi- « pée, recevez mon compliment! me voilà brouillée « avec ce pauvre Fontanes, qui est peut-être disgracié « à l'heure qu'il est. — Eh! mon Dieu, madame, quel « crime ai-je donc commis? — Quel crime? reprit-elle, « et votre ouvrage que nous n'avons lu ni ce pauvre « Fontanes ni moi! Voyez, monsieur, voyez ce qu'en « dit l'empereur, car il s'en est fait rendre compte, « lui.... Maudit homme! il sait tout, il connaît tout.... « C'est un génie universel! ce pauvre Fontanes me le « disait encore hier! » J'avais pris la lettre qu'elle chiffonnait à mon arrivée; ce pauvre Fontanes lui écrivait que Sa Majesté avait effacé mon nom de la liste, et avait écrit en marge: *idéologue.* Idéologue! le reproche était accablant, car on sait que l'idéologie était la bête noire de l'empereur, le bouc émissaire qu'il chargeait de toutes les iniquités du siècle! A cela rien à répondre, toutes mes espérances se dissipaient comme de la fumée, et je compris bien que dorénavant ce mot fatal, idéologue! serait un signe de réprobation qui me fermerait toutes les portes. Pour commencer, il me ferma le boudoir de ma protectrice, qui tenait sur-tout à ne pas se compromettre, et qui fuyait religieusement tout ce qui sentait le fagot impérial. Quant à M. de Fontanes, il ne fut pas même grondé par son maître, et plus tard, à la restauration, il se tira fort bien d'affaire en le reniant.

Les Bourbons étaient revenus. L'ami que j'avais eu au château de l'empereur se trouvait très bien sur ses pieds dans le palais du roi. Il m'offrit la croix d'honneur. J'acceptai, parce que je croyais être digne de la porter. En effet, mes études philosophiques me faisaient une réputation dont j'avais le droit d'être fier. Je fis ma demande; elle fut mise sous les yeux du roi, avec une liasse de pétitions. Personne ne doutait que je ne fusse enfin décoré, et moi, je l'avouerai, je me sentais un chatouillement assez agréable, symptôme infaillible d'une ambition satisfaite.

Qu'on juge de ma surprise, lorsque j'appris de mon camarade le courtisan, que le roi m'avait repoussé comme bonapartiste! Bonaparte m'avait repoussé comme idéologue. Idéologue, parce que j'avais dans le cœur des idées de raison, de liberté et de progrès; bonapartiste, parce que je détestais les cosaques et les Prussiens.

Arrivèrent les cent jours: Carnot, qui avait pour moi quelque amitié, m'avait porté sur une liste que l'empereur n'eut pas le temps de signer.

A la rentrée du roi, je pouvais m'adresser au duc d'Otrante; mais je le méprisais trop depuis sa trahison pour lui demander un service. M. de Châteaubriant me connaissait par quelques ouvrages qu'il avait bien voulu apprécier au-delà de leur valeur; mon ami, que l'empereur et le roi avaient toujours retrouvé à son poste, lui fit part du desir que j'avais d'être décoré; l'auteur de *René* jura que j'aurais un ruban rouge à ma boutonnière; mais, par malheur, il n'a pas la persévérance qu'il faut dans ces sortes d'affaires, et tous les laquais du château eurent le temps d'obtenir la croix avant qu'on s'occupât de moi. Quand mon tour vint, M. de Châteaubriant était brutalement disgracié, et son patronage fit mettre de côté tous ceux qui s'y étaient imprudemment réfugiés.

Ces alternatives d'espérances et de désappointements, ces flux et reflux de faveurs, et plus que cela

peut-être, le gaspillage cynique de la légion-d'honneur, m'avaient dégoûté de cet honneur, que jusqu'alors j'avais poursuivi comme un prix qui m'était dû. Je rentrai dans ma vie paisible; et quand, au milieu de mes travaux, le *Moniteur* m'apportait le nom d'un mauvais citoyen, d'un sot commis, d'un misérable auteur, que la main royale chamarrait de rubans, je souriais avec amertume, et je me consolais en pensant à quelques hommes distingués qui n'en obtenaient pas. Et quand le tocsin de la révolution de juillet sonna, ma boutonnière était encore vierge de toute faveur royale. Je ne m'en vante pas, car, en conscience, ce n'était pas ma faute.

Pour comble de malheur, je n'étais pas à Paris pour endosser l'uniforme de garde national; tout était fini quand j'arrivai. C'était le moment de la curée. On s'arrachait par lambeaux la défroque des vaincus. De toutes parts j'entendais crier : « A moi la préfecture! A moi la croix! A moi le ministère! » C'était un chœur général, un chœur de démons comme dans *Robert-le-Diable*, où se mêlaient des voix d'avocats, de commis, de journalistes, de charlatans, qui oubliaient une seule chose, le désintéressement prêché par eux depuis 1815 jusqu'en 1830, au parti qui venait de succomber. Pour moi, je ne demandais rien, je n'avais rien fait.

Un jour, parmi tous ces intrigants que la révolution amenait à Paris pour solliciter quelque place, quelque faveur du gouvernement nouveau, il m'arrive du fond de la Normandie un ancien ami de mon père, bon provincial, assez riche, assez influent dans sa petite ville, mais, s'il faut tout dire, passablement ridicule. Il venait demander quelque chose, *n'importe quoi*, disait-il. Je trouvai ses prétentions fort plaisantes; je m'en amusai. Je lui conseillai d'abord de se faire nommer préfet; il saisit cette idée avec empressement; et comme il n'était pas fort pour la rédaction, il me pria de rédiger sa demande, ce que je fis, en termes bien pompeux, bien sonores, qui me firent pouffer de rire quand il fut sorti de mon cabinet. Je suis sûr que c'est la pétition la plus bouffonne qu'il y ait dans les cartons de l'intérieur, où le bouffon pourtant ne manque pas.

Le lendemain mon homme revient; et après m'avoir appris que M. Guizot a très bien reçu sa pétition, il me fait part de la position de son gendre, qui n'était encore que petit commis aux finances. « Eh! parbleu, lui dis-je, faites-le avancer; demandez quelque chose pour lui, une recette particulière, en attendant mieux. — Vous avez raison, s'écrie-t-il, une recette particulière.... *n'importe quoi.* » Et me voilà obligé de lui expédier une seconde pétition non moins ridicule que la première, en faveur de son gendre, un des hommes les plus sots que je connaisse. Il s'en va, et je m'en crois débarrassé, car je n'aime pas à perdre mon temps; je trouvais la plaisanterie déjà trop prolongée, mais je ne devais pas en être quitte à si bon marché. Il revient deux jours après, me parle de ses espérances, de ses projets quand il sera dans sa préfecture, et tout-à-coup : « Ce qui me contrarie, me dit-il, c'est que mon « fils ne puisse pas profiter de la circonstance. » Son fils était un étourdi qui venait de finir son droit. « Que n'en faites-vous un substitut? lui répliquai-je. « — Bah! en effet, s'écria-t-il comme frappé d'une « inspiration soudaine, j'ai un ami à la justice, « faites-moi un bout de pétition, je cours la lui porter. » Je me hâtai de le satisfaire, et, en écrivant, je lui demandai, avec un sourire qu'il ne comprit pas, s'il n'avait plus personne à placer. — « Non, me répondit-il.... Attendez donc pourtant, j'ai mon cousin « Fenouillet, un ancien garde d'honneur qui a cassé « les vitres de notre dernier préfet! — Bravo! mon « cher, il lui faut la croix! » Et disant cela, je pris bien vite une feuille de papier que je chargeai d'une nouvelle demande. Pendant que j'écrivais, j'entendis mon homme murmurer : « Ce pauvre Fenouillet, la « croix! sera-t-il content! je lui avais bien promis de « lui rapporter quelque chose, *n'importe quoi!* » Il partit de chez moi avec une joie d'enfant, après m'avoir fait des remerciments dont j'étais tout confus, car cela n'était qu'une longue mystification.

Je restai quelques jours sans le voir, et je craignis un moment qu'il ne se doutât que je l'avais joué. Mais un soir que j'étais chez moi en famille, à causer de lui et à rire de sa sottise et de sa crédulité, il arriva tout fier, tout rayonnant de joie; et, se jetant à mon cou : « Oh! mon ami, que ne vous dois-je pas! toutes « vos pétitions ont réussi : je suis préfet, mon gendre « est receveur, mon fils est substitut, et ce pauvre « Fenouillet a la croix! » Je le regardais avec stupéfaction, sans pouvoir lui dire un mot; je crus d'abord qu'il plaisantait; mais quand je le vis essuyer des larmes d'attendrissement, je compris qu'il fallait prendre la chose au sérieux, et je le félicitai sans rire. Mais qu'on juge de ma surprise, lorsque tirant une lettre de sa poche : « Tenez, reprit-il, je ne suis point un « ingrat; j'ai sollicité pour vous aussi, mais de vive « voix; le ministre, que vos pétitions ont si bien dis- « posé en ma faveur, n'a rien à me refuser; il vous « donne la croix, j'ai voulu être le premier à vous « l'annoncer. » Pour le coup, ce fut moi qui restai bien sot.

Voilà l'histoire de la croix que je porte.

(*L'Impartial.*)

---

## HISTOIRE DE FRANCE.

(Troisième leçon.)

Mérovée, parent de Clodion, était tuteur de ses enfants en bas âge; mais la couronne, alors non établie sur de fermes bases de succession, et les Francs, nation belliqueuse, demandant un grand capitaine à leur tête, Mérovée s'empara de la couronne, et relégua la veuve de Clodion et ses trois enfants sur la rive droite du Rhin, et depuis on n'en entendit plus parler dans les Gaules.

La première action remarquable de *Mérovée* fut son alliance avec les Romains et les Visigoths, qui la recherchèrent pour opposer, par la réunion de toutes leurs forces, une digue au torrent dévastateur des armées d'*Attila*, roi des Huns.

Ce barbare, qui s'était donné lui-même le surnom de *Fléau de Dieu*, avait traversé la Germanie, après avoir pillé les provinces de l'empire d'Orient. Il avait passé le Rhin avec cinq cent mille hommes, pillé et brûlé Tongres, Trêves, Metz, Arras, et toutes les autres villes sur son passage, et était allé assiéger Orléans. Les trois alliés y conduisirent leurs troupes en toute diligence, et lui donnèrent bataille à Sologne, près d'Orléans[1].

Théodoric, roi des Visigoths, y fut tué, et Attila y perdit environ deux cent mille hommes. Il se sauva et repassa le Rhin avec les débris de son armée, qui eût

---

[1] D'autres historiens disent qu'à leur approche *Attila* se retira, et que ce fut dans les plaines de Champagne, *in Campis Catalaunicis*, près de Châlons.

été entièrement détruite si la politique d'Aétius n'eût empêché d'anéantir pour toujours la puissance d'*Attila*.

Ce barbare mourut au retour d'une nouvelle irruption qu'il fit en Italie, dans les bras d'une nouvelle épouse qu'il venait de se donner.

Mérovée, aidé de son fils Childéric, s'empara de Mayence, marcha sur la seconde Belgique, occupa une bonne partie de la seconde Lyonnaise, et foula, avec ses troupes, le territoire de presque toute l'Ile de France.

*Valentinien*, jaloux de la gloire dont s'était couvert Aétius dans cette guerre, le rappela près de lui et le fit assassiner. Des amis de ce général le vengèrent par la mort de l'empereur, qui occasionna de grands troubles parmi les Romains, dont profita *Mérovée* pour s'emparer de leurs plus fortes places, et étendre sa domination jusqu'aux bords de la Seine.

Selon Sidoine Apollinaire[1], ces conquêtes de Mérovée ne furent encore qu'une tentative. Avitus l'obligea de rentrer dans ses anciennes limites; mais les Francs, accoutumés à vaincre sous son commandement, ne furent point arrêtés par ce nouvel échec. Après la mort de *Mérovée*, ils reprirent les armes sous Childéric, et se rendirent maîtres de tous les pays qu'ils avaient été forcés d'abandonner.

Mérovée mourut laissant à Childéric[2] un royaume paisible et solidement établi.

La première race a été appelée *Mérovingienne*, parceque les descendants de *Mérovée*, en ligne directe, ont occupé le trône de France pendant toute la durée de cette race jusqu'à *Childéric III*, qui en fut le vingt et unième et dernier roi.

[1] Avitus, Panégyr.

[2] L'histoire garde le silence sur le reste de sa famille.

---

## LA GOELETTE LES SIX-SOEURS.

(ANECDOTE VÉRITABLE.)

Il était nuit, le ciel était serein, la mer était calme.

Vingt-huit personnes étaient à bord; tout semblait leur promettre une traversée heureuse. L'air était balsamique et pur; le chant des matelots se mariait doucement au bruit des vagues, et le capitaine Hodoul, tranquillement assis auprès de madame Mulfit, une des passagères du bâtiment, devisait du pays natal.

A quelques pas d'eux, tout-à-coup un cri de terreur est parti du milieu des ombres. Une flamme brillante a jailli. Le feu, par une imprudence inexplicable, venait de prendre à la goëlette, et l'incendie se propageait avec une rapidité terrifiante.

Tout ce que l'énergie humaine a de plus actif et de plus puissant est mis en œuvre, à l'instant même, pour combattre l'affreux danger. Hélas! inutiles efforts! le vent venait de s'élever; l'horizon s'était obscurci, l'embrasement s'étendait vainqueur. La flamme monte, grossit, serpente, roule, et bientôt, en cercle magique, enveloppe le bâtiment. Il brûle, il s'enfonce, il n'est plus.

C'était en avril 1819, aux jours variables du printemps.

Un petit canot, échappé aux ravages de l'incendie, avait seul offert un dernier rayon de salut à l'équipage des *Six-Sœurs*. Les passagers s'y étaient précipités en désordre; ils s'y entassent pêle-mêle. O nouveau désespoir! ils s'aperçoivent que dans leur embarcation, trop petite pour les contenir tous, il ne restait plus assez de place au pilote pour agir et les arracher au naufrage, s'il s'élevait la moindre tempête. Et déja les flots mugissaient, et déja grondait le tonnerre.

C'en est fait: le canot trop plein, que nul bras ne peut diriger, va disparaître sous les vagues. Le capitaine et ses marins délibèrent à la hâte sur le parti à prendre. Quelques victimes sont nécessaires au salut général. Il faut débarrasser l'embarcation des individus qui la surchargent. *Deux* périront pour commencer; puis, s'il faut plus, on verra.

Mais, qui sacrifier? qui choisir?

Deux nègres esclaves prodiguaient les soins les plus touchants à madame Mulfit, leur maîtresse, qui, mourante au fond du canot, tendait les bras à son enfant qu'une nourrice allaitait près d'elle. Les regards du capitaine et des matelots se tournent vers les noires figures; le choix des deux victimes est fait.

Mais comment jeter impunément à la mer ces vigoureux enfants du Sénégal, dont le corps pesant et la force athlétique opposeraient la plus énergique résistance à des volontés homicides? Point de doute, ils se débattraient, et une pareille lutte, au milieu d'un frêle bateau qui, au moindre mouvement, peut être submergé, ne tarderait pas à le livrer aux abîmes de l'onde. L'orage redoublait de violence; il n'est point de moment à perdre: une nouvelle décision est prise; Hodoul, le sang glacé dans les veines, se couvre le visage de ses mains; les femmes et l'enfant périront.

Un nègre avait ouï la sentence; il frappe sur l'épaule de son frère de couleur, il échange à voix basse avec lui quelques paroles vives et brèves. Puis, s'adressant à madame Mulfit:

« Lui et moi, dit-il, faire place. Maîtresse à nous, revoir patrie. » Il se tourne vers le capitaine, et continue d'un ton solennel: « Jure à moi de sauver maîtresse! et nous... tout de suite... à la mer!

— Oh! répond le chef attendri, je le jure, et devant Dieu lui-même!...

— Non! interrompit madame Mulfit, que ces mots venaient d'éclairer; non, je n'accepte point ce dévoûment admirable; mes nègres sont jeunes et braves, leur force peut vous secourir; mais moi!... inutile et à charge!... C'est à moi, messieurs, à mourir. Veuve... je m'offre... je suis prête. Une prière seulement! Que mon enfant, du moins, soit sauvé! qu'il soit le vôtre! capitaine. »

La pauvre mère, toute en larmes, arrachant son fils au sein de la nourrice, l'élevait en ce moment dans ses bras, et, à la lueur des éclairs, le présentait au chef du navire. Passagers et matelots, tous adoptaient l'enfant de la veuve.

« Pauvre petit!... nous l'embrasser! » s'écrient avec transport les deux nègres, en pressant de leur noir visage la blanche figure de l'enfant.

« Adieu, petit maître! à là-haut! » Et du doigt ils montraient le ciel. Puis, aux longs éclats de la foudre, tous deux s'élancent à la mer, tous deux roulent au fond du gouffre...

Prodige inespéré! il ne faudra plus de victimes! Le dévoûment sublime a désarmé la colère céleste. Le vent tombe, et l'orage a fui.

L'embarcation fut sauvée.

Vicomte D'ARLINCOURT.

---

A la dernière exposition de l'industrie de Valenciennes, a figuré un échantillon de fil à dentelles dû au talent de M. Lepers: un seul kilogramme de ce fil, étonnant par sa finesse et sa solidité, coûte plus

de 6,000 francs, et présente un développement de 728,960 mètres.

## UN DÉJEUNER DANSANT
### CHEZ L'AMBASSADEUR D'AUTRICHE.

Dernièrement le jour était sombre et couvert : vers midi quelques larges gouttes de pluie annoncèrent un orage prochain : par-tout où je me présentais, la première question qui frappait mon oreille était celle-ci : Croyez-vous que le temps sera beau demain? L'inexorable baromètre fut menaçant jusqu'à quatre heures de l'après-midi. Les élégants, les jeunes personnes allaient d'heure en heure le consulter, et jamais ce prophète de température ne fut interrogé aussi souvent. Les demoiselles sur-tout se pressaient aux fenêtres, et semblaient faire un cours d'astrologie, tant leurs regards curieux expertisaient le ciel. Je m'y connais, disait l'une; pas autant que moi, répondait une autre; — Il fera beau, — il fera mauvais. — Ah! par exemple, ce serait une indignité, et Mathieu-Laensberg nous jouerait un bien mauvais tour. Le secret d'être bien venu était de prononcer à tout hasard quelques paroles consolantes; soudain on était fêté, caressé, et de gracieux sourires remerciaient de l'espoir que vous faisiez renaître.

Des jeunes gens des deux sexes s'étaient réunis pour répéter, quoi? Des valses, des contredanses? Pas du tout : la mazourka, la mazourka! A Paris, où Terpsichore a ses temples favoris! A Paris, qui jadis imposait à toute l'Europe ses gavottes et ses menuets à la reine! à Paris, si jaloux autrefois de ses danses nationales, et où l'anglaise eut tant de peine à se naturaliser! Que voulez-vous? Il faut maintenant, pour faire preuve de goût, adorer la valse allemande et raffoler de la Mazourka : nos dames se croiraient en arrière d'un siècle si elles ne savaient courir en rond, à l'instar des jeunes viennoises, ou des villageoises du Tyrol, et si elles n'imitaient, avec la précision la plus scrupuleuse, les poses des habitants des deux rives du Volga. Étrange métamorphose qu'expliquent les nombreux rapports que l'esprit de conquête et les représailles ont établis entre les peuples. La France a visité Moscou, Saint-Pétersbourg a débordé sur Paris : l'Europe entière n'est plus qu'un grand peuple divisé seulement par des bornes territoriales; les intérêts, les usages, tout, jusqu'aux jeux et aux plaisirs, a un air de parenté qui semble une garantie d'alliance, et qui orne l'avenir des plus belles couleurs.

Heureusement pour la jeunesse dansante, pour les curieux, pour les amateurs de bons déjeuners, pour tous ceux, en un mot, qui font cas des jouissances de la vie sociale, le plus beau temps du monde démentit les prédictions funestes; et le soleil se leva pur et radieux. Avec quelle impatience on attendit le moment de se rendre à l'hôtel de l'ambassade d'Autriche! Que de courage il fallut pour supporter le temps qui s'écoula jusqu'à deux heures! Un déjeuner dansant devait réunir une société nombreuse, de ravissantes toilettes devaient être étalées : les jeunes beautés, sûres de leur triomphe, ne redoutaient pas de se montrer au grand jour; les dames d'un certain âge, instruites par l'expérience, comptaient dissimuler parfaitement le tort plus ou moins léger que les ans avaient faits à leurs charmes; parfums et cosmétiques furent donc prodigués pour paralyser l'effet de cette clarté; et les vieilles personnes ayant fait de longue date leurs adieux à toutes prétentions, se sentaient renaître à l'idée du spectacle dont elles allaient jouir : cette jeunesse animée, folâtre, sur laquelle se concentrent toutes leurs affections, sera là riante sous leurs yeux; sa joie sera leur joie et leur imagination rallumée un instant se reportera à ces jours heureux où des couronnes de fleurs paraient aussi leurs cheveux. La félicité, en s'écoulant, ne périt pas tout entière, il en reste dans l'ame une douce émanation qui est le souvenir; et quand ce souvenir est éveillé, il console et rajeunit; si la mémoire est quelquefois cruelle, que de chagrins aussi n'a-t-elle pas calmés!

Un bal chez l'ambassadeur d'Autriche, un déjeuner dansant, ce sont des promesses de bonheur. L'affabilité, les qualités aimables des maîtres de la maison, la manière noble et affectueuse dont ils font les honneurs, répondent d'avance du succès de leurs réunions : aussi cette nouvelle, répandue depuis quelques jours, avait mis en émoi toutes les marchandes de modes, qui vite avaient apprêté leurs rubans, rajeuni leurs colifichets, et composé sur-tout guirlandes et bouquets, car maintenant plus que jamais les fleurs sont de mode, la beauté s'est rapprochée de son emblème; souvent elle et l'emblème semblent ne faire qu'un; parfois on hésite, et l'on ne sait qui des deux gagne ou perd à la comparaison : mais ces parures séduiront toujours l'œil de l'observateur ou le cœur de l'amant; parfum d'amour mêlé au parfum des fleurs est cent fois plus puissant.

L'air était extrêmement calme, le bruit des instruments se répandait au loin et franchissait la clôture du jardin qui se termine aux boulevarts. La foule des passants, attirée par l'harmonie qui s'élançait joyeuse du sein des salons, stationnait aux alentours.

Le coup d'œil était ravissant : les galeries, encombrées par les danseurs et danseuses, offraient le spectacle le plus vif, le plus animé; et puis il fallait voir ces gracieuses figures de jeunes filles, dont le teint de pourpre donnait à ce tableau, pendant la danse, quelque chose du coloris de l'école flamande. Il fallait voir leurs yeux briller, leur bouche sourire, et leur sein haleter de joie; leur souffle rapide, tantôt soulevait quelque voile délicat, quelque frêle tissu; tantôt il se jouait et se perdait dans leurs cheveux ondoyants; c'était une atmosphère enivrante d'amour, de jeunesse, de bonheur; la sagesse la plus austère, la misanthropie la plus déraisonnable eussent abjuré, l'une sa gravité sentencieuse, l'autre sa haine de l'humanité : car le plaisir innocent épanouit le cœur; il l'ouvre aux plus douces émotions, et y fait peu-à-peu pénétrer la bonté. Les vieillards se frottaient les mains, les étrangers admiraient : A qui, disaient-ils, cette taille de sylphide? à qui ce joli pied? Et cette dame à l'œil pénétrant comme celui d'une Andalouse? et cette autre au regard doux et velouté?

Je pourrais citer au moins trente beautés rivalisant d'élégance, de grace et de fraîcheur; mais la crainte de me rendre coupable de quelque injuste oubli retient ma plume, qui tracerait si volontiers leur éloge. Je pourrais aussi parler des effets de cet entraînant magnétisme qui circulait, pour ainsi dire, dans l'air, et soumettait les spectateurs à son irrésistible influence; mais j'abandonne cette tâche aux jeunes gens, qui s'en acquitteront mieux que moi, et je descends au jardin.

L'ombrage des vallées offrait son abri aux promeneurs; des tables étaient dressées autour d'un immense tapis de gazon. Des groupes se dessinaient çà et là. Ici, dans l'abandon d'une causerie intime, deux amis se pressaient les mains; plus loin de blanches parures apparaissaient et disparaissaient, comme des ombres,

à travers les interstices du feuillage: les diplomates eux-mêmes, se recherchant les uns les autres, et oubliant leur retenue et leur discrétion habituelle, s'épanchaient entre eux avec une confiance, une lucidité de phrases, un laisser-aller, qui faisaient détester davantage ces jours de désordre où la société, troublée par les convulsions politiques, leur interdit ces douces confidences et ces tranquilles relations. Ainsi que, du sommet d'une colline, le voyageur s'arrête pour admirer le paysage enchanteur qui le ravit en extase, et dont il ne peut détacher ses yeux, telles du haut des marches de l'escalier, quelques personnes contemplaient ce tableau mouvant, plein de vie et d'ame, dont l'ensemble harmonieux et pittoresque à-la-fois était bien plus attachant que la vue de toiles célèbres où sont retracées les cérémonies du sacre, la majesté du congrès de Vienne, l'aspect moins aristocratique de la barrière de Clichy, et tant d'autres sites, ou événements en renom. Les sens émus par tant de poésie, qui n'eût pas envié la muse de Lamartine ou de Victor Hugo, le luth de Byron, ou celui de Manzoni! Certes! si Napoléon a souvent rappelé le soleil qui a éclairé ses jours de victoires, madame la comtesse d'Apponi peut dire, en se souvenant de son déjeuner champêtre: « Mon soleil du 5 juillet. »

Les ministres français manquaient à ce bal: Antony les occupait à la chambre; et tandis que dans les jardins et les salons de l'ambassadeur on se disputait le prix de la toilette, des graces et de la beauté, on se disputait à la tribune les triomphes de la parole, les uns en proclamant la liberté littéraire, les autres en lui opposant le frein salutaire de la morale et de la décence.

J'ai à peine fait mention dans tout cela de la maîtresse de la maison, de sa simplicité qu'au milieu de ce bazar éblouissant relevait l'éclat de sa bonté: le bonheur commun se reflétait sur sa figure, et une dame disait spirituellement en voyant la fête favorisée d'un si beau jour: Madame l'ambassadrice a un tel crédit dans le ciel, que Dieu n'a pas permis que le temps fût mauvais.

Marquis DE SALVO.

(*Conciliateur.*)

## BABIROUSSA.

C'est à M. le capitaine d'Urville que le Muséum d'animaux doit les babiroussas qu'il possède aujourd'hui; on n'y avait point encore vu vivants ces animaux, dont on n'avait ni la peau, ni le squelette. Aussi n'avait-on sur eux que des données incertaines, et surtout de bien mauvaises figures, dans lesquelles on s'était extrêmement éloigné de la vérité en leur donnant de longues jambes, tandis qu'ils les ont *courtes*. Ils ont tous le port des petits cochons; les dents canines supérieures percent la peau du museau, et se recourbent beaucoup; la couleur de leur corps est d'un brun sale. Dans les Moluques, les babiroussas sont à l'état sauvage; étant apprivoisés, ils sont susceptibles d'affection et de reconnaissance. Ces animaux ont une singulière manière de se reposer: ils accrochent une de leurs défenses supérieures à une branche d'arbre, et laissent leur corps se balancer librement.

---

Madame Saqui, notre célèbre funambule, qui, depuis cet hiver, parcourt, avec ses deux Lapons, les départements du Rhône et de l'Ain, vient, dit-on, d'acquérir le château de Voltaire à Ferney: ainsi l'asile du génie deviendra le domaine des sauts.

## RENCONTRE D'UN HOTTENTOT
### AVEC UN LION.

C'est une opinion généralement adoptée que les bêtes n'ont point d'idées. Cependant l'histoire rapporte mille faits qui sembleraient prouver que souvent les animaux irraisonnables sont mus par autre chose qu'un simple instinct. Peut-on refuser de la mémoire et de la reconnaissance au lion d'Androclès? Le chien d'Aubry de Montdidier n'agit-il pas avec autant et même plus d'abnégation de soi-même, de courage et d'intelligence que ne le ferait l'ami le plus dévoué? Ce cheval qui, la tête basse, les yeux fixés sur son maître étendu mort à ses pieds, porte sur ses traits l'empreinte d'une douleur vivement sentie; le chien de Terre-Neuve qui sauve le fils de son maître disparu sous les eaux; l'éléphant qui, ayant reçu un coup d'aiguille sur le nez en allant à l'abreuvoir, remplit à la rivière sa trompe d'une eau bourbeuse, et à son retour inonde la boutique du mauvais plaisant; le chien que vous avez pu voir au Louvre, qui veut mourir sur le tombeau de son maître, et, plus récemment encore, les animaux du célèbre Martin, ne semblent-ils pas protester contre la part qu'on leur fait dans la répartition de l'intelligence?

Voici un fait dont la Revue hebdomadaire de Londres (*the London weekly Review*) garantit l'authenticité, et qui n'a rien d'analogue même avec les traits les plus remarquables dont on a conservé le souvenir.

Un Hottentot, appartenant à une ferme des environs du cap de Bonne-Espérance, était allé à la recherche d'un cheval égaré. Il était déja loin de la ferme, quant tout-à-coup il voit à cinquante pas un énorme lion qui venait vers lui. Parmi les idées que le sentiment de sa conservation lui inspira, celle qu'il saisit sans délibérer (et il n'en avait guère le temps) était due entièrement au hasard; car s'il avait pris, pour arriver à l'endroit où il se trouvait, telle direction plutôt que telle autre, c'en était fait de lui. Vous croyez peut-être qu'il se voyait échappé à la mort en tentant ce moyen. Bien loin de là: il n'évitait les dents du roi du désert que pour se briser les membres contre les rochers; c'était du moins probable; mais n'affronterait-on pas mille morts incertaines pour échapper à une mort affreuse et assurée?

Notre Hottentot se rappela, au moment où il aperçut le lion, qu'il était passé, il y avait quelques instants, auprès d'un précipice au fond duquel il était sûr que l'animal n'oserait pas le suivre. Aussitôt il rebrousse chemin, court de toutes ses forces, doublées par l'imminence du danger, sans regarder derrière lui, arrive au bord du précipice, roule plutôt qu'il ne descend au fond, en se cramponnant à quelques arbustes, et est tout étonné de se trouver là vivant, et encore plus de n'avoir aucun membre moulu. Son premier mouvement est de regarder en haut: jugez de son émotion en apercevant son ennemi qui, avec un air de crainte, semblait mesurer la profondeur de l'abîme et se consulter. Cinq minutes plus tard, le lion l'eût inévitablement arrêté par la jambe, pour l'empêcher de tenter une descente aussi dangereuse.

Il fallut que la bête en eût jugé ainsi, car elle se coucha sur ses pattes, et se mit à regarder le Hottentot. Celui-ci, rendu à son état normal, tire sa blague, charge sa pipe, bat le briquet, et se met gravement à fumer, aussi insouciant que s'il eût été devant la porte de sa ferme. Sa pipe finie, il recommence, et ainsi de suite, jusqu'à ce que la provision de tabac fut épuisée. Cependant le lion ne bougeait pas, et n'avait cessé un

seul instant d'avoir les yeux fixés sur le Hottentot. Celui-ci, commençant à s'inquiéter de la ténacité de son adversaire, s'imagine qu'il sera sensible à de bonnes raisons. Il se met alors à le haranguer.

« N'as-tu pas honte, lui dit-il, de t'attaquer à moi qui suis sans armes et à qui la nature a refusé une force égale à la tienne? Est-ce là le vrai courage? Est-ce ainsi que tu agis, toi que je croyais grand et magnanime? Si nos forces étaient égales, je ne serais pas ici, je t'aurais provoqué au combat. Quel mérite auras-tu à me vaincre ou à me faire mourir de faim dans ce gouffre? Il serait bien plus beau de t'en aller et me laisser regagner mon habitation en paix. Je t'en supplie, va-t'en... Ces paroles étaient accompagnées de gestes très expressifs et auprès desquels la pantomime italienne resterait froide. Le Hottentot a assuré qu'à mesure qu'il parlait, le lion paraissait de plus en plus attentif, et que peu à peu son regard perdit beaucoup de son expression farouche. Enfin, après la dernière supplication du prisonnier, le noble animal se leva et disparut. Le Hottentot attendit encore quelques instants; et ne voyant pas reparaître la bête, il se hasarda à remonter. L'opération fut longue et pénible; vingt fois il perdit du terrain. Enfin, il atteignit le but; et n'apercevant pas le lion, il s'achemina vers sa ferme, où il arriva sans l'avoir revu. (L. Hérail.)

(*Le Conciliateur.*)

---

Un paysan du canton de Glaris, en Suisse, a tué sa femme et ses trois enfants, quelques instants après avoir appris qu'une succession de plusieurs millions lui était échue. Lui-même s'est ensuite frappé d'un coup mortel. Un écrit de sa main annonce qu'il a voulu soustraire sa famille et lui-même à toutes les misères que cause la fortune.

---

## CONSEIL DE GUERRE DE PARIS.

Présidence de M. Berner, colonel au 61[e] régiment de ligne.

Dans la soirée du 26 octobre dernier, quelques hussards aperçurent un de leurs camarades, le nommé Bocquet, tenant à la main ses ciseaux ensanglantés; il avait l'air égaré, et traversa rapidement la cour. Aussitôt on fit des perquisitions; on se transporta dans l'écurie d'où on l'avait vu sortir, présumant qu'il avait commis une action grave et répréhensible sur quelque autre hussard; un silence profond régnait dans l'écurie. Pendant que quelques hussards continuaient leurs recherches, d'autres s'assurèrent de sa personne : un cheval gisait sur sa litière, son œil était triste et morne. La visite de cet animal fait découvrir une petite mais profonde blessure à son flanc droit. L'artiste vétérinaire constate : « Après avoir visité *l'individu* que nous appelons *Borée*, nous avons reconnu que la plaie traversait les muscles abdominaux; cet individu était triste, portait la tête basse et regardait de temps en temps ses flancs, comme pour nous montrer son mal; nous avons pronostiqué des lésions graves, et en conséquence nous avons fait conduire cet *individu* à l'infirmerie, où, malgré tous les soins mis en usage, il est mort à cinq heures dix minutes du matin. » L'autopsie du cheval démontra qu'il était mort des suites de sa blessure. Bocquet nia en être l'auteur; mais amené devant sa victime, le jeune hussard fut vivement ému et laissa échapper quelques larmes en la voyant expirer. Alors seulement, il s'avoua coupable du meurtre, et raconta les circonstances qui l'avaient précédé. Bocquet coupait avec des ciseaux très pointus le crin des jambes de son cheval; maladroitement il piqua le cheval, qui poussa un cri et lança une vigoureuse ruade au maladroit hussard. Celui-ci veut reprendre son opération, mais il est repoussé par un coup de pied qui l'atteignit au bras gauche; le hussard se relève aussitôt, le cheval tourne vivement et presse Bocquet contre la mangeoire : voyant le danger dont il était menacé et voulant se dégager, il lui lance un coup dans le flanc avec sa main gauche qui malheureusement se trouvait armée des ciseaux. Le procès-verbal du décès de *Borée* fut remis au colonel. Ces faits motivèrent cette accusation.

*Matet*, sous-officier, témoin : Bocquet est un excellent hussard, il a toujours eu une bonne conduite et n'est pas *féroce*; il était même remarqué par les soins qu'il avait de son cheval Borée.

*Le prévenu :* oui, c'est bien vrai, nous étions très bien ensemble, je l'aimais beaucoup; ce n'est que ce jour-là que cette pauvre bête s'étant sentie piquée, me jeta quelques ruades qui mirent ma vie en danger; je craignis pour moi, quand je me sentis fortement pressé entre la mangeoire et lui; je me mis en défense; et sans réfléchir que les ciseaux que j'avais à la main pouvaient faire une blessure mortelle, je l'en frappai. J'en ai beaucoup de regret pour cette pauvre jolie bête.

Le conseil a déclaré l'accusé non coupable et l'a renvoyé à son corps pour y continuer son service.

---

## LE POISSON D'AVRIL.

François, duc de Lorraine, et sa femme, retenus prisonniers à Nancy, eurent recours au stratagème suivant pour se tirer de leur prison : ce fut le premier avril qu'ils exécutèrent leur hardi projet : déguisés en paysans, la hotte sur le dos, et chargés de fumier, tous deux franchirent, à la pointe du jour, les portes de la ville. Une femme les reconnait et court en prévenir un soldat de garde. *Poisson-d'Avril!* s'écrie le vieux soldat, qui avait consulté ce jour-là son calendrier; et tout le corps-de-garde de répéter : *Poisson-d'Avril!* à commencer par l'officier du poste. Le Gouverneur, à qui l'on parle de cette plaisanterie, conçoit quelques soupçons et fait vérifier le fait. Mais il n'était plus temps; pendant qu'on criait *Poisson-d'Avril!* Leurs Altesses avaient déja gagné du chemin, le premier avril les sauva.

---

## L'ANNEAU DE MARIAGE.

Ce symbole de l'union nous vient des Romains. Dans leurs cérémonies nuptiales, ils avaient l'habitude de le mettre au quatrième doigt de la main gauche, parcequ'ils pensaient que de là partait un nerf qui s'étendait jusqu'au cœur.

---

A. P. BARBIEUX.

---

PARIS. — JULES DIDOT AINÉ, BOULEVART D'ENFER, N° 4.
Imprimé par W. Clowes, Duke-Street, Londres, pour Henry-Hooper, 13, Pall mall East.

# LE CAMÉLÉON,

N° 12. JOURNAL NON POLITIQUE. 30 Août 1834.

Prix : 4 sous. PARAISSANT TOUS LES SAMEDIS. Price 2 d.

## ÉTABLISSEMENT PHILANTHROPIQUE.

Nicolas Stepanowitsch Ischorski, riche seigneur des environs de Moscou, voulant se distinguer et acquérir le renom de dépenser noblement sa fortune, a fondé un hôpital pour les malades de son village. Le gouverneur de la province, pendant une tournée dans la contrée qu'il administre, fait annoncer à Ischorski qu'il viendra dîner et passer une journée chez lui. Le seigneur, enchanté d'un pareil honneur, invite tous ses voisins et fait toutes les dispositions pour recevoir convenablement son excellence.

— Mais faudra-t-il donc que j'attende éternellement le docteur? dit Ischorski. Troschka, va le prévenir que voilà déja deux heures que je m'impatiente... Ah! je l'aperçois... Mais au nom du ciel, mon cher Sergei Iwanowitsch! Il n'y a plus moyen de vous parler.

— Je vous demande pardon de vous avoir fait attendre, dit le médecin en saluant Rosslawlew et Surski, je viens de visiter l'hôpital.

— C'est précisément pour cela que je vous avais fait appeler. Eh bien, tout est-il en ordre?

— Je pense qu'oui.

— C'est bien, c'est bien; on a beaucoup parlé de mon hôpital dans la province. Il ne faut pas démentir notre réputation auprès de Son Excellence. La pharmacie est-elle bien propre et bien rangée?

— Tout comme elle l'est toujours, Nicolaï Stépanowitsch.

— Tout comme elle l'est toujours! Nous y voilà... Ne l'avais-je pas dit? Eh! mon ami, je m'étais pourtant expliqué assez clairement. C'est aujourd'hui que vient M. le gouverneur et il faudra... M'entendez-vous maintenant, mon cher... il faudra montrer sa marchandise par le beau côté.

— J'ai eu l'honneur de vous dire que tout était en ordre.

— Mais dans l'hôpital?

— Les carreaux et le plancher sont lavés, le linge est blanc...

A-t-on pris soin aussi de suspendre au-dessus des lits les tableaux indiquant le genre des maladies?

— Quoique cela ne soit pas très nécessaire, puisque l'hôpital ne contient que dix lits, j'ai suspendu trois tableaux pour vous faire plaisir.

— Les inscriptions sont-elles en latin?

— En latin et en russe.

— C'est bien, mon ami, c'est bien! et combien avons-nous de malades?

— En ce moment nous n'en avons pas un seul.

— Comment! pas un seul! s'écria Ischorski dans la plus grande consternation.

— Non, monseigneur; j'ai renvoyé le dernier avant-hier, c'était le cocher Elias.

— Et pourquoi l'avez-vous renvoyé?

— Parcequ'il était guéri.

— Et qui vous a donc dit qu'il était guéri? D'où savez-vous cela?... Est-il possible?... Pas un seul malade!... Allons, messieurs, fondez après cela des hôpitaux!... Pas un seul malade!

— Quel mal trouvez-vous donc à cela, mon ami? dit Surski.

— Comment peux-tu le demander? Tu l'entends... Pas un seul malade! Faudra-t-il que je montre des salles vides au gouverneur? Allez, mon cher Sergei Iwanowitsch; que le ciel vous bénisse! vous venez de me procurer une bien grande joie!... Pas un seul malade!

— Mais, au nom du ciel, que voulez-vous que j'y fasse?

— Ce que je veux que vous y fassiez?... Permettez-moi de vous faire une seule question. Pourquoi recevez-vous votre traitement? On vous paie tous les ans mille roubles, avec le logement, la nourriture et un équipage... Et pas un seul malade! Est-ce là se conduire? Qu'est-ce que cela signifie? Il faut convenir que ma sœur a bien raison. Voilà ce que c'est que de prendre un médecin russe... Pas un seul malade! Ah! mon Dieu, mon Dieu!... En vérité, mon bien bon, je vous suis fort reconnaissant. Vous venez de me faire un beau cadeau... Pas un seul malade!... Bravo, M. le docteur russe, bravo!... Mais coûte que coûte, je prendrai un médecin allemand... Oui, monsieur, un Allemand! Alors nous ne manquerons pas de malades! Seigneur Dieu! pas un seul malade!... Oui, riez, messieurs, riez, qu'est-ce que cela vous fait, à vous? Vous n'avez pas d'hôpital à faire voir à M. le gouverneur.

— Qu'en pensez-vous, Rosslawlew? dit Surski : ne devrions-nous pas contrefaire les malades pour le tirer d'embarras?

— En vérité, frère, voilà une plaisanterie bien mal placée.

— Je parle sérieusement. Le gouverneur n'ira pas tâter le pouls aux patients : le grand point c'est que les lits ne soient pas vides

— Cette idée n'est pas mauvaise! Attendez... En effet... Eh, Troschka, que mon intendant vienne me trouver tout de suite.

— Quel est votre projet? demanda Rosslawlew.

— Attendez, frère, attendez, peut-être trouverons-nous encore moyen de nous tirer d'embarras... Il n'est pas nécessaire d'y réfléchir long-temps. Ce n'est pas une grande affaire que de rester pendant un jour au lit.

— Comment?... Vous voudriez...?

— Paix, frère, ne me troublez pas! c'est bon, j'y suis décidé! Rentrez donc, au nom du ciel, chez vous, Sergei Iwanowitsch, mais que cela ne vous arrive plus. Nous trouverons moyen d'avoir des malades sans lui. Écoute, Parfen, continua Ischorski en s'adressant à l'intendant qui arrivait, il est donc vrai que nous n'avons pas de malades en ce moment à l'hôpital?

— Grace au ciel, monseigneur, nous n'en avons pas un seul!

— Tu es un sot, un âne, jusque dans la moelle des os! Grace au ciel!... Quoi! il faudra donc que je montre au gouverneur les quatre murs? Je veux absolument avoir des malades, entends-tu?

— C'est fort bien, monseigneur, mais où voulez-vous que je les prenne?

— Cela ne me regarde pas... Mais il faut qu'il y en ait.

— C'est fort bien, monseigneur.

— Attends donc, Parfen! Tu es terriblement changé... Es-tu réellement bien portant?

— Oh! oui, monseigneur, et j'en remercie le bon Dieu.

— Tu feras bien de ne pas te négliger; je t'assure que tu as les yeux cernés. En vérité, Parfen, tu es malade. Ne veux-tu pas te laisser guérir?

— Au nom du ciel, mon gracieux maître, Nicolaï Stepanowitsch, ayez pitié de moi! Vous trouverez sans doute assez de malades sans me compter.

— Je n'en doute pas; mais ne perds pas de temps; vas-en chercher.

— Mais enfin, qu'ordonnez-vous, si je ne trouve personne de bonne volonté?

— Faut-il le demander, imbécile? Va, parcours le village et amène le premier venu à l'hôpital, bon gré mal gré. Je ne suis peut-être pas maître dans ma terre?

— Sans aucun doute, monseigneur; mais ne préfèreriez-vous pas plutôt requérir un homme par feu, pour cette corvée?

— Cela n'est pas mal imaginé; mais en tout cas, il faut que tu aies soin de ne prendre que des personnes d'une faible santé. Il n'y a que la section des hydropiques pour laquelle nous aurions besoin d'un homme bien gros, bien gras.

— Permettez, monseigneur, je pourrais le proposer au sacristain. Il est d'une corpulence bien respectable, et sa face est réellement bouffie.

— C'est juste. Tâche de le persuader.

— Pour un rouble et demi, je vous réponds qu'il fera pendant vingt-quatre heures non-seulement le malade, mais encore le mort, si vous le desirez.

Donne-lui un rouble d'argent.... Mais ne connaîtrais-tu pas aussi quelqu'un de bien maigre, pour la section des phthisiques?

— Quelqu'un de bien maigre? Attendez, monseigneur; oui, je ne pouvais mieux tomber. Le cordonnier Andres n'a que la peau sur les os. Vous n'en trouverez pas un second comme lui dans tout le village.

— Ah! c'est vrai, c'est vrai! Tu parles d'or, mon cher Parfen. Je te remercie bien, mon enfant. Fais seulement que tout soit bientôt arrangé. Voilà que nous avons déja deux malades... Quant aux autres, je te les laisserai choisir. Mais, sur-tout, recommande-leur de rester tranquilles pendant qu'on visitera l'hôpital.

— C'est bien, monseigneur.

— Qu'ils ne fassent pas le moindre mouvement; qu'ils n'ôtent pas leur bonnet de coton, et qu'ils geignent tout haut.

— C'est bien, monseigneur.

— Maintenant, va, et que Dieu te conduise!... Tu ris, Surski? Je sais fort bien que cela est ridicule; mais que veux-tu que je fasse? Je tiens à me distinguer par quelque chose. Mon voisin Burkin a un haras qui peut se comparer au mien; la princesse Sorin a une orangerie bien plus vaste que la mienne; mais personne n'a encore songé à avoir un hôpital. N'est-il pas vrai, mon ami? D'ailleurs ces choses-là sont maintenant à la mode.... Non, ce n'est pas à la mode que je voulais dire...

— Selon l'esprit du siècle, interrompit Rosslawlew.

— Oui, selon l'esprit du siècle. Un hôpital, frère! vois-tu, est un établissement économique, c'est-à-dire... Comment appelle-t-on donc cela?... Attendez....

— Philanthropique, dit Surski.

— C'est cela, c'est cela, philanthropique! Et ces établissements sont maintenant en vogue, mon cher. Qui sait?... Quand le gouverneur l'aura vu, peut-être la renommée montera-t-elle encore plus haut, et puis... Enfin, l'homme propose et Dieu dispose. Ce qui doit arriver arrivera. Mais, songez seulement, si je faisais voir un hôpital vide, quel effet cela ferait! Tout le monde peut faire bâtir une maison, et il n'est pas bien malin non plus d'écrire le mot Hôpital sur la porte.

(La société arrive, on se met à table. Après le dîner, tous les convives suivent leur amphitryon dans le jardin, d'où ils doivent se rendre à l'orangerie, au haras, au chenil et à l'hôpital. Rosslawlew, préoccupé d'une conversation qu'il a eue avec sa fiancée, Pélageia de Nidin, dans laquelle elle l'a prié de différer le jour fixé pour leur mariage, après avoir suivi la société dans l'orangerie, croit pouvoir se dispenser de l'accompagner plus loin, et reste dans le jardin avec son ami Surski, à qui il confie sa peine. Au milieu de leur conversation, il s'écrie:)

— Mais je vois venir notre hôte. Vois donc, mon ami, comme il est agité... Qu'as-tu donc, Nicolas Stepanowitsch? ajouta-t-il en allant à sa rencontre.

— Ce que j'ai! répondit Ischorski d'une voix étouffée, rien, absolument rien... Si ce n'est que je suis à jamais déshonoré, anéanti, enterré vif, rien que cela.

— Et comment donc?

— Vous faites bien de le demander! Ah! saints du paradis! souffrez au moins que je respire!... les imbéciles! les chiens! les scélérats!

— Tu m'effraies. Dis-moi ce qui est arrivé.

— Une bagatelle! te dis-je... tous mes soins, toutes mes peines, toutes mes dépenses sont au diable! Mais je saurai les retrouver! voilà, pardieu, un savant docteur! lui, un docteur! ce n'est qu'un méchant barbier!... Dès aujourd'hui il sortira de chez moi.

— Ah! ah! il paraît que c'est de ton hôpital qu'il s'agit.

— De mon hôpital! de quel hôpital? Je ne veux plus avoir d'hôpital!... Dès demain, je fais démolir ce maudit hôpital; je ne veux pas qu'il en reste pierre sur pierre.

— Mais dis-nous au moins la cause d'un si grand courroux.

— La cause, frère, c'est qu'on m'a fait un chagrin mortel, voilà tout. Figure-toi, je fais voir tous mes établissements à mes convives. L'hôpital a son tour: nous entrons d'abord dans la pharmacie; la société se récrie sur le bel ordre qui y règne. Les boîtes, les bocaux, tout était rangé comme des soldats à la parade. Cela faisait plaisir à voir! Le maréchal de la noblesse m'accablait de compliments; j'étais, me dit-il, le bienfaiteur du cercle, un propriétaire éclairé; cet établissement faisait le plus grand honneur à tout le gouvernement, etc... Moi, je m'incline; je remercie, et je me dis en moi-même: Attends, mon ami, tu verras bien autre chose encore, quand tu seras dans les salles des malades! Nous entrons: le corridor est propre, clair: il n'y a rien à dire. *Première classe: Maladies chroniques!* s'écrie le docteur; salle n° 1, *les hydropiques!* J'ouvre la porte... je jette les yeux sur le lit... et je vois... La chair de poule me prend: je vois le sec, le phthisique Andres. Je me hâte de sortir, et

j'arrive à l'autre porte. Le maréchal lit lui-même l'inscription : *Salle* n° 2, *les phthisiques*! J'entre; tout le monde me suit, et... je crus, en vérité, que la terre allait s'entr'ouvrir sous moi! Seigneur Dieu!... Le gros sacristain. — Y a-t-il long-temps que tu as la phthisie? lui demande en souriant le maréchal. — Depuis environ deux ans, monseigneur, répond le sacristain. — On s'en aperçoit bien, s'écrie l'imbécile Burkin : tu as l'air bien souffrant, pauvre diable!... Souffrant! il a le ventre comme un tonneau. — Le maréchal n'y résista pas, tous les convives éclatèrent de rire; et, quant à moi, je ne sais pas encore comment j'ai fait pour m'esquiver, car je n'ai aucun souvenir de ce qui m'est arrivé jusqu'au moment où je vous ai rencontrés.

— Mais quel grand mal y a-t-il à cela, frère?

— Tu peux me le demander! et comment veux-tu que je reparaisse dans le monde après une aventure comme celle-là? Si l'on allait découvrir...

— Eh! mon ami, comment veux-tu que l'on s'imagine que tu loues des malades à tant par jour? On a déplacé les tableaux, voilà tout.

Tu penses donc que je pourrais dire...

Certainement. Y a-t-il rien de plus simple qu'une pancarte mise pour une autre par un garçon de salle? Mais je vois venir la société. Va au devant d'elle, explique-lui l'erreur qui a été commise; et afin que l'on cesse de rire, ris toi-même plus haut que les autres.

(*Traduit du russe.*)

## LE ROI DE PRUSSE
### ET LE DOCTEUR GALL.

Il y avait fête à Postdam; toute la cour de Prusse s'était réunie et paradait devant le roi Frédéric. Parmi tous ces collets brodés, un homme seul attira les regards du roi et captiva son attention : c'était un grand vieillard, à la figure osseuse, à la tête originale. Frédéric ne le connaissait pas; il fit appeler le maréchal du palais. « M. le duc, quel est cet homme en habit noir qui s'entretient dans l'embrasure de cette fenêtre avec notre docte chancelier? — Sire, c'est un médecin célèbre, le docteur Gall. — Gall! ah je veux éprouver par moi-même si ce que j'ai entendu dire de lui est exagéré. Allez de notre part l'inviter à venir demain s'asseoir à notre table. » Le lendemain, sur les six heures, un banquet splendide rassemblait le roi, le docteur et une douzaine de personnages tout chamarrés de croix et de cordons, mais à l'air singulier et aux gestes ignobles. « Docteur, dit Frédéric à la fin du repas, veuillez, je vous prie, faire connaître à tous ces messieurs les penchants qu'indique leur système osseux. »

Gall se leva, car la prière d'un roi est un ordre, et il se mit à palper la tête de son voisin, grand brun, que l'on traitait de général. Le docteur paraissait embarrassé. « Parlez franchement, ajouta le roi. — Son excellence doit aimer la chasse et les plaisirs bruyants... Il doit chérir sur-tout un champ de bataille! ses penchants s'annoncent comme fort belliqueux, le tempérament est très sanguin! »

Le roi sourit. Le docteur passa à un autre; celui-là était un jeune homme à l'œil vif, à l'air audacieux. « Monsieur, continua Gall un peu déconcerté, monsieur doit exceller dans les exercices gymnastiques : il doit être grand coureur, et on ne peut plus adroit à tous les exercices du corps.

— C'est assez, mon cher docteur, interrompit le roi, je vois que l'on ne m'a point trompé sur votre compte, et je vais, moi, mettre au grand jour ce que, par convenance, vous n'avez laissé qu'entrevoir. M. le général, votre voisin, est un assassin condamné aux fers, et votre homme adroit est le premier escroc de toute la Prusse. » Ce disant, Frédéric frappa trois coups sur la table, et, à ce signal, des gardes entrèrent de tous côtés dans la salle. « Reconduisez ces messieurs à leurs cachots. » Puis se tournant vers le docteur stupéfait : « C'était une épreuve : vous avez dîné côte à côte avec les premiers bandits de mon royaume!... Tenez, fouillez-vous bien. » Gall obéit. On lui avait enlevé son mouchoir, sa bourse et sa tabatière. — Le lendemain ces objets lui furent remis, et le roi voulut y joindre une tabatière ornée de diamants et d'une valeur considérable. (*L'Indépendant.*)

## LE CAFÉ PÉDROCCHI.

Depuis la renaissance des arts, l'architecture a subi de bien lentes améliorations pour arriver à l'état actuel. L'architecture du moyen âge, toute de poésie et d'inspiration, née avec la foi, on pourrait même dire de la foi, devait naturellement s'éclipser en même temps qu'elle. Et en effet, à dater du 16$^e$ siècle, alors que le moyen âge s'efface avec la religion, et que les artistes, au lieu de marcher en avant, commencent à en revenir à la Grèce et à Rome antique, comme aux véritables sources du beau, ce genre qui avait produit, dans l'espace de quatre siècles, tant de monuments admirables, se trouva, dès François I$^{er}$, remplacé par un genre mixte qui possédait toute la raideur, toute l'uniformité des constructions antiques, sans avoir rien de leur simplicité et du goût de leur exécution. C'est sur-tout en Italie, cette patrie privilégiée des arts et des artistes, qu'on rencontre à chaque pas la preuve matérielle de ce que j'avance ici. Pour ma part, ces graves réflexions me sont venues, lors de mon dernier voyage sur la terre ausonienne, à l'aspect du café Pédrocchi de Padoue; petit chef-d'œuvre d'architecture à-la-fois gothique et antique, qui unit aux formes chastes et pures des édifices de l'ancienne Rome, toute la grace et le fini des constructions du moyen âge. Produit d'une pensée laborieuse et féconde, le caractère architectural du café Pédrocchi me parut surpasser de beaucoup tous ces pâles et froids monuments que la nouvelle école d'architecture répand dans nos villes du continent, avec tant d'activité et si peu de goût. Je vais, au reste, essayer d'en faire juge le lecteur, en donnant ici, en peu de mots, et avec le plus de lucidité possible, la description archéologique de ce curieux établissement, l'une des gloires de Padoue, la ville des gloires.

La façade du café Pédrocchi s'élève sur une vaste place. Son large entablement, orné de bas-reliefs d'un fini précieux, est supporté par une colonnade de niveau avec le sol, et qui sert de vestibule ou de galerie pour les promeneurs. De chaque côté, et en dehors de la colonnade, se dessine un pavillon carré formé par quatre pilastres angulaires et huit colonnes intercalées. J'avoue que je fus émerveillé de la solidité et de l'élégance extérieures de cet édifice. Un jeune étudiant de l'université, qui s'était chargé volontairement vis-à-vis de moi du rôle facile de Cicerone, avait beau me répéter, tout en souriant de mon enthousiasme d'étranger, que ces riches monuments, ce marbre et ce stuc antiques provenaient des ruines

d'un temple romain élevé jadis sur l'emplacement où l'on a bâti depuis le café Pédrocchi, il ne me semblait pas moins fort extraordinaire qu'on eût pu tirer un semblable parti d'un terrain anfractueux et de matériaux nécessairement incomplets; et c'est à peine si mon étonnement cessa alors que j'appris que cet édifice était l'œuvre du celèbre architecte Japelli.

L'intérieur du café répond dignement à l'extérieur. Un large escalier conduit au premier étage; et le pavillon de gauche, qui sert d'entrée à trois salles, revêtues de parois de stuc et décorées avec la dernière élégance, est supporté par un grand nombre de colonnes. Des trois salles que je viens d'indiquer, celle du milieu sur-tout me parut être un modèle de goût. Le comptoir, placé dans une cavité semi-elliptique, figure une *vasque* (baignoire) de forme antique. Derrière sont pratiquées, dans l'épaisseur du mur, deux petites portes qui correspondent dans le laboratoire, et au travers desquelles se transmettent les ordres du chef de l'établissement. Au-dessus de ces portes, deux bas-reliefs en marbre de Carrare représentent le *matin* et le *soir*. Ces figures allégoriques n'ont rien de la lourdeur et de l'insignifiance qui président ordinairement à ces sortes de compositions. Leurs nus sont des chairs, les draperies qui les enveloppent des étoffes véritables. Puis il y a dans les formes de ces deux déesses, une harmonie soigneusement observée, un ensemble véritablement complet; je dirai plus, on voit qu'une pensée d'artiste a présidé à leur création. — Ce qui m'a sur-tout frappé dans cette salle, ce sont deux planisphères, représentant les deux continents, exécutés avec beaucoup de soin, et disposés de manière à ce que le pôle nord, celui qui doit nécessairement éveiller davantage notre curiosité, à nous autres Européens, se présentât de prime abord à l'œil de l'observateur. — Ces trois salles demeurent continuellement ouvertes; et le soir, à l'heure où les vieillards et les enfants dorment déja, c'est un admirable spectacle que de voir réuni dans le café Pédrocchi, tout le monde fashionable de Padoue, depuis les étudiants de l'Université jusqu'aux élégantes de Venise, qui ont un moment abandonné leurs lagunes humides pour venir respirer à Padoue l'air pur de la terre ferme: spectacle animé et brillant qui rappelle quelquefois aux étrangers, mais avec plus d'individualité et de pittoresque, les beaux jours du jardin Turc de Paris.

Toutes les nations ont été et sont encore plus ou moins éprises du merveilleux. On peut dire, sans crainte de se tromper, que l'Italien est, de tous les peuples, l'Espagnol excepté, celui qui conserve cette tendance avec le plus de fidélité. Il paraît donc tout naturel qu'il assigne à l'érection du café Pédrocchi, une cause extraordinaire et considérable. De là cette croyance, enracinée dans l'esprit des habitants de Padoue, et qu'ils ont soin de faire partager aux étrangers qui les viennent visiter, à savoir : Que M. Pédrocchi ayant acheté une vieille maison, la fit démolir pour en construire une autre à sa place, et qu'en jetant les fondements de cette dernière, ses ouvriers trouvèrent, parmi les ruines d'un temple ancien, des statues de divinités romaines, *en or et en argent;* que dès lors ses idées de construction s'agrandirent en raison de ses nouvelles richesses, et qu'au lieu et place de la simple maison projetée, il fit élever le charmant café auquel il donna son nom. Or, de ces deux suppositions, la première est dénuée de fondement, et l'autre vraie de tous points. M. Pédrocchi lui-même m'a avoué qu'en faisant exécuter des fouilles sur le terrain où depuis il fit bâtir son établissement, il y trouva, non pas des statues d'or et d'argent, ce qui serait un évènement fort étrange, attendu que les barbares qui ont vraisemblablement détruit le temple en question, lors de leur première invasion en Italie, l'ont aussi, et avant tout, dépouillé de ce qu'il pouvait posséder de précieux, mais bien les ruines d'un édifice romain qui lui servirent à élever et décorer la petite merveille qui fait le sujet de cet article.

Et maintenant, si vous voyagez jamais dans la patrie de Michel-Ange, et que vous passiez à Padoue, près Vicence; avant le théâtre, l'Université et la cathédrale, allez voir le café Pédrocchi, que je vous recommande doublement, comme un établissement utile et un monument artistique digne des beaux temps de l'architecture italienne.

(*Collaboration du Voleur.*)

---

## LEÇON DE FRANÇAIS.

(DÉFINITIONS.)

### LA MÉDISANCE.

La médisance est un feu dévorant qui flétrit tout ce qu'il touche, qui exerce sa fureur sur le bon grain comme sur la paille, sur le profane comme sur le sacré; qui ne laisse, par-tout où il a passé, que la ruine et la désolation; qui creuse jusque dans les entrailles de la terre, et va s'attacher aux choses les plus cachées; qui change en de viles cendres ce qui nous avait paru, il n'y a qu'un moment, si précieux et si brillant; qui, dans le temps même qu'il paraît couvert et presque éteint, agit avec plus de violence et de danger que jamais; qui noircit ce qu'il ne peut consumer, et qui sait plaire et briller quelquefois avant que de nuire.

La médisance est un orgueil secret qui nous découvre la paille dans l'œil de notre frère, et nous cache la poutre qui est dans le nôtre; une envie basse, qui, blessée des talents ou de la prospérité d'autrui, en fait le sujet de sa censure, et s'étudie à obscurcir l'éclat de tout ce qui l'efface; une haine déguisée, qui répand sur les paroles l'amertume cachée dans le cœur; une duplicité indigne, qui loue en face et déchire en secret; une légèreté honteuse, qui ne sait pas se vaincre et se retenir sur un mot, et qui sacrifie sa fortune et son repos à l'imprudence d'une censure qui sait plaire; une barbarie de sang-froid, qui va percer notre frère absent; un scandale pour ceux qui nous écoutent; une injustice où vous ravissez à votre frère ce qu'il a de plus cher.

La médisance est un mal inquiet qui trouble la société, qui jette la dissension dans les cités, qui désunit les amitiés les plus étroites, qui est la source des haines et des vengeances, qui remplit tous les lieux où elle entre de désordre et de confusion; par-tout ennemie de la paix, de la douceur et de la politesse. Enfin, c'est une source pleine d'un venin mortel : tout ce qui en part est infecté, et infecte tout ce qui l'environne; ses louanges même sont empoisonnées, ses applaudissements malins, son silence criminel; ses gestes, ses mouvements, ses regards, tout a son poison, et le répand à sa manière.

MASSILLON

---

## MOLIÈRE ET CIMAROSA.

Molière consultait sa servante. Il lui lisait ses scènes populaires; ce qui la faisait rire était conservé, ce qui

la laissait sérieuse disparaissait. Admirablement servie par une espèce d'instinct, la vieille Laforêt était devenue *connaisseur.* Un jour que le grand acteur-auteur, jaloux de mettre sa sagacité à l'épreuve, lui lisait quelques scènes de Brécourt, un des comédiens de sa troupe, il ne put parvenir à lui faire prendre le change. Il n'avait pas fini, qu'avec un accent de vérité, de naïveté incorruptibles, la servante avait déja répété plusieurs fois : — « Oh! monsieur se rit; cela n'est pas de monsieur! à d'autres... » — La peinture et la poésie se sont tour-à-tour emparées de l'anecdocte.

Dominique Cimarosa, une des gloires de l'Italie lyrique, dont les nombreuses productions sont admirées des connaisseurs, et plaisent également à la multitude, qui ne raisonne que par ses sensations, en appelait aussi au jugement de son valet, et cette sorte de consultation musicale se donnait avec une assez piquante originalité.

Sujet à de fréquentes insomnies, Cimarosa, dès qu'il se réveillait la nuit, sonnait son domestique, lui faisait donner de la lumière, et se mettait à son piano. Le valet, quoique fou de musique comme son maître et comme presque tous les enfants de l'Italie, avait plus envie de dormir que d'écouter, et s'arrangeait de son mieux dans un fauteuil pour achever son sommeil, jusqu'à ce qu'il plût à son maître de le renvoyer. Cimarosa employait à préluder le temps que Fédérigo mettait à faire ses petites dispositions. Une fois qu'il le voyait près de s'endormir, il se livrait tout entier à sa verve et à la chaleur de l'improvisation, l'œil fixé sur le fauteuil. Si le dormeur n'était que troublé par le bruit de l'instrument, il bâillait, étendait les bras, cherchait une position plus favorable, et Cimarosa de murmurer avec un peu d'humeur en sa langue maternelle : — « *Capisco, Federigo, ciò è morto, scolorato, senza vigore, ma un poco di pazienza.* » Après ce court monologue, les doigts agiles de Cimarosa parcouraient avec une nouvelle ardeur le mobile clavier de l'instrument. Frédéric, au contraire, ouvrait-il de grands yeux, fixes d'abord, et bientôt animés de leur expression indéfinissable, par le mélange de l'assoupissement et du plaisir; sa tête, un peu alourdie, au lieu de fléchir, abandonnée à son propre poids, se relevait-elle, bien que mal assurée; ses mains, de pendantes qu'elles étaient, se réunissaient-elles vivement l'une contre l'autre pour s'agiter machinalement en mesure : — « *Un calamajo! Federigo!* s'écriait Cimarosa en le pressant du pied; *là su, in piedi... non è questo canto troppo cattivo.* » — Et cela dit, on confiait au papier la phrase musicale qu'avait approuvée si éloquemment Frédéric, mais à son insu et presque malgré lui; et, à la grande satisfaction du pauvre mélomane, on allait se coucher pour recommencer le lendemain.

(*L'Entr'Acte.*)

---

## LA PIE DE PARADIS

### OU L'INCOMPARABLE.

En surnommant *incomparable* cette belle pie que la nature s'est plu à orner de la manière la plus distinguée, nous ne faisons que remplir un engagement que nous avons contracté à cet égard avec M. Gevers-Arntz de Rotterdam. M. Gevers-Arntz est, je crois, le premier en Europe, qui l'ait eue en sa possession; car il y a plus de vingt-cinq ans qu'elle embellit son cabinet, sous le nom *d'incomparable,* qu'il lui avait donné, et que nous avons promis de lui conserver : nous la surnommerons encore *pie de paradis*, pour rappeler ainsi et tout-à-la-fois, le genre et la parure de cette magnifique espèce, chez laquelle, de chaque côté de la tête, au-dessus des yeux, s'élèvent en diadème rayonnant deux touffes de plumes arrondies, et qui, épanouies, y présentent chacune absolument la forme de la valve bombée d'une coquille pétoncle, dont la concavité serait tournée en dehors, et la charnière placée directement sur la partie élevée de la tête où se termine la cavité de l'œil; de sorte que ces deux touffes couronnent les yeux de l'oiseau, qui sans doute a la faculté de les resserrer ou reployer à volonté : elles doivent alors prendre une forme qu'il est facile de se représenter. Outre ce bel ornement de tête, la nature a pourvu cet oiseau d'une queue volumineuse, composée de longues et fort larges pennes, qui lui donnent un air vraiment imposant; enfin la richesse de tout son plumage, sur lequel brillent les couleurs les plus rares, justifie le surnom qu'il mérite à tous égards.

L'oiseau dont nous parlons a le corps à-peu-près de la force de notre pie vulgaire d'Europe; et sa queue, composée de douze plumes étagées, a trois fois la longueur de son corps : ses ailes ployées ne vont que jusqu'à la naissance de la queue; elles sont taillées absolument comme celles de toutes les pies, et peu amples; ce qui prouverait que l'oiseau doit avoir de la peine à voler, sur-tout quand le vent est un peu fort, la longueur d'une queue aussi volumineuse que la sienne n'étant pas contre-balancée par l'envergure des ailes. Les pieds sont forts et recouverts d'écailles; les narines sont ombragées par des poils raides qui se dirigent sur le devant ainsi que de longues plumes poilues, qui, partant de la base de la mandibule inférieure, cachent toutes celles du bec. Celui-ci est un peu courbe; les mandibules en sont unies, sans aucune échancrure; sa tête est fort grosse, la bouche large; et les yeux sont grands; tels sont les caractères qui distinguent l'espèce de ce bel oiseau.

Quant aux couleurs de son plumage, le front, les joues, la gorge, et le devant du cou, sont d'un noir velouté à reflet pourpre; du coin de chaque œil part une bande de plumes d'une couleur hyacinthe des plus éclatantes, et qui, longeant les côtés du cou, se termine circulairement sur la poitrine; ce qui forme une espèce de collier qui encadre tout-à-fait le noir pourpre du devant du cou. Les plumes de parure de la tête, étroites à leur naissance, s'élargissent à mesure qu'elles s'alongent, et se terminent en arc; elles sont de différentes tailles, et rangées symétriquement ou de manière que les plus longues, celles qui occupent le derrière, ont leur racine recouverte par d'autres plus courtes, et que celle de ces dernières l'est par d'autres qui le sont encore davantage, et ainsi de suite, jusqu'au-dessus des yeux, où se trouvent les plus petites : toutes les plumes de cette partie sont de la nature du velours dans tout ce qu'elles ont de visible, et d'un beau noir à reflet vert ou pourpre, suivant les incidences de la lumière. Le sommet de la tête et tout le derrière du cou sont couverts de plumes, dont l'extrémité est d'un vert émeraude éclatant, qui se dore aussi plus ou moins, suivant les coups de lumière qu'il reçoit : et comme cette belle couleur verte est séparée du duvet de chacune de ces plumes par une bande de couleur hyacinthe, on voit s'échapper des éclats de cette riche teinte de tous les endroits où les plumes se séparent un peu. Le manteau, les scapulaires, le dos, le croupion et les plumes des jambes sont d'un noir brun;

nuancé de pourpre. Tout le dessous du corps, depuis la poitrine jusqu'au bas du ventre, est d'un beau vert soyeux de malachite polie. On voit sortir des flancs, à travers cette belle couleur, des reflets hyacinthe, parceque les plumes de cette partie portent aussi une bande de cette dernière couleur entre leur partie verte et leur duvet. Les ailes sont noires dans toutes leurs parties cachées, et dans celles visibles elles sont lustrées et changeantes en pourpre ou en vert sablé, suivant le jour sous lequel l'oiseau se trouve placé. Les couvertures du dessus de la queue sont violâtres. La queue est composée de douze plumes, étagées de manière que la plus courte latérale de chaque côté est du quart de la longueur des plus longues : celles-ci, fort larges, sont en dessus, exposées au jour, d'un violet magnifique, que l'on voit aussi se jouer sur les bords extérieurs de toutes les latérales; et, ce qu'il y a de particulier, c'est qu'à certain jour toute cette queue paraît, en dessus et en dessous, coupée par des lignes transversales qui disparaissent dans toute autre position. Le revers des ailes et celui de la queue sont d'un noir brun glacé; enfin le bec et les pieds sont noirs.

## LE PIED DE LA LETTRE.

Un jour le comte de Lubersac, lieutenant-général des armées du roi, créateur de l'école militaire des chevau-légers, passait ses élèves en revue pour l'équitation : « Monsieur, dit-il à M. de Rochegude, vos bottes ne sont pas uniformes; que diriez-vous si je vous envoyais en prison? — Mon général, je dirais que vous m'y envoyez à propos de bottes. » Le général sourit en se retournant, et continua son inspection.

M. de Lubersac, qui était un des plus grands écuyers de France, se plaisait à présider à l'exercice du manège. On sait que les élèves sont à cheval en rang, que trois ou quatre seulement marchent à-la-fois, qu'après les évolutions ils sont remplacés par un égal nombre, et ainsi successivement. M. de Rochegude était dans le rang, attendant son tour, et s'amusait, une gaule à la main, à frapper les chevaux de ses camarades, et à les faire piaffer. M. de Lubersac jette un coup-d'œil, l'aperçoit, et dit : « Monsieur de Rochegude, descendez de cheval. » C'était une légère punition qui consistait à être en avant du rang, à tenir son cheval par la bride, et à être ainsi privé de l'exercice. L'instant après, les quatre qui marchaient étant rentrés en ligne, M. de Lubersac dit : « Marchez quatre. » M. de Rochegude, se trouvant au nombre des commandés, suit les trois premiers, tenant son cheval en main. « Au trot, » dit le général, pensant à tout autre chose qu'à ce qui se faisait sous ses yeux, et M. de Rochegude trotte... « Au galop... » et il galope. Les éclats de rire des jeunes gens tirent alors M. de Lubersac de la distraction où il était plongé, et qui ne lui avait pas permis jusque là d'apercevoir ce qui se passait. « Halte! cria-t-il. Monsieur de Rochegude, qu'est-ce que c'est que cette plaisanterie? — Mon général, je ne plaisante point : vous avez dit de marcher quatre, j'étais le quatrième, et j'ai marché; vous avez dit de trotter, j'ai trotté; vous avez dit de galoper, et je galopais. — Monsieur, je n'aime pas qu'on prenne ce que je dis au pied de la lettre... Rendez votre cheval. (Un palefrenier vient le prendre.) Allez-vous-en en prison. » M. de Rochegude, les yeux baissés, va tout doucement jusqu'à la porte du manège, et là, se retournant : « Mon général, prendrai-je au pied de la lettre ce que vous venez de me dire? — Non, monsieur, répondit M. de Lubersac en éclatant de rire; remontez à cheval.

## ANTIQUITÉS DE PARIS.

### LE CIMETIÈRE DES SAINTS-INNOCENTS.

Autrefois, par un usage que l'esprit philosophique n'avait pas créé, les cimetières et les marchés se touchaient, comme pour montrer que la vie est toujours voisine de la mort; souvent même le marché s'emparait, à jours fixes, du cimetière, et pour un temps les fosses disparaissaient sous les pieds des vendeurs que Jésus-Christ chassa du temple : il en est encore ainsi dans quelques provinces de France, et en Suisse où le cimetière est ordinairement le théâtre des joies, des promenades et des ébats du dimanche : c'est là, parmi les herbes hautes et touffues, vis-à-vis d'un pot de bière et d'un jeu de boule, que se traitent et se concluent les affaires d'intérêt, de plaisir et de famille; car un écho funèbre ne répète jamais ces paroles solennelles : Souviens-toi, homme, que tu es poussière et que tu retourneras en poussière!

Un cimetière, il est vrai, ne ressemblait guère autrefois à ces *champs du repos* qui datent de la révolution, et qui ont effacé le caractère lugubre de la tombe : nos ancêtres ne connaissaient pas les raffinements du Père-Lachaise, où la mort s'embaume de fleurs et s'égaie d'ombrages pleins de chants d'oiseaux. Jusqu'à la fin du dix-huitième siècle, la mort nue et hideuse résidait au milieu des villes et empoisonnait l'air des vivants; lorsque le rang et la fortune n'ouvraient pas aux trépassés les caveaux d'une église pour y dormir dans les ténèbres, sous le poids fastueux d'un mausolée, ils avaient six pieds de terre formée de corruption humaine, dans le quartier des Halles, au cimetière des Saints-Innocents, gouffre insatiable qui, depuis huit cents ans, dévorait des corps, et qui avait englouti plusieurs milliers d'hommes : aujourd'hui le marché a envahi le cimetière.

Ce cimetière, le plus considérable de tous ceux que Paris enfermait alors dans son enceinte de murailles, a son emplacement marqué entre les rues Saint-Denis, aux Fers, de la Lingerie et de la Ferronnerie : il faut diminuer cet espace déja si resserré, en se représentant l'église des Saints-Innocents qui occupait l'angle des rues Saint-Denis et aux Fers, et les charniers, espèces de galeries basses, qui régnaient autour du terrain réservé pour les sépultures.

C'était primitivement un marécage que la culture changea en prés, à l'époque où Lutèce était toute comprise dans l'île de la Cité; dès que les habitants se groupèrent dans un faubourg sur la rive droite de la Seine, ces prés ne tardèrent pas à se partager en marché et en cimetière, ces deux nécessités d'une ville; mais ils gardèrent le nom de *Champeaux*. Dès longtemps le voisinage de quelques oratoires sur la route de Saint-Denis avait attiré des sépultures sous les auspices de Sainte-Opportune, et le cimetière qui fut fondé en même temps que l'église de cette sainte, pendant plusieurs siècles, s'agrandissait à proportion des accroissements de Paris. Le sol se peuplait dessus et dessous.

Mais à combien de profanations était exposé l'asile des morts, lorsque Philippe-Auguste, par un sentiment de respect tout chrétien, le fit enclore de murs élevés et fermer de portes solides! Les animaux immondes y fouillaient la terre en liberté, les brebis et les chevaux y trouvaient un pâturage; le jour c'était un lieu de débauche, la nuit un repaire de voleurs et

d'assassins. Il paraît que vers cette époque un grand crime fut commis, peut-être dans le cimetière même : des juifs crucifièrent un enfant, en commémoration du supplice de Jésus-Christ. Cet enfant, nommé Richard, fut mis au nombre des saints; et la chapelle du cimetière, dédiée d'abord sous son invocation, réunit bientôt à ce premier patron les Saints-Innocents qui ont laissé leur nom à un marché et à une fontaine.

Deux siècles plus tard, le cimetière étant rempli, on exhuma les ossements que le temps n'avait pas mis en poudre, et ces ossements demeurèrent entassés en plein air, jusqu'à ce que quelque personnage riche et pieux eût l'idée de donner un gîte plus honorable à ces débris qui pourrissaient pêle-mêle avec des cadavres de chiens : ce fut peut-être le charitable Nicolas Flamel qui commença la construction des charniers *pour héberger les pauvres trépassés,* comme le disait une inscription; et son exemple fut imité à l'envi par tout ce qui voulait faire preuve de dévotion. Le maréchal de Boucicaut, ce vaillant chevalier et habile ambassadeur du règne de Charles VI, ne dédaignait pas de s'associer à des marchands et à des bourgeois, pour l'œuvre des charniers qui remplacèrent rapidement l'enceinte de Philippe-Auguste.

Ces charniers formaient une galerie ouverte seulement sur le cimetière, avec environ vingt-cinq arcades dans sa longueur et quinze dans sa largeur; au-dessus de ces arcades s'étendaient de vastes greniers ou *galetas,* dont le toit avait aussi son inclinaison et ses lucarnes du côté du cimetière; dans ces galetas étaient rangés, à-peu-près comme dans nos catacombes, les os que l'on retirait de la terre : le caprice des fossoyeurs les disposait avec une symétrie et un ordre bizarres qui excitaient tour-à-tour le rire et l'horreur : on oubliait que ces fragments de squelette avaient eu le mouvement, la pensée et la parole! Au-dessous, le long des charniers, les tombeaux se pressaient de toutes parts, suspendus à la voûte, attachés aux parois, scellés dans le pavé; et de toutes parts aussi, des épitaphes, des sculptures, des peintures, enfin des efforts de l'homme qui cherche à se survivre dans la pierre et le marbre.

Mais les morts ne jouirent pas long-temps seuls de leur propriété : les artistes décorateurs s'y glissèrent les premiers, sous prétexte d'être plus à portée de satisfaire les regrets des parents et amis; aux *ornemanistes* et *imagiers* se joignirent les écrivains dont le ministère pouvait n'être pas inutile en affaire d'épitaphe et de testament; mais les écrivains furent suivis des *bimbelotiers* ou fabricants de jouets d'enfants, des *dorelotières* ou faiseuses de rubans, enfin des marchandes de modes. Il y a soixante ans, ces charniers présentaient encore ce spectacle scandaleux : chaque tombe était occupée par une boutique, chaque épitaphe cachée sous un étal : il fallut la construction du Palais-Royal pour ôter la vogue au commerce de ces charniers qui étaient plus achalandés que les galeries du Palais-de-Justice.

Quant au cimetière, on y enterrait toujours; et chaque fois qu'il était plein, on le vidait dans les galetas qui ployaient sous les dépouilles de cinquante générations. Ce cimetière avait reçu jusqu'à vingt mille cadavres pendant huit jours de peste, comme il arriva en l'année 1435; mais sa terre noire et grasse possédait, dit-on, une qualité particulière pour consumer les corps en moins d'une semaine. L'aspect de ce lieu était horrible, sans consolation et sans mélancolie : cette terre sans cesse remuée pour les morts, sans cesse foulée par les passants, ne reposait les yeux par aucune verdure, mais les attristait par la vue de quelques monuments privilégiés, entre autres le tombeau prétendu de saint Richard et la Tour de Notre-Dame-des-Bois, sorte d'obélisque dont l'usage et l'origine étaient également inconnus; rien de ce silence imposant qui doit accompagner la mort; rien qui pût inspirer les idées d'une autre vie : on n'entendait là que les cris des boutiquiers, les rumeurs des halles et les aboiements des chiens; on ne voyait là que des pauvres, des écoliers et des porte-faix : le soir d'un enterrement, on n'eût pas retrouvé la fosse, tant les pas étaient prompts à la fouler (1)!

Depuis des années, ce foyer d'infection permanent au centre d'un quartier populeux avait ému les chefs de la salubrité publique; mais la routine reculait de jour en jour une réforme qui blessait quelques intérêts particuliers : plusieurs fois les hommes de l'art avaient déclaré que les maladies et la mortalité s'augmentaient des miasmes putrides que ce cimetière dégageait dans l'atmosphère de Paris. Qui sait jusqu'où l'incurie civile eût négligé ces sages admonitions, lorsqu'un accident força l'autorité de céder enfin aux remontrances de la philanthropie : la pression des cadavres accumulés dans les fosses était telle, que plusieurs caves des maisons voisines s'écroulèrent, et il fut constaté que la décomposition des corps ne se faisait plus dans cet enclos saturé de pourriture : alors le cimetière fut fermé avec défense de continuer les inhumations, et au bout du temps nécessaire pour cette métamorphose on transporta dans le fond des carrières cette terre qui avait été cadavre, on démolit les charniers, on nivela le sol, on le pava, et on y ouvrit un marché orné d'une ancienne fontaine due au ciseau du célèbre Jean Goujon.

Il ne reste plus rien du cimetière aujourd'hui; mais on ne peut s'empêcher, en traversant ce marché sale et bruyant, de songer que la moitié des habitants de Paris, pendant huit siècles, a disparu à cette même place, et que sous ces échoppes où abondent les denrées utiles à la vie, on trouverait encore des ossements et une odeur de sépulcre.

Une jeune Antiquaire.

---

## LA LAMPE DE SAINT-JUST.

Il n'y a pas un siècle que dans l'église de Saint-Just de Narbonne, au milieu de la chapelle qui se trouve à droite du tombeau de Philippe-le-Hardi, brûlait nuit et jour une magnifique lampe d'argent. Cette lampe était constamment alimentée d'huile odorante, et qui devait être de pure olive. Le soin de cette lampe n'était pas confié aux mains grossières des bedeaux et de leurs valets : un jeune abbé était ordinairement commis au soin de sa propreté et de son éclat. Cette lampe magnifique fut volée vers l'an 1734, et fut remplacée par un cierge qu'on devait également entretenir allumé sans interruption; mais le cierge n'excita plus l'adoration des fidèles comme faisait la lampe précieuse, et il disparut complètement vers l'an 1750. Il existe cependant encore quelques vieillards qui se rappellent l'avoir vu, et qui m'en ont parlé. Voici ce que j'ai pu découvrir de plus certain sur l'origine et la fondation de cette lampe.

Le 12 février 1347, vers minuit, un jeune chevalier de dix-neuf ans à peine, suivi de quatre glaives

---

(1) J'ai tiré d'un ouvrage du bibliophile Jacob ces détails curieux, qu'on ne trouve pas ailleurs.

ou hommes d'armes à cheval, s'arrêta devant la porte de Lubiano Marrechi, Italien-Lombard, commerçant établi dans la ville de Narbonne. Comme la porte ne s'ouvrit pas dès le premier appel, les hommes d'armes se mirent en devoir de la briser; mais aussitôt la clef tourna dans la serrure, et le chevalier et ses hommes entrèrent dans une salle pauvrement éclairée. Celui qui leur avait ouvert était un petit vieillard d'un aspect assez commun, ayant, comme tous ceux de sa profession, l'œil alerte et inquiet. Il semblait vouloir regarder à-la-fois tous les visages et toutes les mains pour pénétrer les uns et surveiller les autres. Au moment où les glaives entrèrent par la porte de la rue, une jeune fille à demi vêtue s'élança de la porte opposée; et courant vers le chevalier, elle se jeta à son cou avec un cri de joie, et en disant :

— C'est donc toi, mon Joez! ah! je t'attendais, et j'ai reconnu de loin le pas de ton cheval et celui de tes mules.

Elle avait à peine dit ces mots qu'elle se recula avec effroi, car l'acier poli de la cuirasse du chevalier avait glacé sa jeune et tiède poitrine et meurtri sa peau blanche et délicate. Elle considéra l'étranger et se laissa tomber sur un siége étroit de cuir noir, en disant avec stupéfaction :

— Ah! ce n'est pas Joez!

— Non, répondit le chevalier, je ne suis pas Joëz de Cordoue, le beau marchand de laines pourpres, et je n'apporte pas de magnifiques présents à ma fiancée Diana Marrechi. Je suis Jean de Lille-Jourdain, et je viens exécuter les ordres du roi de France.

— C'est bien! reprit le vieux marchand; rentrez dans votre chambre, Diana : je suffirai, je pense, à faire les honneurs de notre maison au sire de Lille-Jourdain

— C'est inutile, reprit celui-ci, car à partir de ce moment ni toi ni aucun des tiens n'avez plus ni chambre ni maison. Toutes vos personnes sont saisies et tous vos biens confisqués.

— Tu délires, s'écria Marrechi en portant sa lampe au visage de Jean, ou plutôt tu n'es qu'un enfant qui joues à un mauvais jeu. Prends garde, nous sommes sous la protection des consuls de la ville, et leurs sergents d'armes ont puni plus d'un chevalier banneret d'avoir méconnu leur sceau. Le voici au pied de la permission qui, moyennant dix écus d'or, m'est concédée de vendre et d'acheter toutes sortes d'objets à mon plaisir. Retire-toi donc, si tu ne veux que j'appelle les bourgeois et te fasse un mauvais parti.

— Sus, mes fils, dit le jeune homme à ses soldats; faites comprendre à ce Lombard qu'il plaît au roi Philippe de s'emparer de tous ses biens pour s'indemniser des aides que lui ont refusées les états de la Languedoc.

Les soldats obéirent, et garrottèrent le vieillard. Il ne pouvait s'imaginer que ce qui se passait fût une réalité, tant le secret de cette mesure avait été gardé, et tant elle arrivait foudroyante et imprévue. Diana, aussi immobile que son père, le corps à peine couvert d'une légère toile de lin, ne sentait ni le vent piquant qui collait son vêtement sur ses formes pures et sveltes, ni le froid des dalles qui glaçait ses pieds; elle ne pensait pas qu'elle était exposée presque nue aux regards d'un étranger; elle regardait Jean d'un œil fixe et presque insensé, et pendant ce temps son père s'écriait, avec désespoir :

— Ah! miséricorde divine, qu'allons-nous devenir?

— Le voici, répondit le chevalier; toi, comme chef de la famille, tu seras enfermé, avec tous les Lombards du pays, dans un cachot bien obscur, où tu pourriras jusqu'à ce qu'il plaise à monseigneur le roi de t'en faire sortir.

— Et ma maison! dit le vieillard, que deviendra ma maison? mes trésors, mes marchandises, privés de mes soins, que deviendront-ils?

— Ta maison! repartit le chevalier, nous allons en prendre les clefs; nous la fermerons, et je te réponds que les commissaires du roi ne laisseront rien perdre de ce qui s'y trouve.

— Juste ciel! s'écria le vieillard, pour qui les malheurs se succédaient si rapidement qu'il n'avait pas le temps d'en mesurer l'horreur, et ma fille, mon enfant?

— Ta fille sera chassée de la ville avec les autres.

— Chassée! répéta le vieillard en se tordant dans ses liens.

— Chassée à l'instant même, reprit Jean sans s'émouvoir.

Diana, arrachée à son immobilité par cette terrible parole, se leva soudainement; et prenant le chevalier par le bras avec un mouvement convulsif, en le regardant en face, elle lui dit :

— Et où veux-tu donc que Joëz me trouve, si tu me chasses d'ici?

Jean de Lille-Jourdain ne put s'empêcher de regarder Diana avec une sorte d'intérêt. En effet, elle était belle de toute la beauté du sang italien; ses cheveux noirs ruisselaient sur ses épaules; sa poitrine haletait; ses yeux respiraient une superbe résolution.

— Ma foi, Joëz la trouvera où il pourra, dit un des hommes d'armes; mais n'oubliez pas, sire Jean, que nous avons treize expéditions pareilles à celle-ci à faire pour cette nuit, et que nous n'en finirons pas si nous nous arrêtons aux larmes de tous les Lombards que nous avons à chasser.

— Tu as raison, dit le chevalier pensif; allons, jeune fille, apprêtez-vous; on va vous conduire à la porte de la ville.

— Par la nuit et le froid, dit Lubiano, c'est tuer cette enfant; miséricorde pour elle! miséricorde, monseigneur! ne la chassez pas de la ville!

— Oh! ne me chasse pas! s'écria Diana à genoux; laisse-moi cette nuit dans Narbonne : je la passerai sur la pierre de notre seuil, muette et couchée comme une morte : je ne dirai rien. Sur le salut de mon ame, j'attendrai Joëz, voilà tout; je l'attendrai toute la nuit; et s'il n'est pas venu au jour, comme je serai sans doute tout-à-fait morte de douleur et de froid, l'on ne pourra vous accuser, en voyant mon cadavre, de ne pas avoir rempli votre devoir et d'avoir eu pitié de moi.

Jean était près de s'attendrir. Tout-à-coup un bruit de chevaux se fit entendre. Diana s'élança vers la porte, mais la lueur des torches la fit rentrer; et la voix insolente du Gallois de la Baume jeta de la rue ces paroles au jeune chevalier:

(*La suite à un prochain numéro.*)

A. P. BARBIEUX.

PARIS. — JULES DIDOT AINÉ, BOULEVART D'ENFER, N° 4.
Imprimé par W Clowes, Duke-Street, Londres, pour Henry-Hooper, 13, Pall mall East.

# LE CAMÉLÉON,

N° 13. JOURNAL NON POLITIQUE. 6 Septembre 1834.

Prix: 4 sous. PARAISSANT TOUS LES SAMEDIS. Price 2 d.

## LA LAMPE DE SAINT-JUST.

(Suite et fin.)

— Ah! l'on voit bien que nous sommes au quartier du sire de Lille-Jourdain. Rien ne le presse d'obéir, et il suit l'exemple de son père dans l'exécution des ordres du roi. Que Dieu prenne les traîtres en pitié!

Et il repartit au trot de ses chevaux.

Jean comprit que le Gallois de la Baume, qui avait dénoncé son père pour lui ravir sa lieutenance-générale du comté de Narbonne, ne manquerait pas d'ajouter cette accusation à toutes celles qu'il avait inventées. Il détourna donc ses regards de la jeune fille, et cria à ses hommes d'armes d'en finir. Diana, s'attachant à lui, poussait de vifs sanglots, et lui demandait à genoux de la tuer et de ne pas la chasser ainsi; mais il la repoussa rudement. Elle tomba presque évanouie sur le sol. Les soldats l'emportèrent hors de la maison, ainsi que le vieux Lubiano.

— Adieu! ma fille! adieu, criait le vieillard; devais-tu mourir avant moi!

A ce mot la jeune fille se releva, et mesurant Jean d'un œil de mépris, répondit à son père d'un ton calme et assuré:

— Mon père, je ne veux plus mourir!

Jean ne comprit pas le sens de ces paroles, et le vieux marchand n'y vit qu'une vaine menace. On les sépara.

A quinze mois de ce jour, Jean de Lille-Jourdain était assis sur un coussin aux pieds de la belle Rasselinde de la Baume. Elle écoutait avec amour les récits qu'il lui faisait de ses premières courses aventureuses, et la mère de Jean, la superbe Isabelle de Levis, les considérait tous deux en souriant. C'était un groupe charmant que cette jeune fille blonde et frêle couchée dans un large fauteuil d'ébène où sa robe blanche et souple la dessinait mollement, et ce beau jeune homme, presque à genoux devant elle, comme devant une sainte image; elle les yeux inclinés sur lui, lui les yeux levés sur elle : Rasselinde, souriant et heureuse d'être aimée, l'écoutant parce qu'il parlait, et non pour ce qu'il disait, l'écoutant pour sa voix et non pour ses paroles; Jean, heureux de la voir, et dont le regard pensait plus loin qu'à l'heure présente, car le lendemain il devait se marier, et à côté d'eux, comme un ange gardien, la dame de Lille-Jourdain se contemplant dans son ouvrage, car c'était elle dont les soins finissaient par cette union les vieilles querelles des sires de Lille-Jourdain et des seigneurs de la Baume.

Le jour commençait à baisser. C'est l'heure où les fleurs donnent tous leurs parfums, où les fades chaleurs du printemps vibrent à l'horizon en larges et pâles éclairs; c'est le temps où la nature est si abondante en enivrements, qu'on se plaît au repos et au silence, de crainte de la troubler: aussi Jean et Rasselinde étaient-ils devenus silencieux. Jean la tête appuyée sur les genoux de Rasselinde; tous deux ivres de la même ame, ainsi que du même air et de la même lumière; tous deux oublieux de toute autre vie que de la leur, ne pensant même plus aux dévorantes dévastations de la peste qui depuis quelques mois abattait comme un ardent faucheur les tremblantes populations de la Langue-d'Oc. C'était un de ces moments ineffables qui font de la plus folle et de la plus pauvre jeunesse un meilleur temps que de la vieillesse la plus riche et la plus prudente.

A ce moment la porte de la salle gothique s'ouvrit, et une femme voilée s'y présenta. Jean se leva vivement; et, désagréablement interrompu dans ses longues pensées, il demanda rudement à cette inconnue ce qu'elle voulait.

— Jean de Lille-Jourdain, lui dit-elle presque solennellement, cette belle enfant n'est-elle pas Rasselinde, ta fiancée?

A cette voix, la jeune fille tressaillit, et d'un œil inquiet parcourut le visage troublé de Jean. Prévoyant quelque triste confidence d'un amour délaissé, elle se prit de peur pour son bonheur, et des larmes lui vinrent aux yeux. Jean répondit brièvement:

— Oui, elle est ma fiancée!

— Bien! dit la femme voilée avec quelque chose d'un vœu satisfait. Et aussitôt elle retourna vers la porte, et l'ayant fermée soigneusement, revint se placer devant Rasselinde. Elle parut la considérer attentivement à travers son voile; puis laissant tomber ses paroles une à une, comme si elle réfléchissait tout haut.

— Oh! certes, dit-elle, elle est belle, plus belle que je n'avais espéré.

— Que vous importe? s'écria l'impatient jeune homme.

— Ce qu'il m'importe? reprit l'inconnue avec un léger tressaillement, c'est que je suis assurée, en la voyant si belle, que l'amour qu'elle t'inspire n'est pas une de ces affections frivoles qui se brisent sans déchirements. Ce qu'il m'importe? continua cette femme en élevant la voix et en se tournant vers Jean, c'est que ce sera un effroyable supplice pour toi que la pensée de la quitter.

— La quitter! s'écria violemment le sire de Lille-Jourdain. Que nous veut cette femme, et qui l'a laissée entrer au château?

— Ce que je te veux? reprit-elle; je veux t'avertir d'un danger qui vous menace, toi et ta belle fiancée, d'un projet de vous séparer qui a été conçu par un implacable ennemi.

— Il n'est pas d'ennemis qui puissent m'atteindre ou que je craigne, répondit fièrement le chevalier, à l'abri de mes remparts et de mon épée; fût-ce le comte de Foix, fût-ce Armagnac, fût-ce le roi de France lui-même.

— Cet ennemi, reprit l'inconnue, n'est cependant qu'une pauvre femme, et malgré tes remparts et ton épée, elle tient en ses mains sa vengeance aussi inévitable, aussi sûre que celle de Dieu.

En disant ces mots, elle s'avança vers Rasselinde, et Jean de Lille-Jourdain se jeta entre elles la main

sur son poignard. Un effroi singulier se glissa dans son cœur; et bien qu'il ne parût pas raisonnable de craindre une femme seule et sans doute insensée, cependant un triste pressentiment l'agita, et sa voix tremblait lorsqu'il s'écria :

— Enfin, qui es-tu? que veux-tu?

— Qui je suis? répondit-elle gravement; je suis Diana Marrechi; ce que je veux? c'est ta vie!...

Rasselinde, à ces paroles, poussa un cri d'effroi, et Jean, tout-à-fait rassuré et honteux du mouvement de crainte qui l'avait agité, la mesura avec un sourire dédaigneux; mais elle, continuant, s'écria avec un amer enthousiasme :

— Oui, je suis Diana Marrechi, qui s'est traînée à tes genoux en te demandant de lui laisser attendre son fiancé, nue sous la pluie et le vent, nue sur une pierre; je suis Diana Marrechi, que tu as repoussée du pied.

— Assez, assez! reprit le sire de Lille-Jourdain; sortez, ou je vais vous faire jeter hors de ce château par mes valets.

— Ils n'oseraient, répondit amèrement Diana.

— C'est donc moi qui le ferai, s'écria le chevalier; et aussitôt il s'avança vers Diana, et la saisissant par le bras, il voulut l'entraîner hors de la salle; mais elle, à son tour, prenant la main de Jean, la serra avec une rage convulsive, et la froissant entre les siennes sembla s'attacher à lui. Cependant Jean était près de la faire sortir, lorsqu'elle s'arrêta soudainement.

— Eh bien! je sortirai, dit-elle; je sortirai! mais accorde-moi une grace; laisse-moi revoir ta fiancée : pour tout le mal que tu m'as fait, cette dernière faveur! Oh! tu peux tenir ma main, je te jure sur mon ame que je ne t'approcherai pas; seulement que je la voie une dernière fois.

Aussitôt Diana et Jean s'avancèrent vers Rasselinde qui s'était réfugiée, tremblante, dans les bras de la dame de Lille-Jourdain. La jeune fille considérait Diana avec une effroi insurmontable; Jean lui-même, tout en la retenant violemment par la main, lui obéissait par une sorte de repentir vague. A ce moment, et lorsqu'un silence profond s'était établi entre toutes ces personnes, Diana, arrivée en face de Rasselinde, leva son voile, et poussant Jean vers la jeune fille, elle lui cria :

— Rasselinde de la Baume, voici Jean de Lille-Jourdain, votre fiancé, que vous présente Diana Marrechi!

A ces paroles, à ce mouvement, la foudre sembla avoir éclaté sur la tête de ces infortunés, Jean quitta convulsivement la main qu'il tenait, Rasselinde tomba à genoux, la dame de Lille-Jourdain resta immobile, et Diana se prit à rire.

— Eh bien! sire de Lille-Jourdain, s'écria-t-elle, où sont tes remparts et ton épée, contre la vengeance d'une pauvre femme? Misérable, qui me regardes avec des yeux stupides! oui, c'est vrai, je suis pestiférée; et tu portes en toi les germes de ta mort. Oh! vois donc maintenant comme ta fiancée est belle! Non, Joëz n'était pas si beau, sur mon ame!

Rasselinde, égarée, voulut se jeter dans les bras de Jean, mais lui, l'évitant avec terreur, s'écria :

— Oh! ne m'approche pas!... je ne suis plus ton fiancé!.... Va-t'en! va-t'en!

— C'est mon fiancé, à moi! dit Diana en s'élançant vers lui; regarde, Rasselinde, comme je l'aime!

Et aussitôt, s'attachant à lui comme un serpent, elle l'enlaça de ses bras, couvrant son front et ses lèvres de baisers hideux, hurlant comme une hyène qui déchire sa proie; et pendant cette horrible lutte, ni la mère ni la maîtresse de Jean n'osèrent lui porter secours. Elles le voyaient se débattre sous ses affreux embrassements, et ne savaient que pleurer et crier. Des valets accoururent, qui, à l'aspect de Diana, restèrent immobiles sur les portes, n'osant pas approcher de leur misérable maître. Enfin Jean termina cet épouvantable combat d'un coup de poignard qu'il adressa droit au cœur de Diana.

Pendant la lutte, la dame de Lille-Jourdain avait fait vœu d'une lampe au bienheureux saint Just, si son fils échappait à ce danger. La donation de six pièces de vignes faite aux chanoines de l'église pour l'entretien de cette lampe rapporte en effet que Jean fut sauvé par l'intercession de ce saint; mais elle ajoute qu'il perdit l'usage de la main gauche que Diana lui avait mordue avec fureur. C'est sans doute cette circonstance qui valut à ce seigneur le nom de sire de la Main-Morte sous lequel il est plusieurs fois désigné dans le récit des guerres des peuples de la Langue-d'Oc contre les Anglais.

Frédéric Soulié.

---

# PHYSIOLOGIE.

## DE LA VOIX

### considérée comme langage affectif.

Peu d'animaux sont doués de la voix musicale, celle qui nous charme dans un assez grand nombre des légers habitants de l'air. Il en est au contraire beaucoup qui possèdent la faculté d'exprimer leurs sensations par le moyen de la voix : c'est ce qu'on appelle le langage affectif, et dont je vais vous entretenir aujourd'hui

Excusez-moi, mesdemoiselles, si je traite parfois des sujets aussi sérieux, et qui peuvent ne pas avoir, pour quelques unes d'entre vous, tout l'intérêt desirable; mais je me suis persuadé que vous aviez, pour la plupart, une raison anticipée, un desir d'instruction, qui rendront mes leçons fructueuses, lors même qu'elles seront au-dessus de votre âge.

Cette faculté accordée à beaucoup d'animaux de se communiquer ce qu'ils éprouvent; ce cri de la nature organisée et vivante, par lequel elle exprime le contentement que comporte l'aptitude particulière de l'individu, la douleur qu'il peut éprouver, la sollicitation des besoins qu'il a à satisfaire; un grand nombre d'autres nuances que lui inspirent l'intérêt de sa conservation et celui de la conservation de sa jeune famille; ce lien, qui fait de chaque espèce une société particulière, unie comme le sont les hommes qui parlent le même idiôme et qui ont des besoins semblables, existe chez nous comme dans tous les animaux auxquels la voix n'est pas refusée. Ce lien est inné comme l'instinct qui rapproche du sein de sa mère les lèvres de l'enfant qui vient à peine de commencer la vie; ou celui du petit poulet qui becquette les parcelles d'aliments que sa mère a pris soin de diviser, presque aussitôt qu'il a rompu sa fragile enveloppe. C'est par ce lien que bientôt la sollicitude de cette conductrice attentive les ralliera sous son aile, dès qu'elle sera alarmée par l'apparence du moindre danger, et qu'avec une inflexion différente, son gloussement les appellera au partage du produit de ses recherches continues. Les rugissements du lion, le hennissement du cheval, les diverses intonations du miaulement du chat, et même les nuances quelquefois si variées de la voix de presque tous les animaux qui

en sont doués, expriment toutes des sentiments ou des passions différentes. Voyez que de modifications nous présente la voix du chien, par exemple, et s'il ne nous parle pas, en quelque sorte, par ce moyen imparfait d'expression.

Le langage affectif est le seul que possède l'homme sans le secours de l'éducation sociale. Il y a plus, c'est que la découverte de l'Amérique a fait connaître de petites peuplades tout-à-fait sauvages qui n'en avaient point d'autre, et dont tout le vocabulaire consistait en des cris diversement modulés. L'idiome de quelques habitants du nord de l'autre hémisphère est encore très-borné; c'est que les langages ne se forment qu'avec les besoins successifs que les progrès de l'intelligence font éprouver, et que les hommes qui n'ont à manifester que des idées très simples n'ont besoin que de signes représentatifs fort peu nombreux.

Si, d'une part, les langues plus ou moins riches n'ont été que le résultat lentement obtenu du besoin de rendre des idées de plus en plus combinées, et si ces perfectionnements successifs les ont amenées jusqu'à un luxe d'expression qui, en multipliant les mots pour une seule signification, a fini par satisfaire aux plus grandes exigences des lois de la mesure et de l'harmonie; d'un autre côté, cette richesse du langage a été également une chance de progrès pour l'esprit humain.

Vous ne vous êtes probablement pas avisées, mesdemoiselles, de réfléchir sur cette haute faculté accordée à notre espèce, qui nous place si loin des différents êtres de la création : la pensée; cette sublime prérogative de l'homme, qui le fait juger, comparer, combiner à l'infini les impressions reçues par ses sens, et s'élever par des raisonnements profonds jusqu'à l'explication des phénomènes de la nature, des lois qui régissent la matière et l'univers; enfin jusqu'aux plus vastes productions du génie. Eh bien ! tous ces grands résultats ne sont dus qu'à l'existence du langage parlé ou conventionnel, c'est-à-dire à l'existence de signes qui représentent les objets et les rapports. Otez les expressions, et la faculté de penser n'existe plus; car, si c'est avec des mots que l'on transmet aux autres sa pensée, c'est aussi avec des mots que l'on pense. Ayez en ce moment une idée, et quelle qu'elle soit, vous verrez que ce sera une phrase mentale, et même que vous ne vous rendez compte des sensations instinctives, celles qui nous sont communes avec les autres animaux, qu'à l'aide des signes conventionnels qui les expriment.

Pour bien faire comprendre ces propositions, je vais vous prier de supposer avec moi l'existence d'un enfant qui n'aurait jamais entendu parler, et qui tout-à-coup serait placé parmi nous. D'après ce que je viens de dire, il ne pensera pas, mais il éprouvera, ainsi que les brutes, des besoins qu'il cherchera à satisfaire: la faim lui fera pousser des cris qu'il accompagnera de quelques mouvements de mâchoire que nous comprendrons sans doute; et quand nous aurons pourvu à son desir, il est probable qu'un cri différent nous apprendra qu'il y a chez lui satiété et peut-être reconnaissance. Il saura bien aussi nous faire comprendre la joie, la tristesse, la crainte, l'effroi, toujours à l'aide du langage affectif, c'est-à-dire par des intonations de voix diversement variées, parce que, pour cela, il n'aura pas besoin de penser ni de se rendre compte; il sent, et par cela seul il exprime; ou, pour mieux dire, la nature, son organisation, son instinct expriment ce que l'intérêt de sa conservation exige. Vous voyez par cette supposition quel est précisément l'état des brutes et ce qu'est le langage affectif. En réfléchissant, vous comprendrez que, même sans la parole, l'homme peut rendre tout ce qui se rapporte aux sensations animales; et si, avec la seule exclamation *Ah!* par exemple, modifiée de ton et d'inflexion, il est possible d'exprimer l'admiration, la douleur, le plaisir, la tristesse, la joie, la crainte, le dégoût, la surprise, et presque tous les sentiments de l'ame, vous sentez que tous les autres sons pouvant être plus ou moins variés de la même manière, ils deviennent une source abondante de significations rendues encore plus nombreuses et plus significatives par le concours de l'expression du visage et des gestes, dont nous parlerons séparément. Aujourd'hui je vais terminer, en vous citant un passage de Quintilien qui a rapport à notre sujet, en vous faisant toutefois observer que son idée est trop restreinte, car il dit que notre intellectualité serait faible sans la faculté d'exprimer nos pensées, et vous venez de voir que la privation d'un langage conventionnel ne permet pas de penser.

« Si le Créateur nous a distingués du reste des « animaux, c'est sur-tout par le don de la parole. Ils « nous surpassent en force, en patience, en grandeur « du corps, en durée, en vitesse, en mille autres « avantages, et sur-tout en celui de se passer mieux « que nous de secours étrangers. Guidés seulement « par la nature, ils apprennent bientôt et d'eux-« mêmes à marcher, à se nourrir, à nager; ils por-« tent avec eux de quoi se défendre contre le froid; ils « ont des armes naturelles; ils trouvent leur nourri-« ture sous leurs pieds; et, pour toutes ces choses, que « n'en coûte-t-il pas aux hommes? la raison est notre « partage et semble nous associer aux immortels; « mais combien elle serait faible sans la faculté d'expri-« mer nos pensées par la parole, qui en est l'inter-« prête fidèle! C'est là ce qui manque aux animaux « bien plus que l'intelligence, dont on ne saurait dire « qu'ils soient absolument dépourvus....»

P. Ollion.

---

# FAITS CURIEUX.

### AGONIE ET RÉSURRECTION D'UN MINEUR.

Le vendredi 18 juillet, à huit heures du matin, deux ouvriers mineurs, Pierre Menoret, âgé de quarante ans, père de cinq enfants, et Michel Fourmi, âgé de quarante-trois ans, père de onze enfants, descendirent dans le puits de la Peignerie, aux mines de Montrelais, pour en continuer le foncement à une profondeur de 462 pieds.

Un quart-d'heure après, les chevaux étaient arrêtés par un obstacle qu'ils ne pouvaient vaincre; et Jean-Baptiste Robert, qui courut à l'orifice du puits, s'aperçut que la corde de la sonnette était engagée; il descendit aussitôt par les échelles; à 330 pieds, impatient d'arriver plus vite au secours de ses camarades, il saisit le câble et se laissa glisser jusqu'à 402 pieds environ, où il fut arrêté par les terres qui s'étaient éboulées dans le puits; il appela plusieurs fois, mais en vain, personne ne répondit.

Il remonta alors à 330 pieds, pour prendre les cheminées qui conduisent aux niveaux inférieurs de la mine, et tâcher d'arriver par-là au fond du puits.

Pendant ce temps, Jean Soyer, Joseph Doriau, Florenceau, Mercier, Charles Bessau, étaient également descendus à 438 pieds, niveau inférieur de la mine : ils trouvèrent la galerie bouchée par l'éboule

ment; ils remonterent à 414 pieds, et là ils appelèrent plusieurs fois et long-temps, mais toujours en vain.

Cinquante pieds de décombres les séparaient de leurs camarades; le puits n'avait, dans sa partie inférieure, aucune communication avec la mine; et pour le restaurer en entier, il ne fallait pas moins de trois mois d'un travail continu.

Les ouvriers remontèrent tristes et découragés. Le samedi matin, à quatre heures, on commença les réparations; le travail interrompu le dimanche à quatre heures, fut repris le lundi à la même heure. Mais à huit heures un nouvel éboulement ayant eu lieu dans la partie supérieure du puits, les ouvriers déclarèrent que rien au monde ne pourrait les déterminer à y rentrer.

Le directeur, retenu au lit par une maladie grave, n'avait pu diriger les ouvriers; le lundi il se rendit sur la mine, et quoiqu'affaibli par une abondante saignée, il descendit dans le puits, et en examina avec soin toutes les parties. Ayant reconnu qu'il y avait de grandes réparations à faire, il donna avis de l'accident à l'un des administrateurs et à l'ingénieur des mines du département : il desirait conférer avec eux sur ce qu'il y avait à faire, non pour sauver les ouvriers, cela était impossible, mais pour conserver un puits qui est nécessaire à l'exploitation.

Le mardi 22 juillet, sur les sept heures du soir, quatre jours et demi après l'événement, on vit sortir du puits de la Taupe Pierre Menoret, l'un des ouvriers ensevelis le vendredi sous cinquante pieds de décombres.

C'est lui que nous allons laisser raconter ce qui lui est arrivé pendant ce long espace de temps.

« A peine descendu au fond du puits, dit-il, je tirai une latte qui me gênait; elle fit tomber une grosse pierre qui cassa un des courts-bois de l'ouest. Nous entendîmes aussitôt, mon camarade et moi, un craquemant terrible; nous nous jetâmes sur le côté de l'est, et en moins d'une seconde les terres éboulées avaient comblé le puits.

« Michel Fourmi fut renversé, une jambe prise sous la tonne, pendant que je me trouvais accroupi sous quelques bois qui soutenaient les terres au-dessus de ma tête.

« Nous commençâmes par gémir, puis nous cherchâmes à dégager Fourmi; mais ce fut en vain : la tonne pressait sa jambe avec trop de force. Couché, il pouvait à peine se servir de ses mains, et moi-même je pouvais à peine remuer sous les bois qui m'avaient garanti.

« Nous entendîmes travailler, crier au-dessus de nos têtes; nous répondîmes plusieurs fois et de toutes nos forces; on coupa le câble, on s'éloigna, et nous perdîmes tout espoir d'être sauvés.

« Fourmi, qui était presque couché, sentait l'eau lui monter jusqu'à la bouche; il poussa quelques plaintes, quelques gémissements; il fallait absolument, disait-il, qu'il parlât à sa femme, qu'il l'entretînt de ses affaires. Et toi, me dit-il, tu ne me survivras pas long-temps; l'eau me gagne, elle t'atteindra bientôt. Mais toi, au moins, tu n'as pas porté ta montre, ta femme l'aura; tandis que moi, j'ai la mienne; je ne puis la donner à ma femme ou à mes enfants.

« L'eau le gagnait; il dit une prière, poussa quelques plaintes, et fit son acte de contrition, que je répétai pour lui aussitôt que je ne l'entendis plus. Pour moi, l'eau ne m'avait encore atteint que jusqu'aux jambes : tantôt je gémissais, tantôt je me recommandais à Dieu; puis je réunissais mes forces pour casser les bois qui me pressaient, et de temps à autre je buvais de cette eau croupie, que je puisais près de la tête de mon camarade.

« L'eau montait cependant; je la sentais sur ma poitrine, je pense que j'étais au fond du puits depuis trois jours. Je me souvins d'avoir une vrille dans ma poche, et je me mis à faire des trous dans les bois au-dessus de ma tête; quand j'étais lassé de tourner d'une main, je tournais de l'autre; puis je me reposais pour gémir et prier, et recommencer de nouveau.

« J'ai fait bien des trous, pendant bien long-temps, peut-être pendant un jour entier; mais enfin je parvins à briser ces bois; puis en arrachant quelques lattes, je passai entre les terres et le boisage du puits du côté de l'est. Je m'arrêtais à chaque cadre, arrachant quelques lattes, faisant ma prière, et m'efforçant de passer dans le trou que j'avais fait. Je me faisais si mince qu'on ne pourrait concevoir par où j'ai passé.

« Au niveau de 438 pieds, je trouvai la galerie bouchée. Avec mes mains, je grattai plus de deux cents hectolitres de terre, et je parvins enfin à la cheminée (descendrie); mais il n'y avait point d'échelle; il fallut escalader le long du boisage 108 pieds pour aller prendre une autre cheminée.

« Dans ce trajet, je mangeai deux chandelles, et je me rendis au coupement qui conduit au puits de la Taupe. Là, je n'étais plus qu'à 226 pieds du jour; mais mes forces étaient épuisées, et je m'endormis.

« A mon réveil pourtant, je me rappelai où j'étais, tout ce qui m'était arrivé, et je me rendis aux échelles du puits de la Taupe. Près du jour, je fus obligé de me reposer encore, parce que la lumière du jour me faisait mal : enfin je parvins à sortir de la mine. »

C'est en sortant du puits que Pierre Menoret raconta ainsi toutes ses aventures à ses camarades; il ne ressentait aucune douleur, aucune fatigue : ce ne fut qu'avec peine qu'on le décida à se mettre au lit. La première nuit, il dormit mal; la seconde a été meilleure, et l'on espère que des soins assidus pourront le conserver long-temps encore à sa femme et à ses enfants, qui plusieurs jours ont pleuré sa mort.

Fourmi a laissé une veuve chargée d'élever onze enfants; il n'a pas même pu leur léguer sa montre, son seul héritage peut-être

---

## LE RENARD.

RENARD COMMUN. — RENARD DU PÔLE ARCTIQUE.

Si le renard n'est ni aussi grand ni aussi fort que le loup, il est du moins plus élégant de formes et plus rusé dans ses habitudes. Le choix du lieu de son domicile, l'art de faire ce manoir, de le rendre commode, d'en dérober l'entrée, sont même autant d'indices d'un sentiment supérieur. Le renard en est doué, et tourne tout à son profit; il se loge au bord des bois, à portée des hameaux; il écoute le coq et le cri des volailles; il les savoure de loin : il prend habilement son temps, cache son dessein et sa marche, se glisse, se traîne, arrive, et fait rarement des tentatives inutiles.

Mais il ne se borne point à exercer dans les basses-cours sa rapace industrie; il visite fort exactement les lacets et les gluaux, emporte successivement les oiseaux pris aux piéges et les cache tous dans des endroits différents. De plus il chasse en plaine les jeunes levrauts ou les lièvres blessés, il saisit dans leurs nids les perdrix et les cailles, il déterre les lapereaux dans les garennes, et, en cas de disette, il mange tout, mulots,

lézards, serpents, crapauds, poissons, écrevisses, jusqu'aux hannetons et aux sauterelles.

Si le rusé compère aperçoit une loutre qui se jette à l'eau pour pêcher, il s'embusque avec précaution, il se cache derrière quelque grosse pierre, et, lorsque la loutre revient vers le rivage avec sa proie, il s'élance sur elle d'un bond si vigoureux que l'animal effrayé s'enfuit en abandonnant sa conquête.

On ne peut se faire une idée de toutes les ruses dont il se sert pour obtenir un facile butin. Ainsi on a vu un renard mettre par rangée plusieurs têtes de poisson à quelque distance d'une cabane de pêcheur. On ne pouvait d'abord deviner son projet, mais on l'examina attentivement; on l'aperçut se tapir mystérieusement contre une planche, et bientôt après saisir un corbeau qui était venu fondre sur les têtes de poisson.

La femelle du renard produit une fois par an. Ses petits, au nombre de deux ou trois par portée, naissent aveugles comme les chiens, et ont le poil d'un brun foncé. Ils croissent jusqu'à dix-huit mois et vivent quatorze ou quinze ans. Rien ne peut être comparé à la tendresse et au dévouement de leur mère : si elle craint pour eux, elle les transporte dans un asile plus sûr, et, pour les sauver de la fureur des chiens, elle fuit quelquefois des heures entières devant les meutes en tenant un de ses petits à sa gueule.

Quant au *renard du pôle arctique*, il est moins grand que l'espèce commune, et d'un gris bleuâtre qui devient quelquefois complètement blanc. Il a le museau très pointu, les oreilles courtes et presque cachées dans sa fourrure; sa queue aussi est plus courte et plus touffue que celle du renard ordinaire. On ne trouve ces animaux que dans les régions situées près du pôle arctique et dans les îles des mers glaciales, où ils sont très nombreux. Dans l'hiver, ils s'enterrent sous la neige et y restent tant qu'elle conserve une épaisseur suffisante. Ils se nourrissent des fruits de différents arbres, des cadavres qu'ils découvrent ou des petits animaux qu'ils surprennent avec une merveilleuse adresse. Ainsi, pour pêcher, ils remuent la vase avec les pattes, et saisissent les poissons quand ils viennent à fleur d'eau. Ils emploient une autre ruse pour s'emparer du gibier aquatique. Ils avancent un peu dans l'eau et se retirent ensuite en folâtrant sur le rivage; les oiseaux s'approchent alors, et le renard, pour ne pas les effrayer, cesse de jouer, en se contentant d'agiter sa queue, où les gouttes d'eau brillent comme de petites perles. Le gibier est, dit-on, assez bon enfant pour venir la becqueter, mais le renard se retourne brusquement, et le badaud devient victime de son imprudence.

Ces animaux sont extrêmement nombreux dans l'île de Behring, où Steller fut jeté par un naufrage avec quelques compagnons. « Rien ne serait plus amusant, dit ce voyageur, que la relation des différents traits qu'ils nous ont joués.

« Ils étaient si ingénieux dans leurs vols, ajoute-t-il, qu'ils roulaient au loin nos tonneaux de provisions, et en retiraient ensuite les viandes avec tant de dextérité que dans les commencements nous ne pouvions nous résoudre à croire qu'on pût leur en attribuer le larcin. Si nous mettions dans une fosse profonde le produit de nos chasses, ils parvenaient toujours à le déterrer; et, si au contraire nous le placions sur un pieu très élevé, ils fouillaient la terre, et renversaient notre rustique colonne avec tout ce qu'elle supportait. Mais lorsqu'à notre tour nous voulions leur disputer quelques uns des animaux que la mer rejetait sur la plage, ils les déchiraient en lambeaux, qu'ils couraient cacher dans les rochers; ou, s'ils étaient trop pressés, ils se réunissaient tous pour enfouir leur proie dans le sable. Ce travail se faisait avec tant de promptitude et de soin, que les cadavres de castors ou d'ours marins disparaissaient ainsi sans que nous pussions arriver assez tôt pour les leur arracher, et sans qu'il nous fût possible de reconnaître le lieu où ils les avaient enterrés. La nuit, lorsque nous dormions dans les champs, ils venaient nous flairer, ils nous mâchaient nos bonnets, nos couvertures et jusqu'à nos gants cachés sous notre tête. Le lendemain en nous réveillant nous en trouvions toujours deux ou trois que nous avions assommés dans la nuit en les écartant à coups de bâton. »

Le pelage de ces renards étant très foncé et très lisse, on fait un assez grand commerce de leurs peaux. Les Groënlandais se nourrissent de leur chair, qu'ils préfèrent à celle du lièvre. Ils en séparent les muscles ou tendons, et les mangent en guise de pain.

---

## SAINTE-CÉCILE.

C'était le 21 novembre dernier, le soleil venait de dissiper un épais brouillard d'automne, et de lancer ses rayons à travers les rideaux blancs de la chambre à coucher d'une jeune fille, qui se leva joyeuse, et courut chez sa mère pour lui donner le baiser du matin.

« C'est aujourd'hui ta fête, ma Cécile, dit madame Mercey en serrant sa fille dans ses bras; je te la souhaite, mon ange : voilà vingt francs que je te donne pour en disposer comme tu l'entendras. Sois bonne, modeste, économe, sois heureuse! c'est le but de tous mes vœux, de toutes mes espérances, de toutes mes prières à Dieu, le soir en me couchant, le matin en m'éveillant; sois heureuse!

— Oui, maman, je te le promets. »

Après le déjeuner Cécile se fit habiller; la femme-de-chambre lui mit un pantalon de percale garni d'un simple ourlet, des guêtres de casimir noir, une robe de mérinos vert, et un chapeau de peluche de la même couleur. Cette toilette était bien simple, mais la mère de Cécile pensait que la simplicité sert de parure aux jeunes filles, et que d'ailleurs il faut économiser pour avoir un plus riche trousseau à leur donner le jour des noces.

Lorsqu'elle fut prête, Cécile mit les vingt francs dans son petit sac, et vint demander à sa mère la permission d'aller se promener.

« Volontiers, ma fille, tu es libre aujourd'hui de faire tout ce que tu voudras; je suis un peu souffrante, je resterai chez moi, mais ta bonne est à tes ordres : va te promener, mon ange, profite de ce brillant soleil; dans cette saison les beaux jours sont rares, et tu serais ingrate envers le ciel si tu n'en profitais pas. Rentre de bonne heure, cependant; tu sais que j'ai besoin de te voir... »

Cécile baisa la main de sa mère et partit pour aller aux Tuileries, le rendez-vous habituel des jeunes filles. Les unes dansaient des rondes, les autres sautaient à la corde, celles-ci couraient les unes après les autres, celles-là se promenaient en causant de leurs études. Cécile n'éprouva pas le desir de se mêler à ces dernières, et continua sa promenade; les vingt francs qu'elle entendait sonner dans le fond de son sac lui donnaient bien d'autres idées! elle marchait pensive, tout occupée de savoir comment elle dépenserait son argent. *Sois heureuse*, lui avait dit sa mère, et Cécile se demandait en traversant l'allée de la Diane chasseresse : Qu'est-ce qui me rendrait heureuse?

Que cette jeune personne a l'air décent et modeste! dirent les hommes.

Cécile rougit.

Je la souhaiterais à mon fils pour compagne. Que sa mise est simple et de bon goût! dirent les femmes.

Cécile sentit son cœur battre de joie et de pudeur.

Après avoir fait un second tour d'allée, elle se dit: Maintenant je sais ce qui me rendrait heureuse: c'est d'être regardée, admirée; pour cela, il faut avoir une toilette élégante, et j'ai vingt francs à dépenser: ô la bonne idée! Et la coquette se hâta de quitter les Tuileries, pour aller faire ses emplettes au Palais-Royal.

Parmi tous les chapeaux prétentieux et de mauvais goût qui garnissent la galerie vitrée, Cécile choisit un chapeau rose orné de rubans en ailes de moulin, surmontées d'un énorme dahlia. Mais, hélas! les vingt francs ne suffisaient pas pour l'acheter! Ce que Cécile regrettait, c'était sur-tout l'énorme dahlia... La complaisante marchande de modes offrit de le détacher du chapeau rose, de le placer sur le chapeau de peluche verte de Cécile, et voilà Cécile enchantée qui poursuit ses emplettes.

Plus loin, des écharpes de gaze aux tranchantes couleurs flottaient élégamment drapées; Cécile en demanda le prix: vingt francs! comment faire? elle n'en avait plus que quinze. Le marchand, qui était le fournisseur de madame Mercey, offrit de vendre l'écharpe à crédit. Cécile restait indécise... Elle se sentait si humiliée de faire une dette! mais le marchand ayant passé avec adresse l'écharpe rose autour du cou de la jeune fille, elle se vit dans une glace... repoussa tous ses scrupules, donna dix francs à compte, et fit un billet des dix francs qui restaient dus, se promettant de les payer sur la pension que lui faisait sa mère.

« Voilà ma bourse bien diminuée, » se dit-elle en secouant la tête et continuant de regarder dans les magasins... « A propos de bourse, mais je n'en ai pas, et c'est fort élégant d'avoir une bourse. » Alors elle en acheta une qu'elle paya quatre francs soixante-quinze centimes, mit dedans les vingt-cinq centimes qui lui restaient; puis, passant devant une bouquetière, acheva de se ruiner en se donnant un bouquet de violettes... Je me trompe, le bouquet de violettes ne coûta que vingt centimes, et un sou, un pauvre sou restait seul au fond de la bourse. C'était bien la peine d'acheter une bourse! Aussi Cécile se sentait-elle honteuse et effrayée tout-à-la-fois d'avoir dépensé autant d'argent.

« Rentrez-vous, mademoiselle? » demanda la femme de chambre, qui ne voyait plus de raisons pour rester au Palais-Royal.

« Pas encore, répondit Cécile, je dois... Il faut que je passe aux Tuileries... d'ailleurs j'ai quelque chose à dire à une de mes amies, » et elle rougit jusqu'au blanc des yeux, car elle mentait; elle n'avait rien à dire à personne, elle voulait seulement repasser dans l'allée de la Diane chasseresse pour recevoir d'autant plus de compliments qu'elle se croyait plus belle encore.

La voilà avec vingt francs de moins dans son sac, mais avec un dahlia qu'elle balançait sur sa tête, comme ces chevaux qui traînent un riche corbillard balancent leurs panaches; respirant son bouquet avec affectation, tournant et détournant son écharpe rose comme les bayadères qui dansent à l'Opéra... Cependant Cécile n'était pas à son aise: cette dette de dix francs la poursuivait au milieu de sa coquetterie, les oreilles lui tintaient; et dans ce bruit, elle croyait entendre dire aux passants: « Voyez-vous cette demoiselle? son écharpe rose, elle la doit, elle n'est pas à elle. »

Pour dissimuler son embarras, Cécile se promena dans la foule avec un petit air hardi et insolent, qui est presque toujours le signe d'une mauvaise conscience. Elle était bien encore regardée; mais admirée... Oh! non; et jugez de sa déception, lorsqu'au lieu des compliments auxquels elle croyait devoir s'attendre, elle n'entendit que des injures.

Que cette jeune personne est ridicule! quel air effronté, indécent! dirent les hommes.

Cécile pâlit.

Que Dieu préserve mon fils d'une semblable compagne! que sa mise est recherchée, de mauvais goût! dirent les femmes.

Le cœur de Cécile se remplit de douleur et de honte. Ne sachant plus que devenir, elle alla se mêler parmi les jeunes filles dont elle avait dédaigné les jeux; mais alors les unes, jalouses de son dahlia, de son bouquet de violettes et de son écharpe rose, lui tournèrent le dos, tandis que les autres, plus sensées, se poussaient le coude et l'indiquaient de l'œil en prononçant le mot: *caricature*. Cécile sentit qu'elle allait pleurer, mais l'orgueil la retint; elle s'enfonça sous les arbres, la tête basse, et ne s'aperçut pas que le jardin était devenu désert... Le soleil avait disparu, des nuages sombres menaçaient... Elle se hâta de retourner chez sa mère, mais il était trop tard: la pluie tombait, elle tombait par torrents, point de fiacres; quatre heures sonnaient, la nuit était venue... Cécile et sa bonne, mouillées, éclaboussées, ne pouvant plus courir, se mirent à l'abri sous le portail d'une église.

« Madame doit être bien inquiète, dit la bonne tout essoufflée; cocher! cocher! » Bah! le cocher était loué. « Voulez-vous attendre ici, mademoiselle? j'irai chercher un parapluie à la maison. »

Cécile n'avait plus de volonté, plus de parole: un frisson la saisit en pensant à sa mère; elle fit un signe affirmatif, et la bonne se mit à courir de nouveau à toutes jambes, en évitant les gouttières, et sautant les ruisseaux au risque d'être écrasée vingt fois par les voitures qui se heurtaient en tous sens.

Voilà donc Cécile seule, sous ce portail, le soir, par un temps froid et humide, en butte au vent et à la pluie... Quand je dis seule, je me trompe; une pauvre femme, tenant un enfant par la main, s'y trouvait aussi.

« Pour l'amour de Dieu, ma jeune demoiselle, dit-elle, en lui tendant la main. »

Cécile ouvrit avec peine sa bourse toute trempée, et donna son dernier sou. « Je n'ai que cela, ajouta-t-elle en rougissant.

— Que Dieu vous bénisse! reprit la mendiante. »

Ces mots si simples pénétrèrent jusqu'au fond du cœur de Cécile, et comme un baume calmèrent ses douleurs. Elle ne regardait plus qu'avec dédain son frais bouquet tombé dans la rue, sa jolie écharpe déteinte, son dahlia qui lui pendait sur l'oreille, et ressemblait à une gouttière. La pauvre petite se répéta tout bas: *Que Dieu vous bénisse!* et se mit à pleurer. « Ah! je me trompais, dit-elle; ce qui rend heureuse, ce n'est pas d'être regardée, admirée, cela ne fait faire que des sottises; ce qui rend heureuse, *c'est un sou donné pour l'amour de Dieu.* Que je suis coupable! que je suis punie! ah! maman, maman! » car les bons sentiments revenant dans le cœur de Cécile ramenaient avec eux l'image de sa mère.

Se sentant entraînée par le repentir, la jeune fille entra dans l'église, aperçut un tableau représentant sainte Cécile, sa patronne, et se mit à genoux pour prier.

La sainte levait les yeux au ciel, elle paraissait chanter en s'accompagnant d'un instrument.

Soit la peur, la solitude, les remords, la clarté douteuse qui perçait à travers les vitraux peints, soit toutes ces causes réunies, l'imagination de Cécile s'égara; il lui sembla que la sainte abaissait les yeux sur elle avec colère, qu'elle la menaçait de son archet et lui adressait ces paroles d'une voix lente et sévère :

« Cécile! à ta naissance je t'ai donné mon nom, je « t'ai douée d'une tendre mère qui te répétait ce matin « encore : *Sois bonne, modeste, économe.* Ce soir tu es « déjà coquette, ridicule, et tu n'as plus qu'un sou à « donner aux pauvres! Égoïste, fuis loin de ma pré- « sence! »

Cécile essaya de fuir, mais ses genoux étaient comme attachés aux dalles; elle cacha sa figure dans ses mains pour ne plus voir la figure irritée de la sainte, son geste menaçant; mais croyant toujours entendre ses reproches, et ne pouvant résister à la terreur, la pauvre enfant s'évanouit en criant : Pardon! pitié!

Une voiture venait de s'arrêter à la porte de l'église. La mendiante conduisit madame Mercey auprès de Cécile, qui revint à la vie, et dit en voyant pleurer sa mère : « Maman! oh! je te promets maintenant d'être heureuse! »

M^me^ Fouqueau de Pussy.

---

## SOUVENIR
### D'UN VOYAGE INÉDIT EN ALSACE.

*Fermossi al fin quel cor che balzò tanto!*
Il s'est enfin arrêté ce cœur qui battait si vite!
Madame de Staël. — *Corinne.*

Je m'étais avancé sans but dans les sentiers sinueux d'une vaste forêt, où je marchais depuis le lever du soleil. Le murmure d'une fontaine qui coulait près de là se mêlait agréablement au bruissement des feuilles jaunies, tombant agitées par un léger zéphyr, et cependant on n'eût pas cru que l'automne s'avançait à grands pas, rien n'étant d'une mélancolie plus délicieuse que le tableau qui m'entourait. Une douce rêverie s'était emparée de moi; je pensais sans réfléchir, j'étais tombé dans une espèce d'extase, lorsqu'une voix de jeune femme, fraîche, sonore, vint frapper mon oreille. L'air de sa romance était languissant, les paroles plaintives : c'était l'expression d'un cœur déchiré.

Je pris pour guide cette voix touchante, et bientôt j'arrivai à un endroit de la forêt qui formait un cirque. Au milieu d'un gazon frais et vert s'élevait, noircie par les ans, une vieille croix, au pied de laquelle était assise une jeune fille entourée de plusieurs faisceaux de bois blanc. Ses jolis cheveux blonds étaient relevés sous un petit bonnet d'indienne bleue, dont la couleur douce rendait encore plus intéressante la pâleur de ses joues, sur lesquelles il ne restait que de faibles traces des roses qui sans doute l'embellissaient quelque temps auparavant. De grands yeux bleus pleins de mélancolie étaient accompagnés de longs cils noirs qui relevaient la blancheur de son teint, et sur ses lèvres rosées il était aisé de voir que le sourire du bonheur ne les avait que récemment abandonnées. Elle paraissait de moyenne taille; un corsage de couleur brune en dessinait l'élégance, et une jupe bleue assez courte laissait voir le plus joli petit pied étroitement enfermé dans un bas noir et soulier de même couleur. D'une de ses mains elle tenait un petit couteau, de l'autre un long morceau de bois qu'elle raclait pour en former un balai semblable à ceux que ces jeunes Alsaciennes viennent vendre dans la capitale. Je m'approchai d'elle :

« Jeune fille, lui dis-je, pourriez-vous m'indiquer le chemin le plus proche pour revenir à la ville? »

Elle éleva vers moi des yeux pleins d'expression; et d'une voix dont la douceur pénétrait jusqu'à l'ame :

« De la ville! me dit-elle, ah! monsieur, vous en êtes bien loin.

— Est-ce qu'il n'y a pas quelque village de ce côté, quelque maisonnette où je puisse trouver à déjeuner? car j'ai voulu faire une promenade à jeun, je me suis égaré dans cette forêt, et je tombe de lassitude et de besoin.

— Le village est à une lieue d'ici, monsieur; mais si vous êtes si fatigué, vous n'y pourrez arriver de sitôt. D'ailleurs, ce village est si pauvre, si pauvre!... vous n'y trouverez rien de ce que vous pourrez desirer. Je n'y connais qu'une seule famille un peu dans l'aisance, et de cette famille il n'y a qu'un seul être, bon, humain, sensible... un seul... mais il n'a aucun pouvoir dans la maison de son père!... »

Elle prononça cette dernière phrase avec le ton de la plus douce sensibilité. Je ne voulus pas augmenter la peine qu'elle paraissait éprouver, et je feignis de ne pas voir les larmes qu'elle cherchait à me cacher; mais, ému moi-même, je lui réitérai ma première question sans m'en apercevoir.

« Je vous le répète, monsieur, me dit-elle avec la même langueur, je crains que vous ne puissiez pas faire tout ce chemin. » Et prenant un petit panier de jonc qui était près d'elle : « Si j'osais vous offrir... reprit-elle avec timidité, c'est mon déjeuner... il est trop frugal, peut-être... c'est tout ce que j'ai... mais s'il pouvait seulement rétablir vos forces, et... »

Elle ne put achever, rougit, et relevant les beaux yeux qu'elle avait tenus baissés en me parlant, elle les fixa sur moi comme pour attendre ma réponse. J'étais étonné, attendri; j'admirais la pauvreté secourant l'opulence, et mon regard attaché sur la jeune fille était celui de la contemplation. Je pensais trop pour seulement essayer de parler; tout ce que j'éprouvais était dans mon cœur, et c'était un sentiment d'intérêt pour cette aimable enfant, un sentiment indéfinissable.

« Une seule goutte d'eau, lui dis-je, et quelque peu de repos, me mettraient en état de continuer ma route. »

Elle me conduisit à la fontaine dont j'entendais le bruit sans la voir à travers le feuillage. J'étanchai la soif qui me consumait, puis la jeune fille revint s'asseoir auprès de la vieille croix, j'y vins près d'elle. Elle avait repris son travail.

« Le soleil est déja bien haut, lui dis-je, est-ce que ma présence vous empêcherait de déjeuner?

— Oh! non, monsieur, je n'ai pas faim.

— Seriez-vous malade?

— Non, mais je suis bien malheureuse... »

Et de nouveau le plus profond silence succéda à ce court échange de mots. Je repris :

« Vous avez une voix charmante, car c'est vous, n'est-ce pas, qui chantiez avant mon arrivée?

— Oui, monsieur, c'est moi. Oh! cette chanson, elle me fait toujours pleurer, elle se rapporte si bien à moi!... »

Et elle se tut encore. Ma curiosité était de plus en plus excitée; je cherchais quelles pouvaient être les peines d'une femme dans un âge aussi tendre; j'en eus bientôt deviné la cause. Les larmes d'une fille si jeune,

si jolie, ne sont pas difficiles à comprendre... mais les détails... je brûlais de les connaître. Je me hasardai à faire cette demande indiscrète, mais excusable. Elle le parut du moins aux yeux de la jeune fille, car elle me dit avec ingénuité :

« Vous m'assurez que je vous intéresse, monsieur ; eh bien, moi, je ne sais pourquoi vous m'inspirez tant de confiance !... que cela me soulage !... oui, je vais vous conter mes peines... vous les plaindrez, n'est-ce pas ? dites que vous les plaindrez, cela les adoucira ; vous me donnerez des conseils...

— J'essaierai plutôt des consolations...

— Oh ! c'est impossible, cela. »

(*La suite au prochain numéro.*)

## LE PETIT SAVOYARD.

J'ai froid : l'ombre me glace, et vainement je pleure.
VICTOR HUGO.

« Avec effroi je sens redoubler la tempête !
« Passants, au nom du ciel laissez-vous attendrir :
« Je n'ai pas seulement où reposer la tête,
« Et tandis que ce soir au village il est fête,
« Sur cette pierre, hélas ! il me faudra mourir !

« Que loin de mon pays la mort serait cruelle !
« Voyez déja, voyez, chassée en tourbillons,
« La neige autour de moi blanchit et s'amoncèle ;
« Puis il souffle du nord une bise qui gèle ;
« Les glaçons de l'hiver pendent à mes haillons.

« Mes bonnes gens, voyez un enfant qui sanglote ;
« Ne passez point ainsi, messieurs, votre chemin !
« De grace, jetez l'œil sur moi, sur ma marmotte ;
« Entre mes bras glacés la pauvrette grelotte,
« Et cherche vainement la chaleur dans mon sein.

« Non ! je ne verrai plus le doux ciel de Savoie,
« Ses hameaux si riants, ses prés toujours fleuris,
« Où règnent le bonheur, l'espérance et la joie.
« Le trépas a déja marqué sa faible proie :
« Ici-bas comme aux cieux, tout est sourd à mes cris !

« Je ne cueillerai plus les baisers d'une mère,
« Elle perdra bientôt l'objet de son amour :
« Ma mort lui va causer une douleur amère ;
« Assise près du seuil de sa vieille chaumière,
« Elle attendra long-temps, mais en vain, mon retour

« Quand cette mère enfin succombera sous l'âge,
« Je ne serai pas là pour lui fermer les yeux :
« Adieu, parents, amis ! adieu, tant douce plage
« Où je naquis ! adieu, clochers de mon village !
« Je meurs loin du beau sol, tombeau de mes aïeux.

« Le Savoyard a dit : sans forces il retombe,
« Car il ne verra pas le jour du lendemain !
« Deux heures avant l'aube à ses maux il succombe,
« Et dans la neige épaisse on lui creuse une tombe
« Qu'orne la croix, tribut d'une pieuse main.

LE ROHO jeune.

## LA FORCE DU POIGNET.

Le général Moreau, suivi de dix cavaliers, faisait des dispositions en avant de son armée. Cinquante dragons autrichiens s'avancent, s'éloignent, et reviennent sans oser encore l'attaquer. Moreau, surpris de tant d'audace, s'écrie : « Quoi ! les ennemis viennent jusque dans notre camp nous insulter ! Cavaliers, qu'on les charge ! » Le capitaine Rapatel, d'une force prodigieuse, fond le premier au milieu des cinquante Autrichiens, tue un dragon, l'enlève de son cheval sur la pointe de son sabre, qu'il lui a enfoncé dans la poitrine, montre aux Autrichiens épouvantés ce sanglant étendart, et le jette aux pieds de son général.

## AUX CORRESPONDANTS.

Les éditeurs du CAMÉLÉON sont bien reconnaissants de la manière bienveillante avec laquelle l'Angleterre a accueilli ce journal. Ils ne négligeront rien pour mériter de leurs lecteurs les encouragements flatteurs dont ils sont honorés. Ils voient avec satisfaction que leur but est compris. Dans le nombre des abonnés dont ils ont reçu les félicitations, plusieurs leur ont fait l'honneur d'adresser différents morceaux de leur composition, témoignant le desir qu'ils figurassent dans LE CAMÉLÉON. Le temps qui s'est écoulé avant qu'on ait pu les faire parvenir à Paris, a été cause que plusieurs pièces se sont égarées, et qu'on n'a pu satisfaire plus tôt à leur intention. Comptant sur une grande indulgence pour leur pardonner ce retard involontaire, les éditeurs s'empresseront de le réparer.

Sans doute LE CAMÉLÉON s'adjoindra avec plaisir ceux qui ayant des connaissances littéraires, desireront être placés parmi ses collaborateurs. Dès aujourd'hui la lice est ouverte aux talents isolés, modestes et inconnus, qui, craignant de se produire, laissent enfouis les trésors de leurs portefeuilles. Messieurs les maîtres de français, dont les talents en littérature les distinguent de la foule, trouveront aussi dans LE CAMÉLÉON un moyen sûr de se faire connaître avantageusement, en nous envoyant leurs productions, signées de leur nom ; seulement il est besoin de ne pas oublier que tout sujet politique et religieux ne sera point admis dans les colonnes du CAMÉLÉON ; en ne s'écartant pas de cette règle, tout ce qui sera adressé (franco), avant la fin de chaque mois, à M. HENRY-HOOPER, sera envoyé à Paris, où un comité impartial décidera sur l'admission ou le rejet des morceaux.

LE CAMÉLÉON remercie particulièrement M. C. J. W. de sa jolie pièce de vers : il essaiera, à son premier instant de loisir, de la mettre en français ; il craint cependant que pour conserver la pompe de l'original, on ne l'accuse de faire son propre éloge, ce qui le contrarierait beaucoup, car de sa nature rien n'est plus modeste que lui.

Desirant encourager un jeune talent, LE CAMÉLÉON contient *le Petit Savoyard*, dont M. LE ROHO jeune, de CLAPHAM, est l'auteur. Le sujet fait l'éloge de son bon cœur.

LE CAMÉLÉON regrette que MM. L. H. M. MARC et BENOUFF aient choisi des sujets que, quoique bien traités, il lui est impossible d'insérer dans ses colonnes, d'après les bases fondamentales sur lesquelles il est établi.

Les correspondants dont les productions ne sont point parvenues jusqu'au CAMÉLÉON, voudront bien ne pas considérer comme opinion émise le silence qu'il garde à leur sujet.

A. P. BARBIEUX.

PARIS. — JULES DIDOT AINÉ, BOULEVART D'ENFER, N° 4.
Imprimé par W. CLOWES, Duke-Street, Londres, pour HENRY-HOOPER, 13, Pall mall East.
Se vend aussi chez R. GROOMBRIDGE, Panyer-Alley, Paternoster-Row ; et

| | | | | | |
|---|---|---|---|---|---|
| BARNES et NEWSOM | Leeds. | MOSS | Guernesey. | SMITH | Lynn. |
| BALLE | Exeter. | OLIVER et BOYD | Édimbourg. | STEPHENSON | Hull. |
| BANCKS et compagnie | Manchester. | RIDGE | Sheffield. | WAKEMANN | Dublin. |
| BINGHAM | Bristol. | RUTHENGLEN et compagnie | Glasgow. | WIGHT | Cheltenham. |
| DRAKE et COOPER | Birmingham. | SIMMS | Bath. | WILLMEN et SMITH | Liverpool. |
| JARROLD | Norwich. | SMITH | Aberdeen. | | |

# LE CAMÉLÉON,

N° 14. JOURNAL NON POLITIQUE. 13 Septembre 1834.

Prix : 4 sous. PARAISSANT TOUS LES SAMEDIS. Price 2 d.

## SOUVENIR

### D'UN VOYAGE INÉDIT EN ALSACE

(Deuxième article.)

Elle cacha un instant sa tête dans ses mains, puis, avec un léger soupir, elle reprit :

« Ma famille est tout-à-fait indigente, celle d'Antonin l'était aussi autrefois, et dès notre plus bas âge, liés d'une tendre amitié, on avait formé le projet de nous unir. On nous a élevés dans cette idée qui ne faisait qu'accroître les liens qui nous unissaient l'un à l'autre. Ils nous paraissaient indissolubles, et, bien enfants encore, nous parlions du temps de notre hymen. — Hélène, me disait Antonin, nous sommes pauvres, mais nous serons encore long-temps jeunes, et quand nous serons ensemble, rien ne me semblera impossible; nous travaillerons, moi sur-tout, et quand on s'aime et qu'on a du courage, on ne manque jamais de rien. Je le croyais ainsi, moi, et Antonin aussi, puisqu'il le disait. Tout-à-coup un vieux prêtre de sa famille vint à mourir; sa fortune n'était pas considérable, mais pour notre hameau c'était bien quelque chose; las! en apprenant la nouvelle de la fortune de celui qui m'était destiné, je sus que ses parents me trouvaient désormais trop pauvre pour leur fils. Ah! monsieur, essaierai-je de vous peindre ce que j'éprouvai? pendant plusieurs jours entre la vie et la mort, je priai Dieu de m'accorder cette dernière ressource, et Dieu n'écouta pas ma prière. Ma douleur était d'autant plus vive que, la veille même de cet événement, le père d'Antonin nous avait dit : — Mes enfants, vous êtes encore trop jeunes, mais je vous promets qu'à pareil jour, dans trois ans, nous célébrerons la noce.— Et le lendemain il défendit à son fils de me revoir jamais, sous peine d'encourir sa malédiction !...

« Cependant, en recouvrant la santé, je le revis, ce triste ami ! car il ne put s'empêcher d'enfreindre, pour la première et la dernière fois, la volonté paternelle. Ce fut au pied de cette croix qu'il m'embrassa en pleurant, et me jura de n'aimer jamais, de n'avoir jamais d'autre épouse que moi... et son père arriva. Il lança sur nous un regard sévère; nous frissonnions en nous jetant à ses pieds... Il est bon, cet homme; il aime trop l'argent, voilà tout son crime. Il nous releva et me dit : — Hélène, pardonne-moi de t'avoir affligée, mais écoute : jusqu'ici je n'avais fait aucune réflexion, mais depuis j'ai songé que dans trois ans Antonin tire au sort. Mon accroissement de fortune ne suffit pas pour me permettre de le remplacer, s'il doit partir, ce que je n'ai que trop à craindre; n'est-ce pas là un motif bien plausible pour empêcher votre union? Cependant, Hélène, travaille, deviens riche, gagne le remplacement de ton mari, et je promets de te le conserver. Ce discours était peu rassurant; d'abord je n'y compris pas grand'chose, mais restée seule et livrée à mes réflexions, je n'y vis qu'un prétexte de plus pour mettre un nouvel obstacle à notre bonheur. Eh bien! avec cette pénible idée, le croiriez-vous, monsieur? il me resta pourtant un rayon d'espoir si puissant, que de suite je pris une forte résolution. D'abord mon père s'y opposa, ma mère pleura; mais enfin, après qu'ils eurent tous deux écouté mes raisons, ils les approuvèrent. Je me décide donc, monsieur, à m'éloigner de la maison paternelle, de tout ce qui m'est cher. Je vais me rendre à Paris, ainsi qu'ont déjà fait plusieurs filles de mon pays, et, comme elles, mes balais à la main, je parcourrai la capitale. Dieu, je l'espère, bénira mon entreprise, et dans trois ans je serai ici, riche peut-être. »

Elle se cacha de nouveau la tête dans ses mains; ses larmes la suffoquaient

« Pauvre fille! lui dis-je, qu'allez-vous entreprendre? n'eût-il pas mieux valu pour vous, vivre pauvre, ignorée dans votre village, ne pas être l'épouse d'Antonin, sans doute, mais du moins le savoir heureux dans la même contrée que vous, que d'errer dans cette immense capitale, où, jolie, jeune, sans amis, sans protection, vous serez tant exposée, et cela pour un espoir si peu fondé! car ne vous abusez pas, Hélène, le commerce que vous allez faire est peu lucratif, et peut-être, plongée dans une horrible misère, privée même d'une larme de commisération, connaîtrez-vous trop tard les douces consolations du toit paternel; heureuse encore si vous n'êtes pas devenue la victime des piéges que le crime ne tend que trop souvent à l'innocence... Hélène, avez-vous mûrement réfléchi?

— Oui, me répondit-elle avec fierté, après m'avoir écouté avec calme; croyez-vous que la pauvre Hélène n'ait pas autant de courage que d'infortune?

— Ah! pardon, m'écriai-je, fille charmante! je ne connaissais pas toute ta vertu.

— Non, reprit-elle, cette ombre de vertu n'est que de la résignation; et c'est la nécessité qui me l'a donnée. J'ai beaucoup de frères et sœurs; le travail de mon père et celui de ma mère ne peuvent suffire pour soutenir leur nombreuse famille. De quelque manière que ce soit, je ne veux pas leur être à charge. Si je reviens heureuse, je les aiderai, je les soulagerai, j'adoucirai leur indigence; si mes espérances sont déçues, la mort les aura bientôt délivrés de moi. L'un ou l'autre de ces deux projets est assuré. »

Et elle essuya de nouvelles larmes, se leva, ramassa tous les balais qu'elle avait faits, puis se jeta à genoux en appuyant ses petites mains jointes sur le piédestal de la vieille croix; je m'étais levé aussi, je la regardais... elle semblait un ange. Ses longues paupières baissées vers la terre, sa tête droite, ses lèvres sans mouvement, tout en elle était d'une immobilité parfaite, et elle priait. Tout-à-coup une douce sérénité parut sur son front; elle se leva, fit le signe de la croix, et me demanda si je voulais la suivre. Nous traversâmes la forêt. Sa démarche était vive, légère; je marchais derrière elle, en gardant un profond silence; le bruit de nos pas dans les feuilles sèches et jonchant la terre, se faisait seul entendre. Bientôt nous nous trouvâmes sur la route. Hélène s'arrêta, et m'indiquant du doigt une masse de bâtiments que j'apercevais au loin:

« C'est la ville, me dit-elle; voilà votre chemin, et voici le mien, » ajouta-t-elle en se détournant de l'autre côté.

La nuit suivante tous mes songes ne me présentèrent que la jeune fille; sa beauté, ses vertus, son malheur, surpassaient dans mon imagination tout ce qu'on peut se figurer de plus touchant. J'aurais voulu la secourir, la protéger; mais il paraissait régner dans son ame, avec la plus profonde sensibilité, une fierté qui m'ôtait tout espoir de lui être jamais utile... Eh! quand la reverrai-je, d'ailleurs?

En proie à toutes ces réflexions, je sortis dès la pointe du jour pour respirer l'air frais du matin, qui peut-être chasserait loin de moi de sombres pensées. Je marchais sans m'apercevoir que j'avais choisi pour ma promenade la route de Paris. J'étais plongé dans ce vague d'idées qui n'est ni la méditation, ni même la pensée, lorsque plusieurs voix lointaines, parvenant à mon oreille, m'arrachèrent de cette rêverie. Je regardai autour de moi, et j'aperçus à peu de distance, dans un sentier aboutissant à la route, un groupe d'hommes et de femmes s'avançant de mon côté, et au milieu de ce groupe je reconnus distinctement le petit bonnet d'indienne bleue. Je me plaçai derrière un gros arbre, d'où je pouvais tout voir sans être vu; les villageois s'étaient arrêtés à l'endroit où le sentier rejoignait la route; et là, la triste Hélène se jeta dans les bras d'une femme, et cette femme devait être sa mère, car la tendresse et la douleur se peignaient sur ses traits.

Alors s'offrit à mes yeux le plus touchant spectacle auquel j'aie jamais assisté! D'un côté c'est cette pauvre mère soutenant sa fille éplorée; l'une et l'autre, dans ce moment, ont épuisé tout leur courage, toute leur résignation; mais après s'être mutuellement caché leur douleur, pour ne pas l'aggraver, cette douleur est enfin devenue plus puissante que leurs forces, elle se communique à tout ce qui les entoure.

Et cet homme, debout, aux bras croisés sur la poitrine, à la tête baissée... je reconnais un père désolé à ce saisissement violent qui contracte ses traits, sans qu'une seule larme puisse s'échapper sur ses joues; ses noirs sourcils et son front sont froncés, son regard morne est celui de la douleur et de l'amour; ses cheveux sont blanchis moins par les années que par l'excès du travail et les chagrins de la misère; il n'a pas même la force d'adresser un seul mot de consolation à sa femme, à sa fille, s'il est des consolations pour de telles douleurs.

Plus loin, une vieille grand'mère s'est assise sur une des pierres qui bordent le chemin. Elle élève vers le ciel des yeux presque éteints par l'âge, des mains suppliantes; elle n'a jamais ni desiré, ni redouté la mort, et maintenant elle la conjure de s'éloigner jusqu'à ce qu'elle ait de nouveau pressé sa petite-fille dans ses bras.

Autour de ce groupe paternel sont des frères, des sœurs, à genoux, en pleurs, tandis que deux autres beaucoup plus petits s'amusent à remplir de cailloux les poches d'Hélène, en lui demandant le sujet de ses pleurs...

Ce triste tableau dura près d'une heure. Enfin, la jeune fille promenant ses regards autour d'elle, enleva à l'un de ses frères le petit paquet de son trousseau, qu'elle prit d'une main, et tendant l'autre à sa famille... le mot *adieu* expira sur ses lèvres. Elle tourna les yeux vers son père, et à l'aspect de cette douleur muette, elle sentit ses forces l'abandonner encore, et elle tomba à genoux. « Ma fille! » s'écria le pauvre homme en s'élançant vers elle. Ce fut tout ce qu'il put dire: il la pressait sur son cœur, l'embrassait, s'éloignait, revenait encore... il souffrait moins... une larme brûlante s'échappait de sa paupière. Enfin, pour terminer cet horrible combat, il fait un dernier effort, embrasse son enfant par un mouvement convulsif, puis s'éloignant à grands pas, il porte une main sur ses yeux, et de l'autre entraîne le plus jeune de ses fils.

La triste mère a repris ses sens; mais en voyant son enfant, elle ne sait lequel elle eût préféré, ou de l'embrasser encore, ou d'avoir appris son départ en revenant à elle. Cependant elle ne croit pas lui avoir encore fait assez de recommandations, elle ne croit pas lui avoir assez donné de bénédictions. Elle les réitère, ces bénédictions maternelles. Hélène les reçoit avec bonheur; son courage renaît... Elle s'éloigne en courant.

Alors le reste de la famille reprit le sentier, et disparut lentement. Hélène s'arrêtait, et s'asseyant au bord d'un fossé, elle voyait s'éloigner tant d'êtres chéris... Pauvre jeune fille!

Je m'avançai, et à voix basse je l'appelai. Elle me tendit la main; je la saisis. Le regard touchant d'Hélène semblait exprimer qu'elle avait quelque plaisir à me voir; mais, comme elle, je ne pus proférer une seule parole: je crois que, comme elle, je pleurais. Ce silence dura quelques minutes; enfin elle me dit:

« Je suis contente de vous avoir vu. »

Elle se tut un instant, puis elle reprit:

« Ne vous rencontrerai-je pas dans Paris?

— Peut-être, lui dis-je.

— Quel bonheur! » répétâmes-nous ensemble. Je continuai:

« J'aurais voulu, Hélène, conserver de vous une légère marque de confiance, une preuve de celle que vous m'avez accordée.

— Je l'aurais bien voulu, répondit-elle, mais je n'ai rien. »

Elle se leva; je la regardai, et détachai en silence le plus petit des balais du faisceau qu'elle tenait, travaillé par elle.

Je lui passai au doigt un petit diamant que je tirai du mien.

« C'est un échange, lui dis-je, et un souvenir. »

Et, sans qu'elle s'en aperçût, je glissai un louis dans sa poche.

Elle regarda la bague, sourit, et de ses lèvres s'échappa ce mot terrible: *Adieu.*

Oh! quel effet il produisit sur moi! je crois le sentir encore. Je regardai la terre, puis la jeune fille... et mes lèvres avaient effleuré ce front brillant et pur.

J'avais porté ma main sur mes yeux; quand je la retirai, elle n'était plus là!

Je crus sortir d'un songe; je repris lentement le chemin de la ville. Bientôt le bruit de pas précipités se fit entendre près de moi, et je vis un jeune homme d'une figure intéressante, marchant avec une telle vitesse, que ses pieds touchaient à peine la terre, et, plus prompte que l'éclair, ma pensée se reporta sur l'ami d'Hélène.

« Jeune homme, lui dis-je, où courez-vous ainsi? »

Il paraît que j'avais prononcé ces mots d'un ton qui dévoilait ma pensée, car il fixait sur moi un regard expressif.

« Est-ce que vous l'auriez vue? » me dit-il.

Et tout en lui indiquait l'inquiétude; il était impossible de se méprendre.

« N'allez pas plus loin, repris-je; elle n'est plus là, la jeune fille aux cheveux blonds, aux regards si doux!

Elle est déjà bien loin, vous ne pourrez pas la rejoindre. »

Le jeune homme parut accablé; il baissa vers la terre ses longues paupières noires; d'une main il s'appuya sur une baguette qu'il tenait, de l'autre il releva sur son front les boucles d'ébène qui le bordaient, puis d'une voix basse : « Je ne lui ai pas dit adieu, » murmura-t-il, et sa pensée s'arrêta là.

« La pauvre enfant! m'écriai-je, n'avait-elle pas assez de son chagrin! pourquoi l'augmenter encore par votre présence! plus on est entouré d'objets aimés, et plus la séparation est cruelle. Elle aura pleuré pour vous, mais du moins elle n'aura pas vu couler vos larmes.

— Vous avez raison... je retourne au village... consoler sa mère... sa triste mère. Tous les matins avant le lever du soleil, tous les soirs après son coucher, j'irai revoir cette vieille croix où je l'ai embrassée peut-être pour la dernière fois! »

(*La suite au prochain numéro.*)

## LE FILOU DÉLICAT.

Il y a quelques jours, un bon vieux bourgeois du Marais, revenant du théâtre de la Porte-Saint-Martin, fut accosté par deux jeunes gens bien vêtus, dont l'un lui dit poliment : « Monsieur, vous pouvez nous mettre d'accord, mon ami et moi, sur une gageure que nous venons de faire. J'ai parié que vous aviez sur vous plus de vingt pièces de cinq francs; mon ami a gagé le contraire : veuillez, je vous prie, nous dire tout bas qui de nous a raison. — Monsieur, répond le vieillard, vous avez perdu, je n'en ai que six. — Eh! bien, reprend l'interlocuteur, partageons en frères. » Et il montre un pistolet. La peur saisit l'honnête rentier du Marais, et il se hâte de remettre ses six pièces. « Que faites-vous donc? dit l'un des deux jeunes gens. Nous sommes trois, c'est chacun deux pièces; voilà les deux vôtres. » Cela dit, nos deux fripons s'éloignent, et laissent le bon bourgeois très surpris d'un procédé si délicat.

## UNE LEÇON DE GÉOGRAPHIE.

(Suite du département de Seine-et-Oise.)

### VERSAILLES.

Versailles, pendant plus d'un siècle résidence principale des rois de France, n'est plus aujourd'hui que le chef-lieu d'une préfecture et le siège d'un évêché. Cette ville est à 21 kilom. (5 lieues 1/4) ouest-sud-ouest de distance légale de Paris. (On paie 2 postes 1/4.) — Sa population est de 28,477 habit. Le montant des quatre contributions directes qu'elle paie est, en principal, de 325,013 fr. — Sa garde nationale forme une légion composée de trois bataillons d'infanterie (chacun de six compagnies), d'une compagnie d'artillerie, d'une compagnie de pompiers et d'une compagnie de cavalerie.

### HISTOIRE.

On ignore l'origine de Versailles et celle de son nom. C'est dans un titre de 1037 qu'il est fait mention pour la première fois d'un endroit devenu si célèbre. Une chartre de ce temps est signée par un certain *Hugo de Versaliis*, qui possédait des terres aux environs du lieu où cette ville est située; il existe quelques actes du onzième siècle dans lesquels on voit que Versailles avait alors une abbaye qui fut enrichie par la maison de *Versaliis* et où se retira, en 1100, un des chefs de cette maison. — Le nom de *Versailles* proviendrait-il de *Versaliis*, ou, comme plusieurs écrivains l'ont répété, de l'élévation du sol de ce lieu, qui faisait verser les moissons? Nous laisserons cette grande question indécise. — En 1572, Loménie, seigneur de *Versailles*, ami du roi de Navarre, fut enveloppé dans la proscription de la Saint-Barthélemi; devenu roi de France, Henri IV transmit au fils la bienveillance qu'il avait marquée au père. En 1627, le seigneur de Versailles, Jean-de-Soisy, vendit à Louis XIII cette terre, qui, de chétif château, comme l'appelait Bassompierre, devint maison royale. — Le château seigneurial occupait le penchant d'une butte en face des hauteurs de Satory; le roi le remplaça par un petit pavillon qui servit d'abord de rendez-vous de chasse, puis par un château sur le sommet de la butte. — Versailles, encore simple village, commença à s'agrandir rapidement. — Le château royal était peu important. Il présentait un carré de 22 toises sur chaque face, et était formé de quatre pavillons réunis par des bâtiments sans décorations; au centre se trouvait une cour carrée; une *fausse-braie*, espèce de chemin couvert, entourait le tout. Ce château était placé de manière à ce que la vue pût s'étendre aussi loin que possible. Quelques avenues furent percées dans les bois environnants. Des courtisans, empressés de se rapprocher d'un séjour que le prince affectionnait, élevèrent aux alentours des maisons de plaisance; un d'eux fut ce jeune et infortuné Cinq-Mars, qui paya de sa tête sa résistance aux volontés tyranniques de Richelieu. Ces demeures se joignirent insensiblement au village, et quelques rues furent commencées sur l'emplacement où est à présent la ville neuve. Le côté du parc était occupé par un jardin et par des bois où l'on pratiqua des bosquets. Louis XIII se plaisait à Versailles, il y séjournait sur-tout en automne. — Le premier fait important qui se rattache à l'histoire de ce château fut le dénoûment inattendu de la fameuse journée des Dupes, où Richelieu, que Marie de Médicis croyait avoir renversé, triompha de la reine-mère à l'aide de la faiblesse du roi son fils, et assura jusqu'à sa mort sa domination sur ce monarque, si dépourvu de volonté et qui fut néanmoins le père d'un roi à qui la volonté ne faillit jamais.

En 1661, Louis XIV, commençant à gouverner par lui-même, et voulant signaler son règne par la construction d'une demeure digne de la majesté royale, choisit Versailles pour en faire sa résidence habituelle, et entreprit, pour agrandir le château construit par son père, des travaux qui furent poussés avec activité. Malgré des obstacles de tout genre, la nature fut domptée à force d'art et sans doute aussi de prodigalités. — Bientôt deux corps de bâtiment composant les deux côtés d'une avant-cour s'élevèrent parallèlement; on abattit la partie du château qui en formait l'entrée, l'aspect général changea et l'ancien château se trouva comme enfermé dans un nouveau, plus beau et plus riche. — Le 5 mai 1664, Louis XIV y donna une première fête, où il déploya un luxe et une élégance dont la cour de France n'avait pas encore offert d'exemple. Le premier architecte du nouveau château de Versailles avait été Leveau, il fut remplacé par le célèbre Jules-Hardouin Mansard. Celui-ci reconnut d'abord combien la nécessité de conserver l'ancien édifice (que Louis XIV ne voulait pas

détruire), nuirait à la beauté et à la régularité des nouvelles constructions; mais le roi, mu par un sentiment de piété filiale, s'était prononcé formellement. Mansard entoura l'œuvre de Louis XIII de bâtiments magnifiques, immenses, qui furent édifiés isolément d'abord, et qui plus tard, liés entre eux par des constructions intermédiaires, offrirent enfin l'ensemble que nous admirons. Le Nostre, digne émule de Mansard, rivalisa de génie avec lui dans les distributions des jardins et du parc, dont il fut chargé; tous les talents et tous les arts se réunirent pour prodiguer à Versailles leurs merveilles. — Cependant ce site, qui se couvrait de tant de chefs-d'œuvre, était mal choisi: l'eau y manquait. On projeta de détourner la rivière d'Eure, entre Chartres et Maintenon, et de la faire venir tout entière à Versailles; on était en paix, une partie de l'armée fut employée à ce travail, qui, s'il faut en croire Saint-Simon, fut plus destructeur pour elle que plusieurs campagnes. La guerre fit suspendre d'abord, puis abandonner ensuite tout-à-fait les travaux de l'aqueduc, qui, dans le cas où il aurait été achevé, eût offert un monument au-dessus de tous ceux dus aux anciens Romains. — Plus tard, l'érection de la machine de Marly fit arriver l'eau de la Seine à Versailles.

Tandis que ces grands ouvrages s'opéraient, une jeune ville remplaçait le vieux village. Le roi, par des concessions avantageuses, encourageait les personnes de tout rang à imiter son exemple et à faire élever des constructions autour de son château; mais, par un singulier trait de despotisme, il fut d'abord défendu aux simples particuliers de bâtir en pierre de taille et même d'en donner l'apparence à leurs maisons, qui durent avoir l'aspect des briques de l'ancien château de Louis XIII.

En 1672, le palais était terminé, du moins quant à ses parties principales. A cette époque le roi y établit sa cour; c'est là que, entouré de toutes les magnificences qu'il avait créées, Louis XIV passa les vingt-huit dernières années de sa vie, marquées par des revers au sein desquels il se montra plus réellement grand que dans le cours des prospérités de sa jeunesse. Il y mourut le 1er septembre 1715. — Pendant la régence du duc d'Orléans, et pendant les premières années du règne de Louis XV, Versailles fut presque abandonné; mais quand Louis XV vint habiter constamment ce palais, l'ancien ordre de choses reparut. Sous ce règne, le château ne subit aucun changement considérable, mais la ville continua à s'accroître. — Pendant le règne de Louis XVI, Versailles fut le théâtre des graves événements qui préparèrent la révolution française; cette ville vit la réunion des deux assemblées des notables et celle des états-généraux de 1789: elle fut témoin de la mémorable séance du Jeu de Paume, où les députés du tiers-état et une partie des deux autres ordres se constituèrent en assemblée nationale. — Les journées des 5 et 6 octobre décidèrent le Roi à la quitter pour venir se fixer à Paris. Ce départ ôta à Versailles toute son importance, et du rang de résidence royale la rejeta au nombre des villes de province. — Une petite partie de sa population prit part aux excès de la révolution; cette ville eut sa part des journées de septembre. On y assassina, malgré la courageuse résistance des autorités locales, les prisonniers d'Orléans. — Pendant l'époque révolutionnaire, diverses factions s'y disputèrent tour-à-tour l'autorité. — Enfin, comme le reste de l'État, elle ne retrouva le calme et la tranquillité que lors de l'établissement du Consulat. — Sous l'empire, Versailles ne fut le théâtre d'aucun événement remarquable. Elle ne reparut sur la scène historique qu'en 1815, où, après le désastre de Waterloo, lorsque les environs de Paris furent inondés de troupes alliées, la garde nationale de Versailles prit une part active au combat du bois de Roquencourt (1er juillet) et contribua à la défaite des régiments prussiens. Blucher jura qu'il en tirerait une vengeance éclatante. En effet, le lendemain, bien que la ville eût déja arboré le drapeau blanc et que les autorités, précédées de ce drapeau, fussent venues réclamer sa protection, il en permit le pillage à ses soldats, et presque toutes les maisons, sur-tout celles des rues écartées, furent ravagées de fond en comble. — Depuis, Versailles a réparé ses pertes. Ses édifices, son château et son parc y attirent journellement un grand concours d'étrangers. — Si la vie était moins chère dans cette ville, elle réunirait promptement une nombreuse population et deviendrait le refuge de tous les habitants de la capitale qui préfèrent le repos et la paix aux plaisirs vifs et aux turbulentes émotions.

### MOEURS ET CARACTÈRE. — LANGAGE.

Les habitants du département de Seine-et-Oise n'ont, sous le rapport moral, aucune empreinte particulière: la raison en est dans le voisinage de Paris, dans leurs communications continuelles avec cette capitale, dans leur frottement avec les étrangers qui y sont attirés et fixés par les agréments du pays. Les spécialités ont disparu sous le poli de la civilisation. En revanche cette dernière a développé dans le département des qualités qui, pour être moins originales, n'en sont pas moins heureuses; de ce nombre sont l'aménité des formes, la facilité des rapports sociaux, le goût des affaires et l'aptitude aux arts. Cette contrée se fait remarquer en effet par son génie industriel et par les hommes distingués qu'elle a produits en tous genres. Elle n'a sous ce rapport rien à envier aux parties les plus favorisées de la France. Plusieurs de ses enfants ont également acquis de l'illustration sur les champs de bataille: le département de Seine-et-Oise a fourni son contingent à cette glorieuse armée qui pendant vingt ans a vaincu et étonné l'Europe.

Le langage des habitants de Seine-et-Oise ne diffère de celui des Parisiens que dans les campagnes, où le peuple a naturellement un vocabulaire varié et des locutions qui tiennent à son état, au genre de ses occupations agricoles et industrielles, inconnues à celui de la capitale.

On a remarqué que, par suite de l'ancien séjour de la cour à Versailles, les habitants de cette ville et des environs ont un langage plus riche, plus figuré et plus nuancé d'expressions recherchées que ceux des autres arrondissements du département.

A. Hugo.

(*La suite à un prochain numéro.*)

---

## VAUCANSON.

Né rue des Clercs, à Grenoble, le 24 février 1709, d'une famille titrée, Vaucanson sentit dès son enfance son goût pour la mécanique. Un jour le jeune Vaucanson s'amusait à examiner, à travers les fentes d'une cloison, une horloge placée dans la chambre voisine. A force d'observations, il en étudia le mouvement, en dessina la structure et découvrit le jeu des pièces, dont il ne voyait qu'une partie. Mais il ne pouvait se rendre un compte précis du moteur; enfin, poursuivi par cette idée, qui l'occupait sans cesse, il saisit tout d'un coup le mécanisme de l'échappement, qu'il cherchait

depuis plusieurs mois. Dès ce moment, toutes ses idées se tournèrent vers la mécanique. Il fit en bois, et avec des instruments grossiers, une horloge qui marquait les heures assez exactement. Il composa, pour une chapelle d'enfants, de petits anges qui agitaient leurs ailes, et des prêtres automates qui imitaient quelques fonctions ecclésiastiques. Le hasard l'ayant fixé à Lyon, il apprit que l'on voulait construire une machine hydraulique pour donner de l'eau à la ville, et en imagina une qu'il n'osa proposer par modestie; mais, arrivé quelque temps après à Paris, il vit avec une joie difficile à exprimer, que la machine de la Samaritaine était précisément celle qu'il avait imaginée à Lyon. Ayant remarqué combien il lui manquait de connaissances en anatomie, en musique et en mécanique, il employa plusieurs années à étudier ces sciences. Le flûteur des Tuileries lui fit naître l'idée d'une statue qui jouerait des airs. Les reproches d'un oncle, qui traitait ce projet d'extravagant, en suspendirent l'exécution. Trois ans plus tard il reprit son travail, et réussit au point que, sans corrections, sans tâtonnements, l'automate joua de la flûte. Aux premiers sons qu'elle rendit, le domestique de Vaucanson, qui se tenait caché dans l'appartement, tombe aux genoux de son maître qui lui paraît plus qu'un homme, et tous deux s'embrassent en pleurant. A cette machine succéda bientôt un automate qui jouait du tambourin et du galoubet. Enfin on vit paraître de lui deux canards qui barbotaient, allaient chercher le grain, le saisissaient dans l'auge et l'avalaient. Ce qui n'était pas moins singulier, c'était que ce grain éprouvait dans leur estomac une espèce de trituration, et passait dans les intestins, suivant ainsi tous les degrés de la digestion humaine. En 1740, Vaucanson refusa les offres du roi de Prusse, qui l'appelait dans ses états, et fut chargé de l'inspection des manufactures de soie; il perfectionna les moulins à organsiner. Dans un voyage qu'il fit à Lyon, il se vit poursuivi à coups de pierres par des ouvriers en soie, parce qu'ils avaient entendu dire qu'il cherchait à simplifier les métiers. Pour s'en venger, il construisit une machine avec laquelle un âne exécutait une étoffe à fleurs. Il fit encore, pour la représentation de la *Cléopâtre* de Marmontel, un aspic qui s'élançait en sifflant sur le sein de l'actrice; ce qui fit dire à un homme de lettres que l'on consultait sur le mérite de cette tragédie, qu'*il était de l'avis de l'aspic*. Vaucanson s'occupait en secret d'une idée qui souriait à Louis XV; c'était la construction d'un automate dans l'intérieur duquel devait s'opérer tout le mécanisme de la circulation du sang; mais il en fut dégoûté par les lenteurs qu'éprouva l'exécution des ordres du roi. Après une longue suite de travaux importants, il mourut en 1782.

---

## PHILOSOPHIE.

### LES DOULEURS D'UNE FEMME.

De toutes mes facultés la plus puissante est celle de souffrir.
Madame DE STAEL. — *Corinne*.

Ne croyez pas connaître la douleur, vous qui n'êtes point de ce sexe délicat et timide que Dieu a lancé sur cette terre pour y épuiser la coupe amère du malheur. Quels qu'aient été vos contrariétés, vos maux, vos chagrins, ils ne sont rien près des souffrances qui attendent une femme aux portes de la vie, et la conduisent, de leur main de fer, jusque sous la poussière du tombeau.

Suivez avec moi cette frêle créature dans quelques-unes des épreuves qui lui sont réservées, et vous me direz ensuite si vous avez ressenti la douleur.

Pour l'ordinaire, l'enfance de la jeune fille se passe sous l'influence des petits chagrins, des joies si pures de cet âge, et sa jeunesse sous le charme des illusions brillantes de l'imagination et des rêves fantastiques de l'avenir.

Si la tendresse d'une mère prudente modère l'exaltation d'une tête vive, d'un cœur aimant, la douce créature ne sera jamais en proie à ces douleurs poignantes qui, bien qu'imaginaires, sont plus dangereuses que les autres, parcequ'elles détruisent l'énergie, énervent l'ame, et la laissent sans force pour supporter les chagrins réels. Mais si la mort lui a ravi ce guide si tendre, ou si la nature (bizarre quelquefois) l'a fait naître d'une femme froide, insouciante, sans amour ni sans haine; si sa bouche innocente n'a jamais senti la douceur des baisers maternels; si le sourire du contentement n'a jamais accueilli ses remarques enfantines, ses jeux naïfs; si des larmes d'inquiétude et de joie n'ont jamais coulé ni pour ses souffrances ni pour ses plaisirs, ah! plaignez la pauvre enfant! La vie est désenchantée pour elle avant d'avoir commencé, et son cœur est flétri sans avoir pu s'ouvrir aux douces sensations qui la lui font connaître.

Malgré son inexpérience, elle sent cependant qu'il lui faut un guide, un époux. Aucune main amie ne dirigera ce choix si important. Il se fera, ou par des idées de convenances, ou par suite de ce sentiment impérieux qui trompe quelquefois, mais dont on n'a pas la force de se repentir.

Le résultat a-t-il anéanti ses espérances, quelle compensation lui sera offerte au malheur sans fin d'une union mal assortie? Le ciel la rend mère. Alors, oh! alors, tout est oublié. Sa vie a commencé avec celle de son enfant : elle sent qu'elle n'est plus seule au monde; que son cœur ulcéré s'est ouvert à la faculté d'aimer; que son époux est le père de cet objet chéri, et qu'il peut aussi lui être quelque chose! Elle a compris enfin le but de son existence, et la sienne est là où repose sa fille. Ce bonheur durera-t-il? Oh! non, il serait trop parfait. Suivez-moi quelques jours après dans la chambre de cette jeune mère. Ses cris, ses larmes vous indiquent le malheur qu'elle redoute. Son enfant est près de mourir, et elle ne se sent pas la force de lui survivre. « O mon Dieu, s'écrie-t-elle avec un accent déchirant, sauvez, sauvez ma fille : elle m'a coûté si cher! »

Épuisée par des douleurs aussi vives, ses facultés semblent l'abandonner; mais son œil suit tous les mouvements, épie tous les visages et reflète leur expression. Son sein tari par le désespoir ne peut même plus offrir à l'enfant le lait nécessaire à la prolongation de sa vie, et avant de le perdre pour jamais, elle a déja éprouvé toutes les angoisses d'une séparation en le voyant attaché à un sein mercenaire.

O femme, femme! quelle puissance du ciel tu as reçue pour souffrir!

Passons à d'autres tableaux. — Née sous des auspices plus favorables, la jeune fille, brillante de fraîcheur, semble vivre dans une atmosphère de plaisirs et d'attente. Qui redira les vagues rêveries de son imagination, ces illusions déçues, ces amours du jour qui succèdent à ceux de la veille, et qui seront renouvelés le lendemain, jusqu'à l'instant où doit paraître celui qui fixera les irrésolutions de son cœur? Alors son existence est renouvelée. Tout se colore à ses yeux. Les jours ne sont pas assez longs pour jouir de son

bonheur, les nuits sont trop courtes pour y rêver. Elle aime, elle est aimée : son imagination ne va pas au-delà, et elle croit à un sentiment éternel.

Mais l'objet de cette tendresse si vive devient inconstant : d'autres attraits le séduisent ; il oublie celle qu'il jura d'aimer toujours, celle qui ne vit que de sa vie, et pour laquelle sans lui le monde n'est rien. Oh! quel désespoir s'empare alors de cette ame vierge de douleurs! qui rendra les déchirements de son cœur quand elle ne rencontrera plus qu'un regard de dédain dans ces yeux qui naguère lui peignaient tant d'amour! Quand cette place qu'il occupa si longtemps près d'elle restera déserte à jamais! Ah! que de larmes dévorées en silence! Que de belles années sans sourire et sans joie! C'est en vain qu'elle cherche à se guérir par les réflexions de l'amour-propre : il est insuffisant contre l'amour véritable, et le cœur qui en est réellement atteint ne guérit pas de semblables blessures.

Mais, si l'amour a été entier dans son sacrifice; s'il n'a rien refusé aux délirantes protestations d'une tendresse éternelle, si le remords joint son aiguillon à celui d'un abandon sans retour, ah! alors la vie de cette faible jeune fille est décolorée à jamais : il n'y a plus pour elle que regret du passé, larmes pour le présent et désespérance pour l'avenir. Un cœur pur ne se pardonne pas les erreurs d'un cœur tendre.

Ailleurs, voyez cette jeune femme délaissée par l'époux de son choix. Devorée par des chagrins cruels, sa bouche ne se permet pas un reproche; elle souffre en silence; ses larmes coulent dans l'abandon des nuits; ses charmes se flétrissent dans les angoisses de la jalousie, et celui qui, par sa conduite insensible, est cause de ce changement, le donne pour excuse de son infidélité.

Nous arrêterons-nous aussi à celle qu'une cruelle fatalité attacha au sort d'un joueur? Qui pourrait exprimer les chagrins et les inquiétudes de cette infortunée! qu'elles coulent lentement, les heures de la nuit, quand elle attend le retour de son époux insensé! En vain elle le supplie à genoux de la soustraire, ainsi que ses enfants, à la pauvreté qui déja les environne; en vain elle fait résonner à ses oreilles ce mot si puissant : *Honneur;* rien n'y fait. Il promet le soir, se parjure de nouveau le lendemain, et bientôt, réduit au désespoir par les chances trompeuses du jeu, le malheureux finit par le suicide une vie de tourments et de fautes, en ne laissant à celle qui lui dévoua son existence qu'un nom flétri et la misère la plus affreuse.

Plus loin, contemplez encore cette autre souffrance de femme! Près du lit de douleur de ce respectable père de famille languit sa malheureuse compagne. Quelques légers intervalles d'espérance ont rendu plus affreux, s'il est possible, le décret impitoyable de la Providence. Tout espoir est perdu. Une heure, une minute vont ravir pour toujours à cette infortunée l'objet d'une tendresse exclusive. Le but de son existence va cesser. La tombe en se refermant sur cet époux chéri, ensevelira aussi les illusions, le bonheur, l'avenir de celle pour qui il était tout. L'attente de cette horrible séparation a glacé et anéanti chez elle toutes les facultés, hormis celle de la souffrance. A genoux pendant cette longue nuit de douleurs, au chevet du lit qui renferme encore ce qu'elle aime si tendrement, sa main convulsive ne presse plus qu'une main glacée; ses yeux hagards et brûlants n'ont plus de larmes; sa langue n'a plus de paroles, sa piété n'a plus de prière. Tout ce qui lui reste de vie semble n'attendre pour s'exhaler que le dernier soupir d'un être si cher, et cependant elle ne meurt pas. Comme lui, elle a senti les angoisses d'une agonie longue et déchirante! comme lui, elle a senti toutes les horreurs de la mort; mais, comme lui, elle n'a pu franchir cette fatale barrière qui l'a séparé des vivants. L'infortunée est restée seule, seule avec sa tendresse, ses souvenirs et son désespoir!...

Oh! non, non! Si vous n'êtes pas femme, vous ne connaissez pas la douleur!

Léonie D.

---

## SCIENCE.

### ÉTABLISSEMENT ORTHOPHRÉNIQUE.

L'étude du mécanisme du corps de l'homme et des diverses fonctions des organes qui le constituent, l'appréciation des conditions d'après lesquelles une organisation donnée s'éloigne de l'état normal de forme et de structure; la possibilité de modifier la constitution d'un individu jeune encore, en le plaçant dans des conditions déterminées, de même qu'on modifie une fleur, un fruit, en disposant la plante qui les produit dans un sol nouveau et des conditions de lumière et de température nouvelles, ont conduit les médecins à s'occuper des difformités dont un grand nombre d'individus sont atteints : et l'horthopédie a pris naissance. Les succès qu'elle a obtenus et qu'elle obtient tous les jours prouvent combien l'éducation des organes a souvent de puissance pour s'opposer à des dispositions vicieuses, primitives ou acquises, en arrêter les progrès et restituer, même complètement dans certains cas, les individus qui les présentaient à l'état normal de conformation et de structure. Eh bien! ce que l'on a fait jusqu'ici pour les difformités du corps, on le tente aujourd'hui pour celles de l'intelligence. Partant de cette donnée physiologique que nos penchants et nos inclinations sont, jusqu'à un certain point, sous la dépendance de notre organisation cérébrale; persuadés que l'éducation peut, dans beaucoup de cas, modifier cette organisation, et, par cela même, les dispositions bonnes ou mauvaises que présente un individu, les fondateurs de l'établissement orthophrénique réalisent aujourd'hui une idée tout-à-fait philosophique, dont les germes féconds ne tarderont pas, je le pense, à porter d'heureux fruits. Ce n'est pas dans les colléges, ou autres établissements de ce genre, qu'un enfant, né avec des penchants vicieux, ou voué, par une prédisposition héréditaire, aux affections mentales, pourra trouver une éducation convenable, une surveillance, une étude, assez exactes et suivies, de ses dispositions, pour que le contrepoids y soit sans cesse apporté. Loin de là, il en sortira souvent pire qu'il n'y était entré. Il y a donc dans l'éducation morale de nos enfants une lacune immense que le créateur de l'orthophrénie se propose de combler. Je range les enfants qui réclament un traitement orthophrénique en quatre cathégories.

Dans la première se trouvent les enfants *nés pauvres d'esprit*, c'est-à-dire avec une organisation cérébrale au-dessous de l'organisation commune à l'espèce, et qui les place entre l'idiot et l'homme ordinaire.

Dans la seconde sont rangés les enfants nés comme tout le monde, mais auxquels une éducation première, mal dirigée, a fait prendre une direction vicieuse.

La troisième comprend les enfants *nés extraordinairement*, c'est-à-dire avec un cerveau volumineux dans sa masse totale, ou quelques unes de ses parties, et qui, par cela même, lorsque les facultés nobles et

bienveillantes sont faiblement prononcées, se font remarquer par un caractère difficile, une dissimulation profonde, un amour-propre démesuré, des passions ardentes et des penchants terribles : aptes, en un mot, aux plus grands vices et aux plus grandes vertus, et ne pouvant être médiocres en rien.

La quatrième division se compose d'enfants qui, nés de parents aliénés, sont prédisposés à l'aliénation mentale, ou à toute autre affection nerveuse grave. Telles sont les divisions tout-à-fait naturelles des sujets qui réclament les soins de l'orthophrénie. L'homme qui a conçu l'idée de faire servir l'étude de la physiologie et de la phrénologie à l'éducation organique et morale des jeunes gens placés dans l'une des conditions que nous venons d'énumérer, est M. le docteur Voisin, médecin des enfants épileptiques et idiots de l'hospice de la rue de Sèvres, et fondateur, avec son confrère, M. Falret, de l'établissement de Vanvres, consacré au traitement des aliénés, et, sans contredit, le plus beau, le mieux conçu et le plus remarquable qui soit à Paris, et, par cela même, en France.

Dans cette entreprise nouvelle, M. de Moncey, fondateur et président de la société de civilisation, a secondé, contribué à mettre à exécution les vues de M. Voisin, en acceptant la surveillance et la direction morale de l'établissement, qui, situé à Issy, près Paris, a reçu déjà un certain nombre de pensionnaires. Nous croyons devoir encourager et suivre de nos vœux les efforts de ces hommes honorables, persuadés qu'ils ne peuvent qu'être profitables aux intérêts de la science et de l'humanité.

J.-C. Sabatier.

---

## REIMS.

Cathédrale. — Église Saint-Remi. — Hotel-Dieu. — Place royale. — Antiquités romaines. — Biographie rémoise.

Reims, chef-lieu d'arrondissement du département de la Marne, et l'une des villes les plus anciennes de France, est située à trente-neuf lieues et demie de Paris. Elle compte 38,000 habitants.

On entre dans Reims par six portes, savoir : au nord celles de Cérès et de Mars, au sud celles de Bacchus ou de Fléchambault, au sud-est celle de Dieu-Lumière, au sud-ouest celle de Vêle ou de Paris ; enfin, à l'ouest se trouve la Porte-Neuve, qui se distingue par une magnifique grille en fer, ayant la forme d'un arc de triomphe, et dont la construction eut lieu à l'occasion du sacre de Louis XVI.

Reims est sur-tout célèbre par sa cathédrale. Cette église, l'un des plus beaux monuments d'architecture, a 450 pieds de longueur sur 93 de largeur et 110 de hauteur. Son portail est enrichi de deux magnifiques rosaces et d'une immense quantité de statues, de bas-reliefs et d'ornements d'un travail étonnant par sa délicatesse. On admire aussi les deux autres portails et les aiguilles décorées de statues qui surmontent les arcs-boutants ; on a été par-tout si prodigue de statues que leur nombre total s'élève à 4 ou 5,000, dont 5 ou 600 pour le portail principal. Ce beau temple est surmonté de deux flèches ou tours, ayant 250 pieds de haut. Le *Clocher-à-l'Ange*, campanille d'une grande légèreté, est élevé de 55 pieds au-dessus du faîtage de l'église, et supporte une boule sur laquelle s'élève une jolie statue d'ange de 7 pieds de hauteur.

L'intérieur de la cathédrale est remarquable par sa vaste nef, ses vitraux peints, le beau pavé du chœur, l'orgue, l'horloge à carillon, un bas-relief de Nicolas Jacques ; le tableau du lavement des pieds, l'un des meilleurs ouvrages du Poussin ; le baldaquin de la chapelle de la Vierge, et enfin les fonds baptismaux dont la cuve, selon quelques auteurs, a servi au baptême de Clovis, en 496. Mais ce qu'il y a de plus curieux c'est le tombeau de F. V. Jovinus, qui de simple citoyen de Reims devint consul romain en 366. Ce monument si précieux, comme antiquité romaine, est de marbre blanc et les sculptures en sont parfaitement conservées. Il décorait autrefois l'ancienne église Saint-Nicaise, célèbre par son *pilier tremblant* que le son des cloches faisait mouvoir, mais dont maintenant il ne reste plus aucun vestige.

La cathédrale de Reims fut commencée en 1211 par l'archevêque Albéric de Hombert, pour remplacer celle qui avait été incendiée l'année précédente, mais elle ne fut achevée que vers la fin du quinzième siècle.

Après cette magnifique église, on doit citer celle de Saint-Remi, qui est presque aussi vaste, mais beaucoup moins élevée ; elle est la plus ancienne de la ville. C'est là qu'était conservée la Sainte-Ampoule contenant l'huile destinée au sacre des rois, car aux archevêques de Reims avait été accordé par Louis-le-Jeune le droit exclusif de présider à cette auguste cérémonie. On admire dans ce temple la belle colonnade en marbre qui entoure le chœur, et sur-tout le nouveau tombeau de Saint-Remi, qui en occupe le centre. Il a la forme d'une rotonde composée de huit colonnes de marbre campan, surmontées d'autant d'arcades supportant une espèce de dôme à jour que termine une couronne. Six des entre-colonnements sont garnis chacun de deux statues représentant d'un côté les six pairs laïques du royaume, et de l'autre les six pairs ecclésiastiques. L'arcade de devant est vide, et donne entrée au monument. Celle de derrière est occcupée par le groupe du baptême de Clovis.

A l'Hôtel-Dieu, qui occupe les bâtiments de l'ancienne abbaye de Saint-Remi, on remarque le grand escalier, le beau vaisseau de la bibliothèque et sa superbe boiserie enrichie de sculptures délicates et de colonnes corinthiennes. Les étrangers visitent la Place-Royale, au centre de laquelle se trouve une belle statue pédestre de Louis XV, due au talent de Cartelier. Cette place est décorée de beaux édifices, dont le plus important est l'ancien hôtel des Fermes, aujourd'hui la Douane ; son fronton grec est orné d'un bas-relief représentant Mercure, entouré de ballots de laine et de grappes de raisin, emblèmes du commerce de Reims.

Cette ville, si importante sous les Romains, possède encore plusieurs objets précieux de ce temps. L'ancienne porte de Mars, fermée depuis 1545, est surtout curieuse, quoique un peu dégradée ; elle consiste en un triple portique de près de cent pieds de face, décoré de huit colonnes striées, d'ordre corinthien, dont l'arcade du milieu a dix-huit pieds de large et les deux autres douze. On ignore l'origine de ce monument, que l'on croit avoir été élevé en l'honneur d'Auguste par Agrippa ou par les habitants de Reims, en reconnaissance des nombreuses routes que cet empereur avait fait ouvrir, et dont leur ville était le centre.

Comme monument historique du moyen âge, les étrangers vont voir également l'hôtel de la Maison-Rouge, où l'on prétend que logea Jeanne d'Arc lors du couronnement de Charles VII.

Dans les environs de Reims se trouve un monticule isolé qui porte le nom d'Arènes, et qu'on suppose être les restes d'un amphithéâtre romain, puis un ancien château dont la construction remonte à César,

et enfin les vignobles qui produisent l'excellent vin de Sillery, que l'on conserve dans des caves à triple étage creusées dans la craie.

Il s'est tenu un grand nombre de conciles dans Reims, et cette ville qui, en 1359, soutint un siége mémorable contre Édouard III, roi d'Angleterre, tomba le 12 mars 1814 au pouvoir des Russes, qui en furent momentanément chassés par Napoléon, après avoir perdu deux mille hommes et leur commandant.

Reims a vu naître dans ses murs Colbert; G. Gobelin, qui a donné son nom à la fameuse manufacture de tapis de Paris; Jean Godinot, qui employa une partie de son immense fortune en fondations utiles; Jovinus, le savant bénédictin Ruinard, l'avocat Linguet, les deux Tronçon du Coudray, le littérateur Charles Batteux, l'antiquaire Nicolas Bergier, l'abbé de Lattaignant, l'abbé Pluche; Robert Nanteuil, graveur du régne de Louis XIV; l'historien Vély et quelques autres hommes célèbres.

Le comte DE LORY.

## CORRESPONDANCE.

Que je te dise donc ce que j'ai entendu l'autre soir. Nous étions assises, maman et moi, dans la grande allée des Tuileries, par le plus beau temps du monde: les orangers nous envoyaient leur odeur embaumée; les tourterelles nous faisaient entendre leur doux roucoulement; la fraîche verdure des vieux marronniers nous reposait la vue. Maman se mit à causer avec quelques dames de ses amies, et moi, je regardai passer les élégantes. Je suivais des yeux une demoiselle à-peu-près de notre âge, lorsque j'entendis deux messieurs placés non loin de moi, qui faisaient son éloge. Je prêtai l'oreille; mais il n'y avait pas d'indiscrétion, je t'assure: ils parlaient si haut! « — C'est la fille d'un de mes amis, dit le plus âgé de ces messieurs. Elle est belle, instruite, spirituelle; elle a tous les talents et toutes les vertus. Ce sera un jour une femme accomplie. — Oui, reprit le moins âgé. Je l'ai rencontrée dans le monde: c'est pour moi le type des jeunes personnes bien élevées. Calme et douce, elle joint la dignité à la candeur. Sa conversation n'est ni timide ni hardie. Au moins, en dansant avec elle, on peut lui parler d'autre chose que de *la foule* et de *la chaleur;* car elle vous répond sans rougir et sans être émue. Son air pourtant n'est que simple, naturel, et cependant il impose. Je suis sûr que le fat le plus impertinent n'oserait jamais lui serrer la main. — Que vous êtes heureux, vous autres jeunes hommes! reprit le vieillard; vous n'épouserez pas comme nous de ces poupées bien habillées, de ces perruches bien apprises qui nous amusaient un instant pour s'ennuyer ensuite le reste de leur vie; vous épouserez des compagnes qui partageront vos plaisirs et vos peines, des amies avec lesquelles vous pourrez échanger vos idées, des mères courageuses et dévouées; car telles sont les femmes quand elles accomplissent la mission que Dieu leur a confiée sur la terre. — Oui! répondit le jeune homme avec un soupir, voilà ce que nos grand'mères ignoraient, ce que nos mères ont appris, et ce qu'elles enseignent maintenant à leurs filles, dont l'éducation à-la-fois aimable et forte, dont l'habitude de l'ordre et de l'économie nous promet sécurité pour notre fortune et l'avenir de nos enfants! — Voilà votre *type*, mon jeune ami, voulez-vous que je vous présente à sa mère? dit le vieillard en souriant. — Ah monsieur! vous comblez tous mes vœux! vous connaissez ma famille... et ma reconnaissance... balbutia le jeune homme se levant avec précipitation.

Quelle bonne leçon je venais de recevoir! Je regardai passer cette demoiselle, et je me dis: Si je ne suis pas aussi belle, ce n'est pas ma faute; mais je tâcherai d'être aussi sage et aussi instruite. Maman avait donc bien raison! Et que j'étais cruelle envers moi-même, en n'écoutant souvent ses conseils que par obéissance! Toi, ma chère, tu n'as pas besoin d'entendre ce que j'ai entendu!

Je ne t'envoie cette fois que des dessins de broderie· car la broderie est très à la mode.

## LES HÉROÏNES AMÉRICAINES.

Dans les dernières guerres qui ont ensanglanté les provinces de Buenos-Ayres, les femmes de ce pays ont fait preuve du plus grand courage. On vit longtemps combattre dona Juana Ossunduy à côté du général Cadilla, son époux. Au combat de Laguana, cette amazone enleva un drapeau aux Espagnols, et la république pour lui témoigner sa reconnaissance, lui conféra le grade de lieutenant-colonel.

A l'affaire de Cochabamba, le général, se voyant inférieur en forces à l'ennemi, fit prendre les armes aux femmes de cette ville, et leur donna une position à défendre. Elles y périrent toutes. Depuis cette époque, et à l'exemple de ce qui se pratiqua dans l'armée française, après la mort de La Tour d'Auvergne, chaque jour dans les régiments de l'armée du Haut-Pérou, un officier demande à l'appel du soir si les femmes de Cochabamba sont présentes: « Non, répond un autre officier, *elles sont toutes mortes pour la patrie au champ d'honneur.* »

Dernièrement un pêcheur de St-Valery-sur-Somme a ramené dans ses filets un de ces poissons singuliers, qu'anciennement on appelait syrènes. C'est une espèce de phoque dont la tête et les mamelles ont la forme humaine, et qui, lorsqu'il se dresse à mi-corps sur l'eau, ressemble assez bien à une femme. Il vient d'être expédié par le préfet au Muséum d'histoire naturelle. On espère qu'il arrivera vivant.

*Le rédacteur-gérant*, A. P. BARBIEUX.
Rue des Trois-Frères, n° 19, à Paris.

PARIS. — JULES DIDOT AINÉ, BOULEVART D'ENFER, N° 4.
Imprimé par W. CLOWES, Duke-Street, Londres, pour HENRY-HOOPER, 13, Pall mall East.
Se vend aussi chez R. GROOMBRIDGE, Panyer-Alley, Paternoster-Row; et

| | | | | | |
|---|---|---|---|---|---|
| BARNES et NEWSOM | Leeds. | MOSS | Guernesey. | SMITH | Lynn. |
| BALLE | Exeter. | OLIVER et BOYD | Édimbourg. | STEPHENSON | Hull. |
| BANCKS et compagnie | Manchester. | RIDGE | Sheffield. | WAKEMANN | Dublin. |
| BINGHAM | Bristol. | RUTHENGLEN et compagnie | Glasgow. | WIGHT | Cheltenham. |
| DRAKE et COOPER | Birmingham. | SIMMS | Bath. | WILLMEN et SMITH | Liverpool. |
| JARROLD | Norwich. | SMITH | Aberdeen. | | |

# LE CAMÉLÉON,

N° 15. JOURNAL NON POLITIQUE. 20 Septembre 1834.

Prix : 4 sous. PARAISSANT TOUS LES SAMEDIS. Price 2 d.

## SOUVENIR

### D'UN VOYAGE INÉDIT EN ALSACE.

( Suite et fin. )

Cette pensée parut l'attrister profondément ; il me tendit la main ; je lui donnai la mienne, il la serra ! La douleur donne de la confiance ; on eût dit qu'il me connaissait depuis long-temps. Il s'éloigna par le sentier, en se tournant souvent de mon côté.

Le soir même je quittai la ville pour achever de parcourir l'Alsace, et huit jours après j'étais à mon tour sur la route de Paris.

Dans cette immense capitale, où l'on ne remarque que l'habit, l'opulence ; où le mérite indigent se trouve pour ainsi dire refoulé par la richesse orgueilleuse ; il est rare de distinguer la vertu ignorée parmi cette foule tumultueuse. Je pensais souvent à ma charmante Alsacienne. En vain mes regards se fixaient sur toutes celles que je rencontrais errantes au seuil des plus magnifiques hôtels. Je ne retrouvais pas sur la figure de ces jeunes filles cette candeur, cette ingénuité, ce miroir de la vertu que je n'avais rencontrés que sur le visage de la sensible Hélène.

De graves occupations me distrayaient souvent de son souvenir ; mais lorsque débarrassé d'un monde importun, je me retirais seul dans mon cabinet, je ne voyais plus les dorures dont ma cheminée était ornée, mais seulement le petit balai que j'avais pris à la pauvre jeune fille, et que j'avais placé sous un globe de cristal, au milieu de mes vases chinois, de mes candelabres de bronze, et ce contraste plaisait à mon cœur.

« Si je pouvais la revoir ! me disais-je. Oh ! je veux retourner dans cette contrée délicieuse où j'ai connu cet ange de douceur et d'infortune. »

Tous les jours j'allais me promener sur les boulevarts où ces Alsaciennes affluent ordinairement. Je m'arrêtais à chaque petite marchande de balais... Ce n'était pas elle.

Un jour, obsédé de la foule qui circulait dans cette longue promenade, je pris au hasard une petite rue qui y aboutissait ; bientôt je me trouvai près d'un bâtiment en construction où l'on ne travaillait pas en ce moment, et j'aperçus deux jeunes filles assises sur une longue pierre. J'étais derrière elles, je ne pus voir leurs traits, mais je reconnus la voix de l'une d'elles, coiffée du petit bonnet bleu... J'écoutai.

« Que tu es heureuse ! disait la douce voix, que tu es heureuse, Marie, de retourner dans ton pays, dans ta famille !

— C'est que je ne suis pas ambitieuse comme toi, Hélène ; je ne gagne rien ici, et je m'ennuie. J'aime mieux retourner chez mes parents, tout pauvres qu'ils sont. Ils ont cru bien faire en m'envoyant dans cette grande ville, mais moi je suis décidée à travailler comme eux, plutôt que d'errer dans les rues, ainsi que je le fais depuis deux ans.

— Moi aussi j'avais cru qu'à Paris l'or venait récompenser avec usure des ennuis et des fatigues qu'on y éprouve. Je commence à voir que je puis m'être trompée. Pour l'indigence, c'est un séjour de malheur, et sur-tout pour l'indigence étrangère. Mais je veux encore prendre patience, et rester ici trois ans, ainsi que je l'avais projeté. Hélas ! encore plus de deux années de peines !

— Oh ! Hélène, je crois que tu te plains bien à tort, car si ton commerce te fait peu gagner, il me paraît cependant que la fortune t'arrive de quelque autre côté.

— Comment !

— N'est-ce pas un diamant que je te vois au doigt ?

— Oui.

— C'est bien joli. Qui te l'a donné ?

— C'est un souvenir !

— Ah ! c'est un souvenir !... »

La jeune Marie avait dit ces mots d'un ton qui me fit frissonner, sans que je pusse en deviner la cause. Il paraît que la douce Hélène n'avait pas fait attention à la manière malicieuse et ironique dont ces derniers mots avaient été prononcés, car elle reprit :

« Marie, ne dis pas à ma bonne mère que je pleure tous les jours, cela lui ferait trop de peine, et peut-être m'ordonnerait-elle de revenir... mais essaie de lui persuader que je me suis accoutumée à vivre loin d'elle... et puis tu embrasseras pour moi mes frères, mes sœurs... et cette tendre mère... ce pauvre père...

— Sois tranquille. C'est là tout ?

— Pour Antonin... »

Elle prononça ces mots avec timidité, et baissa la tête.

« Je sais ce que j'ai à lui dire, » répondit Marie.

Je ne pus retenir un mouvement d'effroi involontaire, car le ton de la jeune fille était encore plus malicieux que dans la première phrase qui m'avait fait trembler. Il me semblait la voir retenant un sourire caustique, et lançant sur sa triste compagne un regard scrutateur. Celle-ci paraissait souffrir ; alors Marie l'entraîna. Quand je voulus les suivre, elles marchaient très vite, elles étaient déjà loin.

Peu de semaines après, une affaire importante m'appela à Londres, et, contre mon attente, je fus obligé d'y séjourner deux années entières. Hélène m'occupait encore, mais seulement dans les instants où ma pensée était vide de toute autre idée. Quelquefois je me reprochais cette espèce d'oubli ; mais après tout, cette jeune fille n'avait d'autre droit à mon souvenir que celui de l'ascendant de la vertu. Ma patrie, ma famille, mes amis, dont j'étais séparé, ne devaient-ils pas m'être plus chers ? Je les revis pourtant, et je ne revis plus Hélène.

La révolution de juillet était survenue. J'y avais vu périr un de mes plus intimes compagnons d'enfance, un de ces amis de cœur que l'on ne remplace jamais, et, triste, malade, fatigué des troubles qui désolaient la capitale, je résolus de changer de lieu, d'abandonner pour quelque temps ce théâtre de calamités, d'aller respirer dans des contrées lointaines un air qui ne fût

pas infecté de divisions politiques, de plaintes, de murmures, et l'Alsace se présenta de suite à ma pensée. Les trois années sont écoulées, j'y veux retourner, je veux revoir Hélène.

Je partis, et lorsque j'aperçus de très loin les grands arbres de cette vaste forêt où je l'avais connue, lorsque j'arrivai près de ce sentier où elle s'était séparée de sa famille, au bord de ce fossé où nous avions échangé les gages du plus pur souvenir, lorsque je distinguai cette pointe aiguë du clocher du village, j'éprouvai un saisissement, un vague dans mes pensées, dans mes espérances.

Je demandai vainement de ses nouvelles dans la ville où je m'étais arrêté; on ne la connaissait pas. Alors, un peu reposé, je pris le parti de me rendre au village, et, pour y arriver, il me fallait traverser la forêt, et revoir la vieille croix.

A mesure que j'en approchais, ma tristesse augmentait; pourtant elle se calmait par moments. Alors je croyais voir celle que je cherchais; il me semblait la voir venir à moi, le sourire sur les lèvres, le bonheur dans ses beaux yeux bleus; elle me parlait, me montrait ma bague... puis tout-à-coup ce prestige disparaissait, je me voyais dans sa chaumière, et pleurant avec sa mère désolée!... Je m'arrêtais à tout ce que renfermait cette pensée; je cherchais à l'éloigner, elle revenait sans cesse.

A la place où j'avais connu la jeune fille, je ne trouvai qu'un vieillard aux cheveux blancs, aux yeux creux, au teint livide et ridé. Il coupait et ramassait des fagots de bois. Je m'avançai vers lui, et, avec un tremblement dont je ne fus pas maître, je lui demandai Hélène.

« Vous la connaissiez? me dit-il avec une morne expression.

— Oui, lui répondis-je, mais il y a trois ans passés.

— Trois ans! Ah! que de choses se passent en trois ans!

— Je le vois, bon vieillard; vous pouvez satisfaire ma curiosité. Ah! si vous connaissiez tout l'intérêt que je porte à cette pauvre enfant!

— Alors, monsieur, vous l'avez connue malheureuse, elle ne l'est plus; Dieu maintenant l'a récompensée de toutes ses vertus. Elle revint au village, toujours digne de ses bontés, mais toujours aussi peu fortunée. Une de ses compagnes l'avait précédée ici; elle apprit à tout le hameau qu'Hélène portait à son doigt un anneau auquel elle paraissait attacher un grand prix. Elle ajouta qu'il fallait qu'un grand motif la retînt à Paris, puisque malgré le dénuement où elle semblait être, elle voulait y demeurer encore. Ce faux rapport fut un trait de lumière trompeur aux yeux d'Antonin. Il venait de tirer, de tomber au sort, il allait partir; il pouvait, sous quelque prétexte, attendre le retour d'Hélène, qui devait bientôt avoir lieu. « Ne compte pas, lui dit son père, ne compte pas, mon fils, sur ce pénible retour; celle qui a pu oublier l'ami de son enfance, ne lui sacrifiera pas le peu de bien qu'elle aura amassé, Dieu sait, peut-être, par quels moyens! Je voudrais pouvoir te conserver près de moi; ma douleur est horrible en t'éloignant, mais il me manque une partie de la somme qui seule pourrait te retenir sous le toit paternel... et ce n'est pas Hélène... »

Antonin ferma la bouche de son père, en s'écriant: « Ne me parlez plus d'elle! »

« Il partit, le pauvre jeune homme; et le jour même où Hélène était dans les bras de sa famille, nous apprenions le sort de son fiancé.

« Accablé de sa peine, de ses regrets, parti dans une saison rigoureuse, avec une santé affaiblie, dès que ses yeux n'avaient plus aperçu ses montagnes, son village, ils n'avaient plus versé de larmes, et s'étaient fermés pour toujours.

Et Hélène? dis-je faiblement, tremblant d'apprendre un malheur.

— Elle nous a détrompés, la pauvre enfant!... pleurant jour et nuit...

— Ah! n'achevez pas! » m'écriai-je.

Le vieillard baissa la tête; je crois que des larmes roulèrent dans ses yeux; et moi! moi, je n'en pouvais verser; j'étais appuyé contre un arbre; elle était glacée la main qui soutenait mon front brûlant! Hélas! n'étais-je pas, à n'en pouvoir douter, la première cause de tant de maux, par mon funeste présent à l'innocente jeune fille! Oh! quelles réflexions! quel moment!

« Où est-elle? demandai-je enfin avec un pénible effort.

— Pas bien loin.

— Où donc?

— Là!... » me dit le vieillard en m'indiquant du doigt un endroit de la terre fraîchement remué, en forme de tombe, au pied de la vieille croix.

« Là!... » répéta-t-il en élevant ensuite ce doigt vers le ciel.

---

## LE BOURGEOIS DE PARIS.

Au milieu de cette population immense qui fourmille dans nos rues, qui se heurte sur nos trottoirs, qui s'entasse dans les cellules habilement distribuées de nos maisons nouvelles, il devient difficile de retrouver la race primitive, de reconnaître les traits de la famille indigène. Si la centralisation, dont on se plaint si fort en politique, quand on n'en a pas les profits, a pu être utile aux intérêts matériels de Paris, considéré comme l'hôtellerie de toutes les ambitions, et l'entrepôt de toutes les faveurs, qui pourrait dire que le caractère moral du Parisien n'en a pas souffert? Où est-il, je vous prie, l'habitant classique et traditionnel de la grande cité, perdu dans cette cohue d'existences parasites que le besoin de croître et de prospérer a transplantées parmi nous? Tandis qu'il végète inconnu, sa réputation reste chargée de tous les ridicules que lui envoient les quatre-vingt-trois départements. L'étranger, qui en fournit bien aussi sa part, pourra-t-il distinguer, dans ce mélange confus des mœurs, ce qui appartient au bourgeois de Paris, type précieux qui risque de s'effacer comme la monnaie de la vieille monarchie? Tirons-le donc promptement de la foule, rendons-lui ses formes et ses contours, rétablissons cette empreinte originale et naïve que le temps a modifiée sans la détruire. Pour cela, nous ne devons ni chercher trop haut, ni fouiller trop bas. Aux deux extrémités de la fortune, de la civilisation et de la politesse, il se fait une fusion mystérieuse, ici de manières élégantes, de goûts délicats, de prétentions aristocratiques, là d'habitudes grossières, d'entraînements stupides, de passions rudes et sauvages, où l'on ne peut suivre la trace des origines diverses. Plaçons-nous au milieu; là est le bourgeois de Paris, tendant la main à ceux qui sont au-dessous; s'il s'élève, il dégénère.

Le bourgeois de Paris a passé la quarantaine. Avant cet âge, la tutelle des parents sous les yeux desquels on vit, la modicité du revenu, le long servage de l'éducation, de l'apprentissage, du noviciat en tout genre, puis les soins continus et les appréhen-

sions journalières d'un établissement encore incertain, ne permettent pas cet aplomb, cette confiance en soi-même, cette liberté de mouvements, dont on a besoin pour prendre rang parmi les hommes de la cité. D'aillaurs, il faut absolument que le bourgeois de Paris raconte. C'est une condition de son existence, une nécessité, et fort heureusement un plaisir. Il doit à sa famille, à ses amis, à sa clientelle, le récit de ce qui s'est passé, depuis trente ans au moins, non seulement dans son quartier, mais dans l'intérieur de ces murailles qui forment son monde, au-delà desquelles il ne voit que des pays alliés, des voisins avec qui l'on fait le commerce. S'il n'a rien à dire sur la prise de la Bastille, sur les journées de fructidor, de thermidor et de vendémiaire, il n'a pas de considération, pas d'autorité. Et comme, dans cette agitation des affaires qui partagent tout son temps avec le sommeil, le bourgeois de Paris ne lit guère, il faut bien qu'il ait vécu, que sa tête se soit meublée de faits par les émotions de chaque jour, qu'il ait fait provision d'événements en dépensant ses années.

*Conclusion:* Le bourgeois de Paris n'a pas moins de cinquante ans. Celui qui peut dire les fêtes données en 1770 pour le mariage du dauphin, et les accidents cruels qui ont fait présager si infailliblement les malheurs de Louis XVI, celui-là est un bourgeois émérite, un notable, une supériorité sociale à trois maisons de distance.

Le bourgeois de Paris est d'une taille médiocre, avec un embonpoint prononcé; sa figure est habituellement riante, et vise tant soit peu à la dignité; il a des favoris qui font légèrement le crochet à la hauteur de la bouche; il est bien rasé, propre dans sa mise; ses habits sont larges, étoffés, sans aucune affectation des formes que la mode emprunte au caprice. Des peintres ignorants l'affublent toujours d'un parapluie; c'est un des plus grossiers préjugés que la malveillance et l'esprit de parti aient jamais répandus.

Le parapluie appartient aux rentiers, aux employés, c'est-à-dire aux invalides et aux eunuques de la société industrielle. Le bourgeois de Paris a une canne, pour se donner un maintien, pour chasser les chiens et menacer les polissons. Mais il ne craint pas le mauvais temps : s'il vient à pleuvoir, il prend un fiacre, et il l'annonce d'un air satisfait. Il faut avoir entendu un bourgeois de Paris dire, en partant : « S'il pleut, je prendrai un fiacre, » pour savoir tout ce que le progrès des jouissances publiques peut mettre de contentement et de sécurité dans le cœur d'un homme qui a le moyen de se les donner.

Le bourgeois de Paris est marié, quoi qu'on en ait dit, marié comme l'étaient ses père et mère, ainsi qu'il appert de son extrait de baptême inscrit à la paroisse Saint-Eustache. A Paris plus qu'ailleurs, sans doute, et aujourd'hui plus que jamais, il existe une nuée de célibataires par goût, par raison, par tempérament, par calcul, par système, espèce de Bédouins qui font la guerre aux ménages, qui se nourrissent de rapine, qui vivent dans le bruit et meurent dans l'isolement. Mais ceux-là se retranchent eux-mêmes de la notabilité civile. Dans leur jeunesse, ils peuvent fournir d'agréables danseurs, des joueurs hasardeux, des colporteurs amusants de lazzis et de nouvelles, jusqu'à ce qu'ils aient obtenu l'honneur d'une jalousie. Vieux, ils ne sont plus que des complaisants pour qui l'on ne fait aucuns frais d'égards, et leur chance la plus heureuse est de s'asseoir de temps en temps au repas d'un ancien ami, entre les deux enfants, pour éviter le nombre fâcheux de treize à table.

J'ai dit les deux enfants, car le bourgeois de Paris a des enfants; il en a deux, pas plus, fille et garçon, c'était ce qu'il voulait, et il s'est arrêté là. C'est une phrase qu'il répète souvent, et à laquelle sa femme a fini par s'habituer. Or, c'est ici qu'il faut parler de sa compagne. Elle n'a jamais été belle; ses traits manquent d'ensemble et de régularité; mais on s'est accordé à la trouver jolie. On raconte encore l'effet qu'elle produisit sur la foule des curieux le jour où elle descendit d'un remise devant la petite porte de l'église Saint-Roch. Elle était alors plus mince, mais non pas plus fraîche; lui était jeune, alerte, svelte et frisé. Ce fut un beau mariage: la croix d'or, les fauteuils de velours cramoisi, achetés par la fabrique dans le mobilier de quelque prince déchu! Il y eut aussi une noce brillante chez Grignon, où l'on entrait alors par une grande cour. Il se passe peu de dimanches sans que le mari ne ramène dans la conversation quelque réminiscence de cette heureuse journée, et toujours avec un redoublement de tendresse pour celle qu'il se félicite à chaque moment d'avoir unie à son sort; car le bourgeois de Paris respecte sa femme, tout naturellement, par instinct. L'étude la plus savante ne lui aurait appris rien de mieux. Sa femme est au logis quand il rentre. S'il est obligé de l'attendre, il la voit revenir chargée de quelques emplètes, où il se trouve presque toujours quelque chose pour lui. Elle lui verse de la tisane quand il est enrhumé, et elle se tait quand il parle. De plus, la femme du bourgeois n'est pas seulement la mère de ses enfants, c'est aussi son conseil dans les affaires d'intérêt, son associé, son teneur de livres. Il ne fait rien sans son avis; elle sait le nom de ses correspondants, de ses débiteurs. Lorsqu'il est d'humeur gaillarde, il l'appelle son ministre de l'intérieur; et, s'il est incertain sur l'orthographe d'un mot, il l'interroge; car elle est savante, elle a été élevée dans un pensionnat.

Parlons de ses enfants. Je ne sais pas bien le nom de sa fille; il y en a de si jolis dans le catalogue des romans! Elle sort de pension; elle a un piano, elle dessine, elle a appris tout ce qu'il lui faudra oublier quand elle entrera en ménage pour continuer la vie obscure et simple de sa mère. Son fils s'appelle Émile; c'est un hommage rendu à la mémoire de J.-J. Rousseau. Il est peu de familles dans Paris où l'on ne trouve un Émile, qui a été mis en nourrice, promené par une bonne, confié, lui deux-cent-vingtieme, à l'éducation du collége. Émile a eu le bon lot; on s'est occupé de lui, il a le travail facile, l'intelligence éveillée. C'est sur lui que l'on compte pour augmenter le relevé annuel des succès obtenus au concours. Aussi le jeune homme est-il choyé, caressé par ses maîtres; de tout cela il revient au bourgeois de Paris une nouvelle dose de bonheur : il se voit renaître avec joie dans l'héritier de son nom. Il le laisse causer, il admire son petit babillage de pédanterie, il s'enorgueillit de ne pas le comprendre. Il ne se souvient de son autorité que lorsque l'écolier téméraire se jette sur le terrain de la politique; car le drôle tourne au républicain. Il lit en cachette les journaux du mouvement, comme nous, enfants de l'empire, nous lisions les romans de Pigault-Lebrun : c'est d'ailleurs le beau moment pour l'érudition paternelle, pour l'historique de la terreur. L'orage passé, on s'occupe de son avenir. Puisqu'il montre de l'esprit, il faudra le faire commissaire-priseur; si cela va jusqu'au talent, il sera avoué, car chaque génération de la bourgeoisie veut monter d'un degré; c'est pour cela qu'il y a encombrement au haut de l'échelle.

(*La suite au prochain numéro.*)

## HISTOIRE DE FRANCE.

(Quatrième leçon.)

### CHILDÉRIC Ier, QUATRIÈME ROI.

*Childéric*, fils de Mérovée, succéda à son père dans les états qu'il possédait en-deça du Rhin. Ce jeune monarque, comblé des dons de la nature, écouta trop ses passions. Voici de quelle manière en parle *Grégoire de Tours*, l'un de nos plus anciens écrivains, qui avait connu des contemporains de *Childéric*.

« *Childéric*, dit-il, irrita tellement contre lui les « Francs, ses sujets, en séduisant leurs filles, qu'il fut « obligé de s'évader pour éviter d'être assassiné. » Il se réfugia dans la Thuringe, après avoir laissé dans son royaume un ministre affidé et capable d'apaiser, avec le temps, l'esprit des révoltés. *Childéric*, avant de partir, convint avec ce serviteur fidèle d'une contre-marque, par le moyen de laquelle il put être informé du temps où les conjonctures seraient favorables à son retour. Pour cet effet, on rompit en deux une pièce d'or dont le roi emporta une moitié, laissant l'autre à son ministre, qui lui dit, quand ils se séparèrent : « Dès que je vous « aurai fait tenir la moitié que je garde, commencez « par la confronter avec celle qui est entre vos mains; « et après vous être bien assuré que ce sera ma moitié « que vous aurez reçue, revenez dans vos états avec « confiance. »

*Childéric* partit. Il se réfugia dans la Thuringe, où il vécut comme un simple particulier à la cour du roi Basinus et de la reine Basina, femme de ce prince. Après le départ de *Childéric*, les Francs, d'un consentement unanime, choisirent pour les gouverner Egidius (nommé aussi le comte Gillon), maître de la milice.

Il y avait près de huit ans que le comte Gillon régnait sur les Francs, lorsque l'ami fidèle de *Childéric*, ayant ramené, sans faire aucun éclat, les esprits en faveur de ce prince, il lui fit tenir la moitié de la pièce d'or partagée en deux. *Childéric* ayant appris par là que les Francs souhaitaient son retour, revint dans son royaume, où il rentra en exercice de son autorité. Quelques temps après, la reine Basina s'en vint trouver ce prince, qui ne put s'empêcher de lui demander pourquoi elle avait abandonné son mari et sa couronne.

On prétend qu'elle lui répondit : « Parce que je vous « connais pour homme d'honneur, de courage, et « digne enfin de mon attachement. »

*Childéric*, flatté de cette réponse, et touché sans doute du tendre sentiment qui avait porté *Basina* à cette éclatante démarche, l'épousa.

*Childéric*, qui avait réduit Paris, Orléans, Angers et plusieurs autres villes, préférant consolider plutôt que d'augmenter ses conquêtes, s'appliqua à entretenir la paix avec ses voisins, et la tranquillité dans l'intérieur de son royaume. Il mourut à Tournai, où il faisait sa résidence, et fut enterré hors de la ville. Son tombeau fut découvert en 1652. Outre les marques distinctives de son rang, et même celles de divinités païennes, objets de son culte, on trouva un anneau de fin or, qui porte son effigie et son nom.

---

## L'HOPITAL AUFFRÉDI,

### A LA ROCHELLE.

Vers le commencement du treizième siècle, alors que La Rochelle était libre et florissante, vivait dans cette ville un homme extrêmement riche, et dont la fortune noblement acquise répandait par-tout le travail et le bonheur. Auffrédy était le nom de ce généreux citoyen, qui devait être un éclatant exemple de l'ingratitude des hommes et des caprices du sort.

Dix des navires d'Auffrédy venaient d'être expédiés dans la Méditerranée, dont le commerce était presque tout entier entre les mains des Rochellais.

Une année s'écoula sans qu'on annonçât le retour de ces bâtiments; bientôt le bruit de leur perte se répandit dans la ville, et le crédit d'Auffrédy en fut ébranlé. Il avait mis dans son expédition du Levant la plus grande partie de ses richesses; et lorsque survinrent des engagements antérieurs, il se trouva hors d'état d'y satisfaire. Auffrédy cependant aurait peut-être pu s'y soustraire; mais il était homme d'honneur, et la faillite n'était pas inventée... Il paya tout et fut ruiné.

Mais à cette époque déjà les malheureux avaient peu d'amis; ceux d'Auffrédy l'abandonnèrent insensiblement, et un jour il se trouva seul. Plus faible, il eût succombé à cette dernière épreuve; notre courageux citoyen resta homme en dépit du sort, et fut plus grand que son infortune.

Il vit au-dessous de lui des hommes qui gagnaient leur vie à la sueur de leur front; il se mêla à ces hommes, et reçut le salaire de l'ouvrier des mains de ceux que naguère il admettait à sa table.

Cette héroïque résolution occupait toute la ville, faisait l'objet de l'admiration des uns, de l'ironie insultante des autres, et de l'incrédulité du plus grand nombre. Auffrédy seul n'était ni surpris, ni humilié; et chaque jour, on le voyait exerçant sur le port le pénible métier pour lequel il semblait être né.

Un soir cependant, fatigué d'avoir pendant plusieurs heures roulé de lourdes barriques d'eau-de-vie, il se reposait en contemplant le retour de la marée, si intéressante dans nos ports de l'Océan. Le mouvement général, la vue de ces navires de toutes les nations, arrivant chargés des produits de tous les climats, le reportaient à des temps meilleurs, et le plongeaient malgré lui dans de douloureuses réflexions : tout-à-coup les pavillons de la tour Saint-Jean signalent des bâtiments à la marque si bien connue de son ancienne maison : un instant il croit être le jouet d'une illusion; mais ces signaux étaient réels, et bientôt une foule d'ouvriers et de matelots, alors ses seuls amis, accourt, joyeuse et empressée, lui annoncer que ses navires, qu'il croyait depuis long-temps perdus, revenaient chargés d'immenses richesses...

Bientôt après, son facteur se présenta lui-même, et lui apprit qu'après avoir placé avec de grands bénéfices son premier chargement, il avait trouvé les circonstances si favorables, que, se livrant à de nouvelles spéculations couronnées du plus heureux succès, il avait décuplé le capital confié par son maître. Telle avait été la cause de son retard.

Auffrédy redevenait, par cet événement, plus riche qu'il ne l'avait jamais été; par sa nouvelle fortune, et sur-tout par l'immense popularité que sa pauvreté passagère lui avait acquise, il aurait pu facilement se venger de ses ingrats amis; mais son ame, grande dans le malheur, fut généreuse dans la prospérité; il oublia les injures des puissants, pour ne se rappeler que les privations et les souffrances des hommes du peuple au milieu desquels il avait vécu : ouvrier, il fut l'ami des ouvriers, et ses richesses inespérées furent consacrées à la fondation de l'hôpital qui porte encore son nom.

SAINT-GENIS.

## LE CALEMBOURG DE NAPOLÉON.

L'empereur revenait de l'armée, où il avait obtenu de nouveaux succès. Les titres, les décorations, les grades et les promotions pleuvaient de tous côtés.

Le maréchal Lefebvre fut un de ceux qui, dit-on, eurent la plus belle part au gâteau des faveurs impériales.

Très peu de jours avant la prise de Dantzick, l'empereur étant encore à son quartier-général, et voulant reconnaître les services et la haute capacité dont ce maréchal avait fait preuve à la prise de cette place, l'envoya chercher à sept heures du matin. Celui-ci accourut en toute hâte, et fit prévenir l'empereur de son arrivée. Napoléon était occupé à travailler avec le prince Berthier. «Ah! ah! dit-il, je vois avec plaisir que *M. le Duc* n'a pas été long à faire sa toilette; » et puis, se retournant du côté de l'officier d'ordonnance de service : « Allez dire au duc de *Dantzick*, ajouta-t-il, que je ne l'ai fait appeler de si bonne heure que pour avoir le plaisir de déjeuner avec lui ce matin.

— « Mais, sire, reprit l'officier d'ordonnance, je prendrai la respectueuse liberté de faire observer à votre majesté que la personne qui est là et qui attend ses ordres, n'est pas *un duc*, c'est le maréchal Lefebvre.

— « Monsieur, répliqua l'empereur, lorsque je fais *un duc*, le prenez-vous pour un *conte?* »

L'officier, déconcerté par ce calembourg, était resté interdit. L'empereur s'en étant aperçu, reprit aussitôt en souriant : « Allez, allez, monsieur, et dites *au duc de Dantzick* (et il appuya sur la qualification) que dans dix minutes nous allons nous mettre à table. »

En effet, le maréchal ayant été introduit presque aussitôt, déjeuna avec l'empereur et le major-général. Le repas ne fut pas long, comme on le pense bien; et, lorsqu'on eut quitté la table, Napoléon ouvrit une espèce de nécessaire qui était sur la cheminée, y prit un paquet ayant la forme d'un carré long, et le donnant au maréchal, il lui dit : « *Duc de Dantzick*, je sais que vous aimez le chocolat, en voici d'excellent; les petits cadeaux entretiennent l'amitié. » Après quoi il lui serra la main, en ajoutant : « Au revoir, *monsieur le duc*, » et il le congédia.

De retour chez lui, le maréchal, qui ne comprenait rien à ce titre de *duc*, dont l'empereur l'avait gratifié pendant le déjeuner, ni au cadeau qu'il venait de lui faire, soupçonna quelque surprise dans le paquet qu'il avait mis dans sa poche; l'ayant ouvert, il y trouva, avec le brevet qui lui concédait le nouveau titre, trois cent mille francs en billets de la banque de France. Du reste, pas la moindre apparence de chocolat, si ce n'était la forme du paquet dans lequel était contenu ce riche cadeau.

## LE CYGNE NOIR ET LE MERLE BLANC.

Il est encore d'usage dans nos provinces, lorsqu'on veut exprimer qu'une chose est impossible, de dire : Si tu fais telle chose, si telle chose arrive, je te donnerai un merle blanc. Cependant l'existence du merle blanc est aujourd'hui bien reconnue, et on en possède plusieurs dans le musée d'histoire naturelle au Jardin des Plantes. Les voyageurs qui ont visité le Sénégal affirment y en avoir vu souvent. On ne peut non plus se représenter un cygne sans avoir l'idée de la blancheur, et cependant à la terre de Van Diemen, il n'est pas rare d'en voir d'un noir très luisant; ils sont un peu plus gros que les nôtres. La partie supérieure de leur bec est rouge avec une bande transversale blanchâtre à l'extrémité, et la partie inférieure rouge par les bords et blanche au milieu; les pattes sont de couleur gris foncé. Six grosses plumes blanches décorent le bout de chaque aile. On trouve aussi dans le nord de la Nouvelle-Hollande d'autres cygnes d'un beau gris cendré. Ils sont un peu moins gros que les autres, ont les pattes rougeâtres et le bec noir, excepté à sa naissance, où il existe un renflement dont la couleur est jaune. Ces cygnes se réunissent par troupes.

## LE SPÉCULATEUR MALGRÉ LUI.

Le comte de Flamarens, après avoir rempli avec honneur la carrière militaire, s'était retiré dans sa province, où une honnête aisance lui permettait de soutenir avec économie la dignité de son nom; un procès qu'il avait déja gagné devant plusieurs tribunaux, porté au conseil par la partie adverse, le força de faire le voyage de Paris. Il marchait à petites journées avec ses chevaux. Passant par la forêt de Fontainebleau, il vit beaucoup de gens à cheval qui tous, prenant une route de traverse, paraissaient avoir la même destination. La curiosité le porta à les suivre, sauf à s'écarter un peu de son chemin. Après avoir marché quelque temps, il arriva dans un grand rond appelé le fort de la Biche, où il trouva plusieurs hommes assez mal vêtus, qui, ayant mis pied à terre, avaient attaché leurs chevaux à des branches d'arbres. Sa première idée fut de se croire au milieu d'une bande de voleurs; et la fuite lui paraissant impossible, parcequ'il voyait beaucoup de monde arriver encore par la seule allée qui pût lui servir de retraite, il s'imagina que le meilleur moyen de se tirer d'affaire serait d'agir comme les autres, et de paraître ainsi être de leur société. Il mit donc aussi pied à terre, et attacha son cheval à un arbre; mais son inquiétude augmenta bientôt quand il vit tous les yeux se fixer sur lui, des groupes se former successivement, se rejoindre ensuite, des chuchotements s'établir sans qu'on parût le perdre de vue. Enfin un homme se détache, vient directement à lui, et lui demande avec embarras quel motif l'amène en ces lieux. Le comte, persistant dans sa première idée, lui répond avec assez de fermeté : « Probablement, monsieur, le même qui vous a conduit. » Le député se retire, rentre dans le cercle, les chuchotements recommencent avec plus d'activité. On revient à M. de Flamarens, on lui offre deux cents louis s'il veut se retirer. Très étonné d'une proposition aussi imprévue, il commence à trouver son aventure plaisante, sans y rien comprendre, et répond à tout hasard que ce n'est pas assez. On retourne, on revient, on insiste, on lui propose enfin cinq cents louis, que l'on compte devant lui. Il ne conçoit rien à tout cela, mais il accepte, prend l'or qu'on lui offre, monte à cheval, et s'en va recevant de ces messieurs toutes les civilités possibles, et fort surpris de les laisser avec autant de joie de son départ, qu'il en avait lui-même de les quitter. Arrivé à Melun, il prend des informations sur le rassemblement qu'il a trouvé, et par les détails qu'on lui donne, il apprend que le hasard l'a conduit au fort de la Biche, au moment où l'on allait y faire l'adjudication d'une partie considérable de la forêt. De là il ne lui fut pas difficile de conclure que tous les gens qu'il avait vus étaient des miseurs associés, qui, l'ayant pris pour un enchérisseur inquiétant, avaient été bien aises de se défaire de lui à prix d'argent, et à meilleur marché qu'ils ne le comptaient. D.

## HISTOIRE DE TROIS PROVERBES.

C'était en l'année 1609. Toute l'Andalousie était alors en grand émoi. Un bruit effrayant, pour les Maures qui l'habitaient depuis la conquête, circulait sourdement parmi cette race noble et fière, qui avait fait de l'Espagne un pays civilisé, quand tout le reste de l'Europe languissait dans la barbarie et les ténèbres. Ils se disaient avec effroi que Philippe, troisième du nom, voulait les chasser de ses terres d'Espagne, et que déja l'édit était préparé. Depuis 1492, l'année de la découverte du Nouveau-Monde, l'année où Grenade fut prise par Ferdinand-le-Catholique, les Maures n'habitaient plus l'Espagne que comme sujets des chrétiens. Ils avaient cependant obtenu, lors de la reddition de cette ville enchantée de Grenade, qu'ils conserveraient leur religion, mais *la foi n'est pas due aux infideles*. C'est une maxime des musulmans que les chrétiens leur appliquèrent, et les rois qui succédèrent à Ferdinand imposaient aux Maures l'obligation de *paraître* chrétiens, sinon de *l'être*, et l'inquisition les torturait sans cesse. N'importe, ils supportaient avec résignation ces tourments sous leur délicieux climat de l'Andalousie, car, comme a dit un poëte maure :

« Le pays d'Andalousie est noble entre tous; les oiseaux y fixent leur nid et les bêtes féroces s'y apprivoisent. »

Or ils auraient tout souffert pour rester dans cette belle et heureuse patrie, et on les menaçait de les en expulser : Cordoue et Grenade murmuraient plaintivement *Allah akbar*? Dieu est grand!

Ils avaient beau prier, les malheureux Maures, le fatal édit parut, et l'émigration gémissante et éplorée dut commencer aussitôt. Pendant deux ans, des vaisseaux transportèrent journellement en Afrique ces paisibles Maures qui se livraient au commerce et à l'agriculture, et au nom de la religion on commettait un acte de férocité. La plupart de ces malheureux exilés passerent à Alger, où les voici nos sujets à présent. Une vingtaine de mille d'entre eux ne pouvant se résoudre à quitter le lieu natal, qui tient enchaîné, se réfugièrent dans les montagnes, préférant à l'exil une vie pauvre et errante.

Sidi Hassan et sa femme Fatima furent du nombre de ces touchants esclaves des liens de la patrie, et suivirent dans les Alpuxarras une bande de proscrits comme eux. Mais ils furent impitoyablement poursuivis par les soldats de Philippe III. Ils avaient fui sans or, sans argent, de la chère Grenade, où on avait découvert leur retraite et qu'il avait fallu quitter en grande hâte. Tout leur manquait donc pour vivre, et encore à quoi leur eût servi l'or dans les grottes et les cavernes de ces montagnes? La colonie fugitive dont ils faisaient partie avait été dispersée par les troupes qui les traquaient, et ils étaient seuls, vagabonds tout le jour, et la nuit dormant d'un sommeil horriblement agité. Par bonheur ces montagnes sont très fertiles, car ils seraient morts de faim, puisque les habitants les repoussaient comme des êtres maudits et frappés de la peste. Cette existence rude et agitée aurait dû détruire Fatima, la femme faible et doucement élevée : elle résista, et son mari Sidi Hassan n'y put tenir; il mourut : c'est que Fatima avait auprès d'elle une jeune et belle fille que Dieu lui avait envoyée du ciel dans son heureux mariage, et qu'il lui avait donnée à caresser, à aimer, à protéger aux dépens de ses jours, et ce fut avec toute joie que Fatima avait accepté cette mission. Elle chérissait Zehra plus que père, mère, plus que le mari qu'elle venait de perdre, plus qu'elle-même, comme on chérit une fille unique dont on a fêté avec transport le jour de naissance, et que l'on a vue grandir en la couvrant le matin et le soir de baisers. Elle n'était pas expatriée, elle n'était point bannie, elle n'était point veuve tant qu'elle tenait sa fille dans ses bras. On voit souvent que les enfants aussi bien aimés, aussi adorés que l'était Zehra, ne sont point reconnaissants et sont d'autant moins aimants et caressants qu'ils reçoivent plus de caresses et inspirent plus d'amour maternel. C'est une monstruosité que les marques incessantes de tendresse que l'on prodigue à sa fille, à son fils, puissent quelquefois aller affaiblir et corrompre leurs affections naturelles et en faire des enfants *gâtés*. Pesez bien la valeur de ce mot, et réfléchissez. Zehra n'était point d'entre ces enfants. Elle rendait à sa mère tout ce que sa mère lui donnait en amour; et quand Sidi Hassan mourut, elles pleurèrent; et pour confondre leurs larmes et aussi faire disparaître le vide qui restait entre elles, elles s'embrassèrent de plus près encore, et s'aimèrent davantage pour se consoler.

Elle était belle, Zehra; pâle de cette pâleur des femmes de l'Orient, où il y a un reflet de soleil. Ses grands yeux noirs avaient de nobles et pudiques regards sous ses épais sourcils élancés en arcs. Sur son front élevé sa chevelure noire se séparait en deux bandes, et quand elle était dénouée, tombait comme un voile autour de son corps. Elle venait d'atteindre sa quinzième année quand le cruel édit d'expulsion fut publié.

La mort de son père la fit tomber dans un état de langueur, et bientôt de maladie, qui épouvanta bien fort sa pauvre mère. Voir sa fille malade, mourante, car l'œil d'une mère voit doubles les maux de son enfant; la voir là, couchée sur l'herbe, au fond d'une grotte, sans secours que l'eau d'une source voisine, il y avait là de quoi faire perdre la tête à Fatima. Elle aurait tout bravé pour soulager son enfant. Les soldats qui poursuivaient les bannis, les habitants qui les livraient, que lui faisaient-ils? sa fille souffrait. Elle résolut de quitter sa retraite et de courir au prochain village pour demander de l'aide. Mais laisser Zehra seule! elle hésita long-temps. Enfin après avoir fait une prière, elle courut vers le bourg voisin. Elle pouvait être prise en route, être massacrée, ne plus voir sa Zehra; cette dernière pensée l'ébranla, et plusieurs fois elle fut sur le point de revenir à la grotte. Enfin, au bout d'une étroite vallée, elle aperçut une petite cabane; un homme était sur le seuil de la porte. Plus d'hésitation, plus d'incertitude. Sans le regarder, sans consulter le visage de cet homme pour savoir ce qui était dans son ame, elle s'élance vers lui, tombe à ses genoux en s'écriant : « Ma fille! ma fille! venez.»

Celui à qui elle s'adressait d'une voix aussi déchirante n'était pas sans pitié, car il écouta ses plaintes, il vit ses larmes, et l'accompagna jusqu'à la grotte. Quand ils y arrivèrent, Zehra était dans le délire d'une fièvre ardente, dont l'exaltation rehaussait encore sa beauté.

« Qu'elle est belle! s'écria l'Espagnol.

— Comme elle souffre! répliqua la mère. »

Cet homme alors et Fatima soutenant de leurs bras la jeune fille, elle arriva sans trop de fatigue dans la cabane au fond de la vallée : une vieille servante la reçut, lui prépara un lit, et Zehra y fut à peine entrée que son mal redoubla. Tantôt d'horribles froids lui couraient par tout le corps, et sa mère, l'étreignant de toutes ses forces, cherchait à changer avec sa fille, à lui donner la chaleur de son sang, à lui prendre le frisson de mort qui la glaçait : tantôt elle brûlait, elle était consumée par la fièvre; et la pauvre mère passait

des nuits entières à l'éventer, à agiter l'air autour d'elle, à répandre sur son front, qui bouillonnait, une haleine pure et fraîche. Elle s'épuisait pour soulager Zehra, et, grace à tant de soins, elle revint à la vie, à la santé, à une plus grande beauté encore. Quelle fut sa joie quand elle la vit se lever et marcher! elle eût revu sa belle mosquée de Cordoue redevenue musulmane, elle fût rentrée à Grenade, elle serait revenue libre et calme dans sa patrie, qu'elle n'aurait pas éprouvé de plus vifs transports: sa fille! c'était sa Grenade, sa Cordoue, sa religion, sa patrie! elle allait et venait par toute la maison, criant: « Ma fille est guérie, elle est sauvée!

— Elle est plus belle encore, répondait l'Espagnol.
— Dieu me l'a rendue... elle est à moi... *Elhamd tillah! Allah akbar!* »

Leur hôte tressaillit quand il entendit ces exclamations en langue arabe; il se tourna vers sa vieille servante et lui parla à voix basse; à ses gestes on voyait qu'il lui disait: « Je ne me trompais pas. » C'était un Espagnol de race, un *vieux chrétien* que cet homme, ennemi juré par conséquent des Juifs et des Maures. Zehra et sa mère étaient dans un périlleux asile; mais Fatima ne songeait à rien de tous ces dangers, elle avait sauvé son enfant, et, dans son bonheur, ne s'était pas aperçue de l'imprudence qu'elle venait de commettre. Comme je l'ai dit, l'Espagnol en fut un instant frappé, mais il se remit: il combla la mère de félicitations qui semblaient sortir du cœur, et après lui avoir fait apercevoir qu'elle s'était trahie, il lui assura protection, à elle et à sa fille, si belle, si admirable, ajoutait-il en fixant sur Zehra des regards qui faisaient errer et vaciller sous leurs paupières les yeux de la jeune fille si pudique.

La protection de l'Espagnol eût été bien chèrement achetée, car le lendemain matin Zehra, épouvantée, réveilla sa mère endormie après bien des nuits de veille au chevet de sa chère malade. « Ma mère!... ma mère! cet homme me fait peur... il me remplit d'effroi; il m'a parlé tout-à-l'heure.. doucement d'abord et d'une voix caressante, et tout-à-coup... me regardant d'un œil irrité, il a dit qu'il savait que nous étions Maures, et qu'il allait nous livrer... il prenait mon bras en prononçant ces menaces, et le serrait avec violence... Je voulais fuir... il me retenait en me menaçant encore, et je ne lui ai échappé que quand la vieille servante est entrée; il lui a parlé à l'oreille, et elle est ressortie. Nul doute... elle va nous dénoncer... Ma mère!... ma mère!... cet homme m'épouvante... je l'entends... fuyons par cette fenêtre, par ce jardin... »

Elle était dans une sorte de démence, la pauvre Zehra: l'Espagnol approchait en effet de la chambre, on entendait ses pas... Fatima se hâtait de s'habiller, effrayée comme elle l'était de la terreur de sa fille. « Sors... sors, Zehra, » et elle tint avec effort pendant deux minutes la porte que leur infame hôte poussait. Pendant ce temps Zehra avait franchi la fenêtre, elle était au bout du jardin qui ouvrait sur la campagne; alors Fatima cessa de retenir la porte, qui s'ouvrit violemment; et l'Espagnol, dans sa précipitation, tomba un genou en terre. Fatima eut le temps de rejoindre sa fille, et les voici plus fugitives et plus proscrites encore, et encore errantes dans les défilés les plus rudes, les plus cachés: elles expiraient de faim et de soif, mais les fruits sauvages et l'eau des sources soutenaient leur vie. S'il n'y avait eu cependant qu'un fruit sur l'arbre, qu'une gorgée d'eau dans la fontaine limpide, le fruit et l'eau auraient été pour Zehra, sans hésitation, sans partage. Fatima n'avait plus faim quand la faim de sa fille était soulagée; elle n'avait plus soif quand Zehra s'était désaltérée; c'est de sa fille qu'elle vivait!

Oh! une mère! une mère! c'est le génie tutélaire que donnait le ciel païen aux hommes; c'est l'ange gardien qu'a fait descendre sur les créatures le ciel chrétien. Du premier de nos jours jusqu'à son dernier instant, une mère nous donne sa vie. Enfant, elle nous la prodigue dans son lait; son lait, c'est sa nourriture, sa substance, le sang de ses veines et de son cœur. Sa vie, elle nous la donne aussi dans ses caresses, qui sont une continuelle effusion de son ame. Puis quand nous grandissons, les sacrifices qu'elle fait pour nous voir bien élevés et heureux ici-bas, et les privations qu'elle s'impose, c'est sa vie encore; c'est sa vie que les inquiétudes que lui font éprouver nos maladies, ses angoisses à notre chevet, les larmes qu'elle répand, les prières qu'elle dit pour nous, les nuits affreuses qu'elle passe; et puis sa joie quand nous nous portons mieux, et, quand la santé nous revient, ses transports, ses actions de graces, c'est sa vie encore, c'est son ame. Ensuite, dans tout le cours de notre existence, mariage, fêtes de famille, jours tristes, jours heureux, voyages, bonheur, infortune, nous avons pour compagne, pour protectrice, pour ange gardien, sa pensée, sa vie toujours; et enfin quand on a sonné son glas et qu'elle est sur son lit de mort, elle nous appelle, nous lègue de sages conseils, nous pleure, nous embrasse, nous bénit, nous donne le reste de sa vie en mourant.

C'est ce que sentait Zehra; et son seul tourment, c'était de ne pouvoir rendre à Fatima une égale affection. Elles étaient toujours vagabondes, souvent tourmentées par la vue de soldats dans le lointain, par le bruit des armes entendu dans les défilés au-dessus desquels elles marchaient. Un soir elles étaient sur la crête d'une montagne qui dominait deux petites vallées, quand au fond de l'une, la plus cachée, elles aperçurent des lumières éparses et pourtant immobiles; il y avait là des habitations, à n'en plus douter. Elles les avaient fuies jusqu'alors; je ne sais quelle inspiration, quelle révélation d'en haut, comme il en survient quelquefois dans les grandes circonstances, leur dit: il faut aller là; et elles obéirent.

Après avoir long-temps descendu des sentiers pénibles et dangereux dans l'obscurité, mais un exil de six mois les avaient rendues habiles montagnardes, elles arrivèrent à la première lumière: c'était une maison en effet; et sans hésiter plus que tout-à-l'heure, Fatima frappa à la porte.

« Donnez un asile à ma fille, disait-elle pendant que l'on ouvrait: ô surprise! ô bonheur! des costumes mauresques! des turbans! Grenade, Cordoue, la patrie! Elle resta à cet aspect dans un silence d'extase, les habitants de la maison dans un silence d'effroi: ils étaient découverts! mais ils se rassurèrent quand ils ne virent que des femmes, et puis tout s'éclaircit dans un instant, un mot, un mot de la langue de la patrie. Elles furent alors accueillies comme des sœurs par ces fugitifs, qui s'étaient formés en société dans cette vallée si bien recueillie au fond des montagnes. La soirée se passa à raconter à ces brebis égarées leurs vicissitudes avant leur arrivée dans ce séjour: ils y priaient Dieu à leur manière, y disaient les prières prescrites, portaient le costume de leurs pères et parlaient leur langage: le pays était retrouvé. Fatima et Zehra y retrouvèrent aussi des alliés, des parents; mais il n'y avait plus là ni parents, ni alliés, ce n'était plus qu'une famille. Pourquoi Fatima et Zehra eurent-elles la fatale pensée de s'en éloigner pour quelques jours?

C'était encore dans une tendre préoccupation de l'avenir de sa fille, que Fatima conçut le projet de se rendre avec précaution à Grenade : elle y avait laissé tout son or et de grandes propriétés lors de son émigration. Si ces biens n'avaient pas été confisqués, ou s'ils étaient tombés dans des mains probes et loyales, elle avait les titres de propriété; il y avait quelque chance de recouvrer plus tard cette fortune, et d'assurer ainsi une existence heureuse à sa fille. Fatima n'eût pas songé à cela pour elle, mais pour sa Zehra que n'eût-elle pas affronté? Zehra voulut l'accompagner: elle avait aussi, comme sa mère, soif de revoir cette belle Grenade, qu'il avait fallu quitter pour jamais... « Non... non, je veux y retourner, ne fût-ce que pour une heure! » s'écriait Zehra, quand Fatima cherchait à la laisser avec leurs amis. Elles partirent enfin, malgré les avis de la petite bourgade, de manière à arriver à Grenade à la nuit tombante.

Elles y étaient un peu avant l'heure où l'on fermait les portes. Comme elles avaient le costume espagnol et un costume de paysannes, elles purent entrer sans exciter la moindre attention : au moment où elles franchirent la porte, elles sentirent leur cœur tressaillir et leurs genoux trembler, non point de crainte, mais bien plutôt d'émotion et de joie. Il faisait un clair de lune à demi voilé, et elles prirent la résolution de revoir dans la soirée tous les quartiers de cette ville tant aimée et tant regrettée. Elles saluèrent d'abord la grande mosquée, dont les dentelles se dessinaient sur le ciel, qui était d'un transparent gris de perle, et elles soupirèrent en voyant s'élever à côté la magnifique église de Ferdinand et d'Isabelle. Oh! que l'air de Grenade est bon! qu'il est suave! qu'il est embaumé! disaient-elles à la fois, et elles pleurèrent en contemplant la grande ombre de l'Alhambra dans les rayons de la lune; elles pleurèrent comme Boabdillah quand il quittait à toujours son fastueux palais, et priait Ferdinand de faire murer la porte par où il sortait. Le vainqueur eut du moins la pitié de lui promettre cette faveur et la loyauté de tenir parole. Elles s'arrêtèrent ensuite sur un des ponts qui traversent le Douro, le fleuve d'or, et prirent un triste plaisir à voir couler ses belles eaux sous la lune légèrement nuageuse. Elles se repaissaient de la vue du pays pour en avoir l'image long-temps dans leurs montagnes où elles allaient rentrer; elles passèrent enfin dans le quartier de l'Albaycin, où était leur maison : elles étaient devant sa porte. « C'est là que j'ai été heureuse! C'est là que tu es née, Zehra! » disait Fatima à sa fille en lui baisant la main.

A quelques portes de là, une vieille femme était assise pour prendre l'air, l'air d'Andalousie, l'air parfumé. Fatima s'en approcha, et l'interrogea sur le sort de cette maison qu'elle montrait : c'était la sienne. Elle apprit qu'elle n'avait pas été habitée depuis l'expulsion des propriétaires, et que le roi, *notre maître,* en était possesseur encore. Elles n'en purent savoir davantage, mais elles voulurent passer la nuit sous le porche de la maison natale : elles y dormirent en paix. Quand vint le jour, leur premier regard fut pour ces murs chéris, leur dernier aussi, et elles sortirent par la porte qui venait de s'ouvrir au moment où elles s'y présentaient. Elles étaient rentrées dans les montagnes, et marchaient à grands pas, craignant d'être surprises, car elles avaient entendu dans le lointain un coup de feu : un chasseur peut-être! L'action téméraire de cette nuit les avait agitées, et le trouble où elles étaient encore fit qu'elles s'égarèrent. — « O ma pauvre fille! mon enfant! où allons-nous? où est notre chemin? » Et Zehra ne savait que répondre. C'est qu'elles ne s'étaient point trompées; elles entendaient distinctement le bruit des armes entrechoquées : on les poursuivait à coup sûr; et plus elles cherchaient à fuir, plus elles s'égaraient dans les rochers. Elles allaient à l'aventure quand, au détour d'un haut buisson, Fatima aperçut deux soldats.

« Halte-là! les belles Grenadines! »

Et ils s'élançaient sur Zehra. Sa mère se jeta sur eux, prenant à deux mains les sabres qu'ils brandissaient.

« Sauve-toi, Zehra!... cours... embrasse-moi... va! Prends ces papiers. » c'étaient les titres de propriété.

Elle se coupait horriblement les mains avec les armes qu'elle étreignait ainsi, mais elle ne lâchait pas prise. Zehra n'obéissait point; elle cherchait à défendre sa mère. « Au nom d'Allah, ma fille, sauve-toi, je te l'ordonne... »

Zehra n'osa résister a ce commandement sacré.

« Bien... mon enfant... bien... à droite!... a... adieu!»

Et elle luttait toujours avec les soldats, qui devenaient furieux de cette résistance de la part d'une femme :

« Lâche-nous... ou tu es morte... » Elle combattit encore pendant deux minutes, jusqu'à ce qu'elle vît sa fille hors de danger. Enfin elle l'aperçut sur une roche escarpée.

« Adieu!

— Adieu! »

Elle avait pris le bras d'un des soldats, qui voulait courir de ce côté : il fut saisi d'un accès de rage, repoussa violemment Fatima et la perça de part en part.

« Oh! Zehra est sauvée! » dit-elle en mourant.

Celui à qui on racontait cette aventure dit :

Amour de mère, tout autre n'est que vent.

Voici l'histoire du premier proverbe.

ERNEST FOUINET.

(*La suite au prochain numéro.*)

---

*La donation refusée.* — On vous donne au moins cinquante ans, disait-on à mademoiselle Arnoult. Ma foi, réplique vivement la spirituelle actrice, si on me les donne, je ne les prends pas.

---

*Le rédacteur-gérant,* A. P. BARBIEUX.
Rue des Trois-Frères, n° 19, à Paris.

PARIS.— JULES DIDOT AINÉ, BOULEVART D'ENFER, N° 4.
Imprimé par W. CLOWES, Duke-Street, Londres, pour HENRY-HOOPER, 13, Pall mall East.
Se vend aussi chez R. GROOMBRIDGE, Panyer-Alley, Paternoster-Row; et

| | | |
|---|---|---|
| BARNES et NEWSOM .......... Leeds. | MOSS .......... Guernesey. | SMITH .......... Lynn. |
| BALLE .......... Exeter. | OLIVER et BOYD .......... Édimbourg. | STEPHENSON .......... Hull. |
| BANCKS et compagnie .......... Manchester. | RIDGE .......... Sheffield. | WAKEMANN .......... Dublin. |
| BINGHAM .......... Bristol. | RUTHENGLEN et compagnie .......... Glasgow. | WIGHT .......... Cheltenham. |
| DRAKE et COOPER .......... Birmingham. | SIMMS .......... Bath. | WILLMEN et SMITH. .......... Liverpool. |
| ARROLD .......... Norwich. | SMITH .......... Aberdeen. | |

# LE CAMÉLÉON,

N° 16. JOURNAL NON POLITIQUE. 27 Septembre 1834.

Prix : 4 sous. PARAISSANT TOUS LES SAMEDIS. Price 2 d.

## LE BOURGEOIS DE PARIS.

(Suite et fin.)

J'ai touché à l'opinion politique du bourgeois de Paris. Nous voici au développement le plus important de son caractère. D'abord il aime l'ordre, il veut de l'ordre, il dérangerait tout pour avoir de l'ordre; et l'ordre, pour lui, c'est la circulation régulière et facile des voitures ou des piétons dans les rues; ce sont les boutiques étalant au-dehors leurs richesses, et répandant le soir sur le pavé la lueur du gaz qui les éclaire. Donnez-lui cela ; qu'il ne soit pas arrêté dans son chemin par d'autres groupes que ceux qui entourent les chanteurs, ou qui contemplent les dernières tortures d'un chien écrasé; que son oreille ne soit pas frappée par des cris inaccoutumés, par ces clameurs épaisses que jette la foule en se ruant; qu'il ne craigne pas de voir tomber à ses pieds un réverbère; qu'il n'entende pas le fracas des vitres brisées, le bruit sinistre des volets qui se ferment, le rappel à l'heure indue, le pas des chevaux qui se précipitent, il est content, il a tout ce qu'il lui faut. Laissez-lui cette tranquillité matérielle; et maintenant, vous tous qui vous êtes attribué l'entreprise de l'esprit public, vous qui voulez l'attirer dans votre cause, vous qui avez besoin de son vote aux comices, de sa signature pour une pétition, de sa voix pour un jugement, allez sans crainte. Raisonnez, attaquez, il vous verra passer sans colère.

Le bourgeois de Paris tient à la liberté : c'est son bien, sa conquête, sa foi. Les trois syllabes qui composent ce mot amènent le sourire sur ses lèvres, et font relever plus fièrement sa tête. Si vous lui dites qu'un homme ne croit pas à la liberté, il vous répondra sans hésiter qu'il faut le mettre en prison. Pour conserver ce bien précieux, il se soumettra lui-même à toutes les entraves, à toutes les privations, à tous les sacrifices. Persuadez-lui que sa liberté est menacée, et sur-le-champ il abandonnera son bien-être, sa vie douce et occupée, ses affaires, sa famille; il subira les plus rudes corvées, la captivité du corps-de-garde, la tyrannie de la consigne; il demandera le premier qu'on ferme les barrières, qu'on fouille les maisons, qu'on s'empare des gens suspects. Il sait que la liberté ne se défend pas toute seule, qu'il lui faut le secours de la police, l'activité d'un juge d'instruction, des lois exceptionnelles qui frappent vite, fort et loin. Pour elle il se fait gendarme, sergent-de-ville, tout, hors dénonciateur; car, notez bien ceci, il a horreur de l'espionnage. Dans son dévouement le plus aveugle, le plus emporté, il lâcherait un jésuite pour courir après un mouchard.

A travers toutes ces révolutions qui ont changé tant de fois le nom de sa rue, l'écharpe de son officier municipal, les couleurs du drapeau flottant sur le dôme de l'horloge où il va prendre l'heure, la cocarde des facteurs et les armoiries du marchand de tabac, il lui est resté cependant du respect pour l'autorité. Seulement son embarras est grand lorsqu'un beau matin son journal se prononce contre le gouvernement; son journal, qu'il estime, qui le compte parmi ses plus anciens abonnés, à qui il adresse le montant de sa souscription patriotique, dont le porteur le connaît et le salue par son nom. En voilà pour toute une journée d'incertitude et de malaise. Cependant il comprend que l'autorité a pu être trompée; l'article du journal l'éclairera sans doute, et il s'endort sur la foi de cette espérance, réconcilié avec les ministres et avec le préfet de police, qui sera destitué le lendemain.

Le bourgeois de Paris est électeur; *il l'était avant la dernière loi;* cette parenthèse est de lui. Lorsque le collège de son arrondissement est convoqué, il semble avoir grandi d'une coudée. Il y a de la dignite, mais de la défiance dans son regard. Tout ce qui l'approche paraît en vouloir à son vote, mais il a élevé un rempart impénétrable autour de sa conscience. Là viennent se briser toutes les recommandations de l'amitié, toutes les séductions de la brigue. Il lit, avec attention, la profession de foi des candidats. Il prend note de leurs sentiments, de leurs promesses, pour les comparer et faire son choix; puis il range ces notes étiquetées et numérotées dans un carton. Quand le jour de l'élection s'avance, il s'enferme dans son cabinet, sans sa femme cette fois; il tire tous ces papiers religieusement l'un après l'autre, et il lit : N° 1, M. Pierre : Indépendance de position, fortune honorablement acquise, zèle ardent pour les libertés publiques, amour de l'ordre, engagement de n'accepter aucune fonction salariée. » — « N° 2, M. Paul : Fortune honorablement acquise, indépendance de position, engagement de n'accepter aucune fonction salariée, amour de l'ordre, zèle ardent pour les libertés publiques, » et ainsi de suite jusqu'au N° 13, qui est le dernier, sans autre changement que la position des mots intervertie, comme dans la déclaration d'amour de M. Jourdain. Il se rend à la réunion préparatoire et en revient plus indécis encore, car toutes ces probités politiques, dont chacune se présentait à lui si compacte, si pleine, si entière, ont été terriblement disloquées. Enfin le jour arrive, il rentre chez lui satisfait : il a soutenu jusqu'au bout sa résolution, il a voté selon sa conscience; il a fourni au scrutin une voix perdue.

Le bourgeois de Paris est juré; c'est encore là un acte de sa religion politique. Il s'y prépare en lisant, pendant quinze jours, la *Gazette des Tribunaux.* Le voilà sur son banc en face de l'accusé : le premier jour, il se défie du ministère public et du président; il s'appuie sur ses deux coudes pour ne rien perdre des paroles de l'avocat; il se prend de compassion pour les voleurs; il acquitte d'emblee tous ces malheureux jetés dans le crime par le besoin. Le lendemain il est moins tendre, moins facile à toucher; le dernier jour, il est devenu juge, juge plus rigoureux que ceux qui en font leur état, et qui sont blasés sur le crime comme sur la peine. En revenant chez lui, il achète un verrou de sûreté et renvoie sa servante. Pour les délits politiques, c'est tout autre chose. D'abord, il voit la

société ébranlée par une fougue d'écrivains, par une témérité d'artistes; ensuite il s'y habitue, puis il s'en amuse; et, à la fin de la session, il emporte, sous son bras, la caricature incriminée pour la pendre dans sa salle à manger, à côté du théâtre de la guerre.

Le bourgeois de Paris est garde national. Il est tout entier sous l'habit du soldat citoyen, avec un bonnet à poil. Il lui faut pourtant un grade. Il n'aspire pas à celui de capitaine, ceci revient de droit au notaire du voisinage; car il y a encore, dans certains quartiers, de la superstition pour les notaires. Encore moins vise-t-il aux emplois supérieurs. Ils appartiennent de toute justice à ceux que la loi dispense du service, aux magistrats, aux députés. Lui, il est tout simplement sergent-major. C'est un juste milieu entre le commandement et l'obéissance. Le sergent-major couche toujours dans son lit : voilà un grand point. Et puis il y a plaisir à connaître tous ses voisins, à recevoir leurs réclamations, à leur accorder des faveurs, à savoir leurs excuses, à dénicher les réfractaires. Ne vous moquez pas du sergent-major; c'est un personnage d'importance; c'est le marguillier d'aujourd'hui.

Rendu à la vie privée, le bourgeois de Paris s'occupe de ses affaires avec activité, avec intelligence. Il n'y porte de finesse que tout juste ce qu'il faut pour ne pas paraître un sot, pour montrer qu'il en sait autant que ceux de Bordeaux ou de Rouen. Du reste honnête homme, exact, d'une probité sévère. Il a du temps aussi pour les plaisirs, et il jouit avec bonheur, mais sans ivresse, de tout ce que l'étranger vient chercher dans cette ville. Les fêtes publiques sur-tout ont pour lui un merveilleux attrait. Il n'est pas d'occupation pressée, de tracasserie domestique, qui tienne contre l'invitation puissante d'une revue, d'une course, d'une solennité funèbre, d'un feu d'artifice; les processions même avaient du bon. Le bruit, la poussière, le soleil, la cohue, les bourrades des soldats, les fluctuations de la foule qui avance et qui recule, tout cela est joie, sujet d'entretien, source de souvenirs pour le bourgeois de Paris. Et puis, comme il aime à placer un nom historique sur toutes les figures qui passent à cheval avec des épaulettes et un cordon! Au dernier cortége, j'ai bien vu défiler cinquante fois devant mes yeux le général Lafayette, qui n'avait pas quitté son fauteuil. Parmi la multitude qui regarde les acteurs de ces solennités, les grandes renommées se tirent à plusieurs exemplaires, pour que chacun les ait vues, les ait montrées à ses enfants, qui en parleront un jour à leur postérité.

Le bourgeois de Paris aime aussi les arts; il se fait peindre, il est au salon. Avez-vous vu à l'exposition de 1831, dans la travée où des toiles toutes neuves, enrichies de bordures gothiques, couvraient les vieilles pages de Rubens, à côté des tigres de Delacroix, le portrait d'un sous-lieutenant de la garde nationale, portant sur sa perruque blonde un schako placé de côté, la figure riante et joviale; un portrait qui semblait se regarder? C'était un bourgeois de Paris. Honneur à l'artiste! toute la pensée du modèle se trouvait là. J'espère bien le revoir à la prochaine exposition, avec un ruban rouge sur la poitrine.

Ne craignez pas que, parmi ses divertissements, j'oublie les spectacles, quoiqu'ils aient bien perdu de leur prix depuis qu'on y jette à pleine main des émotions inconnues, bizarres, trop fortes pour son cœur si elles sont sérieuses, outrageantes pour sa raison si elles sont moqueuses et folles. D'abord ne le cherchez pas à l'Opéra Italien; il n'y a jamais mis le pied, parce qu'il veut, quand il paie, entendre les paroles. Il va de temps en temps aux Français pour y regretter Damas. Si l'Opéra-Comique n'était pas fermé si souvent, il en ferait ses délices. Il s'y rend en famille quatre fois par an; c'est presque un habitué. Il se console dans les théâtres où l'on joue le vaudeville. L'intrigue des pièces, dit-il, n'est pas forte, mais du moins on y rit, et il veut rire. Le Gymnase seul l'effarouche un peu. Les personnages y sont trop riches; on dirait que la révolution n'a point passé sur le boulevart Bonne-Nouvelle.

Là, il s'arrête; car il ne faut pas lui parler du mélodrame, jadis si noble, si touchant, si populaire, cause de tant de larmes; alors que les tyrans avaient la casaque du chevalier, les bottes jaunes, une grande barbe et une grosse voix; alors qu'on y voyait des princesses enlevées, des seigneurs captifs, des souterrains, des geôliers, des enfants, des délivrances miraculeuses. Maintenant, le mélodrame lui fait mal au cœur avec ses guenilles, sa vérité crue, sa naïveté de bagne. Il le laisse aux petites-maîtresses et aux poissardes, aux gens du faubourg et aux élégants.

Et ce n'est pas là seulement une répugnance de l'esprit; l'immoralité le révolte; il a des mœurs, et il se vante d'en avoir. Ce serait une raison pour en douter, si cette prétention ne tenait pas à son existence même, si ce n'était pas là un de ses titres, sa mise de fonds dans l'égalité sociale. C'est par là qu'il se compare aux conditions les plus brillantes, et qu'il se trouve une supériorité. Un bourgeois dit : « J'ai des « mœurs, » avec le même sentiment de préférence pour soi et de mépris pour les autres qui fait dire à un noble : « J'ai de la naissance; » à un banquier : « J'ai des « écus; » à un homme d'esprit : « Je n'ai rien. »

Je n'aurais pas fini de long-temps avec le bourgeois de Paris, mais voici mon dernier mot : si vous cherchez l'expression d'une société ardente, enthousiaste, jeune, passionnée, capable d'un grand effort pour la vertu, ou d'une grande audace pour le crime; si vous avez besoin de ces figures hardiment dessinées, de ces traits vigoureux et tranchés qui animent un tableau d'histoire; allez ailleurs, je ne sais où : mais fouillez dans une ville dont Jules César n'ait pas parlé, qui n'ait pas tant de révolutions à raconter, tant de noms gravés un jour sur ses monuments, et, le jour d'après, effacés; un ville encore où l'homme ne soit pas étouffé par les hommes, usé par un frottement continuel. Que s'il vous suffit d'un homme doux, bon, honnête, simple, généreux, confiant, hospitalier; d'une de ces physionomies paisibles et riantes qui font plaisir dans un groupe de famille, prenez le bourgeois de Paris. Confiez-lui votre fortune, votre fille, votre secret même. Demandez-lui un service qui ne retarde pas trop l'heure de son dîner, et comptez sur lui; seulement, je vous conseille d'être pressé et de ne pas vous asseoir, si vous allez le visiter le lendemain d'une émeute.

A. Bazin.

---

## LE CHIEN DILETTANTE.

Au commencement de la révolution de 89, un jeune chien allait chaque jour à la parade, qui se faisait alors devant le palais des Tuileries, se plaçait entre les jambes des musiciens de la garde nationale, marchait avec eux, s'arrêtait avec eux; après la parade, il disparaissait jusqu'au lendemain, à la même heure, qu'il revenait à sa place accoutumée. L'apparition constante de ce chien et le plaisir singulier qu'il semblait prendre à la musique, le firent remarquer des musiciens, qui, ne sachant pas son nom, lui

donnèrent celui de *parade*. Bientôt il fut fêté par chacun d'eux et tour à-tour invité à dîner. Celui qui voulait l'avoir lui disait, en le flattant de la main : *Parade, tu viendras dîner aujourd'hui avec moi.* Ce mot suffisait; le chien suivait son hôte, mangeait gaiement et de bon appétit; mais après le dîner, constant dans ses goûts, comme dans son indépendance, l'ami Parade prenait congé sans que rien pût l'arrêter, se rendait soit à l'Opéra, soit à la comédie italienne, soit au théâtre Feydeau, entrait sans façon dans l'orchestre, se plaçait dans un coin et n'en sortait qu'après le spectacle. Ce chien, que son goût pour la musique militaire avait porté à suivre les musiciens d'un régiment de l'armée d'Italie, et qui avait beaucoup d'attachement pour l'illustre Desaix, périt, comme lui, sur le champ de bataille de Marengo, le 14 juin 1800, d'un éclat d'obus dont il fut atteint au moment où il se jetait en hurlant sur le corps de ce brave général, qu'une blessure mortelle venait de renverser.

---

## UN CHAPERON.

Il ne suffit pas de naître, il faut se produire; il ne suffit pas d'avoir du talent, d'exercer isolément une profession que le hasard nous a fait choisir, il faut s'afficher, se faire remarquer, et se promener pompeusement comme le bœuf-gras parmi la gent humaine, pour qu'elle vous connaisse, pour qu'elle sache que vous existez. On ne va pas déterrer le mérite, il faut qu'il se montre.

D'ailleurs, la nature ne nous a-t-elle pas créés pour vivre parmi nos semblables, et pour jouir tous en commun du domaine de la pensée aussi bien que du domaine des sentiments! Elle n'est pas cause, elle, si cette vie de relations et de rapports, si simple et si facile chez le peuple, est hérissée d'entraves dans la haute société. La nature ne nous a pas fait, à tous, les mêmes dons ; à tous elle a donné quelque chose de particulier, un cachet distinct. C'est la civilisation seule qui a détruit cette corrélation admirable, qui a inventé cette division des hommes en peuple, bourgeoisie et aristocratie, et qui a établi des sommités sociales *propriétaires*, et des mécaniques animales décorées du nom de *prolétaires*.

De là les coutumes diverses pour chaque classe et la difficulté de sortir d'une classe inférieure pour passer à celle qui est au-dessus.

Ainsi l'ouvrier, le marchand, le prolétaire enfin, aborde son voisin sans cérémonie et sans gêne. Il accorde son amitié à quiconque lui paraît incapable d'en abuser; il confie ses chagrins, il épouse la joie des autres ; enfin, il partage les peines et les plaisirs de tous les habitants de son quartier. Si l'un d'eux meurt, il suit le convoi ; s'il y a un mariage, il ne regrette la richesse que parce que sa pauvreté ne lui permet pas de *traiter* tout l'arrondissement.

Dans la classe des bourgeois, des petits rentiers, ou des personnes livrées aux arts libéraux, on est déja plus fier : chacun reste chez soi; on ne connaît, ni de figure ni de nom, son voisin du palier, à moins qu'il ne soit garde national, et qu'on ne se soit trouvé quelquefois au même poste. Les femmes rivalisent à la sourdine pour surpasser la toilette de leurs voisines. La femme du raffineur de sucre veut un cachemire comme la femme de l'avocat ; et celle du médecin fera tout pour avoir un boa de plus belle marte que celui de madame l'apothicaire. Ce sont de sourdes rivalités et des haines à mort qu'on se jure ainsi tout bas. Il n'est qu'un cas où l'on s'ouvre les uns envers les autres, c'est quand le feu prend à la maison, ou qu'on détrône un roi : et encore cela ne dure-t-il qu'un instant ; le danger passé, tout rentre dans l'ordre; le feu éteint, on se refroidit; et si on se rencontre, c'est simplement pour indice de souvenir qu'on touche aux ailes de son chapeau; et par convenance, on ne se desserre pas les dents.

Au séjour de la noblesse et de l'aristocratie, la comète briserait la terre qu'on n'échangerait pas une parole avec son propriétaire riverain. On quitterait son hôtel plein d'alarmes, et on s'enfuirait dans sa voiture à la campagne; mais avouer sa frayeur, jamais. Perdre sa dignité, quelle honte! on aurait trop à rougir ; et puis ce serait manquer à l'étiquette.

L'étiquette non plus ne veut pas qu'on se lance dans le monde sans y être présenté. Il faut une main à tenir, un illustre CHAPERON pour vous guider dans ce lieu glissant. Plus le nom du chaperon sera influent, et mieux vous serez accueilli, plus d'honneurs on vous rendra. Heureux le jeune homme qui se trouve introduit sous les auspices d'une jolie femme, d'une femme à la mode! Alors, il est le bien venu, il est fêté par tout ce que l'aristocratie possède de cœurs sensibles. La maîtresse de maison lui fait bonne grace, le mari le prend sous sa protection.

Dans le monde, une jolie femme est le guide de l'étranger, le Cicerone de l'amateur, la clé des cœurs. Il n'importe pas qu'elle soit encadrée de vertus, c'est une jolie femme : à elle tout pouvoir; à elle toute puissance. Je suis étonné de ce que nos ministres n'ont pas encore imaginé de faire monter à la tribune une jolie femme pour plaider leur cause, sauf à la faire habiller en député, pour ne pas être en contravention avec les lois.

Licorget était un simple bureaucrate; depuis dix ans, il faisait requête sur requête, et il restait toujours dans le même emploi. On le félicitait de son exactitude et de sa bonne santé; mais il ne lui venait pas de supplément de paie. Il ne faisait pas assez sa cour, lui disaient quelques amis; il ne voyait pas assez la grande société. Avec les cinquante louis qu'il recevait, il ne pouvait pas mener un train de prince. Cependant Emile avait fait quelques économies, il se décida à les consacrer à son avancement. Il lui fallait quelqu'un pour le diriger; un de ses amis lui procura ce précieux Mentor.

Madame de Raincy avait quarante ans environ; mais elle n'en accusait que vingt-neuf. L'élégance de ses manières, le bon ton de sa conversation et le noble laisser-aller de sa démarche, dénotaient une haute origine; et quoique son langage fût simple, il laissait percer une connaissance profonde et intuitive du cœur humain. Elle avait encore beaucoup de fraîcheur, et l'on croit généralement qu'elle était veuve. Madame de Raincy reçut Emile avec les plus grandes marques de bienveillance, et lui offrit, avec un intérêt touchant, ses services pour le faire admettre dans les meilleures compagnies de la capitale. Elle lui donna un maître à danser, de son choix, qui lui apprit à se présenter convenablement dans le monde; car, là, le principal talent est d'avoir les reins souples et de saluer avec art. Un cavalier est réputé bon danseur quand il s'incline avec élégance et sait présenter galamment la main à une dame. Pendant trois mois, Emile fit donc des saluts du matin au soir, dans son bureau, dans sa mansarde et même à son restaurant. Chaque semaine, il accompagnait sa bienfaitrice dans deux ou trois soirées, et il commençait à s'en tirer assez bien. Seulement, elle avait par-

fois des singularités qui le dépitaient beaucoup; mais il finissait par lui passer tout en faveur des services qu'elle lui promettait. Ainsi il ne put jamais lui apprendre que son nom était Licorget et point L'Écorché, comme elle le nommait toujours.

Dans ces entrefaites survint un bal chez M. le ministre président du conseil. Aussitôt, nos deux tourtereaux se mirent en frais de préparatifs et en recherches du dernier goût. Emile fit des sacrifices immenses; mais que ne fait-on pas pour aller danser chez un ministre! Quand il fut prêt, il lui resta pour faire face à la bouillotte cent cinq francs vaillant. Par précaution, il se munit de sa fortune, prit un remise, et, long-temps avant l'heure marquée, il était au salon de madame de Raincy; car jamais il ne se faisait attendre, et toujours il attendait.

En entrant, il s'informa de l'état sanitaire de son chaperon : on lui dit qu'il sortait du bain, et que le coiffeur aurait bientôt fini. Mais madame de Raincy ayant oublié que ses parures n'étaient point assez élégantes pour cette réunion, pria son jeune cavalier de voler chez Fossin lui chercher tout ce qu'il trouverait de plus riche et de plus distingué.

Enfin, à onze heures, Emile foulait aux pieds les *d'Aubusson* et les *Gobelins* du ministère, et était, malgré lui, salué du nom de M. L'Ecorché. Jamais, il n'avait vu une telle profusion de richesses, des toilettes aussi recherchées, des femmes aussi folâtres. Il était ébloui, peut-être moins de l'éclat que répandaient mille bougies centuplées dans d'énormes glaces que du feu qui jaillissait de ces yeux de femmes et de jeunes filles. Lui, habitué à vivre dans la classe moyenne, ne se doutait pas que la modestie était, en certains lieux, une vertu peu connue, et que la palme n'y était accordée qu'à la plus parée et à la plus sémillante d'artifice et de coquetterie.

Emile était mal à son aise au milieu de ces marionnettes opulentes qui s'avançaient nonchalamment en demi-cadence, et retournaient à leur place par une série de petits chassés. Il se repentait déja de la voie où il s'était engagé, du gouffre où maintenant il allait être entraîné sans la moindre certitude de réussite; et si l'apparition subite de madame de Raincy n'était venue le tirer de ses méditations, il serait peut-être bientôt devenu, par son air triste et sérieux, le véhicule de toutes les moqueries de la société. Madame de Raincy avait perdu à la bouillotte et au wisk, et, pour se récupérer, elle n'avait plus que l'espoir de la bourse de son protégé. Emile lui remit, avec effusion de cœur, ce qu'il possédait, et l'engagea, avec un intérêt tout particulier, à ne pas s'exposer à de nouvelles pertes, quoiqu'il sût bien d'avance qu'elle jouerait plutôt sur ses diamants, bien qu'ils ne lui appartinssent pas, que de renoncer à jouer. La fortune heureusement changea, mais les soucis d'Emile ne changèrent pas, et tout ce cérémonial ne fit que l'ennuyer de plus en plus.

Et puis quel désenchantement l'attendait au sortir de ces salons fastueux! quel état de gêne se faisait déja sentir pour lui, puisqu'il ne pouvait réclamer la somme qu'il avait prêtée à madame de Raincy et que, cependant, il lui était impossible, en rentrant chez lui, de payer son cocher! Son amour-propre fut vivement blessé, quand il fut obligé de recourir à son portier pour cette dette, et il en rougit jusqu'au blanc de l'œil. Le lendemain, au point du jour, il s'esquiva furtivement pour se rendre à son bureau, et s'aperçut, ce jour-là seulement, de la vigilance de son concierge.

Nous étions à la veille du changement d'année; et comme Emile ralentissait ses visites chez l'aimable dame, par rancune de l'emprunt qu'elle lui avait fait et dont elle ne parlait plus, il reçut un message de sa part. Elle lui rappelait l'époque qui s'approchait, et les visites que l'usage prescrivait en cette occasion. J'ai oublié de dire que madame de Raincy prêchait toujours l'économie. En conséquence, pour plus d'économie de part et d'autre, elle proposa à Emile, pour tout ce jour-là, une place dans la citadine qu'il voudrait bien retenir et lui amener. Emile, qui trouva la proposition très avantageuse, se précautionna d'une voiture et se rendit à neuf heures, et à jeun, chez madame de Raincy, qui, du reste, avait eu l'obligeance de l'engager à déjeuner avec elle. Par une série de contre-temps habituels à madame de Raincy, et que je ne raconterai pas, la digne dame ne sortit de sa toilette qu'à midi. Il y avait déja trop de temps de perdu pour en sacrifier encore au déjeuner : on partit donc sans déjeuner et on se mit à arpenter Paris d'un bout à l'autre. Emile tombait d'inanition; mais soit sentiment de convenance, soit tout autre motif, il ne disait rien.

Cependant, comme la nature nous a donné des pouvoirs très limités pour ce qui concerne nos phénomènes physiologiques, madame de Raincy se décida à collationner; et du faubourg Saint-Germain elle se fit aussitôt conduire au boulevart Saint-Denis, chez Nobiling. Elle avoua, au surplus, à Emile, qu'elle n'avait encore rien pris, si ce n'est une tasse de café par précaution, mais qu'il lui suffirait de prendre quelques babas allemands, une demi-douzaine de croquignoles à la vanille, et un verre de madère sec. Emile régla de suite la dépense; et, jusqu'à huit heures, on se remit à visiter force hôtels, à s'inscrire sur maint registre, et à distribuer quantité de cartes. Débarrassés d'un fardeau bien ennuyeux, ils s'apprêtaient à savourer, dans un modeste dîner, le repos qui leur était bien dû. Mais, funeste oubli! madame de Raincy avait donné liberté entière à ses domestiques, qui avaient aussi leurs visites de bonne année à rendre. Que faire? on ne pouvait pourtant pas se passer de dîner. *Cocher, chez Lointier*, s'écria madame de Raincy : on arriva rue de Richelieu. Toujours d'après le même système d'économie, madame de Raincy fit la carte elle-même. Elle dîna très bien; Emile réfléchit beaucoup, et en fut quitte pour 30 francs. Peut-on dîner à meilleur marché?... A dix heures, l'on avait fini; à quoi passer le reste de la soirée? L'opéra jouait, c'était à deux pas. on prit une loge. A une heure, Emile faisait son dernier salut à son ravissant chaperon; et comme il disait : Chez moi, rue Pastourelle, n° 17, un domestique en livrée accourut de la part de sa maîtresse, prier M. Emile L'Écorché de donner 5 francs pour boire au cocher, dont elle était très satisfaite.

Peindre l'agitation et les rêves pénibles qui tourmentèrent Emile toute la nuit serait impossible. L'incertitude sur-tout où il se trouvait était cruelle. Continuerait-il de sacrifier ainsi ses faibles économies à des chimères de fortune? Il ne savait à quoi se décider. Le lendemain, on sonna : il alla ouvrir. C'était un commis de M. le joaillier du roi, qui venait, de la part de madame de Raincy, lui apporter une petite note de 80 fr. pour location de la parure. Emile se contint devant le marchand et paya sans mot dire. Celui-ci ne fut pas plus tôt parti, que notre bureaucrate se mit à réfléchir, à se repentir de sa bonhomie et à s'arracher les cheveux. On sonna encore. Cette affluence de visiteurs lui fit pourtant plaisir : car enfin, on commençait à le connaître. Il courut ouvrir. « M. l'Écorché? — C'est moi, monsieur. — Voilà une facture de l'administration des citadines pour une journée de voiture, que madame de Raincy vous prie d'acquitter. »

Le cas était embarrassant; mais comme il lui restait 35 fr., il pouvait bien en donner 20; il paya donc. Deux minutes après, on frappa de nouveau. « C'en est trop, dit-il, on me joue et on s'est donné le mot pour me ruiner aujourd'hui.» Et en même temps, il se désolait. On frappa plus fort; il prit le parti d'aller ouvrir, mais avec la ferme résolution d'affirmer que M. l'Écorché n'y était pas. Grand Dieu! qu'allait-il faire? c'était sa bienfaitrice, son chaperon, madame de Raincy en personne. Elle venait lui apporter sa nomination à la place de secrétaire de préfecture. Mais il fallait un pot-de-vin de 10,000 fr. pour le négociateur; Émile n'avait plus que 15 fr. Dans son désespoir, il se jeta aux genoux de madame de Raincy et lui demanda sa main. Elle daigna consentir, et M. l'Écorché est aujourd'hui secrétaire de préfecture; mais il a encore une fois changé de nom.

F. D.

## LEÇON DE FRANÇAIS.

### ORIGINE DU PARASITE.

Ce titre fut d'abord en honneur à Rome. Les *parasites* étaient préposés dans les temples à recevoir l'offrande des premiers fruits; ils étaient chargés de les distribuer au peuple et d'en conserver pour les festins consacrés aux divinités : mais bientôt on s'aperçut que ces convives de Jupiter, de Bacchus, d'Apollon, avaient un appétit insatiable, et qu'ils mangeaient la part de leurs divins hôtes. Moins considérés depuis ce temps, ils s'introduisirent, sous prétexte du service des dieux, chez les grands, et s'y conduisirent comme dans les temples. Tout en louant le maître de la maison, comme ils avaient loué Jupiter ou Hercule, ils dévoraient les mets réservés à la famille. Alors on nomma parasites les flatteurs et les complaisants qui, pour se procurer un bon dîner, sacrifiaient toute dignité, toute probité et délicatesse.

Les Romains, en les recevant à leurs tables, avaient le droit de les ridiculiser, de les bafouer, et même de les battre, usage qui ne s'est pas perpétué jusqu'à nous; car un parasite est aujourd'hui l'*ami de la maison*, et les louanges qu'il donne sont prises pour de la bonne monnaie. C'est lui qui caresse le chat et le chien, ou le singe; il joue avec les enfants et se charge de divertir à table : on le trouve fort amusant, quoique souvent il soit de la dernière nullité. Beaucoup de gens qui mangent leur fortune sans appétit sont enchantés d'avoir à leurs tables ces sortes de complaisants chargés de dissiper les ennuis qu'entraînent souvent les richesses et la satiété.

## HISTOIRE DE TROIS PROVERBES.

(Deuxième article.)

Quand Zehra vit sa mère recevoir le coup mortel et qu'elle entendit sa voix s'éteindre et mourir, elle fut, vous le pensez bien, sur le point de s'élancer vers les assassins, pour mourir avec celle qui l'avait fait vivre. Fatima avait remarqué de ses yeux presque éteints ce mouvement de sa fille. « Va-t'en; je te l'ordonne. » Un ordre, un ordre maternel, un ordre du dernier soupir; elle devait s'y soumettre : c'était une voix sacrée à laquelle elle obéit en gémissant. Exténuée par la fatigue, qu'elle ne sentait pas, car sa douleur l'emportait sur toutes les autres affections du corps et de l'ame, elle arriva de retour dans cette douce société des compagnons d'exil que sa mère et elle avaient si malheureusement quittés. Elle s'était égarée de longues heures dans les montagnes, on le conçoit; elle ne voyait guère à se conduire, ses yeux étaient voilés par les larmes. Enfin, elle rentra dans la retraite où ses frères bannis vivaient tranquilles quand elle s'était séparée d'eux; mais pendant sa courte absence, une jeune femme, amie intime de sa mère, et qui eût été ici sa protectrice, était morte. Sans doute elle fut bien accueillie par la petite colonie, car le malheur est un lien fort. Il se relâchait cependant, ce lien : des jalousies de femmes, des inimitiés d'hommes s'étaient réveillées entre eux, comme s'ils n'eussent pas dû se serrer étroitement et oublier le monde, dont ils étaient loin. Il n'en fut pas ainsi; la discorde régna bientôt dans la société. Le désaccord ôte la force : c'est le faisceau qui se rompt; et, où la force n'est plus, que devient la protection? Zehra ne pouvait s'en passer, cependant. Elle avait besoin de consolations, d'épanchements et de tendresse.

Elle rechercha l'amitié d'une femme de quarante ans environ, adroite et rusée, qui se fut bientôt emparée d'elle; et ses empressements pour la pauvre orpheline redoublèrent depuis que, par une confiance dont nous éprouvons le besoin dans le malheur, elle lui avait montré le titre de propriété que sa mère lui avait remis au moment de sa mort. Ces papiers constataient la possession de biens immenses, tant dans la campagne qu'à Grenade, biens confisqués par le gouvernement espagnol, mais qui pouvaient revenir après les persécutions à leurs légitimes possesseurs. La vue de ces titres fit naître dans cette femme, qui se nommait Amina, toute une vie d'avenir coupable et de richesses mal acquises. Elle fut bonne, tendre, assidue auprès de Zehra, au point que la malheureuse fille cessait auprès d'elle d'appeler et de pleurer sa mère. Trompée par ces apparences d'amour presque maternel, elle s'y livrait avec tout l'abandon où laisse l'impossibilité de soupçonner le mal, et écoutait avec une douce émotion Amina, quand elle lui racontait qu'elle avait été mère, que sa fille l'adorait autant qu'elle adorait sa fille, et qu'elle était morte, hélas! à l'âge de Zehra. Alors les yeux d'Amina se remplissaient de larmes, sa poitrine de sanglots, et la jeune fille attendrie lui sautait au cou, en s'écriant avec une douloureuse joie : « Soyez ma mère, je suis votre fille!

— Zehra, lui dit-elle un jour, vous m'avez montré des papiers que vous a laissés votre mère : ils sont sans doute inutiles à présent, mais il peut venir un jour où ils auront une précieuse valeur...

Oh! je partagerai avec vous, ma seconde mère, répondit Zehra avec l'effusion d'une ame aimante.

— Je ne demande pas cela; mais confiez-les-moi, mon enfant, ils ne sauraient être conservés avec trop de soin. » Elle les tira sans hésiter de son sein et les remit à Amina. C'était un soir; et après cette preuve d'affection qu'elle avait été heureuse de donner à sa prétendue protectrice, elle s'endormit contente, pour rêver de sa mère, qui était au paradis parmi les fraîches sources de Selsebil et de Kouther et les ombrages de l'arbre Toba. « Sois tranquille pour ta Zehra, disait-elle en rêve; une autre femme la protége et cherche à te faire oublier. Oh! jamais. Pourtant elle est bonne et m'aime, et ne me quittera jamais. »

Elle se réveille alors; il faisait jour déja, et Amina avait disparu : on lui apprit que dès l'aube elle s'était dirigée du côté de Grenade. Une seule idée lui vint

alors, une idée de bien : sans doute Amina s'était rendue à la ville, malgré tous les dangers, pour chercher à faire valoir ses titres de propriété. Zehra avait deviné juste, quant au fait; mais l'intention! elle la supposait bonne et pure, elle était mauvaise et criminelle. Amina allait en effet essayer de tirer parti de ces papiers, mais pour elle seule et dans son intérêt à elle.

Zehra était loin d'avoir cette pensée : elle ne songea qu'aux dangers qu'Amina allait affronter pour la servir, dit qu'il serait honteux et coupable de ne pas s'y exposer de moitié, et se mit en marche sur ses traces.

Elle ne la rencontra point sur le chemin, et arriva à Grenade à la chute du jour. L'air de sa ville natale lui fit du bien dans l'état d'inquiétude où elle était, non pour ses titres, mais pour Amina; et la cherchant toujours, elle erra de rue en rue jusqu'à la nuit : ce n'était point l'obscurité, mais une clarté plus douce. La lune se levait, découpant en noir sur l'horizon les trèfles, les ogives, les dentelles de l'architecture mauresque. Elle voyait tout cela avec amour; c'était le pays, c'était la religion; mais elle se sentait accablée de lassitude et n'osait s'adresser à personne pour avoir un gîte : elle savait les dangers qu'elle pouvait courir. Cependant, au détour d'une rue, elle aperçut une vieille femme devant la porte d'une petite auberge, et lui demanda asile. La vieille la regarda d'un œil inquiet, qui disait : « Me paiera-t-elle? » Quand elle aperçut à son cou, entre les plis du mouchoir, un collier de perles et de diamants que sa mère avait porté : « Volontiers, » répondit-elle alors.

Zehra passa donc la nuit dans cette maison et commençait à questionner sa vieille hôtesse pour tâcher de connaître le sort d'Amina, quand cette vieille maudite, après l'avoir bien écoutée, bien examinée, lui dit : « Mon enfant, vous êtes Maure; je pourrais vous livrer, mais je ne suis pas méchante et je vous garderai, pourvu que vous me donniez une perle et un diamant de ce collier tout-à-l'heure. »

Elle détacha son collier, la pauvre fille, en rompit le fil et lui donna ce qu'elle demandait. Le lendemain ce furent nouvelles menaces, nouvelle demande, une perle et un diamant encore jetés à la gueule du cerbère. Le collier s'épuisait, les jours passaient, et un fatal matin arriva où le fil seul resta dans les mains de Zehra. Ce fut le signal d'un changement total dans la vieille, et elle lui dit d'un ton brusque : « Je risque beaucoup, ma chère, en vous ayant chez moi; demain il vous faudra partir. »

Zehra n'avait qu'à se soumettre. « O ma mère! » dit-elle avec un profond soupir, et la voilà encore errante dans Grenade. Elle se résigna, s'enveloppa de son voile et marcha en demandant Amina à toutes les portes. L'inhumaine vieille l'avait renvoyée sans un dernier repas; et quand arriva le soir, elle alla tomber de besoin sous le porche d'une magnifique maison; les murailles de marbre et de stuc étaient couvertes d'inscriptions tirées du Coran; mais c'était l'intérieur qu'il fallait voir! L'architecte du palais du Mansour l'avait décoré; le marbre blanc des cours ressemblait à un tapis du tissu le plus fin; et au milieu de la plus grande de ces cours jaillissait un jet d'eau gardé par des lions de bronze, qui jetaient dans le bassin, par leurs gueules béantes, une nappe d'eau luisant au soleil comme la lame d'un large cimeterre. Au centre du jet d'eau s'élevait un arbre artificiel chargé de fruits et d'oiseaux de toute espèce qui paraissaient sur le point de s'envoler : de leurs becs sortait, avec un filet d'eau limpide, un gazouillement harmonieux; toutes les portes étaient ciselées et incrustées d'or; et le plafond de la grande salle figurait une verdoyante prairie, où des hirondelles d'or semblaient voltiger et scintillaient aux lueurs embaumées des bougies.

L'odeur d'un somptueux festin en sortait et arrivait à Zehra mourante sur le seuil, tandis qu'on se réjouissait et que les instruments modulaient de ravissants accords à quelques pas d'elle. Elle n'osait soulever le heurtoir de bronze, soutenu dans des gueules de lions, pour frapper, quand elle entendit une voix au-dessus de sa tête :

« Quelle est cette femme voilée?... qu'elle entre ! »

Deux serviteurs firent entrer Zehra, qui reconnut bientôt le palais de sa famille : « Ah! je suis sauvée, se dit-elle, Amina aura obtenu ce qu'elle tentait pour moi... Amina! Amina! où est-elle? »

En effet Amina avait tiré parti des titres de Zehra pour se faire rendre les biens confisqués ; il s'agissait de renier sa religion et de se faire publiquement chrétienne; elle ne recula pas devant ce déshonneur. Oui, c'est un déshonneur et un acte de lâcheté que la renonciation à la foi de ses pères. Comment, renégat, vous insultez ceux qui vous ont donné la vie en abandonnant la religion que votre mère vous a donnée avec son lait ! c'est horrible ! vous reniez la patrie en reniant la foi; c'est dénaturé, c'est impie!

C'était chose toute simple pour l'artificieuse Amina; rien pouvait-il lui coûter après la hideuse action d'avoir spolié une orpheline? oui, spolié, car ce n'était point pour Zehra qu'elle avait agi, car dès que son voile fut soulevé et qu'elle l'eut reconnue :

« Emmenez cette fille, s'écria-t-elle, elle est damnée ; c'est une ennemie de la foi, une Maure; donnez-lui un morceau de pain et chassez-la. »

Quel coup horrible ce fut pour la malheureuse orpheline! vous le comprenez. Elle se voyait tout-à-l'heure au port dans la maison de ses pères; elle allait être heureuse, bien accueillie par Amina, qui devait être inquiète d'elle; oh! quelle torture! mise à la porte par les serviteurs! Elle le fut et ne put que répéter en sanglotant : « O ma mère! »

Et la fête recommença chez Amina, pendant que la pauvre Zehra, sans défense, sans refuge, allait devant elle, égarée, au désespoir, et demandant la mort. Elle l'appelait; et si elle l'eût vue venir, elle se serait enfuie devant elle. Dans les chagrins de cœur, il arrive souvent que nous formons le vœu de ne plus vivre, et ce vœu est lâche, car il annonce peu de force et de résignation; mais Dieu est sage et n'obéit pas à l'homme quand il demande à mourir, car il sait que nous refuserions au moment suprême.

Le desir de Zehra était du reste sincère en ce moment; et en passant devant la grande mosquée, qui, après avoir été purifiée et bénie, était devenue la cathédrale, elle se prosterna sur le pavé, invoquant le compatissant, le clément, le miséricordieux, le consolateur, Dieu, par tous ses noms. Elle resta anéantie dans cette posture suppliante; et c'était avec un surcroît de désespoir qu'elle entendait le murmure des guitares et des voix lointaines, ou le bruit des danses autour d'elle.

« Relevez-vous; qu'avez-vous? êtes-vous malade? » lui dit en la relevant une vieille femme encore plus hideuse que la première, et couverte de haillons; venez; si vous êtes sans asile, je vous donnerai la moitié du mien. » Zehra la suivit comme une machine; que lui importait où elle allait à présent! Quand elle vit cependant la vieille entrer dans une maison sale, noire, hideuse, elle hésita à la suivre. « Avancez, jeune fille, ne craignez rien : ce lieu n'est

pas beau, mais soyez-y bien venue; si vous êtes malheureuse, je le suis aussi, partageons. Elle avança sans plus se le faire répéter, et entra bientôt dans une chambre nue, délabrée, infecte. C'est là pourtant qu'il fallut se coucher, après avoir appris de la vieille femme une déplorable chose, le comble du malheur.

Zehra était là chez une mendiante, une juive, qui avait réussi à se cacher sous le voile d'une dévotion hypocrite, plus encore que sous ses haillons; et cette femme, dans la misère où elle était, pouvait chercher à se procurer l'existence de quelques jours sans mendier, en livrant la pauvre fille. Elle avait mieux calculé: Zehra était jolie, et elle comptait recevoir double aumône, étant accompagnée dans ses quêtes par cette intéressante enfant. Elle fit comme elle avait projeté, et Zehra fut obligée de marcher avec elle par la ville, tendant la main; et chaque jour, du haut du balcon de son palais, Amina lui jetait une pièce de monnaie.

« O ma mère! » redisait avec douleur Zehra.

Un soir qu'elle se déshabillait pour se reposer un peu des humiliantes tournées du jour, elle laissa se dérouler une magnifique chevelure noire.

« Je n'avais pas encore vu de si beaux cheveux, » lui dit la vieille.

« Ma mère les trouvait beaux, répondit Zehra.

— Très beaux, mon enfant, je le répète, et l'on pourrait en tirer un fort bon parti.

— Oui... les tresser, les orner, si j'étais heureuse.

— Bah! bah! il est bien question de cela! et en même temps elle faisait crier de vieux ciseaux. Allons, j'ai besoin de repos quelques jours, ajouta la vieille d'un ton sec et impérieux; il faut que ces cheveux-là servent à quelque chose, coupons-les.

— Non! non! de grace, et Zehra tomba à ses genoux, ne les coupez pas, je vous en prie! ma mère les aimait tant!... »

C'était vraiment bien fait pour attendrir cette vieille juive sans ame! elle l'appela coquette, aventurière, l'injuria, la menaça, et Zehra en soupirant tendit la tête comme un agneau.

La vieille profita de ce moment de résignation et détacha la belle chevelure de Zehra, au plus près de la tête qu'il lui fut possible.

Celui à qui on racontait cette histoire leva les deux mains au ciel, et dit :

A la tête de l'orphelin tout le monde apprend à raser.

Voilà l'histoire du second proverbe.

ERNEST FOUINET.

## LE POËTE ET L'ARCHITECTE.

Parmi les artistes distingués qu'a produits la ville de Lyon, on cite au premier rang le fameux architecte Philibert Delorme. Dès l'âge de quatorze ans, il était allé en Italie pour étudier les modèles de l'antiquité; et sous les auspices du pape Marcel II, il avait perfectionné à Rome des talents déja très remarquables. De retour en France, il commença son immense réputation dans sa ville natale, où il enrichit l'église de Saint-Nizier d'un portail célèbre et malheureusement pour nous encore inachevé. De Lyon il se rendit à Paris, où il s'immortalisa par la construction du palais des Tuileries, dont il fournit les dessins. Philibert Delorme était aussi orgueilleux qu'il était habile architecte. Recherché par Henri II et les successeurs de ce prince, il devint l'homme de cour le plus insolent, et se montra sur-tout avide de dignités et d'argent. Quoiqu'il fût laïque, François II lui donna les abbayes de Saint-Eloi de Noyon et de Saint-Serges d'Angers; et pour le rendre apte à posséder ces deux bénéfices, il commença par le nommer aumônier. Pierre de Ronsard partageait alors la faveur royale; mordant et spirituel, comme il l'était, le poëte, jaloux du *maçon*, trouva que l'architecte-abbé serait matière bonne à quolibet. Il composa sur-le-champ une satire piquante qu'il intitula la *Truelle crossée*. L'aumônier-architecte-abbé, qui cumulait encore les fonctions de gouverneur des Tuileries, se trouva fort mortifié; et pour se venger du satirique, lui fit fermer le jardin du palais, où Ronsard venait souvent promener sa rêverie. Delorme jouissait déja de son triomphe, et s'applaudissait en secret du succès de sa méchanceté, lorsqu'un jour, au retour d'une promenade, en passant devant la porte du jardin, il y vit ces trois mots crayonnés en lettres capitales : FORT. REVERENT. HABE.

Le Lyonnais, qui n'était rien moins que latiniste, prit l'inscription pour du français et se crut gravement insulté. Il courut chez la reine Catherine de Médicis, près de laquelle il retrouva Ronsard, toujours gai, railleur et faisant rire. Il se plaignit d'avoir été outragé par un misérable faiseur de vers, ajoutant que puisqu'il était *abbé* par le bon vouloir du roi et de la reine, le mot de *reverent* était une irrévérence envers leurs majestés.

« Ah! mon cher monsieur, répondit Ronsard, combien je regrette que vous ne sachiez point le latin! car c'est une langue admirable! D'ailleurs, si vous la saviez, vous verriez qu'en traçant sur la porte ces mots qui vous ont si vivement offensé, je n'ai fait qu'écrire le commencement d'un distique charmant du poëte Ausonius, qui conseille aux hommes parvenus de ne point s'oublier. Et à ce propos, il récita ces deux vers dont il avait extrait un excellent calembourg, et qui firent rire jusqu'aux larmes :

Fortunam reverenter habe, quicumque repentè
Dives ab exili progredere loco.

Philibert Delorme, malgré tout son talent, ne souffla mot lorsque la reine, s'adressant à lui d'un air sévère, lui ordonna d'ouvrir désormais le jardin à Ronsard; car, dit-elle en terminant, *les Tuileries sont dédiées aux Muses.*

M. R. P.

## SOUVENIRS DE GUERRE.

On lit dans la vie de Jean-Antoine, marquis de Mirabeau, colonel d'infanterie et grand-père de Mirabeau, le trait suivant, qui donnera une idée de la rigueur des lois militaires sous Louis XIV. C'est Mirabeau, petit-fils du marquis, qui parle :

« En faisant sa revue, mon grand-père vit un soldat qui tenait mal son fusil sur l'épaule. Quand il voulut en faire la remarque, le major lui dit à demi-voix : « Monsieur, vous saurez ce que c'est. » Ils passèrent, et il lui raconta le fait suivant :

« Le régiment était à Sarrelouis; et dans les places, il était, comme il est, défendu aux soldats, par un ban général, de mettre l'épée à la main, sous peine d'avoir le poing coupé. Cet homme trouve deux de ses camarades qui se battent, court à eux, et suivant la règle qui dit qu'il ne faut jamais séparer deux épées croisées qu'avec une épée, il tire la sienne, se jette entre eux, et leur dit : « Amis, que faites-vous? » La garde accourt, les deux coupables fuient, et le

caporal, car c'en était un, qui resta parce qu'il n'avait rien à se reprocher, est saisi l'épée à la main et conduit au corps de garde. Il raconte la chose telle qu'elle est. On rassemble un conseil de guerre; il y paraît avec fermeté, et répète la vérité. On lui demande le nom des coupables; et sur son refus de les dénoncer, on le menace de lui faire subir la peine qu'il a encourue, quoique avec de bonnes intentions. Il répond froidement : « Je les connais, messieurs, mais je ne les « nommerai pas, et moins encore pour les mettre à « ma place. Qui de vous dénoncerait son camarade? « Non, je sauverai deux hommes au roi : peu de soldats « sont sûrs de rendre un tel service. J'ai encouru la « peine, je la subirai. Je demande seulement une grace, « c'est que l'on veuille bien ne me faire perdre que le « poignet gauche, afin que je puisse encore tirer l'épée « pour de plus belles occasions. »

Hélas! il n'y a dans le subalterne que trop de cet esprit servile qui se fait une gloire de s'attacher à la lettre de l'Ordonnance dans toute sa rigueur, et ne veut ou n'ose s'écarter de cette raideur superstitieuse qui coûte si peu aux ames routinières, lorsqu'elle s'exerce aux dépens d'autrui! Ce digne soldat fut condamné, et remercia de l'échange du poignet, qui lui fut accordé. Arrivé au billot, il dit au bourreau : « J'ai subi l'humiliation et l'appareil pour l'exemple, « c'est là la peine; le reste est ordre du roi, je l'exécute; « il doit l'être de la main d'un soldat : retire-toi, et « me donne le couteau. » Il le prend en effet, et d'un coup fait sauter son poignet gauche. C'était là le soldat qui soutenait du moignon la crosse de son fusil!

*Journal de l'armée.*

6 novembre 1793.

Un colonel de hussards marchait à la découverte à la tête d'un escadron, il rencontre un corps de cavalerie supérieur en nombre; l'officier Autrichien qui commande ce corps, s'avance en criant aux Français : *Allons, enfans de la patrie, le jour de gloire est arrivé.* Etonné d'entendre ces mots sacrés dans la bouche d'un ennemi, le colonel s'arrêta. « Tu as donc peur, enfant de la patrie? dit l'Autrichien : tu n'oses avancer. » Le colonel frémit d'indignation; et pour toute réponse, il fond sur lui et lui fait payer de la vie son ironique insulte.

## COMBUSTION HUMAINE.

Il n'est pas étonnant d'entendre des personnes qui ont fait des excès de liqueurs fortes dire qu'elles ont l'intérieur du corps en feu. En effet, leurs muscles et leurs chairs, imbibés d'alcohol, peuvent devenir combustibles, comme une mèche trempée dans l'esprit-de-vin, et s'enflammer spontanément, ou par le contact du feu. On n'a que trop d'exemples de ce phénomène, qui a pour cause l'hydrogène mis en ignition par les liquides.

Le voyageur Bridone rapporte avoir vu une femme dont les cheveux produisaient des étincelles électriques toutes les fois qu'elle les peignait. Il en chargea une bouteille de Leyde et alluma de l'eau-de-vie avec ces étincelles.

Remi Moreau, médecin de Paris en 1644, parle d'une flamme qui sortit de l'estomac d'une femme en état d'ivresse.

En 1725, la femme d'un nommé Milet, de Reims, fut consumée dans sa chambre, à un pied et demi de la cheminée. Il ne resta de son corps que la tête et quelques vertèbres du dos. Des soupçons s'élevèrent contre son mari, qui fut condamné à mort. S'étant pourvu contre sa sentence, il fut reconnu par des experts instruits que la mort de cette femme était due à une combustion spontanée, et Milet fut déclaré innocent.

En 1731, la comtesse Cornelia Bandi, de Vérone, qui avait l'habitude de se baigner dans l'esprit-de-vin camphré, fut trouvée incendiée dans sa chambre sans qu'il fût possible que le feu eût causé cet accident.

Une autre femme, âgée de 50 ans, qui buvait tous les soirs une demi-bouteille d'eau-de-vie, fut consumée pendant la nuit, à l'exception d'une jambe. Une suie graisseuse et épaisse noircissait les meubles et les parois de la chambre, où l'on n'apercevait aucune autre trace de feu.

Enfin un mineur mexicain, qui buvait de l'eau-de-vie avec excès, s'enflamma en fumant un cigare, et périt par combustion humaine.

## LES DEUX MALADIES.

Nous avons beaucoup de médecins : chacun veut avoir son système; mais Gatti, qui avait tout le génie d'Hippocrate, et presque autant d'incrédulité que Montaigne, ne reconnaissait que deux sortes de maladies : la maladie dont on meurt, et celle dont on ne meurt pas.

## LA REDINGOTE DU COMTE D'ALB...

Le comte d'Alb..., officier des gardes du corps, devant aller de Versailles à Paris, entendit dans une société le marquis de M., qu'il ne connaissait pas, dire qu'il comptait faire ce petit voyage le même jour. Il l'aborde, et avec cette gaité des bords de la Garonne qu'il avait conservée autant que l'accent national : « Monsieur, lui dit-il, vous allez aujourd'hui à Paris; sans doute dans votre voiture? — Oui, monsieur; pourrais-je vous être bon à quelque chose? — Vous me feriez bien plaisir, si vous vouliez y mettre ma redingote. — Très volontiers; où voulez-vous que je la dépose en arrivant? — Ah! ne vous inquiétez pas de cela, je serai dedans.

*Le rédacteur-gérant*, A. P. BARBIEUX.
Rue des Trois-Frères, n° 19, à Paris.

PARIS. — JULES DIDOT AINÉ, BOULEVART D'ENFER, N° 4.
Imprimé par W. CLOWES, Duke-Street, Londres, pour HENRY-HOOPER, 13, Pall mall East.
Se vend aussi chez R. GROOMBRIDGE, Panyer-Alley, Paternoster-Row; et

| | | | | | |
|---|---|---|---|---|---|
| BARNES et NEWSOM | Leeds. | MOSS | Guernesey. | SMITH | Lynn. |
| BALLE | Exeter. | OLIVER et BOYD | Édimbourg. | STEPHENSON | Hull. |
| BANCKS et compagnie | Manchester. | RIDGE | Sheffield. | WAKEMANN | Dublin. |
| BINGHAM | Bristol. | RUTHENGLEN et compagnie | Glasgow. | WIGHT | Cheltenham. |
| DRAKE et COOPER | Birmingham. | SIMMS | Bath. | WILLMEN et SMITH | Liverpool. |
| JARROLD | Norwich. | SMITH | Aberdeen. | | |

# LE CAMÉLÉON,

N° 17. JOURNAL NON POLITIQUE. 4 Octobre 1834.

Prix : 4 sous. PARAISSANT TOUS LES SAMEDIS. Price 2 d.


## COMME QUOI UN PAUVRE SIRE

### DOTA RICHEMENT SA LIGNÉE.

Dans une tour isolée au milieu des bois qui avoisinaient jadis la ville de Paris, vivait un certain gentilhomme. Il se nommait Hugues Lemaire. Jeune, beau chevalier et noble s'il en fut, mais ruiné de fortune par les voyages de ses pères en Palestine, il ne lui restait que cette tour pour tout héritage. Elle était haute, forte, et décorée de son blason, mais obscure et si étroite, qu'à grand' peine y trouvait-il un gîte. Un champ l'environnait, petit, inculte, tout couvert de chardons, de ronces, de bruyères; cette tour et ce champ, il les nommait son castel et son fief.

Or, il advint qu'un jour ce beau, noble et pauvre gentilhomme vit une noble demoiselle nommée Arlette, encore plus belle, encore plus noble, encore plus pauvre que lui; et la trouvant digne de tous biens, il lui fit offre de ceux qui lui étaient départis, savoir : son cœur, sa foi, son champ et sa tour. Elle ne trouva pas l'offre indigne d'être acceptée, lui rendit amour pour amour, lui accorda sa main, et, après qu'ils eurent reçu la nuptiale bénédiction, ils s'en vinrent ensemble partager le petit castel, et disaient en y entrant : Dieu nous bénira.

Dieu bénit en effet leur union; trop peut-être! car à la fin de la quatrième année ils avaient déja six enfants, la brave gentilfemme n'en ayant jamais pour un seul à-la-fois. Mais à mesure que cette famille s'accroissait, leur réduit étroit semblait se rétrécir encore, car on ne pouvait en ouvrir la porte qu'il n'en débordât soudain un pied, une épaule ou un bras, tant ils y étaient entassés.

Or, dans ce logis si petit, la misère devint si grande que souvent les enfants allaient se coucher sans souper, et si pour eux une fois, quatre pour le père et la mère, qui leur partageaient toujours le dernier morceau de pain sans en rien réserver.

Un soir que notre gentilhomme et sa femme étaient tristement assis au milieu de leurs enfants endormis, Hugues Lemaire dit à Arlette : « Cela ne peut durer ainsi; ayez-moi quelque vieil habit de vilain, afin que je me déguise et que j'aille louer mes bras pour labourer le champ des moines, ou pour aider dans ses travaux quelque artisan de la ville.

— N'ayez garde! dit la prud'femme, mieux vaut un trou à votre peau qu'une tache à votre noblesse. Revêtez plutôt votre armure, et vous en allez à Paris devers l'abbaye de Saint-Germain-d'Auxerre; vous vous offrirez aux moines pour être leur champion ès-jugements de Dieu. S'ils vous agréent, en soutenant leurs droits envers et contre tous, vous aurez à-la-fois honneur et profit. »

Le chevalier s'en fut donc trouver les moines. Tout était bien changé! Le clergé, de concert avec les nobles, était en grand discord contre le roi, qui voulait abolir entièrement les combats singuliers. On tramait une révolte; mais en attendant qu'elle fût mûre, on s'abstenait de soumettre les causes et délits au jugement de Dieu.

Cependant un petit noble à deux quartiers s'obstinait à disputer aux moines de Saint-Germain je ne sais quel droit de peu d'importance à la pointe de l'épée; on le fit battre contre Hugues, mais à huis-clos, dans les cours de l'abbaye, tandis que les religieux, peu soucieux d'une cause aussi mesquine, vaquaient à leurs offices et ne s'occupaient nullement de ce combat.

Champion d'une cause étrangère, contre un adversaire inconnu, s'escrimant à l'écart, sans autres spectateurs de ses prouesses que deux juges indifférents, témoins obligés, notre homme avait peu de cœur à se battre. Hugues ne vainquit son adversaire qu'à grand'peine, si cela toutefois s'appelle vaincre; car les juges voyant les deux athlètes également meurtris, harassés, hors d'haleine, parce que l'abbaye était plus riche et plus puissante, donnèrent la victoire à son champion.

Hugues ne fut donc ni prisé, ni applaudi, et de cette cause chétive ne retira pour tout salaire que trois sous [1] et force horions qu'il rapporta au logis.

« Ne m'y renvoyez plus, dit-il à sa femme en rentrant, le bon temps des duels est passé; ils ont trouvé là-bas un vieux parchemin où le diable a écrit son grimoire, et qu'ils appellent les *Pandectes*. Le roi veut qu'on y trouve réponse à tout grief, et qu'on ne se batte plus autrement que de la langue et de la plume; la gloire de Dieu et de l'épée ne le touchent plus.

— Venez cà, dit la femme, que je panse vos blessures avec de l'huile et du vin que j'ai préparés; et puisque vous avez rapporté quelques tournois, nous les mangerons tout en cherchant un autre expédient. »

Tant que dura l'argent, ils se creusèrent en vain la cervelle; mais quand ce vint à leurs derniers blancs [2], le gentilhomme commença derechef à se plaindre de sa noblesse, qui l'empêchait de gagner son pain, et à dire à sa femme : « Que ferai-je?

— Le haut baron de Montmorency marie son fils, et pour ce donne des fêtes en son châtel. Il y aura toutes sortes d'amusements de batterie : tournois, pas d'armes, combats à fer émoulu, notamment un combat à la foule. Allez-y, mon doux seigneur, vous y ferez quelque riche prisonnier qui se rachètera d'une année de son revenu, selon l'usage, ou au moins vous y conquerrez quelque beau coursier ou de belles armes que vous vendrez pour nous nourrir. »

Le mari fit selon qu'il était conseillé. Il s'en alla aux fêtes; mais, hélas! il n'en ramena qu'un mauvais roussin éborgné, tout meurtri, qu'il saisit dans la mêlée, et qu'il ne put vendre que quatre deniers [3]. Cette ressource ne dura pas long-temps, et ils recommencèrent à se douloir, leur pauvreté devenant de plus en plus âpre.

---

[1] Le sou d'or valait 12 fr. 60 cent.

[2] Le blanc, petite monnaie de cuivre de la valeur de deux centimes.

[3] Le denier valait 50 centimes.

Le lendemain d'un jour où il ne leur était resté que trois oboles [1], Arlette se leva dès l'aube, monta dans le donjon de la tour, ouvrit un grand coffre, et en tira quelques restes d'oripeaux et d'anciennes parures qu'elle avait apportés dans le temps de son mariage, et serrés dans cet endroit; depuis, les soucis d'un tel ménage lui en avaient ôté même le souvenir.

Elle s'occupa avec diligence à les rajuster pour s'en vêtir; elle prit autant et plus de soin que jamais pour se parer; elle employa beaucoup d'adresse et d'art afin de cacher l'usure et le fané de ses atours, retourna ses vieilles étoffes, les plissa, les drapa, ne laissa paraître aux yeux que les pièces fraîches et chatoyantes; elle arrangea ses longs cheveux, ajusta tout à l'air de son visage et à la grace de sa taille. Bref, elle réussit de telle sorte, que son mari crut la revoir aux premiers temps de sa beauté et de leurs amours. Ajoutez qu'elle avait repris comme à souhait son air de gentilfemme, tant il est vrai que noblesse ne peut faillir.

« Je m'en vais, dit-elle à son mari, vers une mienne cousine qui demeure à la cour du roi. Cependant, restez auprès de nos enfants et prenez-en soin.

— Allez, ma mie; que Dieu vous soit en aide: faites selon votre prudence et votre sagesse. »

D'aussi loin que sa cousine la vit venir, remplie d'aise, elle courut au-devant d'elle en lui disant: « Voici donc enfin que vous vous souvenez de moi, qu'il y a si long-temps que vous n'avez vue! encore dois-je vous remercier de votre visite, car votre fraîcheur et votre parure m'annoncent que vous êtes heureuse et richement mariée.

— Dieu soit loué! répondit la femme de Hugues; un beau gentilhomme est mon époux, je suis mère d'une belle lignée, et notre château, tout blasonné de nos armes, est entouré de nos terres de tous côtés.

— Venez donc, dit encore sa parente, je ferai de mon mieux pour vous bien recevoir. »

Elles entrèrent; et la dame du lieu ayant fait asseoir l'arrivante auprès d'une table, servit devant elle une boule [2] de beau pain blanc, quelques reliefs de viandes froides, du vin et des épices à foison, qu'elle disait avoir été faites pour remplir le drageoir du roi; puis, comme elle aimait fort à parler, elle se mit à caqueter pendant qu'Arlette occupait le temps à se repaître, ce dont elle avait grand besoin.

Dès qu'elle eut l'estomac bien garni et réchauffé de quelques verres de bon vin, la gentilfemme, pour laquelle c'était jour de grand'fête, se prit à entrer en gaîté, à tenir propos joyeux, voire à se rappeler les tensons et le bon rire du jeune temps. Mais son hôtesse l'arrêtant aussitôt : « Gardons-nous, cousine, d'être entendues, nous esbattant joyeusement, causer, chanter et rire; car le roi, depuis quelque temps, attaqué de la maladie noire, se montre par-tout et toujours triste; partant la reine est triste, adoncques la noblesse qui les entoure et les visite est triste; de là vient que leurs dames, leurs varlets, leurs serviteurs le sont aussi; bref, à la cour nous le sommes tous. C'est spectacle à fendre le cœur.

— Au fait, demanda la gentilfemme, quel événement est donc arrivé si fâcheux pour tous, que chacun en prenne sa part et se tienne en telle morosité?

— Peu le savent, lui répondit la cousine d'un air mystérieux; mais de tout ce qui se passe, moi je n'ignore rien. C'est une étrange histoire!... Sachant combien je suis discrète, on est venu me la conter, à condition, toutefois, que je n'en parlerais pas; aussi je me tais. Révéler un secret! fi donc!... Celui qu'on me confie est enfoui comme dans un antre, mort comme dans un tombeau; la tête sur le billot je n'en voudrais parler!... A toute autre qu'à vous, s'entend, cousine, vous femme prudente et sage, dont je n'ai pas l'injustice de me défier. Approchez-vous donc tout près de moi et ne pensez à rien qu'à me prêter l'oreille.

La dame du petit castel, curieuse, intriguée, ne se le fit pas répéter, et sa compagne, voyant avec quelle attention elle était écoutée, commença ainsi :

« Pour racheter un gros péché qu'il a commis et qu'il tient secret, attendu qu'il n'en doit compte qu'en confession, notre roi Philippe-le-Bel a fait le vœu d'aller en Terre-Sainte, à pied, tout armé et tenant un cierge allumé dans sa main.

« Mais quand ledit péché n'a plus été si récent, que la peur du feu éternel s'est amoindrie, le bon roi a commencé de réfléchir que la route était bien longue, ses armes bien lourdes, et qu'il lui serait bien difficile de tenir en main son luminaire depuis Paris jusqu'à Jérusalem sans qu'il s'éteignît. Il commença aussi à regretter à l'avance ses aises de roi qui ne devaient pas le suivre, à comparer ses habits moelleux à la dure et lourde armure qu'il ne devrait plus quitter; il trouva l'allure de son cheval plus douce, l'abri de son palais plus commode; bref, il eut regret à son vœu, sans pourtant oser le rompre.

« Ce fut alors qu'il devint sombre et silencieux; chacun espéra que ce ne serait qu'un nuage; mais au contraire, son chagrin se rengrégea de jour en jour et sa santé en fut altérée.

« La reine s'en alarma, chercha, mais inutilement, à en connaître la cause. Elle employa tous les moyens de persuasion auprès du roi, soins inutiles! elle eut recours aux saints, aux reliques, aux offrandes, peines superflues! que vous dirai-je ? après s'être adressée aux plus saints hommes, elle consulta les physiciens, les magiciens, les sorciers; et comme les rois ont toujours à leur dévotion les plus habiles, tant firent ceux-ci, qu'un jour le roi vaincu par ce fardeau, qu'il ne pouvait plus porter, s'en vint comme de lui-même s'en débarrasser dans le sein de la reine, et lui découvrit à-la-fois son vœu et le regret de l'avoir fait.

« La reine dit au roi : — Vous voilà bien empêché! que n'envoyez-vous quelqu'un à votre place? Ignorez-vous que, moyennant des aumônes à l'église, cela se pratique souvent ainsi?

« — Votre conseil serait bon, dit le roi, si je n'avais à cœur que la chose restât secrète. — Bon, fit-elle, elle le sera, puisque nous n'en ferons part qu'à nos plus privés confidents. Dans cette occasion il ne s'agit que d'ouvrir largement la bourse; envoyons chez les moines, afin que l'un d'eux se charge de pérégriner pour vous.

« On y alla du même temps, et le roi se sentit tout regaillardi, ne doutant, sur l'assurance de sa femme, qu'il ne s'offrît, non pas un moine, mais dix pour aller à Jérusalem à sa place, attendu qu'il était résolu de ne pas chicaner sur le prix.

« Les moines répondirent : qu'il ne leur convenait d'endosser l'armure que pour la défense des biens de l'église... que d'abandonner leur sainte robe pour le temps si long d'un tel voyage, ce serait enfreindre leur règle et courroucer leur patron... que d'ailleurs et de mémoire de moine, on n'avait mis un clerc en voie pour courir aussi loin à pied et sous le harnois.

« A cette réponse la reine se prit à dire : — Au vrai,

[1] L'obole valait à-peu-près 8 centimes.

[2] Les pains avaient la forme d'une boule, d'où vient le nom des boulangers.

nous n'avions pas réfléchi que cette condition de porter l'armure ne peut convenir à des clercs. Envoyons proposer sous main à des nobles et à des chevaliers de partir à votre place. Séduits d'abord par la magnificence de vos offres, ils n'hésiteront pas; et celui dont vous aurez fait choix et auquel vous vous découvrirez, tiendra à honneur de vous remplacer.

« Les nobles s'excusèrent : — l'un était nouveau marié et craignait d'exposer sa jeune femme aux ennuis d'une si longue absence; un autre bâtissait; un troisième guerroyait contre son voisin; cet autre craignait que l'abbaye voisine n'envahît son héritage. Bref, tous alléguaient raisons diverses, mais n'avaient qu'un même refrain : c'était gausserie que de proposer à gens de leur sorte d'aller à pied ainsi que des manants. Pour en finir, on voulut composer avec de simples écuyers, des varlets et même des vavasseurs; tous ont refusé.

« Depuis lors au regret, au dépit, à la honte, au remords peut-être, notre bon roi, joignant l'humiliation d'être condamné à faire ce que dédaignent les moindres de ses sujets, est devenu morose, hargneux, colère. Il maltraite la reine et les grands qui n'en peuvent mais; ceux-ci le rendent à leurs officiers, à leurs femmes, à leurs servants, qui se rejettent sur les gens de peine et de service, lesquels se ruent à leur tour sur nos oiseaux, nos chevaux et nos chiens; tant et si bien qu'il n'est ici ni bêtes ni gens qui l'échappent et ne fassent piteuse contenance.

« Au reste cela ne remédie à rien : chaque jour la raison d'un si grand discord s'ébruite davantage; chaque jour de plus grandes récompenses sont offertes et de nouveaux refus essuyés. S'il en va long-temps ainsi, nous y mourrons tous à la peine. »

A mesure que la conteuse avançait dans son histoire, la femme de Hugues redoublait d'attention, et elle réfléchissait profondément encore, long-temps après que l'autre eut terminé. Puis tout-à-coup se levant : « Ne pensez-vous pas, cousine, que quiconque saurait un remède à tous ces maux devrait se hâter de l'aller quérir? — Voire certes, dit la cousine. — Adieu donc, reprit la gentilfemme, je vous enverrai mon époux, faites que de suite il parle au roi; il apportera le remède. » Là-dessus elle laissa sa cousine interdite et toute ébaubie.

« Ne voudriez-vous point à votre tour aller pérégriner en Palestine? demanda Arlette, en rentrant, à son mari : — Non, non, dit-il, mon père et mon aïeul n'y ont été que trop! par trop grande piété ils ont engagé tous leurs biens aux moines, qui par trop grande avarice ont tout gardé. Non, non, je n'irai point; par ce chemin de Judée est venue ma ruine et ma misère! — Et par ce chemin vous reviendront les richesses et les honneurs, si vous le voulez! » Alors elle lui raconta ce qui se passait à la cour du roi, et l'engagea à se présenter pour faire le voyage en Terre-Sainte.

Hugues l'ayant écoutée, commença de se gratter l'oreille, de retourner sa pochette qui était vide, et de dire : « Que pourrais-je demander au roi? croyez-vous qu'il me voulût emplir de royaux mon escarcelle? — Ne craignez pas de lui demander force royaux, terres, honneurs et priviléges; ajoutez à vos demandes aussi long-temps que vous le verrez en humeur de donner; avec les rois, c'est ainsi qu'on en use. Sur-tout, vantez votre richesse et les biens que vous quittez; car à un riche homme on ne peut offrir petite récompense. »

Les parents de Hugues Lemaire s'étaient trouvés ruinés tandis qu'il était encore en bas âge. Il connaissait et regrettait les biens qu'il aurait dû posséder, mais il n'avait jamais vu que bien rarement plusieurs pièces d'or en sa puissance. Chemin faisant donc, pour aller trouver le roi, il enfonçait sa main jusqu'au fond de sa pochette vide, se disant à part soi : — Si le roi me l'emplissait, je serais bien riche; mais à grand'peine le fera-t-il au quart ou à la moitié!

Tout calculant et ruminant, il arriva près du palais et trouva sur la porte la cousine de sa femme, qui l'attendait. Dès qu'il se fut nommé, « Soyez le bienvenu, dit-elle, venez-vous nous remettre en joie? — J'y tâcherai, dit-il; » et elle le mena devers le roi.

« Voici un mien parent, sire, noble et riche homme qui se vante de vous rendre la santé, » dit-elle au roi. Philippe sourit amèrement; puis, quand elle se fut éloignée, se tournant vers Hugues : « Crois-tu donc pouvoir me guérir? que feras-tu pour cela? — Je mettrai ma cotte et mes brassards, mes cuissards et mes grèves, et m'en irai à pied porter au saint tombeau un cierge à cette fin. — Feras-tu cela? s'écria le roi; s'il est ainsi, parle, car je ferai pour toi bien autre chose! — D'abord, dit le chevalier, emplissez de royaux ma pochette. — Oui! oui! dit le roi, puisant dans un grand coffre et versant sans compter, voici les arrhes du marché. A présent, que demandes-tu? »

Le pauvre homme, ébloui à la vue de tant d'or, fut interdit de cette question imprévue. Il sentait qu'il fallait parler, mais ne savait quoi répondre. — « J'aurai beaucoup de droits et de péages à payer jusqu'à vos marches [1], balbutia-t-il. — Est-ce de priviléges qu'il s'agit? dit Philippe, il te sera délivré une charte en bon parchemin qui t'exemptera de péages, acquits, barrages, travers, pontenages et de tous autres droits et tributs par terre et par eau, sur mes domaines et ceux de mes vassaux, toi et tes hoirs mâles et femelles de présent et à toujours.

— Grand'merci, dit Hugues, qui, n'ayant jamais rien eu à charroyer, ne connaissait pas l'importance des franchises qu'il venait d'obtenir, mais qui, pendant que le roi parlait, avait eu le temps de se recorder et se trouvait plus hardi. Que fera cependant ma femme, seule, en son castel hors de la ville, et qui la défendra, si des brigands viennent l'assaillir pendant mon absence? — Je lui donnerai un hostel dans la ville de Paris et veillerai moi-même à ce qu'il ne manque rien à ta famille.

— J'ai un fils, dit Hugues, qui serait orphelin si je mourais en route. — Je te fais dès cejourd'hui seigneur de la terre de Châlo-Saint-Mard, près d'Étampes, qui deviendra son héritage si tu viens à mourir. — Un fils est plus aisé à pourvoir que des filles; j'en ai cinq dont leur mère serait fort embarrassée. — Je les doterai, dit le roi : d'ailleurs ne t'ai-je pas promis qu'elles porteraient de leur chef franchise dans les familles? j'ajoute qu'elles y porteront aussi noblesse, afin que même sans dot leurs descendantes soient recherchées de chacun. — Mais, dit Hugues, si je reviens, n'aurais-je pas bien gagné d'ajouter à mes armes un quartier de Jérusalem? — Assurément, dit Philippe, tu les porteras de Jérusalem d'argent à la croix potencée, accompagnée de quatre croisettes de même, à enquerre écartelée de sinople à l'écu de gueule, chargé d'une feuille de chêne d'argent à la bordure d'or. — Quant aux frais de mon voyage et de mon équipement, il serait juste que vous les fissiez, ce me semble, dit Lemaire. — Prends donc la clef de ce coffre, afin que ce qu'il contient te soit remis à cet effet. »

Cependant Arlette, impatiente, était montée à sa tour pour voir de plus loin revenir son mari. Je juge-

[1] Frontière.

rai bien s'il a fait de bonnes affaires, se disait-elle; l'homme qui a le cœur content est alègre, et s'il est soucieux, son pas est lourd et sa marche traînante. Enfin elle l'aperçut; il revenait lentement. Elle, ne devinant pas qu'il était appesanti par le poids de l'or, fut toute courroucée, pensant qu'il n'avait pas réussi.

« Eh quoi! lui cria-t-elle, dès qu'il entra, les choses étaient en si bon train et vous n'avez pas su en profiter! innocent que vous êtes!... Notre dame! que n'ai-je la force pour exécuter, aussi bien que j'ai un chef pour inventer! il en irait bien autrement!... »

Ici, elle fut interrompue par un son métallique et lourd; c'était son mari qui se débarrassait de son fardeau. « Qu'est-ce que cela? dit-elle, ah! je savais bien que vous étiez un homme de tête et d'expédition! racontez-moi donc au plus vite ce qui s'est dit, ce qui s'est fait, n'omettez rien! je veux tout savoir... que d'or!... mon Dieu! que d'or! jamais je n'en vis tant! Ah! désormais voilà que nous pourrons nourrir nos enfants! que nous ne manquerons plus de rien!... Nous pourrons agrandir notre castel...

— Ne vous en mettez pas en peine, femme! le roi vous donne un bel hostel en sa ville de Paris. — Que dites-vous! qui, moi, j'habiterais une belle maison en ville que m'aurait donnée le roi! avec mes enfants, sans doute? quel bonheur! Alors je pourrai produire notre fils, il sera facile avec sa figure et le nom de son père... — Mon nom est maintenant Hugues Lemaire, sire de Châlo-Saint-Mard, belle terre auprès d'Etampes dont le roi m'a fait don. — Est-il possible! que dites-vous! comment! répétez donc; un hostel en ville! un chastel près d'Etampes! vous y ferez peindre notre blason? — Avec un quartier aux armes de Jérusalem. Oh! pour le coup, nous voici aussi nobles, aussi riches que le roi! nous pourrons marier au moins deux de nos filles et faire entrer les autres en religion? — De ce n'ayez cure, ma mie, le roi les dotera toutes les cinq; il leur donne de tels droits, titres et priviléges, pour elles et pour leurs hoirs, que vous aurez plus de demandeurs que vous n'avez de filles.

— Oh! dit la pauvre mère suffoquée par la joie, le bon roi, que Dieu le bénisse! je n'en puis plus! je suis muette de contentement!... Il faudra vous mettre en bel équipage pour faire honneur à ce grand prince. — Voici la clef d'un large coffre plein d'or, où je puiserai à ma volonté. »

A ce coup, la femme de Hugues resta vraiment muette, et ce fut au tour du chevalier de bâtir des projets.

« Je ferai faire, dit-il, une armure la plus légère qu'il se pourra, et si brillante que le soleil en aura honte; et comme je ne suis pas trop mal fait de ma personne, on me donnera en tous lieux le nom du beau pélerin. J'aurai aussi un varlet qui me suivra menant un roussin pour porter mes bagages; ledit varlet ayant charge de dire aux gens en me montrant: C'est un noble et riche seigneur, qui ne va ainsi à pied que par dévotion et humilité.

— Foin des plaisirs de vanterie! dit Arlette; songez plutôt à vous entretenir en santé, quand je ne serai plus là pour y veiller. Je crains bien que souvent vous ne manquiez de gîte et de repas pendant ce long trajet, dans des contrées inconnues, et n'ayez guère le loisir de vous pavaner de vos richesses et de votre bonne mine. — Craintes frivoles, dit Hugues, qui voyait tout en beau; n'y a-t-il pas des moustiers et des châteaux par toute la terre? quand j'apporterai l'offrande du roi aux plus fameuses reliques, croyez qu'il me sera offert gîte et repas dans les couvents et abbayes; repas de moines! jamais nous n'en fîmes de pareils! d'autre part, je ne puis manquer d'être bien accueilli par les châtelains dont les manoirs se trouveront sur ma route; voire, je serai fêté et choyé par les nobles châtelaines, qui, au dire de chacun, désarment de leurs mains blanches les chevaliers pélerins.

— N'allez pas oublier, dit vivement sa femme, que vous êtes commis pour une œuvre pie, qui doit se faire en grande dévotion! — Une chose me point, interrompit Hugues : comment ferai-je pour tenir mon cierge allumé le long de la route? — Vous le porterez dans une lanterne, dit Arlette. — Vous êtes de bon conseil et vous avez réponse à tout. J'userai de l'expédient, mais seulement par les voies désertes et détournées; car il me fera plus d'honneur, je pense, d'entrer ès villes et châteaux tenant au poing une torche bien flamboyante. »

Ainsi s'entretinrent-ils, puis en hâte ils s'occupèrent de leurs préparatifs. Hugues, faisant ses acquits d'armes, vêtements, roussin, équipages; sa femme cousant robes et surcots pour elle et ses enfants, ne voyant arriver assez vite le glorieux moment où son mari devait les présenter au roi.

Tout alla bien jusqu'aux approches du départ, qu'ils commencèrent à se rappeler qu'ils s'aimaient et qu'ils allaient se quitter pour long-temps. Quelquefois alors la femme eût voulu tout rendre et garder son mari. « J'étais accoutumée à la mauvaise fortune, lui disait-elle, et je crains de ne pouvoir m'habituer à votre absence. Mais lui, moins soucieux, la réconfortait : » « Il faut savoir acheter tant de biens de quelques peines. Songez à vos enfants, prenez courage, je reviendrai bientôt; quel plaisir vous aurez au retour, quand, heureuse et tranquille, vous m'entendrez vous raconter tant de belles choses que j'aurai vues dans mes voyages! » Il promit tant, et d'un autre côté la raison et la nécessité parlaient si haut, qu'il fallut se résoudre.

Vint enfin le moment de quitter la tour: peut-être ils sentirent quelque regret! il n'est point de lieu où l'habitude ne nous attache!

Les voici donc beaux et braves s'acheminant vers Paris. Les voilà devant le roi, tels que les représentait un tableau qui se voyait autrefois dans l'église de Saint-Pierre d'Étampes, Châlo menant sa femme, sa femme menant son fils, lequel est suivi de ses cinq sœurs, et on pouvait y voir aussi que leurs armes étaient écartelées de Jérusalem.

Le roi les reçoit sur son trône, la couronne sur la tête et son sceptre à la main. A propos de sceptre à la main, il m'est avis qu'au moyen âge les rois prenaient leur couronne et leur sceptre en se levant, comme le constatent les estampes et les sculptures du temps, qui les représentent toujours ainsi, dans quelque occasion que ce soit.

En somme, Philippe accueillit nos gens à merveille. Il leur donna une charte de priviléges, terres et revenus, y ajouta force promesses, sourit aux enfants, flatta la femme, encouragea le mari; bref, les fit installer dans une belle maison à tourelles et à pignons pointus, qu'ils trouvèrent pourvue de meubles et de provisions achetées des deniers royaux.

Dieu sait comme ils admirèrent et se réjouirent! puis enfin ils s'embrassèrent et finirent par se quitter.

Après le départ de Hugues, Arlette fut conviée à prendre part à tous les esbattements de la cour; mais avec son esprit et sa prudence, elle comprit qu'il ne lui convenait pas de passer dans les divertissements oiseux le temps du pénible voyage de son mari, entrepris avec la chance de mille maux pour conquérir le bien-être de sa famille; donc, pour se soustraire aux empressements des seigneurs de la cour et de Philippe lui-même, qui, la voyant si belle et avenante,

aurait volontiers porté ses couleurs, elle témoigna le desir de visiter sa terre de Châlo et s'y rendit avec ses enfants.

Quand elle y fut, elle envoya un message au roi : « Je vous prie, sire, lui disait-elle, au nom de celui qui s'en est allé remplir votre vœu au travers de mille périls, de permettre que je reste ici pour ménager le bien du sieur Châlo mon époux, et élever avec honneur et piété nos enfants, afin qu'à son retour il puisse jouir du repos dont il aura tant besoin, sans trouble ni regrets de son absence. »

Le roi ne put qu'approuver une aussi sage conduite. Il mit la gentilfemme sous la garde des habitants d'Etampes, afin qu'ils la protégeassent et la défendissent contre les voleurs et les brigands, qui étaient communs en ce temps-là.

Après deux ans le sire de Châlo revint : il avait rempli toutes les conditions de son pélerinage, rapportait de belles reliques de la Terre-Sainte et nombre de belles histoires et aventures à raconter. Il trouva son fils Ansolde, qui déja promettait d'être bon et brave comme son père; ses cinq filles bien apprises en sagesse et piété; il retrouva sa bonne femme toujours belle et sage, toujours prête à lui servir de conseil et d'amie. Que vous dirai-je! ils vécurent heureux et contents pendant de longues années, entourés de leurs enfants et des enfants de leurs enfants, dont ils virent je ne sais combien de générations.

Cela finit comme les vieilles histoires; mais ce qui arriva ensuite à la lignée du sir de Châlo et d'Arlette sa femme, n'est arrivé à nulle autre. Leurs cinq filles, mariées au sortir de l'enfance dans les meilleures familles de la ville d'Etampes, outre leurs droits et privilèges conférés par le roi, apportant une heureuse fécondité qu'elles tenaient de leur mère, eurent aussi beaucoup d'enfants. Ce furent sur-tout des filles, qui crurent et multiplièrent de telle sorte que, de générations en générations, elles peuplèrent entièrement la ville d'Etampes de leur descendance. Or, la renommée de l'immense avantage qu'avaient les filles de cette ville de transmettre franchise et noblesse à leurs enfants s'étant répandue de toutes parts, on vit accourir des provinces de France, nobles, magistrats, commerçants et riches roturiers pour prendre femme en ce pays.

Au temps du roi Jean II, l'accroissement de cette lignée, qu'on nommait *la franchise*, était déja tel, que plus d'un millier de familles s'en disaient issues, et étaient exemptes de tous les tributs dus au roi. Alors, ceux qui gouvernaient les finances de l'état commencèrent d'ouvrir les yeux et de représenter au prince que, s'il en allait long-temps ainsi, les revenus royaux en souffriraient beaucoup. On commença donc à contester la validité de la charte; mais le roi Jean, homme d'un bon naturel et facile à persuader, se laissa circonvenir par les intéressés, et confirma le privilége moyennant quelques restrictions. Ce fut à ce sujet que la postérité de Châlo triomphante fit peindre et appendre dans l'église d'Etampes le tableau dont nous avons parlé.

Sous le règne de François I^er^, c'est-à-dire cent soixante-dix ans après, plus de cinquante mille familles, se disant issues de cette souche, étaient répandues sur toute la surface de la France, et menaçaient de tarir un jour les revenus de l'état. Le roi François, guerrier et dissipateur, de son autorité coupa au vif dans la *franchise*, et en restreignit considérablement les prérogatives. Malgré cela le mal s'accrut encore puisque le nombre des familles s'augmentait toujours. Ce vint au point qu'Henri IV, effrayé d'une multiplication si prodigieuse, jurant un jour son gros juron : *Ventre-saint-gris!* dit-il, ces Châlo nous réduiront à la besace. Ainsi que la famille de notre mère Eve, ils couvriront bientôt toute la terre. » Alors il exigea de ces descendances féminines des preuves d'origine que le long temps et les innombrables ramifications de l'arbre généalogique rendaient impossibles. Ainsi les priviléges se trouvèrent abolis, et la postérité de Hugues Lemaire, sire de Châlo, rentra sous la loi commune. Elle s'obscurcit d'autant plus que le fanal qui la tenait en lumière était éteint. Ainsi finit son histoire, qui a donné lieu au proverbe qu'on répète encore dans le pays : *Facile à marier comme les filles d'Etampes.*

Madame Piet.

---

## LES PRÉSÉANCES.

Les Pontchartrain et les Clermont-Tonnerre
Pour préséance étaient toujours en guerre.
Or, un beau jour, leurs carrosses pressés,
Se rencontrant dans un étroit passage,
Pour avancer furent embarrassés.
Les deux cochers, mus d'une égale rage,
A qui mieux mieux faisaient les empressés.
De leurs débats riait la populace,
Lorsqu'enfin l'un s'écria : « Place! place
A monseigneur comte de Pontchartrain!
— Peste du *pont*, et du *char*, et du *train!*
Dit l'autre : c'est le *tonnerre* qui passe! »

P. A. M. Miger.

---

## QUINZE ANS DE DIFFÉRENCE.

.... Qu'on a peu de temps à l'être (belle),
Et de temps à ne l'être plus!
Madame Deshoulières.

Dans un salon meublé avec goût, d'où l'on apercevait par les fenêtres à demi entr'ouvertes les allées fuyantes d'un parc rempli de magnifiques ombrages, deux dames se livraient à ces travaux délicats, devenus le partage de notre sexe, qui, tout en paraissant n'occuper que les doigts, ne laissent pas de distraire agréablement l'esprit, et même de donner aux pensées un cours plus facile. L'une de ces dames, soit par hasard, soit à dessein, s'était placée devant une glace, et ne pouvait lever les yeux de dessus son ouvrage, sans apercevoir son image parée de tout l'éclat d'une beauté de dix-sept ans, digne de servir de modèle aux sculpteurs et aux peintres. Une riche chevelure noire, où l'art secondait si parfaitement la nature, qu'on ne savait auquel des deux elle était redevable de son élégance, relevait la blancheur de son cou et de son visage; et j'ajouterais, s'il était permis de se servir encore de cette comparaison surannée, que la rose la plus fraîche pouvait seule le disputer à l'incarnat de ses joues et de ses lèvres. Un corps formé des proportions les plus gracieuses supportait cette tête charmante, et tout ce que la jeunesse peut emprunter avec discernement à l'art de la toilette avait été employé pour augmenter encore une beauté déja si séduisante.

A demi ensevelie sous les riches draperies de la croisée près de laquelle elle s'était placée pour obtenir un jour plus favorable, l'autre dame travaillait sans distraction; une certaine gravité régnait dans sa mise, dans son maintien, et jusque dans sa physionomie. Son œil était beau, mais calme; son sourire obligeant, mais passager; les brillantes couleurs de la jeunesse s'étaient éteintes sur ses joues, moins arrondies, pour n'y laisser qu'une nuance indécise augmentée quel-

quefois par une émotion rapide et fugitive, assez semblable à ces météores qui colorent les nuages dans les soirées orageuses de l'été. Les gazes, les rubans dont la jeunesse se pare, n'étaient pas seulement pour elle des ornements; elle s'en servait pour dissimuler avec goût les outrages des années, car plus de six lustres pesaient déja sur elle; et l'ingénieuse coiffure posée sur ses cheveux cachait en même temps quelques mèches argentées, qui osaient se mêler prématurément à de longues tresses blondes.

« Voilà de la soie détestable! dit la jeune personne jetant son ouvrage sur un canapé, je ne ferai pas un point de plus aujourd'hui. »

Elle se leva, s'approcha de la glace qui se trouvait en face, et s'amusa à relever les boucles de sa chevelure.

« Tu n'as point de patience, Léopoldine, reprit l'autre dame en la regardant avec bonté, c'est le moyen de ne réussir à rien. Il faut de la patience pour se conduire dans le monde, comme pour terminer une bourse.

— Je le sais de reste, ma sœur, répliqua la jeune personne en souriant; oublies-tu qu'un certain personnage s'est chargé de me l'apprendre? dix bourses comme celle que je brode ne m'impatienteraient pas autant que le silence de M. de Berville. Conçois-tu ce qui peut le retenir? ajouta-t-elle en allant s'asseoir près de sa sœur, car enfin il m'aime, cela est sûr; il ne lui reste plus qu'à l'avouer à ma tante Dorothée.

— Voilà qui ressemble à de la présomption, poursuivit la sœur aînée, et cela n'est pas bien; mais que t'importe ce qu'il pense! j'espère que ton bonheur ne dépend pas de lui.

— Mon bonheur? oh! non, sans doute; mais enfin, Stéphanie, c'est un parti sortable, et s'il s'expliquait...

— Il serait temps alors d'y penser; jusque-là, ma sœur, je t'engage à ne voir dans M. de Berville qu'un estimable ami de notre famille, un homme aimable dont la *société* nous honore. Une jeune personne ne doit jamais se presser de livrer son cœur, sur-tout à qui ne le lui demande pas.

— Oh! sois tranquille, je me propose de bien veiller sur le mien; le sort d'une héroïne de roman ne me tente guère, mais c'est que je ne voudrais pas rester vieille fille. »

A ces mots, que Léopoldine venait de prononcer étourdiment, le visage de Stéphanie se couvrit d'une rougeur subite, et pour un moment elle brilla d'autant d'éclat que sa jeune sœur.

« Il est une condition pire que celle-là, répondit-elle avec une légère émotion; c'est d'avoir contracté une union mal assortie.

— En vérité, ma sœur, je ne songeais point à t'offenser, reprit la jeune personne avec embarras; mais le monde est si étrange! tu le sais toi-même... aussi je ne conçois pas pourquoi tu es demeurée fille.

— Si personne n'a voulu m'épouser? ajouta Stéphanie en souriant.

— Quoi! réellement! cela serait-il possible?

— Assurément. Pourtant je crois cette circonstance assez rare, et je conviens qu'elle ne s'est pas rencontrée pour moi; car j'ai trouvé plusieurs fois à me marier, mais jamais d'une manière convenable.

— Tu étais peut-être difficile?

— Je ne le pense pas; bien jeune encore, à-peu-près à ton âge, je fus recherchée par un homme auquel il ne manquait que de la fortune, ou au moins un état capable de le soutenir dans la société. Nos parents, privés du riche héritage qu'ils ont recueilli depuis ta naissance, lui refusèrent ma main par un motif que j'ai apprécié plus tard, mais qui alors me déchira le cœur. Il me resta de cette inclination traversée une indifférence pour le mariage, dont ma jeunesse se ressentit. Je ne voulais qu'un époux selon mon cœur; n'en trouvant point, je me résignai à n'être qu'une vieille fille, trouvant plus facile de supporter les injustes mépris des gens frivoles, que de traîner jusqu'au tombeau un joug importun et pesant.

— Ne sens-tu pas quelquefois des regrets?

— Non, Léopoldine; cette condition qui t'épouvante, a ses douceurs comme les autres positions de la vie. J'ai pris mon parti relativement aux blessures de l'amour-propre; j'ai appelé à mon secours les arts et les lettres, qu'il est si difficile aux femmes mariées de cultiver avec constance sans nuire à leurs devoirs; enfin, lorsque par la mort de nos parents je me suis trouvée chargée de ta jeunesse, de concert avec notre respectable tante, ma liberté m'en est devenue plus chère: épouse et mère, je n'aurais pu me consacrer à toi comme je l'ai fait; n'ai-je pas eu raison de demeurer fille?

— S'il faut dire la vérité, Stéphanie, j'aimerais mieux être mal mariée que de ne pas être mariée du tout.

— Cette obstination me fait de la peine, mon enfant, répliqua la sœur aînée, et je veux croire que c'est faute d'y refléchir que tu parles de la sorte. »

Une dame âgée, tante des deux sœurs, survint en ce moment, tenant à la main un parasol fermé dont elle se servait comme d'une canne. Elle prit sa place dans une large bergère de velours bleu, appuya ses pieds sur un tabouret d'étoffe pareille que Léopoldine lui présenta, et regardant ses deux nièces avec complaisance:

« On assure que M. de Berville est au bout de l'avenue, leur dit-elle; pour laquelle de vous nous honore-t-il si fréquemment de ses visites? quant à moi, je m'y perds: plus je l'observe, moins je le devine.

— Vous voulez plaisanter, ma tante, répondit Stéphanie, son choix n'est pas douteux; c'est comme si l'on pouvait hésiter entre une mère et sa fille.

— Mais enfin il ne s'explique pas, reprit la tante, et vous avez beau vous faire vieille, ma nièce, je vous trouve encore bien jeune comparativement à moi.

— Vous oubliez, ma tante, ajouta vivement Léopoldine, que M. de Berville est tout au plus de l'âge de ma sœur... Si le mérite seul suffisait, j'aurais lieu de craindre en elle une rivale dangereuse; mais cette aimable sœur est sans prétentions; elle sait que la jeunessse est un avantage puissant, quoique frivole, peut-être...

— Mon Dieu! ma petite, ne vous fiez pas trop à cette jeunesse et même à la beauté qui l'accompagne; j'ai vu des choses étranges dans ma vie, et un homme capable de se maintenir neutre si long-temps n'est pas un de ces caractères qu'on subjugue avec un ruban ou un bouquet de fleurs bien posé. »

Un sourire d'incrédulité passa sur les lèvres vermeilles de Léopoldine, qui se disposait à le faire suivre d'une réponse d'accord avec ce sourire, lorsqu'on annonça M. de Berville. Bien qu'il fût déja d'un âge un peu mûr pour une très jeune personne, ses manières nobles et élégantes, sa belle figure, son esprit distingué, sa réputation d'homme d'honneur, l'état de sa fortune, en faisaient un parti qu'aucune demoiselle n'eût trouvé indigne d'elle, et nous connaissons déja les dispositions favorables qui s'étaient établies pour lui dans l'opinion de Léopoldine. Stéphanie pensait entièrement comme sa sœur; peut-être même, mieux en état d'apprécier le caractère es-

timable de M. de Berville, lui rendait-elle encore plus de justice; mais elle ne le recevait que comme une mère qui compte avoir rencontré le protecteur de sa fille, et s'efforce, par d'innocents moyens, de faire réussir le plan de bonheur qu'elle a secrètement conçu. La vieille tante, se piquant de finesse, observait les acteurs de cette scène, jalouse de pénétrer, à leur insu, dans leurs plus intimes pensées. Quant à Léopoldine, le voile de modestie sous lequel elle s'enveloppait ne pouvait dissimuler entièrement la joie d'une coquette qui jouit du triomphe de ses charmes. Cependant cette joie et ce triomphe reçurent quelques atteintes, car elle ne parut pas, durant cette même visite, occuper exclusivement l'attention de M. de Berville, ainsi qu'elle s'y était attendue. La conversation prit une tournure sérieuse, instructive, fort opposée aux goûts frivoles de la jeune personne. On parla de sciences, d'arts, de littérature: nous savons que Stéphanie s'en faisait un délassement, qu'elle s'en occupait, non pour briller, mais pour charmer ses loisirs; un pareil entretien était donc bien propre à faire valoir son esprit et ses connaissances; ellle s'y laissa entraîner avec un plaisir très-naturel, et madame Dorothée trouva que M. de Berville s'y complaisait encore plus que sa nièce.

Fière de sa jeunesse et de sa beauté, Léopoldine avait dédaigné de s'instruire, négligeant en enfant gâté les leçons de ses maîtres et les recommandations de sa sœur; la musique et la danse étaient les seuls arts qu'elle consentit à cultiver, parce qu'ils pouvaient servir à la faire briller dans le monde. Incapable de se mêler à la conversation intéressante qu'on soutenait devant elle, l'ennui perçait sur sa charmante figure, l'humeur s'emparait de son esprit, et, en dépit de ses efforts, des bâillements mal étouffés menaçaient à chaque instant de la trahir. M. de Berville, tout entier au plaisir qu'il goûtait, ne s'en apercevait point; mais Stéphanie, devinant le malaise de sa sœur, amena adroitement l'entretien sur la musique, et pria Léopoldine de se mettre à son piano. Elle savait que la voix de sa sœur paraissait remarquable à M. de Berville; ce moyen pouvait ramener sur elle son attention; mais la vieille tante crut deviner que M. de Berville avait besoin de toute sa politesse pour cacher la contrariété qu'il éprouvait, et Stéphanie elle-même trouva bien de la froideur dans les compliments qu'il adressa à la jolie chanteuse.

La botanique est une science tout-à-fait convenable aux femmes qui habitent la campagne: c'est une source de découvertes ingénieuses, de plaisirs nobles et doux. Sous l'ombrage des bois, sur de frais gazons, au bord des eaux ou sur le front des rochers, ses charmantes leçons sont écrites. M. de Berville aimait cette étude; il s'offrit de l'enseigner aux deux sœurs; elles acceptèrent, l'aînée par goût, la plus jeune par coquetterie, n'y voyant que l'occasion de déployer sa légèreté et ses graces, en courant çà et là sur l'herbe pour faire provision de fleurs. Elle y mit une condition: c'est qu'on ne sortirait que le matin et le soir, afin de ne point exposer son teint à l'ardeur du soleil. Stéphanie approuva ces précautions. Le soin que prend une femme de conserver ses avantages n'a rien de blâmable, elle était la première à en donner l'exemple à sa sœur; mais plus d'une fois cependant le desir de s'emparer d'une fleur rare ou curieuse l'emporta sur la crainte de se noircir un peu, au lieu que Léopoldine, triste esclave de sa beauté, ne jouissait franchement d'aucun plaisir. Une circonstance grave montra jusqu'à quel point elle était capable de tout sacrifier à sa vanité frivole.

Une chaleur ardente embrasait la nature; le soleil, à son plus haut point de splendeur, offrait l'image de cette gloire céleste devant laquelle les anges eux-mêmes baissent leurs regards; les plantes flétries se courbaient sur le sol, les oiseaux se taisaient au fond des bois; la cigale interrompait seule par son cri enroué le silence de la création. Baigné de sueur, le moissonneur dormait étendu sur sa gerbe; le voyageur attendait également dans un doux repos, sur le bord d'une fontaine ombragée, l'heure où le soleil, plus près de l'horizon, lui permettrait de continuer sa route.

Dans un salon où régnait à peine un demi-jour, autour d'une table couverte de plantes, Stéphanie et Léopoldine écoutaient M. de Berville, qui leur expliquait le système ingénieux de Linnée ou celui plus facile des grandes familles de Tournefort, lorsqu'on apporta une lettre à madame Dorothée, occupée de la lecture d'un journal.

« Voici une triste nouvelle, dit-elle à ses nièces. Notre excellente voisine, madame Révél, vient de faire une chute horrible; on craint qu'elle n'ait la jambe cassée.

—Mon Dieu, comme les accidents arrivent! s'écria Léopoldine. Hier elle se portait si bien! Nous irons la voir demain matin, n'est-ce pas, Stéphanie?

— Aujourd'hui même, Léopoldine, aujourd'hui même. Jamais elle ne différa d'un instant la consolation qu'il dépendait d'elle de nous apporter.

—Eh bien! ce soir, après le coucher du soleil.

— Non, non, partons de suite, nous passerons auprès d'elle le reste de la journée, M. de Berville nous excusera.

—Impossible, repartit Léopoldine: sortir par la chaleur qu'il fait! c'est vouloir attraper un coup de soleil, qui nous rendrait noires tout l'été.

—A l'abri d'un voile, d'une ombrelle....

—Je ne me croirais pas en sûreté au fond d'un sac, et pour rien au monde on ne me fera sortir de la maison avant la fin du jour.

—Tu oublies, Léopoldine, avec quel courage madame Révél partit seule, à pied, au milieu d'une nuit de décembre, malgré le froid et la neige, pour venir te soigner dans ta rougeole, parce qu'on lui apprit que tu la demandais instamment.

— J'aimerais mieux affronter la bise que le soleil.

—Le chaud ne l'aurait pas plus arrêtée que le froid, ma sœur.

— Rien n'est affreux comme une peau noire.

— Dussé-je devenir semblable à une Africaine, je ne laisserai point notre amie sans consolations dans un pareil moment; je vais partir avec la femme de chambre, tu seras fâchée de n'avoir point suivi mon exemple.

— Permettez-moi de vous accompagner, mademoiselle, lui dit M. de Berville en prenant son chapeau.

—En vérité, repartit Stéphanie, je ne sais si je dois y consentir: une heure de marche par la chaleur qu'il fait...

— Je ne crains pas plus que vous les coups de soleil, interrompit-il, et peut-être l'appui de mon bras ne vous sera-t-il pas inutile. »

Léopoldine les laissa partir, malgré les reproches que sa conscience lui adressait. Elle demeura triste, humiliée, trouvant que M. de Berville aurait dû se joindre à elle afin de retenir Stéphanie, qu'elle accusa secrètement, pour la première fois, de faire de la vertu à ses dépens. Bientôt madame Dorothée augmenta ce mécontentement par des réflexions auxquelles la jeune fille était loin de s'attendre.

« Ne comptez pas davantage sur M. de Berville, lui dit-elle; décidément plus je l'observe, plus je m'assure qu'il ne songe nullement à vous épouser.

— Avec tout le respect que je dois à votre sagacité, ma tante, répondit Léopoldine d'un ton d'humeur, permettez-moi de n'être point de votre avis : il est impossible que l'assiduité de M. de Berville n'ait pas un but, et ce but ne saurait être douteux. S'il ne se presse point de le faire connaître, c'est qu'il m'étudie, comme dit ma sœur. Je n'ai point, je pense, sujet de m'en alarmer.

— Et si c'était à votre sœur qu'il pensât...

— Elle en vaut bien la peine, s'écria la jeune fille en éclatant de rire; une demoiselle de trente-deux ans, qui a des cheveux blancs, des rides, car elle en a autour des yeux, je les ai fort bien vues; une demoiselle enfin qu'on prendrait pour ma mère... quelle idée!... mais je vois ce qui vous l'inspire; c'est cette promenade à l'heure de midi, une simple politesse dont M. de Berville enrage dans l'ame.

— Non, non, cette idée n'a de poids que par ce qui la précède. Je conviens, ma nièce, qu'il y a entre vous et votre sœur quinze ans de différence, et que c'est beaucoup, assurément : vous éblouissez au premier aspect, tandis qu'on ne la regarde seulement pas. M. de Berville a d'abord été charmé de vos graces; mais, si je ne me trompe, ce ne sont plus elles qui le retiennent ici. Vous avez été pour lui comme le flambeau qui conduit jusque dans un salon bien illuminé, lequel a fait pâlir la clarté du flambeau; pardonnez-moi cette comparaison.

— C'est-à-dire que c'est par moi qu'il a été attiré jusqu'à ma sœur, et que maintenant elle m'efface.

— Elle ne vous efface ni en beauté ni en jeunesse; mais son esprit, ses connaissances, les qualités de son cœur paraissent peut-être des avantages assez précieux pour faire oublier ceux qui lui manquent, et je ne serais point étonnée que M. de Berville eût pris du goût pour elle, et l'épousât malgré ses trente-deux ans.

— S'il était assez fou que de me préférer ma sœur, je... Allons donc! c'est impossible, ajouta Léopoldine en jetant les yeux sur une glace. »

Malgré la flatteuse opinion qu'elle avait d'elle-même, une jalouse inquiétude se glissa dans son cœur: elle examina plus attentivement sa sœur et M. de Berville, lorsqu'ils revinrent ensemble. L'événement arrivé à madame Rével se trouva moins fâcheux qu'on ne l'avait craint d'abord; la jambe n'était point cassée, et à travers la satisfaction qu'elle en éprouvait, Stéphanie laissait paraître sur son visage un trouble qui ne lui était point ordinaire. A peine les deux sœurs furent-elles seules, que Léopoldine questionna Stéphanie sur le sujet de son agitation.

— J'éprouve, je l'avoue, une surprise mêlée de chagrin, répondit-elle; M. de Berville, que je desirais si sincèrement te voir accepter pour époux, qui ne paraissait venir ici que pour toi...

— Eh bien, ma sœur?...

— Il m'a proposé sa main.

— Je ne vois pas là ce qu'il y a de si triste, répondit Léopoldine, dissimulant sa colère; mais s'il aime les vieilles filles, ce n'est pas moi qu'il devait choisir.

— Ce qu'il y a de triste, continua Stéphanie, c'est que cette rivalité, aussi peu souhaitée que prévue, va m'aliéner ton affection, puisque tu m'adresses déja des paroles pleines d'amertume... et des pleurs inondèrent tout-à-coup son visage. »

A cette vue, Léopoldine, plutôt frivole qu'insensible, reconnut son injustice et se jeta dans les bras de Stéphanie.

« Pardon, ma bonne sœur, je vois bien que ce n'est pas ta faute; mais conviens aussi que cette aventure est humiliante pour moi, car enfin j'ai été le premier objet de ses vœux : cet homme est inconstant et fourbe.

— Non, Léopoldine, il n'est que raisonnable: séduit par les avantages que tu as reçus de la nature, il a espéré trouver aussi en toi ceux que tu aurais acquis, si mes conseils avaient pu te persuader. Ton ignorance, ta coquetterie présomptueuse, l'importance ridicule que tu attaches à ta beauté, l'ont convaincu que vous ne pouviez être heureux ensemble. Que dis-je! tu ne saurais l'être avec personne si tu ne prends la résolution de compter pour rien des agréments peu durables, que la maladie détruit promptement, et que le temps, à son défaut, fait à chaque instant disparaître. Orner son esprit, mûrir sa raison, former son cœur, voilà ce qu'une jeune fille ne doit jamais négliger de faire, qu'elle soit laide ou jolie. Cette beauté sur laquelle tu comptais avec tant de confiance, à laquelle tu as sacrifié jusqu'aux devoirs de l'amitié, à quoi t'a-t-elle servi? Une personne qui n'est ni jeune ni belle t'enlève ta conquête malgré elle, et précisément peut-être parce qu'elle n'y songeait pas. Profite de cette leçon et des belles années qui te restent, pour t'instruire, pour te corriger. Il se présentera, je l'espère, un autre Berville qui, séduit comme le premier par tes graces extérieures, reconnaîtra alors, en te voyant de plus près, que tes bonnes qualités les surpassent encore. »

Léopoldine ouvrit son ame à la persuasion, elle suivit ces conseils avec docilité, et en recueillit bientôt les avantages. Stéphanie, devenue madame de Berville, continua de servir de mère à sa sœur jusqu'à ce qu'elle fût mariée. Bientôt les souffrances et les fatigues inséparables de la maternité ne tardèrent pas à effacer la beauté si remarquable de Léopoldine; mais il lui restait tant de qualités précieuses, tant de solides vertus, tant de graces dans l'esprit, qu'on s'en apercevait à peine, et que la jeune femme n'en fut ni moins chérie de sa famille, ni moins recherchée dans le monde.

Madame Julie Delafaye-Bréhier.

---

*Le rédacteur-gérant*, A. P. BARBIEUX.
Rue des Trois-Frères, n° 19, à Paris.

PARIS. — JULES DIDOT AINÉ, BOULEVART D'ENFER, N° 4.
Imprimé par W. Clowes, Duke-Street, Londres, pour Henry-Hooper, 13, Pall mall East.
Se vend aussi chez R. Groombridge, Panyer-Alley, Paternoster-Row; et

| | | |
|---|---|---|
| Barnes et Newsom ............. Leeds. | Moss ................... Guernesey. | Smith ................... Lynn. |
| Balle ................. Exeter. | Oliver et Boyd ........... Édimbourg. | Stephenson ............... Hull. |
| Bancks et compagnie........ Manchester. | Ridge ................... Sheffield. | Wakemann ................ Dublin. |
| Bingham ................. Bristol. | Ruthenglen et compagnie...... Glasgow. | Wight .................. Cheltenham. |
| Drake et Cooper.......... Birmingham. | Simms .................... Bath. | Willmen et Smith. ........ Liverpool. |
| Jarrold .................. Norwich. | Smith .................. Aberdeen. | |

# LE CAMÉLÉON,

**N. 18.** JOURNAL NON POLITIQUE. 11 Octobre 1834.

Prix : 4 sous. **PARAISSANT TOUS LES SAMEDIS.** Price 2 d.

## BON TON (1).

Il y a certains airs, certaines manières, une certaine mise, un certain langage, un je ne sais quoi, enfin, qui dénotent au premier coup d'œil l'homme de bon ton. C'est que ces airs, ces manières, cette mise, ce langage, procèdent tous de la même source, dans plusieurs individus d'une délicatesse de goût exquise. C'était bien là, du moins, l'opinion de M. Henri d'Herbeville, qui, à l'âge de vingt-cinq ans, avait mis à la mode cette phrase, devenue axiome parmi ses connaissances : les trois hommes les plus essentiels de tout état civilisé sont le coiffeur, le cuisinier et le groom.

« Une chose que je ne saurais comprendre, disait souvent ce charmant jeune homme à ses familiers, c'est qu'Edouard ait mis toute sa fortune dans une filature de coton. »

Or, Edouard était son frère, lequel était bien loin de partager entièrement les opinions de Henri, relativement aux hommes essentiels d'un état civilisé.

Edouard, moins âgé de deux ans que son frère, avait des goûts simples et solides. Il était d'avis que tout homme qui a une fortune et qui aime son pays, doit faire en sorte qu'elle profite à un grand nombre de ses concitoyens. Aussi, quand, tous les samedis, les ouvriers de la filature d'Edouard venaient toucher le salaire de la semaine, il était loin de montrer sur sa figure le moindre signe de mauvaise humeur. Au contraire, la gaîté et le contentement brillaient dans tous ses traits.

« Ces hommes, ces femmes, ces enfans, se disait-il, éprouvent tous une satisfaction secrète en venant recevoir de mes mains le fruit de leurs travaux assidus, qui doit leur procurer les nécessités de la vie. A quel sort seraient-ils réduits si le travail, leur seul patrimoine, venait à leur manquer! Oh! les crimes seraient bien moins nombreux si les riches, au lieu de dissiper leur fortune en vains plaisirs, dont ils ne tardent pas à sentir tout le vide, la consacraient à la formation d'établissemens industriels, ou la plaçaient dans de vastes domaines dont l'exploitation demandât un grand nombre de bras! »

Malgré cette différence de caractère, les deux frères ne s'en voyaient pas moins de temps en temps, et, grâce à la douceur d'Edouard, leurs entretiens n'engendraient jamais de dissention pénible. Henri, vain et léger, ne parlait qu'avec emphase des plaisirs de la haute société qu'il fréquentait, et ne concevait pas qu'il fût possible qu'un homme de quelque fortune pût vivre ailleurs que là. Edouard écoutait les longues divagations de son frère sur le genre de vie qu'il menait, avec une réserve assez significative pour tout autre que pour un discoureur échauffé; et, quand Henri avait fini, il se contentait d'ordinaire de lui dire : « Ainsi, tu es heureux?

— Mais, oui, répondait fièrement Henri, je suis heureux comme un duc et pair. »

Et Edouard souriait sans répondre, non qu'il n'eût là une belle occasion de parler; mais il aimait la paix par-dessus tout.

Henri alla rendre visite un jour à son frère. Il montait un très-beau cheval, qu'il prit plaisir à faire caracoler dans une grande cour qu'on traversait pour se rendre à la filature. Dès qu'Edouard apprit que son frère était dans sa maison, il se hâta de quitter son cabinet, et, du haut de son perron, il s'écria : « Bonjour, Henri! » Mais Henri ne l'entendit point, sans doute; car, la tête penchée sur son coursier, il galopait alors de la manière la plus gracieuse, et, peu après le souhait obligeant de son frère, il s'écria avec transport : « Oh! la belle bête! la belle bête! »

— « Mais, mon cher Henri, dit Edouard, qui était descendu dans la cour pour admirer l'élégante allure de la belle bête, et aussi pour se faire entendre, « arrête donc ton cheval. » Mais les paroles d'Edouard se perdaient inutilement dans les airs. Il résolut alors de se placer devant le cavalier et le superbe quadrupède; et saisissant doucement la bride : « Ah! je vous tiens tous les deux! s'écria-t-il en riant; mais, reprit-il, voilà plus de cinq minutes que je te parle, et tu ne me réponds pas.

— Oh! monsieur, dit sèchement Henri, vous venez de me faire un tort, un tort irréparable. »

Edouard parut saisi de la plus vive surprise.

« Oui, monsieur, reprit Henri en regardant fixement Edouard; je n'oserai plus me montrer maintenant nulle part avec Bellérophon.

— Mais quel est Bellérophon? je te prie, dit innocemment Edouard, dont la surprise était au comble.

— Bellérophon! le plus.... Il n'en était point de semblable.

— Mon cher Henri, reprit Edouard, je puis t'assurer que je ne connais nullement ce monsieur Bellérophon.

— Ah! bon Dieu! Edouard, s'écria Henri en éclatant de rire; ma mauvaise humeur ne saurait tenir contre ta plaisante méprise : Bellérophon, c'est mon cheval.

— Oh! oh! dit Edouard un peu confus. Mais, dis-moi en quoi j'ai pu nuire à ce bel animal?

— En lui faussant le pas, répondit Henri gravement.

— Tu vas déjeuner avec moi, n'est-ce pas? dit Edouard.

— Volontiers, répondit Henri; mais avant, je vais conduire moi-même Bellérophon à l'écurie.

— Bon, et tu viendras ensuite me trouver dans la salle à manger où je t'attends. »

Lorsque Henri rejoignit son frère, le déjeuner était servi.

« Allons! allons! dit Edouard, asseds-toi et déjeunons. J'espère que tu as bon appétit,

(1) Ce conte fait partie de la 2e livraison des *Contes de la Semaine*, qui doit paraître sous peu de jours. Cette livraison contient, en outre, *le Médecin de Campagne* et *le Jeune Libraire.*

— Que vois-je là! s'écria Henri; n'est-ce pas du jambon? Dieu me pardonne! voici des andouillettes grillées, une omelette et du fromage. Du fromage, grand Dieu!

— C'est du Roquefort! s'écria joyeusement le bon Edouard, prenant le change sur le sens des exclamations de son frère.

— Eh bien! je ne mangerai rien de tout cela, dit Henri.

— Tu n'aimes aucun de ces mets? dit Edouard étonné.

— Il n'est pas question de savoir si je les aime ou ne les aime pas; mais, je le demande : sur quelle table de gens comme il faut vit-on jamais de ces choses-là? J'aime à croire que c'est par hasard qu'elles sont aujourd'hui sur la tienne.

— Nullement, dit Edouard, je mange de tout cela d'ordinaire.

— A la bonne heure, dit Henri.

— Mais, mon cher ami, reprit Edouard avec empressement, dis-moi ce qui peut t'être agréable, et je vais donner des ordres sur-le-champ.

— Oh! je craindrais de te déranger.

— Faire des façons avec un frère! dit Edouard d'un ton de reproche.

— Mais c'est que je vois que nos goûts diffèrent tellement! et bien que les miens soient simples, très-simples, il se pourrait faire qu'il ne se trouvât pas chez toi ce qu'il me faut.

— Dis toujours! s'écria Edouard, tu n'attendras pas long-temps.

— Puisque tu le veux absolument, dit Henri, je te demanderai du thé, des ortolans, un homard et des ananas; mais rien de plus, absolument que cela. C'est ainsi qu'on peut déjeuner. »

Edouard sonna aussitôt. Il dit au domestique qui se présenta : « Passez à la cuisine, et faites préparer de suite un thé. » Et comme le domestique se retirait, Edouard se leva, et, s'approchant de cet homme, il lui dit quelques mots à voix basse.

« Je te donne bien de l'embarras, dit Henri à son frère, comme celui-ci reprenait sa place.

— Maintenant, dit Edouard, que je sais que tu prends du thé, et que tu te contentes d'un plat de gibier, d'un plat de poisson et d'un fruit pour dessert, tu ne seras plus exposé une autre fois à attendre comme aujourd'hui.

— Ce que je ne conçois pas, dit Henri, dont l'attention s'était portée sur quelques tableaux qui décoraient la salle à manger, c'est que tu puisses conserver ici ces ignobles tableaux flamands.

— Comment! s'écria Edouard avec vivacité; mais ce sont des Téniers, mon cher ami.

— Ainsi, tu crois que tout est dit parce que tu as nommé Téniers; mais, mon cher, où voit-on maintenant des Téniers, comme tu les appelles? Des Téniers! fi donc! c'était bon il y a cinquante ans; mais, comme dit le poète, *autre temps, autres mœurs*.

— Quand ils n'auraient d'autre mérite que d'avoir été la propriété de notre bon père, dit Edouard, ils seraient pour moi des objets d'un prix infini. »

Dans ce moment, on apporta sur un plateau un thé complet.

« Dans dix minutes au plus, monsieur, dit le domestique à Henri, on vous servira les plats que vous avez commandés.

— Bon, dit Henri, en prenant la théière. »

Comme il venait de verser dans sa tasse le liquide doré, dont il était un des amateurs les plus éclairés, Henri s'inclina sur cette tasse, d'où s'élevaient de légères vapeurs : tout à coup sa figure devient sérieuse, il rejette bientôt la tête en arrière, et s'écrie avec force : « Ce n'est pas là du thé! »

— Comment! dit Edouard.

— Je n'ai pas besoin de le goûter, monsieur, je ne le goûterai même pas; mais je suis aussi certain qu'il fait jour que ce n'est point là du schoulong.

— Du quoi? dit Edouard.

— Du schoulong, vous dis-je, s'écria Henri avec véhémence.

— Je vais sonner, dit Edouard.

— Comment appelez-vous ce que vous venez de me servir là? dit Henri au domestique qui entrait.

— Oh! monsieur, dit le domestique, c'est du thé, d'excellent thé, monsieur, du thé impérial.

— Ne vous l'avais-je pas dit? reprit Henri, en s'adressant à son frère. Pour vous, mon ami, ajouta-t-il, en se tournant vers le domestique, apprenez qu'on n'a jamais servi à une personne de bon ton d'autre thé que du schoulong.

C'est la première fois que j'entends ce nom-là, monsieur, dit le domestique d'un air pétrifié.

— Il se peut, reprit Henri; mais vous n'êtes pas tenu à savoir cela; souvenez-vous seulement qu'on ne prend que du schoulong. Au reste, vous n'êtes pas Chinois.

— Certainement non, monsieur, je ne suis pas Chinois, dit le domestique piqué, et n'ai nulle envie de l'être.

— C'est assez, Thomas, dit Edouard au domestique; allez voir maintenant à la cuisine si les ortolans sont prêts. »

Au bout de quelques minutes, les ortolans, le homard et les ananas furent servis devant Henri, qui, après quelques observations culinaires, ne laissa pas vestige des trois plats.

Le déjeuner une fois terminé : « Il faut absolument, Edouard, dit Henri, que tu t'arranges pour venir un jour dîner chez moi.

— Oh! ce m'est absolument impossible les jours ouvrables, dit Edouard.

— Les jours ouvrables! murmura Henri d'un air dédaigneux; eh bien! viens dimanche, ajouta-t-il.

— Dimanche, à la bonne heure, dit Edouard; et ils se séparèrent. »

Quand le dimanche fut venu, Edouard se dirigea, sur les quatre heures, vers la maison de son frère, qui demeurait sur le boulevard Italien. C'était la première fois qu'il allait rendre visite à Henri depuis que la mort lui avait enlevé son père, qui avait laissé à chacun de ses enfans une fortune considérable.

(*La suite au prochain numéro.*)

ALPH. VIOLLET.

---

## LE DUEL PERIODIQUE.

« Ne sors pas demain matin, je t'en prie, mon cher
» Louis. J'aurai besoin de tes bonnes épées et de tes
» bons conseils. Tu conviendras que le mois de fé-
» vrier m'en veut. Dieu veuille qu'en 1834 il ne me
» soit pas rendu ce que j'ai donné en 1833! Je t'ex-
» pliquerai tout. A demain.

« Joseph D... »

Encore une folie! pensa Louis en lisant ce billet, malheureusement trop significatif, de son meilleur ami. « Je t'expliquerai tout. » Tu ne m'apprendras rien. Ah! Joseph, faut-il qu'une singulière fatalité t'expose deux ans de suite, toi dont l'âme est si haute, le cœur si bien placé, la conviction si chrétienne, à

mourir, comme mourrait un étudiant qui nourrit son corps chez Flicoteaux, et son âme chez Voltaire; pour une fille, après une orgie de carnaval!

Et Louis froissait avec une sorte de dépit nerveux le petit rectangle assez coquet de *bath superfin*, innocemment plié comme une lettre d'amour. Pauvre papier, que je te plains, destiné à souffrir, blanc, de toutes les sottises, écrit, de toutes les colères.

Après une assez longue pause, il se leva, ouvrit son secrétaire, examina brusquement toutes les lettres éparses dans les tiroirs, lettres d'amis, lettres de femmes avec ou sans passion, avec ou sans orthographe, lettres d'oncles goguenards, d'oncles grondeurs, de parens de Normandie, de cousines du Perche, d'un père, d'une mère..... Que celles-là font de bien et de mal à revoir quand on n'a plus sa mère! En vérité, une correspondance de jeune homme, c'est une fourmilière d'épisodes liés entre eux, à former un poëme aussi vivant et aussi incidenté que le tien, conteur Arioste, amours, chevaux, magïe et coups d'épée.

Louis cherchait une lettre dans tout ce fatras. Il la trouva : c'était exactement en forme, papier couleur, date du jour et du mois, sauf la différence d'une année, le double de celle qu'il venait de recevoir.

Voici la première :

« Maudit bal masqué! Je me suis fait une affaire » pour cette femme que tu sais, et quelle femme! » Mais enfin je lui donnais le bras; et donner son » bras, c'est promettre sa défense. Le jour m'a fait » grand bien; j'ai remis à Babin toute sa défroque » avec un bonheur inexprimable : tout cela me brû» lait comme une robe de Nessus. Deux fois, trois » fois, je ne t'ai pas trouvé chez toi. J'en avais pour» tant besoin. Tiens, que toi seul et le ciel le sachiez... » une mauvaise cause rompt le courage. Mourir et » mentir à sa mère, ou la déchirer!.... A demain : je » compte sur toi. » Joseph D.... »

« Mon Dieu! dit Louis après cette lecture. Même époque, même cause; c'est annuel, c'est périodique. Cet enfant-là se fera tuer. »

Il fit encore trois ou quatre fois le tour de la chambre, pensif. Puis il ajouta : « Cela se doit. »

Il appela son domestique, et lui donna ses pistolets à nettoyer. La pâleur subite du pauvre garçon fit un éloge touchant de son maître. « Ne crains rien, Durand. Je ne me bats pas; mais soigne-les. »

Il tira du fourreau ses deux épées de combat, et les regarda. Les lames pliaient; la pointe était bonne. Pourtant il fit plier long-temps la lame et regarda la pointe. C'était triste à fendre le cœur : ce regard de jeune homme morne et fixe sur un acier, qui d'ordinaire pourtant fait refléter tant d'éclat dans ses yeux. Oh! s'il avait dû se battre lui-même!....

Le lendemain, lorsqu'il comptait huit heures, comme il avait compté toutes les heures de la nuit, trois hommes entrèrent dans sa chambre, Joseph et deux inconnus. Tout était dans l'ordre : on se salua de part et d'autre. Joseph et Louis se pressèrent la main tendrement, sans affectation.

« Louis, si l'événement du combat m'est fatal, tu remettras cette lettre à ma famille. Ne tente pas de conciliation : il y a des soufflets donnés et reçus. Je me fie là-dessus à nos principes communs : n'en venir là qu'à la dernière extrémité; et quand on y est, marcher.

— Et marchons, dit l'adversaire, grand jeune homme pâle, aux lèvres serrées.

— Sans doute, reprit Louis; au moins est-il permis de savoir....

— J'exige de ton amitié, interrompit Joseph, que tu nous suives sans chercher à prolonger des explications que chaque plaisanterie de monsieur rend de plus en plus impossibles. Sur ma parole d'honneur, je dois me battre. Me crois-tu?

— Si fait, dit le jeune homme : il est bon qu'on sache pourquoi. Une brune sur la trentaine...

— Mon ami a raison, reprit à son tour Louis. La plaisanterie n'est pas de bon goût maintenant. Sortons. »

On sortit.

. . . . . . A huit heures du soir, les appartemens de madame D....., mère de Joseph, étaient rentrés dans leur calme habituel, après une agitation violente. Eloigné jusqu'alors, comme tout le monde, par ordre du médecin, Louis venait enfin d'être admis. La blessure de Joseph avait donné d'abord quelques inquiétudes, depuis entièrement cessées. Il souleva la tête à l'approche de son ami, et lui souriant :

« Conviens que j'ai reçu un vilain coup d'épée pour la brune sur la trentaine.

— Fou! mais va, je te pardonne pour le plaisir que tu me fais en ce moment.

— Il faut que je te conte..... Docteur, je vous demande pardon de ne pas comprendre votre coup d'œil. Je suis mieux, et je parlerai peu... Eh bien! Louis, si ce qui pouvait arriver était arrivé, tu dirais maintenant : Voilà ce pauvre Joseph mort maladroitement pour. . . . , . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . et tu aurais grand tort. C'était bien une brune; mais quelle brune! »

En ce moment, la jolie sœur de Joseph entra lestement sur la pointe des deux plus petits pieds du monde, s'approcha du docteur pour lui montrer une potion qu'elle apportait au malade, et vint se poser au chevet du lit, comme l'espérance auprès de la douleur.

« Chut! fit Louis en regardant son ami; chut!

— C'est cela, ma petite sœur; à côté du pauvre malade. Je raconte à monsieur une histoire que tu sais déjà. »

Une expression d'effroi, puis de mélancolie, se peignit sur la figure de Louis « Le malheureux n'y est plus, dit-il en regardant le médecin.

— D'abord, ajouta Joseph, cette fois je n'avais pas été m'égarer au bal masqué. Je le dis pour vous tranquilliser tout de suite, monsieur Louis. J'étais dans un modeste omnibus avec cinq ou six de ces figures qui s'oublient, et cette figure blanche aux lèvres minces de ce matin, que je suis payé pour ne pas oublier. Je t'assure qu'elle était laide à voir dans ce moment-là, tout écalée d'une nuit de bal peut-être, d'une nuit de carnaval à coup sûr. En ce moment, une autre figure apparut dans notre voiture demi-déserte; une religieuse d'une trentaine d'années, pâle aussi celle-là, pâle aussi d'une nuit passée, mais à soigner ceux qui souffrent, mais à prier pour ceux qui font mal....., pour ce drôle à lèvres minces, comme pour toi, comme pour moi, comme pour toi, ma bonne petite sœur, qui pèches aussi quelquefois, n'est-ce pas? Eh bien! le misérable, il était ivre sans doute; car tout voltairien qu'il est, il fallait qu'il fût ivre encore. Il se prit à réciter à haute voix deux rimes de Vert-Vert, gracieuses partout ailleurs, alors infâmes; vous savez le reste. Il en coûte pour se faire redresseur de torts : je ne m'en repens pas.... Tu vois, Louis, que ma sœur pouvait entendre.

— Ah! Joseph, tu sais comme je t'aime. Je le pourrais, je ne sais pas si je voudrais t'ôter ce beau coup d'épée-là, » (*Historique.*)

Armand de Crochard.

## GEOGRAPHIE.

### GRAND TRIANON.

Ce palais est situé à l'extrémité d'un des bras du canal, dans un emplacement qu'occupait jadis un village qui, au douzième siècle, portait le nom de *Triarnum*, d'où est venu le nom moderne. Lorsque Louis XIV eut construit Versailles, il acheta cette terre, et le village fut remplacé par un château de fantaisie; il porte le caractère de grandeur qui distingue cette époque, et rappelle le faste du grand roi. L'édifice est de style italien, et n'a qu'un rez-de-chaussée; il fut construit par Mansard dans le genre le plus gracieux et le plus élégant. Il consiste en un corps-de-logis principal, avec deux ailes en retour, formant pavillons, et réunies par un beau péristyle orné de colonnes ioniques. Toute cette architecture, ainsi que celle des deux ailes, est de marbre de Languedoc, excepté les colonnes du péristyle du côté de la cour, qui sont d'une seule pièce de marbre de Campan. L'une des deux ailes a été construite après coup; elle est bâtie inégalement, et en pierre de taille ordinaire. L'appartement du côté du canal n'est composé que de quatre grandes pièces, dont l'une est tout entière entourée de glaces; elles contiennent, ainsi que les autres pièces du château, des tableaux de nos plus grands maîtres; un musée de tableaux, peu nombreux, mais bien choisis, remplit plusieurs pièces contiguës; d'autres sont encore décorées des meubles qui y furent mis sous le gouvernement impérial; les jardins, qui avaient été plantés par Le Nostre, furent distribués de nouveau en 1776; ils renferment plusieurs belles statues.

### PETIT TRIANON.

Voisin du Grand-Trianon, ce palais s'est formé par des agrandissemens successifs, et porte le cachet de diverses époques. Le principal bâtiment consiste en un corps-de-logis ou pavillon carré, qui a 20 mètres sur chaque côté; il est composé d'un rez-de-chaussée et d'un premier étage. Les jardins réunissent les agrémens de la variété au charme d'une ingénieuse composition; ils sont divisés en jardins français et jardins anglais. Les premiers furent plantés en 1750 : on y remarque le *Salon de Musique*, jolie rotonde, des berceaux et des peristylés en feuillages, et surtout la *Salle de spectacle*, petite, mais fort jolie.

Le jardin anglais fut planté en 1776, et distribué avec beaucoup de goût. Ce qu'il offre de plus intéressant est le *Temple de l'Amour*, joli petit édifice d'ordre corinthien; le *Belvédère*, de forme octogone, percé de quatre grandes portes vitrées; le rocher artificiel, des cavités duquel sort un ruisseau qui se jette dans un petit lac; une caverne traverse le rocher, dont on franchit les inégalités sur de petits ponts élégans.

D'autres ponts sont jetés sur un ruisseau qui va se rendre dans un autre lac plus grand que le premier, et sur les bords duquel existe un hameau de style rustique, et la *Tour de Marlborough* qui domine le paysage. Chaque maison du hameau est accompagnée de son petit jardin. Une grande variété d'arbres exotiques et indigènes décore ce parc charmant, qui fit pendant long-temps l'amusement et les délices de Marie-Antoinette, alors jeune, belle, chérie du peuple, et insouciante de l'avenir.

### SAINT-GERMAIN.

Saint-Germain est une jolie ville; ses rues sont belles et bien percées. On y voit plusieurs grands hôtels. Le château vieux, construit sous François I<sup>er</sup>, existe encore; tous les arts contribuèrent à embellir cette résidence royale, qui sert aujourd'hui de caserne. Henri IV fit bâtir le *Château neuf*, situé autrefois à deux cents toises de l'ancien, et dont il ne reste que quelques ruines.

Louis XIV fit flanquer le vieux château de cinq gros pavillons, et y dépensa en embellissemens 6 millions 455,561 livres, somme énorme pour le temps. La terrasse de Saint-Germain a douze cents toises de long sur quinze de large. On y jouit d'une perspective aussi imposante par son étendue que par sa variété. D'un côté, la forêt de Saint-Germain l'ombrage dans toute son étendue; de l'autre, le bois de Vésinet, qu'on voit presque comme dans un plan, la Seine et les campagnes qu'elle arrose, des châteaux, des villages et des villes se dessinent dans un horizon qui n'a de bornes que celles de la vue humaine.

La Malmaison est un château situé sur la route de Saint-Germain, au-delà de Ruel. Son premier nom, *Mala Domus*, n'est guère en harmonie avec les événemens dont ce lieu a été le théâtre. La Malmaison fut achetée, durant la révolution, par Joséphine Tascher de la Pagerie, veuve d'A. Beauharnais, qui depuis, remariée à Napoléon, devint impératrice des Français. Joséphine, sur le trône, aimait cette résidence; elle y passait tout le temps qu'elle dérobait aux grandeurs; elle mit tous ses soins à l'embellir : un jardin botanique, une ménagerie et une école d'agriculture y furent établis sous son patronage. Les bienfaits de Joséphine faisaient sentir aux populations d'alentour la présence d'une souveraine; et après son divorce, ni les bienfaits ni la reconnaissance du peuple ne lui firent défaut. C'est dans ce château qu'elle reçut en 1814 les fréquentes visites de l'empereur Alexandre, qui eut à cœur de s'honorer par les respects qu'il rendit à cette femme illustre. Joséphine mourut au milieu des hommages que les ennemis de la France étaient forcés de lui rendre, heureuse d'avoir pu employer ses derniers jours à soulager les malheurs de son pays.

En 1815, après son abdication, Napoléon s'y retira pendant quelques jours : c'est de là qu'il partit pour Rochefort. Aujourd'hui, la Malmaison ne conserve plus rien de sa splendeur passée : la bergerie, la serre ont été détruites; le parc a été converti en terres labourées; toutes les parties de ce beau domaine ont été vendues par lots; mais à côté de l'industrie particulière, on aimera toujours à retrouver les souvenirs historiques.

---

## HISTOIRE DE TROIS PROVERBES.

(Suite et fin.)

Je suis bien convaincu, mesdemoiselles, que vous avez pensé à la malheureuse position où nous avons laissé Zehra; le cœur d'une jeune fille est tout de pitié et de commisération; et puis quand le matin, à l'heure du lever, vous passiez avec une complaisante lenteur l'ivoire dans votre longue chevelure; quand à midi les soyeuses boucles renfermées depuis la veille, et délivrées par vos doigts délicats et blancs, allaient dessiner de gracieux anneaux sur vos tempes; quand le soir, enfin, vous enlaciez cette profusion de cheveux qui tombent sur vos épaules en tresses élégantes et en nattes, pour se mêler comme une couronne sur votre front aux fleurs du bal, je le parie, vous pensiez

à votre pauvre Zehra, vous la plaigniez de toute votre âme; car vous disiez : « Que je serais malheureuse d'être la tête rasée comme elle! » — Consolez-vous : l'histoire des deux premiers proverbes a été triste, mais voici venir le dernier qui vous amènera le sourire de la reconnaissance sur les lèvres et la joie au cœur, comme l'aumône que vous faites l'hiver au pauvre sans feu, ou l'eau que vous donnez l'été à la fleur qui a soif.

Zehra avait donc vu avec une douloureuse résignation sa chevelure tomber entre les mains de cette vieille mendiante, puis échangée contre quelques pièces d'argent, et ces pièces d'argent dépensées en ignobles gourmandises. « Oh! se disait alors la pauvre fille au fond de l'âme, oh! mes beaux cheveux que ma mère aimait tant, et que je n'aurais de bon cœur sacrifiés qu'à elle, ma parure, mon voile que ma main seule avait encore touché, qu'êtes-vous devenus? —La mendiante ne faisait guère d'attention à ses soupirs et à sa tristesse; et quelques jours après, se voyant à sa dernière pièce d'argent : — Demain, Zehra, nous recommencerons à parcourir la ville : si tu veux que je te nourrisse, il faut bien m'aider!

— Oh! mendier encore! mendier pour cette infâme! Zehra ne put supporter cette pensée; elle préférait la mort à une vie pareille pour toujours; ayant donc confiance en Dieu et en sa providence. — Et le proverbe prouve qu'elle avait raison. — Du reste, ne sachant trop ce qu'elle faisait et où elle allait, elle sortit à la nuit close de la maison où elle avait passé de si mauvais jours : elle se dit qu'elle allait quitter la ville où elle ne pouvait que tomber dans des mains pareilles à celles qu'elle fuyait, pour retourner dans les Alpuxarras, y rentrer dans la société des Maures fugitifs, et qui sait? les suivre dans l'exil sur les côtes d'Afrique; mais elle voulut encore une fois voir d'un regard tendre, du regard qui dit adieu, la ville qui l'avait vue naître. Elle parcourut donc, aux clartés admirables d'une lune de ce pays, le quartier de l'Alhambra, dont le palais de marbre rouge était beau sous la blanche lumière qui l'éclairait. Elle y resta à écouter, et pour le retenir dans l'exil comme un doux souvenir, le murmure de l'eau de la fontaine des Lions qui arrose toute la ville. Elle passa dans le quartier de Grenade, près de la haute mosquée; elle y pria long-temps, puis tomba à genoux devant sa maison natale : elle voulut aussi voir l'Albaicin, avec sa cassaba, dont le dernier roi maure sortit en larmes.

Elle sortit en larmes aussi, Zehra, et se trouva bientôt dans la campagne. La nuit était délicieuse; les fleurs des orangers et des citronniers y versaient une suave odeur. Les Maures avaient bien raison quand ils nommaient la plaine de Grenade un des paradis de ce monde. Zehra, accablée de fatigue, put s'y endormir sous un arbre, et y goûter le sommeil sans aucun danger jusqu'au point du jour. Nul vent froid n'avait passé sur sa tête dépouillée : on eût dit que le Dieu qui garde la fleur dans son calice et l'enfant dans son berceau, avait attiédi pour Zehra l'air toujours frais de la nuit. — Attendez, et vous verrez que le proverbe est vrai.

Zehra ouvrait donc les yeux au lever du soleil. elle avait oublié, dans un profond somme, qu'elle avait fui le galetas où elle vivait si misérablement. Elle fut bien surprise quand elle se vit dans cette resplendissante chambre à coucher : elle ne savait où elle était d'abord; puis elle sentit les fleurs, elle entendit les oiseaux, les fontaines, elle vit d'un côté Grenade, elle écouta le murmure de son réveil; de l'autre côté, elle aperçut les Alpuxarras à l'horizon : — Mieux vaut mourir dans ce beau lieu. — Et elle disait cela en souriant, parce qu'elle n'y croyait pas et comptait sur la Providence. Elle était pourtant si exténuée qu'elle ne pouvait plus se lever; elle était épuisée par la faim, et quand elle essaya de se mettre droite pour aller prendre quelques feuilles à l'arbre voisin, elle retomba, et se prit à verser quelques pleurs.

Une dame de la ville passait en ce moment non loin de là, suivie d'un nombreux domestique : elle entrevit à travers les arbres la pauvre Zehra, approcha d'elle, et, lui voyant l'air si souffrant, si délabré dans sa beauté, elle la crut et en eut compassion. La dame borna alors sa promenade là où une bonne action se trouvait à faire, et ramena Zehra à Grenade avec elle.

Cette femme charitable était veuve, riche, et dans peu de mois devait aller à Manille, où son fils était gouverneur. Des affaires l'appelaient impérieusement dans ce pays, où elle avait des propriétés immenses; mais une fois ses affaires terminées, elle devait revenir à Grenade avec ce fils bien-aimé. On pense bien quels préparatifs demandait un voyage de si long cours, et dona Isabel trouva dans Zehra une aide intelligente. De sa protégée, elle en fit bientôt sa pupille et son amie, et Zehra s'en rendait bien digne : elle était bonne, affectueuse, aimante avec sa protectrice : elle retrouvait en elle un peu de sa mère; et, au bout de deux mois, elle était si heureuse, qu'un petit bal s'étant donné, Zehra y fut invitée, et elle sentit vivement le malheur d'être sans cheveux : tous les autres soucis avaient donc disparu.

Un an, deux ans, elle allait donc être tout-à-fait heureuse, car sa chevelure revenait déjà, et dans sa superstition de jeune fille, car vous êtes superstitieuses, mesdemoiselles, elle se persuadait que ses cheveux nouveaux étaient pour elle une nouvelle vie, et qu'elle croissait en biens à mesure que sa chevelure croissait.

Dona Isabel n'eut pas besoin de lui demander s'il lui convenait de l'accompagner à Manille, Zehra était de la maison à présent, et dona Isabel l'aimait comme sa fille; elle avait autrefois étudié beaucoup, et ses malheurs seuls interrompirent son instruction; mais elle l'avait reprise avec plus d'amour que jamais dans sa nouvelle position, et était devenue en trois mois une femme très-distinguée.

Dona Isabel partit donc sur un vaisseau frété pour aller à Malaga, avec Zehra et ses domestiques, et la traversée fut très-heureuse jusqu'aux environs du cap de Bonne-Espérance. Là, dona Isabel fut saisie d'une maladie grave qui la força à descendre à terre, et Zehra ne quitta plus ni nuit ni jour le chevet de sa protectrice : mais quels que fussent ses soins, elle allait toujours languissant et dépérissant; la pauvre orpheline tombait alors à genoux, demandant la vie de dona Isabel, et offrant en sacrifice sa chevelure qui était déjà soyeuse et longue de quelques doigts. En effet, quel sacrifice pouvait-elle faire qui ne fût dû à celle qui l'avait sauvée? Son anxiété pour cette seconde mère était de la reconnaissance; et puis il pouvait bien s'y mêler de l'inquiétude sur son nouvel avenir, en cas d'une issue fatale : que deviendrait-elle alors, la pauvre Zehra? Allait-elle redevenir orpheline, abandonnée, pillée par tout le monde? A coup sûr elle disait ces angoisses incessantes à Dieu et à elle-même, quand elle priait de longues heures près du lit. Il était affreux, en effet, de penser que la pauvre fille pouvait se trouver sans appui, délaissée encore cette fois sur une terre étrangère ou ne plus pouvoir même entendre dans sa misère un mot de son pays.

Elle pria le ciel avec tant de ferveur qu'elle en fit descendre sur dona Isabel une bénigne influence ; et un soir que, la tête et les deux bras appuyés sur le lit, elle murmurait : « Mon Dieu ! permettrez-vous qu'une mère meure en allant retrouver son enfant ? » Elle sentit sur sa tête une main qui passait doucement. « J'espère, » dit la mourante ; et dès lors ses yeux se ranimèrent, sa voix redevint vivante, et ses joues parurent de jour en jour moins creuses. Zehra observant ce merveilleux retour à la santé, acquit la sublime croyance qu'ils étaient dus aux prières chrétiennes qu'elle récitait, et dès lors elle fut chrétienne, de la religion qui la sauvait en sauvant sa bienfaitrice La Providence la secourut encore ici. Dona Isabel revint tout-à-fait à la santé, et le jour où elle se sentit entièrement remise, elle tomba à genoux, remonta sur son navire en disant : « Je reverrai donc mon fils ! »

Alors elle ne parla plus que de ce cher enfant qu'elle avait failli ne plus embrasser. Elle en entretenait du matin au soir Zehra ; c'était le plus beau, le plus excellent, le meilleur des hommes ! il lui arrivait souvent, dans ses effusions de joie, de le comparer pour la bonté, pour la tendresse, à sa petite Zehra, et elle, elle se prenait quelquefois à aimer le fils de sa protectrice, à concevoir une espérance de bonheur domestique pour l'avenir et à ne se plus croire orpheline.

Enfin le navire approchait de Manille ; il venait d'entrer dans la mer parfumée de la Sonde, et il était délicieux ce voyage, entre des terres boisées de canneliers et d'arbres à muscades, dans des détroits bordés d'îles vertes : on eût dit des chemins de campagne bordés de haies vives. A tout instant, dona Isabel et Zehra étaient ravies de voir, du fond de ces épais ombrages, s'élancer vers le bâtiment des bateaux malais chargés d'orangers et de cocos, et conduits par des jeunes filles au teint doré, aux dents blanches, aux yeux noirs, et Zehra admirait en soupirant leur épaisse chevelure relevée en un seul nœud sur le sommet de la tête.

Ses cheveux croissaient pourtant, et elle pouvait à présent les étendre en bandeaux assez épais sur son front. Elle s'en assura devant son miroir un matin que dona Isabel venait de lui dire : « Vois-tu, Zehra, voilà Manille devant nous ; dans peu d'heures nous allons voir mon fils. » Zehra fut bien contente de trouver sa chevelure un peu revenue.

Dona Isabel avait été imprudente en se promettant de voir au bout de quelques heures son fils, parce qu'elle était devant la ville où il commandait : la tempête n'éclate-t-elle pas souvent au port ? La tempête, cette fois, fut compatissante, et dona Isabel débarqua dans les bras de son fils. Il serait long et froid de chercher à dire ici quelle joie éprouva le fils en revoyant sa mère : vous pouvez concevoir cette joie, mesdemoiselles ; je vous prie de vous rappeler votre émotion quand, après une absence, vous embrassez votre mère : je ne sais que cette manière de peindre de tels sentimens. Quand Hernando (c'était le fils) se fut long-temps livré à son bonheur en parlant à dona Isabel du pays natal, il regarda Zehra et demanda qui était cette belle jeune fille ; elle le trouva beau aussi, animé comme il l'était par le plaisir de retrouver sa mère. Dona Isabel répondit à Hernando en lui apprenant le bien qu'elle avait fait à Zehra, et Hernando s'attacha à elle en se joignant de cœur aux bienfaits de sa mère.

C'était un homme de trente ans environ, noble, distingué, plein de talens. Il eût certainement trouvé d'opulens partis parmi les créoles de Manille ; mais il avait juré de n'être l'époux que d'une compatriote, et quand il disait cela devant Zehra, elle approuvait de toute son âme cet amour de la patrie. Elle s'occupait de parure alors ; elle devenait coquette, et quel plaisir elle aurait eu à se coiffer en fleurs comme les habitantes du pays ! Si ses tresses eussent été assez longues, elle en eût fait une couronne où elle eût entrelacé la campanule de la fleur champake, dont le jaune foncé se fût si bien harmonié avec ses cheveux noirs et les corolles blanches du mellour, le jasmin de ces pays. Hernando aimait les coiffures de fleurs ; elle le savait, et avait obtenu d'une des jeunes filles de la ville une essence exquise qui rendait la chevelure abondante et douce comme la soie, et chaque soir elle en faisait usage, après avoir prié pour sa mère.

Enfin, Hernando pouvait revenir dans sa patrie : ses affaires étaient terminées, et dona Isabel, lui et Zehra mirent à la voile par un beau temps sur ce même navire qui devait les ramener à Malaga. Rien ne lie autant qu'un long voyage, autant qu'un long voyage en mer surtout : on est réuni dans un espace si étroit et si fragile, sur une scène bien plus vaste et bien plus infidèle encore que la terre ! On y a besoin de plus d'amitié et de mutuel appui ; on y devient bien plus vite société et famille : là, les beaux points de vue à admirer sont pour tous, comme pour tous sont les périls, et frémir ensemble d'admiration ou de terreur, cela forme en peu de jours des amitiés profondes et durables pour la vie. Hernando eut donc bientôt gagné la confiance de Zehra, qui aimait de jour en jour davantage à l'écouter raconter ses aventures de mer, et les étranges histoires des hommes sauvages qui habitent les parties intérieures des îles de la Sonde : avait-il été en danger, elle y était avec lui. Elle s'intéressait à tout ce qui le touchait ; lui, de son côté, il prêtait l'oreille avec une tendre compassion au récit de ses infortunes, et quand elle venait au détail de tous les bienfaits dont l'avait comblé dona Isabel, il regardait sa mère, il la remerciait comme d'une nouvelle marque de tendresse ; il se montrait heureux de savoir que Zehra était chrétienne.

Dona Isabel voyait avec joie cette intimité toujours croissante qui unissait son fils et Zehra ; elle avait toujours craint de sortir de ce monde avant de voir son fils associé à une épouse selon son cœur, et Zehra lui semblait être cette femme parfaite. Hernando et Zehra avaient l'un et l'autre en secret la même pensée, la même espérance.

On conçoit alors que la traversée fut enchantée, car c'est notre joie intérieure qui fait tout riant et joyeux autour de nous. Pour Hernando et Zehra, les îles de la Sonde avaient été plus parfumées, les vagues phosphorescentes des mers plus radieuses, les lunes des nuits plus splendides, la croix du sud plus scintillante. Que le pic de Ténériffe leur avait apparu beau, un matin, dans les pompes du soleil levant ! Que les ombreuses Canaries leur avaient semblé dignes de leur antique nom de Fortunées ! Le ciel avait été constamment beau et le vent caressant jusqu'à l'heure où ils aperçurent dans le lointain le pays, les côtes de l'Andalousie, les rochers de Gibraltar. Ils s'écriaient terre ! quand un vent s'éleva, fraîchit, fraîchit toujours, devint une bourrasque, une tempête, un ouragan ! La pauvre Zehra retombait-elle dans l'abîme ? La tempête était affreuse, et je ne vous dirai point qu'elle était affreuse par son ciel de poix, des vagues s'entr'ouvrant comme les gueules écumantes de monstres géans, des éclairs se croisant dans les nuées comme des lances dans la poussière des batailles ; ces images sont du

domaine du peintre qui a une palette et des pinceaux : cette tempête était affreuse par la situation morale de ceux qui courbaient le front sous sa voix fatale.

« Mes enfans! s'écriait Isabel en les pressant sur son cœur ; et elle joignait entre ses mains les mains de Hernando et de Zehra.

— Mon amie !... ma fiancée !... disait avec désespoir Hernando en baisant le main de Zehra.

— Adieu ! disait la pauvre fille. »

Le bâtiment venait d'échouer ; l'eau y entrait à gros bouillons par deux ou trois profondes ouvertures, et pas une voile, pas une barque dans le lointain !.....

« Adieu ! adieu ! répétaient Isabel et Hernando. »

« Dieu soit béni ! cria Zehra avec une voix d'une émotion ineffable, en agitant son mouchoir ; on vient, on vient, et le temps se calme. »

Elle avait raison ; le vent s'apaisait, une chaloupe approchait à force de rames, et elle amena à terre sains et saufs les naufragés.

Arrivés à Grenade, les deux jeunes gens, fiancés durant cette longue traversée, et unis devant Dieu pendant la tempête, furent enfin joints pour jamais devant l'autel. C'est dans l'ancienne mosquée qui s'était, comme Zehra, convertie, que le mariage eut lieu. Amina ayant été convaincue de son infâme abus de confiance, la maison natale fut rendue à Zehra, et elle y rentra pour célébrer son mariage avec Hernando. Pendant les fêtes on vint lui dire qu'une vieille femme mourait de faim à sa porte : elle lui donna asile pour la fin de ses jours : c'était la mendiante qui l'avait fait si long-temps souffrir.

Et un soir, Zehra, assise entre Hernando et sa mère, trouvait une exquise jouissance à se rappeler dans son bonheur combien Dieu, après l'avoir éprouvée, avait été miséricordieux ! C'était une admirable providence que la sienne, qui l'avait déposée, pauvre et dépouillée de tout, même de sa chevelure, entre les mains bienfaisantes de dona Isabel ; c'était sa providence qui avait rendu à la vie sa bienfaitrice ; c'était sa providence encore qui avait calmé la tempête sur sa tête.....

*A brebis tondue Dieu mesure le vent*,

dit en souriant dona Isabel ; et elle embrassa ses deux enfans.

Ernest Fouinet.

---

## PERSEVERANCE PEU COMMUNE.

Il est mort récemment à Paris un Suisse nommé Tchudy, descendant en ligne directe d'un Tchudy, au service de François Ier ; l'histoire des rapports de la famille de Tchudy avec la cour de France n'est pas sans intérêt.

Les aventures galantes et l'esprit chevaleresque du roi François Ier, occupaient la renommée, qui en avait porté le bruit jusque dans les montagnes de la Suisse, ce qui, pour l'époque, était assez extraordinaire. Un Suisse nommé Tchudy, militaire par état, comme la plupart de ses compatriotes, s'éprit d'un tel enthousiasme pour le roi chevalier au moment où la campagne d'Italie fut décidée, qu'il vint offrir à François Ier *trois cents écus d'or, et un régiment de lansquenets*, qui rejoindrait l'armée française à son entrée en Italie. L'offre fut agréée ; la reine mère, régente du royaume en l'absence du roi, écrivit une belle lettre de remercîmens à Tchudy, et, après la conquête du Milanais, le roi écrivit aussi *à son brave Tchudy*, pour lui témoigner toute sa reconnaissance du puissant secours qu'il avait trouvé dans les lansquenets, qui s'étaient battus en conscience.

Après les fêtes données par François Ier, pour célébrer dignement la victoire, Tchudy exposa à sa Majesté qu'il s'était ruiné par le versement des 300 écus d'or et sa formation du régiment de lansquenets ; et il supplia le roi de France de venir à son secours.

François Ier, qui estimait réellement le dévoûment et la bravoure du bon Suisse, lui octroya pour majorat transmissible à ses successeurs mâles, par ordre de primogéniture, un domaine considérable situé à 4 lieues de Milan, et faisant partie des propriétés du duc détrôné. Tchudy se mit en possession *de son domaine*, se félicitant d'avoir servi un maître si généreux, il trouva que le climat d'Italie valait bien celui de la Suisse, et que de belles plaines rapportent davantage que de tristes montagnes. Tout allait ponr le mieux, mais voilà que les hostilités recommencent : Charles-Quint est vainqueur, François Ier est fait prisonnier ; le duc de Milan rentre dans sa capitale et dans la possession de son domaine ; les lansquenets de Tchudy font des prodiges de valeur, mais ils sont défaits. Quelques-uns regagnent leurs montagnes, et leur malheureux chef, sans argent et sans lansquenets, se rend avec peine à Paris, où il vint se jeter aux pieds de la régente, pour mêler ses larmes à celles de toute la France, et demander quelques secours pour alléger sa malheureuse position.

Les finances étaient dans un état qui suffisait à peine aux besoins les plus urgens, Tchudy fut secouru, mais au jour le jour : on ne put lui rembourser ni les 300 écus d'or qu'il avait prêtés, ni les dépenses qu'il avait faites pour lever ses lansquenets.

Tchudy mourut, laissant pour héritage à ses enfans sa créance sur la cour de France, ou ses droits au domaine situé à 4 lieues de Milan.

Son fils, devenu majeur, réclama auprès du roi de France, rendu à son royaume, ce qui était dû au père Tchudy ; il lui fut répondu que le trésor ne pouvait se libérer, et que la guerre, ayant fait perdre le domaine que la guerre avait donné, il était impossible d'en faire jouir la famille Tchudy. Au roi de France qui régnait alors, succéda un autre roi de France, au Tchudy qui réclamait succéda un autre Tchudy qui réclama, et ainsi de suite à chaque nouveau règne et à chaque nouvelle génération des Tchudy ; chaque mourant avait grand soin de léguer à l'aîné de la famille la créance sur la France, ou ses droits au domaine d'Italie, et cette malheureuse famille mourant de faim se disait pourtant fort riche, mais *in partibus*.

Sous chacun des longs règnes de Louis XIII et de Louis XIV, il y eut deux générations de Tchudy, qui toutes réclamèrent à 30 ans d'intervalle ; ils reçurent la même réponse que sous les règnes précédens : *La France ne peut faire jouir la famille Tchudy du domaine d'Italie, puisqu'elle ne possède pas le Milanais !*

Sous Louis XVI, même réclamation, même réponse.

L'assemblée constituante reçut une pétition sur le même sujet, toujours accompagnée, comme les demandes précédentes, de la copie des titres : l'assemblée passa à l'ordre du jour.

La législative n'eut pas une assez longue durée pour que le Tchudy de l'époque fut prêt à lancer sa demande ; mais il était en mesure lors de la convention, qui, au seul nom de services rendus à un roi, passa outre.

Mais ô bonheur! ô prodige! une armée française entre en Italie, les Piémontais sont battus, les troupes de tous les petits souverains d'Italie, mises en fuite, les nombreux Autrichiens qui s'avancent sont culbutés par des recrues françaises : ah ! que n'étais-tu là, grand Tchudy de François I^er, avec tes lansquenets ; quelle belle occasion de ressaisir ton domaine. Milan est pris, il appartient aux Français, un Tchudy arrive, indique les terres, les maisons, châteaux, etc. qui lui appartiennent et par droit de naissance et par droit de conquête, l'arbre généalogique des Tchudy est dressé devant le général en chef de l'armée française ; le Tchudy présent est bien le descendant en ligne directe du Tchudy qui fut ruiné par François I^er. La république française est au lieu et place du roi de France, comme le Tchudy présent est aux droits du Tchudy du 16^e siècle : il s'agit de régler enfin un vieux compte. Mettez-moi, dit Tchudy, purement et simplement en possession de mon domaine, qui est là à votre porte, et je donne quittance *de toutes choses généralement quelconques*, y compris les intérêts depuis 300 ans.

Le général en chef de l'armée française, instruit qu'une nouvelle armée autrichienne débouchait en Italie, monte à cheval, et laisse bouche béante notre pauvre Suisse ; la république cisalpine fut établie, et le domaine Tchudy encore perdu pour le descendant de 10 générations de lansquenets.

Le Tchudy qui, en 1795, entretenait Bonaparte de ses réclamations, mourut, et laissa un fils avec le seul héritage qu'il eût reçu de ses ancêtres, ses droits au domaine à 4 lieues de Milan ; c'est ce Tchudy qui est mort dernièrement à Paris, dans l'état de détresse le plus complet ; il était petit sous-lieutenant au service de Prusse, comme tous ses aïeux avaient été au service des différens souverains de l'Europe. Son héritage était composé, comme nous l'avons dit, de son arbre généalogique, duquel il résultait clairement que, depuis François I^er, la ligne masculine ne s'était point éteinte dans la famille, et de précieuses lettres signées du roi de France au commencement du 16^e siècle. Il végétait piteusement, lorsqu'il apprend que l'Italie est de nouveau en notre pouvoir, que l'on va en former un royaume, et que l'empereur des Français sera en même temps *roi d'Italie* : bravo, se dit le pauvre Tchudy, cette fois-ci mon affaire est sûre ; on a toujours rejeté la demande en revendication du domaine près de Milan, parce que, disait-on, on ne possédait pas la province, et que la guerre avait perdu ce que la guerre avait gagné ; mais cette fois la conquête triomphe, on possède, l'empereur des Français est en possession de l'Italie, que François I^er n'avait pu conserver malgré les secours de nos lansquenets ; la terre existe aujourd'hui à 4 lieues près de Milan, comme elle existait avant la bataille de Pavie. Je suis le descendant direct de celui à qui cette terre a été donnée en paiement de ses avances : il n'y a aucune bonne raison à m'opposer : le jour de la justice est enfin venu, me voilà riche.

Tchudy, rêvant ainsi la félicité, donne sa démission de sous-lieutenant du roi de Prusse, et se rend à Paris en 1810 ; il adresse, par l'intermédiaire de l'ambassadeur suisse, la demande en revendication de son domaine près de Milan, au gouvernement français, qui refuse, en alléguant que cette demande doit d'abord être adressée au gouvernement du royaume d'Italie. Tchudy fait une collecte chez toutes les personnes de sa connaissance, et obtient ce qui lui est absolument nécessaire pour se rendre à Milan ; le ministre italien refuse encore sa demande, en alléguant que la dette est française, et que c'est au gouvernement français à l'éteindre ; que le domaine réclamé apppartient depuis des siècles à des particuliers, et qu'on ne peut les déposséder.

Tchudy repart pour Paris à pied avec son précieux rouleau de ferblanc contenant ses titres, et y arrive dans un état complet de dénûment ; son ambassadeur le secourt ; un homme d'affaires se charge de la rédaction du mémoire en réclamation. Tchudy n'est pas difficile à contenter : s'il s'agit de déranger quelqu'un, dit-il, en me remettant en possesion du domaine Milanais, qu'on m'en octroye un autre, soit en Westphalie, soit dans les marais Pontins, cela m'est égal, pourvu que j'aie un majorat, ne fût-il qu'en rentes sur l'Etat, si le grand empereur me rend cette justice, et il me la doit, je lui ferai cadeau aussi, comme mon ancêtre à François I^er, d'un régiment de lansquenets.

Ce mémoire, lancé dans tous les ministères, inspirait l'intérêt de la curiosité ; Tchudy, passant ses journées à solliciter, intéressait à la fois par sa bonhomie et par la singularité de ses manières.

Un chef de division du ministère des affaires étrangères fait pour lui un rapport tendant, non pas à la restitution du domaine près de Milan, ou à la cession d'un majorat équivalent ; mais à une pension de 600 fr., et à un secours de 1000 fr. pour mettre le solliciteur en état de se vêtir et de vivre jusqu'au moment où la pension lui serait payée. On était alors à l'époque de la naissance du roi de Rome, époque de gloire pour la France, époque de munificence et de grandeur en tout genre. Le ministre adopta les conclusions du rapport.......... Ce pauvre diable vivait assez tranquillement avec sa pension, et se préparait *à faire un bon mariage*, afin de continuer la ligne des Tchudy mâles, lorsque le traité du 15 novembre 1815 décida que le gouvernement français ne paierait plus de pensions aux étrangers. Tchudy, accablé de ce coup, tomba sérieusement malade ; toutefois les titres de François I^er et son arbre généalogique en main, il espéra que les Bourbons acquitteraient la dette de la France ; il obtint en effet un faible secours sur la liste civile, et se maria ; mais la nature, trahissant ses espérances, ne lui a point donné d'héritier mâle, ce que nous considérons comme fort heureux pour Louis-Philippe et ses successeurs au trône de France.

(*Historique.*) PAUL GUILLOT.

---

*Châteaubriand.* — Il faut des années de repentir pour effacer une faute aux yeux de l'homme : une seule larme suffit à Dieu.

*Madame de Flahault.* — Avenir, avenir, si vague, si incertain, qui n'arrivez jamais, ni comme on le craint, ni comme on le désire, au moins ne me laissez pas sans espérance.

*Victor Hugo.* — L'amitié : c'est être frère et sœur, deux âmes qui se touchent sans se confondre, les deux doigts de la main. — L'amour : c'est être deux et n'être qu'un. — Un homme et un ange ; c'est le ciel.

---

*Le rédacteur-gérant*, A. P. BARBIEUX.
Rue des Trois-Frères, n. 19, à Paris.

Imprimé par W. CLOWES, Duke-Street, pour HENRY-HOOPER, 13, Pall mall East, Londres.
Se vend aussi chez R. GROOMBRIDGE, Panyer-Alley, Paternoster-Row ; et chez les principaux libraires des Trois Royaumes.

# LE CAMÉLÉON,

N. 19. JOURNAL NON POLITIQUE. 18 Octobre 1834.

Prix : 4 sous. PARAISSANT TOUS LES SAMEDIS. Price 2 d.

## BON TON (1).

(Suite et fin.)

En entrant dans l'appartement de son frère, Edouard fut frappé de la magnificence de l'ameublement.

« Je t'attendais avec impatience, dit Henri à Edouard, pour prendre l'air.

— Je suis rentré ce matin un peu fatigué. Nous eûmes hier une fête superbe chez l'ambassadeur d'Angleterre... Je fis un whist des plus intéressans... Notre table était ainsi composée : d'abord, la princesse Kusiloff, cette divine Russe à laquelle, nous autres Français, nous avons décerné la palme de la beauté ; en face, se trouvait le comte de Linarez, grand d'Espagne de première classe ; à l'autre côté de la table était placée l'ambassadrice d'Allemagne, dont j'avais l'honneur d'être le partner. La fortune ne me fut pas favorable ce soir-là, puisque je perdis bien deux cents louis. Mais ce n'est rien de perdre en bonne compagnie ; du moins, c'est là mon opinion. »

Cependant il n'était pas loin de cinq heures, et Edouard, qui dinait régulièrement à cette heure, fut un peu surpris de voir que son frère pensait à la promenade, quand son estomac à lui l'avertissait que c'était le moment de se mettre à table.

Ils descendirent le boulevard jusqu'à la rue Royale, puis ils prirent le chemin des Champs-Elysées. Comme ils entraient dans une des contre-allées de cette promenade, ils furent abordés par un petit vieillard maigre et ridé qui s'appuyait sur le bras d'un laquais.

« Que je suis aise de vous rencontrer! dit le vieillard à Henri, dont il secoua cordialement la main ; j'ai mille excuses à vous faire vraiment. Figurez-vous qu'il me revient maintenant que j'ai oublié de vous envoyer une invitation pour mon bal de ce soir! Vous m'excuserez ; car, nous autres gens du monde, nous avons parfois, comme vous savez, des préoccupations un peu fortes.... Une omission de cette espèce eût été des plus singulières : ne pas inviter un de mes meilleurs amis!

— Vous me faites beaucoup d'honneur, monsieur, assurément, répondit Henri, dont la satisfaction était visible ; mais je suis engagé ce soir : mon frère dîne avec moi.

— N'est-ce que cela? dit le vieillard ; amenez-moi monsieur votre frère ; je serai charmé de faire sa connaissance.

— Je vous remercie en son nom, dit Henri.

— Eh bien! quelles nouvelles? dit le vieillard, qui, n'attendant pas la réponse, ajouta presqu'aussitôt : A propos, savez-vous que j'ai gagné mon pari contre lord Maderdales : il s'est trouvé grandement confus. Hier, nous fûmes aux Italiens ; mais, mon cher d'Herbeville, qu'ils sont loin, vos chanteurs d'aujourd'hui, des virtuoses que j'entendais au théâtre *della Scala*, il y a bien trente..... il y a long-temps. On parle d'un armistice entre les Polonais et les Russes.... On dansera ce soir la galopade.... C'est vraiment charmant la galopade !... A ce soir, mon cher d'Herbeville ; nous serons charmés de vous recevoir, ainsi que monsieur votre frère. » Et en disant ces mots, le petit vieillard quitta les deux jeunes gens.

« C'est là le prince Kusiloff, dit Henri à son frère d'un air triomphant.

— Tu vois, mon cher ami, comme nous sommes bien ensemble ; tu conçois que, sans impolitesse, je ne saurais me dispenser de me rendre à l'invitation qu'il vient de me faire. Tu m'accompagneras, bien entendu.

— Excuse-moi, dit Edouard ; mon air, ma mise ne me permettent pas d'accepter.

— A cela ne tienne ; tu trouveras chez moi tout ce dont tu as besoin. Nous sommes de même taille, comme tu sais.

— D'ailleurs, reprit Edouard, je n'aime pas le grand monde.

— Précisément, dit Henri, je te retrouve toujours avec tes préventions contre la société que je fréquente.

— Je n'en ai aucune ; je crois, au contraire, qu'elle renferme beaucoup d'agrémens, et peut-être trop pour un homme d'affaires comme moi, ajouta Edouard en souriant.

— Eh bien! dit Henri, si je ne puis te décider, nous passerons la soirée ensemble.

— J'admire ta résignation, dit Edouard en souriant ; mais, mon cher ami, nous pouvons passer la soirée ensemble quand il nous plaira, au lieu qu'il ne se présentera pas tous les jours pour moi une occasion d'aller au bal chez un prince russe.

— Ainsi..., dit Henri.

— Ainsi, très-décidément, reprit Edouard, nous irons chez le prince Kusiloff, et je tâcherai de m'y amuser pour te faire plaisir.

— C'est très-aimable à toi, dit Henri. Mais je crois qu'il est temps de rentrer, reprit-il, en regardant à sa montre. Il était six heures. Edouard donna tacitement son approbation à cette remarque qui lui parut des plus opportunes. »

Quand les deux frères se mirent à table, il était près de six heures et demie. L'appétit d'Edouard se manifesta d'une manière si énergique, qu'Henri ne put s'empêcher de dire : « Je vois avec plaisir que tu fais honneur au diner ; c'était peut-être un peu tard pour toi ; mais moi, il m'est impossible de dîner plus tôt. »

Lorsque le dîner fut terminé, les deux jeunes gens s'habillèrent, et partirent vers huit heures pour la soirée du prince Kusiloff.

Comme les deux frères entraient dans les salons du noble étranger, l'orchestre jouait une contredanse ravissante. Les lumières resplendissantes des candélabres et des bougies reflétées par les glaces ; des caisses d'ar-

(1) Ce Conte fait partie de la 2e livraison des *Contes de la Semaine*, qui vient de paraître. Cette livraison contient en outre *le Médecin de campagne* et *le Jeune Libraire*.

bustes odoriférans, serrées l'une contre l'autre, simulant les bocages du printemps; mille femmes charmantes, parées de fleurs, de plumes et de diamans, semblables aux sylphides d'Orient, passant avec une légéreté aérienne à travers deux haies d'hommes en brillans uniformes et en habits de ville chamarrés d'ordres et de rubans artistement disposés: tout cet appareil éblouissant produisit sur Edouard l'effet accoutumé, quand il s'offre à la vue pour la première fois.

Ce ne fut, au reste, qu'une courte surprise des sens. Au bout d'une heure, ce spectacle pompeux qui, au premier coup d'œil, avait séduit l'imagination d'Edouard, lui parut singulièrement monotone. En examinant les diverses figures de cette foule dorée, Edouard vit sur chacune d'elles comme une empreinte uniforme d'ennui mal déguisé. C'est que les plaisirs du monde sont épuisés bien vite, et que le cœur n'y prend jamais part.

« Quel luxe effréné! se dit à lui-même le sensible jeune homme; et cependant quelle misère à deux pas d'ici, peut-être! »

La chaleur de la salle de bal l'obligea à passer dans un appartement où l'on jouait. Il s'assit auprès d'une table d'écarté.

« A qui est cette masse? dit un joueur qui disposait les enjeux avant de donner les cartes.

— A M. d'Herbeville, répondit le joueur de l'autre bout de la table.

— Comptez les masses, je vous prie, monsieur, reprit le premier interlocuteur.

— Elles se composent de 250 louis.

— Les 250 louis en une seule masse vont-ils? s'écria-t-on.

— Un moment, dit quelqu'un, je vais l'aller demander à M. d'Herbeville.

— Oh! mais ce sera long! s'écrièrent à la fois plusieurs joueurs impatiens de ce retard.

— On n'a jamais vu jouer de cette manière.

— Pour moi, dit un beau jeune homme, en se tirant légèrement la pointe d'une moustache blonde, j'ai aperçu d'Herbeville dans la troisième salle de bal, s'entretenant avec la princesse Kusiloff. Ainsi, en toute probabilité, nous ne le verrons pas de la soirée. Il nous faudra improviser un aide-de-camp pour conserver nos communications avec cet admirateur des belles Sarmates. La perspective est délicieuse, reprit le jeune homme, d'un air résigné qui excita l'hilarité des auditeurs.

— M. d'Herbeville, messieurs, m'a répondu : *Certainement*, mais sans me regarder le moins du monde, s'écria, dans ce moment, l'officieux messager de retour. »

A ces paroles, les éclats de rire redoublèrent.

« Il y a évidemment préoccupation de la part de d'Herbeville, dit un joueur.

— Peut-être même fascination, reprit le jeune homme à la moustache blonde.

— Allons, messieurs, s'écria le joueur qui, depuis un quart d'heure, tenait les cartes à la main, sans en avoir pu faire usage, il est temps de décider si cette masse restera ou ne restera pas. »

Il fut décidé à l'unanimité qu'elle resterait engagée.

Le dernier interlocuteur parut alors soulagé d'un grand poids, et un rayon de joie convulsive glissa sur sa figure pâle et décharnée. Il prit dans la poche de son gilet un petit portefeuille chamois, d'où il tira, l'un après l'autre, dix billets de mille francs chaque, qu'il réunit et plaça à sa droite comme un enjeu personnel. La fortune fut encore contraire au côté opposé à d'Herbeville, et l'homme pâle se leva pour céder sa place à un autre joueur.

Dans ce moment, Henri entra dans la salle de jeu: Il aperçut du premier coup d'œil son frère au milieu de la foule.

« Oh! toi ici, dit-il d'un air enjoué; j'espère que tu fais de bonnes affaires?

— Je ne joue pas, dit Edouard.

— Ni moi non plus, reprit Henri.

— Comment! mais voilà cinq cents louis qui sont à toi.

— J'avais oublié.... un seul louis! voilà bien la fortune! Fais-moi le plaisir, Edouard, de me donner ces cinq cents louis. »

Après qu'Edouard lui eut remis cette somme, Henri s'approcha du joueur malheureux qui venait de perdre plus de 60,000 fr. contre le côté continuellement gagnant.

« Je suis charmé de vous rencontrer, colonel, dit Henri, dont la figure rayonnait de joie.

— Il se peut, monsieur, dit le colonel sèchement.

— Il me semble tout à fait étrange, dit le jeune homme à la moustache blonde, qui, après ses plaisanteries sur Henri, s'était aventuré à jouer une forte somme qu'il venait de perdre, de voir les personnes intéressées dans une partie la quitter à l'improviste, pour aller papillonner auprès des dames.

— Est-ce à moi, monsieur, que s'adresse cette observation? dit Henri en regardant fixement le jeune homme.

— Mais à qui donc? s'écria d'une voix altérée le colonel, dont la pâleur effrayante dans ce moment trahissait la plus violente colère.

— Oh! oh! dit Henri légèrement; mais il y a coalition, je crois.

— Pas un mot de plus, monsieur, dit le colonel à voix basse en s'approchant d'Henri; votre conduite a été plus que déplacée ce soir.

— On ne peut pas plus déplacée, reprit le jeune homme à la moustache blonde, en se levant.

— Fort bien! dit Henri, suivez-moi.»

Edouard se leva aussi et monta dans la voiture de son frère avec les deux antagonistes de celui-ci.

Le jour commençait à poindre, lorsque la voiture s'arrêta dans une des allées du bois de Boulogne. Un domestique auquel Henri avait donné des ordres avant de partir, arriva en même temps à cheval, apportant tout ce qui était nécessaire pour un duel.

Sur un ordre d'Edouard, le cocher alla frapper aux portes d'un restaurateur et d'un limonadier, pour les prier de venir servir de témoins.

« Où est George? dit Henri, en n'apercevant plus son cocher. Voici un de mes chevaux qui piaffe; où diable a-t-il pris cette habitude?

— Il est allé chercher deux témoins, dit Edouard.

— Mais c'est vous qui êtes mon témoin!

— Non, répondit Edouard, j'aurai à faire à l'un de ces deux messieurs.

— Comme il vous plaira, Edouard, dit Henri un peu ému. »

Dans ce moment les deux témoins arrivèrent.

Henri alla se placer en face du colonel; Edouard était opposé au jeune homme blond : les quatre adversaires étaient à la distance de dix pas l'un de l'autre.

*Feu!* dirent les témoins, après avoir frappé trois fois dans leurs mains.

D'un côté, le colonel tomba raide mort; de l'autre, Edouard eut la poitrine traversée d'une balle. Henri courut à lui en poussant un cri de douleur.

« Je vous recommande, mon cher ami, mes pauvres ouvriers, dit Edouard d'une voix éteinte.

— Que dites-vous là, mon cher? murmura Henri; puis, s'essuyant les yeux à la dérobée : « Messieurs, reprit-il d'une voix qu'il s'efforçait de rendre assurée, je compte sur votre véracité pour déclarer, en toute occasion, qu'Edouard d'Herbeville est mort en homme de cœur. »

## PRESSENTIMENS.

En fait de pressentimens et de fatalité prédestinée, il faut que je vous raconte une suite de faits dont je ne saurais douter, et dont tous les émigrés français en Autriche pourront vous attester la réalité, l'enchaînement inévitable et le singulier résultat.

Le prince et la princesse de Radziwil avaient recueilli chez eux une de leurs nièces, appelée la comtesse Agnès Lanskoronska, qui se trouvait orpheline, et qu'ils faisaient élever avec leurs enfans dans leur château de Newiemsko en Gallicie. Pour communiquer de la partie du château où logeaient les enfans, avec les grands appartemens habités par le prince et la princesse, il était indispensablement nécessaire de traverser une salle immense qui partageait et coupait le centre du bâtiment dans toute sa profondeur. La comtesse Agnès, âgée pour lors de cinq à six ans, faisait toujours des cris déchirans quand on la faisait passer sous la porte de la grande salle qui s'ouvrait sur le salon de compagnie où se tenaient ses parens. Aussitôt qu'elle fut en âge de parler et de s'expliquer sur cette étrange habitude, elle indiqua, toute tremblante et paralysée de terreur, un grand tableau qui se trouvait sur ladite porte, et qui représentait, dit-on, la sibylle de Cumes. C'est envain qu'on essaya de la familiariser avec cette peinture horrible pour elle, et qui pourtant n'avait rien qui dût effrayer un enfant; elle tombait en convulsion dès qu'elle entrait dans la salle; et comme son oncle ne voulait pas céder à ce qu'il appelait une manie, en faisant mettre au grenier sa belle sibylle de Cumes, qui du reste était un magnifique tableau du Titien, la princesse de Radziwil, qui était plus compatissante, avait fini par ordonner qu'on fît arriver Agnès par l'extérieur du château, soit par la grande cour ou par la terrasse du jardin, mais toujours de manière à parvenir à l'autre extrémité du logis, sans avoir à traverser la grande salle. S'il pleuvait ou s'il tombait de la neige, on la portait en chaise, et c'est ainsi qu'elle arrivait dans l'appartement de sa tante, et qu'elle en est sortie régulièrement deux ou trois fois par jour pendant douze ou treize ans. Tous les amis de la famille et tous les hôtes du château de Newiemsko ont été les témoins de ce que je vous rapporte ici.

Cette jeune personne était devenue de la figure la plus ravissante : elle était grande, élancée : elle avait les cheveux et les sourcils d'un noir de jais, avec les yeux d'un bleu sombre et doux. Elle était d'une telle blancheur, qu'on aurait dit un marbre de Carare, et l'on n'avait jamais vu un cou avec des épaules et des bras si parfaitement admirables. Le surplus se trouvait encore dans les futurs contingens; mais, à tout prendre, c'était bien la plus charmante et la plus aimable jeune fille que l'on puisse imaginer.

Voici la fin de son histoire, ainsi que je la tiens du prince d'Hohenlohe :

Il se trouvait au château de Newiemsko, pendant les fêtes de Noël, une réunion de cinquante à soixante magnats et dames du voisinage, y compris les demoiselles et les jeunes seigneurs que leurs parens avaient amenés avec eux, suivant l'usage du pays : et tous ces jeunes gens voulurent se livrer, après l'office du soir, à une espèce de divertissement qui est originaire de France, où il est passé de mode, et qu'on appelle en Gallicie *la Course du roi*. Il est question d'aller s'établir dans la grande salle du château : et pour la première fois de sa vie, la comtesse Agnès n'en montre pas de frayeur. Son oncle observe tout bas qu'elle est devenue bien raisonnable, et la princesse ajoute que sa résolution provient sûrement de ce qu'elle va se marier dans trois jours, et qu'elle aura craint de mécontenter son oncle en refusant d'entrer dans la grande salle où le bal de sa noce devait naturellement avoir lieu. Enfin, la bonne et douce Agnès se décide à triompher de sa répugnance : on a soin de la faire passer la première (parce qu'elle était fiancée avec un prince Wisnowiski, qui est un Jagellon). Mais quand elle arrive au seuil de la porte, le cœur lui faillit; elle n'ose entrer; son oncle la sermonne; ses cousins et son fiancé se moquent d'elle; elle s'accroche aux battans de la porte, on la pousse en avant, on referme les battans sur elle afin de l'empêcher de sortir; ensuite on l'entend gémir et supplier de rouvrir la porte, en disant qu'elle est en danger de mort, qu'elle va mourir, et qu'elle en est certaine. Ensuite on entendit une espèce de bruit formidable; après quoi l'on n'entendit plus rien!....

Par suite de l'ébranlement qu'on venait de causer à la boiserie de cette porte, le maudit tableau s'était détaché de l'imposte avec son parquet et son cadre massif; un des fleurons de la couronne des armes de Radziwil, qui était en fer doré, lui était entré dans la tête, et la malheureuse était tombée raide morte.

(*Souvenirs de la* marquise DE CRÉQUY.)

## ORIGINE DES SERVIETTES.

Les Celtes essuyaient leurs doigts avec les bottes de foin qui leur servaient de siéges. Les Spartiates mettaient à table, à côté de chaque convive, un morceau de mie de pain pour essuyer leurs mains. En France, les premières serviettes ont été faites à Reims, et offertes par cette ville à Charles VII, lorsqu'il y alla se faire sacrer. Elles ne devinrent communes que sous Charles Quint. Montesquieu assure que ce n'est que de son temps que les serviettes devinrent d'un usage fréquent chez les particuliers. Les serviettes, dit Winckelmann, n'étaient pas connues à Rome; elles n'y furent introduites que très-tard, et encore était-il d'usage que chacun apportât son linge. « Personne, dit » Martial, n'avait apporté de serviette, de peur qu'on » ne la lui volât; que fit Hermogène? il emporta la » nappe. » Avant que Reims ne fabriquât des serviettes de toile, on se servait, pour s'essuyer les mains, d'espèces de serviettes de laine, si l'on peut donner ce nom à des morceaux de tissus grossiers.

Les voyageurs qui ont parcouru le pays des Samoyèdes dans le siècle dernier, ont remarqué que l'usage du linge et des serviettes leur est inconnu, ainsi que celui des mouchoirs. Pour y suppléer, ils ne manquent jamais de se pourvoir de râclures de bouleau fort déliées; et lorsqu'ils mangent ou qu'ils suent, cette râclure leur sert à s'essuyer, comme dit Bruin, par une petite espèce de propreté.

## HISTOIRE DE FRANCE.

(Cinquième leçon.)

### CLOVIS Ier, SURNOMMÉ LE GRAND,

PREMIER ROI CHRÉTIEN, CINQUIÈME ROI.

Clovis était dans sa seizième année lorsqu'il succéda à Childéric Ier, son père. Il était d'une haute taille et très-bien fait. Sa jeunesse et la tranquillité dont l'état jouissait encore, firent passer sans événemens remarquables les quatre premières années de son règne; mais en voyant une partie de son royaume encore soumise à Siagrius, fils de Gillon, il résolut de la reconquérir.

Clovis marche contre Siagrius, lui livre bataille près de Soissons, et défait entièrement l'armée romaine. Siagrius se réfugie chez Alaric, qui, à la demande de Clovis, le lui renvoie. Clovis oblige Siagrius de lui remettre toutes les places dont il était encore le maître : Soissons, Reims, Provins, Sens, Auxerre, et plusieurs autres; ensuite il lui fait trancher la tête vers l'an 486: il se rendit par-là maître de tout le pays qui reconnaissait l'autorité de l'empire.

Cette expédition semble fixer le terme de la domination des Romains dans les Gaules.

Soissons est choisi par ce prince pour sa résidence.

Le roi de Thuringe, qui avait accusé Childéric d'avoir enlevé sa femme, cherchait depuis long-temps à se venger de cet affront. Voyant Clovis occupé avec ses troupes loin du Rhin, il entre dans les terres des Francs et les ravage. On demande la paix; il l'accorde, en exigeant des otages; et dès qu'ils sont entre ses mains, il les fait massacrer. Clovis, furieux, part avec son armée, passe le Rhin; Bazin s'enfuit. Clovis soumet la Thuringe, et la réunit à ses autres possessions au-delà du Rhin.

En 493, Clovis fait demander en mariage Clotilde, fille de Chilpéric, roi des Bourguignons, et nièce de Gondebaud, meurtrier de Chilpéric, dont il occupait le trône. Gondebaud n'osa pas la lui refuser. La cérémonie de son mariage se fit à Soissons avec pompe. L'esprit, la beauté et la piété de Clotilde eurent une influence considérable sur la politique des Francs. Cette illustre alliance amena la conversion de Clovis, lorsqu'il faisait la guerre aux Bajoariens, peuples d'Allemagne. Se voyant réduit à la moitié de ses troupes, il s'écria, après avoir vainement invoqué Jupiter et Mars :

*C'est donc à toi que je m'adresse, dieu de Clotilde; fais-moi vaincre, et je te reconnaîtrai pour mon Dieu.*

Tout-à-coup la fortune changea, et Clovis, après des prodiges de valeur, demeura maître du champ de bataille.

Clotilde était chrétienne, et désirait ardemment la conversion de Clovis. Au retour de cette grande victoire, elle le pressa de tenir sa parole. Saint Vaast fut chargé de l'instruire; saint Remi le baptisa avec grand appareil, dans l'église de Reims, le jour de Noël, l'an 494. Albollède et Santhilde, sœurs de Clovis, et plus de trois mille Français descendirent après lui dans la piscine sacrée; et cette troupe, régénérée avec son chef, ainsi que ledit Mézeray, porta la robe blanche huit jours, suivant la cérémonie pratiquée alors dans l'Eglise.

Clovis, après sa conversion donna de grandes possessions aux églises, et en bâtit plusieurs : Saint-Pierre et Saint-Paul à Paris; depuis, Sainte-Geneviève, Saint-Hilaire de Poitiers, et celle de Saint-Martin de Tours, alors la plus célèbre des Gaules.

La religion ne put cependant adoucir les horribles projets de ses vues ambitieuses : le cœur de Clovis était d'une trempe si barbare, que trop souvent il montra une férocité indomptable. Clovis n'abandonna jamais la coutume atroce de se faire justice lui-même par la force, et d'associer toute sa famille à sa vengeance : coutume passée de la Germanie dans les Gaules, et qui s'y conserva pendant plus de six cents ans, malgré les remontrances des évêques.

Clovis fend d'un coup de hache la tête à un soldat qui avait rompu un vase sacré; il dépouille Chararic de ses états : il engage Clodéric à tuer son père, ordonne ensuite le massacre du fils, et se fait déférer leurs couronnes : il tue Alaric de sa main, Sigebert, roi de Cologne, Ragnacaire, Rigniomer, et Chararic, tous souverains de son sang. Si tant de crimes pour accroître sa puissance déshonorent sa mémoire, ils font connaître aussi que sa conversion fut moins l'effet de la grâce qu'un coup d'état commandé par une politique dont usent tous les conquérans.

Clovis mourut à Paris le 26 novembre de l'an 511 : il vécut quarante-cinq ans, et en régna trente. Il fut inhumé dans l'église de St-Pierre et Saint-Paul, qu'il avait bâtie. Sainte Geneviève y avait été enterrée la même année.

Clovis laissa quatre fils : Thierry, Clodomir, Childebert, Clotaire, et une fille nommée Clote, qui, seize ans après, épousa Amalaric, roi des Visigoths, en Espagne.

---

## TROIS JOURS D'ILLUSION.

Nous sommes tous plus ou moins les esclaves du préjugé et de nos premières habitudes; et, trop souvent, il suffira d'une ancienne manie qui se réveillera pour renverser nos déterminations les plus sages et les plus réfléchies. Mon ami Herbert est un exemple frappant de ce que j'avance. Quoiqu'il soit réellement aimable et spirituel, et qu'il ait tout le désir possible d'échapper à la triste condition de célibataire, ainsi que tous les avantages nécessaires pour le faire réussir dans ce louable dessein, il est arrivé à l'âge de trente-cinq ans sans paraître plus près de son but que le premier jour; car si Herbert se fit remarquer dès son entrée dans le monde par son exaltation pour le beau sexe, il joignit à cette passion celle non moins violente de la musique, de la peinture et des autres arts à la mode. C'est au point qu'il s'imagine ne pouvoir être heureux avec une femme, quels que soient d'ailleurs ses qualités et ses charmes, à moins qu'elle ne possède dans la perfection tous ou au moins la plupart des arts d'agrément.

Ce caprice de mon ami est arrivé à un degré si ridicule, que, toutes les fois qu'il vient d'être présenté à quelque beauté à la mode, il ne manque jamais de reproduire, avec une mortelle persévérance, une kyrielle de questions dont je citerai quelques-unes :

« Chante-t-elle et joue-t-elle bien du piano ou de la harpe? A-t-elle eu pour maître Crivelli, Moschelès ou Bochsa? Sait-elle peindre à l'huile ou à l'aquarelle? A-t-elle étudié d'après Fielding? Peut-elle parler avec facilité le français, l'italien et l'allemand, etc., etc.? » Enfin ce système s'était tellement emparé de l'esprit d'Herbert et l'avait rendu si insupportable, qu'en dé-

pit de son désir bien connu de se marier, il arriva au moment où il n'obtint plus des femmes de sa connaissance que le plus froid accueil.

A la fin du printemps de 1828, Herbert était tout-à-fait chagrin et désappointé. Le peu d'encouragement que lui donnaient les demoiselles à marier de Londres, joint à deux ou trois refus désagréables, avaient considérablement diminué ses espérances et refroidi son ardeur.

L'ennui et le degoût qui l'accablaient le déterminèrent à se rendre aux eaux d'Ems en Allemagne. Là, le mouvement et la gaîté qui règnent à la table d'hôte de l'hôtel de Russie contribuèrent à le réconcilier avec le beau sexe, et furent cause qu'il reprit ses projets de mariage avec plus d'ardeur que jamais. Mais le goût de mon ami était bien trop délicat pour pouvoir se plaire à une table d'hôte du continent.

Une jeune et jolie Badoise l'épouvanta par son goût, cependant tout-à-fait national, pour le rôti aux pruneaux, tandis qu'une intéressante Alsacienne aux yeux noirs le mit hors de lui par la préférence, au reste très-hygiénique, qu'elle accordait aux huîtres, sur ses propos galans et ses attentions.

Par un heureux accident, Herbert rencontra le baron de T....., qu'il avait connu autrefois en Angleterre et sur le continent. Celui-ci était lié intimement avec plusieurs des premières familles du duché de Nassau. Dans le cours de la conversation, le baron cita une veuve, madame de Steinbron, qui demeurait dans le voisinage d'Ems, et vanta sa jeunesse, son esprit et sa beauté. Ses parens l'avaient mariée de bonne heure à un homme d'un âge avancé, qui mourut peu de temps après en lui laissant une fortune considérable. La manière dont le baron s'exprima sur le compte de cette dame toucha tellement Herbert, qu'il ne voulut pas le quitter sans avoir obtenu de lui la promesse d'être présenté à l'aimable veuve dès le lendemain.

En conséquence, dans la matinée du jour suivant, le baron et Herbert partirent pour le château de Steinbron. La belle châtelaine y était, et reçut parfaitement le baron, qui lui présenta son ami dans les termes les plus flatteurs.

Quelque habitué que fût Herbert à voir des femmes charmantes, et quelque difficile qu'il fût, il n'avait jamais éprouvé jusque-là une admiration aussi subite, et ne s'était jamais senti si peu en train de critiquer. Tout chez Mme de Steinbron respirait la jeunesse et la beauté. Ses cheveux châtains accompagnaient parfaitement une figure ovale et de la plus éclatante blancheur, et l'esprit et le sentiment se peignaient dans ses beaux yeux noirs, tandis que sa taille souple et élégante semblait ne laisser rien à désirer au poète ni au sculpteur. Ajoutons qu'il y avait, dans sa manière de recevoir, quelque chose de particulier et d'imprévu qui peut-être par cela même, contribua à produire une profonde impression sur Herbert. Mme de Steinbron était étendue sur un charmant lit de repos, dont les rideaux étaient relevés, et qui était entouré de tous ces jolis meubles produits du luxe et de la richesse. Elle ne s'était levée qu'à demi à l'approche des deux amis, et elle avait aussitôt repris sa première pose, qu'elle garda pendant tout le temps que dura la visite. Une conversation animée s'engagea : on parla tour à tour de l'histoire, de la littérature et des différentes villes de l'Allemagne. L'aimable veuve montra tant de savoir et de jugement, dépourvus de toute espèce d'affectation, qu'Herbert fut réellement surpris qu'une femme aussi jeune pût avoir déjà acquis une instruction d'autant plus remarquable qu'elle était exempte de pédantisme. Mme de Steinbron avait été élevée en partie en France, et avait beaucoup voyagé en Italie : les langues de ces deux pays lui étaient donc parfaitement familières. Herbert était dans l'enchantement, à tel point, qu'il avait presque oublié ses anciennes idées et ses préjugés, relativement à la nécessité, pour une femme, de posséder tous les talens. Une simple remarque sur la beauté des environs de Nassau, fit qu'on parla de peinture et de dessin, et Mme de Steinbron avoua son ignorance complète de ces arts ; cependant l'imagination d'Herbert était tellement montée, que cet aveu ne produisit que peu d'impression sur lui. Quelque longue que fût cette première visite, mon ami ne voulut quitter le château qu'après avoir obtenu de la dame la permission d'y revenir ; il sortit enfin à regret, avec le baron, amoureux aux trois quarts, sinon tout-à-fait. Pendant le reste du jour, il persécuta le pauvre baron des témoignages de son admiration ardente et passionnée pour la délicieuse Joséphine de Steinbron et par les innombrables questions dont il l'accabla à son égard, questions que le baron ne put ou ne voulut pas satisfaire.

Le temps qui s'écoula jusqu'au lendemain, parut long à mon enthousiaste ami. Enfin, aussitôt que l'heure lui sembla convenable, il se hâta de se rendre au château, et, cette fois, sans prier le baron de l'y accompagner. Il fut admis, à sa grande joie, et trouva Mme de Steinbron seule, dans le même salon que la première fois, étendue sur son lit de repos, à peu près dans la même pose que la veille. Elle le reçut sans façon : ses manières aisées et élégantes avaient tant de charme, et sa conversation fut si séduisante, qu'en moins d'une heure, il sembla à Herbert qu'il la connaissait déjà depuis des années. On passa de nouveau en revue tous les sujets capables d'intéresser un esprit délicat et cultivé ; et si Herbert avait été enchanté d'abord, cette fois il fut dans un véritable ravissement. Un petit incident, un seul cependant, vint un peu troubler la béatitude où il se trouvait : la conversation s'étant engagée sur l'état des arts en Europe, la manie invétérée d'Herbert le poussa à parler de musique. Il ne se doutait seulement pas que Mme de Steinbron ne fût une virtuose ; et commme il avait un tact singulier pour passer des généralités aux individualités, toutes les fois qu'il s'agissait de quelqu'une de ses idées favorites, il s'adressa en ces termes à la belle veuve :

*Herbert.* Quels grands compositeurs l'Allemagne a produits ! Haydn, Mozart et Winter.

*Mme de Steinbron.* Leur réputation est certainement bien méritée.

*Herbert.* Je suis ravi que vous sachiez apprécier leur mérite. Y a-t-il rien de divin comme la *Clemenza di Tito* et *Il Ratto di Proserpina ?* Vous chantez, j'en suis sûr, le charmant duo *Del prendi un dolce amplesso ?*

*Mme de Steinbron.* Je crois l'avoir entendu ; mais réellement je ne m'en souviens pas.

*Herbert.* Vous ne vous en souvenez pas ! Mais il est impossible que vous ayez oublié le duo *Ah ! Perdonna !* Veuillez m'excuser, mais je suis certain que vous chantez ce morceau dans la perfection.

*Mme de Steinbron* (riant). Modérez, je vous prie, votre espoir et votre enthousiasme, et daignez m'accorder un généreux pardon, lorsque je vous aurai assuré que je ne sais pas une seule note de musique, et que je ne puis ni chanter ni jouer de quelqu'instrument que ce soit.

Je dois convenir que cet aveu jeta mon ami dans un silence assez long, et refroidit visiblement ses trans-

ports; il lui fallut tout son courage et une suite de sourires les plus enchanteurs de la jolie veuve, pour le rétablir dans son premier état de quiétude et de bonheur. Cependant, quand l'heure de se retirer arriva, Herbert était complétement amoureux; et, quoique je ne puisse pas assurer positivement dans quel état se trouvait le cœur de la dame, il est certain cependant qu'Herbert, enhardi par la manière dont il avait été reçu, se permit, après une visite fort longue, de serrer doucement sa blanche main et de demander la permission de revenir le lendemain; il est certain aussi que cette requête lui fut octroyée en rougissant, et avec l'accompagnement d'un soupir.

Ce serait en vain que nous chercherions à décrire ce qu'éprouva Herbert pendant la nuit qui suivit ce jour; il était presque dans le délire : il venait enfin de trouver celle qu'il cherchait depuis près de quinze ans, celle sur laquelle reposaient toutes ses espérances de bonheur. Le matin du troisième jour arriva enfin, et Herbert, dont le cœur battait avec une tendre impatience, vola au château de la belle Allemande. Il eut soin de cacher ses intentions au baron, car il était déterminé à faire, sans plus de cérémonie ni de délai, une proposition en forme à madame de Steinbron.

L'air était lourd. En entrant dans le salon qu'il connaissait si bien, il trouva la charmante femme, comme de coutume, sur son lit de repos, la tête appuyée sur ses deux mains, et ses bras étendus sur l'un des coussins. Sa figure portait l'empreinte de la réflexion et de la langueur; mais le sentiment se peignait dans ses yeux. Ses beaux bras et ses jolies mains, dont la blancheur et les contours eussent pu servir de modèles à Canova, frappèrent Herbert d'admiration. Il était évident que Mme de Steinbron venait de se livrer à de profondes et sérieuses méditations; ses manières, quoiqu'aimables, avaient quelque chose de chagrin et d'embarrassé. Il s'écoula un peu de temps avant que la conversation pût reprendre sa vivacité habituelle; car Herbert s'exprimait confusément et avec hésitation. Enfin, Mme de Steinbron ayant témoigné le désir qu'elle éprouvait de voyager en Angleterre, Herbert bénit intérieurement son heureuse étoile qui lui offrait une occasion si favorable à son projet; et, après avoir beaucoup parlé de la société et des plaisirs de la Grande-Bretagne, il allait répondre à une question de la dame, lorsque le son d'une clarinette qui jouait un air de danse national bien connu, se fit entendre et attira son astention. C'était un vendredi; et, soit qu'il fût inspiré par son mauvais génie, si ce n'est pas plutôt par la vue d'un très-joli pied qui sortait de dessous la robe de Mme de Steinbron, toujours est-il qu'Herbert s'écria tout-à-coup : « Que cet air est dansant! et y a-t-il rien de plus délicieux que de voir valser une jolie femme! Je suis sûr que vous êtes folle de la danse ! »

Mme de Steinbron baissa ses beaux yeux, devint pâle comme un marbre et répondit avec émotion et en laissant tomber une larme : « Je l'ai beaucoup aimée; mais aujourd'hui je suis vraiment bien malheureuse ! »

A ces mots, Herbert se rapprocha du lit de l'air le plus tendre, et se prépara à recevoir quelqu'aveu intéressant, ou à entendre l'histoire de quelque chagrin passé. Quel bonheur d'être choisi pour une telle marque de confiance! La délicieuse veuve lui paraissait plus séduisante que jamais. Ecoutez, mon ami, continua Mme de Steinbron, j'ai bien souffert : j'eus le malheur de verser, il y a trois ans; ma jambe droite fut horriblement mutilée : on fut obligé de l'amputer! Et à sa place, aujourd'hui, je n'ai plus.....

— Vous n'avez.....

— Qu'une jambe de liége!

Si la foudre fut tombée subitement sur Herbert, il n'eût pas été plus complétement atterré qu'il ne le fût en entendant ces paroles. Elles furent suivies d'un silence complet qui dura quelques minutes; enfin, il s'élança de son siége, sachant à peine ce qu'il faisait, et sortit en courant, et en répétant avec effroi : « Une jambe de liége! » Il regagna le plus promptement possible son hôtel. Au bout d'une demi-heure, son mémoire était payé, ses malles étaient faites, et, étendu dans sa calèche de voyage, il se dirigeait vers l'Angleterre, en maudissant intérieurement le baron de T... et son malheureux sort.

Par B. Bernal, député.
(*Quotidienne.*)



## LE PLONGEUR.

Chevalier ou écuyer, qui osera plonger dans ce gouffre? J'y jette une coupe d'or; déjà le noir abîme l'a engloutie : celui qui pourra la rapporter, la gardera, je la lui donne.

Ainsi parla le roi, et du haut d'un rocher à pic suspendu sur la haute mer, il avait déjà jeté la coupe dans les ondes mugissantes de Carybde. Qui donc aura, je le répète, assez de cœur pour sonder l'abîme?

Les chevaliers et les écuyers qui l'entourent ont entendu ses paroles; mais ils se taisent. Ils regardent les flots indomptables : aucun ne veut gagner la coupe, et le roi répète pour la troisième fois : N'y a-t-il personne qui ose plonger dans l'abîme?

Tous demeuraient muets comme auparavant. Un jeune page, d'un air doux et résolu, sort du milieu de ses timides compagnons; il ôte sa ceinture, il jette son manteau. Tous les spectateurs, hommes et femmes, regardent avec admiration le brave jeune homme.

Et comme il s'avance au bord du roche, et qu'il regarde l'abîme, les flots qui s'y étaient engouffrés sont revomis avec fracas par Carybde; ils s'élancent, ils mugissent, et grondent comme le tonnerre.

Et l'onde bouillonne, se gonfle, se brise, et retentit comme si elle était travaillée par le feu. Une poussière d'écume est lancée jusqu'aux nues; sans cesse la vague succède à la vague, sans que le gouffre se vide ou s'épuise, comme si la mer enfantait une mer nouvelle.

Enfin la fougue des flots impétueux s'apaise; et, à travers la blanche écume, la caverne montre son ouverture béante et sombre, comme si l'abîme sans fond eût pénétré jusqu'aux enfers. On voit le flot bouillonnant s'agiter avec violence, et se retirer en tourbillon dans le gouffre.

A l'instant même, avant que le flot remonte, le jeune homme se recommande à Dieu, et.... un cri d'épouvante retentit au loin. Déjà le tourbillon l'a entraîné : la gueule du monstre se referme mystérieusement sur l'audacieux plongeur : on ne le voit plus.

Et tout devient tranquille à la surface de l'abîme; seulement un sourd mugissement se fait entendre au fond des eaux. De bouche en bouche on répète d'une voix émue : Adieu, jeune homme au noble cœur; et le bruit devient de plus sourd en plus sourd, et chaque instant d'attente accroît l'angoisse et la terreur.

Maintenant tu y jetterais ta couronne, et tu dirais;

Celui qui rapportera cette couronne pourra la garder et devenir roi, je ne me laisserais pas séduire par cette précieuse récompense. Ce que le gouffre rugissant cache dans ses profondeurs, nul ne sera jamais assez heureux pour le révéler dans le séjour des vivans.

Combien de navires, saisis par le tourbillon, se sont abîmés sous les flots! et, prompte à tout dévorer, l'onde n'a rejeté que les débris des mâts et des carênes. Et le bruit de la vague devient de plus en plus retentissant, et il semble se rapprocher de plus en plus.

Et l'onde bouillonne, le gouffre se brise, et retentit comme si elle était travaillée par le feu. Une poussière d'écume est lancée jusqu'aux nues; sans cesse la vague succède à la vague : les flots s'élancent de la grotte sombre; ils mugissent et grondent comme le tonnerre.

Mais voilà que du sein des eaux livides on voit s'élever des bras nus, et de blanches épaules éclatantes comme la couleur du cygne. Qui donc lutte avec tant de force et de persévérance? c'est le page; il tient de sa main gauche la coupe, qu'il élève en faisant des signes de joie.

Et sa poitrine haletante respire l'air à longs traits, et il salue la lumière du ciel. De l'un à l'autre courent ces paroles d'allégresse : Il est vivant! le voilà! l'abîme ne l'a point englouti. Le brave est sorti vivant du tombeau; il a triomphé du gouffre et de ses tourbillons.

Il s'avance : la foule joyeuse l'entoure. Il tombe aux pieds du roi, et, à genoux, il lui présente la coupe. Le roi fait signe à son aimable fille; elle remplit jusqu'aux bords la coupe d'un vin généreux, et le jeune homme s'adresse au roi en ces mots :

« Vive le roi! Quel bonheur de respirer à la clarté du jour! Que tout est terrible là bas! Ah! que l'homme n'essaie pas de tenter les dieux! Que jamais, non jamais, il ne songe à connaître ce que la sagesse des immortels enveloppe de ténèbres et d'effroi!

» Avec la rapidité de l'éclair, je fus entraîné jusqu'au fond : là un courant impétueux et terrible, s'élançant du roc entr'ouvert, est venu fondre sur moi, et la double force de deux torrens furieux m'a saisi, m'a fait pirouetter comme le bois mobile qui tourne sous le fouet d'un enfant : je ne pouvais résister.

» Alors Dieu, que j'invoquai dans ce péril affreux et pressant, me montra une pointe de rocher qui s'élevait du fond de la mer : je le saisis d'un bras convulsif, et j'échappai à la mort. Et la coupe était là suspendue sur des branches de corail, qui l'avaient retenue au-dessus de l'abîme.

» Car à une immense profondeur, ma vue plongeait à travers une sorte d'obscurité rougeâtre; et, quoique mon oreille ne pût rien entendre dans l'éternel silence de l'abîme, mon œil distinguait avec effroi des salamandres, des reptiles et des dragons qui s'agitaient dans cet horrible soupirail des enfers.

» Là fourmillaient et s'agitaient pêle-mêle d'horribles groupes, des amas dégoûtans de raies épineuses, de chiens marins, de terribles et monstrueux esturgeons; et l'effroyable requin, cette hyène des mers, m'épouvantait en me montrant ses dents menaçantes.

» Et j'étais là suspendu, et j'avais le triste sentiment du péril que je courais, éloigné de tout secours humain, le seul être sensible au milieu de ces objets difformes, abandonné dans une épouvantable solitude, à une profondeur où ne pouvait pénétrer la voix de mes semblables, au milieu des monstrueux habitans de ce lugubre désert.

» Je frissonnai lorsque je les vis s'approcher par milliers, s'élancer tout à coup pour me dévorer. Tremblant, hors de moi, je quittai la branche de corail à laquelle je m'étais cramponné. Soudain le tourbillon en furie m'entraîna dans sa course rapide. Ce fut mon salut : il me ramena au-dessus de l'abîme. »

Le roi montra un instant de surprise : « La coupe est à toi, lui dit-il, et je te destine aussi cet anneau orné d'un diamant précieux, si tu essaies encore une fois de m'aller chercher des nouvelles de ce qui se passe là bas dans les profondeurs de la mer. »

Sa fille l'écoutait avec une tendre émotion, et d'une bouche caressante, elle le supplia en ces termes : « Cessez, mon père, ce jeu cruel : il a fait pour vous obéir ce que personne n'aurait osé. Si vous ne pouvez commander aux désirs de votre curiosité, que les chevaliers surpassent la hardiesse du jeune page. »

Le roi saisit brusquement la coupe, et la rejette dans le gouffre : « Si tu la rapportes encore une fois, je te tiens pour le plus brave des chevaliers, et tu pourras, heureux époux, embrasser celle qui vient de te montrer, dans sa tendre prière, un si tendre intérêt. »

A ces mots, une force surnaturelle maîtrise le cœur du jeune page : ses yeux étincellent d'audace; il voit la jeune beauté rougir, pâlir et tomber évanouie; il veut conquérir une si précieuse récompense : il se précipite, au risque de la vie.

On entend le mugissement de la vague qui s'enfonce; on la voit reparaître; elle est annoncée par un bruit de tonnerre. On se penche sur le gouffre; on y plonge un regard inquiet. L'onde remonte, remonte encore; elle rugit encore dans l'abîme; mais le jeune plongeur.... elle ne le ramène plus..... SCHILLER.

(*Traduction de* M. de Barante.)

Schiller, un des plus célèbres poètes de l'Allemagne, est mort au commencement de ce siècle. Ses principaux ouvrages sont : *L'Histoire de la guerre de trente ans*, et une foule de drames, dont les plus remarquables sont : *Jeanne d'Arc*, *Marie Stuart*, *les Brigands*, *Fiesque*, *don Carlos*, etc., etc., etc.

---

## TRIBUNAUX.

*Est-ce un cheval? Est-ce un cochon?* (Résol. *C'est un âne.*)

Cette question semble, au premier aspect, tomber sous la juridiction de l'Académie des sciences, section de zoologie. Ici, toutefois, c'est une question purement judiciaire, ainsi qu'on va le voir.

Le sieur Thomas, laboureur à Grivy, était assigné pour s'ouïr condamner au paiement de la somme de 7 francs. C'était à la requête du ferblantier Sanson, pour prix de deux girouettes.

Sept francs! c'est peu pour une marchandise qui se vend si cher au temps où nous vivons. Cependant le laboureur refusait de payer les sept francs demandés.

Quel pouvait être son motif? L'instrument était donc mal confectionné et peu solide; ou bien peut-être, criant sur son pivot, il écorchait les oreilles de l'honnête cultivateur et de sa respectable famille?

L'auditoire se serait long-temps épuisé en vaines conjectures, si le dédaigneux Thomas n'avait pris soin d'expliquer lui-même au tribunal le véritable motif de son refus. Voici en substance son explication, telle qu'il parvint à la donner, à l'aide d'un joli souffleur du sexe féminin, placé derrière lui. Suspendue à l'o-

reille paternelle, et habile à placer son mot, c'est la fille du cultivateur Thomas qui est venue tout exprès pour assister son père de sa pétulante loquacité, et jeter dans la balance l'argument de deux beaux yeux.

M. le juge-de-paix suppléant. — Pourquoi, sieur Thomas, ne voulez-vous pas recevoir et payer les deux girouettes que vous avez commandées au demandeur?

Le père Thomas. — Avec votre permission, monsieur le juge, je prendrai la chose d'un peu plus loin: vous saurez donc que j'ai fait bâtir, cette année, une grange...

La jeune fille. — Une grange superbe! une grange magnifique!

Le père. — Et qui doit me faire beaucoup d'honneur dans la commune.

La jeune fille. — Un *biau* bâtiment que tout un chacun vient admirer.

M. le juge-de-paix suppléant. — Eh bien! après.

Le père. — J'ai voulu placer sur le toit de ma grange deux girouettes, tant pour l'agrément de l'objet en lui-même, que pour connaître insensiblement d'ousque souffle le vent.

M. le juge-de-paix suppléant. — En un mot, vous avez commandé les girouettes au sieur Sanson?

Le père Thomas. — Comme vous dites; mais v'là-t-y pas que ces objets qui devaient représenter queuq' chose..., comme qui dirait un laboureur à la queue de la charrue..,

M. le juge-de-paix suppléant. — Eh bien?

Le père Thomas. — Ils ne représentent rien du tout.

M. le juge-de-paix suppléant. — Comment?

La jeune fille, souriant. — Croiriez-vous, Monsieur, qu'au lieu d'un cheval pour tirer la charrue, l'ouvrier y a mis (sauf votre respect).. un âne?

Le père Thomas. — Un âne! Ah ben! C'est plutôt un cochon; l'animal baisse la tête, tout comme s'il cherchait aux maquoises (truffes du pays). Imaginez-vous donc le bel effet que ça fait, un cochon à la charrue!

Le ferblantier, vivement. — Un âne! un cochon! c'est un cheval, et un véritable. Quoi! l'animal est parlant.

Thomas père. — Ah! ouiche! un biau cheval! Est-y anglais ou normand votre cheval? y n'a pas seulement de bride.

La fille. — Il n'a pas de collier.

Le père. — Labourez donc, s'il vous plaît, avec un cheval qui n'a ni collier ni bride.

Ici M. le juge-de-paix suppléant crut devoir interrompre les plaidoiries. L'auditoire impatient s'attendait à voir ordonner une expertise qui soumettrait le cas aux graves méditations de M. Geoffroy-St-Hilaire, ou tout au moins du vétérinaire de l'endroit. La cause fut remise à huitaine.

Cette mesure eut sans doute l'effet qu'en attendait le magistrat conciliateur; car à l'audience du 23 août l'affaire était arrangée. Si l'on en croit le bruit public, l'habile ferblantier aurait fait quelques heureuses corrections à l'animal inconnu sorti de ses ateliers; et il aurait fini par produire, non plus un porc ni un âne, ni même tout-à-fait un cheval, mais une espèce de mulet, dont le père Thomas s'est contenté.

---

## FAITS CURIEUX.

Une observation curieuse vient d'être faite par M. le docteur Brofferio: il s'agit d'un effet extraordinaire produit par la musique sur une femme âgée de 28 ans, née et élevée dans un petit village du Piémont, mariée depuis sept ans, n'ayant jamais eu d'enfans, d'un teint fleuri, d'une constitution robuste, et qui, en octobre dernier, fut au bal de la fête locale de son village. L'orchestre était choisi et bruyant; c'était la première fois de sa vie qu'elle l'entendait. Par extraordinaire, cette fête dura trois jours, ainsi que le bal, et cette femme y dansa constamment avec une sorte d'enthousiasme: jamais elle n'avait entendu une musique aussi bruyante, ni dansé avec autant de plaisir.

Après la fête, elle continua à entendre le son de la musique qui l'avait émue et séduite: soit qu'elle mangeât, marchât ou qu'elle se couchât, ce son mélodieux était tellement dans sa tête, qu'elle ne pouvait pas même dormir. Les morceaux qui avaient été joués étaient des monférines; et comme il y en avait eu beaucoup, chacune d'elles passait à son tour dans sa tête telle qu'elle avait été jouée, et faisait ainsi place à la suivante, etc.

L'insomnie qui accompagnait cet état commença par troubler les digestions ainsi que toutes les autres fonctions vitales. Des empiriques et plusieurs médecins instruits ayant été appelés, aucune médication ne put faire cesser les sons qu'elle entendait. Enfin, plus le trouble des fonctions digestives, la faiblesse, la diarrhée et les sueurs nocturnes augmentaient, plus les sons musicaux croissaient en intensité dans sa tête. Le docteur Brofferio, appelé trois fois en consultation, trouva toujours le pouls vif, irrégulier et intermittent, comme on l'observe lors d'une épouvante subite. Réduite à une consomption nerveuse extrême, elle mourut au bout de six mois, sans que, pendant tout ce temps, elle eût cessé une minute d'entendre ces sons qui devenaient très-pénibles à mesure que son état empirait.

Pour amuser la société, le premier violon s'étant permis plusieurs lazzis désharmoniques, ces sons se répétaient également dans la tête de la malade; et plus sa maladie s'aggravait, plus ces discordances se répétaient: cela vint au point que, tenant sa tête entre ses mains, elle s'écriait: Ah! quelle voix fausse!

On conçoit aisément qu'un puissance qui a si fortement agi sur l'organe auditif, et qui a produit un effet si extraordinaire sur le *sensorium commune*, ait pu déterminer en lui un mouvement de répétition semblable aux impressions long-temps soutenues; mais ce qui est inconcevable, c'est que cette impression, au lieu de diminuer, ait toujours été en augmentant, au point de produire une consomption nerveuse que nous ne croyons pas avoir encore été observée.

A cette observation sur la force des impressions produites sur le système sensitif, nous ajouterons que Mlle Clairon ayant été la cause du suicide d'un homme qui se tua d'un coup de fusil ou de pistolet, depuis, toutes les nuits, à une heure, Mlle Clairon entendait le coup de feu, qu'elle fût, au milieu d'un bal, endormie, en route, dans une auberge, n'importe, il dominait la musique d'une fête, la troublait dans son sommeil, etc., et se faisait entendre dans la cour d'une maison de poste comme dans celle d'un palais.

---

*Le rédacteur-gérant*, A. P. BARBIEUX.
Rue des Trois-Frères, n. 19, à Paris.

Imprimé par W. Clowes, Duke-Street, pour Henry-Hooper, 13, Pall mall East, Londres.
Se vend aussi chez R. Groombridge, Panyer-Alley, Paternoster-Row; et chez les principaux libraires des Trois Royaumes.

# LE CAMÉLÉON,

N. 20. JOURNAL NON POLITIQUE. 25 Octobre 1834.

Prix : 4 sous. PARAISSANT TOUS LES SAMEDIS. Price 2 d.

## LE MATELOT.

Une brume épaisse étendue sur l'Océan laissait à peine apercevoir une barque de pêcheur, mise à l'ancre au fond d'une baie, non loin d'une de ces petites villes qui bordent les côtes de la Basse-Bretagne. Seul sur la grève dès le grand matin, un vieux marin, son bonnet brun enfoncé jusqu'aux yeux, les bras croisés, et les genoux un peu ployés, se promenait d'un air impatient, mais toujours dans un espace à peu près égal à la longueur du pont d'un navire. De temps à autre il s'arrêtait brusquement, et fixait ses regards sur le ciel, en fronçant ses gros sourcils et retournant sans cesse du bout de sa langue une énorme chique, qui lui mettait la joue gauche en fluxion permanente. Tout à coup, regardant sa chaloupe avec attendrissement, il se prit à dire d'une voix rauque et sourde :

« Pauvre Louise-Marie ! tu vas donc rester là toute la journée et toute la nuit, peut-être, à t'envaser, à te faire lécher par les cancres comme une vieille patache de douane ; ça va joliment t'embêter, heim ?... et moi aussi, va ; mais *quitte-moi faire*, demain à la pointe de la marée, si le temps devient morable (1), nous filerons quelques nœuds, ne t'inquiète pas... »

C'était un vieux matelot dans toute l'acception de ce mot, que le père Simon, surnommé *Terre-Neuve*, à cause de ses nombreux voyages à cette île pour la pêche de la morue. Il avait parcouru toutes les latitudes du globe, depuis les ports de la Chine, jusqu'à la baie d'Hudson : aussi passait-il pour le plus intrépide marin de toute la côte; la mer était devenue son élément, et il éprouvait un vrai chagrin chaque fois qu'un temps contraire lui faisait perdre sa marée : ce qui avait lieu ce jour-là.

Simon Terre-Neuve continua de se promener et d'examiner le ciel brumeux jusqu'au moment où son estomac lui fit sentir que l'heure accoutumée du déjeuner était passée ; alors, jetant un dernier regard sur sa barque bien-aimée, il prit le chemin de la cabane où il savait être impatiemment attendu par sa famille.

Depuis une heure au moins la table était dressée. Dès que les deux filles de Simon l'aperçurent au loin, elles servirent promptement la soupe et les coquillages dont le déjeuner devait se composer, pour courir à la rencontre de leur père qui leur rendit leur baiser avec une tendresse profonde, mais dont il était difficile de saisir l'expression sur ses traits basanés, durcis par l'air salin de la mer et le soleil des tropiques. Il secoua fortement la main à son fils et à un jeune matelot qui, à son approche, avait quitté sa pipe, et, debout, le regard attaché sur Simon Terre-Neuve, semblait en attendre des ordres.

« Rien à faire pour aujourd'hui mon garçon, le temps est noir et gras comme la chemise d'un coq (2), » dit le pêcheur, répondant ainsi à l'interrogation muette de Christophe qui, tout à la fois, son second, son timonier et son matelot, composait avec lui l'équipage de la bienheureuse chaloupe la *Louise-Marie*. Toute la famille se mit à table ; et Simon, près de sa femme et de ses enfans, oublia tientôt la contrariété que lui faisait éprouver le mauvais temps ; il sortit ensuite avec Christophe, afin de préparer les filets pour le lendemain.

Pauvre orphelin, Christophe, dès l'âge de onze ans, recueilli et formé par Simon au rude état de marin, l'avait suivi dans ses longs voyages et notamment dans ceux de l'île de Terre-Neuve, où, loin de leur belle patrie, et alors même que toute parée de fleurs elle resplendit des feux du soleil, nos marins, exposés aux rigueurs d'un froid excessif, stationnent pendant trois longs mois en vue de cette triste colonie de Saint-Pierre de Miquelon, où des arbres rabougris se montrent çà et là comme simulacres de végétation entre les pointes noires et ardues des rochers dont la côte est hérissée. Pourtant, cette nature sauvage s'anime momentanément par le mouvement des navires qui viennent jeter l'ancre sur le large banc de sable que recouvre la mer, refuge impuissant de l'innocent poisson dont l'homme sait tirer un si riche produit.

Quand était venu le moment de la pêche de la morue, et que chaque matelot, obéissant au signal de son capitaine, tendait sa ligne et en surveillait les mouvemens, Christophe plaçait la sienne tout près de celle de Simon ; et s'il s'apercevait que les mains du vieillard devenaient tremblantes, et que ses nerfs se raidissaient sous un air que rendait encore plus âpre, plus glacé, la soudaine approche d'une banquise (1), il se dépouillait de sa capote, et l'ajoutait à celle qui couvrait déjà les larges, mais maigres épaules de Simon, puis il le forçait à boire la portion d'eau-de-vie dont il s'était privé, prévoyant qu'elle pourrait servir à ranimer les forces du vieux matelot. Ces soins, ces sacrifices, qui paraissent bien légers dans le cours ordinaire de la vie, devenaient inappréciables dans la situation où se trouvaient nos deux marins ; c'était en quelque sorte aux dépens de sa vie que Christophe soutenait ainsi celle de Simon. Celui-ci le savait, aussi aimait-il son fils adoptif presqu'à l'égal de ses autres enfans.

Lorsqu'à force de soins et d'économie, Simon put acheter sur les côtes de la Bretagne une maison et une barque pour faire à son propre compte la pêche et le commerce, Christophe renonça sans hésiter à des voyages qui pouvaient lui procurer aussi plus tard une petite fortune, et resta auprès de celui qui lui avait tenu lieu de père ; car il savait combien sa force, son courage, son habileté, pouvaient lui être utiles. Puis, disons tout : Germaine, la fille aînée du vieux patron touchait à sa dix-septième année ; et elle était bien jolie, cette Germaine, à la taille élancée, au teint légèrement bruni, mais animé par les fraîches cou-

(1) Convenable.

(2) Cuisinier d'un navire.

(1) Banc de glace flottant.

leurs de la santé, aux grands yeux d'un bleu velouté, qui brillaient d'intelligence, et souvent exprimaient une tendre mélancolie.... Avec cela elle était si active, si bonne, oh! oui, bien bonne! personne ne le sentait mieux que Christophe : n'avait-elle pas pour lui de douces prévenances, des soins de sœur? Maintenant que pour laisser reposer sa mère elle la remplaçait dans les détails du ménage, Christophe, à l'heure des repas, trouvait toujours sur son assiette le morceau qu'il préférait, sans que jamais pourtant il eût dit son goût; jamais non plus garçon des environs ne porta du linge plus blanc et mieux entretenu, car tout cela passait par les mains laborieuses de Germaine.

Simon, et Catherine sa femme, s'aperçurent les premiers de l'attachement qu'avaient l'un pour l'autre Christophe et Germaine, et résolurent de les unir sitôt qu'on aurait pu réaliser une petite somme nécessaire à l'établissement du jeune ménage. Tout était d'accord et allait au mieux, quand arriva Antoine Simon, le fils du pêcheur. Sa profession de militaire le retenait depuis plusieurs années éloigné de sa famille à laquelle il était devenu presque étranger. Un congé de semestre l'amenait chez son père avec le grade de brigadier de chasseurs à cheval. Beau, et paré de son uniforme, Antoine avait les manières aisées que l'on acquiert au service, et prit avec ses parens un air de supériorité qui dut éloigner la confiance : on ne lui parla donc point du mariage projeté. La timide Germaine se sentait mal à l'aise près de son frère, surtout depuis qu'elle avait surpris les regards de dédain qu'il jetait sur Christophe, dont le costume simple et souvent mouillé par les flots, ne brillait pas près de l'uniforme éclatant du soldat.

Je ne sais quelle morgue attachée à l'esprit de corps sème presque toujours la division entre les marins et les militaires; cette fâcheuse disposition à la discorde se fit sentir jusque sous le toit de Simon : son fils et le jeune matelot avaient de fréquentes altercations dans lesquelles le tort était presque toujours du côté du premier; et pourtant Christophe cédait chaque fois, car Germaine lui répétait avec une douce insistance : «Vous le voyez, Christophe, mon frère a une mauvaise tête; oh! je vous en prie, soyez plus raisonnable que lui.» Aussitôt, la colère, l'indignation, allumées au cœur du jeune homme par les injurieuses paroles d'Antoine, s'éteignaient comme par un pouvoir magique, ou se concentraient au dedans de lui-même. Mais cette modération ne servit qu'à exciter d'avantage les sarcasmes du brigadier, qui le crut privé de capacité et d'énergie.

« Mon père, dit-il un jour qu'il se trouvait seul avec Simon, où diable avez-vous été pêcher votre marsouin de Christophe? Il est toujours sérieux comme un factionnaire au port d'arme; s'il parle, c'est tout seul, en traçant sur un mur des étoiles, des lunes, des moitiés de lune, des quartiers de lune, et des picotins de chiffres qu'un quartier-maître ne débrouillerait pas. Je suis sûr que ça ne sait pas par quel bout on bride un cheval; pourtant il faut avouer que c'est un lapin solide, et, s'il était confié aux soins du régiment pendant quelque temps, il y aurait peut-être moyen d'en faire quelque chose de propre. D'abord, le service avant tout : il apprendrait à signer avec la pointe d'un sabre la feuille de route d'un Prussien ou d'un Russe pour l'autre monde; ensuite, il apprendrait à boire, à fumer, à jouer à la drogue avec les camarades quand la monnaie est absente; enfin, il saurait plumer proprement la poule du pékin, en chantant la gaudriole quand on est en campagne; et mille bombes! on est présentable partout après cela. »

« Mon fils, répondit Terre-Neuve en souriant à demi, depuis quinze ans que tu es dans la cavalerie, courant de tribord à babord, tu as dû apprendre beaucoup de belles choses, et sans doute tu sais parfaitement gréer un cheval et le faire virer de bord; mais vois-tu, tu n'entends rien à notre métier, et tu ne peux juger un marin : ainsi ne me parle pas comme tu le fais de mon matelot, car cela me chagrine. Christophe est un excellent marin, fort, actif, intelligent, qui, je le prédis, arrivera un jour au commandement; tout vieux loup de mer que je suis, je ne dédaigne pas ses conseils dans le danger. Aussi, quand je me suis aperçu qu'il louvoyait autour de notre petite Germaine, au lieu de lui faire prendre du lof (1), je l'ai laissé arriver : j'ai eu tort de ne pas te conter tout cela d'abord, mon garçon, mais je te le dis maintenant, parce que je veux que tu aimes celui qui deviendra ton frère. La chose s'est arrangée un soir que nous étions tous autour du foyer, après être rentrés de la pêche par un temps à faire prendre feu à la mer. Allons, enfans, avais-je dit en arrivant, du vin chaud, ce soir, et de la joie! car, grâce à mon matelot, nous voilà revenus sans avaries et avec une fameuse pêche encore! J'avoue que pendant la journée je ne comptais guère vous revoir ce soir, et que j'ai pensé plus d'une fois que le pauvre Terre-Neuve allait filer son dernier nœud... c'est que le grain est venu tout-à-coup. Tandis que nos filets étaient encore à l'eau, le vent s'est mis à souffler à déralinguer la peau du diable, et il a fallu toute l'adresse, tout le sang-froid de mon brave Christophe pour nous tirer de là, malgré les éclairs, la pluie, les lames et tout le tremblement qui tombait à bord.

(*La suite au prochain numero.*)

---

## THÉODORE POLI.

Le 25 avril 18..., dans une salle de la maison de ville de Guagno, petite commune de l'arrondissement d'Ajaccio, à deux heures de l'après-midi, il se passait des événemens bien remarquables : une multitude d'hommes, de femmes, d'enfans, se pressaient dans l'enceinte municipale; bien des jeunes gens étaient là, le front baissé ou le regard ardent et fier, les poings contractés, et les dents claquant ensemble de crainte ou d'espoir; bien des jeunes filles étaient là, palpitant d'émotion, promenant des yeux remplis d'inquiétude sur les groupes de jeunes gens qui se pressaient devant elles; puis quand leurs regards avaient rencontré d'autres regards qui les comprenaient, on les voyait poser une main sur leur cœur et regarder le ciel; de loin en loin brillaient les gibernes et les aiguillettes de quatre ou cinq gendarmes qui sillonnaient la foule; quelques vieilles têtes blanches se dessinaient çà et là à travers toutes ces têtes brunes et olivâtres; de temps en temps on voyait une main de vieillard à chef branlant frapper avec amitié sur l'épaule d'un jeune homme, et son regard s'illuminer soudain d'un souvenir de jeunesse; puis dans le fond, devant une table couverte d'un tapis vert, et sur laquelle se trouvait un modeste vase tout étonné de se voir transformé en urne municipale, resplendissait, sur un large fauteuil de cuir noir à clous dorés, un petit homme surchargé d'embonpoint, d'un habit brodé et d'une croix d'honneur, à la face large et rubiconde. Un murmure sourd, confus et continuel, interrompu quelquefois par des éclats de voix, régnait

(1) Reprendre le vent

dans la salle et semblait envelopper toute cette multitude comme d'une bruyante atmosphère ; de temps en temps le bruit s'éteignait tout-à-fait, et alors l'homme à habit brodé, les manches retroussées comme celles d'un escamoteur, roulait avec grâce et dextérité dans ses quatre doigts une espèce de muscade ou d'olive en bois blanc, que lui remettait un jeune homme après l'avoir tirée de l'urne, et proclamait de tous ses poumons asthmatiques un nom et un numéro. Tous les regards, toutes les émotions, toutes les anxiétés, tous les respects de l'assemblée convergeaient visiblement sur le petit homme en habit brodé, et sur la muscade que tenait sa main ; car cet homme n'était rien moins que le signor Francesco Jacobo Santini, maire de la commune de Guagno, dirigeant, par suite d'un empêchement de M. le sous-préfet de l'arrondissement, les opérations de recrutement, et cette blanche et innocente muscade ne renfermait rien moins que le numéro fatal du tirage, le premier engagement de la vie militaire, le premier essai de la gloire : aussi il fallait voir avec quelle grotesque importance la voix glapissante du magistrat municipal proclamait le numéro sortant ; quel silence religieux accueillait ses paroles ; quel frisson courait à travers les membres des spectateurs pendant cette attente solennelle ; puis combien de cris et de trépignemens de joie, de chapeaux en l'air, de bouquets baisés avec transport, de félicitations et de serremens de mains, célébraient la venue d'un numéro lointain qui plaçait l'heureux titulaire hors de l'atteinte de la conscription ; puis ce premier élan passé, on recommençait une autre opération, jusqu'à ce que de nouveaux cris de joie annonçassent encore un nouveau succès. Déjà vingt jeunes gens avaient plongé la main dans l'urne fatale, vingt numéros avaient été proclamés tous heureux, tous pacifiques, tous vieux, chargés d'années, octogénaires et centenaires, se perdant à l'envi dans les dernières limites de la numération décimale. C'en était trop ; le hasard se fatiguait, les chances heureuses s'épuisaient évidemment, une réaction terrible devait avoir lieu !... Elle arriva. Après que la joie qu'avait fait naître la sortie de ce vingtième numéro fut éteinte, que le dernier baiser eut été donné par la jolie fiancée à l'heureux jeune homme qn'avait ainsi, pour la dernière fois, favorisé le sort, le maire fit signe à un autre patient de s'approcher et d'interroger à son tour les muscades sibylliques. Le jeune homme qui se sépara du groupe était d'une taille moyenne, bien fait, robuste, aux gestes brusques et secs, aux épaules largement taillées ; sa figure expressive par la forte accentuation de ses traits était encore animée de l'expression vive, énergique, de ses deux grands yeux noirs, qui se détachaient sur le fond olivâtre de son teint, comme deux larges taches noires sur le ventre d'un scorpion ; il s'avança d'un air préoccupé, le front baissé, les yeux obliquement tournés du côté de l'urne. Arrivé devant elle, il y plongea le bras sans hésiter, en retira, sans choisir, le premier numéro qui se glissa dans sa main, et le présenta sur-le-champ au maire ; ces trois mouvemens furent faits avec la rapidité et la précision d'un mouvement militaire ; puis il releva sa tête, et attendit son sort d'un air qui semblait plutôt le défier que le redouter : chacun attendait en silence. Enfin, le maire parla : « Numéro un, dit-il en tenant le billet élevé du côté de » la foule, à Théodore Poli, né dans cette commune, » le 21 mars 18... Brigadier, faites passer Théodore » Poli sous la toise. » Cette proclamation fut accompagnée d'un profond silence ; un léger frissonnement parcourut l'assemblée. Seul, le visage du jeune homme ne manifesta aucun sentiment de joie ou de douleur. Il traversa l'assemblée, silencieux, et alla avec le brigadier faire mesurer sa taille. L'opération du recrutement continuait toujours ; des noms et des numéros jaillissaient à chaque instant de l'urne fatale ; et à chaque sortie, des cris de joie ou de désespoir jaillissaient aussi en même temps de la foule. « Giaccome, dit Poli au brigadier, te rappelles-tu la promesse que tu me fis à la Chandeleur de 18.., chez Matheo le cabaretier de Guagno ? — Oui.—Tu me promis, ta main dans la mienne et tes yeux fixés sur les miens, que si le sort m'était contraire à l'époque du tirage, tu ne me forcerais pas à rejoindre, dans le cas où des ordres te seraient transmis à cet égard.—Oui ; mais...—T'en souvient-il ? — Oui. — Te rappelles-tu le serment que je te fis ? — Oui... — Eh bien ! voici le moment de tenir la promesse que tu m'as faite, ou j'accomplirai le serment que j'ai juré ! — Mais... — Rien de plus, pense à ta promesse, Giaccome, et je penserai à mon serment. » Et l'impétueux jeune homme s'était déjà élancé, et rejoignait les groupes nombreux qui s'écoulaient bruyamment de la salle, chantant déjà des refrains guerriers ; tous, déjà insoucians de cette insouciance militaire, agitant leurs chapeaux ornés de rubans roses, verts, blancs et bleus, comme dans nos villages de France, comme à Paris, comme partout. Il y a cent ans, alors, que les contingens corses allaient rejoindre les escadres génoises, cette gaîté militaire ne se serait pas exprimée d'un si folle manière ; elle ne se serait pas épanchée en cantates si gaillardes et si franches, en rubans verts, blancs, bleus et roses ; mais depuis que nos armées ont visité la Corse, depuis qu'elle est devenue France, nous lui avons envoyé, avec nos préfets, nos gouverneurs et nos procureurs-généraux, nos modes, notre insouciance rieuse et notre gaîté folle ; seulement, malgré cette importation du caractère français, nous n'avons pu parvenir à déraciner du sol corse son stylet et sa *vendetta*. Ce jour-là, 25 avril 18.., Guagno tout entier dansait sur la place en farandoles joyeuses ; Guagno tout entier se précipitait en chantant au cabaret de Mathéo : bien des bouteilles de vin d'Italie furent vidées et cassées ce jour-là ; Giaccome seul ne mit pas le pied chez Mathéo. Pauvre Giaccome !

Un an après, sur cette même place de Guagno, fut affichée sur les murs de la maison-de-ville une ordonnance royale appelant sous les drapeaux 80,000 jeunes soldats de la classe de 18.. : alors recommencèrent les farandoles joyeuses, les promenades militaires, les rubans verts et roses, et les tribulations des infortunés gendarmes. Un beau matin, par un tiède soleil du mois de mai, on vit s'acheminer, drapeau déployé, tambours et trompettes en tête, une troupe joyeuse de vingt-cinq jeunes conscrits qui rejoignaient le 18e régiment d'infanterie légère en garnison à Ajaccio. En arrivant dans la ville, le détachement aperçut, en débouchant sur la grande place, une escouade de cinq à six gendarmes commandés par le brigadier Giaccome, qui conduisait un jeune conscrit réfractaire, lié et garrotté, à la prison de la ville. Le prisonnier ne faisait aucune résistance, il semblait doux, résigné, patient, et vraiment on était tenté de s'étonner de cet appareil de forces déployé pour un prisonnier aussi inoffensif. Les deux détachemens se rencontrèrent et se croisèrent presque au milieu de la place ; les conscrits s'arrêtèrent un instant, cessèrent leurs chants, car ils avaient reconnu le réfractaire ; puis, ils continuèrent leur route en adressant des paroles d'espérance et d'encouragement au prisonnier, qui les saluait silencieusement de la tête, et s'acheminait vers

la prison en les suivant des yeux : c'était Théodore Poli.

## II.

### LE BANDIT.

Le 25 mai 18.., en revenant, à la tête de son escouade, d'une manœuvre qui avait eu lieu loin de la ville, le brigadier Giaccome fut tué d'un coup de fusil parti des montagnes : le meurtrier ne fut point atteint. Le matin même de ce jour-là, Théodore Poli avait été signalé à toute la gendarmerie de la partie septentrionale de l'île ; il s'était échappé de sa prison, et avait reparu dans la commune, non plus en suppliant, mais terrible, l'arme au poing, et ceint de sa *carchera* (ceinture à cartouches). Dans son instinct sauvage d'honneur et de foi jurée, Poli n'avait pu comprendre l'obligation où avait été le brigadier de remplir envers lui son devoir ; il lui semblait que, placé entre les ordres de l'autorité et les exigences d'une parole d'honneur, Giaccome eût dû satisfaire à celles-ci : aussi, pour lui, Giaccome avait été un parjure, et en se vengeant il avait cru venger la société ; puis alors, dans sa fière indépendance, il se prenait à envisager cette existence de gendarme, seul point intermédiaire, seul moyen de réunion entre le pouvoir et le gouverné ; et quand il songeait que cette union ne se révélait à lui, Poli, que par une main brusquement mise au collet, ou un coup de carabine, le gendarme ne lui apparaissait plus dans la chaîne sociale comme un chaînon utile et nécessaire, mais comme un instrument de tyrannie, comme un grappin d'abordage jeté sur lui par un gouvernement ennemi, et qu'il était juste de briser : le pouvoir était pour lui un château fort, le gendarme un pont-levis abattu sur le bord opposé pour apporter la guerre. Dans sa bouillante indignation, le réfractaire corse ne voyait plus alors devant lui un seul et frivole ennemi, mais son imagination élargissait le champ clos, et grandissait son adversaire. Ce n'était plus le gendarme, c'était le gouvernement lui-même qu'il voulait combattre, et, dans son exaltation, il ramassait fièrement le gant que le pouvoir semblait lui avoir jeté. Aussi, ses vengeances furent-elles d'abord dirigées sur les agens de la force publique ; plus de trente gendarmes tombèrent successivement sous ses coups. La consternation était générale à quarante lieues à la ronde d'Ajaccio ; il parcourait les campagnes levant des contributions, prenant des otages, et mettant le pays à feu et à sang. Un jour, M. Bigarne, alors colonel de gendarmerie, reçut la lettre suivante :

« Monsieur le colonel,

» Depuis bientôt quatre ans que je vous livre une guerre à mort, chacune de mes campagnes a été marquée par des triomphes ; cinquante trophées cachés dans mes montagnes, sont là pour attester ma gloire ; ce sont les uniformes de cinquante de vos malheureux soldats. Il me plaît, aujourd'hui, d'exploiter mes victoires : de conquérant et de héros de devenir industriel. Je viens donc vous proposer d'équiper, moyennant une somme convenue, une brillante compagnie de gendarmes : je tiendrais à ce qu'elle fût spécialement attachée à mon service, et qu'elle prît le nom de *compagnie Poli*.

» Agréez, etc. *Signé*, POLI.

» Il Re dei Banditti. »

Depuis ses derniers exploits, en effet, il avait pris ce titre, et l'on peut dire qu'il opérait largement et d'une manière toute royale dans sa carrière de sang et d'incendie. Après ses premières campagnes contre l'autorité et s'être rassasié de gendarmes pour ainsi dire, il exerça ses vengeances sur ses ennemis particuliers, sur ceux de sa famille, et rarement un mois se passait sans être signalé par un incendie ou un assassinat.

Cependant l'autorité comprit qu'il fallait armer contre Poli des ressentimens aussi forts que ceux qui le faisaient agir, et se servir contre lui des haines sanglantes qu'il avait suscitées. Vers le milieu de l'année 18.., on forma, sous le titre de bataillon de voltigeurs corses, un corps spécialement destiné à protéger les habitations de la partie septentrionale de l'île contre les déprédations de Poli. Volontaires ardens et intrépides, les jeunes gens qui composaient ce corps avaient tous dans le cœur quelque chose de plus que le sentiment du devoir et de l'obéissance passive pour les pousser contre le bandit ; unis d'un même désir, armés d'une même vengeance, chacun d'eux avait la mort d'un père, d'un frère ou d'un ami à venger ; aussi les incursions de Poli devinrent-elles moins audacieuses et moins fréquentes, grâce à l'intrépide surveillance des voltigeurs. Cependant, fatigués de voir leurs recherches inutiles, leurs embuscades découvertes, leurs plans déconcertés, car le bandit avait dans tout le pays des espions adroits qui l'avertissaient des moindres démarches sérieuses dirigées contre lui, trois voltigeurs se présentent un jour au colonel, offrent de se mettre à la poursuite du bandit jour et nuit, et jurent de le prendre mort ou vif, ou de se faire tuer par lui : l'un de ces braves s'appelait Casanova. Le colonel accueille leurs offres avec transport, et les embrasse en désespérant presque de les revoir. Cependant les trois courageux voltigeurs garnissent leur havresac de *pollenta* pour plusieurs jours, de poudre, de balles, de poignards, et se mettent en route, après avoir relancé le bandit comme une pièce de gibier. Devenus bandits et montagnards à leur tour, ils traversent les bois, les ravins, les montagnes, les fondrières, à la suite de leur proie. Deux jours se passent sans trouver aucune trace de Poli ; le troisième jour, ils s'égarent et perdent tout-à-fait sa piste. Cependant ils poursuivent leur route avec opiniâtreté. Le quatrième jour, ils apprennent qu'il est à six lieues de l'endroit où ils se trouvent ; ils y courent ; mais, toujours trompés par les espions du bandit, ils s'égarent encore davantage, et recommencent à désespérer de l'atteindre. Enfin, après dix jours de fatigues et de dangers incroyables, ils aperçoivent un matin, du haut d'une colline, au milieu d'une *machia* (terrain sans arbres dans une forêt), une hutte où le bandit leur était positivement signalé. Ils approchent silencieux, en suivant la lisière du bois, lorsqu'à trois cents pas environ de la hutte, ils entendent les aboiemens d'un chien, et bientôt après ils voient un homme armé, sa main sur la batterie de son fusil, sortir de la cabane, et promener ses regards autour de lui pour reconnaître la cause de ces aboiemens. Les trois voltigeurs, cachés derrière d'épais buissons, cessent tout mouvement.... Dix minutes se passèrent ainsi... Enfin Poli et son fidèle dogue rentrent dans la hutte... Alors les trois braves sortent de leur retraite, boivent un coup d'eau-de-vie, chargent leurs carabines à doubles balles, se distribuent par signes leurs positions, et dans leur joie s'embrassent en se serrant la main, comme si leur dernière heure avait sonné ; cela fait, ils s'élancent ensemble du bois et marchent droit vers la hutte. A leur vue, Poli sort précipitamment de la cabane, et déjà son fusil double tient en joue le voltigeur le plus près de lui. D'après leurs conventions, l'un des soldats le tenait en joue de front ; le second

s'avançait de côté; le troisième le tenait en joue par-derrière et lui coupait la retraite. Poli dirigeait le canon de son fusil de manière à tenir en respect les deux premiers; ses yeux brillans d'éclairs les fixaient tour à tour avec une incroyable rapidité; son chien, par un instinct admirable, terrible, et les crocs à découvert, se tenait derrière le bandit et faisait face au troisième assaillant: c'était un spectacle affreux que de voir ces trois canons de fusil dirigés contre un seul homme dans le silence de ce désert.... Enfin, le bandit tire le premier; sa balle fracasse le bras du voltigeur qu'il avait en face de lui; le second s'avance, une seconde balle du bandit part et lui brise la cuisse; le voltigeur fléchit.... mais, en tombant, il tire.... et sa balle va frapper Poli au cœur. Le bandit tombe sous le coup.... Le combat dura à peine cinq minutes.

Les vainqueurs ne pouvaient croire à leur victoire; le cadavre de Poli fut aussitôt placé sur un cheval, conduit à la ville la plus voisine, et de là à Ajaccio. Lorsque le bruit de sa mort se fut répandu dans le pays, toute la population des communes environnantes se rendit à Ajaccio pour s'assurer de sa mort. Pendant trois jours le corps resta étendu sur un lit de parade au milieu de la place, la tête découverte et ses armes sur sa poitrine; un détachement de voltigeurs corses entourait le cénotaphe. Pendant ces trois jours, les femmes de tous les cantons vinrent jeter des fleurs sur son cadavre, et chanter autour de lui, suivant un vieil usage national, des hymnes funèbres en l'honneur de ses exploits; toutes les haines semblaient vengées et éteintes par sa mort; on ne voyait plus en lui que le bandit célèbre, que le héros! Le quatrième jour, le cadavre fut enterré avec tous les honneurs militaires, et les trois voltigeurs corses, ses vainqueurs, tirèrent douze coups de fusil sur sa tombe.

Deux jours après, Francesco Poli ceignit la *carchera*, et prit la campagne pour venger la mort de son frère.

DE MONTAUZOURS.

---

## LEÇON DE FRANÇAIS.

### GENRE ÉPISTOLAIRE.

(Lettre d'une jeune demoiselle à son amie.)

Te dirai-je ce qui m'est arrivé? Pourquoi pas! confesser un ridicule, c'est en être presque guérie; il me semble d'ailleurs que, par l'effort que cela me coûte, je fais une action courageuse. C'est déjà bien; et même, à mesure que je te parle, je sens disparaître la rougeur qui d'abord couvrait mon front, et relève ma tête presque avec fierté.... Un moment, pour avoir été humble, ne devenons pas orgueilleuse... A présent, j'ai toujours peur de moi.

Voici ce dont il s'agit:

J'étais allée un matin faire des emplettes avec maman, afin d'apprendre à me connaître en toiles, mousselines, à tout ce qui sert enfin dans un ménage. Les personnes qui venaient à ma droite, à ma gauche, me regardaient, se retournaient.... J'en fus d'abord extrêmement embarrassée; puis je m'y accoutumai, et si bien, que quiconque passait ensuite sans me regarder, sans se retourner, me faisait un vol, une injure... Cela me paraissait ainsi.... Enfin, cela durait depuis long-temps, lorsqu'arrivée dans un magasin, maman s'aperçut que j'avais le chapeau et les cheveux horriblement éclaboussés..... Comprends-tu? Et moi qui, parce que j'étais regardée, me croyais admirée!... J'en aurais pleuré de honte et de dépit; toute la journée, je fus bien mal avec moi-même: je ne m'aimais pas, je t'assure. Oh! la vanité! la vanité! Comme ce défaut nous trompe! et comme c'est bien un défaut de femme! Voilà donc pourquoi il y en a tant qui se mettent d'une manière bizarre, qui se plaisent à outrer toutes les modes; et cela, parce qu'étant regardées, elles se croient admirées. C'est comme moi! voilà encore une leçon... Et si jamais il m'arrive d'attirer les regards, je me dirai en baissant la tête: *Mon Dieu! ne suis-je pas ridicule?*

Maintenant, puisque je t'ai raconté ma mystification, parlons d'autre chose, de la chaleur que nous éprouvons ici: on croirait que nous ne savons dire qu'une phrase: « Qu'il fait chaud! » que nous n'avons qu'un désir à former: « nous rafraîchir... » Que je plains le laboureur au milieu de ses champs sans ombrages; le soldat en marche le fusil sur l'épaule et le sac sur le dos; l'homme de peine courbé sous son fardeau, et ne pouvant pas même essuyer les gouttes de sueur qui sillonnent sa figure!.... Mais les travaux du corps ne sont pas les seuls à plaindre!... Il y a encore ceux de l'intelligence, car chacun a ses travaux dans ce monde; et le savant au milieu de ses livres, cherchant à expliquer un passage grec ou latin; l'artiste essayant de rendre sur la toile, sur le piano ou sur le papier, une idée, une passion, une action noble, généreuse et vraie; le magistrat, le médecin, l'homme politique, dans leurs utiles occupations;.. car la chaleur influe également sur le corps et sur l'esprit. Quant à moi, si je n'avais pas eu à te parler de la chaleur, je crois que je n'aurais su par où commencer ma lettre.

On ne peut donc plus sortir que le soir. Le bois de Boulogne pour les gens à équipage, les Tuileries pour les gens à pied, sont les seuls endroits où les Parisiens puissent respirer sans avaler de poussière. Nous allons donc nous promener aux Tuileries. Hier, maman donnait le bras à mon père; tous deux marchaient en avant; moi, je donnais le bras à mon frère, et nous les suivions. Il y avait une foule de demoiselles en robes roses, d'autres en robes bleues; car ce sont les deux seules couleurs à la mode. Le blanc est bien joli, bien élégant, mais il se ternit et se froisse si vite! Et puis du blanc exige tant de fraîcheur dans les collerettes, les chapeaux et les gants, que les demoiselles qui ont des mères prévoyantes et sages ne portent de blanc que les grands jours seulement. Mon frère critiquait toutes les toilettes; j'avoue qu'il avait souvent raison. Celle-ci n'avait pas sa jupe assez longue, une robe longue donne plus de dignité; celle-là mettait son chapeau trop en arrière, un chapeau ainsi placé donne l'air effronté. Une dame passa entourée de quatre jolies demoiselles. — Quel malheur! s'écrie mon frère, quatre filles à marier! — Mais, lui dis-je, un peu piquée, tu ne seras pas obligé de les épouser toutes. — Non, Dieu merci! — Leur mère, loin de se croire bien à plaindre, est sans doute bien fière. — Quatre dots à trouver! cela ruine! quelle fortune il faut avoir! — Si ces demoiselles n'ont qu'une faible dot, leur mère leur a sans doute donné des goûts en rapport avec leur fortune, et des talens qui pourront les maintenir dans le rang où elles sont placées par leur naissance. Il fallait voir avec quel aplomb, quel air digne je prononçais ces paroles, que j'avais entendu maman répéter cent fois. — Qu'est-ce qu'une femme qui n'a pas de dot peut apporter dans la communauté? — Mais l'ordre, l'économie! Si l'homme gagne l'argent, la femme le ménage; elle peut aussi aider son mari dans ses travaux. Par exemple, une demoiselle qui épouse un négociant peut tenir ses livres, sa correspondance, et je crois qu'elle y mettra plus de soin,

plus d'intérêt qu'un commis à 3,000 fr. par an : voilà donc la dot de la demoiselle augmentée de 60,000 fr. — A cela, mon frère ne répondit rien, sinon que je savais parfaitement calculer ce que rapportait l'argent à cinq pour cent. — Et puis, ajoutai-je, maman dit qu'il n'y a plus de préjugés qui empêchent les femmes d'être artistes. La peinture, la musique, la littérature, comptent des femmes du monde qui se font honneur de tirer parti de leurs talens. Pour moi, je calculerai si bien ma dépense sur ma dot, que je ne serai jamais à charge à mon mari; je suis trop fière pour cela. — Il est dommage que tu sois ma sœur, car je t'épouserais, me dit mon frère.

Adieu! aime-moi malgré tous mes défauts.

## LE SAULE DE SAINTE-HÉLÈNE.

Il dort dans sa couche lointaine,
Cet empereur toujours vivant;
Il dort au bruit de sa fontaine,
Aux plaintes des flots et du vent.
Elancé du pied de sa tombe,
Un saule se lève et retombe
Sur Napoléon endormi,
Et dans ces plages ignorées
Répand ses feuilles éplorées,
Comme les larmes d'un ami.

Sous l'arbre à la tige flottante
Où l'oiseau funèbre s'abat,
Il dort comme sous une tente
La veille d'un jour de combat.
Lorsqu'un aigle fond de son aire,
Et que le fracas du tonnerre
Roule de la montagne au port,
On croit que, la flamme à la bouche,
Il va s'élancer de sa couche
Pour livrer bataille à la mort.

Le soir, du haut de la colline,
Sur le funèbre monument,
On voit le saule qui s'incline
Pour l'embrasser comme un amant.
On entend la plainte touchante
Que l'arbre mobile lui chante
Pour consoler ses longs ennuis:
C'est une élégie inconnue
Qui tombe sur la pierre nue,
Avec le murmure des nuits.

Pour lui raconter sous la terre
Sa vieille gloire de quinze ans,
Il n'a qu'un arbre solitaire,
Le dernier de ses courtisans.
De tant de guirlandes de fête
Qu'un monde jeta sur sa tête,
Que lui reste-t-il aujourd'hui?
Un saule sur la roche dure:
C'est l'arc triomphal de verdure
Que le temps a laissé pour lui.

Visitant sa triste demeure,
Nos marins, le front découvert,
Du saule échevelé qui pleure,
Se partagent un rameau vert;
Et plus confians aux étoiles,
A la brise ils ouvrent leurs voiles,
Sûrs de revoir leurs beaux climats;
Car on dit que ce saint feuillage
Donne au navire un doux mouillage,
Et porte bonheur à ses mâts.

BARTHÉLEMY.

## UNE NOCE DANS LES MONTAGNES.

Entre deux grands royaumes séparés par des chaînes de montagnes, il existe toujours quelques landes incultes et quelques champs fertiles; pays neutres et libres, terres inaperçues qui ont échappé à la conquête ou au partage comme des fractions dédaignées.

Voyageant dans nos Pyrénées, à travers ces délicieuses vallées, sous cette fraîche et jeune verdure, dans cet air vif qui donne de la force, sur ces monts élevés qui donnent des vertiges, nous arrivâmes dans un village dont l'aspect pittoresque est resté dans ma mémoire, et dont le nom bizarre, que j'ai mal retenu, serait difficile à écrire et à prononcer.

Des enfans coururent à nous en psalmodiant sur le même ton la même prière, et nous offrant des bouquets. Puis ils chantèrent, et leur voix semblait nous dire:

Venez à nous, gens de la plaine,
Prenez le lis, la marjolaine,
Notre amianthe, nos cailloux.
Près du torrent, sur les fougères,
Venez ouïr de nos bergères
Les chants si doux.

Et tout au haut de la montagne
Vous verrez la France et l'Espagne,
Le ciel tout bleu, la mer aussi;
Là des yeux noirs sous les mantilles,
Là des bachelettes gentilles,
L'amour ici.

Pas d'échelle au balcon posée,
Pas de poignard sous la croisée;
Chez nous bonheur et liberté!
Pas de duchesses langoureuses,
Mais filles fraîches, vigoureuses,
Force et beauté!

Un jeune et alerte montagnard prit nos chevaux, et quand nous lui demandâmes: « Sommes-nous en France ou en Espagne? » il nous dit: « Non, vous êtes ici. » Cette naïve réponse explique la position de cette peuplade indépendante, de ces mortels heureux et ignorés qui n'avaient d'autre maître que Dieu, d'autres chefs que leurs vieillards et leur pasteur.

Le nom d'un seul roi de la terre leur était connu; c'était Henri IV. La tradition le leur avait appris, et une vieille chronique leur racontait qu'il était montagnard comme eux, et que, tout enfant, il était venu dans leurs montagnes.

Ce pays pauvre avait pourtant, comme le reste de la création, le jour son soleil, et la nuit ses étoiles, ses brises du matin et ses parfums du soir, ses fleurs, ses fruits, ses fontaines, ses pleurs, ses chants, ses deuils et ses amours. Il n'avait pas d'armée, mais pas

de guerre, — pas de commerce, mais pas d'impôts; — pas de talens, mais pas d'envie. — La civilisation ne l'avait pas enrichi de tous nos malheurs.

L'heure avancée, la nuit orageuse et noire, rendaient notre retour impossible : nous prîmes le parti de coucher sous ces toits de chaume et de feuillage. Et tandis qu'une jeune fille allait cueillir des fraises dans les bois, traire du lait de chèvre, et prendre de ses petites mains, pour notre repas, des truites sous les rochers du torrent, nous nous informions des phénomènes que la nature qui nous environnait pouvait offrir à nos regards.

Portant sur son épaule un manteau rayé de diverses couleurs, un homme aux cheveux bruns, au teint basané, aux traits doux et réguliers, nous indiqua mille prodiges.

C'était, sur des sommets couverts de neige, l'aspect d'une vallée de fleurs; c'était après une ascension périlleuse sur un pic couronné de sapins, un lac bleu comme le ciel; c'était une grotte dont la voûte, aux lueurs des flambeaux, paraissait de cristal; c'était une foule de merveilles que nous étions avides d'admirer.

Nous demandâmes des guides pour le lendemain; et l'on nous dit que nous n'en aurions pas, tous les garçons étant retenus pour la fiancée.

« Lui en faut-il plus d'un? dîmes-nous avec surprise.

— Il les lui faut tous, » répondit l'homme au manteau bariolé; et il excita notre curiosité en nous racontant la cérémonie des fiançailles.

Tout ce qu'il nous disait nous paraissait nouveau, parce que c'était primitif. La nature est toujours nouvelle. Les airs de nos opéras passent de mode; les concerts des oiseaux ne vieillissent jamais. Ces peuples simples n'avaient rien acquis ni rien perdu. Ils ignoraient les progrès dont nos arts sont si fiers. Et que leur importent nos inventions, puisqu'on n'a nulle part inventé.... d'être plus heureux qu'ils ne le sont, et de s'aimer plus qu'ils ne s'aiment.

Leur pays, leur climat, c'est leur élément. Laissez le cygne sur son lac, le cerf dans ses forêts, le montagnard dans ses montagnes. Là il est plein de force et plein de grâce; il court de rocher en rocher, au milieu des abîmes; il franchit les torrens; mais il bronche sur nos pavés, et s'enfonce dans les ruisseaux de nos villes.

Auprès de nous tremblait, appuyé sur son bâton, un centenaire qui était par hasard descendu dans la vallée. Nous lui demandâmes de ses nouvelles; il nous répondit : « Sur la montagne encore ça va; mais dans la plaine ça ne va plus. » Inexplicable puissance de l'habitude! Taglioni sylphide a des ailes aux pieds qui la soutiennent dans les airs quand elle danse, et ses légers petits pieds se fatiguent peut-être en traversant le boulevard.

Notre zèle d'observation, sans se ralentir, changea d'objet. Nous renonçâmes aux découvertes aventureuses, pour voir des coutumes naïves, des mœurs pures comme l'eau des cascades, des usages anciens et immobiles comme les hautes masses de granit qui du nord au midi entourent la solitaire vallée.

En effet, au point du jour nous entendîmes, se prolongeant d'échos en échos, les décharges du fusil des chasseurs.

La montagne se peuplait et s'animait de tous côtés. On voyait çà et là descendre, comme des soldats de troupes légères, les jeunes bandes de garçons avec le cornet sonore, le bâton ferré, le bonnet béarnais, et la ceinture espagnole.

Les jeunes filles, sortant des chalets isolés, se réunissaient en groupe. A les voir courir et se précipiter ensemble, la tête gracieusement entourée du capulet écarlate, on eût dit ces branches de sorbiers rouges que le vent détache, et fait rouler de la hauteur des cimes.

Et cortége de jeunes filles et cortége de jeunes garçons se joignaient, en chantant des complaintes d'amour et de contrebandiers.

Tout à coup la marche et les chants s'arrêtent. La foule éblouissante disparaît un instant sous les vertes bruyères : c'est qu'elle s'agenouille en passant devant une petite croix qui s'élève au bord du précipice. Puis elle rebondit plus vive et plus joyeuse, descend rapidement comme les rameaux fleuris qu'entraîne l'avalanche, et se mêle à toutes les tribus rassemblées.

Les vieillards, toujours lents et toujours pressés, arrivent les premiers. — Ils attendent, assis sur des blocs de marbre indigène.

Les petits enfans grimpent sur les arbres. — Pour leurs pieds, destinés à gravir les monts altiers, la tige droite du pin et du peuplier ne paraît pas un chemin trop rapide. Ils grimpent avec la hardiesse, la souplesse, la grâce de l'écureuil, et, comme lui, se blottissent dans les branches. Ainsi, la fête qui va commencer sera présidée par la sagesse et par l'innocence.

Au roulement de la caisse retentissante, les hommes et les femmes se rangent sur deux lignes parallèles; c'est un mouvement, un élan unanime; c'est un ordre admirable. La baguette d'une fée est moins magique que la baguette du tambour.

Alors la fiancée s'avance à la tête de ses compagnes. Du côté opposé, les jeunes gens marchent au son des haut bois et passent devant elle. On dirait un régiment qui défile devant un jeune chef entouré de son état-major, ou plutôt devant une jeune reine entourée de sa cour.

Le premier du cortége était un beau montagnard : taille élégante, formes bien accusées, corps svelte et robuste. Son costume brillait de l'éclat de mille rubans. Le père de la fiancée le lui présenta en disant : « Voulez-vous celui-là pour mari ? — Elle répondit *non*. » On lui présenta le second : « *non*, » dit-elle encore. Le troisième : même réponse. Et successivement tous étaient, l'un après l'autre, offerts et refusés, tantôt en rougissant, tantôt en souriant, avec un air grave et ému, ou avec un air moqueur et enjoué.

La foule restait muette et attentive; tous les regards étaient fixés sur la jeune fille pour épier sa pensée, pour voir si, quand sa bouche disait non, ses yeux ne cherchaient pas à dire oui. Je fus étonné des nuances délicates répandues dans ses manières, et je crus un moment que la coquetterie chez les femmes était une grâce native plutôt qu'un défaut inventé pour faire le charme et le tourment de la société.

Après plusieurs négations doucement prononcées, la jeune fille dit *non* d'une voix si haute et si ferme qu'un murmure s'éleva autour de nous. Elle se vengeait ainsi publiquement du fier dédain d'un jeune pâtre à qui, dès la moisson dernière, elle avait été proposée.

Vint ensuite un modeste chevrier; il fut poliment repoussé, et son voisin, et le suivant, et tous les autres, jusqu'au dernier, qui, sûr de son triomphe, s'avança d'un air timide. — Le *oui* prévu fut entendu; — le couple s'embrassa; on battit des mains. — Le tambour annonça le départ pour l'église; — et l'époux, relevant sa tête, regarda fièrement ses rivaux, et compta avec orgueil tous ces refus dont il était rassuré, et qui peut-être étaient rassurans,..... puisque ce n'était ni en France ni en Espagne.

Le comte JULES DE RESSÉGUIER.

## SOUVENIRS DE GUERRE.

*Désintéressement et honorable pauvreté d'un officier-général.*

L'honneur rarement conduit à la richesse.
SAURIN.

Le général de brigade David, né à Arbois, est aussi un de ces guerriers dont le nom méritait un plus long souvenir dans les fastes militaires.

Il partit adjudant-sous-officier au 7e bataillon du Jura, et sa valeur lui avait déjà acquis tous ses grades dès l'année 1794; mais il fut arrêté dans sa course rapide par le coup mortel qu'il reçut à la bataille d'Alkmaar.

Il ne faisait que d'arriver à l'armée de Batavia, commandée par le général Brune, lorsqu'il fut presque aussitôt victime de sa bravoure, car son devoir ne l'appelait pas à marcher avec les premiers rangs des grenadiers à l'attaque de Zyp (1). Ce général reçut d'abord un coup de fusil qui lui traversa le cou, et lui fit perdre connaissance. En le voyant tomber, un caporal et deux soldats de la 42e volèrent à son secours: ils le chargeaint sur leurs épaules pour le retirer du feu, lorsqu'un boulet vint frapper le caporal dans la poitrine, et couper le bras au malheureux général! Un autre soldat de la même demi-brigade, que cet accident n'effraya point, s'avança et vint partager les courageux efforts de ses camarades pour sauver un de leurs chefs.

Le général David avait fait avec tant de succès et de désintéressement la guerre dans des pays riches, qu'il n'a laissé, après sa mort, à ses parens fort pauvres, que la modique somme de 700 francs; encore provenait-elle de la vente de ses équipages. A peine trouva-t-on dans tous ses effets le linge nécessaire au pansement de ses blessures. — Il est vrai que cet officier-général n'avait combattu que pour la gloire, la liberté et l'indépendance de son pays!

(*Journal de l'Armée.*)

---

Pléville-le-Peley, ministre de la marine en 1797, reçut l'ordre du directoire de faire une tournée sur les côtes de l'Ouest : on lui alloua 40,000 fr. pour ce voyage. Pléville-le-Peley ne prit de cette somme que 12,000 fr., n'en dépensa que 7 dans sa tournée, et, à son retour, voulut remettre le reste à la trésorerie nationale, qui avait porté en compte les 40,000 fr. Le gouvernement ne crut pas de sa dignité de souscrire à l'intention du ministre. Pléville-le-Peley, ne pouvant insister, et ne pensant pas pouvoir garder une somme à laquelle il ne se croyait aucun droit, voulut qu'elle tournât à l'utilité de l'Etat, et la consacra à l'exécution du télégraphe que l'on voit encore aujourd'hui sur l'hôtel du ministère de la marine; et cependant il n'était pas riche.

---

*Mort singulière du brave colonel Oudet.*

Le modeste village de Maynal, situé aux environs de Lons-le-Saunier, serait probablement peu connu s'il n'eût donné le jour à l'un des officiers les plus distingués de l'ancienne armée, Jacques-Joseph Oudet. Les guerres de la révolution lui ouvrirent une carrière brillante et facile, préparé qu'il étiat par une éducation brillante et doué d'un physique séduisant. Il avait acquis tous ses grades sur les champs de bataille.

Son biographe, Charles Nodier, le peint comme un héros des temps modernes, digne du nom de Philopément, qu'il portait dans la société secrète des Philadelphes, dont il était le chef. « Il aurait été, à son choix, poète, orateur, tacticien, magistrat. L'armée entière l'a proclamé brave. Jamais, ajoute-t-il, on n'a rassemblé des qualités si contrastées et cependant si naturelles; il avait la naïveté d'un enfant et l'aisance d'un homme du monde, de l'abandon comme une jeune fille sensible, de la fermeté comme un vieux Romain, de la candeur et de l'héroïsme. C'était le plus actif et le plus insouciant des hommes; paresseux avec délices, infatigable dans ses entreprises, immuable dans ses résolutions; doux et sévère, folâtre et sérieux, tendre et terrible; Alcibiade et Marino. »

Renversé à San-Bartholomeo par un plomb brûlant, les grenadiers croisent leurs fusils pour lui en faire une litière et le transporter à l'hôpital. *Camarades*, s'écrie-t-il, *que faites-vous? l'ennemi est là.* — Si nous n'enlevons pas votre corps, lui dit un vieux sergent, il restera à l'ennemi. — *Repoussez l'ennemi*, répliqua Oudet mourant, *et mon corps ne lui restera pas.* Il échappa à cette blessure comme par miracle, et il n'est peut-être personne dans l'armée qui n'ait entendu parler de cet officier, qu'on vit sortir des rangs quelques jours avant la bataille de Marengo, et s'avancer jusqu'au cheval du premier consul : *Montre-moi ton visage, afin que je m'assure encore si c'est bien Bonaparte qui est revenu d'Egypte pour asservir son pays!*

A la journée de Wagram, 6 juillet 1809, le colonel Oudet, qui commandait le 6e régiment supplémentaire de ligne, fit ses dernières promesses avec les officiers rappelés comme lui de l'exil. Frappé de trois coups de lance, il se fit lier sur son cheval. Après le combat, il reçoit l'ordre de prendre une position à trois lieues de là, où il tombe dans une embuscade au milieu de la nuit. Au lever du soleil, on trouva vingt-deux cadavres entassés sur son corps. Ses camarades lui avaient fait un rempart du leur. Il respira encore quelques heures, prononça quelques paroles, puis expira. Deux de ses amis, désespérés, se tuèrent sur sa fosse (un lieutenant et un sous-officier.)

---

*Amélie de Monferrat.* — O don Quichotte! que les femmes d'aujourd'hui doivent pleurer sur toi! car quel homme sait aimer maintenant, sans avoir peur d'être ridicule, et l'amour en est un.

*Massillon.* — Les passions que le monde loue et inspire, nous attirent son mépris; la vertu que le monde censure et combat, nous attire les hommages.

(1) Grand lac desséché par l'industrie des Hollandais, tout coupé de canaux étroits, et fermé de toutes parts par des digues d'une épaisseur et d'une élévation extraordinaires.

*Le rédacteur-gérant*, A. P. BARBIEUX.
Rue des Trois-Frères, n. 19, à Paris.

Imprimé par W. CLOWES, Duke-Street, pour HENRY-HOOPER, 13, Pall mall East, Londres.
Se vend aussi chez R. GROOMBRIDGE, Panyer-Alley, Paternoster-Row; et chez les principaux libraires de Trois Royaumes.

# LE CAMÉLÉON,

**N. 21.** JOURNAL NON POLITIQUE. 1er Novembre 1834.

Prix : 4 sous. **PARAISSANT TOUS LES SAMEDIS.** Price 2 d.

## LE MATELOT.

(Suite et fin.)

« Pendant que je racontais ainsi nos dangers, et combien Christophe avait montré de courage, ta pauvre mère et ta sœur cadette lui sautaient au cou et l'embrassaient à l'étouffer ; Germaine seule restait à sa place et ne disait rien, mais elle pleurait en le regardant d'un air qui eût attendri un requin.»

— Eh bien ! petite, lui dis-je, est-ce que tu n'es pas contente, toi, que tu restes là immobile et muette comme la poulaine (1) d'un trois-mâts?

— Oh ! mon père, dit-elle en appuyant sa tête sur ma poitrine, que je sentis bientôt mouillée de ces larmes de femme qui veulent dire tant de choses.

— C'est bien, mon enfant, je te comprends.... allons, embrasse-le, car tu en as bonne envie.

— Moi, mon pére ! oh ! non... non.

— Germaine ! vous mentez, ma fille. Christophe, tu vois bien qu'elle n'ose pas, embrasse-la donc, toi ; je pense que cela ne te déplaira pas, heim ?...

— Mais, patron, je ne sais pas si....

— Par sainte Barbe ! vous mentez aussi, mon matelot ; c'est mal. Tiens, si tu n'eusses pas manœuvré plus franchement que cela tantôt, ces pauvres enfans n'auraient plus de père, et ma bonne Catherine serait veuve demain. On les eût vus gémir, se désespérer, et chercher parmi les goëmons de la côte le cadavre du vieux Terre-Neuve, mouillé pour la dernière fois par les flots de l'Océan... En ce moment, tous quatre me pressèrent dans leurs bras avec tant de bonheur et d'affection, que, malgré moi, mille tonnerres ! la marée me gagna les yeux ; je n'aurais pas donné cet instant pour un voyage autour du monde. »

Cet entretien mit fin pendant plusieurs jours aux railleries d'Antoine ; mais un soir qu'il revenait avec quelques-uns de ses camarades d'un dîner, où des bouteilles avaient été vidées sans qu'on en comptât le nombre, il rencontra Christophe qui, de retour de la pêche, rentrait avec des marins les apparaux de leurs barques, tandis que Terre-Neuve et les autres patrons s'occupaient sur le port à vendre le poisson. Le colloque qui s'établit entre les deux troupes commença par des plaisanteries de caserne et des quolibets de matelots ; de là on passa aux épithètes injurieuses, puis aux provocations. Enfin on allait en venir aux mains, quand la présence de Terre-Neuve vint empêcher un combat que l'aveugle rage qui, dans ce moment, animait Antoine et Christophe, eût rendu funeste. Simon les prit chacun sous le bras, et, employant tour à tour le langage de la raison et celui de l'autorité, il parvint, non sans peine, à rétablir entre eux une apparence de paix. Tous trois revinrent à la maison ; et quoiqu'ils gardassent le silence sur la nouvelle querelle qui venait d'avoir lieu, Germaine, toujours inquiète, remarqua facilement sur la physionomie franche du matelot l'expression d'une tristesse qui ne lui était pas ordinaire, et qui, pour elle, devint contagieuse.

Le souper parut long à la jeune fille. Dès qu'il fut terminé, et qu'elle eut mis tout en ordre dans la chaumière, elle sortit, espérant que l'air frais du soir allégerait le poids dont elle sentait sa poitrine oppressée.

Le vent se taisait, la mer était calme ; mais de gros nuages flottant sur le ciel ne laissaient que par intervalles percer la clarté de la lune. Frappées de ces demi-lueurs, des saillies de rochers se détachaient de leurs masses noires, et prenaient un aspect bizarre et fantastique.

Quoique cette scène majestueuse et mélancolique fût familière à Germaine, elle lui causa ce soir-là une impression que jamais elle n'avait ressentie. L'Océan immense se confondant avec le ciel, pour la première fois étonnait, effrayait sa pensée, et son espérance de bonheur semblait se perdre dans cette image de l'infini. Cette contemplation lui faisait mal ; pourtant elle ne pouvait s'y arracher : comme fascinée, elle restait là, debout sur le rivage, et des pleurs amers ruisselaient sur ses joues.

« Germaine !... » dit une voix bien connue qui la fit tressaillir.

Christophe l'avait vue sortir, et dès qu'il put lui-même quitter le reste de la famille, il suivit les pas de la jeune fille.

Germaine s'avança vers lui, et voulut prononcer quelques mots ; l'accent tremblant de sa voix étonna Christophe : il la regarda fixement, et un rayon de la lune la lui montra inondée de larmes.

« Oh ! qu'as tu, ma sœur, mon amie ? Qui peut causer ton chagrin ? »

— C'est le tien, Christophe, le tien, que ce soir tu as vainement cherché à me dissimuler. Depuis que nos parens nous ont fiancés, tu es devenu la moitié de moi-même ; tes souffrances, je les sens toutes là, vois-tu, avant même que tu m'en parles. Réponds-moi avec franchise : tu as eu quelque nouvelle querelle avec Antoine, n'est-ce pas ? lui aussi avait ce soir l'air sombre et mécontent.....

— Eh bien ! oui, Germaine ; et comme je ne saurais te tromper, je t'avoue qu'il m'est devenu impossible d'habiter sous le même toit qu'Antoine ; car un jour ou l'autre il arriverait malheur. J'ai donc résolu d'aller à Brest prendre du service dans la marine royale ; alors, moi aussi j'aurai bientôt un uniforme ; et je saurai le faire respecter, même par un brigadier de chasseurs... Demain, la *Louise-Marie* me verra sur son bord pour la dernière fois.

— Vous me quitteriez ! vous abandonneriez mon père ? Oh ! Christophe !... Et le saisissement coupa la voix de la jeune fille.

« Ne sens-tu pas, Germaine, que mon absence devient indispensable ? Si je restais, peut-être verrais-tu avant peu le sang d'Antoine couler sous ma main, ou bien.....

— N'achève pas ! s'écria-t-elle douloureusement ;

(1) Figure qui est à la tête du navire.

pars, et que je sois la seule victime de votre désunion..... Tout est fini.... nous ne nous reverrons plus.....

— Peux-tu le penser, mon amie; ne dois-tu pas être à moi, et crois-tu que je veuille renoncer à l'espoir de te nommer ma femme?..... Dès que j'aurai obtenu un grade, je reviendrai réclamer ta main, car je ne serai plus l'objet des dédains de ton frère.

— Mais bientôt tu me quitteras de nouveau... Tes longs voyages mettront des années entre nous... Christophe, l'ambition, l'orgueil, font-ils donc taire tes affections? Oublies-tu que tu voyais le bonheur, il y a peu de temps encore, dans la seule espérance de ne jamais quitter Germaine et notre cabane? Vois mon père, il y a vécu heureux.... tu voulais l'être comme lui.

— Je le voudrais encore, va; ce n'est pas l'ambition qui m'éloigne de toi; mais si ton frère te voit épouser un pauvre pêcheur.....

— Eh! n'est-ce pas aussi l'état de son père?..... S'il l'oublie, s'il n'est qu'un orgueilleux, ne fais pas comme lui, Christophe. Oh! je t'en supplie, mon ami, prends patience, et renonce à ton projet.

— Eh bien! reprit le jeune homme ébranlé par la douleur de Germaine et par celle qu'il éprouvait, je réfléchirai encore, et si je le puis, je resterai. Après-demain, ma Germaine, reviens ici, à cette même heure, *j'y serai*, *et notre avenir s'y décidera.* »

Germaine consentit à sa demande, et tous deux revinrent au logis. Mais une impression douloureuse suivit cet entretien, et resta dans leur cœur.

Le lendemain, c'était une des grandes marées d'équinoxe. La mer commençait à monter, et tous les pêcheurs de la côte se préparaient à appareiller. Simon Terre-Neuve, contre son ordinaire, arriva le dernier. Il était accompagné de son fils et de Christophe, qui apportaient ensemble, et sans se dire mot, les apparaux de la *Louise-Marie*. Ce jour-là, le brigadier devait traverser la baie pour se rendre à une noce au bourg de B***.

« Eh! Terre-Neuve, dit l'un des pêcheurs, tu as été paresseux ce matin, mon vieux; avec cela tu as l'air d'un mauvais poil; est-ce qu'on ne navigue pas comme tu le veux chez toi?

— Oh! le vieux caïman, dit un autre, c'est qu'il n'a pas encore pris la goutte. Tiens, mon matelot, voilà un reste de ce fameux rhum que nous avons trouvé à la côte. »

Simon approche, prend d'un air indifférent la bouteille à moitié pleine, et la vide tout d'un trait; puis regardant tour à tour les nuages qui s'amoncelaient vers l'occident, et la mer qui blanchissait au large: « Enfans, dit-il, voilà une marée qui sera méchante; je réponds que ce soir il y aura des bris (1) à la côte: c'est ce qui me chagrine, et si nous étions sages, nous ne sortirions pas aujourd'hui. Qu'en dis-tu, Christophe?

— Nous ferons ce que vous voudrez, patron, répond Christophe d'une voix concentrée.

— Triple escadron, dit le brigadier, qui sentit que cette réponse tendait à confirmer les prévisions de son père; est-ce que ce poltron de Christophe me ferait manquer la noce!....

— Poltron!...... répéta le jeune matelot, brandissant un aviron qu'il tenait à la main. Puis, par une réflexion subite, il l'abaisse, le brise avec rage, et le lance contre un rocher.

— Mon fils, dit gravement Terre-Neuve, ce que tu dis là est mal; encore une fois je te le répète, tu n'entends rien à notre métier ni à notre caractère: sache qu'un marin peut être plus ou moins expérimenté, plus ou moins prudent, mais qu'il n'est jamais un *poltron*. Bien que son courage semble quelquefois différer du vôtre, crois qu'il l'égale, s'il ne le surpasse. Même en temps de paix, vous autres troupiers, sans regarder ce que vaut la vie de votre semblable, pour un oui, pour un non lâché à tribord ou à bâbord, vous mettez votre honneur, comme vous dites, à vous faire couper le ventre, ou à passer la lame d'un sabre au travers du corps de celui qu'un verre de punch ou un mot dit en l'air vous fait nommer votre ennemi. Pour nous autres marins, ce n'est pas cela, vois-tu. Sans doute qu'étriper un homme, lui faire sauter la cervelle, c'est bien, c'est même très-bien....., mais seulement dans un abordage, quand, au milieu des tourbillons de flamme et de fumée, sur un pont tout couvert de sang, de membres palpitans, volent de tous côtés la mitraille, le carnage et la mort, et qu'on a pour musique le bruit sinistre des manœuvres du combat et le tintamare infernal de deux ou trois cents pièces de canon. Oh! là, million de bombes! c'est différent, on n'est plus des hommes. Mais hors de là, vois-tu, notre courage n'est point une question d'amour-propre qu'il faille résoudre par le sang: ce courage doit être toujours aussi calme qu'intrépide. En mer, ce n'est pas seulement la mort que nous avons à redouter; il nous faut tour à tour braver les souffrances d'un froid extrême et d'une âpre chaleur, les maladies de tous les pays, les tortures de la faim, de la soif, ou la dent des requins. C'est de sang-froid que nous devons voir les vents déchaînés creuser devant nous les abîmes de l'Océan, la foudre dévorer nos manœuvres..... Tu le vois donc, mon fils, un marin ne peut être un *poltron*; souviens-toi de cela, je t'en prie, et si tu ne veux pas causer de la peine à ton vieux père, tends la main à Christophe en signe de réparation. Tu m'entends, ajouta-t-il, saisissant la main de son fils qui ne résista pas. Et toi aussi, mon brave matelot, tu oublies tout, n'est-ce pas?.... Allons, mes enfans, c'est bien; maintenant appareillons..... »

Deux heures après, les voiles rouges de *la Louise-Marie* ne paraissaient que comme un point qui se perdait au large. Cependant le vent augmente et souffle par fortes rafales; la mer devient matte et écumeuse; des nuages sombres, cuivrés sur les bords, s'élèvent du côté du sud comme de hautes montagnes, et, s'avançant peu à peu, couvrent entièrement le ciel. Tout présage un violent orage, et bientôt se fait sentir ce calme sinistre qui, durant quelques momens, précède les grandes tempêtes; car la nature semble avoir besoin de se recueillir et de réunir toutes ses forces pour le développement des épouvantables scènes dont l'homme est à la fois le héros et la victime. Enfin une couleur d'ardoise se répand sur tous les points de l'horizon où la mer se détache en lignes jaunâtres, que coupe par intervalles la voilure de quelques barques qui tâchent d'échapper aux coups de la tourmente. Des lames sourdes s'arrachent avec effort des profondeurs de l'Océan et parcourent en hurlant des bancs de récifs; d'autres, furieuses et comme échevelées, élèvent leur crinière blanchissante par-dessus les roches noires qui défendent la côte; puis, tournoyant, elles s'engouffrent avec fracas dans des antres profonds et goémoneux que le temps

(1) Débris ou fragmens de navires.

et les eaux creusent au pied des rochers. Le sable du rivage se couvre d'écume et d'algues brisées ; des lueurs blafardes sillonnent le ciel, et le roulement encore lointain du tonnerre se mêle à la voix terrible de l'Océan.

En ce moment les malheureux pêcheurs qui sentent le danger imminent de leur position, amènent (1) toutes leurs voiles et fuient devant le temps. Seule, *la Louise-Marie*, près d'atteindre l'autre rive de la baie, garde encore sa misaine, et serre le vent au plus près pour gagner le port de B*** avant le jusan (2) qui, de ce point, les porterait au large sur des brisans. Terre-Neuve est à la barre, Christophe à l'écoute de misaine (3); et le militaire pris du mal de mer, est étendu sur le pont et se retient aux manœuvres à chaque coup de tangage ou de roulis (4). Tous trois sont inondés par les lames qui déferlent continuellement à bord, et au milieu desquelles la barque disparaît souvent tout entière.

A mesure que *la Louise-Marie* approche du bord, la mer devient plus furieuse et la repousse. En ce moment, la tempête éclate dans toute son intensité. Des torrens de pluie se précipitent du ciel et se confondent avec les masses liquides que soulève le vent. Au milieu de ce cahot épouvantable, la manœuvre devient impossible et même inutile. Nos deux marins le sentent et se résignent au péril avec ce calme d'hommes habitués à l'aspect de la mort : ils gardent un profond et religieux silence.

Cependant, le fils de Simon, qui s'était signalé dans dix batailles, mais qui n'était point familiarisé avec les dangers de la mer, perd tout courage en ce moment funeste. Cette mort qui le menace, et contre laquelle cette fois il ne peut lutter, le remplit d'épouvante : son effroi se manifeste par des cris et des mouvemens désordonnés qui aggravent encore le péril.

Debout, un bras passé autour du grand mât, Christophe jette un regard froid et dédaigneux sur le militaire.

« Eh quoi! lui dit-il, tu trembles, toi qui n'es pas *poltron*!...» Un sourire ironique accompagna ces paroles.

— Christophe! ô mon ami, dit Terre-Neuve, pardonne à mon fils, si la barque chavire, tâche de le sauver, car il sait peu nager et mes forces défaillent. Sauve-le, je te devrai plus que la vie.

— La mienne vous est dévouée. patron, comptez sur moi. »

A cette réponse, à l'accent solennel qui l'accompagne, une larme d'amour et de reconnaissance brille dans les yeux du vieux père. Il jette un regard d'espoir sur son matelot qui, calme au milieu de cette grande scène qu'éclairait la foudre et les bleuâtres feux de Saint-Elme, semblait avoir reçu du ciel la mission de les sauver.

Profitant de l'apaisement momentané du vent, Christophe, par une manœuvre ferme et savante, parvint enfin à faire avancer la chaloupe vers la rive, où des marins munis de câbles et de bouées de sauvetage s'étaient rassemblés, afin de prêter assistance aux malheureux qu'ils voyaient à la merci des flots. Encore quelques instans, et *la Louise-Marie* touchera terre ou sera du moins à portée de recevoir des secours. Les yeux fixés sur ce point où ils aspirent, Terre-Neuve et ses deux compagnons sentent déjà leur cœur battre d'espérance et de joie..... O malheur! les flots refoulés tout à coup par un affreux coup de vent soufflant de terre emportent la barque avec impétuosité et la lancent sur des récifs...Un épouvantable craquement se fait entendre. *la Louise-Marie* se brise; et de ses débris dispersés au loin, une planche, une seule, flottant sur les eaux, reste à la portée des naufragés. Deux d'entre eux se précipitent dessus : peut-être les porterait-elle à terre, mais sûrement elle va s'enfoncer sous le poids d'un troisième... Ce troisième, c'est le fils de Simon, qui vient à son tour se cramponner à cet insuffisant appui. C'en est fait, ils vont périr, car deux fois déjà ils ont plongé sous les eaux.

« O ma femme! mes enfans! s'écrie le désespéré Terre-Neuve, qui voit l'impossibilité du salut.

— Courage, patron, dit Christophe; courage. sauvez-vous avec votre fils, et priez Dieu pour moi...» Aussitôt le généreux jeune homme abandonne la planche, mais, par un dernier effort, la pousse vers le rivage.

Au même instant une énorme vague s'abat en mugissant sur la tête de l'infortuné. Alors on entendit sortir du fond de l'eau un mot, un seul mot... c'était le nom de Germaine qui trembla dans les airs et se perdit dans le bruit de l'ouragan.

Les avez-vous vues ces femmes, ces filles de marins, quand au jour d'une tempête elles errent pâles et désespérées sur le rivage, autour des rochers, et suivent d'un œil hagard les progrès de cet ouragan qui menace la vie des objets de leurs plus chères affections? Quelles angoisses inexprimables les torturent!... Comme leurs mains jointes, appuyées sur leur cœur palpitant, se raidissent à chaque coup de vent, à chaque éclat de la foudre ; et qu'ils sont douloureux les gémissemens qui s'échappent de leurs lèvres décolorées!... Pourtant, au moment même où l'orage est à son plus haut degré, un rayon d'espoir vient parfois ranimer ces infortunées : c'est que, ne voyant plus de secours sur la terre, leur pensée s'élève vers les cieux. C'est là qu'est la reine des anges, la consolatrice des affligés, et la prière est toute-puissante sur *celui qui met un frein à la fureur des flots*. Allez donc, pauvres désolés, allez implorer son assistance; prosternez-vous au pied de son autel et priez avec ferveur... Et toi! Marie, toi l'étoile de la mer, la douce patrone des nautonniers, écoute ces voix suppliantes, et ne repousse pas leurs vœux.

C'est ainsi que, passant tour à tour de l'espoir à la crainte, de la crainte à la prière, la famille de Simon vit s'écouler la journée qui devait être si cruellement mémorable pour elle. Vers le soir, la tempête étant calmée, plusieurs patrons ramenèrent leurs barques, toutes plus ou moins endommagées. Catherine et ses filles, accourues sur le port, les interrogèrent avec anxiété. L'un d'eux assura avoir vu de loin *la Louise-Marie* aborder près du bourg de B***; mais peut-être, ajouta-t-il, la pauvre chaloupe a-t-elle de fortes avaries, ou bien encore Terre-Neuve aura-t-il été trop fatigué pour remettre tout de suite à la voile. Sans doute il reviendra demain matin à la marée montante.

A demi-rassurée par cette probabilité, la famille du pêcheur passa la nuit dans une attente que chaque instant rendait plus douloureuse. Enfin le soleil se leva pur et brillant : les heures s'écoulèrent et firent place à celle où la marée monta; mais celle-ci passa de même sans que la rouge voilure parût sur les flots, sans que personne vînt donner des nouvelles des pê-

(1) Descendent, abaissent leurs voiles.
(2) Le reflux.
(3) Corde qui tient la voile de misaine.
(4) Mouvemens du navire en sens divers.

cheurs. Il fallait se résigner à une attente qui devait durer jusqu'au soir.

Rentrées dans leur chaumière, les trois infortunées gardent un morne silence. Leurs yeux baissés vers la terre n'osent se lever un instant, car chacune d'elles tremble que son regard dise : *Il n'est plus d'espérance...* Tout à coup la porte s'ouvre : deux hommes pâles et harassés paraissent sur le seuil. Catherine tressaille et s'élance dans leurs bras :

« Mon mari!... mon enfant!... répète-t-elle avec transport. » Mais un cri de Germaine couvre ces exclamations.

Christophe ne paraît pas; et la jeune fille, qu'un horrible pressentiment vient de frapper au cœur, tombe inanimée.

Catherine la relève, lui prodigue ses secours, et remarquant enfin l'absence du matelot, elle comprend la cause de l'évanouissement de sa fille. Toute saisie, elle interroge Simon sur le sort du jeune homme.

« Il est mort, répondit-il d'une voix entrecoupée; mort volontairement, Catherine, pour que ton fils et ton mari pussent se sauver. O mon matelot! mon brave et cher enfant, t'ai-je donc à jamais perdu!... Et des sanglots s'échappaient violemment de la poitrine du vieux marin qui voulait en vain les retenir.

— Ma Germaine..... ma pauvre fille, que vas-tu devenir, dit Catherine, baignant de larmes le visage décoloré de la jeune infortunée. »

A la voix de sa mère, Germaine ouvre les yeux et les promène lentement autour d'elle d'un air inquiet et interrogateur..... puis portant la main à son front, elle semble un instant réfléchir. Tout à coup elle se lève et court vers Antoine qui se tenait tristement à l'écart.

« Où est Christophe? lui dit-elle, qu'en as-tu fait?

— Ma sœur! ma pauvre sœur! dit le brigadier, oh! que ne suis-je mort à sa place!...

— Ainsi tu l'as tué!.... Et elle s'éloigne d'Antoine avec un mouvement d'horreur.

— N'accuse pas ton frère, dit Terre-Neuve, saisissant les mains glacées de sa fille. C'est moi qui suis cause de la mort de ton fiancé. Dans notre naufrage l'un de nous deux devait périr, il s'est dévoué.... Germaine! ma fille! m'en veux-tu de vivre encore?..... »

La jeune fille serra son père contre son cœur, mais, après cette étreinte convulsive, tomba comme épuisée sur un siége. Elle y demeura muette, sans mouvement, sans qu'une seule larme vînt mouiller ses yeux, et sans paraître entendre aucune des paroles que lui adressait sa famille consternée.

Cette apparence d'insensibilité dura jusqu'au soir; mais quand un rayon de la lune pénétra dans la chaumière, Germaine s'élança brusquement vers la porte et l'ouvrit.

« Où vas-tu? s'écria sa mère alarmée.

— Près du grand rocher.... Christophe m'a promis d'y revenir à cette heure. *C'est là que notre avenir se décidera*, m'a-t-il dit. »

Echappant aux bras qui la retenaient, elle courut vers le bord de la mer avec une telle vitesse que personne ne put l'atteindre. Quand sa jeune sœur, devançant le reste de la famille, arriva près du rocher, Germaine lui sourit, et lui indiquant du doigt un cadavre étendu sur la plage :

« Je savais bien qu'il serait là, dit-elle, car il me l'avait promis, et jamais il ne m'a trompée; mais il dort, vois tu; ne le réveillons pas..... »

C'était en effet le corps du pauvre matelot, que, par un effet cruel du vent et de la marée, les vagues venaient d'apporter à la côte.....

Le jour suivant, le vieux Terre-Neuve, son fils et une foule de marins, les larmes aux yeux, entouraient une tombe scellée par une large pierre sur laquelle le fils de Simon fit graver ces mots au-dessous du nom de Christophe :

« *Sacrifier sa vie pour sauver des hommes est un plus noble courage que de mourir en les combattant.* »

Germaine, la pauvre aliénée, ne revint point à la raison; mais sa folie, douce comme son âme, n'altéra point son affection pour sa famille. Dans le cours de la journée, elle travaillait silencieuse entre sa mère et sa sœur, leur souriant parfois avec mélancolie; mais le soir, dès que l'horloge marquait neuf heures, une joie vive animait son visage : alors elle courait au rocher où une consolante illusion lui rendait, pendant quelques instans du moins, l'ami de sa jeunesse. Après une demi-heure d'un entretien mystérieux avec le fantôme évoqué par son imagination, la jeune fille le saluait de la main, et lui disait de sa voix affaiblie : « A demain, Christophe, à demain...... » Jamais elle ne manquait à ce rendez-vous solitaire, à moins qu'une tempête ne soulevât l'Océan. Alors, parcourant le rivage avec tous les signes du désespoir, elle appelait à grands cris le jeune matelot, et tendait les bras vers l'abîme comme pour l'en arracher.

Un an après le naufrage de *la Louise-Marie*, une tombe ouverte près de celle de Christophe reçut le cercueil de Germaine, sur lequel sa sœur et ses compagnes vinrent prier et déposer de blanches couronnes de fleurs, suave et pur emblème de l'âme candide qui s'était envolée aux cieux.

Mme Aimée Harelle.

---

## HYGIÈNE.

### DES CORSETS.

L'origine des corsets est un problème historique difficile à résoudre, que nous n'avons pas craint d'aborder ici, quoique nous n'espérions pas le traiter d'une manière complète; mais ce que nous en dirons intéressera nos jeunes lectrices, en leur faisant jeter un coup d'œil rapide sur une coutume qui a pénétré chez tous les peuples avec la civilisation, et qui a résisté chez tous aux révolutions de la mode, laquelle n'a eu de pouvoir que pour modifier cette coutume, sans jamais en déraciner l'habitude.

L'antiquité de l'usage des corsets, dans les douces contrées de l'Inde, est prouvée par les poëmes indous. A la côte d'Orixa, depuis un temps immémorial, les Indiennes se sont servies d'un petit corset dont les manches ne vont pas jusqu'au coude et qui se ferme par-derrière. Ce corset paraît être le même que celui que portent encore les bayadères : il est tissu de fibres végétales élastiques, et ne descend pas au-delà de la ceinture, en laissant libre le reste du corps.

Chez tous les peuples de l'Asie, des vêtemens analogues durent être adoptés par les femmes réduites à une sorte d'esclavage domestique, qui leur rendait plus précieuse la beauté physique à laquelle seule leurs seigneurs et maîtres rendaient hommage: cependant nous n'en avons point trouvé de traces historiques parmi les Perses, les Mèdes, les Assyriens, les Babyloniens, les Juifs, les Egyptiens, etc.

Il n'en est pas de même parmi les Grecs et les Romains, car Rome devint bientôt toute grecque par les usages, le luxe et les arts. Un grand nombre de passages des auteurs qui sont parvenus jusqu'à nous, démontrent que l'imagination éminemment artiste des Grecs, se livrant avec ardeur à la recherche du

beau dans tous les genres, inventa le moyen de rendre plus fine la taille des femmes, afin qu'elle fût plus gracieuse et plus en harmonie avec toutes les autres parties de leur corps. Les monumens, les vases, les ouvrages des antiquaires, que nous avons été obligés de consulter, nous ont fourni des renseignemens par le grand nombre de figures et de costumes sculptés des Grecques et des Romaines. C'est ainsi que nous avons pu distinguer trois ordres de moyens employés par ces dames pour remplir le but des corsets : tantôt c'était une ceinture assez large, qu'on nommait *péti-gel*, et dont une double échancrure sur la poitrine indique l'usage ; tantôt c'étaient des espèces de bandelettes, de *fascia*, dont elles s'étreignaient la taille ; enfin le *strophium*, qui paraît avoir eu pour but à la fois de soutenir et de restreindre l'embonpoint, en même temps qu'il devait maintenir la taille dans de justes limites. Le strophium a paru à beaucoup de savans être véritablement l'analogue du corset moderne. Quoi qu'il en soit, il est certain que les dames y attachaient un grand prix : elles les enrichissaient de pierres précieuses, et achetaient chèrement les esclaves dont l'adresse savait les confectionner : on les appelait *strophiarii* pour cette raison.

L'empire de la mode s'étendit jusqu'aux hommes. Pline raconte que Néron appliquait de petites lames de plomb, à l'aide de bandelettes, autour de son corps, dans le but de le conserver parfaitement droit ; et, suivant Julius-Capitolinus, Antonin-le-Pieux remplaça les lames de plomb par de minces planchettes de tilleul. Cet usage se répandit comme il est prouvé par un passage de Tertullien, dans lequel il se moque de ceux qui arrangent avec art les plis de leurs manteaux pour faire sentir les contours de leur corps emprisonné dans cette boîte de tilleul.

Nous ne nous arrêterons pas ici à chercher quelle série d'idées les hommes ont dû parcourir pour trouver une théorie qui appuyât la prétention de maintenir la rectitude du tronc, en lui donnant un tuteur ainsi qu'à une plante, et comment ils en vinrent à trouver beau ce qui leur eût paru horrible dans une statue.

Chez les hordes nomades des hauts plateaux de l'Asie, chez les peuples à demi sauvages des forêts de la Germanie et de la Gaule, qui vinrent bouleverser l'empire romain affaibli par le luxe, les travaux domestiques de la tente, l'éducation des enfans, laissaient peu aux femmes le temps de réfléchir sur ce qui leur seyait le mieux, et de se livrer à leur penchant naturel pour la toilette. Leurs vêtemens ressemblaient à peu près à ceux que portaient les hommes lorsqu'ils n'étaient point armés ; mais ces barbares, en contact avec les peuples civilisés qu'ils avaient vaincus, perdirent peu à peu leur rudesse ; leurs mœurs s'amollirent ; leurs idées, leur religion, échouèrent contre les idées d'une civilisation plus avancée, contre une religion divine. Il fallut peu de temps pour que cette transmutation devînt complète. Les vêtemens furent adoptés comme les idées. Les femmes des conquérans rivalisèrent bientôt avec celles qui leur avaient donné l'exemple de la coquetterie, en les initiant dans les secrets de la toilette. On ne peut suivre les modes de ces temps, lesquelles ne furent pas moins nombreuses que celles de nos jours. Les robes devinrent de véritables corsets qui se laçaient par devant ou par-derrière : l'art de leur coupe ferait honneur à nos plus habiles couturières. Les corsets supérieurs ne suffirent plus ; on y joignit de petites plaques abdominales qui comprimèrent le ventre. Je ne pense donc pas avec Mézeray, que les corsets furent introduits en France par Catherine de Médicis, ou bien, comme d'autres l'ont prétendu, qu'ils nous vinrent d'Allemagne au moyen-âge. L'usage des corsets, selon nous, ne fut pas plus interrompu que le langage ; ils furent adoptés, modifiés par les dames châtelaines de l'Europe, et la beauté, qui partageait alors avec la Divinité les hommages des mortels, ne dut rien négliger pour se rendre digne du culte qui lui était adressé. L'ouvrage de Robert de Spallart nous montre que les corsets avaient pénétré jusque dans les couvens, notamment dans l'abbaye du Tart, près de Nîmes, au onzième siècle.

Au dix-huitième siècle, ils étaient devenus tellement ridicules, gênans et nuisibles à la santé, qu'ils méritèrent les anathèmes de Buffon, de Rousseau, et appelèrent l'attention de l'empereur Joseph II, qui crut devoir les proscrire des établissemens publics par des ordonnances, en même temps qu'il y condamnait les femmes comme punition pour délits correctionnels. Tout échoua devant l'habitude profondément enracinée, un désir aveugle de la beauté, et les sévères admonitions des médecins, ne purent faire que les femmes renonçassent, au nom de la santé, à une mode qui lui était si contraire. Depuis long-temps Ambroise Paré avait signalé l'erreur dans laquelle tombaient ceux qui croyaient que les corsets prévenaient les difformités de la taille, tandis qu'au contraire ils les faisaient naître. Il disait *que de mille filles villageoises on n'en trouve pas une seule bossue, à raison qu'elles n'ont pas eu le corps astreint et serré, parquoy les meres et les nourrices devraient prendre exemple.* Riolan avait nettement expliqué les raisons pour lesquelles l'épaule droite se développe davantage chez les jeunes filles qui portent des corsets ; en effet, le corset prête davantage du côté qui agit le plus, et la compression, s'exerçant sur l'autre côté, le condamne de plus en plus à l'inaction en diminuant la quantité des fluides nutritifs qui peuvent y arriver, de sorte qu'il en résulte l'atrophie des muscles. Joignez à cela une vie molle et sédentaire, et vous comprendrez comment il se faisait que les difformités contractées après la naissance se multipliassent dans une affligeante proportion, au point que, il y a quarante ans, sur quinze jeunes filles des villes, il y en avait une de contrefaite, tandis que dans les campagnes il y en avait une à peine sur cent. Il ne nous convient pas d'entrer dans les détails d'orthopédie qui ont pour but de remédier à ces fâcheux accidens ; nous ne devons indiquer que les moyens de les prévenir. Sans doute le meilleur serait de laisser croître le corps en liberté ; mais un tel conseil paraîtrait trop absolu et serait rejeté sans examen. Nous reconnaissons d'ailleurs que les corsets ont une utilité qu'il ne serait pas juste de leur refuser. Le temps des exagérations paraît passé sans retour : nous ne voyons plus de ces corps composés de cercles de fer qui en faisaient de véritables cuirasses ; nos artistes paraissent s'appliquer à rendre les corsets de moins en moins dangereux. Pour être approuvés par l'hygiène, il faut qu'ils ne s'opposent pas à la liberté des mouvemens, qu'ils ne compriment aucun des viscères du thorax ou de l'abdomen, et qu'ils restreignent cependant le volume de celui-ci qui tendrait à devenir disproportionné. Nous avons vu avec satisfaction qu'on a, depuis plusieurs années, supprimé les épaulettes. Pour les jeunes filles dont la taille trop faible commence à se tourner, M[me] Zambonato a inventé un corset dont nous recommandons l'usage. Ce corset est de nankin doublé de toile : il n'a pas d'épaulette. Le côté qui dévie est redressé par des ressorts de pendule placés sous l'aisselle, laquelle se trouve appuyée sur une espèce de

coussin semblable à celui d'une béquille. A partir de l'épaule droite, sont trois petits buscs de baleine à moitié contenus dans trois coulisses. Lorsque le corset est lacé, mais pas encore serré, on introduit l'autre moitié de ces petits buscs dans trois autres coulisses parallèles, qui sont sur l'épaule gauche. Le corset serré, ces trois petits buscs couvrent le dos également et empêchent l'épine de se courber en avant ou de se dévier : ce corset n'est pas garni dans l'intérieur, mais, comme il est bien fait à l'extérieur, la personne qui le porte paraît alors bien faite, en attendant que l'usage de ce corset et l'exercice de la balançoire aient rétabli l'équilibre. Cette balançoire peut se placer partout : c'est un bâton long de deux pieds, suspendu au plafond par deux cordes placées sur deux poulies, lesquelles cordes s'arrêtent à la muraille et descendent assez le bâton pour que la jeune fille, en le prenant de ses deux mains, puisse se balancer sans toucher la terre. Cependant nous conseillerons toujours d'appeler un homme de l'art, qui indiquera, suivant le cas, la meillenre méthode à suivre.

(*Journal des Demoiselles.*)

---

## LE LIT DU POÈTE.

(Le fragment suivant est extrait d'un livre intitulé : LE CHEVALIER DE SAINT-PONS, histoire de 1784, dû à la plume d'un jeune écrivain. M. Théodore Muret nous y paraît avoir reproduit avec un véritable talent les derniers momens de cet infortuné Gilbert, qui mourut à 22 ans, victime de cette existence de découragement et de misère, qui a tué Chatterton en Angleterre, Malfilâtre en France, et tout dernièrement encore Imbert Galloix en Suisse !

La poésie et l'hôpital !

Deux mots pourtant qui se sont associés plus d'une fois, pour la honte des siècles contemporains !

Ou bien si ce n'est pas l'hôpital, c'est au moins son synonyme, la misère ! Oh ! combien de rêves de gloire et d'avenir étouffés en naissant sous ses angoisses ! La misère avec toutes ses horreurs, avec tout le positif de ses épouvantables réalités, qui vient glacer une jeune âme de poète, et lui couper ses ailes ! la misère qui du ciel le précipite plus bas que la terre, en lui jetant, pour toute réponse à ses rêves si beaux, ce mot affreux : la faim !

C'est Chatterton, ce poète de dix-huit ans, à qui l'art ouvrait déjà tous ses trésors, et qui, réduit par le besoin au métier servile de valet, meurt de désespoir dans les rues de Londres.

C'est Malfilâtre qui vient un jour de sa province à Paris, applaudi, couronné par ses compatriotes, et rêvant déjà une gloire plus belle, dans cette capitale où se font toutes les renommées. Il arrive, le jeune poète, il arrive tout palpitant d'enthousiasme et d'espoir, et bientôt, à de stériles éloges, succède l'indifférence. Il ne connaît point l'intrigue, cette grande ouvrière de succès ; il ne sait pas comment s'élaborent tant d'*illustrations* bien rentées, tant d'immortalités que leurs possesseurs s'empressent d'escompter par avance, en places, en dîners et en richesses. A peine quelques échos littéraires ont redit à la foule inattentive les accens si suaves de ce poème de *Narcisse*, où l'antiquité avait empreint le cachet de son harmonie. De degrés en degrés, de désenchantemens en désenchantemens, il tombe jusqu'aux dernières angoisses de la misère. Ceux-là même qui ont enrichi leurs journaux de ses vers, ne lui donneront pas un morceau de pain pour soutenir sa vie ; car c'est du pain, du pain qui lui manque ! Eux, ils dînent à la table des grands, et Malfilâtre, le chantre de *Narcisse*, l'auteur de cette belle ode où les merveilles de l'astronomie étaient si magnifiquement décrites et chantées, Malfilâtre lutte dans un grenier contre la misère.

Voltaire, ce souverain tout-puissant de la littérature, tient, dans son château de Ferney, cette espèce de cour où l'Europe entière envoie ses députés et ses hommages, où se donne le mot d'ordre de tous les succès et de toutes les gloires, et pour Malfilâtre mourant de faim, pas une parole de secours et d'encouragement ne sortiront de ce sanctuaire. C'est une pauvre femme qui, songeant peut-être à son fils absent, a recueilli le jeune poète ; elle le loge chez elle, et veut ranimer son âme abattue et son corps brisé. Mais cette âme et ce corps ont trop souffert. La pauvre femme est venue trop tard.

Oh ! dans ces horribles angoisses où tout lui manque à la fois, le pain, l'amitié, les consolations, comme souvent la pensée du poète a dû se reporter vers ses vieux parens, vers les lieux témoins de son enfance, qu'il a quittés un jour pour se lancer au milieu de ce Paris insoucieux et égoïste, et tenter les voies d'une renommée qui s'est enfuie devant lui ! Comme il aura songé aux derniers adieux de sa mère qui n'est plus, et qui le suivit, au moment du départ, avec un regard si triste et si long-temps prolongé, pressentant en elle-même qu'elle venait de l'embrasser pour la dernière fois !

Ainsi était mort Chatterton ; ainsi était mort Malfilâtre. A côté de ces deux noms, un troisième vient se placer, non moins douloureux par les souvenirs qu'il réveille : — Gilbert ! Malfilâtre et Gilbert !.... ces deux noms que la France aurait pu compter parmi ses gloires les plus belles, sont comme une double tache au front du siècle qui les a laissés mourir !

Lui aussi, Gilbert, il était venu de sa tranquille province, entraîné vers ce Paris qui attire à lui, comme un aimant, toutes les imaginations ardentes et jeunes, tous les rêves de gloire et de poésie. Il avait quitté Fontenoy-le-Château, son village natal, et la chaumière paternelle, et le champ qu'il dut labourer un jour. Bien souvent, durant ses premières années, ses parens, simples et bons cultivateurs, se sont étonnés de sa facilité pour s'instruire, de cette ardeur de savoir qui font l'admiration du village. Ils se sont dit, le soir, pendant la veillée d'hiver : « Il faut qu'il étudie, qu'il devienne savant, et le chemin de la fortune s'ouvrira pour lui, et cet enfant fera honneur à nos vieux jours ! » Et leur pauvreté s'est épuisée à lui donner, dans un collége, ces précieuses connaissances que sa condition ne lui promettait pas ; et pendant dix ans, ils se sont presque privés du nécessaire pour l'éducation de ce fils tant aimé. Quand il sera sorti des murs de ce collége, qui le protégera, qui le soutiendra, qui lui donnera du pain, en attendant la gloire ? Pauvres gens ! ils ne le savent pas ; ils pensent que la gloire et le pain viendront en même temps ; mais si la gloire et le pain lui manquent tous les deux !

Et Gilbert est arrivé dans ce Paris tant désiré, riche seulement d'espérances, d'avenir, du recueil de ses premiers vers ! Quels seront ses protecteurs ? il n'en a pas, mais il en trouvera sans doute ! A vingt ans, on ne saurait encore douter des hommes. Ce qu'il lui faut, ce sont des encouragemens, de bienveillantes paroles qui le soutiennent dans cette route qu'il veut tenter ; et toutes les oreilles sont demeurées sourdes à ses vers, et nul ne s'est arrêté en son chemin pour les entendre. Oh ! ne vous étonnez pas que le désespoir de tant

d'illusions déçues ait armé sa bouche de sévères et dures paroles; ne vous étonnez pas qu'il maudisse ce monde qui l'a rejeté, cette société qui n'a pas voulu de lui! Ne vous étonnez pas qu'il lui dise en face ses turpitudes et ses vices!

Toutes ces poétiques illusions qu'il nourrissait dans son âme, elles se sont tournées en amertume et en colère. C'est qu'en effet, renoncer à tant d'espérances, si doucement et si long-temps caressées, passer de cette vie poétique où tout est bonheur et gloire, à la dure et froide vérité d'un si complet désenchantement, oh! c'est un coup bien affreux! c'est bien assez pour aigrir une âme, pour tremper dans le fiel une plume de poète! Plaignez-le, plaignez-le de sa colère, car cette colère même retombe bien poignante sur son cœur. Il lui aurait été si doux de vivre dans ce monde riant et beau qu'il s'était fait! Il ne voulait qu'aimer, c'est le monde qui le contraint de haïr!

Puis, pour lui aussi, comme pour Chatterton, comme pour Malfilâtre, la misère est venue! Tandis que des médiocrités rampantes sont fêtées dans le salon des grands, que les dames de haut parage dispensent la gloire, que leur patronage vante et caresse d'impudentes nullités, il est là, pauvre, abandonné, en butte à l'insulte et à la calomnie. C'est une arme que les adversaires stygmatisés par lui n'ont pas dédaignée pour le combattre. Son âme aigrie s'exalte, et puise en elle-même de nouvelles douleurs, comme si ce n'était point assez de ses douleurs réelles! Il souffre, il est malade, il a besoin d'une main ami qui endorme ses souffrances, d'une voix consolante qui soulage les plaies de son cœur!

Si du moins son vieux père, sa mère si tendre vivaient encore dans leur lointain village! Si un asile lui était ouvert encore dans cette humble demeure, à laquelle il a dit adieu pour courir après une vaine chimère! avec quelle joie il le quitterait, ce Paris si funeste! Comme il reprendrait le chemin de son tranquille village de Lorraine! comme il irait reposer sa tête courbée avant l'âge, à l'abri du chaume qui l'a vu naître, heureux port que désormais il ne quitterait plus, désabusé du monde et de la gloire! Si pauvres que fussent ses parens, ils auraient bien toujours un morceau de pain noir à partager avec leur fils chéri qui revient, plus pauvre qu'ils ne le sont eux-mêmes, retrouver son pays natal.

Mais non : ses parens sont morts en demandant au ciel, pour ce fils tant aimé, la prospérité qu'ils voyaient dans l'avenir, déjà toute prête à récompenser ses talens! Quant à leur champ, quant à leur chaumière, peut-être on les a vendus à l'encan. Peut-être, obérés par les dépenses que réclamaient les études de leur fils, les pauvres laboureurs sont-ils morts sans avoir la consolation de lui transmettre après eux un héritage! Pour lui, plus rien, plus personne au monde; il est seul!

Oh! c'est une situation horrible que ce complet isolement, que cette solitude au sein de Paris, au sein de cette immensité d'hommes, de cette foule d'indifférens, solitude mille fois plus affreuse et plus accablante que celle d'un désert. Gilbert maudit sa destinée; il maudit la vie si misérable pour lui, tandis que pour ceux qui l'ont repoussé, elle s'écoule si riante et si joyeuse, parmi les plaisirs et les fêtes! Déjà, dans les salons où la philosophie tient ses assises, on a dit : « Il est fou! » La philosophie ne lui a pas pardonné; elle se plaît à écraser, à fouler sous ses pieds l'ennemi audacieux qui a pu s'attaquer à elle. L'infortune de Gilbert ne la désarmera pas : il faut que la vengeance s'accomplisse! « Le misérable est fou; l'ivrognerie a troublé sa tête, » ont répété avec dédain les oracles de ces salons; et, sur leurs sophas soyeux, en jouant nonchalamment avec leurs éventails dorés, les belles dames ont répété : « C'est un ivrogne qui est devenu fou! »

Et pourtant, à travers ses rêves, plus d'une fois de suaves et riantes images de femmes étaient venues passer! Plus d'une fois, en les voyant dans leurs carrosses, étincelantes de beauté, lui, pauvre poète, qui, dans ce temps, croyait encore à la gloire et à l'amour, il les avait suivies d'un long regard, en disant : « Si belles, elles doivent être bonnes! » — Et sur Gilbert le poète, les belles dames n'avaient trouvé rien à dire, si ce n'est les paroles que vous savez.

Et quand il serait devenu fou, en effet, mais fou de désespoir et de misère, oh! non, la chose n'eût pas été surprenante. C'eût été la folie du Tasse, lâchement repoussé par les grands qui lui devaient l'immortalité de leur nom, abandonné dans son infortune par cette Léonore, objet de son adoration si chaste et si pure, et qui ne trouva pas un mot, pas une consolation pour adoucir l'infortune du malheureux Torquato, pas une voix pour invoquer en sa faveur la pitié de son frère! Oui, le Tasse était bien fou, fou comme devait le devenir un poète à l'âme ardente, que l'ingratitude et la dureté des hommes ont méconnu et brisé; et, lorsque le malheur eut exalté sa tête, lorsqu'il plia sous le poids de tant de douleurs accablantes, pour lui, comme aussi pour Gilbert, on ne trouva qu'un remède et qu'un asile : — L'hôpital!

Ah! quand il se trouva là, dans ces tristes salles de l'Hôtel-Dieu, confondu dans la foule des malades indigens dont il portait la livrée, couché dans un de ces lits qui s'alignent en longues files, et dont les rideaux, pendant les longues nuits d'automne, à la funèbre clarté de quelques lampes, se dessinaient comme de blanchâtres fantômes, que d'angoisses douloureuses ont dû déchirer son pauvre cœur! Ce fou, dont le monde prononçait le nom avec un dédain si superbe, comme le Tasse, il n'avait que le ciel pour confident et pour consolateur de ses peines : il le priait ardemment, malgré la fièvre qui brûlait ses membres; comme le Tasse aussi, peut-être il lui semblait voir parfois des apparitions célestes qui passaient devant ses yeux, et descendaient jusqu'à lui! Pauvre infortuné! il lui semblait ouïr des voix divines qui parlaient à son oreille; il suivait dans les airs des concerts d'anges qui se révélaient à lui seul. Alors, s'il était fou, eh bien! c'était un bienfait que cette folie : à défaut de la terre, il avait le ciel; le ciel venait en aide à celui que le monde entier abandonnait.

Pourtant, un jour, un homme s'arrêta près de son lit avec une expression de douceur et de bonté : ce n'était pas cette froide indifférence des gens gagés pour soigner des malades, ni la répugnance contrainte d'un visiteur officiel. Cet homme, au costume simple et noble à la fois, au visage grave et doux, le regardait d'un air où la compassion se peignait en même temps que la surprise.

— Eh quoi! vous êtes M. Gilbert? dit l'inconnu au poète.

— Oui, monsieur, oui, c'est moi... Oh! je vous remercie!... Je ne sais pourquoi votre voix m'a fait du bien! Depuis long-temps, sur aucun visage, cette expression d'intérêt ne m'avait consolé.

— Se peut-il? pensa le visiteur. Cette réponse.... Mais non! ce n'est point là ce que l'on m'avait dit! On le prétend fou furieux! Non, non! l'on m'avait abusé. Ou bien peut-être sa folie s'est calmée pour un instant seulement. Bientôt ses accès vont le reprendre!

Et il interrogea l'une des personnes chargées de soigner les malades.

— Oh! lui répondit-on, sa folie est paisible. Quand il est arrivé, d'après ce que l'on avait annoncé sur son compte, il était question de le placer parmi les furieux : puis, comme il est habituellement tranquille, nous l'avons laissé ici. Il n'a qu'une manie, mais elle n'est pas dangereuse; il griffonne quelquefois des morceaux de papier. Comme il demandait avec instance de l'encre et une plume, et qu'au fait, cette manie-là est assez innocente, on ne lui en a pas refusé.

L'inconnu déplora intérieurement le singulier écart d'imagination qui, jusque dans la folie, perpétuait chez le poète ses goûts favoris. Ce n'était pas pour voir Gilbert qu'il venait à l'Hôtel-Dieu : une charitable sollicitude l'avait conduit auprès d'un autre malade; mais, curieux de voir le malheureux insensé qu'il connaissait seulement par les calomnies de quelques-uns des ennemis de Gilbert, il s'était informé de la salle où se trouvait le poète.

Une demi-heure après, quand il eut visité le malade auquel il s'intéressait, l'inconnu traversa la même salle; il ne put s'empêcher de s'arrêter encore auprès du lit de Gilbert. Languissamment soulevé sur son coude, une plume à la main, et tenant dans l'autre main un morceau de papier que soutenait un livre, le poète semblait livré à une méditation profonde. Sur son front pâle et amaigri, brillait une sérénité qui ne rappelait en rien l'égarement de la folie. Dans ses yeux, on distinguait comme un rayon d'espérance divine. C'était une douce mélancolie, et non plus l'abattement du désespoir : il écrivit quelques mots qu'il relut ensuite; puis, comme ses regards soulevés allaient chercher à travers la fenêtre un peu de l'azur du ciel, dégagé pour un moment des brumes de l'automne, il retrouva l'inconnu, debout encore auprès de lui.

— Ah! monsieur, lui dit Gilbert, c'est encore vous! quel intérêt pouvez-vous donc prendre à mon sort? Serait-il au monde une personne qui me connût autrement que par les outrages de ceux que ma mort ne désarmera pas?

— Eh quoi! se dit l'inconnu, cet accès lucide dure encore!... Oh! non.... ce ne sont pas là les paroles d'un insensé!... non! ces regards ne sont pas ceux d'un méchant!

Et s'adressant à Gilbert :

— Monsieur, je me félicite d'avoir pu vous connaître.... Cette courte entrevue m'a déjà prouvé que le monde est dans l'erreur, qu'on l'a trompé sur votre état. Mais rassurez-vous : sans doute, vous n'êtes pas aussi malade que vous le supposez....

— Non, non, monsieur.... je ne m'abuse pas. Tenez, c'est bien mon testament, c'est bien mon adieu à la vie que je viens d'écrire en traçant ces vers. Je suis heureux que la mort m'ait laissé le temps de les terminer.

— Des vers!... Eh! quoi! ici!....

— Monsieur, continua Gilbert, vous êtes le seul ami que le ciel amène auprès de moi à mon heure dernière. Ces vers, veuillez les entendre, et puis... vous les prendrez, pour qu'ils ne meurent pas avec moi.... vous les conserverez.... Je vous le répète, c'est mon testament!....

A ces mots, il prit ce chiffon de papier que lui avait donné une main indifférente pour amuser ce que l'on croyait un caprice de folie; puis, d'une voix faible et douce, mais animée par intervalles, il lut ces vers admirables qui vivront autant que notre poésie, et qui commencent ainsi :

J'ai révélé mon cœur au Dieu de l'innocence,
Il a vu mes pleurs pénitens;
Il guérit mes remords; il m'arme d'espérance :
Les malheureux sont ses enfans.

L'inconnu écoutait avec une suprise et un attendrissement impossible à décrire, ces accens si purs et si suaves, ces vers empreints d'une si pieuse et si touchante couleur, éclos dans un hôpital, sous la plume d'un homme que le monde traitait d'insensé. Gilbert continua; son regard brillait d'un feu divin. Il arriva aux dernières strophes :

Au banquet de la vie infortuné convive,
J'apparus un jour, et je meurs!
Je meurs, et sur la tombe où lentement j'arrive,
Nul ne viendra verser des pleurs.

Salut, champs que j'aimais, et vous douce verdure,
Et vous, riant exil des bois!
Ciel, pavillon de l'homme, admirable nature,
Salut, pour la dernière fois!

Ah! puissent voir long-temps votre beauté sacrée
Tant d'amis sourds à mes adieux!
Qu'ils meurent pleins de jours, que leur mort soit [pleurée!
Qu'un ami leur ferme les yeux!

Gilbert cessa de parler, et l'inconnu l'écoutait encore; des larmes coulaient de ses yeux. Enfin, saisissant la main du malade :

— Oh! s'écria-t-il, infortuné jeune homme qu'ils ont tant calomnié! c'est le ciel qui vous a dicté de pareils accens! et j'ai pu vous méconnaître!... Les infâmes! Maintenant, ne dites plus que vous n'avez point d'amis! Vous en avez un, du moins, un ami qui sera votre consolateur, votre père... A dater de ce moment, j'en remplirai tous les devoirs auprès de vous.... Je vous quitte, mais c'est pour revenir bientôt avec tous les secours que votre état réclame.

— Oh! merci, merci! répondit le poète. Merci encore pour cette compassion, pour cet intérêt que je n'attendais plus d'aucun être au monde. Il est quelqu'un du moins qui ne me regardera pas comme un homme pervers, qui pourra transmettre mes adieux à ce monde d'où je fus si impitoyablement repoussé!... Ceux qui m'ont fait tant de mal... je leur pardonne!...

—Vous vivrez, vous vivrez, reprit l'inconnu. Adieu! vous me reverrez bientôt... Adieu! adieu!...

Quand, deux heures après, l'étranger revint, le lit de Gilbert était occupé par un autre malade. La civière fatale avait emporté le poète.

Théodore Muret.

---

*Le rédacteur-gérant*, A. P. BARBIEUX.
Rue des Trois-Frères, n. 19, à Paris.

Imprimé par W. Clowes, Duke-Street, pour Henry-Hooper, 13, Pall mall East, Londres.
Se vend aussi chez R. Groombridge, Panyer-Alley, Paternoster-Row; et chez les principaux libraires de Trois Royaumes.

# LE CAMÉLÉON,

N· 22. JOURNAL NON POLITIQUE. 8 Novembre 1834.

Prix : 4 sous. **PARAISSANT TOUS LES SAMEDIS.** Price 2 d.

## LES VOLEURS DE LA SIERRA.

C'était vers la fin de l'année 1832. Pendant les derniers beaux jours de l'automne, le jeune de B*** et moi, entraînés tous deux dans des courses lointaines par l'amour des arts, nous revenions de visiter les montagnes de l'Ecosse; j'avais fait provision de notes et de souvenirs; mon jeune ami, en véritable artiste amateur, rapportait un album rempli de vues délicieuses, de croquis charmans. A Londres, nous formâmes le projet de nous rendre en Espagne : nous devions nous embarquer sur le premier navire frété pour Gibraltar; mais des lettres que nous trouvâmes à Falmouth nous firent changer de direction, et il fut arrêté que nous irions jusqu'à Valence, mais en traversant le continent. Par une fraiche brise, une mer belle et peu houleuse, nous nous embarquâmes sur le paquebot à vapeur *la Reine des Pays-Bas*, et nous débarquâmes à Ostende le 5 octobre. Il faut avoir traversé le détroit il y a vingt ans sur un paquebot à voiles, pour apprécier l'avantage des bateaux à vapeur faisant aujourd'hui le service du passage. Mollement porté sur les ondes, on arrive avec peu de fatigue directement au but, sans être obligé de louvoyer lorsque le vent est contraire.

Nous connaissions la Belgique presque aussi bien que la France : nous y fîmes un court séjour. Nous remarquâmes cependant à Bruxelles que le commerce avait repris une activité extraordinaire.

De Bruxelles, nous franchîmes rapidement les espaces jusqu'à Paris, d'où la malle-poste nous transporta à Bordeaux en quarante-huit heures.

De Bordeaux à Toulouse, et de Toulouse à Perpignan, nous eûmes constamment sous les yeux les aspects les plus variés, les campagnes les plus riantes. Toutes les richesses du sol méridional se déployaient autour de nous.

A Perpignan, une pluie abondante nous retint quelques jours; les petits ruisseaux qui baignent les fraîches vallées du Roussillon étaient devenus des torrens rapides qu'il eût été dangereux d'affronter. Aussitôt que les chemins furent praticables, nous reprîmes notre voyage. Nous étions impatiens de mettre le pied dans une ville espagnole : Barcelonne enfin nous reçut dans ses murs; nous y demeurâmes une semaine. Avec quel enthousiasme, lorsqu'on est encore dans l'âge des illusions, que l'on cultive les arts et les lettres, on salue une terre étrangère qu'on va visiter pour la première fois! Les hommes, les femmes, les enfans, sont des êtres d'une autre nature, dont on épie tous les mouvemens, dont on observe toutes les allures, dont on voudrait copier fidèlement tous les traits. C'est ce que nous fîmes à Barcelonne; nous allions de la citadelle au port, du port à l'arsenal, aux promenades, à la Rambla, à la muraille de mer : mon ami tirait ses crayons; moi je prenais ma plume, et nous étions heureux.

Nous partîmes pour Valence. Les diligences espagnoles diffèrent peu, pour la forme, des diligences françaises; mais elles vont beaucoup plus vite : elles font généralement trois lieues à l'heure. L'attelage se compose de huit ou onze animaux, chevaux ou mules, assez mal harnachés de tout ce qui tombe sous la main des conducteurs. Le mayoral (conducteur), assis sur la caisse de devant, conduit ses bêtes seulement de la voix. Il n'a en main ni fouet, ni guides. Il s'adresse successivement à chaque mule, à chaque cheval : *Su Capitana! su Juanita! su Tomasina!* et suivant l'allure et le pas de chaque bête, il gonfle ou baisse sa voix, prend le ton doux ou menaçant. Tout d'un coup il s'élance à bas de son siége, et, pendant que les mules trottent, ramasse, en les suivant au pas de course, des pierres dont il emplit ses poches; puis il remonte lestement sur son siége sans arrêter, et ranime l'ardeur de son attelage en lançant ses cailloux à l'animal retardataire, sur lequel il fait pleuvoir à la fois et pierres et malédictions.

La diligence contenait neuf voyageurs : dans le coupé, don Francisco de F..., lieutenant-général de l'armée espagnole, et deux négocians du pays; j'occupais l'intérieur avec mon ami de B***, un frère franciscain de bonne mine, et un officier-supérieur anglais qui se rendait à Gibraltar après un congé; la gondole contenait un jeune voyageur allemand et un second frère franciscain, aussi maigre et aussi triste que mon voisin de l'intérieur était gras et jovial. Nous passâmes une journée fort agréable. Pendant que la voiture suivait une fort belle route où tout semblait rassemblé pour charmer nos yeux, nous entretenions une conversation fort animée. Elle était souvent interrompue par l'exclamation que nous arrachait la vue de la mer. Le mouvement onduleux des collines que nous parcourions nous la faisait découvrir de moment en moment, et alors nous cessions de parler pour admirer ce spectacle. Le soir, nous arrivâmes à Tarragone, où nous fîmes une pause de six heures. Le lendemain, nous traversâmes un magnifique pays de montagnes. Au coucher du soleil, nous descendîmes une côte sur les bords de l'Ebre : un bac nous transporta sur l'autre rive. Nous soupâmes au village d'Aposta, qui sert de limite entre la Catalogne et la province de Valence. Le repas fut gai; chacun raconta ses exploits et ses prouesses. A deux heures du matin, nous reprîmes nos places, et nous recommençâmes à rouler.

Un brillant clair de lune nous accompagnait. Au sortir d'Aposta, la route devint si raide à monter, qu'il fallut aller au pas. Nous mîmes une heure à atteindre un petit plateau auquel nous étions à peine arrivés, qu'une voix forte et sonore nous cria impérieusement : *Alta!* (halte). De B*** et moi nous avions souhaité voir des bandits espagnols; c'était une curiosité d'artiste que nous fûmes contens de satisfaire. Je me hâtai d'enlever de mon cou ma chaîne d'or et ma montre, de B*** en fit autant, et nous les jetâmes

au fond d'une des poches de la diligence. Aussitôt un homme armé de toutes pièces, au regard terrible et menaçant, s'approcha de la portière : « Descendez! dit-il. » L'Anglais et de B***, qui étaient les premiers, s'empressèrent d'obéir; je les suivis en tirant malicieusement par la manche mon franciscain qui faisait semblant de dormir. « Eh! bon père, lui dis-je, voici les compatriotes, d'honnêtes voleurs, qui vous demandent un petit moment d'entretien. »

La diligence était arrêtée à mi-côte; la montée était encore haute et escarpée. En cet endroit, la chaîne de la Sierra del Huey forme un promontoire. A droite, des bois épais couvraient de profonds ravins; à gauche, à la distance de six toises seulement, la mer venait battre le pied de la roche sourcilleuse. Devant nous se tenait le chef des voleurs, et sa bande nous avait cernés. La fuite était impossible et la résistance inutile : les bandits s'étaient placés de manière à nous tenir tous en échec. A mesure que nous descendions de la diligence, un homme à genoux nous couchait en joue, et suivait avec son mousquet tous nos mouvemens : c'était l'ordre du capitaine. De B*** et moi, comme artistes (car il est des grâces d'état), nous ne perdîmes pas la tête : pendant que j'examinais de sang-froid toute cette scène, debout derrière moi, il en prenait à la dérobée le croquis. Je vis nos confrères les voyageurs s'avancer en tremblant, pâles et défaits, et remettre sans hésiter aux brigands leurs bourses et leurs bijoux. Le lieutenant-général espagnol lui-même, vieux militaire qui avait vu le feu dans vingt batailles, avait l'air d'un spectre. Le reflet de la lune ajoutait encore à sa pâleur. L'officier anglais me parut plus calme et plus résigné. Pour moi, je m'avançai vers le capitaine, et je le regardai en face. C'était un homme de moyenne taille, au teint basané, à la figure mauresque, d'un âge mûr, robuste, et vêtu à la valencienne. La main droite appuyée sur le canon de sa carabine, il me tendit négligemment la gauche pour me dire : *Su dinero*! (Votre argent!) Je lui présentai sans mot dire ma bourse, qui contenait environ quarante dollars en or et en argent. Il la secoua. « Combien y a-t-il? » Je lui dis la somme, en ajoutant : « C'est tout ce que j'ai; mais rendez-moi, je vous prie, la filoche; j'y tiens beaucoup; elle ne vaut rien pour vous. » Il jeta un regard sur moi, puis sur la filoche, et, sans me répondre, la laissa tomber dans sa vaste poche. « Maintenant, votre montre? me dit-il d'un air dont je commençais à me défier. — Je n'en ai point. — Comment! point de montre! un homme comme vous! Allons, point de façons! — Je n'en ai point, répétai-je, en articulant mes mots espagnols lentement et le plus clairement qu'il me fut possible. » J'avais appris cette langue dans mon enfance. « Je l'ai laissée à Barcelonne; on m'avait dit que la route n'était pas sûre. » Le brigand fronça le sourcil, et cependant je crus voir qu'il n'était pas éloigné de sourire. « Vous êtes étranger, me dit-il, après une petite pause; je le vois à votre manière de parler le castillan. — Je suis Français, répliquai-je, et voici un compatriote, en lui désignant de B*** qui se hâta de fermer son album; nous voyageons pour notre instruction. — Les Français sont braves, s'écria-t-il, j'ai fait jadis le coup de fusil contre eux, quand leur empereur!... » Il s'arrêta court, puis il finit par sourire. « *Anda*, me dit-il, en me montrant la voiture, *suba ussed* (montez). — Que Dieu vous accompage, lui répliquai-je, en lui disant adieu à l'espagnol. De B*** s'avança; il entendait bien l'espagnol, mais il le parlait difficilement : il donna sa bourse — Camarade de l'autre, dit le bandit en me désignant. — *Si senor*. — Oui, dit de B***, en affirmant d'un signe de tête. — Donnez-moi votre montre. — Je n'en ai point, répliqua mon ami en ouvrant son habit. — *Anda*! — Et de B***, sans se le faire répéter, s'empressa de me venir joindre. — Nous étions tous remontés dans la diligence, et nous attendions la catastrophe. — Que ferons-nous des bagages? cria un brigand qui était monté sur le faîte de la voiture, et qui commençait à remuer les paquets. Autre crise imprévue pour nous : nous en fûmes quittes pour la peur. A un signe du capitaine, le brigand descendit. Alors, s'approchant de nous : « Pas un cri, pas un mouvement, dit le capitaine d'une voix terrible; il y va de la vie pour vous! Nous partons; restez ici un quart d'heure, et vous reprendrez ensuite votre route. » Nous les vîmes, au clair de la lune, gravir les sentiers tortueux de la montagne et disparaître. Cependant notre char restait immobile : nous descendîmes. Le mayordal et les postillons etaient serrés les uns contre les autres, le nez collé sur la croupe de la mule timonière, sans oser retourner la tête. « Poltrons que vous êtes! m'écriai-je, ne les avez-vous pas entendu partir? »

« Ah! senor, s'écria le mayordal, vous ne savez donc pas que si j'eusse reconnu un de ces gaillards-là, ce qui pouvait bien arriver, j'étais perdu? »

Les flacons de Cognac, dont nous avions eu soin de nous munir, firent un effet merveilleux. Chacun reprit courage, et l'on chemina sans encombre jusqu'à Vindroz, où nous déjeunâmes le lendemain.

Nous fîmes nos dépositions à l'alcade, qui nous assura de la manière la plus sérieuse qu'il allait envoyer des gens à la poursuite de la bande, et que notre argent nous serait rendu. « Quelle heure est-il? » dis-je alors à de B*** en tirant ma montre en même temps qu'il tirait la sienne pour me répondre : et le gros franciscain, qui avait chrétiennement lâché la sienne, éclata de rire, en admirant notre adresse.

Arrivés à Valence, nous descendîmes, mon ami de B*** et moi, à l'hôtel des Quatre-Nations, que nous recommandons à nos compatriotes qui feront le voyage de Valence. (*L'Impartial*.)

---

## GÉOGRAPHIE.

### DÉPARTEMENT DES BOUCHES-DU-RHÔNE.

### MARSEILLE.

Marseille, le plus important de nos ports de commerce, sur la Méditerranée, chef lieu de préfecture, siége d'un évêché, est à 813 kilomètres (environ 205 l.) de distance légale S.-E. de Paris. On paie 103 postes 1/4. — Dans l'espace de cinq années, la population de cette ville s'est accrue de 29.000 habitans. Elle était de 116,000 en 1828; aujourd'hui elle s'élève à 145,115. Son commerce a acquis aussi une importance toujours progressive. Cet accroissement de prospérité est dû, entre autres causes, à la conquête et à l'occupation d'Alger.

#### HISTOIRE DE MARSEILLE.

Marseille est celle des cités françaises dont l'histoire certaine remonte à une plus haute antiquité.— Une colonie d'aventuriers phocéens débarqua, 600 ans avant l'ère chrétienne, sur le territoire marseillais, qui appartenait alors à la tribu des Celtes-Lygiens, dont le chef, Nonnus, accueillit favorablement la peuplade grecque, et lui permit de se fixer à Marseille. Là, les Grecs retrouvèrent une terre en harmonie avec leurs goûts, leurs habitudes, leurs mœurs.

La colonie prospéra bientôt au point qu'elle excita l'envie des Aborigènes; ils en méditèrent l'extermination, mais ce projet fut heureusement déjoué. Grecs d'origine, les Marseillais créèrent en France une nouvelle Thessalie, avec ses temples, son culte, ses bois sacrés, sa langue harmonieuse: néanmoins, dans la suite, ce caractère primitif s'affaiblit à proportion des agrandissemens de la colonie. — Peu à peu la ville s'embellit et se fortifia. — Elle résista aux attaques des Carthaginois jaloux de son commerce, et, pendant cette guerre qui fut longue, son importance, loin de déchoir, augmenta. La colonie devint métropole. Marseille, alors *Massilia*, fonda *Nicea* (Nice), *Antipolis* (Antibes), *Citharista* (la Ciotat), *Agatha* (Agde), et d'autres villes qui n'existent plus aujourd'hui. Les Athéniens, jaloux aussi de sa prospérité, l'attaquèrent avec quelque succès; mais vaincus par Philippe à Chéronée, ils perdirent toute prépondérance, et Marseille augmenta en puissance. Sa situation, son port superbe, la nature ingrate de son territoire, le génie de ses habitans, tout en faisait nécessairement une ville maritime et commerciale. Deux de ces citoyens, Pythéas et Euthymènes, accrurent sa réputation par leurs voyages de découvertes. — Au troisième siecle avant Jésus-Christ, Marseille était l'Athènes des Gaules, une cité modèle de sagesse et de bonne administration, même au témoignage de Cicéron. — Son gouvernement était républicain; six cents sénateurs l'administraient. Elle s'allia avec Rome, rivale comme elle des Carthaginois, et s'opposa, mais inutilement, à l'invasion d'Annibal. Elle eût péri alors si Annibal eût été vainqueur de Rome. — Plus tard, les Cimbres, les Teutons, les Ambrons, la menaçaient d'une ruine imminente, lorsqu'ils furent taillés en pièces par Marius. — La ruine de Tyr par Alexandre, celle de Carthage et de Corinthe par les Romains, débarrassèrent le commerce de Marseille de concurrences dangereuses. — Elle avait atteint le comble de la prospérité, lorsqu'elle prit parti pour Pompée contre César. Celui-ci, vainqueur, punit sévèrement Marseille; il ne lui laissa qu'une ombre de liberté, et lui ôta son commerce et ses colonies.—La perte de toute puissance effective, de toute influence politique, fit tomber peu à peu Marseille dans l'obscurité, et elle y resta long-temps. — Redevenue république indépendante sous la protection romaine, elle releva son commerce, et acquit une nouvelle célébrité par ses écoles. Le christianisme s'y établit dès le principe, et excita une ardente ferveur chez ce peuple toujours exalté. — Les croisades donnèrent une nouvelle activité à son commerce. — A cette époque, la ville se composait de deux parties bien distinctes: la ville basse située entre le port et la mer; la ville haute, au-delà du port. Cette division dura jusqu'en 1348. — Marseille, depuis 1257, appartenait aux comtes de Provence. Elle fut prise et saccagée en 1423 par Alphonse d'Arragon, et se releva avec l'assistance du roi de France. — Sous le gouvernement du bon roi René, qui mourut en 1480, Marseille revit des jours prospères, et acquit une grande réputation par ses manufactures de savon, ses verreries, ses tanneries et ses pelleteries. — Le successeur de René, Charles III, venant à mourir sans postérité, Marseille et son territoire tombèrent au pouvoir de Louis XI, et firent dès-lors partie du royaume de France. — En 1524, la ville fut inutilement assiégée par le connétable de Bourbon. — Trois ans après, Charles-Quint échoua pareillement devant Marseille. — En 1530, la peste (qui s'était déjà montrée plusieurs fois) enleva une moitié des habitans. — En 1580, Marseille avait 72,000 habitans, population excessive pour l'étendue de la ville, que resserrait une forte enceinte de murs, percée de quatre portes. Ce défaut d'espace contribuait à la fréquence et à l'intensité des pestes qui la désolaient. — Marseille avait conservé des franchises qui lui furent ôtées par Louis XIV. A cette occasion elle se révolta contre l'autorité souveraine, résista long-temps sous la conduite de l'héroïque Nioselle, et ne fut soumise, en 1660, que par la force. — Pendant ce temps, Puget devenait le génie restaurateur de Marseille. — Jusqu'à l'époque de sa mort, en 1694, ce Michel-Ange français, l'homme le plus insigne que Marseille ait produit, employa ses talens à faire de sa ville natale une ville presque nouvelle: des améliorations de tout genre furent exécutées alors. — En 1620, 21, la peste fut de nouveau apportée du Levant; plus terrible que jamais, elle força cette ville infortunée à lui donner le nom de *Grande-Peste*. Marseille fut alors en proie aux scènes les plus effroyables; mais elle fut témoin des actes de courage et d'humanité les plus héroïques. L'évêque de Belzunce, le chevalier Rose, le commandant Langeron et plusieurs citoyens acquirent des droits à une éternelle reconnaissance. — La population de la ville était de 90,000 habitans: il en périt 40,000. Le fléau moissonna 10,000 victimes dans la campagne environnante. Après un tel désastre, Marseille languit long-temps. Elle portait de nouveau sa prospérité au plus haut degré, lorsque la révolution éclata. Marseille y prit part presque aussitôt que Paris même, et, pendant toute cette période, se montra tour à tour turbulente, frivole et sanguinaire, tour à tour montagnarde et girondine. Elle languit sous l'empire, dont elle souhaitait la chute, et ne reprit sa prospérité que lorsqu'elle put jouir à la fois des bienfaits de la tranquillité intérieure et de la paix extérieure.

### LANGAGE.

Le patois provençal est l'ancienne langue romane, idiome riche, harmonieux et littéraire, sur laquelle les excellentes recherches de M. Raynouard n'ont rien laissé à dire aux écrivains qui viennent après lui. — Nous nous bornerons à rappeler ici, d'après Millin, observateur instruit non moins que spirituel, la façon dont la plupart des habitans du département qui n'ont eu l'occasion d'étudier le français que dans leur pays, se servent de la langue nationale.

Millin, dans son voyage, rapporte les dialogues semi-français, semi-provençaux, qu'il y eut occasion d'entendre. « Combien y a-t-il, dit un voyageur à un de ses compagnons de voyage, que vous *manquez* de Marseille? — Trois semaines; j'ai été *en* Avignon, *du depuis*, à Beaucaire et *je vas* à Arles. — Comme vous voilà fait! — On *m'a marché dessus*, et mon habit est tout *péri*. — Vous étiez indisposé lorsque je vous vis à Marseille? — J'ai eu en effet *la rhume*, et j'ai *mouché* pendant trois semaines : outre cela j'avais la joue *enfle*. — Et madame votre *espouse?* — Elle est encore malade, elle *espère* la fièvre : mais j'ai fait une *consulte* de médecins, et ils assurent que si je lui donne encore le *quinine* et trois *purges*, je *risque* qu'elle guérisse bientôt » Le même voyageur s'adressant à une dame embarquée sur le même bateau : « Vous avez là, madame, une jolie petite fille, elle vous ressemble beaucoup.—Oui, monsieur, chacun dit qu'*elle me donne de l'air*. — En avez-vous d'autres? — Hélas oui! j'ai encore *deux filles* et *un enfant*. — Est-il avancé? —Quoiqu'il n'ait que douze ans *d'âge*, il sait déjà bien *la chiffre :* mais c'est un démon, *au plus* on lui défend une chose, *au plus* il la fait, etc. »

Quant aux modifications qu'a subies la langue des troubadours pour devenir le patois des Provençaux, nous les ferons suffisamment connaître en indiquant quelques-uns des proverbes en usage dans le département. On y trouve souvent une caustique originalité. — *Pan fresc, proun fillos e boues verd, mettoun leou l'houstaou en désert.* Du pain frais, beaucoup de filles et du bois vert, mettent bientôt la maison au désert.— *Dé chins, d'armos e d'amours, per un plési millo doulours.* S'occuper de chiens, d'armes et d'amour, pour un plaisir mille douleurs.

Les hommes distingués qu'a produits le département des Bouches-du-Rhône sont très-nombreux; mais nous ne pouvons qu'en désigner un petit nombre.

Adanson, naturaliste célèbre: Barthélemy, auteur du *Voyage d'Anacharsis*; Massillon, fameux prédicateur; Mirabeau; Nostradamus, médecin et astrologue célèbre dans le 16e siècle; Vanloo, peintre; Pastoret, membre de l'institut; Puget, l'un de nos grands sculpteurs; Topino-Lebrun, peintre, élève de David.

C'est aussi la patrie des demoiselles Clary, dont l'une a été reine d'Espagne (*Julie*, femme de Joseph Napoléon), et l'autre reine de Suède et de Norwège.

## BIOGRAPHIE.

Topino-Lebrun (François-Jean-Baptiste), peintre d'histoire, naquit à Marseille en 1769, et se destina de bonne heure à la peinture. Envoyé à Rome, comme élève au commencement de la révolution, il connut David, et le zele des beaux-arts autant que la conformité des opinions politiques établirent entre eux une liaison intime. Topino, revenu à Paris, se perfectionna pendant plusieurs années dans les ateliers de David, premier maître de l'Ecole française, et il y fit de grands progrès. Mais, passionné comme la plupart des artistes, pour les idées de révolution et de république, à l'exemple de son maître, il se livra à tous les excès de ce temps-là. Nommé, en juillet 1793, juré au tribunal révolutionnaire, ce jeune artiste, qui était d'ailleurs bon, serviable et ami fidèle, se laissa entraîner par l'exaltation de ses idées, à voter un grand nombre de condamnations iniques. Il dévoua au supplice les fondateurs de la république; il fut du nombre des jurés qui prononcèrent sur le sort de Danton et de Camille-Desmoulins. D'abord il résista aux ordres des décemvirs qui régnaient au comité de salut public et dominaient la convention; mais bientôt égaré par de faux raisonnemens, épouvanté par des menaces, il donna un vote qui le livra depuis à de cruels remords. Tout prouve néanmoins qu'il n'était point avide de sang; car il refusa la place de président de la commission populaire d'Orange, qui devait le faire couler en si grande abondance. Plusieurs fois même, dans ses redoutables fonctions de juré révolutionnaire, il se prononça en faveur des victimes. On cite entre autres le fait suivant: dix-sept accusés de la ville de Tonnerre, poursuivis par le parti de la Montagne, comparurent devant le tribunal. Topino eut le courage de se déclarer publiquement en leur faveur, et il donna sa voix pour leur absolution, qui fut prononcée. Plus tard, il reçut, pour ce fait, un témoignage public de l'estime de M. Chauveau-Lagarde, qui avait défendu ces malheureux, voués à la mort. « Dans les relations, dit-il, que mon état de défenseur me donna » quelquefois avec Topino-Lebrun, il me parut par « ses discours, plutôt un ami exalté de la révolution, » qu'un ennemi de l'humanité. Il annonçait même, » dans ces temps affreux, avoir le goût des arts et » quelques idées libérales, et plusieurs fois je l'ai entendu se plaindre violemment de la tyrannie de » Robespierre, qu'il regardait comme un homme de » sang. » En effet, les décemvirs, ne croyant plus pouvoir compter sur ses services, prirent un arrêté, signé de presque tous les membres du comité de salut public, pour le traduire lui-même devant l'affreux tribunal, auquel ils venaient de donner une nouvelle organisation. Topino ne fut sauvé que par l'événement du 9 thermidor. Il se déclara pour la convention nationale à la journée du 13 vendémiaire, et l'année suivante (1796), il fut compris dans les mandats décernés contre les complices de Babœuf. Plus tard il suivit, en qualité de secrétaire, Bassal, qui se rendait en Suisse, chargé d'une mission secrète du directoire. Lorsque la conspiration de Grenelle éclata, la police crut qu'il était venu faire un voyage furtif à Paris, et elle le désigna comme l'un des agens présens à l'attaque du camp de Grenelle. Mais il prouva le contraire: « car le jour même, dit-il, qu'on fusillait dans la plaine de Grenelle mes prétendus complices, je me trouvais à Bâle, où je dînais chez notre ambassadeur, M. Barthélemy. » Revenu en France, en 1797, Topino-Lebrun reprit la palette et le pinceau, et produisit le tableau de la mort de *Caïus Gracchus*, qui fut couronné au salon, et qui valut à son auteur une récompense du gouvernement. Après l'installation du gouvernement consulaire, il continua d'être regardé comme un des moteurs secrets du parti jacobin. Il avait entrepris de peindre dans une très-grande dimension le siége de Lacédémone, par Pyrrhus, lorsqu'il fut impliqué dans la conspiration de Demerville, Ceracchi et Aréna, accusés d'avoir voulu tuer le premier consul Bonaparte, à l'Opéra, le 10 octobre 1800. Toutes les charges contre lui se réduisaient à une déclaration de Ceracchi, qui avait dit que c'était de Topino qu'il tenait un poignard destiné à tuer le premier consul. Quoique Ceracchi eût révoqué cette déclaration en présence des juges, et quelque noble et concluante que fût la défense de Topino, sa condamnation à mort, ainsi que celle de ses co-accusés, fut prononcée le 9 janvier 1801. Il fut conduit au supplice le 30 du même mois, et le courage qu'il avait montré dans les débats ne l'abandonna pas jusqu'au dernier moment. B.

---

## LE BANQUIER EMPAILLÉ.

A l'époque où M. de Ségur remplissait les importantes fonctions d'ambassadeur de France à la cour de Catherine II, un étranger très-riche, nommé *Suderland*, était banquier de la cour. Naturalisé Russe, il jouissait auprès de l'impératrice d'une assez grande faveur. Un matin, on lui annonce que sa maison est entourée de gardes, et que le chef de police demande à lui parler.

Cet officier, nommé *Reliew*, entre avec l'air consterné: « M. Suderland, dit-il, je me vois avec un vrai chagrin chargé par ma gracieuse souveraine d'exécuter un ordre dont la sévérité m'effraie, m'afflige; et j'ignore par quelle faute ou par quel délit vous avez excité à ce point le ressentiment de Sa Majesté.—Moi, monsieur! je l'ignore autant et plus que vous, répondit le banquier; et ma surprise surpasse la vôtre. Mais, enfin, quel est cet ordre? — Monsieur, reprend l'officier, en vérité, le courage me manque pour vous le faire connaître.— Eh quoi! aurais-je perdu la confiance de l'impératrice? — Si ce n'était que cela, vous ne me verriez pas si désolé. La confiance peut revenir; une place peut être rendue.— Eh bien! s'agit il de me renvoyer dans mon pays? — Ce serait

une contrariété ; mais avec vos richesses on est bien partout. — Ah! mon Dieu! s'écrie Sunderland tremblant, est-il question de m'exiler en Sibérie? — Hélas! on en revient. — De me jeter en prison? — Si ce n'était que cela, on en sort. — Bonté divine! voudrait-on me *knouter?* — Ce supplice est affreux, mais il ne tue pas. — Eh quoi! dit le banquier en sanglotant ; ma vie est-elle en péril? Ah! de grâce, achevez ; la mort serait moins cruelle que cette attente insupportable. — Eh bien ! mon cher, dit enfin l'officier de police avec une voix lamentable, ma gracieuse souveraine m'a donné l'ordre de vous faire *empailler*. — Empailler ! s'écrie Suderland, en regardant fixement son interlocuteur ; mais vous avez perdu la raison, ou l'impératrice n'a pas conservé la sienne. Enfin, vous n'auriez pas reçu un pareil ordre sans en faire sentir la barbarie et l'extravagance. — Hélas ! mon pauvre ami, j'ai marqué ma surprise, m'a douleur : j'allais hasarder d'humbles remontrances ; mais mon auguste souveraine, d'un ton irrité, me reprochant mon hésitation, m'a commandé de sortir, et d'aller sur-le-champ exécuter l'ordre qu'elle m'a donné : « Allez, m'a-t-elle dit, et n'oubliez pas que votre devoir est de vous acquitter sans murmure des commissions dont je daigne vous charger. »

Il serait impossible de peindre l'étonnement, la colère, le tremblement, le désespoir du pauvre banquier. Un quart d'heure lui fut donné pour mettre ordre à ses affaires, et ce ne fut qu'avec beaucoup de peine que l'officier exécuteur lui permit d'écrire un billet qu'il fit remettre au comte de Bruce. Celui-ci l'ayant ouvert croit que le chef de police est devenu fou, et il court sans tarder chez l'impératrice. Introduit chez cette princesse, il lui expose le fait.

Catherine, en entendant cet étrange récit, s'écrie : « Juste ciel ! quelle horreur! en vérité, Reliew a perdu la tête. Comte, partez, courez et ordonnez à cet insensé d'aller tout de suite délivrer de ses terreurs mon pauvre banquier, et de le mettre en liberté. »

Le comte sort, exécute l'ordre, revient, et trouve avec surprise Catherine riant aux éclats. « Je vois à présent, dit-elle, la cause d'une scène aussi burlesque qu'inconcevable : j'avais depuis quelques années un joli chien que j'aimais beaucoup, et je lui avais donné le nom de *Suderland*, parce que c'était celui d'un Anglais qui m'en avait fait présent. Ce chien vient de mourir ; j'ai ordonné à Reliew de le faire empailler ; et comme il hésitait, je me suis mise en colère contre lui, pensant que, par une vanité sotte, il croyait une telle commission au-dessous de sa dignité. Voilà le mot de cette ridicule énigme. »

---

## LÉGENDE ÉCOSSAISE.

### LES JOUEURS DE VIOLON DE STRATHSPEY.

« Il y a près de trois cents ans, il y avait à Strathspey deux hommes fameux par leur habileté à jouer du violon. Une fois, aux fêtes de Noël, ils formèrent le dessein d'aller à Inverness exercer leurs talens musicaux pendant les réjouissances de cette époque. Il faisait très-froid ; la terre était toute blanchie par la neige qui tombait depuis trois jours sans discontinuer ; mais l'espoir de gagner beaucoup d'argent les détermina. Ils se mirent en route, un gros bâton à la main, et portant chacun sur leur dos leur violon enfermé dans une boîte.

» Quand ils furent à moitié chemin, ils se repentirent d'être partis par un si mauvais temps, ils regrettaient le coin de leur feu ; mais il était trop tard. Ce n'était plus la peine de retourner à Strathspey, surtout après avoir tant fait. Ils continuèrent donc leur voyage en soufflant dans leurs doigts et se plaignant amèrement de la rigueur de la saison. Il paraît qu'ils allèrent même jusqu'à blasphémer et injurier la Providence !

» Enfin ils arrivèrent à Inverness. Leur premier soin fut d'arrêter un logement ; ensuite ils envoyèrent par les rues le crieur avec sa clochette, annoncer leur arrivée. L'annonce parlait aussi de la grande réputation dont ils jouissaient dans leur pays ; elle indiquait la liste des airs qu'ils savaient jouer, et ce qu'ils prenaient par jour, par nuit et par heure.

» Eux cependant commandèrent un bon souper : des grillades, des saucisses, un pouding, et encore beaucoup d'autres choses. On leur avait allumé un grand feu dans une belle chambre tapissée : ils se chauffaient en vidant un pot de bonne aile, et comptant d'avance tout l'argent qu'ils gagneraient, lorsqu'on leur annonça une visite.

» Ils virent un vieillard de bonne mine, quoique ridé. Il était bien vêtu, et avait de longs cheveux blancs flottant sur ses épaules. Cet homme, après quelques éloges sur leurs talens, dont le bruit, disait-il, s'était répandu dans toute l'Écosse, leur proposa poliment de venir jouer du violon toute la nuit dans sa maison ; et quand on lui eut dit le prix, loin de faire aucune difficulté, comme les deux ménétriers s'y attendaient, il promit de doubler la somme. Ceux-ci, joyeux, n'eurent plus regret à leur souper : ils prirent leurs violons, et suivirent le vieillard.

» Après avoir traversé plusieurs rues détournées et qu'ils ne connaissaient pas, quoiqu'ils fussent souvent venus à Inverness, leur guide s'arrêta à la porte d'un grand bâtiment d'une apparence singulière, et qui ne plut pas aux deux musiciens. Il était nuit ; mais pourtant on pouvait très-bien distinguer la forme de ce castel, qui ne ressemblait ni au castel de *Léthindry*, ni au castel de *Grant*, dans leur pays, ni à aucun des autres castels qu'ils avaient vus dans leurs voyages. Il avait plutôt l'air du *castel des fées* dont on voit les ruines dans la plaine de *Glenmore*, et il était isolé. C'est pourquoi ils refusèrent d'y entrer ; mais le vieillard leur dit tant de bonnes raisons, il les pressa avec tant d'éloquence et d'une voix si persuasive (sans parler d'une bourse pleine d'or !) qu'ils laissèrent de côté leurs scrupules et leurs craintes.

» Ils n'en furent pas fâchés vraiment quand ils se trouvèrent dans un salon superbe, au milieu d'une assemblée nombreuse et brillante. Les bougies étincelaient dans des lustres de cristal qu'on eût pris volontiers pour du diamant ; la tenture était de velours rouge brodée d'or ; dans les coins de l'appartement il y avait des caisses de fleurs et d'arbustes qui embaumaient l'air comme le paradis terrestre. Le costume des personnes réunies en ce lieu répondait à la beauté de l'ameublement, et la joie animait tous les visages. On causait, on se promenait, on riait ; jamais on ne vit une fête si gaie, si magnifique.

» On fit monter les musiciens dans une tribune préparée exprès. Ayant accordé leurs violons, ils se mirent à jouer de leur mieux, leurs plus beaux airs, et la danse commença.

» Toutes ces figures humaines s'enlevaient, retombaient en mesure, et se croisaient avec une agilité incroyable. Les danseurs et les danseuses rivalisaient de grâce et de souplesse. Leurs jolis visages étaient colorés par la chaleur et animés par le plaisir.

» Les musiciens redoublèrent de zèle. Jamais leurs doigts n'avaient été si déliés ; leurs instrumens n'a-

vaient jamais rendu des sons aussi beaux, aussi éclatans.

» Le bal s'échauffait de plus en plus. Ce n'étaient pas des danses ordinaires, et telles qu'on en voit à la ville ou au village. Ici rien n'était réglé par l'art; chacun s'abandonnait au caprice, à la folie de son imagination : les uns glissaient doucement, sans paraître effleurer la terre; les autres, par des bonds et des élans précipités, touchaient presque le plafond. Un rire bruyant faisait retentir les voûtes de cette salle immense. Bientôt le désordre et l'entraînement s'accrurent au point que chacun paraissait livré à des convulsions surnaturelles. Il régnait une sorte d'ivresse générale : le plancher fléchissait sous les pas élastiques des danseurs; les murs s'inclinaient en cadence et tournoyaient avec eux ; la flamme des bougies, devenue plus vive, grandissait et s'agitait en tous sens : les musiciens ne savaient plus ce qu'ils jouaient; ils trépignaient dans leur estrade; ils avaient des tintemens d'oreille, des vertiges, des éblouissemens; les objets changeaient continuellement de couleur autour d'eux; ils ne voyaient entrer personne et la foule grossissait toujours.

» La nuit s'écoula ainsi.

» Au point du jour le tumulte cessa ; le calme se rétablit à peu près. Chacun alla reparer ses forces à des tables couvertes de mets recherchés, servis dans des plats d'or et d'argent. On fit asseoir les musiciens à une table particulière, et quand ils eurent bien bu et bien mangé, le vieillard qui les avait amenés la veille reparut, et les paya généreusement selon sa promesse.

» Ils sortirent de la maison ravis de l'accueil qu'ils y avaient reçu, et fâchés de trouver la nuit si courte.

» Mais lorsqu'ils jetèrent les yeux autour d'eux, quelle fut leur surprise en se voyant entourés de moissons et de prairies qu'éclairait un soleil brillant et chaud comme en été ! Ils demeurèrent stupéfaits en reconnaissant qu'ils sortaient, non pas d'un château, mais d'une petite colline. Ils eurent beau regarder, chercher derrière eux, ils ne virent ni trou, ni caverne; le chemin par où ils avaient passé s'était fermé derrière eux; il n'en restait aucune trace.

» Ils étaient à cent pas environ d'une petite ville; ils y entrèrent. Elle ressemblait si fort à Inverness qu'ils crurent d'abord y être revenus; seulement les maisons, au lieu d'être neuves, étaient noircies par le temps, et le peuple qui circulait dans les rues était habillé d'une manière toute différente. Bien étonnés, ils se dirent : « Faisons comme si nous étions vraiment à Inverness; essayons d'aller sur la place de l'église. » Le chemin qu'ils suivirent les y conduisit en effet. Leur surprise redoubla.

» C'était un dimanche, on allait à l'office. La mise des deux étrangers excitait la curiosité générale. Ils s'approchèrent de quelques personnes, et demandèrent comment s'appelait la ville; on leur répondit, Inverness. Les questions qu'ils firent ensuite attirèrent autour d'eux un certain nombre d'auditeurs; on les pria de raconter leur histoire.

» Quand ils l'eurent terminée au milieu des acclamations de surprise, un vieillard leur dit : « Il est clair que vous avez été au sabbat; vous avez fait danser les sorciers et les sorcières, qui de temps immémorial tiennent leurs assemblées dans cette colline de *Tomnafurich.* » — Là-dessus tout le monde s'écria de nouveau. Un autre vieillard qui marchait avec des béquilles se fit jour dans la foule avec assez de peine, et quand il fut en face des pauvres ménétriers confus : « Je vois bien, leur dit-il, que vous êtes ces deux hom» mes qui descendirent à l'auberge de mon grand» père, et qui disparurent le même soir sans qu'on en » ait jamais eu de nouvelles. C'est *Thomas-le-Rimeur* » qui est venu vous enlever; le scélérat! il en a dupé » bien d'autres de cette façon, les entraînant sous un » prétexte quelconque ! que je vous plains! vous n'a» vez plus ici-bas ni parens ni amis; ils vous ont pleu» rés comme morts, et sont eux-mêmes enterrés tous » depuis long-temps, car il y a cent ans que vous êtes » sortis de ce monde. »

» A ces mots, les infortunés musiciens furent saisis d'une telle frayeur, et se mirent à trembler si fort, qu'ils laissèrent tomber leurs violons sur le pavé de la place, où ils se brisèrent en mille morceaux.

» Chacun s'empressait de les consoler, car il n'était âme si dure qui ne fût attendrie de les voir. On leur dit qu'il fallait entrer dans l'église et assister à l'office pour se purifier du temps qu'ils avaient passé au sabbat. Ils y consentirent, et se placèrent dans un banc en face de la chaire du prédicateur. Leur histoire s'était bien vite répandue, tous les regards étaient fixés sur eux.

» A l'évangile, le prêtre monta dans la chaire, et tout le monde se leva pour entendre le texte sacré. Le prêtre fit tout haut le signe de la croix; les joueurs de violon pâlirent. Il commença à lire la première phrase; mais il n'en avait pas dit la moitié, quand, aux yeux de l'assemblée consternée, les deux vieillards tombèrent en poussière.

(*Extrait de l'Album de M. Edouard Lépée.*)

---

## LES FEUILLES EN COEUR.

. . . . Il y a quelques années je longeais les basses frontières de Bourgogne, et me dirigeais sur le Morvan, cette Calédonie de la France. Parti d'Auxerre à dix heures du matin, il était trois heures du soir quand j'aperçus Courson, petite ville non moins célèbre autrefois par son château fort que par la vaillance de ses seigneurs, dont le dernier fut un comte de Chastellux. Aujourd'hui le château-fort est une halle aux grains, et Courson n'a plus d'autre célébrité que ses pierres de taille. C'est là toute sa gloire : des pierres! Gloire de maçon!

Cependant même à celui qui cherche, sans les trouver, les restes des monumens antiques; à celui que poursuivent les souvenirs grandioses du moyen-âge, à celui-là, Courson moderne offre en dédommagement un temple admirable d'architecture.

Sur les monticules qui dominent la ville du côté d'Auxerre, s'ouvre par trois portes hautes de vingt à trente pieds, un vaste chemin par où voitures et hommes descendent dans de profondes carrières. Une voûte gigantesque, soutenue par de larges et droites colonnes, voûte de pierres, colonnes de pierres, s'étend à perte de vue dans l'immensité de ces souterrains. Quelque chemin que vous suiviez, voûte et colonnes vous suivent. C'est à douter en quel lieu, dans quel temps, par quels architectes tout cela fut bâti. On ne se souvient plus sous quel ciel, sur quelle terre on marche. On ne sait où l'on va. La pensée s'égare suspendue au chapiteau de ces innombrables colonnes et l'œil demande à la voûte hardie qu'elles portent si les maçons de la Tour de Babel ne sont pas venus lui raconter leurs secrets.

Depuis un quart d'heure je parcourais les immenses corridors de ce monument qui m'apparaissait tantôt comme une église, tantôt comme des catacombes. Un

froid âpre me tombait sur les épaules. J'étais ravi de plaisir, mais fort mal à l'aise; et ne voyant pas le terme de ma course, j'étais prêt à retourner en arrière, si des coups de marteau monotones et sourds ne m'eussent indiqué la présence prochaine des carriers. Je fis quelques pas encore. Le bruit se rapprochait, et derrière une masse de roches blanches, à demi taillées en colonne, je distinguai dans un enfoncement plusieurs hommes qui coupaient de la pierre à la lueur d'une lampe.

Je ferai grâce au lecteur de la plupart des choses que ces hommes me dirent à propos de leur carrière, qu'ils exploitent à leur seul profit, profit considérable, si j'en juge par la réputation méritée de la pierre de Courson, qui, tendre au ciseau, et conséquemment facile à recevoir les ornemens d'architecture, prend, soumise à l'air, une consistance presque inaltérable. Ces détails qu'ils me donnèrent avec orgueil, furent suivis d'une explication toute naturelle au sujet des colonnes. Ce sont les carriers eux-mêmes qui les taillent au fur et à mesure qu'ils avancent dans leur périlleux travail. Elles soutiennent l'édifice et protégent les architectes.

Pressé par le désir d'arriver à Coulanges le soir même, je les quittai pour rejoindre ma carriole de louage; car j'avais pris à Auxerre, non *la correspondance* de Clamecy, mais une carriole, afin de pouvoir librement m'arrêter aux choses curieuses de la route. A ma grande surprise, j'étais venu d'Auxerre à Courson tout d'une traite. Le pays n'offrait rien à voir que de maigres labourages, des bois grêles et de méchantes vignes.

Comme je cherchais mon chemin à travers le labyrinthe de ces longues galeries, il me sembla voir dans l'un des bas côtés du sombre édifice, une jeune fille qui marchait timidement et se cachait. Frappé de cette apparition romanesque, je la suivis des yeux, puis des pas, tout en me glissant derrière les colonnes. L'épier était une indiscrétion blâmable, sans doute; mais l'esprit une fois préoccupé de cette énigme, comment renoncer à en connaître le mot? Un instant je crus avoir été trahi par l'écho de mes pas, car la jeune fille s'arrêtait et regardait avec inquiétude derrière elle.... Par bonheur, les colonnes m'enveloppaient dans leur ombre. Je ne discontinuai pas de suivre ma vision, quoique d'un peu loin.

Tout à coup la jeune fille s'élança, et ne bougea plus. Alors un murmure vint jusqu'à moi, murmure de voix qui me fit battre le cœur.

Laissons-les, pensai-je. Pourquoi troubler leur bonheur? qu'ai-je à faire ici ?

Triste par le ressouvenir d'un bien perdu, j'allais m'éloigner en silence pour les laisser tout à leur tendresse; mais la crainte même de les gêner, de les faire enfuir peut-être, me retint à ma place. Ils venaient à moi. Je me serrai étroitement contre une des plus larges colonnes.

Bientôt je pus entendre distinctement ces paroles :

— Ecoute, Julie, ta mère et ton père sont riches; ils ont trois bons arpens de vigne, et moi je n'ai ni vigne, ni rien au monde.... qu'un état. Un état de jardinier! ce n'est pas grand'chose quand on travaille pour le compte des autres.... Mais enfin, un jour viendra où j'aurai des arbres, des pépinières à moi... Ce jour là venu, ta mère n'a plus de mauvaises raisons à me donner, et je t'épouse!... Eh bien! Julie, tu ne me réponds pas! qu'est-ce que tu as donc?.... tu pleures?

— Ma mère ne veut pas que je te parle.

— Ne nous parlons-nous pas ici tous les jours?

— Mais si on venait à nous apercevoir?

— Dans cette carrière, où on ne voit pas plus clair que dans un four! ce n'est pas possible. — Et puis je sors par une porte, et toi par l'autre; et en tout cas, tu dis ce qui est vrai; que tu es venue apporter le goûter de ton père qui taille de la pierre là dedans. — Quant à moi, eh bien! moi, si on me dit: « Pourquoi fréquentes-tu la carrière! » tiens, je réponds, est-ce que je ne suis pas jardinier? je cherche des plantes rares qu'on m'a enseignées par ici. Qu'avez-vous à me dire? je fais mon état.

— Oui, Joseph, mais si ma mère te refuse toujours, comment ferons-nous pour nous marier? c'est cela qui me chagrine.

— Si tu pleures, tu m'ôteras toutes mes forces. Comment veux-tu donc que j'aie le cœur à l'ouvrage, si tu pleures? Il faut se faire une raison, Julie. D'ailleurs, je te promets de travailler, d'amasser de l'argent, d'avoir une bonne pépinière d'arbres.... tu verras, tu verras ce que je te dis! — Ah! à propos, je t'apporte un autre bouquet de violettes.

— Encore des violettes!

— En es-tu fâchée, méchante? tu m'as dit que tu les aimais....

— Oui, parce que ça a la feuille en cœur..... pauvres violettes!

— C'est ma foi vrai! la feuille en cœur! je ne m'en étais pas encore aperçu, non!.... et c'est pour ça que tu m'en demandes tous les jours? et c'est pour ça que tu les aimes?

— Oui.... et aussi parce que c'est toi qui me les donne.

Il se fit un long silence.

Julie reprit: — Toi qui es jardinier, Joseph, tu dois savoir s'il n'y a pas d'autres plantes qui ont la feuille en cœur. Tu m'en ferais un gros bouquet de toutes.... Je suis sûre que si j'avais un bouquet de toutes ces feuilles-là, vois-tu, nous nous marierions avant l'hiver.

— Quelle idée!

— C'est une idée comme ça. Quelque chose me dit que ça nous porterait bonheur.

— Attends donc que je me rappelle... Tiens, le liseron, tu sais bien, le liseron des jardins? il a la feuille à peu près comme la violette; feuille en cœur, ma foi! je t'en donnerai demain.

— Tu n'en connais pas encore d'autres avec le liseron?

— Non.... c'est tout.

— Cherche.

— J'ai cherché. Il n'y en a pas d'autres que le liseron des jardins et la violette, à moins que....

Mon chapeau, qui, par hasard, m'échappa des mains, roula jusqu'aux pieds des jeunes gens. Ils s'effrayèrent et s'enfuirent en grande hâte, chacun de son côté.

A mon tour, je sortis bien vite du souterrain. Il me tardait de respirer en plein air.

L'impatient conducteur de ma carriole m'attendait tout près de là sur la route. — Nous n'arriverons jamais à Coulanges, me dit-il, voilà qu'il se fait tard.

Je le laissai dire, et descendant la côte à pied, je m'en allai demandant de maison en maison où demeurait le jardinier Joseph, et quel était cet homme. Je fis les mêmes demandes à l'égard de Julie; après quoi je remontai en voiture.

Deux heures de cahots, et nous arrivâmes à Coulanges, à la nuit tombante. Malgré moi, il me fallut ajourner au lendemain matin la visite que je voulais faire à M. Noisette, l'un des plus célèbres horticulteurs de France.

Sur la rive gauche de l'Yonne, à une lieue de Coulanges est un petit village nommé, je crois, Mizery. On y arrive en suivant un étroit chemin assez haut perché dans les montagnes. Quelques tristes bouquets de bois se montrent çà et là parmi des terres tantôt sablonneuses et tantôt argileuses. Rien de plus pauvre que ces campagnes. La culture y est arriérée d'un siècle.

Avant d'atteindre Mizery, je rencontrai le castel historique de *la Maison blanche.* C'est dans ce vieux castel, appartenant encore aujourd'hui à un de *La Maison blanche*, capitaine de vaisseau, que tout l'or catholique de l'Auxerrois, toute l'argenterie des églises et des monastères furent portés après les terribles représailles calvinistes du dimanche 28 septembre 1567. Je remis à un autre jour le soin de voir le seigneur de la Maison blanche: j'avais hâte de parler à l'horticulteur de Mizery.

Arrivé dans ce village, ma première question fut: où habite M. Noisette? On m'indiqua la grande porte d'une ferme. J'entrai. Un paysan se présenta. Je lui renouvelai ma question. M. Noisette, me dit-il, était parti l'avant-veille. Mais s'il s'agissait de quelque chose pour le jardin, je n'avais qu'à dire: il remplissait, en l'absence de son maître les hautes fonctions de garçon jardinier en chef.

— Quelles sont, lui demandais-je, les jeunes plantes ou les grands arbres qui ont la feuille en cœur?

Le garçon jardinier en chef me regarda d'un air stupide et sans me comprendre.

Je le priai de me conduire à la pépinière de son maître; là, je reconnus:

Que le tamier des haies a la feuille en cœur;

Que l'arbre de Judée, autrefois dit l'*arbre d'amour*, a la feuille en cœur;

Que le tilleul a la feuille en cœur;

Que la catalpa de la Caroline ou du Japon a la feuille en cœur.

J'enlevai une feuille à chacun de ces arbres; j'y joignis des feuilles de liseron et de violette; puis ayant fait un bouquet du tout, je dis au garçon jardinier en chef: veux-tu gagner dix francs? Oh! je voulons ben, mon sieu. — Eh bien! pars tout de suite, et cours porter à Joseph Pinet, jardinier de Courson, ce bouquet et cette lettre.

Mon lourdaud partit, mais non sans m'avoir longuement mesuré des pieds à la tête, comme il eût fait le monstrueux boahad du Sénégal ou tout au moins le burghut des Banians qui couvre deux acres de terrain de son ombre.

J'écrivais à Joseph: Vous donnerez de votre part, à Julie, ce bouquet, où j'espère avoir réuni toutes les variétés de la feuille en cœur. Acceptez les feuilles en attendant les arbres. M. Noisette est chargé de vous les faire parvenir le plus tôt possible. Adieu.

Votre ami,

M. T***, *amateur du jardinage.*

Le même jour je mis à la poste une lettre pour M. Noisette. Je lui donnais l'adresse de Joseph et celle de*** mon correspondant à Paris.

Au printemps dernier, je revins à Courson. Il est inutile de dire que mes jeunes gens étaient mariés. Je parcourus le jardin de Joseph, riche alors de plus de mille pieds d'arbres. Julie nous accompagnait, tenant à la main un petit garçon de deux ans, douce et charmante créature.

Les tilleuls, séparés des catalpa et des arbres de Judée, étaient plantés dans une partie de terre sablonneuse, à quelque distance du jardin principal.

— Pourquoi, lui dis-je, avez-vous planté là ces tilleuls?

— C'est que, monsieur, me répondit-il, en jetant à sa femme un regard plein d'amour, c'est que, voyez-vous, les terres sablonneuses conviennent mieux au tilleul que les terres grasses.

Julie s'était rapprochée de son mari. Elle était rouge de plaisir. Sa main gauche jouait avec la blonde chevelure de l'heureux Joseph.

— Mais enfin, ajoutais-je, pourquoi la terre sablonneuse convient-elle mieux au tilleul que la terre où l'argile domine?

— Oh! oh! monsieur, reprit-il, en riant et en serrant sa femme contre lui, c'est pour une raison particulière et que personne ne sait.

— Excepté, peut-être, dit Julie avec émotion, la personne inconnue à qui nous devons toutes nos richesses.

— C'est vrai, c'est vrai, cria Joseph, un T***, un brave homme, ma foi! Ah, si je le tenais, si je le voyais! Mais M. Noisette m'a dit que c'est un personnage qui fait trois ou quatre fois par an le tour du monde.... Pourvu, reprit-il d'une voix basse et tremblante, pourvu que notre ami ne soit pas le Juif errant.... c'est là toute ma peur.

Je me fis violence pour ne pas rire, et surtout pour ne pas me faire reconnaître de ces braves gens.

—Mais encore une fois, M. Jeseph, repris-je, vous ne répondez pas à ma question sur le peu de cas que vous faites des terres argileuses pour la plantation de vos tilleuls?

— Vous ne pourriez pas comprendre, monsieur.

— Dites toujours.

Joseph disposait en ce moment un gros bouquet de feuilles de tilleul pour Julie. — C'est que, voyez-vous, monsieur, me dit-il, après avoir appliqué un long baiser sur les deux joues de sa femme, c'est que dans les terres sablonneuses, les feuilles du tilleul, *qui sont en cœur*, comme vous voyez, viennent plus tôt sur l'arbre, et y restent plus tard.

Ernest Desprez.

---

*La fougère et la luzerne.* — A la fin de la campagne de 1761, où MM. les comtes de Fougères et de la Luzerne, lieutenans-généraux, commandaient la maison du roi à l'armée, un garde-du-corps, que des affaires instantes appelaient dans sa province, vint leur présenter sa démission, et les prier de lui accorder son congé et ses certificats de service.

« Quoi, monsieur, lui dirent ces deux généraux, qui, se trouvant en gaîté, crurent pouvoir le plaisanter avec amertume, vous quittez le service du roi pour aller planter vos choux? — Oui, messieurs, répondit froidement le militaire; je vais bêcher mon jardin, et je le cultiverai de manière à ce qu'il n'y vienne ni luzerne, ni fougère. »

---

*Le rédacteur-gérant*, A. P. BARBIEUX,
Rue des Trois-Frères, n° 19, à Paris.

Imprimé par W. Cloves, Duke-Street, pour Henry Hooper, 13, Pall mall East, Londres.
Se vend aussi chez Groombridge, Panyer-Alley, Paternoster-Row; et chez les principaux libraires des Trois-Royaume

# LE CAMÉLÉON,

N. 23. JOURNAL NON POLITIQUE. 15 Novembre 1834.

Prix : 4 sous. PARAISSANT TOUS LES SAMEDIS. Price 2 d.

## VOYAGE DANS LA BANLIEUE.

### DU PONT D'ARCOLE A MONTEREAU.

Il ne s'agit pas ici d'une des premières et dernières guerres de l'empire, mais d'une partie de plaisir. Le pont d'Arcole est le point d'où part le bateau à vapeur *l'Hirondelle*, et Montereau le lieu de sa destination. *L'Hirondelle* fait les escales de la Seine. A chaque débarcadère elle dépose ou recueille des colis de dames, des familles entières, depuis le grand'père jusqu'au parapluie, des colonies de bourgeois, vers à soie laborieux la semaine, papillons le dimanche.

Que les savans cherchent à préciser l'endroit où fut le paradis terrestre; il est, pour le bourgeois de Paris, sur les bords de la Seine, au mois de juillet, entre Choisy-le-Roi et Melun, sur une étendue de vingt-cinq lieues de rivière. Ne rappelons pas ces temps où il s'embarquait en frémissant sur le coche d'Auxerre, où il pâlissait de terreur à chaque arche de pont sous laquelle il lui fallait passer; terreur, il est vrai, qui était bien compensée par le bonheur de la faire partager aux auditeurs dans un récit où la vanité trouvait son compte. Mais à tout prendre la venue du bateau à vapeur n'a excité aucun regret en faveur des coches à jamais perdus; et l'on peut dire sans s'arrêter à quelques préjugés de diligence, que le bourgeois de Paris s'est rallié à la vapeur. Aujourd'hui il ne conçoit pas qu'on ait tardé si long-temps à s'en servir; il fait de la découverte de Fulton une question d'entreprise par adjudication.

Au-dessus du pont d'Arcole, au port au Blé, *l'Hirondelle* attend chaque jour à midi ses passagers pour son voyage de haute Seine. C'est le samedi surtout qu'il est curieux d'assister à l'embarquement du Parisien, qui voit déjà reluire le dimanche dans la seconde moitié du samedi. Il est suivi d'une valise, de deux valises, gorgées de plus de linge qu'il n'en faudrait pour aller aux grandes Indes, profitant de ce qu'on ne paie rien par kilogramme à bord des bateaux à vapeur. Afin d'épuiser le bénéfice du transport, il emporterait, s'il osait, tous ses meubles. Par pudeur, il se borne à ses deux fusils à piston pour tuer le canard, comme si le canard existait encore, et à une longue vue, pour distinguer de son belvédère le dôme du Panthéon.

La propriété du Parisien, placée à huit lieues de distance de la capitale, d'où l'on n'apercevrait pas le Panthéon, serait déshonorée. Quand je parle du Panthéon, je n'exclus pas le canon de Vincennes, et je m'explique. Aux environs de Paris, toute propriété doit jouir du Panthéon, et de la satisfaction acoustique d'entendre le canon de Vincennes. Essayez de vous éloigner de la capitale, d'en oublier le bruit au milieu des joncs, des hautes herbes et des barbes de roseaux, arrive un glorieux propriétaire qui vous dit : monsieur, montez sur cette belle butte, que voyez-vous, hein? — Le Panthéon, n'est-ce pas? Maintenant descendez de la butte, couchez-vous, couchez-vous donc! collez l'oreille contre terre, qu'entendez-vous? — Des moucherons. — Du tout! — Des abeilles. — Du tout! — Le bruit du vent. — Malin que vous êtes! C'est le canon de Vincennes! Ah! dame, j'ai assez payé pour cela. Et on lit, pour comble de raillerie, aux écriteaux des portes : *Maison de campagne à louer, s'adresser à Me Duchesne, à Paris.* « *On entend le canon de Vincennes.* »

Mais avec ses deux fusils à piston et sa longue vue, ce que le Parisien n'omet jamais d'emporter, ce sont des pots de fleurs. Croyez-vous que les fleurs qui arrivent le samedi au marché restent à Paris? De la campagne, sachez-le, elles retournent à la campagne, et souvent par le même chemin. N'imaginez pas des fleurs rares, des camélias, des amaryllis, délicates filles des serres de Noisette, mais tout uniment des roses, des œillets, des lilas, et surtout des plantes grasses. Nous n'avons pourtant pas le courage de blâmer cette innocence de goût, quand nous savons combien ces fleurs tournent à l'agrément de voyager sur le bateau à vapeur qui en est surchargé jusqu'à mi-tuyau. Tout s'étage, tout s'échelonne. D'abord, les beaux chiens de chasse, tous appelés *Fox*, s'étendent sur le pont; au-dessus des chiens de chasse sont les jeunes femmes qui les caressent; entre les femmes montent les pots de fleurs : les valises et les fusils reposent sur l'habitacle et les prélats. Fouettée par l'air et la rapidité du vaisseau, une tente de coutil raie de son ombre mouvante et bariolée les femmes, les fleurs et les chiens de chasse.

Midi sonne et la fumée s'élève. La vapeur gronde dans ses conduits, les roues sont impatientes de battre l'eau. *Adieu, va*, crie le capitaine, et nous sommes en route.

*Avez-vous des côtelettes?* Tel est le premier cri du Parisien qui hume l'eau. Comme le requin, il mange dès qu'il déplace son volume liquide. Nous avons des côtelettes. Et bientôt ce cri est universel. Des côtelettes ici! des côtelettes là bas! des côtelettes pour deux, pour quatre, pour douze! Et luttant de fumée, le gril et la machine à vapeur se disputent l'atmosphère. Au besoin, la vapeur des côtelettes ferait marcher le bateau. Les moutons ont donc bien des côtelettes!

Mais quelle est donc cette nature d'homme qui n'a pas un regard, une pensée pour deux rives enchantées: l'une toute grise d'oseraies, l'autre découpée en damier par des bouquets d'arbres, des pans de vignes, des carrés de fleurs, des parcs, des villages; pas un regard lorsqu'il n'y a qu'à voir, car des fleurs vous soutiennent la tête, un oiseau vous porte, des parfums vous entourent : ah bien! oui, regarder! Le Parisien, quand la côtelette est mangée, demande des rognons; après les rognons, il demande du fromage. Si après le fromage du moins, la joue enflammée, la visière sur l'œil, il monte fumer son cigare sur le pont, le cigare, la plus noble, la plus poétique, la plus suave des distractions; le cigare, contre lequel les françaises se révoltent

avec raison, car apres elles il n'y a que lui qui fasse oublier plus agréablement les heures.

Les rognons mangés, le Parisien reste à table. Il a fait connaissance à bord du bateau, avec d'autres grivois comme lui. Ils se proposent un cent de piquet. Il y a donc des cartes à bord du bateau à vapeur? Il y a de tout. Et ce cent de piquet ne sera plus troublé par rien : que le bateau heurte un banc de sable, qu'il se brise à l'angle d'une pile, qu'il saute en l'air, nos joueurs paraîtront devant Dieu avec quinte, quatorze et le point. Seulement de loin en loin, encaissés dans la chambre, ne soupçonnant pas plus le voisinage de la rivière que s'ils étaient dans leur comptoir, ils s'écrieront : « Ma foi! il fait bon voyager ainsi; on croirait être en diligence. » O Fulton!

Laissons derrière notre sillon écumeux, Bercy, la Rapée, Charenton, queue de Paris, mais queue pelée, où les maisons semblent courir l'une après l'autre dans les champs; saluons Choisy-le-Roi, qui n'a gardé aucun souvenir des débauches de la Pompadour. Les petites maisons, les pavillons chinois, les kiosques, les boudoirs, qui se réfléchissaient au bord de la Seine, avec leurs arbres taillés et peignés en perruque, ont été guillotinés pendant la révolution. A leur place se sont élevées des fabriques de poterie, de faïence et de briques rouges. Cette population, autrefois domestique des plaisirs de la cour, va ramasser de la glaise dans les champs; avec cette glaise, elle durcit des briques au soleil; et avec ces briques Paris bâtit des palais. Ce tas de boue, que *le roi* ne *choisirait* plus, est une des richesses du département. Et vous, quand le pain de l'étranger vous paraîtra amer, retournez votre assiette, et le souvenir de notre belle France, cette reine de l'industrie, vous arrachera une douce larme. Lisez derrière cette assiette : *Choisy-le-Roi.* Il n'en faut pas davantage pour être ému.

Combien on sent les immenses consolations du progrès, lorsqu'on rencontre dans la navigation sur la Seine ces lourds bateaux qui la remontent, tirés à douze chevaux, baignés de sueur et d'eau, s'enfonçant dans la grève à côté de vous, de vous vainqueur du courant, des hauts-fonds, du vent et de tous les obstacles, et à flot là où les poissons n'ont pas assez de profondeur pour nager! Ce n'est pas seulement l'homme qui a triomphé, c'est l'humanité. Encore dix ans, quand les chemins seront sillonnés de routes en fer, les rivières de bateaux à vapeur, que la vapeur fonctionnera pour l'homme et pour l'animal, nous rendrons la liberté au cheval, ou du moins sa dignité. Il ne sera plus vaincu que par la grâce. Au bruit du fouet, la hideuse charrette n'ensanglantera plus ses flancs. Le cheval sera notre compagnon, et de plus notre esclave.

Sur le bateau à vapeur, les femmes descendent moins dans la chambre que les hommes; elles ne mangent jamais, surtout des côtelettes, cette chose qui me ferait abhorrer la plus belle femme du monde. Communément, pendant la traversée, elles brodent de la tapisserie ou lisent des romans.

La preuve la plus frappante de l'état précaire, isolé, et par conséquent faible de nos populations des campagnes, c'est l'effrayante distance qu'on remarque d'un pont à l'autre. On n'en compte que trois de Bercy à Melun, plus de trente lieues par eau. Sur ces trois ponts, faut-il, comprendre encore celui de Ris, qu'on ne doit ni aux sacrifices d'une commune, ni aux largesses du gouvernement, mais à la bienfaisance inépuisable de M. Aguado, dont la résidence est plus haut sur le fleuve, au magnifique château de Petit-Bourg.

Sans M. Aguado, Petit-Bourg serait devenu un désert, ayant cessé de passer des ducs d'Antin à la maison d'Orléans, et de celle-ci à je ne sais plus quel prince, les uns et les autres seuls assez riches pour entretenir une aussi belle propriété.

C'est le plus beau château que baigne aujourd'hui la Seine. Il la domine du haut des parterres qu'encadre le parc, qui est, à coup sûr, mieux soigné que les bois royaux de Compiègne et de Versailles.

Quand le bateau à vapeur passe sous le pont suspendu de Ris, fort élégant et fort solide, ou auprès de Petit-Bourg, les voyageurs se groupent et parlent avec effusion de celui qui a rempli de son nom les communes environnantes.

Depuis que cet étranger (aujourd'hui il ne l'est plus) est venu habiter Petit-Bourg, on a perdu le nombre d'heureux qu'il a faits. Les habitans de je ne sais plus combien de villages, Ris, Evry, Champ-Rosay, étaient sans travail, il leur en a donné; les enfans croupissaient dans l'ignorance, et il a ouvert des écoles aux enfans; les églises s'écroulaient, il a relevé les églises; il fallait un pont entre Ris et Champ-Rosay, parce qu'un pont c'est une civilisation; c'est l'occasion d'un échange; deux enfans de deux villages, qui se rencontrent sur un pont, s'aiment; ils se marieront aux moissons prochaines. Un pont, de deux familles en fait trois. Mais c'était cinq cent mille francs! Et qui donne cinq cent mille francs pour un pont, lorsque des rois ne donnent que cinq cents francs pour une ville incendiée? Cinq cent mille francs qui ne rentreront que sou à sou! Mille ans ne suffiront pas pour rembourser l'adjudicataire. M. Aguado versa cinq cent mille francs dans la Seine, et aujourd'hui, quand le prince royal va chasser dans la forêt de Sénart, il passe sous le pont Aguado.

Puis, quand le pont fut bâti, il fit publier que son château et son parc étaient ouverts à qui voudrait y venir. Il y eut fête; et depuis, il y en a tous les ans. Ce n'est pas un seigneur orgueilleux, fier de son hospitalité, qui fait baisser la herse par ses domestiques; c'est un ami plein de dignité pour les grands, rempli de bon accueil pour tout le monde. La fête de Petit-Bourg ou d'Evry attire les paysans de bien loin. On danse dans le parc, après avoir couronné le matin trois rosières : cérémonie touchante, qui assure à jamais le bonheur de trois familles : ce sont trois dots.

La porte de Petit-Bourg s'est aussi ouverte au génie.

Voyez-vous derrière les marroniers, derrière les tilleuls, à travers les charmes, entre les sapins, ce sommet d'ardoise? C'est la chapelle d'Evry. Il s'y passa un jour une fête qui a rendu ce petit clocher, cette petite chapelle, plus illustre que ne le sera jamais la Madeleine. Il y avait devant le maître-autel un homme au piano; autour de lui quelques musiciens, derrière l'orchestre des jeunes filles en béret de futaine, et des vignerons aux genoux calleux. Ce chef d'orchestre était Rossini, qui avait composé pour Evry, une messe tout exprès; une messe de Rossini! Elle fut chantée, comme on chante au paradis. Les âmes simples et les grands génies sont frères et sœurs.

Que d'émotions dans ces pauvres gens habitués à la basse du serpent et au ténor du marguillier! Jamais le ciel ne fut si éloquemment peint. Que Rossini se vengeait bien! On lui refuse une misérable pension; eh bien! il n'écrira plus pour l'Opéra, pour les grands seigneurs; il composera une messe, et il aura Salomon pour collaborateur, au lieu de M. Scribe. Puis la messe finie, Dieu et l'amour-propre de l'auteur

satisfaits, il brûlera la partition; et vous irez demander aux rossignols d'Evry s'ils ont gardé quelques-unes de ces sublimes notes.

Vous avez eu beau détruire les seigneurs, ils revivent dans le besoin où sont les villageois de se grouper sous un patronage puissant. Le pauvre a besoin du riche, non pour la monnaie que celui-ci lui jette, mais pour en être dirigé; il faut des chênes au lierre. A défaut, ils se réuniront sous l'aile de qui voudra les abriter. Si le seigneur leur manque, ils s'adresseront au vassal.

Je vous ai dit la suzeraineté adorée de M. Aguado; en voici une autre: elle habite ce château sur la rive gauche de la Seine. Ce n'est ni un général retiré, aristocratie de l'empire, ni un agent de change ou un épicier, aristocratie de 1834, mais tout simplement et glorieusement un acteur du Théâtre-Français. Fatigué d'être tyran à la suite de M. Larive, et traître à la cour de M. Monvel, il a jeté là le manteau de pourpre et les sandales romaines pour aligner des haies et étêter des tilleuls au bord de la Seine. Parlez-lui du Tibre maintenant, il vous répondra légumes. Son confident, c'est son curé, car M. le curé est tolérant comme le sont tous les prêtres aujourd'hui; et d'ailleurs le comédien est devenu fort bon catholique.

Le grand-prêtre d'Athalie ne rougit pas d'aller à l'offrande. Mathan communie. Il fait mieux, il occupe des bras à de nombreux travaux dans ses propriétés. Le seigneur de la rive gauche de la Seine, c'est un banquier; le seigneur de la rive droite, c'est un ex-père noble. Il ne tiendrait qu'à eux de s'appeler seigneurs. Vous n'avez rien détruit, vous dis-je, et nous sommes bien plus près de la féodalité que de la république: pensez-y.

Je n'ai pas le projet de vous écrire tout au long l'histoire des rives de la Seine, tâche qui ne manquerait cependant pas d'intérêt sous certaine plume. Le voudrais-je, je vois d'ici mon vieux pont de Corbeil, moins fier de ses arches de pierre que de l'arche de bois qui remplace celle dont il se priva pour empêcher les ennemis de passer de l'autre côté de la Seine; et ce pont est le terme de notre premier voyage.

Avant de passer sous ce pont, répondez ceci à votre enfant, qui vous demandera ce que c'est que ce grand bâtiment percé de 365 fenêtres.

A Paris, le pain ne se ramasse pas dans la Seine comme l'eau; on n'y moud ni le blé ni l'orge; à peine y pétrit-on la farine. Autour de Paris sont les moulins, et ceux qui fournissent la poudre, et ceux qui préparent la farine. Vous mourriez de faim dans votre capitale sans ces bâtimens placés à distance au bord de la rivière, dans les vallons, au fond des bois. L'ennemi vous prendrait sans défense, si vous n'aviez que la poudre à canon que vous composez à l'arsenal.

Ce bâtiment, dites à votre enfant, en l'élevant dans vos bras, c'est le grenier de réserve. Trois cent soixante-cinq salles enserrent là le grain, là la farine, là le son; deux tours de roue, et voilà de quoi nourrir un quartier de Paris qui n'y songe pas, qui croit qu'avec de l'argent on est toujours sûr d'avoir du pain.

On n'en est pas toujours sûr; témoin les Parisiens sous l'empire. C'est beau la guerre, mais on la fait souvent à ses dépens. Le pain vient à manquer. Le prix augmente, s'accroît, devient excessif. On ne plaisante pas avec le Parisien qui a faim. Paris n'a plus de pain sur la planche, et c'est au moins quinze jours à attendre avant que le grain n'arrive de je ne sais où. A cheval! messieurs, crie Napoléon! A cheval! suivez-moi! D'un trait on est à Corbeil. L'aigle regarde partout, prend le grain dans la main, monte dans les salles, voit fonctionner, apprécie la valeur des sacs, suppose la quantité moulue, celle à moudre, compose en un instant les équations de temps et de quantité, toise le bâtiment de son regard, se frappe le front et s'écrie: Le grenier contient tant de mille sacs: seize jours de vivres pour notre bonne capitale! A cheval, messieurs!

Napoléon ne s'était pas trompé d'un sac.

Aujourd'hui, les meuniers, tous témoins de cette fantastique apparition, sont épouvantés quand ils racontent cette histoire.

Redites-la en passant, dites-la mieux, bon voyage jusqu'à Montereau!

LÉON GOZLAN.

---

## MALHEUR ET POÉSIE.

Une douce sympathie s'éveille en nous à la lecture du livre de M. Raynal. L'innocence conduite au crime par le malheur, voici l'histoire dont nous présentons l'analyse. Quelle influence doivent exercer ces mémoires sur une société à laquelle manquent encore tant de lois d'une importance si grande et si généralement sentie!

Cette fièvre de croissance du pays se bornera-t-elle à le faire souffrir, à l'agiter long-temps, sans qu'il grandisse et se développe? nous privera-t-on encore pendant beaucoup d'années d'un bon système pénitentiaire?

Un pauvre enfant, insoucieux de l'avenir, s'endort sous un arbre dans une forêt, et tombe dans les mains de gendarmes qui l'emmènent comme vagabond, et le conduisent au dépôt de Saint-Denis. Laissons-le parler lui-même, lorsque, devenu écrivain distingué, il nous donne la peinture de ce repaire.

« De lentes tortures aboutissaient à briser l'âme; du sang noir dans les pleurs et hors des yeux; presque plus de sang; un désespoir continu; soixante pas à faire, et tout de suite des surfaces de granit, ou des portes de bronze, ou des grilles ou des barreaux!...

» L'haleine corrosive des assistans; nulle part du soleil, et partout un jour terne obstrué de fantômes. Un ciel carré, à plomb, étroit. Pas un oiseau traversant ce Cocyte. Une vaste et méphytique salle pour la nuit; des lits en forme de cercueils; une lampe à l'agonie, suspendue au milieu du cintre; la vapeur des enduits de chaux enlaidissant les rêves; puis, pour faire supporter ce spectacle, un pain maigre affamé de sa propre substance et quelques légumes déjà rongés par les insectes. Autour de soi, jamais de repos. Des hommes, du bruit; du bruit et des hommes toujours! »

Loin d'imiter les vices des détenus, il se livre au travail, copie de sa propre main le dictionnaire de Boiste, et parvient à compléter une éducation suivie au collége pendant deux années seulement. C'est à Saint-Denis qu'il s'essaie à faire des vers. Là se révèle en lui un talent remarquable pour la poésie: le feu du génie couve dans l'obscurité d'une noire prison; de brillans éclairs se font jour à travers d'épais barreaux de fer. Mais notre jeune poète trouvera-t-il à son retour à la liberté de quoi rentrer dans une société qui le traite si cruellement? Une loi fautive l'a marqué d'une tache indélébile; il doit traîner partout la peine du châtiment et non celle de la faute.

Quelle âme bienfaisante et digne l'empêchera de tomber dans les piéges tendus sous ses pas? Hélas! le manque de travail, de pain, de vêtemens, le conduit à mériter une condamnation aux travaux forcés pour cinq ans. Etrange effet du temps et des circonstances! Raynal, enfant, vit charger de fers ses mains encore pures : criminel, il ne trouva que des larmes et des juges prêts à l'absoudre. La belle défense de M. Ledru, son avocat, la protection de Béranger, la clémence du roi, sont autant de preuves que la vertu, manquant du nécessaire, peut se laisser égarer un instant. Transporté à la Force, il y fut l'objet des attentions bienveillantes d'une foule de personnes marquantes qui l'entourèrent de soins, comme pour le réconcilier avec le sort et le ramener à l'estime de lui-même. Dans l'un de ses intervalles de liberté il fait une visite à Béranger, qui, sous un léger prétexte et sans nécessité, laisse Raynal seul dans sa chambre. On pénètre assez le motif délicat qui le fit agir ainsi.

Un des momens les plus déchirans de la vie de Raynal est celui où, voulant rentrer chez sa mère, qui l'avait recueilli après sa sortie du dépôt, il se trouve encore exposé à retomber dans les mains de fer dont il sentait encore les étreintes. « Un samedi soir, je rentrais pour me coucher; je frappe, on n'ouvre pas. J'écoute : on marchait dans la chambre, et d'ailleurs j'y découvre de la lumière. C'est moi, maman, m'écriai-je, ouvre. Point de réponse. Je frappe plus fort. Tu me renvoies donc? Pas un mot. Mais, maman, où veux-tu que j'aille à cette heure? Même silence. Laisse-moi passer encore cette nuit; demain je m'en irai, nous nous dirons adieu. J'entendis tirer un rideau, et la lampe s'éteignit.

La privation d'alimens m'effrayait moins encore, il faut l'avouer, que celle d'un asile. Je savais, par expérience, que je pouvais manquer de tout, excepté d'un gîte, sans avoir à redouter la prison... »

Pendant cette longue vie de misères décrite par notre poëte avec une si frappante vérité, nous le voyons tour à tour berger, commissionnaire, menuisier, clerc d'avoué. Cette dernière profession, plus en harmonie avec son intelligence, lui aurait souri; mais la pauvreté lui ferme encore cette carrière. Son patron, le voyant si mal vêtu, le rend à ses parens. Pauvre Raynal! Plus tard nous le voyons sculpteur de manches de couteaux, être obligé de vendre ses outils pour se procurer du pain. C'est de son établi qu'il écrit un jour à Béranger que, couvert d'une poussière d'ébène, et jetant les yeux sur ses vêtemens en désordre, il lui est impossible d'aller le voir. Un grand charme de style se fait sentir dans l'ouvrage de M. Raynal. Les pensées neuves et fortes y fourmillent. N'en commencez pas la lecture à minuit si vous ne voulez que le jour vous surprenne le livre en main, sans avoir goûté les douceurs du sommeil. Lisez-le à tête reposée : si vous avez d'abondantes larmes, il vous en fera verser. Nous terminerons cet article par des stances qui donneront une légère idée du talent poétique de M. Raynal.

J'AIME A RÊVER.

J'aime à rêver, quand mon âme en délire
Plane inspirée au sein des immortels;
Du dieu des vers j'ose prendre la lyre,
Et les humains m'élèvent des autels.
Comme un éclair, quand mon rêve s'efface,
Quand sous mon toit j'ai dû me retrouver,
Sur ces autels dont il n'est plus de trace,
J'aime à rêver.

J'aime à rêver sur le bord du rivage,
Quand, échappé dans les plaines de l'air,
Sur mon front pâle amoncelant l'orage,
Un vent fougueux soulève au loin la mer.
Par la pensée errant au sein de l'onde,
Assis au port où je puis le braver,
Tranquille, au bruit de la foudre qui gronde,
J'aime à rêver.

J'aime à rêver sur la tombe isolée
Où dort en paix l'ami de la vertu :
L'adversité fut par lui consolée;
Son bras soutint l'indigent abattu.
Cherchant en vain sous la ronce et l'épine
Son nom que nul n'eut soin de conserver,
Devant l'éclat de la tombe voisine,
J'aime à rêver.

J'aime à rêver sur la brillante aurore
Qui devança mon pénible avenir.
Que de beaux jours pour moi devaient éclore!
Que de beaux jours devaient ne point finir!
De mes destins je traverse l'espace,
Loin du bonheur que je n'ai pu trouver;
Le temps s'enfuit : sur chaque instant qui passe
J'aime à rêver.

SOPHIE C....

---

HISTOIRE DE FRANCE.

(Sixième leçon.)

CHILDEBERT I^er, SIXIÈME ROI.

Childebert, troisième fils de Clovis, est roi de Paris, en 511. Il meurt dans cette ville en 558, âgé de soixante-et-un ans, après avoir régné environ quarante-huit ans. Il fut enterré dans l'église de Saint-Vincent, qu'il avait fait construire, et qui, depuis, fut nommée Saint-Germain-des-Prés.

*Thierry*, *Clodomir*, *Childebert* et *Clotaire* firent quatre royaumes des états de *Clovis*, leur père, et les tirèrent au sort. *Thierry* eut celui de Metz; *Clodomir*, celui d'Orléans. Le royaume de Paris échut à *Childebert*, et celui de Soissons à *Clotaire*. Ils étaient tous rois également, et indépendans les uns des autres : cependant ces quatre états ne faisaient qu'un corps de royaume, dont Paris était la capitale. Les principaux historiens n'admettent au nombre des rois de France que ceux qui avaient cette ville sous leur domination : nous adopterons cette manière de compter nos rois.

Le règne de Childebert fut assez paisible pendant les six premières années. On nomma alors Austrie ou Austrasie la partie Orientale de la France, et Neustrie la partie Occidentale.

En 524, la mort de Gondebaud, roi de Bourgogne (qui formait, avec la Bretagne, un état indépendant), occasionna des guerres, dans lesquelles périt Clodomir, roi d'Orléans. Ses frères firent entre eux le partage de ce royaume.

En 531, Childebert, informé des mauvais traitemens qu'éprouvait sa sœur qui avait épousé Amalaric, roi des Visigoths, marche contre lui, et met son armée en déroute. Amalaric s'enfuit à Barcelonne, où il est égorgé par ses propres soldats. Childebert, chargé d'un immense butin, ramenait sa sœur; mais elle mourut pendant le voyage : son corps fut apporté à Paris, et inhumé auprès de celui de son père.

534. Guerres intestines entre les trois frères pour agrandir leurs états aux dépens les uns des autres. Ces guerres, qui n'offrent plus aucun intérêt, étaient toujours souillées par des crimes. Clotaire massacre en présence de Childebert, les enfans de Clodomir, pour s'emparer du royaume d'Orléans. Clodoald ou Cloud, le plus jeune, est sauvé par des serviteurs fidèles. Secrètement conduit à Nogent-sur-Seine, près Paris, il y embrassa la vie religieuse, et y mourut saintement. On donna son nom à ce bourg, appelé depuis Saint-Cloud.

L'année 538 fut remarquable par une pluie rouge semblable à du sang, et par une si grande famine, que les gens du peuple furent réduits à brouter l'herbe.

541. Guerre entre Childebert et Clotaire qui, ayant ensuite fait la paix, vont ensemble en Espagne attaquer les Visigoths. Les habitans de Sarragosse fléchissent Childebert, en lui donnant la tunique de Saint-Vincent, qu'il apporta en France. — Mort de la reine Clotilde, mère de Childebert; elle était âgée de soixante-dix ans. Son corps fut transporté de Tours à Paris, et inhumé près de celui de Clovis, dans l'église qu'elle avait fait bâtir (aujourd'hui l'ancienne église de Sainte-Geneviève). Childebert et Clotaire font faire, en 555, une révision de la loi salique. Childebert meurt en 558, ne laissant point d'enfans mâles. Clotaire lui succéda, à l'exclusion de ses filles. C'est là le premier exemple de l'application de la loi salique. En effet, une nation toute guerrière ne pouvait choisir des femmes pour la commander.

Childebert Ier eut des vices qui tenaient à la barbarie des premiers temps de la monarchie française; mais il eut quelques vertus. Il donnait jusqu'à sa vaisselle d'or et d'argent pour secourir les malheureux. Il fonda plusieurs monastères, fit démolir nombre de temples des païens, et s'occupa de conserver la pureté de la religion chrétienne et d'en propager le culte.

## VERS A SOIE. — MURIER.

Sous le règne de Justinien, deux moines persans étant allés prêcher l'évangile aux Chinois, furent frappés de leur vêtement ordinaire, et examinèrent les manufactures où la soie qui composait ces vêtemens avait été fabriquée; ils reconnurent que cette soie était due à des vers dont l'éducation, soit sur arbres, soit dans les maisons, avait été confiée plus anciennement aux soins des reines. Désespérant de transporter en vie ces insectes à Rome, ils pensèrent qu'ils pourraient en multiplier la race au moyen de leurs œufs. En ayant caché dans une canne, ils repassèrent les mers, et vinrent communiquer leur projet à l'empereur, qui les récompensa et les engagea à suivre leurs projets. Aidés par leurs souvenirs, ils parvinrent à faire éclore ces œufs au moyen de la chaleur du fumier. On nourrit avec la feuille du mûrier les vers, qui prospérèrent et donnèrent bientôt un produit. On conserva un assez grand nombre de chrysalides pour en progager la race, et on multiplia les arbres qui devaient les nourrir. L'art de mettre la soie en œuvre fut inventé dans l'île de Cos, par Pamphile, fille de Platis. L'empereur Héliogabale passe pour le premier qui ait porté en Europe des habits de soie. Ce ne fut qu'en 1470, sous Louis XI, que parurent les premières manufactures de soieries. La première fut établie à Tours. Le mûrier ne fut planté en France qu'en 1498, sous le règne de Charles VIII, qui l'apporta d'Italie. Il fut peu cultivé jusqu'au règne d'Henri IV, qui, sur les conseils d'Olivier de Serres, en recommanda la multiplication, contre l'avis de Sully. Le bon roi en fit planter quinze mille pieds dans le jardin des Tuileries. Ses successeurs le propagèrent dans le midi de la France, et elle fut affranchie du tribut de 4 millions qu'elle payait à l'étranger pour les objets de soieries.

## UN BAL DANS UNE MAISON DE JEU.

### ESQUISSE DU JOUR.

En est-il un parmi vous, mes amis, qui vive assez inconnu, assez retiré dans un de ces quartiers isolés de la capitale, où le luxe ne promène jamais ses riches équipages et ses habits brodés? en est-il un, dis-je, assez infortuné ou assez heureux pour avoir échappé à l'investigation de ces dames à parure recherchée, au visage pâle et ridé le jour, mais brillant de fraîcheur et de jeunesse le soir, de ces dames qui font le métier de courtiers-marrons, escomptant à l'avance une lettre de change sur l'ignorance et la simplicité d'un nouveau débarqué, et puis qui vous envoient par la poste de ces jolis billets musqués, sur papier rose et satiné, où les séduisantes syrènes vous invitent à un bal, à un souper délicieux, le tout de la manière la plus honnête, la plus décente? Votre surprise est grande d'abord; à peine si vous avez fait quelques visites à vos amis, à vos grands parens, paisibles habitans du Marais, et vous recevez une invitation à un bal. On a bien raison de dire que Paris est un pays enchanteur, où on fait un rapide chemin en peu de temps! Alors, joyeux et le cœur rempli de douces illusions, enivré de danses voluptueuses, de la grâce, de la coquetterie de ces élégantes, vous prenez déjà en pitié la bourgeoisie et l'ennui des plaisirs de province, et votre sommeil, cette fois, est troublé par des rêves suaves, divins, délicieux, précurseurs des plus exquises félicités. Il faut vous voir le lendemain courir chez le tailleur, le bottier, le parfumeur, commander les habits à la mode, les fines chaussures, les gants frais, et les bas à jour du tissu le plus délicat, et puis, radieux de toilette, vous admirer vingt fois dans le chétif miroir de la chambre mansardée, étudier vos mouvemens, vos poses, et, léger, descendre vos cinq étages, prendre un noble sapin, indiquer au cocher la rue et le numéro de la maison, appuyant fièrement sur ce mot prestigieux, dont le son est musical, harmonieux, ce mot qui seul signifie jouissance, luxe, richesse, beauté, *Chaussée-d'Antin* (car il est bon de vous dire que ces dames ne se logent pas ailleurs): elles sont là comme une sanglante et affreuse parodie du véritable bon ton qui règne dans cette partie priviligiée de la capitale.

Vous entrez! quelle atmosphère de plaisir vous entoure! d'abord, c'est une élégante antichambre où des valets à livrée vous dépouillent de votre claque et de votre manteau; vous pénétrez ensuite dans une vaste salle à manger, où les débris d'un splendide repas vous indiquent que les maîtres de la maison ont prié leurs amis intimes à dîner avant l'ouverture du bal. Mais la danse a commencé, les violons exécutent en cadence un air varié de Rossini. Timide comme un jeune homme qui fait ses débuts dans le monde, vous vous glissez furtivement entre deux haies de fashionables qui vous examinent de la tête aux pieds, et dont les yeux, si vous y faisiez attention, sont constamment fixés sur les grimaces de votre gilet: car c'est là que se trouve votre carte d'admission dans ce ravissant séjour. Ils sont pénétrans, excellens physionomistes, ces messieurs; votre air simple et niais

leur a plu; ils vous accablent de prévenances, et s'offrent à l'envi de vous présenter à la maîtresse de la maison dont ils vous garantissent déjà les bonnes grâces. Mais vous écoutez à peine; vos regards sont puissamment excités par le groupe de jeunes filles qui se dessine près de vous. Enfin la contredanse cesse, et vous pouvez observer à loisir. Oh! pour le coup, c'est à en mourir d'admiration, car ce n'est pas une réunion ordinaire; c'est une orgie de toilettes, de sourires, d'œillades, de formes, de tailles sveltes et moelleuses, de pieds mignons, de poitrines nues, de rouge, de blanc; c'est une orgie de toutes les couleurs; c'est l'orgie du vice sous le masque du beau monde! Et madame D... elle-même, qui vient au-devant vous, vous prend la main, et d'un ton amical vous remercie de l'honneur que vous lui faites. Etourdi de tant de politesse, fasciné par l'éclat des lumières et des parures, ivre de musique et de parfums, vous vous croyez transporté dans un monde idéal, et votre enthousiasme enlève à votre esprit le temps de la réflexion. N'avez-vous pas déjà remarqué la piquante Julie qui vous foudroie de ses regards étincelans, qui semble faire un appel à votre cœur déjà si disposé à se donner, qui d'un geste trop expressif vous invite à vous asseoir près d'elle sur une molle ottomane où elle est nonchalamment étendue? Hâtez-vous d'arriver, car la place serait bientôt envahie par un essaim d'adorateurs. Qu'elle est jolie! que sa main est blanche et veloutée! que sa bouche fine et bien garnie exhale une haleine suave! elle parle avec tant d'aisance un langage si nouveau pour vous! Vous vous sentez attiré vers elle par un charme irrésistible: on fait des progrès si rapides en amour auprès de ces vierges de circonstance! Une contredanse est acceptée; de doux propos ont été échangés; puis une promenade dans les salons. On a légèrement pressé votre bras; vous êtes ému, et de confidence en confidence, vous apprenez que Madame a épousé un vieillard qu'elle déteste, qui ne la mène jamais au bal; un sot, un jaloux, un homme qui dort toujours, et que c'est grâce à son sommeil qu'elle a pu échapper à sa surveillance, et se rendre à l'invitation de Madame D.... L'occasion est trop belle; en galant chevalier, vous ne souffrirez jamais qu'un autre que vous l'accompagne. On hésite; vous insistez; enfin les scrupules disparaissent, et vous êtes l'heureux mortel qu'elle choisit pour la ramener dans la maison conjugale! Vous avez l'air si sage, si bon, si honnête, qu'on ne doit pas craindre avec vous! Et.... un beau jeune homme qui se présente, débarrasse Madame de la gêne d'une première entrevue; il lui prend la main, puis la taille, et une walse aérienne, où on déploie tous ses moyens de séduction, achève une victoire qu'elle n'est que trop sûre de remporter...

Un long soupir s'échappe de votre poitrine oppressée par mille sensations diverses; mais un soupir de bonheur, d'espérance.... qui vous étouffe, et vous subjugue...

Monsieur ne désire-t-il pas faire une partie d'écarté? vous dit en souriant la maîtresse de maison. « Oui, madame, certainement que...» Et elle vous introduit dans un joli boudoir, où se trouvent réunis les mêmes personnages qui vous ont si bien accueilli en entrant.... Un signe d'intelligence, semblable à un mouvement électrique, se communique dans toutes les parties du salon, et vous ne le remarquez pas; pourtant vous êtes glacé d'effroi comme malgré vous; un frissonnement de fièvre circule dans tous vos membres: vous avez peur, sans en deviner la cause..... Oh! c'est que l'air qu'on respire en ces lieux est méphytique; il y a comme un signe de mort et d'enfer écrit sur tous les visages. Cette table verte qui est là, devant vos yeux, est un horrible emblême... C'est un livre immense, dont toutes les pages sont noires comme le deuil, et les lettres hideuses, et tachées de sang, car elles signifient: « *Ruine* et *déshonneur.* » Vos premières impressions sont réelles; mais vous ne sauriez vous en rendre compte, car on a tout coloré, tout recouvert d'un vernis brillant!

Bientôt vous exhibez votre bourse; elle contient le revenu de plusieurs mois, et puis, dans un des côtés, de l'or, fruit des économies de votre bonne mère. A votre départ, elle vous le donna à l'insu de votre père, car elle veut que vous ne manquiez de rien à Paris, où les dépenses sont énormes....... Votre petit trésor, vous l'étalez aux yeux avides de vos partners. Hélas! il deviendra bientôt leur propriété. Vous perdez la première partie, puis, la seconde; vous pariez, vous changez de côté, même chance partout: la colère, l'indignation, s'emparent de vous. Il ne vous reste plus que deux pièces d'or: vous les jouez d'un coup; et, ô fatalité inouïe! un roi vous les enlève, et vous laisse dans une situation difficile à décrire. C'est alors que se pressent en foule dans votre tête le remords, les réflexions amères, la rage, le désespoir. Suffoqué par tant d'angoisses, vous avez en horreur le théâtre de vos pertes: vous voulez sortir. Tout à coup se présente à vos yeux joyeuse, vive, sémillante, Julie que vous avez promis d'accompagner; elle vous aborde d'un ton caressant, familier, et vous annonce la fin du bal, et son désir de rentrer chez elle, car elle est fatiguée. Mais le masque est tombé, vous avez tout compris; et, sans répondre à ses insidieuses prévenances, vous vous esquivez, et presque insensé, vous rejoignez votre modeste quartier!...

S. A.

---

## SERVICE FUNÈBRE DE BOYELDIEU.

C'est le 13 octobre, à l'église des Invalides, qu'a eu lieu le service du grand compositeur.

A voir cette foule empressée, ce concours d'hommes distingués dans toutes les carrières, qui encombrait toutes les issues, on sentait qu'il s'agissait d'une perte immense, d'un de ces grands deuils où tout ce qui, dans une nation, jouit de quelque célébrité doit venir s'agenouiller et rendre hommage.

Deux heures avant la cérémonie, l'église était presque remplie, et l'on y pouvait voir un grand nombre d'artistes et de littérateurs; celles que nous applaudissons tous les soirs au théâtre, étaient là aussi, vêtues de deuil, tristes et pensives; car les femmes, avec cette délicatesse de sentiment que Dieu leur a départie, ont de l'admiration pour toutes les gloires et des larmes pour tous les malheurs.

A une heure, on a entendu le roulement des tambours, et le corps de l'artiste a été introduit par un détachement du 54e de ligne dans l'enceinte où flottent tous ces drapeaux, trophées de la gloire militaire, ombrageant alors le cercueil de celui dont la gloire toute pure et brillante, n'a jamais été ni mouillée de larmes, ni tachée de sang.

La musique du régiment et celle de la deuxième légion de la garde nationale précédaient le convoi funèbre. Les quatre coins du poêle étaient portés par M. Gros, pour l'institut; M. Dupaty, pour la commission des auteurs. Les compositeurs y étaient représentés par M. Auber, et les chanteurs par Nourrit.

Au moment où le corps a pénétré dans l'église, l'orchestre du Conservatoire a fait entendre une marche funèbre improvisée par M. Berton, et qui nous a paru d'une belle facture. Puis la messe a commencé.

C'était le *Requiem* de Chérubini, exécuté avec une précision et un ensemble parfaits; toute cette belle musique, si noble, si religieuse, a été vivement sentie par l'auditoire : le *Requiem et le Kyrie* sont d'une grande beauté. La prose *Dies iræ* est traitée d'un style large et vigoureux ; mais le morceau le plus admirable est, sans contredit, l'*Agnus Dei*, prière d'un pathétique et d'une tristesse profonde, où les voix semblent s'éteindre par degré dans le silence du tombeau.

Après la messe, quelques chanteurs choisis ont chanté des strophes latines, arrangées sur des motifs de Boieldieu, et notamment sur l'hymne des *Chevaliers de la Fidélité*, puis on a terminé par le *De profundis* en plainchant, exécuté à quatre voix.

Telle a été la cérémonie ; on y remarquait Rossini, Meyerbeer, M. Orfila, M. Scribe, David, toutes les notabilités du journalisme, de la littérature et de la science, et le convoi a pris lentement le chemin du cimetière, escorté par une foule triste et recueillie, car elle comprenait qu'il n'y avait pas là seulement la mort d'un homme, mais la perte d'un de ces génies puissans qui ne naissent que par intervalle, et devraient ne jamais mourir.

---

## REVUE DES TRIBUNAUX.

*Un suicide par frayeur des revenans.* — Un suicide dont les circonstances frappantes ont du rapport avec celui du prince de Condé, vient d'avoir lieu à l'infirmerie des aliénés de Bicêtre.

Un jeune homme de vingt-huit ans, nommé Dugat, avait été employé à gratter des os pour les cabinets de phrénologie. Ce genre d'occupation produisit chez cet individu une hallucination qui lui faisait considérer son travail comme illicite; bientôt il se figura que des reproches lui étaient adressés à ce sujet, et enfin il crut entendre constamment la voix d'un nommé Evrard le menacer. Cet état mental détermina sa famille à le confier aux soins des médecins de Bicêtre, où il était en traitement depuis quelques mois. Quelque amélioration se faisait remarquer, et on espérait la guérison de Dugat. Cependant le malade, poursuivi des mêmes idées, se leva dans la nuit du 12 au 13, vers deux heures du matin, comme pour aller aux latrines, dans lesquelles on le trouva pendu au moyen d'une corde à nœud coulant, dont il avait attaché l'extrémité à un gond de la porte; les pieds du cadavre touchaient à terre; ses jambes, à demi fléchies sous ses cuisses, n'avaient pas glissé, en sorte que ce malheureux aurait pu inévitablement échapper à la mort, si le commencement de congestion produit par la strangulation, lui avait permis de se relever. Le commissaire de police s'est transporté le matin sur les lieux pour constater ce suicide.

— En 1831, M. le prince de Bergue voulut faire présent au duc de Bordeaux d'une riche épée d'honneur. Il s'adressa à cet effet à M. Lepage, armurier, qui commanda lui-même un modèle à M. Heurteloup, architecte. Celui ci livra son travail qui lui fut payé 300 fr. par M. Lepage· mais bientôt les idées de M. le prince de Bergue changèrent. Il pria M. Lepage de suspendre ses travaux, disant qu'il attendait l'assentiment de M. le marquis de Mirepoix, qui devait concourir avec lui à faire le cadeau.

Il paraît que ce n'était là qu'un prétexte, et qu'on s'adressa à M. Wagnier pour avoir un autre modèle plus riche. M. Lepage ayant appris ces détails, prétendit que son travail avait servi au nouvel artiste, et qu'il éprouvait un préjudice par suite du travail qu'il avait fait et du bénéfice qu'il perdait; et à l'audience de la première chambre, Me Legras, son avocat, demandait 1,200 francs d'indemnité.

Le défenseur de M. le prince de Bergue offrait une modique somme de 60 fr., qui a été jugée insuffisante; le tribunal l'a condamné à 300 fr. d'indemnité.

---

## LE DANSEUR DE CORDE

### AU CONSEIL DE GUERRE.

Autrefois artiste acrobate distingué au théâtre de madame Saqui, et funambule vivement applaudi par la classe ouvrière des boulevards et du Marais, le jeune Longmard, enlevé par le fatal numéro sorti de l'urne militaire, à l'admiration bruyante des faubouriens, est aujourd'hui simple fusilier dans le 38e régiment. Destiné par vocation aux sauts hardis et périlleux sur la corde flexible, il était l'ornement du théâtre à quatre sous; émule et compagnon du paillasse Débureau, il grandissait à l'ombre de sa gloire; mais l'inexorable recrutement vint briser tout l'avenir de cette jeune et progressive célébrité du boulevard.

Longmard est traduit devant le deuxième conseil de guerre comme prévenu d'avoir mis en gage tout ou partie des habillements.

A sa marche quasi-aérienne, au triple salut adressé au conseil qui est en face, à M. le commissaire du roi placé à sa gauche, et à M. le commandant-rapporteur qui occupe le parquet à droite, on reconnaît l'homme habitué à paraître en public.

M. le Président à l'accusé. — Quels sont vos noms, âge et profession?

Le Prévenu. — Longmard, âgé de 21 ans, ex-acrobate du théâtre de madame Saqui, première acrobate de France, et actuellement fantassin dans le 38e régiment de ligne à Paris.

M. le Président. — Pourquoi avez-vous mis en gage vos effets militaires?

L'Ex-Acrobate. — Mon colonel, j'ai mis et je n'ai pas mis mes effets en gage. Voici ce que je veux dire, je m'explique : En revenant de la corvée dans ma chambre, je veux dîner, car j'avais une faim dévorante.... Que vois-je? plus de dîner, plus de pain sur ma planche. Je réclame mon bien, on rit; je me fâche, un farceur s'écrie : « Fais un saut périlleux en arrière, mon garçon, et on te rendra ton pain. » Sans me faire prier davantage, je saute de suite; mais oui, mon pain ne vient pas sur ma planche; je saute encore, et l'on se moque de moi. Alors, comme j'étais affamé, et que je n'avais pas d'argent, je pris des effets dans mon sac; mais réfléchissant à l'idée première qui m'était venue de les mettre en plan pour manger, je changeai d'avis et je les déposai chez la femme Boncompain, allant sur le boulevard à la re-

cherche de quelque ami qui voulût me donner à manger. En effet, je trouvai un camarade assez obligeant pour me satisfaire; il est vrai que le repas dura un peu tard, et que, ne pouvant rentrer au quartier, je demandai à la femme Boncompain de me prêter vingt sous pour aller coucher en ville; et cette femme m'en fit passer trente par-dessous la porte de sa boutique qui était déjà fermée.

M. le Président. — Vous connaissiez la peine à laquelle vous vous exposiez; vous aviez entendu la lecture du Code pénal.

L'Ex-Acrobate.—Oui, M. le président; aussi est-ce après avoir réfléchi que j'ai pensé qu'il valait mieux avoir recours à un ami; et le soir, quand j'ai demandé à emprunter vingt sous, c'est sur ma bonne mine qu'elle m'en a prêté trente. La femme Boncompain est là, elle pourra vous le dire.

La femme Boncompain. — Ce que dit le voltigeur est vrai; je connais trop bien la loi militaire pour faire une chose pareille : c'est un prêt d'amitié que je lui ai fait. Ce pauvre garçon me disait par le trou de la serrure qu'il ne savait où aller coucher; ça m'a fait peine, je lui ai passé trente sous au lieu de vingt, et le tout d'amitié.

Le conseil a déclaré Longmard non-coupable, et a ordonné qu'il retournerait à son corps pour y continuer son service.

L'ex-acrobate, après avoir entendu la lecture de son jugement, en présence de la garde assemblée sous les armes, a témoigné sa vive joie en faisant un saut en avant pour le conseil, et trois sauts en arrière pour les honoraires de son défenseur.

## LA PERRUQUE ENSORCELÉE.

( *Histoire dramatique.* )

Dernièrement l'un de nos acteurs de Vaudeville que le public affectionne le plus était en tournée départementale et donnait sur le théâtre de Carpentras des représentations qui attiraient tout ce que la ville et les environs offrent de plus distingué. Pour montrer l'admirable flexibilité de son talent, il voulut se montrer dans un ancien drame : bientôt les rôles furent appris, la pièce répétée et pompeusement annoncée. Déjà il avait passé sa culotte de soie et endossé son brillant habit de cour, lorsqu'il s'aperçut qu'il n'avait pas de perruque. Grand fut l'embarras, mais on finit par en découvrir une qui n'avait pas servi depuis quelque temps. C'était une de ces perruques frisées à grosses boucles et poudrée à blanc, jadis appelées perruques à bourse parce que la queue en était serrée dans une petite bourse de soie. Le drame commença donc : notre acteur obtenait des tonnerres d'applaudissemens et faisait fondre en larmes tout ce qu'il y a de sensibilité dans l'arrondissement de Carpentras. Au milieu de la scène la plus pathétique, s'imaginant qu'on touche à la queue de sa perruque, il jette les yeux sur un petit figurant, et l'apostrophe à voix basse par un : « Eh bien, eh bien! mauvais farceur! » Il continue ensuite son rôle, mais sentant un autre chatouillement à la queue de sa perruque : « Diable! dit-il avec impatience, ça finira-t-il bientôt? » Deux minutes après, nouveau chatouillement, et nouveau regard accompagné de ces mots terribles : « Après la pièce, je t'assomme. »

Le pauvre figurant tremblait comme une feuille et ne comprenait rien à ces menaces. La bourse de la perruque ne continua pas moins à remuer et se porta même jusque sur l'épaule, alors notre acteur hors d'état de se contenir et croyant saisir la main du petit figurant, empoigne vivement la bourse, mais sentant quelque chose qui s'agitait en dedans, il jette avec effroi sur le théâtre cette perruque ensorcelée qui, pour comble de merveilleux, se met à courir sur la scène.

Enfin tout s'expliqua : une souris, une pauvre souris (car une souris de théâtre est aussi pelée qu'un rat d'église) avait trouvé dans la perruque assez de farine pour faire un bon diner, et s'était tellement gonflé la *panse*, qu'elle ne pouvait plus repasser qu'à moitié par le trou qui avait servi à son introduction, de sorte qu'en se sauvant, elle entraînait sa prison avec elle.

Notre acteur furieux voulut l'écraser, mais il fut renversé brusquement par suite du saut d'effroi que fit à la vue de la souris l'actrice qui se trouvait en scène. Pendant ce temps la pauvre petite bête réussit à se dégager, et à se sauver dans les coulisses : quant à la pièce on ne put la continuer, et le drame larmoyant se termina ainsi par tout ce qu'on peut imaginer de plus bouffon.

## LA VISITE ACADÉMIQUE.

Pour entrer à l'Académie,
Un candidat allait trottant,
En habit de cérémonie;
De porte en porte visitant,
Sollicitant et récitant
Une banale litanie,
Demi-modeste, en mots choisis;
Il arrive enfin au logis
D'un doyen de la compagnie.
Il monte, il frappe à petits coups.
—Hé, monsieur! que demandez-vous?
Lui dit une bonne servante,
Qui tout en larmes se présente.
— Pourrai-je bien avoir l'honneur
De dire deux mots à Monsieur?
— Las! quand il vient de rendre l'âme?
— Il est mort? — Vous pouvez d'ici,
Entendre les cris de madame;
Il ne souffre plus, Dieu merci!
— Ah! bon Dieu! je suis tout saisi!...
Ce cher!.... Ma douleur est si forte!
Le candidat parlant ainsi,
Referme doucement la porte,
Et sur l'escalier dit : Je vois
Que l'affaire change de face;
Je venais demander sa voix,
Je m'en vais demander sa place.

ANDRIEUX.

*Le rédacteur-gérant*, A. P. BARBIEUX.
Rue des Trois-Frères, n. 19, à Paris.

Imprimé par W. CLOWES, Duke-Street, pour HENRY HOOPER, 13, Pall mall East, Londres.
Se vend aussi chez GROOMBRIDGE, Pauyer-Alley, Paternoster-Row; et chez les principaux libraires des Trois Royaumes.

# LE CAMÉLÉON,

N. 24. JOURNAL NON POLITIQUE. 22 Novembre 1834.

Prix : 4 sous. **PARAISSANT TOUS LES SAMEDIS.** Price 2 d.

## CHAPELLE DE NOTRE-DAME-DES-NEIGES

AU HAVRE.

Une veuve vivait à Harfleur avec sa fille, toutes les deux fuyaient la foule; quelques amis seulement venaient de temps à autre les voir dans leur solitude.

La jeune fille était la plus belle entre toutes les jeunes filles d'Harfleur; mais cette angélique figure ne se montrait guère qu'auprès de Dieu, car la mère et la fille sortaient rarement, si ce n'est pour aller à l'église; et quand les jeunes hommes venaient alors à apercevoir *Marie-Rose*, pendant plusieurs jours ils ne faisaient que parler de sa beauté : c'était pour un autre que pour eux qu'elle devait fleurir.

Félix, son proche parent, qu'elle avait aimé dans son enfance comme son frère.... et que depuis elle avait aimé d'un autre amour, lui avait été fiancé; devant l'autel de Notre-Dame-d'Eure, et avant de monter à bord du navire sur lequel il s'était engagé pour trois ans, Félix avait fait serment d'aimer toujours Marie-Rose, et Marie-Rose avait juré devant sa mère et devant la sainte Vierge de n'appartenir jamais qu'à son cousin Félix....

Pendant que le jeune marin allait à travers mille dangers chercher fortune, sa fiancée ne pouvait guère se mêler aux jeux et aux danses de ses compagnes. Les plus vives, les plus gaies d'entre elles, lui disaient parfois : Marie, viens donc danser avec nous!

— Non, répondait-elle, je reste avec ma mère.

— Tu dois trouver tes journées bien longues?

— Oui, mais je ne m'en plains pas; j'ai plus de temps pour penser à lui...

Alors celles qui ne savaient pas ce que c'est que d'aimer, ou celles qui aimaient comme on aime souvent par le monde, se mettaient à rire, et répétaient : Pauvre Marie-Rose!...

Peut-être une ou deux, tout au plus, la comprenaient. Celles-là étaient-elles les plus heureuses parmi les jeunes filles d'Harfleur? je ne sais; mais ce n'étaient pas elles qui souriaient le plus.

Quand un homme s'est dit : *Il faut faire fortune*, c'est étonnant de voir comme les faibles deviennent forts, et comme les plus indomptés se font obéissans. Félix était né avec un caractère fier et rude; mais il avait, en pensant à Marie-Rose, prononcé les paroles qui domptent; il avait dit : *Il faut faire fortune*, et la barre de fer avait plié; et le jeune homme mauvaise tête était devenu un matelot docile.... Enfin, ce n'avait point été sans fruit que Félix avait ainsi courbé sa volonté..... Ses trois années de voyages avaient été heureuses. Des lettres étaient venues à la mère de Marie-Rose; elles annonçaient un prochain retour;... et déjà chez la veuve ce n'était plus la même chose : l'espoir d'une prochaine joie avait ranimé son petit intérieur; Marie-Rose ne laissait plus maintenant les fleurs mourir sur leurs tiges dans leur jardinet; elle cueillait les plus belles, elle les mettait dans des vases de verre bleu, sur la cheminée de leur chambre; elle les entretenait fraiches. Félix pouvait arriver chaque jour...

Les jours succédaient aux jours, et l'*Etoile-des-Mers* (c'était le nom du vaisseau de Félix) ne rentrait point en rivière....

La mauvaise saison avançait... l'automne allait finir..... Le coup de vent des morts avait été terrible, et dans la contrée on ne parlait que de naufrages.

Le rayon de joie qui avait brillé un instant sur la veuve et sa fille était passé, il n'en restait plus rien.

A la hauteur des îles Canaries, l'*Etoile-des-Mers* avait essuyé une si forte tempête, que l'équipage avait fait vœu, s'il échappait à la fureur des flots, d'aller en pélerinage porter un cierge et un *ex-voto* à la chapelle de Notre-Dame-de-Grâce.

Tous les matelots, dans une courte, rapide et fervente prière, avaient fait cette promesse sacrée.

Félix l'avait faite aussi; mais, lui, avait joint un autre vœu à celui de l'équipage : il avait dit, à genoux, à Dieu et à la Vierge Marie : je promets de ne parler à ce que j'aime le plus au monde, qu'après avoir prié devant l'autel de Notre-Dame-d'Eure, devant l'autel où j'ai été fiancé....

Quand les vents sont déchaînés contre les vagues, quand les vaisseaux craquent, quand les mâts crient, quand les cordages sifflent, quand le tonnerre gronde, c'est un bruit immense; eh bien! malgré cet horrible tumulte, Dieu entend la prière qui s'adresse à lui; quand sa colère frappe, sa miséricorde écoute.

Il entendit le vœu de l'équipage, et aussi celui de Félix : le vaisseau fut sauvé, et au milieu des glaces de l'hiver, il aborda enfin sur nos côtes.

Les matelots de l'*Etoile-des-Mers*, avec leur capitaine en tête, allèrent, pieds nus, porter leur offrande à la chapelle de Grâce. Félix était avec eux et priait comme eux;... mais il n'alla point avec eux mêler des joies profanes à l'acte religieux qu'ils venaient de remplir : lui, avait encore un vœu à accomplir à Notre-Dame-d'Eure.

Marie-Rose le savait, et sa mère, tombée malade, lui avait dit : Ma fille, va au-devant de Félix jusqu'à l'autel où tu as été fiancée à lui...

Oh! ma mère! avait répondu la jeune fille, je n'aurais pas osé vous demander ce bonheur!

Après avoir bien recommandé sa mère à ses voisines, Marie-Rose partit;.... et cependant ce n'était plus le temps des beaux jours : plus de bleu au ciel, plus de verdure aux arbres, plus de fleurs au gazon sur le bord du chemin;.... un vent glacial, de la pluie froide, et du givre bruissant sous les pieds, voilà ce que trouve la pauvre pélerine.

Tout en cheminant si durement, parfois elle prie tout bas sur son rosaire à grains bénits; parfois elle récite aussi le cantique de Notre-Dame-d'Eure :... Elle chante :

Courage! courage! ne défaille pas; Marie t'attend à son autel.

Tu lui diras tes maux, tes peines; et comme une mère, elle se penchera pour te mieux écouter et essuyer tes pleurs.

Pendant que Marie-Rose chantait, le ciel se couvrait de plus en plus de nuages noirs;.... mais comme elle avait foi, elle avait courage; et comme elle avait courage, ni la fatigue ni le mauvais temps ne pouvaient l'arrêter.

Enfin, dans la plaine qui s'étend au-dessous du coteau de Graville, elle aperçut l'humble toit de la chapelle d'Eure... C'est là que je vais le voir, se dit-elle; et elle marcha plus vite.

Comme elle passait sous les murs de l'abbaye, elle entendit la grosse cloche qui tintait un glas.... Oh! c'était triste, par un temps si noir! aussi ça lui serra le cœur, surtout lorsqu'en passant devant une maison, sur le bord du chemin, elle vit un cercueil avec deux cierges qui brûlaient, et de pauvres parens qui pleuraient et priaient... Elle ne voulut point passer outre sans prier avec eux : elle approcha du seuil mortuaire, trempa la branche de buis dans le bénitier de cuivre, et jeta de l'eau bénite sur le cercueil, en disant : *Paix! paix à celui-là!*...

Ceux qui pleuraient le mort ne lui dirent rien; mais avec leurs regards ils la remercièrent; et elle se remit en route.

Enfin, la voilà arrivée à la chapelle. La pélerine a atteint le but de son pélerinage. Félix y est-il déjà? l'a-t-il devancée?

Non.

Il va bientôt venir, se dit Marie-Rose; et elle se mit à prier;... et dans sa prière elle répétait : Vierge Marie, fais que le matelot que tu as sauvé de la fureur des flots vienne se reposer auprès de ton autel...

Mais le soir vint,.... Félix n'était pas arrivé,.... On ferma les portes de la chapelle, et Marie-Rose allait chercher un gîte, quand elle entendit les femmes et les hommes du village qui racontaient la mort d'un jeune matelot qui avait échappé aux tempêtes de la grande mer, mais qui avait péri en traversant la Seine, en revenant d'un pélerinage à *Notre-Dame-de-Grâce*.

Oh! c'est Félix! c'est Félix! s'était écriée aussitôt Marie-Rose... Et alors elle ne pensa plus à chercher un abri. Le ciel était devenu tout noir; la neige tombait en épais tourbillons; chacun dans le pays s'était retiré dans sa cabane, et les chiens même des fermes ne rôdaient point dans les cours, tant la nuit était froide et neigeuse!... Mais la fiancée de Félix, elle, ne se doutait ni de l'obscurité, ni du froid, ni de la neige;... ne pouvant plus pénétrer dans la chapelle, elle priait à genoux sur le seuil extérieur...

Comme il gelait très-fort, elle écoutait, se disant : *S'il vient*, j'entendrai de loin le bruit de ses pas sur la neige qui durcit...

Pauvre Rose! elle était toute couverte de givre et de frimas, et elle ne les sentait pas encore;... elle priait toujours,... écoutait toujours,... et pas le plus petit bruit ne parvenait jusqu'à elle.... Le souvenir de la cloche de Graville et du mort de la cabane lui revenait serrer le cœur. C'était un vrai pressentiment qu'elle avait ressenti à la vue du cercueil; c'était Dieu qui avait voulu la préparer à tant de malheurs....

Enfin, il vint à la pauvre Marie-Rose quelque chose qui apaisa un peu ses angoisses : un assoupissement la saisit;.... c'était ce mauvais sommeil qui engourdit ceux que Dieu condamne à mourir de froid; c'était ce sommeil précurseur du grand sommeil.

La pauvre enfant, la tête appuyée sur le bois de la porte, avait reçu d'en haut comme une blanche couverture, ou plutôt comme un suaire. On ne voyait plus ni ses bras, ni sa jolie taille : son visage seul, abrité par l'épaisseur du portail, n'était pas recouvert par la neige qui n'avait cessé de tomber toute la nuit;.... mais ce visage était presque aussi blanc que les frimas; plus de roses sur les joues, plus de vie dans les traits....

Comme s'il devait y avoir de la joie ce jour-là, le soleil se leva brillant; et si l'on avait eu le cœur de regarder, c'eût été beau à voir tous les diamans que ses premiers rayons faisaient scintiller sur les arbres....

A la chapelle, tout semblait tendu de blanc. comme pour les funérailles d'une vierge, et au toit qui avançait un peu au-dessus de la tête de Marie-Rose, il y avait de petits glaçons blancs qui pendaient comme une frange de cristal.

Le père capucin qui desservait la chapelle n'y vint pas le premier.... Quand il y arriva, un homme le précédait.... Cet homme.... c'était Félix....

Il y en a peut-être qui pourraient peindre et redire la scène qui se passa alors que le fiancé reconnut sa fiancée... Alors qu'il la retrouva froide, sans vie, sans mouvement... Alors que tous ses soins, tous ses baisers ne purent la réchauffer... Moi, je l'avoue, je n'ai pas de paroles, pas de plume pour bien redire, pour bien retracer semblables choses.... Je les vois, je les ressens, j'en pleure; mais les peindre.... j'y renonce...

. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . .

*Elle était venue au rendez-vous la première.... et la voilà morte, morte pour moi...* C'était là ce que le malheureux Félix ne cessait de crier avec désespoir. Le vieux religieux lui dit : Mon fils, vous serez moins à plaindre, vous souffrirez moins, si vous pouvez prier un peu avec moi. Venez.... Et le prêtre amena le jeune marin près du sanctuaire... Marie-Rose y était étendue à la place où d'ordinaire on dépose les cercueils à la messe des morts.

Tout le village avait su ce qui était arrivé, et la foule remplissait maintenant la chapelle. Le père capucin allait prier pour la pauvre fiancée... Oh! je vous assure que l'assistance était bien préparée à prier avec lui.... Pendant que la messe se disait, Félix pleurait toujours, et deux femmes avec des étoffes chaudes frottaient les membres glacés de la jeune fille. . . . . . . . . . . . . . . . . .

Lors de l'évangile, quand le prêtre prononça ces paroles : « *Ego sum resurrectio et vita*, je suis la résurrection et la vie, » la fiancée de Félix, se réveillant de son pesant sommeil, étendit les bras en criant : Notre-Dame! Notre-Dame! ayez pitié de lui!

Me voilà! me voilà! répondit Félix.... Et tous les deux étaient maintenant à genoux l'un à côté de l'autre comme deux fiancés,... et tous les deux pleuraient encore; mais à présent c'était de joie...

Depuis cet heureux jour, Marie-Rose et Félix retournèrent à Harfleur. La jeune fille, devenue heureuse épouse, ne put jamais perdre sa pâleur : elle resta toute sa vie blanche comme les frimas qui l'avaient enveloppée, et c'est aussi depuis ce temps que Notre-Dame-d'Eure a pris le nom de Notre-Dame-des-Neiges.

Vicomte Walsh.

## UNE RÉSOLUTION EXTRAORDINAIRE.

### ANECDOTE CONTEMPORAINE.

Le vrai peut quelquefois n'être pas vraisemblable.
*Souvenirs de collége.*

I.

— C'est singulier!... mon cher ami, comme vous jouez mal aujourd'hui, vous qui avez ordinairement tant de bonheur! Vous avez sans doute quelque sujet de distraction ou du chagrin?

— Moi? point du tout.

— Cependant, voilà deux points que vous perdez, et vous aviez beau jeu.

— Pourquoi n'êtes-vous pas resté là pour me conseiller?

— Parce que les danseurs vous marchent sur les pieds. Tout à l'heure M. de Nerpy, en valsant avec votre femme, m'a donné un coup épouvantable. Mais faites donc attention, vous ne marquez pas le roi et vous l'avez.

— Ah! vous avez raison.

Les pièces d'or que les parieurs avaient jetées sur la table, en témoignage de la confiance qu'ils avaient dans le bonheur et l'adresse du joueur auquel s'adressaient ces paroles, disparaissaient rapidement, et personne ne s'était avisé d'en deviner la cause. Un jeune homme très-élégant, en s'approchant de la table d'écarté, avait par hasard ôté son gant, et notre distrait aperçut à l'un de ses doigts une bague....

On eût été cependant moins étonné de la sombre tristesse que cette seule vue avait occasionée à M. d'Alberon, si l'on avait su que cette bague était celle de madame d'Alberon, et la main qui la portait celle de M. de Nerpy, dont les assiduités auprès de cette dame étaient depuis long-temps remarquées.

En effet, on les avait vus la veille ensemble, marchant à la suite d'autres personnes de la société, mais si éloignés de ceux qui les précédaient, soit à dessein, soit par hasard, que ceux qui les rencontrèrent les crurent seuls. Aux spectacles, dans les salons, aux promenades, partout, c'était le bras de M. de Nerpy que madame d'Alberon choisissait d'habitude ou rencontrait le plus souvent. Tous ceux qui avaient pu joindre à ces présomptions celle qui résultait de la bague entrevue par hasard au doigt de Nerpy, commençaient à en tirer des conséquences assez malveillantes, sans réfléchir que plus un homme a de certitude d'être aimé, moins il se donne de peine pour le persuader aux autres.

Quand nous avons dit que cette bague avait été entrevue par hasard au doigt de M. de Nerpy, nous n'avions pas réfléchi qu'il avait ôté son gant devant la cheminée d'où une magnifique glace renvoyait la lumière d'un lustre, qu'il l'avait ôté devant trois dames qui causaient avec lui; et nous tirerons de ces circonstances cette conséquence, peut-être un peu plus juste, qu'il n'était point fâché de la laisser voir.

L'explication eût été facile pour ceux qui auraient entendu la conversation qui eut lieu entre madame d'Alberon et M. de Nerpy à la fin de la soirée, conversation que celui-ci eut soin de ne pas laisser entendre.

— Quand me rapporterez-vous, disait madame d'Alberon, l'anneau que je vous ai donné pour le faire remonter? Votre joaillier, que vous m'avez dit si habile, y parviendra-t-il plus que le mien?

— Il y est parvenu, madame; l'anneau est sous mon gant; mais je ne vous le rendrai pas ce soir; c'est une occasion de vous voir que je ne veux pas laisser échapper.

— Mais vous n'avez pas besoin d'occasion, et d'ailleurs elles se présentent d'une manière si naturelle et si fréquente, qu'elles ne vous laissent point la peine de les chercher. J'en suis vraiment étonnée. J'ai dessein d'aller aux Tuileries; je ne sais quel instinct secret vous en avertit et vous vous y trouvez. Si je vais à l'Opéra, vous êtes la première personne qui frappiez à la porte de ma loge.

— Ceci me fait croire qu'il y a presque de la magie dans une volonté forte.

— En vérité, je crains qu'on ne croie pas au hasard.

Il y a une passion que la civilisation a portée à un degré d'intensité vraiment effrayant; c'est l'amour-propre : son but est d'être, mais surtout de paraître. L'amour-propre résiste à toutes les passions, si ce n'est peut-être à l'amour, mais seulement lorsqu'il est au plus haut degré. La masse des *dandys* parisiens, qui ne vit que pour l'ostentation, se lasse plus vite des jouissances des sens que de celles de l'orgueil, et plus d'un d'entre eux aimerait mieux passer pour l'amant d'une femme jolie et recherchée, que de l'être sans qu'on le sût. Il n'est pas de moyen que ceux qui sont plus corrompus et plus mauvais que les autres n'emploient pour ajouter un nom de femme à la liste vraie ou inventée de leurs conquêtes. M. de Nerpy était de ce nombre. Le bonheur de madame d'Alberon, qui vivait heureuse avec son mari et son enfant, l'importunait. Jusqu'alors, dans tous ses triomphes, il n'y avait pas encore eu de séduction, et lorsqu'il lui arrivait de vanter avec fatuité le nombre de ses maîtresses successives, ses amis ne manquaient jamais de lui opposer l'énumération de ses prédécesseurs auprès d'elles. Homme habile et exercé dans ce genre de guerre, il avait compris que madame d'Alberon, naïve, faible et candide de caractère, serait plus facile à compromettre qu'à séduire, et à perdre qu'à égarer. Il voulait arriver à l'un et à l'autre, mais plutôt satisfaire son amour-propre que son amour, si l'on peut nommer ainsi l'attraction toute physique qu'il éprouvait pour elle. M. d'Alberon, que plusieurs avertissemens commençaient à éclairer, n'était pas sans inquiétude : mais de Nerpy avait un talent si particulier pour se rendre aimable à tous, et parler à chacun sa langue, qu'il avait presque persuadé à M. d'Alberon que c'était pour lui qu'il venait dans sa maison, et que l'honnête banquier, rassuré d'ailleurs sur l'affection de sa femme, se rendormait dans sa sécurité.

Deux mois s'écoulèrent, et nous devons avouer, en fidèles historiens, que madame d'Alberon était sensible aux attentions et aux procédés de M. de Nerpy. Le goût de nouveauté, que la nature a mis malheureusement dans le cœur de la grande majorité des créatures humaines, trouvait un aliment dans le plaisir que madame d'Alberon éprouvait à voir M. de Nerpy, dont les manières et la tournure élégante éclipsaient facilement, sous les rapports superficiels, M. d'Alberon. Chaque jour elle sentait se resserrer les liens qui l'enchaînaient à M. de Nerpy. Chaque jour elle sentait s'augmenter la place qu'il avait dans son âme, et frémissait davantage en pensant au vide que son absence y laisserait. Toutefois, la bonté de son mari, l'attachement qu'il avait toujours eu pour elle, contrebalançaient encore l'influence des séductions du roué.

Long-temps elle crut pouvoir concilier ces deux affections, qui devenaient cependant de plus en plus

hostiles l'une à l'autre dans son cœur. Elle ne voulait pas reconnaître que l'amour est un sentiment trop égoïste et trop despote pour souffrir auprès de lui une affection ou un devoir qui ne dérive pas de lui. Mais un moment vint où elle fut obligée d'opter entre ces deux routes qui cessèrent complétement d'être parallèles. (*La suite au prochain numéro.*)

## ACADÉMIE

### DES SCIENCES, BELLES-LETTRES ET ARTS DE LYON.

(*Séance publique du* 25 *juin* 1834.)

M. Aimé Chenavard, président, ayant fait l'ouverture de la séance, M. Gronier a pris la parole, et a fait lecture du rapport de la commission chargée d'examiner les pièces envoyées au concours, pour un prix proposé par M. Mathieu Bonafons. Le sujet était une traduction en vers français des *Géorgiques de Virgile*, avec des notes sur les améliorations et changemens survenus dans les pratiques agronomiques, depuis le siècle d'Auguste jusqu'à nos jours. La pièce envoyée par M. Parisel a reçu le prix.

M. Dumas, secrétaire perpétuel, a lu ensuite une notice sur la vie et les ouvrages de feu Crochard, dans laquelle il a retracé avec beaucoup de sentiment le caractère et les travaux de cet homme laborieux.

M. le docteur Brachet, auquel des prix nombreux remportés dans un grand nombre de sociétés médicales, ont donné une grande réputation de science, s'est attaché, dans un discours, à venger les médecins du reproche de matérialisme et d'athéisme, qui leur a été souvent adressé. M. Brachet a fait ici preuve d'érudition, de talent et de zèle.

M. de Montherot a terminé la séance par une pièce de vers sur le *Bonheur*. Dans des vers faciles et piquans, il a montré que chacun pouvait être parfaitement heureux; qu'il ne s'agissait, pour cela, que de se faire des plaisirs à sa portée; que la *manie* même avait des charmes; que le flaneur, le chasseur au papillon, le pêcheur à la ligne, étaient des êtres très-fortunés. Voici le portrait qu'il fait du flaneur :

Heureux flaneur! pour toi, sur les quais, dans la rue,
Que d'importans objets à passer en revue!
Pour toi l'on démolit, l'on construit des maisons:
Pour amuser tes yeux l'eau coule sous les ponts;
Pour toi sur son tréteau le charlatan s'enroue ;
Dans son fossé pour toi l'ours-martin fait la roue;
Pour toi dans le ruisseau se battent deux cochers;
La girouette pour toi tourne sur les clochers;
Pour toi contre les murs on colle les affiches,
On instruit les conscrits et l'on tond les caniches;
Pour toi du Luxembourg fleurissent les bosquets;
Dans leur cage pour toi sifflent les perroquets;
L'épigramme en dessin est pour toi mise en montre,
Et le soleil ne luit que pour régler ta montre.

Quant au paisible pêcheur à la ligne, on le raille souvent. N'a-t-on pas osé dire qu'une ligne était un instrument qui commençait par un imbécille et finissait par un hameçon! M. de Montherot s'est chargé de le venger.

Non, ce paisible emploi n'est pas une sottise;
C'est modération, philosophie exquise,
Que rester tout un jour assis au bout d'un jonc,
Et de borner ses vœux à l'espoir d'un goujon.
Poursuis, pêcheur constant, et monte bien ta garde:
Ton rival de bonheur, le flaneur te regarde!

On a applaudi M. de Montherot; on a fait plus, on a ri. M. Ampère, de l'Institut, assistait à cette séance.

## LEÇON DE FRANÇAIS.

### ORIGINE DE L'ÉCOLE BUISSONNIÈRE.

*Faire l'école buissonnière*, c'est, dans l'acception de notre idiome moderne, déserter une classe pour la promenade ou tout autre genre de plaisir. Telle ne fut pas toujours la signification de ces mots. Quand la persécution religieuse régnait en France, les luthériens, craignant d'être découverts par le chantre de Paris, auquel appartenait la présidence des écoles, allaient tenir leurs cours d'enseignement dans la campagne : c'est ce qu'on appelait alors *écoles buissonnières*; mais le 6 août 1552, un arrêt du parlement de Paris les frappa d'interdiction.

## RECHERCHES HISTORIQUES SUR LES INSTRUMENS DE MUSIQUE MILITAIRE.

Les instrumens des armées ont été employés de toute antiquité à donner les signaux des évolutions, à transmettre des commandemens, à mener et à récréer le soldat; ils ont servi, à certaines époques, à moduler la vitesse de la marche et même à donner la cadence du pas; mais il n'est pas démontré que les anciens en aient tiré ce dernier parti.

Thucydide parle des flûtes qui, à Mantinée, réglaient le pas; et Tyrtée a mis en réputation ce même instrument dont les armées grecques se servirent, disent les antiquaires, jusqu'au règne d'Alexandre-le-Grand.

Les soldats du conquérant des Indes avaient des méthodes bien opposées à celles des Grecs dont parle Homère.

Les phalanges au siége de Troie manœuvrent dans un silence profond; les soldats d'Alexandre ne marchent à l'ennemi qu'en poussant le cri de *guerre*. Cet usage macédonien a pu faire abolir les flûtes; ce concert de voix humaines a pu leur être substitué; il a pu amener l'usage d'instrumens plus perçans, tels que les trompes.

Les Egyptiens connaissaient le tambour à double peau; mais les troupes romaines ne se servaient pas d'instrumens à percussion; les troupes grecques s'en servaient peu.

Ce qu'Athénée raconte des syringes lydiennes n'est pas facile à comprendre: *Cum ad bellum eunt Lydi, cum tybiis ac syringibus in acie instruuntur, ut asserit Herodotus.* « Hérodote affirme que les Lydiens se » rangent en bataille et marchent à l'ennemi au son » des flûtes et des syringes. »

Les instrumens à cordes appartenaient à des époques militaires oubliées : telles étaient les harpes Égyptiennes et Perses; telles étaient les lyres Grecques.

Dans la Grèce, les mêmes instrumens, les mêmes airs, étaient l'âme et des manœuvres et de la danse Pyrrhique.

La milice Romaine n'employa long-temps que le cor ou cornet, *cornu*: c'était une corne de quadrupède; elle y joignit, sous les Empereurs, la buccine, la trompette moyenne, la grande trompette, instrumens d'airain joués par les *æneatores*. Chaque genre

d'instrumens exprimait un genre de commandement, ou déterminait l'accomplissement d'un service spécial. Les signaux résultaient de la nature, de la qualité, de la force des sons, bien plus que de la modulation d'un air. Des pâtres qui produiraient sur des instrumens différens, certains tous pareils, donneraient idée de cette musique des armées primitives.

Chez les modernes, au contraire, c'étaient ou ce sont des airs différens, et non la spécialité des instrumens, qui indiquent tel ou tel pas, telle ou telle manœuvre, telle ou telle injonction.

Chez les Romains, le jeu à part et seul d'un instrument, ou le jeu de tous ou de plusieurs à la fois, donnait différens signaux; mais le concert de certains instrumens s'appelait le classicon : c'était à ce bruit que les hastaires se portaient à la charge ; chez les modernes, au contraire, la générale, qu'on croit analogue à l'antique classicon, est un air rhythmé, non un monotone bruissement.

Cette forme de méthodes modernes a été un résultat naturel du raffinement des arts; mais peut-être l'ancienne manière était-elle plus claire, plus sûre, plus puissante: les instrumens parlaient aux yeux et aux oreilles. Quand on voyait de loin sonner la buccine, on reconnaissait qu'il s'agissait d'une exécution à mort, ou que le signal avait quelque autre objet que diverses circonstances faisaient deviner. Au camp, si l'on apercevait certains instrumens se réunir et jouer, on en pouvait inférer qu'il fallait ployer les tentes. Un jour d'action et avant la charge entamée, si l'on voyait s'élever les trompettes prêtes à retentir, il était indubitable qu'un choc allait décider de l'affaire.

Quand les sentinelles voyaient, à certaines heures, des buccinateurs se mettre en action, elles savaient que c'était l'instant de relever les gardes, de remplacer les factionnaires; enfin, les joueurs d'instrumens faisaient office d'horloges, de télégraphes, de hérauts.

Nous avons éprouvé souvent en campagne l'inefficacité de nos instrumens. Quand, pendant un vent contraire, et du point extrême d'un camp mince, on voit les tambours de la droite exécuter une batterie, on est long-temps avant de deviner si c'est la générale, un rappel, la retraite, etc.

Cette digression nous a éloignés de la marche de l'histoire; reprenons-en le fil.

La cornemuse des Bardes animait au combat les Celtes et les Gaulois.

Au moyen-âge, le violon à trois cordes des ménestrels était un instrument militaire.

L'infanterie suisse avait, au treizième siècle, pour instrumens, des cornabus et d'énormes trompes : elle se servait, dans les siècles suivans, de tambourins et de fifres.

Les mameloucks, à l'antique manière des Orientaux, avaient des tamtams.

Paul Jove témoigne que les Suisses et les Allemands de l'armée de Charles VIII marchaient en cadence au son des fifres et des caisses.

Dans les troupes de France, l'usage des instrumens de haut bruit se régularisa depuis l'institution des légions de François I^er^. Les autres instrumens sont bien plus modernes, puisque sous Henri IV on ne connaissait presque que le luth, et qu'il n'y avait, pour ainsi dire, en France, sous Louis XIV, que la bande des vingt-quatre petits violons de Lully.

Les instrumens des troupes françaises étaient en si petit nombre dans le dernier siècle, que l'*Encyclopédie* (1751, *t.* 3, *pl.* 2, *suppl.*) n'en connaissait que cinq, tant d'infanterie que de cavalerie, y compris le tambour et les timbales.

Les noms des instrumens à employer, et la fixation des dépenses allouées à cet égard par la loi, sont si modernes, que la décision de 1820 (24 juillet, et celle de 1822 (9 et 23 décembre) sont les premiers documens qui s'en soient occupés. Tout, jusque-là, était le fait de la mode ou de l'arbitraire.

Les instrumens se nomment, ou se sont nommés, suivant les pays et les temps : attabale, basson, buccin, bugle, caisse de percussion, caisse roulante, chapeau chinois, clairon, clarinette, classicon, cloche, cor, cornaboux, cornemuse, cornet, éromorne, cymbales, demi-lune, fifre, flûte, fouet, grande clarinette, grosse caisse, harpe, hautbois, huchet, lyre, menuel, nacaire, octavin, olissant, ophicléïde, petit cornet, petite clarinette, quinticlave, serpent, sifflet d'infanterie légère, sistre, tambour, tambour à manche, tamtam, tonnant, triangle, trombone, trompette.

## LE CONCIERGE ET LE PORTIER.

Notre siècle est fort pour les classifications : nous avons les artistes en cirage qui rougiraient d'être assimilés aux décrotteurs modestement penchés sur leurs sellettes; nous avons le coiffeur qui méprise souverainement le perruquier; et quand vous entrez dans une maison, je vous engage à bien remarquer si vous parlez à un portier ou à un concierge, et à baser là-dessus votre ton et vos manières.

Un concierge et un portier, ce n'est pas du tout la même chose.

Tous deux habitent un étroit espace sous la porte cochère; tous deux reçoivent vos lettres, et tirent le cordon à votre commandement : voilà la seule ressemblance qu'ils aient ensemble.

Le portier a un état quelconque : il est ordinairement tailleur, et plus souvent encore cordonnier. La casquette sur le coin de l'oreille, et le tablier de cuir devant lui, il vous restaurera lestement un pantalon qui voit le jour, ou une botte qui prend l'air.

Le concierge, lui, ne fait rien de la journée : nonchalamment étendu sur une chaise, quelquefois même enfoncé dans un bon fauteuil, il lit le matin les journaux avant les locataires, et, tout le reste du jour, se délecte avec un roman de Paul de Kock.

Le portier est aux aguets, et chaque fois qu'il entre un étranger dans la maison, il a soin de lui demander ce qu'il veut et où il va.

Le concierge ne se dérange jamais, et si vous n'allez pas lui parler, il vous laissera aller et venir dans la maison, sans s'inquiéter de vous. Un concierge est fort agréable quand on est garçon; un portier est cent fois préférable quand on est marié.

Donnez à un portier trois francs de denier-à-Dieu et cinq francs d'étrennes, il vous fera mille salutations, et vous reconduira, sa casquette à la main, jusqu'aux confins de la maison confiée à sa garde.

Donnez trois fois cette somme à un concierge, il vous dira entre ses dents un merci bien sec, et vous regardera comme de petites gens.

Un portier a une politesse égale pour tous les locataires; il tire le cordon aussi vite à l'ouvrier de la mansarde qu'au notaire du premier.

Le concierge mesure ses égards sur le nombre de marches qui vous sépare du sol : égards empressés pour le premier étage; révérences pour le second; politesse pour le troisième; sourire de protection au

quatrième; visage impassible et bouche close pour les autres, à moins que ce ne soit pour réclamer le prix d'un port de lettre.

Un portier dîne à deux heures, à l'heure des ouvriers: un pot-au-feu ou un plat de légumes sur une chétive table, voilà son repas.

Un concierge dîne à cinq heures. Une nappe sur la table, des vers de cristal; quelquefois de l'argenterie, et toujours deux plats et du dessert.

Le portier régale de temps en temps un ami avec du cidre et des marrons.

Le concierge donne des soirées; il y a du punch et des gâteaux.

Le portier a un ameublement modeste : sur sa cheminée deux carafes et un cartel d'acajou.

Le concierge a une pendule d'albâtre, et de chaque côté le buste d'un grand homme : toujours Voltaire et Rousseau.

Je vis cependant un concierge qui n'avait que le buste de Jean-Jacques. Je m'étonnai de ne pas trouver en regard son inséparable, et je lui en demandai la raison. — M. de Voltaire, me dit-il; ne me parlez pas de cet homme-là : il a sacrifié au pouvoir.

Ce mot peint le concierge des pieds à la tête.

---

## UN DUEL A LA SUITE D'UN BAL MASQUÉ
### AUX TUILERIES.

La fête royale était tout-à-fait finie; la foule s'était évanouie comme elle était venue; le silence avait fait place au bruit des voitures. Prosper était dans la cour du château, presque seul avec Ernest.

Tout-à-coup une femme passe devant eux d'un pas rapide. Cette femme était suivie de près par un cavalier qu'elle paraissait vouloir éviter avec ardeur. Ernest les vit à peine passer l'un et l'autre; mais Prosper les vit bien distinctement, et d'un bond il arrêta le cavalier au milieu de sa course; la jeune femme s'arrêta aussitôt, comme si elle eût été retenue par la même main. Elle était animée autant par l'indignation que par sa course rapide. Le cavalier qui la poursuivait cherchait en vain à se débarrasser des ongles de fer de Prosper. Ernest arriva assez à temps pour considérer ce poétique tableau.

Ils étaient là tous trois : elle triomphante! Prosper en délire! le jeune amoureux humilié à en mourir! La présence d'Ernest rétablit l'équilibre entre Prosper et le jeune homme. Prosper lâcha le jeune homme lentement, comme l'oiseau lâche une proie meurtrie, qu'il est sûr de ressaisir aussitôt.

Prosper dit au jeune homme : « Monsieur, vous insultez ma femme! vous me ferez l'honneur de m'en rendre raison. »

L'Italienne, entendant ainsi parler Prosper, se figura que Prosper était jaloux enfin! Elle voyait Prosper s'irriter contre un de ses amans enfin! Elle triomphait, l'Italienne, de la fureur tardive de Prosper.

Quant au jeune homme, bien qu'au fond il se crût brave, il se sentit atterré par cette réparation que lui demandait Prosper, et qu'il ne pouvait pas lui refuser. A vrai dire, en offrant ses hommages à Mme de Chavigny, le jeune homme n'avait pas compté sur la colère de ce mari facile, et il s'était arrangé en conséquence. Il avait donc laissé de côté, en entrant dans ce nouvel amour, tout bagage inutile, les précautions officieuses, les prévenances cachées, le mystère et même son épée. Surpris ainsi au milieu d'une sécurité profonde par une colère et par un époux qu'il n'attendait pas, le jeune homme ne put s'empêcher de pâlir. Cependant, comme il était Français et militaire, il répondit à la provocation de Prosper ce qu'on répond toujours en pareil cas : *Très-volontiers, monsieur!*

« Nous nous battrons sur-le-champ, dit Prosper : le temps est beau, le jour commence. Voici encore quelques-uns de vos amis qui sortent : choisissez vos témoins; M. le comte Ernest de Creps sera le mien. Partons! »

En même temps, Prosper prit galamment la main de sa femme, qu'il reconduisit poliment jusqu'à sa voiture. Il avait tout-à fait l'air froid et calme d'un époux offensé, qui n'a aucun reproche à faire à sa femme, si ce n'est d'être trop belle. Le jeune homme, qui se nommait Arthur Berineau, venait de trouver deux témoins qui s'étaient attardés dans l'entresol des Tuileries après le bal.

Cela se fit vite et bien, en gens de cœur. Le bois de Boulogne n'est pas loin des Tuileries; les rues sont peu encombrées le matin, et l'aurore de la porte Maillot, formidable clarté qui offense l'œil des plus braves, se tient debout, raide et sèche à toute heure, ouvrant la porte aux premiers venus, sans s'inquiéter comment ils sortiront de là. Avez-vous remarqué, vous autres, ce que c'est au juste que le crépuscule du matin au bois de Boulogne? Il ne ressemble à rien de ce que les poètes élégiaques, épiques ou champêtres, ont écrit sur la campagne. Ce n'est plus le même arbre, ce n'est plus le même chant des oiseaux, ce n'est plus le même soleil levant. La fleur y perd sa couleur; l'allée tortueuse y perd le charme de son mystère. Tout se dénature dans cette forêt civilisée. Le meurtre habite là tout le jour. Je ne sais pas comment, sur les deux heures, il y a des femmes en calèche qui viennent y rire et folâtrer, sans songer que le gazon qu'elles foulent et les allées qu'elles parcourent sont tachés de sang. Ils étaient donc au bois de Boulogue tous les cinq, tous les cinq fort résolus et fort bien disposés.

Les deux champions s'avancèrent donc l'un sur l'autre en gens de cœur. Ceci déconcertait toutes les habitudes reçues. A les voir en costumes de comédiens se mesurer dans ce duel étrange, on eût dit de quelque scène mal faite de mélodrame moderne. Cependant rien n'était plus sérieux que ce duel. Ils se tenaient de si près l'un l'autre! ils se voyaient de si près! à un demi-pied de distance tout au plus! Ils furent calmes d'abord, comme cela arrive toujours au commencement; mais bientôt, quand le fer eut senti le fer, quand le grincement de ces deux ames se fut électrisé à ces deux lames, quand ils se virent bien face à face, tous les deux altérés de sang, flamboyans tous les deux; quand ils furent les maîtres de s'insulter de si près du regard et du geste, insolens tous les deux jusqu'au meurtre, ce fut alors un formidable combat d'une minute, qui dura un siècle.

A la fin, Arthur Berineau fut frappé à la poitrine d'un coup de poignard. Prosper regarda tomber son rival.

Ce qui est triste quand un homme meurt ainsi frappé, c'est que d'ordinaire il se croit forcé encore de s'improviser tout de suite une belle mort. Le duel vous ôte toute la naïve nonchalance du trépas : on joue sur le terrain le cinquième acte d'une tragédie; on se drape dans son manteau taché, comme si on n'avait plus qu'à voir baisser la toile et à rentrer dans la coulisse. Ainsi mourut Arthur Berineau. Il tendit la main à Prosper; et, d'après l'usage immémorial, il se prépara à consacrer ses dernières paroles à la justification de Mme de Chavigny.

Mais Prosper eut trop de générosité pour souffrir que le trépas de ce jeune homme fût ridicule. Prosper, sous le calme apparent des témoins d'Arthur, devinait le sourire prêt à naître à propos de la confession du blessé. Il eut donc pitié des derniers momens de ce jeune homme; il s'assit près de lui, il releva sa tête appesantie. « Ne dites rien! s'écria-t-il; monsieur Arthur, pas un mot; ne parlons pas de cette femme: ce n'est pas pour cette femme que vous mourez; que m'importe cette femme? Si quelqu'un avait dû mourir pour cette femme, ces messieurs que voilà, vos témoins, seraient morts pour elle et par moi, ou moi par eux et avant vous; mais que m'importe cette femme? Vous mourez pour mon compte, monsieur, vous mourez pour moi, pour moi déshonoré par le monde, à qui le monde demandait la vie d'un homme ou la mienne! Vous mourez parce que j'ai voulu jeter au monde en holocauste une noble victime, un homme pur, qui n'a fait d'autre faute que de vouloir être vicieux avec le vice du monde. Ne vous inquiétez pas de cette femme. Pensez à votre mère, monsieur. »

Arthur pensa à sa mère tout bas, sa pauvre mère! Mais avant de mourir, il songea qu'il fallait penser tout haut à sa maîtresse, pour obéir à l'usage. Il ouvrit donc sa poitrine sur laquelle pendait un médaillon qu'il envoya à Elisa.

Il mourut, le beau jeune homme, à la suite d'un bal, pour une femme qui n'était pas la sienne, pour expier la honte d'un autre. Il mourut dans des habits et dans des sentimens d'emprunt; il mourut dans un duel à armes toutes nouvelles.

## LA PHYSIOGNOMONIE.

Les pensées suivantes, publiées par *le Journal de Santé*, sont extraites d'un *ouvrage sur la physiognomonie :*

— La douleur physique, les souffrances, donnent souvent à la physionomie une expression analogue à celle du génie. J'ai vu une femme du peuple, affectée d'un cancer, qui ressemblait parfaitement à madame de Staël quant à l'expression profonde de la physionomie. Je dis la même chose des passions contrariées, des violens chagrins, des fatigues de l'esprit et de l'abus des jouissances: tout ce qui remue vivement notre âme, tout ce qui porte coup à la sensibilité, a des effets à peu prés semblables sur la figure.

— Une grosse tête annonce de l'imagination par instans, de la pesanteur par habitude, de l'enthousiasme par éclairs, beaucoup de volonté et souvent du génie. Un front étroit indique de la vivacité; un front rond, de la colère.

— Chaque homme a beaucoup de peine à se faire une juste idée de ses propres traits; les femmes elles-mêmes n'y parviennent que très-difficilement. Cela vient de ce qu'on ne peut voir les mouvemens des yeux, par qui la physionomie reçoit sa principale expression.

— On peut, jusqu'à un certain point, juger de la respiration d'une personne d'après son style, d'après la coupe de ses phrases et sa ponctuation. Assurément J.-J. Rousseau ne ponctuait pas comme Voltaire, ni Bossuet comme Fénélon. Quand je dis qu'on peut, à l'aide du style, apprécier la respiration d'un individu, c'est dire qu'on peut ainsi juger des passions qui l'agitent, de l'émotion qu'il éprouve : car les vives pensées ont pour effet de remuer le cœur, et les palpitations du cœur accélèrent la respiration et rendent la voix tremblante. Voilà d'où vient le pouvoir qu'une voix émue est toujours sûre d'exercer sur nous : elle attire l'attention; elle indique un orateur ou inspiré, ou timide, ou consciencieux. Les orateurs froids et les acteurs médiocres simulent cette émotion vraie, qui vient du cœur, à l'aide de l'agitation oscillatoire et saccadée des bras.

— La même émotion morale qui hâte la respiration, qui fait palpiter le cœur et rend la voix tremblante, rend de même tous les mouvemens du corps vacillans et incertains, tant que dure l'inspiration morale, et quelquefois même long-temps après que l'agitation de l'esprit a cessé. Voilà pourquoi l'écriture de nos grands écrivains est généralement si illisible; et, comme il est écrit que toujours l'incapacité singera jusqu'aux défauts inséparables du vrai mérite, voilà pourquoi beaucoup d'hommes médiocres se sont crus engagés d'honneur à graver en caractères indéchiffrables les stériles pensées qu'une verve engourdie leur suggérait.

## RUBINI A CALAIS.

Tel est le titre d'une anecdote que nous trouvons dans le dernier numéro de la *Gazette musicale*, racontée avec autant d'esprit que de verve, par M. Hector Berlioz.

Voici son piquant récit :

« On raconte une anecdote assez originale, qui fait honneur à la bonté autant qu'à l'esprit de Rubini. Un pauvre diable d'Italien, sans argent, sans crédit, *sans bottes* (comme dit Robert Macaire), ne sachant, en un mot, à quel saint se vouer, imagina, il y a quelque temps, d'aller à Londres demander au célèbre chanteur, son compatriote, de le tirer d'embarras. Il s'agissait pour cela de profiter du court instant qui sépare ordinairement les engagemens de Rubini en Angleterre de ceux contractés à Paris, et le prenant au vol, de donner un concert à son passage à Calais. Rubini consentit à tout, promit de se trouver au rendez-vous à jour fixe, et engagea le malheureux auquel il rendait la vie, à repartir au plus vite pour aller tout préparer. Celui-ci revint en effet plein d'espoir, monte un concert, affiche monts et merveilles, fait imprimer le nom de Rubini en lettres de six pouces de haut, place les billets, brosse son chapeau pour la première fois peut-être depuis un an, *achète des bottes*, se remonte le corps et l'âme, et le soir du concert, devant une salle pleine, se voit forcé de venir, la mort dans le cœur, saluer le public aussi bas que possible, et de lui annoncer que, M. Rubini n'étant pas arrivé, le concert se trouvait nécessairement *remis à huit jours.* Pauvre homme! quelles tortures! quelles angoisses! Mais il n'était pas au bout. Il avait à connaître, sans en éviter une, toutes les douceurs d'un *bénéfice*.

» Le concert est annoncé de nouveau; Rubini a bien promis d'être exact; tout va bien; il y a plus de monde encore que la première fois, le petit nombre de billets qui restaient ayant été pris. Mais les grands artistes comme Rubini ne peuvent répondre de leur exactitude si long-temps d'avance; trop d'intérêts se rattachent à eux pour leur laisser une entière liberté. Rubini se vit donc forcé une seconde fois de manquer au rendez-vous. Le bénéficiaire, courbant l'épine dorsale jusqu'à se la rompre, vint, tout pâle d'horreur, proposer à l'assemblée un second ajournement. Le public, pensant être pris pour dupe, ne voulut pas

en entendre parler, et réclama à grands cris son argent. Il fallut bien le rendre jusqu'au dernier sou. La fameuse *paire de bottes* n'était pas payée heureusement; sans quoi, le caissier eût trouvé dans ses comptes un déficit de quatorze francs. Le malheureux Italien allait se brûler la cervelle, quand sa providence, son dieu, son chanteur, son Rubini arrive enfin. Il lui raconte ses mésaventures, et l'horrible embarras où il se trouvait: — Eh bien! il n'y a point de temps à perdre; recommencez: je ne puis vous faire défaut cette fois, puisque me voilà.

» Trotte, trotte, bénéficiaire, va revoir ton directeur, ton chef d'orchestre, la chanteuse, ton basson et ta flûte; cours chez l'imprimeur, commande une affiche superbe, où tu feras suivre le nom fameux de Rubini de ces mots: *récemment arrivé de Londres*; n'épargne ni marches ni contre-marches; convoque le ban et l'arrière-ban des dilettanti; crie à qui voudra l'entendre, dans les cafés, les restaurans, au port, dans les rues, sur les toits: *Rubini est arrivé*; personne ne te croira; on te répondra avec un rire menaçant: « A d'autres, charlatan, tu ne nous attraperas plus! » Cependant la séance est ouverte; Rubini s'avance, son cahier à la main, devant un auditoire, hélas! bien différent de celui qui toujours et partout se presse pour l'entendre. Quelques nouveaux débarqués qui n'avaient pas eu le temps d'apprendre la déconfiture des deux concerts précédens, et un petit nombre de bons Calaisiens plus richement doués que les autres des trois vertus théologales, la foi, l'espérance et la charité, s'étaient seuls rendus au troisième appel de l'étranger. Rubini chanta comme à l'ordinaire, c'est-à-dire qu'il fut admirable, ravissant, stupéfiant; mais la recette, aye, aye! quel vide dans la caisse! la recette ne couvrait pas les frais, et il y avait à payer l'imprimeur, l'afficheur, les musiciens, la salle, l'éclairage et *le droit des pauvres*.

» Le droit des pauvres, joint aux frais du concert, excédant de beaucoup la somme perçue, le pauvre bénéficiaire vient trouver Rubini, lui conte son désappointement, et il lui indique un moyen excellent de le tirer d'affaire. Ce serait que Rubini fût assez bon pour chanter le comte Almaviva dans le *Barbier de Séville*. Toute la population de Calais étant assurée à présent de la présence du célèbre chanteur, et ne craignant plus de se voir trompée dans son attente, la salle serait comblée, et le fermier des pauvres n'aurait le droit de *prendre* que le onzième d'une si belle recette, au lieu du quart qu'il avait pris dans celle du concert, parce que cette fois il s'agirait d'une représentation dramatique (admirable distinction!)

» — Jouons *le Barbier*, je veux bien, dit cet excellent Rubini; allez vite vous arranger avec le directeur, et comptez sur moi.

» Nouveaux efforts, nouvelles courses de l'infortuné bénéficiaire..... Tout marche à souhait; le directeur, les acteurs, sont enchantés de donner une représentation avec Rubini; les arrangemens sont bientôt pris; on affiche, les billets sont enlevés en un clin-d'œil; on répète, la pièce va bien; il ne reste plus à faire qu'une dernière répétition, à laquelle Rubini a promis d'assister. Il s'y rend en effet. Mais voici bien une autre affaire: à peine le premier morceau est-il commencé, que Rubini l'interrompt. — Comment! comment! en français! vous chantez en français! on ne m'avait pas prévenu de cela; jamais je n'en dira un mot, c'est impossible.

» Et les acteurs français de répliquer: — Comment! comment! en italien! Vous voulez que nous chantions en italien: c'est de toute impossibilité; nous ne savons pas la langue.

» — Ah! mon Dieu! je suis perdu, s'écrie alors le pauvre diable de bénéficiaire, s'arrachant les cheveux, je suis perdu sans ressource! *Santa Madona! Pieta! Sono pazzo, ammazzato, morto!!!*

» — Tout n'est pas perdu, dit Rubini, frappé de ce désespoir, la représentation aura lieu, continuons et soyez tranquille, j'arrangerai ça.

» Le soir, en effet, il entre gravement en scène, et au moment où chacun se demandait comment allait être résolue la difficulté, Rubini répond à son interlocuteur français: *Cosa vol dire? eh!... non so troppo bene lo francesse! Ah! bene, bene, adesso, capisco.*

» La salle d'éclater de rire à ce dialogue bouffon. Une fois désarmé par l'hilarité, l'auditoire adoptait nécessairement l'exécution du *Barbier* dans les deux langues. L'opéra a donc continué avec le plus grand succès, et à la satisfaction du public qui ne pouvait assez applaudir à l'incomparable talent autant qu'à la spirituelle obligeance du grand artiste et de l'excellent homme. Il ne faut pas croire qu'une pareille tentative fût absolument sans danger. Le public des petites villes est d'ordinaire assez turbulent, souvent même fort discourtois. Celui de Calais avait été déjà mécontenté par deux fois à l'occasion de Rubini; il se pouvait donc fort bien que la hardiesse du chanteur italien fût prise en mauvaise part et servît à faire éclater les fâcheuses manifestations d'un ressentiment mal éteint. Il n'en a point été ainsi, à la vérité; mais l'incertitude du succès en cette occasion relève infiniment à nos yeux la noble conduite de Rubini, dont on parlera peu sans doute, parce qu'il est coutumier du fait. »

---

21 JANVIER 1794. — Soldat dans le 4ᵉ bataillon du département du Gard, Jean *Gal*, en faction près d'une redoute, dans la fameuse affaire de Puygoriot (Pyrénées-Orientales), a le bras emporté d'un coup de canon. Au lieu de se retirer du combat, il admire le feu roulant que font les pièces dont il était le gardien, et au fur et à mesure qu'il voit abattre les Espagnols: « Bon! s'écrie-t-il, bon! je ne sens plus mon mal! » Pendant toute l'action, Gal ne cesse d'encourager ses frères d'armes, qui le pressent en vain d'aller recevoir les secours nécessaires à son état. Témoin de sa bravoure, le général le fait conduire à l'hôpital, où l'on panse sa blessure. Mais une nouvelle action s'étant engagée le lendemain, ce brave s'échappe de l'hôpital, vole à son bataillon, et se jette dans la mêlée, où il se distingue par de nouveaux prodiges de valeur. Ses efforts pendant l'action ayant dérangé l'appareil mis sur ses blessures, le sang coule, et l'intrépide Gal est enlevé de nouveau du champ de carnage par ses frères d'armes, qui le forcent de rentrer à l'hôpital.

---

*Le rédacteur-gérant*, A. P. BARBIEUX,
Rue des Trois-Frères, nº 19, à Paris.

Imprimé par W. CLOWES, Duke-Street, pour HENRY HOOPER, 13, Pall mall East, Londres.
Se vend aussi chez GROOMBRIDGE, Panyer-Alley, Paternoster-Row; et chez les principaux libraires des Trois-Royaumes.

# LE CAMÉLÉON,

N° 1. (2me Année.) JOURNAL NON POLITIQUE. 2 Janvier 1836.

PARAISSANT TOUS LES SAMEDIS.

## CHAPELLE.

Dans le vaste plan que le *Caméléon* s'est imposé, on doit admettre qu'il passera souvent en revue les célébrités contemporaines de nos différens théâtres. Les acteurs modernes, qui ont laissé un souvenir dramatique ou comique, viendront varier sa galerie, en la complétant; tout le monde n'y obtiendra pas une statue; quelques-uns n'y seront représentés qu'en buste, mais en cela, nous nous réglerons d'après l'opinion publique; nous mesurerons nos grands hommes sur l'importance qu'ils ont eue réellement, et non sur celle qu'ils s'étaient peut-être donnée eux-mêmes par les avis de leur amour-propre.

Parmi les acteurs de nos petits théâtres, qui se sont acquis une réputation sous l'empire, il en est peu qui l'aient mieux méritée que Chapelle; ce comédien, avec des sourcils très épais, un nez émoussé, une figure lourde, des yeux à demi ouverts, un air boudeur et même bourru, portait avec lui un comique individuel, qui frappait partout. Dans l'emploi des Cassandres, et dans ce qu'on appelle en termes de coulisses, les *pères Dindons*, sa voix clapissante avait un mordant dont l'aigreur provoquait le rire général. Il suffisait qu'il sût bien son rôle pour le rendre excellent, on n'avait qu'à le pousser sur la scene, la gaîté y entrait avec lui; c'était un homme de conscience qui croyait sincèrement au personnage qu'il représentait et aux franches bêtises qu'on lui faisait dire; talent fort rare! et qui est pourtant tout le secret de la comédie.

Ce fut du fond d'une boutique d'épicerie, qu'il tenait dans la rue Saint Honoré, que Chapelle sentit naître sa passion pour le théâtre; il n'avait jamais joué, on ne sait pas même s'il avait vu jouer les autres, lorsqu'un jour les Petites-Affiches vinrent lui annoncer l'ouverture du Vaudeville, et lui révéler sa vocation.

Dès lors le commerce d'épicerie ne suffit plus à son bonheur, son comptoir perdit tous ses charmes. Il rêva qu'il existait une autre gloire que celle de détailler du poivre et de la cassonade, et il voulut sortir des cornets de papier, devenus pour lui de véritables éteignoirs!

C'était en 1792. Barré, directeur du nouveau théâtre qui s'établissait rue de Chartres, dans l'emplacement d'un ancien grenier à sel, éprouvait de grandes difficultés pour composer sa troupe Chapelle se présente un matin chez lui pour obtenir un engagement; Barré, fixant sur toute sa personne un regard scrutateur, s'écria, sans hésiter: *pour faire les Cassandres? Monsieur je vous accepte.* Et l'affaire fut terminée sans plus de renseignemens, tant la nature avait gravé le nom de Cassandre sur le front de cet homme, qui était né pour les jouer, comme La Fontaine était né *fablier;* Giotto, peintre; Molière, poète comique.

Les succès de Chapelle n'eurent point d'aurore; il fut aussi bon le premier jour que le dernier, car il était la vérité même; il jouait la comédie sans s'en douter, il croyait qu'il suffisait d'avoir de la mémoire, et surtout un bon souffleur.

Son caractère naïf servait merveilleusement son talent; ses ingénuités étaient intarissables, et comme c'était un parfait bonhomme, très curieux, très crédule, toujours prêt à embourser une mystification, sans être jamais en état de la rendre, ses camarades s'entendaient tous pour abuser de sa simplesse, et il en résultait de cette guerre soutenue une foule de plaisanteries fort amusantes pour tous les habitués des coulisses du Vaudeville.

Ainsi, par exemple, l'arlequin Laporte annonça un jour à Chapelle qu'on venait d'inventer des diligences en gomme élastique, où l'on recevait depuis un voyageur jusqu'à cent, car les flancs de ces voitures prêtaient à volonté et se resserraient de même; Chapelle se hâte d'aller à la rue Notre-Dame-des-Victoires pour examiner cette incroyable invention; mais Laporte l'y avait précédé; il s'était déguisé, avait pris un large chapeau et attendait sa victime à l'entrée du bureau. Notre Cassandre arrive droit à lui, en demandant à voir les voitures publiques. Laporte, d'une voix tout-à-fait méconnaissable, lui répond que l'administration voulant les essayer, vient de les envoyer à Charenton, pour en rapporter des pains de *savon de Marseille*, dont on venait de découvrir une mine, en creusant une carrière! Voilà Chapelle courant avec joie à Charenton, dans l'espoir de voir deux merveilles au lieu d'une; dupe de l'épigramme qu'il n'avait pas eu l'esprit de comprendre, il ne revint que le soir, et il avait plu toute la journée!

Comme il était très sujet aux dettes, le directeur lui accorda une représentation à bénéfice; mais ses créanciers firent saisir secrètement la recette, et quand Chapelle vint compter avec le caissier, celui-ci lui montra un bordereau acquitté et duquel il résultait que le bénéficiaire lui redevait quinze francs. Chapelle devint furieux et criait partout le lendemain: « Si on m'y rattrape jamais à avoir des représentations à bénéfice, je veux être déshonoré! »

Geoffroy l'avait violemment attaqué dans un de ses feuilletons; Chapelle, exaspéré par le feu de la colère, rencontre Laporte, et lui dit: As-tu lu le Journal de l'empire? — Oui. — Tu sais alors comme j'ai été insulté par ce monstre de Geoffroy? — Sans doute. — Eh bien! tu verras qu'il n'y aura pas dans Paris un bon enfant qui ira lui en demander raison!

Il avait deux nièces au théâtre qui méritaient quelques reproches. Il leur dit un soir, en s'approchant d'elles: « Si *tu* étais mes filles, je ne souffrirais pas » ta conduite, mais *tu* es mes nièces, et cela ne me regarde pas. » Une personne présente lui fit remarquer l'irrégularité de ses expressions. — Parce que

je les tutoie, répond Chapelle, ça n'a rien d'étonnant, je les ai connues toutes petites!

Dans la jolie comédie de *M. Guillaume*, Chapelle, en entrant en scène, prononça une fois le nom de M. de Malesherbes au lieu de celui de M. Guillaume, qui est tout le mystère de la pièce. L'auteur lui en fit des reproches quand il rentra dans la coulisse. « Laissez donc, lui répondit-il, depuis quinze jours » que nous jouons la pièce, est-ce que tout le monde » ne sait pas que c'est M. de Malesherbes!»

Mais le meilleur mot qui lui soit échappé, est, sans contredit, celui-ci : Un de ses créanciers, qui lui avait prêté de l'argent lorsqu'il était encore épicier, le rencontrant dans la rue, après trois ans d'absence, profite de l'occasion pour lui demander son remboursement. Chapelle paraît fort étonné, et lui dit avec beaucoup de gaîté : Vous ne savez donc pas, mon cher, ce qui m'est arrivé? — Non. — J'ai fait banqueroute! — Bah! — Oui, foi d'homme d'honneur!

Il ne serait pas possible de recueillir dans un article superficiel tous les traits imprévus que cet acteur a semés partout pendant sa longue carrière théâtrale. Ils formeraient un volume plus compacte que le *Ménagiana*. Il nous a suffi d'en citer quelques-uns pour faire bien connaître un homme qui ne pouvait pas rester dans une oublieuse obscurité.

L'époque était venue où l'*arlequinade* s'éteignait. Ce genre de convention, cette création italienne ne pouvait vivre au milieu de nos idées nouvelles, les Cassandres disparaissant pour toujours de la scène, Chapelle quitta le Vaudeville en 1822 ou 23 pour aller terminer doucement ses jours à Versailles, où il était devenu chantre de sa paroisse, n'ayant pour compagnon qu'un chien de Terre-Neuve, et pour fortune que sa pension de retraite.

La seule remarque que nous ayons à faire à son sujet, c'est que la naïveté du caractère n'est point antipathique à de brillans succès dans la littérature ou dans les arts. Clément Marot, Brantôme, Le Poussin, La Fontaine, Crébillon, Poinsinet, Goldoni, et de nos jours notre admirable Talma, étaient tous d'une ingénuité d'enfant. Ces hommes célèbres cherchaient sans doute le repos de leurs hautes pensées dans cet abandon puéril de la vie intime, ou peut-être avaient-ils la finesse exquise de se rapetisser pour se faire pardonner d'être plus grands que les autres!

ROCHEFORT.

---

## UNE VIE DE SOUFFRANCES.

### I. — UNE FIN A SES MAUX.

> Vous vous trompez si vous cherchez ici-bas autre chose que des souffrances, parce que toute cette vie mortelle est remplie de misères, et de toutes parts environnée de croix.
>
> Soyez persuadé que votre vie est une mort continuelle.
>
> Voilà pourquoi beaucoup, si Jésus se cache et les abandonne, murmurent ou tombent dans un excès d'abattement. IMITATION DE J.-C.

Il faut avoir habité la Flandre pour savoir quel aspect de désolation présente ce pays à la fin de l'automne, lorsqu'une pluie froide et large ne cesse d'y tomber à grands flots durant des semaines entières. Le ciel reste constamment gris, sans un rayon de lumière, sans un peu d'azur; le vent siffle et mugit avec violence à travers les arbres dont il agite les rameaux nus; les chemins, transformés en torrens, roulent une eau rapide et limoneuse. Cette atmosphère humide, qui contracte les nerfs et étreint le front, affaisse et assombrit l'imagination la plus insouciante et la plus gaie. Tout subit une impression violente de mélancolie. Les bestiaux se couchent nonchalamment sur la litière de l'écurie, et voient arriver, sans joie et avec indifférence, l'heure de la provende, tandis que leurs maîtres se tiennent oisifs et silencieux près de l'âtre où brûlent en pétillant les longues tiges de l'œillette. Les ménagères elles-mêmes, attristées par le bruit de l'ouragan qui ébranle les fenêtres, semblent moins alertes et oublient d'égayer les travaux du ménage par quelques-unes de ces ballades qu'elles ont apprises de la tradition; enfin les portes sont closes et les chiens sont lâchés de bonne heure. Car, dans une pareille saison où la nuit arrive à quatre heures et où les chevaux de la maréchaussée ne pourraient se hasarder impunément parmi les chemins impraticables, les malfaiteurs ont trop de chances pour rôder à l'entour des fermes, et pour s'y introduire la hache à la main. Aussi, la nouvelle d'un assassinat ou d'un incendie vient-elle de temps à autre accroître la terreur et la défiance, faire doubler le nombre des verroux et mettre en état l'arquebuse rouillée, que deux crampons suspendent au-dessus de la cheminée, parmi des assiettes d'étain de forme antique.

Or, on se trouvait à la fin de l'automne; la nuit était venue; la pluie tombait avec violence; les chemins défoncés charriaient avec fracas des flots d'eau bourbeuse, et néanmoins un homme, âgé de quarante ans environ, conduisait avec une insouciance apparente une petite voiture, traînée non sans peine par un bidet efflanqué. Cette voiture se composait de deux parties bien distinctes : d'abord une sorte de cabriolet formait le devant; puis derrière venait une énorme caisse, aussi haute que le cabriolet, et destinée sans doute à contenir des marchandises. Une lanterne, fixée à l'un des côtés de la voiture, jetait par intervalles sa lueur jaune sur le visage du voyageur, et montrait furtivement sa physionomie énergique et son sourcil contracté par quelque pensée funeste.

En effet, le pauvre homme, malgré une lutte opiniâtre avec la fatalité, et par un de ces revers inattendus qui déroutent les combinaisons les plus prudentes et les mieux disposées, venait de perdre tout ce qu'il possédait au monde. Arrivé la veille au petit hameau de Leyendorp, il s'était mis aussitôt à déballer, dans la grange de l'auberge principale, les marchandises de quincaillerie et de verrerie que contenait sa voiture. Tout lui présageait pour le lendemain une vente fructueuse, et il s'était endormi avec l'espérance d'emporter, après une semaine de séjour à Leyendorp, bon nombre des escalins du pays, lorsque tout à coup un cri sinistre l'éveille : — Au feu!... Il se lève demi-nu... La grange qui contenait toutes ses marchandises brûlait et élevait jusqu'au ciel les gerbes de ses flammes impétueuses et rouges. A peine put-il sauver de ce désastre sa voiture vide et son cheval. Il lui fallut donc repartir le lendemain, ruiné et la mort dans le cœur. Voilà pourquoi il laissait aller son cheval presque au hasard et sans le diriger d'autre façon que par un mouvement machinal des rênes; voilà pourquoi son sourcil se fronçait avec une expression sombre et désespérée.

— Ce sera, se disait-il, ce sera un triste retour

que mon retour dans ma famille. Ma mère, ma femme et mon fils comptent les jours qui me séparent encore d'eux; ils se disent : Aujourd'hui il a commencé la vente : il fait de bonnes affaires : il reviendra dans huit ou dix jours avec de bons bénéfices dont il paiera les dettes que lui ont fait contracter trois mois de maladie, et durant lesquels ils n'a pu s'occuper de son commerce. Malédiction ! c'est demain matin qu'ils me verront arriver sans un double, ruiné, endetté, prêt à être jeté en prison; car l'usurier qui m'a prêté trois mille escalins sous condition de les lui rendre dans trois jours, ne me fera nul merci. Oh ! mon Dieu ! mon Dieu ! quel malheur ! quel malheur ! et que vous a donc fait Nicolas Dow, pour que vous le traitiez avec une rigueur si grande ?

Et nul moyen de sortir de cette horrible position ! Il ne me reste aucune ressource. Endetté déjà d'une somme considérable, je ne trouverai personne qui veuille venir à mon secours ! Ainsi donc, il faut me résigner pour moi et pour ma famille à la misère et à l'infamie ; car on va me jeter dans la prison des voleurs et des banqueroutiers !

Non, s'écria-t-il tout à coup avec l'énergie du désespoir, non, je n'irai point en prison ! Si je ne puis plus être d'aucun secours à ma femme et à mon fils : si je ne puis plus servir qu'à les entacher de honte, eh bien ! je mettrai un terme aux misères qui m'accablent depuis trop long-temps.

Je mourrai.

Et il donna un violent coup de fouet à son cheval qui marchait lentement et avec défiance sur la crête escarpée d'un ravin profond.

Effrayé, le cheval s'arrêta tout à coup et refusa d'avancer, malgré les cris et les coups de son maître. Durant cette lutte, la voiture recula, le bord de la crête, détrempé par les pluies, s'écroula, et la voiture, le cheval et l'homme tombèrent avec fracas dans le fond du ravin où coulait un torrent profond.

La voiture se brisa en morceaux, et les flots du torrent entraînèrent le cadavre mutilé du cheval.

Mais l'homme, un bras cassé et la tête meurtrie, se sentit, dans ce péril terrible, ressaisir par l'amour de la vie dont il voulait se débarrasser naguère, et il s'efforça de gagner la rive.

Après des efforts inouis, il y parvint, mais il ne put s'accrocher à cette rive, spongieuse et glissante tout à la fois, et la violence de l'eau épuisa de suite les forces de l'infortuné et l'entraîna dans son courant. Bientôt il cessa de faire des mouvemens. Puis il disparut sous les vagues et reparut une ou deux fois pour redisparaître encore.

Puis, à la fin, un tronc d'arbre qui barrait le torrent arrêta le cadavre, contre lequel vinrent battre les flots écumeux.

## II. — UNE MÈRE DE DOULEUR.

> Il est grand et très-grand de pouvoir se passer de toute consolation tant humaine que divine, de souffrir de bon gré pour l'honneur de Dieu cette espèce d'exil où se trouve le cœur.
>
> Apprenez à quitter pour l'amour de Dieu l'amour le plus nécessaire et le plus cher, et ne vous affligez pas de perdre un être aimé. sachant qu'il faut enfin que nous soyons tous séparés les uns des autres. IMITATION DE J.-C.

Le lendemain, le soleil se leva splendidement dans un ciel sans nuage, et les reflets de sa lumière vinrent étinceler en mille gerbes glorieuses sur les toits ruisselans encore d'une petite maison de Leyde. Aussi les trois femmes locataires de cette maison, et qui s'étaient endormies non sans peine, parmi les rugissemens de la tempête, à leur réveil et lorsqu'elles virent l'azur des cieux et les rayons du soleil, éprouvèrent quelque chose de la joie de Noé, dans l'arche, quand la colombe lui rapporta une branche d'olivier. Il faut ajouter qu'en outre de la belle matinée qui s'annonçait après tant de jours nébuleux, une autre satisfaction dilatait leur cœur et faisait épanouir leur visage. La pluie abondante de la veille avait rempli jusqu'à déborder trois énormes tonneaux disposés sous les gouttières, et les dignes ménagères se trouvaient approvisionnées au moins pour trois semaines d'une eau des plus avantageuses pour lessiver le linge ; sans compter qu'on userait en l'employant beaucoup moins de savon que si l'on se servait d'eau de puits ou de citerne.

Aussi la nouvelle de cet important avantage fut-elle la première chose qu'elles s'annoncèrent réciproquement et la joie sur le visage.

— Les trois cuviers sont pleins, madame, dit la grosse Nell à sa maîtresse encore au lit, et qui allaitait une jolie petite fille de cinq mois qu'elle couvrait de son regard maternel.

— Les trois cuviers sont pleins, ma mère, répéta cette jeune femme à une dame âgée qui vint l'embrasser au front, et qui donna la même caresse à l'enfant. L'enfant regarda, de ses grands yeux bleus, son aïeule, et parut lui sourire, sans quitter toutefois le sein de sa mère.

— Je le sais Garitta, je le sais; car je me suis éveillée plusieurs fois cette nuit, et j'ai entendu la gouttière qui dégorgeait l'eau avec un murmure continuel. Bon ! me disais-je, nous sommes tous bien chaudement à l'abri, nous ici, mon fils, à Leyendorp ; Dieu soit béni de cette pluie, pourvu qu'elle ne fasse de tort à personne; car elle épargnera de la fatigue à Nell, et nous vaudra du linge d'une blancheur !... Et Gérard ? dort-il encore ? interrompit-elle, en soulevant le rideau qui recouvrait la fenêtre d'un petit cabinet.

— Il dort, et du sommeil le plus profond, depuis hier à six heures ; il ne se doute point, le pauvre enfant, que depuis ce temps-là, il a fait un orage à tout dévaster. Gérard !... Gérard !

— Plaît-il, grand'mère ? répondit enfin la voix encore endormie d'un enfant de douze ans.

— Voici que huit heures sonnent, répliqua-t-elle, en accompagnant ce mensonge d'un signe de malice; tu arriveras trop tard à l'atelier.

— Huit heures ! huit heures ! Mais je serai grondé.

L'enfant sortit avec précipitation de son lit.

— Ne te hâte point si fort, Gérard, et prends le temps de te vêtir et de déjeûner, car il n'est que six heures et demie.

— Ah ! grand'mère, tu me fais toujours de ces méchancetés.

— C'est sans doute pour cela que tu n'es venu embrasser ni moi, ni ta mère, ni ta petite sœur.

— Oh ! pardon ; mais vois-tu, c'est que d'arriver tard à l'atelier, cela me vaut des reproches de maître Rembrandt. Au contraire, sa sœur, la bonne mademoiselle Louise, quand je me montre matinal, ne manque jamais de me dire : Oh ! voilà Gérard, le plus exact de tous nos apprentis, et cela me fait plaisir, vois-tu ?

Sur ces entrefaites, la grosse Nell ouvrait la boutique, et en lavait les carreaux de terre cuite, avec une pièce de toile trempée dans l'eau.

Au premier coup d'œil, on aurait été fort embarrassé de désigner quel était le commerce spécial auquel se consacraient les propriétaires de cette boutique encombrée de mille objets contradictoires. Pour sortir de doute, l'on avait besoin de lire l'enseigne qui servait de fronton, et sur laquelle de grosses lettres en caractères d'or fanés disaient:

*Au Bas rouge.*

NICOLAS DOW,

MARCHAND VITRIER ET MERCIER.

Du reste, le verre et les vitres étaient ce qui se trouvait le moins dans cette boutique, dont l'étalage présentait aux chalands, non-seulement de la quincaillerie, mais encore cent autres choses; comme de la toile, de l'épicerie, et jusqu'à des chausses et des pourpoints tout fabriqués.

C'est que la boutique de Nicolas Dow, dirigée par sa mère et sa femme, jouissait d'une grande réputation à Leyde; qu'on savait y trouver meilleur marché que partout ailleurs, des marchandises garanties d'une excellente qualité; c'est qu'enfin chacun dans la ville avait l'habitude, depuis je ne sais combien de temps, de s'approvisionner dans cette boutique, et de s'y voir servi par madame Dow, bonne sexagénaire, toujours au courant des nouvelles de Leyde, et ne surfaisant ses prix que juste de ce qu'il fallait pour laisser aux acheteurs le plaisir de contester une légère diminution.

Il fallait la voir dans cette boutique, avec une petite coiffe éblouissante de propreté qui renfermait ses cheveux blancs relevés suivant la mode du pays. Avenante, causeuse, engageante, elle servait ses pratiques avec une prévenante vivacité, que ne gênait en rien un embonpoint quelque peu trop développé. La boutique demeurait-elle quelques instans sans acheteurs, madame Dow quittait le comptoir, et venait, sur le seuil de sa porte regarder ce qui se passait dans le voisinage, saluer les bourgeois de sa connaissance, que leurs affaires amenaient dans son quartier (or, elle avait pour connaissance toute la ville), et si le cas échéait, entamer une causerie avec quelques-uns d'entre eux. Du reste, et quelque nombreux chalands qu'elle eût dans sa boutique, au moindre bruit dans la rue, on la voyait accourir sur le seuil, s'informer des motifs de la rumeur, et rentrer aussitôt chez elle, reprendre le soin de son commerce, et conter ce qu'elle avait vu, à ses pratiques non moins curieuses qu'elle.

Neuf heures sonnaient: depuis long-temps le petit Gérard était parti pour l'atelier; sa mère, après avoir endormi son enfant, aidait Nell dans les préparatifs d'un savonnage, et déjà cinq ou six acheteurs avaient succédé à celui qui avait étrenné madame Dow, et avec la monnaie duquel, suivant l'usage, la pieuse marchande s'était signée dévotement.

Tout-à-coup un bruit sourd et inusité se fait entendre à l'extrémité de la rue, et ce bruit semble annoncer une grande foule, car un froissement de pas nombreux se mêle à des exclamations indistinctes encore.

En un clin d'œil madame Dow, qui déjeûnait, s'élance de son comptoir, et regarde du côté d'où vient la foule; mais le soleil qui lui tombe en plein sur les yeux, l'empêche de distinguer, et l'oblige à se faire avec la main une sorte de garde-vue... Oh! mon Dieu! où vont tous ces gens? ils portent un brancard, recouvert d'un drap...Bon! ils viennent de ce côté! tant mieux sa curiosité sera satisfaite. Quelqu'un se détache du groupe, il vient à elle. — Bonjour, compère. Eh! Seigneur! comme vous voilà pâle? entrez donc pour vous asseoir.

— Dame Dow! ma pauvre dame! soupira cet homme, après avoir fait signe au cortége de ne point avancer davantage.

Le cœur de la vieille femme se serra, sans qu'elle sût pourquoi, et une vague inquiétude la prit, quoiqu'elle fût bien convaincue que nul malheur ne pouvait la menacer.

— Qu'avez-vous donc? compère, parlez! que vous est-il arrivé?

— A moi, rien, ma chère dame, mais à vous!...

— A moi!...

— Silence, il faut préparer votre fille à cette affreuse nouvelle. Elle nourrit, et cela pourrait la tuer: soyez-donc forte pour deux, votre fils!...

— Mon fils!

— C'est lui qu'on rapporte.

— Mon fils! mon fils blessé! O mon Dieu! mon Dieu! et dangereusement peut-être? Courons...

— Restez, restez....

— Vous me retenez, il est donc mort?

Et pâle, elle se dégagea des étreintes de cet homme, et elle courut au groupe. A sa vue, la foule se retira respectueusement.

La vieille femme marcha droit au brancard, rejeta le drap qui recouvrait son fils, et contempla le cadavre meurtri, sans verser une larme, sans exhaler un gémissement.

Il y a des désespoirs où l'on ne pleure point.

Son regard restait sanglant et fixe, ses mains se fermaient convulsivement, et ses dents claquaient avec violence; elle allait peut-être sucomber, lorsque le curé de la paroisse, survenu dans cette scène de désolation, s'approcha de la pauvre mère, la prit par la main, et lui dit tout bas:

— Et votre belle-fille? et vos petits enfans?

Elle le regarda, et deux larmes glissèrent de ses paupières immobiles, le long de ses joues ridées.

— J'y vais, dit-elle à la fin, et en marchant quelques pas, puis elle s'arrêta.

— Jamais! jamais je ne pourrai lui dire cela! s'écria-t-elle.

Pendant ce temps, la jeune femme, curieuse comme toutes les personnes astreintes à une vie monotone et solitaire, venait, comme les autres, savoir ce qui amenait dans le quartier une si grande affluence de monde. L'imminence du péril rendit à sa belle-mère de la force et de la présence d'esprit.

— Garitta, dit-elle, venez: ce n'est point ici votre place.

Elle l'entraîna dans l'arrière-boutique, fondit en larmes et se jeta dans les bras de l'épouse infortunée.

— Mon mari! il est arrivé quelque chose à mon mari! balbutia l'autre en s'évanouissant.

Quand elle revint à elle, le curé et Nell lui prodiguaient des soins en pleurant, et sa belle-mère lui présentait son enfant au berceau et Gérard qui sanglotait.

— Oh! s'écria-t-elle, il me reste donc encore quelque chose au monde?

Et par un mouvement qui tenait du délire, elle présenta son sein aux lèvres de la petite fille.

Mais la douleur avait tari subitement le lait.

— Ni mère, ni femme! je ne suis plus rien; rien,

ô mon Dieu! gémit la pauvre créature, le visage enflammé par la fièvre, les yeux égarés, les lèvres tremblantes et sèches. Vous voulez donc m'appeler aussi à vous, mon Dieu?

Tout à coup elle rassembla ses deux enfans dans ses bras, elle les serra autour d'elle, elle les pressa convulsivement.

— Je ne veux pas mourir, je ne veux pas vous quitter! Des orphelins, voyez-vous, cela est trop horrible? de pauvres petits enfans qui n'ont ni mère ni père! Je ne veux pas que vous soyez orphelins... Ah! voici un homme qui vient me les enlever... il il ne les aura pas, il ne les aura pas!

Et, debout sur son lit, demi-nue, échevelée, elle se débattait et elle menaçait le médecin qu'on venait de faire appeler.

Celui-ci interrogea silencieusement le pouls de la malade, posa sa main sur son front brûlant, ordonna quelques remèdes, promit de revenir bientôt, et sortit avec le curé.

— Je crains bien, messire, lui dit-il, que la folie de cette femme ne se guérisse jamais.

(*La suite au prochain numéro.*)

---

## M. TOBY.

> Et la musique? Bouchez-moi les oreilles, et je vous promets pourtant de distinguer toutes les fausses notes.
>
> *Reisebilder*, Henri Heine.

La première fois que mon regard tomba sur lui, je crus voir un de ces vieux et fantastiques *maîtres chanteurs* d'Hoffman, si pauvres et si grands, et si pleins de bonhomie. Il avait le dos un peu voûté, la tête un peu penchée sur l'épaule droite, le visage tailladé de grosses rides en tous sens; mais l'œil serein, doux et fier. Sa physionomie laissait deviner un accablement si vrai, son habit gris et râpé une misère si grande, qu'un sourire naissant mourut sur mes lèvres et qu'une tendre pitié s'éveilla dans mon cœur pour le pauvre musicien.

J'allais demander son nom à mon voisin, quand j'entendis la voix sèche du chef d'orchestre éperonner, coup sur coup, les distractions du bonhomme.

— M. Toby, on ne vous entend pas? Vous dormez donc, M. Toby?

Ou bien :

— M. Toby, vous prenez votre *ré* trop bas. Mon Dieu, faites donc attention, M. Toby; car il faut bien vous dire que M. Toby fait partie de l'orchestre du Luxembourg. Dans cet orchestre, il y a deux corps bien distincts. A droite, les musiciens sont jeunes : ils ont l'œil ardent, la moustache noire, la main alerte. Il n'en est pas un qui n'ait vu ou entendu Paganini. Ce sont les violons romantiques. A gauche, est le camp classique, camp désert qui n'a plus que deux combattans, un violon à cheveux blancs, une basse à cheveux gris. Mon héros est à gauche; — c'est la basse.

A tout autre, les stimulations incessantes du chef d'orchestre auraient causé des horripilations d'impatience. Le pauvre Toby n'avait l'air que de s'en émouvoir fort médiocrement. Sa tête impassible était appuyée sur la queue de sa basse, et sa main droite tenait l'archet dans une immobilité complète sur les cordes raides de l'instrument.

A la troisième sommation du chef, il tourne vers lui son grand œil ouvert avec une si singulière expression de naïveté que je ne sache pas de meilleure et de plus humble justification. Puis son regard se posa sur sa partition et l'archet ronfla machinalement quelques traînées de sons graves et sourds, sans que son corps reçut la moindre altération d'immobilité, de telle sorte qu'il me semblait que c'était l'archet qui faisait aller le bras et non le bras qui conduisait l'archet.

Les stalles, mes voisines, riaient beaucoup du persécuté Toby et de l'enthousiasme négatif qu'il apportait à l'exécution de sa partie. Des étudians à gants jaunes faisaient surtout grand fracas d'esprit à ses dépens. Les uns trouvaient que son profil figurait exactement un triangle isocèle, dont son nez formait l'angle le plus aigu. D'autres se demandaient si ce n'était pas là par hasard la momie de l'antique Tobie, ce vénérable personnage de l'Ecriture sainte, qu'on aurait costumé à la française et placé dans l'orchestre pour économiser un musicien vivant et appointé.

Pour moi, ces agréables facéties m'intéressant fort peu, je ne les écoutais pas plus que les tirades du *Meurtrier* qui occupait la scène, et je regardais toujours M. Toby.

En ce moment il était tout à la pièce; ses lunettes étaient retombées sur son nez; son regard s'allumait comme celui d'un jeune premier, absorbé qu'il était dans la contemplation de l'héroïne. Jamais profil plus original ne s'était dessiné à mes yeux. Cette lèvre pendante; ce menton fuyant, ce bras nerveux avidement tendu vers la rampe produisaient un effet admirable.

Quand l'émotion du vieux musicien eut cessé, il prit gravement son archet dans sa main gauche, soigneusement couverte d'un gant de peau de chèvre, et de la droite saisit un gros morceau de colophane. Comme il tourna la tête en ce moment vers les spectateurs, il surprit dans mon regard un intérêt et une pitié si tendre, que de ce premier coup-d'œil je gagnai sa confiance.

Le rideau baissé, l'orchestre disparut. Seul, M. Toby resta mélancoliquement assis sur sa chaise. Pourquoi n'allait-il pas, comme les autres, boire sa bouteille de bière ou respirer un peu d'air pur et frais sous les arbres du Luxembourg? C'est un de ces mystères que la délicatesse défend de sonder. Il était triste; son œil terne semblait prêt à se fermer de fatigue et d'ennui. Je lui parlai musique : il se réveilla. A la fin de l'entr'acte, de confidence en confidence, je savais l'histoire de toute sa vie.

A l'heure qu'il est, M. Toby a soixante-dix ans, et quoique criblé de blessures, il n'est pas encore trop cassé pour cet âge. Fils d'un lieutenant-colonel et Anversois d'origine, il naquit musicien. A dix ans, il savait jouer, tant bien que mal, de tous les instrumens en général, et donnait fort agréablement du cor en particulier. C'était un petit prodige; mais en revanche, un esprit fort indépendant et très-difficile à conduire. Un jour, son père ne sachant trop comment venir à bout de lui, le conduisit à Brest, et sous prétexte de lui faire connaître ce que c'était qu'un bâtiment de guerre, le fit monter sur un des vaisseaux de l'escadre de M. le comte de Suffren, qui allait appareiller pour les Indes.

Le petit Toby avait le pied marin. A peine est-il sur le pont qu'il devient matelot tout de suite, comme il était devenu musicien d'inspiration. Le voilà qui saute aux cordages et qui se balance à la grande vergue. Bon voyage, mon enfant; tu auras tout le temps de faire connaissance avec la mer. Le

lieutenant-colonel son père le recommande au capitaine, et disparaît. Quand notre héros descend de la grande vergue, on le grise. Le vin est l'opium des enfans : Toby s'endort. Le lendemain, quand il s'éveille, il est fort surpris de ne plus voir son père ni les cheminées de la ville de Brest; rien que le ciel et la mer et le vaisseau qui file magnifiquement ses huit nœuds par heure : il ne s'appelle pas l'*Alerte* pour rien.

Chose remarquable! le petit Toby n'eut pas le mal de mer. Il avala un petit verre d'eau-de-vie et entra aussitôt dans ses fonctions de mousse. La protection paternelle le suivait sur l'Océan. Du premier jour qu'il respirait l'air marin, il était mousse, et, ne riez pas, c'est quelque chose d'être mousse de suite, à dix ans, sur un vaisseau de guerre qui va trouver les Anglais, et cela sans passer par cette humiliante condition, valet des mousses, comme ce pauvre Misère de la *Salamandre*, qui vous a tant émues, mesdames.

Le même jour, quatre coups de garcette punirent la première et dernière négligence du petit Toby. Ce fut là toute son éducation maritime.

Tout cela avait un peu endormi sa passion musicale. L'œuvre des mains avait empêché l'œuvre de la tête et du cœur. Elle guettait l'occasion de se réveiller; cette occasion arriva.

Un jour, les officiers étaient sur le pont et Toby seul dans la chambre du capitaine. Il ne peut résister au désir qu'éveillent en lui une flûte et un violon laissés sur la table. Echauffé par la flamme du souvenir et de la composition, il porte une main tremblante sur les deux instrumens et tour à tour il embouche la flûte et fait résonner les cordes du violon sous son archet inspiré. Mais on l'a entendu, on s'étonne de ce concert inattendu. Le capitaine descend dans sa chambre; et, surpris de n'y trouver que le petit mousse, veut savoir de lui quel était l'auteur de cette improvisation. Toby rougit et ne répond pas. Enfin la menace de la garcette lui *ouvrit la bouche*, pour me servir de son expression naïve.

De ce jour, le capitaine charmé lui permit de se livrer plusieurs heures par jour à son exercice favori; et bientôt nommé roi des mousses, Toby eut l'honneur de faire danser ses sujets et presque tous les marins de l'équipage au son du violon ou de la flûte, *ad libitum*.

Comme vous voyez, le talent n'est pas toujours méconnu, et notre jeune artiste devait déjà une petite couronne à la supériorité du sien.

Pendant sept années qu'il gouverna à la fois, et avec la même vigueur, les mousses et la musique de l'*Alerte*, Toby vit Pondichéry, l'île Bourbon, Mozambique et Madagascar. Si vous le pressiez beaucoup, il vous avouerait que son violon et surtout son cor de chasse lui valurent plus d'une royale conquête de race noire dans ces lointaines contrées.

Enfin l'*Alerte* reprit un beau jour la route de France. Le voyage fut heureux. En homme délicat et reconnaissant, Toby, qui avait retrouvé dans sa mémoire quelques bribes mythologiques, improvisa sur la flûte un hymne assez mélodieux à Eole, le roi des vents. L'hymne ne profita pas à l'*Alerte*: sur le point d'entrer dans le port de Lorient, ce pauvre vaisseau fit naufrage. Toby resta deux heures dans la mer, et but à loisir quelques rasades d'eau salée. Il dut son salut à une *cage à poules* à laquelle il s'était désespérément cramponné. Bienheureuse cage à poules!

Toby n'échappait au naufrage que pour tomber à l'ouverture d'une révolution, et quelle révolution; grand Dieu! S'il demandait où en était la musique, on lui jouait la *Marseillaise*; s'il parlait chant, on lui chantait la *Marseillaise*. La *Marseillaise* était sur toutes les lèvres, si elle n'était pas dans tous les cœurs; elle sonnait la charge aux bataillons de la frontière, elle se promenait en glapissant dans les rues de Paris, par les tuyaux de toutes les orgues de Barbarie. Toby n'en revenait pas. Toutes ses idées étaient confondues; et il regrettait la chapelle du roi.

Heureusement il devait à l'expérience de sa vie maritime une philosophie pratique qu'aucun malheur ne pouvait abattre. Il avait un profond et secret mépris pour tout ce qui était idéologie, et ne voyait jamais que les faits. Pour toute chose en dehors de la musique, il y avait dans sa pensée une ligne droite, qui allait, nettement et sans dévier, au *positif*. Il était incapable de jamais s'enthousiasmer, si ce n'est devant un stradivarius ou un grand maëstro. Aussi, pour que la politique ne pût pénétrer dans sa vie, mit-il ses talens au service du gouvernement, quel qu'il fût. Il resta de marbre à tous les reviremens sociaux, et Louis XVI, Robespierre, les cinq cents, le directoire, le consulat et l'empire reçurent également le tribut des fanfares de M. Toby. En un mot, il fut, de tout temps, musicien de la garde, même quand la garde n'existait pas.

Toutefois il faut reconnaître qu'il a été musicien partout et toujours. La musique a été toute sa vie. Il en a fait au théâtre et sur le champ de bataille. Il a été à Berlin, à Vienne, à Moscou, partout où a grondé le canon impérial. Nulle part la musique de M. Toby n'a fait défaut à nos victoires et à nos défaites. Il s'est promené en conquérant dans toutes les capitales de l'Europe, en tête de la marche triomphale de nos armées, et son cor ne cessa de retentir qu'à Waterloo. Le froid qui nous prit 300,000 soldats en Russie n'avait point glacé les lèvres de M. Toby.

Nous avouons qu'il y a ici une tache énorme dans la vie romanesque de notre héros. Lui, Français, vendit aux alliés son inspiration musicale, son violon, sa flûte, son noble cor. Il s'enivra d'ale et de porter, et fit sonner sans remords les ducats étrangers dans son gousset. *Proh! pudor!*

Mais, je vous l'ai dit : il était musicien avant tout. M. Toby avait arrangé sa vie pour la musique, et le sort le servit fort bien, *si l'on veut*, car, d'un autre côté, il le força toute sa vie de faire de la musique vulgaire pour les autres, et ne lui laissa jamais le temps, au milieu des orages politiques et des tourmentes de sa vie privée, de faire de l'art pour lui; d'être à la fois son dieu et son prêtre, artiste et public en même temps, d'écouter en un mot le génie qui chantait en lui.

Il jouait de tous les instrumens, et, excepté le cor, de tout assez mal, n'ayant jamais l'heure ni le temps de l'étude. Si parfois l'inspiration l'étreignait et s'il se livrait de tout cœur à sa verve musicale, ses efforts étaient incompris, et il entendait autour de lui tomber la petite pluie des brocards et résonner les mille voix aigres et perçantes de la moquerie, parce que ses efforts n'aboutissaient qu'à d'informes et bizarres résultats. Alors une larme lui venait à l'œil, et il se remettait à sa tâche de manœuvre, tout honteux d'avoir écouté un instant la douce voix de l'harmonie, cette grande et fière déesse, mère féconde de toute poésie. Il devint incrédule et douta de lui-même. Le génie avorta dans son cœur. Jamais plus il n'osa laisser éclater au-dehors les nobles inspirations qui commençaient à s'armer dans sa tête. Puis

le germe que Dieu avait mis en lui fut retiré, et le vieillard triste et lassé, qui s'appelle encore M. Toby, a perdu par la douleur jusqu'à l'énergie du souvenir. Il n'a plus mémoire de la flamme sacrée qui échauffait jadis son ame, et à laquelle il aurait pu devoir la célébrité de son nom. La tête est morte.

Parfois seulement un éclair luit dans son regard; quelque parole solennellement triste lui échappe, et cette parole vous révèle une vie intérieure pleine de combats et de larmes, où les écueils n'ont pas manqué au naufragé.

Que voulez-vous? il a fait son devoir. Il n'a jeté son bouclier qu'après la bataille, et quand l'épée a été brisée dans sa main. Pourquoi a-t-il eu le dessous dans cette lutte sublime que le génie livre sans cesse à la fortune et à l'humanité, pour leur imposer sa royauté? Pourquoi l'échelle mystérieuse de Jacob a-t-elle glissé sous ses pieds? Pourquoi les rayons qui auréolaient son front se sont-ils éteints tout-à-coup?

Une fois qu'il eut désespéré de lui, il devint un insouciant compagnon, plus que jamais il mena une vie *artiste* et vagabonde; il se dit qu'il serait toujours temps de se révéler à la foule. Mais les années marchaient, et les heures étaient bien rares où il retrouvait en lui quelques étincelles du feu divin.

M. Toby n'avait pas seulement cherché la musique *dans les camps*. Il trouvait aussi des accords pour la paix. L'amour de la musique l'avait rendu amoureux du théâtre. Il fut douze ans premier cor à l'Opéra-Comique, et deux ans aux Italiens. Il assista au bel âge de l'Opéra-Comique, au temps d'Elleviou et de Martin; quand le *Magnifique,* les *Deux Jaloux*, le *Calife de Bagdad*, le *Prince de Catane*, le *Tableau parlant, Adolphe et Clara*, étaient dans toute la fleur de leur nouveauté, et que les feuilletons de Geoffroy élevaient aux nues l'aisance, le naturel et la grace de madame Boulanger. Heureux Toby!

Mais aujourd'hui, le cor qui n'avait pu épuiser sa robuste poitrine, lui a fait une lèvre pendante, et par suite donner sa démission: et M. Toby, après avoir terminé par l'expédition d'Alger sa vie d'aventures, sa vie guerrière et maritime, a terminé par les Folies Dramatiques et le Luxembourg sa vie d'artiste. Pour lui, l'ironie bouffonne de *Robert-Macaire* a succédé au chant délicieux de Martin; la voix de mesdames Emma ou Justine à la voix de madame Boulanger; et qui sait si nous devons le voir encore long-temps au théâtre du Luxembourg, s'il ne laissera pas expirer ses derniers coups d'archet au Petit-Lazary ou à quelque théâtre de marionnettes?

Plaise à Dieu que nous puissions le voir long-temps, le vieil artiste, si fatigué par l'âge, le travail et les blessures, appuyé sur sa basse crevassée, l'œil à demi fermé, et que le théâtre du Luxembourg soit à la fois sa plaine de Waterloo, et son île de Sainte-Hélène.

Etre monté si haut par la pensée, et être descendu si bas. Pauvre Toby! EMMANUEL G.

## LE VICOMTE DE BOTHEREL.

Mettez vos serviettes, bourgeois de Paris, les fourneaux sont allumés, la broche tourne, la cuisine-monstre flambe de toutes parts.

Sur une colline qui s'élève à l'extrémité de la Chaussée-d'Antin, aux frontières de la nouvelle Athènes, un temple s'est élevé, dédié à Comus.

Ce temple est tout resplendissant de marbre et de casseroles. On y voit des statues grecques tenant à la main des lèche-frites. Les cuisines sont de vastes galeries où, à côté des dressoirs chargés de vaisselle, brillent les portraits de Lucullus, de Gargantua, de Vatel, de Carême, et de tous les grands hommes dont s'honore la gastronomie universelle.

Allez voir cela, c'est beau; allez, la vue et la fumée n'en coûtent rien.

Des malveillans, des gens sans cœur et sans estomac, avaient prétendu que le magnifique établissement de M. de Botherel devait être considéré comme non avenu, que les constructions ne seraient pas achevées, et enfin que la grande innovation des Omnibus-Restaurans ne serait jamais mise en circulation.

Erreur et calomnie! Allez visiter l'établissement, vous y verrez M. de Botherel écumant sa colossale marmite, le front ceint à la fois d'un bonnet de coton et d'une couronne de vicomte.

On disait M. de Botherel ruiné. Atroce mensonge! M. de Botherel a plusieurs millions pour faire tourner sa broche; et pour prouver combien il est en fonds, il mettra pendant quinze jours ses côtelettes en papillotes dans des billets de mille francs.

La semaine prochaine, au plus tard, les omnibus-restaurans circuleront dans Paris. Un chef d'office sera sur le siége, et un marmiton sur le marche-pied.

Ces voitures verseront du bouillon et de la sauce dans tout Paris.

Il y aura l'omnibus-potage, l'omnibus-entremets et l'omnibus-rôti, marchant tous trois à la file, précédés de l'omnibus-hors-d'œuvre et suivis de l'omnibus-dessert. Viendront ensuite l'omnibus-cure-dents et l'omnibus-carte à payer.

Rien ne sera plus commode. L'heure du déjeûner ou du dîner sonnant, le célibataire sans ménage n'aura pas besoin de se déranger pour aller chez le restaurateur: il se mettra à la fenêtre et appellera un fricandeau ou une sole qui s'empresseront de monter chez lui.

Quant aux gens qui tiennent ménage, ils peuvent licencier leurs gens de cuisine et liquider leur batterie. Ils seront quittes avec l'anse du panier.

Les propriétaires vont avoir à changer la distribution des appartemens de leurs maisons. Désormais il y a une pièce inutile, la cuisine. Une seule cuisine chauffera pour tout Paris: c'est la cuisine Botherel.

Quant aux cuisinières, elles n'ont plus qu'à se pendre. Voilà le cordon bleu anéanti dans ses derniers retranchemens. Pauvres cuisinières, deux fois infortunées! Botherel vient, et la loterie s'en va!

## LE CAISSIER.

Le caissier est maigre, fluet, pâle, porte des lunettes et a les doigts crochus. Le Caissier sort rarement après huit heures du soir; quand il marche, il regarde sans cesse à droite et à gauche. Il ne monte jamais dans son lit, ne se met jamais à son bureau, sans s'être assuré que personne n'est caché dessous.

Le Caissier a deux figures: l'une qui sourit quand on vient lui apporter de l'argent; l'autre qui grimace lorsqu'on vient lui en demander.

Le Caissier possède un dogue, qu'il excite sans cesse pour lui faire montrer les dents. Il est très-flatté d'être mordu par son chien, parce que c'est une preuve que son caractère est irascible et sa surveillance excellente. Le Caissier ne bat son chien que lorsque dans sa rage il lui enlève la basque de son habit ou un morceau de son pantalo n; c'est

qu'alors l'économie l'emporte sur la crainte, le présent triomphe de l'avenir.

Le Caissier lit avec une religieuse attention la *Gazette des Tribunaux*. S'il voit un vol, il tressaille, deux vols, il tremble de tous ses membres; trois vols, il perd la respiration; un vol accompagné de meurtre le jette en pâmoison. On ne le fait revenir à lui qu'en secouant à ses oreilles une pile de pièces de cent sous ou en frappant du poing sur sa caisse. Le remède est infaillible.

Le Caissier porte ses clefs suspendues à son cou par un chaînon de fer. Elles ne le quittent jamais. Quand il dort, il les place sur son cœur et y tient la main. Quand il voyage, il les fait inscrire avec lui sur le bordereau de la diligence et prie mystérieusement le commis de n'en pas parler. Quand il va aux bains, il les attache au robinet d'eau froide et ne les perd point de vue.

Le Caissier s'attache aux valeurs qu'il a en portefeuille comme si elles étaient les siennes propres. Un billet de cinq cents qui s'en va lui arrache un soupir; un billet de mille, deux soupirs; et si la somme se trouve un peu plus forte, il est sur le point de verser des larmes.

Depuis le procès de Lacenaire, le Caissier a acheté à son garçon de recette deux pistolets, un poignard et un cornet à piston, les pistolets et le poignard pour se défendre, et le cornet à piston pour appeler du secours. S'il ne redoutait la loi contre les détenteurs d'armes de guerre, il lui ferait porter un tromblon en sautoir et une pièce de 48 sous chaque bras.

Avant de sortir de chez lui, le Caissier a soin de faire visiter toutes ses poches par son épouse, afin de s'assurer qu'elles ne sont pas trouées. Il a coutume de dire qu'avec de la patience, un filou peut faire passer un chameau par le trou d'une aiguille.

Le Caissier ne va jamais dans les foules et évite les réjouissances publiques. Au spectacle, il aime mieux payer double son billet que de faire queue, et au bal des Varités, il s'enferme dans une baignoire et tâte à tout moment son gousset pour se convaincre de la présence de sa montre.

En essayant sa plume, le Caissier fait des chiffres. Toutes ses comparaisons sont tirées de la table de multiplication; si vous lui dites que l'or est une chimère, il vous répond : « Oui, comme quatre et quatre font neuf.» Lorsque son moutard ne lui rapporte pas le samedi une bonne note de l'école, il lui crie dans sa colère : «Tu n'es qu'un zéro ! » Son jeu favori, c'est le loto, et la plus belle aventure de sa vie est, suivant lui, d'avoir vu certaines nuits en rêve trois cents quatre-vingt-dix-neuf mille chiffres à la suite les uns des autres.

Au moment où le Caissier vient d'expirer, on trouve ordinairement sous son oreiller une note qui porte : 1° Tant pour mon cercueil en sapin; 2° tant pour les frais de sépulture; 3° tant pour le pourboire aux croque-morts; 4° tant pour les fiacres; 5° tant pour ma place au Père-Lachaise; 6° tant pour l'entourage et les fleurs à renouveler tous les six mois. L'addition est toujours parfaitement juste.

---

Les dix Bédouins qui font courir Paris au théâtre de la Porte Saint-Martin, appartiennent à la tribu de Soutza, dans le désert de Sahara, entre le royaume de Maroc et la province d'Alger.

M. Désormes, directeur du théâtre d'Alger, informé du prodigieux talent de ces hommes dans tous les exercices de force et d'agilité, essaya de se mettre en rapport avec eux. De grandes difficultés s'opposaient à la réalisation de ce projet. Aller les chercher au désert était dangereux; on parvint, après bien d'inutiles tentatives, à les attirer à Oran; dès-lors, M. Désormes se mit en commmunication avec ces curieux étrangers, et c'est en présence du général comte d'Erlon, et sous la condition formellement stipulée dans un acte dont le gouvernement d'Alger est dépositaire, qu'après trois mois d'absence, ils reviendraient pour se rendre au pélerinage de la Mecque, à l'époque accoutumée pour cette religieuse cérémonie.

Indépendamment du voyage, dont ils sont défrayés, ils reçoivent de M. Désormes, pour eux tous, une somme de trois cents francs par jour, soit relâche, soit représentation. Chacun d'eux garde soigneusement sa part d'appointement, très-peu entamée par les dépenses personnelles, puisqu'ils se nourrissent de fruits et de légumes et ne boivent jamais de vin.

Deux fois par jour ils se réunissent pour faire une prière au son d'une mandoline, dont l'un d'eux joue assez agréablement, mais par instinct et sans aucune notion musicale.

Leur contrat avec M. Désormes porte qu'il ne pourra les conduire qu'en France; les Français sont les seuls Européens pour lesquels ils aient de la sympathie.

Voici leurs noms et âge, relevés sur le double de de l'état même déposé à la secrétairerie du gouvernement d'Alger :

Mohammed Ben-Brahim, 45 ans; Mohammed-Ben-Youdy, 34; Aly Ben-Mohammed (le Kamouki), 28; Hammed-Ben-Brahim 1er, 28; Hussein-Ben-Brahim 2e, 22; Hussein Ben Abdallah, 22; Aly-Ben-Hussein (le Kaikouk), 21; Abdallah-Ben Hamid, 18; Seid-Ben-Omar, 9; Hussein-Mohammed, 7.

Les jeux principaux des dix Bédouins qui prennent le titre de troupe atlastique, sont : la grande Course des Jokos, le Tourbillon indien, les Sauts Datlatil avec sabres, poignards, yatagans, exécutés par Kaikouk; scène comique des deux enfans imitant les serpens du désert de Sahara, et enveloppant le corps de Kamouki; la Pyramide humaine, représentant la mosquée de Mahomet, etc., etc.

---

— Un jeune homme vient d'échapper à la mort d'une manière vraiment miraculeuse. Il était à l'embouchure d'un puits de mine, et le pied lui ayant manqué, il y fut précipité. Ce puits avait plus de 50 mètres de profondeur et tous les assistans étaient glacés d'effroi, lorsqu'ils entendirent la voix du jeune homme qui leur criait qu'il etait tombé sans se faire de mal, en tournant comme un bouton d'or, faisant allusion à la manière dont les fleurs qu'il jetait quelquefois dans le puits descendaient jusqu'au fond, tournoyant et soutenues par la colonne d'air difficile à déplacer.

Mais un fait assez curieux, et qui peut-être contribua beaucoup à son salut, c'est la rencontre qu'il fit en chemin, à environ 20 mètres du fond, du panier chargé de houille qui s'élevait, et c'est ainsi qu'il fut ramené à la surface deux minutes au plus après l'avoir quittée.

---

*Le rédacteur-gérant*, A. P. BARBIEUX.

---

Paris, imp. de Felix Locquin, rue N.-D.-des Victoires, 16,
Pour Henry Hooper, 13, Pall Mall, East, Londres.

# LE CAMÉLÉON,

N 2. (3me Année.) JOURNAL NON POLITIQUE. 9 Janvier 1836.

PARAISSANT TOUS LES SAMEDIS.

## UNE VIE DE SOUFFRANCES.

(Suite et fin.)

### III. — SANS ASILE.

Il n'est personne en qui je puisse me confier, ni qui veuille me secourir dans mes besoins; excepté vous seul, ô mon Dieu!
IMITATION DE J.-C.

En effet, la pauvre Garitta resta folle.

Assise toute la journée près de la fenêtre de sa chambre, elle attendait sans cesse le retour de son mari, chantait, filait, et ne reconnaissait personne, pas même ses enfans. Si Gérard s'approchait d'elle, elle le regardait fixement, le repoussait sans humeur, et se remettait à regarder par la fenêtre; si les cris de sa petite fille venaient à se faire entendre, elle les couvrait aussitôt de sa propre voix, élevée au plus haut diapason. Quant à sa belle-mère, elle lui obéissait passivement, à peu près comme une machine obéit à l'impulsion qu'on lui donne, mais sans plus d'intelligence et sans aucune conscience de ce qu'on lui faisait faire; enfin, il ne lui restait dans le souvenir qu'un seul mot qu'elle répétait d'intervalle en intervalle, d'une voix stupide et monotone, et surtout quand elle avait faim :

— Bonheur!

On peut juger quel désespoir accablait l'infortunée dame Catherine Dow privée ainsi, par un coup funeste et inattendu, de ses deux enfans!

— Seigneur, mon Dieu! dit-elle, le lendemain de l'enterrement de son fils, à la grosse servante Nell, dont les yeux bouffis et gonflés ne désemplissaient pas de larmes, comment allons-nous faire, mon enfant, pour suffire aux soins de la boutique, pour continuer à élever cette petite fille au biberon, comme nous l'avons essayé depuis deux jours? pour surveiller la pauvre Garitta? pour nous occuper de Gérard, et payer chaque mois son maître de peinture? Dieu est bien sévère pour nous! mais que sa volonté soit faite!... Si du moins j'avais encore la force de ma jeunesse, je prendrais bon courage. .

— Mon doux Jésus, madame, faut-il se décourager ainsi? N'êtes-vous pas forte et bien portante tout autant que moi? Et puis, Gérard n'est-il pas à présent un petit homme véritable, qui s'en va de lui-même et tout seul à son atelier de peinture, où il fait, dit-on, aussi bien que les plus anciens. Bah! je travaillerai un peu plus; et la nuit je mettrai la petite fille dans ma chambre, près de moi, pour que ses cris ne vous éveillent point: car vous avez plus besoin de sommeil que moi. Et puis Dieu, au bout du compte, ne nous abandonnera point, comme dit M. le curé...Mais on sonne, madame: qui donc peut venir nous étrenner si matin? C'est maître Rusconnetz; entrez, maître, dame Catherine passe un bonnet et descend.

— Je voudrais lui parler en particulier.

— Alors, entrez dans l'arrière-boutique et attendez un peu; je vais la faire dépêcher.

Maître Rusconnetz, gros homme d'un embonpoint monstrueux que le moindre mouvement faisait souffler et mettait tout en nage, se jeta sans façon dans le grand fauteuil de dame Catherine Dow, et s'essuya nonchalamment le visage. Il y avait, dans la manière dont il en usait ainsi sans gêne chez la vieille marchande, quelque chose d'une prise de possession.

— Pardon de vous avoir fait attendre, maître Rusconnetz, dit madame Catherine Dow, accourant de son plus vite, et qui achevait de rattacher le cordon de sa coiffure.

— Dame Catherine, répliqua le gros homme, forcé d'interrompre chacun de ses mots pour respirer bruyamment, j'ai à vous parler d'une affaire grave; et vous devez me savoir gré d'avoir attendu pour cela jusqu'aujourd'hui, et par respect pour votre douleur.

— Qu'est-ce donc, maître Rusconnetz?

— Voici un billet de votre fils, par lequel il reconnaît me devoir trois mille escalins, qu'il s'engageait à me payer sous trois semaines de date, c'est-à-dire hier: je viens donc vous réclamer le paiement de cette somme.

— Trois mille escalins! trois mille escalins! s'écria dame Catherine, avec une terreur que l'on comprend.

— Trois mille escalins! répéta l'usurier, en soufflant, et d'un ton de voix impassible.

— Ecoutez, maître Rusconnetz, mon fils vous doit et je vous paierai; mais accordez-moi du temps: Chaque semaine je vous remettrai une petite somme, oui, tout ce qui me restera au-dessus de ce qu'exigeront les plus indispensables besoins de ma famille. Vous serez ainsi payé, peu à peu, mais jusqu'au dernier sou, je vous le jure.

— C'était hier le jour du paiement, ma brave dame Catherine. Si je ne reçois point aujourd'hui mon argent, je ferai saisir demain vos meubles et votre boutique.

— Oh! vous ne le ferez point, maître Rusconnetz, vous ne le ferez point, n'est-ce pas? Que voudriez-vous donc que je devinsse, à mon âge, avec deux enfans, et ma pauvre fille, qui a perdu la raison. Maître Rusconnetz, par pitié!...

— Je connais le produit de votre boutique et la dépense que nécessitera votre position actuele : or il ne vous resterait pas un escalin à me donner par semaine; et j'ai aussi une famille et des enfans, dame Catherine. Serviteur donc, et ce soir l'argent, ou demain la saisie.

— Oh! mon Dieu! mon Dieu! que faire? que devenir? Mes enfans! mes pauvres enfans!

Ainsi donc, demain nous voilà sans ressources, sans pain, sans asile, réduits à la charité publique.

Seigneur, mon Dieu! ne prendrez-vous point pitié de nous?

Il faut pourtant se résigner à son sort, se dit-elle après la première crise de désespoir et d'abattement; il faut au moins qu'on ne puisse pas dire que mes meubles ont été vendus par force, à ma porte, comme on le fait aux fripons et aux banqueroutiers. Il n'y a jamais eu de saisie dans ma famille, et je ne serai point celle qui le deviendra la première. Je vais aller trouver le procureur de maître Rusconnetz, et lui dire que j'abandonne tout à cet homme; je ne veux emporter qu'un peu de linge pour mes enfans et pour moi. Il me reste mes boucles d'oreilles de diamant; je vendrai ce précieux héritage de famille, il vaut bien cent écus; avec cela je tâcherai de me refaire un petit commerce. Dieu, qui m'éprouve, ne m'abandonnera point.

Elle sortit aussitôt, et alla trouver le procureur qui, tout procureur qu'il était, se sentit ému d'admiration devant tant de courage et de probité. Si bien qu'il voulut venir à son aide:

— Écoutez-moi, dit-il en l'emmenant dans la partie la plus reculée de son cabinet; écoutez-moi, dame Catherine: il y a peut-être un moyen d'arranger cette affaire. Jurez-moi seulement de ne jamais révéler qui vous l'a indiqué.

— Oh! quel est ce moyen? dites, et vous me causerez la seule joie que je puisse encore éprouver en ce monde.

— Ecoutez: à la mort de votre mari, Nicolas Dow, avez-vous formé un acte d'association avec votre fils Nicolas Dow?

— A quoi bon, puisque je n'avais pas d'autre enfant?

— Très-bien: votre enseigne même n'a pas été changée, j'en ai souvenance.

— C'était une dépense inutile, puisque mon pauvre fils portait le même nom que son père.

— Tout est donc pour le mieux!... les dettes de votre fils ne vous regardent pas; il est mort, il est ruiné; tant pis pour ses créanciers; rien ne vous force à reconnaître et à payer ses dettes.

— Mais le nom de mon fils restera déshonoré?

Le procureur la regarda stupéfait.

— Mais j'entendrai dire autour de moi: « Son fils est un malhonnête homme. » J'aime mieux subir la misère, j'aime mieux que mes enfans manquent de pain. Adieu maître.

Et elle revint chez elle, la mort dans le cœur, mais plus résolue que jamais dans ses nobles desseins.

Rentrée chez elle, il lui restait un autre sacrifice à consommer: elle appela Nell, sa servante, lui apprit les malheurs qui l'accablaient, et lui dit en pleurant de chercher une autre maîtresse.

— Et vous avez pu penser que je me séparerais de vous? vous avez pu penser que j'aurais assez peu de cœur pour vous abandonner quand vous êtes malheureuse, et que vous avez plus besoin de moi que jamais! Seigneur Dieu, dame Catherine, vous me jugez d'une bien vilaine façon, et je ne croyais pas avoir mérité d'être traitée ainsi... Moi vous quitter! oh! non; quand bien même vous me l'ordonneriez, quand bien même vous me mettriez à la porte!... Je suis forte, je suis jeune, j'ai de bons bras; eh bien! je travaillerai, je me ferai *buresse* (1), cela me suffira pour ma nourriture, et pour qu'il nous reste encore un peu d'argent. Quand je n'aurai point d'ouvrage en ville, je filerai, je coudrai: mais vous quitter, oh, jamais!

Et ces deux femmes s'embrassèrent en fondant en larmes.

Le lendemain matin, quand les gens de loi parurent sous la conduite de maître Rusconnetz, ils ne trouvèrent que Nell pour leur remettre un papier qui contenait la cession complète de toute la boutique, en paiement de la dette de Nicolas.

Au point du jour, dame Catherine, la pauvre sexagénaire, était sortie de la maison, emmenant avec elle son petit-fils, un enfant au maillot, et l'insensée qui répétait le seul mot qu'eût gardé sa mémoire. — Bonheur! bonheur!

### IV. — DIEU AU BOUT.

> Dieu visite souvent l'homme. Il s'entretient doucement avec lui; il le remplit de consolations agréables, il le met dans une paix profonde.
>
> Mettez toute votre confiance en Dieu; qu'il soit l'unique objet de votre crainte et de votre amour: c'est lui qui répondra pour vous, et qui saura bien tourner les choses à votre avantage.
>
> IMITATION DE J.-C.

Il faut maintenant laisser écouler quinze années, et venir dans un autre quartier de Leyde, quartier plus pauvre et exclusivement habité par des artisans.

Là, on trouve encore l'enseigne de l'ancienne boutique de dame Catherine Dow:

*Au bas vert*,

NICOLAS DOW,

MARCHAND VITRIER ET MERCIER.

Mais cette enseigne n'est plus, hélas! qu'une humble planche noire et mesquine, dont les caractères tracés, non pas avec de l'or, mais tout bonnement avec de la couleur jaune, attestent, par leur irrégularité, qu'ils sont l'ouvrage d'un peintre plus qu'inhabile. Quant à la boutique que surmonte cette enseigne, le cœur se serrait douloureusement lorsqu'on la comparait à celle que dame Catherine Dow possédait, quinze années auparavant, dans le plus beau quartier de la ville.

Un changement non moins attristant se remarquait dans les vêtemens de Nell et de sa maîtresse; non pas que ces vêtemens fussent d'une propreté moins rigoureuse; mais parce que d'innombrables travaux d'aiguille s'y remarquaient de toutes parts, pour quiconque les examinait de près, et attestaient la vétusté de l'étoffe et la persévérance laborieuse des deux femmes à lutter contre cette vétusté. Du reste, comme par le passé, dame Catherine se tenait dans son comptoir, ou venait regarder sur le seuil les moindres incidens qui pouvaient arriver dans la rue. La grosse Nell, dont quinze années de plus avaient fait une de ces robustes filles dont on ne rencontre les formes athlétiques qu'en Flandre, ne se montrait ni plus familière ni moins respectueuse envers sa maîtresse, seulement, au lieu d'établir son rouet dans l'arrière-boutique, elle filait dans la boutique même, à côté du fauteuil de sa maîtresse: et il y avait pour cela une autre raison que l'égalité établie par l'infortune entre dame Catherine et sa servante; c'est que l'humble magasin se composait d'une seule petite pièce, sans arrière-boutique, hélas!

Près de Nell et de son rouet, une jeune fille, d'une

(1) Expression flamande. Une *buresse* est une femme qui va laver le linge à la journée.

rare beauté, la tête penchée, et les yeux humides de larmes, tricotait silencieusement.

Derrière, la grande figure blanche de Garitta, insoucieuse et nonchalamment étendue sur un fauteuil, se livrait à la somnolence qui lui était habituelle.

Tout à coup, la jeune fille tressaillit et devint pâle: un bruit de pas qu'elle avait reconnu s'était fait entendre dans la rue, et un jeune homme passait bien vite devant la boutique. Une émotion si vive agitait le pauvre garçon qu'il put à peine, d'une main tremblante, soulever le large chaperon qui couvrait sa tête.

Nell et sa maîtresse échangèrent entre elles un regard de compassion et soupirèrent d'accord. Quant à la jeune fille, elle ne put comprimer ses sanglots.

L'idiote seule demeura impassible.

Dame Catherine et Nell avancèrent de quelques pas dans la rue, afin que la jeune fille n'entendît pas leur entretien.

— Ah! dame Catherine, dit Nell, cela fend le cœur! pauvres jeunes gens!

— Oui, Nell, il ne nous manquait plus que ce chagrin.

— Il ne nous en a pourtant point manqué de chagrins, et de toutes les espèces, dame Catherine. Depuis quinze ans, que nous sommes venues établir ici cette boutique avec le prix de vos boucles d'oreilles de diamant, combien il a fallu travailler et supporter de privations, d'inquiétudes et de misère! Car avec le produit d'une petite boutique comme celle-ci, et dans un pareil quartier, ça n'était point facile de vivre à cinq personnes, dont une dans cet état. (Elle désignait du regard l'idiote endormie.) Eh bien! vous êtes venue à bout de tout cela; et notre jeune fille est la plus jolie et la mieux élevée de la ville de Leyde. Quel malheur qu'elle n'ait point de dot, car ça ferait un bien joli couple que Tréa et ce jeune Miéris qui l'aime tant, et à qui vous n'avez plus voulu permettre de venir nous voir.

— Le pouvais-je, Nell, quand sa famille, la plus riche de Leyde, quand son père, cousin du bourgmestre, disait hautement que j'attirais son fils chez moi, mais que jamais il ne donnerait Jacques à une fille pauvre comme ma Tréa!

— Non! mais cela ne crève pas moins le cœur, de voir le chagrin de ces pauvres enfans.

— Puisse, Nell, ne la pas menacer un autre malheur plus funeste encore que son amour. Car voici près d'un an que je ne reçois point de nouvelles de Gérard, parti depuis quatre ans pour se perfectionner dans la peinture. Jamais il ne nous a laissées si long-temps sans nous donner de ses nouvelles! S'il lui était arrivé quelque malheur?

— Pourquoi nourrir une telle pensée?

— Une chose, plus que son silence, me cause de grandes inquiétudes, Nell, c'est qu'il a cessé de m'envoyer, comme il ne manquait pas de le faire de temps en temps, une petite somme pour nous aider à vivre, et surtout pour payer les intérêts des trois cents ducats que lui a prêtés maître Rembrandt, lors de son départ. Il sait l'impossibilité où je suis d'acquitter ces intérêts pour lui, Nell; et voici pourtant le jour de l'échéance venu, sans que l'argent se trouve en notre possession.

— Et voici maître Rembrandt qui vient en personne chercher son argent, dame Catherine.

— Oh! mon Dieu! mon Dieu! que faire?

En effet, le grand peintre, qui ne dédaignait pas de faire le métier d'usurier, se dirigeait vers la boutique de dame Catherine; mais sa physionomie, naturellement peu avenante, n'annonçait rien de sinistre, et un sourire qu'il cherchait à réprimer malgré lui, entr'ouvrait ses lèvres minces et rouges.

— Dieu vous garde, dame Catherine, dit-il, en soulevant son chaperon, et vous aussi, la grosse Nell! sans vous oublier, mon enfant, ajouta-t-il, en soulevant la tête de Tréa pour lui donner un baiser au front.

Et quoi! des larmes encore? toujours des larmes! Eh bien! dame Catherine, continua-t-il, en s'installant sans façon dans le fauteuil, avons-nous des nouvelles de mon élève Gérard?

— Hélas! non, maître Rembrandt, et j'en suis bien inquiète... Comment se porte votre bonne et jolie sœur Louise? se hâta-t-elle d'ajouter, cherchant, hélas! comme don Juan, à détourner l'entretien et à empêcher son créancier de parler d'argent.

— Ah! ah! il me faudra donc me passer d'argent, dame Catherine, interrompit le peintre qui comprit la ruse de l'infortunée et la déjoua par cette question brusque.

— Hélas! mon bon maître Rembrandt, si vous vouliez attendre un peu de temps?

— Ecoutez, je le veux bien; mais service pour service. J'ai besoin de cette maison, il faut que vous me la cédiez sur l'heure, telle qu'elle est, avec la boutique et tout.

Dame Catherine jeta un regard de terreur autour d'elle.

Vous la céder, maître Rembrandt? mais qu'allons-nous devenir?

— Je vais vous conduire dans une autre maison où vous pourrez continuer votre commerce aussi avantageusement qu'ici, dame Catherine. Donnez-moi le bras, et vous, venez de ce côté-ci, ma jolie Tréa. Viens aussi, toi, grosse Nell;... car après tout, si mon échange ne vous convient pas, vous serez libres de revenir ici, ajoutait-il, en voyant la douleur des trois femmes.

— Et ma pauvre maîtresse? demanda Nell en montrant la malade.

— Amène-la, Nell, et marchons.

Ils se mirent donc tous en chemin, les femmes en grande anxiété, Rembrandt un sourire sur les lèvres.

Après dix minutes, ils se trouvèrent en face de l'ancienne maison de dame Catherine; et celle-ci pensa tomber de son haut en voyant cette boutique, dont on avait fait jadis un cabaret, redevenue à présent un magasin de mercerie.

La sœur de Rambrandt, Louise, se tenait sur le seuil de la porte, et vint au-devant de dame Catherine et de Tréa qu'elle embrassa tendrement.

Les pauvres femmes croyaient rêver, et ne pouvaient s'expliquer ce qu'elles voyaient.

— Or ça! fit Rembrandt, cette boutique vous convient-elle mieux que l'autre?

— Ne vous jouez point de moi, maître Rembrandt, ce serait à en mourir de joie.

— Si la boutique vous convient, voyons la pièce suivante.

La porte s'ouvrit, et un jeune homme, Gérard Dow, en sortit, et se jeta au cou de sa grand'mère et de sa sœur.

Rembrandt et Louise ne purent retenir leurs larmes à l'aspect de la joie et de l'émotion des heureuses femmes.

— Et moi, dit à la fin la grose Nell qui sanglotait, et moi donc! ne me direz-vous rien, Gérard?

— Toi aussi, ma fidèle, ma bonne, ma dévouée Nell, toi aussi !

Et les joues du jeune homme retentirent sous les baisers énergiques de la servante.

— Ohé ! Gérard, mon garçon, tout n'est pas fini encore : et voici quelqu'un dont le tour doit enfin venir, interrompit Rembrandt qui attira dans le milieu de l'arrière-boutique un jeune homme rouge, confus et dont l'aspect fit baisser les yeux à Tréa.

— Jacques, tout le monde s'embrasse, mon enfant : embrassez donc aussi votre fiancée, continua le vieux peintre en le poussant vers Tréa. Et puis, Nell, fais-nous un bon souper, un véritable souper de noces ; car ce soir, le père et la mère de Miéris viennent vous demander pour leur fils cette jolie fille en mariage.

Tout cela vous semble un rêve, ou de la magie, dame Catherine, et à toi aussi, grosse Nell, qui ouvres les yeux tant que tu peux... Elle me prend, j'en suis sûr, pour un sorcier.

S'il y a un sorcier pourtant, ce n'est pas moi.

Le voici, dame Catherine, c'est Gérard Dow, jadis mon élève, aujourd'hui mon rival ; Gérard, dont on couvre d'or le moindre tableau ; Gérard, dont toute la Flandre, dont toute l'Europe répète le nom avec une admiration méritée. C'est un grand peintre... et ce qui vaut mieux encore, un fils pieux et un frère tendre ! ce qui est rare, n'est-ce pas, Louise ?

— Tendre comme vous, mon frère.

— Je ne le suis pas toujours, Louise ! Trop souvent j'ai mes jours mauvais, mes jours de mélancolie et d'humeur farouche ; mais aujourd'hui je me sens léger et tendre ;

Car ces bonnes gens m'ont rendu la plus sainte et la plus suave des croyances ;

La croyance à la vertu.

Tout à coup un murmure plaintif se fit entendre, et la grande figure blanche de la folle Garitta se dressa et apparut comme un fantôme parmi tous ces heureux qui l'avaient oubliée.

Elle porta autour d'elle des regards hébétés, et sans rien reconnaître ; puis elle bégaya son mot habituel :

— Bonheur ! bonheur !

Tout redevint triste et sombre.

— Bonheur ! bonheur ! répéta l'idiote en étendant les mains.

Rembrandt pâlit, et une pensée de blasphème contre la Providence abaissa sur ses yeux étincelans ses larges et noirs sourcils.

Puis il jeta ses regards sur les traits amaigris de Gérard Dow qui portait douloureusement une main sur sa poitrine dont tant d'émotions réveillaient les douleurs un moment suspendues.

— Louise, dit-il avec désespoir à sa sœur qu'il emmena dans une autre partie de la boutique, que restera-t-il bientôt à cette femme dont la fille est idiote, et dont le petit-fils n'a plus deux années à vivre (1) ?

— Une vie pure et Dieu ! répliqua la jeune fille.

S. HENRY BERTHOUD.

(1) Gérard Dow mourut en effet à trente ans. Tout le monde connaît et est venu admirer au Louvre les admirables tableaux de Gérard Dow, popularisé d'ailleurs par la gravure, et surtout la *Femme hydropique*. *La Jeune Ménagère*, portrait de sa sœur Tréa, et *une Vieille Femme en prière*, portrait de son aïeule, sont encore plus célèbres.

Le roi de Sardaigne avait payé la *Femme hydropique* trente mille francs.

## CHATEAULANDRIN.

Lorsque vous voyagerez par la diligence de Bretagne, à la seconde poste, après Saint-Brieuc, ouvrez la portière et regardez autour de vous. Ce sera la nuit. Vous vous trouverez au milieu d'une sorte de longue place bordée de grandes maisons sombres ; toutes les fenêtres seront closes par de larges volets. Pas une lumière, pas un murmure de voix ! En regardant aux seuils, vous verrez que l'herbe les tapisse ; nul bruit de pas ne retentira dans les rues abandonnées. Mais au bout de la place, derrière vous, il y aura une grande église tout illuminée ; vous sentirez un air frais et humide vous frapper le visage, et au-dessus de votre tête vous entendrez un sourd clapotement mêlé au bruissement d'une chute d'eau.

Cette ville est Châteaulandrin ; ce murmure étrange est le bruit de l'étang immense qui la domine et la menace sans cesse. Elle est là comme Naples sous son volcan, avec la mort pour oreiller.

Il y a soixante ans (c'était le 13 août 1773, nombre doublement fatal !) la plus grande maison de cette place était magnifiquement éclairée. Les rires et les sons des instrumens sortaient par bouffées des fenêtres entr'ouvertes. Il y avait bal. A la porte, une jeune fille, en robe de mousseline et en mules de satin rose, avait ses deux mains dans les mains d'un jeune homme dont le bras était passé à la bride d'un cheval ; et qui, revêtu de ses habits de voyage, se disposait à partir. Tous deux déploraient amèrement cette séparation de quelques heures, au moment d'une fête. Mais c'était par l'ordre de M. l'ingénieur en chef des États de Bretagne ; il y avait une longue course à faire par les difficiles chemins de Saint-Clet ; aucun retard n'était possible.

Quand il eut embrassé sa fiancée, le jeune homme monta à cheval et disparut au galop, comme s'il eût voulu étouffer sa colère dans le mouvement et la secousse. Il avait alors dix-sept ans, et ce soir même il devait danser un menuet avec la jeune fille en mules roses ! Lorsqu'il eut gravi le coteau qui domine la ville, il arrêta son cheval et pencha l'oreille en arrière, espérant saisir quelques notes de la musique du bal ; mais il n'entendit que le rugissement de l'étang, dont la chute d'eau s'était accrue par les débordemens du *Ruisseau-des-Pleurs* ( le *Leff*). Il soupira et repartit. L'orage commençait à mugir. Les éclairs et la foudre sillonnaient les ténèbres. Bientôt la pluie tomba par torrens ; la terre trembla. Le voyageur était alors à trois lieues de Châteaulandrin, et pourtant il crut entendre de ce côté comme un mugissement profond et indicible. Dans ce moment, il comparaît sa situation à celle de ses amis qui étaient au bal, et il pensait combien ils étaient plus heureux que lui !

Or, ceux qui étaient au bal étaient tous morts, car l'étang avait crevé, et la ville était submergée.

Le jeune homme, averti le lendemain, accourut de toute la vitesse de son cheval. En arrivant, il n'aperçut plus de Châteaulandrin que les cheminées des plus hautes maisons ; il y avait trois pieds d'eau par-dessus les halles. Il essaya vainement de parvenir jusqu'à la place ; la vallée entière était un fleuve immense dont le courant emportait pêle-mêle les toitures brisées, les berceaux d'enfans et les cadavres de femmes encore parées. Ce ne fut que le second jour qu'il put pénétrer jusqu'à la demeure de la jeune fille. Il la trouva noyée, tenant la main de son danseur. Une rose qu'il lui avait donnée pour le bal

était encore à sa ceinture. Ce jeune homme était mon père, alors conducteur des travaux publics, au service des États de Bretagne. C'est depuis ce jour que cette ville est restée muette et close comme une tortue dans sa coquille ; c'est depuis ce jour qu'une lampe brûle toute la nuit dans l'église en l'honneur des morts. Et ceux qui savent cette histoire sont forcés d'y penser chaque fois qu'ils passent entre ces maisons silencieuses et noires, devant la grande rosace du chœur illuminé, et sous l'étang qui gronde; car tout a conservé l'empreinte du grand désastre : la ville a gardé le deuil.

---

## RECHERCHES.

### SUR LES VIEILLES RUES DE PARIS.

#### LA CITÉ, RUES DE PERPIGNAN, DE GLATIGNY, DE ST-LANDRY, DU CHEVET-ST-LANDRY, ET DES URSINS.

La RUE DE PERPIGNAN, qui, de la rue des Trois-Canettes, conduit presque en ligne droite à la rue des Marmousets, vis-à-vis celle de Glatigny, mériterait d'occuper long-temps l'étymologiste, à cause des noms obscurs qu'elle a portés : Charauri, Charroui, Charoci, Charoli, Chalori, Chalauri ; en latin, *vicus de Carro aurici*, au treizième siècle ; puis Champrosay, Champrose, Champourri, Champrouziers, Champflori, Champrosy, jusqu'à la fin du quinzième siècle ; puis, au seizième, Pampignon, Parpignan et enfin Perpignan.

Il semble que, dans l'origine, cette rue étroite et putride, accaparée aujourd'hui par le vice qui se plaît à l'ombre, fut dépositaire du *pennon* royal : cette bannière, dont l'usage venait d'Italie où elle parut vers 1100, était blanche avec une croix rouge au milieu; elle flottait à l'extrémité d'un grand mât que surmontait une croix dorée, et que soutenait un char magnifique attelé de huit bœufs houssés d'écarlate. Un chapelain disait la messe au pied de cet étendard que remplaça l'oriflamme, et huit chevaliers, assisté de huit trompettes, veillaient à sa garde nuit et jour. C'était au centre de la bataille que s'élevait le pennon, pour la défense duquel les preux combattaient et mouraient. Ce palladium, en temps de paix, devait être renfermé dans l'enceinte de la ville, non loin du palais des rois, et son nom *carocium*, en vieux français *charroy*, a pu rester à la rue Charroui ou Charoci : il ne serait peut-être pas difficile de trouver dans *vicus de Carro aurici* et, surtout dans l'ancien nom Charauri, la rue du Char-d'Or ou Char rouge, d'après l'italien *carro rozzò*.

Quant au nom de Charoli, que le peuple changea en Chalori, par une contrepetterie ou déplacement de lettres, il faut le rapporter aux danses d'autrefois appelées charolles, du bas-latin *carolare*, qui s'est transformé en caracoler, depuis l'invention des carrousels. Le roman de Merlin nous montre cent damoiselles et plus, qui viennent carolant et dansant. Ronsard emprunte à nos romanciers gaulois les carolles des Muses qui le ravissent par leurs sauts. Il est impossible qu'un carrousel, ou même une de ces belles fêtes où les dames et les demoiselles de la cité faisaient moult belles charolles, ait eu pour théâtre cette rue qui n'a pas cent pieds de longueur sur dix de large ; mais l'autorité du nom de Charoli donne à penser qu'un bal public s'y tenait dans un hôtel, sans doute en un jardin planté de rosiers, lesquels subsistent encore parmi les dénominations anciennes de Champrosay, Champrose, Champrouziers, etc.

Nos bons aïeux avaient pour les roses le même amour que les Orientaux, et pourtant ils ne connaissaient guère Anacréon, le chantre de la rose. Les parfums de cette reine des fleurs se mêlaient à toutes les solennités religieuses, royales, parlementaires et universitaires. Une statistique qui remonte au règne de Charles VI fixe à quinze cents écus d'or la dépense annuelle de Paris en chapeaux de fleurs, bouquets et mais verts. Le chapel de roses comptait parmi les droits seigneuriaux; la rose embaumait les sauces et les ragoûts de la cuisine de Taillevent : la rose couronnait les images des saints, les premiers présidens de la grand'chambre et les doyens des quatre facultés. Guillaume Clopinel et Jean de Meung, ce célèbre détracteur des femmes, consacrèrent un long poëme à l'éloge de la rose. N'était-ce pas une merveille que la culture des roses, au milieu des fanges de ce hideux quartier?

Le Champrosay attenait probablement au jeu de paume de Perpignan, qui était établi là depuis 1399, puisqu'on lit sous cette date: *Vicus Champroseè regione ludi palmæ de Perpignan.* Ce jeu de paume, l'un des plus anciens de Paris, n'a pas tiré son nom du roman Perpenna, ni du seigneur espagnol Pierre Pigna, auquel on a prétendu attribuer la fondation de la ville de Perpignan : mais ce nom dérive plutôt de l'enseigne du Pignon, ainsi qu'on trouve ce mot dans la désignation de Pampignon. On ne doit pas oublier une étymologie qui s'appuie sur une curieuse recherche de Pasquier : l'invention de la raquette, au jeu de paume, ne date que du commencement du seizième siècle, auparavant on jouait à mains découvertes, de l'avant main et de l'arrière main, comme cette femme du Hainaut, qui vint à Paris en 1427, et qui tenait tête aux plus forts joueurs. Cette manière de pousser la pelotte avec le poing, *per pugnum*, n'a-t-elle pas servi à caractériser ce jeu de paume, où les raquettes et les gants doubles n'avaient pas encore introduit leurs sophistiqueries ?

Ce fut dans la rue de Charoli que l'on montrait avec vénération une maison qui fut au fameux abbé de Lira, lequel a composé une glose de la Bible, imprimée en cinq volumes in-folio. Il était juif circoncis, et, s'étant fait chrétien, il convertit plus de six mille juifs. Rabelais a dit de lui : *Si Lira ne de ire*, d'après une équivoque scolastique. Ce savant docteur, qui mourut à l'âge de 48 ans, dans l'ordre de Saint-François, en 1340, laissa une telle réputation de sainteté, que l'empereur Charles-Quint ne passa point par Paris sans aller prier sur le tombeau de Nicolas de Lira, qu'on voyait dans la salle du chapitre des Cordeliers. Cette prière lui inspira plus tard la faitaisie de se faire moine.

La RUE DE GLATIGNY, dont le nom originel s'est conservé depuis le douzième siècle à travers les légères variantes de Glategny et Glateingny, malgré l'honnête déguisement de rue au chevet de St-Denis-de-la-châtre, en 1380, et le surnom caractéristique de Val d'amour, fut dès la plus haute antiquité attribuée à la débauche qui se logeait toujours au bord de l'eau. St-Louis, dans son ordonnance de 1254, n'oublia pas cette rue parmi les lieux réservés et privilégiés pour la prostitution, qui n'était nulle part plus florissante qu'en Glatigny, *in Glatiniaco*. Quoique les nobles hommes Robert et Guillaume de Glatigny eussent dans ce repaire, un fief dépendant peut-être de la seigneurie de Glatigny qui passa dans la famille des Essarts, sous le règne de Charles VI. An-

toine des Essarts, seigneur de Glatigny, conseiller et chambellan du roi, ayant pris part aux excès de la faction bourguignonne, fut emprisonné dans la Tour du Louvre, et à sa sortie de prison, il fit faire à Notre-Dame une grande image de pierre en l'honneur et remembrance de M. St-Christophe.

N'entrons pas dans cette rue impure où logeait néanmoins le vénérable prieur de St-Denis-de-la-Châtre en 1721, là même où demeuraient, du temps de Guillot, poète biographe de Paris, bonne gent et dames au corps gent; n'entrons pas dans ces bouges où se tenaient les assemblées jusqu'à l'heure du couvre-feu: car les femmes de vie dissolue auraient eu honte de se rendre en plein jour à leurs domiciles publics, et ce pilori quotidien remplaçait la patente de police: alors, on vit des filles nobles et de bon lieu exercer en cachette la profession de courtisanes: damoiselle Laurence de Villers et Marguerite épouse de Pierre de Rains, livrèrent aux sergens, l'une sa ceinture ferrée de boucle, mordant et clous d'argent doré pesant deux onces et demie, son *Agnus-Dei* d'argent, son *Pater-noster* de corail, ses heures à fermoir doré; l'autre, sa robe courte de drap gris sur le tanné, fourrée de penne blanche fort usée, et ses vieilles chausses de drap violet rempiécées de drap violet: car il était défendu aux femmes de mauvaise vie de porter des robes traînantes, des collets renversés, du drap d'écarlate en robes ou en chaperon, des fourrures de petit-gris et autres riches fourrures, des ceintures en tissus de soie et de ferrures d'or ou d'argent, qui sont les ornemens des femmes d'honneur. Les objets confisqués étaient vendus au profit du roi, qui disputait ce revenu au roi des ribauds, singulier suzerain de six mille belles filles, ses vassales, qui desservaient Paris en 1490, sans celles des faubourgs.

Jean Juvenel, qui avait son hôtel des Ursins proche du Val-d'Amour, était à portée d'entendre les ébats du libertinage, les cris, les imprécations, les rires et les danses des femmes folles: cet hôtel, que les Ursins d'Italie avaient habité et qui portait leur blason au-dessus de sa façade, fut donné par la Ville à Jean Juvenel, premier garde de la prévôté des marchands, pour avoir remis sus l'état de la ville et s'être opposé aux insolences des grands jusques aux périls de sa vie. Ce magistrat, que l'histoire appelle homme entier, sage et bon politique, s'était installé à l'Hôtel-de-Ville où il resta vingt-quatre ans, aimé, honoré et prisé de toutes gens à cette époque de discordes civiles: ensuite il devint avocat du roi, président au parlement, et mourut en 1431, laissant à ses onze enfans héritiers son bonheur et sa politique: l'un fut archevêque de Reims, l'autre chancelier de France.

Avant la révolution, la famille des Ursins, éteinte en 1650, reposait toute à Notre-Dame dans sa chapelle armoiriée; mais dès le seizième siècle, l'hôtel des Ursins tomba en ruines, et son emplacement est encore marqué par les RUES HAUTE, BASSE et DU MILIEU DES URSINS: la première était nommée autrefois rue de l'Image et rue de l'Image Ste-Catherine; la seconde faisait partie du port St-Landry, et la dernière fut ouverte au milieu de l'hôtel même, comme l'indique son nom. L'amie et l'élève de madame de Maintenon, cette madame des Ursins qui joua un rôle si actif dans les affaires de la succession d'Espagne sous Louis XIV, était digne de descendre du sage et bon politique Juvenel.

Il échappa en 1393 à un danger imminent, cet homme de bien qui mit les choses en très-bonne police, pendant sa prévôté! ses ennemis rapportèrent au duc de Bourgogne plusieurs paroles de lui, qui n'étaient que bourdes, et le duc de Bourgogne, qui lui gardait rancune de prince, ordonna une information secrète appuyée sur trente faux témoins et confiée à maître Jean Andriguet, avocat du parlement. Les deux commissaires du Châtelet, qui avaient rédigé l'information, allèrent souper au cabaret de l'échiquier dans la Cité, et se tinrent assez aises, buvant fort et caquetant: car ils étaient bien payés de leurs peines; les pièces de l'information qu'ils avaient posées sur le bord de la table glissèrent à terre, où un chien les prit en jouant pour les ronger et les traîna dans la ruelle du lit: la femme de l'hôtelier, qui se couchait, sentit un rouleau de parchemin sous ses pieds et le remit à son mari qui s'écria dès qu'il l'eut ouvert: Hélas! qui sont ces mauvaises gens qui le veulent grever! Il se leva tout inquiet et courut à l'Hôtel-de-Ville sur l'heure: le concierge qu'il éveilla le conduisit auprès du prévot des marchands, qui fut bien étonné et bien joyeux de recevoir avis de l'information. Le lendemain un huissier d'armes vint l'ajourner à comparoir en personne par devant le roi et son conseil au bois de Vincennes, au samedi matin et suivant. Le bruit se répandit ce jour-là dans la ville que le prévôt aurait la tête coupée, dont le peuple s'ébahissait. Mais Juvenel comparut accompagné de quatre cents notables, écouta les conclusions criminelles de maître Andriguet, et se défendit en soi déchargeant bien et honorablement, car il avait un beau langage. Il se plaignit surtout qu'on eût procédé contre lui sans informations, et les commissaires furent fort empêchés de les produire, ne sachant ce qu'elles étaient devenues. Le roi vit la manière: « Je vous déclare par sentence que mon prévôt » est preud'homme, et que ceux qui ont fait proposer » les choses sont mauvaises gens » et s'adressant à Juvenel: « Allez-vous-en, mon ami, et vous mes bons » bourgeois! » Au carême de l'année suivante, les faux témoins eurent repentance de leur péché; le curé et l'évêque n'osèrent les absoudre, et le légat du pape, à qui ils s'adressèrent en confession, les envoya, le vendredi-saint, de grand matin, faire amende honorable, affublés d'un drap et nus dessous devant l'huis du prévot des marchands, qui les trouva en cet équipage et pleura de les voir pleurer. Il les « nomma chacun par leur nom, puis bien doucement leur pardonna. »

Les rues SAINT CANDRY et DU CHEVET-SAINT-LANDRY, qui vont parallèlement de la rue des Marmousets à travers cette partie de la rue Basse-des Ursins nommée jadis rue d'Enfer à cause de sa situation, *via inferior*, et plus anciennement grant rue St-Landry-sur-l'Yaue: ces deux rues, que de nombreuses démolitions ont mises à l'air, conservent la nom de la paroisse Saint-Landry, qui n'existe plus depuis quarante ans.

Cette église, dont l'antiquité n'avait pas de preuves écrites au-delà du douzième siècle, fut construite sur les ruines d'un temple païen, ainsi que toutes les églises primitives. Peu importe que son patron ait été d'abord saint Germain, ou saint Landry, ou saint Nicolas. On a retrouvé, dans les fouilles, des bas-reliefs romains, des autels gaulois et des médailles d'empereurs. La belle maison neuve qui fait le coin de la rue St-Landry et du quai repose sur des fondations de quinze siècles; et les fusillades de juillet 1830, qui criblaient cette maison opposée aux combats de la place de Grève, durent réjouir les mânes du conseiller Broussel, patriarche de la Fronde de

1648. et père du peuple, qui avait naguère son tombeau à Saint-Landry; mais les traces de l'église ont disparu sous le plâtre et le badigeon : il ne reste du temple qu'une dissertation dans les Mémoires de la Société des Antiquaires, et une pierre fruste représentant Castor et Pollux, placée sous un vestibule sombre, vis-à-vis la loge d'un portier.

Saint Landry, que la tradition a installé vingt-huitième évêque de Paris, au VII[e] siècle, est probablement un saint fabuleux, quoique ces miracles ne soient pas plus invraisemblables que d'autres. L'époque de sa vie épiscopale se concilie difficilement avec l'histoire, et sa canonisation a eu lieu cinq cents ans après sa mort. Autrefois on répondait à toute objection en montrant sa maison voisine de l'église qui lui fut dédiée en entier avant qu'elle possédât un fragment de ses reliques, gardées à St-Germain-l'Auxerrois jusqu'en 1408. La maison de saint Landry pourrait bien être celle que l'évêque de Paris avait dans cette rue en 1248, et qu'on appelait *la Lavanderie, de Lavanderia,* ou les archéologues verront une syncope du nom latin *Landericus*. Au reste, la *Légende de fer* (*legenda aurea sanctorum*, de Pierre l'Oragène) a oublié saint Landry qui n'a trouvé place que dans la *Légende des Saints nouveaux*, imprimée à Lyon en 1477, laquelle ne conte de lui que des miracles posthumes.

Un homme du Gonvelle, Raoul Gratard, tomba malade subitement : « Il eut la tête moult grosse et » élevée ; tellement était rouge par le visage, qu'il » semblait à tort qu'il fût mezeau. » Il alla dans l'église de Saint-Landry, se confessa, reçut la pénitence, « puis s'en vint au suaire du saint, et par grand dévotion le baisa. » Son vœu accompli, sans négliger une offrande en moult grande espérance, il s'en retourna guéri. « Si soit le nom de Dieu be- » noît, qui pour son bon ami monseigneur saint » Landry, guérit la maladie si proprement! » s'écrie le crédule historien.

Saint Landry est arrivé jusqu'à nous avec la reconnaissance des malades qui ne l'ont pas invoqué en vain. « Quand il était en ce siècle, afin que cha- » rité ne refroidît en lui, il secourait les pauvres à » toute heure, en leur nécessité. » Il les nourrit pendant une semaine en vendant les ornemens et les vases sacrés de sa chapelle. Les infirmes et les moribonds se pressaient autour de sa porte. C'est sans doute cette affluence de malheureux et d'êtres souffrans qui avait fait créer le surnom de *Landreux*, qu'on donnait aux habitans de la rue Saint-Landry, et qui s'est perpétué dans le peuple pour désigner des gens invalides ; cette étymologie est plus naturelle que l'affiliation du mot celte *landréant*, qui signifie *fainéant*.

Dès le treizième siècle, la rue du Chevet-Saint-Landry se nommait simplement le Chevez-St-Landry; en 1388, rue du Port-l'Evêque : ensuite, rue de la Poule; et en 1451, rue de la Couronne, qui n'est qu'un synonyme de la tête ou chevet de l'église. Quant à la rue Saint-Landry, elle prenait anciennement le titre de port, parce qu'elle aboutissait au bord de l'eau, et que la rivière baignait souvent le pied des maisons : Port-Notre-Dame et Port-St-Landry, *terra ad batellos* : c'était sans doute l'endroit où les bateaux stationnaient. En 1213, l'extrémité de la rue d'Enfer, qui était confondue avec celle Saint-Landry, fut distinguée par le nom de *fimus, vicus fimarii*, rue du Fumier, probablement à cause du mauvais état de ce chemin, jonché de paille et de débris provenant des marchandises qu'on y débarquait sans cesse.

Le Port-Saint-Landry, qui fut revêtu de pierres de taille en 1582, aux frais du chapitre de Notre-Dame, et refait par la ville en 1659, était ombragé d'ormes qui durèrent moins long-temps que le Pont-Rouge, plusieurs fois emporté par les glaces et les débordemens. Ces vieux ormes, que ne remplace pas la pépinière mobile du Marché-aux-Fleurs, avaient vu, « la veille de la fête Saint-Michel, le » vingt-quatrième de septembre 1436, » le corps de la reine Isabeau de Bavière « amené et conduit à » Saint-Denis, par eau, en un petit bateau, et jus- » ques en l'île Saint-Denis, à très-petit appareil » et convoi : car il n'y avait pour conducteurs que » quatre personnes seulement, comme si c'eût été » la plus petite bourgeoise. » La veille, après être restée trois jours exposée à l'hôtel St-Paul, où chacun la voyait qui voulait, cette reine avait été portée à Notre-Dame, par seize hommes vêtus de noir, précédée de quatorze sonneurs et cent torches, accompagnée de quelques damoiselles et de toutes les processions de Paris. La marâtre étrangère qui livra la France pieds et poings liés aux Anglais, et qui spolia son fils du royaume paternel, était méprisée des ennemis à qui elle avait vendu la royauté : ceux-ci, comme non marris, ne menèrent pas grand deuil, en la faisant mener dehors en un bateau secrètement, dit le poëte de cour Martial d'Auvergne, qui épargne la mémoire de la grand'gore. Non, elle ne fut pas plorée et plainte, cette dame d'excellence, qui avait porté malheur à son époux, à ses enfans, à sa famille et à ses sujets! « De toutes ces choses elle fut fort » tourmentée en son cœur, en jetant souvent à part » elle larmes et soupirs, qui tellement l'ont affligée » que oncques depuis elle n'eut bien ne joie au de- » dans. » Elle était fort pitoyable, douce et amiable au peuple, pour expier trente années de désastres publics qu'elle seule avait causés ; elle légua de magnifiques ornemens de chapelle à l'abbaye de Saint-Denis, afin de prier Dieu pour elle : mais elle éprouva d'avance les tortures de l'enfer : on lui annonça sur son lit de mort la réconciliation du duc de Bourgogne avec Charles VII !

PAUL L. JACOB, bibliophile.

## LE BAHUT.

C'était il y a cinquante ans ; alors on n'aimait plus rien de ce qui était vieux et français, et c'était grand'pitié de voir combien de nobles meubles de famille étaient mis au rebut, envoyés au grenier ou relégués dans quelques coins obscurs de l'hôtel. Alors ce n'était pas le temps des bahuts, et la plupart d'entre eux étaient ignoblement transformés en coffres à avoine près des écuries.

Une toute jeune personne, Adèle de B....., sortit un beau jour du couvent, et ses parens lui apprirent qu'elle allait se marier au premier jour : que le futur était trouvé, que les robes de noces étaient faites, que l'écrin était acheté, que les parens étaient invités... et pensant aux robes et à l'écrin, et aux plumes et aux perles, Adèle fut heureuse. Le jour de la noce arriva... C'était une grande joie pour la famille, pour la jeune fille et pour ses jeunes amies. La cérémonie à l'église fut belle et somptueuse, et la foule, en voyant passant le marié et la mariée, et les pauvres, en recevant les largesses d'usage, disaient : C'est un joli couple, que le bon Dieu les bénisse, et qu'ils soient heureux !

Heureux! Eh bien! oui. Vous allez voir... Une journée de mariage est toujours bien longue, et souvent les heures s'y traînent péniblement. Pour les égayer, la toute jeune épouse proposa à ses amies, aussi enfans qu'elle, de jouer à divers jeux de leur âge... Quand on en fut à celui où une personne se cache, et où les autres la cherchent, Adèle se dit : « Oh! quand ce sera mon tour, je connais une cache où elles ne me trouveront jamais. » Son tour vint.... Et alors, voyez-vous la jolie et fraîche épousée montant le grand escalier de l'hôtel, ouvrant la porte du garde-meuble... puis la refermant, puis allant à un grand coffre, un bahut d'autrefois, levant son lourd couvercle sculpté, et avec sa robe de satin blanc, et avec ses gants blancs, son bouquet blanc, son voile blanc, elle se blottit dans le bahut, et s'applaudit d'avoir pensé à venir s'y cacher. Là ses amies ne la trouveront pas... Oh! non! Le pesant couvercle s'est refermé sur elle : qui viendrait la chercher là? Personne.

Les compagnes d'Adèle la cherchèrent long-temps, bien long-temps... Puis ne la trouvant pas, elles se mirent à l'appeler, et à crier dans les escaliers, dans les corridors, à la porte de toutes les chambres. *Adèle sors de ta cache, le jeu est fini... Ta mère, ton mari, t'attendent au salon!*

C'était vrai, tout le monde attendait, puis bientôt tout le monde fut inquiet, et tout le monde se mit à chercher, à crier, à appeler Adèle! Adèle!... La pauvre enfant, je ne sais si elle entendait tout ce bruit de recherche, toutes ces voix qui l'appelaient, mais la malheureuse ne pouvait sortir du bahut. Le couvercle en retombant s'était refermé, et les jolies mains de la mariée, toutes ornées de bagues et de diamans, ne savaient comment rouvrir ce coffre, qui allait devenir son cercueil. Cette pensée lui était venue, et la frayeur et le désespoir avec elle. Sans doute elle avait beaucoup crié, mais l'épaisseur du vieux bahut avait étouffé sa voix, et personne par fatalité n'avait songé que la jeune fille eût pu se cacher là.

Des jours, des semaines, des mois, des années se passèrent; Adèle ne fut point retrouvée, et sa mère, comme Rachel, ne voulut pas se consoler parce que sa fille n'était plus. Le mari d'un jour eut une douleur moins longue; mais dans le quartier de l'hôtel, et dans tout Paris on parla long-temps de cette étrange disparition de la jolie comtesse de B. . . .

. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . .

Depuis que la mode des *bahuts* est venue; dans l'hôtel qui avait été vendu pendant la première révolution, on fit une vente, et parmi toutes les vieilleries du garde-meuble, le bahut sculpté fut descendu dans la cour... Il était beau, et un amateur voulant l'acheter, le fit ouvrir pour voir si l'intérieur était bien conservé...

Oui, le coffre était en bon état, et il ne contenait que quelques frêles ossemens; des restes d'un squelette de femme, et puis des lambeaux de satin blanc, une couronne de fleurs d'oranger et quelques diamans, des bagues à l'entour des doigts décharnés... c'était tout ce qui restait de la jeune et belle mariée.

Vicomte WALSH.

## LE BONHEUR DU SOLDAT.

Voici en quels termes M. Ambert, dans ses *Esquisses militaires*, décrit les béatitudes du soldat : « Le soldat ne sait pas son bonheur, il ignore qu'il possède une place de plus de 1,200 francs de rentes, et une place inamovible encore.

Douze cents francs! je ne dis pas assez : un petit employé à 1,200 francs est mal logé, mal vêtu, il n'a jamais d'*argent de poche*; il calcule tout, le médecin dans la maladie, le spectacle en santé; il ronge la vie, il l'arrache avec les dents, la tourne, la retourne, comme le chien retourne l'os; comme le chien maigre et affamé, il est égoïste : il s'étend sur son os à demi rongé, et si quelqu'un approche, il gronde sourdement et montre les dents, car il a faim. Le soldat n'est pas ainsi; d'abord il est logé dans la plus belle maison de la ville; souvent au château. Au lieu d'un vil portier, *la garde qui veille aux barrières du Louvre* défend l'entrée de la demeure du soldat; deux ou trois cuisiniers travaillent avant le jour à composer un repas dont l'osmazôme eût chatouillé les fibres culinaires du gourmet Brillat-Savarin. Vingt chevaliers servans se précipitent, au son de la trompette, sur les énormes plats, et posent devant le soldat la soupière fumante au large ventre. Son habit est il usé, le soldat n'a pas cette poignante idée : *mémoire d'un tailleur*; il va gaiement dans une vaste salle où sept ou huit personnes s'empressent de le vêtir, de s'assurer que le confectionnement ne laisse rien à désirer. On le chausse, on le coiffe de la même manière; est-il malade, trois docteurs en médecine accourent à sa voix et le guérissent promptement et gratuitement. Le temps est-il beau, le soldat monte à cheval et se donne cette britannique et coûteuse jouissance, sans même s'occuper de la tenue; il a un cheval, deux chevaux qu'il voit bondir autour de lui, qui hennissent à son approche, qui lui caressent les mains. Au spectacle, il n'ira pas au parterre, ni au balcon; il veut analyser l'actrice, lui, et le lorgnon est infidèle. Il va donc sur le théâtre même, comme faisaient jadis les seigneurs de la cour; il se mêle, comme un vrai citoyen romain, au peuple du Forum; il se fait alguazil au Barbier de Séville, braconnier à la voix de Collé, et même eunuque noir au Soliman-Favart. S'ennuie-t-il au midi, il part un beau matin et s'établit au nord qu'il quitte encore pour la bonne ville. Oh! Paris, c'est son centre; il va à la cour, assiste aux fêtes, ne manque pas une émeute et se promène sur les boulevards. Quand l'hôtellier, le tailleur, le traiteur et autres oiseaux de proie ont prélevé leur dîme sur votre bourse, avez-vous, ami lecteur, un résultat satisfaisant? peut-être non; peut-être ce maudit argent de poche, coulant, donneur de plaisirs quotidiens, est-il rare aux mailles de votre filet de soie? Il n'en est pas ainsi du soldat, car, il a le sou de poche. Sentez-vous toute la poésie, toute la philosophie de ces trois mots : *sou de poche*? Il y a tout un roman à faire; roman d'économie sociale, roman smitique. Que de millionnaires n'ont pas leur sou de poche, propriété sans hypothèque, carrosse qui n'éclabousse pas un créancier, champ qui ne craint pas la gelée, vaisseau qui ne redoute pas le naufrage. Oh! *sou de poche*, récompense du talent, du travail, de l'industrie, des facultés morales et physiques, des qualités et des vertus; rare est l'homme qui, comme le soldat, te possède sans crime et sans remords. »

---

*Le rédacteur-gérant*, A. P. BARBIEUX.

Paris, imp. de Félix Locquin, rue N.-D.-des Victoires, 16
Pour Henry Hooper, 13, Pall Mall, East, Londres.

# LE CAMÉLÉON,

N 3. (3me Année.) JOURNAL NON POLITIQUE. 16 Janvier 1836.

PARAISSANT TOUS LES SAMEDIS.

## GÉNÉALOGIE DE ROBERT MACAIRE.

Deux Parisiens étaient en patache, ayant le mal de patache (Dieu vous en garde). Ils s'avançaient parmi d'admirables campagnes, passaient devant d'étourdissantes ruines de châteaux; mais ils ne regardaient rien, n'admiraient rien, préoccupés par le mouvement de la voiture, dont chaque cahot leur lançait une malle dans le dos, leur fusil dans les jambes. Entre le village de Monbouy et la petite ville de Châtillon-sur-Loing, ils descendirent sur une chaussée auprès de laquelle coulent parallèlement le Loing et le canal de Briare : ils y descendirent pour échapper à la patache et pour admirer, dans l'enclos du domaine de Chenevière, un cirque et un amphithéâtre à larges assises superposées, qui sont l'ouvrage d'une demi-légion romaine. Pendant qu'ils s'occupaient d'un lapin qui broutait paisiblement à l'entrée de la fosse aux lions, le pas d'un homme les fit retourner. Ils virent un vieillard à longs cheveux jaunes, vêtu d'une blouse en toile grise, bizarrement rapiécée avec des morceaux de drap de différentes couleurs. L'un d'eux, en lui faisant l'aumône, frappé du rapport de ses vêtemens avec un costume célèbre, ne put s'empêcher de murmurer à son compagnon le nom de Macaire; le vieillard l'entendit et s'approcha du patachier :

— As-tu une place pour moi, lui demanda-t-il, je vais à la foire de Châtillon.

L'autre, qui sifflait alors comme un garçon jovial, cessa de siffler devant lui, et lui répondit avec une sorte de génie :

— Certainement, que j'ai de la place pour vous.

— Et combien me prendras-tu?

— Bah, bah! montez toujours; vous savez bien que nous nous arrangerons.

Un instant après, les deux voyageurs montaient aussi, et maintenant endurcis aux cahots, mais peu charmés de leur nouveau compagnon, ils contemplaient curieusement la grosse tour du donjon de Châtillon, forteresse seigneuriale de Coligny, et toutes les ruines dont est parsemé le pays depuis les guerres de religion.

— Est-ce que l'un de vous aurait vu Robert Macaire? demanda le vieux mendiant.

Tous les deux se retournèrent vers le dos du questionneur.

— Oui, nous l'avons vu : et vous? reprirent-ils en riant.

— Moi, c'est mon fils : et où l'avez-vous vu?

— Comme tout le monde... sur la scène, au théâtre....

— Au théâtre! s'écria-t-il. Ainsi cela est vrai, on me l'avait bien dit déjà. Le théâtre qui n'épargne rien, ne l'a pas épargné non plus. Ainsi, sans respect pour le malheur et pour la vie privée, pour tout ce qui est sacré, il l'a fait monter sur ses tréteaux, et voilà toute une vieille race de gentilshommes qui sert de risée tous les soirs à la multitude! Oui, messieurs, des gentilshommes! cela vous étonne peut-être que je porte avec un pareil costume des prétentions aussi fières. J'en ai le droit pourtant. Et si cela est ainsi, prenez-vous-en aux révolutions du temps et des hommes. Elles ont pu faire de moi un mendiant, mais pas un manant. Oui, certes, nos ancêtres étaient des gentilshommes, et qui ont été bien long-temps les maîtres dans ce pays, où leur descendant n'a pas de toit pour reposer sa tête.

Et il leur raconta, en langage très-pur, le haut rang que ses ancêtres avaient tenu, les beaux faits d'armes qu'ils avaient accomplis, les services qu'ils avaient rendus à la monarchie. Eux, l'écoutaient avec tant de charmes, qu'ils ne s'aperçurent pas des retards que causaient à chaque instant sur leur route les grands troupeaux de moutons qui s'en allaient de la ville. Ce fut avec regret et surprise qu'ils le virent descendre, après leur avoir dit adieu, et se perdre dans la foule, car ils étaient arrivés au milieu de la foire de Châtillon.

A peine le vieux mendiant fut-il descendu sans payer, que le patachier, au risque d'écraser toute la ville, fouetta son cheval et fit avancer au grand trot, en murmurant à l'oreille de sa bête :

— Ah! vieux brigand, vieux sorcier, vieux assassin, te voilà donc parti! Tu es venu pour travailler les troupeaux. C'est juste, un jour, si je n'ai pas peur, je te travaillerai aussi, moi.

Et le cheval, toujours fouetté, s'éloigna de la route et s'élança dans la rivière, ayant de l'eau jusqu'au poitrail. — Conducteur, conducteur, arrêtez, s'écrièrent les deux voyageurs, appliquant au patachon les souvenirs de l'omnibus.

— Pourquoi donc, bourgeois? c'est le chemin.

Et en effet, il suivit pendant un quart d'heure le lit de la rivière comme une grande route : en même temps, il répondait aux questions qui lui furent adressées, que l'homme à la blouse se nommait bien Macaire, qu'il passait bien pour descendre d'une ancienne famille, comme son langage le montrait parfois, mais que du reste c'avait toujours été un mauvais gars, un fainéant qui aimait mieux voler que travailler pour vivre. Cependant personne n'avait jamais osé se plaindre de ses méfaits, ni lui refuser une aumône, parce que c'eût été trop s'exposer, le vieil homme passant pour incendiaire et sorcier, jeteur de sorts et gobe-moutons. Enfin, c'était toujours et pour tous une fort mauvaise rencontre. Quelques vieillards, ses contemporains, se rappelaient avoir vu auprès de lui un petit vaurien qui était son fils; mais le jeune aiglon avait volé ailleurs dès qu'il s'était senti des ailes : Dieu merci! la même terre ne pouvait pas porter deux Macaires à la fois.

— Ah çà! c'est son père. Et le baron de Wormspire, qu'est-il? demanda l'un à l'autre.

— Le baron de Wormspire il est général de brigade, répondit l'autre.

En descendant de patache, au terme de leur voyage, ils s'aperçurent qu'il leur manquait un sac de nuit, et alors ils se rappelèrent l'exagération du ventre de l'illustre mendiant lorsqu'il s'était séparé d'eux.

— Cette rencontre, les circonstances et les récits qui l'avaient accompagnée, excitèrent au plus haut point la curiosité de l'un des voyageurs sur le compte de cette noble famille qui s'éteignait avec un si funeste éclat. Il voulut connaître et vérifier lui-même les membres anciens et purs de cette race dégradée par l'ignominie de ses derniers rejetons.

Dans ce but, la bibliothèque de Montargis lui fut ouverte : de précieux manuscrits lui furent confiés. Il puisa dans plusieurs archives, entre autres dans celles du savant et modeste M. D. de N..., auquel il témoigne ici toute sa reconnaissance. Il eut la satisfaction de voir que ses travaux n'étaient pas tout-à-fait superflus et stériles : et sa confiance nous permet aujourd'hui de mettre devant les yeux de nos lecteurs le résultat de ses recherches généalogiques.

On s'étonnera sans doute avec nous de trouver sanctifiés d'une façon si imposante les commencemens d'une race qui a tant méconnu son origine. La première fois que le nom de Macaire paraît dans l'histoire, c'est vers l'an 340, sous le règne de Constantin, le premier César chrétien. A cette époque, deux anachorètes de la Thébaïde, deux disciples de saint Antoine, nommés tous les deux Macaire, s'attiraient la vénération de l'Orient par le spectacle de leurs austérités. Le plus célèbre des deux, surnommé l'Egyptien, mourut à quatre-vingt-dix ans dans une grotte, où il se déroba pendant soixante ans aux empressemens de la multitude.

Leur famille, qui était une des plus considérables de la Syrie, et des plus renommées par sa piété, eut long-temps le privilége de donner des patriarches à Antioche ; et l'un d'eux transplanta dans l'Occident une branche de sa famille.

« Le père de celui-là se nommait Michel, et sa mère était une noble arménienne, appelée Marie. Le jeune Macaire édifia de bonne heure toute la ville d'Antioche et son parent Macaire-le-Grand, qui en était patriarche, parce qu'il ne se ressentait en rien des folies ordinaires à son âge, et qu'il était fort capable en toutes sortes de sciences. Aussi son parent, à son lit de mort, le fit-il agréer au clergé pour son successeur : et un tel assemblage de vertus éclatait en lui, que personne ne songea à lui reprocher son extrême jeunesse. Après avoir gouverné pendant de longues années l'église d'Antioche, la renommée de sa sainteté attirait auprès de lui un si grand concours de monde, qu'il résolut de fuir cette vaine gloire dont il se sentait secrètement chatouillé ; il distribua ses biens entre les pauvres, et alla premièrement visiter la Palestine et les lieux saints avec quatre compagnons. Il prenait un singulier plaisir à disputer avec les Juifs et les Sarrazins, tâchant de les retirer de leurs erreurs et de les convertir à la foi. Mais les infidèles n'ayant pas de quoi répondre à ses raisons, au lieu d'en faire leur profit et de se convertir, en conçurent une rage endiablée contre lui, de sorte qu'ils lui firent subir de cruels tourmens, le battirent de mille manières, et voulurent le tuer. Mais le ciel se manifesta en sa faveur par beaucoup de miracles qui le sauvèrent. Il poursuivit sa route vers l'Occident, parcourut l'Allemagne, faisant force miracles, visita Cambrai, Maubeuge, Tournay, où il apaisa une sédition dirigée contre le comte Baudouin-le-Vieux. En 1011 il arriva à Gand, où les moines de Saint-Pierre-de-Blandin, ne connaissant pas sa sainteté, lui refusèrent le logement. L'abbé de Saint-Bavon, Erembold, le recueillit dans son monastère. Là, il fut rejoint par un de ses parens, que sa famille lui envoyait pour l'engager à revenir en Syrie. Ce parent ne put l'y déterminer, et se fixa lui-même en France, où il se maria. — C'est le premier auteur des Macaire de France. — Le patriarche vécut encore quelque temps, se signalant par toutes sortes de miracles. « L'eau même dont il s'était lavé les mains n'était pas sans vertu ; » une peste étant survenue à Gand, il déclara que lui et deux de ses compagnons en seraient les dernières victimes. Il mourut l'an 1012, sous le pontificat de Benoît VIII, sous le règne du roi Robert, et fut enterré en la chapelle de Notre-Dame de Gand, devant l'autel de saint Paul. (Histoire de la vie des Saints.)

La famille du Macaire établi en France ne tarda pas à y prendre un rang digne de celui qu'elle tenait dans l'Orient : car dans l'obituaire d'un couvent de Montargis, année 1090, on lit que « Pierre de Machaire ou des Machaires a donné douze sols d'or à la chapelle du couvent pour la fondation d'une messe perpétuelle — *dedit duodecim solidos aureos pro unâ missâ perpetuâ, in capellâ sancti Winibaldi, martyris.* »

Gauthier de Macaire, *Gualterius de Maccherio*, était en l'an 1135, seigneur des Verseaulx : *de Vercillis*, dit la chronique de Guibertus Fontaniensis : et la même chronique ajoute, hélas, à son nom cette épithète d'un Montmorency : *famosus latro*. Les représentans de cette noble famille déjà viciée et corrompue, s'effacent peu à peu dans l'obscurité ; et on perd tout-à-fait sa trace pour ne la plus retrouver qu'à la fin du quatorzième siècle ; alors messire Robert ou Robin de Macaire, seigneur de Verseaulx, était l'un des cent archers du corps du roi Charles V, un brave et galant homme d'armes qu'il faisait bon voir descendre du château de Montargis, sa pertuisane dorée au poing, le poignard sur la hanche, et berçant majestueusement la longue plume noire qui s'élançait de son couvre-chef de velours ! Du reste, grand ribleur, batteur de pavés, joueur de dés, aimant le jeu, la chasse et les femmes ; aussi fit-il passer bien vite tous les revenus de son manoir des Verseaulx dans les mains des taverniers, des filles de joie, et de ceux de ses camarades qui pipaient les dés plus habilement que lui ; ce que son descendant le grand Robert n'aurait permis à personne. L'homme du moyen-âge trouva un moyen simple pour obvier à ses malheurs, moyen, qui certes, eût encore répugné à son descendant, l'idolâtre des belles manières. Un de ses compagnons, nommé Aubry de Montdidier, avait eu le talent de se mettre plus avant que lui dans les bonnes graces du roi, et en outre de lui gagner de belles sommes.

« Or, feut meu le dict chevalier d'une grande » envie et cupidité de spolier Rober et occire messire Aubry son compagnon : si l'attendit-il quant » et quantes fois qu'un jour il l'attrapa dans la » foret, le meurdrit traitreusement, puis lui embla » tout ce qu'en sa boursette logeoit, et ne fut nul » témoing de ce meurtre, sauf un sien chien levrier » qu'il avoit en grand amour. Et ne sçurent onc ceux » de la ville s'il ce fut par ire et vengeance ou méchante envie de son avoir, aucuns disant qu'il » n'avoit vidé l'escarcelle que pour que un chascun » cuidât que ledit sire Aubry avoit été malement

» occis par ribauds et malandrins. Tant est que la » chose fut faicte : ce qui étoit grand dommage. » (Petite chronique de Montargis.)

Nous supposons qu'il est inutile ici de rappeler le célèbre combat qui eut lieu en présence de Charles V, entre le chevalier Macaire et le chien d'Aubry de Montdidier, qui était en effet un grand levrier blasonné, quoique l'Ambigu-Comique nous l'ait représenté sous les traits d'un intelligent caniche. Ce qui nous appartient, c'est de dire que le chevalier Macaire fut envoyé au gibet. Un fils bâtard qu'il avait, tourna comme devait tourner le fils d'un pareil père, il devint grand routier, et commença cette orgie de crimes que perpétua la famille jusqu'en ce siècle présent. En vérité, voici ce qui nous épargne de vous promener plus long-temps à travers le récit de ces horreurs qui perdent leur dernière excuse — l'originalité — pour devenir triviales et populaires. Qu'il vous suffise de savoir qu'à toutes les époques, à Paris et à Montargis, partout où il y a crime et tumulte, vous retrouverez un Macaire pour complice du crime, pour fauteur de l'émotion ; jusqu'à ce que le dernier de tous, le grand Macaire, brillant résumé de toute sa race, monte aux dix-neuvième siècle les associations contre les voleurs.

Et pour terminer les révélations que nous avons faites sur cette famille vouée à sa fatalité, comme celle des Atrides, nous croyons convenable de livrer aux méditations l'étymologie de son nom.

Macaire vient du mot grec, μαχαιρα, poignard;
Ou bien de μακαιρος : heureux.

EDMOND LECLERC.

## LE PRÊTRE GUÈBRE.

Jumsajie était un prêtre guèbre en assez mauvaise odeur dans sa tribu, à cause de ses mœurs licencieuses et de la négligence qu'il apportait dans l'accomplissement de son saint ministère. Ayant enfin laissé éteindre le feu sacré dont il avait la garde, il fut expulsé de la communauté par ses co-religionnaires. Vivement irrité d'un châtiment qui dégradait son caractère, il quitta Bombay, s'embarqua pour Calcutta avec sa fille unique, remonta le Gange, et alla se réfugier dans les ruines du vieux Delhi.

Ces ruines, comme on le sait, conservent encore beaucoup de splendeur, même au milieu de leur dépérissement graduel. Elles s'étendent sur une surface de plus de six lieues carrées. Quelques-uns des tombeaux des princes de la dynastie patane sont dans un état de belle conservation. Celui qui domine la ville moderne de Schahjehanabad, est encore entier, et ce n'est que depuis un bien petit nombre d'années qu'il a commencé à porter des marques légères des outrages du temps. Il est bâti sur une éminence entourée des restes de palais magnifiques, de temples et de mausolées, qui rappellent, dans leur brillante décadence, le luxe et la magnificence des temps anciens, de ces temps où les rois et les courtisans foulaient le sol de ces galeries et de ces salles, aujourd'hui l'asile des reptiles et le repaire des bêtes féroces. Bien que cette cité superbe fût la plus vaste de l'Hindoustan avant l'invasion des Mahométans, elle n'offre plus maintenant qu'un spectacle de sublime désolation. Le sol d'alentour est aride et improductif, et, pendant la saison sèche, la rivière n'est navigable que pour les plus petits bateaux.

Ce fut au milieu de ces ruines que se rendit le Parsi proscrit, accompagné de son unique enfant, jolie fille de seize ans, qui avait suivi son père de plein gré, pour calmer par sa présence ses accès de désespoir. Le prêtre ressentait amèrement son injure ; et, par une injuste compensation, il résolut de s'affranchir de toutes les lois qui gouvernent la société, et de rendre, même à ceux qui ne lui faisaient aucun mal, tout le mal qu'il avait souffert. Il ne communiqua point à sa fille tous ses projets; seulement, dès qu'ils furent arrivés dans l'endroit qu'il avait choisi pour retraite, il lui déclara qu'il fallait qu'elle s'habituât désormais à le regarder comme son unique demeure. La jeune fille se conforma avec empressement à ses intentions, n'ayant rien de plus à cœur que de satisfaire son malheureux père par une parfaite soumission. Ils étaient venus seuls en ces lieux; deux bœufs étaient chargés de leur petite fortune. Elle se composait de quelques ustensiles domestiques, de quelques vêtemens, et d'une somme de deux cents roupies (cinq cents francs) en or.

Le jour suivant, il alla vendre ses bœufs, pour quelques roupies, dans un village voisin, et revint ensuite au tombeau, où il vécut quelque temps dans une sécurité parfaite. Il fut ensuite rejoint par trois autres Parsis, également proscrits par leur caste, et qui associèrent avec joie leur destinée à la sienne. C'étaient des hommes d'une audace sans bornes, tels que sont toujours ceux qui ont encouru le ban de la société par leurs méfaits. Au milieu d'eux pourtant, l'aimable fille de Jumsajie resta toujours pure, ainsi qu'un joyau au milieu de pierres grossières. Soumise d'ailleurs, comme toutes les femmes de l'Orient, aux volontés de son père, elle se conformait, sans murmure et sans observations, à tout ce qu'il lui plaisait de décider. Elle se livrait en silence aux soins de leur ménage, et, sans approuver intérieurement tous les actes de sa conduite, elle n'essayait jamais de l'en détourner, croyant remplir ainsi un devoir d'obéissance religieuse envers celui qu'elle était habituée à respecter depuis l'enfance.

Cependant, peu de temps après l'arrivée des trois proscrits de sa tribu, certains indices firent soupçonner à la fille de Jumsajie-Merjie que son père avait entrepris un genre de vie peu propre à lui rendre agréable la retraite qu'elle habitait. Enfin la vérité apparut dans tout son jour aux yeux de la fille de Jumsajie. Elle sut que son père s'était associé à une bande de voleurs du désert. Il était dans l'habitude de s'absenter plusieurs jours, et quand il rentrait avec ses compagnons, c'était chargé d'un butin que l'on cachait soigneusement dans les endroits les plus secrets de la tombe. Les quatre Parsis rejetés par leurs co-religionnaires avaient cessé d'observer les rites qu'accomplissent les Guèbres avec une scrupuleuse fidélité. Ils laissaient éteindre le feu sans y faire attention; ils assistaient au lever du soleil sans se prosterner devant cet astre; ils contemplaient la lune et les étoiles, mais sans que ce spectacle élevât jamais leur ame vers celui qui a semé dans l'espace tant de mondes étincelans, et écrit sa toute-puissance dans toute l'étendue d'un ciel infini. En un mot, ils avaient abjuré leur foi; et Zerdusht avait cessé d'être pour eux un oracle, ou tout au moins un objet de vénération. Peu soucieux du choix de leurs alliés, ils finirent par s'associer aux rebuts des classes indiennes les plus abjectes.

Bientôt le nom de Jumsajie devint célèbre, comme celui d'un chef de voleurs redoutables par leur nombre et leurs excès. Mais comme il avait soin de ne se livrer à ces brigandages qu'à une certaine distance du lieu de sa retraite, il s'y croyait bien à l'abri de

toute surprise. Aussi s'éloignait-il quelquefois pour plusieurs semaines avec ses camarades, laissant sa fille avec la femme du seul d'entre eux qui fût marié. Cette société n'était guère propre à calmer les cuisans chagrins de la jeune fille, car sa compagne, qui ne voyait rien à blâmer dans la conduite de son mari et de ses associés, passait le temps à lui préconiser le vol et à le justifier d'après les besoins de leur situation commune; de sorte que la pauvre enfant, au lieu de goûter quelque repos d'esprit durant les absences de son père, se voyait contrainte de souffrir en silence les prédications du vice, et détestait son séjour, au point qu'elle eût préféré la vie du cloître la plus rigoureuse à celle qu'elle menait forcément en ce lieu de perdition.

Un jour son père faillit périr dans une de ses excursions. Les brigands qu'il commandait avaient volé, sur le territoire de Napaul, un riche voyageur, et après s'être emparés de son argent, ils s'étaient dispersés de peur d'être découverts. Jumsajie, qui était resté sur le lieu du crime, vit tout à coup deux cavaliers bien armés accourant vers lui au galop, accompagnés de l'individu volé. Il comprit aussitôt qu'il était l'objet de leurs recherches, et comme il ne voyait pas trop moyen de leur résister avec succès, il chercha son salut dans la fuite.

Il montait un petit cheval arabe vigoureux, et sur la vitesse duquel il pouvait compter. Cependant l'instant était critique : les cavaliers gagnaient du terrain. Piquant des deux, il fit bondir son ardent coursier, et, dans un clin d'œil, il se sentit emporté avec une telle vélocité, qu'il en perdait presque la respiration, et que les objets passaient devant ses yeux comme des ombres sans formes déterminées. L'animal gravit ainsi une côte escarpée d'un pied aussi sûr que rapide.

Les cavaliers quoiqu'il les eût laissés bien loin derrière lui, ne se découragèrent pas dans leur poursuite; il comprit alors que tout son espoir de salut était dans la sûreté de son cheval. Celui-ci grimpait toujours au grand galop, mais son souffle haletant et pénible annonçait que ses efforts auraient bientôt un terme, d'autant plus que le Parsi était lourd, et que les cavaliers paraissaient plus légers et montés sur des chevaux plus robustes : aussi gagnaient-ils du terrain de moment en moment. Enfin, le cheval arabe ayant butté contre un tronc d'arbre, fit sauter Jumsajie par-dessus sa tête. Celui ci resta étourdi un instant par la violence de sa chute; mais, se relevant aussitôt, il se remit en selle avec une merveilleuse agilité, et poussa en désespéré son cheval vers le bord d'un précipice.

Les cavaliers armés étaient alors sur ses talons, et son oreille était frappée du bruit de leur respiration haletante et entrecoupée par l'ardeur qu'ils mettaient à s'emparer de lui. A peine eut-il tourné la tête, qu'il vit bien qu'il n'avait pas de temps à perdre. Alors, poussé par le désespoir qui fait donner la préférence à une mort volontaire sur celle qu'on recevrait de la main d'un ennemi, il piqua de l'éperon son fidèle arabe, et atteignit la lisière du ravin profond. Le coursier obéissant s'arrêta une seconde au-dessus du gouffre béant, les naseaux gonflés, l'œil dilaté, les oreilles droites; puis, d'un saut vigoureux, il s'élança dans le vide à plusieurs pieds au-delà du bord. L'un des poursuivans, qui était sur le point de le toucher, ne voyant pas le précipice, n'eut pas le temps d'arrêter son cheval : malgré l'effort de l'animal pour tourner bride, il fit le saut à son tour, et suivit le Parsi à la distance d'une ou deux secondes.

Le cheval de Jumsajie avait pris un tel élan, qu'il passa bien au-delà des saillies du précipice et alla tomber sur les broussailles touffues qui en garnissaient le fond. Cette circonstance amortit la violence de sa chute et sauva la vie du Parsi qui en fut quitte pour un bras et une jambe cassés; l'animal fut tué sous lui. Quant à l'autre cavalier, il ne fut pas si heureux : l'effort qu'avait fait son cheval avant de se plonger dans l'abîme, avait ralenti son élan. Il accrocha, à moitié chemin, un quartier de roche qui faisait saillie, le déracina par la violence du choc, et la pierre roulant au fond du précipice avec le cavalier et sa monture, les écrasa l'un et l'autre. Bien qu'en proie à de vives souffrances, Jumsajie eut à se féliciter de son sort en voyant son ennemi étendu mort à son côté. Incapable de se tenir debout, il rampa comme il put, cherchant à sortir du bosquet où il était tombé, et, avec les plus pénibles efforts, il arriva enfin à une ouverture donnant sur le jongle, où l'aspect d'un sentier battu fit naître en son cœur l'espoir de quelque secours humain. Cet espoir ne tarda pas à se réaliser. Après quelques heures d'attente, un Paria solitaire vint à passer dans le bois, l'aperçut, et accourut lui offrir l'assistance dont il avait si grand besoin. Ce Paria habitait une misérable chaumière sur la lisière du jongle, au milieu d'animaux carnassiers et de bêtes venimeuses de toute espèce. Ce fut là qu'il transporta sur son dos le blessé, et qu'il le déposa sur la couverture en lambeaux qui lui servait de lit.

Ce pauvre Paria était proscrit par sa tribu; il vivait complètement isolé, se nourrissant au jour le jour du produit incertain de la forêt. Cependant sa solitude n'avait pas tari dans son cœur la source des affections humaines. Il prodigua ses soins à son hôte avec un zèle inépuisable pendant six semaines. Au bout de ce temps, grace à la bonté de sa constitution, Jumsajie fut guéri de ses blessures. Il prit congé de son hôte, et dans l'effusion de sa reconnaissance, il lui donna tout l'argent qu'il avait sur lui. Ce fut une fortune pour le pauvre Paria, dont les expressions de gratitude furent égales à la profonde misère que ce bienfait devait adoucir. Le Parsi s'éloigna du jongle, et après deux mois d'absence, il rejoignit enfin sa fille, qui avait déjà pris le deuil de son père, ne doutant pas qu'il ne fût mort.

Peu de temps après un incident vint rompre tout à coup la monotonie de cette existence. Un jour qu'elle revenait de la rivière, portant sur sa tête sa cruche d'eau, elle fut tout à-coup poursuivie par un buffle furieux. Dans l'impossibilite de lui échapper, la jeune fille se retourna et attendit son ennemi de pied ferme, avec un sang-froid et une résignation que ne put ébranler l'imminence du danger. Déjà le buffle n'était plus qu'à quelques pas, quand soudain un jeune homme, passant rapidement à côté d'elle, la couvrit de son corps et fit face à l'animal. Le buffle baissa la tête pour le frapper, mais le jeune homme évita le coup par un saut vigoureux. L'animal, furieux de se voir frustré, se retourna sur lui et s'apprêtait déjà à le saisir et à le lancer au loin avec ses cornes, quand son leste adversaire sautant de nouveau, retomba à cheval sur son dos et de là à terre, puis le saisissant par la queue, il la lui tortilla de manière à le faire mugir de rage et de terreur. Après avoir tourné deux ou trois fois sur lui-même et essayé vainement d'atteindre son vainqueur, l'animal s'élança comme un dard à travers la plaine et fut bientôt hors de vue.

La pauvre fille qui avait contemplé son propre péril avec une sorte de calme et de recueillement,

ne put voir celui de l'étranger sans une violente agitation. Dès que ce péril eut cessé, la réaction de ses émotions la trouva sans force ; elle tomba évanouie sur le sentier. Son libérateur prenant quelques gouttes de l'eau qui restait dans sa cruche renversée, les lui jeta au visage et la rappela promptement à la vie. Inquiète de se trouver dans les bras d'un homme qu'elle reconnut pour appartenir à une nation avec laquelle elle n'avait jamais eu la moindre communication, elle laissa voir tous les signes du plus pénible embarras. Le jeune Anglais voyant sa peine, et connaissant l'invincible répugnance des femmes parsis pour le contact de quiconque n'appartient pas à leur tribu, s'éloigna de quelques pas, sans pourtant cesser de lui témoigner l'intérêt le plus tendre et le plus attentif. Il était aisé de voir que tant de délicatesse la touchait vivement, et quand elle ouvrit la bouche pour remercier celui qui venait de sauver si généreusement sa vie, le léger tremblement de sa voix laissa deviner de reste que ses expressions étaient bien au-dessous de ses sentimens secrets. L'œil observateur du jeune homme ne s'y trompa point, et supposant que les préjugés de sa caste l'empêchaient seuls de l'inviter à venir chez elle, il se permit de la suivre à une distance respectueuse jusqu'à son habitation sépulcrale.

Le père ne fut pas médiocrement surpris de voir sa fille en compagnie d'un Anglais. Mais elle ne le laissa pas long-temps dans le doute, et lui raconta avec une éloquente simplicité le péril qu'elle avait couru, et le courage avec lequel le jeune étranger l'en avait délivré. Le père l'écouta avec un intérêt mêlé d'inquiétude, et fit un accueil cordial au sauveur de son enfant.

Il le conduisit dans une partie du mausolée où sa fille n'avait point d'accès, et le régala de vins anglais et de sorbet. Alors le jeune homme lui apprit qu'il était congédié de l'armée anglaise pour avoir provoqué son supérieur en duel ; qu'il avait quitté, par suite, le cantonnement, et se proposait de prendre du service chez les Mahrattes, ne voulant pas retourner déshonoré en Angleterre.

Le parsi écouta avec un vif intérêt le récit de l'étranger, qui avait parcouru le pays, depuis Cownpore jusqu'aux plaines de Dehli, sans autres vêtemens que ceux qu'il avait sur lui, et portant pour tout bagage un petit sac qui contenait 500 roupies (1250 francs). La similitude de son propre sort avec celui de l'Anglais, tout éloignée qu'elle était, éveilla la sympathie du prêtre guèbre. Il pressa vivement son hôte de s'établir, ne fût-ce que momentanément, dans quelqu'une des ruines environnantes, où il serait du moins à l'abri des recherches des autorités anglaises, dans le cas où elles seraient instruites de ses projets de vengeance. Cette invitation ne contrariait nullement les dispositions secrètes du jeune homme, d'autant plus qu'une voix lui disait tout bas qu'il serait là tout proche de la jolie fille du Parsi. Il est vrai qu'il ne l'avait vue qu'un instant ; mais l'incident de leur rencontre avait eu lieu avec des circonstances qui lui prêtaient un charme bien propre à la fixer dans son souvenir.

Il y avait dans l'enceinte du mausolée un appartement que Jumsajie et sa fille n'occupaient pas ; on le purgea, à l'aide du feu, de tous ses hôtes nuisibles, et ce fut là que le jeune Anglais se décida à s'établir pour le moment. L'association était bizarre ; et c'était peut-être pour la première fois qu'un Européen habitait sous le même toit qu'un Guèbre. Mais Jumsajie avait à peu près répudié tous les préjugés de sa tribu, et il n'était plus très scrupuleux dans le choix de sa société. Il n'avait pas encore fait une seule excursion depuis l'accident de sa chute. Ses compagnons seuls exerçaient de temps en temps leur adresse dans de courtes expéditions. Toutefois, l'Anglais ne se doutait nullement qu'il habitât un repaire de brigands, et ceux-ci ne jugèrent pas nécessaire de l'éclairer sur ce point délicat.

Bientôt le nouvel hôte parut avoir entièrement oublié son projet de prendre du service chez les Mahrattes. Les jours et les semaines s'écoulaient, et il continuait d'habiter son réduit dans le mausolée. Le Parsi reprit ses courses lointaines, et, dans l'intervalle de ses absences, le jeune homme trouva plus d'une occasion de voir sa fille et de lui parler. D'abord elle témoigna une secrète répugnance à se trouver avec lui ; mais cette répugnance disparut par degrés, et à la fin l'Indienne perdit toute espèce d'embarras. La femme qui avait été son unique compagnie depuis l'instant de son exil, n'avait aucun droit à son estime ni à ses égards. C'était donc une grande jouissance pour elle que de pouvoir de temps en temps converser avec quelqu'un qui semblait compâtir intérieurement à sa situation isolée, et trouver un plaisir particulier dans leurs entrevues.

La certitude de se voir appréciée était une sensation nouvelle pour la jeune fille. Elle y trouvait, en raison de la nouveauté, un même charme qui rendait à ses esprits abattus toute leur vivacité naturelle et juvénile. Aussi ne négligeait-elle rien pour prolonger la durée de cette situation qui ouvrait un nouveau monde à sa naïve imagination. Plus son ame avait langui dans l'isolement et la monotonie de son existence passée, plus elle se ravivait dans son soudain affranchissement, plus l'avenir aussi lui apparaissait revêtu des plus brillantes couleurs, et embelli par un espoir sans bornes.

Les fréquentes entrevues de la charmante Parsi et du jeune Anglais eurent pour résultat une ardeur d'attachement qui rompit la dernière barrière des préjugés sociaux, et établit entre ces deux êtres les rapports de la plus étroite intimité. La jeune fille se confiait, en proportion de son innocence, dans l'homme qui avait su s'emparer de son cœur novice et sans art.

L'Anglais n'était pas moins épris ; et, bien qu'il vît dans l'objet de son ardente affection une ame entachée des erreurs du sabéisme, il découvrait au milieu de ces ténèbres un foyer précieux de lumière et de pureté morale. Il se demandait souvent ce que serait une telle ame éclairée par le christianisme, si telle était sa beauté sous le joug d'une religion païenne.

Le temps ne fit que mûrir leur mutuel attachement, que ne soupçonnait pas le père, à cause de ses continuelles absences. Ce fut après leurs aveux réciproques que la jeune fille confia enfin à son amant le secret du honteux métier qu'exerçait le Parsi. Cette découverte causa au jeune homme un certain trouble qui ne put échapper au regard scrutateur et à la tendresse alarmée de sa jolie compagne. Elle se hâta d'exprimer dans les termes les plus vifs toute son horreur pour un genre de vie qui, depuis longtemps, était pour elle une suite de peines cuisantes.

L'Anglais la regarda avec cet air de tendre pitié, précurseur habituel d'un redoublement d'amour. Dans l'ardeur romanesque de sa passion, il se crut tout-à-coup sous l'influence d'une impulsion d'en-haut, qui lui commandait d'arracher sa jeune amante à la contagion du vice, pour la placer parmi ses semblables,

dans une sphère où elle pût en toute liberté suivre la carrière du bien, à laquelle sa nature la destinait évidemment. Il n'est pas besoin d'ajouter que, jeune et enthousiaste, il trouvait dans cette sainte mission des raisons suffisantes pour ne point aller chez les Mahrattes. Il se devait tout entier à l'intéressante païenne qui possédait son cœur.

Quelquefois pourtant il jetait un coup d'œil sur son avenir, et alors il ne comprenait pas trop comment il pourrait concilier son attachement pour la fille du Parsi avec sa position dans le monde. Sa famille, quoique peu fortunée, occupait en Angleterre une position honorable. D'un autre côté, la manière dont il avait quitté le service militaire, dans lequel ses parens croyaient lui avoir assuré un sort, lui laissait peu d'espoir de tirer d'eux désormais aucun secours. Bref, les obstacles se présentaient si nombreux à son imagination qu'il fut bientôt forcé d'en bannir jusqu'à la pensée, et de ne s'occuper que du présent, qui le rendait le plus heureux des hommes.

Au bout de quelque temps il devint évident à tous les yeux que l'intéressante fille de Jumsajîe-Merjîe ne tarderait pas à devenir mère. A cette révélation inattendue, la colère du père n'eut pas de bornes; il foula sa fille aux pieds; et expulsa violemment son amant de sa demeure. Puis, sans perdre de temps, il tint conseil avec les trois autres Parsis, pour savoir quel genre de châtiment il convenait d'infliger à la coupable. Leur avis unanime fut qu'elle méritait la mort. Son contact avec un chrétien était un crime irrémissible aux yeux de ces mécréans. Le père eut à soutenir une lutte avec lui-même, avant de pouvoir prendre une résolution si dénaturée. A la fin pourtant, le fanatisme l'emporta sur la tendresse paternelle, et il voulut se réserver l'exécution de la sentence.

Après un peu d'hésitation quant au mode de cette exécution, il fit choix du bûcher. Il fut arrêté que l'auteur de sa honte subirait le même supplice. Le jeune Anglais, chassé du mausolée, ne quitta pas les environs, ne pouvant se résoudre à abandonner l'objet de son amour au ressentiment sauvage d'un père qui avait, pensait-il, perdu tout droit de contrôler la conduite de sa fille, puisqu'il n'avait jamais eu son bonheur un instant en vue. Le malheureux amant n'eut pas plutôt appris le sort cruel que Jumsajîe destinait à sa fille pour une faute dont elle était la moins coupable, qu'il sentit son cœur défaillir. Mais en même temps il résolut, au risque des conséquences, d'employer tous les moyens pour la sauver; dans ce dessein généreux, il comptait pour rien le danger de sa propre vie.

Tout plein de son projet, il affronta la présence du père furieux et inexorable, implorant à genoux et dans les termes les plus pathétiques, le rappel de la sentence portée contre sa fille innocente. Il promettait de se rendre sur-le-champ à la Présidence avec elle, et de lui assurer un droit authentique et irrévocable à sa protection, en la prenant légalement pour épouse. Le père l'écouta avec un sourire satanique, dédaigna de lui répondre, ordonna à ses compagnons de s'assurer de sa personne, et lui annonça que le séducteur et la victime ne tarderaient pas à subir la mort pour châtiment. La prière était désormais inutile, l'amant infortuné était au pouvoir de son ennemi, et hors d'état de résister. On lui lia les bras avec de grosses cordes; on le jeta dans le réduit qu'il avait naguère occupé, et le jour suivant fut désigné pour le supplice des deux coupables.

Le lendemain matin, le temps était lourd et couvert: l'instant marqué pour la sinistre exécution était celui qui devait précéder la disparition du soleil sous l'horizon. Dans l'après-midi, quelques coups de vent intermittens annoncèrent l'approche d'une tempête. Le tonnerre grondait, et de temps en temps la pluie tombait par ondées. On n'en continua pas moins les préparatifs. La matinée avait été employée à transporter dans l'intérieur du mausolée qu'habitait Jumsajie une quantité de bois sec. Derrière l'édifice, on fixa en terre, en guise de poteau, un bambou de la grosseur de la jambe, et de cinq pieds de hauteur. C'était là qu'on devait attacher les deux victimes destinées à mourir ensemble.

Les apprêts étant terminés, on en instruisit la jeune fille, qui reçut cette nouvelle sans émotion, et sans proférer une seule parole. Elle ne redoutait pas la mort, et d'ailleurs elle trouvait une douce consolation dans l'idée qu'elle allait passer dans l'autre monde en compagnie de l'homme sur lequel elle avait concentré toutes ses affections. La tournure romanesque de son esprit lui offrait, dans une position si solennelle, un nouvel élément d'enthousiasme, et lui faisait bénir la mort comme la puissance qui allait rompre pour toujours la barrière qui la séparait de l'objet de son adoration. Elle ne doutait pas d'ailleurs que ce dernier ne fût dans les mêmes sentimens.

Sans partager entièrement cette résignation calme et compagne de l'espérance, le jeune homme attendait assez froidement l'accomplissement de son sort. La passion qui absorbait son ame en augmentait aussi le ressort, et lui dérobait en partie l'horreur des approches du trépas. Une seule pensée ébranlait de temps en temps son courage: être séparé pour l'éternité de la jeune fille qu'il avait tant aimée, telle était l'inquiétude que lui suggérait un reste de sentiment religieux réveillé indistinctement dans son cœur.

Dans l'après-midi la pluie cessa tout à fait de tomber, seulement on entendait de loin en loin quelques roulemens de tonnerre, et les éclairs continuaient à se succéder assez rapidement. Cet état menaçant du ciel n'arrêta pas les apprêts du supplice. On entassa de grosses pièces de bois autour du poteau, de manière à laisser au sommet une surface de trois pieds de diamètre, suffisante pour que les deux victimes pussent y être placées debout, à côté l'une de l'autre. On répandit une grande quantité de *ghi* (beurre de buffle) pour accélérer la combustion.

Un quart d'heure avant le coucher du soleil, on les fit monter et on les attacha ensemble sur le bûcher fatal; jusque-là on les avait tenus constamment séparés. Cependant le tonnerre avait recommencé à gronder, et les éclairs étaient effrayans. Jumsajîe ne se laissait point intimider par ces pronostics menaçans. Un silence solennel régnait autour du bûcher; il n'était interrompu que par les éclats de la foudre. Les lèvres de la jeune fille pâlirent et tremblèrent à la vue de son amant debout à son côté, et à la pensée des douleurs atroces dont elle allait avoir le spectacle sous ses yeux. Son émotion ranima la fermeté du jeune homme; il l'encouragea avec calme. Il avait eu quelquefois l'occasion de l'entretenir des vérités de la foi chrétienne; la jeune fille avait retenu de ces conférences l'idée d'un rédempteur du monde, idée imparfaite, sans doute; mais elle avait foi dans un monde meilleur et devenait moins sensible aux terreurs de la mort.

Les préparatifs étant terminés, la fille de Jumsajie, d'un ton plein de tendresse, sollicita de son père un dernier embrassement. Mais celui-ci, imposant silence à l'amour paternel, ne répondit à cet appel

touchant que par sa malédiction, prononcée d'une voix solennelle et mesurée. A ce coup inattendu, la malheureuse fille pencha sa tête sur son sein, et comme elle tournait les yeux lentement vers son compagnon de supplice, une larme s'en échappa. Un regard de ce dernier, fixé sur elle, la rappela au souvenir de sa position actuelle, et son visage reprit aussitôt cette expression de résignation sublime qui semblait défier les menaces de la mort. En cet instant on mit dans les mains des deux victimes deux torches allumées. Tout à coup, comme ils s'apprêtaient à mettre le feu aux matières inflammables, un éclair brilla, la foudre frappa le bûcher, dispersa ses matériaux et fit tomber raides morts deux des Parsis associés de Jumsajîe. Le père, éperdu, se jeta à genoux, convaincu que le dieu des Guèbres, dans sa colère, avait lancé ce jet de feu du ciel et puni ses compagnons comme déserteurs du culte de ce saint élément.

Ce dénouement surnaturel motiva la délivrance des deux coupables; on supposa que la divinité était intervenue en leur faveur. La jeune fille rentra en grace auprès de son père, qui renonça désormais à la profession de voleur de grands chemins, et se rendit avec les deux amans à Calcutta. Là, ils furent mariés sans retard suivant le rit de l'Eglise chrétienne, dont la jeune femme embrassa le dogme. Le père mourut riche, et légua ses trésors à l'heureux couple, et jamais l'Anglais n'eut à se repentir un seul jour d'avoir épousé la fille d'un Parsi.

---

## REVUE NÉCROLOGIQUE.

L'année 1835 vient d'achever son cours, année féconde en calamités funestes, déchirée, sanglante même en temps de paix, année de désordre moral et politique, de petites combinaisons et de petits hommes, destinée à une bien étroite place dans les annales du monde.

En portant nos regards en arrière, nous ne pouvons nous défendre d'une douloureuse surprise à l'aspect du vide que la mort a fait pendant cette année, dans les sommités de l'ordre social. Peu d'époques ont été aussi meurtrières. Plus de six cents noms bien connus ont été recueillis pour les catacombes des dictionnaires biographiques. L'histoire en adoptera deux au moins, et plusieurs doivent survivre quelque temps encore dans la mémoire de nos contemporains.

Le vénérable empereur d'Autriche, François 1er, ouvre cette liste funèbre où le suivent son frère l'archiduc Antoine, la princesse de La Tour et Taxis, le duc de Leuchtemberg qui a porté si peu de temps le nom de prince Auguste de Portugal, et la princesse Catherine de Wurtemberg, femme de Jérôme Bonaparte.

L'église catholique regrette les cardinaux Canale et Pandolfi-Alberici. L'épiscopat français Mgrs Raillon, archevêque d'Aix; de La Tour-Landorthe, de Lostanges et Dupont-Poursat, évêques de Pamiers, de Périgueux et de Coutances; Fallot de Beaumon, ancien évêque de Plaisance.

La chambre des pairs de France a perdu MM. le maréchal duc de Trévise; les lieutenans-généraux duc de Valmy, comte de St-Sulpice et comte Morand; le marquis d'Angosse, les comtes Péré, Synch et Rœderer; le vicomte Lainé et M. Dupleix de Mézy. Plusieurs des membres enlevés à la pairie par la réaction de 1830 doivent être nommés ici, ce sont MM. le marquis de Civrac, les comtes de La Vieuville, Beugnot, Maurice de Caraman, Hocquart de Turtot et le vicomte de Chifflet.

La chambre des députés a perdu quatre de ses membres : MM. Lallier, Jacquinot de Pampelune, Fleury de Chaboulon et le vice-amiral de Rigny. Un très grand nombre de membres de nos anciennes assemblées délibérantes ont terminé leur carrière en 1835. Nous avons remarqué parmi eux MM. le comte Curée, ancien sénateur, le comte de Boisclaireau, de Lorimier, Aurau de Pierrefeu, et le marquis de Chabrillan.

L'armée française a fait de grandes pertes; nous en avons cité plusieurs à l'article de la pairie : nous devons mentionner encore les lieutenans-généraux comte Partouneaux, comte de Crès de St-Germain, vicomte Liger-Belair, comte de France, baron Curto, comte de La Salle, comte Foucher de Careil, vicomte de Frehaut, Lequoy, baron Desbureau, comte de Lagondie, Zenardi et comte de Bérenger. Les maréchaux-de-camp Franceschetti et Lachasse de Vérigny: le colonel Oudinot, si glorieusement vengé par son frère, et le doyen de l'ordre de St-Louis, M. de Sérenne, mort dans sa cent-unième année.

La marine a perdu, outre le vice-amiral de Rigny, le contre amiral de Mélay, gouverneur des établissemens français dans l'Inde; les contre-amiraux en retraite de Mazenod, de Kéralio, de Cheffontaines, du Rouret et de Nervo; les capitaines de vaisseau Leblanc et Mallard-Liscourt.

Parmi les hommes qui ont rempli en France des positions importantes, on doit citer MM. de Courvoisier, ancien garde des sceaux, le comte Alexis de Noailles et le baron de Balainvilliers, anciens ministres d'état, Mangin, ancien préfet de police, plusieurs préfets de diverses époques; MM. le baron de Laître, Masson de Saint-Amand, le marquis de Villeneuve-Bargemont, les barons Laussat et Mallarmé, le comte de Castellane, le baron de Lascours; MM. Admyrauld et Saulnier; MM. Carnot, Vergès et Brière, conseillers en la cour de cassation, le baron Gary, conseiller honoraire de la même cour; le baron Lemenuet, premier président de la cour royale de Caen; le célèbre jurisconsulte Toullier; l'abbé Nicolle, ancien recteur de l'académie de Paris; l'abbé Clausel de Coussergues, ancien membre du conseil de l'instruction publique; MM. Bérard, commissaire-général de la marine à Toulon, et François Raisson, ancien directeur-général de la fabrication des assignats.

A la tête des personnages étrangers dont l'année 1835 a vu la dernière heure, nous devons citer l'immortel Zumalacarreguy, et après lui son digne lieutenant Eraso; le baron Guillaume de Humboldt, et le comte de Bernstorff, ministres d'état prussiens, le baron de Lattermann, doyen des feld-maréchaux autrichiens; le célèbre amiral grec Miaulis; le bey de Tunis; le régent du Brésil, Braulio Montz; le général de Haxe, ancien ministre de la guerre de Prusse; l'ancien ministre espagnol Pizarro; les lords Nelson et Chatam; le prince Ruspoli; le duc de Litta, le duc de Berwick et d'Albe; le général Trip, commandant la cavalerie hollandaise; le primat catholique d'Irlande, Thomas Kelly, le vicaire patriarchal apostolique de Constantinople, Vincent Coressi, archevêque de Sardes; le baron de Zentner, ancien ministre, auteur de la constitution bavaroise; le comte Adlessparre, l'un des principaux auteurs de la révolution suédoise de 1809, mort dans le plus profond oubli; le descamisado Romero Alpuente, et les radicaux Hunt et Cobbett.

Les sciences ont à inscrire plusieurs noms sur les tables nécrologiques de 1835, et à leur tête celui de Dupuytren que suivent le minéralogiste Lelièvre, Alexandre Visconti, Deleuze, Alexandre Barbié du Bocage, sir John Sinclair, l'archéologue Boettiger. Nous devons citer aussi les docteurs Lassis, Bourdois de La Motte, Evrat, Lobstein et Fodéré; les médecins anglais Hooper et Turthill; les inventeurs Bordier-Marcet et Lemare; M. Beaunier, introducteur des chemins de fer en France; Lambert, fondateur de la cristallerie française; l'horloger Antide Jauvier; les botanistes Say et Sweet; les entomologistes Banon et Losana; le voyageur Wieste, mort en Arabie.

Les lettres ont perdu l'illustre Beyer James Hogg, l'ami de Walter-Scott; le savant Mongez, l'historien russe Bronewski, M. l'abbé Delarue, historien des trouvères, le comte Louis Bossi, l'économiste italien Romagnesi, les orientalistes Caussin de Perceval, Klaproth et Chemcotte; deux jeunes poètes, morts de misère, Emile Rouland et Mlle Elisa Mercœur; le père Ciakeiak, savant arménien; le poète italien Vittorelli; MM. Duvicquet, Dusaulchoy, Coupigny, Bétourné, l'abbé Mérault, Amanton, Vernès du Luze, Pigault Lebrun, Thomas Riboud; le bibliographe Merlin, le poète anglais Lamb, et le rédacteur en chef du *Times*, M. Murray.

Léopold Robert, Gros, Bellini! Quel deuil pour les arts! et il faut nommer encore Mlle Duchesnois, les sculpteurs Roman Martos et Chaponnière; les célèbres graveurs Pinelli, Caraviglia et Smith; les peintres anglais Marshall, Murphy et Edmondstone; le peintre américain Newton; les peintres français Mallet, Lafontaine, Lafont et Mlle Thérèse Harrocel; M. Boutard, auteur d'un dictionnaire estimé des arts du dessin; M. Edme Durand, célèbre amateur de vases étrusques; les architectes Nash (anglais), de Gisors, de Lannoy, Clément et Flacheron, le harpiste Nadermann; les acteurs St-Phal, Baptiste aîné et Mme Valmonzey.

Il nous reste à citer quelques personnages de célébrité bien diverse : le comte de La Mothe, émigré français, devenu général-major des troupes du royaume de Narsing; dom Dupons, doyen centenaire du clergé français; la veuve du capitaine Cook; mesdames la maréchale duchesse de Dantzick, les princesses de Talleyrand et de Chimay, l'opulent fournisseur Armand Seguin; le nègre Eustache Bélin, qui a mérité le prix de vertu, fondé par M. de Monthyon; l'architecte Paloy, auteur des petites Bastilles taillées dans les pierres de la Bastille, pour les archives de tous les départemens; les régicides Moulin, Dulaure, Taillefer et Louis Martineau; le patriarche de l'église constitutionnelle française, Roch Mérigot, mort à l'hôpital, et le fameux Coguard prétendu comte de Ste-Hélène, mort au bagne de Brest.

Que de crimes et de malheurs nous pourrions rapporter ici! L'année 1835 a vu d'horribles suicides, des suicides de magistrats jusque dans le sanctuaire de la justice. Elle a vu à Madrid, à Barcelone et à Buenos-Ayres des généraux massacrés par une soldatesque effrénée, des villages décimés à la voix de Mina; des prisonniers et des moines livrés à la fureur de la populace à Aranjuez, à Saragosse, à Barcelone, à Valence, à Saint Sebastien, à Igualada et sur d'autres points de l'Espagne et du Portugal. Aux Etats-Unis, des furieux massacraient des amis des noirs, tandis qu'au Brésil les habitans de Para étaient égorgés par les Indiens, et que des Français tombaient sous les coups des Tzarzas près de Saint-Louis au Sénégal. La peste dans l'Orient, le choléra en Orient et en Europe; des proscrits morts sur la terre étrangère, des condamnés politiques morts dans les prisons et dans les bagnes : voilà ce qui complète le tableau funèbre de l'année 1835.

( *Rénovateur.* )

---

DE L'USAGE DU BATON POUR MAINTENIR LA PAIX DANS LES MÉNAGES.

A Baleugen, dans le Wurtemberg, on observait autrefois un usage assez singulier pour maintenir la paix dans les ménages. Des paysans choisissaient parmi eux un homme respectable, auquel on décernait la fonction de *datte* (en dialecte suisse, ce mot signifie *père*); celui-ci choisissait à son tour parmi les assistans deux individus qui lui paraissaient propres à l'aider dans ses fonctions : il les chargeait de se mettre au courant de ce qui se passait dans l'intérieur des ménages. Après s'être bien assuré qu'il régnait de la mésintelligence entre tel époux ou telle épouse, le *datte*, accompagné de ses deux accolytes, se rendait pendant la nuit devant la demeure du couple désuni; il frappait à la porte; on demandait : — Qui est là? il répondait d'une voix sombre : — C'est le *datte!* après quoi il se retirait. S'il apprenait que les époux continuaient à faire mauvais ménage malgré son premier avertissement, il retournait frapper de nouveau comme la première fois. Mais à la troisième, il entrait inopinément dans la maison, et châtiait les coupables à coups de bâton. Les *dattes* ayant trop souvent abusé de leur pouvoir, le gouvernement fut obligé d'abolir cet usage.

---

Nous avons reçu des lettres d'Athènes qui mentionnent la suite des divers travaux entrepris dans l'Acropolis; mais les détails qu'elles nous donnent sont beaucoup trop techniques et trop peu concluans pour trouver ici leur place qui, à vrai dire, serait seulement dans une publication réservée spécialement à l'architecture. Quand ces opérations en seront arrivées à quelques résultats importans par leur ensemble, nous en informerons nos lecteurs. Voici pour l'instant ce que nous croyons devoir publier : — On va incessament entreprendre à Athènes un hôtel de la monnaie, un hôpital et un hôtel pour la lithographie et l'imprimerie royales. Enfin l'on agrandit sans plus tarder la résidence provisoire du gouvernement. On bâtit avec activité deux églises, l'une grecque et l'autre catholique.

---

LE MARI PERDU. — Une dame du département des Ardennes offre 1,500 fr. de récompense à la personne qui ramènera son mari, qu'elle a perdu en mai 1833, ou à qui donnera des renseignemens sur sa retraite. Voici son signalement :

Agé de 49 ans, taille de 4 pieds 2 pouces, teint basané, yeux noirs, tête chauve, cheveux et barbe noirs, nez marqué de rougeurs, visage un peu pâle, cicatrice à la joue gauche, en forme de V, attaqué de surdité.

---

*Le rédacteur gérant*, A. P. BARBIEUX.

---

Paris, imp. de Félix Locquin, rue N.-D.-des Victoires, 16,
Pour Henry Hooper, 13, Pall Mall, East, Londres.

# LE CAMÉLÉON,

N 5. (3me Année.) JOURNAL NON POLITIQUE. 25 Janvier 1836.

PARAISSANT TOUS LES SAMEDIS.

## UNE HISTOIRE CONTEMPORAINE.

### I. UNE VISITE DE BONNE ANNÉE.

Mon ami Julien Chéret jouit d'une modeste aisance de quatre à cinq mille francs de rentes. C'est un bon garçon, doux, rangé, économe, aimant ses aises, paresseux comme un lazarrone et original jusqu'au bout des ongles. Ecoutez-le : et il vous dira le plus sérieusement du monde qu'il est tout à la fois botaniste, bibliomane et antiquaire; qu'il n'y a pas un homme sous le ciel plus malheureux et plus occupé que lui. Notez bien qu'il passe la moitie de sa vie à chercher dans les cendres de son feu des tourelles, des cathédrales, des châteaux forts, des figures de chevaliers, de nobles damoiselles. A ces ridicules près, c'est le meilleur des hommes. Je l'aime doublement comme un ami de cœur et un maniaque très spirituel. Le premier janvier 1833, j'allai lui rendre ma visite de bonne année; mon ami fut tellement touché du souvenir, qu'il m'invita à passer la matinée avec lui. Après avoir fait gaiement honneur à un excellent déjeuner, Julien m'assura que j'aurais le plus grand plaisir à visiter sa bibliothèque. Force fut donc de m'exécuter de bonne grace, et de le suivre dans un petit cabinet sombre où gisaient épars sur diverses tablettes coupes antiques, gouaches, bouquins, fossiles, minéraux, etc., un véritable *sanctus sanctorum*. Pendant que j'écoutais avec assez d'indifférence mon ami qui s'évertuait à m'expliquer l'origine et l'usage d'une coupe romaine et d'un vase étrusque, je levai machinalement les yeux vers la fenêtre qui faisait face au laboratoire du bibliomane, et je restai aussi immobile que le femme de Loth changée en statue de sel.

— Qu'avez-vous? me dit Julieu, avec la plus grande surprise.

— Regardez!

Et je lui désignai du doigt l'objet de mon étonnement et de ma terreur.

Là, en face de nous, collée aux vitres de la fenêtre une figure horriblement pâle, un véritable spectre, nous regardait avec des yeux pleins d'égarement et de désespoir.

— C'est la folle, dit Julien.

— La folle?

— Ou plutôt la victime de l'avarice et de l'ambition. Oh! c'est une horrible histoire que celle de cette fille, Edouard! N'importe, je veux vous la raconter, peut-être trouverez-vous, après l'avoir entendue, moyen d'être utile à cette infortunée.

Le squelette que nous venons de voir n'est rien moins que la fille de sir Georges Osborn, baronnet et pair d'Angleterre. Elle possède plus de 30,000 livres sterling de rentes et de magnifiques propriétés dans le nord de l'Ecosse. C'est en un mot, une des plus riches héritières de la Grande-Bretagne; son père, mort à Londres il y a quatre ans, a laissé la tutelle de Clara sa fille encore mineure, à son frère, alors à Paris, où il achevait de se ruiner dans de folles spéculations. C'est un franc scélérat que cet homme, dont le seul instinct est celui d'une insatiable ambition, et à qui tous les moyens paraissent bons pour la faire triompher. Clara a vécu quelque temps heureuse sous la tutelle d'un misérable qui jouissait de sa fortune et la laissait libre de toutes ses volontés; mais cela a duré peu. Lord Osborn voyait approcher avec effroi l'heure de la majorité de sa nièce, et imaginait déjà, pour échapper à sa ruine totale, une épouvantable calomnie. Miss Clara est folle, a-t-il dit, folle! et ce mot répété de bouche en bouche, a bientôt circulé dans le monde, où il a produit la plus pénibe sensation. Le croiriez-vous, Edouard, il s'est trouvé un médecin assez infâme pour parapher ce mensonge, et sans autre examen un tribunal pour le consacrer. Les biens et la personne de Clara ont été mis à la disposition de son oncle. On lui a ravi tout ce qui fait que la vie vaut quelque chose, l'air, le ciel, la liberté. Sous prétexte que sa folie dégénérait en fureur, on a poussé la barbarie jusqu'à lier avec des cordes ses pauvres petites mains, jusqu'à la tenir des mois entiers dans une véritable prison, sans autre nourriture que de l'eau et du pain! — Vous avez bien raison de frémir, Edouard; car tout cela est affreux!... Mais vous frémiriez bien davantage, si je vous disais que cette infortunée, si pâle et si maigre aujourd'hui, qu'on la prendrait pour un fantôme, était, il y a quatre ans, l'une des plus jolies femmes de la capitale!

— Et miss Clara n'est point folle, demandai-je, effrayé de ce que je venais d'entendre?

— Pas plus que vous et moi... Edouard.

— D'où tenez-vous ces détails?

— De sa bouche même. Il y a deux mois à peu près qu'elle s'élança par cette fenêtre (on l'a grillée depuis) au risque de se tuer, et se réfugia chez moi où elle eut le temps, pendant que ses bourreaux la traquaient par toute la maison, comme des limiers de race, de me raconter ce que je viens de vous dire.

— N'avez-vous rien fait pour la sauver?

— J'y ai bien songé... Edouard; mais je commence à me faire vieux. Il aurait fallu me livrer à de nombreuses démarches auprès des avocats, des avoués, des juges (trois espèces de gens que j'ai en horreur!) et en outre débourser beaucoup d'argent!.. J'y ai renoucé.... Mais vous, Edouard, qui êtes jeune, entreprenant... plein d'ardeur et d'enthousiasme.... faites une tentative en faveur de miss Clara, et vous aurez bien mérité de l'humanité.

En toute autre occasion, j'eusse certainement ri de bon cœur de la chaleur de mon ami à me prêcher un devoir dont il trouvait tant de bonnes raisons de se dispenser; mais le récit que je venais d'entendre était si triste, que l'idée ne me vint pas seulement d'en faire la remarque.

— Certes, m'écriai-je, il ne sera pas dit qu'un pareil crime ait été consommé dans notre siècle et dans notre pays, sans qu'une voix généreuse se soit élevée pour flétrir une persécution aussi infâme!

— Bien... bien, Edouard... Et tenez! moi aussi, je veux participer à cette œuvre de justice et de dévouement. Justement j'ai là une centaine d'écus qui dorment dans ce tiroir. Si cette petite somme peut aider au succès de vos démarches, je vous l'offre de bon cœur.

— Merci, merci, je n'en ai pas besoin.

— Alors il ne me reste plus qu'à vous offrir mes conseils.

— Je les accepte avec reconnaissance, répondis-je en lui serrant la main.

Et nous nous séparâmes fort satisfaits l'un de l'autre.

II. — L'ENTREVUE.

Huit jours après cette entrevue, j'étais chez mon ami. Ces huit jours n'avaient pas été perdus. Je les avais employés en démarches et en visites chez les avocats les plus distingués du barreau, chez le procureur du roi et le président de la cour royale. A force d'importunités, j'étais parvenu à éveiller l'attention et l'intérêt des magistrats.

— Quel air triomphant! me dit Julien en m'abordant. Aurions-nous réussi par hasard?

— Précisément : tous les magistrats s'intéressent vivement à notre orpheline. B..... se charge de sa défense. Avant quinze jours notre cause est appelée et nous remportons la victoire.

— Ta, ta, ta, comme vous y allez; vous parlez comme César, mon cher ami. *Veni, vidi, vici*; mais moi qui suis un vieux routier, beaucoup plus raisonnable que ce fou de César, et permettez-moi de le dire, que vous ne l'êtes, Edouard, je ne partage pas tout-à-fait votre assurance. L'ennemi est en force, et il possède deux batteries qui pourraient bien démonter les nôtres. L'arrêt d'un tribunal et l'attestation d'un médecin célèbre.

— Je compte bien emporter d'assaut la dernière.

— Que voulez-vous dire?

— Que je suis fermement décidé à obtenir de M. P*** une rétractation complète de ses premières déclarations. L'homme qui a signé un mensonge doit être un lâche.

— Je le crois comme vous, Edouard, malgré cela, je ne saurais trop vous engager à la modération. Une démarche hasardée dans une affaire aussi délicate que celle-ci, pourrait tout perdre.

— Soyez tranquille, je serai prudent, ajoutai-je en souriant du ton doctoral de mon ami. Mais l'important maintenant serait, ce me semble, de prévenir miss Clara qu'on s'intéresse à son sort, qu'on travaille à sa délivrance.

— Rien de plus facile, Edouard. Tous les jours, à deux heures, elle vient respirer l'air, à travers les barreaux de sa prison. Le balcon de mon cabinet donne précisément sur sa fenêtre. Mettez-vous là, avant peu vous allez la voir paraître.

Et effectivement après quelques minutes d'attente, je vis une ombre se dessiner dans la chambre en face, s'avancer à pas lents vers la petite fenêtre grillée, dont j'ai parlé plus haut, et s'y tenir debout, immobile, dans l'attitude du silence et de la méditation.

— Miss Clara! miss Clara! dis-je à voix basse.

Elle souleva la tête, me regarda un instant, comprit mes signes, et s'avançant plus près de la fenêtre :

— Que me voulez-vous? dit-elle.

— Je suis un ami. Livrez-vous à l'espérance d'un sort meilleur. On travaille à votre délivrance.

— L'espérance!.... Ah! oui, j'ai espéré longtemps... et ardemment. Vous ne devineriez jamais quoi, Monsieur!... Une tombe... Mais cet espoir là m'a manqué comme les autres!

— Pauvre fille! le malheur vous a rendue défiante! mais l'espoir que je vous apporte ne vous manquera pas, je vous le jure, dussé-je employer toute ma vie à le réaliser.

L'infortunée sourit tristement.

Et quand il serait vrai, dit-elle d'une voix si faiblement accentuée que j'avais peine à l'entendre, quand il serait vrai que vous vous intéressiez à moi?... Que pouvez-vous, Monsieur?... Ne suis-je pas folle, folle!... L'injustice des hommes ne m'a-t-elle pas écrit ce mot affreux sur le front en caractères indélébiles?

— Nous ferons casser un arrêt injuste.

—Vous n'en aurez pas le temps, Monsieur, Tenez, je veux tout vous dire; car vous avez l'air bon et généreux. Ce matin encore, j'ai entendu un de mes bourreaux dire à voix basse à son complice : « Patience, milord, elle n'a plus long-temps à vivre! » A vivre! comme si je tenais à la vie, telle qu'ils me l'ont faite, les barbares! Moi!... qui leur ai crié tant de fois, à genoux, les mains jointes, de me délivrer d'un fardeau que je n'avais plus la force de porter... « Donnez-moi du poison, leur disais-je, frappez-moi au cœur d'un poignard! et je vous pardonne tout le mal que vous m'avez fait dans cette vie! Savez-vous ce qu'ils me répondaient alors, Monsieur : « Vous êtes folle!!! »

— Les infâmes!... Mais vous serez vengée, Clara, vengée d'une manière éclatante et terrible!.... Oh! ne refusez pas de me croire.... J'ai vu les magistrats... Je les ai attendris au récit de vos tortures... Ils m'ont promis votre liberté!

— La liberté! la liberté! que ce mot est doux à entendre quand on a vécu quatre ans... quatre siècles, Monsieur... face à face avec les barreaux d'une prison! La liberté! oh! cela me rend folle... ma tête s'égare et se bouleverse.... Mais j'entends mes bourreaux!.... ajouta-t-elle en se retournant avec effroi... Adieu! Monsieur... adieu! ne m'oubliez pas, car je suis bien malheureuse!

Et elle s'enfuit précipitamment.

III. MONSIEUR P***.

— M. P***! criais-je au concierge d'un magnifique hôtel.

— Au premier, au-dessus de l'entresol, à droite.

Le docteur vint au-devant de moi, me salua légèrement, et m'introduisit dans son cabinet. C'était un homme de quarante à quarante-cinq ans, décoré de la légion-d'honneur, et qui me parut, au premier abord, bouffi de morgue et d'impertinence.

— Que désirez-vous, monsieur? dit-il sans daigner m'inviter à m'asseoir?

— Monsieur, il s'agit de miss Clara Osborn!

Ce nom produisit un effet magique sur le docteur.

— Je comprends..., balbutia-t-il en pâlissant, vous désirez obtenir quelques renseignemens sur cette jeune fille.,. Eh quoi! ne savez-vous pas qu'elle est folle..., complètement folle! que sa folie a été prouvée juridiquement, constatée par d'habiles médecins... et que moi-même...

— Je sais, monsieur, qu'on a surpris la conscience des magistrats, et acheté la vôtre... Je connais tous les nœuds de ce drame épouvantable... Mais

croyez-moi... jouons cartes sur table... Miss Clara est une victime, vous le savez bien.

— Je vous jure...

— Ne jurez pas, Monsieur! Je vous répète que j'ai vu miss Clara, que je lui ai parlé.... qu'elle n'est point folle!...

— Mais, monsieur!...

— Monsieur, si, après m'avoir entendu, vous trouvez que je vous ai calomnié, je serai disposé à vous offrir toute satisfaction.

M. P*** devint plus pâle encore à ce mot.

— Je vous préviens, monsieur, que je n'accepte aucune provocation. Je guéris les hommes, et je ne les tue pas.

C'est-à-dire que vous êtes aussi lâche qu'infâme, je m'en doutais. Mais revenons à l'objet de ma visite.

— Parlez... monsieur, parlez... dit le docteur en tremblant de colère.

— M'y voici. Ils s'est rencontré deux hommes de cœur qui, ayant acquis la certitude que miss Clara Osborn était victime de la bassesse de deux scélérats, se sont réunis pour la sauver. Je suis un de ces hommes, monsieur. J'ai porté mes plaintes auprès des magistrats : les magistrats m'ont compris. Demain la cause de l'innocence et du malheur est appelée en plein tribunal, et les persécuteurs livrés à l'opprobre et à l'infâmie qu'ils méritent.

— Eh bien?.. eh bien?.. que m'importe à moi, s'écria M. P** en repoussant avec violence le fauteuil où il était assis. A quoi tendent ces menaces, s'il vous plait?... En un mot, que voulez-vous de moi?...

— Rien que d'honorable, Monsieur.

Et je tirai de mon portefeuille un écrit que je lui présentai. M. P*** le parcourut vivement, puis, le froissant entre ses doigts.

—Jamais je ne signerai cela... Jamais je ne déclarerai que miss Clara n'est point folle... sortez, Monsieur, sortez... où je vous fais honteusement chasser de cet hôtel!

— Vous ne l'oserlez pas! répondis-je froidement, en tirant de ma puche un pistolet et le posant sur la table!

M. P*** laissa tomber sa tête dans ses mains. Il y eut quelques minutes d'un silence terrible. Enfin, relevant sa tête, et me regardant avec une expression de rage indéfinissable :

— Que faut-il écrire? me demanda-t-il d'une voix sourde.

— Je vais vous le dire, écrivez : « Je certifie que miss Clara...

— Après, Monsieur, après...

— Que miss Clara Eveline Osborn est aujourd'hui radicalement guérie des symptômes d'aliénation mentale, sur la foi desquels j'avais délivré un certificat constatant sa folie. Vous voyez que je suis généreux... je mets votre bassesse à couvert?

— Est-ce tout? dit le docteur en grinçant des dents.

— Pas encore. Ajoutez : « Je certifie également que miss Clara est en état, à l'heure qu'il est, de disposer de sa liberté sans tutelle et de ses biens sans contrôle. » Maintenant signez.

M. P*** parut hésiter un instant. Enfin, il fit un violent effort sur lui-même, signa, et me tendant l'écrit, me dit avec un regard terrible :

— Gardez-vous bien de jamais remettre le pied dans cette maison!

*(La suite au prochain numéro.)*

*(La suite au prochain numéro.)*

# LE ZOMBI DE L'ATELIER,

## OU

## LE MULATRE DE MURILLO.

Vers l'an 1630, un beau jour d'été, à Séville, plusieurs jeunes gens, débusquant de rues différentes, s'avançaient en chantonnant vers la maison du fameux peintre Murillo. Arrivés presqu'en même temps sous la porte cochère, ils se saluèrent avec amitié, s'appelant tous par leur nom, Isturitz, Carlos, Fernandès, Mendès, Gonzale, Cordova, et s'élançant dans l'escalier, ils atteignirent lestement l'entrée de l'atelier.

Le maître n'y était pas encore, et chaque élève s'approcha avec empressement de son chevalet pour examiner le travail de la veille, savoir si la peinture avait séché, voire même pour admirer son ouvrage.

— Par saint Jacques de Compostelle! s'écria Isturitz, lequel de vous, messieurs, est resté le dernier à l'atelier.

— N'es-tu pas encore réveillé? répondirent à la fois Cordova et Fernandès; et ne te rappelles-tu pas que nous sommes sortis tous ensemble?

— C'est un très-mauvais badinage, messieurs, dit Isturitz d'un ton d'humeur: hier, j'ai nettoyé ma palette avec un soin particulier, et ce matin elle est aussi sale que si un de vous s'en était servi toute la nuit.

— Tiens! encore une petite figure sur le coin de ma toile, s'écria Carlos; ce n'est pas mal du tout. Ah ça! qui donc s'amuse ainsi tous les matins à faire des figures, tantôt sur ma toile, tantôt sur le mur? Jusque sur ton chevalet, hier, Fernandès, il y en avait une.

— C'est Isturitz; sa palette dépose pour toi, dit Fernandès.

— Je vous jure que non, messieurs.

— Ne jure pas, va, nous te croyons; tu n'es pas assez fort pour faire cette figure-là, toi.

— Ah! je ne fais pas encore si mauvais que toi, Carlos; on dirait que tu le fais exprès.

— Et mes pinceaux qui sont tout mouillés, s'écria Gonzale à son tour; par le vieux patron des Espagnes! il se passe quelque chose d'extraordinaire ici toutes les nuits.

— Ne vas-tu pas croire, comme le nègre Gomès, que c'est le *Zombi* qui revient? dit Isturitz.

— Ma foi! si c'est le Zombi des nègres qui peint ces petites figures, s'écria Mendès, qui n'avait encore rien dit, occupé qu'il était à considérer une de ces figures, composition hardie, étonnante, et que tous les matins on trouvait en plus ou moins grand nombre éparses çà et là, et comme surgies dans la nuit, — il devrait bien faire la tête de ma vierge dans ma descente de croix; j'ai beau la rêver pure et chaste, mon pinceau ne peut pas la rendre.

Et disant ces mots avec nonchalance, Mendès s'approchait de son chevalet, lorsqu'une exclamation lui échappa, et qu'il resta muet et pâle devant sa toile.

Une belle tête de vierge ébauchée seulement, mais d'une expression admirable, ressortait si pure de lignes, si gracieuse de contours au milieu des autres personnages qui l'environnaient, qu'elle semblait être venue là comme une apparition indécise.

— Hé bien! que vous est-il donc arrivé? s'écria une voix dure et cassée, qui arracha les élèves à leur étonnement, et les fit tous s'incliner respectueusement devant celui qui leur parlait.

Regardez vous-même, seigneur Murillo, répondirent-ils tous, en indiquant du doigt le chevalet de Mendès.

— Qui a peint ça? qui a peint cette tête, messieurs? dit Murillo vivement. Mais parlez, parlez donc; celui qui a ébauché cette vierge sera un jour notre maître à tous. Hé bien!... hé bien!... ajouta-t-il, voyant que tout le monde se taisait; hé bien! personne ne parle. Mais Murillo voudrait l'avoir faite, messieurs. Par l'ame de mon père! quelle touche, quelle délicatesse, quelle suavité! Mendès, mon cher élève, est-ce toi? parle!

— Non, seigneur, dit Mendès d'un air peiné.

— C'est donc toi, Isturitz, ou toi, Fernandès, ou toi, Gomès?

Mais tous répondirent du même ton que Mendès:

— Non, seigneur, ce n'est pas moi.

— Elle n'est pourtant pas venue là toute seule, dit le seigneur Murillo avec impatience.

— Je le crois, seigneur, répondit Cordova, le plus jeune des élèves, que ces apparitions de peintures effrayaient considérablement; et ce n'est pas la première chose surnaturelle qui arrive dans votre atelier. Il y a des revenans chez vous, seigneur.

— Et des allans aussi, répondit le seigneur Murillo en riant.

— Certes, je ne suis pas aussi bête que Cordova, dis Fernandès.

— Merci, dit Cordova.

— Il n'y a pas de quoi, mon cher. Donc, comme je vous le disais, seigneur, je ne suis pas aussi bête que Cordova; toutefois, est-il vrai de dire que depuis long-temps il arrive ici des choses qui passent toute croyance.

— Quoi donc? dit Murillo sans cesser d'admirer la tête de vierge faite par le pinceau inconnu.

— Selon vos ordres, seigneur, continua Fernandès, nous ne quittons jamais l'atelier sans tout remettre en ordre, nettoyer notre palette, essuyer nos pinceaux, ranger notre chevalet, et le matin, quand nous arrivons, non-seulement tout est sens dessus dessous, nos pinceaux pleins de peintures, nos palettes chargées de couleurs, mais encore, ce sont, par-ci, par-là, des figures, ma foi, ravissantes, tantôt une tête d'ange, ou bien celle d'un démon, puis, c'est le profil d'une jeune fille, ou une figure de vieillard, mais tout cela admirable, seigneur; pour aujourd'hui, vous le voyez vous-même; et si celui qui travaille mieux la nuit que nous le jour n'est pas vous, il faut croire, comme Cordova, que c'est le diable.

— Je voudrais que ce fût moi, messieurs, et certes je ne désavouerais ni un de ces traits ni une de ces lignes; cette ébauche manque un peu de dessin pourtant; mais c'est égal, c'est senti... Sébastien! Sébastien! cria-t-il en s'interrompant; Sébastien! — Nous allons bientôt savoir qui a fait ça, messieurs. Sébastien, ajouta-t-il en s'adressant à un petit mulâtre tout au plus âgé de quatorze ans, accouru à sa voix, — ne t'ai-je pas donné l'ordre de coucher ici tous les soirs?

— Oui, maître, dit l'enfant tout intimidé.

— Et y couches-tu?

— Oui, maître.

— Alors, parle. Qui est entré ici cette nuit, ce matin, avant ces messieurs?... Parle donc, méchant esclave, ou je te fais faire connaissance avec mon cachet, répliqua Murillo en colère à l'enfant, qui tortillait le gland de sa résille sans répondre.

— Ah! tu ne veux pas répondre, ajouta Murillo en lui tirant l'oreille.

— Personne, maître, personne, s'empressa de dire Sébastien tout tremblant.

— Tu mens.

— Personne que moi, je vous le jure, maître, dit Sébastien en se jetant à genoux au milieu de l'atelier, et tendant ses petites mains suppliantes devant son maître.

— Ecoute-moi bien, répliqua Murillo. Je veux savoir qui a fait cette tête de vierge et toutes ces figures que mes élèves trouvent chaque matin en entrant à l'atelier; cette nuit, au lieu de dormir, tu veilleras, et si demain, tu n'as pas découvert le coupable, tu auras vingt-cinq coups de martinet; tu entends, c'est dit: va broyer tes couleurs; et vous, messieurs, à l'ouvrage,

Puis l'heure de la leçon commença, d'abord avec assez de calme; maître Murillo était là, et, peintre dans l'ame, il trouvait son art trop sublime pour tolérer dans son atelier d'autres paroles que celles qui avaient rapport à la peinture; mais après son départ on s'en vengea; et comme, pour l'instant, ce qui occupait le plus l'imagination des élèves était ces petites figures si délicates et si suaves qui semblaient naître chaque nuit pour faire place à de nouvelles la nuit suivante, la conversation roula sur ce sujet.

Mendès s'écria le premier:

— Gare le martinet, Sébastien, si demain tu ne nommes pas le coupable. — Fais-moi passer du jaune de Naples.

— Vous n'en avez pas besoin, seigneur Mendès; vous faites assez jaune déjà... Quant au coupable, je vous dis que c'est le Zombi.

— Sont-ils drôles et bêtes, ces nègres, avec leur Zombi! dit Gonzale en riant.

— Le Zombi, c'est comme qui dirait un revenant. Mais prenez donc garde, seigneur Gonzale, dit Sébastien d'un air malin, car le Zombi sans doute a tellement étiré le bras de votre saint Jean, que si l'autre lui ressemble, il pourra dénouer les rosettes de ses souliers sans se baisser.

— Savez-vous, messieurs, que Sébastien fait des observations très-justes, dit Isturitz, jetant un regard sur le *Saint-Jean* de Gonzale.

— Oh! on dit que les nègres ressemblent à des singes, plus, la langue du perroquet, dit Gonzale affectant un air indifférent.

— Seulement, le perroquet ne fait que redire, et Sébastien dit et rencontre juste, observa Fernandès.

— Par hasard, comme le perroquet, dit encore Gonzale.

— Au reste, à force de broyer des couleurs, il n'est pas étonnant qu'il ait finit par les distinguer, dit Mendès, qui avait le jaune de Naples sur le cœur.

— A les distinguer, oui, mais à savoir s'en servir, c'est différent, messieurs, répliqua Sébastien, auquel la liberté de l'atelier permettait souvent de mêler ses paroles aux discours des élèves; et puis, il était vrai de dire que l'intelligence et le coup d'œil de cet esclave étaient tels, que souvent chaque élève indécis pour une nuance, un ton, ne dédaignait pas de le consulter et de suivre sa réponse, toujours juste et vraie; aussi, tout en le taquinant, les élèves l'aimaient-ils beaucoup; et, le soir de ce jour que vous savez, il n'y en eut pas un qui, en sortant, ne lui dit, en lui donnant une tape d'amitié sur l'épaule.

— Veille bien, Sébastien ; attrape le Zombi, ou gare les vingt-cinq coups de martinet !

. . . . . . . . . . . . . . . . . . .

. . . . . Il faisait nuit, et l'atelier du seigneur Murillo, le plus fameux peintre de Séville, cet atelier si gai dans la journée, si bruyant, si animé, était devenu silencieux et solitaire ; une seule lampe brûlait posée sur une table de marbre, et, non loin de cette table, un jeune enfant, dont la couleur se confondait avec l'ombre qui régnait autour de lui, mais dont les yeux étincelaient comme des diamans, se tenait débout, appuyé contre un chevalet.

Immobile, droit et fixe, on l'aurait cru endormi, tant cet enfant semblait absorbé dans ses réflexions ; il fallait même qu'elles fussent d'une nature bien sérieuse, puisque la porte de l'atelier avait été ouverte sans trop de précaution, et qu'un individu, dont l'ombre empêchait de distinguer les traits, s'approcha de lui, et l'appela deux fois par son nom — Sébastien — sans obtenir de réponse. A la troisième, il le toucha.

Sébastien leva les yeux : un grand et beau nègre était pres de lui.

— Que voulez-vous, père, lui dit-il mélancoliquement.

— Te tenir compagnie, Sébastien.

— C'est inutile, père, allez vous coucher, je veillerai seul.

— Et si le Zombi vient.

Sébastien sourit tristement.

— Je ne le crains pas, père.

— Il n'aurait qu'à t'enlever, fils, et le pauvre nègre Gomès n'aurait plus de consolation dans son esclavage.

— Oh ! que c'est affreux d'être esclave, père ! dit l'enfant en pleurant.

— Que veux-tu, fils? Dieu l'a voulu ! dit le nègre avec résignation.

— Dieu ! dit l'enfant en levant les yeux vers le dôme vitré de l'atelier, à travers lequel on voyait briller les étoiles au ciel, — Dieu ! je le prie tant, mon père, qu'un jour il m'écoutera, et nous ne serons plus esclaves... Mais allez reposer, père, allez ; tenez, je vais me coucher là, moi, sur cette natte de paille, et puis dormir... Bonsoir, père, bonne nuit.

— Et tu n'as pas peur du Zombi, Sébastien, en vérité ?

— Mon père, le Zombi est une superstition de notre pays ; Fray Eugenio vous a expliqué comme à moi qu'il n'existait dans la nature aucun être surnaturel. Dieu ne le permet pas.

— Alors, pourquoi, quand les élèves te demandent qui a fait toutes ces petites figures qu'on trouve ici chaque matin, leur réponds-tu : le Zombi ?

— Pour m'amuser, père, et les faire rire, voilà tout.

— Alors, bonsoir, fils, dit Gomès ; et, après avoir embrassé son fils, il se retira.

Lorsque Sébastien se vit seul, il fit un bond de joie. — A l'ouvrage, maintenant, cria-t-il ; mais, tout à coup, se ravisant, il reprit : — Vingt-cinq coups de martinet demain si je ne dis pas qui a fait les figures, et peut-être davantage si je le dis... Oh ! mon Dieu, inspire-moi.

Et Sébastien s'agenouilla sur la natte qui lui servait de lit tous les soirs. Mais bientôt le sommeil surprit l'enfant au milieu de sa prière, et son corps ayant trouvé un point d'appui contre les murs de marbre de l'atelier, il y resta endormi.

Un demi-jour pénétrait dans l'atelier, lorsque Sébastien se réveilla. Il était trois heures du matin ; un autre enfant se fût couché et rendormi ; mais lui, lui, Sébastien, qui n'avait à lui que trois heures dont il pouvait disposer, que trois heures de liberté, força son corps à se réveiller, força ses yeux à se tenir ouverts, ses jambes à se remuer, ses bras à agir. — Du courage, du courage ! Sébastien ! se disait-il en se secouant lui-même ; trois heures à toi, mon garçon, rien que trois heures ; profites-en, le reste est à ton maître, esclave ; soyons notre maître au moins trois heures.

Et l'enfant était réveillé.

— D'abord, dit-il, effaçons toutes ces figures, et il prit un pinceau qu'il trempa dans de l'huile ; puis, il s'approcha de la vierge, qui, éclairée qu'elle était par la demi-teinte du jour, paraissait plus suave et plus pure.

— L'effacer, ajouta-t-il, l'effacer!... non, je préfère être battu, être tué ; l'effacer ! ils ne l'ont pas osé, eux, et moi, j'aurais plus de courage qu'eux ! oh ! non, cette tête vit, elle respire, elle parle.... Mon Dieu ! mais si je l'effaçais, il me semblerait que son sang va couler, que je la tuerais. Non, non, finissons-la plutôt.

Et cette idée à peine exprimée, la palette se trouvait dans les mains de Sébastien, les couleurs s'y aggloméraient en foule ; bientôt elle est chargée, et Sébastien est à l'ouvrage.

Le jour se levait, se levait, et Sébastien absorbé par son tableau, qui prenait vie sous ses doigts, travaillait, peignait.

— Encore un point, disait-il, puis, une nuance plus douce ici, puis, cette bouche... oh ! mon Dieu, elle s'ouvre ! ces yeux me regardent... ce front ! quelle pureté !... Oh ! ma belle Sainte-Vierge !... Et Sébastien oubliait l'heure, il oubliait son esclavage, et les vingt-cinq coups de martinet promis ; il oubliait tout, tout, le jeune artiste, devant sa composition : il ne voyait que la tête de la vierge Marie, qui lui souriait. Aussi, il crut mourir, le pauvre enfant, quand il entendit du bruit derrière lui, qu'il se retourna, et qu'il vit tous les élèves, et son maître en tête.

Il n'eut pas même la pensée de chercher à se justifier: sa palette d'une main, ses pinceaux de l'autre, il baissa la tête, et attendit en silence la punition qu'il croyait avoir méritée.

Il y eut un moment de silence de part et d'autre ; car si Sébastien était pétrifié de se trouver pris en flagrant délit, maître Murillo et ses élèves n'étaient pas moins surpris de ce qu'ils voyaient.

Murillo, imposant de la main silence à ses élèves, qui ne pouvaient retenir l'élan de leur admiration, s'approcha de Sébastien, et cachant son émotion sous un air froid et sévère, promenant alternativement ses regards de son esclave, qui semblait changé en statue, à cette belle tête de vierge qui paraissait animée, il dit :

— Quel est ton maître, Sébastien ?

— Vous... répondit l'enfant d'une voix à peine intelligible.

— Ton maître en peinture, Sébastien ?

— Vous, seigneur... répondit encore l'esclave tremblant.

— Jamais je ne t'ai donné de leçons, dit Murillo étonné.

— Mais vous en donniez aux autres, et je les écou-

tais, dit l'enfant enhardi par le ton radouci de son maître.

— Et tu faisais mieux que d'écouter, par le vieux patron des Espagnes! tu en profitais, repartit le peintre, dont l'admiration se décelait malgré lui. — Messieurs, — ajouta-t-il en se tournant vers ses élèves, cet enfant mérite une punition ou une récompense.

Au mot de punition, Sébastien s'était senti défaillir; le mot de récompense le ranima: toutefois, croyant avoir mal entendu, il leva un œil timide vers son maître, comme pour l'implorer.

— Une récompense, seigneur, s'écrièrent tous les élèves à la fois.

— C'est bien; mais laquelle?

Sébastien commença à respirer.

— Dix ducats au moins, s'écria Mendès.

— Oh! quinze, messieurs, ajouta Fernandès.

Non, dit Gonzale; mais un bel habillement neuf pour la fête de la Sainte-Vierge.

— Voyons, parle, Sébastien, dit Murillo, regardant son esclave, qu'aucune de ces promesses ne semblait émouvoir, parle; ces récompenses sont-elles de ton goût... Je suis si content de toi, enfant, de tes compositions, de ta touche légère et admirable, de ton coloris, de cette tête de vierge, enfin, que ton pinceau a créée, que je t'accorderai tout ce que tu voudras, tout; parle, fais-moi connaître tes désirs; ne crains rien, Sébastien, je te jure, par l'ame de mon père, que ce que tu me demandras, s'il est en mon pouvoir, te sera accordé.

— Oh! maître, si j'osais...

Et Sébastien tomba à deux genoux devant son maître; il joignit les mains, et on voyait sur les lèvres entr'ouvertes de cet enfant, on lisait dans ses yeux expressifs, sur son front de génie, comme une pensée dévorante, que la timidité seule empêchait d'éclater au dehors.

Croyant l'enhardir, ou lui suggérer une pensée, chaque élève le poussait amicalement, en lui soufflant à l'oreille:

— Demande-lui de l'or, Sébastien.

— Demande-lui de riches habits, Sébastien.

— Demande-lui de te recevoir au nombre de ses élèves, Sébastien.

Un faible éclair de joie brilla dans les yeux de l'enfant à ces paroles de Mendès; mais il secoua la tête:

— Demande-lui aussi la meilleure place au jour, dit Gonzale, dont le chevalet était le plus mal placé, comme étant entré le dernier à l'atelier.

— Allons, Sébastien, du courage, disait le seigneur Murillo, en souriant dans sa barbe de l'indécision où il pensait que l'enfant était plongé; décide-toi, parle.

— Le maître est si bon aujourd'hui, lui dit Fernandès presque haut, risque-toi, demande-lui ta liberté, Sébastien.

Sébastien jeta un cri d'angoisse: puis, levant les yeux sur son maître, il cria d'une voix étouffée par les larmes:

— Oh! la liberté de mon père, la liberté de mon père, maître!

— Et la tienne aussi, enfant, dit Murillo, ne pouvant plus contenir son émotion, se précipitant sur Sébastien, l'enlevant dans ses bras, et le serrant contre son sein; ton pinceau a décelé en toi un homme de génie, ta demande prouve que tu es un homme de cœur; l'artiste est complet; à compter d'aujourd'hui, non-seulement tu es mon élève, mais mon enfant. Heureux Murillo! j'ai plus fait que de faire des tableaux, j'ai fait un peintre.

Murillo tint parole, mes enfans; et Sébastien Gomès, plus connu sous le nom du Mulâtre de Murillo, devint, grace à lui, un des plus grands peintres dont l'Espagne s'honore: on admire encore dans les églises de Séville sa Notre-Dame avec l'Enfant-Jésus dans ses bras, ainsi qu'une Sainte-Anne admirable, un Saint-Joseph fort beau, et surtout un Christ attaché à sa colonne, ayant Saint-Pierre à ses pieds.

J'ai vu hier soir, mes enfans, un drame de M. Casimir Delavigne, dans lequel un mot m'a frappé, Don Juan ignore sa naissance; on lui dit qu'il pourrait bien n'être qu'un homme de rien: — *On n'est jamais un homme de rien*, répond-il, *quand on est un homme de cœur.*

J'ai trouvé cette réponse admirable, mes amis, et j'ai voulu vous prouver cette vérité de notre poète par un exemple. Dans presque tous mes récits, je vous ai montré des enfans, nés de parens pauvres et obscurs parvenus par leur seul mérite aux premiers rangs de la société. S'il est beau et noble de pouvoir continuer avec honneur de porter le nom de son père, il est bien plus beau et bien plus noble encore de se faire un nom soi-même, et mon cœur me dit que parmi vous, qui me lisez, enfans, il y en aura plus d'un, qui, excité par mes récits, s'écriera avec ardeur, et avec la ferme résolution de tenir sa parole:

— *Et moi aussi j'aurai un nom!*

Eugénie Foa.

---

## LA RÉSURRECTION.

C'était en 1806, sur la route de Bretagne: une chaise de poste qui roulait dans un tourbillon de poussière, s'arrêta tout à coup et deux hommes en descendirent en disant au postillon: laisse-nous là; car tu ne pourrais parvenir au château de Kerlay: l'entrée est impraticable pour les voitures; nous irons à pied: enseigne-nous seulement le chemin qu'il faut prendre.

— Oui, mon colonel, répondit le postillon, c'est bien facile: vous voyez ce petit village tout plein de mâsures et de cabanes, que l'on prendrait pour des tas de pierres, il faut le traverser, puis après, encore un autre petit bourg, et vous y êtes; d'ailleurs, vous demanderez aux paysans: ici, ça leur fait grand plaisir d'enseigner le chemin aux voyageurs, surtout à des seigneurs beaux et nobles comme vous.

Ah! c'est-à-dire que tu veux un noble pour-boire, dit l'un d'eux: tiens! en voici un digne de nous; laisse-nous et va-t'en!

Le postillon les laissa, en les appelant mes princes, et partit.

Ils n'étaient princes ni l'un ni l'autre, nos voyageurs: mais, l'un grand et beau jeune homme, était colonel et portait divinement son habit brodé d'or: celui-là s'appelait Ludovic; et son compagnon, nommé Dorlay, était un jeune officier, et tous deux étaient chargés d'un message important par l'empereur.

— Tu ne sais pas, dit Ludovic à Dorlay, tu ne sais pas pourquoi j'ai renvoyé cette chaise de poste?

— Pour ce que tu as dit au postillon, je pense.

— Non, non. Il aurait pu nous conduire au château par un autre chemin; mais je voulais passer

dans ces villages ; je brûlais de sentir sous mes pieds cette terre où j'ai laissé tant de souvenirs !

— Des souvenirs ! Sont-ce les blessures que tu as reçues dans cette terrible guerre de la Vendée ?

— Oh ! oui ! Cette guerre ! cette guerre où j'ai perdu tant d'amis ! tant de braves ! cette guerre où j'ai vu tomber à mes côtés mes frères et mon vieux père ! cette guerre où je serais mort aussi, sans le secours d'un enfant, d'une jeune fille !

— Ah ! Tu ne m'as jamais parlé de cela. Une jeune fille ? Dis, dis ; cela m'intéresse.

— Oui. Une toute jeune enfant, belle et pure ! mais qui malheureusement est Vendéenne.

— Qu'importe ? reprit Dorlay, je ne suis pas national quand il s'agit d'une jolie fille ! Les femmes sont bonnes à aimer sous tous les rois possibles et dans tous les pays. Mais comment se fait-il qu'elle t'ait sauvé la vie, à toi, soldat républicain ?

— Je ne sais. Mais elle le fit ; écoute : comme tu le sais, c'était une guerre d'extermination, tous étaient prodigieux d'audace et de courage : on se battait pour la mort, et de chaque côté il ne se faisait pas de prisonnier ; je fus blessé, et je tombai à la disposition des ennemis. Un des chefs, qui se trouvait là, ordonna qu'on m'achevât de tuer. Alors je prononçai un mot : ma mère ! C'était toute ma pensée en ce moment, et résigné, j'attendais mon sort, quand une jeune fille s'élança en criant au chef qui avait signé mon arrêt : ah ! mon frère, il a une mère ! laisse-le ! laisse-le ! il mourra sans vous, peut-être !!!... Oh ! je t'en prie, je t'en prie, regarde ! vois comme il est faible, il ne pourra plus tuer les nôtres !.. Sa voix était si suppliante et si énergique, que tous restèrent immobiles... Le chef regarda sa sœur : il emmena ses soldats et murmura en s'en allant : Il m'est défendu de le sauver, mais je puis le laisser mourir.

Resté seul avec elle, je baisai ses petites mains délicates qui avaient déchiré le fichu blanc qui couvrait son col mignon et à peine formé, et déjà s'occupaient à bander la large plaie que j'avais au bras ; puis elle me dit : venez, venez, venez dans notre cabane ; vous verrez ma mère : elle est bien bonne, allez ! elle ne vous refusera pas l'hospitalité : là votre retraite est sacrée, et mon père lui-même vous y défendrait, parce qu'alors vous êtes notre hôte. Mais votre père, lui dis-je, est Vendéen, il hait les républicains.

— Oui, sur le champ de bataille, parce que son roi le lui ordonne : mais non l'ennemi blessé à qui il offre son toit, parce que Dieu le lui défend.

J'arrivai, conduit par ce bon ange, dans cette chaumière où régnaient la vertu, la religion, la charité et l'ignorance. Je vis la mère de mon sauveur, bonne vieille femme dont le visage était calme et doux comme la prière. Elle me prodigua les soins les plus touchans sans me demander qui j'étais, si je m'appelais Satan ou Dieu. Je restai dans cette chaumière pendant les plus mauvais jours de ma souffrance, entouré de ma jolie Kytrie, c'était son nom. Je n'ai jamais rien vu de plus naturel, de plus doux et de plus naïf que cette jeune Vendéenne : elle avait alors bientôt quinze ans : sa taille, ses formes étaient celles d'une petite fille : rien encore, dans ses développemens, n'annonçait la femme, et pourtant sa raison était mûre, son esprit était éclairé ; elle savait tout ou du moins elle devinait ; car elle était ignorante : elle n'avait point la moindre éducation, mais elle désirait savoir, et le peu de temps que je suis resté près d'elle, je lui appris à lire ; elle dévorait tout ce que je lui enseignais de nouveau, avec une intelligence et une ardeur sauvages : sa dévotion, tout aveugle qu'elle était, ne lui enlevait rien des vertus expansives de l'ame ; c'était plutôt de la religion vraie, que sa bonne nature avait choisie. Pauvre enfant ! quelle douce naïveté ! te le dirai-je enfin ? je crois que j'en étais amoureux !

— Comment, d'une enfant, reprit Dorlay en riant.

— Oui, oui, d'une enfant ; je l'aimais autrement qu'on aime une femme, non pour ses attraits, pour ses formes... je l'aimais comme une mère aime son enfant...

Eh bien ! lui as-tu fait ta déclaration ?..

Elle ne m'aurait pas compris. Mais voici la conversation que j'eus avec elle la veille de mon départ :

Ma bonne petite Kytrie, il faut que je parte, et tout mon chagrin, c'est de me trouver pauvre et de ne pouvoir vous laisser, avant de vous quitter, une petite somme qui vous prouve ma reconnaissance et qui mette un peu d'aisance dans votre pauvre cabane.

— Oh ! nous n'avons besoin de rien ; car dans cette guerre nous sommes sûrs que notre chaumière sera brûlée ! Mais ce n'est pas cela qu'il faillait me dire : un souvenir du cœur ne coûte pas cher ; il ne faut pas d'or pour celui-là, et puis la guerre ne peut rien.

Oh ! lui dis-je, un souvenir ! mais j'en aurai toujours pour vous ; je le sens bien, ma bonne Kytrie, car je vous aime...

Ah ! quel bonheur, fit-elle en sautant de joie et en frappant dans ses petites mains ; moi aussi je vous aime, malgré que vous êtes un républicain... Si mon père le savait il me gronderait peut être... Oui, il me semble qu'il y a bien long-temps que je vous connais, et je suis heureuse avec vous comme si vous étiez mon frère. Hier, quand vous avez dit que vous partiriez, je suis montée dans ma chambre et je n'ai cessé de pleurer... Car je ne vous reverrai plus... jamais... Vous ne m'aimez pas ; nous ne sommes pas de votre opinion.

— Eh bien, Kytrie, ne pleure pas ! je t'assure que je reviendrai... Oui, je reviendrai te voir ; peut-être deviendrai-je riche... Alors... Mais il faut me promettre de m'attendre... Tu es si enfant, toi, que tu m'oublieras, j'en suis sûr.

Moi, une enfant, me répondit-elle, en se redressant sur la pointe du pied... j'ai quinze ans... Tenez, voyez-vous ce petit rond d'hostie bénite, c'est la sainte Vierge qui l'a bénite... Cela me dira si vous m'oubliez !

Je ne pus m'empêcher de sourire !

Elle le vit, et reprit : Oh ! oui, vous autres militaires républicains, vous vous moquez de cela ?

—Non, non, lui dis-je, je ne me moque pas de ce que tu crois.

— C'est égal ; je vais vous expliquer cela. On garde cette hostie bien précieusement en souvenir d'une personne éloignée ; quand cette personne vous oublie, cette hostie se fane, se brise et disparaît... Tant qu'il en reste quelques morceaux, il y a encore de l'espoir...

C'est bien, lui dis-je ; je te réponds que tu la garderas entière... L'heure du départ arriva ; je fis mes adieux à Kytrie et à sa bonne mère, et je partis... Kytrie resta sur la route jusqu'à ce qu'elle ne m'aperçût plus, et moi je regardai cette petite forme d'enfant tant que je pus la voir... Il y a de cela cinq

ans... Il s'est passé bien des choses depuis; je suis monté en grade, moi, sous Napoléon.

Et tu as oublié la petite Kytrie, lui dit Dorlay.

— Non; je n'ai pas eu le temps et le pouvoir de m'en occuper; mais ce dont je puis me souvenir, c'était dans un de ces villages.

Tout en causant, nos deux amis marchaient de village en village, et ils avaient oublié l'explication du postillon; ils s'aperçurent qu'ils s'étaient perdus, et se déterminèrent à demander leur chemin au premier paysan venu. A l'entrée d'une petite cabane était une famille de paysans à genoux et priant devant une Vierge en bois qui était au-dessus de la porte. Cette famille se composait d'un enfant de quatre ans, d'un vieillard et d'une vieille femme. A la vue des voyageurs, ils se levèrent tous; ils allaient rentrer chez eux, quand Ludovic demanda au vieillard le château de Kerlay : le vieillard essuya ses yeux et lui enseigna son chemin avec une voix entrecoupée par les sanglots qu'il s'efforçait de retenir.

Qu'avez-vous donc? lui demanda Ludovic; quel est le malheur que vous déplorez? Parlez! est-ce la misère? Ne craignez rien! ma bourse vous est ouverte.

Merci, mon bon monsieur, reprit le vieillard; nous sommes pauvres, mais ce n'est rien; c'est un malheur bien plus grand, et celui-là, ce n'est pas les riches qui y peuvent quelque chose; c'est le bon Dieu, mon bon monsieur, c'est le bon Dieu que ça regarde : c'est pour ça que tout-à-l'heure nous le priions.

— Mais pourrait-on savoir?

Entrez, entrez! dit le vieillard, en pleurant; je ne peux pas prononcer ça...

Les voyageurs entrèrent dans la petite chaumière : ils suivirent le vieillard jusqu'à ce qu'il s'arrêtât dans une petite chambre dont les murs étaient garnis de buis bénit et d'images de saints : il y avait un lit au chevet duquel était un prêtre vieux et cassé, dont les doigts tremblans pouvaient à peine tenir son chapelet. Alors le vieillard, qui les avait conduits, leur dit : C'est ma fille qui se meurt!... Les médecins ne connaissent pas sa maladie, ils n'ont pu la sauver; ils disent qu'ils n'en ont jamais soigné de pareille.

En effet, ils virent une jeune fille mourante; ils ne purent retenir un mouvement d'effroi en voyant cet œil humide, ce front plissé, ces légers flocons de salive, qui par intervalle poussés par une poitrine haletante, venaient mouiller des lèvres bleuâtres; cette décoloration de la face, ces petits cris qu'elle poussait, tout annonçait que sa dernière heure approchait. Le prêtre se leva; et, les prenant pour des médecins, alla chercher sous les draps la main de la jeune fille; il la présenta à Dorlay qui la prit, quoiqu'en n'y connaissant rien. C'était un espoir qu'il n'avait pas voulu enlever à la famille qui semblait tant le désirer. Quant à Ludovic, il n'osait approcher; il n'avait pas encore vu la mourante : il était comme glacé.

La porte de la chambre s'ouvrit : c'était le médecin qui revenait; il s'avança vers le prêtre, et lui dit : Eh bien! l'avez-vous confessée? et pouvez-vous nous apprendre quelque chose qui nous éclaire sur cette mystérieuse maladie?

Oui, répondit le curé; mais c'est à vous seul que je veux parler.

Les voyageurs allaient sortir, quand le père les retint, et les pria de rester. Vous me donnez de l'espoir, dit-il; quand vous êtes entrés, il m'a semblé que c'était un bonheur. Vous ne nous connaissez pas, mais qu'importe, le malheur est une parenté... Ils restèrent, et le prêtre et le médecin sortirent. Quelques minutes après, ils rentrèrent; le médecin s'approcha du père et lui dit : Nous n'y pouvons rien... hélas! car votre fille meurt d'amour...

D'amour! reprit le vieillard dont le front have et ridé avait rougi à ce mot, d'amour! mais mon enfant me l'aurait dit : ce n'est pas possible...

Tenez, lui dit le médecin en lui montrant une petite boîte, quand cette parcelle d'hostie aura disparu, votre fille n'existera plus...

Cette scène se passait devant les jeunes étrangers. Ludovic frissonna; s'approchant précipitamment, il demanda des détails et si l'on savait le nom de celui que la jeune fille aimait... Non, reprit le prêtre; Kytrie m'a dit ne l'avoir jamais su.

Kytrie! Kytrie! s'écria Ludovic; mais c'est elle! Kytrie mourante! Ma bonne Kytrie, je veux la voir. Alors il se précipita à son lit, en criant : Kytrie! Kytrie! réponds-moi. La jeune fille fit un mouvement, leva la tête, ouvrit les yeux voilés, regarda Ludovic et cria : Ah! ah! c'est! c'est!.. elle lui serra la main et retomba comme épuisée.

Tous ceux qui étaient présens tremblaient et faisaient entendre des sanglots; ils croyaient qu'elle avait rendu le dernier soupir. Le médecin s'approcha, prit la main de la jeune fille, et déclara qu'il s'était fait une révolution extraordinaire dans son pouls, et que si cela continuait, il y avait espoir. Une seconde fois elle rouvrit les yeux, regarda autour d'elle comme pour chercher quelqu'un. Ludovic s'approcha, et lui dit en baisant sa main : C'est moi! c'est moi! je t'aime : je suis revenu. La jeune fille alors se leva et s'écria : C'est toi!

Il resta près de son lit, et pendant ce temps, Dorlay expliquait ce que Ludovic lui avait conté pendant la route, et leur disait : C'est celui que Kytrie aime depuis cinq ans....

La jeune fille revint à la santé, car Ludovic ne la quitta plus. Quelque temps après on parlait à Paris d'un mariage brillant : Napoléon avait signé un contrat : c'était celui du colonel Ludovic et de Kytrie la Vendéenne.

Léon de Saint-Edme. (*Gaz. des Salons.*)

---

## AVIS A NOS SOUSCRIPTEURS.

Nous nous empressons de prévenir nos souscripteurs, que le retard éprouvé dans l'apparition du premier numéro de Janvier provient uniquement de l'inexactitude du service des diligences de Paris à Londres. (Entreprise de MM. Laffitte et Caillard.) Les mesures les plus efficaces viennent d'être prises pour qu'un pareil inconvénient ne se présente plus à l'avenir.

---

*Le rédacteur-gérant*, A. P. BARBIEUX.

Paris, imp. de Félix Locquin, rue N.-D.-des Victoires, 16,
Pour Henry Hooper, 13, Pall Mall, East, Londres.

# LE CAMÉLÉON,

N 5. (3me Année.) JOURNAL NON POLITIQUE. 30 Janvier 1836.

PARAISSANT TOUS LES SAMEDIS.

## UNE HISTOIRE CONTEMPORAINE.

( Suite et fin. )

### IV. Le tribunal.

Une foule immense encombrait les alentours de la cour royale. De mémoire d'avocat, on n'avait vu une réunion plus nombreuse et plus brillante envahir l'enceinte de la justice; car depuis quatre jours se débattait dans cette salle, l'esclavage ou la liberté, la vie ou la mort de Clara Osborn; et cette cause, fertile en incidens dramatiques, en émotions diverses, éveillait au plus haut point l'intérêt et la curiosité publics. Pénétrons dans l'enceinte du tribunal, et voyons ce qui s'y passait le 4 février 1833. Lord Osborn venait d'être introduit. L'audace imperturbable qu'avait montrée ce misérable, lors de ses premiers interrogatoires, semblait s'être entièrement évanouie; son visage livide était comme marqué du sceau de la fatalité; ses yeux noirs, cachés par d'épais sourcils, lançaient des éclairs, et ses traits altérés par l'inquiétude se contractaient par un horrible sourire chaque fois que son regard rencontrait celui de sa victime, qui, assise en face de lui, et pâle comme la mort, conservait néanmoins dans son attitude toute la résignation de l'innocence et du malheur. Mon ami Julien était là aussi, assis au milieu d'un groupe, et racontant, avec son air habituel d'importance, à ses voisins attentifs ce qu'il savait de la triste histoire de Clara. Tel était le premier plan du tableau. Sur le second, la foule attendrie et silencieuse, et les avocats des deux parties réunissaient leurs forces pour un combat décisif. L'avocat de Miss Clara parla le premier. Il avait beau jeu, il en profita. Son discours fut un vrai chef-d'œuvre d'éloquence et d'entraînement. Jamais héros de mélodrame ne fit verser plus de larmes au public attendri que l'avocat B...., improvisant avec toute la chaleur de la conviction devant cette brillante assemblée, en face de cette jeune fille à la face de spectre, dont les traits altérés par la souffrance étaient eux-mêmes un si éloquent plaidoyer! Quand il eut fini, il n'y avait personne qui pensât qu'on pût répondre à des accusations si précises, à des faits si logiquement avérés. Mais nous avions affaire à forte partie. L'avocat de lord Osborn sentait bien que, s'il avait de moins que son confrère le pouvoir de parler à l'imagination, d'émouvoir l'assemblée, de remuer les juges jusqu'aux entrailles, il avait, de plus que lui, l'autorité d'un premier jugement, et les attestations de l'homme le plus compétent en pareille matière, d'un médecin célèbre. Il ménagea ces moyens de défense en avocat consommé, s'appuyant surtout avec force des déclarations de M. P***: c'était présisément là que B.... l'attendait. Quand il vit que son confrère avait tiré de son argumentation des raisonnemens capables d'ébranler les convictions des juges, semblable au général qui détruit en un instant les combinaisons de l'ennemi, il se leva et demanda à lire une pièce importante: c'était la rétractation de P***. Cette lecture produisit l'effet de la foudre. L'indignation fut générale. La tête de lord Osborn, relevée un instant avec l'orgueil du triomphe, retomba sur sa poitrine, et son avocat atterré, s'écria:

— Nous sommes joués et nous perdons notre cause!

— Miss Clara a-t-elle quelque chose à ajouter au plaidoyer de son défenseur? demanda le président.

— Oui, monsieur, répondit la jeune fille.

Il se fit un religieux silence. Miss Clara se leva, et en termes simples et touchans raconta tout ce qu'elle avait souffert. Puis relevant la tête avec fierté:

On vous a dit que j'étais folle, messieurs!... Un avocat a épuisé, il n'y a qu'un instant, là, en face de moi, toutes les ressources de l'éloquence pour me prouver que je *devais avoir perdu la raison!...* Et moi j'ai écouté tout cela avec calme et de sang froid!... Je n'ai point crié à cet homme qui osait se faire l'interprète et le défenseur de mon bourreau: Vous mentez, je ne suis point folle! Non, messieurs, j'ai trop souffert, j'ai trop pleuré pour m'étonner de l'iniquité, en quelque lieu que je la rencontre... Quatre ans de tortures m'ont donné l'expérience de la vie!... Mais ce n'est point quand les larmes ont desséché les traits à les rendre méconnaissables... quand le désespoir a glacé le sang dans les veines et blanchi à vingt ans les cheveux, qu'il est encore temps de se taire!... Messieurs, l'accusation portée pour la seconde fois contre moi est aussi absurde qu'elle est infâme; elle ne peut ni abuser vos consciences ni tromper votre justice.... Messieurs, je ne suis point, comme on cherche à vous le faire croire, une folle dangereuse à la société, inutile au monde, mais une pauvre fille indignement flétrie, injustement condamnée, qui vous demande réhabilitation et justice! »

Un long murmure d'attendrissement parcourut l'assemblée. Tout le monde pleurait. Je me tournai vers Julien:

— Admirable, me dit-il, en essuyant sur sa joue une larme qui venait d'y tomber.

Après un court réquisitoire de l'avocat-général, le président déclara que les débats étaient clos, et les juges passèrent dans la chambre des délibérations.

— Mon ami, me dit alors Clara, en appuyant son bras sur le mien, que croyez-vous que j'aie à espérer?

— La liberté, répondis-je.

Le public n'était point encore remis de la vive émotion produite par les dernières paroles de Miss Clara, lorsque les juges rentrèrent en séance, le président parla ainsi:

« Attendu qu'il a été suffisamment prouvé dans le cours des débats que miss Clara-Elveline Osborn jouit de toute sa raison;

» Attendu la déclaration de M. P***, docteur médecin, datée du 30 janvier dernier, et qui établit ce fait d'une manière irrécusable ;

« Attendu que miss Clara-Eveline Osborn est majeure ;

« La cour ordonne que ladite Clara Osborn soit rendue à la liberté, et que tous les biens meubles et immeubles faisant partie de la succession de lord Osborn, son père, lui soient immédiatement restitués.»

A ce moment deux cris partirent en même temps des deux points opposés de la salle, deux cris bien différens d'expressions, l'un poussé par lord Osborn qui, étourdi, anéanti de ce qu'il venait d'entendre, s'était levé violemment de son siége en essayant, mais inutilement d'articuler quelques paroles; l'autre par miss Clara, qui bien folle cette fois, mais de joie, tomba presque évanouie dans mes bras.

Le président se tournant alors vers lord Osborn, ajouta d'une voix sévère:

« Allez, la loi vous absout, mais Dieu punit les parens dénaturés ! »

Et le misérable, pâle, chancelant, traversa la foule irritée, qui répétait avec indignation les dernières paroles du juge :

« Dieu punit les parens dénaturés ! »

### V. — LIBERTÉ.

La reconnaissance de Clara, vous la comprenez... Elle fut d'autant plus vive que miss Osborn était douée du plus noble caractère et tout-à-fait incapable d'oublier un service ou un acte de dévouement. Je devins son guide, son conseil, son meilleur ami. Elle me pria de mettre le comble à mes bontés en me chargeant de la liquidation de sa fortune et des biens de son père, tâche difficile et laborieuse dont je me tirai fort bien. Clara, déclarée seule héritière des biens de lord Osborn, pouvait ne rien laisser à son oncle ; mais elle était trop généreuse pour voir le frère de son père sans fortune et sans asyle. Nous convînmes de lui faire passer 4000 l. sterl. (100,000 fr.), sous la condition qu'il se retirerait en Amérique; mais cette somme ne parvint point à lord Osborn. Le domestique chargé de lui exprimer les intentions de sa nièce le trouva baigné dans son sang. Désespéré de voir cette fortune à laquelle il avait tout sacrifié, honneur et conscience, lui manquer tout-à fait, bourrelé de remords sans doute, il s'était brûlé la cervelle. Dès lors j'engageai miss Clara à quitter le séjour bruyant de la capitale et à se retirer à la campagne. Elle y consentit, et j'achetai, en son nom, aux environs du bois de Boulogne, une véritable petite *Villa* napolitaine. Je lui montai une charmante bibliothèque. Je lui composai une petite société choisie avec autant de soin que la bibliothèque, et dont mon ami Julien, avec ses habitudes casanières, devint le membre le plus important. En un mot, je lui fis une vie douce, paisible, tout-à-fait convenable à sa situation.

Sous l'influence de cette existence toute de calme et de tranquillité, de ce beau ciel, de cette riante nature du printemps, Clara commença à renaître à la vie, et moi, heureux de ce bonheur qui était mon ouvrage, je jouissais de la satisfaction intérieure attachée à ma belle action, quand je reçus une lettre de ma mère, de ma bonne vieille mère, qui, malade, mourante peut-être à deux cents lieues de moi, demandait à voir, à embrasser son fils. C'était dans ce temps, de funeste mémoire, dont nous portons encore le deuil (avril 1833). Le choléra étendait ses ailes maudites aux deux extrémités de la France. Ma mère, vieille et infirme, pouvait en être atteinte. Il fallait partir, partir à l'instant même. Je courus chez Clara. Je la trouvai assise au fond d'un jardin. Elle tenait un livre à la main : l'Héloïse de Rousseau. Elle rêvait :

— Je viens vous faire mes adieux, Clara, lui dis-je.

Elle tressaillit et laissa tomber son livre.

— Vos adieux, dit-elle d'une voix pleine d'émotion ?

— Tenez... lisez cette lettre, et dites-moi si je puis ne pas partir.

Clara prit le billet en tremblant, le parcourut avec inquiétude; puis relevant vers moi sa tête plus pâle encore que de coutume :

— La prière d'une mère, c'est sacré! Vous partirez, Edouard ; seulement au lieu de voyager seul, vous aurez un compagnon de voyage sur lequel vous ne comptiez pas.

— Que voulez-vous dire ?

Clara resta confuse, car je ne l'avais pas comprise; la rougeur de l'embarras colora un instant ses joues pâles ; mais bientôt, fixant ses grands yeux noirs sur les miens :

— Je voulais dire, reprit-elle avec fermeté, que Clara, votre amie, votre sœur aujourd'hui, peut dès demain devenir votre épouse, et vous accompaguer partout où votre destin vous appellera.

Je compris tout alors ; je me vis face à face avec la plus douce réalité de ma vie.

— Oh! mais cela n'est pas possible, m'écriai-je à mon tour; quoi ! vous, Clara, si noble, si riche, devenir la femme du pauvre Edouard, qui n'a ni nom, ni rang, ni fortune, l'avenir d'un artiste.... une carrière triste et difficile !...

— Et qu'avais-je moi, repartit la noble fille, les yeux pleins de larmes ; qu'avais-je moi, lorsque vous m'avez arrachée aux mains de mes bourreaux ! quel était mon avenir... Edouard !

Et comme j'essayais de l'interrompre.

— Taisez-vous, monsieur, taisez-vous ! vous savez bien que nous ne sommes pas quittes !.. Pour toujours ! ajouta-t-elle, en mettant sa main dans la mienne.

— Pour toujours ! répétai-je, en baisant ardemment cette jolie main blanche qu'on me tendait.

Quatre mois après ma mère était assez bien rétablie pour figurer, en véritable Marseillaise qu'elle était, à la joyeuse *bourrée* qui termina le jour de mes noces.

Achille GALLET.

---

## LES SUITES D'UN PROCÈS.

### ANECDOTE.

Quel bruit au *Soleil d'or*, la meilleure auberge de Vermanton, petite ville de la Bourgogne !... Deux diligences se sont croisées, et les voyageurs vont se réunir à une seule table d'hôte. Les femmes sont accourues à la glace, surmontée d'un trumeau ; et s'efforcent, à travers *le pointillé* dont les mouches ont recouvert la surface du réflecteur, de distinguer leurs cheveux deboucles, leurs bonnets froissés, leurs chapeaux déformés... Ignore-t-on l'étrange désordre que révèle l'aurore, dans la coiffure des femmes que les cahots d'une diligence ont bercées et endormies ? Tandis que celles-ci se rajustent, les hommes dans la cuisine font l'inspection des œufs à la coque, des côtelettes, des pigeons à la crapau-

dine; et pressent le déjeuner. Deux d'entre eux, ce sont les plus jeunes, se tiennent à la porte qui ouvre sur le grand chemin: l'un arrive de Paris, l'autre d'Alger; ils se connaissent depuis long-temps; leur rencontre les ravit; ils ont beaucoup de choses à se dire, et ne veulent pas être entendus.

Un de ces jeunes hommes dit à l'autre:

« Comme tu vas les surprendre tous! Ta mère, la veille de mon départ, disait: Mon pauvre Sosthène! pour combien de temps est-il encore dans ce vilain pays de lions, de Bédouins, de peste?...

— Et Louise était-elle chez ma mère?

— Oui, sans doute... et quand on a parlé de toi, elle a levé ses beaux yeux bleus vers le ciel... Elle est devenue divine, depuis qu'ils ont gagné ce procès.

— Est-il bien gagné ce procès?... On en a appelé tant de fois!...

— Oh! c'est bien fini. M. de Mersan est en possession des maisons de Paris, des biens ruraux... Tu vas faire là un grand mariage.

— Tu sais que nous nous aimons depuis l'enfance.

— Oui, vous étiez voisins de terres.

—Ma mère avait demandé à M. de Mersan sa fille quand elle était bien loin d'être riche.

— Elle est un peu romanesque, ta mère... Elle a des idées à elle... Quand on la félicitait sur la nouvelle fortune de ta future, elle répondait: *l'argent ne gâte rien*, avec une indifférence!....

— Cela tient à ses anciennes habitudes de dame de château... Il faut si peu de chose pour bien vivre en Béarn!

— Mais tu n'y retourneras plus?

— Pourquoi donc?

— Tu iras conduire à l'extrémité du monde une femme qui t'apporte cent mille livres de rente?...... Car c'est à elle qu'appartient l'héritage des B....., c'est en son nom que son père a plaidé.

—Je sais cela. Mais Louise est née en Béarn comme moi; elle aime son pays, comme une fille des montagnes l'aime... Ma mère d'ailleurs ne cesse de m'écrire qu'elle veut retourner à son château d'Aure.....

— Quand je te dis qu'elle est romanesque.

— Elle est parfaite.

— Ah! c'est mademoiselle de Mersan qui est ravissante!

— Dis-moi donc, mon cher Ernest... Ne l'admires-tu pas... un peu trop?

— Quelle folie!... Tout le monde sait que votre mariage est arrêté, et mademoiselle de Mersan parle de toi sans cesse...

— Bonne Louise! Elle si timide!...

— Timide!... Mais pas du tout!... Elle a perdu toute sa gaucherie de province.

— Avec ta permission, elle n'a jamais été gauche.

— Tu appelleras cela comme tu voudras... Mais elle n'osait ni chanter, ni jouer du piano...

— Et elle avait une voix! une exécution!

— C'est à présent qu'il faut l'entendre! Elle a pris Bordogni pour le chant, Schüncke pour le piano... Une fois par semaine on fait de la musique chez M. de Mersan...

— Mais Louise qui n'a pas de mère, comment reçoit-elle?

— C'est sa tante, la marquise de Pouilly, qui fait les honneurs.

— Je n'ai jamais aimé cette vieille femme avec son rouge, ses toques lamées, ses panaches, ses vieux yeux brillans... M. de Mersan a donc perdu la tête de donner un pareil chaperon à sa fille?

— Il avait prié ta mère de venir passer les mardis chez lui... Elle s'en est ennuyée la troisième semaine.

— Mais Louise a conservé son maintien si doux, si modeste!..

— Quand je te dis qu'elle est la jeune personne qu'on cite le plus dans le faubourg Saint-Germain!

— Qu'on cite!... Mais on ne cite pas une fille de dix-huit ans.

— C'est selon les positions... et les époques. Les jeunes personnes du faubourg ont toutes une assurance, une loyauté, qui tranchent avec cet air sec et pincé des élèves de madame Campan, qui a tant ennuyé nos pères sous l'empire... Puis mademoiselle de Mersan s'habille avec un goût!... Delisle lui envoie les étoffes qu'il reçoit, afin qu'elle les nomme; et tous les journaux de modes adoptent ses décisions.

— Mais il n'y a que deux ans que j'ai quitté Paris, et certainement...

— Deux ans! C'est plus qu'un siècle avec le progrès.

— Il est vrai que toi-même tu me parais tout autre...

—Hé! hé! mon oncle a été nommé pair... *J'ai pris de l'aplomb.*

— Au contraire, tu parles avec une légèreté!.. J'étais si heureux de te rencontrer!... Et tout ce que tu m'as dit me trouble à un point!... m'effraye...

— Ainsi tu reviens *poltron* d'une expédition qui t'a valu un grade et la croix?

— Certainement... ce que tu me dis... Les lettres de ma mère à qui le séjour de Paris déplaît tant.

— Enfin une jeune, jolie, riche future, qui t'adore...

— Qu'elle m'aime, c'est bien assez.

— Non pas, vraiment!... Elle s'exprime avec une passion!...

— Ah ça! voyons elle parle de moi?

— Avec moi, avec tout le monde...

— C'est impossible!

— Tu ne sais pas la grace que cette sensibilité donne à un joli visage?

— Et elle ne rougit point quand tu lui réponds?

— Ma foi! je ne sais pas si elle rougit... Il est curieux que tu sois si difficile sur l'expression d'un sentiment dont tu es le seul objet!

— Que veux-tu, je reviens d'Afrique...

— En route! s'écrient à la fois les deux conducteurs. »

Et ton déjeuner! se dirent mutuellement les deux amis. Il était trop tard... Mais Ernest seul continua sa route avec un appétit qui n'avait pas été satisfait: Sosthène, méditatif, soucieux, poursuivit son voyage sans s'apercevoir qu'il venait d'oublier un repas. Et pourtant il n'avait que vingt-quatre ans. Mais quand à un cœur bien épris, on joint les habitudes militaires, qui ne sont pas d'une grande régularité en fait de régime alimentaire, un déjeuner ne préoccupe pas long-temps.

Sosthène, arrivé à Paris, interrogea sa mère, qui lui répondit: « Vous verrez, mon fils, et vous jugerez vous-même, je me défie de mon âge, de mes goûts. Vous jugerez... oui, Louise est changée.,. Elle est embellie, elle a perfectionné ses talens....

— Mais ses principes?... son bon cœur?...

— Vous en jugerez, mon fils. » Et madame d'Aure se tut.

La première entrevue de Louise et de Sosthène fut vraiment attendrissante. La jeune personne montra

une sensibilité qui rassura entièrement son futur; mais invité chez tous les amis de M. de Mersan (et ils étaient nombreux depuis le gain du procès), Sosthène perdit peu à peu de sa sécurité. Il fut convaincu que les applaudissemens que l'on donnait au chant de mademoiselle de Mersan, l'agitation qui précédait *les galops*, la fatigue qui résultait des courses à cheval, étaient autant de distractions incompatibles avec le sentiment profond et exclusif qu'elle lui faisait espérer.

Il s'assura de la solidité de ce sentiment en annonçant le plan arrêté de donner sa démission, et de retourner en Béarn, dès que son mariage serait conclu... L'aimable Louise pâlit à ces paroles; sa vénérable tante cria à la cruauté, et M. de Mersan, riant aux éclats, demanda à Sosthène s'il voulait bâtir des écoles, fonder des hospices, élever des ponts, à l'exemple de madame la duchesse de Grammont : « Car, ajouta-t-il, pour dépenser votre revenu dans les environs de Pau, il ne faudra pas moins. — C'est bien ainsi que je l'entends, répondit Sosthène, et Louise aussi, sans doute?... — Moi! assurément, dit la jeune personne; mais à Paris on encourage les arts...

— Croyez-vous qu'appliqués à un but utile, ils perdraient de leur attrait pour vous ?

— Non, sans doute... mais convenez qu'en province personne ne les apprécie.

— Que vous importe, s'ils charment vos loisirs?...

— Ah!... La musique par exemple!... Me voyez-vous chantant pour M. le curé d'Aure, ou pour le maire et le notaire?...

— Mais vous chanterez pour moi, pour ma mère...

—Et pas du tout pour son père, je vous en avertis, interrompit M. de Mersan; ce n'est pas moi qui retournerai m'ensevelir en Béarn... Pensez donc un peu, mon cher Sosthène, à la vie que nous menons à Paris... que diantre!... Il faut agir selon sa position... Louise périra d'ennui dans votre château, à présent qu'elle peut demeurer rue de Grenelle... Se marier me paraît déjà assez curieux; et si vous mettez là-dessus la solitude, la mélancolie de nos montagnes... c'est à ne pas y tenir. »

Pendant cette conversation, Sosthène regardait sa future, qui baissait les yeux, et paraissait concentrer beaucoup de mauvaise humeur. « Eh bien! Louise, êtes-vous de l'avis de M. votre père? dit Sosthène d'une voix un peu émue.

—La société des pins, des graves, des isards même, n'est pas tentante... Vous parlez d'aller pour toujours en Bearn.... *Toujours!* c'est bien long!...

— *Toujours* vous fait peur?

— Mais... oui, puis la santé de madame votre mère est bien altérée... Elle n'est plus gaie comme autrefois.

— Oui, elle s'est beaucoup inquiétée pendant que j'étais en Afrique... Et elle s'ennuie à Paris.

— Ce sera vraiment cruel pour moi, Sosthène... Pensez-y, je vous en prie.

— Oui, j'y penserai. Je vous promets d'y penser. »

En disant ces mots, Sosthène se leva, alla rejoindre sa mère, et trois jours après, ils étaient tous deux sur la route du Béarn. Sosthène un peu triste, mais résigné : sa mère puisant dans la vue de son fils de nouvelles forces, et lui serrant la main avec tendresse chaque fois qu'il étouffait un soupir en disant: « *Toujours!* lui faisait peur. »

A un an de là, Sosthène était le mari de la fille d'un de ses voisins, qui n'avait l'espérance d'hériter de personne; et mademoiselle de Mersan venait d'épouser Esnest de B..., ce jeune homme qui, à Vermanton, apprit à Sosthène de quel nouvel éclat brillait sa future.

Quatre ans plus tard la position de Sosthène se trouvait la même; mais quelques changemens s'étaient opérés dans celle de son ami : Ernest et sa femme complétement ruinés, et accusant de leur désastre la marquise de Pouilly, vivaient du modique revenu de M. de Mersan, qui se trouvait trop heureux de pouvoir offrir à ses enfans l'ancien manoir de ses pères, en répétant à sa fille : puisses tu y demeurer *toujours!*

La comtesse de Bradi.

## LES DEUX JUMELLES.

Au fond d'un vieux château situé dans les montagnes au nord de la France, deux nobles orphelines vivaient inconnues et en paix sous le règne de Louis-le-Grand. Filles du marquis d'Arinval, elles avaient atteint leur dix-huitième printemps. Fraîches comme les fleurs du mois de mai, jolies comme des nymphes du temps fabuleux, Alix et Blanche étaient jumelles.

O caprice de la nature! Alix et Blanche avaient les mêmes traits, la même taille, les mêmes cheveux, le même accent. Qui voyait l'une voyait l'autre. Le ciel s'était tellement plu à les créer exactement pareilles, qu'il leur avait donné au moral la même ressemblance qu'au physique. Gaies à la fois, tristes ensemble, elles étaient joyeuses ou affligées à la même heure, au même instant. Sitôt qu'Alix était malade, soudain Blanche l'était aussi. Conformité de principes, analogie de sentimens, accord de sympathies et d'aversions, harmonie de volontés et de goût, mêmes plaisirs mêmes douleurs, c'est un seul être en deux corps, c'était un seul corps sous deux formes.

Une vieille tante les avait élevées avec soin dans le manoir héréditaire. La dame de Clamore adorait ses nièces; mais, âgée de 80 ans, elle sentait ses forces s'éteindre; et marier les orphelines était son unique pensée.

II.

Une grande nouvelle s'est répandue au château d'Arinval. La dame de Clamore a réussi dans ses désirs; deux mariages négociés par elle en secret, sont au moment de se conclure; et les époux vont arriver. L'un, destiné à Alix, est le comte Rodolphe d'Hermigny; l'autre, destiné à Blanche, est le baron Raoul d'Aigreville. Tous deux sont jeunes, beaux et riches.

« Ma sœur! disait Alix à Blanche, nous allons
» voir Rodolphe et Raoul, les maris que l'on nous
» destine. Je ne sais pourquoi, mais j'ai peur.

» — Et moi aussi, répondait Blanche.

» — Toujours les mêmes impressions, fidèle et touchante habitude!

» — Alix! tu épouses Rodolphe : moi, je serai la femme de Raoul. Crois-tu que nous pourrons les aimer?

» — J'allais t'en faire la question.

» — Et si le mien te déplaisait?

» — Il me deviendrait odieux.

» — Cela ne pourrait être autrement.

» — Aussi, par la même raison, si Rodolphe, uni à mon sort, me faisait mourir de chagrin!...

» — Il me tuerait aussi ma sœur.

» — Blanche! d'où vient que je m'alarme?...

» — Hélas! c'est que je suis effrayée.

» — Mais ils sont aimables tous deux! S'ils rendent leurs femmes heureuses! L'amour est, dit-on, chose douce. Je voudrais aimer!

III.

Le comte d'Hermigny et le baron d'Aigreville, montés sur de superbes coursiers, et suivis d'une nombreuse escorte, sont à la grille du castel. Guerriers vaillans et renommés, Rodolphe et Raoul sont revêtus d'armures brillantes. Leur front est martial et fier; leur stature est majestueuse.

Les sœurs sont au balcon du manoir; et leurs regards se dirigent avec admiration sur le tableau offert devant elles : c'est le luxe de la cour de Louis XIV que déploient les nobles seigneurs. Leurs chevaux caparaçonnés d'or, leurs livrées de pourpres et d'azur, leurs feutres surmontés de plumes, leurs décorations chargées de pierreries, leurs écharpes et leurs épées, toutes les magnificences du grand siècle éblouissent les orphelines.

« — Blanche! dit Alix à sa sœur : regarde celui-ci : qu'il est beau!... Je voudrais que ce fût Rodolphe, celui que le sort me réserve. Ce doit être lui; je le gage?

» — Oui, ma sœur : Oh! oui c'est Rodolphe. J'ai entendu quelqu'un l'appeler. Tu as raison, c'est le plus beau.

» — Je n'avais pas dit : le plus beau.

» — Mais tu l'avais pensé!

» — Oui, c'est vrai.

» — Nous ne pouvons rien nous cacher. »

IV.

Les futurs époux, présentés par la dame de Clamore aux héritières d'Arinval, ont passé plusieurs jours au manoir; et, charmés de la beauté des jeunes filles, ont tout essayé pour leur plaire. Parties de chasse, carrousels, musique, danse, et plaisirs de tout genre se succèdent au vieux castel. Partout du bruit, partout des joies : chaque jour de nouvelles fêtes : le tendre et gracieux Rodolphe était l'ame de ces magies.

Aucun des moyens de séduction que donnent la nature et la fortune n'a été négligé par les deux chevaliers pour charmer les sœurs d'Arinval : doux et fier, élégant et beau, Rodolphe gagnait les cœurs. Non moins brillant que son rival, Raoul était aussi l'objet de l'admiration publique; mais son œil était parfois sombre, et son humeur souvent farouche. Aussi, lorsque, dans la contrée, quelque voix s'élevait pour demander lequel du comte ou du baron était l'homme le plus aimable : personne ne disait : « Raoul.»

V.

La dame de Clamore touchait à sa fin. Son grand âge affaiblissait sa raison; elle ne quittait plus son fauteuil, et déjà chacune de ses facultés l'abandonnait l'une après l'autre. Sa tombe s'ouvrait peu à peu.

Le mariage des orphelines venait d'être publiquement annoncé à l'église du hameau. Alix s'est levée à la pointe du jour. Elle aime avec passion Rodolphe; elle songe avec transport que l'aimable et beau chevalier ne tardera point à être son époux; elle se dit : *Mes vœux sont comblés* et pourtant son cœur a des palpitations douloureuses; son esprit de noires visions. Son sommeil a été tourmenté; une fièvre ardente l'a saisie, et ses traits sont décomposés.

Alix a couru vers sa sœur.

Mais Blanche, sortie de son lit, est dans les jardins du manoir. Pour la première fois, l'une des jumelles accourait à l'autre, sans rencontrer l'autre accourant à elle. Alix enfin aborde sa sœur; elle la regarde et frissonne. Blanche était pâle et défaillante : assise sur un tertre de gazon, froide, silencieuse, immobile, elle avait, empreinte sur sa physionomie, une expression vague, recueillie, mystérieuse, extraordinaire : elle a fixé sur sa compagne chérie un œil surpris et consterné qui semblait lui dire : « Ne sais-tu donc pas ce que j'ai? » Alix pousse un cri d'épouvante.

« — O ma sœur! s'est-elle écriée, ma sœur! que » nous arrive-t-il! Je voudrais être la plus heureuse » des femmes : celui que j'aime, je l'épouse : tout » me sourit, je suis aimée : Rodolphe m'appelle, il » m'attend... D'où vient donc mon affreuse angois» se! parle, explique-moi ce mystère! Ah! m'y » voici, c'est que tu souffres : il est quelque tour» ment qui t'accable; eh oui, j'en suis certaine, tu » souffres, et c'est à en perdre la vie... Ne me con» tredis pas... J'en suis sûre : car j'ai des pleurs au » fond de mes joies : je sens la mort dans mon bon» heur. »

VI.

Blanche, vivement attendrie, presse la main de sa compagne.

« — Hélas! je l'avoue, répondit-elle, ma vie est » cruellement frappée. Pardonne Alix! pardonne» moi. Je vais m'ouvrir à toi sans détour; il le faut, » l'heure est venue. Destinées toutes deux à n'avoir » qu'une seule existence, à ne former qu'un même » vœu, à ne faire qu'une seule ame, nous devions » préférer le même homme. Alix! Alix! je l'aime aussi, » je l'aime avec passion comme toi : lui seul, nul autre, » rien que lui : *Ton* Rodolphe est *notre* Rodolphe.

» — O mon Dieu! dit Alix, en joignant ses mains » vers le ciel, je le savais avant de l'entendre, mais » je me refusais à le croire. Eh quoi! cette douce » ressemblance avec elle, cette tendre fusion de sen» timens, cette unité de volontés et d'amour, ce que » j'avais regardé jusqu'ici, non seulement comme » un phénomène divin, mais comme un merveil» leux bienfait de la providence!... Hélas! ce n'é» tait donc qu'un double supplice que nous réser» vait l'avenir, une longue torture à toutes deux!

» — Chère Alix! reprend sa jumelle, d'une voix » plaintive. Nous aurions dû, connaissant notre » étrange nature, nous consacrer au Tout Puissant. » On peut aimer à deux celui-là... sans crainte d'af» fections rivales. Il nous eût partagé son cœur : et » sans nous ôter l'une à l'autre, il nous eût accep» tées toutes deux!

» — Ecoute! interrompt Blanche avec calme. » N'exagérons pas nos tourmens : ne te fais surtout » nul reproche. Il faut que mes aveux soient com» plets. Je souffre, je gémis, c'est vrai! mais, au » milieu de mes douleurs, j'ai ta joie qui vient, par » moment éclairer ma tristesse : mes funèbres pen» sées s'enfuient, par intervalles, devant tes riantes » espérances; et, jusque dans mon infortune, je » sens se glisser ton bonheur. »

Alix, les yeux mouillés de larmes, se jette dans les bras de sa sœur. O Rodolphe! comme elles t'aiment!...

VII.

Le jour suivant, une lettre est remise à la fiancée d'Hermigny; elle vient d'un couvent voisin, d'un couvent de Bénédictines. O ciel! cet écrit est de Blanche.

» J'ai pris mon parti, chère sœur. Aimant trop » Rodolphe pour pouvoir épouser Raoul, je me » consacre à Dieu sans retour. Ne cherche point à » combattre ma résolution : tu dois sentir au fond » de toi-même que mon cœur ne quittera plus la » route qu'il a prise. Hâte-toi d'épouser le comte » d'Hermigny. Tu sais où les jouissances de ta féli- » cité auront constamment un écho ; tâche qu'elles » soient assez fortes pour surmonter mes regrets, as- » sez durables pour étouffer mes afflictions. Dieu, » qui a fait le miracle de nos ressemblances, est as- » sez puissant pour opérer celui de ma guérison. » J'espère que tu pourras penser à moi sans amer- » tume, car je ne songerai à toi qu'avec attendrisse- » ment. J'ai en moi la certitude que tu ne te livreras » pas au découragement, car je ne me laisserai pas » abattre. Je me ferai paisible pour que tu sois cal- » me. Ris, et mes pleurs sécheront.

» Aie du bonheur, je serai heureuse. Nous aime- » rons encore toutes deux, toi l'homme, ta sœur » l'éternel Alix ! j'aurai la meilleure part : quand » la tienne te manquera, viens à moi, viens, sans » nulle crainte... au même amour, au même autel !

» *P. S.* Préviens-moi du jour et de l'heure où tu » deviendras comtesse d'Hermigny : je ne pleurerai » pas, je prierai. »

VIII.

Peu de temps après cette missive, Alix, le front paré de la couronne nuptiale, suivait son fiancé à l'église. Le visage de la jeune fille était mélancolique et rêveur. Rodolphe avait l'air radieux.

Mais, la veille, le baron d'Aigreville avait quitté le castel avec la rage au cœur. Les causes de la détermination de Blanche, enfermée au couvent voisin, n'avaient pu échapper entièrement à son irritation jalouse. Il a juré de se venger.

La fiancée est à l'autel. Depuis le lever de l'aurore, elle se sentait faible et tremblante. Ses joues étaient décolorées. Ses pieds la soutenaient à peine.

Les époux sont agenouillés... et l'horloge marquait *midi*. Le prêtre interroge Rodolphe... L'anneau conjugal est passé au doigt de la future comtesse... O surprise ! Alix, en ce moment, laisse tomber sa tête sur sa poitrine. Ses yeux se voilent et se ferment. Son corps se penche... elle chancelle. Rodolphe veut la soutenir, il passe son bras autour d'elle... Alix était évanouie.

IX.

On emporte la mariée. La cérémonie interrompue n'a pu être entièrement achevée. L'alarme est répandue au manoir.

Alix, étendue sur son lit : revient peu à peu à l'existence. Une idée secrète l'occupe. Elle a rassuré son époux ; et, calmant ses inquiétudes, elle supplie qu'on la laisse seule. Son désir a été rempli.

On croit que le sommeil est venu clore ses paupières. On a écarté toutes ses femmes. Point de mouvement, point de bruit : plus de serviteurs autour d'elle. La dame de Clamore, malade depuis la semaine précédente, et presque tombée dans l'enfance, ignore la scène de l'église ; elle est renfermée dans sa chambre.

Il était soir. Alix se lève. Les ombres descendaient sur la plaine ; elle s'échappe sans être vue, traverse à pas pressés le jardin, et vole au couvent de sa sœur. C'était à deux lieues d'Arinval.

X.

« — Ma sœur ! s'écrie Alix hors d'haleine : Mariée » ou non, me voici. Tu as pensé mourir, n'est-ce » pas, ce matin, quand sonnait *midi ?* »

Blanche, confondue de surprise, ne pouvait en croire ses yeux. Alix était là, devant elle, sous les murailles du saint cloître, encore à demi-parée pour ses noces, les doigts ornés de pierreries, mais harassée par la fatigue ; sa robe à moitié déchirée par les ronces de la forêt, les pieds déchaussés et meurtris, pâle, échevelée, l'œil fixe... comme un spectre évoqué des tombes.

« Oui... ce matin même... c'est vrai, répond Blan- » che d'une voix entrecoupée par les sanglots. Tu » m'avais prévenue de l'heure : *A midi*, j'ai failli » mourir.

» — Je le savais, je l'ai senti, reprend Alix d'un » ton solennel. Mais aussi accourant à toi, j'étais » sûre de te retrouver, vivante, au monastère, car, » touche-moi, j'existe encore. »

XI.

Les heures de la nuit s'écoulent. Les deux jumelles sont encore ensemble, les séparer est impossible. Oh! que de longues confidences ! Dieu seul en a eu le secret.

Tout à coup un des serviteurs du château d'Arinval arrive, effaré, au couvent. Quelle affreuse nouvelle il apporte !... Raoul a provoqué en duel le comte d'Hermigny. Les deux rivaux se sont battus la veille, après le coucher du soleil, et Rodolphe a été tué.

La foudre a frappé les deux sœurs. Tombées sous le même coup, et se relevant sous la même douleur, elles s'essaient à la même résignation.

Alix a parlé la première.

« — Qui nous consolera ! s'écrie-t-elle.

» Qui ? ma sœur ! répond Blanche : DIEU ! »

Une image sainte était là. Les jeunes filles se prosternent ; et serrées l'une contre l'autre, elles s'embrassent aux pieds du Christ.

Le vicomte D'ARLINCOURT.

---

## ORIGINE DES POSTES AUX LETTRES.

Aujourd'hui, tout nous porte à croire que l'invention des postes aux lettres doit son origine à la nécessité militaire, bien plus qu'à la politique civile. C'est dans l'histoire de Xénophon que se trouve la première mention d'un système régulier de postes. L'historien grec attribue cette institution à Cyrus ; il rapporte que ce prince sage et guerrier, voulant établir des communications fréquentes avec les commandans de ses armées et avec les gouverneurs de ses provinces, bâtit de magnifiques maisons de poste, et donna une grande quantité de chevaux et de courriers aux surintendans qu'il avait nommés. Ces courriers voyageaient de relais en relais, avec une rapidité incroyable, la nuit comme le jour, et conservaient des rapports non interrompus entre la capitale et les parties les plus éloignées de l'empire perse. Hérodote nous apprend que, entre les rivages de la mer Egée et Suse, il existait cent onze de ces relais, distans l'un de l'autre d'une journée en chemin. L'intendant suprême de ces postes était en général un homme du plus haut rang et selon Plutarque, Darius lui-même occupa pendant longtemps cette place avant son avènement au trône. La chute de l'empire perse entraîna avec elle celle des postes, et il ne paraît pas qu'aucun de ses successeurs, en Europe ou en Asie, les ait fait renaître dans leur forme primitive.

Quant aux moyens de correspondre usités en Grèce, nous remarquons qu'Homère, en dépeignant avec une grande précision les usages de son pays et de son siècle, fait souvent mention de « messagers ou de porteurs de lettres », mais il n'ajoute rien qui puisse nous éclairer sur le genre particulier de leurs emplois. Cependant, si nous réfléchissons à l'étendue du commerce de la Grèce, et plus spécialement à la nécessité fréquente où étaient les chefs des armées de faire circuler des nouvelles militaires, nous ne saurions douter de l'existence de quelques établissemens semblables, quoique la manière de les diriger ne soit désignée dans aucun auteur.

Dans l'empire romain, les progrès des correspondances par des postes ne paraissent pas avoir égalé les autres célèbres institutions qui avaient élevé Rome à la dignité de maîtresse du monde. L'histoire de la républ que parle mille fois des *statores* et des *stationes*, dont on faisait usage pour le service militaire. Ces postes n'étaient guère qu'à la disposition des patriciens. Suétone nous apprend qu'Auguste donna à ces établissemens des formes plus régulières, en les répandant par tout l'empire, d'abord par le moyen de courriers à pied, et ensuite par des individus voyageant dans des chars.

La loi *de cursu publico* du code théodosien règle et désigne les relais respectifs, les prix des chevaux de poste, etc. : mais ce réglement paraît n'avoir regardé que les courriers du gouvernement, qui avaient l'habitude, avant cette époque, de s'emparer des premiers chevaux qu'ils rencontraient en route, sous prétexte qu'ils étaient nécessaires au service public. Après tout, vu l'état de la société en général, et l'ignorance presque totale de l'art d'écrire qui régnait parmi les basses classes, nous pouvons conclure hardiment que la correspondance épistolaire de l'antiquité ne fut dans aucun temps très-considérable, et que, loin d'être universelle, elle se bornait aux rangs les plus savans et les plus élevés.

La sagacité de Charlemagne lui fit concevoir les avantages d'un moyen de communication prompt et régulier à travers toutes les parties de son vaste empire. A peine eut-il achevé de soumettre l'Italie, l'Allemagne et une partie de l'Espagne, qu'il établit des postes publiques dans chacune de ces contrées, ce qui contribua efficacement à lui assurer ses conquêtes. Après sa mort, au milieu des convulsions qui s'ensuivirent, et qui désolèrent toute l'Europe, les maisons de poste disparurent peu à peu, et partagèrent le sort des autres institutions qui étaient destinées à p rir dans les ténèbres du moyen-âge.

Dans les chroniques de l'histoire moderne nous ne découvrons nulle mention de postes régulières en Italie avant l'année 1464 ; nous les voyons renaître alors en France sous Louis XI. Ce monarque astucieux et inquiet voulant s'informer des pensées aussi bien que des paroles et des actions de ses sujets, eut l'idée d'établir 250 courriers pour traverser le royaume sans cesse, et pour porter des lettres et des dépêches dans des lieux désignés. Ces postes n'étaient, bien entendu, qu'à l'usage de la noblesse.

Les premières postes qui furent ouvertes pour les classes inférieures, émanèrent de l'université de Paris, à laquelle se rendaient un si grand nombre d'étudians de toutes les parties de l'Europe, qu'il fallut absolument établir des messagers pour le transport d'habillemens, de livres, de papiers et des lettres. Ces porteurs partaient et arrivaient si régulièrement, que le public trouvait son avantage à profiter de leurs services, bien qu'ils fussent payés très-chèrement. Rollin nous apprend que ces courriers étaient appelés dans les registres de l'université *nuntii volantes*, à cause de la grande rapidité avec laquelle ils voyageaient. Cet ordre de choses subsista jusqu'à l'année 1576, époque à laquelle Henri III institua des messagers royaux d'après le même plan que ceux de l'université, et celle-ci se trouva privée dès lors des profits de ce monopole.

Louis *Hornigh* nous dit qu'en Allemagne des postes furent établies par le comte de Taxis à ses propres frais. En récompense de ce service signalé, l'empereur *Mathias* lui accorda la dignité de premier intendant de la poste, transmissible à ses héritiers.

L'on pourrait s'étendre ici fort au long sur la célérité avec laquelle les courriers d'Orient, et en particulier ceux de la dynastie tartare, entretenaient les correspondances d'immenses empires. Les renseignemens les plus authentiques à cet égard nous sont donnés par Marco Polo, fils et neveu des frères Vénitiens, Nicolo et Matheo Polo. L'illustre Marco, qui fit en 1271 un voyage à Cumbalu (le Pékin d'aujourd'hui) où il devint le favori du khan ou empereur, nous dit : « Que dans toutes les parties de » l'empire tartare, il existe des auberges établies à » de certaines distances, où les envoyés et les messagers du khan peuvent trouver à chaque heure » de la journée des chevaux, des provisions et des » logemens ; et aux bords des rivières et des lacs, » de magnifiques bacs les attendent toujours. Par » ce moyen, les lettres sont transportées a la distance de 200 ou 250 milles par jour. »

Outre la poste par courrier, on a eu souvent recours à un moyen plus expéditif, que nous ne devons pas passer ici sous silence, — aux pigeons. Cette coutume commença en Orient dans un temps très-reculé ; et elle avait rapport sans doute à la tradition de l'Ecriture-Sainte sur la mission de la colombe, ou (selon les Hébreux) du *pigeon*, envoyé par Noé hors l'arche, à la fin du déluge. Tout en méprisant les nombreuses fables débitées sur ces messagers ailés, nous ne pouvons nous empêcher de faire allusion à la correspondance qui eut lieu par ce moyen entre Hirtius et Brutus au siége de Modène, et à celle de Taurosthènes, qui choisit un courrier du même genre pour informer son père, demeurant à Egine, de son succès aux jeux olympiques. Ceux qui de nos jours ont voyagé en Orient, confirment parfaitement ces récits. Entr'autres écrivains anglais, Litgow nous assure que des pigeons portent des lettres d'Alep à Babylone, distance de 30 journées de chemin, en quarante-huit heures.

En Angleterre, il a dû exister des postes de bien bonne heure : la première mention que nous en rencontrons, se trouve dans les décrets d'Édouard III ; mais ces indications sont si vagues, qu'il est impossible d'en conclure si les établissemens dont il s'agit étaient publics ou non. Edouard IV institua des maisons de poste éloignées de 20 milles les unes des autres ; et dans le nord du royaume, l'on en établit plusieurs pour la transmission des nouvelles journalières des guerres avec l'Ecosse. Quelques écrivains pensent qu'Édouard ne fit que permettre ces postes, et que l'ordonnance royale qui en commanda l'emploi émana de son frère Richard III, qui, commandait en personne l'expédition du nord. Quoi qu'il en soit, il est certain que ces postes étaient réservées uniquement au gouvernement et aux hautes classes, jusqu'au règne de Charles I^er^,

puisque les négocians, les commerçans et les propriétaires-rentiers étaient sans cesse obligés de se servir de courriers très-peu sûrs et de dépenser des sommes énormes pour le transport de leurs lettres, etc., tandis que les universités possédaient des postes à elles, et n'en permettaient l'usage à qui que ce fût. En 1543, il existait une poste qui portait les lettres en quatre jours de Londres à Edimbourg; mais cette rapidité qui était incroyable pour cette époque, ne dura que peu de temps. Selon l'historien Cambden, le grand-directeur des postes en 1581, était Thomas Randolph, qui exécutait habituellement les commissions de toute espèce pour la reine Elizabeth, en Ecosse.

En 1636, le roi Charles I^er, de concert avec Louis XIII de France, établit une grande poste entre Londres et Paris, par les routes suivantes : de Douvres à Calais, et de-là à Paris par Boulogne, Abbeville et Amiens. Les proclamations de ces deux monarques abolirent la poste particulière qui passait auparavant de Rye dans le comté de Sussex, à Dieppe. Ces réglemens ayant été interrompus pendant la révolution d'Angleterre, Charles II les rétablit à la restauration, tels qu'ils existaient du vivant de son père (*Codex Carol. Art. duodecim.*) Sous Guillaume III, le parlement passa le premier *bill* pour l'institution d'une poste en Ecosse, et le neuvième article du code de la reine Anna établit l'administration des postes de la Grande-Bretagne, telle que nous la voyons aujourd'hui.

La manière admirable dont le service des postes a été fait en France (1), depuis Louis XIV, est trop généralement connue pour qu'il soit besoin de la rappeler ici. CHARLES O***.

---

## BLEU ET BLANC.

*Alerte, alerte! enfans du Bocage, voilà les Bleus qui débouchent par le chemin creux de la Roche-Briard.*

Ce fut le cri de guerre et de retraite que poussait, en 1815, Perrot, soldat de l'armée vendéenne qui, à cette époque, s'était ralliée.

A peine le Vendéen avait-il prononcé sa phrase, qu'il fut atteint dans la poitrine d'un coup de baïonnette que lui porta Renaud, sergent des grenadiers de Napoléon.

Quelques jours après, on entendit crier dans la même direction : *En avant les voltigeurs de la grande armée! voilà les Blancs qui débusquent.*

C'était le sergent Renaud qui excitait sa compagnie : mais à ce moment, il reçut sur la figure une belle et large blessure bien ouverte, que lui dessina en ligne courbe le sabre de Perrot, qui ce jour-là prenait sa revanche.

Quelques années se passèrent.

Les acteurs du grand drame de guerres civiles qui s'était joué sous nos yeux, rentrèrent dans leurs foyers, et la paix paya en honneurs ou en primes pécuniaires les blessures du champ de bataille.

Le Vendéen devint pensionnaire de l'état.

Le sergent Renaud, fait sergent-major, fut admis à la solde de retraite; la France lui paya annuellement trois cents francs. Robuste, fait à la fatigue, il reprit la pioche du terrassier et augmenta ses ressources par le travail.

A Beauvais, dans la même maison, au même étage, sur le même carré, demeuraient les deux pensionnés. Chaque matin ils se saluaient, buvaient ensemble le vin blanc. Si l'un des deux entonnait la *Marseillaise*, l'autre entonnait ou sifflait *Vive Henri IV*. C'était presque toujours là la première étincelle du grand feu de la polémique. Dix fois le vieux sergent et le vieux Vendéen furent au point d'en venir aux mains pour défendre l'honneur de leurs anciens drapeaux.

Mais des voisins conciliateurs faisaient tourner le raccommodement au profit du cabaretier.

Le Vendéen n'avait obtenu qu'une pension temporaire, en 1830 elle cessa, et la misère la plus profonde allait devenir son partage.

Un matin le sergent Renaud salua son voisin avec plus de gaîté que de coutume.

Le Vendéen était triste, et il avait refusé l'offre de la libation matinale, parce qu'il pensait qu'à l'avenir il ne pourrait plus rendre galanterie pour galanterie.

— Vous partez de bonne heure M. Renaud, dit-il.

— Oui, mon *vieux blanc* (C'est le sobriquet que le soldat de Napoléon, avait conservé au Vendéen), oui je pars de bonne heure parce que je ne suis plus seul à nourrir; à partir de demain, je prends de la famille.

— Bah! vous vous mariez?

— Il y a quelque chose comme cela.

— Et avec qui donc?

— Avec qui? fit le vieux troupier en tendant la main à son voisin, avec vous, mon vieil ennemi, c'est la cocarde tricolore qui épouse la cocarde blanche; vous n'avez plus de pension, la mienne me reste, nous la couperons en deux. J'ai deux bons bras, ils iront en ville travailler, pendant que vos jambes invalides resteront au logis. Ça ne changera rien à nos idées, nous nous disputerons comme par le passé, nous nous battrons même si le cœur nous en dit, nous mourrons s'il le faut d'un coup de sabre pour Napoléon ou pour Henri IV, mais, corbleu, nous ne mourrons pas de faim.

Il y a six ans que ce pacte d'amitié a été consenti.

Le soldat de l'empire gagne le pain du Vendéen. Celui-ci reste au logis, fait la cuisine et raccommode les habits de la communauté. Quelquefois les vieilles idolâtries politiques se réveillent, on dispute, on crie, les deux amis nomment cela prendre leur dessert; puis, quand la nuit a passé sur la discussion, le soldat travailleur va continuer son œuvre de dévouement.

Nous défions la commission des prix de vertu instituée par M. de Monthyon de mieux placer, qu'en le donnant à ce vieux grenadier, le prix qu'elle doit décerner cette année. (*L'Entr'Acte.*)

---

*Le rédacteur-gérant*, A. P. BARBIEUX.

---

(1) Pendant l'année 1834, le revenu de l'administration des postes est monté à 36,210.398 fr. Ce total comprend : 1° 32,901.000 f. provenant du port des lettres; 2° 821.479 francs résultant du 5 p. 100 perçu sur les envois d'argent; et enfin la somme de 1.751,090 fr. pour les voyageurs dans la malle-poste.

Paris, imp. de Félix Locquin, rue N.-D.-des Victoires, 16,
Pour Henry Hooper, 13, Pall Mall, East, Londres.

# LE CAMÉLÉON,

N 6. (3me Année.) JOURNAL NON POLITIQUE. 6 Février 1836.

PARAISSANT TOUS LES SAMEDIS.

## UNE SOEUR.

Le cœur d'une sœur est un diamant de pureté, un abime de tendresse, se dit-il.
**De Balzac.**

Un soir, une jeune fille était debout devant une cheminée dans laquelle se consumaient, épars, les restes d'un feu brillant ; une lampe éclairait faiblement la chambre; un profond silence régnait dans cette maison : seulement, de temps à autre, un léger coup de marteau faisait résonner la porte cochère. A chaque retentissement la jeune fille courait à la fenêtre, et regardait dans la cour, puis revenait à pas lents. « Ce n'est pas lui, disait-elle, mon Dieu ! pas encore lui, et ses yeux se portèrent vers la pendule qui marquait une heure avancée dans la nuit. Sur la douce figure de la jeune fille se peignaient l'inquiétude et la douleur.

A cet instant, de la chambre voisine, une voix grave fit entendre ces mots : « Tu ne vas donc pas te coucher, Claire? — Si, mon père, j'y allais. — Est-ce que ton frère n'est pas encore rentré? — Non, mon père, dit-elle à voix basse, mais il n'est pas tard. — Comment! ce n'est pas minuit et demi qui vient de sonner? — Oui, mais la pendule avance. — Et depuis quand? » Un nouveau silence succéda à ce colloque. Alors on entendit frapper brusquement à la porte cochère, puis fredonner. « Ah! le voilà enfin, s'écria Claire. » Elle courut ouvrir une petite porte dérobée entre sa chambre et celle de son frère. « Comme tu rentres tard! lui dit elle; depuis une heure, je suis dans un état... — Eh! pourquoi te tourmenter ainsi? As-tu peur qu'on me tue?... Je saurais me défendre. — Non, je n'ai pas cette peur, tu es brave, mais après tes promesses d'hier peux-tu fâcher encore notre père en rentrant aujourd'hui à une telle heure? — Je ne puis faire autrement, je te l'ai déjà dit. — Au moins rentre de bonne heure de temps en temps, pour faire preuve de bonne volonté. — C'est étonnant! mon père veut à vingt ans me tenir encore à la lisière : eh bien! moi je ne le veux pas; puisque j'ai une clef, et que je ne le réveille pas, il ne peut rien avoir à me dire; tu as beau me faire de grands yeux, ma petite Claire, allons, plus de morale. Ecoute : je viens de l'Opéra voir la pièce nouvelle; elle est délicieuse! divine! figure-toi.... — Ah! je n'ai pas le cœur à t'entendre. — Eh bien! je garderai mon récit; bonsoir! » Se remettant à fredonner, il entra dans sa chambre où bientôt il dormit profondément, tandis que la pauvre Claire fut plus de deux heures avant de trouver le sommeil. De tristes pensées l'agitaient; son frère, elle le chérissait tendrement, il avait été l'ami de son enfance, le compagnon de ses jeux; elle aimait à le croire supérieur à elle, elle se plaisait à admirer sa taille élevée, sa noble figure, son adresse, son audace : elle était fière de lui, et maintenant toutes ses espérances s'évanouissaient; ils étaient loin les jours où Fernand ne trouvait pas de passe-temps plus doux que de lire à sa sœur les voyages de Châteaubriand ou un roman de Walter Scott! L'heure des folies avait sonné pour lui, il ne mettait plus de frein à ses plaisirs, à ses dépenses. Il entendait les reproches de son père sans repentir; sa colère, sans frayeur; et quel père c'était que M. Derbès! que d'honneur! que de probité! Quand il s'aperçut que de mauvais conseils corrompaient son fils, il lui parla avec douceur et affection, puis il paya sans reproches les premières dettes du jeune homme. Cette indulgence fut sans effet : Fernand marcha de faute en faute. Ses études furent abandonnées; lié à des jeunes gens riches et désœuvrés, c'était chaque jour des parties à cheval, des dîners, des spectacles, et cependant Fernand savait que la fortune bornée de son père ne pouvait suffire à de telles dépenses. Quand M. Derbès vit de tous les côtés se présenter des créanciers, il fut de son devoir de parler avec sévérité : Fernand reçut mal ces premières réprimandes, et, sans la tendre sollicitude de Claire, une scène violente aurait sans doute eu lieu : l'orage se calma, mais le père resta froissé, et le coupable fils n'avait pas réparé ses torts.

Le lendemain matin Claire aborda son père avec timidité : un pli formé sur le front du vieillard fit battre le cœur de la jeune fille; elle craignait que cette nouvelle désobéissance de son frère n'eût ajouté à ses torts accoutumés, et cherchant à l'excuser : « Imagine-toi, mon bon père, lui dit-elle, que Fernand a eu le bonheur d'obtenir un billet d'auteur pour la pièce nouvelle : il y avait un monde fou. Il y a rencontré beaucoup de personnes de ta connaissance », et la jeune fille espérait ainsi ôter à son père les moyens de gronder, pourtant elle redoutait le moment du dîner. Fernand entra : « Bonjour, mon père, dit-il en s'avançant vers M. Derbès, qui lisait : — Bonjour, mon fils, » répondit celui-ci, sans lever les yeux. Fernand feignit de ne pas s'apercevoir du mécontentement de son père : il affecta une grande gaîté, parla encore de l'opéra nouveau, et Claire essayait de l'écouter avec intérêt, mais M. Derbès demeurait glacé. Bientôt toute contrainte devint impossible à la jeune fille : des larmes mouillèrent ses yeux.

Fernand chantait, parlait haut, se promenait en pirouettant pour cacher son embarras, lorsque M. Derbès, posant son livre, dit avec sévérité : « Au lieu de chanter, monsieur, voudriez-vous m'apprendre qui de nous deux paiera cette lettre de change? » Fernand pâlit, il hésita, puis répondit d'une voix tremblante : « Mon père, cet argent que je dépense devait me revenir à ma majorité, ce n'est pas le vôtre; c'est le bien de ma mère.... — Monsieur, reprend avec amertume M. Derbès, je puis vous pardonner votre inconduite, mais jamais vous ne m'outragerez impunément.... » Claire, cette fois, ne trouva pas de paroles pour pallier la conduite de Fernand. Elle tomba à genoux

près de son père baisant ses mains comme pour le consoler. « Sortez! monsieur, ajouta M. Derbès d'une voix ferme; vous êtes majeur, passez chez mon notaire, vous y trouverez en règle mes comptes de tutelle.... Vous n'êtes plus mon fils.... Nous sommes étrangers maintenant l'un à l'autre. » Alors le coupable Fernand perdit toute retenue. « C'est assez longtemps être en esclavage, s'écria-t il; je suis libre! » Ayant dit, il s'élança hors de la chambre. La surprise, la douleur, rendirent quelques instans M. Derbès muet, puis se levant tout tremblant, il se mit à marcher à grands pas. Claire le suivit toujours à genoux. « O mon père, dit-elle, mon père, je t'en conjure, calme-toi; il ne sait ce qu'il dit. » M. Derbès la repoussa : elle le saisit, le retint, il la repoussa encore. « Je le jure, s'écria le vieillard irrité, l'insolent ne remettra jamais les pieds chez moi. » Claire sanglotait; mais sa touchante douleur ne faisait qu'aigrir encore son père.

Oh! dans quelle anxiété se passa cette soirée! A minuit M. Derbès appela la femme de chambre. « Rose, allez vous coucher, et dites à Louis d'en faire autant. » Sans répondre un mot, les domestiques montèrent à leur chambre : alors M. Derbès alla mettre les verrous aux portes; Claire, saisie de frayeur, fit une nouvelle tentative. « Grace, grace! murmura-t-elle, ne le chasse pas de chez toi, où irait-il? oh! grace pour lui! »

Hélas! elle ne devait pas fléchir un père justement irrité; et sombre, silencieux, il rentra dans son appartement. Claire ne pleurait plus, ses yeux étaient fixes, ses dents serrées; c'est qu'elle est terrible la colère d'un père!

Claire veilla toute la nuit, craignant, espérant entendre revenir son frère; mais il ne revint pas, et, le lendemain, Rose, entrant chez sa jeune maîtresse, la trouva assise, immobile, tout habillée. Claire attendit vainement son frère : soit par honte, soit par fierté, le jeune homme ne fit aucune tentative afin de réparer sa faute; et l'on put se convaincre qu'il renonçait pour toujours à ses liens de famille. Huit jours après, M. Derbès fit remettre à son fils la somme de quarante mille francs, qui lui revenait de la succession de sa mère. Adieu donc le bonheur de Claire, adieu les épanchemens affectueux : pour elle il n'y avait plus que des larmes et d'affreuses angoisses. Elle fit inutilement de nouveaux efforts auprès de son père, et d'ailleurs à quoi bon? Fernand, de son côté, restait froid à toutes les lettres; le malheureux jeune homme, égaré par de perfides amis, ébloui par les plaisirs, se livra à toutes les extravagances. Il eut des chevaux, des domestiques; il vécut comme si ses quarante mille francs étaient inépuisables, et pourtant, une pareille somme est bientôt dépensée! Au bout de deux ans il ne lui restait rien de cet argent qu'il avait tant désiré, et qui n'avait servi qu'à accélérer sa perte et à porter le désespoir dans l'ame d'un bon père et de la plus tendre des sœurs. D'abord Fernand emprunta à ses amis, et dès lors il commença à songer à toute l'imprudence et à tout l'odieux de sa conduite. Il tâcha de se tirer d'affaire en cherchant à s'occuper; mais depuis sa sortie de chez son père, n'ayant pas continué d'étudier le droit pour se livrer au barreau, Fernand ne trouvait pas de place. Il réduisit sa dépense, puis il emprunta; puis sa montre, ses bijoux, furent mis en gage; puis il vendit ses habits, et alors il vécut de pain et d'eau. Claire, instruite de la détresse de son frère, lui écrivit pour le supplier de fléchir, de demander pardon à son père et de rentrer dans sa famille. « Non, répondit-il à cette lettre de » Claire, non, je ne ferai point d'excuses; on croirait » que la misère me fait peur : je n'irai pas t'embras- » ser; mon père m'a chassé, mes pieds ne toucheront » plus le seuil de sa porte. »

» Et cependant je veux le voir, disait la pauvre jeune fille toute en larmes, je veux savoir comment il vit, l'infortuné. » Elle imagina de lui donner rendez-vous le dimanche à la messe. Le jeune homme y vint; elle fut frappée du changement que deux ans avaient apporté sur cet insoucieux et gai visage : plus de sourire, des yeux hâves et cernés, des cheveux en désordre, un teint fatigué... Claire détourna la tête pour cacher ses pleurs. « Ma sœur, dit Fernand avec l'accent d'une douleur amère, ma bonne sœur!... » Elle sentit une larme qu'il laissa tomber sur sa main. « Viens, lui dit-elle, viens! que ces jours de deuil cessent pour tous; mon père aussi est désespéré, tout sera bientôt oublié : je vais te conduire dans ses bras.

— Dieu m'en garde! s'écria le fier jeune homme; si j'ai offensé mon père, je lui demanderai pardon, quand personne ne pourra me jeter à la tête que c'est l'intérêt qui m'y porte : je vais d'abord chercher de l'emploi.

— Tiens, prends cela, dit timidement Claire, en lui présentant cinquante francs, cet argent m'est inutile, et il pourra t'aider à attendre. » Fernand rougit : « Ma bonne sœur, je te priverais de tes épargnes, jamais. — Oh! ne pense pas à moi, je n'ai besoin de rien. » Il refusait encore : elle le pressa tant qu'il prit cet argent, et un mois après, Claire le revit plus triste encore, car il cherchait vainement à s'occuper : partout on lui demandait une pension ou deux ans de son temps, et la misère arrivait. Claire s'aperçut que les bottes du jeune homme s'usaient; que son habit, bien brossé, montrait déjà la corde. « Je t'apporte un petit présent, lui dit-elle, en lui donnant encore cinquante francs. »

Cette fois, pour compléter cette somme, elle venait de vendre un col de mousseline qu'elle avait brodé pour s'en parer au printemps. Fernand refusait, la bonne sœur fit un vertueux mensonge. « Ils sont presque à toi, dit-elle, car mon père me les a donnés hier sans motif : je suis certaine qu'il pensait à son fils. Notre père, il est bien à plaindre, Fernand, depuis le jour où tu nous as quité; il ne parle plus, et la nuit je l'entends gémir; méchant, combien tu nous causes de peine! » Fernand caressa tendrement sa sœur, mais un faux point d'honneur l'empêcha de revenir. Chaque jour pourtant sa position devenait plus effrayante : les semaines, les mois se passaient; plus il attendait, plus il rendait une réconciliation difficile. M. Derbès, dont le cœur saignait, aurait accepté les plus simples excuses. Dans son amour paternel, il se reprochait presque sa juste sévérité; mais il attendit vainement la moindre démarche de son fils, et blessé jusqu'à l'ame de cette conduite, dans laquelle se montrait pourtant une sorte de délicatesse, il en vint au point de ne pouvoir souffrir que la douce Claire lui dît un mot en faveur du banni, et Claire voyant la détresse de Fernand, Claire, qui ne pouvait plus sans pleurer regarder le linge usé de son frère, son habit rapé, ses bottes éculées, Claire travaillait jusque bien avant dans la nuit pour terminer quelques broderies qu'elle vendait, et dont elle portait le produit à Fernand, ayant fini par lui persuader que son père lui donnait cet argent. Mais la délicate jeune fille ne passait pas ainsi de longues nuits sans altérer sa santé; sa pâleur attestait ses veilles. Son père attribuait ce changement au chagrin. Un matin qu'il vit cette fille, mainterant sa

seule tendresse, retenue au lit par la fièvre, son ressentiment éclata plus violent. « Puisse le ciel, s'écria-t-il, rendre à un fils ingrat le mal qu'il te fait! » La jeune fille fut alitée près d'un mois. Qu'on juge de ses angoisses! la dernière fois qu'elle avait vu Fernand, il manquait de tout; il parlait de suicide... Elle tremblait qu'il ne se portât à quelque extrémité, et en vain elle essayait de se remettre à l'ouvrage.

Ne pouvant résister à son effroi, elle se confia à Rose et l'envoya chez son frère. « Ah! mademoiselle, s'écria cette fille en revenant, c'est grand'pitié de voir ce pauvre jeune homme, autrefois si petit-maître qu'il ne pouvait supporter un pli de travers à sa cravate, un brin de duvet sur sa redingote, et qui maintenant est vêtu ni plus ni moins comme un marchand de chaines d'acier: sec, maigre, grelottant dans une petite chambre sans feu. Il pleurait, je gage, mademoiselle, quand je suis entrée, car il a passé la manche de son habit sur ses yeux, et bien sûr qu'il n'a guère déjeuné aujourd'hui, je n'ai vu là rien pour manger. — Ah! mon Dieu, Rose, s'écria la pauvre Claire, comment faire? je n'ai plus d'argent, et ma broderie n'est pas finie. — Je lui ai donné dix francs comme de vous, mademoiselle. — Bonne fille! — Pas moins, ça doit lui coûter à ce pauvre jeune homme de vous ruiner ainsi; ça fend le cœur des deux côtés.

Le soir, Claire reçut la lettre suivante: « Je vois » qu'il faut prendre un parti, j'ai appris que ce n'est » pas mon père qui te donne ce que tu m'envoies; tu » te dépouilles pour moi; qui sait si je ne suis pas » cause de ta maladie? et pourtant tes généreux ef» forts sont loin de me suffire; la misère me gagne, » je n'ose plus me montrer nulle part, mes amis com» mencent à me fuir, rien ne me réussit. Je vais » tenter la fortune, c'est le seul moyen de me sortir » d'affaire; si cette ressource me manque... eh bien! » je me déciderai à *sauter le pas*. Adieu, ma sœur, » toi que j'aime le plus au monde. »

« Ah! ne joue pas, lui répondit Claire dans de mortelles souffrances, ne joue pas! attends encore, je vais parler à mon père. Malheureux! veux-tu ta perte à tout jamais. » Elle se décide à tenter de fléchir son père; il est sorti; elle compte les minutes jusqu'à son retour. On sonne, elle rassemble ses forces, mais ce n'est pas M. Derbès, c'est un billet de lui. « Ne m'attends pas pour dîner, ni même pour coucher, ma petite Claire, je vais à Saint-Brice; on vend demain cette terre que je désire acheter, et je veux la visiter encore. Comme c'est après-demain dimanche, il est possible que je ne revienne que lundi. »

« Mon frère, mon frère? s'écria Claire éperdue, mon frère! que vas-tu devenir? que faire pour te sauver?... » Elle se désespère; pourtant il n'y a pas de temps à perdre, le courageuse enfant se ranime au souvenir du danger; elle rassemble ses bijoux, sa montre, une bague que vient de lui donner M. Derbès, tout, tout! jusqu'à une petite croix d'or, présent de sa mère, aidée du bras de Rose, elle se traîne chez le joaillier de la maison, vend le tout et envoie le montant à son frère. Le jeune homme se sent heureux en recevant cette somme qui prive sa sœur de mille petits objets qu'elle aimait avec une joie d'enfant; mais le malheur avait rétréci son ame, depuis trop de jours il luttait contre la faim pour n'être pas égoïste. Cet argent cependant fut sa perte, car dès lors une seule idée l'occupa, celle de trouver les moyens de rendre à sa sœur tout ce qu'elle sacrifiait pour lui. L'infortuné crut avoir une ressource dans le jeu. Jusque-là, la crainte de descendre plus avant dans l'abîme le retenait encore; maintenant tout scrupule disparaît, il ne veut qu'une chose: de l'or! il lui en faut, et le voilà livrant au hasard de la roulette le prix du sacrifice de la généreuse Claire. D'abord le sort le favorisa, puis arrivèrent les revers; mais à chaque chance diverse il se sentait un nouveau désir de jouer, et bientôt Fernand, égaré par cette funeste passion, chassa de son ame tous les bons sentimens d'autrefois. La douleur de sa jeune sœur, de son vieux père, ne le touchait plus; il aimait maintenant à vivre sans famille; quelquefois, le dimanche, il manquait au rendez-vous de Claire; quand il y venait, il affectait l'ironie. Un jour, en le quittant, Claire crut lui faire un adieu éternel, car elle venait de lui entendre tenir de si étranges propos, qu'elle ne put se décider à les entendre une seconde fois; mais avant de sortir de l'église, elle s'agenouilla, pleurante et désespérée. « O mon Dieu! pria-t-elle du fond du cœur, mon Dieu! jetez un regard de miséricorde sur ce pauvre égaré. » Ainsi Fernand empoisonnait les dernières années de son père et troublait les jours d'une sœur qui le chérissait. Sans lui, de douces heures auraient passé pour la jenne fille, elle allait se marier; depuis long-temps M. Derbès l'avait promise à un homme déjà placé haut dans la magistrature; naissance, fortune, estime, tout se trouvait réuni dans cette alliance. Grave et sérieux, M. Daubigné n'inspirait pas une romanesque passion à sa fiancée; mais elle aimait à trouver dans celui qui allait être son protecteur un caractère ferme, une ame noble et généreuse; calme et réfléchie elle-même, elle eût hésité à confier son avenir à un frivole jeune homme; les formes un peu austères du magistrat lui plaisaient. Lui seul, pensait-elle, calmera les peines cuisantes de M. Derbès; lui seul pourra le tirer de la tristesse incessante où il reste plongé. «Vous le chérirez, lui disait souvent Claire, vous lui serez un fils, puisque le sien est perdu, » et la douce fille versait des larmes. Quand le jour de signer le contrat fut choisi, quand elle songea que tout allait lui sourire, et que pendant qu'elle marcherait à l'autel, parée et adulée, Fernand, peut-être en proie au besoin, seul, abandonné, errerait dans quelque coin de l'église pour apercevoir sa sœur sous ses habits de mariée, elle se sentit au cœur une amertume affreuse; tout le jour elle éprouva comme un pressentiment de malheur. Depuis trois mois elle ignorait absolument ce que devenait Fernand; plusieurs fois elle avait envoyé Rose s'enquérir de lui; on ne put lui en donner de nouvelles, il avait quitté son logement. « Mon père, dit Claire un jour au vieillard qui la baisait au front, mon père, il est un pauvre enfant prodigue qui gémit loin de nous; n'as-tu pas une bénédiction pour lui? dis, mon père! ne veux-tu pas qu'il s'asseye au bout de la table, le jour où nous tuerons le veau gras?... » Jamais il n'y avait eu plus de douceur dans la voix de la jeune fille; M. Derbès fronça le sourcil: « Ne me parle plus en faveur d'un misérable, répondit-il; prévoyant tes regrets, j'ai tenté un dernier effort, ton fiancé lui a parlé, le malheureux rejette toute réconciliation; maintenant, une assemblée de joueurs, des dés, des cartes, c'est tout ce qu'il lui faut; je ne le maudis pas, mais qu'il sache un jour qu'il a abrégé ma vie. . . . . . . . . . .

. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . .

Un notaire sortait du salon, les amis de M. Derbès lui serraient la main; tout était éclairé, parfumé; Claire, émue et tremblante, venait de signer son contrat de mariage: quelques jours encore, et à jamais son sort serait fixé; elle rentra dans sa chambre, agitée

de mille pensées diverses ; Rose la suivit. « Mademoiselle, dit-elle à voix basse, un commissionnaire a apporté ce soir une lettre pour vous, je crois que c'est de M. Fernand. — Donnez, Rose, donnez ! s'écria Claire troublée, en reconnaissant l'écriture, et laissez-moi seule ; elle saisit la lettre, brise le cachet, ses yeux parcourent rapidement les lignes; mais à mesure qu'elle avance, sa vue se trouble, ses doigts se crispent, le papier s'échappe des mains ; ah ! c'est qu'elle lisait de terribles choses ! jugez : « Claire, écoute, mon père » se souvient-il qu'il a un fils? veut-il que ce fils » vienne humilié et reconnaissant baiser la trace de » ses pieds, ou bien préfère-t-il le voir tomber déshonoré dans la tombe? Pour m'acquitter envers » toi, *pour manger*, j'ai joué et j'ai perdu vingt mille » francs, il me les faut demain matin, ou je me brûle » la cervelle. Ah ! ma sœur bien-aimée, ne te verrai-» je donc plus ! mourrai-je donc peut-être maudit de » mon père ! La vie m'a été bien amère depuis un an, » et maintenant qu'il faut la quitter, je la regrette, » je la désire pour réparer mes fautes. J'attendrai un » mot de toi, demain jusqu'à dix heures, rue du » Bouloy, n. 7. Ta réponse est *la vie* ou *la mort*. »

Pendant quelques minutes la pauvre Claire demeura anéantie, mille idées fantastiques traversèrent son cerveau sans qu'une seule pût s'y fixer; quand la mémoire lui revint, elle poussa un cri perçant; son père, qui venait de se coucher, l'entendit. « Claire, s'écria-t-il avec anxiété, est-ce toi qui te plains? » Cette voix inquiète et suppliante la glaça de terreur, pourtant elle sentit qu'à ce moment seul elle aurait de la force, et se traînant jusqu'à la porte de la chambre de son père : « Grace, demanda-t-elle, grace pour le proscrit ! — Ma fille, dans un jour où j'ai chassé cet amer souvenir, il est mal à toi de me le rappeler. — Crois-tu que lui aussi ne souffre pas ! la misère, le remords ; oh ! grace, grace pour lui ! » Elle tendait vers le lit de son père des mains suppliantes; le vieillard fut ému. « Claire, je t'aime tendrement, ta douleur me poigne, tu es un ange, et je ne veux pas empoisonner tes jours de joie. Fernand m'a outragé, il a blanchi mes cheveux et tué mes espérances; mais s'il se repent, s'il ne passe plus sa vie dans de vils tripots, qu'il vienne se jeter à mes pieds et je le relèverai ; mais s'il n'est qu'un misérable joueur, qu'il meure loin de moi. » Jamais, jamais, balbutia Claire en se retirant pâle et froide comme une ombre, jamais je ne dirai ce fatal secret, ma bouche s'y refuse ; tu serais maudit, Fernand ! mon frère, qu'as-tu fait ! Et l'infortunée passa la nuit dans d'horribles douleurs; tantôt se repentant de sa faiblesse, tantôt désespérée, puis imaginant un projet, puis un autre ; à la fin, se jetant à genoux devant le petit crucifix que la pieuse enfant avait placé entre ses blancs rideaux, elle implora celui qui n'abandonne pas quand tous les autres viennent à manquer; elle pria long-temps avec ferveur; puis se relevant plus calme, comme le jour commençait à poindre, Claire mit son chapeau, son manteau, et ouvrant avec précaution la porte, elle sortit de sa chambre, descendit rapidement l'escalier, passa près de la loge du concierge sans être aperçue, et se trouva pour la première fois de sa vie seule.... dans la rue, à sept heures du matin ! au mois de décembre.... Il neigeait, une bise froide soufflait, les rues étaient presque désertes, Claire marchait d'un pas précipité ; elle parcourut ainsi la rue Godot-de-Mauroy, la rue des Capucines; mais, arrivée près la rue de la Paix, elle s'arrêta... une pénible émotion contracta son visage. « Ah ! se dit-elle, en s'appuyant contre une boutique encore fermée, que dira-t-on, à cette heure, seule ! par un temps si affreux, que dira-t-on de me voir chez lui ? » Elle fléchissait, regardait le chemin qu'elle venait de parcourir comme tentée de retourner sur ses pas. — Non, dit-elle enfin en s'efforçant d'avancer, non, je ne dois pas hésiter, je dois sauver mon frère. » Et la jeune fille reprit sa marche rapide. « Gare ! gare ! crie un cocher de cabriolet, au coin de la rue Neuve-St-Roch, gare ! » Claire, qui ne voyait ni n'entendait, avait failli être renversée ; en même temps un homme s'élançant de ce cabriolet saisit par le bras la pauvre effrayée. « Claire ! grand Dieu ! est-ce vous? » C'était M. Daubigné... Claire tressaillit. « Que le ciel qui vous envoie soit béni, monsieur Alfred, j'allais chez vous. — Chez moi, Claire, seule ! à cette heure? — Oui, chez vous, il faut que je vous parle. — Me parler, chez moi ? » Aussi troublé qu'elle, il voulait l'aider à monter dans le cabriolet ; mais une idée subite vint à la jeune fille. « Non, ici, devant Dieu. » On ouvrait l'église de Saint-Roch, qui se trouvait déserte et sombre, Claire entraîna son fiancé dans une chapelle isolée. « Monsieur Daubigné, lui dit-elle, m'aimez-vous assez pour me sauver la vie? » Il la regarda avec anxiété ; « c'est plus que la vie que je vous demande, c'est un de ces services pour lesquels il n'est point de remercîmens, point de reconnaissance possible ; pouvez-vous me prêter vingt mille francs ? — Vingt mille francs, à vous, Claire, et pourquoi ? — Oui, vingt mille francs, il me les faut avant dix heures; oh ! prêtez-les moi; au nom de tout ce qui est sacré, prêtez-les moi ! » Elle se jeta aux pieds d'Alfred qui la regardait avec terreur. « Écoutez-moi, lui dit-elle, je suis beaucoup moins riche que vous, je sais que vingt mille francs c'est une somme énorme, et nous ne serons pas assez riches pour que cette somme ne nuise pas à votre fortune... Mais vous m'avez acheté une corbeille trop belle, vendez-la... vous deviez me donner douze cents francs pour ma toilette... je ne vous en demande que six, et je vous promets de vous faire autant d'honneur... d'être aussi bien mise que les femmes de vos amis... et puis, je vous aimerai tant, que vous me trouverez aussi jolie... Oh ! ne me refusez pas, Alfred, vingt mille francs à l'insu de tout le monde, à l'insu de mon père surtout ! vingt mille francs avant dix heures, je vous en prie ! » Il y avait de l'égarement sur sa figure, M. Daubigné en fut effrayé. « Claire, dit-il avec une pénible inquiétude, Claire, calmez-vous, quel affreux secret pouvez-vous avoir à nous cacher ! — Oui, c'est un affreux secret, mais jurez-moi de le garder et je vous le dirai. — Je le jure ! — Eh bien, lisez cette lettre. » Elle lui remet le billet de Fernand, pendant qu'il le lisait, elle était tombée à genoux sur les marches de l'autel ; et pâle, pleurante, les yeux levés au ciel, la jeune fille semblait une de ces vierges divines agenouillées au pied de la croix. Après avoir lu, Alfred contempla Claire quelque temps en silence ; ses larmes, à lui, coulaient aussi. « Noble et douce créature, relevez-vous, relevez-vous ! car vous n'avez plus rien à demander à Dieu ; c'est moi-même qui porterai l'argent à votre frère. » Un rayon de pure joie passa sur le front de Claire. Regardant son fiancé avec attendrissement : « Toute ma vie pour vous bénir ! » s'écria-t-elle. Il y eut un instant de mutuelle émotion. « Claire, reprit M. Daubigné, je cours chez mon notaire, et dans deux heures Fernand recevra vingt mille francs ; il serait un infâme si votre générosité ne le corrigeait pas. Adieu ! rentrez avant que votre père s'aperçoive de votre absence. » Et Alfred s'éloigna précipitamment de la chapelle.

Deux heures après, le jeune magistrat entrait dans

le salon de M. Derbès; il alla vers Claire, la prit par la main pour la conduire près du vieillard. « Mon père, lui dit-il, vos enfans vous apportent votre cadeau de noce. » Il lui présenta un papier, c'était une lettre de Fernand. « Grand Dieu! monsieur Alfred, qu'avez-vous fait? s'écria Claire, reculant effrayée. » Il la rassura d'un regard, et M. Derbès lut : « Mon » père, ce n'est pas d'aujourd'hui que le remords me » ronge; du jour où j'ai quitté votre maison vénérée » il n'y a plus eu pour moi de bonheur possible; si la » malédiction du ciel ne se fût pas attachée aux pas » d'un fils ingrat, le sort m'eût peut-être été moins » contraire; alors j'aurais pu, sans être soupçonné de » lâcheté, venir me jeter à vos pieds; croyez-le bien, » une sorte de fierté m'a seule retenu; maintenant » qu'un généreux ami me tend une main secourable, » qu'un être humain s'intéresse à votre malheureux » fils, je vous conjure, mon père, de recevoir mon » repentir, et de prononcer sur moi un mot de bé- » nédiction, pour que Dieu veuille protéger mes » entreprises. Une place m'est offerte en Allemagne, » je l'accepte avec reconnaissance; quand quelques » années de bonne conduite et d'exil m'auront purifié » de mes fautes, ô mon père, je viendrai de nouveau » contempler votre visage respectable, et aider l'ange » que je laisse près de vous à soigner votre vieillesse.»

M. Derbès étendit la main : « Que Dieu te pardonne comme je le fais dans cet instant, mon fils, dit-il, en levant au ciel des yeux humides; mes vœux accompagneront ton retour au bien. »

Peu de jours après, à huit heures du matin, dans l'église de l'Assomption, des amis assistaient au mariage de Claire Derbès et d'Alfred Daubigné, alors quelques exclamations de surprise furent entendues quand on vit que la mariée n'avait pas un bijou. « Mon ami, dit tout bas Claire à son mari en sortant de l'église, allons dire adieu à mon pauvre frère exilé... »

Madame Victorine Collin.

## UNE PROMESSE SUR L'EVANGILE.

Un jour de l'année 1835, au Havre, vers quatre ou cinq heures du soir, quatre hommes descendirent l'échelle d'un beau trois-mâts amarré dans le bassin du Commerce, lac creusé de main humaine, où cinq cents navires peuvent se tenir à flot, et qui me semblait une si prodigieuse construction avant que j'eusse vu les *docks* de Londres. Les quatre hommes, ayant pris terre sur le quai, se dirigèrent bras dessus, bras dessous, en causant joyeusement, vers une maison en arcades convenablement assise à deux pas de la salle de spectacle et dans laquelle Laiter, cet illustre proscrit de la haute cuisine parisienne, a perdu la succulente défroque d'une boutique superbe jadis fondée par lui à l'encoignure des rues Rivoli et Castiglione, boutique qui vit encore, grace au nom du fondateur resté sur la porte au moyen d'une falsification orthographique extrêmement ingénieuse. (*Café Léther* au lieu de *Laiter*.)

Quatre couverts, arrangés auprès d'un bon feu dans un petit salon, attendaient les convives qui se mirent à table aussitôt. C'étaient d'un côté le capitaine du trois-mâts et son second, et vis-à-vis deux négocians, dont l'un avait vendu et l'autre acheté le navire. Ils venaient là fêter tous ensemble le marché et le départ, car le lendemain, le navire devait passer du bassin au port, et puis, ouvrant ses grandes voiles, s'élancer en pleine mer.

Le dîner fut splendide, animé, bruyant. Les deux marins avaient le vin tendre. Au dessert ils se jetèrent dans les bras de leur nouvel armateur, qu'ils venaient de reconnaître pour avoir jadis navigué avec eux.

— C'est vous!... c'est toi!... mon bon Auguste! s'écrièrent-ils. Pardieu! nous ne nous quitterons pas demain! Tu ne seras pas assez chien pour nous laisser amarrer tout seuls ton navire devant ta porte? Tu viendras à Cherbourg avec nous.

— Je ne peux pas, dit l'armateur.

— La raison? Est-ce que tu ne t'en retournes point?

— Si fait...; mais je prendrai par terre... J'ai promis d'aller à Caen.

— Ah bah! laisse donc, dit le capitaine en remplissant le verre d'Auguste; c'est que tu as peur de l'eau...

— Peur? moi!...à votre santé, fit Auguste en trinquant, d'un air indigné.

— Eh oui! tu as peur!... La belle chose! Un vieux rat comme toi! voyager par la messagerie comme une cloyère d'huîtres.... Ah ça, mais... et nous donc! j'ai envie que nous montions dans la patache aussi, heim?

— Cette idée! dit le second.

— Bonne idée, pardieu! reprit le capitaine. Si l'armateur n'embarque pas, c'est qu'il trouve la mer trop chaude, et il s'y connaît... C'est ça... nous prendrons le remise, nous autres, et le bateau s'en ira tout seul... on lui dira le chemin... S'il ne sait pas!... eh bien, nous le mettrons sur l'impériale!

— Cette farce! dit le second.

— Eh non! la mer est superbe! s'écria le négociant. Un vent à filer douze nœuds à l'heure... Si je n'étais pas malade... vous verriez un peu!

— Comment! tu es malade, que tu dis! et tu vas te faire cahoter dans une voiture, au risque de verser encore! Tu viendras avec nous, Auguste! c'est fini. Ta femme nous en voudrait trop de t'avoir laissé aller par terre, étant malade. Ce pauvre Auguste! ça ne te vaut rien, la terre, vois-tu!

— Mais...

— Ne dis plus rien... c'est une chose arrangée... Je donne ma démission si tu ne viens pas, moi, d'abord!

Le punch arriva. Le reste d'hésitation que l'armateur avait encore, y fut noyé. A minuit, les quatre amis se séparèrent, et rendez-vous fut pris pour le départ à dix heures précises du matin.

Quand Auguste fut remonté dans sa chambre, il se mit à réfléchir. Il avait fait une mauvaise action en promettant à son ancien camarade de l'accompagner. Marié depuis cinq ou six ans à une jeune femme pleine de douceur et de graces, qui l'aimait de son premier, de son unique amour; père de trois enfans que cette femme si aimante et si bonne lui avait donnés. Auguste devait désormais à sa famille compte de ses moindres actions. Or, quand il était parti de Cherbourg pour acheter le navire, sa femme qui ne l'avait épousé qu'à la condition expresse qu'il ne naviguerait plus; sa femme, que l'idée des tempêtes qui désolent la Manche tous les hivers, saisissait d'épouvante, s'était mise à genoux, entourée de ses trois petits enfans, innocens et beaux comme des anges; puis, levant sur son mari des yeux pleins de terreur et d'amour, d'une voix que les sanglots étouffaient, elle l'avait supplié, au nom de ses enfans et d'elle, au nom de sa mère, au nom de Dieu, de lui accorder une grace. Il avait

consenti. Alors la pauvre femme avait pris un livre d'évangiles, et le posant ouvert sur la table, elle avait voulu que le père de famille, la main étendue vers le livre sacré, lui jurât qu'il reviendrait du Havre à Cherbourg par terre. Il avait juré. Sa femme s'était jetée à son cou après ce serment, et pressant sur le cœur d'Auguste une poitrine que l'anxiété brisait l'instant d'auparavant, elle avait dit à son mari : « Oh! j'étais bien sûre que tu m'aimais! j'étais bien sûre que tu n'aurais pas voulu me retrouver ici morte de ton absence! » Ensuite elle l'avait conduit à la diligence de Saint-Lô, et dix fois, pendant le chemin, elle lui avait rappelé sa promesse en le couvrant de baisers et de larmes. Il l'avait encore aux lèvres, ce serment inviolable, quand les chevaux lancés au grand galop, emportaient déjà la voiture vers l'avenue du Cauchin. Et cependant, tout-à-l'heure, la simple rencontre d'un vieux camarade de navigation, deux ou trois plaisanteries vulgaires, avaient suffi pour annuler un pacte si solennellement contracté. Sa foi de père de famille avait failli devant son amour propre de marin; son serment s'était brûlé à la flamme d'un bol de punch!

L'armateur eut d'abord honte de tant de faiblesse, et puis, se ravisant, il pensa tout le contraire; il en vint à se figurer que le tort et la honte consisteraient à n'être point parjure envers sa femme; il se dit qu'on se moquerait de lui, qu'on ferait de ses frayeurs la fable de tout Cherbourg; que ce refus d'aller en mer, dont il n'oserait jamais déclarer le motif, de peur d'un ridicule bien plus grand, le perdrait dans l'opinion de son capitaine et pourrait nuire à ses intérêts. D'ailleurs, la mer était belle et le vent favorable; sa femme, tranquille sur son retour, ne pouvait avoir aucune inquiétude, et quand elle le verrait revenir à elle sain et sauf, s'informerait-elle seulement du mode de voyage qu'il aurait choisi?

Toutes ces raisons firent qu'à la marée haute il se laissa entraîner sur son navire. Le cuisinier du bord lui donna la main pour s'embarquer; et dit entre ses dents :

— Nous voilà treize à table; gare que la marmite ne renverse!

Auguste entendit le mot du vieux coq.

— Je croyais que vous étiez quatorze à bord, dit-il au capitaine?

— Il y en a deux qui rejoindront par terre, répondit celui-ci; un qui se marie, et l'autre qui vient de perdre sa mère.

— Ils sont bien heureux, ceux-là! grommela le coq.

Le navire sortit par un plein vent de nord-est, forte brise, comme disent les marins. A peine hors des jetées, le capitaine fut obligé de faire prendre un deuxième ris dans les huniers.

— Si tu veux retourner, dit-il à Auguste, on va mettre le canot à la mer.

Auguste regarda le capitaine et n'osa point dire oui.

Le vent devint horrible. A quatre heures de l'après-midi, le jour tombant, comme on s'estimait à moitié route, la roue du gouvernail se mit à tourner sur son axe de manière à ne pouvoir plus être saisie. On vint à bout de la rajuster, mais une heure après, en vue du cap de Barfleur, elle manqua de nouveau sous la main du timonnier. Deux palans frappés sur la barre la remplacèrent tant bien que mal. Vers minuit, on aperçut les feux de Querqueville; Cherbourg était là tout près! Cependant il fallait virer de bord. C'eût été folie que prétendre s'approcher davantage par un temps aussi mauvais. On mit le cap à l'est sud-est, afin de retrouver les feux de Barfleur, que l'on espérait pouvoir garder jusqu'au jour. La manœuvre finissait à peine que des torrens furieux de neige et de grêle vinrent envelopper le malheureux navire et lui cacher tout-à-fait le phare, désormais son unique sauvegarde au milieu de l'épouvantable tourmente qui le déchirait. Alors Auguste se recueillit et pleura, car, à moins d'un miracle, sa femme allait être veuve, ses enfans allaient être orphelins. Mais le miracle pouvait venir! Cette pensée tripla son énergie, elle lui rappela les ressources que jadis en pareil cas, le courage et la patience lui créaient; elle le fit courir au capitaine abattu, que son équipage contemplait avec une morne terreur, et bientôt, grace à lui, tous ces hommes épuisés, désespérés, retrouvèrent un peu de sang-froid. Une éclaircie se fit alors et montra les feux du Fort-Royal, sentinelle perdue sur un tas de rochers, au milieu de la mer, à une lieue de la ville, et sous laquelle personne ne passe sans danger de mort.

— Virez de bord, enfans! ou nous sommes brisés! s'écria Auguste d'une voix terrible. On allait obéir, la mer ne voulut pas : elle saisit le pauvre navire à moitié de son évolution et le cloua d'un seul élan sur les rochers de l'île Pelée. Il était deux heures du matin. La mer, la grêle, la neige, les lambeaux de voilure, les débris de mâture et d'agrès pleuvaient et fouettaient au visage des matelots : le bordage était rasé, le pont à moitié soulevé déjà menaçait de tout emporter avec lui, la membrure craquait affreusement, deux hommes avaient disparu enveloppés dans les vagues qui déferlaient jusque pardessus les hunes, et sur toutes les faces ensanglantées de ceux qui restaient vivans on lisait la certitude d'un destin semblable; de toutes ces bouches contractées par l'épouvante il ne sortait que des cris de rage et de malédiction. Seul debout au centre du désastre, Auguste agissait encore, raisonnait encore. A force de supplications, de menaces, d'injures, il avait décidé un matelot, qui serait mort avec les autres sans cela, à essayer de porter une corde sur les roches du Fort-Royal. Il avait lui-même amarré la corde autour du matelot qui s'était jeté à la mer. Au bout d'une demi-heure de lutte contre les vagues et les brisans, le pauvre diable parvint à prendre pied sur une tête de roche; mais il fut aussitôt ressaisi par la mer, qui le reprit et le rejeta ainsi dix fois de suite; il allait périr quand Auguste, voyant que tout espoir de secours était perdu, toute lueur de salut éteinte, qu'il fallait mourir enfin, ne voulut point avoir à se reprocher le trépas inutile de son envoyé. Il lui cria donc de lâcher cette corde qui l'entraînait toujours, et de tâcher de gagner le fort. Le nageur fit cela, à bien grande peine, après des efforts incroyables, il trouva sous sa main, par un hasard inouï, les barreaux d'une échelle de fer, il y grimpa épuisé, accablé, mourant et se traînant de là jusqu'à la porte de la forteresse, il s'y laissa tomber évanoui, après avoir exhalé son reste de force dans un cri terrible qui fut entendu, mais inutilement, hélas! Car toute communication entre les deux roches était impossible, et quand le jour se fut levé, le commandant du fort à la vue de tous ces cadavres qui flottaient à ses pieds attachés sur les débris du navire, ne put qu'ordonner en pleurant de

hisser le pavillon à mi-mât et de tirer le canon d'alarme.

A la pointe du jour, le rivage se couvrit d'une foule immense, à qui l'horrible tempête de la nuit n'avait que trop fait prévoir ce qui venait de se passer. De toutes parts déjà la mer jetait sur la grève des débris sur lesquels chacun se précipitait, tremblant de reconnaître à quelqu'un de ces signes la perte d'un parent, d'un ami. Au coup de canon du fort, malgré le temps abominable qu'il faisait encore, un jeune pilote lamaneur eut le courage d'aller répondre à ce sinistre appel. Il espérait, le bon jeune homme, trouver sur les roches du fort autre chose que des cadavres : c'était pour sauver au moins un homme qu'il jouait ainsi sa vie contre la tempête. Son dévouement ne servit à rien; mais que son nom soit béni!

Quand il revint, la ville sut le nom du bâtiment naufragé, et chacun rendit grace au ciel de ce que l'équipage était étranger. Car c'est bien vrai, cela! au fond de toutes les affections heureuses ou tristes de l'homme, l'égoïsme prédomine toujours.

La femme d'Auguste surtout remerciait Dieu de toute son ame. C'était à Dieu qu'elle renvoyait l'inspiration sublime de ce serment sur l'Évangile qui conservait un père à ses enfans; car il n'y avait point de doute pour elle que, sans cela, l'armateur n'eût accompagné son navire. On l'avait même blâmée, quelques jours auparavant, de ce qu'elle retardait ainsi le retour de son mari. Ce fut pénétrée de confiance et de bonheur qu'elle s'en alla, tenant par la main deux de ses enfans, et le plus jeune sur son cœur, faire dire à l'église une messe pour le repos de l'ame des naufragés, et pour l'heureux retour d'Auguste. Quand elle eut accompli ce pieux devoir, elle voulut, avant de rentrer chez elle, essayer si sa présence ne serait point utile aux travaux que l'on faisait sans doute pour le sauvetage des restes du navire; elle conservait, d'ailleurs, dans son noble cœur, l'espérance que tous ces malheureux n'avaient point péri. Comme elle touchait le rivage, une barque y abordait chargée de cadavres : elle détourna les yeux avec horreur en serrant ses enfans sur son sein : elle voulait s'en aller, la foule prévenue s'ouvrait en silence devant elle; mais sa petite fille la tira par sa robe, et lui cria : Maman! maman! regarde donc! Tiens... voilà papa!

La pauvre femme se retourna pleine de joie, cherchant de tout son amour l'être adoré qui lui revenait si vite... Le doigt de son enfant tendu convulsivement vers la grève, lui fit baisser le regard; le premier cadavre sorti de la barque des pilotes était celui d'Auguste!

Elle tomba sur le coup. Depuis elle est devenue folle. Tous les jours elle est à l'arrivée de la diligence de Caen, attendant son mari, qui a promis, dit-elle, de revenir du Havre par terre. Aug. L...

(*Journal du Commerce*.)

---

## MADAME ÉLISABETH.

(Cette notice, écrite par M. Frédéric Fayot, révèle plusieurs particularités nouvelles sur les derniers momens de cette illustre princesse. Jamais plus belle mort ne couronna plus belle vie. Les détails que nous allons offrir prouveront quelle force d'ame on peut puiser au comble du malheur et en présence de la mort la plus terrible dans un sentiment religieux, sincère et profond. Une telle lecture est un des meilleurs remèdes que nous connaissions contre la tentation du suicide.)

« Restée seule avec sa jeune nièce, Mme Elisabeth reprit avec plus de zèle que jamais sa tâche de mère. — Quel temps que celui-là! Hébert, qui menait la commune, fit changer le logement de Madame et de sa nièce; elles passèrent dans la grande tour.

Madame n'eut plus pour chambre qu'une cuisine délabrée au troisième étage; les sales débris d'un évier furent sa table de toilette, et un vieux lit de sangle à moitié rompu reçut le soir le corps plein d'anxiété de l'angélique petite fille de Louis XIV; quelques mauvaises chaises dépaillées complétaient l'ameublement de sa chambre, et c'est au milieu de toutes ces privations et d'angoisses de toute sorte, que madame Elisabeth devint pour sa nièce la plus tendre mère, la plus vigilante des institutrices. Mais cinq mois après, elle fut arrachée elle-même des bras de son enfant, et dut se préparer à mourir. En effet, un procès-verbal à la main, la commune où Hébert était dictateur, grace à son activité furieuse, accusa la sœur de Louis XVI d'avoir conspiré par correspondance : c'était au mois de mai 94; réveillant à l'appui une accusation stupide d'octobre 92, relativement au vol de diamans commis au garde-meuble, on reproduisit comme démontrée une allégation de laquelle on avait à inférer cette lâcheté : « que madame Elisabeth avait fait voler ou connu le vol et fait passer ces diamans à ses frères. »

Tout absurde qu'elle était, cette déclaration servit de base à l'accusation écrite qu'on lui communiqua, le 20 floréal an 2 (9 mai 1794), par le ministère de l'huissier Monet. Celui-ci se rendit à la prison du Temple, vers les 6 heures et demie du soir; il fut accompagné de l'adjudant-général d'artillerie de l'armée parisienne, Fontaine; de l'aide-de-camp du général Henriot, Suraillé, et présenta aux membres du conseil Eudes, Magendié et Godefroy une lettre de l'accusateur public Fouquier-Tinville, portant injonction de leur livrer la sœur de Capet.

« S'étant présentés à la chambre des détenus, l'un d'eux appela à haute voix Elisabeth Capet.

« Que voulez-vous de moi? répondit-elle. — Suis-nous. » — Elle les suivit, et un fiacre la conduisit à la Conciergerie. Elle fut menée, deux heures après, devant Fouquier-Thinville, qui l'interrogea avec sa parole brusque, saccadée, avec cette haine irascible du pouvoir détruit qui le caractérisait.

« Madame ou répondit avec calme ou se tut, et fut digne d'elle-même.

« Le lendemain, Fouquier la traduisit au tribunal révolutionnaire avec 24 autres personnes accusées de contre-révolution. Dumas présida, et Madame, à leur suite, fut condamnée à mort, ainsi que les 24 victimes qui lui furent adjointes; on comptait parmi elles des noms historiques : Loménie de Brienne, ex-ministre de la guerre; Megret de Serilly, ex-trésorier de la guerre, et son épouse, ainsi que la veuve de l'ex-ministre Montmorin. Mme Elisabeth écouta sans émotion la lecture de son arrêt. Depuis long-temps la douleur de la mort était passée pour elle.

« Lorsqu'on la mena au supplice, les plus abjectes et les plus infâmes des femmes se pressèrent en rugissant autour des charrettes sanglantes pour insulter à sa noble sérénité; jamais son front modeste n'avait été plus pur et plus beau. Elle parlait

souvent à une dame très-âgée placée à côté d'elle, qui l'écoutait avec piété, et répondait rapidement à ses paroles par de respectueuses inclinations de tête.

« Les traits de cette dame marquaient combien elle était vivement flattée de l'honneur de s'entretenir quelques momens avec une si haute personne. La figure de MADAME n'avait jamais été plus belle, d'après ce que m'a dit, après plus de 40 ans, un savant célèbre (M. Jomard, de l'ancienne expédition d'Egypte), qui l'a vue marcher au supplice. Sans être décolorée, elle était plus pâle qu'à l'ordinaire; ses traits étaient calmes et de temps en temps ses beaux cils couvraient son doux regard. On la reconnaissait entre tous à une dignité inexprimable. MADAME parla pendant presque toute la route, et sans se cacher à personne, avec une légère action qu'indiquaient les mouvemens de sa tête.

« Quelques mèches de ses cheveux d'un noir éblouissant s'étaient échappées et retombaient sur son front. Arrivés au pied de l'échafaud, les amis de sa cause qui allaient mourir avec elle l'environnèrent encore de leurs respects. Ces 24 victimes, en passant devant elle (réservée pour la fin de l'exécution, et peut-être destinée à se voir couverte de leur sang), la regardèrent avec douceur et s'inclinèrent. L'expression de ses traits leur répondait avec une affection sublime; jamais martyre ne fut plus beau; il semblait, dit un témoin révolutionnaire, dont j'ai consulté quelques notes, qu'elle allait conduire cette cohorte au ciel! Quand le sang des 24 fut épuisé, le bourreau s'empara rudement de la sainte de notre révolution, et le fichu qui couvrait son sein tomba. « Au nom de votre mère, monsieur, couvrez-moi!» dit-elle avec une expressive peine.

« Le bourreau obéit à cette voix; elle sourit et mourut. — Mme Elisabeth avait 30 ans; elle était belle, d'une taille noble et gracieuse. Ses restes furent jetés immédiatement dans un cimetière commun près de Monceaux. — J'ai entendu dire à un homme célèbre dans la révolution, qui avait vu par hasard cette tragédie, cette admirable jeune femme marcher au supplice, qu'on apercevait dans la foule, au moment où elle passa sur la place de la Révolution, un grand nombre de bouquets de roses, au point que l'air était imprégné de leur parfum. Quelques personnes avaient été vivement touchées par ce contraste vraisemblablement accidentel du lieu et de ces fleurs. « Rien ne peut vous le peindre, disait-il, comme je l'ai vu. La même émotion était ressentie autour de moi. » Quel contraste dans cette scène!

Voici quelques traits qui peignent cet admirable caractère:

« Quoique jeune, belle et instruite, quoique souvent demandée en mariage, elle écarte de la pensée de ses parens l'idée d'une alliance pour elle; les temps ne permettent pas d'y songer, dit-elle. Cependant ceux qui demandent sa main sont l'empereur Joseph II, un infant portugais, le duc d'Aoste; mais Dieu veut d'elle pour d'autres devoirs, et la consacre à sa famille. — Au temps de leur grandeur, *Madame* venait rarement aux réunions de Versailles et des Tuileries, et leur préférait sa société intime et ses lectures particulières; en été, sa délicieuse maison de Montreuil et les leçons de botanique de son vieux et aimable médecin, M. Lemonnier. Sa charité était tous les jours à la recherche de quelques souffrances.

« Dans le terrible hiver de 89, elle nourrit un peuple de pauvres, et leur consacra tout ce qu'elle possédait. — Dès que les changemens devinrent menaçans, les circonstances compliquées, on la vit revenir près de son frère; les Tuileries redevinrent sa demeure; dès-lors, en toute circonstance, elle prit place près du roi: toutes les solennités la firent voir dans le royal cortége: si elle vint, ce ne fut pas, grand Dieu! qu'elle s'attribuât l'idée de quelque puissance, mais seulement parce que venir était un devoir. Tant que les affaires restèrent dans leur sphère, elle n'en parla jamais! mais elle se taisait par respect pour son frère. Au besoin, dans les dangers, son ame, trempée comme celle des saints, lui inspira des mots rapides et admirables, qu'elle sut bien accentuer, des résolutions angéliques et surhumaines. — Mme Elisabeth eut toujours du crédit sur le roi et la reine, mais elle n'en usait volontiers que pour des personnes qu'elle connaissait particulièrement. Ces particularités durent offrir du charme, mais elles ont peu frappé, c'est que la révolution était dans toute sa violence: on ne voyait presque plus alors les actes généreux de la vie privée; les flots et l'écume de la tempête couvraient tout. »

M. FRÉDÉRIC FAYOT.

---

On assure que M. Mathieu, mécanicien à Bruxelles, a déposé au ministère de l'intérieur, le modèle d'une nouvelle machine à vapeur de son invention, dépassant comme moyen de locomotion tout ce qui a été connu jusqu'ici. Sa vitesse minimum serait de 60 lieues à l'heure, et elle pourrait parcourir le chemin de Bruxelles à Paris dans le même temps, sur un chemin de fer préparé pour elle, sans autre guide ni impulsion que la provision de combustible et d'eau faite à son départ. Le chemin devrait être librement ouvert dans toute son étendue, et cependant de distance en distance, il serait facile d'arrêter le *courrier extraordinaire*, pour prendre une partie des dépêches dont il serait porteur. Si cette découverte est réelle et praticable, M. Mathieu peut se vanter d'avoir travaillé à l'anéantissement des malles-postes et estafettes; car les gouvernemens ne pourront se refuser à adopter un moyen de communications aussi rapides, dispensant des frais d'un nombreux personnel; et au-dessus de tout cela infiniment moins coûteux que le service actuel des postes.

---

On sait que Naples est le pays des plongeurs; un journal de cette ville, *l'Omnibus*, annonce qu'un certain Lorenzo Giordano, de Fiumera en Calabre, a trouvé après de longues expériences le moyen de rester pendant six heures au fond de la mer dans les endroits les plus profonds, avec la faculté de marcher et de faire environ un mille à l'heure. Cet homme demande qu'on lui accorde un privilège pour deux années, et le tiers de tout ce qu'il pourra trouver dans ses pérégrinations sous-marines. Moyennant cette condition, il s'offre à faire toutes les expériences qu'on exigera, à ses propres frais.

---

Il a été imprimé en 1835, en France, 7,999 ouvrages, savoir: ouvrages français, allemands, anglais, espagnols, italiens, portugais, latins, grecs, 6,700; estampes, gravures, lithographies, 1,049; ouvrages de musique, 250.

---

*Le rédacteur-gérant*, A. P. BARBIEUX.

Paris, imp. de Félix Locquin, rue N.-D.-des Victoires, 16,
Pour Henry Hooper, 13, Pall Mall, East, Londres.

# LE CAMÉLÉON,

N 7. (3me Année.) JOURNAL NON POLITIQUE. 16 Février 1836.

PARAISSANT LES 1er 8, 16 DE CHAQUE MOIS.

## MORT DE S. M. LOUIS XV.

Le moment approchait où allait commencer une nouvelle existence pour ma bien-aimée princesse. Le premier jour de l'an 1774, elle trouva dans sa chambre à coucher, sur sa commode de porcelaine, une riche cassette de Burgos, toute garnie d'or; la clef et la serrure étaient également de ce métal. Quoique je fusse présente avec madame de Noailles, madame la dauphine prit elle-même le soin d'ouvrir la cassette. A peine eut-elle touché la clef, qu'une musique, partant de l'intérieur, fit entendre l'air du nouvel opéra d'*Iphigénie en Aulide*, composé par Gluck :

Chantons, célébrons notre reine.

Ensuite le couvercle se souleva de lui-même au moyen d'un autre ressort ingénieux, et laissa voir une petite couronne royale, un sceptre, une main de justice et un manteau, le tout en miniature, mais d'une rare perfection. Ces insignes étaient d'or pur, enrichis de diamans et de pierreries. Le manteau, de beau velours, se faisait remarquer par une magnifique broderie. De qui venait ce cadeau? Personne n'osa le demander. Madame la dauphine referma le coffre, le posa dans un coin, puis revenant à nous :

— Cet envoi est fort inconvenant, dit-elle; aussi, mesdames, je vous prie, qu'il n'en soit plus question.

Me trouvant seule, le lendemain, avec la dauphine, je ne pus m'empêcher de lui dire :

— Madame, ne voyez-vous pas un présage dans le cadeau d'hier?

— C'est plutôt une indigne méchanceté!.. Pourquoi m'adresser un sceptre et une main de justice? Ces pièces ne conviennent qu'à M. le dauphin. Cela vient de chez la comtesse.

— Moi, je l'attribuerais à cette personne mystérieuse...

— Je n'y avais pas songé... répliqua la princesse en rougissant. Je le voudrais, car, du moins, mes soupçons ne tomberaient que sur quelqu'un qui me veut du bien. Au demeurant, le roi se porte à merveille, il vivra vingt ans encore. Ce serait un bonheur. Le dauphin ne connaît pas assez les hommes il a besoin de les étudier davantage, et réellement je serais fâchée que son règne commençât sitôt. Louis XV, dans les intérêts du royaume et de la famille, devrait appeler au conseil le dauphin : au lieu de cela, on le tient à l'écart, et lorsqu'il montera sur le trône, il sera comme étranger dans son propre palais.

J'admirai la justesse de ces paroles.

Vers le milieu du mois de mars 1774, je reçus de S. M. l'impératrice une lettre que je crois devoir rapporter.

« Je voudrais, madame la comtesse, vous écrire » plus souvent; mais les soins de *mon ménage* ne » me le permettent guère. J'ai à vous remercier de » vos bons services auprès de ma fille; continuez-les » avec zèle : le moment approche où elle pourra » vous en récompenser. On a répandu à Vienne un » bruit auquel je ne crois pas, c'est que le roi de » France est malade au point qu'on n'espère pas » prolonger ses jours jusqu'à la fin de mai : mon » ambassadeur garde le silence à ce sujet, ainsi » que ma fille. Il y a souvent des rumeurs qui » confirment cet axiome : *La voix du peuple est* » *celle de Dieu !*

» Néanmoins je désire que votre roi conserve sa » couronne : Marie-Antoinette et le dauphin sont bien » jeunes encore pour régner. Que feront-ils si la » fortune les appelle inopinément au trône? où » prendront-ils leurs conseillers? Je ne vois guère » d'homme capable que M. le duc de Choiseul; » M. le dauphin pense peut-être différemment. A-t- » il un favori, se sert-il des amis de son père? On » dit beaucoup de bien du chevalier du Muy; il y a » aussi un M. de Machault qui a du sens et de l'ex- » périence : le chancelier me paraît homme de tête » et d'action; mais il a mal choisi ses agens. Tout » cela m'inquiète; *je suis Française maintenant*, » madame la comtesse, comme à Naples je suis Ita- » lienne avec mon autre fille; désirant le bonheur » de leurs peuples, de même que je m'efforce de » compléter le bonheur des miens.

» N'ayez point égard à la rareté de mes lettres; » écrivez-moi souvent, et rappellez-vous que je suis » curieuse d'anecdotes,

» *Votre affectionnée* MARIE-THÉRÈSE. »

Cette lettre, qui m'arriva par la voie ordinaire, m'intrigua beaucoup; je trouvais étonnant qu'on fît le roi malade lorsqu'il jouissait d'une santé parfaite, et ma surprise n'eut pas de bornes quand nous vîmes mourir tout-à-coup ce monarque.

Une personne d'un rang subalterne, que je rencontrais parfois, me dit qu'on s'occupait en ce moment de donner à Louis XV une nouvelle favorite. C'était une jeune fille de Versailles, âgée à peine de seize ans, merveilleusement belle, et que S. M. avait remarquée en allant à la chasse. Je m'informai si on croyait madame Dubarri instruite, et on me répondit qu'elle présidait elle-même à cet arrangement.

Cette circonstance m'attrista; j'aurais voulu que le roi s'entourât de la vénération due à son rang et à son âge, et qu'il renonçât à des plaisirs dangereux pour sa santé. Son premier chirurgien, l'honnête Lamartinière, lui avait dit quelque temps auparavant avec la rude franchise qui le caractérisait :

— Sire, il faudrait plus de ménagemens.

— J'y songerai, répondit le roi en riant.

Cependant cette injonction l'ayant troublé, il dit ce jour-là au maréchal duc de Richelieu :

— Savez-vous que Lamartinière me prêche la réforme !

— C'est un brutal, Sire, et si ce n'étaient sa science et sa fidélité, il faudrait le faire jeter par la fenêtre. Le roi ne s'est jamais mieux porté, et il nous enterrera tous! Louis XV parut rassuré, et Lamartinière eût parlé en vain.

Je devais entrer en service le jour où l'on me fit part de la nouvelle incartade du roi. Le lieu de la rencontre était à Trianon. Je me rendis auprès de ma princesse ; M. le dauphin entra presque aussitôt ; il avait l'air ému.

— Qu'avez-vous ? lui demanda Marie-Antoinette.

— Rien, répondit-il d'un ton à prouver tout le contraire.

Je crus devoir par discrétion me rapprocher de la fenêtre ; mais le prince me retenant par la main :

— Restez, me dit-il ; vous avez aimé mon aïeule, ma mère ; vous êtes dévouée à ma femme, et vous ne pouvez être de trop; d'ailleurs ce que j'ai à dire est une folie, une superstition... mais qui mérite néanmoins qu'on s'y arrête. J'écrivais dans mon cabinet : vis-à-vis de mon bureau il y a, vous le savez, un grand portrait du roi. Soudain j'entends du bruit, je lève la tête, et je vois la peinture tomber la face contre le parquet, tandis que le cadre massif reste suspendu à la muraille. J'allai examiner la position des choses : l'espace entre la bordure et la maçonnerie est trop étroit pour avoir permis au châssis de glisser, outre que la tringle du lambris l'aurait retenu.

— Et vous étiez seul? demanda madame la dauphine.

— Tout seul. J'ai appelé mes gens, qui sont aussi surpris que moi.

— C'est un funeste présage! dis-je en me rappelant la lettre de l'impératrice.

Ni l'un ni l'autre ne me répondirent. M. le dauphin partit bientôt. Alors la princesse me dit :

— Vous souvenez-vous du cadeau de la cassette le premier jour de l'an ? Je croyais le devoir à une main ennemie ; mais aujourd'hui je suis convaincue qu'il vient de mon prophète inconnu... Si le roi allait mourir!... Ce cadre qui se détache me semble de mauvais augure ; il y a dans les grandes maisons des faits qu'on explique difficilement. Par exemple, vous avez entendu parler de la fée Mélusine des Lusignan, de la Dame Blanche des électeurs de Brandebourg, et à Vienne on assure que lorsqu'un empereur va expirer, on voit le comte Gérard d'Alsace se promener dans le château impérial, éperonné et un fouet à la main. Ma mère m'a raconté que ce fantôme apparut lorsqu'elle perdit mon père, et que cela lui fit une sorte de plaisir, parce qu'elle en reçut la conviction que la maison de Lorraine avait véritablement une origine commune avec celle de Rodolphe de Hapsbourg. Savez-vous si les Bourbons ont aussi leur génie?

Je l'ignorais, et ne pus conséquemment rien apprendre sur ce point à la princesse. Nous causâmes long-temps de ces avertissemens mystérieux ; alors je me déterminai à lui avouer ce que l'impératrice m'avait mandé de Vienne, que le roi ne passerait pas le mois de mai.

— A quel jour sommes-nous? demanda madame la dauphine.

— Au 30 avril, madame.

— Ainsi, demain commencera le mois de mai! je voudrais déjà qu'il fût passé... Eh! mon Dieu, sais-je ce que je dois en attendre?.. Le roi, poursuivit-elle, soupe ce soir à Trianon avec mesdames de Mirepoix, de Forcalquier, de Flavacourt, Dubarri, et la belle-sœur de la comtesse Dubarri. Les hommes sont : le prince de Soubise, les ducs d'Aiguillon, de Richelieu, de Cossé, de Duras et de Noailles.

— Oui, madame, et il y aura en outre une grisette, la fille d'un menuisier.

La princesse rougit, j'en avais dit assez, et sa pudeur ne lui permit pas de m'interroger davantage. Je la quittai tard ; elle avait tenu cercle chez elle en l'absence du roi, et elle éprouva presque du dépit en voyant le petit nombre de dames et de seigneurs qui se présentèrent.

Le lendemain samedi, de bonne heure, je me rendis chez madame la dauphine. En ce moment, j'entendis un bruit inusité.

— Qu'y a-t-il? demandai-je.

— C'est, me dit-on, le roi qu'on ramène dangereusement malade de Trianon. Vivement frappée de cette nouvelle, je poursuivis mon chemin. Dirai-je que déjà il y avait presque foule autour de l'appartement de madame la dauphine? En entrant, je remarquai que toutes les physionomies étaient graves. Mes regards seuls parlèrent à la princesse, qui me comprit.

Chacun savait le roi malade ; mais on ignorait le genre de sa maladie ; ceux qui auraient pu la signaler ne le firent point. Il n'y avait pas de premier médecin en ce moment ; Bordeu et Lemonnier en remplissaient les fonctions. Mais l'austère Lamartinière les domina tous. Madame Dubarri accordait sa confiance entière à Bordeu, homme habile et érudit ; Lemonnier ne lui cédait sous aucun point. Ils voulaient plaire à la favorite, ménager la famille, et leur position ne manquait pas d'écueils.

On appela en consultation plusieurs docteurs ; Bordeu fit le rapport. Ces messieurs ne voulaient pas reconnaître les symptômes réels de la maladie ; Lamartinière, avec sa sévérité ordinaire, la déclara. C'était la petite-vérole avec complication. A cette révélation terrible, le duc de Duras premier gentilhomme de la chambre, se récria, s'indigna. Lamartinière haussant les épaules, répéta l'arrêt foudroyant, et demanda aux docteurs qui oserait le démentir. Nul ne le fit....

Mais comment annoncer au roi cette nouvelle? Le duc de Duras alla consulter M. du Muy, qui par hasard se trouvait à Versailles.

— Il faut d'abord, répondit-il, avertir la famille, puis vous rappeler que c'est le roi très-chrétien, et qu'on doit le faire confesser et communier en viatique.

— Y pensez-vous, monsieur? s'écria le duc de Duras ; je dirais à la fois au roi qu'il a la petite-vérole, et qu'il ait à se préparer à mourir!... Ce serait le tuer.

— Ce serait remplir votre devoir. Vous m'avez demandé mon avis, le voilà! Maintenant ma conscience est tranquille.

M. du Muy vint nous raconter cette conversation. On connut donc chez madame la dauphine le résultat de la consultation dont on faisait encore un mystère. Les ministres et les premiers gentilshommes de la chambre tentèrent jusqu'au dernier instant de s'interposer entre le roi et le reste de la famille. On fuyait surtout M. le dauphin. La masse des courtisans n'imita pas cet exemple, et si, la veille, ma princesse s'était trouvée presque seule, il n'en fut pas ainsi le soir du 1er mai.

M. le dauphin, dès qu'il eut entendu M. du Muy,

sortit les yeux pleins de larmes, et se dirigea vers la chambre de son aïeul. Mais il rencontra sur son chemin M. de La Vrillière, qui osa respectueusement l'arrêter. Les ministres ses confrères se joignirent à lui, et représentèrent au prince que la malignité de la maladie du roi s'opposait à tout rapport entre lui et l'héritier de la couronne. M. le dauphin, isolé de tout point, retourna pleurer chez lui : ce fut sa femme qui le consola.

Peut-être aurait-il dû s'appuyer de l'expérience du chevalier devenu comte du Muy vers cette époque; il n'en fit rien. Je certifie que ni lui, ni madame la dauphine, ne songèrent à l'avenir; mais d'autres y pensaient pour eux. M. le comte de Provence fut le premier à se dire que son frère pourrait bien devenir roi avant peu. En conséquence, il se rendit assidu auprès du jeune couple, et lui qui naguère se tenait si guindé et si fier vis-à-vis d'eux, les caressa, et parla de l'intimité qui doit exister entre frères et sœurs.

(L'auteur trace ici un tableau fort animé des intrigues que ne peut manquer de susciter la mort d'un roi. Toutes les sommités politiques, religieuses, civiles et militaires y figurent d'une manière fort piquante. Le peu d'étendue de notre feuille nous oblige d'en supprimer une partie.)

Pendant que les débats avaient lieu autour du lit de S. M., tout changeait de face auprès de madame la dauphine. Déjà plusieurs voix s'élevèrent contre madame Dubarri. Mon adorable princesse, avec sa magnanimité habituelle, dit notamment à M. le comte de Provence, qui oubliait trop ses coquetteries envers la favorite :

— Je ne suivrai point l'exemple de la comtesse du Barri; la reine de France la protégera contre la vengeance des amis de la dauphine.

La comtesse était si bien instruite des dispositions de S. M., qu'après avoir reçu l'ordre de son exil, elle osa lui écrire pour demander des adoucissemens qui lui furent accordés; et comme madame de Noailles se permettait des représentations :

— Il paraît, dit Marie-Antoinette, que je comprends mieux le rôle de reine de France qu'il n'est tracé sur les registres du grand-maître des cérémonies.

Dès qu'il fut décidé qu'on n'obligerait pas le roi à se confesser, on parut moins triste chez madame Dubarri, et son salon se remplit de nouveau. Ces fluctuations curieuses se renouvelèrent plusieurs fois du 1er au 10 mai. Selon que le roi allait mieux ou plus mal, la foule passait de madame la dauphine à la favorite, et de cette dernière à ma princesse. On ne changera pas la nature des courtisans.

Un Anglais, qu'on accusait de charlatanisme parce qu'il avait beaucoup observé et qu'il faisait la médecine empirique, prétendit qu'il guérirait le roi. Madame Adelaïde, qui savait que Sulton était protégé par M. le duc d'Orléans, le fit appeler et lui offrit cent mille francs s'il consentait à communiquer son secret à la Faculté; elle le congédia sur son refus. Quelques jours après on s'adressa encore à lui, cette fois, sans condition, mais il était trop tard; il ne voulut pas compromettre sa réputation en cas de non-réussite.

Le prince de Soubise, le duc de Richelieu, le duc de Gontaut et quelques autres, avaient tout à perdre par la mort du roi. Leur assiduité auprès de madame Dubarri, le secours qu'ils prêtèrent au duc d'Aiguillon, à l'abbé Terray et à M. de Maupeou, pour renverser M. de Choiseul, allaient leur être sévèrement comptés. Ils ne seraient plus d'ailleurs que de l'ancienne cour; il faudrait renoncer à souper chez le roi, car le dauphin, qui méprisait les vieillards débauchés, les éloignerait nécessairement de sa personne.

Mais leur chagrin était encore surpassé, peut-être, par celui qu'éprouvaient mesdames la maréchale de Mirepoix, la duchesse d'Aiguillon, mesdames de Monaco, de Montmorency, de Flavacourt, et surtout de madame de Forcalquier. Cette dernière, qui devait sa charge de dame d'honneur uniquement à madame Dubarri, comprenait bien qu'elle ne pourrait pas la conserver.

Madame de Mirepoix, toujours besogneuse, parce qu'elle avait un esprit ingénieux à se créer des inutilités, s'était tellement attachée à la fortune de la favorite, qu'elle se trouvait enveloppée dans sa disgrace. Haïe de sa belle-sœur, elle comptait peu sur son frère, le prince de Beauvau, et la solitude où elle tomberait, jointe à la pénurie d'argent, la faisaient se désespérer jusqu'aux larmes.

Quant à madame de Forcalquier, le 8 au matin, je la vis arriver chez moi tellement cachée dans la calèche de sa mantille, qu'on l'aurait crue en bonne fortune; elle m'embrassa vivement.

— N'est-ce pas, me dit-elle, que je suis perdue? — Vous avez fait tout ce qu'il fallait pour cela, répondis-je, car personne ne vous voulait de mal. — Croyez-vous que l'on exige ma démission? — Je l'ignore complètement. — Y aurait-il de l'indiscrétion à vous prier de le demander? — Non, mais je ne puis vous rendre ce service; j'aime trop madame la dauphine pour la placer vis-à-vis de moi dans la position désagréable de me faire un refus : d'ailleurs ce ne sera pas elle qui sera chargée de punir ou de récompenser. — J'attendais mieux de votre amitié, me dit madame de Forcalquier avec dépit, et elle partit fort irritée, et moi je persistai à ne rien dire à madame la dauphine, persuadée que cela ne pourrait-être d'aucun secours à madame de Forcalquier.

Cependant, quoique les progrès de la maladie eussent considérablement affecté les facultés intellectuelles du roi, il pouvait s'apercevoir que l'on était alarmé de son état, dans cette conviction, il appela près de son lit Lamartinière, comme étant le seul homme capable de lui dire la vérité.

— Qu'ai-je donc? lui demanda-t-il.

— Sire, une maladie dont on peut guérir.

— Mais encore?

— Eh bien! puisque V. M. veut le savoir, c'est la petite-vérole!

Cette révélation fut un coup de foudre pour le roi. Il balbutia quelques mots sans suite, se retourna du côté de la muraille, et lorsque Bordeu et Lemonnier reparurent, il leur reprocha sévèrement d'avoir gardé le silence.

— Je sens, ajouta-t-il, que je touche plus à la route de Saint-Denis qu'à celle de ma guérison.

On voulut réprimander Lamartinière d'avoir parlé

— Sa franchise m'a servi, interrompit le roi, car on m'aurait laissé mourir sans confession.

Louis XV, pendant toute sa vie, n'avait eu qu'une crainte, celle du diable. C'était son idée fixe, et tout en se livrant à ses passions, il voyait toujours l'enfer devant lui. Aussi, dès qu'il soupçonna quelque danger, on n'eut pas besoin de lui insinuer la nécessité de se montrer roi très-chrétien. Il agit avec une liberté d'esprit et un calme dont on ne l'aurait pas cru capable.

Il défendit d'abord l'entrée de sa chambre à M. le dauphin, puis il fit appeler ses filles. Elles parurent accablées tout en s'efforçant de cacher leurs larmes. Il les consola, puis il dit :

— Au demeurant, il en sera ce que Dieu voudra, mais ce que j'ai de mieux à faire, c'est de m'occuper de mon salut.

Madame Adélaïde le voyant dans ces dispositions, lui remit une lettre de madame Louise, dictée par cet esprit de vraie dévotion qui fait qu'on se prend de pitié pour les choses de la terre. Cette lettre échappa de la main du roi lorsqu'il en termina la lecture ; puis il fit demander le duc d'Aiguillon, lui parla avec beaucoup de feu, et dit ensuite ;

— Je vous prie d'emmener la comtesse Dubarri à Rueil, on ne sait encore ce qui peut arriver, mais dans tous les cas qu'elle se console, nous sommes tous mortels!...

Le duc d'Aiguillon se pencha alors à son oreille, et lui dit qu'il serait bon de recommander madame Dubarri à M. le Dauphin. Le roi parut ne pas l'entendre, et fit signe qu'on le laissât tranquille. Le duc se retira en chancelant ; on devina la vérité à sa pâleur, et aussitôt un petit billet de M. le duc de Duras parvint à madame la dauphine ; il ne contenait que ces mots :

« Dieu soit loué, madame, *elle* part. »

Et puis la formule d'usage.

— Ce billet me prouve, dit la princesse, que le roi est bien près de sa fin !

M. le duc d'Aiguillon et sa femme furent les seuls qui, dans ce moment critique, n'abandonnèrent pas la comtesse. Tout le reste, jusqu'à la maréchale de Mirepoix, lui tourna le dos. Capendant le jeudi suivant, le roi se trouvant mieux, il y eut des voitures sur la route de Rueil. Les courtisans qui n'allaient pas voir madame Dubarri se récrièrent vivement contre ceux qu'elle reçut en cette occasion. Plusieurs années après j'ai entendu dire devant la reine, lorsqu'on désignait certaines personnes : « Elles étaient dans une des quatorze voi» tures de Rueil. » On se flattait ainsi de se rendre plus agréable à S. M.

Plus le roi touchait à sa fin, plus on employait de ruses pour forcer la consigne qui éloignait du nouveau monarque tous les importuns. M. le dauphin et sa femme ne pouvaient se montrer à une porte sans voir une douzaine de personnes empressées de leur témoigner leur attachement inviolable. M. le comte de Provence ne quittait pas son frère, madame la dauphine se tenait à l'écart, et l'abbé de Vermont restait dans un arrière-cabinet occupé à écrire, soit à son auguste maîtresse, soit à l'impératrice ou à M. l'archevêque de Toulouse, auquel il donnait de flatteuses espérances. Je ne sais à quel propos M. le comte de Provence dit au dauphin :

— Le ministère sera difficile à composer.

— Je ne le sens que trop.

— Prendrez-vous M. le duc de Choiseul ?

M. le dauphin répondit par un geste de mépris si prononcé que les auditeurs en furent émus.

— Avec lui les anciens parlemens rentreront, poursuivit Monsieur.

Même silence de la part du dauphin ; mais rien ne décela sa pensée.

M. le comte de Provence aurait voulu que son frère s'expliquât plus clairement ; il détestait la vieille magistrature.

Mais voyant la tournure que prenait la discussion, il jugea convenable de ne pas la pousser plus loin. L'essentiel pour lui était de s'assurer sur quelles bases reposaient les espérances du duc de Choiseul, et il reconnut facilement qu'elles n'étaient rien moins que solides. Dès lors, il ne lui envoya pas la lettre qu'il avait préparée, à tout événement. Je tiens ceci du marquis de Montesquiou-Fezenzac, son premier écuyer, qui me le raconta en 1787.

Cependant madame Victoire écrivit à M. le dauphin un billet très-pressant en faveur de M. de Machault ; elle rappelait, outre ses qualités, sa fermeté, son expérience ; que feu M. le dauphin l'avait placé au premier rang des hommes dont il conseillait à son fils de se servir. M. le dauphin répondit à sa tante que, plein d'estime ou d'affection pour M. de Machault, il ne manquerait pas, s'il avait le malheur d'être roi, de l'appeler près de sa personne en qualité de mentor.

La chose paraissait donc certaine, lorsque madame Adélaïde reçut une lettre de M. de Maurepas, avec lequel elle avait toujours correspondu en secret. Il la conjurait de se rappeler de lui au commencement du nouveau règne, et de le faire comprendre dans l'amnistie qui sans doute s'étendrait sur M. de Choiseul. La princesse, en lisant cette lettre, s'étonna d'avoir pu oublier M. de Maurepas, ce vieil ami qui l'avait prise pour confidente ; assurément son concours serait très-nécessaire au roi. Dès lors, madame Adélaide entrevit la possibilité de jouer un grand rôle, si elle pouvait amener son neveu à se décider en faveur de M. de Maurepas.

On agissait ainsi de tous côtés, tandis que le roi expirait sur son lit de douleur. Dès qu'il eut fait le sacrifice de madame Dubarri, il ne s'occupa plus que de ses devoirs de religion. Lui-même demanda son confesseur ; le cardinal de La Roche-Aymond, en sa qualité de grand-aumônier de France, fut chargé, au nom de S. M., de faire une sorte d'amende honorable. Il s'en acquitta en termes si ménagés, que les *zelanti* s'en plaignirent. Ils auraient voulu qu'on flétrît les dernières années du règne de Louis XV.

Le 10 mai 1774, la maladie atteignit son dernier période ; les médecins déclarèrent que le roi ne passerait pas la journée. Dès la veille le premier écuyer vint prendre les ordres, non du dauphin, mais du premier gentilhomme de la chambre, ainsi que cela avait été convenu. On arrêta que la famille royale se rendrait immédiatement à Choisy, et que le service des écuries serait prêt au signal donné. Ce signal fut une bougie placée contre une fenêtre ; on devait l'éteindre au moment où le roi cesserait de vivre.

Après trois heures et quelques minutes, le docteur Lemonnier annonça avec la formule d'usage, que S. M. Louis XV venait de passer de vie à trépas. Aussitôt, tous les courtisans et familiers du château se précipitèrent avec grand bruit vers l'appartement de leurs nouvelles majestés. Le premier mouvement de Louis XVI et de la reine fut de tomber à genoux, et d'adresser au ciel une courte et fervente prière. Madame Campan m'a dit qu'elle les entendit s'écrier : *Mon Dieu, guidez-nous, protégez-nous sur ce trône où nous montons si jeunes !*

Hélas ! que leurs craintes étaient loin encore de l'horrible vérité ! La comtesse d'Adhémar (1).

---

(1) Ce morceau est extrait des *Souvenirs sur Marie-Antoinette*, ouvrage publié par M. Mame, libraire, rue Guénégaud 23, et qui renferme des documens du plus haut intérêt.

## ESPOIR EN DIEU.

Espère, enfant! demain, et puis demain encore !
Et puis toujours demain ! croyons dans l'avenir.
Espère et chaque fois que se lève l'aurore,
Soyons là pour prier, comme Dieu pour bénir !

Nos fautes, mon pauvre ange, ont causé nos souffrances,
Peut-être qu'en restant bien long-temps à genoux,
Quand il aura béni toutes les innocences,
Puis tous les repentirs... Dieu finira par nous.

VICTOR HUGO.

(*Journal des Demoiselles.*)

---

## JEAN ANGO ET FRANÇOIS Ier (1).

Nous sommes dans la belle Normandie, pays des héros, quand il y en avait; des fermiers-généraux, quand ils succédèrent aux premiers; et aujourd'hui de cultivateurs et de marchands plus riches que des rois.

Au-dessus de votre tête, ce ciel nébuleux, sombre: couleur de fer, couleur du caractère des premiers habitans de la vieille Neustrie; autour de vous, ces sites, ces vues, ces accidens de la nature ou des temps, dont raffolent les caravanes d'artistes qui parcourent sans cesse ces contrées, explorant religieusement les ruines dont elle sont parsemées.

Devant vous, voyez, vous avez le plus beau village de ce pays : c'est Varengeville qu'on l'appelle.

Traversez son unique rue, propre et alignée qu'elle est, et plantée d'érables et de marronniers, comme l'allée d'un parc royal. Passez devant son église dédiée à Saint-Valery, et qui se trouve à l'extrémité du village, par un caprice étrange du saint patron qui, en une nuit, la transporta toute bâtie, du sein du bourg à la place où vous la voyez à présent.

Bien, saluez cette croix qui s'élève au milieu du cimetière, où dorment des hommes honnêtes et bons; et arrêtez-vous au bout de la rue, de l'allée, du cours, comme vous voudrez l'appeler, devant ce vaste corps de ferme.

Entrez, entrez; que la vue d'amas de fumier, d'étables misérables, de monstrueux et grossiers accouplemens de charpentes ne vous arrête point, car vous avez sous les yeux encore une de ces profanations que pleurent les artistes, car cette ferme a été un palais, car il faut ici vous incliner de respect devant tous vos souvenirs, puisque ce palais a été celui d'un homme de génie, d'un grand citoyen, de Jean Ango.

Jugez si l'on pouvait donner un autre nom que celui de palais à ce qui fut ici autrefois. Admirez ces fenêtres découpées en festons et en arabesques, qui servent à éclairer une écurie; cette galerie à jour, portée par de gracieuses colonnes, destinée aux plus sales travaux du ménage; ces médaillons, si habilement sculptés, et maintenant défigurés; cette tourelle délicate et coquette encore, dont les six étages semblent menacer ruine, tant ils sont découpés par de nombreuses fenêtres, et qui est convertie en pigeonnier; puis, dans ces vastes salles, divisées en cuisines, en magasins, en greniers, avez-vous remarqué ces proportions colossales, ces murs épais, ces hautes cheminées sculptées, portant les armoiries du maître, gravées sur marbre blanc, *champ d'argent, chargé d'un lion marchant de sable, et une molette d'éperon*, avec le portrait d'Ango et de sa femme ? Dites, n'est-ce pas que ce ne pouvait être qu'un grand et splendide palais ?

Et voilà tout ce qui nous en reste !

Maintenant que je vous ai montré l'œuvre de notre époque, c'est-à-dire la mort, les ruines et la profanation, remontons jusqu'à l'année 1525, temps où vivait, dans toute sa puissance et sa gloire, cet homme extraordinaire, que l'on peut appeler Ango le riche, Ango le commandant, Ango le comte, le baron, le prince, le roi, car il était tout cela, et plus que tout cela, et qu'on appelle tout court Jean Ango, titre bien plus énergique et bien plus glorieux que tous les autres, un seul nom, est le sien !

Jean Ango naquit à Dieppe, vers 1480; son père était d'une extraction fort obscure, mais il s'était merveilleusement enrichi sur mer, au point d'envoyer, en 1508, deux vaisseaux en Terre-Neuve, pour y tenter l'établissement d'une colonie, chose qu'aurait pu faire à grand'peine le roi de France lui-même.

Après avoir longuement et durement appris, sous les ordres de son père, le rude et glorieux métier de marin, Jean lui succéda, et fit oublier bientôt les conquêtes et les découvertes paternelles par les siennes propres. Pendant trente années, Jean parcourut les mers, rapportant de l'Inde et du Nouveau-Monde d'immenses richesses sur ses vaisseaux, qui s'en retournaient toujours en nombre double, tant étaient grande la confiance des Dieppois en cet homme, et l'influence qu'il exerçait sur eux.

En 1525, Ango, croyant avoir assez fait pour la gloire, se borna au soin d'accroître encore ses richesses, immenses déjà. Il se fixa dans sa ville natale, où il continuait toujours d'armer pour l'Inde et l'Amérique.

Ce fut alors qu'il se bâtit à Dieppe cette maison dont on raconte des choses merveilleuses. La façade, toute en bois de chêne sculpté, représentait différens sujets des fables d'Esope, et des combats entre les Normands et les Anglais. La vue s'ouvrait par de larges balcons de pierre laborieusement ouvragés, sur le port, la mer, la vallée, la ville et le château d'Arques. Les lambris étaient en bois doré, ceux même de l'appartement intime d'Ango étaient enrichis de lames d'argent et d'or; c'est dans cette pièce qu'il conservait les tableaux des meilleurs maîtres de l'Italie qu'il avait achetés plus cher que n'avait pu faire le pape, qu'il voulut vaincre deux fois en prodigalité, d'abord en achetant, ce qu'il n'avait pu faire, ces tableaux, puis en lui faisant présent des plus précieux.

Dans un bombardement de Dieppe par les Anglais, un commandant de navire, qui connaissait le prix qu'on attachait à la maison d'Ango, fit diriger son feu sur elle, espérant ainsi obtenir plus facilement merci des assiégés; mais le généreux Ango encouragea lui-même ses concitoyens à la résistance, et laissa brûler et détruire sa maison plutôt que de permettre qu'elle servît de prétexte à la honte d'une reddition. En 1528, Ango, voulant remplacer sa belle maison de Dieppe, acheta de la famille de Longueil la terre de Varengeville dont il abattit le vieux

---

(1) Le drame d'*Ango de Dieppe*, représenté à l'Ambigu, il y a cinq mois, et arrêté depuis par la censure, a fait du marchand Dieppois un personnage de théâtre : c'est à ce titre que l'esquisse sommaire de sa vie aventureuse et dramatique nous a paru offrir quelque intérêt à nos lecteurs.

castel. Désireux que le manoir qu'il allait s'élever restât comme un souvenir digne de lui, il destina des millions à la construction de ce monument de son opulence.

De toutes les parties de l'Europe, architectes, sculpteurs en bois, en marbre, en pierre, peintres, se donnèrent rendez-vous à Varengeville. En moins d'une année, grace aux sacrifices du maître, au nombre des ouvriers et au zèle des artistes, la terre de Varengeville vit debout à la place du vieux castel en ruine, le merveilleux palais qui portait écrit en lettres d'or, au-dessus de ces portes extérieures :

Manoir d'Ango.

— C'est bien le même que nous avons montré au commencement de cet article transformé en ferme et en greniers à blé, sans que l'on puisse même retrouver le nom d'Ango gravé sur une seule pierre.—Nous avons dit qu'Ango était roi et plus que roi, en voici un exemple. Les Portuguais ayant pris un de ses vaisseaux et massacré l'équipage, Ango demanda justice au roi de France, qui avoua ne pouvoir en ce moment l'exiger du roi de Portugal. Ango alors réclama le droit de se faire justice lui-même, ce qui lui fut accordé.

Trois mois après, une flotte débarquait sur les côtes de Portugal ; aux mâts des vaisseaux, flottait le drapeau de la France, sur lequel on lisait ANGO. Lisbonne fut assiégée et réduite à l'extrémité. Des ambassadeurs furent dépêchés à François I^er^, qui les envoya à Ango, le reconnaissant seul juge dans cette cause et maître absolu. Humbles et soumis, les royaux ambassadeurs vinrent frapper aux portes du palais du marin.

Celui-ci les reçut avec une magnificence sans exemple, déploya l'éblouissant appareil de ses richesses, leur fit des présens dix fois plus précieux que ceux qu'il venaient lui offrir ; puis, après leur avoir dicté ses conditions, qui n'étaient rien moins que douces et amies, les renvoya en leur signant le traité de paix, et l'ordre à sa flotte d'avoir pitié du roi et du royaume du Portugal.

Emerveillé de tout ce qu'il entendait dire de cet homme, François I^er^ voulut rendre lui-même hommage à Ango en allant visiter son manoir de Varengeville.

On raconte, à propos de cette réception du roi de France par Ango, des choses qui tiennent de la fable.

La salle dans laquelle eut lieu le royal festin était, dit-on tendue de drap d'or et d'argent ; le plafond de la salle était peint en bleu, avec des étoiles d'or massif et un soleil tout resplendissant de diamans.

Les mets les plus exquis furent servis au roi, et, à chaque service, c'était une nouvelle vaisselle d'or et d'argent variée de forme ou de prix.

Ebloui par cette profusion, le roi comprit qu'il était chez un sujet puissant, et, ce qui est pire, qui comprenait sa puissance. Son amour-propre fut même blessé en voyant au fond de la salle deux portraits, l'un, celui du roi de France, portant son sceptre ; l'autre, celui d'Ango, portant la boule du monde.

On ajoute qu'il jura de s'en venger, et cela en séduisant la femme de son hôte, qui était plus belle encore que son époux n'était riche.

Si cette accusation est bien fondée, nous ne pourrions trop le dire ; mais voici ce qui se passa, d'après une chronique du temps.

Ango était occupé dès le lendemain matin des préparatifs d'une promenade en mer qu'il voulait faire faire à son royal hôte.

Vingt gondoles toutes dorées et peintes de riches couleurs, avec des voiles faites de précieux tissus, attendaient les seigneurs dans un bassin creusé exprès, et dans lequel on descendait, par un pont suspendu, des appartemens même du palais.

Un matelot s'approcha d'Ango d'un air embarrassé.

« Qu'as-tu Gervais, lui dit Ango, et que veux-tu ?

— Vous parler, maître !

— Parle.

— Doutez-vous si je vous aime ?

— Ai-je oublié que vingt fois tu t'es exposé à la mort pour moi ?

— Bien, dit Gervais d'un air indifférent, j'ai fait mon devoir, vous êtes mon bienfaiteur. Alors, vous croyez que je vous aime ?

— Oui ! par la sainte Vierge ! je le crois.

— Et que j'aime encore plus votre honneur ?

— Comment ?

— Au point que vous me direz encore, comme à notre dernier combat : « Gervais, si tu me voyais faiblir, tue-moi ! »

— Eh bien ! dit Ango palissant.

— Eh bien ! cette nuit, j'ai vu le roi se glisser dans l'appartement de notre dame et maîtresse ; vous êtes déshonoré, mon maître.

— Et tu ne m'as pas appelé ?

— Parce que je voulais le tuer moi-même : je l'ai attendu, il a passé sans que je l'ai vu.

— Bien ! ami, cria Ango. Et après lui avoir serré les mains avec force, il lui parla bas à l'oreille.

Gervais partit en courant et d'un air joyeux au bassin.

Une heure après le roi descendait, suivi d'Ango et de toute sa cour, l'estrade qui menait aux barques. Arrivé au rivage, Ango, fléchissant un genou devant le roi, dit : Sire, une faveur dernière pour couronner toutes celles dont vous m'avez déjà comblé ; que le marin Ango exerce une fois encore, et en votre glorieuse présence, son ancien état ; qu'il ait l'insigne honneur de conduire seul la gondole de Votre Majesté.

— Qu'il vous soit fait selon votre désir, notre cher hôte et féal sujet, répondit le roi en sautant dans la gondole, où il fut suivi par Ango, qui, s'étant dépouillé de sa riche tunique, parut en habits de matelot.

Le signal du départ fut donné, et toutes les barques s'éloignèrent du rivage ; mais, en avant de toutes les autres, voguait celle où se trouvait le roi.

Ainsi près de lui, Ango ramait rigoureusement, répondant avec douceur aux nombreuses questions que lui adressait François I^er^. Tout à coup, et après que le roi eut demandé à Ango pourquoi sa belle épouse n'était pas venue ajouter à l'éclat de la fête celui de ses charmes, Ango, abandonnant la rame et quittant l'air de respect et d'obédience qu'il portait auparavant, se dressa devant le roi, le front haut et le regard hardiment attaché sur le sien :

— Sire, dit-il, quand croyez-vous que roi et sujet soient égaux ?

— Que veut dire cette question ?

— Rien que ce qu'elle dit.

— Mais, quand roi et sujet sont devant la mort...

— Eh bien ! Majesté, nous sommes égaux ; car sous nos pieds est une mort menaçante et certaine. — Pas un pas, François, car d'un geste cette barque s'entr'ouvre, et la mer nous dévore ; pas un cri, car tes courtisans sont loin ; les miens, plus fidèles, ont mes ordres. Nous sommes seuls, nous resterons seuls. Réponds : As-tu respecté l'honneur de ton

hôte? lui as-tu volé son bien le plus précieux, l'amour de sa femme?

— Je ne cède ni à la peur ni à la menace, reprend le roi impassible.

— Ce n'est point une menace, c'est une prière; ce n'est plus au nom de la mort, mais au nom de Dieu que je t'interroge. réponds, et ne te souille pas de mensonge : il t'attend et va te juger. »

Et le roi, d'une voix forte :

— Je jure devant Dieu, qui me jugera, que j'ai respecté ton honneur comme celui de mon propre frère! je le jure par tout ce qu'il y a de plus sacré. »

— Allons, dit Ango après un moment d'irrésolution, Dieu t'a entendu, François : qu'il te punisse deux fois si tu ajoutes le mensonge à la lâcheté.

Puis, reculant d'un pas : « Sire, pardonnez à votre serviteur! »

Et, se rassayant, il rama vers le rivage.

Pas une parole ne fut prononcée pendant ce voyage de retour, ni par le roi ni par Ango; seulement, en touchant terre, Ango sauta le premier au rivage, et amarant la barque, présenta le genou au roi pour lui servir de marche-pied, en le remerciant de l'honneur qu'il venait de lui accorder.

Et le roi, se retournant vers les seigneurs de sa suite : « Messieurs, dit-il, en désignant Ango, voici le plus grand et le plus fidèle sujet de mon royaume! Jean Ango, nous vous nommons vicomte et commandant de Dieppe. »

Après la mort du roi, devenu dès ce jour son protecteur et son ami, Ango succomba sous le nombre de ses envieux et de ses ennemis. Ruiné et réduit à un état voisin de la misère, il mourut presque de faim, dans une tourelle de son château, n'ayant conservé que deux gages de son ancienne puissance et de son ancien bonheur, le portrait de sa femme, morte avant lui, et son fidèle Gervais, qui lui donna ses soins jusqu'au bout.

Il fut enterré silencieusement et de nuit dans une chapelle de l'église Saint-Jacques, à Dieppe, et celui qui eut deux palais pendant sa vie n'eut pas même une simple pierre pour tombeau après sa mort.

VICTOR HERBIN. (*Revue du Théâtre.*)

---

## JADIS ET AUJOURD'HUI.

### ESQUISSE DE MOEURS.

Ces *Condottieri* matrimoniaux qui s'allaient battre pour leurs cliens, et dont les forces personnelles devenaient si décisives en cette solennelle rencontre, les deux notaires représentaient les anciennes et les nouvelles mœurs, l'ancien et le nouveau notariat.

Maître Mathias était un vieux bonhomme âgé de soixante-neuf ans, et qui se faisait gloire de quarante-quatre années d'exercice en sa charge. Ses gros pieds goutteux étaient chaussés de souliers ornés d'agrafes en argent, et terminaient ridiculement des jambes si menues, à rotules si saillantes, que quand il les croisait vous eussiez dit les deux os gravés au-dessus des CI-GÎT. Ses petites cuisses maigres, perdues dans de larges culottes noires à boucles, semblaient plier sous le poids d'un ventre rond et d'un torse développé comme l'est le buste des gens de cabinet, grosse boule toujours empaquetée dans un habit vert à basques carrées que personne ne se souvenait d'avoir vu neuf. Ses cheveux bien tirés et poudrés se réunissaient en une petite queue de rat, toujours logée entre le collet de l'habit et celui de son gilet blanc à fleurs. Avec sa tête ronde, sa figure colorée comme une feuille de vigne, ses yeux bleus, le nez en trompette, une bouche à grosses lèvres, un menton doublé, ce cher petit homme excitait, partout où il se montrait sans être connu, le rire généreusement octroyé par le Français aux créations falottes que se permet la nature, que l'art s'amuse à charger et que nous nommons des caricatures. Mais chez maître Mathias, l'esprit avait triomphé de la forme, les qualités de l'ame avaient vaincu les bizarreries du corps. La plupart des Bordelais lui témoignaient un respect amical, une déférence pleine d'estime. La voix du notaire gagnait le cœur en y faisant résonner l'éloquence de la probité. Pour toute ruse, il allait droit au fait en culbutant les mauvaises pensées par des interrogations précises. Son coup d'œil prompt, sa grande habitude des affaires, lui donnaient ce sens divinatoire qui permet d'aller au fond des consciences et d'y lire les pensées secrètes. Quoique grave et posé dans les affaires, ce patriarche avait la gaîté de nos ancêtres; il devait risquer la chanson à table, admettre et conserver les solennités de famille, célébrer les anniversaires, les fêtes des grand'mères et des enfans, enterrer avec cérémonie la bûche de Noel; il devait aimer à donner des étrennes, à faire des surprises et offrir des œufs de Pâques; il devait croire aux obligations du parrainage, et ne déserter aucune des coutumes qui coloriaient la vie d'autrefois. Maître Mathias était un noble et respectable débris de ces notaires, grands hommes obscurs qui ne donnaient pas de reçu en acceptant des millions, mais les rendaient dans les mêmes sacs, ficelés de la même ficelle; qui exécutaient à la lettre les fidéi-commis, dressaient décemment les inventaires, s'intéressaient comme des seconds pères aux intérêts de leurs cliens, barraient quelquefois le chemin devant les dissipateurs, et auxquels les familles confiaient leurs secrets; enfin, l'un de ces notaires qui se croyaient responsables de leurs erreurs dans les actes, et les méditaient longuement. Jamais durant sa vie notariale, un de ses cliens n'eut à se plaindre d'un placement perdu, d'une hypothèque ou mal prise, ou mal assise. Sa fortune, lentement et loyalement acquise, ne lui était venue qu'après trente années d'exercice et d'économie. Il avait établi quatorze de ses clercs. Religieux et généreux incognito, M. Mathias se trouvait partout où le bien s'opérait sans salaire. Membre actif du comité des hospices et du comité de bienfaisance, il s'inscrivait pour la plus forte somme dans les impositions volontaires destinées à secourir les infortunes subites, à créer quelques établissemens utiles, dont il était l'homme d'affaires et dont il avait la banque, aussi le nommait-on *le bon monsieur Mathias*, et quand il mourut, y eut-il trois mille personnes à son convoi.

M. Solonet était ce jeune notaire qui arrive en fredonnant, affecte un air léger, prétend que les affaires se font aussi bien en riant qu'en gardant son sérieux; le notaire, capitaine dans la garde nationale qui se fâche d'être pris pour un notaire, et postule la croix de la Légion-d'Honneur, qui a sa voiture, et laisse vérifier les pièces à ses clercs; le notaire qui va au bal, au spectacle, achète des tableaux et joue à l'écarté, qui a une caisse où se versent les dépôts et rend en billets de banque ce qu'il a reçu en or; le notaire qui marche avec son époque et risque les capitaux en placemens douteux, spécule, et veut se retirer riche de trente mille livres de rentes après dix ans de notariat; le notaire dont la science vient de sa duplicité, mais que beaucoup de gens craignent

comme un complice qui possède leurs secrets ; enfin, le notaire qui voit dans sa charge un moyen de se marier à quelque héritière en bas bleus.

Quand le mince et blond M. Solonet, frisé, parfumé, botté comme un jeune premier du Vaudeville, vêtu comme un dandy dont l'affaire la plus importante est un duel, entra précédant son vieux confrère retardé par un ressentiment de goutte, ces deux hommes représentèrent au naturel une de ces caricatures intitulées JADIS ET AUJOURD'HUI qui eurent tant de succès sous l'empire. DE BALZAC.

(*Extrait de* Fleur des pois.)

---

## UNE REPRÉSENTATION DRAMATIQUE
### AU
# THEATRE DE QUIMPER-CORENTIN.

Il est de certaines villes comme de quelques individus. Elles sont nées malheureuses, elles vivent malheureuses, et elles mourront malheureuses ; pour elles, il n'y a pas de salut possible, pas de miséricorde à espérer. Le ridicule s'est fait leur hôte assidu, leur compagnon de tous les instans. — Qu'une de ces pauvres villes se permette d'agir ou de parler, et aussitôt elle verra les villes ses voisines saisir au passage son action ou son mot et l'épiloguer, le disséquer, le tamiser jusqu'à ce qu'elles lui aient trouvé une face plaisante, un côté ridicule. Et alors, parmi les commères, s'élèvera un cri long et bruyant, rire qui s'en ira de çà, de là, comme un écervelé, rasant les campagnes, frisant les préfectures, et qui ne s'arrêtera qu'après avoir gagné toutes les bouches, et s'être infiltré dans tous les gosiers.

A partir de ce moment, tout est dit : c'en est fait de la ville qui a provoqué ce rire. En vain, dans l'avenir produirait-elle des *Napoléons* ou des pâtés truffés, le sceau du ridicule n'en subsistera pas moins, brûlant et profond sur son visage.

Au premier rang de ces parias de pierre, on distingue de suite Quimper-Corentin. — Vous dire par quelle filière a dû passer cette ville avant d'en venir là, ne rentrant pas dans mes attributions, je vais me borner à vous conter scrupuleusement une de ses dernières mésaventures.

Par une belle matinée de mai, 18... deux voitures débarquèrent dans la cour du *Lion d'Or*, une des plus modestes auberges de l'endroit. Les amateurs, assemblés devant la porte, en virent descendre l'un après l'autre, ou mieux l'un portant l'autre, sept hommes et quatre femmes, qui, interrogés par le garde-champêtre sur leurs professions, répondirent d'un commun accord : *artistes dramatiques*. — Quelques instans après, tout Quimper-Corentin savait qu'il possédait dans son sein une *troupe magnifique*, et le jour même de longues pancartes annonçaient aux passans, que le lendemain on donnerait — *par permission de M. le maire* — une représentation extraordinaire, composée de *Zaïre* et des *Plaideurs*. On devait commencer à sept heures.

Le lendemain, à six heures, il n'y avait plus une seule place vide.

Après une ouverture appropriée à la circonstance, et exécutée par les virtuoses du crû, la toile se leva, et le spectacle commença. Il y eut bien dans le premier acte quelques absences de mémoire et quelques massacres poétiques, mais enfin, soit par bonté d'ame, soit pour tout autre motif, le public, loin de se courroucer, resta dans un silence plein de grandeur d'ame et de dignité.

Mais, ma foi, quand arriva le second acte, ce fut à ne plus y tenir ; il se passa alors des choses étranges et bizarres. On vit Zaïre se mordre les ongles d'impatience, et Orosmane adresser de violentes apostrophes au souffleur :

Le noble alexandrin, rachitique et boiteux,

ne savait où cacher sa honte, et les hémistiches semblaient jouer aux barres, tant on les voyait courir, s'appeler et se fuir.

Le parterre corentinais s'émut, puis il s'indigna. Il avait commencé par des *hum* désapprobateurs, et finit par d'effroyables sifflets. En un instant cette salle se dépouilla de sa robe de résignation et de tranquillité, pour revêtir un manteau révolutionnaire et perturbateur. Les échos, si chastes naguère, retentirent bruyamment de cris et de huées. — Les magistrats de Quimper ne reconnurent plus leurs administrés.

Hélas ! ils étaient pourtant bien excusables, ces pauvres cabotins ; on leur faisait un crime de ne pas savoir leurs rôles.... Voyez l'injustice et l'ingratitude ! ils s'étaient mis en quatre ; ils s'étaient mis en huit, ils s'étaient sextuplés pour jouer plus promptement, et par conséquent pour hâter les plaisirs des habitans ; aussi, il en était résulté une chose toute naturelle : peu de fixité dans la mémoire et point d'ensemble dans la représentation.

Et je vous demande en effet, s'il avait été possible au *jeune* premier et à la *jeune* première de repasser leurs rôles, lorsque l'une avait employé trois heures à repasser sa robe, et que l'autre avait pris plus de temps encore pour repasser son sabre et son poignard.

En toutes choses, il faut être juste, et il faut avouer qu'en ceci notre public ne le fut guère.

Durant tout ceci, la toile, baissée momentanément, s'était relevée, et un monsieur, doué d'un habit noir et d'une épine dorsale en caoutchouc, avait fait les trois saluts d'usage.

Quand le silence fut un peu rétabli, le régisseur, — car c'en était un, — inocula au public l'allocution suivante :

« Messieurs, les embarras de toutes sortes, qu'entraîne toujours avec elle une première représentation, ayant nui à nos répétitions, j'ai l'honneur de vous annoncer que le spectacle va être interrompu, mais qu'il sera repris dimanche prochain. Nous commencerons par *Mahomet* ou *le Fanatisme*, et nous finirons en vous jouant le *Philosophe sans le savoir*. »

A ces mots, *sans le savoir*, le tapage recommença avec un nouvel acharnement ; le maire parla de retirer sa permission, et la paix ne fut conclue qu'après un long parlementaire, où l'on finit cependant par faire comprendre à l'autorité qu'on saurait par cœur le *Philosophe sans le savoir*.

*N.-B.* Si vous êtes de Quimper, faites-moi le plaisir de ne pas lire ce qui précède.

ALBÉRIC SECOND.

---

*Le rédacteur gérant*, A. P. BARBIEUX.

---

Paris, imp. de Félix Locquin, rue N.-D.-des Victoires, 16

# LE CAMÉLÉON,

N 8. (3me Année.) JOURNAL NON POLITIQUE. 24 Février 1836.

PARAISSANT LES 1er 8, 16 ET 24 DE CHAQUE MOIS.

## CAMÉLÉON

ET

## CAMÉLÉONS.

Je suis l'être le plus pacifique de ce bas monde; j'ai appliqué jusqu'ici toute mon attention à ne blesser personne, et j'ai toujours été le plus marri des humains quand je me suis par hasard surpris, ayant commis la moindre méchanceté. — J'avais bien péché par ignorance, je vous le jure.

Maintenant que me voici en position d'alimenter et de pousser dans le monde un journal dont le nom prête à tant d'interprétations, j'éprouve le besoin de faire une profession de foi et de me prémunir à l'avance contre toute gaucherie qui pourrait m'échapper.

Ainsi, j'ouvre mon dictionnaire, celui de l'Académie, le dernier, et j'y trouve :

CAMÉLÉON, *espèce de lézard auquel on a longtemps attribué la faculté de* PRENDRE *la couleur des objets dont il approchait.*

*La faculté de prendre:* notez bien ceci. — Notre Caméléon, qui n'est pas un lézard, possède aussi *la faculté de prendre;* mais, plus heureux que le reptile son homonyme, il ne prendra que de belles couleurs; il ne se fera le reflecteur que des plus riches nuances dont se colore la presse française. — De plus il se permettra quelquefois de se nuancer de lui-même, et de n'emprunter à personne ce qu'il craindrait de ne pas trouver ailleurs : c'est-à-dire une critique plus franche et plus véridique que celle de ses grands et illustres confrères. (Voir notre chronique de ce jour.)

J'ai encore trouvé dans le même dictionnaire cette phrase ébourriffante :

CAMÉLÉON *se dit d'un homme qui change d'humeur et de discours au gré de l'intérêt et de la faveur.* Notez bien cela, et par-dessus toute chose, je vous prie; car il s'agit ici d'*un homme*, tandis que la première fois il s'agissait d'un lézard, et, malheureusement pour nous, nous tenons plus particuliément de la première espèce que de la seconde.

Mais soyez bien persuadés que nous ne ressemblons en rien à ce second *Caméléon;* l'intérêt et la faveur ne nous feront jamais changer *d'humeur* et *de discours*. Nous serons toujours honnêtes, mais francs; point flagorneurs, fidèles à l'engagement pris de donner des esquisses instructives, des nouvelles morales, des biographies vraies, des portraits ressemblans, des revues et chroniques exactes et variées; de faire enfin un journal qui fasse plaisir à ses lecteurs, honneur à son rédacteur, profit à ses propriétaires, et dont le nom, bien connu du public, pose désormais une signification heureuse de plus au mot *Caméléon*.

Le dictionnaire en donne bien une troisième : *petite constellation de l'hémisphère australe, non visible dans nos climats.*

Que Dieu et le public surtout, nous préservent de tomber dans la catégorie des invisibles : dussions-nous renoncer à devenir *astre*.

Veuillez donc vous tenir pour avertis que, sans rien ajouter au dictionnaire de l'Académie, qui cependant a besoin de supplément, nous avons donné, par notre création un sens tout nouveau au mot qui nous sert de titre.

Une seule chose nous reste à désirer : c'est que ses nuances et ses couleurs soient assez bien choisies pour être adoptées avec plaisir et persévérance par toutes les femmes aimables et tous les hommes d'esprit.

AUGUSTE POURRAT,
*Rédacteur en chef.*

---

## OLGIATI — 1476.

### ESQUISSE HISTORIQUE.

De retour à Milan depuis la veille et retiré dans une modeste chambre, Cola Montano s'y livrait à des enthousiasmes qui, pour être solitaires, n'en étaient pas moins ardens. La huitième heure de la nuit venait de sonner à la cathédrale, dont les statues et les aiguilles aériennes s'effaçaient sous un ciel triste et froid des derniers jours de novembre. Assis devant une table sur laquelle étaient posés un sablier et une lampe en bronze, de forme gothique, le sage inclinait sa taille et se perdait dans la contemplation d'un livre dont la couverture, fermée avec des agrafes. en vermeil, offrait l'empreinte de diverses figures de bienheureux. C'était une Bible latine, récemment imprimée avec des caractères en fonte. Quand son exaltation eut été remplacée par un calme réfléchi, il se leva et tira d'une armoire une cassette où étaient renfermés quelques manuscrits et un autre livre imprimé. Sa main trembla en touchant ces trésors de poésie et de science; une joie profonde éclaira sa figure, que les méditations et les rudes épreuves avaient empreinte d'austérité. Ce livre était encore une Bible.

Montano la plaça à côté de la première. Ses yeux, qui avaient en cet instant tout le feu de la jeunesse, allaient de l'une à l'autre et s'arrêtaient toujours avec une admiration indicible sur celle qui avait été l'objet de sa première contemplation. Il les comparait ligne à ligne, mot à mot; et des exclamations incohérentes partaient de sa poitrine.

L'une des deux Bibles rappelait les premiers essais de l'art, alors que des lettres de forme ronde, sculptées en bois et enfilées à la suite les unes des autres, immobilisaient la pensée dans des pages qui ne souffraient pas une observation bien minu-

tieuse, tant la disposition des caractères offrait de nombreuses irrégularités. Les lettres initiales, ajoutées à la main et peintes d'or et de couleur éclatantes, semblaient placées là comme des monumens élevés par les scribes ; les scribes, race patiente et laborieuse, qui ne voyaient pas sans une douloureuse envie l'essor que prenait un art nouveau et déjà fatal à leurs destinées. Montano découvrit deux fois son front chauve en prononçant le nom de Pierre Schœffer, l'associé de Guttemberg et de Faust, qui venait d'inventer les admirables caractères en fonte avec lesquels avait été imprimée la seconde Bible.

— Pierre Schœffer, dit le vieillard, l'avenir te devra une noble et précieuse découverte ; elle fera faire un pas immense à l'humanité. Un jour les peuples s'instruiront. Hommes aux yeux de Dieu, ils le seront aussi aux yeux des rois. Tous comprendront l'Evangile, cette nourriture du faible, où il est dit que les humbles seront élevés et les superbes réduits à l'impuissance. Oh ! la liberté ! la liberté !... Et il agitait sa tête vieille de méditations et d'années.

L'apparition d'un étranger donna subitement un autre cours à ses idées.

— Mon père ! s'écria Carlo Visconti en se précipitant dans les bras du vieillard, oh ! quelle impatience j'avais de vous revoir ! Qu'il y a long-temps que vous avez quitté Milan ! Comment avez-vous vécu sur la terre d'exil ? Le souvenir de votre fils, vous me donniez ce nom, a-t-il quelquefois fait battre votre cœur ? Voilà bien des questions, mon père !

— Oui, j'ai pensé à toi, Carlo : Oh ! je vous aimais, je vous regrettais tous ! Milan, c'est la patrie du vieux Montano. Dante Alighieri l'a dit : « L'es- » calier de l'étranger est rude à monter. » Mes yeux, qui depuis long-temps ne connaissaient plus les larmes, en ont trouvé en revoyant les campagnes de Milan. Tout y est resté comme dans mes derniers souvenirs... Assieds-toi, Visconti, et dis à l'exilé les souffrances de la patrie.

— Elle est bien malheureuse, mon père ; Sforza est un monstre.

— Il y a long-temps que nous le savons tous, mon fils. La mesure de ses iniquités ne déborde pas encore ?

— Elle est comblée, mon père.

— Les armes manquent-elles à Milan ? demanda le vieillard avec une indignation contenue.

— Non, répondit Visconti. Il regarda Montano et s'écria d'une voix étouffée : Nous sommes tous des lâches !

— As-tu vu Girolamo Olgiati ?

— Il était absent quand je me suis présenté chez lui, mais j'ai laissé quelques lignes à sa femme.

En ce moment, un coup frappé à la porte appela sur le front de Montano un léger reflet d'inquiétude.

— Serait-ce Olgiati ?... ou déjà Galéaz, peut-être, qui voudrait me convaincre qu'en dehors de la conscience il n'y a point de liberté possible ?

Il dit, et alla lui-même ouvrir la porte. Deux hommes enveloppés de manteaux bruns entrèrent ensemble. Montano attendait qu'ils se fissent connaître. L'un d'eux se plaça de manière à réfléchir sur ses traits les pâles lueurs de la lampe. Cette figure souriante et vivace remua le cœur du philosophe ; sa main en s'avançant rencontra une main amie.

— Sois le bien venu, Andréa Lampugnani, dit-il. Merci à toi qui t'es souvenu du vieux maître ! Puis il porta son regard sur le compagnon de Lampugnani : Ma mémoire est-elle infidèle ? Je ne reconnais pas l'homme qui t'accompagne.

— Perdu dans la foule de vos admirateurs, répondit l'étranger, j'ai plusieurs fois assisté à vos leçons.

Celui qui parlait ainsi paraissait âgé de vingt-neuf à trente ans. Son teint hâlé, la forme de ses vêtemens, d'ailleurs simples, le faisaient reconnaître pour un marin. Il y avait dans ses manières une dignité grave et pourtant insinuante, qui d'abord excitait la curiosité, et plus tard faisait naître de pénétrantes émotions. Le même charme se retrouvait dans sa voix ferme et sonore.

— Qui êtes-vous ? demanda Montano, dont le regard profond s'était arrêté sur cet être singulier.

— Christophe Colomb, de Gênes, répondit l'étranger avec modestie. Je n'ai pu me résoudre à quitter Milan sans avoir revu celui qui en est la lumière.

— Mais, répondit le vieillard, nous avons encore des jours pour nous revoir.

— Colomb a fait un beau rêve qu'il voudrait réaliser, dit à son tour Lampugnani.

Une nuance de malice prêtait à ces mots un sens moqueur.

— Vous disposez-vous à devenir un soldat de fortune, un chef de condottieri ? interrogea Montano. Les Sforza ont fait un appel aux courages aventureux. Quelquefois on ramasse une couronne dans cette course de mort ; mais ne craindriez-vous point qu'elle fût trop pesante à votre front ? Il est bien jeune encore.

— Qu'est-ce qu'une couronne ? répondit Colomb.

Le vieillard le regarda avec une attention curieuse.

— J'aime ce mépris. Aspirez-vous à la renommée du poète ?

— Non, maître.

Peut-être y eut-il du dédain dans la brève réponse du Génois.

— Eh quoi ! s'écria Montano, les gloires de l'Italie n'ont-elles point d'écho dans vos souvenirs et dans votre ame ? Resteriez-vous froid au nom de Pétrarca ? Avez-vous pleuré, frissonné avec le Dante ? Avez-vous été heureux de ses joies ? Oh ! le Dante mourant dans la misère à Ravenne, est plus grand, plus digne d'envie que César triomphant de l'univers !... Les poètes, jeune homme, sont les prophètes des âges ! Ce fut d'un ton adouci qu'il ajouta : Que voulez-vous faire enfin ?

— Découvrir un monde, répondit Colomb.

— Où est-il ce monde ?

— A l'occident de la vieille Europe, par-delà les mers.

Son bras s'était étendu comme pour le montrer. Une expression de douce moquerie passa sur les lèvres du vieillard. La gaîté de Lampugnani revêtit des formes bruyantes.

— Je te disais bien, Colomb, tu es fou. Où diable as-tu rêvé qu'il y a un autre monde que celui que nous connaissons ?

— Qu'on me donne un vaisseau, repartit Colomb ; et le fou sera grand entre les hommes. Ne voyez-vous pas que le monde connu est incomplet ? Tous les savans ont donné à la terre une forme sphérique ; est-il sage de penser que le vaste espace ignoré jusqu'à nos jours n'est qu'une masse d'eau, ornement

inutile de ce globe, solitude étrangère aux bienfaits de la création, et contre l'existence de laquelle protesterait tôt ou tard l'humanité? Dieu ne veut que ce qui est beau : et la beauté, c'est l'harmonie. Le monde dont j'affirme l'existence tient au continent de l'Asie. Voyez les Portugais : ils ont voulu se frayer vers les Indes une route par le Sud, et ils ont découvert la zône torride de l'Afrique, que les anciens disaient inhabitable. Les hommes y sont, il est vrai, bien différens de tous les peuples connus.

— En as-tu vu, Colomb? demanda Lampugnani.

— Oui, répondit le marin, j'en ai vu à Lisbonne. Leur peau est noire comme l'ébène. Nos cheveux sont longs et soyeux; les leurs, au contraire, sont courts, laineux et bouclent à la tête. Ils ont, en outre, le nez écrasé et de très-grosses lèvres; leur teint bronzé fait paraître leurs dents d'une blancheur éclatante. Ce fut pour les Portugais, qui les virent les premiers, un grand sujet d'effroi; ils crurent d'abord que cette couleur était produite par l'ardeur du soleil, et, tremblans de devenir semblables à ces sauvages, ils n'osaient plus avancer sous ce ciel formidable.

— Il y a du vrai dans ce que vous dites, répondit le vieillard; mais tant que vous n'aurez que de semblables preuves à fournir, vous paraîtrez un visionnaire. Ce qui est une conviction pour vous sera pris en dérision par votre siècle. Il étouffera votre pensée, il vous écrasera sous ses mépris! Vous douterez de vous, de votre génie; vous vous perdrez dans un néant de contradictions et d'amères incertitudes; et, terrassé par cette lutte, vous chercherez le repos dans l'oubli.

— Douter de soi, c'est affreux! s'écria Colomb, mieux vaudrait la froide insensibilité de la tombe.

— Nous n'avons pas le choix, répliqua le vieillard : le chrétien doit se soumettre.

— C'est la seule chance que nous ayons, nous, adorateurs de Jésus-Christ, dit tout aussitôt Carlo Visconti en s'inclinant pieusement.

— Il sera difficile de me décourager, reprit Colomb, je verrai tous les rois. La faible voix de Pierre-l'Hermite mit en mouvement l'Europe; moi, je ne demande qu'un vaisseau. Oh! si je pouvais franchir les mers à la nage!... Maître, mes yeux ne se fermeront pas sans qu'ils aient vu ce monde! Ce ne sera pas inutilement pour la grandeur de Colomb et les destins de l'humanité que Flavio Gioïa aura inventé la boussole.

Il y avait dans l'accent de Colomb un caractère de fermeté enthousiaste qui imposa à Lampugnani lui-même.

Un jeune homme, somptueusement vêtu, se précipita dans la chambre du vieillard, il froissait dans ses mains sa toque de velours noir, où se balançaient de molles plumes blanches. Sa figure était bouleversée; il y avait de l'égarement dans ses yeux, un désespoir terrible dans ses accens.

— Montano, cher maître, oh! pourquoi êtes-vous revenu dans cette ville d'abomination?

— Qu'as-tu, Olgiati? demandèrent trois voix à la fois?

— Visconti, Lampugnani! Il faut tuer Galéaz! s'écria-t-il d'une voix où se concentraient tant de haine et de douleur, que tous en tressaillirent.

— Vous n'êtes pas seul avec vos amis, observa Colomb, en se plaçant en face de lui.

— Que m'importe? Je voudrais associer le monde à ma colère.

Il se fit un silence d'attente inquiète.

— Oh! il faut le tuer! reprit Olgiati. Galéaz est l'ennemi, le bourreau de tous! S'il n'a fait de Milan un vaste cimetière, si des citoyens errent encore, pâles et déshonorés, dans les rues de Milan, c'est qu'il a craint que tous les peuples ne se levassent à la fois pour l'anéantir. Visconti! tu dois l'exécrer, toi! il a troublé la paix de ton jeune et chaste ménage! Lampugnani! tu avais des amis : leur tête a été coupée par le bourreau! d'autres ont été plongés vivans dans les entrailles de la terre. On a jeté quelques pelletées de terre sur leur corps palpitant, et tout a été dit: ils sont presque oubliés. Mon Dieu! se peut-il que les affections tiennent si peu à nos cœurs!.... Des femmes, la gloire de Milan, se sont vues arrachées à leur vie de bonheur. Le monstre les a flétries de ses caresses; puis, il les a prostituées à ses gardes: elles ont passé de ses bras infâmes dans des bras, s'il est possible, plus infâmes encore! Peu satisfaits de tant de lâchetés, Galéaz a voulu se surpasser lui-même. Ecoutez! écoutez! Le vieillard que nous aimions tous, vient de mourir dans son cachot! La misère, les chagrins abrégeaient sa vie trop lentement. Ce n'était pas assez du froid, de l'isolement du silence, d'une nuit que ne dissipait jamais la plus faible clarté; savez-vous ce qu'a fait Galéaz? Il l'a condamné à des tortures de démon. La faim a dévoré les entrailles du malheureux : elle l'a fait tordre, hurler, blasphémer, se traîner comme un reptile; elle l'a presque rendu fou... Puis, quand le spectre a imploré la mort de la pitié de ses bourreaux, ils lui ont dit pour toute réponse : Mange tes excrémens... Et il les a mangés!... Ses excrémens étaient son pain, sa nourriture habituelle! Et Galéaz a plusieurs fois assisté à cet horrible repas!... Bien des victimes sont déjà mortes ainsi. Je pleure; oh! pleurez avec moi! pleurez cette noble vie éteinte dans d'atroces et abrutissantes douleurs! Il t'a nommé, Visconti, à ses derniers momens; il m'a nommé aussi : sans doute, il nous léguait sa vengeance.

— De qui tiens-tu ces détails? demanda Visconti d'un ton visiblement ému.

— D'un vieux prêtre ami de ma famille, qui a reçu sa confession. Et il y a deux heures seulement, pendant que le misérable agonisait sur sa paille fétide, pendant qu'il accusait nos bras, j'assistais à une fête du monstre.

— Vous! s'écria Colomb.

— Oui, moi. Mais savez-vous pourquoi j'y assistais? c'était pour avoir Galéaz sous les yeux. Je voudrais, s'il m'était possible, ne pas le perdre de vue, être sa conscience jusqu'au moment où je le frapperai. Oh! s'il était appelé à me survivre!... Nous avons été des lâches! Dites-nous le, Montano! Que ta voix sévère et chérie, que cette voix qui nous donna les grands enseignemens de la justice, qui fit pour nous de la liberté le bien le plus noble et le plus désirable, se fasse encore entendre, mais pour nous flétrir; nous, fils dégénérés de la terre de la liberté, nous qui souffrons ce que nos pères n'auraient jamais soupçonné possible. Une nuit, Dieu effaça Balthazar du livre de vie; et cependant Balthazar était pur, comparé à Galéaz.

Montano étendit la main. Sa voix basse et solennelle pénétra dans les cœurs.

Puisqu'enfin, dit-il, vous sentez que le moment où Galéaz doit rendre compte de ses crimes est arrivé, il faut procéder en hommes à cet acte de haute justice. Vous n'êtes pas des assassins furieux, vous êtes des juges qui exécutent eux-mêmes l'arrêt rendu dans la solitude de leur conscience. Ce n'est pas seulement

la mort de quelques hommes qui rend la vie de Galéaz funeste à la patrie, c'est la liberté qu'il avilit, qu'il tue; c'est la corruption qu'il sème partout. Forcé de se replier sur soi-même, ce n'est qu'avec des précautions infinies qu'on hasarde quelques plaintes. Ne sait-on pas que l'oreille de Denys est là; que ces yeux qui vous regardent, cette bouche qui encourage la douleur indiscrète, qui appelle la confiance, sont peut-être les yeux et la bouche d'un espion salarié; que cette parole qui vient d'échapper à votre amertume, que vous ne pouvez pas reprendre, a peut-être décidé de votre liberté, qui sait? même de votre vie, que demain elle sera vendue au tyran. Et pourtant vous l'aviez dit, à un ami, à un frère, à un fils, à une épouse! Père, et toi, mère, vous seuls avez conservé votre grand caractère d'inviolabilité. Où est le charme du foyer domestique? Ou est la douce sécurité des familles? Le mariage, ce mystère de deux ames qui se confient l'une à l'autre, qui s'avancent ensemble dans la vie, mues par des sympathies et des intérêts communs; le mariage perd tous les jours de sa pure dignité. Que le duc vive encore quelque temps, l'homme qui se respectera n'osera se choisir une compagne. Parlerai-je de la lâche indolence de Galéaz, de son luxe tellement extravagant qu'il menace d'une ruine prochaine les destinées de Milan et de Gênes? En 1741, il se trouva trop pauvre pour défendre l'île de Négrepont attaquée par les infidèles; et, peu de mois après le honteux abandon de cette île, il étala dans une visite qu'il fit à Lorenzo di Médici un faste scandaleux. L'homme qui avait craint de dépenser cent mille florins d'or en prodigua deux cent mille pour éblouir Florence. Tout récemment encore, les Turcs nous ont enlevé Caffa, dont la perte arrête le commerce d'Orient et nous ferme la mer. Rien ne manque d'ailleurs à la grandeur et aux félicités de Galéaz. Les peuples ont encore assez d'or pour fournir à ses fêtes, pour lui donner les plus belles pierreries, les plus magnifiques perles de l'Orient; pour en faire le prince le plus débauché de la terre. Le père de Galéaz avait à sa mort détrôné les Visconti, remporté vingt-deux batailles; son fils, si l'enfer lui prête vie, fera de Milan et de Gênes les humbles vassales de quelque grande principauté: Carthage a bien péri. — La patience des peuples est inconcevable, Gênes si turbulente, si altière, si jalouse de ses libertés; Gênes, que le vieil abatteur des têtes françaises, le rusé Louis XI, refusa pour sa sujette, qu'il donna au diable enfin, ne croyant pas qu'il fût au pouvoir des hommes de la dominer jamais; Gênes se contentait de pousser de lâches soupirs en voyant s'élever une chaîne de fortifications qui devait la traverser et l'isoler en deux parties. Gloire à toi, Doria, qui, seul, osas protester contre cette violation des droits et des traités!

.... Belle et malheureuse Italie! quand donc se réveillera ton patriotisme, quand cesseras-tu d'acheter avec de l'or les affections changeantes des condottieri? Grand Dieu! des hordes d'aventuriers, qui vendent leur sang toujours au plus offrant, font les destinées de la vieille Italie!

Le vieillard baissa la tête; bientôt il la leva sous l'influence d'une haute pensée:

Olgiati, Visconti, Lampugnani, prenez encore cette nuit pour réfléchir; et demain, si vos cœurs sont restés fermes, trouvez-vous à sept heures du soir dans le jardin de la basilique de Saint-Ambroise; là, vous vous lierez par un serment religieux: car la cause dont vous vous érigez les défenseurs est une cause grande et sainte: c'est celle de l'humanité. Toi, Colomb, soit que le monde t'exalte, soit qu'il n'ait pour toi que des dédains, dis-toi que l'avenir a des siècles; et puis qu'importe l'oubli des hommes? ils meurent.

Les quatre jeunes gens s'inclinèrent devant l'enthousiaste vieillard. Colomb les quitta en faisant des vœux pour la réussite de leurs projets. Il ne devait pas les revoir. Une heure après cette scène, Montano était seul. Il ne reprit pas sa Bible; la nuit s'écoula pour lui dans d'austères pensées.

## II.

Le lendemain, à sept heures du soir, les quatre conjurés se rendirent, par des rues opposées, dans le jardin de la basilique de Saint-Ambroise. Si la nuit eût été belle, on aurait pu voir un sourire de mélancolique enthousiasme éclairer la figure de Montano quand il étreignit sur sa poitrine les trois jeunes Milanais. Il y retint Olgiati plus long-temps, car Olgiati était le fils de son cœur.

— Quel âge as-tu? lui demanda-t-il d'une voix mal assurée.

— Ving-trois ans, mon père.

— Tu es bien jeune!...

— Ni mon cœur ni mon bras ne manqueront à la cause de l'honneur, répondit Olgiati.

— Ah! dit Montano profondément ému, si je doutais de toi, je croirais que Dieu se retire de ma vieillesse, je voudrais quitter la vie. Il essuya une larme. Cette concession faite aux craintes de son cœur, il redevint le citoyen inflexible, et tirant un crucifix de son sein: A genoux, libérateurs de Milan et de Gênes. Jurez, par ce symbole de notre sainte croyance, que vous sacrifierez avec joie les biens, les rêves orgueilleux de la vie, vos libertés, votre sang, au salut de votre pays! Jurez que vous poursuivrez sur Galéaz Sforza le meurtre, le déshonneur de vos pères, de vos frères et de vos femmes! jurez-le.

Chacun des jeunes hommes étendit la main sur le crucifix que tenait le vieillard, et tous trois firent entendre le serment demandé. Olgiati s'enfonça sous les sombres arcades de la basilique; et, prosterné sur la pierre, devant la statue de saint Ambroise, les mains humblement jointes, il pria le Saint avec la ferveur des anciens jours.

Puis il retourna vers ses amis, la sérénité sur le front.

— Je viens, leur dit-il, d'invoquer le saint protecteur de notre ville, et je me sens un homme nouveau.

— Pour moi, observa Lampugnani, un astrologue a prédit lors de ma naissance que si, dans un jour de sang, je voyais un Maure face à face sans mourir, quatre générations se lèveraient autour de moi et me précéderaient dans la tombe.

— As-tu peur? demanda Visconti.

— Non. Que ferais-je sur la terre si mes amis n'y étaient plus?

— Il est temps de nous séparer, dit Montano, le Dieu d'Abraham et d'Isaac veille sur nous. Encore quelques jours, et le cri de Peuple! Peuple! réjouira les cœurs indépendans. Toutes les gloires sont ombrageuses à un roi; astre solitaire, il brille dans une région où tout autre s'éteint.

Ils se disposaient à se quitter lorsqu'ils aperçurent une figure qui se mouvait à quelque distance d'eux.

— Est-ce déjà mon génie? demanda Lampugnani, faisant allusion au fantôme de mort que le second Brutus vit debout, une nuit, à la porte de sa tente.

— C'est un pénitent, s'écria Visconti, en s'élançant sur ses traces.

— Ou peut-être le démon qui vient nous applaudir.

— A cette saillie de Lampugnani, Montano opposa une parole sévère.

— Ce n'est ni le temps ni le lieu, Andréa, d'écouter ta verve railleuse.

III.

Olgiati, de retour dans sa maison, fut frappé de l'air triste et solennel de sa femme.

— Je croyais que vous m'aimiez, lui dit-elle.

—Qu'ai-je donc fait, Eléna, pour que tu en doutes?

— Vous avez des secrets, ami, des secrets envers moi qui n'ai pas une pensée qui ne vous soit connue.

— Crois bien que si j'avais un secret, Eléna, ce ne serait que par affection pour toi que je te le tairais. Il doit être affreux d'associer une femme jeune et délicate aux inquiétudes d'un lendemain incertain. Va te reposer, mon amour, et dis-toi bien que nulle femme n'est plus aimée, plus estimée qu'Eléna : Ne t'ai-je pas choisie entre toutes ?

— Tu veux te perdre ! s'écria-t-elle. Oh ! prends en pitié mon amour et mes douleurs !... Ce soir, Olgiati, vous étiez dans le jardin de la basilique de Saint-Ambroise avec Carlo Visconti, Andréa Lampugnani et Cola Montano, si profondément détesté de Galéaz. Vous y avez prêté un terrible serment. Elle ajouta bien bas, en plongeant un long regard dans les yeux étonnés d'Olgiati : Vous y avez juré la mort du duc de Milan. N'essaie pas de le nier ! j'y étais, j'ai tout entendu.

— C'est donc toi ?...

— Oui, c'est moi que Visconti a poursuivie. Que veux-tu faire ? Mourir du supplice des traîtres. Est-ce au bourreau, Olgiati, à trancher tes nobles destinées? Si jamais tu m'as aimée, tu laisseras à Dieu le soin de venger Milan. A lui seul appartient le droit de punir. Les hommes doivent espérer et attendre. Mon ami, mon époux, moi aussi j'ai un secret à te dire. Ne le divines-tu pas ? Elle appuya sa tête sur le sein du jeune homme ; et ce fut d'une voix timide mais heureuse qu'elle ajouta : Olgiati, je vais être mère.

Un cri de joie partit du cœur d'Olgiati, puis il pâlit.

—Maintenant, dis-moi que tu renonces à ton affreux projet ! car enfin tu te dois à ton fils. Un vrai père ne lègue pas à ses enfans un nom entaché d'opprobre.

— Pauvre femme, que me demandes-tu ?

Elle se mit à ses pieds...

IV.

A huit jours de là, Eléna ravie à Olgiati, Eléna profanée par les embrassemens de Galéaz, rentrait dans sa maison pour mourir.

Olgiati à genoux s'efforçait en vain de rattacher cette pauvre ame à la vie.

— La mort vous est donc bien douce? lui dit-il d'une voix amère.

— Je n'ai que dix-huit ans, répondit la jeune femme avec une angélique tristesse ; et ces dix-huit ans ont été doux et beaux.

— Comment es-tu sortie de chez l'infâme ?

— Il m'a chassée.

— Oh !...

Eléna s'évanouit. Dans la nuit, elle exhala sur le sein d'Olgiati son plus doux soupir de religion et d'amour.

V.

Le lendemain de Noël, 26 décembre 1476, quand à peine une faible clarté brillait au ciel, Olgiati, Visconti et Lampugnani, à genoux dans l'église de San-Stefano, priaient le premier martyr de la foi de Jésus-Christ de leur pardonner le meurtre qui allait ensanglanter son temple. Galéaz devait ce matin même assister à une messe solennelle qu'on y célébrait ; et eux avaient choisi ce lieu pour en faire la scène visible de l'expiation.

Il avait été convenu entre eux, pour ne donner aucun soupçon, que Lampugnani, blessé par Galéaz, seulement dans des intérêts positifs, serait le premier qui s'offrirait à ses regards et qui porterait le premier coup. Lampugnani et Visconti causaient tranquillement. Olgiati, incapable de calme, jetait quelques paroles d'une douleur impatiente à travers cette conversation ; et, la tête penchée, il cherchait à recueillir les bruits qui se faisaient au dehors.

— Si Galéaz avait changé d'idées, pensa tout haut Visconti.

— J'irais le frapper dans son palais, répondit Olgiati avec un air de terrible résolution. Aujourd'hui, l'un de nous deux doit périr.

— Peut-être ce soir, dit Lampugnani, saurons-nous tous quatre le grand secret de la mort. C'est une révélation, ajouta-t-il, d'un ton léger, comme pour donner un démenti à ses paroles mélancoliques, que j'aimerais tout autant qui me fût faite un peu plus tard. A dire vrai, je redoute cette rive mystérieuse d'où nul n'est jamais revenu. Olgiati, et toi Visconti, si c'est moi qui reste, venez me dire quelque chose de ce que tout homme désire tant savoir !.. Mais pourquoi le satan Galéaz tarde-t-il ainsi? il y a près d'une heure que nous l'attendons.

Que faisait en effet le duc de Milan ?

Tourmenté de noires inquiétudes, il hésitait à quitter son palais. On aurait pu le voir, agité, livré à tout ce que l'indécision a de pénible, errer d'une salle à une autre. Cette vague terreur qui le livrait à tant de souffrances était sans doute une voix du ciel ; négligerait-il cet avertissement ? Mais comment, sous quel prétexte ne pas aller à l'église ? L'ambassadeur de Mantoue et l'ambassadeur de Ferrare devaient l'y accompagner. Fallait-il qu'il leur donnât sa faiblesse en spectacle ? Et la cour et le peuple riraient. A mesure que le moment approchait, ses appréhensions prenaient une forme plus terrible et plus directe. Fatigué de cette lutte, il s'avoua vaincu et accepta par anticipation toutes les conséquences de cette apparente bizarrerie. Il dit donc qu'il entendrait la messe dans la chapelle du palais, et non dans le temple de San-Stéfano ; mais le prêtre officiant était déjà parti et tous les ornemens emportés. Galéaz changea de couleur et s'abandonna à sa destinée. Ses adieux à son fils et à sa fille furent empreints d'une tendre mélancolie. Il embrassa plusieurs fois Jean, enfant de huit ans, bien doux, bien timide et bien insouciant d'un avenir qui s'avançait pour lui chargé d'orages. Blanche fut aussi caressée et reçut de doux noms. La princesse Bonne sourit avec une grace moqueuse à l'affection subitement réveillée de son époux. Elle ne comprenait rien à ce changement. Avant de quitter la salle où étaient ses enfans, il tourna la tête plusieurs fois, s'arrêta sur le seuil de la porte pour les regarder encore ; et il ne reprit une apparence de calme que lorsqu'il lui fut devenu impossible de les apercevoir. Alors il se mit à causer avec les ambassadeurs.

— Le voilà ! s'écria Olgiati attentif. Entendez le bruit de la foule ! Oh ! que ma main ne faiblisse pas ! Lampugnani, Visconti, à genoux ! Demandons des

forces à celui qui peut troubler le plus fier courage! Il fit David vainqueur de Goliath.

Ils prièrent ensemble. C'était un spectacle singuque celui de ces trois hommes appelant sur une pensée de sang la bénédiction d'un Dieu tout de miséricorde. Galéaz Sforza se plaça à l'église entre les deux ambassadeurs. Le sacrifice commença.

Un homme, la tête haute, la démarche assurée, s'avança au milieu de la foule qu'il écartait du geste et de la voix : c'était Andréa Lampugnani. Il porta la main gauche à la toque de Galéaz en signe de respect, puis il mit un genou en terre. Le duc attendait ce que lui voulait ce haut suppliant. Lampugnani tira un poignard qu'il tenait caché dans sa manche et l'en frappa au ventre. Olgiati lui porta aussitôt deux coups terribles à la gorge et à la poitrine. Visconti l'atteignit à l'épaule et au milieu du dos. Pendant cet acte de terrible justice, pas un mot n'avait été prononcé; une inconcevable promptitude, une spontanéité qui tenait du prodige avait caractérisé ce drame sanglant. Le duc tomba dans les bras des deux ambassadeurs, en laissant échapper de ses lèvres mourantes cette exclamation : Ah! Dieu !

Alors ce fut dans le temple un mélange insaisissable de terreurs contenues, de malédictions énergiques, de stupides et dégradantes lâchetés; un bruit de pas, de murmures, de voix, de cris, d'armes. Les uns se précipitaient, épouvantés, vers la porte; les autres, l'épée à la main, se frayaient un passage vers le lieu de la scène. Et cette foule qui se ruait, qui ondoyait dans tous les sens, formait une masse serrée d'où surgissaient des têtes livides, béantes de terreur, et des têtes menaçantes aux yeux noirs et passionnés. Ces yeux qui se parlaient entre eux avaient une éloquence rapide, saisissante, bien supérieure à tous les miracles de la parole. A l'effroi de la réalité se mêlaient d'horribles inquiétudes: Quel était le but de cet acte sanglant? Était-ce une vengeance isolée ou bien une vaste conspiration contre l'état? Les gardes et les courtisans du duc, revenus de leur première stupeur, avaient reconnu et nommé les meurtriers; ils s'étaient mis à leur poursuite.

Lampugnani fuyait. Il tomba à travers un groupe de femmes prosternées. Ses éperons s'embarrassèrent dans ses vêtemens. Alors il se dressa sur ses genoux et se trouva en face d'une figure maure qui tenait une épée nue sur sa tête. Fasciné par cette apparition, le jeune homme ne déploya sa force qu'à demi. La lutte ne fut pas longue : le Maure égorgea le noble assassin. Visconti courait nu-tête dans les rues, l'égarement était dans ses yeux : c'est que la multitude qui avait débordé hors du temple, remplissait l'air de ses hurlemens, c'est qu'elle demandait la tête des meurtriers. Et c'était pour elle, bien plus encore que pour venger un affront, qu'il s'était dévoué. La mort, une mort horrible en fut la récompense.

Olgiati s'était échappé; il se présenta chez son père; les domestiques avaient ordre de ne pas l'introduire. Debout, et péniblement affecté de cette réception, il attendait dans la cour une réponse de ce père dont il aurait voulu désarmer la colère.

— Dites-lui, proféra le vieillard indigné, que ma maison ne peut servir d'asile à un assassin.

La fermeté d'Olgiati l'abandonna un instant quand il se vit irrévocablement condamné par son père. Valait-il la peine qu'il vécût? Montano se présenta à lui.

Olgiati se laissa conduire sans faire une objection. Il se trouva dans la pauvre chambre du vieux prêtre, ami de sa famille.

— Qu'as-tu fait, mon fils? lui dit le digne ministre; tu as voulu prendre la place de Dieu, tu as devancé ses jugemens. Qui sait, ajouta-t-il avec une douloureuse sévérité, si demain Galéaz ne se serait pas repenti? Et d'ailleurs, est-il donné à la créature de pénétrer dans le secret de l'ordre universel? Qui osera dire : Ceci est bien, ceci est mal, cet homme est de trop?

— Il m'est affreux d'encourir votre blâme, répondit Olgiati; mais Dieu qui lit dans les cœurs sait bien que mes intentions étaient grandes et pures. Je m'en serais défié, mon père, si je ne les avais conçues qu'après la mort de ma sainte Eléna. Quand je jurai avec mes amis la perte de Galéaz, je n'avais aucune personne de ma famille à pleurer; c'était la nation que je voulais affranchir.

— Que te réserve-t-elle? dit le prêtre, en joignant les mains. Pauvre malheureux! je n'ajouterai pas à tes souffrances. Que Dieu te pardonne en faveur de ton motif!

— Mon père, si je meurs assassiné, sans pouvoir dire un mot, promettez-moi que vous défendrez ma mémoire et celle de mes amis de flétrissans soupçons; dites bien aux Milanais que c'est pour eux, pour eux seulement, que nous avons versé le sang et bravé la vengeance des hommes.

— Je te le promets, mon fils.

— Maintenant, je voudrais bien savoir si Visconti et Lampugnani sont en sûreté; allez vous en informer, mon père.

— Permets-moi de ne pas te quitter. Si l'on te découvrait ici, peut-être que le sacré caractère dont je suis revêtu arrêterait la rage des furieux.

— C'est une erreur, mon père; n'est-ce pas dans une église que Galéaz vient d'être frappé. Mais, de grace, allez vous informer de mes amis.

Le prêtre s'éloigna à regret.

Quand Olgiati fut seul, il se laissa aller à un mouvement d'idées fières et orageuses. Pourquoi se cachait-il comme un vil assassin? Que ne se présentait-il à ce peuple pour lui dire : C'est moi qui ai tué votre tyran, je n'ai voulu que le bonheur de vous être utile; punissez-moi si vous me trouvez coupable. Dominé par l'orgueil de l'innocence, il se disposait à sortir, lorsqu'il entendit un bruit vague dans le lointain; c'était comme des eaux qui débordent et s'écoulent. A mesure que le bruit se rapprochait, Olgiati croyait y saisir des pas et des voix humaines. Ce bruit devint immense, quand il passa dans la rue. Le nom de Lampugnani et le nom de Visconti s'y mêlaient à d'atroces anathèmes. Les poursuivait-on? Olgiati s'élança vers la croisée, et ses yeux se fixèrent sur un horrible spectacle.

Des flots de peuple inondaient la rue. A la tête de cette multitude, ivre de colère, s'avançaient quelques-uns de ces hommes que leur costume indécemment bizarre, leurs gestes, leur figure cadavéreuse et sinistre marquent partout d'une empreinte maudite. On les trouve si différens des autres êtres qu'on se demande à quelle nation, à quel pays, à quel âge social ils appartiennent. Comment se trouvent-ils là? Où étaient-ils, où se tenaient-ils auparavant? Jamais ils ne se sont montrés dans les fêtes. Fuyaient-ils les clartés du soleil? Ces hommes exhalent une odeur de sang. Pourquoi ont-ils surgi tout-à-coup? C'est que, semblables aux noirs vautours, ils apparaissent au moment du carnage.

Les sauvages hideux que nous venons de décrire traînaient quelque chose à leur suite, c'étaient deux masses informes, pétries de chair, de sang et de

boue. Olgiati devina plutôt qu'il ne reconnut les cadavres de ses amis. Il jeta un cri lamentable et ferma les yeux. Qu'était devenu ce brillant Lampugnani, à qui la vie était si légère et si moqueuse? Et Visconti, avec sa belle et mélancolique figure, et ses longs cheveux, et son corps jeune et souple? Des trépignemens de pieds, des battemens de mains, des ricanemens inouis et tout-à-fait indescriptibles appelèrent de nouveau l'attention d'Olgiati sur cette scène d'horreur. Il regarda; et le vertige courut dans son cerveau, et tout sembla se remuer, danser, s'écrouler autour de lui. Des milliers de visages étaient attachés au sien avec d'atroces sourires. On se le désignait, on se le montrait du doigt; et des voix ignorées de la terre, des voix de démons, hurlaient en chœur le nom d'Olgiati. Il resta là dans une fatale immobilité, les pieds attachés au sol, les yeux pleins de ces regards d'une ironie sinistre et l'oreille torturée par des notes infernales. La maison reçut tout-à-coup une effroyable secousse. Des milliers de pas se pressaient sur l'escalier. La porte fut enfoncée; et un océan d'hommes, de femmes, d'enfans déborda tumultueux, sans frein, dans la chambre d'Olgiati.

— A mort! à mort!

Et encore une fois il se vit sous le feu de ces yeux noirs et féroces. Alors il sortit comme d'un rêve pénible; il retrouva, avec son intelligence, son haut mépris pour la mort et ce calme d'une conscience qui ne se reproche rien. Des mains voulaient le déchirer, d'autres mains le sauvèrent.

Un cachot reçut le jeune homme. Les bourreaux épuisèrent leur art pour le torturer. Ce fut le corps tout saignant, les os tout disloqués et dans l'attente certaine d'une mort épouvantable, qu'Olgiati écrivit, *par l'ordre de ses juges*, la *relation* circonstanciée de tout ce qui avait précédé le meurtre de Galéaz Sforza, relation qui porte un caractère admirable de patriotisme, et de simplicité religieuse et consolante.

Enfin le genre de sa mort fut prononcé. Il entendit, avec l'expression d'un calme fier et mélancolique, l'arrêt qui le condamnait à être *tenaillé et coupé vivant en morceaux*. Un prêtre l'exhortait à se repentir; il leva sur lui un regard beau de sérénité. « J'ai mérité, dit-il, pour beaucoup d'erreurs, » ces horribles souffrances et de plus grandes encore, » si ma faible nature pouvait les supporter. Mais bien » loin de croire que j'aie à me repentir de la belle » action que vous m'imputez à crime, loin de suppo» ser que je doive souffrir pour l'avoir faite, c'est » en elle que je me confie, dans l'espoir que le juge » suprême me remettra mes autres fautes. Si je de» vais dix fois revivre pour périr dans les mêmes » tourmens, je n'en consacrerais pas moins tout ce » que j'ai de sang et de forces pour un si noble » but. »

Une fois la violence du bourreau lui arracha un cri: « Cette mort est dure, dit-il, mais la gloire en » est éternelle. »

Olgiati était mort en croyant sa patrie affranchie.

— Infortuné! dit Montano, la voix des siècles aurait pu te crier que la tyrannie ne meurt jamais: c'est de forme qu'elle change seulement. Elle s'est tue, cette voix, pour respecter ta dernière illusion; moi-même, vieil insensé, j'avais méconnu cette grande vérité. Les peuples, eux aussi, ils se font bourreaux! Eh bien! qu'ils gardent leurs fers!... Que surtout ils retiennent leur plainte: la plainte n'est pas leur droit.

Le second des Brutus avait proféré ce blasphème: *Vertu, tu n'es qu'un nom!* Montano put dire: Liberté!.... tu n'est qu'un beau rêve!....

M^me^ A. Dupin.
(*Les Femmes.*)

---

## CHRONIQUE.

Caméléon mon ami, beau lézard littéraire qui te glisses partout, miroir fidèle où viennent se reproduire toutes nos gloires et tous nos ridicules, veux-tu me laisser étudier un instant la couleur mobile de ton écaille, et deviner à sa nuance les impressions que t'ont laissées les *choses* du mois, dis, le veux-tu?

J'interrogeais ainsi le gracieux reptile, lorsqu'un éclat soudain fit resplendir la partie moyenne de son chef qui correspond à l'organe *volonté* (d'après Gall); dès lors il ne me fut plus permis de douter de son assentiment à ma demande, et je promenai un regard curieux sur le velours chatoyant de l'ovipare, scrutant jour par jour chacune de ses émotions sous les mille reflets de sa tunique.

Je vous livre le fruit de mes observations, interprétations et commentaires. Tout ce mois-ci, je l'ai trouvé pâle et terne comme l'opale, triste et dormeur comme une marmotte. C'est qu'un jour il s'était introduit furtivement dans la salle du Luxembourg, et qu'il avait été péniblement affecté de cette parade qui s'y joue depuis le commencement de l'année; il avait vu un assessinjongleur se draper à la romaine devant ses juges pétrifiés, faire danser sa parole triviale devant la sentence de mort qui l'attend, et, orgueilleux criminel, se poser comme une victime de générosité et de dévoûment dont la postérité aura à s'occuper un jour.

C'est qu'il avait assisté au discours académique de M. Scribe, et que, pendant cette bouffonne séance, la colère l'avait fait plusieurs fois changer de couleur, à voir la présomption d'un vaudevilliste se poser comme le représentant de la chanson à notre époque, lorsque Béranger chante encore, et que la cendre de Désaugiers est toute chaude; c'est qu'il eût préféré, notre changeant Caméléon, marcher sur un buisson d'épines, que d'avoir à subir la morgue de ce *petit coulissier* du boulevart Bonne-Nouvelle, qui enflait ses joues et roidissait la plante de ses pieds pour se donner une tournure académique, qui se carrait, se bouffissait, se faisait gros d'érudition plâtrée, large de citations historiques, épais et lourd de recherches laborieuses et de considérations morales, pour tâcher de remplir un fauteuil où il y aurait bien place pour plusieurs génies aussi écourtés que le sien.

Encore c'est qu'il avait aperçu un ruban cramoisi à la boutonnière du Pasquin émérite de notre littérature, et qu'il l'avait cherché en vain à celle du paillasse Debureau ou de MM. Duvert, Lauzanne, et M. J. Janin. Injustice criante s'il en fut jamais, du moment que cette *faveur ministérielle* devient le prix de gambades, grimaces, lazzis et quolibets.

C'est qu'il avait été au théâtre, et que là, comme ailleurs, il avait trouvé l'ennui sans contrepoids, la licence sans dédommagement, la niaiserie sans gros rires, ou les atrocités sans intérêt.

Il avait vu *le Transfuge* de M. Paul Foucher et Delavergne, imbroglio soporifique qui peut se réduire à cette morale: si vous êtes officier prussien et que, pour avoir l'agrément de faire le coup de fusil avec un rival détesté, également officier prus-

sien, vous vous avisiez de quitter l'armée prussienne pour prendre du service dans l'armée hongroise, évitez de tomber dans les mains de votre rival, l'officier prussien, parce qu'il pourrait fort bien prendre sur lui de vous fusiller pour vous apprendre une autre fois à ne pas prendre de service dans l'armée hongroise et à aimer toute autre orpheline que celle pour laquelle son cœur d'officier prussien n'a jamais cessé de battre un seul instant.

Comprenez-vous ? — Non. — J'en suis bien fâché. Vous avez le droit d'écrire *franco* à MM. Foucher et Lavergne pour leur demander des explications.

Il avait écouté (je ne dis pas entendu) dans un mois deux pièces de M. Dumersan. Vous avouerez que c'est trop de moitié. En été, dans le temps des grandes chaleurs, un pareil crime de lèze-parterre pourrait avoir des suites très-fâcheuses pour la santé publique. Vous figurez-vous un bon bourgeois qui n'a fait de mal à personne, dont toutes les heures de la journée ont peut-être été marquées par un bienfait, venant par mégarde et avec une candeur vraiment digne d'un meilleur sort, s'abattre sur le théâtre des Variétés un soir qu'on s'avise de jouer *Rimbaut ou les mauvaises connaissances*. — Ce pauvre cher homme qui croyait venir se rafraîchir à cette franche gaîté dont Vernet est souvent encore le délicieux organe, est abasourdi du coup. — Où fuir, où me cacher ? s'écrie-t-il. — Le Palais-Royal est là à coté qui lui sourit par la bouche de Déjazet, qui lui tend les bras dans la personne si joyeusement niaise d'Alcide Touzet, qui l'appelle enfin avec la voix si harmonieusement cadencée de Titi le talocheur ; et voilà mon bourgeois toujours confiant qui se laisse aller, qui n'aperçoit pas l'épine sous la rose, M. Dumersan, sous M. Bayard, et le voilà qui fuit les Panoramas, cet autre Charybde, et qui tombe au théâtre Montansier, cet autre Sylla. — On joue au Palais-Royal *Sous la ligne* de MM. Desforges et Dumersan. — Et DUMERSAN, entendez-vous, l'auteur des *Marsistes et des Dorvalistes*, de *la Femme du peuple*, enfin de toutes les pièces sifflées ou à siffler qu'on nous injecte depuis dix ans.

Il avait vu au Vaudeville la seconde édition de la pièce du Palais-Royal, et comme de deux pilules également dénuées de feuilles d'or, la seconde paraît plus amère que la première, *Sous la ligne* l'ayant endormi. *Laurette*, de MM. St-Georges et Leuven, devait lui donner le cauchemar : c'est ce qui arriva; aussi n'eût-il pas le courage d'aller voir la charge *Arnalienne* dont l'administration ne tarda pas à escorter son *Cachet rouge*, et dont vous connaissez l'estampille : *M. et madame Galochard*. Seulement il a entendu dire qu'on avait ri à cette bamboche de carnaval.

Enfin il s'était traîné dans tous les bals masqués, sur la foi de nos journalistes extasiés ; mais dans *ces temples ouverts à la folie* où il croyait rencontrer tant d'archets en branle, tant de costumes en mouvement, tant de valses en courses, tant de quadrilles en feu, tant de galops, tant d'éclat, tant de bruit et tant de joie, il a compté quelques pauvres *marins* fourvoyés, trois ou quatre *postillons* et cinq ou six *charretiers* se promenant mornes et silencieux comme des ames en peine dans de longues salles mesquinement fardées, poursuivant quelques *pierrettes* honteuses et grelottantes dans ce désert, et cette solitude, partout, partout, si ce n'est chez Muzard dont la vogue semble née d'hier, tant elle est vivace et de bon aloi.

Tout cela explique bien l'humeur noire de notre Caméléon ; car qu'est-ce qu'une étoile dans un ciel si noir; que deux étoiles mêmes? Qu'est-ce que *la Mine de charbon* de M. Duverryer ? Un plaidoyer assez éloquent contre le duel, un acte, semé de situations fortes, sur trois, de belles choses noyées dans des lieux communs sans saveur.

Qu'est-ce que le succès du *Gamin de Paris* qui a donné à nos spirituels confrères l'occasion de faire de si jolies phrases sur l'intronisation de ce héros de carrefour sur la scène toute parfumée et aristocratique du Gymnase ? Un petit tableau de mœurs populaires qui vient à la suite de ceux si originalement créés par MM. Deslandes et Didier, mais qui a le bonheur d'être admirablement bien joué par Bouffé, le sublime acteur, Bouffé qu'on s'étonne de ne pas voir aux Français...

Il est vrai que les Français n'en ont pas besoin ; — diable ! — quand on a MM. David, Faure, Dumilâtre et compagnie, qu'a-t-on besoin de chercher à faire de nouvelles acquisitions. — M. Bouffé? fi donc! pour qui nous prenez-vous ? un acteur de boulevard! Oh ! Dieu ! la cendre de Molière en tressaillirait dans la tombe.

Eh ! messieurs, n'appelez pas à vous des artistes qui pourraient vous effacer, je le veux bien ; — n'ouvrez votre porte qu'à la famille Volnys dont le talent ne vous porte point ombrage, nous le voulons bien encore ; mais au moins ne vous endormez pas si long-temps sur votre succès de *Don Juan d'Autriche*.

Votre *: je suis Juive* commence à moisir par les bords, et *le regard* de madame Léontine a perdu de son acuité. — Vrai, il a besoin qu'on lui redonne le fil, qu'on le repasse à la meule. — Vous nous avez donné une reprise de *Marino Faliero*, c'est bien ; vous allez nous donner une reprise *d'Angelo* (avec madame Dorval, et à cause de madame Dorval), c'est mieux. — Mais c'est du nouveau qu'il nous faudrait. Voyez quelle activité dans les autres théâtres : l'Opéra prépare à grands frais et surtout fait grand bruit de sa *Saint-Barthélemy;* les Italiens nous promettent leur *Capuletti e Montecchi ;* l'Opéra-Comique *l'Orfèvre,* de Monpou ; le Vaudeville *Marie d'Auvergne* avec madame Albert; la Porte St-Martin *Don Juan à Paris*, de Dumas, les *Infans de Lara*, de Mallefille; le Gymnase *Chut*, de M. Scribe, et le *Doyen de Killerine;* l'Ambigu-Comique *Héloïse et Abeylard*. — Il n'y a pas, jusqu'aux Variétés qui, se débattant sous les étreintes de Frédéric Lemaître, n'annoncent pour ses débuts *le Mar•quis de Brunoy*, ou *le Sage extravagant.* Vous voyez donc bien qu'il est temps que vous donniez signe de vie et que vous lanciez votre *Lord Novarre*, que vous répétez, dit-on.

Ouf... ouf... ouf!... Caméléon, mon ami, tu as essoufflé ton cornac, et le voilà, tout haletant qui est obligé de renvoyer à la prochaine quinzaine le compte rendu de quelques anecdotes assez piquantes qui sont venues ce mois-ci égayer nos salons.

Vous comprenez bien, lecteurs, que ma plume, si hautement retroussée qu'elle puisse être, a grand'peine à suivre, comme interprète, les nuances si capricieuses de cet enragé Caméléon.

AUGUSTE LEFRANC.

A. POURRAT, *Rédacteur en Chef.*

A. P. BARBIEUX, *Gérant*

Paris, imp. de Félix Locquin, rue N.-D.-des Victoires, 16
Pour Henry Hooper, 13, Pall Mall, East, Londres.

# LE CAMÉLÉON,

**N. 9** (3me Année.) JOURNAL NON POLITIQUE. 1er Mars 1836.

PARAISSANT LES 1er 8 16 ET 24 DE CHAQUE MOIS.

## MARGUERITE DE ZEMBOCIN.

XIe siècle. — Règne de Boleslas le Hardi.

Le vent soufflait avec violence dans les tilleuls du vieux château de Zembocin ; les branches détachées des arbres volaient en éclats, tandis que le bruit du tonnerre ébranlait les vitraux des hautes et étroites croisées ; les sombres appartemens avaient pris alors une teinte lugubre que l'éclair rougeâtre, en serpentant à travers les nuages, augmentait encore. Deux femmes, assises dans une salle basse, tressaillaient d'effroi ; la plus âgée tenait dévotement son rosaire dont les grains d'ambre et de corail pendaient à son côté, tandis que la plus jeune, immobile sur son siége, levait les yeux vers le ciel en courroux. Toutes deux priaient avec ferveur ; mais l'espérance dictait la prière de Marguerite, qui n'avait pas vingt ans, tandis que la résignation inspirait celle de sa compagne, déjà au déclin de la vie. La prière de la jeune châtelaine ayant été moins longue que celle de sa mère, elle se mit à chanter à voix basse un de ces refrains si joyeux et pourtant si mélancoliques que le Cracovien accompagne du son de mille anneaux de métal dont il est toujours couvert ; mais en chantant *les Tourelles et le Chêne, le Rouge bonnet et la Ceinture dorée*, Marguerite mit dans ses paroles une expression indéfinissable, ses traits s'épanouirent ; elle prononça un nom qu'exigeait la rime du couplet, mais qui expira sur ses lèvres et fut se perdre dans le refrain obligé de la chanson. Soudain elle s'arrête ; ce nom, involontairement prononcé, la réveille comme d'un songe ; une larme brillante échappe de sa paupière, et le lin qu'elle file la recueille ; la jeune femme, calme en apparence, semble oublier l'orage qui règne dans son cœur pour ne s'occuper que de celui qui bouleverse la nature.

Enfin le vent se calme, la pluie cesse, le soleil se montre de nouveau radieux ; il n'y a point eu de grêle : l'espoir du château et celui de la chaumière (la riche moisson), n'a reçu aucune atteinte. Madame Salomée et Marguerite, après en avoir rendu graces à Dieu, vont respirer le parfum des tilleuls qui protègent l'entrée du manoir.

Mais en transportant nos lecteurs à une époque aussi reculée et au milieu de personnages ignorés, il est naturel de leur faire connaître, avec toute la précision historique, l'état dans lequel se trouvait alors la Pologne, ou du moins l'étendue du pays compris sous cette dénomination. Le onzième siècle présentait, au moment où nous avons pénétré dans le manoir, un aspect difficile à comparer avec d'autres époques de son histoire. Le roi Boleslas second, surnommé le Hardi, avait quitté son royaume avec toute sa noblesse pour reconquérir *le duché de Kiiow*, déjà soumis une fois aux Polonais par son aïeul, et y replacer sur le trône ducal, dont ses oncles l'avaient expulsé, le prince Izaslas, à titre de tributaire. Le duc était venu jusqu'en Pologne solliciter l'appui de son suzerain : le roi partit à la tête d'une troupe belliqueuse qui déjà sacrifiait tout à la gloire, quittait tout à son appel, et promettait à ses descendans dix siècles de victoire, de grandeur et de puissance. Le Polonais n'était point encore vêtu d'étoffes de soie ; sa cuirasse ne réflétait pas l'argent et l'or, les pierres précieuses ne brillaient point sur son casque et sur le poitrail de son coursier, et ni le rare plumage du héron, ni la précieuse fourrure du nord, n'étaient alors des accessoires obligés de son costume : mais son sabre et sa cotte de mailles étaient à toute épreuve, son cheval infatigable, et le guerrier se distinguait déjà par ce courage aventureux, cette horreur de l'esclavage qui sont demeurés une des qualités indélébiles du caractère national.

Boleslas fit en peu de temps une des plus glorieuses campagnes de notre histoire ; il entra à Kiiow en vainqueur, y renouvela l'entaille que le sabre de son aïeul Boleslas l'intrépide avait laissée sur la porte d'or de cette rivale de Byzance, et résolut d'y demeurer avec son armée tant que durerait la mauvaise saison. Mais l'air d'une cité somptueuse devint bientôt fatal à nos guerriers; la mollesse des mœurs, la beauté des Kiiowiennes, le goût des fêtes transmis par les Grecs aux habitans de la ville de Ruric, efféminèrent le roi et ses compagnons au point qu'ils ne purent s'arracher à une conquête si douce et si glorieuse.

Il n'était resté dans toute la Pologne que des vieillards, des femmes et des serfs. Les premiers, rendus inoffensifs par l'âge, ne s'occupaient qu'à prier Dieu pour l'heureuse issue de la guerre et le retour de leurs fils ; les femmes avaient long-temps pleuré ; mais enfin l'absence de tous ceux qui les avaient aimées leur avait paru longue, ennuyeuse ; les conséquences de leur impatience et de leur ennui sont faciles à deviner. Telle était l'époque où vivaient les deux dames que nous avons laissées respirant l'air embaumé du soir, à la porte de leur château.

Leur maison était peut-être alors l'unique en Pologne, de laquelle les vertus domestiques n'eussent point été bannies. Marguerite, issue d'une famille riche autant qu'illustre, avait été demandée en mariage, nubile à peine, par le fils unique d'un puissant Staroste. Nicolas de Zembocin avait à peine entrevu sa fiancée avant de l'épouser. Le père de la jeune dame était mort peu après, et la guerre appela presque aussitôt son mari loin d'elle. Nicolas était beau, bien fait et brave ; mais dur, emporté, défiant et jaloux. Sa jeune femme n'avait pas eu le temps de juger son caractère lorsqu'il la quitta pour suivre Boleslas en Russie. Elle vint habiter Zembocin avec sa belle-mère Salomée, qui était aussi pieuse et douce que son fils était implacable et hautain. Il confia à sa mère la garde de Marguerite, lui enjoignant la plus stricte surveillance ; ordonna à sa femme de lui obéir en tout point, se laissa embrasser par cette

dernière sans lui accorder un sourire, et partit au grand galop, ne tournant pas une seule fois la tête vers la tourelle, au haut de laquelle on vit long-temps flotter le voile blanc de la jeune châtelaine.

Tels furent les adieux du seigneur Nicolas. Marguerite vécut en son absence dans la plus austère retraite : le travail, les soins domestiques et la promenade remplissaient ses journées ; elle voyait rarement les dames du voisinage et ne s'inquiétait guère de ce qui se passait dans les châteaux d'alentour. Lorsque le printemps reverdissait les côteaux, et que la Vistule reprenait son cours en secouant ses glaçons, ou lorsque l'été voyait ondoyer ses gerbes d'or, Marguerite parcourait ses terres, encourageant d'un doux regard et soulageant par ses bienfaits les serfs du seigneur Nicolas. Elle jouait avec les enfans, riait avec les jeunes filles, consolait les vieillards, parlait aux mères de leurs nourrissons, et faisait surtout la joie de la famille de sa nourrice, qu'elle avait amenée avec elle, et établie à Zembocin depuis son mariage.

La vieille Marta était une honnête paysanne, grosse réjouie, toujours prête à donner sa vie pour sa jeune demoiselle, comme elle appelait encore Marguerite, même après son mariage. Sa fille Agnès, sœur de lait de la jeune dame, lui portait aussi une affection sincère ; mais rien n'égalait le dévouement et, si j'ose le dire, le culte que le jeune Janek, le fils de Marta, avait voué à sa dame châtelaine, plus âgée de quelques années. Janek, joli petit garçon, jouait avec Marguerite à l'ombre des marronniers qui entouraient son manoir paternel. Marta, qui avait demeuré au château tant que l'héritière avait eu besoin de ses soins, gardait Janek et Agnès auprès d'elle pour les plaisirs de sa noble enfant. Marguerite avait donc vu dès sa plus tendre enfance les grands yeux noirs de Janek occupés à lire dans les siens pour prévenir ses moindres désirs ; elle l'avait vu exécuter ses moindres volontés avec une promptitude passionnée. Janek l'adorait comme une de ces saintes images au pied desquelles la piété de sa mère le conduisait parfois. Il admirait sa merveilleuse beauté à l'égal de celle de Notre-Dame de Cracovie. Mais l'immense distance qui, dans les opinions de ce siècle reculé, se trouvait entre la noble demoiselle du château et le fils d'un de ses serfs, faisait un crime au pauvre Janek d'oser seulement se permettre une pensée, si vague qu'elle fût, tendant à la franchir. Marguerite souriait gracieusement lorsqu'il venait lui offrir quelques fruits cueillis pour elle ; elle acceptait ses dons en les échangeant parfois avec quelques bouts de ruban rouge ou quelque fichu aux mille couleurs que, d'après l'usage, il portait à sa ceinture. Souvent elle lui donnait l'ordre de distribuer en son nom du blé aux pauvres du village, ou des chèvres aux pâtres dont l'épidémie avait frappé les troupeaux ; mais elle lui parlait rarement, lui donnait ses ordres par l'entremise de sa sœur, et ne l'admettait jamais dans son appartement. Mais pourquoi Marguerite nouait-elle toujours ses cheveux avec le ruban rouge dont elle donnait la moitié à Janek ? pourquoi chantait-elle le plus volontiers le refrain de la ronde populaire où son nom revenait sans cesse ? pourquoi n'était-elle rieuse et gaie qu'avec la mère et la sœur du jeune garçon ? Hélas! qui oserait le dire !... Pourrait-on soupçonner une noble dame du onzième siècle d'avoir oublié qu'un étrier doré brillait depuis longues années sur le bouclier de son père, et qu'unie à un tout aussi noble seigneur, elle lui devait sa tendresse et sa foi. Non, certes, je ne le suppose nullement ; je raconte ce qui advint sans chercher à en préciser les causes, et voici la suite de mon histoire :

A peine madame Salomée et la belle Marguerite, sa bru, furent-elles assises sur le banc de pierre adossé à la maison, qu'elles aperçurent un cavalier armé de toutes pièces ; il paraissait fatigué et soucieux ; son cheval, un peu ranimé par le parfum des prairies natales, hennissait joyeusement en relevant sa crinière ; le guerrier au contraire baissait la tête et se dirigeait vers le château sans trop d'empressement.

— Ma fille, s'écria madame Salomée en pâlissant involontairement, ma fille, voici Stanko, le fidèle écuyer de votre mari.

— Stanko ! reprit Marguerite avec effroi ; il revient seul : oh ! mon Dieu, qu'allons-nous apprendre !

Stanko s'approcha ; et, après avoir rassuré ces dames sur la santé du seigneur Nicolas, il leur ôta l'espoir de le revoir bientôt. Le roi, sa cour et tous ses frères d'armes se trouvaient si bien à Kiiow qu'ils avaient ajourné leur retour à plusieurs années peut-être ; mais Stanko, ennuyé d'une vie oisive et délicate, avait obtenu de son maître la permission de retourner dans son pays ; « car, ajoutait-il, puisqu'il n'y a plus d'ennemis à combattre, que mon maître n'endosse plus la cuirasse et ne chausse plus l'éperon, qu'au contraire il boit et danse tant que dure le jour, j'ai préféré revenir moissonner mon froment moi-même que de laisser à ma pauvre Marie le soin de cette besogne : et me voilà. Mais aussitôt que j'aurai fini les travaux de la campagne, et que les gelées ne permettront plus de labourer la terre, je m'en retournerai auprès du seigneur Nicolas, que je retrouverai certainement encore à table, le verre d'hydromel à la main, et assis entre quelque belle Olga et quelque gente Eudoxie, comme je l'ai laissé en partant. »

Madame Salomée fronça le sourcil d'impatience, et, interrompant brusquement le narrateur, elle ordonna à Stanko de se taire et d'aller rejoindre sa femme et ses enfans.

Pendant le discours de l'écuyer, les traits mobiles de Marguerite avaient trahi des sentimens contradictoires ; c'était à la fois du dépit, du dédain, de la crainte et de l'espérance ; il n'y avait en cela ni jalousie, ni douleur ; elle soupira, mais si légèrement et si librement aussi, qu'elle semblait plutôt aspirer en liberté le parfum des fleurs épanouies après l'orage, que soulager par ce soupir un cœur oppressé.

Cependant le retour de l'écuyer du seigneur de Zembocin avait eu des résultats bien autrement décisifs dans le pays. Le mécontentement des femmes et le désordre du peuple ne connurent plus de bornes ; et comme, au douzième siècle et au dix-neuvième, et à tous ceux qui le suivront, un fait s'augmente et se dénature en passant de bouche en bouche, Stanko ne fut plus qu'un messager de malheur, annonçant avec certitude que le roi, ainsi que tous les nobles qui l'avaient suivi, resteraient à jamais au milieu de leurs conquêtes, abjurant les devoirs et les liens qui devaient les rappeler dans leur patrie.

Le retour de l'écuyer fut donc un signal de révolte pour tous les serfs ; ils se livrèrent à tous les excès, s'organisèrent en bandes, et se rendirent maîtres des châteaux de leurs seigneurs. Partout où se trouvait une jeune châtelaine, elle était réduite de gré ou de force à s'unir à celui de ses paysans que le sort désignait. Ces bizarres mariages ne pouvaient être sanc-

tionnés par l'église; aussi n'y songeait-on pas. Le nouveau maître ne songeait qu'à jouir de sa nouvelle fortune. La débauche et le tumulte qui accompagnaient toujours leurs fréquentes orgies transformèrent bientôt les environs de Sandomir et de Cracovie en vaste arène de saturnales. Le désordre gagna tous les manoirs; et, pour qu'il n'y eût point d'exception à cette prostitution générale, les femmes convinrent entre elles de faire faire dans tous les châteaux une exacte recherche, afin de découvrir si quelqu'une de leurs compagnes avait osé se soustraire à la loi commune, ne voulant pas souffrir parmi elles un reproche personnifié.

Marguerite et sa belle-mère vivaient si retirées que la nouvelle du désordre ne parvint pas même à leurs oreilles, grâce au génie qui les protégeait. Janek n'ignorait aucun des projets de ses campagnons; il assistait à leurs orgies, il s'informait adroitement de ce qu'ils avaient résolu. Il avait vu plus d'une fois, dans les châteaux d'alentour, la blanche main de la châtelaine entourer le cou de son garçon de ferme en lui versant à boire; il s'était assis plus d'une fois à la table du nouveau seigneur de quelque haute tourelle; il avait vidé avec lui le vin de Hongrie que le véritable maître avait prescrit à sa femme de conserver avec soin pour son retour; mais Janek revenait tous les soirs faire une garde exacte autour de l'enceinte qui renfermait tout ce qui lui était cher. Obéissant comme autrefois aux ordres de Marguerite, il ne se présentait pas devant elle; mais que de fois, dans le silence des nuits, jouet d'un cauchemar délicieux et horrible, ne se vit-il pas l'amant heureux de cette femme que tout l'autorisait à posséder, tout, jusqu'au regard brûlant qu'elle lui jetait parfois; mais le jeune paysan avait deviné l'amour pur et délicat; il se distinguait de ses pareils, comme la plante du jardin de la fleur sauvage; les nuances imperceptibles de nos sensations lui étaient inconnues; mais il aimait véritablement, et cette passion avait épuré son ame et lui avait créé des devoirs.

Enfin, le débordement étant arrivé à son comble, on organisa une visite générale dans les châteaux pour y forcer la vertu à devenir criminelle, la pudeur à devenir éhontée. On voulait le scandale dans toute son étendue. Janek, averti du danger qui menaçait Marguerite, revint à Zembocin au milieu de la nuit qui précéda ce dégoûtant assaut, réveilla sa sœur et lui dit qu'il fallait parler à sa dame à l'instant même. Agnès, tout ébahie, fit modestement un signe de croix, et se récria sur une semblable témérité.

— Toi, mon garçon, lui dit elle, toi, vouloir pénétrer dans la chambre de notre maîtresse, lui parler tandis qu'elle est au lit? mais tu es fou, je crois; ne trembles-tu pas à cette seule idée? Ne vois-tu pas devant toi le seigneur Nicolas avec son *kancrug*, nous faisant sentir la force de son bras jusqu'à l'extinction de notre vie à tous deux.

— Janek répondit en souriant et sans faire nulle attention aux craintives objections de sa sœur : Le seigneur Nicolas est loin, et il y a ici tel danger bien autrement pressant à éloigner de notre maîtresse; ainsi, ouvre-moi sur l'heure, ou j'entrerai seul dans la chambre de la châtelaine.

— Jésus Maria; il veut entrer seul, s'écria la jeune fille encore plus alarmée! que la sainte Vierge nous protège! Tu as sans doute vu quelque nouveau menteur arriver de Russie, et tu vas rompre la tête à notre maîtresse de ses sottises; laisse-la plutôt dormir en paix; elle est déjà assez triste, la pauvre dame, va!

— Janek n'écoutait plus sa sœur; il pousse la porte avec impatience, et aperçoit, à la lueur d'une petite lampe qui brûlait devant l'image de la vierge Marie, Marguerite couchée et paisiblement endormie; une croix d'or, suspendue à un ruban noir, était posée sur son sein; sa belle tête, ornée de cheveux bouclés et fins, reposait sur un coussin orné de franges d'argent; une de ses tresses, échappée à sa coiffé de nuit, tombait jusqu'à terre, et sa main arrondie sur sa couverture retenait un bouquet de muguets, dont elle avait sans doute respiré le parfum avant de s'endormir. Janek s'arrêta à la porte, tandis qu'Agnès alla réveiller sa maîtresse. Rien de ce suave et pur tableau n'échappa à l'œil enflammé du jeune homme; mais lorsqu'il aperçut le bouquet, que Marguerite ne quitta pas même en s'éveillant, il resta un moment indécis sur ce qu'il devait lui dire : ce bouquet lui découvrait un mystère qu'il envisageait avec une sorte de délicieuse horreur, et qui cependant l'assurait de toute la vérité d'un bonheur qu'il était venu là pour détruire lui-même. Ce bouquet... c'était lui qui l'avait cueilli pour elle.

La châtelaine se réveilla en sursaut :

— Que me veux-tu, Agnès, dit-elle à la jeune fille; qu'arrive-t-il; un autre Stanko nous apporte-t il encore de sinistres nouvelles, ou bien, acheva-t-elle avec un peu d'effroi, le seigneur Nicolas serait-il de retour?

Alors elle aperçut Janek, et jeta un cri involontaire.

— Madame, dit le jeune homme, en rassemblant toute sa fermeté et s'avançant respectueusement, madame, il faut vous cacher cette nuit même; votre château n'est plus pour vous un asile ni sûr, ni convenable : il faut me suivre à l'instant.

— Moi te suivre, Janek, seule au milieu de la nuit! quel serait donc le pouvoir assez puissant pour m'y contraindre? ajouta-t-elle avec un trouble indéfini....

— Celui de la nécessité, ma bonne maîtresse, répondit précipitamment Janek, et n'osant rien ajouter de plus; mais il ordonna à Agnès d'habiller la châtelaine à la hâte, et se tint en dehors de la chambre tout le temps que dura cette toilette précipitée; mais rentré auprès d'elle, il lui déroula succinctement le tableau du désordre et des excès au milieu desquels elle vivait sans le savoir, et que son ame candide et pure n'aurait pas même osé soupçonner. Puis, son récit terminé, il a été décidé, ajouta-t-il, hier, dans une fête donnée par mon parent Michel, seigneur actuel de Balice, qu'on se porterait ce matin même en masse à Zembocin pour vous forcer, madame, vous seule qui êtes restée vertueuse, à faire un choix parmi les jeunes gens qui ne sont pas pourvus!... Le jeune homme accompagna ces paroles d'un accent si singulièrement expressif que Marguerite ne put s'empêcher de relever sur lui, bien malgré elle, je pense, ses beaux yeux où l'effroi, mêlé à je ne sais quelle secrète satisfaction, perçaient à la fois.

— Eh bien! lui demanda-t-elle enfin avec une parfaite confiance, que me conseilles-tu, mon ami? Je sens toute l'imminence du danger de ma position; je connais toute l'horreur du sort qu'on me prépare; mais je me fie entièrement à toi, et t'impose le devoir de me préserver du déshonneur ou des remords.

Elle prononça cette dernière parole d'une voix presqu'inintelligible; mais Janek l'avait entendue, et son cœur l'avait comprise. Il embrassa ses genoux en silence; puis se relevant soudain :

— Vous ne vous êtes pas trompée, madame, dit-il avec des larmes dans la voix ; le compagnon de votre enfance, votre serf, votre esclave, donnera mille fois sa vie pour écarter de vous les malheurs qui vous menacent.

Ces paroles étaient bien froides, bien mesurées sans doute ; mais l'expression et l'accent y suppléaient ; et quand Agnès sortit pour faire les préparatifs du départ, lorsqu'ils restèrent seuls, ils se turent ; mais leur silence renfermait mille aveux.

Tout est prêt enfin. Marguerite accompagnée d'Agnès, et s'appuyant sur son guide fidèle, sort du château et se dirige vers l'église du village. Arrivés à la porte de l'humble chaumière du curé, ils y frappent doucement ; le prêtre, déjà prévenu par Janek, sort aussitôt de sa cabane, et se met en devoir de les conduire, un trousseau de clés à la main. C'est vers le clocher qu'il guide leurs pas. On gravit l'escalier vermoulu de la tour massive ; une petite chambrette, destinée à recevoir les ornemens de l'église au temps des invasions, s'y trouve toute disposée par les soins de Janek pour recevoir Marguerite. Elle s'y établit sans répugnance, car la prévoyante attention du jeune serf y avait rassemblé tout ce qui, pour le moment, devait lui faire paraître cette singulière prison tolérable. A peine quelques mots de reconnaissance, quelques accens de dévouement sont-ils échangés entre la châtelaine et ses fidèles serviteurs, qu'on vit paraître le jour. Agnès et Janek se hâtèrent de descendre, craignant d'être aperçus. L'asile de Marguerite devait rester ignoré de tous, excepté du vieux prêtre. *(La suite au prochain numéro.)*

---

## EXCURSION AUX RUINES DE JUMIÈGES.

Nous étions partis de Rouen en voiture ; mais une fois arrivés sur la hauteur qui domine la vallée de Deville, nous en descendîmes bien vite, pour jouir du délicieux tableau que l'on a sous les yeux.

C'était à l'aube du jour. Un léger brouillard couvrait comme un voile de gaze le fond de la vallée, et tandis que quelques parties étaient doucement colorées par les rayons du soleil levant, d'autres semblaient fuir et disparaître dans le lointain. Cette belle vallée, qui s'éveillait active, intelligente, remplaçant les forces de l'homme par celles de la vapeur, qui déjà s'élevait dans les airs en longs tourbillons de fumée, — ces fabriques aux murs rouges et pittoresques, — ces toiles peintes de mille couleurs, étendant leurs longues bandes comme autant d'écharpes immenses sur la prairie, — ces pommiers à la physionomie si agreste, — cette petite rivière, serpentant comme un ruban d'argent à l'entour de ces fabriques, complétaient un ravissant paysage, et rappelaient ces paroles de Fénélon : « Les arts et l'industrie font le bonheur et la richesse des nations. »

Il fallut m'arracher à ce spectacle et remonter en voiture. La route que l'on parcourt de Rouen à Jumièges, est, sans discontinuité, un jardin anglais : là, des allées couvertes et ombreuses bordent la route ; plus loin, des haies vives, hautes et bien taillées, entourent les propriétés. Puis, par intervalle, le paysage s'agrandit, et vous le croiriez sans fin, n'était un épais rideau de bois semblable aux forêts vierges du Nouveau-Monde, tant les arbres en sont rapprochés et touffus. Quelques pas encore, et un nouveau point de vue vous attend ; loin, bien loin de vous, vous apercevez les ruines du château de Robert-le-Diable, bâti à pic sur la roche aiguë. Robert-le-Diable n'est plus ; son nom est méconnu du vulgaire, son château a été détruit, et c'est à peine si quelques pierres éparses rappellent au voyageur la demeure de ce fier croisé ; mais le paysage qui l'entoure est toujours resté le même : il est encore tel qu'il était alors, beau, jeune, riche et frais.

En traversant le village de Saint-Georges-de-Boscherville, qui veut dire campagne des bosquets (nom que justifie bien le beau pays qui l'entoure), nous mîmes de nouveau pied à terre, pour admirer ce qui reste de l'abbaye, et visiter l'église, qui est parfaitement conservée. Une porte très-simple, de style roman, à plein cintre, en forme l'entrée ; mais à peine a-t-on pénétré dans le sanctuaire, que l'on éprouve ce saint recueillement que les vieux temples seuls inspirent ; l'ame devient rêveuse en contemplant les monumens d'un autre âge, et l'on aime à s'abandonner à la douce mélancolie qui s'empare de vous.

Ce qui fait de cette église une des raretés de la France, ce sont ses murs. Voyez-vous cette teinte rosée qui va fuyant sous les arceaux, et qui pourrait vous faire croire qu'ils ont été peints comme l'étaient jadis les boudoirs de Louis XV? — Eh bien, regardez de plus près, vous verrez qu'ils ont pris naturellement cette couleur. C'est là un de ces effets qu'on ne peut rendre, et que pour bien comprendre il est nécessaire de voir.

Le trajet de Saint-Georges à Jumièges est très-court ; nous arrivâmes promptement à ce dernier endroit : et comme nous allions prendre le chemin des ruines, nous vîmes venir à nous M. Casimir de Caumont, propriétaire actuel de ce qui reste de l'abbaye, homme aimable, poète spirituel, et digne, en tout, de posséder une des plus belles ruines de France. Il fut pour nous d'une complaisance parfaite.

Vu de loin, Jumièges présente un aspect imposant, par ses deux tours et par quelques constructions encore debout ; mais en arrivant dans la grande église, on ne voit plus que des décombres, on n'aperçoit plus, de tous côtés, que la dévastation dans ce qu'elle a de plus affreux. Et pourtant, qui pourra nous dire ce qu'on éprouve à la vue de ces ruines, si belles, si imposantes, si saintes? Ah! dites-le moi : devant les plus beaux débris des temples païens, pourrait-on jamais éprouver l'émotion qui s'empare de vous à la vue du temple saint, du temple de Dieu mutilé?

A droite, était la chapelle de la Vierge ; un ange y est peint à fresque sur le mur ; on dirait qu'il étend vers vous ses ailes en signe de détresse.... Au milieu de l'église, sous ce gazon que vous foulez aux pieds, étaient les dalles du chœur. Vous êtes dans le sanctuaire. A genoux ! à genoux ! Comme ils sont beaux ces arceaux qui s'élancent jusqu'aux nues, ces ogives qui se croisent, ces arcades qui fuient, ces trèfles qui se découpent, ces rosaces percées à jours ! Ecoutez ! n'entendez-vous pas les sons de l'orgue ? — Ne voyez-vous pas les moines de Jumièges s'avançant deux à deux, un cierge à la main?... On dirait qu'une cérémonie funèbre les rassemble, tant leurs chants sont tristes et plaintifs, tant leur psalmodie inspire une terreur profonde. Suivons-les!... ils traversent le chœur ; les voilà qui passent dans la salle des gardes de Charles VII, qui arrivent dans le cloître, qui ouvrent une porte cintrée, descendent quelques marches, en descendent

quelques autres encore, et s'enfoncent dans les profondeurs d'un caveau grand, ténébreux, sans fin. Cependant la procession s'arrête dans une salle dont la voûte est supportée par de sombres piliers. Mais pourquoi ces anneaux de fer à ces piliers? était-ce donc là le lieu où l'ordre se réunissait pour juger les coupables, et ces anneaux servaient-ils à les attacher? Puis quels sont ces ossemens? quel est ce cadavre? Porquoi cette crosse abbatiale se trouve-t-elle près de lui? Ce sont, me dit M. de Caumont (car je ne rêvais aucunement; je venais de voir tout ce que je vous ai décrit, excepté la procession), ce sont les restes de cet exécrable évêque, célèbre pour avoir figuré dans le procès inique de Jeanne d'Arc. Que Dieu lui pardonne!!... Mais, ajouta M. de Caumont, amoureux d'antiquités, voyez comme la crosse est bien conservée; elle est brillante et dorée comme si elle était d'hier. Voilà ses sandales de cuir, voilà le galon d'or qui ornait ses vêtemens, car on avait enterré ce prêtre avec ses plus beaux habits sacerdotaux.

Tandis que j'étais anéantie devant ces dépouilles mortuaires que la main de l'homme a su ravir à la terre, la voûte sonore m'apporta ces paroles et cet air de Robert-le-Diable : « *Moines, qui reposez sous cette froide pierre, m'entendez vous? Relevez-vous!* » Un frisson, qui n'avait rien d'humain, parcourut tout mon corps; les yeux fixés sur le cadavre qui était devant moi, je crus le voir s'animer; je crus en voir d'autres s'avancer vers nous de toutes les profondeurs du souterrain. Ah! quel lieu fut jamais mieux choisi pour une pareille musique, quelles paroles mieux choisies par un tel lieu!... Que ceux qui croient les connaître, ces accens magiques, viennent les entendre dans les caveaux de Jumièges! Toi-même, Meyerbeer, toi même tu aurais tremblé; car tu aurais craint que tes chants, semblables à ceux de la trompette finale, n'eussent évoqué les ombres des moines ensevelis autour de toi... C'était tout simplement M. de Caumont, qui s'amusait à nous surprendre et à jouir de notre frayeur...

En remontant, je remarquai deux belles tours, les seules qui restent à Jumièges. Nous choisîmes de préférence, pour la visiter, la plus ruinée et la plus vieille. On ne peut s'empêcher d'éprouver quelque émotion en gravissant cette tour démantelée et tremblante, qui peut ensevelir sous elle le voyageur imprudent. L'escalier, construit en vis, est si étroit, qu'une personne à peine peut y passer; mais une fois arrivé sur la plate-forme, on est bien dédommagé de la fatigue que l'on vient d'éprouver, par le ravissant paysage qui se déroule aux pieds de l'abbaye, et sur lequel, comme dit Buffon dans son style pittoresque, *l'œil s'étend et le regard se perd.* Nous nous arrêtâmes en descendant à la place où jadis avait été l'orgue, et nous prîmes plaisir à traverser un balcon qui donne sur la campagne. Il nous fallut toute la sécurité de notre aimable guide pour nous décider à y rester quelques instans, car cette frêle construction menace de s'écrouler à chaque moment. Je remarquai sur le mur contre lequel elle s'appuie, des vides symétriques et désagréables à la vue. J'en demandai la cause à notre aimable cicérone. Voici ce qu'il me répondit : «A ces places, il existait des rosaces sculptées et peintes, d'un travail si précieux, qu'elles ont tenté des Anglais, et que la cupidité les leur a livrées à prix d'or. — Et quelle est encore, lui dis-je, cette jolie église qui touche à l'Abbaye. — C'est la paroisse du village, répliqua-t-il... Jadis, Jumièges jouissait du plus grand éclat; c'était une des plus riches et des plus belles abbayes de France; mais 93 arriva, et sa fureur vint s'abattre sur le vieux monastère; cependant, un jour elle parut s'arrêter : on demanda au curé qui desservait la petite église que vous avez sous les yeux, s'il voulait la donner pour racheter Jumièges. De cette façon, la belle, la riche Abbaye, prodige des arts et de la foi, aurait été conservée comme paroisse, et l'église du village eût été abattue : mais le curé était pauvre; il était vieux aussi. Ces murs qu'on voulait abattre, il les avait vus vieillir avec lui! Cette modeste église, il était né et il avait vécu sous sa tutelle; d'ailleurs, combien n'avait-il pas eu à souffrir, lui, simple et modeste prêtre, de la fierté des puissans abbés?... Il refusa. Alors, la haute Abbaye, comme un chêne superbe, fut abattue, et le faible roseau resta debout; mais le vieux curé fut trompé dans ses prévisions. Il était écrit là-haut que l'église du village serait toujours dominée! les ruines qui l'entourent l'écrasent de leurs souvenirs...

Nous descendîmes pour visiter cette petite église. Dans la chapelle de la Vierge se trouve le tombeau des Enervés : vous savez ce qu'étaient les deux infortunés auxquels on a donné ce nom, et à quel malheur ils le durent. Fils de Clovis, ils ne craignirent pas de se révolter contre leur père, qui, pour les punir, leur fit couper les nerfs des bras, et les abandonna sur une barque à la merci des eaux. La barque aborda à Jumièges, où l'abbé les recueillit. On ne croyait pas qu'ils pussent échapper à la mort; mais la santé leur revint, et ils moururent à l'Abbaye après avoir pris l'habit de moine. A cette heure, ils sont là tous deux, ces fils de roi; ils sont là couchés sous la pierre, endormis dans la mort, revêtus de leurs habits monastiques, et néanmoins couronne en tête.

Puissent les larmes qu'une femme a versées au récit de leurs malheurs aller vers eux, et consoler leurs ombres dans leur froid cercueil!

— De tous côtés autour de la chapelle, de petites statuettes mutilées se font encore remarquer par leurs physionomies variées, leurs contours gracieux, et la perfection de leurs draperies. On y voit aussi le cercueil en pierre où reposaient les restes de l'évêque qui participa à l'horrible jugement de Jeanne, et la pierre tumulaire qui le recouvrait. Il y est représenté de grandeur naturelle, et on lit ses noms et ses qualités en caractères gothiques. Plus loin, vous trouvez sur un des bas-côtés de la petite église, des bancs de pierre creusés dans le mur : c'est là que les jeunes frères aimaient à se reposer, à se recueillir, à se laisser aller aux douces extases du cloître, lorsque la lumière seule de la lune, pénétrant à travers les vitraux, venait éclairer la belle et imposante nef de l'église. Ce jour-là, les bancs y étaient encore; mais il n'y avait plus de frères. La nef était brisée, les arceaux gisaient épars; la folie, la dévastation, le temps, s'étaient disputé le bel édifice; et du milieu de décombres, l'oiseau des ruines, s'élevant majestueusement en agitant ses ailes, semblait protester contre la violation de sa demeure.

J'étais entièrement absorbée par cet imposant spectacle. — Mon Dieu! me dit M. de Caumont en venant vers moi, il faut que je vous ôte cette préoccupation. Vous seriez vraiment capable de vous faire moine, abbé, que sais-je? de rebâtir Jumièges, et alors, adieu mes ruines chéries sans lesquelles je ne pourrais vivre, et qui m'attirent des voyageurs des

quatre parties du globe!... Tenez, pour vous distraire, je vais vous raconter une histoire. Ce sera le récit de la visite que me fit notre célèbre Boïeldieu.

Il vint ici le lendemain de la première représentation des *Deux Nuits*. Comme il arriva tard, je m'empressai de le faire mettre à table tout de suite, en lui disant que je préférais qu'il visitât nos ruines au clair de lune. — Les ruines de Jumièges au clair de lune.... Vous ne pouvez vous faire une idée de ce que c'est! Mais, hélas, la nuit vint bien, la lune seule fut infidèle. Je crus que j'allais en devenir fou, ou me tuer comme ce pauvre Vatel. Enfin mon imagination vint heureusement à mon aide : je fis allumer et déposer artistement des feux dans plusieurs parties des ruines, et lorsque tout fut prêt, je conduisis mon ami de manière à ce qu'il pût jouir de tous les effets pittoresques qu'ils présentaient. C'est vraiment un coup-d'œil féerique. Cette flamme, se projetant sur les objets d'une manière bizarre et éclairant seulement quelques parties, tandis que d'autres demeuraient dans un jour douteux, produisait un merveilleux effet. Figurez-vous l'étonnement de Boïeldieu, lorsqu'il vit s'avancer vers lui, du plus profond des ruines qui étaient restées dans les ténèbres, une dame blanche tenant à la main une couronne de laurier, et arrivant à pas comptés. Alors une musique à lui bien connue se fit entendre; la dame blanche lui posa sa couronne sur la tête, et disparut à ses yeux : je m'approchai de Boieldieu, resté muet et immobile, et je lui récitai ces vers :

Pendant deux nuits, dit-on, par un beau clair de lune
Dame blanche autrefois apparut dans ce lieu,
Est-ce pour célébrer cette bonne fortune
Que nous voyons ici notre cher Boïeldieu.
Pour ce chantre divin sonnez cors et musettes,
Nos sens par ses accords tour à tour sont séduits ;
Mais nous doutons encor s'il faudra mettre en tête
La *Dame Blanche* ou les *Deux Nuits*.

Ces vers sont délicieux, dis-je à M. de Caumont; mais de qui sont-ils? — De votre très-humble serviteur, madame. — Et qui faisait le revenant? — Mon jardinier.

.... Tout en causant ainsi, nous étions arrivés auprès d'un petit tertre de gazon, où se trouvent réunis quelques fragmens d'architecture, et un fût brisé de colonne gothique : ce sont les débris du tombeau d'Agnès! Oui, d'Agnès Sorel, de cette belle des belles, de cette mie tant douce et tant chérie d'un grand roi!... Oh! dites-le moi : ne sont-elles pas bien admirables, ces ruines où la puissance, la religion, l'amour se trouvent confondus?

..... Hélas! depuis longtemps Agnès n'est plus; depuis longtemps Charles VII et son amante sont ensevelis dans la tombe. Cependant on dit qu'à la clarté douteuse de la lune, on aperçoit encore la *dame de beauté*, dirigeant ses pas furtifs dans ce même chemin qu'autrefois elle parcourut si souvent!... Agnès n'est plus! et l'on croit la voir encore, tant sous la douce influence d'une émotion heureuse, l'imagination se complaît à ranimer des souvenirs pleins de grace, de charme et de douceur!...

J'avais vraiment du plaisir à être entourée des souvenirs de cette douce Agnès, dont on a presque fait à Jumièges une sainte, une martyre : et de vrai, lorsqu'on dit d'une femme : *elle a aimé!* n'est-ce pas dire aussi : *elle a souffert?*

Je cueillis quelques branches d'un lierre que Charles VII a planté, dit-on, et qui entoure de ses rameaux flexibles la croisée du caveau où fut jadis déposé le cœur de la belle des belles; puis j'emportai cette branche comme un souvenir de mon pélerinage.

Après être restés encore quelque temps au milieu de ces ruines si touchantes, il fallut nous séparer d'elles, pour retourner à Rouen.

Venez donc à Jumièges, vous tous, jeunes artistes riches de talens et d'avenir! venez à Jumièges, vous inspirer de la poésie de ces ruines et de l'enseignement des âges! Ce débris des splendeurs humaines sera pour vous une source inépuisable d'émotions.

MADAME CONSTANCE B....

## LA TIRE-LIRE DE JEAN ROTROU.

Du temps que nos grands hommes allaient à la postérité et à l'hôpital par le même chemin, Jean Rotrou collaborait avec Richelieu, le cardinal-poète. Il faisait partie de cet atelier dramatique où l'Étoile, Bois-Robert, Colletet et le *petit Corneille* gâchaient de la tragi-comédie à raison de 1,500 francs par an. C'était bien l'âge de famine pour les artistes. On exploitait misérablement la dédicace, et Corneille lui-même dédiait *Cinna* à un sieur de Montauron, bourgeois-gentilhomme qui lui payait assez grassement l'honneur d'être comparé à Auguste. Peut-être Molière prit-il mesure sur ce nouveau César pour habiller M. Jourdain.

A cette époque où l'on vendait le nom de *Mécène* au plus offrant, le soleil lui-même ne présentait pas de métaphores assez pompeuses, de comparaisons assez éblouissantes pour payer les protecteurs du Parnasse. Jamais la flatterie des Muses ne fut à meilleur compte. Il était réservé à Voltaire, le spirituel commerçant, de faire monter la louange à un taux plus élevé. Il monnoya l'épître : sous sa plume, le petit vers devint lingot d'or. Aussi c'était pitié de voir comme nos ancêtres avaient gâté le métier. Qui le croirait? Parmi les pères fondateurs de notre scène française, il en est plus d'un qui, sans le secours de la dédicace, n'eût pas trouvé le pain nécessaire pour mener à fin son chef-d'œuvre; et encore ces chefs-d'œuvre achevés restaient-ils pour eux pécuniairement stériles. Les comédiens seuls avaient des droits à la recette. Le temps n'était pas venu où Beaumarchais devait les terrasser sous l'exactitude impertinente de ses chiffres ; les petites phrases suivantes n'étaient pas écrites : « On dit au foyer des spectacles qu'il n'est pas noble aux auteurs de plaider pour le vil intérêt, eux qui se piquent de prétendre à la gloire : on a raison; la gloire est attrayante; mais on oublie que, pour en jouir seulement une année, la nature nous condamne à dîner trois cent soixante-cinq fois; et si le guerrier, l'homme d'état ne rougit pas de recueillir la noble pension due à ses services, pourquoi le fils d'Apollon, l'amant des Muses, incessament forcé de compter avec son boulanger, négligerait-il de compter avec les comédiens? Aussi croyons-nous rendre à chacun ce qui lui est dû, quand nous demandons les lauriers de la comédie au public qui les accorde, et l'argent reçu du public à la comédie qui le retient? »

Tous les génies affamés de l'époque avaient, j'en suis sûr, ces vérités en germe au fond d'eux-mêmes : mais le siècle des témérités n'était pas arrivé pour les dire. Aussi faisait-on mauvaise cuisine au Parnasse et dînait-on mal sur la poétique montagne.

Quand la faim tirait par l'oreille nos pauvres grands hommes, ils descendaient des hautes régions de la poésie, et venaient, dans la plaine, rôder à la porte des nobles maisons en mendiant leur pâture. On permettait quelquefois de passer le seuil à quelques heureux de cette meute affamée, et il arrivait souvent qu'à force de gentillesses et de flagorneries, ces privilégiés amusaient les convives, et obtenaient quelques écus de leur charitable ivresse. Alors, comme un chien qui emporte un os, ils couraient enterrer l'aumône sous la paille de leur tanière

Jean Rotrou vivait donc à cette époque où Richelieu *protégeait* si efficacement les lettres: mais il participait peu à ses bienfaits. Car, comme Corneille qui avait fait le *Cid*, il s'était rendu coupable, lui, d'avoir fait *Venceslas*; d'avoir, en mauvais courtisan, enlevé sur la même scène les bravos de cette même foule qui avait sifflé le ministre. Depuis la chûte de sa tragédie de *Mirame*, c'était un tort impardonnable, aux yeux de Richelieu, qu'un succès. Quiconque ne partageait pas l'infortune de son *inimitable* chef-d'œuvre, perdait sa pension. Il s'était établi entre lui et les poètes méconnus de l'époque une confraternité de malheur; toute œuvre mauvaise acquérait des droits à sa reconnaissance: c'était la providence des auteurs sifflés; il payait chaque chute argent comptant. Oh! bienheureux celui dont les pommes du parterre meurtrissaient la tragédie! Richelieu répondait par une pluie d'or à cette grêle injurieuse, et versait à pleines mains les consolations de la fortune sur la muse outragée. Le bon temps que celui-là! Hélas? combien d'auteurs sont depuis venus au monde trop tard!

Il faut convenir que Rotrou n'avait pas de chance, et qu'il fut bien maladroitement inspiré d'aller tout justement faire un chef-d'œuvre au moment où le chef-d'œuvre compromettait. En voyant *Venceslas*, le cardinal se fâcha tout rouge, comme une femme laide à qui l'on mettrait un miroir sous les yeux. Je crois même que le pauvre Rotrou fût mort de misère si *Cléagénor*, *Philandre* et *Florimonde*, toutes pièces justement inconnues, n'eussent successivement intercédé pour le coupable *Venceslas*. Grace à leurs prières. Rotrou en fut quitte pour la peur, et de sa vie il ne lui prit tentation de récidiver. Cette escapade lui valut néanmoins l'amitié de Corneille, l'incorrigible mutin de ce temps, qui désormais l'appela *son père*. La brebis égarée, une fois rentrée dans la bonne voie, s'efforça de racheter sa sublime faute par trente-sept tragédies prudemment complaisantes. Un dévoûment si fécond ramena bientôt les bonnes graces de Richelieu, et les verroux de sa cassette fléchirent en face d'un repentir si obstinément continué. Les pensions avaient beau pleuvoir sur le converti, double, triple et quadruple, il se trouvait tout aussi pauvre et tout aussi affamé qu'avant: il eût englouti, comme supplément, les pensions de Colletet lui-même, de Colletet son co-associé en tragi-comédie, qui confectionnait le mauvais vers avec une si rare perfection qu'un jour, Richelieu, transporté, ne pût s'empêcher de lui payer six mille francs une seule paire d'hexamètres. Eh bien! Rotrou eût absorbé cinq actes d'une tragédie faite de pareils vers. Par malheur, les largesses de Richelieu ne lui profitaient guère; il consommait toutes ses pensions regrettablement, *sans boire ni manger*, et versait son or comme dans un tonneau sans fond, il jouait. Cependant, au milieu de sa folie, il faisait encore preuve d'une prudente raison, d'une prévoyance difficile à imaginer chez un joueur. Comme son Mécène était parfois d'humeur capricieuse, et qu'il ne consentait pas volontiers tous les jours à lui fournir des armes pour aller combattre dame Fortune, Rotrou s'était créé une sorte de fonds de réserve pour les jours de détresse.

Sitôt qu'il avait touché un quartier de sa rente, il entrait dans son bûcher, séparait exactement la somme en deux parts, mettait l'une dans sa poche et jetait l'autre sur ses fagots qu'il remuait et bouleversait de fond en comble. C'était là sa caisse d'épargnes. Par ce placement sûr, il abandonnait la part qui lui restait à toutes les chances du hasard et promenait ses écus de tripot en tripot, jusqu'au dernier sou. Alors, comme un enfant prodigue, il revenait à ses fagots, les remuait, les fouillait en tous sens, et, après un travail consciencieux, il se trouvait avoir gagné de l'appétit et un écu pour dîner; quand il en ramassait trois, il disait que sa journée était bonne. De cette manière, il se trouvait forcément obligé de régler sa dépense et de jouer petit jeu; car on ne pêche pas facilement des écus dans un cent de fagots. Le lendemain il revenait de nouveau tourmenter sa *tire-lire* et répétait chaque jour le même manége jusqu'à l'échéance de son second quartier; toujours alors son premier soin était d'approvisionner sa caisse d'épargnes. Comme vous voyez, Jean Rotrou était un homme d'ordre. Ce mode de placement lui présentait de grands avantages. Outre qu'il comprimait sa passion pour le jeu, il le mettait encore à l'abri des voleurs et des emprunteurs. En effet, malgré toute sa vocation, quel voleur eût consenti à suer toute une journée, pour escroquer le misérable écu que son travail lui eût fourni honnêtement et à moins de peine? Quant aux emprunteurs, qui d'ordinaire sont gens de paresse, ils se souciaient peu de mettre la main dans les tiroirs d'une pareille caisse. Rotrou continua ce système d'épargnes jusqu'à sa mort et s'en trouva bien. Une fièvre contagieuse qui régnait à Dreux, sa patrie, l'enleva de ce monde. L'absence de plusieurs héritiers, à sa succession, nécessita l'apposition des scellés. Le bûcher fut déclaré inviolable par la loi. Les absens arrivés, on procéda solennellement à l'ouverture de la *tire-lire*, il s'y trouva trois écus.

Les héritiers ne trouvèrent pas, comme Rotrou, que c'était là une bonne journée. Eugène Labiche.

(*Revue du Théâtre.*)

---

## PHYSIOLOGIE DE L'ÉDITEUR.

L'éditeur est un être civilisé qui se rend responsable vis-à-vis de la société de l'esprit des autres. L'éditeur fait avec la plume de ses semblables des romans, des drames des impressions de voyage, des romances, des opéras-comiques, voire même des complaintes. L'éditeur est un homme encyclopédique. L'éditeur connaît le taux des auteurs. Il vous dit: — Un tel est en hausse, un tel est en baisse; un tel vaut cent francs le volume, un tel vaut mille francs. Il méprise souverainement les phalanstériens et les philosophes. L'éditeur a une canne à pomme d'or quand il vend de l'Eugène Sue, un cabriolet quand du Paul de Kock, une maison de campagne quand du Balzac. Aussi ne lui parlez pas des conscrits littéraires! il ne traite qu'avec les sommités... quand il y en a de disponibles.

L'éditeur de romans historiques a une barbe moyen-âge et une chevelure à la Charles VII; l'éditeur des romans intimes ne boit que du lait et porte

une cravatte à la colin, afin de se donner ce teint transparent et cette physiomnie fatale, qui plaît tant aux Indiana et aux Valentine; l'éditeur de romans de mœurs se grise trois fois par jour, et fait la chasse aux *sémillantes* grisettes, à l'orchestre de la Gaîté ou du Panthéon.

L'éditeur marche toujours avec cinq ou six manuscrits sur lui. Quand il vous rencontre, il vous développe sa pacotille et vous montre les étiquettes. Dans sa poche de côté, il a du Georges Sand; dans ses poches de derrière, du Ricard et du Lamothe-Langon; sous son bras gauche, un bibliophile Jacob; et sous son bras droit, un Jules Lacroix. Il a grand' peine à se tenir en équilibre.

L'éditeur est toujours en course. Il va de la brocheuse au marchand de papiers, du cabinet de lecture au commissionnaire en librairie. L'imprimeur vient de lui demander de la *copie;* vite, il grimpe les quatre étages qui conduisent chez l'auteur; il le tourmente, il se met devant sa porte, il l'empêche de sortir et ne lui donne la liberté que lorsqu'il a obtenu de lui les quelques feuillets qui doivent interrompre les loisirs des actifs compositeurs.

Mais le grand jour de la publication arrive. Oh? alors l'éditeur n'a plus sa tête à lui! Il va aux grands journaux faire insérer de pompeuses annonces à lettres gigantesques, et solliciter ces *petites réclames* qui doivent favorablement disposer le public en faveur du nouvel ouvrage. Ce n'est pas tout, il dépose sa carte chez les feuilletonistes et se fait recommander auprès d'eux, afin qu'ils ne tuent pas dans son germe la prospérité naissante de sa maison. Enfin le chef-d'œuvre a paru! L'éditeur fréquente pendant quinze jours les réunions, les foyers de théâtre. Il est en gants blancs au balcon de l'Opéra, en gants jaunes aux avant-scènes du Gymnase, en gants noirs aux premières représentations de l'Ambigu. Partout il dit : « Avez-vous lu le nouveau livre; n'est-ce pas que c'est admirable! »

Le livre a un grand succès! L'éditeur achète un cachemire à sa femme, un uniforme de lancier rouge à son aîné et une culotte de ratine jaune à son groom. Puis, sa lanterne à la main, il cherche une nouvelle mine d'or.

L'éditeur excelle dans la fabrication des prospectus. Il énumère avec complaisance les élucubrations antérieures de son *homme de lettres;* il sait trouver en lui des qualités que personne n'a vues. Il le proclame l'émule des Lesage et des Cervantes. Il faut n'avoir pas le sou dans sa poche, n'avoir pas le moindre grain d'admiration en réserve pour ne pas acheter et vanter les produits de cette sublime intelligence. Si bien, qu'après avoir lu le panégyrique commercial, on se demande comment il se fait que la France n'ait pas élevé une statue à l'écrivain qui en est l'objet.

L'éditeur fait la grimace lorsqu'on lui sert du tabac dans une feuille de sa dernière publication. Il sourit quand, sous les marronniers des Tuileries, il voit ses deux volumes in-8° entre les mains du laquais qui suit une femme jeune et élégante.

L'éditeur se retire à 50 ans, au moment où il est obligé de mettre des lunettes pour lire ses manuscrits. S'il est riche, il achète un château en Basse-Bretagne, devient maire de la commune et y établit une bibliothèque publique avec son fonds de magasin, ce qui lui mérite une médaille au congrès européen et l'estime de son sous-préfet. S'il n'a pas fait de brillantes affaires, il devient marchand de vieux papiers à la livre et fournisseur de cornets pour les épiciers. C. COUAILHAC.

(*Tam-Tam.*)

---

Un paysan suisse, père de trois enfans, avait pris ses quartiers d'été dans un de ces châlets où les habitans des belles vallées du canton de Vaud se retirent pour faire paître leurs troupeaux sur les revers des montagnes. Il vivait là avec sa femme et ses trois enfans, dont l'aîné, âgé de huit ans, était idiot, le cadet, âgé de cinq ans, muet, et le plus jeune un petit enfant en jaquette. Il arriva qu'un jour l'enfant fut laissé seul avec ses frères. La mère ne les avait pas plutôt quittés que les trois marmots étaient déjà fort loin de la petite habitation, courant et gambadant sur les rochers.

De retour au logis, et n'y trouvant plus ses enfans, la mère se mit à leur poursuite et finit par les trouver; mais ils n'étaient plus que deux : l'idiot manifestait sa joie de la façon la plus bruyante; le pauvre petit muet, au contraire, paraissait consterné, et l'expression de terreur de ses yeux et de toute sa figure donnèrent bien vite à la mère de tristes pressentimens. En vain essayait-elle de deviner quelque chose à toute cette pantomime, dont elle n'avait que trop raison de s'effrayer. La jubilation singulière de l'idiot et la mine effarée du petit muet ne lui apprenaient rien.

Enfin, les gestes les plus expressifs de l'idiot ressemblant assez à ceux d'une personne qui aurait trouvé, à sa grande joie, ce qu'elle cherchait depuis longtemps, firent penser à la mère que son fils avait été emmené par un ami ou un voisin; ce qui arrivait quelquefois, le petit marmot étant fort aimé dans le voisinage pour sa gentillesse et son bon caractère. Mais la nuit vint : point de nouvelles de l'enfant.

Le lendemain, les malheureux parens se mirent de nouveau à la recherche de leur fils. Ils étaient à peu de distance du châlet, quand un aigle vint à voler sur leurs têtes; nouvelles joies de l'idiot, nouvelles terreurs du petit muet qui se serrait contre son père et se cachait la tête entre ses deux mains pour ne point voir l'oiseau. Alors la mère comprit que son enfant avait été enlevé par un oiseau de proie.

En effet, le matin même du jour où ce funeste accident avait eu lieu, un chasseur s'était placé en embuscade avec son fusil près du nid d'un aigle, afin d'attendre, pour le tirer, que l'oiseau rentrât dans son aire. Après avoir guetté sa proie pendant quelques heures avec toute la persévérance qui caractérise le chasseur des Alpes, il finit par apercevoir un de ces terribles oiseaux qui planait lourdement au-dessus des rochers, et paraissait d'un volume double de celui des aigles ordinaires.

Imaginez la surprise et l'effroi du chasseur, quand l'aigle s'approchant de plus près, il entendit des cris plaintifs et distingua la figure d'un petit enfant que l'oiseau tenait dans ses serres. Il n'hésite pas à faire feu sur l'aigle au risque de tuer l'enfant. C'est le seul parti à prendre; le chasseur fait sa prière à Dieu, vise l'oiseau; la balle va frapper l'aigle à la tête, et le pauvre enfant est délivré et rendu à sa malheureuse mère qui n'en croyait pas ses yeux. Il avait été horriblement déchiré par les ongles de l'aigle; mais aucune de ses blessures n'était mortelle.

---

A. POURRAT, *Rédacteur en chef.* A. BARBIEUX, *Gérant.*

Paris, imp. de Félix Locquin, rue N.-D.-des-Victoires, 16

# LE CAMÉLÉON,

N° 10 (3me Année.) JOURNAL NON POLITIQUE. 8 Mars 1836.

PARAISSANT LES 1er 8 16 ET 24 DE CHAQUE MOIS.

## MARGUERITE DE ZEMBOCIN.

XIe siècle. — Règne de Boleslas le Hardi.

(Suite et fin.)

Le lendemain, des scènes de tumulte et d'horreur viennent souiller le manoir de Zembocin. Une populace ivre et débauchée envahit le château : en peu d'instans les salles, les chambres, les galeries, et jusqu'aux réduits les plus secrets deviennent l'objet des plus rigoureuses recherches : on veut Mme Marguerite ; on l'appelle ; on proclame Janek son époux ; on l'installe avec des cérémonies bizarres, comme seigneur de Zembocin ; mais celle qui devait le confirmer dans tous ses droits, celle qu'on avait condamnée à l'adultère et à la prostitution avait disparu. La belle-mère, seule et terrifiée par les événemens de la matinée, atterée par l'absence de la châtelaine, offrait ses traits pâles et renversés, son corps débile, ses cheveux gris, aux avides regards de la bande effrontée. Ni son âge, ni le respect que ses vertus lui avaient acquis, n'auraient pu la garantir des outrages de la foule, quand elle jura qu'elle ignorait le lieu où s'était cachée Marguerite. Mais Janek se porta caution pour elle, rassura et calma les esprits de ses compagnons en leur promettant de ne rien négliger pour retrouver sa femme, et de la leur présenter comme telle, en leur donnant un repas plus abondant et plus gai encore à l'époque de leur réunion tant désirée par lui-même.

On s'empare alors du jeune homme ; on le porte en triomphe autour du château, on boit à sa santé, dans des cruches énormes, l'excellent vin et le doux hydromel du seigneur Nicolas ; on le revêt des habits du châtelain, on lui chausse les éperons ; la dame de Balice, femme du cousin de Janek, dont la taille révélait déjà des signes non équivoques de cette union, attache un bouquet à son habit et l'embrasse à titre de parente. On crie, on rit, on danse : le vin coule à grands flots, et l'on boit au prompt retour de la mariée. Janek partage ces transports, il chante et danse avec eux tant que dure l'orgie, traite madame Salomée avec une familiarité insultante, et répète en criant plus haut que tous les autres qu'il découvrira la retraite de sa femme et la ramènera à Zembocin morte ou vive.

Cette terrible journée eut enfin son terme ; rassasiée de mêts, gorgée de boissons, et fatiguée de ses débauches, la foule s'écoula au coucher du soleil. Lorsque Janek entendit leurs cris et leurs chants se perdre dans le lointain, il revint auprès de madame Salomée, qui le reçut avec une méprisante indignation.

— Quelle est à mon égard la volonté de mon nouveau maître ? lui dit-elle avec un sourire amer ; puis-je quitter le château ? irai-je dorénavant mendier ma subsistance à la porte des Polonaises qui se sont prostituées, ou me permettra-t-on, comme faveur dernière, de me retirer parmi les saintes filles de l'abbaye, pour y pleurer en liberté la perte de mes enfans et la honte de mes pareilles ?

— Tout sera bientôt expliqué, madame, lui dit Janek, qui avait changé de ton comme de costume, en revenant auprès d'elle ; c'était l'humble paysan qui s'approchait respectueusement de sa maîtresse : Oui, tout vous sera connu si vous daignez me suivre.

La mère du châtelain, déjà désarmée par le ton modeste du jeune homme, n'hésite pas. La nuit était close : suivie d'Agnès, qui portait des provisions, elle sortit du château et arriva bientôt au pied du clocher ; son guide lança une petite pierre contre le mur, une petite pierre tomba aussitôt de la fenêtre et roula à ses pieds ; un voile blanc agité par le vent de la nuit se déploya à l'ogive de la tour, et une légère corbeille de jonc nouée à une corde en descendit. Janek y plaça les provisions et se mit à chanter doucement une chanson populaire aimée de Marguerite ; celle-ci parut alors à la fenêtre, et fit entendre un léger cri de surprise en apercevant sa belle-mème. La lune venait de se lever et éclairait parfaitement la charmante figure de la châtelaine. Madame Salomée comprit seulement alors tout le sublime de la conduite du jeune paysan ; elle salua et bénit sa fille du geste et de la voix, mais elle n'osa demander à son protecteur de monter au clocher, craignant de compromettre et ne doutant plus de la vertu de celui qui, de son propre mouvement, avait sauvé si ingénieusement Marguerite.

La bonne douairière ne se trompait pas : Janek et sa sœur entourèrent la captive de soins constans et respectueux ; le temps que Marguerite passa au haut du clocher fut long ; elle y éprouva bien des angoisses de douleur et d'ennui ; mais cet air favori dont les accens montaient tous les soirs jusqu'à sa tour avec les vapeurs balsamiques de la prairie, cette corbeille qui, en remontant toutes les nuits auprès d'elle, lui apportait toujours quelque nouvelle preuve d'attention ou d'ingénieux souvenirs, jetaient quelque charme sur sa monotone existence. Elle en était venue à ne pas désirer un changement.

Enfin avec le jour de sa délivrance arriva celui de crimes et de forfaits nouveaux ; les vallées qui dominent les Carpathes, les bords fleuris de la Vistule et de la Nida, retentirent un matin du bruit de mille clairons ; le pas du coursier soulevant la poussière de la terre natale, les clameurs des guerriers savourant d'avance le meurtre et la vengeance, les cris et l'effroi des coupables, qui n'avaient ni le temps de fuir, ni les moyens de se cacher, annoncèrent aux habitans de Zembocin et à la recluse du clocher que le roi Boleslas revenait de son expédition, et que les véritables maîtres de ces contrées venaient redemander leurs biens à ces maîtres d'un jour.

La grande fusion du château et de la chaumière avait porté des fruits dans maint manoir, et plus d'une petite tête blonde s'y voyait reposant sur le

sein de sa mère; les jeunes remplaçans des maris, une fois la première ivresse passée, s'étaient mis à faire valoir les terres et travaillaient en conscience pour leurs nouvelles familles; mais à la vue de l'homme bardé de fer, qui frappait à la porte du château suivi de ses satellites, ils se jetèrent à genoux et offrirent leurs têtes pour sauver la vie à leurs misérables orphelins. La pitié était loin de ces cœurs qui jamais n'avaient pardonné; ils se rirent de leurs prières, ils se complurent dans leurs angoisses; tous les enfans à la mamelle, nés dans les châteaux en l'absence des seigneurs, furent noyés sans pitié; les paysans, qui n'avaient pu se soustraire à la vengeance par la fuite, expirèrent dans les tortures; les complices de leurs désordres, réservées à une punition exemplaire et publique, furent seules épargnées.

Comme les autres le seigneur Nicolas avait reparu: certain de n'avoir pas été mieux partagé que ses compagnons d'armes, il entra dans l'enceinte de son manoir, cherchant déjà d'un œil courroucé l'objet sur lequel il assouvirait d'abord sa vengeance; tout était calme et tranquille dans la cour, les serfs étaient occupés à la rentrée des foins, les jeunes filles revenaient des étables avec des cruches énormes remplies de lait, et sa mère, la seule femme qu'il s'était habitué à respecter, et à la vertu de laquelle il avait cru, était assise et filait à l'entrée de la maison, tandis que Janek, le garçon de ferme, le vil serf des domaines de sa femme, se tenait familièrement à côté d'elle, s'occupant à aiguiser sa faulx en chantant pendant que sa jeune sœur rangeait des provisions dans une corbeille; Marguerite seule manquait au tableau. Frappé de démence, le châtelain s'imagine que sa mère s'est avilie jusqu'à donner sa main à ce paysan assis près d'elle; et aveuglé de colère, il tire son sabre et fond sur l'infortuné jeune homme; sa tête roule bientôt aux pieds de madame Salomée et de la malheureuse Agnès. Aux cris perçans et pleins d'horreur de l'une et de l'autre, Marta et les habitans du château accourent en tumulte; Nicolas avait levé son casque, et ses traits farouches, ses yeux étincelans, son arme teinte de sang, lui donnaient l'aspect de la plus odieuse vision.

— Qu'as-tu fait, mon fils? lui cria enfin sa mère, lorsqu'elle revint de sa stupeur; était-ce ainsi que le serviteur le plus dévoué, le cœur le plus fidèle devait être récompensé!

Alors ne craignant plus de se trahir, elle détailla la manière dont Janek avait dérobé Marguerite à l'opprobre, sa persévérance généreuse pour la sûreté de l'épouse et la fortune de son maître: Marta et Agnès, donnant un libre cours à leur désespoir, accablaient Nicolas d'invectives et de malédictions. Mais le seigneur écoutait tout sans trouble et sans remords; il essuya son sabre avec l'herbe que sa victime avait fauchée, entra dans son manoir, se fit désarmer comme s'il fût revenu d'une course joyeuse, et demanda tranquillement à boire. Madame Salomée comprit qu'elle avait un devoir fatal à remplir; il fallait annoncer à Marguerite le retour de son fils, la préparer à le recevoir, et lui dire que le fidèle Janek avait péri de la main de son époux. Elle se rend donc en hâte au clocher et y arrive haletante, abîmée de douleur et cependant indécise encore sur la manière dont elle apprendra à la recluse ce funeste événement. Elle monte, elle ouvre la chambrette; mais Marguerite l'a quittée; redoutant quelque catastrophe nouvelle, elle regarde par la lucarne qui donnait de la tour dans l'église. O douleur! le corps mutilé de Janek était là, déposé dans une bière, et deux femmes voilées, à genoux, remplissaient l'église de leurs sanglots: c'étaient Agnès et Marguerite. La jeune paysanne avait prévenu la mère du châtelain: accourue pour demander au curé les derniers devoirs pour le mort, elle était montée à la tour, où, véhémente dans sa douleur, elle avait appris à l'épouse le crime atroce du mari.

Il est des douleurs qu'il est impossible de définir; aucun mal physique ne saurait leur être comparé, une sorte d'horrible surprise les accompagne, car elles changent à l'instant le prestige de nos jours en sombre réalité, en nous enlevant une idée préférée à toutes, une idée toute d'illusions et de rêves!

Tel fut le tourment de Marguerite lorsqu'elle apprit la catastrophe du jour. Le son des cloches, les chants du curé et les cris perçans de Marta lui ayant annoncé les funérailles du seul être qu'elle eût aimé, elle rassembla toutes ses forces, se couvrit d'un voile noir et descendit dans l'église, espérant qu'on la laisserait au moins prier en paix pour lui; mais bientôt un main prend la sienne et la serre en silence, madame Salomée est à genoux à côté d'elle; Marguerite se relève, aperçoit sa belle-mère et tressaille, car sa présence la reporte à l'instant à cette froide réalité, à ce positif de l'existence qui nous répète sans cesse à nous autres femmes: « Voici ta place, voilà ce que tu dois aimer, voilà comme tu dois sentir, ou tout au moins paraître et sentir. » Et la mère du seigneur Nicolas entraîna sa belle-fille loin de l'église, et la conduisit vers le château.

— Non, non, s'écria Marguerite, pas aujourd'hui; rien ne pourra m'y contraindre; je veillerai avec Agnès auprès des restes de cet infortuné pour expier le crime de votre fils, madame: et demain!... » Elle ne voulut pas achever, et la vieille dame, ne pouvant en obtenir un mot de plus, regagna tristement la demeure seigneuriale.

Le roi Boleslas ayant appris combien la conduite de madame Marguerite avait été vertueuse au milieu du débordement général, et voulant à la fois récompenser et punir (1), fit proclamer dans tout le pays le nom de la vertueuse châtelaine et lui fit présent d'une chaîne d'or à laquelle était suspendu un petit clocher orné de pierres précieuses. L'écuyer du roi arriva à Zembocin le matin même où le seigneur Nicolas allait chercher sa femme en triomphe pour la ramener dans son manoir.

Toutes ses compagnes, demeurant à dix milles à la ronde, reçurent ordre de la recevoir au pied de la tour et de lui servir d'escorte. Un immense concours de nobles et de peuple se pressait autour du clocher dès l'aube du jour; madame Salomée et Agnès y étaient montées au lever du soleil, la dernière chargée de robes et d'ornemens précieux dont elle devait revêtir sa maîtresse. Elles trouvèrent la châtelaine à genoux devant la lucarne qui communiquait à l'église. Elle paraissait calme, mais aussi pâle qu'un fantôme, et tellement insensible à ce qui se passait autour d'elle qu'on l'ajusta sans qu'elle parût s'en apercevoir. Marguerite était ravissante avec ces deux longues tresses de cheveux entrelacés de rubans et de fleurs, son voile fin, tissu en or, sa robe de brocard et son dessus de velours rouge foncé bordé de précieuses fourrures. Elle ne devait, hélas! paraître que cette seule fois encore aux yeux de cet époux, de ces compagnes également indignes de ses regards.

(1) Boleslas enjoignit en même temps aux épouses adultères de ne paraître en public que portant de jeunes chiens suspendus à leurs mamelles. (*Historique.*)

Lorsque les fanfares et le son des cloches, les sanglots des malheureuses adultères et le bruit des coursiers eurent annoncé que le triomphe de Marguerite allait commencer, elle se leva grave, mais résignée, et, s'appuyant sur madame Salomée, elle parut à l'entrée du clocher et aperçut le meurtrier de celui qu'elle avait aimé d'un amour mystérieux. Nicolas s'avança vers elle avec un front calme, et, lui présentant le don du roi, il s'inclina en signe d'hommage. La jeune femme essaya de lui rendre son salut, elle s'efforça en vain de tendre sa main à cette main encore saignante; mais tout à coup elle chancelle, étouffe un cri de douleur, se penche vers sa belle-mère, et tombe dans ses bras sans mouvement et sans vie....

Une grande pierre grisâtre, enfoncée bien avant dans la terre, marquait encore au dernier siècle la place où reposait Marguerite. Ces mots en caractères gothiques y étaient tracés: « Ci-gît la seule qui n'a point failli. » L'inscription était juste à tous égards: cependant Agnès et sa mère Marta avaient instamment demandé au curé de placer son cercueil aussi près que possible du lieu où une petite croix de bois se dressait sur les restes de Janek.

Paix à leurs ombres, et que celle qui n'a jamais aimé soit la seule qui ose blâmer la pauvre châtelaine!

Quant au seigneur Nicolas, il fonda une chapelle dédiée à sainte Marguerite, fit des funérailles superbes à sa femme, hérita de sa fortune, ajouta à son écusson l'étrier d'or qui brillait sur le sien, se battit, chassa et se remaria enfin: car bien des jeunes filles trouvèrent agréable de régner sur Zembocin et la contrée d'alentour: et comme on ne recommença plus d'expédition lointaine, aucune d'elles ne remonta au clocher. MADAME N******.

## SÉANCE PUBLIQUE ET SOLENNELLE

### DE L'ACADÉMIE DES SCIENCES, BELLES-LETTRES ET ARTS, DE LYON.

Une société nombreuse, où l'on remarquait plusieurs dames élégantes, attirées sans doute par l'annonce d'une lecture de Mad. Valmore, admise en qualité de membre associée libre, avait envahi de bonne heure la salle des scéances, devenue trop étroite ce jour-là pour l'empressement de la foule qui se pressait aux portes et jusque dans le vestibule. A voir cet empressement et cette multitude, on aurait eu, sur les penchans lyonnais pour la littérature et les arts, une opinion qui jusqu'à ce jour n'a pas été fixée très-favorablement.

La séance s'est ouverte par la lecture du compte-rendu des travaux annuels de l'Académie. Ce rapport de M. Boullée, président, a été justement apprécié autant par l'élégance et la correction du style que par la lucidité méthodique des aperçus et des considérations: le travail de M. Boullée a paru d'autant plus remarquable qu'il a su rigoureusement remplir cette tâche de la présidence, en dissimulant l'aridité et la monotonie des détails. De mémoire d'Académie de Lyon, c'est bien là sans doute le meilleur et le plus fidèle compte-rendu qui ait été lu. Ce discours a revélé les noms de trois nouveaux membres admis au sein de l'Académie: MM. le docteur Jourdan, de Ruolz et Leymerie. C'est avec plaisir qu'on voit l'Académie appeler au milieu d'elle de tels hommes, jeunes et remplis d'avenir, dont les succès précoces garantissent d'heureuses et utiles illustrations de plus. L'admission de ces trois candidats honorables est la réponse la plus manifeste que l'Académie puisse faire à ceux qui lui demandaient compte de son activité et de son énergie.

Un mot sur chacun des nouveaux élus: M. le docteur Jourdan, conservateur du muséum d'histoire naturelle, professeur de zoologie à la Faculté des sciences, a, depuis long-temps, donné les preuves les plus honorables d'un zèle infatigable et d'un savoir qui, chez lui, a dévancé l'âge mûr: indépendamment de son cours de zoologie où le professeur a su se tracer une route nouvelle, fruit de longues études, et malgré les soins minutieux et multipliés que réclame le muséum, M. Jourdan a trouvé le temps de professer au profit des arts un cours d'anatomie pittoresque, complément d'étude indispensable à tout artiste, peintre ou sculpteur. En s'associant M. le docteur Jourdan, l'Académie a fait autant pour sa propre gloire que pour celle de son nouveau membre.

Un cœur d'artiste, une ame grande et généreuse, une délicatesse de sentiment et une modestie qui fait de toutes ces qualités autant de vertus, tels sont les titres qui ont porté M. de Ruolz au fauteuil académique, alors que son gracieux talent aurait à lui seul justifié cette distinction: le ciseau de l'artiste, par son hommage du buste de Boissieu à l'Académie, avait depuis long-temps préparé la place de M. Ruolz.

Parmi les établissemens d'une éminente utilité à Lyon, celui de la Martinière, consacré à l'enseignement progressif et raisonné des enfans des classes ouvrières, occupe certainement la première place. Son directeur, M. Leymerie, dont les efforts continuels et l'honorable caractère réalisent, d'une manière si efficace, les intentions du Fondateur, devait attirer l'attention de l'Académie, qui a fait acte d'une justice éclairée, en l'admettant au nombre de ses membres.

L'usage académique est que chaque récipiendaire prononce un discours à la séance de son admission: cette formalité qui, sans doute, n'est pas de rigueur pour la séance publique, n'a été observée que par M. Leymerie, qui a lu une heureuse dissertation sur l'enseignement en général, et en particulier sur la méthode universitaire présentant selon lui de graves inconvéniens pour l'accomplissement rationnel de l'éducation. Le mode que M. Leymerie propose d'y substituer a paru simple et facile au premier coup d'œil, mais il serait impossible de prononcer un jugement avant d'avoir, avec attention, lu ce discours qui, sans doute, sera livré à l'impression.

Après M. Leymerie on attendait Mad. Valmore avec une élégie déjà annoncée, et touchante par le titre seul, puisqu'elle consacrait le malheur et la fin prématurée d'une jeune muse armoricaine, Elisa Mercœur. Le talent et le mérite n'ont pu triompher chez l'auteur de la timidité modeste de la femme; Mad. Valmore a eu pour interprète M. Grandperret. Nous n'avons pas été assez heureux pour obtenir la communication de cette gracieuse poésie dont nous renvoyons l'insertion à notre prochaine livraison.

La séance solennelle s'est close par une lecture de M. de Montherot, le poète le plus facile et le plus gai de l'Académie, et l'on peut le dire, celui que la poésie gêne le moins. Le morceau lu a pour titre: *A propos de bottes, lettre philosophique à Eugène Sue.* Si la première partie de ce titre semble une plaisanterie, la seconde partie est justifiée par plu-

sieurs bons vers, qui ont le double mérite de l'observation et de la justesse de pensées. Le défaut d'espace ne permettant pas de citer entièrement l'épître de M. de Montherot, nous nous bornerons à en indiquer rapidement le sujet. Nous sommes au temps où les crochets de bottes étaient à peine connus; le valet de chambre du comte de Ségur, qui voit son maître se fatiguer à mettre ses bottes sans le secours de ces instrumens dont il ignorait l'invention, se réjouit de sa souffrance en pensant que lui, plus heureux, possède des crochets de bottes; de là, le développement de cette pensée :

« . . . . . C'est un commun travers
» De ne point compatir aux maux qu'on a soufferts.»

Et plus loin, à propos du peu d'intérêt qu'inspirent les infortunes des grands, M. de Montherot dit :

« On réprime avec peine un sentiment jaloux,
Pour l'homme qui s'élève et domine sur nous,
En talens, en pouvoir, en honneur, en richesse ;
Des titres à l'envie exceptons la Sagesse,
Mérite trop commun : nous le possédons tous :
Chacun se croit très-sage, et surtout les plus fous!
Mais plus d'un Juif rira si Rothschild se ruine,
Pradon se pavanait lorsqu'on sifflait Racine ;
Un échec de Turenne eût réjoui Louvois;
Lafond chantera mieux si Nourrit perd sa voix.
Quand le maigre fermier, qui laboure ma terre,
Apporte un sac d'écus à moi, propriétaire,
Voudrais-je, en ma faveur, qu'il ait la larme à l'œil,
Si la goutte me tient cloué dans mon fauteuil ?
Non : des biens et des maux dans l'inégal partage,
Voir souffrir le prochain quelquefois nous soulage.
Dans les peines des grands l'on n'est pas de moitié ;
A plus petit que soi l'on ne fait pas pitié :
La pitié plus souvent regarde au-dessous d'elle,
Tend la main au malheur qu'elle voudrait sauver ;
Mais des derniers degrés au sommet de l'échelle
Son regard ébloui ne peut se relever.
Aimez vos ennemis, ordonne l'Evangile :
De ce précepte saint la récolte est stérile !
Quel est notre ennemi ? .. La Fontaine répond :
C'est notre maître. — Hélas ! mot cruel et profond !
Quel est notre ennemi ?... Le peuple dit le trône ;
Notre ennemi : celui que la gloire environne ;
Notre ennemi : ce fat par ses aïeux titré,
Ce parvenu hautain, de cordons chamarré,
Celui qui nous domine ou nous force à le craindre,
Celui qui touche au but que nous voulons atteindre.»

Cette épître, ainsi que l'élégie de Mad. Valmore, le compte-rendu de M. Boullée et le discours de M. Leymerie vont, dit-on, être incessamment publiés, nous en féliciterons sincèrement les auteurs et l'Académie elle-même, qui entrera ainsi dans une voie de publicité profitable à tous. A. F.

(*Revue de Lyon.*)

---

## MADAME LÆTITIA.

La mère de Napoléon n'est plus... Donnons un souvenir à sa mémoire. Les étrangers qui visitent Rome, les Français surtout, se faisaient inscrire chez la mère de l'empereur, et sollicitaient une audience de quelques instans, de cette femme à jamais célèbre. Au centre de la ville des ruines, tous étaient désireux de voir cette grande ruine vivante, dans laquelle s'éteignait, de jour en jour, le noble sang qui avait fait Napoléon. A ses dernières années, madame Lætitia était tombée dans un tel degré d'affaiblissement physique, qu'il était à peu près impossible d'avoir accès auprès d'elle ; les conversations les plus courtes lui devenaient pénibles à supporter; ceux qui veillaient sur elle avec tant de religieux dévouement, craignaient toujours de la voir expirer à la moindre émotion; perpétuelle agonie qu'il fallait entourer d'une délicatesse scrupuleuse, afin de la prolonger autant que possible, car cette agonie était sacrée. Il semblait ainsi que la mort reculait toujours devant cette femme qui survivait à son fils, et à son jeune petit-fils, l'infortuné duc de Reichstadt.

Au printemps de 1834, je fus admis auprès de madame Lætitia ; c'était alors une faveur très spéciale; l'auguste malade ne recevait personne, hormis son frère et Lucien. Le prince de Montfort, qui m'honorait de ses bontés, me recommanda auprès de son auguste mère, avec tant de bienveillance, que j'entrai sans difficulté au palais Rinuccini, à l'angle de la place de Venise et du Corso; c'est là que vivait madame Lætitia, si c'est vivre que de subir à la fois et sans relâche, toutes les douleurs du corps et de l'ame, toutes les angoisses qu'une femme, une reine, une mère puisse retirer des malheurs extrêmes de ces trois conditions.

En entrant au palais Rinuccini, je fus frappé du silence tumulaire qui régnait dans ce majestueux édifice. Je fus attendri aux larmes de cet aspect désolé, de cette mélancolique solitude, de cette atmosphère de deuil qui régnaient dans l'escalier de ce palais romain. La veille, j'avais visité un palais du voisinage, la somptueuse résidence de Torlonia, cet illustre publicain qui a réuni à ses domaines l'héritage d'Antonio Caracalla. Là, j'avais vu toute la noblesse italienne qui a remplacé les patriciens au pied du mont Capitolin; c'était une fête, un délire, comme le carnaval de Rome sait les donner en ces jours de décrépitude, où la ville éternelle semble se ruer à ses voluptés dernières, parce qu'elle doute de son éternité. Quel contraste avec le palais Rinuccini! Je traversai des salles détendues, des corridors immenses et dépeuplés, des galeries, où le soleil de Rome, glorieux ami de Napoléon, jetait ses gerbes lumineuses pour réchauffer la vieillesse d'une femme, et réjouir de chaleur ses yeux éteints. Un domestique m'ouvrit une porte; il y avait déjà long-temps que je marchais sans rien voir, j'entrai dans un grand salon : deux dames étaient là, silencieuses et recueillies; l'une, la plus jeune, brodait; l'autre, à demi couchée sur une chaise longue, tourna les yeux de mon côté, au bruit de la porte et de mes pas, et me fit signe de m'asseoir auprès d'elle, en me saluant, au hasard, par un geste gracieux; c'était la mère de Napoléon.

Vous venez de Florence, me dit-elle; comment se portent mes enfans? La famille de mon fils Jérôme se porte-t-elle bien? l'avez-vous vue à Florence?

La princesse de Montfort, lui répondis-je, a été malade; elle gardait même le lit, lorsque j'arrivai à Florence : mais, depuis deux mois, elle paraît jouir

d'une excellente santé. C'est une femme admirable ; c'est une véritable Française par l'esprit, le patriotisme et le cœur. On dirait qu'elle n'est jamais descendue de son trône ; elle est encore reine ; elle fait les honneurs de son palais, avec une grace infinie qui lui concilie l'affection de tous les étrangers, des Français surtout...

— Ah! oui! des Français! elle aime tant les Français!... Continuez, continuez, je vous écoute avec plaisir.

— Le jeune prince Napoléon est tout le portrait vivant de votre fils, notre glorieux empereur, lorsqu'il étudiait à l'école de Brienne. C'est un enfant d'une intelligence virile, d'une charmante vivacité. Rien de spirituel comme son espiéglerie et sa conversation. Il étudie sous d'excellens maîtres, et il se livre à ses travaux avec une ardeur au-dessus de son âge. Tous les jours le prince Napoléon fait une promenade à cheval aux Cashines, ou à San-Miniato, ou au val d'Arno. Quand les Florentins le voient passer dans les rues, ils s'arrêtent, le contemplent et le saluent. En Italie, je n'ai rien vu de plus intéressant que le jeune prince Napoléon. J'ai eu souvent le bonheur de dîner au palais Orlandini, et j'ai toujours vivement remercié le prince Jérôme, qui, par une attention délicate, me donnait place, à table, à côté de son fils. La princesse Mathilde, sa sœur, est une personne accomplie ; je crains de détailler tous les éloges qui lui sont dus, parce que j'en oublierais trop. Madame, je ne suis pas courtisan ; je ne flatte personne ; je suis un simple historien ; je raconte tout ce que Florence dit, ce que j'ai vu, ce que j'ai entendu.

Madame Lætitia essuyait ses larmes, et me faisait signe de continuer ; j'obéis.

— Le matin de mon départ pour Rome, je me rendis chez le prince Jérôme pour lui faire mes adieux. Il m'introduisit dans son cabinet ; j'aimais beaucoup ce cabinet, parce qu'il était plein de la gloire de l'empereur ; de nobles trophées d'armes en décorent les murs. Là, chaque relique porte un nom de victoire, et rappelle un impérissable souvenir. Le prince Jérôme me prit affectueusement la main, à moi obscur pélerin de France, et me dit, avec un accent de bonté qui me fit bondir le cœur : « Vous voyagez en artiste, vous êtes bien loin de » notre pays, parlez-moi franchement, vous parlez » à un vieux soldat ; avez-vous besoin d'un service ! » je suis prêt à vous le rendre, de quelque na» ture qu'il soit. » J'étais si ému que je ne pouvais parler ; il répéta sa demande, et moi je lui répondis que j'avais trouvé la seule récompense de mon dévoûment à l'empereur dans l'accueil si bienveillant dont sa famille m'avait honoré.

Alors, le prince ouvrit le reliquaire impérial, et détacha du trophée un magnifique sabre recourbé. Voilà, me dit-il, le sabre que mon frère portait à Marengo. Quand la bataille fut gagnée, mon frère m'en fit don. Ce sabre n'est plus sorti du fourreau depuis ce jour : je veux que ce soit votre main qui l'en retire aujourd'hui. Je pris respectueusement cette relique, et je la baisai ; puis je fis briller au jour cette lame glorieuse qui avait réflété le soleil du 14 juin 1800, et s'était ensuite condamnée au repos ; je l'approchai de la vitre, tout embrasée de rayons italiens ; l'acier en était brillant et poli ; la rouille n'avait pas osé maculer le glaive qui avait sauvé notre France à Marengo. Il était trop pesant à mon indigne main : je me hâtai de le replacer auprès du sabre fraternel qui avait enfoncé la ligne ennemie, quinze ans après, au Mont-Saint-Jean.

La femme vénérable, qui paraissait prendre un amer plaisir à m'écouter, interrompit ces questions pour se recueillir. Je ne voyais plus son visage ; il était couvert par ses mains décharnées, à travers lesquelles suintaient des larmes maternelles. Aux murs du salon, les portraits chefs-d'œuvre de nos grands maîtres : l'empereur d'abord, Jérôme, Louis, Joseph, Lucien, Hortense, Caroline, l'héroïque veuve du grand Murat ; ces statues, ces groupes, ces bustes, ces toiles, toute cette famille sculptée ou peinte, et vivante par le souffle de l'art, semblaient contempler la mère dolente qui ne pouvait plus se réjouir de ses enfans. A travers les vitres j'apercevais la tour voisine du Capitole qui apportait les consolations de la cité martyre à la femme que rien ne peut consoler.

En ce moment M. Robaglia entra dans le salon. C'est un officier de la vieille armée, homme de cœur, d'esprit et de dévoûment ; il tenait en main quelques journaux de France, et venait donner les nouvelles à madame Lætitia. Je viens de lire, dit-il, dans les papiers publics, une motion assez singulière qu'on a soumise à la chambre des députés : il s'agirait d'investir le roi des Français du droit de faire rentrer en France tel membre de la famille impériale qu'il désignerait.

Madame Lætitia se fit répéter la nouvelle ; oh ! cette fois, je crus que l'émotion la tuerait. Une convulsion nerveuse courut sur ses joues et sur ses mains ; elle s'agita sur son lit de douleurs, et dit avec une énergie qui lui venait de l'ame : « Mes fils » n'ont de faveur à recevoir de personne ; s'ils ren» traient en France, comme simples citoyens, et » pour y vivre mêlés au peuple, ce ne serait que » dans le cas où la volonté nationale les rappellerait » de l'exil. Si l'un d'eux, hors de ce cas, acceptait » une pareille faveur, je voudrais avoir assez de » force pour l'étouffer de mes mains. »

Jusqu'à cet instant, je n'avais vu que la femme infirme, la mère de famille qui pleure sur ses fils ; mais à cette réponse, à cette secousse galvanique du squelette, je reconnus le sang impérial ; et, en descendant de ce calvaire, je répétai tout bas, en les appliquant à la circonstance, les paroles du centenier romain : « Oui, celle-là est bien la mère de Napoléon ! »

Elle cessa de vivre dans la nuit du 1 au 2 février, à deux heures du matin, âgée de 91 ans. Elle laisse sa fortune par égale portion a ses quatre fils, Joseph, Lucien, Louis et Jérôme. Sa succession est évaluée à 2,000,000 de scudi, ou 10.000.000 f.. Mery.

(*Journal du Commerce.*)

---

## LES ENVIES.

Les envies ou taches sont des empreintes que l'on porte originairement sur la peau, et qui sont plus ou moins apparentes. Les irrégularités du tissu cellulaire sont de diverses couleurs, mais, en général, elles sont livides, jaunâtres, olives ou roses, brunes, bleues, violettes ou rouges. On n'en a jamais vu de vertes, et c'est grand dommage, à cause de l'heureux présage d'espérance attaché à cette couleur et de l'augure de bonheur qu'on n'eût pas manqué d'en tirer.

Les villageois, les commères et toute la série

d'esprits crédules et superstitieux attribuent ces lésions à une envie non satisfaite de la mère pendant sa grossesse, et à l'apposition de sa main sur la région correspondante du corps où l'enfant se trouve marqué. Comme ces taches se rencontrent presque toujours au visage, et que c'est communément au visage qu'on porte la main dans les momens de contrariété, c'est encore une raison de plus à l'appui de cette hypothèse, et on l'exploite amplement. Ainsi, ayez à la peau une légère irrégularité dont vous ne vous serez jamais occupé, et soudain toute la hiérarchie d'oisifs et d'oisives va s'enquérir des avenans et des aboutissans, et, sur cette simple donnée, vous faire votre horoscope.

La tache est-elle rouge? votre mère a eu peur d'un incendie; est-elle noirâtre? c'est du café répandu. Est-elle brune et oblongue? cette fois vous ne pouvez le nier, votre mère est une gourmande, votre père un barbare. Le délit est flagrant, vous portez au visage une framboise, une fraise, une cerise, une grenade, une groseille, une prune, un fruit quelconque enfin, et votre père est un misérable d'avoir résisté à la lubie de votre mère. Il est vrai que la brave femme ne se souvient même pas d'avoir éprouvé cette fantaisie; mais qu'importe, le fait est incontestable, Dieu ne vous eût pas infligé ce signe ignominieux si votre mère n'eût pas été réellement coupable.

Vainement, vous objecterez aux propagateurs de cette version que plus d'une femme à envie déréglée s'est permis de convoiter des choses bien extravagantes dont leurs enfans ne portent nulle trace. Ils vous répondront que, dans ce cas, la puissance créatrice a agi sagement, et qu'elle ne pouvait pas, sans être taxée d'impartialité, imprimer à toute une famille un cachet de honte en plaçant sur le bout du nez d'une innocente créature.... on ne peut savoir quoi?... mais enfin la preuve d'un inoui dévergondage de pensées ou d'une dépravation scandaleuse. Ils sont du même avis pour ce qui concerne des idées trop ambitieuses. Ainsi, parce qu'une femme aura désiré *trôner*, la prévoyante nature n'ira pas mettre un trône au front de son enfant, d'abord parce que l'enfant ainsi marqué ne pourrait jamais espérer de réaliser les projets de sa mère, à cause des rivalités humaines qui s'opposeraient à ce qu'il remplit sa destinée, et ensuite parce qu'une fois qu'il serait parvenu au pinacle, il ne pourrait plus, au temps de désastres et de révolutions, se soustraire à la vindicte publique. Demandez au rejeton des exilés de Prague, à don Carlos, à don Miguel, ces trois ombres fugitives courant après leurs trônes, où ils en seraient si le diplomate universel n'avait placé la fleur de lys qui est innée avec eux à l'abri des regards profanateurs d'une populace jalouse de trôner à leur place.

Parmi les partisans de la doctrine des *envies*, il y a, comme en tout, des castes diverses qui élèvent chacune de grandes prétentions. Les amateurs de fruits ou *fructifides* n'aperçoivent que des pommes, des poires, des coings, etc., et pour rendre le fait plus merveilleux, ils soutiennent que ces taches changent d'aspect et de couleur à chaque saison, et selon l'espèce de fruit qu'ils représentent. Les yeux de ces bonnes gens ont vérifié la chose, et après avoir scrupuleusement visité à chaque matin toutes les envies de leurs connaissances, ils se sont assurés que ces empreintes se nuancent graduellement, s'avivent, se colorent, se mûrissent, puis pâlissent et se fanent jusqu'à la saison suivante, comme s'il n'en était pas ainsi de tout notre être, et si, à chaque printemps, notre vie ne recevait pas une nouvelle impulsion, une nouvelle force de vitalité

Les *carnivores*, au contraire, soutiennent que ces taches n'ont aucune analogie avec les végétaux, tandis qu'il y a une parfaite ressemblance entre ces saillies ou ces bosselures et les cornes d'un cerf, la figure d'un rat, la tête d'un chat, le museau d'un lièvre, le bec d'un faisan, le dos d'une grenouille, ou même l'écaille d'une huître, etc.

Les naturalistes se font violence pour ne pas y découvrir les pattes d'une araignée, les anneaux vertébrés d'une vipère, le velours de la chenille, l'aspect d'un crapaud ou les griffes d'un léopard.

Le négociant, malgré toute la bonne volonté dont il est susceptible, n'y distingue que des dattes, des figues, du café, et même du quinquina.

Et l'intelligence du banquier préoccupé des valeurs monétaires, n'a jamais pu y voir autre chose qu'une pièce de monnaie ou le timbre sec d'un billet de mille francs.

Les Parisiens ont tous lu, il y a quelque temps, dans l'œil d'un enfant dont la mère aimait beaucoup Napoléon les mots : NAPOLEON, EMPEREUR.

Et les Romains qui ne songeaient qu'à l'agriculture quand ils ne guerroyaient pas, comparaient toutes leurs envies à des graines légumineuses, témoin le surnom de *bicer* qu'ils donnèrent au petit Marcus Tullius pour le punir de ce qu'il portait sur le nez une *envie* ou verrue ressemblant à un pois chiche. Nous devons, d'ailleurs, nous en féliciter, puisque c'est grace à la raillerie continuelle qu'attira cette difformité à son auteur que nous avons eu un Cicéron. Sans son pois chiche, Marcus Tullius eût peut-être passé inaperçu, et le besoin de se venger d'une nature injuste et d'une qualification dérisoire ne l'eût pas tiré du néant pour le porter au faîte de l'illustration.

Des autorités recommandables, les préjugés populaires et quelques faits réellement inexplicables ont entretenu la classe la plus nombreuse de la société dans une erreur contre laquelle les observateurs consciencieux et instruits par l'expérience s'élèvent avec force. Buffon a dit : « Il ne faut pas » compter qu'on puisse jamais persuader aux femmes » que les marques de leurs enfans n'ont aucun rap» port avec les envies qu'elles n'ont pu satis» faire; je leur ai demandé quelquefois, avant la » naissance de l'enfant, quelles étaient les envies » qu'elles n'avaient pu satisfaire, et quelles seraient » par conséquent les marques que leur enfant pré» senterait. Par cette question, j'ai fâché les gens » sans les avoir convaincus. » Nous ne sommes pas plus avancés aujourd'hui que du temps du célèbre naturaliste.

Du reste, nous devons apprendre aux personnes affectées de ces taches qu'il n'est aucun moyen de les faire disparaître sans danger pour l'individu, parce que la peau de ces parties n'a ni sa structure ni son organisation ordinaires. Elle est dénudée du tissu cellulaire et souvent parsemée de beaucoup de vaisseaux sanguins. Il faudrait donc détruire profondément les chairs, et au-delà de la partie lésée, sans quoi il serait impossible d'obtenir une cicatrice convenable. La seule consolation que nous puissions leur offrir quand ces empreintes sont plutôt planes que saillantes, c'est de les peindre de la couleur de la peau, et le mieux encore est de n'y rien faire. Les envies disparaissent souvent avec l'âge, et d'ailleurs, tout ce que fait la nature est toujours si bien en har-

monie que généralement ces anomalies ne défigurent point ceux qui les portent.

Il en est, à cet égard, des envies comme des *signes*, dont on attribue aussi le développement à une affection morale. Elles ne se montrent que sur les belles peaux et paraissent comme destinées à en relever la blancheur et à en décéler la monotonie. Il y a en ce moment dans le pensionnat des demoiselles Destains à Paris, une enfant de douze ans qui est un exemple frappant de ce que nous venons de rapporter. Cette petite porte au niveau du sourcil droit une tache brune qui descend sur la paupière et remonte jusqu'au milieu du front. Cette marque, dont la surface présente plus d'un pouce de diamètre, lui sied si bien qu'on arrête sur elle ses regards avec un certain charme, et que ce n'est qu'après l'avoir long-temps considérée qu'on parvient à découvrir cette difformité. La grand'mère de cette enfant qui portait la même tache sur la joue droite se décida, par simple coquetterie, à la faire disparaître. Il en résulta, après de longues souffrances, la substitution à cette tache d'une peau dure, irrégulière, tendue, matte et blanche, une véritable cicatrice dont l'aspect était tout-à-fait repoussant. Aussi est-elle résolue de ne pas toucher à la tache de sa fille... et elle a raison.

Je dirai, en terminant, que les envies sont une altération du tissu cutané causée soit par des contusions, des maladies éprouvées par le fœtus à une époque plus ou moins avancée de son développement, soit par un relâchement ou une dilatation des vaisseaux capillaires veineux de cette région; on pourrait même, si l'on veut, les regarder simplement comme une anomalie dans la contexture de la peau produite par une bizarrerie de la nature ou du hasard.

F. D.

## LES INCAS A VALENCIENNES.

Je ne vais parler que d'une mascarade d'origine assez récente, qui, à cinquante lieues de la capitale, parcourt une fois par an les rues d'une petite ville de Flandre, comme l'appellent encore les Parisiens. Cependant rien de plus digne de durée que cette institution toute fraîche de jeunesse, rien de plus éminemment philantropique que la pensée qui a présidé à cette œuvre d'un temps de folie. Ici le peuple s'est créé une fête que Naples et Venise envieraient, une fête dont le luxe surpasse les pompes les plus aristocratiques, dont le noble but sanctifie tout ce que la cérémonie a eu soi de plus mondain, et l'époq e de plus frivole.

Il faut savoir qu'en Flandre il n'est pas de bon carnaval sans un joyeux mercredi des cendres, pas plus que de bonne fête sans lendemain. Ce mercredi est, pour le peuple, comme le lundi obligé d'un long dimanche. Ce jour-là on enterre le carnaval en grande pompe, sous la figure d'un homme dont la bonne chère a énormément distendu l'abdomen, et qui est censé n'avoir pu soutenir un instant la vue du carême.

Pança (c'est le nom du personnage que l'on enterre) est ainsi à lui seul le résumé le plus substantiel de la mythologie flamande; c'est le symbole, le mythe et, pour ainsi dire, l'individualité du Flamand lui-même. Pança appartient en propre à la Flandre; il est épicurien, joyeux et gastronome. Quand l'immortalité ne lui serait pas due à tous ces titres, elle ne peut lui manquer dans un pays où l'on crie le jour même qu'on l'enterre : *Pança est mort, vive Pança !*

L'apparition, la marche et l'enterrement de ce personnage populaire sont attendus dans la soirée du mercredi des cendres comme un événement extraordinaire. Tout à coup les sons d'une musique guerrière, les pas retentissans des chevaux, le bruit des chars annoncent l'arrivée des *Incas*. A la lueur inopinée de mille torches que portent des gardes habillés de blanc, on distingue tour à tour un char de Sauvages vêtus de feuilles; puis, sur un autre, une pyramide de jeunes hommes groupés à l'antique, et dont les formes pures se dessinent sous leurs vêtemens couleur de chair; plus loin un cercle de jeunes prêtresses du soleil, au milieu desquelles, debout et comme les protégeant, s'élève un grand-prêtre en long habit de lin; à la suite, un char de grands dignitaires couverts de riches parures et de joyaux étincelans; enfin des Grecs, des Romains, des Chinois, des Persans, des Africains, des ambassadeurs de toutes les nations; partout les costumes les plus éclatans, mais aussi les plus fidèles, unissant tout ce que l'Orient a de plus somptueux à tout ce que le Nord a de plus sauvage, ce que l'antiquité a de plus pur à ce que nos temps modernes ont de plus léché.

L'immense foule de falots qui escorte la marche, serpente en spirale à travers la foule; c'est alors qu'apparaissent la fraîcheur, l'éclat des costumes et l'ordre admirable du cortége. Ecoutez ces airs au refrain populaire, répétés par quatre ou cinq corps de musique marchant au milieu de la longue suite des chars; voyez cette lumière douteuse à toutes les croisées ouvertes, ces cafés illuminés et regorgeant de curieux; comptez ce nombre infini de lanternes que des porteurs vont promenant au niveau des balcons chargés de dames, qui forment comme une ceinture mouvante autour de la place publique, puis vous aurez une idée de ce merveilleux et bizarre ensemble, dont l'empreinte poétique et lugubre, joyeuse et fantastique, rappelle la plume d'Hoffmann ou le pinceau d'Holbein.

Le corps de *Pança*, nouveau phénix, est réduit en cendres pour revivre au retour du même temps de folie. Un feu d'artifice termine la fête, et pendant qu'une pluie de feu vient éclairer un millier de têtes humaines qui couvrent, comme d'une mosaïque vivante et animée, tout le pavé de la place publique, on voit l'élite des *Incas*, agenouillée en cercle au milieu des feux d'un immense soleil d'artifice simuler une adoration à l'astre qui fut le Dieu du Pérou.

La magnificence des costumes, la variété des déguisemens ne sont qu'un appât attrayant offert à la curiosité par les philantropiques *Incas*; sous la livrée de la folie, *la charité les conduit*, selon la simple inscription qu'on lit en lettres de feu sur un simple transparent qu précède leur marche.

Le zèle de cette charité les anime : *Union et plaisir, joie et humanité !* sont les seules devises qu'ils avouent et qu'on voit reproduites de mille manières sur les lanternes coloriées, véritables drapeaux de cette pacifique armée.

De nombreux quêteurs, pendant toute la durée de la cérémonie, sillonnent les rues, harcèlent la foule, envahissent les lieux publics et les cercles, vont ramasser le sou du campagnard sur le pavé de la place, et chercher l'aumône du riche jusqu'au haut des balcons. La moisson est souvent abondante.

Et qui ne croirait, à tant de magnificence, à tant d'éclat et d'ordre, que cette fête nocturne est orga-

nisée par les plus riches familles de la ville? Mais non, c'est la classe moyenne, celle des travailleurs, qui a inventé cette fête à laquelle elle est si digne de présider. Ces rois, ces ambassadeurs, ces *Incas*, sont d'estimables artisans, des maîtres ouvriers, des ouvriers eux-mêmes, chez lesquels on trouve souvent plus de charité pratique que parmi nos philantropes. Eux seuls ont tracé les dessins de leurs costumes, réglé l'ordre de leur marche, décoré leurs chars, peint leurs transparens, écrit leurs devises; tandis que leurs femmes, filles et sœurs ont drapé leurs robes, contourné leurs turbans, arrangé leurs couronnes. Les travaux de jour, les veilles même n'ont coûté ni aux uns ni aux autres pour donner plus d'éclat à cette fête; leur zèle, leur temps, pour eux si précieux, n'ont pas suffi : ils ont à l'envi contribué de leur bourse à ces pénibles et nombreux préparatifs, qui ne doivent pourtant briller qu'une soirée, mais qui leur méritent auprès des pauvres une moisson de bénédictions.

La mascarade des *Incas* ne se composait dans l'origine que d'individus portant les costumes des anciens habitans du Pérou. Il ne faut cependant pas croire pour cela que cette mascarade remonte au règne de Charles-Quint, qui réunissait sous son sceptre les Flamands et les Péruviens. L'institution des *Incas* à Valenciennes, ne remonte pas à beaucoup près aussi loin. Elle ne date que de 1825, époque à laquelle elle succéda à une autre mascarade beaucoup moins brillante, celle de *Binbin*. Alors, on voulut adopter des costumes plus éclatans et plus pittoresques, et l'on se décida pour celui des *Incas*; voilà tout ce qu'il y a de péruvien dans cette origine.

Plus tard on songea, pour rendre cette marche plus brillante, à recruter dans les cinq parties du monde ce que chacune d'elles pouvait offrir de plus riche et de plus pittoresque; c'est ainsi qu'on vit se joindre les Nègres et les Chinois, les Sauvages et les Européens; l'antiquité même fut mise à contribution, et les Grecs et les Romains firent leur jonction avec les habitans du Nouveau-Monde.

Quant à la Mascarade de *Binbin*, elle datait à Valenciennes de 1818; mais elle ne fut jamais qu'une imitation de la grotesque parade de *Gayant*, qui figure encore tous les ans à la fête patronale de Douai. *Binbin* est le dernier rejeton de *Gayant*; c'était un poupon d'osier, d'une vingtaine de pieds de hauteur, qu'on promenait en plein jour dans les rues.

On raconte que c'est aux musiciens de la garde nationale de Valenciennes que *Binbin* est redevable du droit de cité dans cette ville, et que l'idée seule de ridiculiser les Douaisiens, dont ils croyaient avoir à se plaindre, avait donné naissance à cette première mascarade, dans laquelle on faisait aussi une quête au profit des pauvres et des prisonniers.

Aujourd'hui la *Marche des Incas* n'a rien de commun avec ces premières tentatives imparfaites; elle commence à être appréciée dans toute la France, par le grand nombre de curieux et d'étrangers qui se rendent à Valenciennes pour la voir; une foule immense y afflue de vingt à trente lieues à la ronde. Il ne manque plus aucun genre de gloire à la *Société* des Incas : elle a déjà obtenu les honneurs de la parodie à Cambrai.

(*Le Follet.*)

## MASCARADES. — VENISE AU 6e ÉTAGE.

Le spectacle le plus curieux de la semaine a été sans contredit le carnaval. Le mardi-gras surtout, le boulevart semblait un grand parterre de théâtre; toutes les têtes y étaient nombreuses et pressées. Notre comparaison n'a nullement en vue le parterre du Gymnase. *Par extraordinaire*, le théâtre était éclairé par un magnifique soleil de printemps. Les spectateurs étaient mêlés aux acteurs. Les hommes aux chevaux et aux voitures.

Le bœuf-gras était conduit non plus par quatre sauvages, mais par quatre druides sacrificateurs. L'un des druides était beaucoup plus gros que le bœuf, et à les voir chacun, le bœuf et l'homme à un bout d'une corde, il était difficile de décider quel était celui qui tenait l'autre en lesse. Ils se partageaient du reste à peu près également l'admiration publique.

Il y a chez le peuple certains préjugés que le prétendu progrès dans lequel nous sommes n'a pas encore détruits.

Le mardi-gras, toute cavalcade déguisée est *Franconi;* celle qui cette fois a été désignée sous ce nom, était une députation du manège Pellier et Baucher. Plus de soixante cavaliers, dont quarante costumés, formaient un remarquable cortége composé des élèves de ce bel établissement.

A propos de *Franconi*, un jour de Course, au champ de Mars, vous entendrez dire vingt fois par des hommes de quarante-cinq ans, chauves ou grisonnans et d'un extérieur respectable, qui doit donner du poids à leurs paroles : Que l'autorité ne permet pas de courir aux chevaux de Franconi, parce qu'ils enlèveraient tous les prix.

Or, les chevaux de Franconi sont pour la plupart des chevaux hors d'âge, fort bien dressés pour la plupart, mais qui brilleraient médiocrement dans une course. Il est vrai que des chevaux de course brilleraient encore moins sur le théâtre.

Dans les exercices du cirque, les chevaux se conduisent à peu près d'eux-mêmes, les hommes que l'on met sur leur dos n'y sont que pour la forme, et, parmi les artistes de ce théâtre, vous ne trouveriez pas à coup sûr trois hommes sachant monter à cheval : aussi pendant les répétitions, entend-on à chaque instant crier : laissez faire les chevaux.

Quand un cavalier n'est pas à son poste, le cheval entend sa réplique et paraît seul sur le théâtre, joue son rôle et rentre dans la coulisse quand il a fini.

Un jour de carnaval, toute voiture attelée de quatre chevaux et chargée de marques, est accueillie par le peuple sous le nom de Lord Seymour. Or depuis plusieurs années, ce lord n'a pris aucune part à aucun divertissement de ce genre.

Mais c'est ainsi que de tout temps le peuple a fait les dieux et les héros, en attribuant à un seul nom qui lui plaît ou le choque, toutes actions bonnes ou mauvaises qui se rapportent de près ou de loin au type qu'il a imposé à ce nom.

A. POURRAT, *Rédacteur en chef.* A. BARBIEUX, *Gérant.*

Paris, imp. de Félix Locquin, rue N.-D.-des-Victoires, 16

# LE CAMÉLÉON,

N° 11. (3me Année.) JOURNAL NON POLITIQUE. 16 Mars 1836.

PARAISSANT LES 1er 8, 16 ET 24 DE CHAQUE MOIS.

## AZALAIS. '

### I.

Amor y Locura.
*Romance castillane.*

Parmi les folâtres jeunes filles de son âge, la rêveuse Azalaïs, avec son nom du treizième siècle, semblait avoir pris aux héroïnes d'amour de cette époque chevaleresque et poétique, leur taille svelte et balancée, leur profil romanesque, leurs formes élégantes, et toute la mélancolie de leurs regards. Comme elles, elle se plaisait au bruit vague des brises nocturnes, aux rêveries confuses qui descendent du ciel sur un pâle rayon de la lune, quand le silence et la solitude laissent respirer l'ame : comme elles, elle aimait de cet amour qui remplit toute la vie et n'y laisse point de place aux soins terrestres, de ce pur idéalisme qui se traduit en pensée vivante, sous la forme d'un beau jeune homme à l'œil brillant et doux, à la taille élancée, au front mélancolique. Tel était en effet Alfred, l'ami d'Azalaïs : seulement, à la douceur de son regard se mêlait quelque chose d'étrange, qui étonnait au premier coup d'œil, plaisait au second, et exerçait une fascination inexplicable. — Ce regard puissant s'était fixé sur Azalaïs, et lui avait dit dans cette langue intime qui n'a pas besoin de paroles : « Jeune fille ! tu m'aimeras, car en moi seul tu trouveras cette passion sans mesure qui peut combler l'abîme de ton cœur, dévoré du besoin d'aimer ! » Et Azalaïs, dominée par cet œil fascinateur, s'était abandonnée à cette puissance irrésistible, à cette fatalité passionnée qui s'emparait de sa vie. — Mais sur cette passion si romanesque, si colorée de moyen-âge, notre dix-neuvième siècle pesait de tout son prosaïsme et son positif : à ce cœur si naïvement exalté, qui eût dévoré les obstacles, bravé la tyrannie, affronté la mort même, il n'offrait qu'une route vulgaire et anti-poétique. Point de mystère, encore moins de dangers ; Alfred était riche, Azalaïs était riche, l'or venait trouver l'or ; les parens rayonnaient d'aise, les amis étaient enchantés, les voisins satisfaits, tout le monde était content, c'était à se désespérer. Cependant, comme Azalaïs aimait véritablement Alfred, et qu'elle trouvait en lui toute la poésie et l'exaltation qui manquaient à son siècle, elle se résignait d'assez bonne grace et prenait son bonheur en patience. — Alfred, passionné comme on l'est à vingt ans, avait peine à attendre l'expiration des trois mois de rigueur, consacrés à l'achèvement de toutes les superfluités nécessaires à une riche héritière. — L'hiver commençait à peine, et le mariage était fixé au printemps. Ce mot de printemps, qui aurait dû remplir l'ame d'Alfred des fraîches émotions de la verdure naissante et des premières amours, n'éveillait en lui qu'une sensation pénible et morne, ou qu'un dépit mal caché ! « Pourquoi attendre le printemps ? » disait-il quelquefois, et une tristesse inexplicable assombrissait son front, et ce je ne sais quoi d'étrange, qu'il y avait dans ses yeux, devenait alors plus étrange encore !...

N'avez-vous pas rencontré dans le monde de ces êtres lourds et haïssables, de ces hommes d'achoppement, qui se jettent dans votre route pour l'entraver, dans vos succès pour les nier, dans vos amours pour les flétrir ?... de ces hommes à la parole lente et sarcastique, aux passions mauvaises, cachant leur ame envieuse sous un air de rondeur... Eh bien ! si vous connaissez de ces fléaux de la société, évitez leur contact, fuyez la vipère humaine, elle vous mordrait et sa dent est mortelle ! — Parmi les rivaux d'Alfred, celui que le choix d'Azalaïs avait le plus désappointé, M. Jérome, était un de ces hommes-obstacles que je viens de dépeindre : il convoitait depuis long-temps les richesses d'Azalaïs, et même (il faut lui rendre justice) à travers l'opacité de sa matière, il avait senti dans son cœur quelque chose qui ressemblait à de l'amour. Or cet amour, pétri avec toutes les boues du calcul sordide et de l'impur libertinage, avait poussé d'assez profondes racines pour ne pouvoir être arraché sans douleur ; et notre égoïste, d'autant plus sensible à la douleur morale qu'il l'éprouvait plus rarement, avait juré haine éternelle aux deux amans. Pour de telles injures, l'Italien a son stylet, le Turc son cangiar, mais en France ces armes sont peu en usage. La lame de la calomnie, ou simplement de la médisance, est aussi acérée et n'expose point à payer de sa propre tête le plaisir des dieux. C'était donc de ce poignard occulte que le bon M. Jérome voulait frapper l'heureux couple, mais il fallait une occasion ; elle ne tarda pas à s'offrir, le hasard sert souvent les méchants.

Plus de deux mois s'étaient écoulés, le jour du bonheur approchait : nos amans, dans leurs têtes-à-têtes toujours semblables et toujours nouveaux, savouraient sous toutes les formes leur délicieux présent et leur avenir enchanté. Je vous épargne les détails de ces entretiens d'amour, ils sont tous les mêmes, et je vous plains si, dans l'histoire de votre vie, vous n'avez pas une page où vous retrouviez tout cela. — Avec quel plaisir on la relit cette page si courte et si pleine, où le cœur et l'imagination, ces deux enchanteurs, s'accordent pour bâtir de si beaux palais !... Mais c'est une des tristes conditions de notre nature, de ne pouvoir être heureux qu'en espérance ou en rêve ; et bientôt l'impitoyable réalité vient frapper sans relâche le fragile édifice, qui croule sous sa main de plomb.

Azalaïs était seule : sa jolie tête appuyée sur sa jolie main, elle méditait profondément. Devant sa jeune imagination passaient mille images qui, gracieuses ou passionnées, faisaient sourire ou rougir sa figure pensive. Tantôt c'était la brillante corbeille de

noces, avec ses moelleux cachemires, ses broderies dentelées, ses chatoyantes étoffes ; tantôt l'écrin merveilleux, avec ses pierres étincelantes, ses fleurs de diamans, ses diadèmes de diamans, ses rivières de diamans.... et puis d'autres idées, tendres, confuses, inexplicables, inquiétantes même : et de tout cela se formait comme une vision fantastique qui fatiguait son esprit ébloui. — Voilà qu'au milieu de sa rêverie, elle lève les yeux et rencontre ceux de son père qui la contemplait, non avec sa bonté et sa tendresse accoutumées, mais le regard triste et le front soucieux. — Azalaïs pousse un cri et rougit, car il lui semblait qu'il venait d'assister au spectacle de ses émotions intimes. Mais le vieillard, préoccupé d'une idée fixe, fit peu d'attention à l'exclamation de sa fille, et lui remettant un billet : tiens, lis! lui dit-il d'un accent inexplicable. Jamais ces deux impératifs, jetés par le premier tragédien du siècle à un public enthousiaste, ne produisirent un effet plus foudroyant. Azalaïs, par un malheureux privilége des imaginations ardentes, avait des pressentimens qui ressemblaient à une espèce de divination. Elle comprit tout à coup que ce billet allait décider de son sort, et l'ouvrant avec l'effrayante résignation du criminel qui écoute sa sentence de mort, elle y lut ces quelques lignes anonymes : « Monsieur, l'intérêt que je vous porte m'oblige à » un devoir pénible, j'aurai le courage de le remplir. » Vous allez marier mademoiselle votre fille à mon- » sieur Alfred. Comme tous vos amis, je me suis » réjoui d'une alliance qui paraissait si convenable ; » mais je viens d'apprendre, d'une manière sûre, que » ce malheureux jeune homme est atteint d'aliénation » mentale ; le printemps est l'époque du retour pé- » riodique de ses accès. Atterré de cette affreuse » découverte, j'ai hésité à vous la communiquer ; » mais il est des cas où le silence serait un crime, » et j'ai vaincu ma répugnance ; ma conscience me » dit que j'ai bien fait. » — Après cette lecture, la force factice qui soutenait Azalaïs cédant au paroxysme de ses émotions, elle s'évanouit dans les bras de son père. — Lorsqu'elle eut repris ses sens : « Donnez-moi cette lettre », dit-elle d'une voix creuse ; et l'arrachant des mains du vieillard, oublieuse des convenances, ces chaînes sociales que la passion brise sans scrupules, elle s'enfuit vers la maison d'Alfred. A mesure qu'elle en approchait, sa course, d'abord rapide, se ralentissait malgré elle, car ce mot terrible de *folie* frappait sa tête de coups redoublés, comme le marteau du forgeron frappe l'enclume. Arrivée à la demeure de son amant, elle marchait à peine, et il lui fallut une force surhumaine pour oser en franchir le seuil. — Alfred la reçut avec les transports d'une joie mêlée d'étonnement, mais lorsqu'il la vit si pâle et si terrifiée, il s'effraya de l'effroi d'Azalaïs. La jeune fille, muette d'émotion, n'eut que la force de lui tendre le fatal billet, et tombant dans un fauteuil, elle attendit l'arrêt de vie ou de mort. — Alfred dévorait ces lignes maudites, ces lignes qui semblaient écrites par un démon pour détruire toute félicité humaine ; il éprouva bientôt leur influence satanique ; à l'affreuse vérité qu'elles contenaient, il sentit une lave ardente tourbillonner dans sa tête, il lui semblait que son crâne brûlait et se soulevait ainsi que le cratère d'un volcan ; ses yeux devinrent flamboyans, comme ceux de l'hyène ; Azalaïs ne put soutenir leurs féroces éclairs, elle tomba à genoux en criant : *grace!..* à ce cri, à cette voix si connue, Alfred retint son bras prêt à déchirer la jeune fille. Un combat intérieur et terrible s'établit entre sa fuyante raison et sa folie croissante. Ses traits se contractaient d'angoisse, ses lèvres violettes tremblaient, la sueur sillonnait sa face ; la mort planait sur cette tête de pâle jeune fille, roulée convulsivement à ses pieds. — Un rayon lucide éclaira encore le pauvre insensé, il en profita pour fuir ; mais cet éclair de raison fut aussi court qu'un éclair d'orage, et ce fut le d rnier !...

## II.

Domine, da mihi intellectum!
*Psaume* 118

Je sortais de Marseille par l'antique porte Saint-Victor, et, voyant, non loin de là, les simulacres de créneaux du vieux cloître de ce nom, mi-guerrier, mi-religieux, je rêvais à ce soldat chrétien qui combattit pour Rome païenne, et que l'ingrate reine des nations, au lieu de la couronne de chêne qu'elle tressait pour ses héros, récompensa de la couronne du martyre. C'était en 303 que se passait cet épisode sanglant de la grande tragédie chrétienne, et je comparais involontairement cette époque de foi vive et de dévouemens sublimes à notre siècle d'égoïsme et d'incrédulité. — Le ciel, d'un bleu foncé, veiné de quelques légers filets de nuages d'or, ressemblait à une immense coupole de Lapis lazuli. Sous la voûte de ce temple aux proportions gigantesques, la colline de *Notre-Dame-de-la Garde*, dont les flancs pierreux, jalonnés d'oratoires, sont terminés par la chapelle de la Vierge, n'était plus qu'un simple autel. — A ma droite, la mer, presqu'aussi calme que le ciel, s'étendait immobile et transparente, comme un vaste bassin de quelque vieux château seigneurial ; et, pour compléter l'illusion, deux blanches voiles, voguant de concert, ressemblaient aux deux cygnes, ornement inséparable et gracieux des ondes féodales. Plus j'avançais sur l'étroit ruban qui serpentait devant moi, plus le tableau devenait pittoresque. Tantôt une capricieuse vallée, couronnée de pins tordus par les vents, et tapissée de vignes rampantes, descendait en tournoyant jusqu'à la mer, où elle baignait ses pieds de sable ; tantôt une colline cultivée, surmontée d'un élégant belvéder, pyramidait devant moi, gracieuse et verdoyante : vraie campagne de Provence, ici recouverte d'un vêtement de verdure transparente, là nue et décharnée, montrant ses os de silex. — J'éprouvais, à l'aspect de cette nature toute de contrastes, le même genre de plaisir que nous ressentons à la lecture d'une page, scintillante d'antithèses. — J'arrivai ainsi, sans m'en apercevoir, au bout de ma promenade, vaste maison de campagne dominant tous les alentours, mystérieux *Bedlam*, où l'on n'entre que sur le *laisser-passer* du maître, le docteur G..... — J'étais muni de mon billet d'entrée, et le cerbère de la maison des fous en ouvrit sans peine les portes à un poëte. — Le propriétaire de l'établissement me reçut avec son affabilité accoutumée ; et aux soins qu'il mit à m'instruire de tous les détails, à la complaisance avec laquelle il s'étendit sur les agrémens de ce séjour, on eût dit qu'il espérait m'avoir bientôt pour locataire. — Arrivés à la galerie des Femmes, mon guide me fit remarquer, au milieu des vieilles et hideuses aliénées aux traits flétris et desséchés, moins par l'âge que par le poison corrosif de la folie, une jeune fille à la longue chevelure roulant en boucles brunes sur ses épaules blanches et nues. Sa dégradation morale n'avait pas altéré la ligne suave et pure de son profil

grec; mais l'harmonie de l'ensemble était détruite, le charme du regard avait fait place à quelque chose d'étrange, qui n'a point de nom : on sentait, en voyant ses yeux ternes et hagards, que la limpidité de son ame avait été troublée par l'orage. Ces belles formes, ce corps si parfait, abandonnés de l'intelligence; cette douleur indélébile et machinale qui frappait sa beauté d'un sceau de mélancolie, ce rire sans gaîté, ces pleurs dont elle avait oublié la cause, tant de souffrances, tant de jeunesse, tant d'avenir à jamais perdu, tout ce spectacle de faiblesse et de misères humaines pesait horriblement sur mon cœur. — « Voilà ce qui nous reste d'Azalaïs, me dit d'un accent pénétré le docteur G.... chez qui le spectacle habituel de la souffrance n'a pas émoussé cette sensibilité qui le distingue de la plupart de ses confrères, « La pauvre jeune fille n'a pu résister au terri» ble dénouement de son drame; le regard de son » amant l'a fascinée: s'il avait perdu la vie, elle » l'eût suivi dans la tombe : il a perdu la raison, elle » l'a suivi dans la folie! » — J'étais muet d'oppression, et absorbé dans la contemplation de cet ange tombé. — Le docteur reprit : « Voyez-vous, dans » cette allée couverte, ce grand jeune homme pâle » qui s'avance vers nous? c'est Alfred. — Alfred!.... » et il est libre? » m'écriai-je d'un ton qui fit sourire mon ami. — « Ne craignez rien, sa folie n'est dan» gereuse qu'au printemps; une apathie complète » a succédé au délire effervescent. Un mutisme » presque absolu, l'oubli de son amante, de sa vie » passée, de lui-même, voilà son existence pendant » trois saisons de l'année; n'ayant alors ni souvenir » du passé, ni souci du présent, ni prévision de » l'avenir, il n'est réellement pas à plaindre. Mais » aux approches du printemps, toute cette énergie » assoupie, toute cette sensibilité émoussée, tout ce » volcan sous la cendre, se réveillent avec une » puissance d'éruption effrayante. Le malheureux » sent alors, il vit, mais de la vie des damnés, pleu» rant une félicité perdue, et perdue *à jamais* : idée » horrible, incessante, frénétique, qui fait explosion » en laves brûlantes, en accès de rage épileptique, » en larmes de feu! »

Comme le docteur achevait ces mots, Alfred se trouva près de nous, et je pus scruter à loisir cette mâle figure, d'où avait fui le souffle divin. Je lui adressai la parole, et n'obtins pour réponse qu'un regard stupide, où je démêlai à peine un léger mouvement d'impatience qui s'éteignit en naissant. J'insistai, je fis vibrer à son oreille le nom d'Azalaïs, je lui montrai, à travers la barrière qui nous séparait d'elle, son amante s'avançant vers nous, je tâchai d'éveiller ses souvenirs, de renouer le fil brisé de son intelligence, tout fut inutile, le rayon était éteint, il ne restait plus que la matière insensible et brute...

Je sortis de ce séjour de désolation, le cœur comprimé et la tête brûlante; je croyais sentir chanceler ma raison au milieu de ces infortunés; et, comme un cri spontané d'effroi, s'élança de ma bouche la prière du Psalmiste : *Domine, da mihi intellectum!*

JULES VAN GAVER.

(*Collaboration du Journal.*)

---

## LES FLEURS QUE J'AIME.

Fleurs arrosées
Par les rosées
Du mois de mai,
Que je vous aime!
Vous que parsème
L'air embaumé!

Par vos guirlandes,
Les champs, les landes,
Sont diaprés:
La marguerite,
Modeste, habite
Au bord des prés.

Le bluet jette
Sa frêle aigrette
Dans la moisson;
Et sur les roches,
Pendent les cloches
Du lizeron.

Le chevrefeuille
Mêle sa feuille
Au blanc jasmin;
Et l'églantine
Plie et s'incline
Sur le chemin.

Coupe d'opale,
Sur l'eau s'étale
Le nénuphar:
La nompareille
Offre à l'abeille
Son doux nectar.

Sur la verveine
Le noir phalène
Vient reposer:
La sensitive
Se meurt, craintive,
Sous un baiser.

De la pervenche
La fleur se penche
Sur le cyprès;
L'onde qui glisse
Voit le narcisse
Fleurir tout près.

Fleurs virginales,
A vos rivales,
Roses et lis,
Je vous préfère,
Quand je vais faire,
Dans les taillis,

Une couronne,
Dont j'environne
Mes blonds cheveux
Ou que je donne
A la madone,
Avec mes vœux.

LOUISE COLET.

## MOI, J'EN AI AIMÉ QUATRE!!!!

Le premier que j'ai aimé!... Oh! comment expliquer comment je l'ai aimé! comment dire le délicieux frémissement de mes sens lorsque j'entendais sa voix, et le bonheur que j'éprouvais à épier son regard, et les tendres soins que je prenais à faire naître un sourire sur ses lèvres! Et cependant, je dois en convenir, il était laid. bien décidément laid. Mais c'était mon premier amour, c'était le premier être qui faisait palpiter mon cœur tout le jour, qui parait mes rêves d'images toujours riantes, qui m'ouvrait une vie toute nouvelle; et, dès lors, je ne compris plus de bonheurs qui ne fussent par lui, de sentimens qui ne fussent pour lui, de devoirs que je ne sacrifiasse à lui. Chacun de ses mots venait vibrer par tout moi, comme une tendre maladie; son regard, soit riant ou paisible, semblait se refléter en douces joies, au fond de mon cœur; et, lorsque sa bouche multipliait ses baisers sur ma bouche, lorsque son bras formait un caressant collier autour de mon cou, et que sa main déroulait en jouant une tresse de mes cheveux, le bonheur élevait mes émotions vers le ciel, car je comprenais que c'était ainsi que devait être la volupté des anges.

Aussi, près de lui, je sentais pâlir tous les autres sentimens de la vie. Qu'était-ce maintenant pour moi que des liens imposés par les lois ou par l'habitude! qu'était-ce alors que les plaisirs de la société, les triomphes de l'amour-propre! Que de fois, pour rester près de lui, je dépouillai ma parure de fête, et préférai sa plus simple parole à toutes les ivresses des louanges du monde! Combien j'aimai à voir briser sous ses doigts l'or de ma ceinture, ou fouler sous ses pieds la guirlande que la coquetterie avait tressée sur mon front. Oh! pour lui, que n'eussé-je point demandé au ciel, et quelle affection rivale aurait pu parvenir à mon ame!

Faut-il le dire pourtant?.... Une année de cette première ivresse était à peine finie, qu'un autre sentiment vint envahir mon cœur. Nulle puissance ne put s'opposer à l'intérêt que m'inspira un être qui n'avait point sur moi les droits du souvenir, mais dont le front candide éveillait en moi mille charmantes espérances. Il avait de grands yeux noirs dans lesquels j'aimais à puiser la tendresse; et, lorsque sa tête s'appuyait sur mon sein, lorsque sur ses lèvres venait errer mon nom, comme le premier accord d'un nouveau chant d'amour, je me disais : Là aussi, sera pour moi le bonheur d'être aimée! Heureuse, j'accueillis cette pensée qui venait doubler mes délices, et je les aimai tous les deux. —

Comment, à quelque temps de là, se trouva près de moi un gentil garçon, au teint pâle, aux yeux bleus, je n'ose vraiment vous le dire.... Toutefois, puisque ma plume veut se vouer à la vérité, et que mon cœur doit ici trahir tous ses secrets, j'avouerai que cette nouvelle passion ne fut pas seulement un de ces épisodes piquans qui passent dans la vie d'une femme, comme ces étoiles éphémères qui glissent à travers le ciel, sans en déranger l'harmonie. Mon jeune amour vint prendre sa part aimante dans mon ame, et, pour l'y fixer, je lui prodiguai mes plus intimes tendresses. J'aimai à suivre le développement de ses premiers désirs, à rapporter à moi seule tous les efforts de sa sensibilité. Persuadée que le cœur d'une femme ressemble à une fleur dont le parfum est l'amour, et auquel une affection de plus ne fait qu'ajouter un rameau, je ne dus point résister au nouveau sentiment qui s'offrait : et je les aimai tous les trois. —

Oh! si je pouvais environner de mystère ce qu'il me reste à vous dire, si je pouvais sceller au fond de mon ame cette dernière faiblesse de la nature, je m'arrêterais à ce nombre mystique de mes premières amours. Mais hélas! les destinées sont grandes, inexplicables, et je dus, malgré moi, finir par adorer un enfant, tombé, je crois, de la voûte éthérée. Beau comme les chérubins, qui soutiennent le voile sur le front de la Vierge; sa bouche, toute petite, avait un de ces sourires qui durent faire faillir Eve, si ce fut ainsi que le diable le prit; dans ses yeux était une volupté d'innocence qui faisait tout espérer et tout pardonner. Aimable et gracieux, soumis à vos caprices, prévenant tous vos désirs, il vous couvrait de doux regards et de caresses charmantes; il ne fallait pas le voir, ou il fallait l'aimer.... Et voilà pourquoi je l'aimai.

Mais quatre!... O merveilleuse prodigalité du cœur, n'est-il pas vrai? quatre aimés à la fois! Heureux du même bonheur, partageant d'égales faveurs, recevant le même sourire, le même regard, les mêmes caresses, et cela, sans que la jalousie vînt ternir un seul instant l'harmonie de leurs amours! C'est un de ces mystères incompréhensibles que la nature seule révèle aux cœurs des femmes.... Et cependant, si voulez le comprendre, si vous voulez savoir comment je les aime tous, comment ils m'aiment, et comment nous vivons, soulevez le rideau qui ombre ce tableau, et vous verrez une mère avec ses quatre fils.

Mme Coraly Thiéry.

---

## LE SIÉGE DE MAYENCE EN 1793.

La page la plus tragique et peut-être aussi la plus glorieuse de l'histoire de Mayence, est le siége qu'elle soutint, en 1793, contre les Prussiens et les Autrichiens réunis. Le sort de la guerre avait alors fait de Mayence une ville française : le général Custine en avait pris possession dans une campagne courte et brillante. Pendant un certain temps, Mayence fut pour nous la tête de pont d'une guerre tout offensive; mais par des revers de fortune, et surtout par l'inconcevable retraite de Custine sur Strasbourg, Mayence et son héroïque garnison étaient bientôt devenues l'arrière-garde compromise d'une armée réduite à la défensive.

Quand les Prussiens vinrent se grouper sur Mayence et l'investirent sur les deux rives, vingt mille hommes étaient enfermés dans la place. Si c'était assez pour la défense, c'était beaucoup trop pour l'état des vivres qui étaient insuffisants pour une garnison si nombreuse. L'incertitude de nos plans militaires avait empêché de prendre aucune mesure pour assurer l'approvisionnement de la ville. Heureusement, elle renfermait deux représentans du peuple, Rewbell et le courageux Merlin de Thionville, les généraux Kléber, AubertDubayet et l'ingénieur Meunier, lesquels avaient sous leurs ordres une garnison possédant toutes les vertus du soldat, la valeur, la sobriété, la constance. L'investissement commença en avril.

En juin, le siége durait encore. Le 18 et le 19, deux cents pièces de canon étaient dirigées sur la place, et la couvraient de projectiles de toute espèce. Des batteries flottantes, placées sur le Rhin, lançaient des feux dans l'intérieur de la ville par le côté le plus ouvert, et lui causaient d'effroyables

dommages. Cependant, la garnison était encore pleine d'ardeur et ne songeait point à se rendre. Pour se délivrer des batteries flottantes, d'intrépides soldats se jetaient à la nage, et allaient couper les câbles qui retenaient les bateaux ennemis. On vit un de ces braves amener, à la nage, un bateau chargé de quatre-vingts soldats qui furent faits prisonniers.

Mais la détresse était au comble. Les moulins ayant été incendiés, il avait fallu recourir aux moulins à bras; mais les ouvriers manquaient, à cause du danger qu'ils avaient à courir, l'ennemi lançant des bombes sur le lieu où l'on avait établi ces moulins. D'ailleurs, le blé était presque entièrement épuisé; depuis long-temps, on était réduit à la chair de cheval; les soldats mangeaient les rats, et allaient le long du Rhin ramasser les cadavres des chevaux que le fleuve avait rejetés sur ces rives. Cette nourriture occasiona des maladies si graves, qu'il fallut placer des gardes sur le bord du Rhin, pour empêcher les soldats de se livrer à cette pêche immonde. Un chat valait six francs; la chair de cheval mort quarante-cinq sous la livre. Les officiers n'avaient pas meilleure table que les soldats; et Aubert-Dubayet, donnant à dîner à son état-major, lui fit servir, comme plat fin, un chat flanqué de douze souris.

Pour comble de malheur, la garnison était sans nouvelles de France. Vainement elle avait essayé de faire connaître sa détresse, tantôt par une dame qui allait voyager en Suisse, tantôt par un prêtre qui avait pris le chemin des Pays-Bas, tantôt par un espion qui devait traverser le camp ennemi; aucune de ces dépêches n'était parvenue. On avait tendu des filets dans le fleuve, dans l'espoir d'y trouver quelques bouteilles jetées par les camarades de l'armée du Haut-Rhin; mais ces filets étaient levés chaque jour sans qu'on y trouvât rien. De faux *Moniteurs* imprimés à Francfort, et transmis aux soldats de la garnison par les avant-postes prussiens, annonçaient le renversement de la Convention par Dumouriez, et l'établissement de Louis XVII avec une régence. Ils lisaient ces fausses nouvelles avec de vives inquiétudes, se disant que peut-être ils défendaient une cause perdue. Ils avaient des lueurs d'espérance suivies de profonds découragemens. Une nuit, ils entendirent une canonnade vigoureuse dans l'éloignement: ils s'éveillèrent avec joie et coururent aux armes, pensant qu'ils allaient au-devant du canon français, et qu'ils mettraient l'ennemi entre deux feux. Mais ce n'était qu'une illusion. Enfin la famine devint si intolérable, que deux mille habitans demandèrent à sortir de la ville. Aubert-Dubayet le leur permit; mais ils ne furent pas reçus par les assiégeans, restèrent entre deux feux, et périrent en partie sous les murs de la place. Le matin, on vit les soldats rapporter, dans leurs manteaux, des enfans blessés.

Enfin les secours n'arrivant pas, et la garnison manquant de tout, les représentans et les généraux enfermés dans Mayence crurent qu'il valait mieux obtenir, en capitulant, la libre sortie avec les honneurs de la guerre, que d'être obligés de rendre prisonnière, par la famine, la plus brave garnison du monde; ils se décidèrent à remettre la place à l'ennemi. Le roi de Prusse fut facile sur les conditions: il accorda la sortie avec armes et bagages, pourvu que la garnison s'engageât à ne pas servir d'une année contre les coalisés. Tandis que ces admirables soldats, nommés depuis les *Mayençais*, et qui n'avaient pas voulu obéir à leurs généraux lorsqu'il fallut sortir de la place, défilaient la tête haute et en grondant devant l'armée ennemie, le roi de Prusse, plein d'une admiration sincère et courtoise pour leur valeur, appelait par leurs noms et complimentait ceux des officiers qui s'étaient distingués dans le siége. L'évacuation eut lieu le 25 juillet.

La possession de Mayence était d'une trop grande importance pour que le gouvernement français n'essayât pas bientôt de la reprendre à l'ennemi. En juin 1795, un corps d'armée français mit le blocus devant Mayence, et la ville eut à supporter, sous un autre drapeau, et avec une autre garnison, une partie des misères du premier siége. Elle fut débloquée par le général autrichien Clairfayt, et resta deux ans encore au pouvoir des coalisés; mais en 1797, Hoche et Moreau la rendirent à la France, et Mayence fut le chef-lieu d'un département français jusqu'en 1814, époque où elle est devenue la seconde ville du grand-duché de Hesse-Darmstadt. Une partie notable de la population est restée française de cœur.

---

## LE SKIELOBER.

Pendant la plus grande partie de l'hiver, la Norvège est couverte de neiges; et l'hiver qui, dans d'autres climats, est de courte durée y règne cinq ou six mois et davantage. Alors il est impossible au voyageur de quitter les routes battues; et lorsque la neige vient à tomber de nouveau, toute communication est généralement interrompue, jusqu'à ce que des *dragueurs* de grands chemins aient frayé un passage en écartant, foulant, aplanissant la neige. Toutefois, le manque de population rend ce travail impossible sur plusieurs points. L'habitant de la Norvège devait donc aviser au moyen de quitter sa cabane, située d'habitude loin des routes fréquentées, et de traverser les forêts en tous sens et avec assez de promptitude pour se livrer à la chasse, son passe-temps favori. Il inventa en conséquence les *skies* ou patins de neige. Ces patins sont tout bonnement deux planches minces d'épicia d'inégale grandeur, s'alongeant au-delà du pied et dont la partie antérieure est légèrement arquée et compacte. Le plus long, qui se porte au pied gauche peut avoir sept pieds, tandis que celui du pied droit en a cinq. Ce dernier est appelé *aander*, du pied droit dont on se sert davantage, surtout pour tourner. Chaque patin porte trois pouces de largeur sur un pouce d'épaisseur, au centre, où le pied se trouve placé, et où il est fixé et immobile, à l'aide d'osiers et de racine d'épicia adaptés à la planche par des courroies de cuir. Les *skies* sont enduits de goudron et de poix, et creusés au centre de la largeur du pied, pour empêcher le *skielober* ou patineur de glisser de côté et faciliter sa course directe.

Malgré les obstacles de toute nature qui défendent la Norvège contre tout envahissement, principalement pendant l'hiver, cependant ce pays a été souvent attaqué pendant cette saison; et, comme l'usage des patins de neige y existe de mémoire d'homme, il était fort naturel de songer à former des régimens de carabiniers-patineurs, formés en grande partie de montagnards, si étonnans et si habiles à se servir du *skie*. Durant les dernières guerres que la Norvège a eu à soutenir contre la Suède, ses troupes légères ont fait un usage fréquent du patin de neige, sans compter qu'il y avait des régimens de soldats-patineurs sous la dénominations de *skielobere*, ce qui signifie coureurs sur patins. Avant la réunion de ces deux états, il y avait en Norvège deux régimens de

soldats-patineurs, l'un dans le district de Drontheim, et l'autre dans celui d'Aggerhems; mais par suite de la diminution des troupes de ce royaume, le nombre des *skielobere* a été considérablement réduit.

La supériorité du soldat-patineur est surtout appréciée lorsqu'on l'emploie contre des troupes fatiguées d'une longue marche et qui sont dans la nécessité de faire une halte. Alors, quelques précautions que puisse prendre l'ennemi, il se trouve toujours en danger d'être attaqué par les soldats que les obstacles du chemin ne peuvent arrêter, et qui traversent indistinctement les marais, les lacs, les rivières et les montagnes. Là même où la glace est trop faible pour supporter les pieds d'un homme, le carabinier en patins glisse sans danger par le seul élan de sa course. Il n'existe pas de corps plus propre, en hiver, pour reconnaître l'ennemi, suivre ses mouvemens, et donner sur sa marche les renseignemens les plus précis; aucun, en un mot, ne peut faire mieux l'office de courrier.

Ils transportent leurs munitions et leurs bagages sur de légers traîneaux de bois, *SkieKjelke*, qu'un seul homme traîne aisément à l'aide d'une courroie qu'il passe dans son épaule droite. Ils se servent encore de ces traîneaux pour enlever leurs blessés.

Les *skielobere* norvégiens ont été plus d'une fois utiles pour conserver les communications entre des corps d'armées éloignés les uns des autres, et surprendre de petits détachemens ennemis et les charger dans leur marche et dans leur retraite.

On rapporte plusieurs circonstances où ils ont ménagé les communications les plus rapides et les plus étonnantes entre des lieux très-éloignés. Ainsi lorsque Charles XII, roi de Suède, fut frappé au siége de Frédérikskald, en Norwège, des estafettes furent envoyées sur tous les points du royaume, et des *Skielobere* qui s'offrirent pour en porter la nouvelle à Drontheim, 200 lieues de là, y arrivèrent douze heures avant les ordonnances, quelque diligence qu'elles fissent.

Il est facile, après cela, de se convaincre de l'impossibilité de dompter jamais par les armes un pays si bien défendu par la nature, et par des troupes semblables, mises si facilement en mouvement au milieu de montagnes inaccessibles; et plus encore par le caractère indomptable de ses habitans, nés pour la liberté.

(*Le Flâneur.*)

## LES MARCHANDS DE CONTRE-MARQUES.

Ne les confondons pas avec les marchands de billets d'auteur ou d'administration, avec ceux qui ont des bureaux établis et fort achalandés dans divers quartiers de Paris. Les marchands de billets sont généralement riches; ils ont des commis, des employés, des courtiers. Un article de M. S Henry Berthoud, qui a paru il y quelque temps, a déjà fait connaître un personnage marquant parmi les marchands de billets.

Les marchands de contre-marques sont les prolétaires du genre; ils n'ont pas de boutiques, de bureaux; ils travaillent dans la rue ou sur le boulevart, devant la porte ou sous le péristyle d'un théâtre.

Et d'abord, ne vous arrêtez pas à leur costume; il est d'ordinaire plus que négligé. Il y a dans toute leur personne un laisser-aller qui doit tenir à l'état, lequel permet de flâner, d'entrer au cabaret, ou de faire la cour à la marchande d'oranges pendant la durée des actes; c'est lorsque vient l'entr'acte seulement que ces messieurs courent à leur poste. C'est alors que vous les voyez envahir, encombrer toutes les avenues, les issues du théâtre; le spectateur qui veut sortir un moment est cerné, bloqué, assailli de tous côtés par des hommes en casquettes, en vestes ou en mauvaises redingotes, qui lui barrent le passage avec leurs mains qu'ils avancent, et lui mettent quelquefois jusque sous le visage; vous croiriez une nuée de mendians qui vous demandent l'aumône. Vous entendez bourdonner à vos oreilles : « Monsieur... si vous ne rentrez pas... — Mon bourgeois... donnez-moi votre contre-marque... — Mon maître, faites-m'en cadeau... »

Et le malheureux spectateur, qui était sorti pour prendre l'air, se voit au moment d'être étouffé par tous ces hommes qui se pressent autour de lui, et l'empêchent d'avancer. Comme la mise et la figure de ces messieurs inspirent peu de confiance, il commence par mettre une de ses mains sur son gousset de montre, et de l'autre tâche d'éloigner tous ces bras qui se croisent et s'alongent devant lui. C'est souvent chose fort difficile : car il y a des marchands de contre-marques qui poussent l'impudence jusqu'à vous arrêter par votre habit, d'autres vous saisissent le bras. Alors il vous faut presque avoir une petite lutte à soutenir pour recouvrer votre liberté, et vous faire jour à travers ces industriels.

Il serait à désirer que l'autorité, qui doit veiller à l'ordre public, et qui a l'œil toujours ouvert sur ce qui se passe dans la salle d'un spectacle, voulût bien s'occuper un peu plus de ce qui se fait à la porte. De temps à autre, il est vrai, des sergens de ville et des gardes municipaux font reculer le flux qui se jette sur les spectateurs qui sortent; mais à peine ont-ils le dos tourné, que le reflux arrive, et menace encore de submerger le paisible bourgeois qui a voulu profiter de l'entr'acte pour faire à sa femme la galanterie d'une orange, et à son fils le cadeau d'un sucre d'orge.

A Dieu ne plaise, cependant, que nous demandions la suppression totale d'une industrie qui fait vivre, ou plutôt qui fait boire un grand nombre d'individus. La profession nous semble peu honorable, il est vrai; et nous pensons que la plupart de ces hommes qui encombrent tous les soirs les avenues des théâtres seraient mieux dans un atelier, dans une fabrique, voire même dans une caserne. Mais comme il est probable que beaucoup d'entre eux ne seraient nulle part, laissons-les vendre des contre-marques. Il n'y a point de sot état, dit-on Cela veut dire seulement que, dans toutes les classes de la société, il peut se trouver des gens capables, des hommes de génie; mais alors ceux-là ne sont pas restés dans la position où le destin les avait placés.

On assure que le trop célèbre *Hébert*, si connu pendant la révolution sous le nom de *Père Duchesne*, nom qui lui venait du journal révolutionnaire qu'il rédigeait, avait d'abord été placé à l'entrée d'un petit théâtre pour y distribuer des billets, et qu'il avait même vendu des contre-marques.

De notre temps, un gros et riche personnage, qui ne va plus qu'aux avant-scènes, d'où, avec de superbes jumelles, il lorgne sans cesse sur le théâtre et dans la salle, a, dit-on, commencé par vendre des contre-marques, et n'était pas un des moins tenaces pour en obtenir le cadeau.

Le marchand de contre-marques est essentiellement flâneur. Le jour, il se promène aux alentours

de son théâtre ; car le spectacle devant lequel il travaille le soir est *son* théâtre : c'est sa propriété. Quand on fait *relâche*, il est de fort mauvaise humeur ; il s'emporte en invectives contre l'acteur qu'il présume être cause de cet événement. Mais aussi, quand une pièce a réussi, comme il sait en chauffer, en prolonger le succès ; comme il tâche de faire *mousser* les artistes qui jouent dedans ! Vous le voyez courir au-devant des personnes qui semblent se diriger du côté du théâtre, et dire, en leur présentant des contre-marques :

« Voulez-vous un parterre… un orchestre… une stalle gardée?… Il y a encore trois actes entiers de la *Tour de Nesle*… les plus beaux… c'est mamzelle *Georges* et monsieur *Bocage* qui jouent ce soir… Si l'acte de la prison ne vous satisfait pas, je vous rends votre argent… C'est ce qu'on a écrit de plus fort depuis quarante ans. »

Un autre court à un jeune homme qui est près de l'Ambigu, en lui disant : « Tenez, prenez ma première galerie pour douze sous ; il y a encore tout *Dupont mon ami*, en trois actes !… fameux !… c'est un vaudeville qu'on devait jouer au Grand-Opéra!… Allons, entrez donc… Et je parie que vous y ramenez vot' père et vot' mère. »

Il est rare que le passant résiste à ces pressantes insinuations.

Lorsqu'on donne une première représentation, et qu'un acteur a eu du succès dans son rôle, les marchands de contre marques l'attendent à la sortie, et se mettent à hurler : vive *Frédérick!* vive *Bocage!* ou *Guyon!* au moment où *Robert-Macaire, Buridan* ou *Caravage* se disposent à rentrer, en simples bourgeois dans le sein de la société.

Mais, depuis quelque temps, de notables innovations se sont introduites dans l'état de marchand de contre-marques. Jadis, comme nous l'avons dit plus haut, il se bornait à prier le spectateur sortant de lui donner sa carte s'il ne rentrait pas ; aujourd'hui, il fait bien mieux : il lui propose de la lui acheter.

Je voudrais savoir quel est le spectateur qui, le premier, a osé demander de l'argent à ces hommes, qui semblent avoir à peine de quoi se vêtir ; qui a eu la pensée de faire du commerce avec des malheureux, de spéculer sur sa contre-marque ! Je gage que c'est un billet donné ; — car, aux personnes qui sont entrées avec des billets d'auteur, on donne des contre-marques comme aux billets payans.

Les marchands de contre-marques, qui ne recevaient pas assez vite la carte en cadeau, ont proposé de l'acheter ; les autres ont été forcés de suivre cet exemple, et maintenant cela devient un véritable commerce. C'est une petite bourse de cartes d'entrée qui s'établit tous les soirs devant les théâtres. Vous devez comprendre que le cours baisse à mesure que l'heure s'avance, et que le 5 pour cent tombe à 3 lorsque la pièce en vogue est jouée.

Il faut encore vous dire que le terme technique, ou plutôt le terme d'*argot* de ce mode de commerce est *laver*. Laver signifie vendre. Vous ne vendez pas votre contre-marque, vous la *lavez*. Les auteurs ne vendent pas leurs billets, ils les *lavent*, et, dans ce que rapportera un ouvrage, le lavage est mis en première ligne de compte.

Etablissons maintenant la préférence qui existe entre les marchands de contre-marques des grands et des petits théâtres.

Devant l'Opéra, ils sont assez bien couverts ; quelques-uns ont un habit gris et une médaille ; ils sont patentés. Ils vous abordent avec un peu plus de ménagemens ; ils savent assez bien discerner les personnes qui leur donneront *gratis* la contre-marque. Devant celles-là, ils se contentent d'alonger la main et de s'incliner ; ils ne demanderont pas à un dandy en gants blancs, à un fashionable anglais s'il veut vendre sa contre-marque, car alors ils s'exposeraient à recevoir toute autre chose ; ce n'est qu'aux plébéiens du parterre ou du paradis qu'ils diront, mais avec timidité :

« Monsieur veut-il s'en défaire ? »

Aux Français, à l'Opéra-Comique il y a déjà moins de respect dans la manière d'agir. On vous aborde plus cavalièrement, et de tous côtés on vous crie :

« Monsieur vend-il? monsieur veut-il vendre? »

Aux Variétés, au Palais-Royal, on ne vous laisse pas le tems de sortir du péristyle du théâtre. Là, on vous offre sur-le-champ un prix ; il y en a qui se disposent à vous arracher votre contre-marque de la main, en vous offrant une pièce de dix ou de vingt sous, suivant l'heure qu'il est.

Enfin, aux théâtres de mélodrames, on se jette sur vous, on vous cerne, on vous tire à droite, à gauche ; vous vous croyez entouré de conducteurs de *coucous*, qui veulent de force vous emmener à Saint-Cloud ou à Saint-Germain.

« Mon bourgeois, lavez vot' contre-marque… — Allons, voyons, combien que vous en voulez?… — Mon maître, j'ai parlé le premier…. »

Vous êtes obligé de vous fâcher pour faire comprendre à ces messieurs que vous n'êtes pas dans l'intention de faire le commerce de la contre-marque. O siècle d'argent! O siècle éminemment mercantile, où l'on calcule en s'amusant, ou plutôt quand on ne s'amuse pas? En ne restant pas à la dernière pièce, ou aux derniers actes, tel spectateur se dit. Cela me rapportera dix sous. » Mais, je le répète, cette idée n'a pu venir qu'à des *billets donnés*. L'homme qui paie son billet au bureau, ne vend point sa contre-marque ; il la *donne* au malheureux qui lui tend la main. Et quelles peuvent donc être ces personnes qui osent recevoir quelques sous d'un marchand de contre-marques?

Après cela, il nous reste à dire que le commerce des contre-marques est fort commode pour les personnes auxquelles leurs occupations ne permettent pas d'aller de bonne heure au spectacle.

Il y a des employés qui travaillent le soir jusqu'à neuf heures et demie, des marchands qui ne quittent point leur magasin avant dix heures, et pour ceux-là il serait fort désagréable d'être obligé, pour aller au spectacle, de payer un billet au prix du bureau. A la vérité, ils voient rarement une pièce entière ; mais c'est peut-être encore un bénéfice.

Je connais un vieux monsieur, employé dans une maison de commerce, où il travaille jusqu'à dix heures, et qui va presque tous les soirs, en sortant de son bureau, acheter une contre-marque. Ce monsieur a vu tous les derniers actes des drames qu'on a donnés depuis quelque temps, et n'en connaît pas les premiers. Mais il m'assurait dernièrement que cela lui était égal, et qu'avec un peu de bonne volonté, le dernier acte d'une pièce pouvait facilement passer pour le commencement d'une autre.

Ch. Paul de Kock.

---

## ESQUISSES DES TRIBUNAUX.

A l'appel de son nom, un vieillard de quatre-vingt-deux ans se lève péniblement du milieu de la foule, et soutenu par sa fille, se traîne devant ses juges. Son délit est si mince, et ses cheveux si blancs, que l'huissier n'ose pas lui montrer le banc des prévenus, et le laisse se placer devant la barre du tribunal.

Aux questions de M. le président, sa fille répond d'une voix tremblante : — Mon père ne vous entend pas, messieurs, permettez-moi de répondre pour lui.

M. LE PRÉSIDENT : Votre père a été appelé devant nous pour avoir mendié et n'avoir pas de domicile.

LA FILLE : Que Dieu pardonne à ceux qui vous ont dit cela, messieurs! Depuis que je suis au monde, et il y a déjà long-temps, mon père ne m'a pas quittée.

Nous avons toujours demeuré ensemble, et tant que je pourrai travailler il ne sera à la charge de personne. Il y a un mois, j'étais malade, nous n'avions pas d'argent; mon père se leva de grand matin et sortit. Le soir, il rentra, vint s'asseoir près de mon lit et se mit à pleurer. Je lui demandai ce qu'il avait; alors il me dit qu'il était bien à plaindre d'être si vieux, qu'on ne voulait plus de lui pour travailler, qu'il s'était présenté pour rouler de la terre, et qu'on l'avait refusé. Il faudra donc que j'aille tendre la main, me dit-il, car je ne peux pas te laisser mourir, faute de secours. Je lui dis que je me portais mieux, et que le lendemain je travaillerais. Mais, messieurs, au lieu de me mieux porter, le lendemain, j'étais plus malade. Ce jour-là, mon père est encore sorti, sans me rien dire. Une heure après, messieurs, on est venu m'apprendre que des gendarmes l'avaient arrêté pour avoir demandé la charité ; s'il l'a fait, messieurs, ce n'était pas pour lui, c'était pour moi qui étais malade, et si vous voulez l'excuser cette fois, je vous promets qu'il ne le fera plus.

Après ces quelques mots, le tribunal entend à peine le réquisitoire de M. le procureur du roi, et la justice, s'inclinant devant la vertu, rend à cette bonne fille son vénérable père.

---

Un procès inouï dans les fastes de l'harmonie et de Thémis s'agite en ce moment en la justice de paix de Percy (Manche).

Le sieur David Villain est un vieillard presque aveugle dont tous les plaisirs, toutes les jouissances sont de *carillonner* sur les cloches; ce n'est pas un goût, c'est une passion. Michel Morin, Quasimodo, sont bien loin derrière lui! Il sait par cœur cent dix airs différens de *carillon*, qu'il exécute avec une égale dextérité. Il a *carillonné* dans 95 paroisses. Aux fêtes nationales ou religieuses, il sollicite la grace de *carillonner*, et, s'il l'obtient, sonneur volontaire, il monte au clocher, s'y enferme crainte de surprise, et met les cloches en branle pendant toute la journée, et souvent toute la nuit. Ce n'est pas assez : il a fait fondre trois énormes cloches, les a suspendues dans sa propre maison, et passe ses jours comme Quasimodo à caresser leurs croupes sonores et bondissantes. Plainte a été portée par les voisins, qui prétendent que depuis le jour fatal où il a changé sa maison en clocher, leurs maisons ne sont plus habitables. Citation en justice a été commise au sieur David Villain.

J'aime les cloches, a-t-il dit pour sa défense. Je suis l'auteur de 19 carillons nouveaux, et j'ai recueilli et mis en ordre tout ce qui jamais a été fait de mieux en ce genre. Je ne suis point un tapageur nocturne, car je n'ai jamais carillonné avant huit heures du matin, ni après cinq heures du soir : le bruit que je fais n'est injurieux pour personne ; je tâche au contraire de le rendre aussi agréable que possible. L'article 479 du code pénal ne peut donc m'atteindre. Aucune loi ne défend le bruit, s'il n'est injurieux ou nocturne. Mes cloches sont moins assourdissantes que le marteau des chaudronniers, moins criardes que la clarinette du musicien novice, moins déchirantes que le cor de l'apprenti piqueur. Deux de nos premières célébrités les ont chantées ; M. de Châteaubriand et M. Victor Hugo ont vanté leurs ineffables harmonies. Pourquoi n'aurais-je pas le même goût que ces deux grands écrivains qui, je m'en flatte, s'arrêteraient pour m'écouter, s'ils passaient par Percy, et mes voisins ont-ils la faveur d'avoir l'oreille plus délicate?

Ces moyens ont eu un plein succès, et le sieur David Villain, triomphant, a chanté sa victoire sur le plus brillant de ses *carillons*.

---

On aura une idée du nombre de voyageurs passés à Calais pendant l'année 1835 par le tableau qui suit. Il est entré par ce port 950 paquebots avec 15,019 passagers, 485 voitures et 605 chevaux. Le nombre de paquebots sortis a été de 924, qui ont transporté 18,161 voyageurs, 568 voitures et 66 chevaux. En élevant à 6 ou 7,000 les passagers transportés par les navires à voile, on trouvera un total de 40,000 voyageurs passés à Calais pendant la dernière année

---

## VARIÉTÉS.

Il y a une vingtaine d'années environ, il existait à Lyon, dans la rue Longue, un cabaret fort achalandé, qui même, dit-on, subsiste encore. Le maître et la maîtresse de cet établissement étaient soupçonnés d'avoir chez eux une somme assez ronde, lorsqu'un soir des malfaiteurs s'introduisirent dans la maison. L'un d'eux, profitant du moment où le cabaretier descendait à la cave, le suivit et l'y assassina pendant que ses complices égorgeaient de leur côté, dans la salle du haut, la femme qui était restée seule avec eux. Un jeune enfant, témoin de ce crime odieux, et tremblant pour sa vie, eut la présence d'esprit de se cacher sous un lit où les meurtriers ne le découvrirent pas. Quand ils furent partis, emportant tout ce qu'ils avaient trouvé de précieux, ce petit infortuné alla réclamer du secours dans le voisinage; mais, malgré les détails qu'il donna, on ne put découvrir les coupables, et leur impunité semblait à jamais assurée.

Il y a quelques jours, le petit enfant qui fut témoin du crime, qui est aujourd'hui devenu un homme, et qui sert dans un régiment en garnison à Toulon, se trouvait de service au bagne, lorsqu'il entendit deux galériens se raconter mutuellement leurs horribles prouesses; l'un d'eux rappelait en riant les affreux détails de l'assassinat commis il y a vingt ans dans la rue Longue.

Le malheureux orphelin ne put, à cette soudaine révélation de l'assassin de sa famille, contenir son indignation, et s'élançait sur lui, prêt à venger enfin le sang de son père, lorsqu'il fut retenu par quelques assistans. Heureusement pour le meurtrier, condamné depuis pour d'autres crimes, la prescription couvre aujourd'hui son premier forfait, et la punition que la loi lui réservait ne saurait plus l'atteindre.

---

C'est mardi passé, à dix heures du matin, que se sou ouvertes au public les portes du salon de 1836 au Louvre.

Cette exposition sera publique les mardis, mercredis, jeudis, vendredis et dimanches ; le lundi est réservé à la famille royale et le samedi aux personnes munies de billets.

Les ouvrages ont été reçus jusqu'au 10 février, depuis ce jour, pas une aquarelle n'est entrée au Musée.

Le jury d'admission a terminé ses travaux le 21 du même mois, et, malgré la grande sévérité qu'il a employée cette année, le nombre des ouvrages exposés dépassera encore 3,500, et le nombre des artistes 1,300.

En 1835, le nombre total des ouvrages exposés par 1,227 artistes était de 2,536.

A. POURRAT, *Rédacteur en Chef.* A. P. BARBIEUX, *Gérant*

Paris, imp. de Félix Locquin, rue N.-D.-des Victoires, 16.
Pour Henry Hooper, 13, Pall Mall, East, Londres.

# LE CAMÉLÉON,

N° 12 (3me Année.) JOURNAL NON POLITIQUE. 24 Mars 1836.

PARAISSANT LES 1er, 8, 16 ET 24 DE CHAQUE MOIS.

## MESTA.

On était au mois de novembre, l'éclat des lumières avait remplacé la lueur triste et souffrante du chaleuil (1) fumeux qu'on abritait ordinairement sous le manteau de la cheminée; les fagots pétillans se tordaient dans l'âtre et les étincelles légères montaient sur le toit, y jouaient un instant, puis s'effaçaient; de temps à autre le hennissement d'un cheval, dont le sabot bruissait sourdement sur une litière épaisse; le fouet, dont la voix aigre et perçante, en déchirant l'air, s'adressait à la meute indocile qui hurlait sa joie dans tous les tons; et surtout la mine à la fois humble et sournoise du chien du logis qui, la tête baissée, la queue trainante, allait, en grognant, se réfugier chez le voisin, disaient assez qu'il se trouvait nombreuse et marquante compagnie en la maison de maître Hubert, garde-chasse.

Du reste, si tous ces signes n'eussent été suffisans pour qui eût voulu ou pu en douter, la physionomie d'Hubert rayonnante d'une joie respectueuse, sa plaque de métal belle ce jour-là d'un luisant et d'un éclat inusité étaient un miroir où sa position sociale et la vérité du fait se reflétaient d'une manière incontestable.

En effet, dans la chambre la plus convenable dont avait pu disposer le vieux garde, se trouvait un groupe de six personnes; un nombre égal de couverts chargeait la table, qui probablement contenait à elle seule tout le luxe du village, car tout y était au complet. Adossés à la table et réunis près d'un feu qui flambait joyeusement, les convives devisaient d'une foule de choses de leur vie passée. Après avoir facilement effeuillé tous leurs souvenirs (à vingt ans on a peu vécu dans le passé), Arthur, l'un d'eux, abrégea ainsi le silence imposé par le manque total de nouveaux sujets de causerie : mon oncle, dit-il, s'adressant à l'un des convives dont le front plissé et l'œil mélancolique disaient soixante ans d'une vie qu'avaient dû sillonner de puissantes émotions, je réclame l'accomplissement de votre promesse.

Ma promesse, Arthur! reprit l'homme âgé, je vais la tenir, comme plus tard j'accomplirai celle faite à Dieu de te doter de tout le bonheur possible, car pour moi tu es un fils. Ecoute: en présence de tous, je vais te léguer un héritage sacré, l'histoire de celle dont tu connais le portrait.

En 1789, mon père, alors retiré du négoce où plus des deux tiers de son existence s'étaient écoulés à ramasser une assez jolie fortune, était venu dans la propriété que j'habite maintenant, pour y compter en paix le nombre trop limité des jours qui lui restaient encore à voir passer. Un soir nous dînions tête-à-tête, pour animer notre presque solitude et chasser l'ennui qui, malgré nous, prenait assez souvent place à nos côtés, je lui retraçais la beauté des différens sites que j'avais parcourus en chassant et l'effet des teintes sombres de mélancolie que jetaient souvent dans la fraîcheur du paysage, les bois qui bordaient la contrée.—Julien, me répondit-il, après un instant de silence, chaque jour, sur notre table, je puis calculer combien est grande ta passion, je vais donc te soumettre un projet qui, je n'en doute pas, aura ton sourire.

Le marquis de Savrans, notre voisin (car à la campagne une lieue ne saurait exclure ce titre), possède de vastes forêts où le gibier, sous la tutelle de ses gardes, grandit et se propage sans souci. Demain, nous irons ensemble au château lui demander un permis pour toi : malgré son cœur sec et la morgue hautaine du vieux noble, quelques services que le hasard m'a fourni l'occasion de lui rendre, me sont un garant qu'il n'osera refuser notre demande.

Le lendemain, nous étions dans la cour du château, attendant le marquis absent pour peu de temps; mon père ayant refusé d'entrer, examinait, en homme appréciateur, les belles servitudes qui entouraient le lieu où nous étions, tandis que moi je contemplais avec plaisir le tableau que m'offrait cette demeure alors si jolie de sa naïve fraîcheur et de ses légers créneaux, qu'elle portait au front comme une couronne, mélange de coquetterie et de fierté. A chaque aile du bâtiment, deux tourelles ramassées dans la base, mais sveltes, élancées dans leur taille et tellement semblables dans leurs atours, qu'on les eût prises pour deux sœurs jumelles, allaient bien au-dessus du sommet des plus hauts chênes, offrir leur tête ardoisée et leur girouette mobile, aux rayons d'un soleil de mai. L'intervalle d'une tour à l'autre était occupé par le château; légèrement taluté à sa racine, il élevait avec assurance son toit aussi couvert d'une ardoise luisante, présentant des deux côtés un plan incliné. Le sommet était revêtu d'une bande de plomb gris qui le parcourait dans toute son étendue; on eut dit la rainure qui sur la tête divise les cheveux; cinq ou six marches circulaires menaient à une terrasse longeant le pied du château, ainsi construite sans doute, pour indiquer la ligne qu'auraient dû occuper les fossés; de nombreux orangers, disposés par couple, renvoyaient dans les appartemens et leur parfum et les rayons du soleil hachés, par l'obstacle que leur offrait le feuillage.

Sous l'impression de ce riant tableau, j'amassais en moi ces joies intimes, sans nom, sans foyer fixe, qu'on ne trouve nulle part et qui cependant sont dans toute la création; tressaillemens intérieurs révélés à une ame jusqu'alors froide ou indifférente, souvent en présence d'un beau jour, par fois émanés d'une fleur ou du chant d'un oiseau. Puissance cachée, magnétisme bienfaisant, qui agite le cœur sous des émotions qu'il savoure et que les lèvres sont impuissantes à redire!!

Un domestique vint nous avertir que M. le marquis nous attendait.

(1) Lampe dont se servent les gens de la campagne.

M. de Savrans était un homme d'une taille assez élevée, mais le corps incliné, quoiqu'il fît pour redresser ce pli qui l'attirait vers la terre. Son regard éteint, son front luisant, sa figure maigre et jaune étaient une page pleine de souvenirs de débauche; sa voix sèche et brève et son accent impérieux décelaient une ame qui n'avait tressailli que sous les caresses de la vanité. Cet examen rapide refoula en moi, en un instant, toute la joie que j'avais puisée, avant d'arriver jusqu'à lui. Le marquis avait facilement consunti à la demande de mon père et peu d'instans après il nous rendait nos saluts.

En ce moment mademoiselle de Savrans, Mesta, s'avança vers nous.

Le regard imprégné de tristesse que ses yeux avaient arrêté sur moi, me produisit l'effet que, dans une existence pâle et insousciante, produit, en venant s'y heurter, une nouvelle inattendue, révélation vibrante de chagrins et de joies. Elle adressa quelques mots au marquis : la douce harmonie de sa voix ramena le calme dans mon ame agitée.

Amis, pardon de ces minces détails, mais son image pose avec tant d'amour devant mon souvenir qui l'évoque, qu'oublier un mot, un sourire, le plus faible pli de sa robe, serait altérer le bonheur que j'éprouve à vous le dire, c'est le seul qui me soit resté!!

Le lendemain du jour où je commençai à goûter aux sensations de la vie, le cœur agité d'émotions indéfinissables, je parcourais les alentours du castel de Savrans, étonné de rencontrer à chaque pas, dans cette contrée que j'avais maintes fois parcourue, des beautés qui avaient attendu jusqu'à ce jour pour se révêler à moi. Le soir je rentrai triste : alors une pensée naquit en moi, pensée impérieuse, qui tout d'abord s'empara de ma volonté, domina mes facultés et me poussa devant elle. Dirigé par cette force invisible, je retournai au château.

La crainte de cette froide politesse, mélange intime de mépris et d'insulte dont la source était au cœur glacé du marquis et que ses lèvres distillaient si amèrement à la plus légère atteinte faite à sa vanité, s'effaça rapidement devant moi. C'était mon sort : une pièce de gibier fut le prétexte dont je me servis; je la lui offris comme prémices de ma chasse sur ses terres; il me reçut bien, flatté de cette espèce de droit de servage. Je ne vous arrêterai pas sur les jours qui s'écoulèrent en différens intervalles. Je raconterai seulement les faits principaux de cette époque de ma vie....

A quelques jours de cette visite d'où j'étais sorti le cœur gros d'une déception, dont je n'osais m'avouer le motif, je reçus une invitation de M. de Savrans pour assister à une partie de chasse où devait se trouver tout ce que les environs possédaient de gentilshommes. En moi, quelque chose semblait bien vouloir m'indiquer la source d'une faveur si inattendue, mais en tremblant, je repoussais le nom de Mesta, car enfin vous le dirai-je? j'avais compris mon ame, j'aimais la fille du marquis d'un amour profond, d'une passion insensée, je lui avais voué mon avenir, ma destinée, je lui avais fiancé mon existence!!! Je fus au rendez-vous. Ce jour-là Diamant, mon chien, appréciant à quels juges il avait affaire, développa une intelligence, une sagacité qui m'attirèrent les complimens des vieux gentillâtres, ébahis sans doute que quelque chose de distingué eût pu ne pas échoir en partage au sang noble.

(*Collaboration du Journal.*) Louis Desouches

(*La suite au prochain numéro.*)

## ROTHSCHILD EN MORAVIE,

### NOUVELLE HISTORIQUE.

(Traduite de *l'Abeille*, journal littéraire de Vienne en Autriche.)

Un bizarre événement vient d'avoir lieu à Znaïm en Moravie. Nous allons citer, à ce sujet, la lettre d'un de nos correspondans.

Le sieur Salomon Becker, israélite, épicier-banquier à Znaïm, est abonné à la Gazette de Nuremberg, abonné *gratis* : son beau-frère est l'un des rédacteurs. Dans le numéro du 5 novembre 1835, M. Becker lut ce qui suit : « Les journaux de Paris annoncent le prochain départ du baron de Rothschild pour la Moravie. Il va prendre possession de la superbe terre de Stierenstein, qu'il a achetée du prince de Lobkowitz, pour la somme de trois millions de florins. Il arrivera à Znaïm aux environs du 25 novembre. »

A la lecture de cet article, Becker fut saisi d'un transport de joie voisin du délire. Nous ignorons quelles en furent les manifestations : s'il sauta au plancher (métaphoriquement); s'il se contenta d'y lancer sa perruque, méthode significative d'*hilarité*, (1) selon Auguste Lafontaine et autres romanciers.

Pourquoi Becker fut-il transporté de joie? C'est qu'il n'a jamais vu Rothschild. Rothschild!... à ses yeux le plus grand homme du siècle, son grand homme à lui. Ce fameux banquier, *roi des juifs et juif des rois*, comme l'a nommé le prince de Ligne, ne mérite-t-il pas le nom de grand homme? Lui, le plus habile financier de son temps : c'est un titre à la célébrité. Il est différentes catégories d'illustrations : dans chacune le personnage éminent l'est plus encore aux yeux de ceux qui le suivent de loin dans sa carrière, escortant son char de triomphe. Goëthe est un dieu pour toute la Germanie littéraire; un scribe de chancellerie se prosterne devant le prince de Metternich; un ménétrier de bohême, baiserait les pieds de Rossini. Rothschild est pour ceux de sa caste et de son métier, ce que fut, ce qu'est encore Napoléon pour les soldats, pour les survivans de sa grande armée. L'épicier de Znaïm se dit : Ah! si je pouvais faire des affaires comme Rothschild!... du ton dont je dirais, obscur gazetier : Ah! si je pouvais écrire des pages comme Jean-Paul! Becker allait voir, contempler, entendre, étudier son grand homme!

Il courut annoncer cette heureuse nouvelle à sa femme, qui l'accueillit avec indifférence : elle ne partage pas l'enthousiasme de son mari; loin de là, elle n'aime pas, elle déteste plutôt le banquier archimillionnaire, soit par un sentiment d'envie, soit (car rien ne nous autorise à prêter à cette dame de mauvais sentimens), parce que Rothschild est l'objet du culte de son mari, et qu'elle est importunée de ses *rabachages*, qui font pour elle de Rothschild le riche, ce que fut Aristide le juste pour le paysan qui le frappa de l'ostracisme.

La surprise de madame Becker devint du mécontement, du chagrin, quand l'épicier lui fit part de ses plans rapidement conçus, et aussitôt exécutés en dépit d'elle : « Si le baron Rothschild daignait loger chez nous? .. Oui!... Je vais lui écrire à Paris, et dans le cas où ma lettre n'arriverait pas avant son départ,

(1) Ce mot est en français dans le texte allemand, ainsi que tous ceux qui sont soulignés.

en envoyer des duplicata à son adresse, à mes correspondans, dans les villes qu'il doit traverser. Nous lui ferons une reception brillante : repas, bal.... »

Madame Becker l'interrompit : « Dieu miséricordieux! Allons-nous dépenser cinq cents florins pour héberger cet homme?...»

Cet homme!... A cette insolente expression, l'épicier lança à sa femme un regard foudroyant, puis il reprit avec calme : « Cinq cents florins?... Non... Je calcule... que nos frais pourront s'élever... environ... à deux cent trente-cinq... deux cent quarante florins. C'est une somme!... Oui, sans doute; mais je la débourserais volontiers pour le bonheur de passer deux heures avec M. le baron. Ce sera pour moi un placement à hauts intérêts : mille pour cent! Les paroles de Rothschild, en finances, sont des oracles : je puis lui soutirer de bons avis, des notions de commerce; apprendre de lui à transformer les florins en ducats.»

Les lettres de sollicitation furent expédiées le même soir. Huit jours après, la Gazette de Nuremberg annonça le départ de Rothschild de Paris. A dater du 20 novembre, l'épicier alla tous les jours se promener jusqu'à une lieue de Znaïm, sur la route de Vienne.

Le 25 novembre, à deux heures après midi, arriva un courrier, porteur d'une lettre de M. de Rothschild à M. Becker, annonçant son arrivée pour le même jour, à quatre heures. Le courrier continua sa route vers Prague. Becker, faisant sa promenade quotidienne, avait vu passer le courier; il avait soupçonné qu'il était à la maison Rothschild; il avait essayé de l'arrêter en lui criant : « Faites-moi l'honneur, je vous en prie beaucoup, Monsieur, de me dire si vous êtes... » — Le fouet du postillon et les roues de la calèche avaient emporté le reste de sa phrase. Il revint précipitamment chez lui, où il trouva la lettre. Après les premiers tressaillemens de joie, il redoubla les préparatifs de réception, et courut avertir les huit musiciens commandés pour donner une sérénade à son grand homme.

A six heures, arrive un laquais couvert de boue et de sang; il annonce un effroyable accident dont M. le baron de Rothschild a été victime : Dans la forêt d'Iglau, il a été attaqué par des brigands, qui ont tué plusieurs de ses gens, et emmené dans les bois ses trois voitures; M. le baron, grièvement blessé, a été transporté dans une hôtellerie, à une lieue de Znaïm. Le porteur de la nouvelle était un valet de chambre, échappé comme par miracle, sans blessure : le sang qui le couvrait était celui de son maître.

Salomon Becker, consterné, désespéré, rappela toute sa force d'ame pour aviser aux moyens de secourir en toute hâte M. le baron. Il fit établir un brancard, y plaça ses propres matelas et son édredon; fit détacher de son lit un rideau, qui, porté sur des cerceaux, enveloppait la litière; il requit douze ouvriers de la manufacture de draps, leur adjoignit les huit ménétriers, *sans leurs instrumens*, et le cortége, armé de fusils et de lanternes, se mit en marche.

L'épicier chez lequel l'excès de la joie ou de la douleur n'obscurcit jamais en plein la lucidité du jugement, eut la bonne idée, au moment du départ, de se placer lui-même dans la litière; il ne voulut pas aggraver les peines de l'ame des fatigues du corps. Il n'avait pas oublié de fixer le tarif du paiement des ouvriers, et il avait persuadé aux ménétriers qui réclamaient une augmentation de salaire, qu'il serait moins pénible pour eux de porter tour à tour un malade pendant une lieue, que de râcler ou souffler toute une nuit. Il s'occupa peut-être en route à tourner un compliment de condoléance; préparatifs d'éloquence perdus! les seuls mots qu'il put adresser au baron gisant sur un grabat, furent : Ah! M. le baron!... Le médecin de M. Rothschild lui fit signe de ne pas continuer. Becker aurait voulu baiser la main du moribond, recouverte d'un drap; il y porta la sienne : il sentit cette main raide et glacée comme de la pierre : Est-il mort?... Non, répondit le médecin, j'espère même le sauver. Il a reçu trois balles : deux au visage, une dans l'épaule; j'ai fait les premiers pansemens; hâtons-nous de le transporter chez vous.

Le cortége se remit en marche. Le médecin raconta à Becker les détails de l'attaque des brigands. Tout en l'écoutant, l'épicier calculait ce que lui coûterait le séjour du malade : il ne s'en alarmait pas, il comptait que son hospitalité serait bien rétribuée; Rothschild est généreux et fastueux.

Becker donna son lit à son hôte; une garde-malade fut mandée; le médecin prépara des tisanes et des onguens. Madame Becker, souffrant d'un violent mal de dents, ne put paraître. Mademoiselle Becker.... Nous avons négligé jusqu'à présent de mentionner cette demoiselle : fille unique, vingt-trois ans, la plus riche héritière de Znaïm; elle doit être belle et aimable. . Mademoiselle Becker, disons-nous, émue de compassion, voulut passer une partie de la nuit à soigner le blessé; elle apporta pour le souper du médecin, deux plats retranchés de la table du festin, devenu inutile.

Becker, sur l'invitation réitérée du docteur, dont il avait partagé le souper, se retira à minuit. Il revint plusieurs fois entr'ouvrir la porte et faire un signe interrogatif. Le médecin, par un signe, lui répondit : il dort. Autant en faisait mademoiselle Becker, le front appuyé contre le poële. Accablé de fatigue, l'épicier s'endormit à six heures du matin, et ne se réveilla qu'a dix.

Honteux de son long sommeil, il endossa à la hâte son manteau, et vint entr'ouvrir la porte, il appela à voix basse : pas de réponse. Il s'avança dans la chambre; la fenêtre était ouverte; sa fille et la garde n'étaient plus là. Il pensa que la première s'était retirée au point du jour, et que la garde était allée chercher des médicamens chez l'apothicaire. Les rideaux du lit étaient fermés; le médecin, entièrement enveloppé dans son manteau, dormait sur le canapé. Becker s'approcha doucement du lit, il écarta le rideau : le malade était immobile, son visage recouvert d'un foulard jaune. Becker tendit l'oreille, il n'entendit pas le moindre souffle, et la main du baron sous la couverture lui sembla plus raide encore que la veille : « Dieu miséricordieux!... est-il mort? »

Nous ne pouvons nous lasser d'admirer la justesse du jugement et la promptitude de décision de ce digne homme! Il en donna une nouvelle preuve. Le premier mouvement d'un autre eût été de soulever le mouchoir recouvrant le visage; il calcula qu'un retard, ne fût-il que de quelques secondes, pouvait être fatal, et que le plus pressé était d'éveiller le docteur. Il courut à lui, il l'appela à grands cris, il souleva le manteau...

Rien!... Des cerceaux avaient été disposés de manière à soulever le manteau vide. Il retourna au lit : le malade était... un mannequin!... Cette main raide et glacée, était une main de plâtre!

Les juifs de l'ancienne loi, dans les grandes douleurs, déchiraient leurs vêtemens: cette manifestation *dispendieuse* ne s'est pas propagée chez leurs descendans. L'épicier courut comme un insensé; nous croyons que son manteau resta accroché à la serrure.

Il poussa de grands cris, auxquels sa femme répondit seule. Ala nouvelle de cette catastrophe, son mal de dents passa subitement; elle s'habilla à la hâte; mais si troublée, que *l'histoire rapporte* qu'elle chaussait sa jambe de son corset. L'épicier continuait ses clameurs : la servante était sortie, le domestique ne répondait pas. Il ouvrit la porte de la salle à manger. Au tableau qu'il entrevit dans le clair-obscur, il faillit tomber à la renverse !...

Rappelez-vous la célèbre phrase de Napoléon, dans le 29ᵉ bulletin : « Ceux dont l'ame n'était pas *fortement trempée*, sentirent leur courage ébranlé. » — L'épicier eût mérité de lui un brevet d'*ame fortement trempée* : il ne s'évanouit pas. Il alla ouvrir une croisée, et... voici le tableau!...

Vingt-deux hommes : les huit musiciens, les douze ouvriers, le valet de-chambre du faux Rothschild, et le domestique de la maison étaient endormis autour de la table. Ils avaient profité du trouble de la veille pour s'installer dans cette salle. Le maître de la maison avait eu la précaution d'envoyer décommander au traiteur les *plats chauds* du repas; mais les *pièces froides* étaient placées sur la table : un saumon, un pâté de cerf, trois chapons de Styrie en galantine, gateau, crêmes, friandises, fruits et fleurs. Hormis les fleurs, tout avait disparu. Les cinquante bouteilles de vin étaient vides. Les convives, gonflés, dormaient tous, les uns le front appuyé sur la table, d'autres l'oreille clouée à un barreau de chaise; aucun n'avait roulé sous la table.

Un des traits les plus remarquable de cette *lamentable* histoire n'est-il pas le profond silence auquel ces vingt-deux ivrognes avaient su s'asservir pendant cette bienheureuse nuit! Il a fallu qu'il eussent proféré à voix basse un solennel serment de se taire, de ne faire aucun bruit. Le secret est l'ame des conspirations : celle-ci fut savamment ourdie, ponctuellement exécutée. Les soupeurs n'avaient pas fait usage de leurs fourchettes, ils avaient mordu à belles dents dans les morceaux coupés par la main la plus adroite, la plus légère de la bande; ils n'avaient pas touché aux gobelets, buvant au goulot des bouteilles. Entendit-on jamais, selon l'expression de Milton, un tel silence à un nombreux et joyeux festin? Et quelle concentration de joie?... Est-il concevable que les fumées du vin, montant au cerveau, n'aient pas effacé la parole du serment?... que vingt-deux Allemands aient bu sans trinquer?... qu'aucune bouteille n'ait été brisée!... qu'aucune voix n'ait entonné la jolie chanson :

Vivent nos bons vins!
Vivent nos belles jeunes filles!

Il a fallu que parmi les vingt-deux convives il se trouvât un chef révéré, un généralissime, un Sertorius ou un Wallenstein, soumettant les autres à son génie, leur imposant cette austère loi d'un mutisme absolu. C'est le faux valet-de-chambre qui a dû jouer ce rôle difficile. Habile homme!... Nous serions tenté de le recommander... (1).

Revenons au *tableau*, ou *coup de théâtre*. N'essayons pas de le peindre. Aux cris, surtout aux griffes de l'Amphytrion dupé, tous les dormeurs se levèrent, *comme un seul homme*, ils évacuèrent la salle, comme le *corps législatif, le* 18 *brumaire, escalada l'Orangerie de St Cloud.*

*On se perd en conjectures* pour expliquer cette *mystification* : genre de divertissement presque inconnu dans notre pays. Quel était le but de ce fourbe ou mauvais plaisant? Pourquoi cette usurpation de nom? L'acteur principal de cette scène, le faux médecin, n'est pas un escroc : il n'a point présenté de fausses traites ou fait signer des billets au juif *mystifié*. Dans la chambre rien n'avait été volé : l'argenterie était sur la table; dans le secrétaire, le compte des ducats et billets de banque recomptés, s'est retrouvé exact.

P. S. L'heure du courrier me presse : je me borne à vous dire que, dans ce fatal événement, M. Becker a perdu ses frais de réception, et...

Et quoi?... Les derniers mots de la lettre sont déchirés par le cachet. Nous avons écrit immédiatement à Znaïm pour réclamer ces derniers mots; nous les donnerons dans le numéro prochain.

Znaïm, 28 novembre 1835.

Comme je vous le disais dans ma dernière lettre, M. Becker a perdu ses frais de réception et sa fille.

Un jeune officier hongrois, en garnison à Znaïm, avait obtenu le *cœur* de Mˡˡᵉ Becker. Le père impitoyable avait refusé la *main*. Le régiment avait changé de cantonnement depuis quelques mois. Mˡˡᵉ Becker paraissait résignée : elle avait même promis à son père d'épouser le prétendu qu'il lui destinait, si en janvier 1836, il persistait à ne pas l'unir à son *bon ami*. L'officier commenca l'intrigue en faisant insérer dans le journal de Nuremberg une fausse nouvelle; sous le déguisement d'un médecin, il termina l'aventure par l'enlèvement de sa *bien-aimée* On espère que le père outragé pardonnera. Mad. Becker protégeait le jeune homme, qui la nommait toujours : *ma belle maman.*

(*Revue de Lyon.*)

---

## UNE SOIRÉE
### CHEZ
## MADEMOISELLE DUCHESNOIS.

C'est une cruelle chose que de vieillir! que d'avoir eu de la puissance, que d'avoir eu la royauté du talent, et de passer, après cela, sa vie à l'ombre, comme une reine déchue, dans l'exil.

Personne n'a éprouvé plus vivement cette douleur que mademoiselle Duchesnois.

En effet, ce n'était point seulement au théâtre qu'elle jouissait d'une puissance sans borne. Sa fortune, son crédit, ses amis lui créaient une influence dont, il faut le dire, elle n'usait que pour rendre service. Le nombre de personnes qui lui doivent des emplois ou des positions, est immense; le nombre de ceux qu'elle a sauvés de la proscription est encore plus grand. En 1815, sa maison, qui servait d'asile aux bonapartistes, devint, sitôt le retour de l'empereur, le refuge des royalistes, et voici à ce sujet une anecdote peu connue, mais dont je garantis l'authenticité :

Parmi les bonapartistes réfugiés dans les caves de mademoiselle Duchesnois, se trouvait un personnage influent qui, une fois Louis XVIII parti, sortit de son asile pour aller occuper dans le ministère de la police un emploi fort important. — L'ex-proscrit se mit aussitôt à faire des proscriptions, et connaissant le bon cœur, la générosité de mademoiselle Duchesnois, il désigna la maison de l'actrice célèbre, comme le lieu où l'on devait trouver ceux qu'il voulait frapper.

En effet, les limiers de la police cernèrent l'hôtel de la rue Saint-Lazare, et voulurent même y pénétrer; mais mademoiselle Duchesnois leur en refusa énergiquement l'entrée, et courut trouver aussitôt celui à qui elle avait donné asile chez elle, et qui vou-

(1) La phrase reste suspendue. A-t-elle été supprimée par la censure? On peut la terminer ainsi : « Au prince de Metternich; cet homme serait précieux à employer comme chef de police ou agent diplomatique. »

lait violer chez elle le droit d'asile. Elle montra tant de courage et de résolution, elle accabla tellement de menaces l'homme politique, qu'il eut peur d'un éclat et qu'il brûla les listes de proscription.

Mais, en 1832, tout était bien changé, le pouvoir et les amis s'étaient en allés avec la gloire et la puissance, et il ne restait autour de mademoiselle Duchesnois qu'un petit nombre de personnes dévouées.

L'intérieur de cette artiste était devenu, il faut l'avouer, plein de je ne sais quelle tristesse qui serrait le cœur et qui laissait mal respirer.

Désespérée d'avoir quitté le Théâtre-Français, mademoiselle Duchesnois ne rêvait qu'une seule chose, ne s'occupait que d'une chose : y rentrer. C'était le sujet perpétuel de ses entretiens, c'était la pensée qui revenait inévitablement au bout de chacune de ses phrases. Or, les changemens survenus dans la forme de la littérature dramatique, et surtout la maladie qui commençait à dévorer l'actrice, rendaient cette rentrée impossible, et mettaient les visiteurs dans la position difficile ou de parler franchement à mademoiselle Duchesnois et de lui porter un coup mortel, ou d'assister à ce spectacle douloureux d'un regret perpétuel et de projets impossibles à réaliser

Un soir, mademoiselle Duchesnois exhalait ces regrets devant quelques personnes ; l'une était un jeune homme mélancolique, arrivé récemment d'Italie, avec un tableau qui le plaçait parmi les plus grands peintres : assis sur le divan qui garnissait le boudoir tendu en étoffe grise, dans lequel se tenait habituellement mademoiselle Duchesnois, il écoutait en silence les plaintes douloureuses de l'actrice exilée de la scène. A côté de lui, un homme grand, d'une physionomie à la fois douce et sévère, raide, un peu corpulent, et dont les cheveux noirs et blancs se relevaient pittoresquement derrière les oreilles, souriait avec amertume ; enfin une jeune fille, amenée par sa mère, venait de lire des vers *sur la gloire*.

C'était une femme de petite taille et dont les traits africains semblaient révéler une origine étrangère. Son grand œil noir avait quelque chose de fatal, et son accoutrement offrait un mélange de faste et de misère qui faisait mal à voir.

Comme elle se levait pour sortir, un homme gros, et d'une physionomie noble et pleine de malice, entra ; il y voyait peu, car il lui fallut cligner des yeux pour reconnaître, à la clarté des bougies, les personnes qui se trouvaient rassemblées chez mademoiselle Duchesnois.

En ce moment la jeune fille et sa mère se levèrent et prirent congé de la maîtresse du logis : neuf heures venaient de sonner, et comme elles s'en retournaient à pied, au faubourg St-Germain, il était temps qu'elles se missent en route, pour ne point arriver trop tard chez elles.

— Quelle est cette jeune fille? demanda le dernier venu.

— Mon cher Arnault, répliqua la personne placée près du jeune peintre, c'est mademoiselle Elisa Mercœur.

— La connaissez-vous, baron Gros?

— Oui, elle nous a lu tout à l'heure des vers remarquables.

— Des vers! fit Arnault, en haussant les épaules. Elle ferait bien mieux de se tricoter une paire de bas, car il y a des trous aux siens.

— Et quoi! dit le jeune peintre, eh quoi! M. Arnault, c'est vous qui blâmez avec tant de sévérité une vocation poétique?

— Une vocation? je ne sais point ce que veut dire ce mot-là. La vocation peut être le résultat de la vanité d'un sot, comme la conscience du génie qui crie à un homme : sois artiste. Mais le plus fin n'y connaît rien, et je veux vous conter à ce sujet une anecdote peu connue et que je lisais ce matin dans un livre du temps.

Boileau était devenu vieux, et plus brusque et plus grondeur encore qu'il ne l'était auparavant; il ne quittait presque plus sa maison d'Auteuil, et faisait tenir sa porte soigneusement fermée aux poètes et aux auteurs qui ne cessaient chaque jour de venir lui demander son avis sur leurs productions et son aide pour arriver à un libraire. Mais si bien close et si bien verrouillée que l'on tînt cette porte, si attentif et si revêche que fût le portier, il se trouvait toujours quelque persévérant visiteur qui parvenait jusqu'à lui, à force de ruse et d'adresse ; ce qui ne manquait pas d'exciter au dernier degré la mauvaise humeur de Boileau.

Un jour qu'il souffrait plus encore que de coutume, il entendit tinter la sonnette :

— Pour Dieu! s'écria-t-il, si c'est un poète, ne le laissez point arriver jusqu'à moi. Ces gens-là m'assassinent et augmentent mon hydropisie de poitrine.

— Ce n'est point un poète, dit le domestique, mais c'est maître Prieur, votre procureur.

— Qu'il entre, qu'il soit le bien venu! qu'il me parle d'affaires, de procès : Dieu soit loué! celui-là ne me dira point de vers.

Le procureur entra, s'assit près du fauteuil de Boileau, et lui rendit compte de deux ou trois affaires que l'auteur du *Lutrin* l'avait chargé de suivre.

Et quand il eut fini :

— Maintenant, monsieur Despréaux, que j'ai terminé vos dossiers, il faut que vous fassiez quelque chose pour moi.

— Et quoi, maître Prieur?

— J'ai, depuis dix mois environ, un jeune clerc fort peu propre aux affaires de mon étude.

— Il faut le renvoyer.

— C'est le fils d'un de mes amis, greffier en chef de la chambre des comptes de Dijon, à qui je ne voudrais point faire ce chagrin.

— Et quel conseil voulez-vous donc que je vous donne, et en quoi cette affaire me regarde-t-elle?

— Patience, reprit le procureur en souriant : ce jeune homme qui manque d'aptitude et d'intelligence pour grossoyer une assignation, est, pour le reste, plein d'esprit et de facilité : s'il est un clerc paresseux, en revanche, il est un laborieux poète.

— Ah! fit douloureusement Boileau, et comme s'il eût reçu un coup violent!

— Déjà, il avait composé des vers pleins d'élégance et de charmes, quand il s'est mis à l'œuvre pour écrire une tragédie intitulée : *Les enfans de Brutus*. La tragédie faite, je l'ai portée aux comédiens.

— Qui l'ont refusée, n'est-ce pas?

— Oui.

— Et votre jeune homme, guéri par cette leçon, a repris son banc dans votre étude, n'est-ce pas?

— Mon jeune homme a jeté sa tragédie dans le feu, et a fait serment de ne plus écrire un vers.

— Dieu soit loué! en voici un de bon sens!

— Après avoir laissé passer la première violence de son chagrin, je l'ai encouragé doucement, je lui ai rendu de l'espoir et de la confiance en lui-même ; il s'est remis à l'œuvre, et il vient enfin de terminer une autre tragédie.

— Maître Prieur! s'écria Boileau, vous méritez que l'on vous dise les choses les plus dures, que l'on vous fasse les reproches les plus amers. Quoi, voici d'honnêtes parens qui vous confient un jeune homme pour

qu'il apprenne chez vous un état honorable, et vous, vous encouragez en lui une manie insensée, produite par l'amour-propre et par la paresse; vous débauchez ce jeune homme, et vous le jetez dans une vie de misère et de déceptions.

— Tout beau, interrompit le procureur, en riant, attendez pour me juger avec une sévérité si grande, que je vous aie lu les vers de mon protégé.

Sa tragédie se nomme *Idoménée*. En voici la première scène.

Pendant cette lecture, Boileau s'agitait dans son fauteuil, et ne pouvait contenir son chagrin. A la fin il interrompit le procureur.

— Assez! dit-il, assez! de grace; quoi, monsieur, cherchez-vous à hâter mon heure fatale?

Voilà un auteur devant qui les Boyer et les Pradon sont de vrais soleils. Hélas! j'ai moins de regret de quitter la vie, puisque notre siècle enchérit chaque jour sur ses sottises.

Le procureur ne put cacher son mécontentement. Ce n'est point sur une scène que l'on peut juger un ouvrage entier, répliqua-t-il; et puis, monsieur, les vers que je vous ai lus, fussent-ils aussi mauvais que vous les dites, il est un autre témoignage du talent de mon jeune homme : c'est sa vocation. Quand on est poussé à faire quelque chose, par un penchant irrésistible, quand on sacrifie à ce penchant sa fortune, l'amitié de sa famille, tout enfin, c'est qu'il y a au fond du cœur une voix qui crie : sois poète, la gloire t'attend.

— La vocation ne prouve rien, maître Prieur : un sot peut éprouver la même vocation qu'un homme de génie; en voulez-vous une preuve, écoutez: Vous connaissez Chapelain, vous avez entendu parler de son avarice extrême, vous l'avez vu avec un habit de satin, comme on en portait il y a dix ans; il n'est point dans votre étude un clerc qui n'ait ri de son justeaucorps de taffetas noir, moucheté, fait, je pense, d'un vieux cotillon de sa sœur. Souvent je lui ai vu, à l'hôtel de Rambouillet, des mouchoirs si malpropres que cela faisait soulever le cœur Tallemant-des-Réaux me coutait n'avoir jamais tant ri sous cape qu'un jour où il le voyait cajoler Pelloquin, une belle-fille qui était à madame de Montlausier, et qui avait bien la mine de se moquer de lui, car il avait un manteau si usé qu'on en voyait la corde à cent pas. Eh bien! cet homme avare jusqu'au ridicule, a refusé une place de douze mille écus; écoutez bien ceci, de douze mille écus, de trente-six mille livres, et cela pour terminer la *Pucelle*; voici en quelle occasion. Quand M. de Longueville fut nommé pour aller à Munster, M. de Lyonne fit nommer Chapelain secrétaire des plénipotentiaires. Le Chapelain alla trouver M de Longueville et lui représenta que ce n'était pas le moyen d'achever la *Pucelle*. — Vous ferez bien l'un et l'autre, lui répondit-il. — Mais, monsieur, si je réussis, comme je tâcherai de réussir, êtes-vous assuré que la cour ne m'oblige pas à d'autres choses qui ne s'accordent nullement avec mon poème. Bien, dit M. de Longueville, faites donc que Boulanger ait votre place. Boulanger était le secrétaire de M. de Longueville.

Eh bien! qu'en dites-vous? l'auteur de la *Pucelle* avait-il une vocation réelle? et pourtant n'a-t-il point sacrifié à la plus sotte des vanités, lui avare jusqu'à la plus ignoble lésine, une fortune tout entière?

Prieur quitta Boileau, et s'en revint à Paris, triste, pensif et plein de doute; cependant il ne conta rien à son jeune clerc, de l'entretien qu'il avait eu avec Boileau.

Heureusement que, peu de temps après, le succès d'*Idoménée*, et plus encore le succès de *Rhadamiste* vinrent le rassurer. Prieur était fort souffrant quand on joua pour la première fois cette dernière tragédie; il se fit néanmoins porter au théâtre, et après le succès éclatant de son jeune ami, il l'embrassa les yeux pleins de larmes de joie.

— Je puis mourir maintenant, lui dit-il; je vous ai fait poète et je laisse un grand homme à la nation. Mais Boileau m'avait fait peur, car il m'avait convaincu d'une triste vérité :

« C'est qu'entre la vocation réelle d'un homme » de génie, et la vocation que croit ressentir un sot, » il n'y a aucune différence. »

— Et après tout, reprit le baron Gros, qu'importe que la vocation soit réelle ou non, puisque la vocation est toujours un malheur. Qui de nous n'a maudit la couronne d'artiste attachée sur sa tête? qui de nous n'aurait voulu l'en arracher? Etre obscur, être vulgaire, être médiocre, voilà les chances d'un homme pour être heureux!

— Vous avez raison, s'écria Arnault.

— Le public est un ingrat! ajouta mademoiselle Duchesnois.

— Le mauvais goût finit toujours par l'emporter.

— Et le génie finit par nous manquer, par s'éteindre en nous, dit la voix solennelle de Gros : on se survit à soi-même : on ressemble à un cadavre sans ame, on sert de risée au vulgaire, comme la statue d'Apollon, que j'ai vue, dans les ruines d'Athènes, servir d'étai à une étable de pourceaux. Le génie est un malheur, la gloire une dérision.

Puis il se leva et partit, emmenant avec lui le jeune peintre.

Arnault se prit à rire de son rire sarcastique.

— Ce diable de Gros! dit-il, finira, je crois, par faire un mauvais coup. Folie! folie, interrompit-il, il faut savoir faire à temps le sacrifice de sa gloire, comme une femme fait le sacrifice de sa jeunesse et de sa beauté. Cela est cruel, mais la nécessité est là, comme dit Virgile; pour moi je ne veux plus penser, je me tiens mort pour les lettres.

Ce qui ne l'empêcha pas de publier quelque temps après les *Mémoires d'un Sexagénaire*.

Quant aux autres personnes qui blasphémaient avec lui la vocation et la gloire, vous savez quelle fut leur destinée.

Elisa Mercœur mourut de misère.

Mademoiselle Duchesnois succomba aux plus atroces souffrances, et ses dernières paroles furent pour regretter ses triomphes à la Comédie-Française.

Le baron Gros.... quelle fut sa fin!

Enfin, le jeune peintre arrivant d'Italie, était Léopold Robert.

Quant à M. Arnault, un soir, après souper, il s'endormit dans son fauteuil et ne se réveilla plus.

UNE CONTEMPORAINE.
(*Le Mercure de France.*)

---

## EXPOSITION DE 1836.

Ainsi que cela devait être, le salon d'exposition a été encombré dès le premier jour par la foule des artistes, des journalistes et des amateurs les plus forcenés. Les premiers y venaient la plupart pour apprendre le sort des toiles qu'ils avaient soumises au jugement sans appel du jury, qui, chaque année, ne saurait échapper aux reproches d'injustice et de partialité : à ceux-là permis d'accourir dans ce temple

qui leur appartient. Quant aux nouvellistes venus pour chercher les défauts, et connaître un peu plus que de nom ce qu'ils doivent *feuilletoniser* : quant aux amateurs qui se ruent à cette seule fin d'avoir été les premiers à voir et à trancher sur tout, ces deux classes de visiteurs qui seront les premières lassées, il est à regretter qu'elles n'étudient pas un peu plus et ne parlent pas un peu moins.

L'ensemble de l'exposition étant de nature à satisfaire les plus difficiles, et les curieux arrivant à la file, il a été jusqu'à ce jour presque impossible de faire une étude catégorique et suivie. On a pu prendre une connaissance générale, concevoir quelques prédilections, mais surtout constater une chose qui fait plaisir, c'est une amélioration sensible dans la manière d'artistes déjà estimés, et quelques débuts pleins d'espérance.

L'absence des premiers noms de l'école française sur le livret, se trouve ainsi d'autant plus facilement compensée, qu'elle présage plus brillante la prochaine exposition.

D'après le cadre de notre feuille et notre manière de voir, nous restreindrons à trois articles nos études sur le salon. Ce premier est le résultat d'un coup-d'œil général; le second s'arrêtera plus spécialement aux grandes productions de tout genre et de toutes écoles. Celles de moindre importance, quelques mots sur la sculpture, la gravure et les aquarelles feront la matière du dernier.

Sans entrer dans les utopies de quelques-uns de nos confrères qui cherchent des réactions partout, nous remarqnons comme eux, que les sujets religieux et les batailles abondent. Le drame privé, l'étude de mœurs, les scènes touchantes qui d'ordinaire vont plus facilement au cœur des masses et provoquent des sympathies moins enthousiastes, mais plus durables, sont en trop petit nombre; et les artistes, de qui on attendait le plus en ce genre, se sont lancés dans le mysticisme de la religion ou dans le fulgurant des scènes guerrières. Représenté par ses plus habiles interprètes, la *Marine*, sous trois aspects bien divers, est, de toutes les branches, celle qui a trouvé le moins de détracteurs. Le *Paysage* compte quelques bonnes toiles; et le progrès qu'on avait noté dans l'école française pour le *Portrait* n'est pas moins remarquable que par le passé.

A notre prochain article, nous citerons les noms: nous indiquerons les œuvres : nous risquerons aussi quelques mots sur la critique faite par les grands journaux. (*Le Rédacteur en chef.*)

---

## THÉATRES.

Il y a certains mois de l'année prévélégiés. Tout leur tombe; ils sont tellement pleins d'événemens qu'on ne sait par quel bout les prendre, sous quelle couleur les envisager. Voyez plutôt la dernière moitié de février. L'enterrement du carnaval; de magnifiques jours gras; le commencement des conférences du carême; de grandes exécutions politiques, un ministère introuvable; de beaux faits d'armes à Alger; l'exposition publique des tableaux, et de mademoiselle Nina Lassave : et maintes autres turpitudes, maints ridicules dont je m'estime heureux de vous délivrer et moi aussi, en nous rejetant sur les théâtres.

C'est ici comme ailleurs : plus de mauvais que de bon, beaucoup plus de mauvais : aussi vais-je passer encore par-dessus les trois quarts, pour arriver au plus important, et faire à chacun justice selon son mérite. Voici cependant pour plus d'exactitude, une espèce d'indicateur de la position et de la prospérité théatrales.

Le Palais-Royal, le plus flatté des théatres, à mon gré le mérite le moins :

Il spécule sur de bons auteurs, pour jeter au public une médiocre pièce, tous les quinze jours. Il y a foule cependant. Mais la position et la petitesse du théatre en sont les principales causes.

Le Vaudeville fait aussi jouer par madame Albert, que le public adore, une mauvaise pièce : convenons toutefois qu'il en est plus avare que le Palais-Royal.

Le Gymnase a vu s'épuiser le succès du *Gamin de Paris*, que Bouffé avait rendu si populaire. Le reste de son répertoire actuel est inconnu ou digne de l'être.

Les Variétés, on en parle depuis que Frédéric Lemaitre y a débuté dans *le marquis de Brunoy*.

L'Opéra-Comique, rendez-vous de la bonne société, possède madame Damoreau, et donne *Actéon et L'éclair*. Par-là, on fait feu qui dure.

L'Ambigu-Comique, La Gaité, La Porte Saint-Antoine, Le Panthéon, ont eu, et pourront ravoir de beaux jours; mais par le temps qui court, pas un d'eux ne possède une pièce capable de faire affronter la boue et la pluie. dont le mois de mars gratifie abondamment Paris.

Enfin aux premiers beaux jours d'avril, les Italiens iront chanter ailleurs, et leur départ ne fera pas grand bruit.

Nous voici aux trois grandes merveilles théatrales, aux pièces annoncées, prônées, commentées, parodiées même six mois d'avance : Il est rare que ce ne soit pas une raison de chute. — Ici, prenons du large.

D'abord, *Lord Novart*, comédie en cinq actes de M. Empis, auteur estimé et estimable sous plus d'un rapport. Tous les grands journaux ont sué sang et eau a faire de sa pièce une analyse que tous déclaraient à l'avance, presqu'impossible, et qui chez la plupart est restée froide, longue et diffuse comme la pièce.

Moi, pour toute analyse, je dis : Lord Novart est un ex-ministre qui veut le redevenir. — Voilà qui ressemble déjà un peu à *l'ambitieux* de M. Scribe l'académicien. — Pour redevenir ministre, Lord Novart sacrifie sans scrupules sa nièce chérie. — Voilà qui ressemble furieusement à *l'ambitieux* de M. Scribe, qui sacrifie un neveu qu'il adore. — On pourrait faire également remarquer que l'intrigue peu dissemblable se passe à la même cour, mais n'y regardons pas de si près. — Lord Novart, pour redevenir ministre, change un peu sa couleur politique; de Tory, il devient wigh, et tour à tour.. — Il me semble encore que cela ressemble un peu à *Bertrand et Raton*, de M. Scribe l'académicien, ce *Bertrand* qui joue le désintéressé, et le grand seigneur populaire, mais qui, plus heureux que Lord Novart, réussit à la fin, sans doute parce qu'il n'est pas tour à tour.... Comme l'autre.

Ainsi recette pour avoir fait *lord Novart*. Prenez de deux pièces médiocres, à l'une, deux positions principales, à l'autre un caractère que vous défigurez; liez le tout, changez le dénoûment, et si vous vous appelez M. Empis, vous voilà joué au théâtre Français.

Cette comédie à laquelle on ne saurait refuser un

mérite de style et quelques heureux développemens scéniques, a obtenu un succès d'estime... C'est un des rapports sous lesquels nous avons présenté M. Empis.

A part Samson, les acteurs n'ont pas été au-dessus de la pièce. — Et d'un. —

Passons à l'opéra. Les Huguenots, paroles de M. Scribe, musique de Mayer-Beer. Le cas est trop important pour ne pas nous élever à un ton plus grave et plus soutenu. — Faisons la part de M. Scribe, le librettiste.

L'action se passe sous le règne de Charles IX. Un comte de Nevers est sur le point d'épouser Valentine de Saint-Bris, sa cousine. Celle-ci, demoiselle d'honneur de Marguerite de Valois, la sœur du roi, n'aime pas son cousin. Grace à la protection de sa noble maîtrasse, elle épousera celui qu'elle aime, Raoul de Nangis jeune seignenr Huguenot. Mais par malheur Raoul qui ne la connaît point et qui l'a vue venir avec mystère chez le comte de Nevers, Raoul la croit la maîtresse de celui-ci, il refuse avec mépris l'union qu'on lui propose, et préfère un duel à mort avec le père de Valentine irrité. Valentine épouse le comte de Nevers, elle voit se réunir chez lui les seigneurs catholiques, elle apprend la conspiration contre les huguenos, alors son amour se réveille, elle veut sauver Raoul; et lorsque instruit de la fatale erreur qui lui fit refuser sa main, le seigneur huguenot vint lui demander pardon et dire adieu, elle cherche à le retenir. C'est en vain! Il court défendre ses frères. Le comte de Nevers est tué; Valentine, alors, pour ne pas survivre à celui qu'elle aime, abjure sa croyance, l'épouse et meurt avec lui de la main même de son père.

Cette action, divisée en 5 actes, se présente sous deux aspects bien tranchés, et la musique en a reçu une double nuance. Les trois premiers actes, que tout le monde s'accorde à placer après les deux derniers, n'en contiennent pas moins des beautés fort remarquables. Ils tiennent davantage de la comédie, et sont une preuve convaincante de la diversité du talent de l'auteur de *Robert le Diable*. Ils renferment entr'autres morceaux la chanson huguenote, le chant du couvre-feu, un chœur de buveurs, un duo entre Mlle. Falcon et Levasseur.

Les deux derniers actes sont entraînans de pathétique, écrasans d'expression dramatique. Tous les morceaux en sont admirables, et la progression y est d'un effet incroyable.

Les artistes se sont élevés à la hauteur du génie du compositeur. Les décorations et les costumes ne laissent rien à désirer. Enfin l'orchestre, habilement conduit par M. Habeneck, s'est montré le digne interprète de l'œuvre gigantesque qui a succédé à Robert le Diable.

Nous aurions dû ne pas finir par la *porte Saint-Martin* et ses *sept Infans de Lara*, drame en cinq actes de M. F. Mallefille; car nous avions quelques sympathies pour un jeune auteur déjà posé par un heureux début, et il nous faut les refouler. Aussi ne ferons-nous entendre qu'une courte plainte. Les autres journaux en ont dit et en diront assez.

Ce drame dépasse de beaucoup tout ce que le genre horrible avait enfanté. Outre une longueur et une diffusion désespérante, il fourmille d'invraisemblances; à la rigueur on pourrait affirmer que, sauf les costumes et les décors, il n'a rien offert de nouveau.

La monstruosité de l'œuvre suffira peut-être pour la soutenir, car à Paris il suffit par fois d'être audacieux et incroyable pour réussir; mais aux yeux des vrais amis de l'art, le succès de la pièce de M. Mallefille doit passer, après son drame de Glenarvon, pour une chute déplorable.

*(Le Rédacteur en chef.)*

---

## NOÉMA

OU

### LES AMOURS D'UN ANGE.

POÈME PAR M. THÉOPHILE BOSQ,

*Chez Hivert, libraire, quai des Augustins.*

M. Bosq a laissé aux *Chatterton* manqués de l'époque cette poésie des cris et des larmes dont les pensées sont aussi rudes que les vers; il a pris deux grands élémens de poésie : la religion et l'amour; il les a combinés et fondus dans son poème, sans toucher à cette souveraine auréole de mysticisme qui les entoure.

Nous n'essaierons pas d'analyser cette œuvre, ce serait une profanation. Comment pourrions-nous, dans un prosaïque récit, présenter une idée exacte de ce grandiose d'images et d'expressions qui domine le livre, de cette majesté de descriptions, de ces peintures gracieuses et roses, qui tour à tour élèvent, étonnent ou caressent doucement l'esprit du lecteur dans le petit poème de Noéma!

Ainsi, nous donnerons pour seule analyse l'épigraphe que l'auteur a choisi. Elle résume, avec une justesse et une précision admirables, l'ensemble du poème. Voici cette épigraphe : « Les anges ayant vu la beauté des filles des hommes, se choisirent des épouses parmi elles.»

Le défaut d'espace nous défend les citations que nous aurions voulu faire. Au reste, c'est une œuvre qu'il faut lire en entier, et qu'on relit avec délices. C'est se procurer des heures de bonheur, que d'abandonner son ame à la poésie de M. Bosq; il l'enivre de parfums et d'harmonie; il la berce sur un nuage d'encens, sur une vibration céleste, sur un blanc rayon de la lune. Ces douces impressions ne sont-elles pas préférables au spleen, au marasme que versent dans le cœur les in-octavos de nos *désillusionnés*? Lisez Noéma, et soyez juges.

Nous attendons avec impatience une nouvelle producduction de M. Bosq. — Pour que le succès lui soit assuré, nous ne lui dirons pas : Faites mieux que Noéma; mais seulement faites aussi bien.

---

Un vol audacieux et qui n'est pas sans avoir son côté plaisant, a été commis dernièrement chez un épicier. Les voleurs (on présume qu'ils étaient au moins deux) se sont introduits dans le magasin en brisant un carreau de vitre; ils ont pris une vingtaine de sous dans un tiroir, environ soixante francs en argent dans un autre; puis, avançant plus avant dans la maison, et désireux de se garantir du froid piquant de la nuit, ils prirent sur le berceau de l'enfant le pantalon et le gilet du maître du logis, sans examiner s'ils allaient à leur taille, et deux bonnes capotes en castorine et en grosse laine anglaise qui couvraient chaudement le lit où dormaient les propriétaires. Enfin, trouvant à leur disposition des comestibles, des liqueurs, et se sentant en appétit, ces messieurs avalèrent cru un demi-quartron d'œufs, vidèrent trois caraffes de genièvre et d'eau-de-vie qui restaient sur le comptoir, et se retirèrent tranquillement laissant la porte entrebaillée.

---

A. POURRAT, *Rédacteur en Chef.* A. P. BARBIEUX, *Gérant*

Paris, imp. de Félix Locquin, rue N.-D.-des Victoires, 16.
Pour Henry Hooper, 13, Pall Mall, East, Londres.

# LE CAMÉLÉON,

N° 17 (3me Année.) JOURNAL NON POLITIQUE. 1er Mai 1836.

PARAISSANT LES 1er, 8, 16 ET 24 DE CHAQUE MOIS.

## LES BAZARS DE CONSTANTINOPLE,

### LES RESTAURANS, LES CIMETIÈRES.

Londres et Paris, cités rivales pour la richesse et la magnificence de leurs magasins, la multiplicité de leurs boutiques et la variété de leurs approvisionnemens, n'ont rien qui ressemble au grand bazar de Constantinople. Groupez, en imagination, tous les quartiers où l'industrie parisienne et le commerce britannique étalent leurs produits; joignez y, si vous avez visité l'Amérique, les rues marchandes de New-Yorck, de Boston, de Philadelphie, et vous aurez une idée de cette cité couverte que les habitans de Stamboul appellent leur grand bazar. Là, vous errez des journées entières, vous suivez divers embranchemens de chemins, vous faites mille détours sans trouver de termes à vos excursions. Les rues y sont couvertes à la hauteur d'un troisième étage par des châssis dont le vitrage, que la pluie seule nettoie, ne laisse pénétrer qu'un demi-jour favorable aux marchands.

Une promenade dans le grand bazar de Constantinople est un véritable plaisir, mais ce n'est pas un plaisir sans peine. La foule s'y presse comme aux portes de nos églises, les jours de fêtes. On est jeté tantôt à droite, tantôt à gauche, et l'on marche au hasard, sans pouvoir diriger ses pas. Ici un groupe de femmes turques, en babouches jaunes, la tête voilée, vous coudoient vivement en se frayant un passage; là vous êtes heurté par un gros esclave qui porte un enfant, plus loin un *kervas* armé jusqu'aux dents vous pousse brusquement pour ouvrir le chemin à quelque dignitaire qu'il précède; le seul parti que vous puissiez prendre, c'est de serrer les coudes, et de souffrir que cette multitude bigarrée vous bouscule à plaisir.

Toutes les boutiques sont uniformes; elles ont généralement six pieds de large. Chaque marchand se tient assis, les jambes croisées sur un large comptoir, de la hauteur d'une chaise, et présente aux chalands ce qu'ils lui demandent, sans changer de position. Sur le devant des boutiques, qui ne sont séparées entre elles que par une légère cloison, règne un banc de bois qui s'étend tout le long de la rue. L'acheteur s'assied sur le comptoir pour ne pas être entraîné par la foule, et le marchand lui étale ses marchandises sur les genoux, sans proférer une parole, si ce n'est pour dire le prix de l'objet demandé. S'il vient à s'écrier *bono* ou *kalo*, les seuls mots étrangers que sache un vrai Turc, ses voisins le regardent avec un air de stupéfaction. Mais le plus souvent, pendant que l'acheteur examine les marchandises, le grave trafiquant s'échappe, se faufile par un trou de l'arrière-boutique, va faire son ablution, et revient à son comptoir sur lequel il étale un tapis sacré; puis, se retournant du côté de la Mecque, il s'acquitte de ses prières et de ses prostrations sans s'occuper le moins du monde ni de l'acheteur qui attend ni de la foule qui passe.

A Constantinople, un Franc ne saurait entrer chez un marchand sans devenir un objet de curiosité. Qu'il y désigne du doigt un mouchoir brodé, un beau châle, ou une paire de babouches brochées en or, les dames turques du premier rang l'entourent aussitôt, et le pressent sans ménagement, pour voir de plus près l'objet qu'il veut acheter : sans autre crainte que celle de laisser voir leur visage autour duquel elles rassemblent avec soin les plis de leur voile, ces véritables filles d'Eve examinent à l'envi les articles que l'étranger marchande, observant sa contenance et ses mouvemens, et, s'il vient à ôter son gant, à tirer sa bourse, elles les prennent et les regardent sans en demander la permission. Souvent même leur curiosité s'étend jusque sur les vêtemens de l'acheteur; elles alongent leur petite main brune, la passant sur la manche de son habit pour en éprouver la finesse, et témoignent leur admiration par un petit murmure approbateur. Portez-vous des anneaux ou une chaîne d'or, elles vous soulèvent la main sans cérémonie, et vous tirent votre chaîne pour l'approcher de leurs yeux. J'ai plus d'une fois été l'objet de cette inquisition féminine, plus d'une fois de jolies petites mains turques ont erré sur les miennes; mais, hélas! sans les presser; j'aurais dû m'accoutumer à ce genre d'obsession sans conséquence, et cependant la dernière que j'eus à subir me jeta dans une espèce d'émotion bien ridicule et bien inutile.

J'étais seul dans la rue des mouchoirs brodés (car chaque article a son bazar), et comme j'en voulais des plus beaux, j'appelai du doigt un de ces juifs toujours prêts à servir de truchemens à l'étranger pour quelque menue monnaie. Il me conduisit à la plus riche boutique, et je fus bientôt plongé jusques aux coudes dans des monceaux de broderies d'une délicatesse et d'une beauté ravissantes. Pendant que je faisais mon choix, une jeune femme vint s'établir à côté de moi sur le comptoir, et je la vis à travers son voile fixer sur mon visage ses grands yeux noirs auxquels la gaze transparente donnait une expression toute particulière; une esclave abyssinienne et une femme blanche, toutes deux de sa suite, se tenaient respectueusement derrière elle. Ma petite bague montée en turquoise (c'est une couleur favorite en Turquie) attira bientôt son attention : elle me prit la main, la retourna plusieurs fois entre ses doigts potelés, puis la laissa retomber avec indifférence, et sans me dire un mot. D'un regard je questionnai mon juif, qui me fit signe que la chose n'avait rien d'extraordinaire. Je continuai donc mon marché. Un moment après, ma belle voisine me tira par la manche, et, comme je me penchais vers elle, elle me frotta vivement la joue avec son premier doigt, en me regardant d'un air inquiet et scrutateur. La familiarité de la dame commençait à me

déconcerter, et ne sachant si je devais répondre à ces agaceries, j'interrogeai de nouveau mon juif, qui me fit comprendre que la couleur rubiconde de mon teint, peu commune chez les Orientaux, avait provoqué les soupçons de la dame, et que son but était de s'assurer si je n'avais point de fard : ces paroles rendirent le calme à mon imagination.

Au centre du bazar de Constantinople, est situé ce qu'on appelle le Bezestein. On y descend de quatre côtés par des portes massives qui ne sont ouvertes au public que depuis sept heures du matin jusqu'à midi. C'est le cœur de Constantinople, c'est le *foyer de l'orientalisme*. Il ne s'y vend que des armes et d'autres articles d'un grand prix. Là le toit est plus élevé et le demi-jour plus obscur que dans les autres bazars, et les marchands qui occupent les boutiques sont tous des vieillards d'un crédit bien établi. En ce lieu tout est pittoresque. Avez vous assez admiré les sabres de damas aux riches fourreaux, aux poignées étincelantes de pierreries, ces poignards où scintillent l'émeraude et le diamant; les fusils incrustés de nacre, d'argent et d'or; détournez les yeux et portez-les le long de cette galerie qu'éclaire un jour douteux. Quel imposant aspect que celui de toutes ces vénérables têtes à barbe grise, surmontées d'un turban blanc comme la neige ! Ce sont les Turcs de l'*ancien régime*, les restes poétiques de l'Orient européen dépoétisé, les vieux débris de cette nation que le sultan Mahmoud a défigurée en lui faisant adopter le costume des occidentaux. Ce sont les consommateurs d'opium, qui fument même en dormant, et qui ne goûteraient pas de vin lors même qu'il leur serait versé par les houris ; ce sont les fatalistes qui ne prendraient pas la peine de s'éloigner d'un lion furieux, et l'assomption du cercueil de Mahomet est un miracle dont ils doutent aussi peu que de la longueur de leur pipe, ou de la qualité du tabac de Shiraz.

J'ai souvent passé bien des heures dans le Bezestein, promenant mes caprices et mes regards éblouis sur toutes les richesses de l'*orientalisme*, et me décidant enfin à faire quelques emplettes pour mes amis ou pour moi-même. C'est une chose curieuse à voir que l'impassible insouciance avec laquelle ces vieux marchands accueillent les acheteurs chrétiens. Je faisais un jour ma tournée dans ce bazar avec un jeune anglais que j'avais connu en Italie. La beauté singulière d'une robe persanne pendue à l'une des échoppes captiva son attention. Nous nous arrêtâmes. Mon ami était suivi de son drogman, et comme le vieux marchand nous regardait en face sans discontinuer de fumer, nous lui désignâmes de la main le beau vêtement suspendu au-dessus de sa tête, et nous chargeâmes notre interprète de lui demander à le voir. Le Musulman ne s'en émut pas davantage; et il paraissait s'occuper aussi peu de nous que des petits nuages blancs qui s'échappaient à travers l'épaisseur de sa barbe bouclée et grisonnante. Maigre, pâle et gravement calme, dans la pose et l'immobilité d'une statue, coiffé d'un énorme turban à l'ancienne mode, le cou nu, le buste drapé de belles étoffes flottantes, jamais figure plus majestueuse n'avait frappé mes yeux. Malgré son insouciance dédaigneuse, je me rapprochai de lui, je tirai ma tabatière, et de ma main gauche je lui offris une prise de tabac en même temps que je portais ma main droite à mon cœur, et que je lui disais : Effendi ! Le tabac en poudre est en Turquie une rareté de luxe. Le vieux Musulman fut sensible à ma courtoisie, il retira de dessous sa moustache le bec d'ambre de sa longue pipe, et plongea ses trois doigts dans ma boîte en me disant : *Pekké*, en signe de remercîment et d'approbation. Il nous fit alors une place sur son tapis, prit une aune pour décrocher la robe et l'étendit devant nous : mon ami l'acheta sans hésiter, et nous passâmes une heure à manier des châles fins et légers comme de la mousseline, des armes d'un beau travail, des cassolettes à parfums, des tuyaux de pipes d'ambre pur et sans tache, des perles, des bracelets du temps du sultan Sélim, et une variété prodigieuse d'objets rares et précieux. Midi sonna; nous entendîmes les portes du Bezestein crier sur leurs gonds, il nous fallut prendre congé de notre vieux Turc, qui nous fit le *salem* le plus cordial. Chaque fois que je suis retourné au Bezestein, je n'ai pas manqué d'ouvrir ma tabatière à ce respectable Musulman, qui me présentait sa pipe en échange, et, quoiqu'elle ne lui sortît pas de la bouche pendant tout le jour, je n'ai jamais refusé d'en tirer une bouffée ou deux.

J'avais témoigné à mon ami le désir d'acheter une pièce de soie de *brusa*. Il me conduisit dans un khan séparé. Nous entrâmes par une porte basse en soulevant une draperie qui la fermait en dedans, et nous nous trouvâmes sur de beaux tapis des Indes, dans une vaste salle où d'innombrables soieries, enveloppées dans du papier de satin, montaient, empilées, jusqu'au plafond. Le magasin était tenu par un Arménien : car ce sont les gens de cette nation, avec les Musulmans, et les Juifs, principalement, qui exploitent le commerce du grand bazar, où la variété de leurs figures et de leurs costumes présente un aspect tout fantastique. Chez cet Arménien, les acheteurs sont contraints de prendre le café avant qu'une seule pièce d'étoffe soit déployée devant eux. On ne saurait le refuser sans offenser le marchand, et d ailleurs l'on aurait grand tort, car ce café est de la meilleure qualité, délicieusement fait et servi dans de petites tasses en porcelaine fort élégante. Un jeune garçon d'une figure charmante vint nous desservir, et le vieux commerçant, enfonçant son bonnet sur sa tête rasée, se mit alors en devoir de nous atteindre les plus riches étoffes. Je n'ai jamais rien vu de plus éblouissant. Les tapis furent en un instant jonchés d'un amas de fines étoffes dont l'éclat fatiguait la vue... C'étaient des trames tissues d'or, des gases brochées en fleurs d'argent. Il n'est point de feuillage, point d'ingénieux dessein qui ne fût reproduit dans leurs riches bordures. Je mis la main sur une étoffe d'un fond d'azur mêlé d'argent, et j'en demandai le prix, non sans quelque effroi pour ma bourse. Bagatelle! en vérité, rien n'est comparable aux bons marchés de Constantinople ! Vous y avez une belle esclave circassienne pour 100 dollars (500 fr. environ), et pour trois seulement, la robe d'une impératrice. L'Arménien fut enchanté de sa vente ; il sourit de plaisir en recevant mes trois dollars : le jeune garçon nous demanda un sou pour chaque tasse de café, et cette mince dépense, qui n'eût pas fait la moindre sensation dans nos villes d'Occident, nous donna, à Constantinople, tous les airs de riches personnages.

Nous entrâmes ensuite dans la rue des Confiseurs. Stamboul est fameux pour ses confitures, et ce n'est pas sans raison. Les *Berthellemot* et les *Félix*, si renommés à Paris, y prendraient encore des leçons pour les gelées. Là, le sucre candi, rayonnant des couleurs de l'arc-en-ciel, n'est pas mesquinement enfermé dans de petits bocaux ; il s'y élève en rochers, en colonnades jusqu'au faîte des boutiques,

c'est une merveille des nuits arabes réalisée, et le prix qu'il coûte est encore une autre merveille. Pour la valeur de quatre sous, j'en achetai d'une certaine sorte qu'ils appellent poétiquement le *baume de la poitrine*, et j'en eus un si gros paquet, qu'aux beaux jours de ma prédilection pour le sucre candi, j'en aurais à peine mangé le quart. Si j'en dois croire les Turcs eux-mêmes, les femmes à Constantinople ne vivent presque que de confitures. Elles en absorbent, dit-on, des quantités incroyables. Cent femmes du sultan occupent cinq cents cuisiniers, et consomment 2,500 livres de sucre par jour. C'est la plus grande dépense de la cuisine du sérail.

Une des curiosités de Constantinople, c'est un restaurant turc. Dans une tournée que je fis avec notre consul, à la recherche de la citerne *aux mille et une colonnes* nouvellement découverte, nous nous trouvâmes à jeun, vers midi, en face d'un restaurant fameux, situé près du Marché aux Esclaves. Je l'avouerai, le premier aspect ne me parut pas attrayant, et je me sentis peu tenté de satisfaire mon appétit en pareil lieu. Un gros Turc, tout reluisant de graisse, les bras nus jusqu'aux épaules, se tenait debout à la porte de sa boutique, et se recommandait aux passans en frappant du plat d'un large couteau sur le flanc d'un mouton écorché, pendu en dehors à côté de lui. Un amateur se présentait il, notre homme enlevait adroitement une tranche, la coupait aussitôt par petites bandes, les enfilait à une broche de fer et les mettait au feu. C'est ce qu'on appelle à Constantinople des *kibauds*. Notre consul les connaissait depuis long-temps, il entra sans hésitation dans le restaurant; je le suivis. A notre vue, la face du gros boucher s'épanouit, il releva son large pantalon, rattacha sa ceinture, tailla une belle tranche à son mouton, et nous souhaita bon appétit, en nous invitant à monter sur une petite estrade. Là nous nous arrangeâmes de notre mieux, croisant nos jambes, et nous asseyant sur nos talons. Les émanations savoureuses qui nous arrivaient du foyer, commençaient déjà à réconcilier mon estomach avec mes yeux, lorsque la vue du plat d'étain qui contenait les *kibauds*, me jeta dans une nouvelle irrésolution.

Ces grillades renommées étaient toutes fumantes, parsemées de feuilles de salades et mêlées avec des morceaux de pain. Toutefois l'odeur en était appétissante; j'y portai la dent, le goût répondit à l'odeur, et mes préjugés s'évanouirent complètement. C'est un fort bon manger que les *kibauds*, mais il faut, pour en venir à bout, se décider à se barbouiller les doigts, car dans les *restaurans turcs* les couteaux ni les fourchettes ne sont point en usage.

Ces boutiques et les cafés fournissent la matière alimentaire des moyennes et des basses classes du peuple de Constantinople. Un plat de *kibauds* fait leur dîner, et plusieurs tasses de café les soutiennent le reste du jour. Deux hommes très-affamés n'auraient pu achever tout notre plat, qui nous coûta la modique somme de douze sous.

Les Turcs, naturellement graves et sédentaires, ne sentent guère le besoin des promenades. Aussi en existe-t-il peu dans les environs de Constantinople. On rencontre seulement çà et là des kiosks et des fontaines élevés par la piété des fidèles, et auprès desquels les Musulmans viennent fumer et boire du café. L'heure de la prière arrivée, ils font leur ablution, étendent un tapis à terre, et s'acquittent de ce qu'ils regardent comme un devoir sacré. Je n'ai guère vu les Musulmans se promener que dans les cimetières, dans celui surtout qui avoisine le faubourg de Péra. Ces champs de repos sont plantés d'arbres, particulièrement de cyprès, et les tombes y sont couvertes de fleurs. Ce mélange d'images tendres et lugubres inspire une mélancolie qui plaît à l'ame. Mais le délassement le plus recherché par les Musulmans est la promenade en bateau sur le Bosphore et vers les îles des Princes. Les Turcs de Constantinople ont conservé une prédilection pour l'Asie, berceau de leur religion et leur patrie primitive. C'est à Scutari qu'ils ont établi leur plus vaste cimetière; c'est là que la plupart d'entre eux veulent être enterrés, comme s'ils se trouvaient étrangers sur la terre d'Europe, qu'ils n'habitent que par usurpation depuis quatre cents ans, comme s'ils pressentaient qu'une catastrophe violente doit les refouler bientôt sur cette terre d'Asie, d'où leurs pères n'auraient jamais dû sortir. C. C. WILLIS.

---

## L'HOMME INFLUENT.

L'homme est comme le paysan ivre de Luther; quand on le relève d'un côté il tombe de l'autre. Les ridicules et les vices sont immuables et à perpétuité sur terre; seulement leur forme change selon les temps. Ils se perfectionnent comme toute chose, deviennent moins naïfs, moins sincères. Les caricatures qui posaient devant Molière étaient presque aussi supérieures à celles que nous voyons de nos jours, que l'auteur du Tartufe à nos dramaturges. On a regretté beaucoup de choses du temps passé; on a déploré la perte des croyances, de l'élégance aristocratique, du goût délicat, de la science patiente; on a pleuré la destruction des principes d'ordre et de soumission; mais dans ce grand naufrage, nul encore n'a songé à se plaindre de la disparition des ridicules loyaux d'autrefois; or, je le soutiens, c'est là une perte grave. Notre société vernie et passée à la pierre-ponce n'offre presque plus rien de ces vigoureux linéamens qui composaient le grotesque et le comique: toutes les physionomies se sont effacées dans le frottement. C'est à peine si l'on peut distinguer un sot d'un homme d'esprit; il faut pour cela les regarder de près et étudier les moindres lignes de leur visages. Aussi le ridicule n'est plus qu'une nuance, tandis qu'autrefois il se réflétait en couleurs vives et tranchées.

Cependant il ne faut faire les choses pires qu'elles ne le sont: quoique moins évident et moins sensible, le ridicule n'est point perdu: nous l'avons dit plus haut, c'est un hôte éternel de la terre; on le déguise, on ne le détruit pas. L'humanité est comme ces trames toujours informes dont le brochage change selon la mode et la fantaisie. Aussi les anciens dessins ont disparu, mais pour faire place à de nouveaux. Aux mœurs de nos pères si colorées, si ingénues, si poétiques, ont succédé d'autres mœurs plus ternes, plus façonnières, plus mathématiques: mais maintenant comme alors le ridicule jette son brochage sur le tissu, seulement il faut y regarder de plus près pour le distinguer.

Parmi les types plaisans que notre nouvelle organisation sociale a créés, il en est un qui n'a point encore été étudié et qui mériterait de l'être: nous voulons parler de l'*homme influent*.

L'*homme influent* tient de la mouche du coche et de Figaro. C'est un ambitieux par subrogation, qui consacre sa fortune, son temps, sa vie à élever un patron qu'il a adopté. Il place toute sa gloire à servir

de marche-pied, il lui suffit qu'on dise : — Adressez-vous à lui, c'est un homme qui a de l'influence. Avec ce mot, vous lui feriez escalader le ciel ; il fait des maires, des conseillers municipaux, des députés, sans songer à le devenir lui-même ; c'est le Warwick de son endroit. Une fois qu'il a adopté son patron, il devient son hérault, son homme d'affaires, son esclave. Il le vante en tous lieux ; fait faire des articles pour lui dans les journaux. Êtes-vous artiste? il distribuera vos cartes, il portera vos prospectus, il obtiendra la permission de M. le maire, il louera les quinquets. Êtes-vous prédicateur d'un système nouveau? il vous trouvera une remise pour vos instructions, il vendra chez lui vos brochures, il vous défendra à sa chambre littéraire, il ira vous applaudir avec toute sa maison, y compris la cuisinière et *son dernier*, qui n'a que cinq ans. Rien n'est impossible à l'*homme influent*, il trouverait des actionnaires pour un athénée et des souscripteurs pour un journal littéraire. Mais c'est surtout dans les élections qu'il faut le voir, réunissant sa troupe dévouée, répondant pour le candidat, promettant en son nom une route à un maire campagnard, une recette à un percepteur, un bureau de tabac à un épicier communal : il est partout et à tout. Il a sa poche pleine de bulletins tout faits qu'il vous glissera dans une poignée de main, il a fait sténographier par son fils aîné la profession de foi de son patron, et il la distribue lui-même à la porte, concurremment avec le tambour de la ville, chargé des circulaires d'un pédicure étranger. Trop heureux si, pour prix de tant de peines, il voit le nom attendu sortir de l'urne, et si l'élu du jour lui sert la main en sortant, car là est, pour l'*homme influent*, la récompense de toutes ses fatigues. On sait qu'il a dîné avec le héros du jour, et on l'a vu monter en fiacre à ses côtés ; et pour obtenir cette ovation, il n'est rien qu'il ne fasse, rien qu'il ne supporte.

Du reste, l'*homme influent* est bon, serviable, actif; il est commissaire de tous les bals par souscription ; c'est lui qui arrange les cavalcades des jours gras et qui bat la grosse caisse aux sérénades officielles ; il connaît tout le monde, et il vous donnera des lettres de recommandation pour le département des Ardennes.

Quant à sa profession, elle varie selon les lieux et les circonstances. L'*homme influent* peut être indifféremment épicier en gros, courtier, médecin, fabricant de chandelles, avoué. Vous le trouverez habituellement le soir jouant aux dominos, et risquant une *demi-consommation* dans le principal café de son endroit. C'est un homme entendu et gai, qui sait l'orthographe, fait agréablement le calembourg, et joue la contredanse. Du reste, il est généralement estimé, et il aura toute la ville à son enterrement. E. S.

(*Le Breton.*)

---

## DENYS A CORINTHE.

Je me mis un jour en tête d'écrire l'histoire des rois tombés, pour l'instruction des rois qui chancèlent; mais ayant considéré d'une part, que les plus terribles adversités n'ont jamais profité aux monarques, race de sa nature incorrigible ; d'autre part, que, pour un tel livre, il ne faudrait pas moins que la plume d'un Bossuet ou celle d'un Rabelais ; j'ai laissé mourir au fond de mon cerveau ce rêve présomptueux de ma jeunesse. C'est dommage, j'aurais eu de beaux lieux communs de morale banale à débiter. Par exemple, je n'aurais pas manqué de prouver par d'illustres exemples, que si un roi sur son trône s'élève au-dessus des autres hommes, en dépit des sarcasmes de Montaigne, un roi déchu tombe bien souvent au-dessous; et l'aventure de Denys de Sicile, dit le jeune, fût venue admirablement à mon sujet.

Denys le jeune, chassé de Sicile, se réfugia à Corinthe, où la misère le réduisit aux humbles et fastidieuses fonctions de maître d'école. Depuis qu'il n'était plus roi, il s'était fait philosophe ; et sa philosophie, qui ressemblait un peu, à vrai dire, à celle du renard d'Esope, l'aida à se consoler du passé, et à supporter le présent, vaille que vaille.

Un jour, ayant fini la classe, il s'alla promener sur le bord de la mer, en rêvant aux caprices du sort et à la bizarrerie de sa destinée. Il fut tiré de sa rêverie par un étranger jeune, simplement vêtu, mais de bonne mine, qui l'arrêta par un bout de son manteau en loques. — Je rends graces, lui dit l'étranger en riant, je rends graces à mon heureuse étoile qui me permet de présenter ici mon respectueux hommage à mon souverain et redoutable maître.

— Philoxènes, s'écria Denys stupéfait, en reculant d'un pas!

— Oui, seigneur, Philoxènes lui-même, ce pauvre Philoxènes que vous condamnâtes à mort pour lui souffler sa maîtresse; cet odieux Philoxènes, que votre bourreau Eumocle, plus humain que son roi, eut le courage de sauver aux dépens de sa propre vie, ce scélérat de Philoxènes qui, bien en sûreté dans Argos, n'a pas appris, sans un peu de maligne joie, que les dieux l'ont assez bien vengé, et que son royal ennemi, tombé du trône, n'est plus qu'un p uvre hère à Corinthe.

— Touchez-là, seigneur Philoxènes, je vous croyais bien au-delà de l'Achéron. Je n'en suis pas moins enchanté de vous voir. Touchez-là, vous dis-je. Mon bourreau est un fripon, à qui je ferais couper le cou si j'étais encore roi, et quant à votre maîtresse, je vous dirai, pour vous consoler, que c'était une franche coquette qui se moqua de moi. Sans rancune, au reste !

— Sans rancune. A quoi bon la haine! le sort nous a mis de niveau.

— Ma foi, il fallait vivre. Trop amolli pour travailler, trop fainéant pour apprendre un métier, j'ai imaginé d'ouvrir une école et d'offrir tout mon savoir aux babouins crasseux des artisans de ce faubourg. J'y meurs de faim, mon ami. Et vous?

— Facteur d'un bon marchand d'Argos, je trouve dans mon industrie une honnête aisance.

— Est-ce votre commerce qui vous amène à Corinthe?

— Mon commerce d'abord, l'amour ensuite. J'y devins amoureux, l'an passé, d'une fille charmante, et je viens la demander à son père... Votre bourreau ne vous a pas suivi à Corinthe?

— Railleur!... Au reste, confidence pour confidence : tel que vous me voyez, avec cette barbe mal peignée et ce manteau troué, l'amour n'est demeuré fidèle au défaut de la fortune; et je vais, comme vous, épouser une des plus aimables filles de la ville. J'imiterai votre discrétion en ne vous la nommant pas : vous n'avez pas de bourreau, vous, mais vous êtes joli garçon.

—Je vous souhaite bonne chance, seigneur Denys : je vois avec plaisir que vous supportez on ne peut mieux votre destinée présente.

— Vous êtes homme d'esprit : écoutez. Quand Timoléon m'eut chassé pour la deuxième fois de Syracuse, je me mis dans une colère furieuse contre les dieux et ne leur mâchai pas ce que j'avais sur le cœur. Je leur dis mille fois qu'ils étaient injustes de donner ma couronne à un conspirateur ; sans songer, qu'à tout prendre, ce conspirateur était un assez honnête homme qui valait mieux que moi.

— Vous êtes franc!

— Le maître d'école peut juger le roi. Quant à mon badaud de peuple qui sautait de joie autour de la nouvelle idole, il n'excita que ma pitié. — Pauvres sots, disais-je, en haussant les épaules, vous voilà bien enchantés de changer de bât!... Je conviens qu'ils n'ont pas perdu au change ; mais je parierais bien qu'ils murmurent déjà.

— Eh! on le dit.

— Après la colère vint la honte. Oui, j'aurais eu la faiblesse de baisser les yeux devant mes sottises, si ma vanité n'eût appelé à son secours cette noble effronterie, que nous autres illustres banqueroutiers politiques, nous nommons la *majesté du malheur*. Cela ne me servit pas à grand chose dans cette magnifique Grèce que je parcourus en cherchant un asile et du pain. Hors Philippe de Macédoine, qui me fit un peu de politesse et avec qui je m'enivrai un jour, je ne trouvai que des brutaux de républicains qui me regardaient du haut en bas et qui me riaient au nez. J'allai consulter l'un de leurs prétendus sages : — Que savez-vous faire, me dit-il?.... — Hélas, nous autres rois, nous ne sommes bons qu'à cela ; sortis du trône, nous ne valons pas un goujat.

— Et ne le regrettez-vous pas quelquefois votre trône?

— Oui, je regrette mon bon vin de Cos.

— Mais le pouvoir?

— Le pouvoir est le plus fade des plaisirs et celui dont on se rassasie le plus vite. D'ailleurs, il n'y a pas de pouvoir qui suffise aux fantaisies d'un homme. Jupiter lui-même en a-t-il assez pour tous ses désirs? Les hommes, les rois et les Dieux ont tous plus de volupté que de puissance, plus de besoins que de moyens. Les maîtres du monde s'ennuyent dans le haut Olympe, et viennent chercher dans les plaisirs terrestres de quoi amuser un instant l'insupportable monotonie de leur ineffable béatitude céleste. Qu'importe donc un pouvoir qui irrite sans cesse les désirs et les satisfait d'autant moins!... Au reste, mon cher Philoxènes, le pédagogue Denys est plus absolu dans son école que Denys le tyran ne le fut dans sa cour ; ses marmots sont humbles et craintifs ; et, s'il n'a plus ni bourreau ni potence, il a au moins le plaisir de donner les étrivières à ses sujets, tant qu'il lui plaît et tout à son aise.

— Il y a encore un peu de roi dans ce plaisir-là. Tenez, voulez-vous que je vous dise toute ma pensée? Gageons que si les Syracusains, las de Timoléon, vous rappelaient, vous...

— Je n'irais pas!

— En êtes-vous bien sûr?

— Je n'irais pas! non, de par tous les dieux, je n'irais pas! moi que la raison a mûri, je troquerais ma liberté contre un manteau de pourpre! Souvenez-vous donc de la leçon terrible que mon père donna à ce fou de Damoclès.

— Les plaisirs, la bonne chère, la volupté...

— J'ai tout cela ici.

— Avec ces guenilles?

— Laissez-moi achever mon histoire. J'aurais pu me faire le parasite de quelque riche parvenu : un reste de sotte pudeur me retint. Le faste de mon maître m'eût humilié, son insolence m'eût rappelé la mienne, je n'aurais pas eu le droit de le mépriser. Mais le hasard m'ayant jeté dans les bras un bon bourgeois à son aise, je me suis emparé de mon homme, de son esprit, de sa table, et demain de sa jolie fille.

— J'entends : vous ne redoutiez que le grand jour.

— Le respect humain est le dernier frein que secouent les hommes. Chez mon bourgeois, le qu'en-dira-t-on est sauvé, parce qu'on ne me voit pas caché dans cette obscurité : les hommes ne regardent point en bas ; ils lèvent toujours les yeux plus haut qu'eux ; mettez-vous à leur niveau, ils ne vous voient déjà plus. Mon patron est un bon meunier dont la petite fortune me suffira. Il a de la vanité, je la chatouille ; il aime les contes, je lui fais la chronique brodée de la ville, j'épluche les plates-bandes de son jardin ; j'égaie ses repas ; j'étrille au besoin les ânes de son moulin. Enfin, je lui suis nécessaire comme l'air qu'il respire. Au fond, tout gueux que je suis, il n'est pas peu flatté d'avoir un ex-roi pour gendre : affranchi d'un noble, le sot tranche de l'aristocrate. La petite à qui je soupçonne quelqu'amourette secrète, fait bien quelques façons ; mais lorsque Callicrates a dit un bon : je le veux!... tout le monde tremble dans sa maison, excepté moi.

— Ah! il s'appelle...

— Est-ce que je l'ai nommé? N'allez pas me trahir, au moins!.... Jugez maintenant, seigneur Philoxènes, si je puis avoir regret au trône et si je suis disposé à sacrifier à une couronne éphémère, deux fois déjà tombée de mon front, l'avenir heureux et solide que mon adresse a su me procurer.... A quoi rêvez vous donc?

— Adieu, seigneur Denys : je vois passer un marchand d'Athènes, avec qui j'ai plus d'un compte à régler.

— Adieu donc, seigneur Philoxènes, au revoir. N'oubliez pas qu'on peut être bon philosophe, quoiqu'on ait été roi... Au diable le bourreau, ajouta-t-il en lui-même dès qu'il se vit seul, le chien de bourreau qui m'envoie, comme de l'autre monde, un témoin importun de ma misère et de ma philosophie! Ce n'est pas que je rougisse des haillons dont ma vanité sait si bien se parer ; mais enfin qu'avait-il besoin de me reconnaître? Décidément je ne me promènerai plus sur le port. La peste soit du bourreau! — L'ombre des hauts peupliers l'avertit, en s'alongeant, que c'était l'heure à laquelle Callicrates allait prendre son repas du soir. Les gémissemens de ses entrailles vides le lui disaient bien plus éloquemment encore. Il doubla donc le pas, et s'étudia chemin faisant à se composer la figure la plus avenante et le sourire le plus gracieux pour saluer son hôte.

Callicrates dans ce moment grondait tout son monde dans son moulin ; mais il n'eut pas plutôt aperçu son cher Denys dont l'œil caressant inspirait la gaîté, que le charme opéra et que le bonhomme fasciné sentit s'évanouir son humeur bourrue.

— Eh, soyez mille fois le bien venu, compère Denys ; tenez, voici des drôles qui me feront perdre l'esprit. Sans vous, j'allais leur faire donner cent coups de fouet.

— Oh, ne vous gênez pas : les coups de fouet vont bien aux peuples et aux ânes.

— Oui, mais quelquefois les ânes ruent et les peuples regimbent. Qu'en pensez-vous?

— Toujours de l'esprit!

— A table. à table.

— Bonjour, belle Agathis.

— Elle a aujourd'hui une petite humeur revêche...

— Qu'y a-t-il donc, bons Dieux?

— Bon, de quoi vous mettez-vous en peine! J'ai fourré dans ma cervelle qu'elle sera votre femme, et, par le Styx, vous serez son mari! ça, ça, de la joie. Agathis, présentez cette coupe à votre époux. Mais commençons les libations, par Jupiter.

— Jupiter? nous sommes mal ensemble.

— Bah! pourquoi donc?

— Un jour, à Syracuse, j'entrai dans son temple. On avait affublé sa statue d'un manteau d'or. Y songez-vous, dis-je au prêtre, ce manteau est trop lourd pour l'été et trop froid pour l'hiver. Et je m'en emparai.

— Ah! ah! ah! vous autres rois, vous êtes des impies.

— Qu'y risquons-nous? Les prêtres sont de notre parti et bâtissent des temples sur nos tombeaux.

— C'est que vos peuples vous aiment mieux dieux que rois.

— Oui, mais ils nous craignent plus rois que dieux.... au. . . . . . . . . . . . . . .

. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . .

Croyez-moi, Callicrates, nos courtisans nous calomnient après nous avoir gâtés, et nos sottises sont rarement à nous. Par exemple, pensez-vous que j'aurais fait cette mauvaise plaisanterie à Jupiter, si je n'avais pas vu son prêtre sourire à mon bon mot? Le péché est au flamine, non au tyran. . . . .

. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . .

Je ne sais si au fond Timoléon vaut mieux que moi, mais ce que je sais bien, c'est que Jupiter lui-même, sur l'un des trônes de la terre, y ferait avant quinze jours des mécontens et des factieux.

— Ma foi, mon cher gendre, répondit le meunier en bâillant, tout ceci est trop savant pour moi. Je ne suis qu'un vendeur de farine, voyez-vous, et ma fille est aussi sotte que son père. Je n'entends goutte à tout ce galimathias-là, moi; j'ai de bon vin de Thasos, et vive le vin de Thasos, tant que durera le tonneau! Et nargue de la philosophie! tra la la... une chanson, seigneur philosophe; vous êtes poëte, je crois?

Je le deviendrai pour vous plaire, mon hôte. Belle Agathis, encore une coupe de cette liqueur inspiratrice dont je sens déjà la vapeur brûlante fumer dans mon cerveau, *ïo Pœan!* Homère en a menti: c'est Bacchus qui est le père des muses. Verse, jeune nymphe, verse encore: c'est de la verve.

Alors, s'étant assis sur son lit, il prit une petite lyre suspendue à sa ceinture et chanta ces paroles, après s'être couronné de myrtes et de roses.

« Jupiter, penché sur le sein de Junon, rit et » chante au banquet céleste, au milieu des Dieux » égayés par le nectar immortel. Il oublie le monde, » et son aigle enivré dort sur la foudre éteinte, tan- » dis que les Titans en silence entassent Ossa sur Pé- » lion et que Encelade s'efforce de déraciner le Cau- » case,

» Io Pœan, chantent les Dieux et les déesses! ïo » Pœan! ïo Pœan!

» Le roi des rois est-il le fils des Dieux? il se cou- » ronne de fleurs sous sa tente et savoure un vin de » Cos jauni par vingt hivers. Ses belles captives » dansent demi-nues autour de lui: on dirait les » graces changées en Bacchantes. Oh, pouquoi, » puissant Agamemnon, fermes-tu l'oreille à la voix » de Cassandre qui te crie du haut des murs de » Troie: — Egysthe t'attend près du lit souillé de » tes pères!

» Io Pœan, chantent les Hellènes vainqueurs! ïo » Pœan! ïo Pœan!

» Moi aussi, je m'enivrai entouré de courtisans et » de belles esclaves, mais la foudre a frappé la » salle de mes festins. Jeté pauvre sur la rive étran- » gère, mes cendres ne reposeront pas mêlées aux » cendres de mes aïeux, dont le tombeau royal s'é- » lève avec majesté au milieu des laves brûlantes » de l'Etna. Mais Agathis effeuille une rose dans ma » coupe et je ris des Dieux et de Timoléon.

» Io Pœan! chante avec moi, jeune vierge, ïo » Pœan! ïo Pœan! »

En ce moment une musique harmonieuse, mêlée au bruit d'une cavalcade et aux acclamations de la multitude, interrompit la chanson de Denys. Deux hommes richement vêtus entrèrent dans la salle, suivis d'un cortége nombreux de matelots et de citoyens qui faisait retentir les airs des cris de: vive Denys, roi de Syracuse.

— Que signifie tout ce tapage, demanda Denys en jetant la lyre de surprise! — Les deux étrangers se prosternèrent à ses pieds, et l'un d'eux lui dit ces paroles avec respect: « Noble et puissant prince, les Dieux ont enfin réveillé leur justice trop long-temps endormie; le traître Timoléon a senti les coups de leur foudre; il a trouvé sur l'échafaud le prix de ses crimes. Syracuse, enivré de joie, appelle son père et l'attend. Viens, le navire est prêt, le vent se lève, la voile s'enfle, partons.

— Qu'entends-je, s'écria Denys en délire? mon trône me serait rendu! le sang de Timoléon aurait lavé les souillures de mon palais! ô! Jupiter, je te voue un temple.

— Vive le roi Denys, crièrent les matelots!

— Mais non, c'est un rêve! Où sont mon diadême, mon manteau de pourpre, mon épée d'or? Pourquoi mes courtisans ne viennent-ils pas à mes pieds implorer ma clémence? Pourquoi mes peuples ne m'envoient-ils pas des présens pour conjurer ma colère? Qu'on dresse l'échafaud, et que le bourreau Eumocle soit le premier dont la tête, dévouée aux Dieux infernaux, tombe sous la hache.

Tandis que Denys extravaguait de la sorte, le bon meunier stupéfait se frottait les yeux et regardait tout ébahi une scène qui lui apparaissait comme un songe fantastique. Enfin, la voix lui étant revenue:

— Je vais, s'écria-t-il, sacrifier à Cérès tous les ânes de mon moulin. Quoi, mon compère Denys redevient roi! ma fille sera donc reine?

— Qu'ose dire ce misérable, interrompit Denys, les yeux étincelans de fureur! qu'on le traîne aux carrières!.... Puis, se tournant, vers un esclave hideux et déguenillé qui s'était glissé parmi les curieux:

— Vil Ilote, lui dit-il, je te donne cette jeune fille.

— Qu'appelez-vous *donner*, répliqua à son tour le meunier en colère? Pensez-vous être ici à Syracuse? ma fille est citoyenne, entendez-vous! Vous étiez trop honoré, il n'y a pas plus d'un quart-d'heure.... Mais voyez donc le beau gendre que j'allais me donner-là: mon Agathis! ma pauvre enfant! il n'en tâtera, pardieu, que d'une dent. Va, je te promets que tu épouseras ton amoureux, quand tu voudras.

Denys n'entendit pas ce débordement d'invectives. Il était sorti avec toute la canaille qui hurlait des *vivat*, et il marchait à grands pas vers le port en criant de loin aux sénateurs étonnés, de se prosterner sur son passage. Arrivé sur le môle, il fut un peu surpris de ne plus voir à sa suite les deux ambassadeurs de Syracuse. Un seul vaisseau était en rade : un pilote, couché sur la grève, humait nonchalamment les derniers rayons du soleil. Denys le poussa du pied : — Esclave, est-ce là le navire qui doit me porter en Sicile?

— En Sicile? non que je sache. Ce bâtiment est en charge pour Argos, et je n'attends que les ordres du facteur pour lever l'ancre.

— Du facteur?

— Oui, de Philoxène, le facteur du riche marchand Elvelpide, notre maître.

— Philoxène, s'écria douloureusement Denys éclairé à ce nom d'une affreuse lumière!...

Les bruyantes huées des matelots ne lui laissèrent plus aucun doute : la populace ameutée, toujours sotte, toujours prête à changer de rôle, se mit de la partie sans savoir de quoi il s'agissait. En ce moment, Philoxène parut, sortant d'un temple voisin. Il tenait Agathis par la main et était suivi de Callicrates, des deux prétendus ambassadeurs et d'une foule nombreuse des parens et des amis. — Seigneur Denys, dit-il, en souriant, je vous présente mon épouse. Elle eût été la vôtre si vous n'eussiez un instant oublié votre philosophie : la tentation d'un trône vous coûte votre maîtresse. Pardonnez une ruse permise à un amant, et convenez, en dépit de toute votre éloquence de ce matin, qu'on n'est guère bon philosophe après avoir été roi.

Le malheureux Denys, bafoué, conspué même par les grimauds de son école que la curiosité avait attirés là, s'enfuit à travers la multitude joyeuse, en se cachant la figure dans son manteau. On dit que, dès ce moment, il ne put plus se consoler de la perte de son trône qu'il paraissait avoir presque oublié avant cette aventure : une heure d'espérances déchues lui fut un supplice plus cruel que ne l'avait été sa chute elle-même. C'est que l'esprit se résigne plus facilement à l'infortune qu'au ridicule. Il quitta Corinthe et vécut quelque temps errant dans la Grèce, de ville en ville, de bourgade en bourgade, s'enivrant dans les tavernes avec les plus viles courtisanes, sollicitant de la pitié des cabaretiers des restes de bouteilles de vin. Il poussa même la crapule jusqu'à s'enrôler dans une troupe de prêtres de la bonne déesse. Elien, Athénée, Lucien, Apulée, nous ont laissé un tableau dégoûtant des jongleries de ces bohémiens de l'antiquité. De misérables aventuriers, perdus de vices et des plus abominables débauches qu'ait jamais inventées la Grèce, parcouraient les campagnes, portant avec eux sur un âne une image de Cybèle. Ils étaient vêtus d'une façon bizarre, avaient les paupières peintes, le visage barbouillé de fard et de lie. Au son des tambours et des cymbales, ils exécutaient dans les carrefours des danses burlesques ou lascives, secouant la tête, faisant mille contorsions extravagantes et poussant des hurlemens : tandis que les uns disaient la bonne aventure aux vieilles femmes ; d'autres se mordaient les bras, se déchiquetaient la chair avec des rasoirs, se flagellaient jusqu'à rougir la terre de leur sang. Il n'est besoin de dire que les aumônes pleuvaient : une crédulité stupide a toujours été, dans toutes les religions, le caractère-type de la dévotion populaire. Ces aumônes pieuses faisaient ensuite les frais d'orgies nocturnes, dont la langue française, plus chaste que celle de Lucien ou d'Apulée, ne peut absolument se permettre le récit.

Voilà à quel degré d'avilissement descendit ce malheureux prince, pour qui la nature avait tout fait, à qui elle avait prodigué un esprit ingénieux, une parole éloquente, le don si rare des bons mots ; ce prince que les leçons du grand Platon avaient enrichi des plus nobles connaissances. Il oublia tout, dédaigna, foula tout aux pieds. Il ne lui resta rien, qu'une philosophie dont Cratès et Diogène eux-mêmes n'eussent pas voulu. Peu d'hommes sont tombés si bas de si haut.

Même au sein de son infamie, Denys rêvait sans cesse à sa restauration d'une heure. Le dérangement de son esprit alla, suivant quelques historiens, jusqu'à une démence complète. Après quelques années de délire, il mourut heureux, se croyant toujours roi, et ordonnant toujours le supplice de son bourreau Eunocle. ED. L.

(*Indicateur de St.-Etienne.*)

---

## JEUNE FILLE ENTERRÉE VIVANTE.

Deux-Ponts.

Dans quelques jours le tribunal de Deux Ponts aura à s'occuper d'une affaire remarquable. Le crime a été commis il y a neuf ans, mais n'a été découvert que depuis sept mois. L'histoire en est révoltante, déchirante au dernier degré. Un jeune paysan bien élevé, domestique chez Adam Kettenring à Hermersberg, devint amoureux de la fille de son maître, et trouva chez Lisette un retour d'affection, mais chez les parens injures et menaces ; bref, il fut mis brutalement à la porte. Tout à coup la nouvelle se répandit dans le village que Jean et Lisette avaient disparu : Kettenring insinua qu'ils étaient partis ; plus tard il semblait manifester la certitude qu'ils avaient émigré ensemble en Amérique. Chacun y crut, car il n'existait aucun motif pour en douter, le jeune couple ne reparaissant plus.

Neuf années se passèrent de cette manière : cet événement était tout à fait oublié. Il y a environ sept mois, le garde de nuit du village annonça au bourgmestre que pendant la nuit, ayant été extraordinairement fatigué du travail du jour, il s'était reposé contre la maison de Kettenring ; qu'étant assis de la sorte, il avait entendu sortir des soupiraux de la cave de sourdes plaintes et des gémissemens ; qu'effrayé, il avait quitté précipitamment sa place, et qu'il avait cru de son devoir de l'en informer.

Le bourgmestre écouta attentivement ce récit, qui réveilla tout à coup en lui un soupçon contre lequel il avait lutté pendant un an. Il ordonna au garde de nuit le plus grand silence, et fit aussitôt aux autorités supérieures un rapport qu'il accompagna des motifs de ses soupçons. A l'instant même il fut pris des mesures ; Kettenring vit soudainement sa maison cernée par des gendarmes ; lui-même fut arrêté et mis en lieu de sûreté. Alors le bourgmestre, le garde de nuit et quelques gendarmes se précipitèrent vers la cave ; ils étaient suivis de quelques agens de la justice.

Tous frissonnèrent d'horreur lorsqu'ils entendirent, en effet, les sourds gémissemens d'une voix mourante qui partait d'une armoire composée de fortes planches. L'armoire fut ouverte, une odeur fétide en sortit, et les regards se fixèrent sur un objet épouvantable ; une personne nue, couverte

d'ordures, tout accroupie, donnant à peine quelques signes de vie. C'est Lisette, fille de Kettenring, il y a neuf ans, la malheureuse fiancée du bel et vigoureux Jean, qui a tout à coup disparu; c'est la fille précipitée vivante dans la tombe par la barbarie de parens inhumains.

Dans ce tombeau, où aucun cri ne pouvait parvenir aux cœurs compatissans, cette infortunée fut nourrie, comme un animal, des mets les plus grossiers et à peine suffisans pour soutenir sa triste existence; ce monstre, trop lâche pour devenir précisément le meurtrier de son enfant, voulait laisser une porte ouverte à la mort; mais une nature forte la tint éloignée jusqu'à ce que Némésis se présentât comme libératrice sur cette scène d'horreur et de désolation.

L'être informe, à moitié abruti, que l'on vit alors, n'avait plus, de tous les habillemens qui avaient pu la couvrir lorsquelle fut enfermée, que de misérables restes de son ancienne chemise attachés autour du cou; tout le corps présentait un état d'amaigrissement, de misère au-dessus de toute description. La malheureuse fille ne savait plus parler, les paroles expiraient sur ses lèvres. On s'empressa de lui prodiguer tous les secours que réclamait une situation aussi déplorable, de guérir et son esprit et son corps, de la rendre peu à peu à ses souvenirs; ce à quoi on a réussi, en ce qu'elle se rappelle les faits passés, pense, parle avec cohérence, qu'on peut la regarder comme entièrement rétablie.

La fille est là; mais qu'est devenu son amant? On s'attend à de bien tristes révélations aux assises de Deux-Ponts, qui déjà sont ouvertes. On a trouvé le tombeau de la fille; quelle demeure renferme le jeune homme? De la part de parens comme ceux dont il est ici question, on doit s'attendre à tout; on suppose généralement que Jean aura été assassiné devant les yeux de Lisette, et qu'alors, témoin de ce forfait, elle aura été enfermée vivante dans le tombeau. Bientôt on connaîtra tous les détails de ce drame horrible. (*Journal de la Haye.*)

---

On lit dans le *Journal de Perpignan*, du 2 avril :

Un troupeau de bêtes à laine, qui appartenait au fermier de la métairie Barrabam, sur le territoire de Reynés, fut subitement attaqué par un loup énorme, le 28 mars dernier. Le berger, âgé de seize ans, armé seulement d'un bâton, s'élança sur cet animal, qui, se sentant frappé, se précipita avec rage sur le berger, trop faible pour lui résister, et lui fit plusieurs blessures à la tête, aux jambes et au bras droit, dont il déchira toute la partie charnue. Il l'aurait égorgé sans doute sans la prompte intervention de sa sœur qui, une grosse pierre à la main, eut assez de courage pour venir au secours de son frère.

Arrivée à quinze pas du lieu du combat, elle vit le loup, quittant sa victime, se jeter sur elle. Sa pierre fut lancée avec force au moment d'être atteinte, et une partie de la mâchoire supérieure du loup fut fracassée du coup qu'elle lui porta. Cet animal, devenu plus furieux, la terrassa, lui déchira ses vêtemens et la fit rouler au bas d'un précipice.

Heureusement le père de ces jeunes gens, qui se trouvait près de son habitation, s'aperçut de ce combat, rentra dans la ferme, s'arma d'un fusil et courut avec rapidité vers le lieu de la scène. Le loup le voyant s'avancer marche vers lui avec une nouvelle fureur. Ce père désolé l'attendit de pied ferme, et lorsqu'il vit le loup à deux pas de son arme, il fit feu et l'étendit mort.

Les blessures du jeune berger sont graves et inspirent des craintes pour sa vie. Sa sœur, âgée de vingt ans, porte la marque de quelques morsures, et a reçu d'assez fortes contusions dans sa chute.

---

*Exemple de Courage.*— Plusieurs habitans du canton de Tessin (Suisse) viennent de donner un exemple de courage et d'humanité que nous devons signaler.

Au sommet d'une montagne escarpée et environnée de tous côtés de précipices, était situé un chalet dépendant de la commune de Melano, dans le district de Lugano. A la suite de l'immense quantité de neige qui tomba dans les journées des 27 et 28 février, ce chalet disparut tout à coup, ce qui fit craindre aux habitans de Melano que quelque malheur ne fût arrivé aux personnes qui l'habitaient.

Quatre des plus courageux résolurent d'aller s'en assurer; ils partirent le 29, de grand matin, mais toute trace de sentier ayant disparu, ce ne fut qu'après des périls sans nombre et en se frayant un passage dans la neige haute de plus de cinq pieds, qu'ils parvinrent au sommet de la montagne, exténués de faim, de froid et de fatigue. Ils mirent quatorze heures à ce trajet que l'on fait, en temps ordinaire, en deux. Ils trouvèrent que le chalet avait été enseveli sous une avalanche, et ce n'est qu'avec des peines infinies qu'ils parvinrent à retirer de dessous ces débris les cadavres du propriétaire, de sa fille et de plusieurs bestiaux assommés par la chute du toit. Le fils, jeune homme de vingt-deux ans, était encore vivant, mais emprisonné au milieu des ruines du bâtiment recouvert de neige, de manière à ne pouvoir faire un seul mouvement; il était livré à toutes les angoisses du désespoir, du froid et de la faim. Il avait une cuisse démise, les jambes enflées et les pieds gelés.

» Dans l'impossibilité où ils étaient de trouver des couvertures pour l'envelopper, ses quatre libérateurs le couvrirent de leurs propres vêtemens. Ils redescendirent immédiatement pour chercher des hommes en nombre suffisant pour dégager les cadavres du milieu des neiges et des débris, et pour transporté le blessé dans la commune. Ce trait honore d'autant plus ses auteurs, que l'un d'eux a été lui même enseveli autrefois sous une avalanche qui fit périr sa mère et ses deux sœurs.

---

— *Les œufs de Pâques.* Jusqu'à la bulle de Jules III, en 1555, il ne fut pas permis de manger des œufs pendant le carême, et comme cette privation était grande lorsque Pâques arrivait, on célébrait par une fête le retour des œufs. Cela devint même une cérémonie religieuse : on se rendait à l'église le vendredi-saint et le jour de Pâques pour offrir et faire bénir les œufs. De là l'usage de s'en faire des cadeaux et de les enjoliver en les peignant en bleu, en rouge et en y traçant mille dessins variés. Comme toujours, cette coutume dégénéra en abus; les étudians, les clercs, les jeunes gens se rassemblaient sous le porche de l'église, chantaient *laudes*, et puis déployant au vent des bannières burlesques, s'armant de piques, de lances et de bâtons, ils allaient, tambour et sonnettes en tête, *quêter les œufs de Pâques*, ce qui occasionnait souvent les plus grands désordres.

Nos rois eux-mêmes en distribuaient à leurs courtisans. Cet usage s'est long-temps conservé en Russie et dans plusieurs autres cours.

Le peuple seul en France a maintenu cette coutume qui disparaît chaque année. Cependant en province on tient encore aux œufs de Pâques. Dans nos colonies, les nègres catholiques y sont très-fidèles.

---

A. POURRAT, *Rédacteur en Chef.* — A. P. BARBIEUX, *Gérant*

Paris, imp. de Félix Locquin, rue N.-D.-des Victoires, 16.
Pour H. Hooper, 13, Pall Mall, East, Londres.

# LE CAMÉLÉON,

N° 18 (3me Année.) JOURNAL NON POLITIQUE. 8 Mai 1856.

PARAISSANT LES 1er, 8, 16 ET 24 DE CHAQUE MOIS.

## LOUISE DE LORRAINE.

### CHAPITRE PREMIER.

En 1574, par une belle matinée du mois d'octobre, un cortége descendait de la chapelle Saint-Nicolas, située assez loin des murs de Nancy, et se dirigeait vers une des portes de cette ville. En tête du cortége marchait une jeune fille d'une beauté remarquable; son costume de paysanne contrastait singulièrement avec l'élégance de ses manières, et la dignité de son maintien, la finesse de ses traits, la blancheur de sa peau, la délicatesse de ses mains et de ses pieds, témoignaient assez de la noblesse de son origine. Du reste, aux égards, aux saluts respectueux de tous ceux qui la rencontraient, et aux personnes de sa suite, tous gens de première distinction, il était aisé de deviner le rang de celle qui traversait ainsi les rues à pied et si modestement vêtue.

Arrivé en face du château des ducs de Lorraine, où demeurait alors Nicolas, duc de Mercœur, comte de Vaudémont, et où commandait le duc Charles de Lorraine, frère aîné de ce premier personnage, le cortége s'étant arrêté, la jeune paysanne salua avec grace les personnes qui l'avaient suivie jusque-là, les congédia du regard et par des paroles pleines de bonté, puis, suivie seulement d'une autre jeune fille, elle pénétra dans le gothique et spacieux château.

Après avoir monté lestement l'escalier raide et obscur qui conduisait à une des tourelles, les deux jeunes filles entrèrent dans une chambre à coucher toute tendue de damas bleu garni en courtines orange, et y trouvèrent, à leur grand étonnement, une dame âgée. Elle se leva à leur approche, salua avec respect; et se tenant debout, s'adressa à celle des deux qui portait l'habit de paysanne.

« Princesse, je viens de la part de ma Maîtresse, la comtesse de Vaudémont...

— De ma belle-mère! » interrompit en pâlissant celle à qui l'on venait de donner le titre de princesse.

S'inclinant profondément, la dame âgée reprit :

« Depuis deux heures elle cherche votre altesse.

— Ne savait-elle pas que c'était le jour de mon pélerinage à Saint-Nicolas? c'est mon seul délassement; la comtesse me l'envierait-elle encore?

— Il y a fête ce soir au château.

— C'est bon! » dit la princesse.

Et d'un geste triste et impérieux ayant congédié la dame d'honneur de sa belle-mère, elle se laissa choir sur son lit, en murmurant avec amertume :

« Fête au château!... et que m'importe, à moi, qu'il y ait fête au château!... Hélas! où est le temps où ce mot de fête faisait battre mon cœur et amenait le sourire sur mes lèvres!

— Il reviendra ce temps, ma chère et adorée maîtresse, répondit l'autre jeune fille s'agenouillant devant le lit où sa compagne était à demi-couchée.

— Jamais! Gilette, jamais!... Oh! que tu es heureuse, toi!

— Heureuse! qui ne dirait, à vous entendre, que c'est moi qui suis la belle Louise de Lorraine et vous la petite Gilette Saulnier.

— Le bonheur est là où il y a gaîté, contentement de cœur, Gilette, et non où il y a grandeur et ennui... Le bonheur est d'être aimée, choyée, caressée!

— Et tout cela, votre Gilette ne vous le donne-t-elle pas, ingrate princesse? dit Gilette avec ce ton de calinerie de femme qui se sait aimée.

— Oui, petite, c'est vrai, c'est vrai, mais quitte cette position, viens t'asseoir sur mon lit, viens, petite, je le veux... Viens donc! qui t'en empêche?... Ne sommes-nous pas sœurs? n'avons-nous pas toutes deux sucé le même lait? le même berceau ne nous a-t-il pas bercées ensemble?... Gilette! ma sœur!

— Moi, votre sœur! princesse, oh! non; je sais trop bien la distance qui nous sépare. Appelez-moi votre sujette, votre servante, votre esclave même... mais non votre sœur.

— Enfant, tais-toi et obéis, dit Louise posant, avec un geste plein de grace, sa main blanche et effilée sur la jolie bouche de Gilette, et la forçant à s'asseoir : Mets-toi près de moi, plus près encore, que je puisse appuyer ma tête sur ton épaule; là.... bien, comme au temps où nous étions toutes petites..... J'étais gaie et rieuse alors.

— Et maintenant, vous soupirez toujours.

— C'est que je ne comprenais pas encore le malheur de ma naissance.

— De votre naissance! vous, demoiselle noble? Que dois-je donc dire alors, moi, pauvre vassale!

— Toi? tu dois bénir le ciel, mon enfant, de t'avoir fait naître dans une famille où l'orgueil d'un nom ne fait pas recevoir avec haine une pauvre fille qui naît au lieu d'un fils!

— Vous! mais qui donc vous hait ici, mademoiselle?

— Le mot te paraît peut-être trop fort, Gilette, mais il n'en exprime pas moins le sentiment qui agita chacun à ma naissance. Quand Marguerite d'Egmont, ma pauvre mère, la première femme de mon père, accoucha de moi, c'était dans le vieux château de Noméni, sur les bords de la Seine : on me reçut, non comme un présent du ciel, mais comme un signe de sa colère. Ma pauvre mère seule, peut-être, me baisa avec joie; mon père se résigna : il aurait tant voulu un fils! la branche aînée de la maison de Lorraine n'ayant pas de prince pour la représenter! On ne prit pas même la peine de me faire baptiser avec la pompe qui m'était due; au

lieu de me porter dans la cathédrale de Nancy, on me présenta modestement à la petite église de Noméni : l'évêque de Toul fut mon parrain, et la comtesse Louise de Salins ma marraine.

— Laissons toutes ces tristes idées, ma chère maîtresse; il y a fête ce soir au château, ne quitterez-vous pas ce costume de paysanne pour en revêtir un plus analogue à votre rang?

— Crois-tu que ma belle-mère désire que je paraisse ce soir au bal, Gilette? Ne vois-tu pas que c'est seulement pour complaire à mon père ou à mon oncle qu'elle me fait chercher partout? Va, petite, c'est bien assez de souffrir en secret de sa mauvaise humeur, sans que j'aille encore m'y exposer en public.

— Dans le fait, reprit Gilette en contemplant Louise avec admiration, Catherine de Lorraine est belle, j'en conviens; mais que devient sa beauté en comparaison de la vôtre? la sienne se passe; et la vôtre a tout l'éclat que lui prête votre jeunesse.

— Ah! que ne suis-je laide, pauvre, et que n'ai-je encore ma mère! s'écria Louise, à qui ce souvenir arracha des larmes.

— Ma princesse, ma Louise, dit Gilette l'entourant de ses bras, et l'embrassant si étroitement que leurs deux chevelures blonde et brune se mêlaient, consolez-vous et croyez-moi : madame Catherine n'est si méchante que parce que vous êtes trop douce... Elle ne vous tuera pas, après tout. Habillez-vous, parez-vous, allez au bal; si elle se fâche, fâchez-vous; si elle prend ses grands airs, prenez les vôtres; et si elle veut employer son autorité, réclamez celle de votre père, dites-lui tout ce que vous souffrez avec cette femme altière et jalouse que votre beauté seule a rendue votre ennemie.

— Moi! que j'aille porter la désunion entre deux époux? que j'aille affliger le cœur de mon père en lui révélant mes souffrances, en lui montrant la différence qu'il y a entre cette troisième femme et les deux premières qu'il a perdues! non, non! plutôt souffrir toujours! plutôt mourir!

— Ne parlez pas de mourir, princesse, si vous ne voulez que je meure en vous écoutant... mais ne pleurez donc pas... Oh! que je déteste cette femme qui fait couler vos larmes... que je lui veux de mal... que je la hais...

— Tais-toi, Gilette, c'est la femme de mon père!

— Dites donc votre belle-mère, et les belles-mères sont des marâtres.

— Pas toutes, Gilette.

— Je n'en excepte aucune, moi.

— Oh! c'est que tu n'as pas connu Jeanne de Savoie, la seconde femme de mon père.

— Je l'ai connue, mais bien peu, j'étais très-jeune quand elle vous fit quitter Noméni pour vous conduire à la cour du duc Charles, où elle vous plaça auprès de la duchesse Claude, fille de Henri II et de la Catherine de Médicis... Je vous perdis de vue quatre ans, ma chère maîtresse, et quand vous nous êtes revenue, j'avais peine à vous reconnaître. C'est à la cour de la duchesse Claude que vous avez acquis la politesse de langage, la grace des manières que cette duchesse a, dit-on, gagnées à la cour de France.

— C'est à ma seconde mère que je dois tout cela, Gilette, c'est elle qui s'est appliquée à développer tout ce qu'il y avait de bon en moi; je vaudrais plus si elle avait vécu davantage... et quand je me rappelle combien je fus injuste, cruelle, ingrate envers elle...

— Vous! ma chère maîtresse.

— Oh! Dieu est juste, il me fait souffrir de Catherine ce que j'ai fait souffrir à Jeanne; pauvre Jeanne... j'étais bien jeune alors, mais c'est singulier, Gilette, comme les premiers jours de mon enfance sont présens à ma mémoire.

— Eh bien! contez-moi donc ça, ma chère maîtresse, ça vous égaiera peut-être un peu. »

La princesse de Lorraine secoua tristement la tête, et reprit.

» Je me souviens parfaitement de la mort de ma mère; je n'avais pourtant que deux ans, et je vois encore madame de Champy, ma gouvernante, venir me chercher en pleurant, pour me conduire auprès d'un lit; des cierges brûlaient au chevet et éclairaient la figure blanche et immobile de ma mère, la chambre était remplie de personnes agenouillées; au milieu d'elles le prêtre récitait les prières des agonisans; on pleurait, et puis toutes ces voix qui priaient avaient un accent si triste, si lugubre, que la terreur s'emparant de moi, je poussai des cris horribles, ma voix sembla ranimer ma mère, elle me tendit les bras, m'appela pour m'embrasser, j'oubliai mon effroi; alors elle détacha de son cou un rang de perles auquel était suspendue une sainte relique : » Qu'elle te protége ainsi qu'elle m'a protégée, me dit-elle en me la passant au cou, ne la quitte jamais. » La voici, ma chère Gilette, ajouta la duchesse Louise, sortant de son sein un reliquaire enchâssé d'or. »

Elle s'arrêta vaincue par son émotion, puis après un moment de silence, elle reprit :

» Le comte, qui aimait tendrement ma mère, fut désolé de sa perte, et comme on lui dit qu'elle était morte des suites de couches, il resta longtemps sans vouloir me voir; je fus entièrement livrée aux soins de madame de Champy; cette bonne dame m'aimait éperdument, et me gâtait surtout d'une manière qu'alors je trouvais charmante; elle me passait toutes mes fantaisies, ce qui faisait que j'en avais de nouvelles à chaque instant; elle ne voulait pas que je pleurasse, ce qui faisait que je criais continuellement : enfin, grace à elle et à son amitié mal entendue, je devins bientôt la plus insupportable petite fille du monde... te rappelles-tu, Gilette, comme je t'égratignais quand tu ne faisais pas ma volonté, et comme je tirais tes beaux cheveux noirs, pauvre enfant.

— Oh! je vous le rendais bien, ma chère maîtresse, et je me rappelle aussi que, bonne et adorable que vous avez toujours été, vous ne le rapportiez pas à madame de Champy qui m'aurait infligé une correction un peu plus cruelle que celle que me faisaient éprouver vos petits ongles... Mais voyons donc la suite de votre récit.

— Le comte de Vaudémont, mon père, n'ayant point d'enfant mâle, dut songer à un second mariage; ma gouvernante m'apprit cela avec des larmes et des sanglots. » Pauvre enfant, criait-elle en me serrant désolée dans ses bras; tu vas donc avoir une belle-mère, une marâtre, pauvre Louise! mon Dieu; prenez pitié d'elle! » J'avais alors quatre ans; et ce mot de *marâtre* revenait si souvent dans la bouche de ma gouvernante, et toujours avec de nouvelles larmes, qu'un jour je lui demandai : qu'est-ce donc qu'une *marâtre*?

— C'est horrible, me répondit-elle, c'est une calamité dans une famille.

— Ah! mon Dieu, m'écriai-je, c'est donc quelque chose qui bat les enfans, une *marâtre*.

— Trop souvent, répondit madame de Champy. Aussi, le jour des noces de mon père, je ne fis que pleurer, et la haine que je témoignai à ma belle-mère fut si forte, qu'elle renonça à se faire aimer de moi; bientôt je ne la vis plus qu'aux solennités de famille... A sept ans, j'eus la petite vérole; dans la crainte de la contagion pour mes frères, on me fit transporter à la campagne... Ma maladie augmentant, madame de Champy en conçut un tel désespoir, que la fièvre la prit, le délire s'en suivit; il fallut l'éloigner de moi; madame de Montravers, ma seconde gouvernante, avait fui dès les premiers symptômes de cette affreuse maladie; j'allais donc être seule, livrée à des domestiques; les boutons qui couvraient mon visage m'avaient fermé les yeux, je n'y voyais pas, mais je demandais toujours ma *bonne amie*; c'était ainsi que j'appelais madame de Champy. Deux jours après qu'elle m'eut quittée, une nuit que je ne pouvais dormir et que je pleurais en disant: pourquoi donc n'est-elle plus là? soudain une voix douce me répondit: « Elle est souffrante aussi, mais ne craignez rien, chère petite, vous avez une autre bonne amie qui ne vous quittera pas et qui vous soignera aussi bien.

— Qui êtes-vous donc, demandais-je étonnée de cette voix que je ne reconnaissais pas.

— Une femme qui vous aime beaucoup.

— Autant que ma bonne amie?

— Encore plus, je vous l'assure, ma chère enfant.

— Vous n'êtes donc pas une marâtre, lui dis-je, puisque vous aimez les enfans... » et j'ajoutai encore bien des choses dont je ne me souviens plus, mais qui avaient l'air de faire de la peine à ma nouvelle bonne amie, car je l'entendais soupirer et me serrer la main en silence... mais ce qui acheva de me la faire aimer tout-à-fait, c'est que lorsque les médecins disaient que j'étais fort mal, elle pleurait abondamment, et m'embrassait le plus affectueusement du monde. »

— Vous n'avez donc pas peur d'attraper ma maladie, lui disais-je, comme mes frères, comme mon père, comme ma belle-mère.

— Je voudrais l'attraper si je pouvais te l'ôter, me répondit-elle; et alors je sentais que je l'aimais autant que madame de Champy, car j'ai toujours eu une extrême reconnaissance pour ceux qui m'ont témoigné de l'attachement.

— Alors vous devez en avoir beaucoup pour moi? interrompit Gilette, en baisant la main de Louise.

— Beaucoup, mignonne, plus que tu ne le penses... mais laisse-moi donc achever mon histoire: » Un jour, en me réveillant, j'ouvre les yeux... oh! j'y vois! j'y vois! m'écriai-je avec transport. » Soudain une femme qui me veillait se cacha derrière les rideaux de mon lit; je devinai que c'était ma nouvelle bonne amie, et je la priai avec instance de se montrer.

— Je n'ose pas, me dit-elle; tu ne m'aimeras plus, si tu me vois.

— Me croyez-vous donc méchante et ingrate; lui dis-je.

— C'est que je ressemble à une femme que tu hais bien fort.

— Quant tu ressemblerais à ma belle-mère, je veux te voir, répliquai-je. »

Les rideaux s'ouvrirent, c'était ma belle-mère! c'était elle qui m'avait soignée, veillée, elle à qui je devais la santé, le retour à la vie; je ne pus que lui dire: pardon! pardon! et je fondis en larmes. Depuis ce temps je fus pour elle la plus soumise des filles comme elle continua à être toujours pour moi la plus tendre des mères... Hélas! Jeanne de Savoie est morte; combien peu lui ressemble Catherine de Lorraine! »

A ces mots, la porte de la chambre de Louise s'ouvrit brusquement, et Catherine de Lorraine parut,

Les deux jeunes filles se levèrent interdites.

» Comment, mademoiselle, votre toilette n'est pas faite, dit-elle en jetant un regard dédaigneux sur le costume de paysanne que Louise n'avait pas encore quitté, ne saviez-vous pas qu'il y a fête au château, ce soir?

— Je croyais pouvoir me dispenser d'y paraître, madame, répondit Louise toute tremblante que ses dernières paroles n'eussent été entendues par sa belle-mère.

— Vous dispenser, répéta la comtesse d'un ton d'ironie dédaigneuse, quoi! penseriez-vous soustraire à l'admiration générale votre incomparable beauté? »

Louise devint rouge jusqu'au blanc des yeux.

La comtesse continua du même ton.

» N'êtes-vous pas l'astre de cette cour? nous recevons ce soir un roi jeune et beau, peut-on le fêter dignement sans vous? n'êtes-vous pas, au dire de monsieur votre père, de monsieur votre oncle et même de madame la duchesse Claude, la merveille la plus merveilleuse de Lorraine?

— La duchesse Claude est ici? demanda Louise surprise et charmée.

— Elle accompagne son frère Henri, qui va se faire couronner roi à Varsovie; ils passent tous deux par notre ville, et le duc Charles désire leur présenter ce soir ce qu'il y a de plus remarquable à sa cour.

— Madame... de grace... dit Louise en joignant les mains.

— Non, non, mademoiselle, votre père vous ordonne de vous habiller sur-le-champ, et je vous réitère cet ordre.

— J'obéirai, madame.

Après avoir salué respectueusement sa belle-mère, la princesse passa dans son cabinet de toilette et Gilette l'y suivit.

(*La suite au prochain numéro*).

---

## LA NAIADE DE VERSAILLES

### ET L'ARTISTE.

.......... T'es-tu fait raconter quelquefois l'amour d'un jeune Italien pour la naïade du château de Versailles? c'est là une belle histoire! et je te la conterai à la première nuit d'orage; aujourd'hui je ne puis pas.

— Roland, lui dis-je, je t'en prie, raconte-moi cette histoire tout de suite; il y a long-temps que tu ne m'as rien raconté, Roland, toi si expansif autrefois, silencieux aujourd'hui! Allons donc, sois bon pour ton ami, raconte-moi l'histoire de la naïade de Versailles, le veux-tu?

— Je le veux bien, dit Roland, mais à une condition.

— Et laquelle, Roland?

— Je te la dirai quand j'aurai fini mon conte, ré-

pondit-il, mais jure-moi, jure-moi que tu exécuteras notre traité!

— Quelle que soit la condition, Roland, je l'accepte : raconte-moi ton histoire à présent.

— Il y avait à Versailles, dans la rotonde, sous l'un de ces mille jets d'eau, amusement d'un jour pour ce grand roi, une statue de la naïade de formes si délicates, d'un visage si fin et si pur, d'un bras si blanc et si joli, d'une attitude si naturelle, que Louis XV fut sur le point de la faire briser par ses jardiniers, tant il la trouva difforme et mal à son gré. Cette statue, entourée de blocs informes, lions aux gueules béantes, syrènes à la queue de poisson, amour aux ailes étendues, Vénus de toutes dimensions, était seule et triste au milieu de ses compagnes. Personne n'avait pour elle ni un sourire ni un regard. La Vallière s'y était assise un jour sans la voir; Montespan l'avait heurtée du pied sans la voir, Mme de Maintenon et Mme Dubarry ne l'avaient pas touchée; car c'était le bloc de marbre le plus naïf qui se puisse imaginer.

Dans les jardins du roi Louis XVI, car la date de mon histoire est récente, et il n'y a guère entre elle et nous qu'une douzaine de révolutions, un jeune peintre italien se promenait, regardant dédaigneusement ces lourdes façades, ces arbres stupidement taillés en pyramides, ces eaux verdâtres, ce luxe épuisé d'une monarchie ruinée; il regardait tout cela, l'artiste, et il triomphait de se sentir si supérieur à tout le goût du dix-septième siècle, à toute la barbarie du dix-huitième siècle. Il était dans un de ces admirables instans d'ironie, où l'ironie s'élève à la hauteur de la passion. Il foulait aux pieds toutes ces guirlandes, tous ces colifichets d'un jour; il était fier d'être Italien, malgré la liberté qui commençait à rugir en France et de toutes ses forces et de toute sa voix. Tout à coup, par hasard (ce hasard qui vous montre dans un bal une femme, et qui fait que vous ne voyez qu'elle toute seule, et cela tout le reste de vos jours); tout à coup le jeune homme la découvre dans ce chœur de femmes grotesques, l'admirable naïade, création toute italienne! pauvre femme tremblante sous les eaux et sous le limon de France! Elle était belle, hélas! son regard était timide; elle pressait ses beaux pieds l'un contre l'autre; ses cheveux pendaient sur ses épaules nues, elle avait froid; elle était là si mal à son aise, l'innocente enfant! Sans doute elle avait été oubliée sur le chemin, orpheline de père et de mère; et là, sans appui, sans soutien et sans voiles, elle s'humiliait sous les froides mains du sort. Notre artiste la vit donc ainsi faite : alors il se baissa timidement vers elle, il se plaça à ses pieds, courbant la tête sous son regard; il anima tout ce marbre, il réchauffa ses pieds si froids sous son haleine brûlante; il fit battre ce cœur sous ses mains, il enveloppa toute cette femme de tant de respect et d'amour, que cette femme fut à lui et lui à cette femme! — Et le lendemain, quand il l'eut bien dévorée du regard de l'ame, il s'enhardit jusqu'à lui baiser les mains, et puis sans la toucher, il lui parla de son amour, il lui dit qu'il l'aimait parce qu'elle était plus belle que tout ce qu'il avait vu ou rêvé, il lui fit ses confidences avec toutes sortes de mystères; il lui raconta sa vie passée, ses folles boutades, ses orgies, ses larmes sur les ruines de l'Italie, tout ce qu'il avait souffert, tout ce qu'il avait aimé: il lui raconta tout cela! Pour elle, elle l'écoutait avec un doux et insensible sourire; elle le regardait avec cette tendre compassion qui annonce, qui précède l'amour. Elle était toute à ces histoires d'une jeunesse orageuse et bonne; elle aimait ce jeune homme certainement; mais elle cachait sa passion, comme on cache une passion qui commence: elle s'y livrait sans s'y abandonner, son amour était chaste comme son ame. Et lui, la voyant si réservée et si modeste, se perdait dans les ravissemens du troisième ciel. Il passait sa vie auprès d'elle, enivré, éperdu, occupé à la voir, à l'aimer, à lui parler, à l'entendre; car il croyait l'entendre quelquefois, et voilà ce qu'elle lui disait :

Toi qui m'as devinée au milieu de ces nymphes obscènes, ami, toi qui es venu me chercher dans ces jardins déshonorés par tant de vice royal et d'amours vulgaires, comment se fait-il que l'air corrompu de ces lieux ne se soit pas fait sentir à ton cœur? Alors, à cette question plaintive de la jeune fille, il répondait par un regard d'amour, ce regard qui dit tant de choses et qui va si loin! Elle répondit en ces mots: — Toi qui es jeune et d'un sang si chaud, et d'un cœur si honnête, pendant que tous les jeunes et les forts comme toi s'agitent au dehors pour réformer le monde et relever l'humanité du joug écrasant qui l'opprime; comment se fait-il, enfant, que toi seul, enfant, tu aies conservé les broderies légères de ta jeunesse! Toi seul, tu n'as pas eu l'ambition de régénérer la France? Pendant que tous tes frères sont législateurs hardis et intrépides, toi tu es un amant aimé : c'est bien, enfant? alors je t'aime, aussi tu es heureux. Allons, aime-moi comme je t'aime, c'est bien, enfant! Il faut nous hâter, vois-tu, les nuages s'amoncellent, la tempête arrive, la foudre gronde, mes minces filets d'eau tarissent dans mes filets de plomb. Regarde là-bas le palais de Louis XIV, comme il tournoie dans la tempête : on dirait la feuille jaunie de l'automne. Aimons-nous! aimons-nous! Et lui..... éperdu, la tenait embrassée sur son cœur, dans ses bras, et ce n'était pas un marbre qu'il embrassait.

Ainsi les deux amans passèrent leurs belles heures, leurs frais matins d'amour, leurs nuits d'été : ils s'aimèrent en silence, ils s'aimèrent avec des regards, avec des soupirs, avec des extases sans fin, comme l'on s'aime. Cela dura long-temps; mais les choses que la naïade avait prédites arrivèrent, le nuage amoncelé laissa échapper les tempêtes, le tonnerre gronda, et ce fut un bruit à épouvanter les plus braves. La grande voix de la populace, ce tonnerre des révolutions se fit entendre; tout s'en alla de France, les vieilles lois, les vieux dieux, et le vieil amour, et la vieille poésie, et le vieil esclavage, tout s'enfuit! autel et trône, jeunesse et beauté, aristocratie de tant de siècles, morte en un quart-d'heure! Le passé expia les folies et les prodigalités de son orgueil, tout cela en un jour! ce fut un chaos primitif, le chaos des choses créées, le chaos des lois toutes faites et des pouvoirs tout construits. Alors toutes les passions humaines aboutirent à une seule, à cette passion qui renferme toutes les autres, une révolution! Alors, si la foule avait eu le temps, elle aurait montré au doigt un homme pressé d'un chagrin d'amour. L'amour n'était rien alors, pas même un signe d'aristocratie. Mon jeune artiste, tout entier à sa passion, vit d'un œil serein tous ces désastres. Que lui importait à lui l'émeute populaire aux crins mal faits, pleine de boue et de sang, à lui qui attestait avoir tous les jours un si doux sourire? Que lui faisaient à lui ces cris de l'émeute, à lui qui se livrait chaque jour à un si éloquent silence? Il était tout entier à la reine de ses rêves, la seule reine que personne ne songeait à lui ravir. Elle était sa mal-

tresse souveraine, son bien unique, sa gloire et sa joie; elle était tout pour lui, que lui importait le reste? Aussi, tant que le chemin de Versailles à Paris fut libre, tant qu'il put aller voir son amour à franc-étrier et se reposer près de lui, il ne demanda rien de plus. Mais un jour le peuple qui avait, lui aussi, ses passions à satisfaire à Versailles, le peuple assis sur les canons et demandant du sang, encombra le chemin de Paris à Versailles. Alors l'inquiétude prit notre jeune homme, c'était le jour ordinaire où il allait voir sa bien-aimée : elle lui avait donné rendez-vous la veille de meilleure heure qu'à l'ordinaire. Sans doute, elle était prête, elle était parée, elle l'attendait déjà; sans doute, lui aussi il était prêt, il était paré, il courait à elle. O surprise! ô douleur! un mur vivant s'est élevé entre lui et sa fiancée; c'est une mer de têtes échevelées, c'est une armée en désordre que le boulet ne saurait percer? Le voilà forcé d'aller pas à pas avec le peuple, impatient, haletant, comme le peuple. Le peuple allait à la reine, plein de rage; lui, il allait à sa maîtresse, rempli d'amour. Oh! c'était à voir cette haine et cette colère forcée d'aller au même pas. Oh! c'était à voir, la passion innocente de ce jeune homme et l'atroce passion de la foule accouplées l'une à l'autre, se donnant le bras dans les rues, marchant dans la boue ensemble, toutes deux corps à corps, bras à bras, le chemin si long pour tous deux. Enfin le jeune homme arriva avec la foule. La foule s'arrêta sous les fenêtres du château en criant : la reine! la reine!.. Lui il laissa la foule criant : la reine! et prenant le détour d'une allée obscure, il arriva à sa maîtresse de marbre, il courut à elle qui était tremblante, il la rassura sur son absence, il lui dit : — Je t'aime, mais c'est la foule qui m'a retenu. Et il lui raconta en tremblant ce que c'était en effet que la foule. Elle l'écoutait en tremblant, lui, elle avait l'air de lui dire : — Combien tu as souffert! Quelles atroces femmes que ces femmes qui crient la reine? la reine? la reine? Et lui, lui se pressait contre elle, et là, appuyé sur son sein, il entendait les cris de la foule, la reine! la reine! la reine! Et les cris augmentaient, et le peuple qui criait toujours se répandait dans les jardins, et ces jardins-là se peuplaient, eux, et enfin.... une troupe armée, horrible à voir, arriva jusqu'au jeune homme tremblant pour sa fiancée.

— Que fais-tu là, lui dirent-ils? Lui éperdu, tremblant d'émotions et de crainte, se jette au devant de sa bien-aimée, il la protégea de son corps, il couvrit sa chaste nudité de son manteau et il s'apprêta à mourir avec elle et pour elle. — Que fais-tu ici, lui disent-ils? qui es-tu? Viens avec nous, il s'agit de combattre et de mettre à mort les tyrans.

Alors il se leva, et prenant l'attitude d'un homme résolu, il regarda : un coup d'œil lui suffit pour comprendre tout ce que sa position avait de désespéré. L'asile de sa fiancée était profané à jamais, les grilles de fer étaient brisées, les gardes égorgés, toute cette pompe royale faite pour elle était évanouie. Elle restait sans asile, sans serviteurs, sans gardes, sans amis, sans protection, comme une simple reine! Elle restait exposée aux regards des hommes, aux insultes des femmes, aux injures de tous, comme une simple reine.

Elle jetait sur lui un mélancolique regard qui lui disait : Ami, ne m'abandonne pas à ces furieux; prends pitié de ta sœur, mon frère? Il comprit ses paroles, il comprit son regard, il entendit sa prière, il voulut pousser jusqu'au bout son amour, il résolut de faire du jour de ses noces le jour de mort de sa fiancée. Comme il était beau, jeune, et à l'œil noir; son regard en imposa à la foule, elle attendit ses ordres en silence, tant la passion lui donnait de majesté et de grandeur.

— Qui de vous me prête un sabre, dit-il? On lui tendit un sabre, la même lame qui avait déjà coupé plus d'une tête : il prit le sabre; se tournant vers le beau marbre :

— Adieu, pardonne-moi, retourne au ciel d'où tu es sortie; adieu, mon ange, tu ne seras pas livrée toute nue à ces barbares, à ces aveugles, adieu! adieu! adieu!

Il brisa la tête de cette femme qu'il avait tant aimée et qui l'aimait tant : ce cou si frêle se détacha de ses blanches épaules, et sur ce corps inanimé il s'agenouilla et se prit à pleurer.

Alors la foule le prit pour un fou et lui porta respect : elle reprit son chemin à travers le jardin en criant : la reine! la reine! et tout finit pour ce soir-là.

Et le lendemain la foule et l'amant se mirent en route : ils avaient l'un et l'autre ce qu'ils étaient venus chercher, elle, la reine, lui sa maîtresse; elle, la reine déjà morte, pauvre femme, qui vivait encore; lui, la tête de son épouse, marbre toujours vivant.

Ici, Roland termina son histoire; il avait les larmes aux yeux en finissant, son regard était humide, il était pâle.

— Ton histoire m'a fait bien du mal, Roland.

Et à moi donc, dit Roland. J'ai subi des rêves affreux à ce sujet; mais cela était écrit là-haut; et puisque tu as voulu cette histoire, subis-la comme je l'ai subie; elle ne te fera jamais autant de mal qu'elle m'en a fait.

Je voudrais savoir, lui dis-je, comment cette histoire t'est venue, et par quel fil elle tient à notre dissertation littéraire de cette nuit?

A cette question, Roland se leva brusquement, il frappa la terre du pied, il prit sa canne et son chapeau. — Comment cette histoire m'est venue, s'écria-t-il, comment elle tient à notre dissertation de cette nuit? Mais ne voyez-vous pas, monsieur, que cette histoire est la plus cruelle satire qui se puisse faire de votre définition du fantastique? Ne voyez-vous pas qu'un poète comme mon Italien, qui est poète pour lui-même, qui se passionne pour un marbre, aurait honte de profiter de sa passion pour faire même une statue? Cette nature, qu'il a étudiée, qu'il sait par cœur, dont il sait les moindres replis, au lieu de la refaire, pour les autres, comme ferait un artiste vulgaire, il la brise pour lui-même, il la met en pièces de ses mains, afin qu'elle ne soit pas profanée par une passion autre que la sienne : c'est un grand artiste, celui-là, j'espère? C'est une grande passion, celle-ci, j'espère? ce n'est pas un conteur, celui-là, j'espère? Oh! vous avez profané la poésie toute cette nuit, vous avez menti à la poésie toute cette nuit, vous avez réduit l'art à se faire l'humble valet du conte! vous n'avez rien compris ni à Homère, ni à Hoffmann, bonsoir.

Roland était dans un des accès de mauvaise humeur auxquels il est impossible de résister : quand ces accès lui viennent, il faut courber la tête et céder; je cédai donc.

— Cependant, si tu voulais, j'ajouterais quelque chose pour ma défense, Roland.

— Pas un mot de plus à ce sujet, dit Roland; quand j'ai commencé mon histoire, c'est à une

condition, la voici : — Tu me laisseras sortir sur-le-champ, sans plus me fatiguer de tes disputes littéraires, et bonsoir. Et il sortit, se parlant tout bas à lui-même mille injures contre moi. J. JANIN.

## LE CANARD DORÉ.

Le 10 avril 1672, le brigantin hollandais *le Canard doré* était mouillé dans le port de Flessingue. *Le Canard doré*, ainsi que tous les bâtimens de Flessingue, faisait alternativement le commerce et la contrebande en temps de paix, et la course en temps de guerre; mais, malgré ces sortes de trafic, l'ordre et la propreté la plus minutieuse régnaient à bord, et pas un navire de guerre n'était mieux réglé et emménagé que ce brigantin Ce n'est pas que M. Svoëlt, à la fois capitaine et combourgeois de ce navire, tînt beaucoup à cette régularité de service; mais son premier lieutenant, Gaspard Keyser, se montrait partisan si décidé de la discipline, que le capitaine, fort bon homme d'ailleurs, le laissait faire à peu près à sa guise, malgré les railleries de son second lieutenant Jean-Bart.

Hâtons-nous de dire que cela n'altérait en rien la bonne harmonie qui existait entre lui et Gaspard Keyser, ces deux jeunes marins étaient étroitement liés depuis quatre ans qu'ils naviguaient ensemble.

Or, ce jour-là, Gaspard Keyser commandait le navire en l'absence du capitaine Svoëlt qui était à terre, ces deux jeunes gens étaient dans la cabine devant une cruche de bierre et un flacon d'eau-de-vie, lorsque la conversation suivante s'établit entre les deux marins :

— Dis donc, Bart, et le vieux Sauret, qu'est-ce qu'il fait?

—Depuis qu'il m'a écrit la lettre que tu as lue, je n'en ai pas de nouvelles; je crois qu'il est toujours à Dunkerque, à m'attendre pour radouber la maison de mon pauvre père, qui est diantrement avariée, dans ses œuvres vives et dans ses œuvres mortes.

— Tête-bleue! Bart, c'est un brave et digne marin, quoique un peu gausseur, que ce vieux Sauret.

— Brave et digne, c'est vrai, Gaspard, et qui m'aime comme il aimait mon père, car il n'a voulu me quitter que quand il a vu que nous étions frères... matelots, quoi!

— Aussi, Bart, j'ai été content... mais, là... bien content quand, il y a quatre ans, le vieux Sauret m'a dit, en voulant qu'on ne vît pas qu'il pleurait, le pauvre vieux : Tenez, M. Keyser, je peux quitter mon jeune M. Jean; je suis bien tranquille à cette heure que vous et lui vous êtes matelots!

— Quand je te dis, Gaspard, que sans cela jamais il n'aurait voulu s'en aller. Et il a deviné juste, le vieux Sauret; car je t'ai toujours trouvé, toi.

— Tiens, puisqu'on est matelot, c'est pour se trouver sans chercher : est-ce que cela t'étonne? mais il ne s'agit pas de cela, j'ai quelque chose à te proposer. Depuis quatre ans tu as quitté le vaisseau de l'amiral Ruyter, il t'a protégé pour te faire entrer au commerce après la paix de Bréda. Depuis que je t'ai rencontré sur *le Wassenaar*, où nous étions contre-maîtres, nous avons toujours navigué ensemble, dans la Manche, dans la Baltique et sur les côtes d'Angleterre et d'Irlande. Nous sommes devenus, moi premier, toi second lieutenant d'un bon brigantin de dix canons en temps de guerre, et de trois cent cinquante tonneaux en temps de paix. Aussi, maintenant, nous sommes mariniers et capables de dire aussi bien que le vieux Svoëlt : En haut, mariniers. Pilote... Eh bien ! Jean, mon oncle Keyser d'Ostende a quelque part douze ou quinze milliers de livres qu'il me garde pour un bon marché; tu as quelque chose aussi : proposons au bonhomme Svoëlt de nous céder le *Canard doré*.

Malheureusement la conversation fut interrompue par l'arrivée du bonhomme Svoëlt qui entra dans la cabine, en compagnie d'un petit homme gras, à figure fleurie et jubilante, et parfaitement vêtu de velours noir, avec une brillante et lourde chaîne d'or au cou. A la vue de leur capitaine, les deux jeunes marins se levèrent et voulurent sortir de la cabine : mais Svoëlt les arrêta et dit à Jean-Bart : — J'ai affaire à vous; quant à Keyser, il peut monter sur le pont et y attendre mes ordres.

Keyser sortit et laissa Jean-Bart avec Svoëlt et le petit homme gras, vêtu de noir.

— Voici notre jeune marinier, dit Svoëlt en lui montrant Jean-Bart; puis il ajouta : — Bart, saluez M. le secrétaire van Berg, secrétaire du collége de l'amirauté de Flessingue.

Jean-Bart, qui ne savait trop où tendaient ces préliminaires, salua brusquement et attendit. Alors M. le secrétaire van Berg, toujours souriant, prit la parole, et, s'adressant à Jean-Bart d'un ton mielleux et insinuant :

— Quoique je n'aie pas encore eu l'avantage de vous voir, jeune homme, je vous connaissais, ou plutôt je connaissais votre hardiesse et votre intrépidité; car, il y a six ans, me rendant à bord des *Sept-Provinces*, je me souviens parfaitement que M. l'amiral de Ruyter me parla d'un jeune marinier de Dunkerque, des plus satisfaisans par son intrépidité, sa valeur, son courage, sa noble conduite, sa...

— Ah ça, mais, est-ce que je suis à vendre pour me vanter comme on vante un bœuf au marché? dit impatiemment Jean-Bart, malgré le coup d'œil significatif du capitaine.

— Ah! ah! En vérité, ce jeune homme a un singulier instinct, capitaine Svoëlt. Eh bien ! mon jeune ami, ce n'est pas tout-à-fait de vous *vendre* qu'il s'agit, mais de vous engager au service des états-généraux.

— Moi?

— Oui, jeune homme, vous-même; outre le grand bien que M. l'amiral de Ruyter a dit de vous à ces messieurs du collége de l'amirauté, le capitaine Svoëlt que voici a rendu de si bons témoignages de votre capacité, de votre habileté, soit comme marinier, pilote ou canonnier, nous a tellement assurés que très-souvent vous aviez commandé en personne le brigantin, que messieurs du collége de l'amirauté de Flessingue n'hésiteraient pas à vous nommer second lieutenant à bord d'une quaiche de guerre, si...

— D'une quaiche de guerre; moi... servir militairement, ni plus ni moins qu'un soldat! chapeau bordé en tête, habit vert au dos, sabre au côté, saluer le lieutenant, saluer le capitaine, saluer-ci, saluer-ça... ou à l'amende... Non, non; j'honore bien M. l'amiral de Ruyter, mais quand on me prendra à naviguer au militaire, le *Canard doré* du bonhomme Svoëlt gloussera et battra des ailes.

— Mais songez donc, jeune homme, qu'une fois au service de Hollande, vous pouvez devenir... lieutenant! capitaine!

— Oui, oui, lieutenant bridé, capitaine bridé, ne pouvoir déferler une voile ou tirer un coup de canon sans dire : *Plaît-il?*... Non, non, vous prenez le saumon pour la truite, monsieur de velours noir.

— Ainsi donc, mon jeune ami, vous refusez le service militaire? dit le secrétaire en paraissant réfléchir profondément.

— Oui, cent fois oui, aussi bien que vous refuseriez de troquer votre plume et votre écritoire contre une hache et un polverin, si on vous le demandait.

—Mais si, par hasard, je n'ose pas vous l'affirmer du moins, dit le secrétaire en parlant avec lent ur et fixant sur Jean-Bart un coup d'œil perçant et interrogatif, et si par hasard le collége de l'amirauté ayant quelque part, dans un coin de l'arsenal de Flessingue, une jolie caravelle de six canons, bien montée, bien équipée, et destinée à croiser à l'embouchure du Texel; si, dis-je, messieurs du collége de l'amirauté, encouragés par les bons témoignages de M. l'amiral de Ruyter, vous offraient le commandement de cette caravelle, que diriez-vous à cela, mon jeune ami?

— Ah! mon brave monsieur de la chaîne d'or, cela sonne autrement; n'être ni gêné ni entravé par personne à son bord, si ce n'est pas tout, c'est beaucoup; car, au moins, si l'on a des voisins, on est seul dans sa maison. Aussi, pour la caravelle de six canons, je dirais tout autant de oui que je disais de non pour la bride de guerre que vous vouliez me donner à ronger.

— Enfin, vous diriez oui? c'est heureux! s'écria le secrétaire, ne pouvant contenir sa joie. A ce prix, vous vous engageriez au service des Etats?

— C'est-à-dire, un instant, mon digne monsieur: j'ai mon matelot, Gaspard Keyser, avec qui je navigue depuis quatre ans; nous ne nous quittons pas; comme marin, je vous réponds de lui, et le bonhomme Svoëlt vous en répondra de même; donnez-lui une caravelle comme à moi, et tout est dit, j'accepte.

— Diable! vous déraisonnez, jeune homme.

— Je déraisonne! mais c'est vous, mon brave homme, qui refusez mon matelot, qui est meilleur marin que moi; je vous donne une fève pour un pois, et vous ne voulez pas? Adieu.

— Mais...

— Il n'y a pas de mais; une caravelle pour moi, une caravelle pour Keyser, ou rien...

— Mais votre ami consentira-t-il?

— Un matelot n'a que la parole de son matelot!

— Veuillez donc le lui demander. Non que je promette positivement, car ce serait en vérité trop m'engager... et...

— Alors, rien de fait... Bonjour.

Et Jean-Bart sortait, si l'honorable M. van Berg n'eût crié:

— Si, si, je promets; seulement décidez-le, et tout est fini.

Jean-Bart sortit pour prévenir Keyser.

Et le capitaine et le secrétaire formulèrent l'espèce de contrat qui devait attacher Jean-Bart et Keyser au service des Etats. Jean-Bart, en remontant sur le pont, trouva Keyser, et lui dit avec joie:

— Bonjour, capitaine Keyser, capitaine de la caravelle le *Canard*, pour sûr.

— Allons, fou, tais-toi; tiens, voici une lettre du vieux Sauret, qu'un patron de bélandre a apportée.

— Il s'agit bien du vieux Sauret et de Dunkerque! dit Jean-Bart en prenant la lettre. Je te dis, Keyser, que tu es capitaine, capitaine d'une caravelle de six canons, et moi aussi.

— Tu es fou!

Et Jean-Bart lui ayant raconté ce qui venait de se passer, Keyser lui dit avec une émotion et une expression qu'il est impossible de rendre: « Merci, matelot! »

Et ils descendirent dans la cabine.

Lorsque l'engagement fut signé, le secrétaire ne cacha pas sa joie, et dit en se frottant les mains:

— Eh bien! capitaine Svoëlt, est-ce que vous n'avez plus dans votre soute une seule bouteille de ce vieux vin de Bordeaux, d'une si agréable couleur, pour boire à la santé de nos jeunes amis?

— Si, pardieu! monsieur le secrétaire; et si Keyser veut appeler mon garçon, il va nous en monter.

— En même temps, Keyser, dit Jean-Bart, lis donc un peu ce que raconte le vieux Sauret, voici sa lettre. Keyser sortit. Un moment après, il rentra pâle comme un mort, et dans moins de temps qu'il ne faut pour le décrire, il ferma la porte à clé, et sauta au collet de M. van Berg, en criant à Jean: « Pas un mot, et fais comme moi. »

Jean-Bart obéit presque machinalement, et fit comme son ami, c'est-à-dire qu'il serra le cou du bonhomme Svoëlt, comme s'il eût voulu l'étrangler.

— Mets-leur un des gobelets dans les dents, dit encore Keyser, et attache-le avec leur mouchoir.

Ce qui fut encore fait, malgré la résistance des deux victimes, hors d'état de lutter long-temps avec deux jeunes gens aussi vigoureux que Jean-Bart et Keyser.

— Attache-leur les coudes avec la corde du panneau.

Cette manœuvre fut exécutée aussi fidèlement que le reste; le bonhomme Svoëlt et M. van Berg furent liés, bâillonnés, et dans l'impossibilité de faire un mouvement ou de pousser un cri.

— Ah ça! maintenant, matelot, pourquoi tout ça? demanda alors Jean-Bart.

— Pourquoi? parce que ces honnêtes Mynhers voulaient nous faire pendre en France, si l'envie nous avait pris d'y retourner.

— Qu'est-ce que tu dis?

— Je dis que la lettre du vieux Sauret nous apprend que ces misérables voulaient nous cacher que la guerre est déclarée entre la France et la Hollande; il t'envoie la déclaration qu'on a criée dans les rues de Dunkerque, et la fin, la voici:

« Recommandons à nos sujets de ne prendre aucun service chez nos ennemis sous peine de la hart, » ou de la corde, si tu aimes mieux.

— Je n'aime mieux ni l'un ni l'autre. Ah! chien, dit Jean-Bart au secrétaire, avec un geste menaçant, tu savais donc que la guerre était déclarée?

Le malheureux van Berg ne put faire qu'un signe négatif en ouvrant affreusement les yeux.

— Et vous, dit Keyser au bonhomme Svoëlt, vous avez pu tromper ainsi deux jeunes gens qui vous servaient depuis long-temps!

Pendant ce temps-là, Jean-Bart, qui fouilla le secrétaire, tira plusieurs papiers de ses poches pour trouver l'engagement. Vois si c'est ça, Keyser? disait-il à mesure.

Non, non; mais voici quelque chose de bon à savoir. Une fois notre engagement signé, on devait nous tenir sous clé jusqu'à ce que la déclaration de guerre fût bien connue, pour rendre notre retour en France impossible.

— Et nous mettre, Sainte-Croix! dans la passe d'être pendus en France ou de nous battre contre la France.

— Ah! voici l'engagement, dit Keyser; et bientôt les morceaux volèrent par la chambre.

— Maintenant, matelot, dit Jean-Bart, nous n'a-

vons qu'à enfermer ces deux misérables, à prendre ce que nous avons d'argent et à tirer pays : justement il y a là la barque de cet animal. Allons, vite; car les États ont les bras longs, et avant deux heures il faut être loin, car voyant que nous ne les voulons pas servir, ils nous empêcheraient de servir en France en nous retenant prisonniers : maintenant qu'il y a guerre, ils n'ont rien à risquer.

— Et puis, ajouta Keyser, en ôtant la chaîne d'or du cou du secrétaire, comme nous ne pouvons emporter nos coffres d'ici, voilà qui nous dédommagera de la perte que nous faisons.

Et les deux jeunes gens ayant encore assuré les liens qui attachaient le capitaine et le secrétaire, fermèrent la porte, et recommandant aux matelots de ne pas interrompre la conférence du secrétaire du collége d'amirauté, ils donnèrent ordre au maître-pilote de veiller sur le brigantin, et se firent mettre à terre par la barque du secrétaire, ordonnant au patron de les attendre.

Deux heures après, ils avaient gagné Flessingue ; et deux jours après, ils étaient en France, à Dunkerque.

EUGÈNE SUE.

---

## L'EMPEREUR NICOLAS ET SA FAMILLE.

A Moskou, la présence de l'empereur est une rareté; il y est aimé jusqu'à l'idolâtrie : *Notre petit père*, s'écrient en le regardant avec dévotion les mujiks, pendant qu'il fend avec peine leur foule serrée. —*Allons, mes enfans, un peu de place; frères, laissez-moi passer*, dit le monarque en portant la main à son chapeau. On peut vraiment dire que le passage de l'empereur, qui est accessible à tout le monde, présente l'aspect d'une grande foire, et les abords du palais, qu'aucune barrière ne défend contre la foule, sont remplis du matin au soir par une masse compacte d'hommes, de femmes et d'enfans. Que l'un des jeunes princes, stimulé par la curiosité, grimpe jusqu'à la croisée et montre ainsi son joli visage à ce peuple assemblé, aussitôt toutes les têtes se découvrent comme si l'on voyait l'empereur. Un jour, la mère de cette vraiment belle famille, l'impératrice, était assise près d'une fenêtre d'où elle contemplait la foule, lorsque Nicolas, s'approchant d'elle, passa son bras autour de son cou, et lui donna un baiser.

Les personnes qui ne connaissent pas le caractère russe ne sauraient comprendre l'enthousiasme produit par une action si simple, un tonnerre d'acclamations fit retentir les airs ; j'oserais affirmer que dans ce moment il n'y avait pas un des hommes assemblés là qui n'eût donné sa vie pour le czar, et pas une femme qui n'eût pressé son fils ou son mari de le faire.

L'empereur est un très grand et très bel homme; il paraît avoir un caractère vif et gai. Il se montre toujours vêtu avec un soin particulier ; tous ceux qui l'approchent savent qu'il faut se présenter devant lui avec un costume très soigné, et une physionomie qui annonce la bonne humeur. Du reste, son abord est facile, et il semble attacher peu d'importance à la représentation. A Saint-Pétersbourg, cependant, de chaque côté de la porte qui conduit aux appartemens impériaux, l'on voit un nègre vêtu du costume oriental le plus riche ; douze de ces noirs, destinés au même service, se relaient alternativement pour ouvrir la porte et annoncer les visites.

Après le déjeûner, chaque matin, le premier soin de l'empereur est d'entrer dans l'appartement de ses enfans, pour s'assurer s'ils ont bien dormi. Il les prend tour à tour dans ses bras, les caresse, joue et lutte avec eux; car, ainsi que je l'ai dit, il est d'une humeur folâtre, et oublie volontiers son rang élevé et les soucis du trône pour revenir de temps en temps à l'âge de l'écolier. Leurs majestés dînent à trois heures. (C'est l'heure du dîner pour les classes supérieures en Russie.) Après ce repas, fait sans étiquette, le grand duc Alexandre et les autres enfans viennent embrasser leurs parens et passer quelques momens avec eux. L'empereur donne fréquemment un baiser à l'impératrice devant ses enfans, et l'appelle tout uniment sa femme.

Mais cette princesse, qui est prussienne, a des habitudes plus cérémonieuses, et ne parle jamais de son mari qu'en le nommant : l'empereur. L'impératrice parle parfaitement l'anglais, Nicolas entend et parle cette langue, mais beaucoup moins bien qu'elle. Un Anglais de mes amis, résidant à Saint-Pétersbourg, et appelé à voir souvent de près la famille impériale, m'écrit : « Il est difficile, sans être » accusé d'exagération, de faire apprécier avec jus- » tice, aux étrangers, le caractère de l'empereur » et celui de l'impératrice. Je ne les ai jamais vus » entourés de leurs enfans sans participer aux dou- » ces impressions qu'éprouvent tous ceux qui sont » témoins de l'affection et de l'harmonie qui rè- » gnent dans cette famille. Les vertus domestiques » de l'auguste couple peuvent être offertes comme » modèles, non seulement aux autres souverains, » mais encore à tout homme privé, à quelque classe » qu'ils appartiennent. »

A St-Pétersbourg, il arrive souvent à Nicolas de prendre un droski (voiture de place) pour revenir chez lui, lorsque la pluie le surprend en chemin. Un jour qu'il n'avait pas d'argent sur lui et qu'il était seul, le cocher du droski, ne connaissant pas l'empereur, et le voyant simplement vêtu, craignit de perdre le prix de sa course; il demanda à Nicolas de lui laisser son manteau en gage jusqu'à ce que celui-ci lui eût envoyé l'argent qu'il lui devait, condition qui parut à l'empereur une chose toute simple, qu'il accepta sans hésiter.

Une autre anecdote vient à l'appui de ce que j'ai dit des relations de Nicolas avec les classes inférieures du peuple russe, et de l'absence d'étiquette qu'il y apporte. — Un jour de Pâques, sortant de son palais sans être accompagné, il s'adresse à la sentinelle de faction avec sa familiarité ordinaire, et lui dit, selon l'usage consacré dans cette fête solennelle : *Christ est ressuscité.* Au lieu de répondre à cette salutation par la phrase invariable : *Oui vraiment, il l'est*, le soldat répondit gravement : *Non, en vérité, il ne l'est pas.* Eh ! s'écrie l'empereur surpris, cet homme-ci est ivre sans doute ! Je te dis que Christ est ressuscité. — Et moi je vous dis qu'il ne l'est point, reprend la sentinelle sans se déconcerter. — Qu'es-tu donc et d'où sors-tu ! demande Nicolas de plus en plus étonné. — Un juif, répond le soldat sans le moindre embarras. L'empereur s'éloigna en riant de bon cœur.

LEITCHD RITCHIE (*Bibliot. de Genève.*)

---

A. POURRAT, *Rédacteur en chef.* A. P. BARBIEUX, *Gérant.*

Paris, imp. de Félix Locquin, rue N.-D.-des-Victoires, 16
Pour Henry Hooper, 13, Pall Mall, East, Londres.

LE CAMÉLÉON,

N° 19 (3me Année.) JOURNAL NON POLITIQUE. 16 Mai 1836.

PARAISSANT LES 1er, 8, 16 ET 24 DE CHAQUE MOIS.

## LOUISE DE LORRAINE.

(Suite et fin.)

### CHAPITRE II.

Le château des ducs de Lorraine était illuminé : tout ce qu'il y avait de plus noble, de plus riche, de plus élégant à Nanci se pressait sur les escaliers embaumés de fleurs et venait remplir les salles où le bal se préparait splendide et bruyant. On n'attendait plus pour commencer la danse que le signal qui devait être donné par le duc de Lorraine, placé sur une estrade, entouré du comte et de la comtesse de Vaudemont et de leur famille. L'hôte auguste, le duc d'Anjou, troisième fils de Henri II et de Catherine de Médicis, que Varsovie venait de se choisir pour roi, entra donnant le bras à sa sœur, la duchesse Claude, et le bal commença.

L'entrevue de la duchesse et de son ancienne demoiselle d'honneur fut touchante, quoique mitigée par les lois de l'étiquette ; quant au jeune Henri, il resta muet d'admiration à la vue de Louise de Lorraine ; aucune des beautés piquantes dont Catherine de Médicis aimait à s'entourer, n'avait pu donner au jeune prince une idée d'un ensemble aussi modeste et aussi ravissant. Sans parure, Louise aurait attiré tous les regards ; parée, elle les charmait : son habit de cour, simple mais élégant, faisait valoir sa taille svelte et gracieuse, et l'on ne savait ce qu'on devait le plus admirer, ou de son éclatante beauté, ou de cet air de candeur et de pureté qui en doublait la grace. Toutefois quelque chose de triste et de résigné semblait se mêler aux perles qui ornaient son front ; son sourire n'avait point d'enjouement, il était contraint, souffrant même. Elle se tenait presque cachée derrière sa belle-mère, dont chaque mouvement la faisait tressaillir et rougir.

Après l'avoir saluée, Henri, trop ému pour oser lui adresser la parole, alla s'asseoir près de sa sœur, et l'accabla de questions.

« C'est une ange, lui répondit la duchesse Claude ; aussi bonne que belle, cette jeune fille souffre du caractère altier de sa belle-mère, sans se plaindre, sans même chercher à se venger de ses mauvais traitemens. En allant en demander justice à son père, elle craindrait de rompre l'harmonie qui règne entre les deux époux. Son seul délassement, pouvez-vous le croire ? sire, est de faire toutes les semaines à pied un pélerinage à la chapelle de Saint-Nicolas, et là, elle emploie en aumônes les vingt-cinq écus que son père lui donne par mois pour ses menus plaisirs ; n'est-ce pas édifiant ? »

A ce récit, Henri ne put retenir des mots d'admiration. Il affecta une froideur désespérante à l'égard du comte de Vaudemont et surtout de sa femme ; tandis qu'au contraire, sans approcher de Louise, sans lui parler, il semblait l'entourer d'égards et de respects.

La jeune princesse en fut plus surprise que charmée ; elle craignait que sa belle-mère ne la rendit responsable de la conduite du prince, et qu'elle n'en éprouvât plus tard une scène désagréable : mais d'autres pensées occupèrent le lendemain la comtesse ; le duc d'Anjou, qui devait quitter Nanci au soleil levant, déclara, malgré les représentations de ses courtisans, vouloir rester encore une journée à la cour du duc de Lorraine.

L'itinéraire d'un roi est toujours préparé d'avance et irrévocablement fixé ; ainsi que le plus mince de ses sujets, il ne peut l'avancer ou le retarder, sans causer quelques désagrémens aux villes qu'il doit traverser, qui toutes l'attendent, et qui toutes ont fait des frais pour le recevoir. Aussi l'étonnement de tout le monde fut-il extrême, lorsque Henri eut déclaré sa décision.

« Pardonnez-moi le dérangement que je vous cause, dit-il au duc de Lorraine, mais on a tant de peine à quitter cette belle France...

— Même pour aller chercher une couronne ? sire, demanda le duc.

— Une couronne ne fait pas le bonheur, répondit Henri en cherchant des yeux Louise de Lorraine, que ce regard et ces paroles rendirent rouge et muette. »

La chasse, un banquet splendide et un bal brillant remplirent cette seconde journée ; à la faveur de son titre et de son rang, Henri put s'approcher plusieurs fois de Louise, et lui témoigner l'admiration qu'elle lui causait : jeune, galant, les traits nobles et fins, le duc d'Anjou avait acquis à la cour de sa mère ce ton de galanterie exquise, cette grace pleine de charmes, qu'un jeune homme gagne toujours dans la société des femmes : mais jamais il n'avait paru aussi aimable qu'en ce jour, jamais ses manières n'avaient été plus séduisantes ; aussi à la fin de la journée, quand, retirée dans sa chambre et debout, pensive, Louise restait sans songer à dégrafer sa robe, ni à détacher le diadème qui couvrait ses cheveux blonds, et que Gilette lui demanda ce qu'elle avait ainsi... la jeune princesse dit, comme se répondant à une pensée intime :

« Il est bien malheureux qu'un prince aussi aimable quitte la France pour aller régner en Pologne

— Plus malheureux pour lui que pour les autres, répliqua Gilette étourdiment, car non seulement il quitte la France, mais encore une dame qu'il aime passionnément.

— Et que tu nommes ? demanda Louise vivement.

— Marie de Clèves, princesse de Condé.

— Est-elle bien belle ? demanda Louise affectant un air d'indifférence en détachant son diadème.

— Le roi de Pologne ne vous a-t-il pas dit qu'il n'en avait jamais vu de plus belle que vous ?

— Qu'il ait dit cela, Gilette, répliqua Louise, en ôtant ses boucles d'oreille, cela ne prouverait tout au plus que sa galanterie ; les hommes, ma petite, se croient obligés, je le pense, de dire à la femme qui est le plus près d'eux qu'elle est la plus belle de toutes ; d'aucunes y ajoutent foi, les folles ! elles ne savent donc pas que ce n'est qu'une phrase banale, une simple formule de politesse, une parole insignifiante comme le bonjour qu'on souhaite en passant.

— On vous dit belle et bonne, ma chère maîtresse, on devrait ajouter et sage ; car quelle est la jeune fille qui, voyant à ses pieds un roi de vingt ans, libre et beau, n'en aurait pas la tête tournée.

— Flatteuse, qui me vante aux dépens des autres, dit Louise se laissant nonchalamment déshabiller par Gilette ; crois-tu pour cela me donner de l'orgueil ? Mais, à ma place, mignonne, toutes les jeunes filles en feraient autant ; avant de se laisser prendre à des paroles dorées, elles s'examineraient... Et moi, je me dis, ajouta-t-elle avec un soupir : Convient-il à la fille d'un cadet de la maison de Lorraine de se laisser éblouir par les paroles d'un prince placé trop au-dessus d'elle ; non, Gilette, tout ce que m'a dit hier et aujourd'hui le duc d'Anjou prouve sa galanterie, et voilà tout.... Mais bonsoir, petite, je suis déshabillée, va te coucher. »

Disant ces mots d'un ton qui ne permettait pas de réplique, Louise de Lorraine congédia sa sœur de lait, se mit au lit et s'endormit sans plus penser, dit l'histoire, au gentil duc d'Anjou qui allait régner en Pologne.

### CHAPITRE III.

Cette même année, Charles IX, roi de France, fils de Henri II et de Catherine de Médicis, mourut âgé de vingt-neuf ans ; Henri III, roi de Pologne, était son successeur ; il quitta donc Varsovie, et s'en revint en France pour régner.

Comme je ne me suis pas imposé la loi, mesdemoiselles, de vous écrire l'histoire, que je ne suis ni assez habile, ni assez courageuse pour cela, et que d'ailleurs tant d'autres, plus savans que moi, s'en chargent, je vais laisser de côté le récit du commencement du règne de Henri III, et retourner tout bonnement à la cour de Lorraine.

C'était un an après le retour de Henri III en France, dans les premiers jours d'octobre 1775. Louise de Lorraine, retirée à l'entrée de la nuit dans son oratoire, agenouillée sur un prie-dieu, les yeux attachés au reliquaire que lui avait donné sa mère au lit de mort, priait avec ferveur ; des soupirs soulevaient son sein, des larmes baignaient son visage. « Inspire-moi, mon Dieu ! disait-elle en sanglotant ; non, je ne puis vivre ainsi, je suis trop malheureuse, et je crains de murmurer malgré moi contre tes décrets ; oh ! mon Dieu ! adoucis mon sort ou retire-moi de ce monde. Mon Dieu ! mon Dieu ! »

Gilette la trouva dans cet état.

« Ma chère maîtresse, dit-elle en s'agenouillant à côté du prie-dieu de Louise, qu'avez-vous donc à vous désoler ainsi ?

— Gilette, répondit Louise essuyant ses yeux et raffermissant sa voix, je viens de prendre un parti ; le monde n'a plus aucun charme pour moi, j'y suis bien décidée.... je vais me retirer dans un cloître.

— Dans un cloître ! à vingt ans, jeune et belle ! s'écria Gilette levant les yeux au ciel.

— Oui, Gilette, depuis le passage du duc d'Anjou, ma belle-mère ne sait qu'inventer pour me faire souffrir ; à force de ruse, elle a éloigné mon père de moi ; je ne sais par quels artifices, par quels faux rapports, elle m'a nui dans son esprit ; mais mon père, depuis quelques jours, me traite avec une sévérité sans exemple. Mon Dieu ! qu'ai-je donc fait à cette femme pour qu'elle me tourmente ainsi ?

— Ce que vous lui avez fait, ma chère maîtresse : vous l'avez rendue jalouse de vous.

— Fatal avantage ! dit Louise qui s'affligeait de sa beauté comme une autre de sa laideur.

— Dites donc aussi, fatale bonté, fatale douceur, et fatales toutes vos qualités, ma chère maîtresse, car c'est tout ce qui vous fait adorer dans le monde, qui vous fait détester de votre belle-mère ; elle ne vous pardonnera jamais les brillans succès que vous avez obtenus, lors du passage du jeune roi de Pologne, aujourd'hui roi de France. Mais j'y pense, mon adorée maîtresse, que ne vous adressez-vous à lui, pour qu'il allége vos chagrins ? il vous consolerait, j'en suis sûre, il est si brave, si généreux.... A son âge, avoir fait déjà de si brillans exploits ! car, enfin, mademoiselle, à dix-huit ans, il avait remporté deux batailles ; celle de Jarnac et celle de Montcontour ; croyez-vous qu'après cela il laisserait dans la peine une de ses parentes ?

— Cesse, Gilette, mon courage est épuisé.

— Pardon, ma chère maîtresse, si j'insiste, mais par pitié pour vous, pour votre jeunesse qui se passe dans les larmes, implorez la protection du roi contre notre ennemie.

— Cette ennemie est la femme de mon père, Gilette ; je lui dois respect et soumission, et ce ne sera jamais aux dépens de mes devoirs les plus sacrés que j'essaierai d'adoucir ma position... Et puis.... quand même, depuis le temps, crois-tu que le roi ne m'ait pas oubliée ?

Lui ! princesse, je parierais le contraire ; quiconque vous a vue, vous a parlé, a entendu les éloges que chacun répète de vous à l'envi, ne peut vous oublier.

— Tu es comme Madame de Champy, pauvre Gilette, dit Louise souriant au milieu de ses larmes, il ne tient pas à toi que je sois la plus orgueilleuse princesse de la terre.... Tu me suivras au couvent, n'est-ce pas ?

— Partout où vous irez, ma chère maîtresse, quoiqu'à vrai dire le couvent ne soit pas le séjour que je préfère,.. mais n'importe, votre présence, votre amitié, me consoleront.. Je vous suivrai partout.

— Eh bien ! nous partirons demain, Gilette.

— Demain, princesse, c'est bien prompt.... avant d'aller nous enterrer vives, si nous tentions une chose.... Et puis, Henri III ne nous trahirait pas, j'en suis sûre.

— Quoi ! Gilette, tu y penses encore ?

— Oh ! fiez-vous à lui ; on dit qu'il va se marier avec Marie de Clèves, cette princesse de Condé.... Qui sait, peut-être obtiendriez-vous d'être placée auprès de la nouvelle reine en qualité de demoiselle d'honneur ; et comme ça, vous quitterez votre belle-mère.

— Il n'y aurait à tes projets qu'un petit inconvénient, Gilette, c'est que Marie de Clèves est morte.

— Alors, auprès d'une autre... il se mariera bien, ce jeune roi... Oh ! je vous en supplie, confiez-vous à lui ; voulez-vous que je me charge de vous trouver un écuyer fidèle et discret qui portera votre message

à Henri... dites !... il vous accordera sa protection d'abord... et une place plus tard !

— Je te remercie, ma bonne Gilette : mais je ne veux désormais implorer que la protection de Dieu, et je ne désire de place que dans une de ces saintes retraites où on peut le prier sans distraction. Ainsi, chère petite, bonsoir! le couvre-feu a sonné depuis long-temps, toutes les lumières sont éteintes au château ; j'ai tant pleuré que j'ai besoin de repos. Bonsoir ! »

Triste et résignée aux volontés de sa maitresse, Gilette allait se retirer, lorsque le son du cor se fit entendre à la poterne du château ; un moment après la herse du pont se baissa, et les deux jeunes filles l'entendirent crier sous les pieds de plusieurs chevaux.

« A cette heure, dit Louise, qui peut donc rendre visite à mon père ? »

Et cherchant des yeux Gilette, comme pour lui demander avis, elle s'aperçut que la jeune curieuse était allée s'informer de l'évènement qui amenait des étrangers au château.

Louise, passant alors de son oratoire dans sa chambre à coucher, oublia bientôt cet incident, qu'elle pensa ne point l'intéresser ; puis, absorbée par cette tristesse qui ne l'abandonnait pas, elle se jeta tout habillée sur son lit pour réfléchir à sa nouvelle vocation.

Le sommeil la surprit ainsi.

### CHAPITRE IV.

Le lendemain, le jour commençait à poindre lorsque la princesse Louise fut réveillée en sursaut par le bruit d'une porte qui s'ouvrait : elle souleva sa paupière encore appesantie par le sommeil, et, avec autant d'étonnement que de terreur, elle aperçut au pied de son lit sa belle-mère, la comtesse de Vaudemont.

Sans remarquer l'altération qui se lisait sur le visage altier de la comtesse, Louise sauta à terre, et, redoutant quelques paroles amères sur sa paresse, elle s'empressa de dire :

« Je ne savais pas qu'il fût si tard ; excusez-moi, madame, de ne pas m'être trouvée à votre lever.

— C'est plutôt à moi à me trouver au vôtre, madame, répondit la comtesse avec un accent si humble, si respectueux, que Louise recula, et regarda à deux fois si c'était bien sa belle-mère qui lui parlait, ou si quelque nouvelle ironie ne se cachait pas sous le sens de ces paroles.

— Vous êtes reine de France, madame, dit la comtesse.

— Ah ! s'écria Louise, en l'interrompant, par grace, madame, ne m'accablez pas, ne vous jouez pas ainsi d'une infortunée qui ne vous a jamais fait de mal.

Je suis si loin de me jouer de vous, madame, que c'est à vos pieds que je viens implorer le pardon de ma conduite passée. »

Et la comtesse de Vaudemont s'y mit en effet. Louise remarqua alors avec étonnement la pâleur et les larmes qui couvraient le visage de sa belle-mère.

« Vous épousez le roi de France, continua la comtesse sur le même ton : que je sois la première à vous rendre hommage !

— Madame !.. dit Louise tout étourdie, essayant de la relever.

— Ah ! laissez-moi à cette place jusqu'à ce que j'aie obtenu mon pardon ; mais vous êtes bonne, généreuse, ajouta la comtesse en joignant les mains devant la jeune fille qui ne savait si elle rêvait, vous ne ferez pas retomber sur mes enfans les mauvais traitemens que vous a fait subir leur mère ; à cause d'eux, vous me pardonnerez, n'est-ce pas, Louise ?

— Ah ! madame, répondit Louise si émue que ses jambes tremblantes la soutenaient à peine ; madame, c'est une feinte pour éprouver mon orgueil. Qui, moi, la fille d'un cadet de la maison de Lorraine, épouser le plus grand roi de l'Europe !.. mais, madame, c'est impossible !

— C'est la vérité, princesse, dit la comtesse de Vaudemont en quittant son humble position, sans pour cela changer son respectueux langage : Henri III, se rappelant et votre beauté et les éloges que, pendant son séjour ici, on n'a point cessé de faire sur votre compte, vous préfère aux plus grands partis de l'Europe ; le marquis du Guast est arrivé cette nuit pour vous épouser au nom du roi de France : voulez-vous recevoir ce seigneur ?

Et avant que la princesse interdite eût le temps de répondre, la comtesse de Vaudemont s'avança vers la porte, l'ouvrit : alors, suivi de son père et du duc Charles, Louise vit entrer un seigneur qu'elle ne connaissait pas.

« Notre gracieux souverain Henri III, dit le courtisan, s'inclinant devant Louise, m'a envoyé vers le comte de Vaudemont, madame, afin de lui demander la main de sa fille pour le roi de France.

— Et nous la lui avons accordée, sauf votre approbation, ma fille, ajouta le comte.

— Il est donc vrai ! dit Louise, regardant tout ce monde autour d'elle.

— On attend la reine de France pour la féliciter, reprit le duc, en offrant la main à sa nièce. »

Après avoir reçu les complimens des personnes les plus marquantes de la cour de Lorraine, Louise, encore tout étourdie de son élévation soudaine, fut conduite à la chapelle du château. Au moment où la messe finissait, et où chacun s'empressait autour de la jeune reine, elle chercha des yeux sa belle-mère, et la vit se cachant derrière un pilier pour dérober ses larmes.

Fendant la foule qui l'entourait, Louise s'élança vers sa belle-mère, et lui tendant les bras, elle lui dit avec une expression qu'elle empruntait à la beauté de son ame.

« Embrassez-moi, madame : sur le trône on oublie, dit-on, ses amis ; moi je ne veux oublier que mes ennemis.

— Vous êtes un ange ! » répondit madame de Vaudemont, se précipitant aux genoux de la princesse, et les embrassant étroitement.

Puis se relevant, elle cria :

« Vive la reine de France ! »

Et ce cri fut répété avec explosion.

— Faut-il encore vous suivre au couvent ? prononça une petite voix mignarde derrière Louise, qui, se retournant, aperçut Gilette à ses genoux.

— Non, mais à la cour de France, ma fille.

— Je répète encore *partout* ! ma chère maitresse ; puis Gilette ajouta, en se relevant, Dieu merci, vous êtes récompensée selon vos mérites.

— Tu vois ce que l'on gagne à remplir ses devoirs, Gilette, dit la reine, en acceptant la main que le marquis du Guast lui présentait pour sortir de la chapelle.... Oh ! ma pauvre mère avait raison, ajouta-t-elle en pressant religieusement contre

son cœur un petit bijou : mon reliquaire m'a porté bonheur !

— Dites vos vertus, reine, répliqua le comte de Vaudemont, qui avait entendu les paroles de sa fille avec le plus vif attendrissement, et venait de reconnaître le reliquaire qu'au premier temps de ses amours il avait donné à la mère de Louise.

Une heure après, la jeune reine de France était en route pour aller trouver son royal époux Henri III.

Mme Eugénie Foa.

---

## LES PRÉDICATEURS CONTEMPORAINS.

### MM. DE RAVIGNAN ET LACORDAIRE.

Depuis deux ans les sermons sont devenus à Paris une affaire de mode, comme il y a vingt ans, alors que M. Frayssinous attirait tout le beau monde et la jeunesse des écoles à ses conférences de Saint-Sulpice. Nous venons de dire affaire de mode : qu'on ne prenne pas cela pour une ironie anti-religieuse; nous désirons sincèrement de voir notre siècle se faire sérieusement *bon chrétien*. Mais si nous n'aimons pas les blasphèmes philosophiques du 18e siècle, nous ne sommes pas plus partisans des dévotions théâtrales de l'empire, ou des hypocrisies intéressées de la restauration. Je serais donc charmé de voir notre siècle, revenu de toutes ses erreurs de jeunesse, s'appliquer le bénéfice de la parabole de l'Enfant prodigue ; mais il m'a bien plutôt l'air d'un homme blasé, qui essaie d'une vie sage et régulière avec toutes les pensées, toutes les habitudes de sa vie dissipée ; cet essai n'aura peut-être que la durée d'un caprice, car il n'en a que la consistance.

Vous dites que le monde se fait religieux ? eh bien! moi, je vous dis que c'est la religion qui se fait mondaine. Lisez plutôt ce compte rendu d'une cérémonie pieuse, célébrée dernièrement à l'infirmerie de Marie-Thérèse, fondée par Mme de Châteaubriand :

« Après le discours de M. Lacordaire, on a entendu des morceaux de musique religieuse, composés par M. Plantade, chantés par M. Alexis Dupont, et accompagnés sur l'orgue par Mlle Halie, *dont le toucher a été plein de grâce et de souplesse*. M. Baillot a exécuté sur le violon un morceau d'Haydn *avec l'art admirable qu'on lui connait*. M. l'Archevêque de Paris a donné la bénédiction. » (*Débats*.)

Comprenez-vous quelque chose de plus profane, de plus antipathique a l'austérité du christianisme que ces parties d'artistes et ces appréciations de dilettantes intercalées entre un sermon de M. Lacordaire et une bénédiction de M. l'Archevêque de Paris? Eh bien ! je vous ai donné dans ces quelques lignes le caractère le plus vrai de ce qu'on appelle la réaction religieuse de ce siècle : c'est-à-dire que vous trouverez une foule de gens du monde disposés à entendre un sermon, à s'incliner devant la crosse pastorale d'un évêque, pourvu qu'on leur donne pour intermède des airs de Plantade chantés par Alexis Dupont, et de la musique d'Haydn exécutée par Baillot. O ! père Bridaine, où êtes-vous, pour terrasser ces dévots sybarites avec votre voix de tonnerre, et réveiller ces consciences efféminées par les accens de cette éloquence rude et agreste, qui ne retentissait jamais qu'escortée des deux grandes images de la croix et de la mort?

Quoi qu'il en soit, les prédicateurs ont eu beaucoup de vogue pendant le dernier carême, à Paris; mais ceux qui ont fixé le plus l'attention publique, qui ont réuni l'auditoire le plus nombreux, le plus brillant, le plus assidu, sont M. de Ravignan, à St-Thomas-d'Aquin, dans le noble faubourg, et M. Lacordaire, à Notre-Dame. Ces deux prédicateurs ont été hommes du monde avant de se consacrer au ministère sacré; indépendamment de leur talent incontestable comme orateurs, nous croyons que cette circonstance a beaucoup contribué à leur succès.

Un Journal, *la Paix*, ancien *Moniteur du Commerce*, vient de publier sur MM. de Ravignan et Lacordaire quelques notes que nous avons pensé devoir être lues avec intérêt, même loin du théâtre où s'exerce le talent et le zèle évangélique de ces deux prédicateurs déjà célèbres.

« Tout le monde sait que M. de Ravignan avait rempli les fonctions d'avocat-général au parquet de Paris, avant d'entrer dans les ordres. Il s'y était fait remarquer par son caractère et son talent. Le jeune magistrat, joignant à cela un nom distingué et des avantages extérieurs, était appelé à obtenir dans le monde un véritable succès, lorsqu'il entra chez les Jésuites, en 1824. Il n'était guères possible de se méprendre sur sa vocation : elle fut éclairée et désintéressée autant qu'elle pouvait l'être. M. de Ravignan entrait à Montrouge, non pour commander, mais pour obéir; non par haine du monde, mais pour le prêcher d'exemple et de discours. Les journaux annonçaient récemment qu'un illustre orateur de tribune, M. Berryer, avait été entendre M. de Ravignan, ainsi que plusieurs autres personnages connus.

Nous savons que parmi ces derniers se trouvait un ministre protestant : cela valait la peine d'être dit. M. Berryer allait, par son suffrage d'élite, rendre hommage au talent, mais aussi se montrait fidèle à d'anciennes amitiés. Il s'étonna autrefois, lui, homme du monde, appelé à d'autres fortunes, de voir s'ensevelir à Montrouge une existence si jeune et toute pleine d'avenir. Il visita l'abbé de Ravignan alors; il s'attrista de voir à son ami des salons le front si nu et le costume si austère. Il lui parla curieusement de sa vocation et des jésuites.—Qu'est-ce, je vous prie, d'être jésuite, lui demandait-il ? — Obéir, lui répondit M. de Ravignan, obéir est ici le commencement et la fin de tout. — Cette obéissance, jusqu'où irait-elle, disait M. Berryer ? — Vous voyez là, ce mur épais, répliquait l'abbé; si le général des jésuites m'ordonnait de me précipiter contre, la tête la première, je le ferais : cela est tout simple; mais s'il m'assurait que le mur tombera, je le croirais. Voilà la puissance des jésuites, puissance dont les secrets seraient bons à étudier comme moyens, sinon comme but.

M. de Ravignan, bien que sa santé soit affaiblie, conserve une belle figure, dont la douceur forme un des principaux caractères. Son action oratoire est plus ornée que celle des prédicateurs ordinaires; sa déclamation et son geste révèlent des habitudes élégantes; on y démêle d'autres études que celle de la théologie. Les jeunes séminaristes que nous avons remarqués en assez grand nombre dans son auditoire auront beaucoup à profiter avec lui, aussi longtemps surtout que l'éducation de séminaire n'aura pas reçu cette extension, dont le besoin est vivement senti par le clergé lui-même. M. de Ravignan, le jour où nous l'entendîmes, donnait un sermon sur la charité qui dut procurer aux pauvres de la paroisse d'abondantes aumônes. Tout le faubourg St-Germain était là à la vérité. De grandes dames jeunes et

belles, auxquelles de nobles cavaliers donnaient la main, occupaient à droite et à gauche les deux portes de l'église, quand la foule s'écoula. La charité excitée par le prêtre ne pouvait être conviée avec plus de grace ni plus habilement à s'exécuter. C'est M. de Ravignan qui attire le plus d'hommes à ses prédications après l'abbé Lacordaire.

M. l'abbé Lacordaire, qu'une jeunesse immense environne, auditoire de choix, le plus souhaitable pour un esprit élevé qui aspirerait à marquer de son empreinte le siècle qu'il traverse; M. l'abbé Lacordaire a commencé par un rationalisme qui semblait invincible. A 23 ans, le prédicateur d'aujourd'hui n'était encore qu'un étudiant en droit sans croyances arrêtées, comme tant d'autres. Il désespérait de jamais croire à rien. C'était un esprit fort; mais non du reste un esprit railleur. Ses amis étaient de préférence de jeunes hommes religieux qu'il estimait et qu'il trouvait plus conséquens que d'autres, et, suivant lui, plus heureux. Il rencontrait dans leur commerce plus de calme pour rêver.

Entraient-ils dans une église, il les y suivait, les regardant prier et croire. Vos églises sont trop étroites, leur disait-il en sortant de là. Ces grandes voûtes, si hautes qu'elles soient, s'interposent entre moi et Dieu; elles me le cachent, loin de me le rendre plus présent. J'étouffe dans vos temples, quittons-les. Tel était M. l'abbé Lacordaire à 23 ans. Que font d'autres jeunes hommes ignorant leurs voies comme lui, en pareil cas, avec des habitudes moins graves peut-être, moins favorables à la découverte de la vérité? que font-ils? ils entrent dans la vie positive par hasard, ou, quand ils se croient de trop grands esprits pour ce monde-ci, ils se tuent. L'abbé Lacordaire se conduisit autrement. Tout-à-coup ses amis accoutumés ne le virent plus. Il avait disparu depuis trois mois, lorsqu'un matin il vient leur faire ses adieux. Il leur annonce qu'il entre au séminaire. Pendant les trois mois écoulés, il avait étudié jour et nuit, sans fin ni cesse. Après avoir cherché, il avait cru. Il était converti.

Ce fut vers ce temps-là que M. l'abbé de Lamennais publia son premier volume de l'*Indifférence*. Un esprit de la trempe du sien était bien fait pour attirer l'ame ardente du néophyte. L'abbé Lacordaire conçut pour le célèbre écrivain, une admiration, une sympathie que rien d'abord ne devait combattre. Il devint son collaborateur dans l'*Avenir*; il prit part comme lui pour les gouvernemens libres, et l'assujettissement de l'église au souverain pontife; mais plus conséquent que son maître; il inclina son front devant l'autorité papale, qu'il avait admise comme théorie. Il était réservé à l'abbé de Lamennais d'être pour la cour de Rome le plus ardent ami, le plus obstiné sujet de son siècle, et le plus insoumis. Quand Rome eut parlé, l'abbé Lacordaire en enfant docile tendit sa tête au joug de la foi.

Ce que nous venons de dire donnera l'explication des grands succès qu'il obtient, des rapports intimes qui s'établissent entre ses auditeurs et lui. Les sujets qu'il traite ont été traités par d'autres avant lui; il tend au même but que ses devanciers, mais par d'autres chemins et à travers d'autres argumens. Ce sont les mêmes dogmes, la même morale, le même *credo*, présentés à un autre point de vue. Il sait mieux qu'un autre d'où nous partons, et par où il faut nous conduire; il sait mieux ce qui est fait pour nous attirer et pour exciter nos répugnances; il connaît mieux les issues de notre esprit; il y entre par où il faut; il n'ignore pas ce qu'il faut dire d'abord et ce qu'il faut faire en commençant. Si on appelait ménagement de faiblesse les précautions qu'il prend avec nous, on condamnerait l'éloquence. L'art de convaincre et de persuader n'a point de règles fixes: la pieuse indignation et les saintes colères sont de mise quand elles épouvantent et qu'elles sauvent; mais quand elles manquent leur effet, elles ne sont bonnes à rien. Saint Paul ne parlait pas du même ton aux grands de la terre, au peuple juif et aux gentils; au lieu de reprocher à M. l'abbé Lacordaire les routes de traverse qu'il parcourt, il faut l'en louer. Le grand apôtre transporté au milieu de l'aréopage, disent les écritures, commença ainsi: » Seigneurs Athéniens, il me semble qu'en toute chose vous êtes religieux à l'excès, car, ayant regardé en passant les statues de vos dieux, j'ai trouvé même un autel sur lequel il est écrit: « Au Dieu inconnu. » C'est donc ce Dieu que vous adorez sans le connaître que je vous annonce. » Notre Dieu inconnu à nous, c'est le besoin de croyances. Où est le mal que nous soyons traités comme les Athéniens par Saint Paul?

Le prédicateur de Notre-Dame se met au niveau du siècle où il vit, jusque dans la forme. Laissant la division d'antique usage, il marche comme par bonds; il se jette sur vous par impétueux élans; il vous étreint par où il peut. Vous diriez, à sa fougue pleine de soudaineté et de puissance, un oiseau de proie qui veut vous ravir au ciel. Son ardeur juvénile s'échauffe en vous regardant. D'abord il vous captive par un sourire de fraternité et d'onction: son argumentation vous charme peu à peu par de saisissantes et religieuses images, doucement éclairées d'un reflet demi-profane, reflet de Platon ou d'Homère, ou de la poésie de Virgile; puis, quand vous êtes préparé à sa guise, quand il sent qu'il vous a gagné, que vous êtes à lui, l'éclair de vérité part. Vous êtes terrassé, et il vous relève avec une tendresse toute chrétienne.

On nous a assuré que ses conférences étaient presque entièrement improvisées. Une idée qui s'offre à lui la veille, et qu'il médite quelques heures, devient le sujet de son discours. Les développemens sont abandonnés à l'inspiration du moment. L'auditoire sur lequel agit l'orateur, réagit ainsi sur lui. Il en est impressionné en même temps qu'il impressionne. Le mouvement oratoire y gagne, mais la force de logique y perd quelque chose; bien que l'enchaînement des preuves soit préexistant dans l'esprit long-temps exercé de l'orateur; bien qu'il retrouve plus tard la déduction qu'il laisse un moment. L'orateur, si attachant d'ailleurs, est embarrassant comme dialecticien; il inquiète plus d'une fois celui qui l'analyse; mais pourquoi lui faire un reproche de la cause même de la préférence incontestable qu'il obtient? Ses discours ont le caractère littéraire du siècle auquel ils s'adressent. Ils en ont les défauts et les beautés; ils sont, comme les productions modernes, imparfaits de composition, irréguliers de dessin, remarquables de couleurs et de relief; calculés pour l'effet, l'effet immédiat et brusqué, ils visent à surprendre et à étonner; le trait cherche à frapper fort, de peur de n'être pas même senti. Est-ce que Bourdaloue et Massillon, est-ce que Bossuet et Fénélon ne reproduisaient pas les types de la cour de Louis XIV, comme Racine et Corneille? Entre les mains de Fléchier, l'art s'efféмина, comme sous le pinceau de Boucher; de même que le petit P. André représentait la littérature en enfance, les habitudes régulières du style de M. l'ab-

bé Frayssinous se conformèrent à l'étiquette impériale de la monarchie renaissante. Est-ce qu'il ne faut pas pour persuader les hommes d'une époque parler leur langage? M. l'abbé Lacordaire, le prédicateur du dix-neuvième siècle, est d'autant mieux à la portée de la jeunesse contemporaine, qu'après avoir pensé comme elle, il la prêche selon le style des livres qu'elle lit : c'est ainsi que la primitive église, avant que les empereurs ne lui élevassent des basiliques, faisait servir à la pratique de l'évangile les temples purifiés de Rome païenne.

---

## L'EFFARÉ.

### HISTOIRE D'UN CHEVAL DE TROUPE.

L'Effaré est né en Basse-Bretagne, au commencement de l'année 1808, il appartient par sa naissance à cette race toute plébéienne, qui, dépourvue des formes élégantes, se contente d'être utile, robuste, courageuse, peu maniable d'ailleurs, et inhabile aux courbettes, bonne seulement pour le travail et pour la guerre.

La plupart des connaisseurs n'auraient pas honoré d'un regard cette tête massive, cette encolure épaisse et courte, ces membres velus, ce gros ventre, cette croupe avalée. Il n'avait de remarquable (et Géricault vous l'aurait fait voir) qu'un grand œil plein de feu, qui luisait comme un jet de soleil, dans l'ombre de son coin d'écurie, et une crinière si longue, si touffue que, lorsqu'il penchait sa tête pour paître ou flairer la poussière, elle disparaissait dans ses crins répandus, comme l'étendard d'un pacha sous ses trois queues de cheval. C'est de cet air échevelé et de son regard étrange que vint sans doute au bas-breton le nom pittoresque de l'*Effaré*.

Ce que nous avons de mieux à dire de son enfance, c'est qu'elle fut libre : rien de tel pour former le corps et le cœur. Hélas ! notre ami ne fut que trop tôt malheureux d'avancer en âge. Une cruelle opération !... L'effaré n'en devint que plus intraitable, et à sa haine pour les hommes, on eût dit qu'il savait ce que leur tyrannie lui avait fait perdre. On ne put jamais l'attacher à une charrette : il n'avait de complaisance que pour François, le plus jeune fils de son maître, aussi doux qu'il était, lui, rude et indocile. Il le portait sur son dos, des heures entières, sans autre harnais qu'un licol, sans autre allure qu'un galop infatigable ; et on les rencontrait revenant ensemble à la ferme, tête en avant, crins et cheveux retroussés par le vent, jambes tendues, et faisant jaillir les cailloux à la face du riche propriétaire devancé sur sa bête normande. Le paysan était certes plus essoufflé que sa monture qui, du même train, se ruait dans l'écurie, buvait frais, malgré la course, et dévorait, sans craindre les suites.

Si bien que, pour récompense, François venait le soir ouvrir la porte de l'étable, et l'Effaré errait toute la nuit, paissant au clair de la lune, se roulant dans l'herbe, ou s'emportant tout-à-coup, saisi de quelque lubie nocturne. Et quand le jour pointait, hennissant avant le chant du coq, il revenait par bonds au logis, et secouait, à la porte, son long poil tout mouillé de rosée.

Vers ce temps-là Napoléon allait commencer en Russie l'œuvre de la restauration ; car il n'y a pas nui. La conscription envoie François à cette glorieuse et malheureuse armée, dont le seul souvenir ferait pleurer celui qui plaisante. François était doux, mais résolu, et il avait, dans le cœur, ce qui fait un brave homme et un brave soldat. « Adieu, dit-il un matin à ses parens, adieu, et n'ayez pas peur : portez-vous bien tous, et ne vendez pas l'Effaré. » Puis il sauta sur son camarade. Jamais le bidet n'avait galopé si vite. Et quand ils furent au haut d'une côte, d'où l'on apercevait encore la ferme : « Va-t'en, dit François (comme parfois il faisait) en frappant l'autre sur la croupe : va-t'en sans moi chez nous ; je reviendrai. » L'effaré tourna court, partit comme une flèche. François arrêté le vit rentrer dans la ferme, et continua sa route le cœur gros.

Le voilà dans un régiment de hussards, arme chère aux jeunes officiers et aux vieux généraux, où l'on se croit, en conscience, obligé de se battre, de s'enivrer, de marauder, etc., etc., deux fois plus que dans toute autre, et où les qualités des gens de guerre, comme leurs défauts, semblent se donner rendez-vous en plus grand nombre qu'ailleurs. La longue chevelure du bas-breton se noue donc en tresses plombées ; la pelisse laisse tomber ses manches vers le genou gauche. Il a bon air, et sans cette figure franche et joufflue, on ne dirait pas qu'il était paysan la veille ; mais François n'est pas content, et tout en brossant son cheval, il voit encore l'Effaré tourner court et rentrer dans la ferme.

---

« C'est dommage, disait l'officier de remonte au gros major, la bête a des moyens ; mais une vraie tête de breton, obstinée comme une mule. » François regarde, et vite il reconnaît le démon qui rendait vingt ruades à chaque coup de chambrière, et, donnant à ses camarades l'exemple de l'indiscipline, ne voulait pas comprendre que l'obéissance passive est la première vertu des gens de cœur à la guerre.

François courut. « Hé ! l'Effaré ! c'est moi. » L'Effaré s'arrêta court au beau milieu d'une gambade. Tout son corps tremblait, sa tête, son œil : vraiment il était beau. Il se mit à hennir d'une voix entrecoupée, frémissante, comme l'étalon qu'on lâche dans un haras, et, posant sa grosse figure sur l'épaule du hussard, il avait l'air plus doux qu'un agneau et plus content qu'un roi.

François le baisa vingt fois, et volontiers il lui eût demandé des nouvelles de la famille. « Tiens, disaient les cavaliers, c'est François qui vient de rencontrer un *pays*. Conscrit, fais-toi donc payer bouteille ! » François riait plus que tous les autres ; et ce fut lui qui paya bouteille à la chambrée. L'Effaré en eut sa part ; et l'on trinqua en son honneur. « Bai-brun, disait un ancien, nez de renard, robe soignée, des amorces qui lui brûlent dans l'œil, et des jarrets comme un ressort de carabine. A sa santé, conscrit, et à la vôtre ! »

Le régiment s'avançait en Pologne, alerte, insouciant, uni comme un seul homme. On eût dit qu'il irait par étapes à St-Pétersbourg, que le sabre et l'étendard ne sortiraient pas de leur fourreau. On chantait, on buvait, on croquait la poule du paysan ; et, si l'on jetait une pensée en arrière vers la France, c'était pour se dire : « Bah ! nous y reviendrons. » Hélas ! pauvres gens !

L'Effaré, dès les premiers jours de route, révéla tout son instinct de troupier, il marchait toujours du même pas, emboîtant le camarade ; mangeait, se couchait aussi souvent qu'il pouvait, et quand le râtelier était vide, hé bien ! il broutait sa litière. Seulement, lorsqu'on bivouaquait, il se délicotait chaque soir, et si François n'était pas couché entre

ses jambes, de quelque façon qu'on l'attachât, il trouvait moyen de se promener librement, la nuit une heure ou deux, rendant avec usure les coups de pieds qu'il rencontrait. Quand François dormait sous lui, qui diable aurait osé approcher? — Le jour qu'on entra en Russie, le capitaine de la compagnie d'élite du régiment fut le premier Français qui toucha cette terre maudite; mais près de passer le Niémen, on avait fait halte un instant, comme pour reprendre haleine avant ce grand essor. L'Effaré se débattait dans le rang d'impatience, et mordait ses voisins si bien que François, qui le connaissait, dit que c'était bon signe; puis, on franchit le pont, de ce train de galop, allure de hussards. Les planches bondissaient avec grand bruit, les pelisses flottaient comme autant d'étendards : vive l'empereur! Moscou! Moscou!

Nous y sommes, dit le colonel en regardant la rive. En avant! hussards, à vous le premier coup de sabre! et il lança une compagnie en fourrageurs sur les cosaques qui fuyaient alors, et qui bientôt devaient.... Ce fut la première affaire de l'Effaré; et, grace à lui, le bas-breton arriva, avant tous, sur les Tartares. Son premier meurtre fut le premier de cette guerre où tant d'hommes vinrent des bouts de l'Europe pour s'entretuer. Les yeux du cheval lui sortaient de la tête, il suait d'ardeur, et il rompit une branche de son mors sur la croupe d'un ennemi qu'il déchirait à belles dents. Le cavalier fut traversé d'un coup de pointe par François.

Echauffé par le sang, il passe. Un fuyard se retourne; sa lance énorme ballotait dans sa main. Elle n'atteint qu'à l'encolure de l'Effaré qui se cabre, et, d'un bond, tombe sur son ennemi. Le sabre du hussard prit le cosaque à la tête et l'ouvrit jusqu'aux yeux. L'Effaré, en le foulant aux pieds, fit sortir le dernier cri de la gorge du Tartare, et ce cri sauvage salua nos escadrons.

Il ne pardonna jamais ce coup de lance aux Cosaques, et du plus loin qu'il voyait leurs gaules ferrées pointer à l'horizon, on aurait plutôt arrêté une balle. A Smolensk, à la Moskova, il se comporta si bravement que, déjà connu au régiment pour son humeur querelleuse, il le fut encore pour ses prouesses; on citait ensemble le nom de son maître et le sien. Il traversait les carrés russes, et, tout éclaboussé de sang, il léchait, le soir, son poitrail écorché par les baïonnettes.

Tous les arts servent celui de la guerre, la musique comme les autres. Les fanfares commandent la troupe et l'exhortent quand la voix des chefs s'enroue; elles se mêlent au hurlement du canon, comme de bruyans éclats de rire; et du haut d'un coteau qui surmonte un champ de bataille, n'entend-on pas quelques sons aigus des instrumens de cuivre, égarés dans le fracas des boulets, des cris et du galop? L'Effaré était sensible à la musique. Quand la charge sonnait, il accompagnait les trompettes avec ses hennissemens, et il disait : allons! tout comme le cheval de Job. Les fanfares étaient brillantes le jour où l'on entra dans Moscou, l'Effaré était content....

Mais il ne mérita jamais tant son nom que le jour où rompant son licol, éperdu, épouvanté, il se jeta, ventre à terre, à travers les rues de Moscou bordées par les flammes. Il s'arrêta dans la campagne, regardant l'incendie, l'œil égaré, sanglant, les naseaux soufflant, le poil hérissé, puis il s'enfuit encore, puis il revint, cherchant son maître, et enfin il le retrouva qui pleurait comme un enfant; car le dernier soldat comprenait bien tout ce désastre!

La retraite continuait, poussée par des flots de Cosaques, et leur laissant des mourans, des morts, des armes, des hommes allant en France et qui n'y revinrent jamais. François suivait à pied, seul avec son cheval et son camarade de lit Rieberg, qui avait perdu le sien. Quand les Russes approchaient de trop près, les deux hussards montaient sur l'Effaré qui savait du reste ce qu'on attendait de lui, et qui, ne se souvenant que de son plus rapide galop, oubliant sa faim, ses souffrances, son envie de tomber sur les Cosaques, n'avait garde de se laisser atteindre par ces fameux chevaux tartares, moins endurcis que lui, alors, et moins sauvages. Il nous conserva donc deux bons soldats pour un, lui qui n'avait jamais voulu se laisser monter que par son maître. Mais, un jour que François consentait à le céder un moment au roi de Naples, dont le beau cheval venait de succomber, l'Effaré se fâcha, et le vaillant capitaine vit bien (il s'en prit à rire) qu'un bidet ne se mène pas si facilement qu'un coursier, un cheval qu'une cour. Aussi l'Effaré est toujours resté dans les rangs.

Enfin, le voici de l'autre côté de la Bérésina. Il s'y noyait s'il avait perdu la tête. Il se trouva le seul quadrupède du régiment qui eût échappé au désastre, et de là lui vint le surnom de *Moscou*, qui le fit long-temps secouer les oreilles lorsqu'il l'entendait....

Laissons tant d'autres revers : arrivons au dernier, au plus irréparable de tous, à celui qui plus qu'eux tous ensemble commande à la France une victoire pour le venger : « V'là le brutal qui ronfle, dit Rieberg à François, et tu vas voir qu'il m'emb...., aujourd'hui. — Passe-moi la goutte. » François avait, d'une main, soulevé son schako; de l'autre il ramenait sur sa tête penchée la corde où pendait sa gourde : il entendit un coup sourd sur la buffleterie du hussard; il se retourne et voit son bon camarade renversé, avec un trou dans la poitrine à y fourrer le bras. Rieberg était un crâne soldat.

François était enragé. Enfin la charge sonne. Ah! dit-il en secouant son sabre; et ce cri se prolongea entre ses dents serrées, comme dans la compagnie tout entière. Pour la première fois peut-être les éperons touchaient *Moscou*, ils l'éventraient. « Allume! Allume! » Oh! comme ils se ruèrent tous deux sur ces damnés habits rouges, et ces Hanovriens, ces Belges, ces vaillans Ecossais, déjà à demi nus pour être jetés dans la fosse! Que de sang et d'écume! Que de brèches au sabre où la chair s'accrochait, que de coups de fers sur la face pilée des morts et des blessés! comme ils s'en donnaient, tuaient et écrasaient! comme ils devaient jouir! La même furie agitait tous les cœurs, tous les bras. Un combat de géans. La rage jusque dans ces explosions de « *Vive l'empereur!* » qui perçaient l'air, comme la mitraille.... Adieux funestes de ta dernière bataille, empereur, de tes derniers soldats!!! Mauvais vœu pour toi. Pendant cette longue et terrible charge, qui dura toute la fin de la journée, comme s'ils eussent voulu profiter de leur reste, *Moscou* ne renonça pas un seul instant, et, sans souffler, sans hennir, muet, infatigable, endiablé, il bondissait d'un carré sur l'autre, tournant autour sur la pointe des baïonnettes, s'enfonçant dedans à plein corps, trépignant, bavant de rage et de sang. Puis, quand il fallut lâcher l'ennemi, bon cheval, tu faillis cette fois perdre ton maître, car tu partis cette fois après les autres, et François entendait de plus près les pas

des cavaliers prussiens que ceux des nôtres emportés dans leur... fuite. Maintenant, c'était des monceaux de nos morts qu'il fallait franchir, obstacle encore aux vainqueurs. Tous ces braves gens dont les lances des hulans trouaient en passant les cadavres, tous ces braves gens qui se sont fait tuer pour rien, ce jour-là, comme bien des autres avant eux... Honneur aux vaincus.... La France doit un monument à leur défaite !

Malgré son grand âge, *Moscou* sert toujours avec François ; il appartient à un de nos régimens de hussards ; car, fidèle à l'esprit de son arme, tout ce qui ne porte pas pelisse et sabretache n'est pas son fait. Là, tout le monde le respecte, chefs et soldats, ses camarades aussi. Son colonel ne veut pas qu'on le réforme, et, quelque jour, la sonnerie pour le repas des chevaux le trouvera, contre sa coutume, sourd à cet avis bien connu, et gisant devant sa mangeoire. Il mourra sous les drapeaux. Je l'ai vu de mes propres yeux, il y a quatre ans, manœuvrant avec une précision et une intelligence extraordinaire, sans qu'il fût besoin de la main ni de la jambe pour lui faire comprendre le commandement. Une fois, au saut de la barrière, c'était le tour de *Moscou* : « Laissez-le, disait-on, il ne sautera pas. » Mais *Moscou* franchit la barrière mieux que les jeunes chevaux que je vis culbuter après lui. «Bravo ! *Moscou !* » et il rentra dans le rang, applaudi de bon cœur, avec cette contenance tranquille qui caractérise le vieux troupier.

Depuis, j'ai su qu'on le laissait au repos et maître de tous ses instans. Il est à regretter que le vétéran ne puisse profiter pour nous de ses loisirs ; car il doit y avoir bien des choses curieuses dans cette tête blanchie ; mais il n'est pas de ceux qui écrivent des mémoires. Il est trop modeste, trop franc, trop irréprochable. Utile si long-temps, il l'est encore à son maître, auquel il vaut la prime accordée, si je ne me trompe, au cavalier dont le cheval est conservé par lui plus de dix ans. François n'avait pas besoin de cela pour t'aimer, et il n'a jamais voulu avancer pour rester avec son vieux camarade.

G. C. (*Gazette littéraire.*)

---

## LE GENDARME PROVIDENTIEL

### ET LE MAIRE PEU DÉLICAT.

C'est parfois chose embarrassante qu'une ronde somme d'argent : la placer, c'est s'exposer à plus d'une chance : l'enfouir n'est pas sans inconvénient. l'*Avare et son Compère*, du bon La Fontaine, l'atteste. Il faut pourtant prendre un parti, lorsqu'on est forcé surtout de se mettre en voyage. Un brave homme des environs de Pau faisait, il y a quelques jours, ces réflexions à part lui, en lorgnant d'un œil inquiet 4,000 fr. de poudreux écus amassés par lui à grand'peine, et mystérieusement déposés dans le tiroir à secret de l'antique armoire de famille. Il résolut, en citoyen constitutionnel, de placer son argent sous la surveillance municipale, et se rendit auprès du maire pour le prier, durant son absence, de faire veiller sur sa maison, où il laissait en tête à tête 4,000 fr. et sa vieille femme, incapable de les défendre en cas de péril. Le maire promit, et le campagnard se mit en route l'esprit en repos.

La nuit tombée, un gendarme commensal de la maison vint demander l'hospitalité ; il soupe, on cause, il monte et se couche.

Minuit venait de sonner ; on heurte à la porte. « Qui va là ? — Amis, ouvrez. » La porte s'ouvre en effet ; deux hommes masqués s'élancent alors sur la bonne vieille.

L'argent ! l'argent ! ou c'en est fait de toi ! La vieille feint de se résigner et de monter chercher les écus ; mais le gendarme réveillé par elle, apparaît au haut de l'escalier. Deux coups de pistolets retentissent ; les voleurs tombent sur le seuil. On crie, on s'empresse, on court chercher le maire : le maire n'est pas chez lui ; l'adjoint arrive. Le masque arraché, le visage des deux bandits est découvert..... C'est..... c'est le maire et son fils.

La justice informe. (*Le Droit.*)

---

## ZOOLOGIE.

### A M. LE DIRECTEUR DE L'ÉCHO DU MONDE SAVANT.

Château de Rougemont, près de Tours.

J'avais souvent entendu dire que les singes, en captivité, se mangeaient parfois la queue lorsqu'ils étaient nourris de viande, je n'ai jamais pu ajouter très-grande foi à cette assertion, et je résolus de m'en convaincre.

J'ai un petit singe du genre sapajou, *Simia apella*, L., que j'ai eu fort jeune, et qui a toujours été nourri de fruits et de pain. Je lui donnai pendant quelques jours des morceaux de viande cuite, et je m'aperçus que sa queue commençait à peler. Je discontinuai aussitôt, et, au bout d'un mois, elle était redevenue aussi belle et aussi fournie qu'auparavant.

Je recommençai alors à mêler de la viande à sa nourriture accoutumée, et, trois ou quatre jours après, je m'aperçus que sa queue se dégarnissait de nouveau ; cinq ou six jours après cela, je vis un matin la queue toute saignante, et je le surpris arrachant avec ses ongles et ses dents des lambeaux de chair ; environ quatre ou cinq jours après, c'est-à-dire après quinze jours de ce régime, sa queue était dévorée environ d'un tiers, l'épine restait presque à nu.

Je le remis alors à sa nourriture primitive, et il discontinua de se manger la queue, qui s'est séchée et qui est aujourd'hui en bon train de guérison. Je doute néanmoins qu'elle revienne jamais à son état naturel.

Je vous livre ce fait, laissant à de plus habiles que moi le soin d'en rechercher la cause.

(*Un de vos abonnés.*)

---

— Le nombre de chevaux abattus à Paris est effrayant, et c'est avec raison qu'on a dit que cette ville était leur enfer. Une grande partie de ceux de ces malheureux animaux qui viennent terminer leur carrière à la voirie de Montfaucon ou autres lieux semblables, provient, dit on, du département de la Seine et des départemens voisins. Cette mortalité annuelle est évaluée à 11 mille têtes, ou environ 31 par jour.

---

A. POURRAT, *Rédacteur en chef.* A. P. BARBIEUX, *Gérant.*

Paris, imp. de Félix Locquin, rue N.-D.-des-Victoires, 16
Pour Henry Hooper, 13, Pall Mall, East, Londres.

# LE CAMÉLÉON,

N° 20 (3me Année.) JOURNAL NON POLITIQUE. 24 Mai 1856.

PARAISSANT LES 1er, 8, 16 ET 24 DE CHAQUE MOIS.

## FONTANA.

On était au printemps de l'année 1585; Rome portait le deuil de Grégoire XIII, de ce même pape qui réforma le calendrier Julien et dont Montaigne parle dans son *Voyage Transalpin*.

Aux descendans efféminés du peuple-roi, l'administration débonnaire de Grégoire XIII laissait de sincères regrets.

Le conclave avait été ouvert, et son choix, comme l'on sait, tomba sur celui des prétendans qui paraissait avoir le moins de chances, sur le cardinal Montalto

Il fallait bien reconnaître le doigt du Saint-Esprit, dans cette élection; car rien n'était plus merveilleux que la destinée du nouveau pape, qui, de simple gardeur de pourceaux, s'était élevé jusqu'au siége de St-Pierre, avec non moins de bonheur que le fameux Hildebrand dont il allait faire revivre le génie et l'altière politique.

On sait aussi quel fut le désappointement des cardinaux qui l'avaient nommé, et comment ils furent émerveillés de trouver, au lieu d'un faible et podagre vieillard, n'ayant plus qu'un souffle de vie, un maître plein de vigueur, de santé, et aussi absolu qu'un prince de l'Orient.

Ce pape (il n'est pas besoin de le nommer) était le célèbre Sixte-Quint.

A peine les cérémonies de son installation étaient-elles terminées qu'il s'occupa avec une infatigable activité à réformer les innombrables abus que la molle et incapable administration de son prédécesseur avait laissé se multiplier d'une manière effrayante. Pour venir à bout de cette tâche difficile, il ne fallait pas moins que toute l'inflexibilité du nouveau pape. Rome pullulait de bandits dont le nombre s'augmentait chaque jour; les lois étaient impuissantes contre eux, protégés qu'ils étaient par la noblesse, la plupart du temps leur complice.

Cet état de choses ne pouvait durer sous un souverain du caractère de Sixte. Il s'arma d'une sévérité inexorable et punit le crime, sans jamais avoir égard ni au rang ni au crédit du coupable. Quelques terribles exemples de répression le rendirent le fléau des malfaiteurs, et ramenèrent la sécurité dans une ville où le vol et le meurtre se commettaient jusqu'alors avec une scandaleuse impunité.

Un soir, le pape travaillait dans son cabinet; le vieux Giralomo, son majordome ou plutôt son ami, était seul auprès de lui, lorsque tout-à-coup un grand bruit se fit entendre. On distinguait des voix menaçantes et un cliquetis d'armes; un prélat entre d'un air effaré, en s'écriant:

« Saint-Père, le comte Ranuccio Salembini, en accompagnant l'ambassadeur de Ferrare au palais, a rencontré dans la galerie l'architecte Fontana; une vive discussion s'est engagée entre eux; ils ont tiré leurs épées; mais l'intervention de la garde a fait cesser le combat.

— Est-il possible, répliqua Sixte en courroux, est-il possible que sous mon règne on souille le palais pontifical par le duel et l'assassinat? Je saurai punir les coupables; faites-les entrer.

Ranuccio et Fontana entrèrent accompagnés d'un officier, Fontana portait le bras en écharpe.

« Insensés! dit le pape d'une voix sévère, vous avez profané mon palais.... vous méritez la mort.... Quelle est la cause de votre dispute? Parlez le premier, comte Ranuccio!

— Je traversais la galerie, répondit le comte, d'un ton presque indifférent, lorsque ce misérable s'est jeté sur moi en m'accablant d'injures pour une chose insignifiante, et m'a forcé de mettre l'épée à la main pour ma défense personnelle.

— Une chose insignifiante! s'écria le jeune architecte qui ne put contenir plus long-temps son indignation; et depuis quand, seigneur comte, le rapt et l'assassinat sont-ils chose insignifiante?

— Continuez? répliqua le Saint-Père d'une voix dont le calme apparent faisait mal à l'ame; continuez, c'est à vous de parler, seigneur Fontana.

— Je me promenais hier soir avec ma fiancée, reprit l'architecte, près de la pyramide de Cestius, lorsque je fus assailli par trois inconnus qui cherchaient à enlever ma compagne; je me défendis comme l'eût fait tout homme de cœur à ma place; je reçus un coup d'épée au bras; le bruit attira les passans; l'un de mes agresseurs fut arrêté, je le reconnus pour le domestique du comte Ranuccio. En venant ce matin vous demander justice, j'ai rencontré le comte lui-même, qui m'a toisé d'un air ironique. Vous savez le reste.

— La mort sur vous, s'écria l'impétueux pontife: la mort sur vous, qui avez outragé si indignement la morale publique; votre crime sera puni comte Salembini; vous êtes prisonnier; sortez à l'instant...

Le comte se retira la tête baissée, accompagné de deux cardinaux. Le jeune Fontana attendit la décision du Saint-Père à son égard avec une fermeté respectueuse. Il se fit un court instant de silence, après quoi Sixte s'exprima ainsi: « Jeune homme, vous avez commis une grave offense à la dignité pontificale; je ne puis vous faire grace qu'à une seule condition: exécutez dans votre art une œuvre capable de faire oublier votre faute et de vous immortaliser...

— Dites, Saint-Père, que faut-il que je fasse? demanda le jeune artiste avec enthousiasme; je me sens en état d'accomplir tout ce qu'un architecte peut entreprendre.

— Vous êtes un très-hardi jeune homme, répliqua Sixte: connaissez-vous l'obélisque qui décorait jadis le cirque de Néron!

— Je le connais; il n'y a pas long-temps qu'il était encore enfoui dans les décombres; je l'ai fait dé-

blayer pour en prendre la mesure ; il pèse au moins dix mille quintaux.

— Croyez-vous qu'il soit possible de le relever et de le faire transporter?

Peut-être, répondit le jeune homme après quelques instans de réflexion.

— Eh bien! reprit Sixte, allez! prenez vos mesures ; relevez l'obélisque ; faites-le transporter sur la grande place devant l'église Saint-Pierre, pour l'asseoir sur un piédestal de vingt-quatre pieds de hauteur. Si vous venez à bout de cette entreprise, je pardonnerai votre offense et de plus je vous récompenserai d'une manière digne de votre talent ; dans le cas contraire, vous êtes perdu.

— Vous me donnerez les moyens d'exécuter cet ouvrage, demanda Fontana.

— Rien ne vous manquera, répondit le pape.

L'architecte se mit à genoux, en s'écriant avec exaltation. Je périrai ou je relèverai l'obélisque. Je vous comprends, Saint-Père : vous ne pouvez me faire grace sans porter atteinte à votre dignité, mais vous me punissez d'une manière digne de votre grande ame et qui, je l'espère, immortalisera mon nom. Je ne vous demande plus que votre bénédiction.

— Au jour décisif je vous la donnerai, répondit le pape qui avait peine à dissimuler son émotion ; allez maintenant et faites vos préparatifs.

L'architecte s'inclina pour baiser la mule du successeur de saint Pierre, et s'éloigna.

Quelques jours après, l'ancien cirque de Néron était couvert d'une multitude d'ouvriers. L'énorme obélisque gisait encore sur la même place, mais entouré de cercles de fer qui lui donnaient un poids de plus de quarante milliers. Le chemin qui conduisait à la place Saint-Pierre était encombré de rouleaux volumineux ; et les préparatifs que l'on faisait sur cette place étaient si gigantesques que les Romains, quoiqu'ils eussent grande confiance dans l'habileté de Fontana, se défiaient du succès de l'entreprise.

Les échafaudages qui obstruaient la place lui donnaient l'aspect d'une forêt ; on ne voyait de toutes parts qu'étançons, poutres d'équarrissage, leviers, grues et autres machines ; il eût été difficile d'énumérer la longue file de chariots chargés de bois, de fer, de câbles et de chaînes. Au milieu de tout ce tumulte on apercevait un seul homme que les ouvriers saluaient avec respect, et qui, un portefeuille à la main, suivait en silence et attentivement la marche des travaux. C'était Fontana.

Plusieurs semaines s'étaient écoulées, et déjà on touchait au jour fixé pour le transport de l'obélisque. Il ne fallut pas moins de 800 hommes et de 70 chevaux pour l'amener à côté de son piédestal.

Le grand jour était venu ; dès le lever du soleil, les toits et les fenêtres des maisons qui encadraient la place étaient garnis de spectateurs. Trois cents personnes seulement purent trouver place sur les échafaudages dressés pour la noblesse. Les ouvriers attendaient le signal, les chevaux étaient attelés et d'énormes câbles entouraient l'obélisque.

Un silence de mort régnait dans cette foule. Ses regards se portaient tristement sur un coin de la place où s'élevait un échafaud ; le bourreau y était debout, une hache luisante à la main.

Le chef des sbires proclama : « Que le Saint-Père ordonnait à tout le monde de garder le plus religieux silence, dès que l'on entendrait le tintement de la cloche du Capitole.

Un spectacle de ce genre était assez du goût de Sixte. Quelque temps auparavant il avait fait pendre en face de son appartement, et au moment où il dînait, un gentilhomme espagnol coupable d'un meurtre ; et il s'était levé gaîment de table en avouant que jamais il n'avait dîné de meilleur appétit.

Fontana se trouvait depuis deux heures au Vatican pour y recevoir la bénédiction du pape : il s'approcha enfin d'un pas ferme vers la balustrade qui donnait sur la place, portant un drapeau rouge et tout habillé de noir ; sa figure était pâle.... En regardant l'obélisque, il agita son drapeau, et au même instant le son grave et plein de la grande cloche se fit entendre ; la foule s'inclina et se tint profondément recueillie.

En ce moment, une jeune fille fendit les flots du peuple ; ses regards tristes et inquiets rencontrèrent ceux de Fontana, qui d'un geste la rassura : c'était sa bien-aimée, sa fiancée, la belle Antonia!...

L'architecte fit un nouveau signal avec son drapeau. Un coup de cloche tinta dans les airs, et cette scène imposante fit place à une autre. Tout s'ébranla, se mit en mouvement ; ouvriers, chevaux et machines. A un nouveau coup de cloche tout redevint muet. L'obélisque était déjà dressé de quelques pieds. L'architecte le regarda avec attention, grimpa sur les échelles, pour s'assurer de la solidité des cables et des poulies, et redescendit avec un air satisfait.

Antonia le regarda en soupirant, et pour dérober son émotion à la foule, abaissa son voile.

Tout était en ordre... Fontana agita encore son drapeau : le son de la cloche vibra de nouveau ; tout le monde se mit à l'œuvre comme la première fois, et l'obélisque se redressa encore davantage. Les mêmes signaux se succédèrent quarante fois sans aucune interruption. L'obélisque était presque debout, mais il restait à l'asseoir sur son piédestal. L'anxiété saisit de nouveau les spectateurs ; mais quelle fut leur joie lorsqu'ils virent cette grande difficulté vaincue. L'obélisque se leva de terre majestueusement, et sans aucun accident.

La cloche avait retenti pour la cinquantième fois ; l'énorme masse était arrivée au bord du piédestal ; il fallait la redresser, l'élever suspendue dans les airs pour la faire descendre d'aplomb sur son dé...

La cloche se fit entendre, et le colosse resta suspendu dans les airs à plus de vingt pieds de terre : Antonia se hasarda à jeter un regard sur son ami ; sa joie fut ineffable en voyant l'espérance peinte sur son visage ; mais au moment où elle s'abandonnait aux plus délicieuses idées, elle retomba tout-à-coup dans des transes mortelles ; elle avait vu son bien-aimé pâlir et laisser tomber le drapeau de ses mains tremblantes Hors d'elle-même, elle se jeta dans ses bras, les yeux baignés de pleurs. Cette scène attendrissante fit une douloureuse impression sur les spectateurs ; il n'en fut pas un qui, au fond de son ame, ne maudît la barbare inflexibilité de Sixte...

Un vieux charpentier, qui se trouvait à côté de l'architecte, lui dit tout bas :

— Maître! je comprends votre affaire ; les cordes se relâchent, vous craignez qu'elles ne rompent et que l'entreprise n'échoue : écoutez-moi, derrière la cathédrale il y a un cheval qui vous attend, fuyez! sauvez votre vie!...

— Non, répondit Fontana d'une voix émue, j'ai donné ma parole ; je n'y manquerai point : je resterai pour mourir!

Comment peindre le désespoir d'Antonia! son fiancé était là, près d'elle, les traits pâles et décom-

posés ; ses jambes fléchissaient sous lui, et en face le terrible fonctionnaire qui allait bientôt finir cette épouvantable agonie. Eperdue, hors d'elle-même, et ne sachant comment ranimer les forces affaiblies de son ami, elle s'écria presque machinalement : De l'eau !... de l'eau !...

Au même instant, une soudaine inspiration, une force miraculeuse rendirent à l'architecte toute son énergie ! il releva sa tête et cria d'une voix sonore...

— De l'eau ! portez de l'eau, arrosez les cordes !... Antonia et le vieux charpentier demeurèrent immobiles de surprise. On s'empressa d'exécuter cet ordre : des tonneaux d'eau furent apportés ; les ouvriers, des cruches à la main, grimpèrent sur les échelles et arrosèrent les cordages. Fontana était redevenu lui-même ; il se multipliait partout, donnant ses ordres avec calme, cette présence d'esprit qui, dans un moment de crise, caractérisent les esprits supérieurs. Il agita une dernière fois son drapeau en jetant un regard sur sa belle fiancée ; le tintement de la cloche recommença ; et bientôt l'obélisque descendit majestueusement sur son piédestal....

L'architecte resta comme un moment étourdi, sans pouvoir proférer un seul mot.

Antonia, ivre de joie, tomba sur ses genoux en élevant les mains au ciel....

Le vieil artisan, tremblant d'émotion, s'empara du drapeau et l'attacha à une corde. Quelques instans après, une bannière rouge flottait comme un lumineux météore sur la cime effilée de l'obélisque.

En même temps, la cloche du Capitole mariait sa voix argentine aux bourdons des autres églises.

Le peuple ne contint plus ses transports ; des milliers de voix criaient : Vive Fontana ! vive le maëstro !....

Au milieu de l'allégresse publique on entendit murmurer : Voici le pape ! voici Sixte-Quint !...... Toutes les têtes se tournèrent vers le balcon de la cathédrale....

A genoux ! répétait la foule.

Sixte-Quint parut sur le balcon, la tiare sur la tête, et dans tout l'éclat de la puissance pontificale... Il étendit les mains sur le peuple prosterné, et lui donna sa bénédiction ; dans ce moment solennel, l'artillerie du château Saint-Ange fit une salve de détonation.

Quand tout fut fini, une voix partie de la foule se fit entendre : au Vatican ! portons le maestro Fontana au Vatican !

Le peuple enthousiasmé suivit ce conseil, et malgré sa résistance, le maestro fut porté en triomphe jusqu'au palais, dans les bras de ses concitoyens.

Fontana, en entrant dans l'appartement du Saint-père, se jeta à ses genoux : mais Sixte, le relevant avec bonté, lui tendit la main et lui tint ce langage :

« Vous avez dignement rempli votre tâche : je veux dignement vous récompenser ! Dès aujourd'hui vous êtes chevalier romain, et vous avez une pension de mille ducats sur le trésor ; je trouverai le moyen d'employer vos talens. »

Fontana s'inclina, et se retira de l'audience du Saint-Père, dans un état qu'il est plus facile de sentir que de peindre.

Huit jours après il était l'heureux époux de la belle Antonia. Une longue prospérité fut le prix de la terrible épreuve qu'il avait subie.

WASCHMANN.

---

## LÉONCE.

### I.

Pourquoi le cœur suit-il un son qui s'évapore ?
ALPH. DE LAMARTINE.

Il est des ames tendres et rêveuses, pour qui le monde est un vain bruit, la société une chaîne, ses plaisirs des supplices. Le tumulte des fêtes, le délire des bals, où tant de jeunes cœurs s'enivrent d'amour, de danse et d'harmonie : la foule parée qui, par un beau jour, se presse dans la seule allée que lui permette l'étiquette tyrannique : les joies expansives du festin, tout ce qui charme, tout ce qui entraîne le vulgaire, pour ces ames à part, est ennui et solitude..... tout, excepté la solitude même. Le bruissement des feuilles, la chute de la cascade, les soupirs de la brise, toutes les voix vagues et mystérieuses de la nature, leur parlent de ce monde idéal qui console du nôtre, de cette ame qui les attend et qu'elles devinent ; de cette gloire pure, idole chimérique du poëte de vingt ans ; du seul bonheur réel... L'espérance.

Tel était le jeune Léonce, amant de la solitude et de la gloire, doué d'une ame sensible et d'une imagination ardente ; fuyant la société qui l'eût recherché, si elle l'avait connu ; passionné pour la poésie et la musique, ces deux harmonies, et se rattachant par elles seules à ce monde. Fier, pauvre et libre, il se vengeait du sort dans des vers pleins de génie et de tristesse ; mais qu'importe le génie sans l'intrigue ! son talent, sans échos, mourait obscurément en province.

Malheureux et poëte, Léonce n'usait pas sa vie dans le tourbillon du monde : quelquefois seulement il allait, dans une réunion musicale, s'inspirer de mélodie. Là, les variations brillantes, le mélancolique nocturne, le savant quatuor, la douce romance, obtenaient les applaudissemens d'un public intime, dont chaque membre, devenu acteur à son tour, pouvait recueillir sa part. Mais la jeune Eléda méritait seule les honneurs de la triple salve. Une voix flatteuse et sonore, un goût pur, l'art de chanter avec son ame, elle avait tous ces dons. Léonce l'entendit et pleura !.... Dès ce moment, il réalisa en elle tous ses rêves : elle devint pour lui ce type idéal ; création de son imagination poétique, le charme du présent, l'espérance de l'avenir, le but enchanté de sa vie. Dès ce moment aussi, les yeux sévères des mères, ceux plus indulgens des jeunes filles, et ceux plus malins de ses rivaux, lurent dans les mystères de sa passion. Eléda ignorait-elle ce que tous savaient ?.... — Léonce se précipitait dans son penchant avec toute l'ardeur de l'amant et du poëte : *la voir, lui parler, l'entendre !*..... sa vie entière était là !....

Il devina bientôt les promenades préférées, les heures du départ et du retour, il profita de tous les hasards, souvent les fit naître, et s'enchaîna sur les traces de sa bien-aimée. Immobile et caché dans l'ombre, près de l'allée obscure où son amie et ses compagnes venaient chercher la fraîcheur du soir, combien de fois il vit s'écouler les rapides heures, content de saisir au passage un son de la voix de son Eléda, ou de distinguer à peine sa démarche légère, lorsqu'elle glissait dans la nuit comme un gracieux fantôme. Mais ce n'était point assez pour lui.

Douée d'une organisation heureuse, Eléda était aussi sensible à la poésie qu'à la musique : les vers

de Léonce avaient excité son enthousiasme et embelli d'un prestige de plus l'ami de son cœur. Léonce le sait, sa verve s'allume et son cœur dicte. Sous le prétexte de consulter le goût d'Eléda, la nouvelle inspiration est offerte à celle qui la fit naître: la reçut-elle dans la simplicité de son cœur, ou son instinct de femme lui en avait-il révélé le contenu?.... Jeunes filles qui avez aimé, c'est à vous de répondre.

A TOI.

Laisse-moi savourer tes chants, échos de l'ame,
Dans de muets transports par la foule écoutés;
Laisse-moi m'enivrer de ces accens de flamme,
De ces soupirs du cœur par le mien répétés.

De ces sons fugitifs mon oreille est avide:
Délicieux accords, trop tôt évanouis,
Vous oppressez mon sein!... et ma paupière humide
A retrouvé des pleurs que je croyais taris.

Oh! si jamais ton cœur, d'accord avec ta bouche,
Eprouvait cet amour qu'elle exprime si bien!...
Si jamais cet accent qui subjugue et qui touche
S'échappait de ce cœur pour arriver au mien!...

Si j'entendais ta voix me répéter: Je t'aime!...
Si je voyais ces mots écrits dans ton regard!...
Si, voulant t'arracher à ce charme suprême,
Un soupir t'apprenait qu'il est déjà trop tard!...

Si d'un monde importun nos ames exilées
S'abreuvaient du nectar des secrètes amours!...
Si mes heures coulaient à tes heures mêlées,
Ainsi que deux ruisseaux qui confondent leurs cours!

Si le voile des nuits, si les feux de l'aurore,
Le dôme des forêts, à l'obscure fraîcheur,
Ou l'éclat enflammé dont le couchant se dore,
Eclairait tour-à-tour ou cachait mon bonheur!

Si, moins timide enfin, tu brûlais de ma flamme,
Quelles félicités s'ouvriraient devant moi!!!...
Ah! viens réaliser ce rêve de mon ame!
Dis un mot, un seul mot!... et ma vie est à toi!

II.

Ægri somnia.
Hor.

C'était la fatale année où le géant des batailles, chancelant sur son trône continental, voyait sa lourde épée s'échapper de ses mains, et des hordes barbares, accourues des froides rives du Tanaïs, insulter à celui qui naguère faisait et défaisait les rois. Le colosse, près de tomber, frappait du pied la terre des héros, lasse de lui offrir ses enfans en holocauste, et une dernière armée sortait encore de son sein. Léonce chercha vainement à racheter sa liberté. Le farouche proconsul qui présidait à ces coupes annuelles de jeunes hommes, fut inexorable. Il fallut partir!..... Partir!..... perdre son ciel, son climat doré, ses vieux foyers et ses jeunes amours!... Partir!.... échanger son repos, ses douces habitudes, le charme des yeux et celui du cœur, contre l'esclavage décoré du nom pompeux de discipline militaire; contre la terre étrangère avec son ciel gris et ses glaçons, contre la haine des vaincus ou la dure oppression des vainqueurs!...... Ah! c'en était trop pour Léonce! Il partit cependant, mais décidé à se venger de son malheur sur ses tyrans. Le corps dont il faisait partie était exercé chaque jour avec la plus grande rigueur aux manœuvres militaires. Léonce y réussissait mal, et s'attirait de dures réprimandes qu'il repoussait toujours avec dédain et colère. De sévères punitions lui furent infligées, elles l'aigrirent davantage. Enfin son irritation était à son comble et n'attendait qu'un dernier affront pour faire une explosion terrible, lorsque son chef, dans un moment d'impatience, s'oublia jusqu'à le frapper. Ce moment fut l'arrêt de mort de deux hommes. L'éclair est moins prompt que ne le fut Léonce à plonger le fer dans le sein de son brutal oppresseur. Saisi à l'instant, désarmé, chargé de chaînes, une commission militaire est nommée sur l'heure pour le juger. Sa défense était impossible, l'évidence accablait l'infortuné, il fut condamné. Il voulut parler, mais sa langue semblait paralysée, et les efforts qu'il faisait pour en reprendre l'usage lui causaient des souffrances inouies. Un nuage offusquait ses facultés intellectuelles, son esprit ne pouvait saisir que vaguement tout ce qui se passait autour de lui, comme un homme qu'un rêve pénible accable; il eut même un instant cette idée et elle lui causa quelque joie!....

L'exécution ne devant avoir lieu que le lendemain matin, Léonce passa dans un sombre cachot sa dernière nuit..... Nuit terrible! nuit d'angoisses! plus cruelle que la mort même, car la mort n'a qu'un instant, tandis qu'en ces heures suprêmes le malheureux qui sent sa vie s'échapper avec chaque minute qui s'écoule meurt mille et mille fois. Léonce, livré à lui-même, perdit tout reste d'énergie, et tomba dans un profond accablement. Du sein des ténèbres humides qui l'entouraient, surgirent de pâles fantômes, enfans du remords et de la nuit: ils passaient et passaient sans cesse, et Léonce se fatiguait à suivre de l'œil ces formes fantastiques qui s'évanouissaient pour renaître plus indéterminées et plus bizarres encore: il lui semblait aussi voir Eléda qui, seule, immobile, le regardait fixement avec le sourire sur les lèvres; et ce sourire, étrange dans l'affreuse position où il se trouvait, l'effrayait plus que tous les autres prestiges.....

Enfin le jour parut!.....

Léonce fut conduit au lieu de son supplice, plaine immense, uniforme et triste. Le soleil se levait, beau de fraîcheur, et s'avançait dans le ciel comme un Dieu brillant, dont les douleurs des faibles mortels ne peuvent troubler la sérénité radieuse; il épanchait ses rayons sur le malheureux qui bientôt ne devait plus les voir, et sur ces hommes, automates cruelles, qui allaient de sang-froid trancher les jours d'un homme comme eux!.... Assassin, il est vrai, mais assassin sans crime, car il avait vengé ce bien, le premier des biens, sa liberté individuelle opprimée.

Les sinistres préparatifs furent bientôt terminés, et Léonce à genoux attendait!!!....

Quoique un épais bandeau couvrît ses yeux, Léonce, par une fatalité prestigieuse et qui doublait l'horreur de ce moment terrible, apercevait distinctement tout ce qui se passait devant lui. Il suivait, dans d'horribles angoisses, le geste muet de l'officier qui commandait le peloton de la mort; il voyait les armes redoutables se mouvoir en silence et à temps égaux, et leurs canons polis et brillans, frappés des rayons obliques du soleil, lancer des éclairs..... qu'allait suivre la foudre. Il voyait la foule émue se presser alentour, et au premier rang, entre deux têtes d'hommes du peuple, la tête d'Eléda, dont la

figure douce et pâle, la soyeuse chevelure, les yeux en pleurs, contrastaient avec la peau tannée, les cheveux crépus, les noirs sourcils et le regard farouche de ces durs visages, cadre rude et grossier de cette moelleuse tête du Corrége. — Voir tout cela ne fut pour lui qu'un instant, car déjà les fusils placés horizontalement, dirigeaient vers sa poitrine leurs tubes homicides, et n'attendaient plus qu'un dernier geste pour lancer la mort!.... Ce geste!.... le voilà!.... O terreur! pas une seconde d'espérance!.... Au bruit sourd de la détonnation subite, Léonce tombe.... et en tombant, il entend la douce voix d'Eléda qui l'appelle; il fait de vains efforts pour se relever, étonné de vivre encore. Au second appel de son amante, ses yeux appesantis s'ouvrent... et quelle est sa surprise de se trouver dans son fauteuil devant un feu mourant, et d'entendre bien distinctement la voix de sa jeune épouse qui l'invitait, pour la troisième fois, à venir prendre dans le lit nuptial sa place accoutumée; car depuis un mois ces amans étaient unis, et un rêve horrible, mêlant d'affreux mensonges à la douce réalité, avait seul créé pour Léonce tous les sinistres événemens que l'on vient de lire. — Revenu de son effroi, et bien assuré que son bonheur seul n'était pas un songe, il raconta à son amie, qui frémissait en l'écoutant, ce sombre drame, enfant de son imagination malade, ces souffrances morales, cette terrible catastrophe, et cette fin si tragique et si cruelle..... sans la péripétie du réveil.

JULES VAN GAVER.

---

## PRIX DE VERTU.

Il existe dans la commune de Reichshoffn, département du Bas-Rhin, un vétéran des guerres de la république, nommé Joly, qui, au sein de sa pauvreté, s'est acquis, ainsi que sa femme, des droits à la vénération générale. Dans une chaumière voisine de la leur, vivait une femme sujette à d'horribles convulsions, provenant d'un goître qui lui couvrait la moitié de la poitrine. Cette pauvre malade, délaissée par un mari livré au vice de l'ivrognerie, restait sans soins et sans ressources. Instruits de ce déplorable abandon, Joly et sa femme, exposés eux-mêmes à toutes les privations de la misère, n'hésitèrent pas à partager avec l'infortunée le prix de leur travail journalier. A mesure que ses souffrances devinrent plus intolérables, son infirmité plus hideuse, elle se vit l'objet des soins les plus assidus de ses généreux voisins, qui passaient auprès d'elle tous les instans dérobés au travail, et se privaient tous les jours d'une portion de leur nourriture, pour aller la déposer sur son lit de douleur.

Cette femme avait deux enfans dont l'un (c'était un fils) atteint aussi d'un goître, mais qui s'annonçait d'une nature encore plus dangereuse que celui de sa mère. Une constitution débile, une surdité et un mutisme à peu près absolus, enfin un état presque complet d'idiotisme, faisait de cet être informe un objet de dégoût et d'horreur. Sa mère l'aimait pourtant.

Quand elle sentit sa fin approcher, elle confia à Joly ses angoisses sur le sort de cette pauvre créature, que ses autres parens repoussaient et dont la commune ne voulait pas se charger. Joly et sa femme consolèrent cette mère désespérée, en lui promettant d'adopter son fils. La mourante n'avait pas osé parler d'une fille atteinte du mal héréditaire et réduite à un état de faiblesse qui la rendait incapable de prêter le plus faible secours aux bienfaiteurs portés à la recueillir. Joly et sa femme, prévenant les vœux de la mère, promirent encore de se charger de sa fille. Rassurée désormais sur le sort des siens, la malade mourut tranquille et résignée.

A l'époque de cette double adoption, Joly et sa femme avaient passé l'un et l'autre l'âge de cinquante ans. Les infirmités augmentaient. Dénués de fortune, ils avaient pour toute propriété une chaumière composée de deux petites chambres situées dans un endroit bas et humide, sans cour, sans étable, sans bétail, pas même une chèvre. C'est dans cette habitation, à peine suffisante pour eux-mêmes, qu'ils se décidèrent à recevoir leurs deux nouveaux hôtes. C'est là que l'existence de ces deux infortunés a été conservée par la vertu de deux anges de patience, de courage et de bonté.

Le frère parvint bientôt, comme nous l'avons prévu, à l'état de crétinisme le plus repoussant; la sœur fut réduite par l'accroissement de son goître à un état d'immobilité presque complète, seul moyen d'éviter la suffocation. Mais du moins elle n'a pas perdu l'usage de ses facultés intellectuelles et morales; elle sait aimer les bienfaiteurs qui lui ont conservé l'existence, et leur donner par ses prières la seule récompense qui soit en son pouvoir: aussi inspire-t-elle la plus tendre pitié. Il n'en est pas de même du frère: hideux à l'aspect, exigeant avec violence ce que la pauvreté de Joly ne peut donner, sujet à des accès soudains d'une colère extrême, il menace sa sœur et leurs hôtes. Quand il souffre et que ses étouffemens augmentent, il brise les meubles de la pauvre chaumière; il devient si furieux quelquefois, que les voisins, accourus au bruit de ses emportemens, invitent Joly à réprimer tant de méchanceté, mais le vieux soldat répond toujours: « Dieu l'a châtié plus que je ne le saurais faire, » et alors il se contente d'empêcher le furieux de frapper sa propre sœur et sa mère adoptive.

Pour céder son lit au malheureux idiot, Joly couche à terre; sa femme ne dort qu'à moitié pour être toujours prête à secourir le malheureux infirme. Les nuits sont affreuses: vaincu par l'excès des plus cruelles douleurs, l'idiot entre en des convulsions de désespoir et pousse des cris horribles. Quelquefois il se cramponne après la pauvre vieille femme, sa seconde mère, et l'étouffe dans ses étreintes.

Au milieu de cet enfer de douleurs, de cris et de violences continuelles, comment peut-on admirer assez la vigilance, la pitié tendre et profonde, le dévoûment héroïque des deux vieillards? Endurer la faim, le froid, se priver de tout, supporter le spectacle des maux les plus dégoûtans, travailler le jour, passer les nuits presque sans sommeil, voilà leur sort affreux et volontaire depuis dix-huit années. Cependant ils le supportent avec patience et sans jamais se plaindre. Ils acceptent même, comme une épreuve de la vertu, l'espèce de mépris et d'humiliation que l'aversion générale du pays pour le crétinisme répand sur les personnes que leur pitié détermine à vivre dans le commerce de cette odieuse infirmité.

Joly et sa femme auront bientôt atteint l'âge de 70 ans; des travaux multipliés, le long et pénible exercice des plus difficiles vertus, ont usé leurs forces. Bientôt peut-être ce qui leur en reste s'épuisera dans les fatigues et les privations auxquelles les condamnent le besoin toujours croissant de leurs enfans adoptifs. Ils voient leur fin s'approcher sans la craindre; mais ils savent qu'aussitôt leurs yeux fermés,

ces malheureux resteront dans un effrayant abandon. Cette seule pensée remplit leurs jours d'amertume, et empoisonne ce bonheur tranquille et pur que la conscience des bonnes œuvres donne à ceux qui les font.

Ah! si Saint-Vincent de Paul vivait parmi nous, on se le demande, n'irait-il pas faire un pélérinage au pays qui possède Joly et sa femme, visiter leur chaumière et les bénir au nom de la religion et de l'humanité.

L'Académie française croit avoir bien rempli les intentions de M. de Montyon, dans cette circonstance solennelle; mais l'Académie éprouve aussi la vive satisfaction que lui cause la touchante perspective des fruits que doivent porter les récompenses qu'elle accorde cette année aux auteurs de tant de belles actions.

Le vieux soldat de Jemmapes et de Fleurus, Joly devenu dans sa chaumière un héros d'humanité, reçoit aujourd'hui la récompense, et non pas le salaire de ses services militaires et de ses vertus d'homme; sa vertueuse compagne et lui ne verront dans cette honorable récompense qu'un secours envoyé à leurs enfans adoptifs, et un moyen de ne pas périr de faim après la mort de leurs bienfaiteurs.

## UN ÉPISODE DE GUERRE CIVILE.

Pour comprendre ce qu'une guerre civile entraine de douleurs et de crimes, il ne faut pas la regarder dans son ensemble, mais dans ses accidens: ce n'est point sur le champ de bataille qu'on doit arrêter les yeux; c'est dans l'intérieur des familles. Là se trouvent les ames brisées, les cœurs saignans, les sentimens dénaturés, les inquiétudes et les désespoirs de toute heure. Qu'est-ce que la blessure du corps auprès de cette plaie morale que nulle main ne fermera, et du désordre domestique qui règne depuis le palais des rois jusqu'à la dernière cabane? Ne dites pas seulement Carlos contre Christine, dites le fils contre le père, l'époux contre la femme, le frère contre la sœur, la haine partout. Quand les calamités publiques se transforment ainsi en angoisses individuelles que chacun dévore en silence, il ne peut exister de peintre assez fécond, ni de toile assez vaste pour les perpétuer toutes; on en fait un choix douloureux, et l'on reproduit celles que la grace touchante ou la fortune des héros rend encore plus dignes de pitié. Ainsi, l'anecdote suivante n'est qu'un détail inaperçu dans le vaste tableau des misères actuelles du peuple espagnol.

L'un des beaux hôtels de Madrid était occupé, quelques mois avant la mort de Ferdinand, par don Gomez de Viana, seigneur habile et riche, qui, récompensé de ses services par d'importantes charges, avait tellement concentré toutes ses affections politiques sur la personne de son roi, qu'il en partageait les faiblesses, et qu'il venait d'abandonner sa résidence de Biscaye pour apporter à la future régente l'appui de ses talens. Deux personnes, presque également chères à son cœur, l'avaient accompagné dans ce voyage: Térésia, sa fille, et don Léon, jeune cavalier d'une haute naissance, qu'il avait accepté pour gendre. Ce mariage, auquel la beauté de Térésia, le noble caractère de Léon, l'opulence et la noblesse de tous deux promettaient tant de charmes, n'était pas encore accompli. Peut-être l'imminence d'une crise politique l'avait-elle retardé; peut-être le vieillard défiant s'était-il donné ce délai pour mieux approfondir les opinions du jeune noble, dont quelques amis et parens soutenaient les prétentions de don Carlos.

Tout à coup Ferdinand mourut. Léon quitta Madrid: on sut qu'il avait rejoint les carlistes, et qu'un corps d'insurgés pénétrait dans le Portugal sous son commandement. Les dangers qu'il courait alors émurent à peine Térésia, car son départ n'avait plus laissé dans cette ame de place à la douleur. La première infortune qu'on souffre anéantit à la fois toutes les facultés, parce qu'elle étonne et confond plus encore qu'elle n'afflige. Ainsi, lorsque, tout occupée de son amour, n'ayant de souvenirs et d'espérance que pour lui, la pauvre fiancée vit son amant partir, il lui sembla que toutes les choses de la vie devenaient un rêve insensé, car elle ne pouvait comprendre comment les intérêts d'un inconnu venaient atteindre de si loin son bonheur domestique.

Cependant, un moment de joie vint couper la longue infortune qui commençait pour elle. Le prétendant quitta l'Espagne; don Gomez savait apprécier l'honneur dans tous les partis politiques. Il accueillit Léon à son retour, lui rendit tous ses droits à la main de Térésia, mais fit le serment qu'une nouvelle tentative en faveur du parti carliste les lui ferait perdre à jamais. Les deux fiancés s'abandonnèrent sans réserve au bonheur de se revoir, à l'espérance de ne plus se quitter, à toutes les illusions qu'une expérience du malheur leur rendait plus chères encore. Mais bientôt le jeune homme redevint triste et soucieux comme avant son premier départ; il écrivait beaucoup, recevait des messages, et conférait souvent avec des inconnus. Un jour, on ne trouva dans sa chambre déserte qu'un papier contenant ces mots: « Adieu, Térésia! adieu; plaignez et ne condamnez pas le malheureux qui n'ose vous voir une dernière fois. S'il vous voyait, hélas! il n'aurait plus le courage d'aller où l'honneur le rappelle. »

Bientôt on publia que don Carlos était rentré sur le territoire espagnol. Le jeune homme n'avait point osé rompre les engagemens qui l'enchaînaient à cette cause. L'amour de Térésia, le bonheur le plus pur, l'avenir le plus brillant, il avait tout sacrifié; il était devenu chef d'un corps de partisans carlistes de la Biscaye. Bientôt, aguerri aux horreurs qui l'environnaient sans cesse, exalté par les féroces représailles d'un impitoyable ennemi, harcelé par des rêves de sang, par des images de terreur et de désolation, il s'accoutuma à goûter ces sombres joies du carnage qui se renouvellent à chaque instant dans une guerre civile; lui aussi, il se prit à aimer cette liberté sauvage, cette haine des lois et ce mépris des hommes qui sont toujours les conséquences de cette vie aventureuse... Un jour, triste et pensif, le jeune chef carliste cheminait dans un bois montueux de Biscaye; quelques hommes l'accompagnaient, respectant son silence: d'autres le précédaient, cherchant à découvrir la trace d'une habitation. Le chef portait sur son visage un abattement profond; d'une main pressant son poignard, de l'autre sa poitrine, il murmurait tout bas. « Je tiens le mal et le remède: je puis rompre la chaîne qui m'attache au malheur. Quelle est cette pensée de mort dont mon ame s'inquiète? Jamais je n'ai senti comme à présent la crainte d'avancer un pas dans la vie. Ce pressentiment m'annonce-t-il que mon heure est venue, et qu'il faudra dire adieu, adieu sombres forêts, ma dernière demeure?

Il se serait tué peut-être, il aurait avancé d'un

jour ce moment redoutable; mais sa mémoire se porta sur sa douce fiancée, qui ne l'attendait plus. — Encore de la vie, dit-il. — Aussitôt, des cris retentirent à l'extrémité du bois, c'était une riche demeure qu'on commençait à apercevoir.

Tous les hommes de la bande coururent à la fois dans la direction du bruit : rien au monde, excepté les christinos, ne pouvait leur ravir cette proie signalée ; et les hurlemens redoublaient à mesure que de nouveaux groupes venaient à découvrir, au fond d'une belle vallée, les hautes murailles et le donjon d'un château magnifique. Léon vint à son tour ; mais hélas! à l'aspect de la noble demeure, au lieu de faire entendre un cri de joie, comme les autres, il pâlit, détourna la tête et répandit des larmes, car il venait de reconnaître les tours de Viana. — Arrêtez-vous, dit-il à ses gens ébahis, nous respecterons ce château. De violens murmures s'élevèrent. — J'en connais un autre plus riche, ajouta le malheureux chef, et nous y serons dans deux jours. — C'est aujourd'hui que nous avons faim! dit un homme. — Je suis fatigué! — J'ai besoin d'argent!... Ainsi murmurèrent les autres, et tous levaient leurs armes. — Nous marcherons seuls, disaient-ils. — Silence, dit une voix redoutable, qui domina les murmures séditieux et rétablit le calme. C'était la voix du capitaine. Il était redevenu tel qu'on avait coutume de le voir au moment du combat; l'émotion passagère avait disparu de son visage ; et puis, avec l'accent d'une inflexible volonté, il ajouta ces mots : Nous dévasterons le château, mais j'ai droit au butin, et je me réserve une femme. Elle sortira libre, sous ma protection. — A nous le reste! — A nous le reste! — La nuit tombe : allumez des feux et dormez; que toutes les sentinelles veillent soigneusement, qu'elles entourent le château, et laissent passer la femme dont j'accompagnerai la fuite. Que demain, dès l'aurore, on soit prêt pour l'assaut, car on entendra mon signal. — On alluma les feux, les sentinelles furent posées, et le château, dont quelques fenêtres brillaient d'une douce clarté, s'endormit sous la surveillance terrible de ceux qui en rêvaient le pillage.

Dans les allées solitaires du parc, se promenait une jeune fille légère et gracieuse, mais le front incliné : on eût dit qu'elle dévorait un souvenir pénible. Ainsi depuis long-temps vivait Térésia, résignée dans son infortune. Soudain un cri d'effroi s'échappe de sa bouche. Un homme venait de s'élancer près d'elle, et de l'arrêter par le bras. Le visage de l'étranger était à moitié caché sous les plis d'un manteau et par les ombres de la nuit. — Jeune fille, dit-il, le château de ton père est entouré de malfaiteurs. Demain, au lever du soleil, ceux qui vivent dans ce manoir imploreront en vain la pitié du vainqueur... Monte sur la terrasse et regarde ces feux épars dans la campagne, vois comme ils ceignent ta demeure! C'est une bande de carlistes qui t'enveloppent ainsi. — La jeune fille étourdie lève les yeux au ciel. — Térésia, reprit l'inconnu, j'ai le pouvoir de te sauver, mais il faut que tu t'abandonnes sans crainte à ma protection. Je jure par tous les sermens sacrés qu'on te respectera. Sois donc, avant une heure, près de la porte basse, montée sur un cheval rapide ; un homme t'appellera par ton nom, suis-le, il te fera franchir les lignes ennemies, mais il ne peut sauver que toi. L'inconnu s'éloignait. — Oh ! qui donc êtes-vous pour me connaître ainsi ? dites-moi votre nom pour que j'ose me fier à vous? — Térésia! Térésia! lui répondit l'homme en fuyant: n'as-tu pas reconnu la voix de don Léon? Une heure après cette entrevue, don Léon se tenait à cheval près de la porte basse, son cœur battait violemment. Quelle pénible attente! quel rendez-vous fatal ! Quel voyage désespérant il fallait faire auprès de cette fiancée chérie ! enfin parut celle qu'il attendait ; du moins reconnut-il sa robe et le voile dont était couvert son visage ; elle était bien montée, les deux chevaux partirent avec une rapidité merveilleuse. Le brigand murmurait parfois, à l'oreille de Térésia, des paroles qui peignaient vivement le trouble de son ame. Térésia ne répondait rien. Souvent une sentinelle carliste marchait à l'encontre des fugitifs. Le chef poussait alors une exclamation connue, et la sentinelle se retirait. Enfin, les derniers feux se trouvèrent passés. Don Léon suspendit sa course ; quant à la jeune fille, elle poursuit la sienne sans proférer un seul mot, sans manifester de faiblesse.

Le lendemain, au point du jour, un cri de guerre fut entendu par tous les hommes de la bande ; ils y répondirent par des houras, des sons de trompe et des coups de fusils. Les habitans de Viana s'éveillèrent épouvantés ; ils aperçurent les carlistes de toutes parts. Un seul, entre les vainqueurs, semblait calme et tranquille ; il marchait à pas lents vers le château conquis. C'était pourtant de sa poitrine que le signal terrible était parti ; mais plus il approchait de cette habitation, embellie autrefois par l'amour d'une femme, plus il comprenait l'étendue de son crime et de ses malheurs. Impuissant à se rendre compte de tant d'émotions, il frémissait comme un coupable ; son corps manquait de force pour entrer dans cette demeure hospitalière. Il ressentait quelque chose d'inoui, d'inexplicable, de fatal ! Morne et les yeux baissés, il traversa la cour ; il s'achemina, sans dessein, vers une petite chambre dont Térésia faisait jadis son oratoire ; il poussa la porte.... O terreur! Térésia, les mains jointes, était agenouillée sur son prie-Dieu. Elle ne détourna point la tête : Est-ce une vision? Térésia? comment êtes-vous ici? Malheureuse Térésia! et moi plus malheureux encore! Ainsi criait Léon en se frappant la tête : insensé que je suis! qui donc ai-je sauvé? — Mon père, dit la jeune fille : je lui ai dit que vous pourriez me sauver la vie aujourd'hui ; mais que vous ne pourriez pas sauver la sienne.

Au même instant, quelques hommes farouches de la bande avaient envahi la chambre, attirés par le bruit de cette lamentable scène. Les beaux traits de la fiancée, sa taille noble et souple, leur arrachèrent d'horribles exclamations. Ils se pressèrent autour d'elle, et l'enlevèrent du prie-Dieu, malgré les cris de son amant, qui, ne se souvenant ni de sa fierté ni de rien au monde, suppliait tous ces misérables avec des larmes déchirantes. Mais la beauté de Térésia parlait plus haut que lui ; les bandits, sans rien écouter, sans rien entendre, l'emportaient déjà dans leurs bras vigoureux. Alors, s'abandonnant au désespoir, leur chef se releva d'un bond soudain, l'œil terrible et le pistolet haut, il fit feu....... La jeune femme tomba morte..... Elle avait le crâne brisé.

— Qu'on se retire maintenant! — Aucun n'osa braver la fougueuse colère du maître, et la jeune fille étant abandonnée, vint tomber à ses pieds. Dès cette heure, Léon ne sortit plus de l'oratoire ; il étendit sur un lit de repos le corps de celle qu'il avait aimée, s'assit à son chevet, et demeura longtemps les yeux fixés sur la blessure ; puis ayant aperçu le livre de prières que son amante parcourait

un instant plus tôt, il s'en saisit, s'agenouilla sur le prie-Dieu, et lut jusqu'au soir les prières des morts, comme aurait fait un prêtre. Souvent le bruit monotone de sa longue prière était étouffé par la rumeur lointaine d'une orgie; des chants joyeux retentissaient dans la maison, quelques-uns de ses hommes vinrent pour l'emmener dans la salle du festin, mais ils n'osèrent l'interrompre, effrayés de l'austère ardeur qui brillait dans ses yeux. Bientôt à ce désordre de l'ivresse, succéda le bruit d'un combat et d'une fusillade; mais le chef ne se dérangea point, il ne cessa pas de prier. Tout à coup retentit, dans les corridors, une voix qui s'approchait sans cesse; elle criait: Térésia! Térésia! Don Léon reconnut Gomez, se leva gravement, et, quand le vieillard eut franchi le seuil de la chambre en appelant encore sa fille. — Il est trop tard! murmura-t-il, la voici morte, don Gomez, et c'est moi qui l'ai tuée. Mais au lieu de me condamner, cette action plaidera pour moi devant le maître qui m'appelle. Maudites soient les querelles des princes! Ayez pitié de moi, mon Dieu! et d'un coup de poignard il ouvrit les ailes à son ame.

Quand les autorités de la ville voisine vinrent féliciter Gomez de sa victoire, elles le trouvèrent sur les cadavres des fiancés, et demandant au ciel de mourir avec eux. (*Journal du Commerce.*)

### LE VOLEUR ET LE NŒUD COULANT.

Un voleur, dans une commune du département du Puy-de-Dôme, avait épié l'absence des maîtres d'une maison de campagne isolée. Il entre, n'y trouve qu'une servante, se fait servir à boire et à manger, et, voulant ensuite voler à son aise et sans témoin, il dit à la servante de se préparer à la mort. Etre étranglée ou assassinée à coups de couteau, telle était l'alternative; il voulut lui laisser le choix. La pauvre fille toute tremblante, refusait cependant de croire que ce fût tout de bon qu'on en voulût à sa vie; mais le voleur, la pressant de choisir, elle se détermina pour la pendaison.

L'assassin l'attache fortement au pied du lit avec une corde, monte ensuite sur une chaise, passe une corde à la poutre et y fait un nœud coulant: mais pendant que sa main y est engagée, la chaise se renverse, son poignet est serré par le nœud coulant et il reste suspendu. Tous ses efforts pour se dégager sont inutiles; il tâche en vain, à l'aide de l'autre main, de s'accrocher à la poutre; il supplie la servante de tâcher de rompre ses liens: elle n'y peut parvenir. Enfin, après trois heures de souffrances, et ayant le bras tout disloqué, il voit arriver quelqu'un qui l'arrache à ce supplice, mais pour le conduire en prison et le remettre à la disposition de M. le procureur du roi. (*Ami de la Charte.*)

### UN DIGNE PRÊTRE.

Un duel devait avoir lieu le 22 mars entre le tambour-major et le tambour des grenadiers de la garde nationale de Belleville. En se rendant sur le terrain, les deux adversaires et leurs témoins furent rencontrés par l'abbé Billette, vicaire de Belleville, qui conduisait au cimetière le convoi d'un jeune enfant. Quelques paroles entendues par cet ecclésiastique lui firent connaître ce dont il s'agissait. Arrivé au cimetière, et ne consultant qu'une généreuse inspiration, il se dépouilla de ses habits sacerdotaux, courut à ces deux hommes dont la vie, quelques instan plus tard, allait être en péril, et par des paroles bienveillantes, par des raisons données avec bonté, parvint à réconcilier les deux ennemis.

— Dans le mois de mars dernier, il est mort, dans la commune de Noyelles-Godeau, près Douai, un jeune homme, âgé de 14 ans, haut de 6 pieds 4 pouces 6 lignes. Il se nommait Albert Beugnier. C'est un phénomène qui mérite d'être remarqué, et qui peut-être servirait aux physiologistes à expliquer la mort prématurée de ce jeune homme.

— On écrit de Granville:

Notre ville vient d'être témoin d'un fait assez rare dans l'histoire de la navigation.

Un chasse-marée chargée de fer et de bois pour la marine, à la destination de Saint-Malo, fut assailli, vers le cap Fréhel, par la tempête; l'équipage épouvanté fit le signal de détresse à un bâtiment qui passait: le capitaine et les matelots du chasse-marée s'élancèrent à bord du brick qui les avait accostés; mais ils laissèrent sur leur frêle barque un enfant qui remplissait les fonctions de mousse. (Guillaume Roscoff.)

Ce malheureux ne perdit cependant pas courage; il épuisa ses forces à pomper continuellement, pour empêcher le bateau de couler bas. La direction du vent l'ayant porté dans notre baie, il eut la présence d'esprit de hisser sa chemise à tête de mât: notre bateau-pilote fut aussitôt à son secours et le conduisit au port.

Cet enfant, accablé sous le poids de la fatigue et de la faim, a excité l'admiration en même temps que la compassion des habitans de notre ville, et on se demande s'il n'a pas des droits à être considéré comme le sauveteur de son embarcation, abandonnée par le capitaine et l'équipage.

BORDEAUX. — Le désastre des pêcheurs de la Teste a jeté l'affliction dans toute la France. Soixante-dix-huit hommes, la plupart dans la vigueur de l'âge, engloutis par l'Océan en une seule tempête, avaient laissé cent quatre-vingts orphelins dans la misère. M. Ad. Dupuch, chanoine honoraire de Bordeaux, conçut l'idée touchante de faire adopter ces petits malheureux par des orphelins et des orphelines riches qui paieraient annuellement une légère somme pour l'entretien de leurs protégés. Les orphelins protecteurs seront au nombre de cent quatre-vingt, nombre égal à celui des pauvres orphelins. Tous les autres enfans pourront aussi fournir leur offrande, et les pauvres orphelins seront élevés à Bordeaux, où ils recevront de l'éducation. Ce plan, digne de Vincent de Paule, a été couronné d'un plein succès. Les petits pensionnaires seront présentés vendredi prochain à notre vénérable archevêque, aux efforts charitables duquel on doit des plus grands éloges.

A. POURRAT, *Rédacteur en chef.* — A. P. BARBIEUX, *Gérant.*

Paris, imp. de Félix Locquin, rue N.-D.-des-Victoires, 16
Pour Henry Hooper, 13, Pall Mall, East, Londres.

# LE CAMÉLÉON,

N° 21 (3me Année.) JOURNAL NON POLITIQUE. 1er Juin 1836.

PARAISSANT LES 1er, 8, 16 ET 24 DE CHAQUE MOIS.

## REVUE LITTÉRAIRE.

SOUVENIRS ET MÉMOIRES DE MADAME LA COMTESSE MERLIN, PUBLIÉS PAR ELLE-MÊME.

Il y a quelques années, il fut publié un charmant petit volume anonyme, ayant pour titre : *les Douze premières années de ma vie*. Cet ouvrage ne se vendait pas ; mais on sollicitait la faveur de le lire à son tour, comme on sollicite une invitation aux concerts où doit chanter madame la comtesse Merlin ; car tout le monde savait que c'était elle qui, sans se nommer hautement, avait fait imprimer le récit des douze premières années de sa vie.

Née à la Havane, de parens nobles et riches, Madame Merlin avait vécu jusqu'à l'âge de neuf ans séparée de son père et de sa mère. Peu de temps après sa naissance, le comte et la comtesse de Jarucco avaient été forcés de repasser en Europe, et leur absence, qui ne devait durer que six mois, s'était prolongée neuf ans. Pendant ce long espace de temps, la petite Mercedès avait été confiée aux soins d'une bisaïeule maternelle que, dans le gracieux et expressif langage de son pays, elle nomme *Mamita*.

Une seule chose fut enseignée à la jeune créole, ce fut à aimer Dieu. Elle y joignit d'elle-même une vive tendresse pour sa bonne Mamita ; cela fait, on la laissa grandir, libre et sauvage, sous le plus beau ciel du monde, au sein de ces forêts primitives où la cime des arbres, de diverses couleurs, brille comme les fleurs de nos parterres. Ainsi la jeune Mercedès s'épanouissait à l'air tiède des belles nuits de ces climats, en se fortifiant aux rayons d'un soleil généreux. N'ayant sous les yeux que des exemples de bonté, de clémence et de générosité sans faste, son jeune cœur s'ouvrit naturellement aux impressions les plus douces, aux sentimens les plus nobles ; cependant, il faut le dire, outre l'inconvénient de ne savoir ni lire ni écrire, cette éducation laissait contracter à l'enfant une habitude d'indépendance, une fougue de volonté très-dangereuse pour une femme, puisque notre vie doit être un sacrifice continuel à des devoirs et à des convenances sociales dont notre esprit ne comprend pas toujours l'utilité, et contre lesquels notre cœur se révolte souvent. Heureusement pour la jeune Mercedès, ce que son caractère avait d'intraitable était contrebalancé par une grande puissance d'affection.

La comtesse de Jarucco, pendant son séjour en Europe, devenue mère de deux autres enfans, une fille et un fils, avait contracté à Madrid des habitudes qu'elle ne voulut point rompre, et le comte revint seul à la Havane. Ce retour tant désiré par Mercedès devint le signal de ses premiers chagrins : la mère du comte, ses tantes, ses sœurs, qui trouvaient que la vénérable bisaïeule élevait très-mal son arrière petite-fille, parlèrent si haut, que Mercedès, enlevée de chez sa bonne Mamita, fut placée au couvent de Santa-Agnès, dont une sœur de son père était abbesse.

Les caresses et les menaces furent impuissantes pour habituer à sa prison l'enfant sauvage. Bientôt elle prit la fuite, employant à son évasion une force de volonté, un courage, une suite d'idées que l'on ne peut trouver à l'âge de neuf ans que sur une terre vierge, où le grain semé le soir est germé le lendemain matin, où l'enfance de l'homme n'a guère plus de durée que celle des plantes.

Mercedès ne fut pas ramenée au couvent après sa fuite ; sa tante l'abbesse trouva que la garder était déjà une charge périlleuse ; mais il fut arrêté qu'elle quitterait sa bien-aimée Mamita pour habiter dans la famille de son père. Troublée dans ses affections, blessée, sans pouvoir se rendre compte des motifs de l'injure que recevait, à cause d'elle, sa bisaïeule, Mercedès se constitua en pleine révolte, et prit à tâche, pour justifier sa Mamita, de prouver à sa famille et à ses instituteurs que leur volonté seule ne suffisait pas pour la plier aux études et obtenir d'elle le sacrifice de ses caprices aventureux.

Nul doute que si cet état de choses eût duré longtemps, Madame Merlin ne serait pas aujourd'hui une femme aussi remarquable par son esprit que par ses talens ; elle n'écrirait pas de ce style élégant et pur que l'on admire dans ses mémoires ; les mêmes pensées, les mêmes sentimens pourraient bouillonner dans son cœur et dans son esprit, mais, à coup sûr, ces pensées et ces sentimens ne se formuleraient pas en phrases aussi éloquentes.

Tandis que le comte de Jarucco projetait de marier sa fille dans son pays, la comtesse la demandait à Madrid, dans l'intention d'y faire perfectionner son éducation ; et bientôt un navire voguant vers l'Europe emportait la jeune fille loin de sa patrie et de ses premiers amis. C'est là, à peu de chose près, que finit le récit des douze premières années de la vie de Madame Merlin.

A la tendresse que Mercedès avait éprouvée pour sa bonne vieille Mamita, succéda un amour passionné pour sa mère, amour qui dompta sans peine la fougue de son caractère, et la plia à l'étude ainsi qu'au joug des convenances du monde. Ce qui parut le plus pénible à la jeune créole, fut l'obligation de porter des bas et des souliers ailleurs qu'à l'église. Cependant, cette tendresse filiale si puissante n'était pas exempte de douleur. La comtesse de Jarucco ne pouvait dissimuler sa prédilection pour sa seconde fille ; vanter Pepita, même aux dépens de sa sœur, était un moyen de faire leur cour que les amis de la maison ne négligeaient pas. Certes, c'était une rude épreuve pour un cœur aussi tendre, et il fut difficile à Mercedès d'y soumettre son caractère, que la moindre injustice faisait cabrer. Le travail qu'elle entreprit sur elle-même pour dompter sa jalousie, empêcher qu'elle ne dégénérât en une basse envie

contre sa sœur, renferme une excellente leçon qui peut devenir profitable à plus d'un jeune cœur.

Mademoiselle Jarucco avait à peine quatorze ans lorsqu'elle fit son entrée dans le monde. A cette époque, la révolution de 1808 s'accomplissait, et l'empereur Napoléon plaçait un de ses frères sur le trône des descendans de Philippe V. Le peuple de Madrid, irrité de voir ses princes mandés l'un après l'autre à Bayonne, prit les armes pour s'opposer au départ de l infant don Vincent-de-Paule. Il faut lire, dans les mémoires de madame Merlin, le récit animé et pittoresque de cette terrible journée du 2 mai, où la populace, devinant, à l'aide de son seul instinct, une usurpation sur laquelle les classes élevées se faisaient encore illusion, manifesta l'énergique résolution de repousser par la force le souverain qu'on voulait lui imposer.

Le plan de l'empereur Napoléon une fois divulgué, et Charles IV ayant abdiqué en faveur du prince Joseph, l'Espagne entière courut aux armes; tout se révolta, excepté pourtant un petit nombre de patriotes dévoués, d'esprits réfléchis, moins passionnés que les masses ignorantes : ceux-là comprirent qu'il y avait de la folie à engager la lutte entre la France et leur nation, brave à la vérité, mais n'ayant ni armées régulières, ni finances organisées; ne se dissimulant pas non plus combien l'Espagne était en arrière du mouvement intellectuel et de la civilisation européenne, ils souhaitaient que l'on mît les lois et les mœurs de leur patrie en harmonie avec les mœurs et les lois des autres pays. Le caractère personnel du roi Joseph, sa douceur, ses bonnes intentions leur parurent ce qu'il y avait de plus propre pour arriver à ce but. Au nombre de ces hommes politiques, était un oncle de la comtesse Jarucco, le général O' Farell, ministre de la guerre au moment de la révolution, qui continua ses fonctions après l'installation du nouveau roi.

La famille de la comtesse Jarucco et celle du général O' Farell vivaient dans la plus grande intimité; les intérêts, les amis, la maison, tout était commun. Ce fut donc au milieu de l'état-major de l'armée française en Espagne, et à la cour du roi Joseph, que la jeune Mercedès dut vivre. Contre l'ordinaire des dames qui écrivent leurs mémoires, Madame Merlin parle à peine de sa beauté; elle proclame son goût pour la musique, sans faire parade de cette voix puissante et mélodieuse qui, en talent, l'a rendue l'égale des premières cantatrices. Tout ce que la cour possédait d'hommes distingués et aimant les arts se faisait présenter chez la nièce du ministre O' Farell; c'était une société d'élite embellie encore par le double prestige de la gloire et de la puissance.

Suivant la politique ordinaire des conquérans, le roi Joseph cherchait à s'attacher les grandes familles de son nouveau royaume par des alliances avec les Français; il désira marier la petite nièce de son ministre de la guerre avec le général Merlin, commandant la cavalerie de sa garde. Le général O' Farell se trouva donc honoré du choix du roi; le général français fut présenté chez madame Jarucco. Le comte Merlin ne se prêtait pas passivement à la politique de son roi; déjà deux fois il avait aperçu la jeune Mercedès, et c'était en tremblant, peut-être pour la première fois de sa vie, qu'il venait offrir des hommages trop dévoués pour n'être pas accompagnés de doutes et de craintes.

La recherche du général français ayant été agréée de la mère et de la fille, il fut convenu que l'on célébrerait le même jour les noces des deux sœurs, Pepita épousant son cousin d'alliance, le beau-fils du général O' Farell. Tandis que la maison d'un Espagnol patriote retentissait de ces apprêts, des milliers d'Espagnols, patriotes aussi, étaient prisonniers de guerre, fugitifs ou proscrits. Cette différence pesait cruellement sur le cœur de la jeune fiancée; elle frémissait à l'idée des trop justes malédictions lancées par ses compatriotes sur les Français.

Afin de mettre un peu d'accord dans ses sentimens, mademoiselle Jarucco consacra à la prière la plus grande partie des jours qui précédèrent la célébration de son mariage. La veille de la cérémonie, elle ne quitta l'église qu'assez tard : « Avant d'arriver à la porte de notre maison, dit-elle, nous aperçûmes un groupe arrêté au milieu de la rue, qui écoutait une publication. Tout en approchant de la foule, je remarquai, non sans crainte, l'air sinistre empreint sur tous les visages. Lorsque nous fûmes assez près, j'entendis le crieur annoncer l'exécution de deux jeunes déserteurs espagnols, pour le lendemain à midi. »

Quelle triste solennité pour célébrer ses noces!.... La pauvre Mercedès fut obsédée toute la nuit et encore pendant la matinée du lendemain par cette pensée de mort, sans que la vue de ses belles parures pût l'en distraire; heureusement que l'on suggéra à la mère et à la sœur des deux condamnés d'implorer le général Merlin qui allait se marier. Au premier mot qu'il comprit de la requête de ces femmes, le général prend son chapeau et court au palais. Il était temps! onze heures et demie sonnaient.... la mère de l'un des déserteurs s'évanouit... Le comte franchit les degrés, arrive; mais le roi, enfermé dans son cabinet, ne veut point être interrompu.... n'importe, le général force la consigne.

Joseph, heureux de pouvoir se montrer débonnaire, signe les deux graces; on les remet à une ordonnance, qui monte à cheval; les deux femmes courent.... A moitié chemin, la mère tombe encore anéantie; la sœur, plus jeune et plus robuste, poursuit sa route et arrive avant l'ordonnance sur la place de Cebala au moment où le triste cortége défilait. Quand ces malheureux, portés par le peuple que guidaient les deux femmes, vinrent assourdir leur libérateur de leurs *viva* énergiques, le comte leur dit : « Allez à l'hôtel de la comtesse Jarucco remercier sa fille, c'est pour elle que je vous ai sauvés. »

Tels sont les principaux événemens que retracent ces mémoires. J'aurais voulu faire partager à mes jeunes lectrices tout le plaisir que j'ai trouvé dans cette lecture; mais c'est une tâche impossible à remplir.

Madame Alida de Savignac.

---

## LE DÉSHÉRITÉ.

Il y a une dizaine d'années, on ne faisait que commencer à élever quelques constructions sur les terrains qui avoisinent l'emplacement de la Madeleine. Dans une de ces maisons isolées qui présentaient en saillie, sur chaque flanc, des pierres d'attente, demeurait le comte d'A... Il était vieux et affaibli, et vivait dans un grand isolement, dont il se plaignait quelquefois amèrement, sans cependant en paraître réellement affligé. Le comte d'A... avait quelque chose qui remplissait sa vie et suffisait à ce qu'il avait à dépenser de sentimens affectueux; il avait une passion, une manie, quelque chose enfin dont l'influence était on ne peut plus bienfaisante, puisque cela remplaçait les jouissances d'une grande fortune

dont il avait perdu une partie, une faveur à laquelle il avait survécu, une jeunesse dès long-temps fanée, une santé détruite. Cette manie, cette passion, comme vous voudrez l'appeler, était celle des tableaux. Il avait bien des neveux, deux fils d'un frère mort sur le champ de bataille sans laisser de fortune, et qu'il avait élevés lui-même ; mais, semblables aux petits oiseaux, les deux jeunes gens s'étaient envolés aussitôt que les plumes leur étaient venues.

L'un était un naturel exact avec une intelligence commune ; il avait de l'instruction sans esprit et surtout sans imagination ; il ne sentait aucun enthousiasme pour les *richesses* de son oncle, mais il avait la complaisance de les admirer aussi souvent et aussi long-temps que leur heureux propriétaire pouvait le désirer ; il avait fait plus, à force d'entendre les formules admiratives de son oncle, il en avait retenu quelques-unes, au moyen desquelles il pouvait quelquefois émettre son opinion sur ses tableaux ; opinion que M. d'A... trouvait d'autant plus sensée que c'étaient ses propres idées et souvent ses paroles reproduites avec la fidélité d'un miroir. Ce neveu s'était jeté dans la banque.

L'autre était né capricieux, indépendant, spirituel, railleur ; un goût dominant l'emportait vers la peinture. Long-temps son oncle avait toléré avec une indulgence peut-être excessive les défauts de ce caractère ; mais la pensée d'avoir un grand peintre dans sa famille, de le diriger, de faire profiter son talent de toutes les observations et de toute l'expérience d'une longue vie, était plus que suffisante pour lui faire trouver charmantes les plus étranges folies de son neveu Eugène.

Celui-ci, soutenu par un instinct secret qui lui disait : « Tu seras peintre », avait long-temps écouté avec patience les longues dissertations de son oncle ; il avait admiré et copié toutes les beautés que M. d'A... lui faisait remarquer dans ses tableaux. Cependant il avait obtenu de passer quelque temps hors de la maison, dans l'atelier d'un peintre célèbre ; de là, il était allé en Italie avec un peu d'argent que lui avait donné son oncle, et un peu aussi qu'il avait gagné en faisant des portraits.

A son retour, il retrouva son oncle comme il l'avait laissé, passant sa vie dans sa galerie de tableaux, découvrant chaque jour quelques beautés qu'il n'avait pas vues la veille. Son frère Paul n'avait pas non plus changé d'avis sur les merveilles dont M. d'A... était si fier ; mais Eugène avait vu et étudié les grands maîtres ; il avait compris la peinture. Il y a un jour dans la vie du poète et de l'artiste, un jour solennel où une seconde vue naît en lui, la nature se révèle dans toute sa splendeur, avec tous ses magnifiques secrets ; la veille, il n'était rien qu'un versificateur ou un misérable reproducteur de poncifs ; ce jour-là il est poète, il est peintre. Il ne lui fut plus possible de voir, sur la parole de son oncle, les beautés absentes de ses tableaux ; et quand, en opposition aux études qu'il rapportait d'Italie, M. d'A... voulut lui donner pour exemple un *magnifique* Rubens, Eugène dit tranquillement : — On m'aurait lapidé à Rome, si je n'avais pas fait mieux que cela.

— Oui-dà ! reprit son oncle ; on a dit en tout temps que la jeunesse était présomptueuse, mais je ne crois pas qu'il y ait jamais eu présomption égale à la vôtre, monsieur mon neveu. J'ai quelquefois vu de jeunes peintres se mettre un peu facilement au-dessus de leurs camarades et de leurs émules ; mai je vous avouerai que je n'ai pas encore rencontré un petit Rapin comme pour vous parler aussi légèrement des maîtres et de leurs chefs-d'œuvre.

En ce moment, une parole erra sur les lèvres du jeune homme. Quelque bon ange l'arrêta, car cette parole eût été trop amère pour le comte d'A...

— Mais, allait dire Eugène, je ne confonds pas comme vous, avec les chefs-d'œuvre des maîtres, les misérables croûtes pour lesquelles vous vous ruinez.

Un bon ange, dis-je, détourna cette parole qui eût douloureusement frappé le vieillard.

— Allons, mon oncle, dit Eugène, pardonnez-moi, et je vous ferai un cadeau ; j'ai apporté pour vous une tête du Titien.

L'oncle pressa son neveu sur sa poitrine :

— Mon ami, dit-il, juge, par le plaisir que me cause ton présent, du respect avec lequel tu devrais parler des grands maîtres.

— Et, dit-il, en admirant la toile que lui offrait Eugène, compare ce que tu fais à ceci, et humilie-toi !

Après trois jours d'éloges, il n'y put plus tenir, et dit à son oncle :

— Cher oncle, la tête est de moi.

L'oncle d'abord rougit de surprise et de colère ; mais après quelques instans de réflexion, il dit :

— Quelle folie !

— Je parle sérieusement, mon oncle.

— Alors, mon neveu, tant pis ; vous êtes le plus grand impudent que j'aie jamais vu. Vous avez voulu me tromper, ou me faire prendre votre ouvrage pour un tableau du Titien, ou me faire croire que vous étiez l'auteur d'un ouvrage de ce maître. Mon beau neveu, nous n'en sommes pas encore à ce point de crédulité, que nous ne reconnaissions pas l'œuvre d'un semblable peintre. Travaillez, mon ami, cela vaudra mieux que de vous parer ainsi des plumes du paon.

— Mais, mon oncle, c'est une copie que j'ai faite à Rome.

— Taisez-vous, la plaisanterie est trop longue. Vous devriez plus de respect à mes cheveux blancs et plus de reconnaissance aux soins que j'ai pris de votre enfance.

— Mais, mon oncle, voyez la toile ; elle vient de chez Giroux.

— Sortez, monsieur, dit le comte d'A... ; à un si grand génie, mon appui n'est plus nécessaire ; et moi j'ai besoin de repos, de calme, d'amis qui ne se moquent pas de moi.

Eugène voulut s'excuser ; mais son oncle fut inflexible. Peu de temps après, il retourna en Italie.

Pour le comte, il était tellement ému, qu'il n'avait pas compris les dernières paroles de son neveu, et heureusement pour lui, car elles apportaient une preuve assez forte. Sa colère n'avait été excitée que par la réponse que se permettait de lui faire son neveu, seulement en sa qualité de réponse.

Quand le comte fut seul, il fit quelques tristes réflexions sur l'abandon où il se trouvait ; puis, une idée vint lui éclairer l'esprit :

— Certes, se dit-il, j'ai mis mes deux neveux en position de ne devoir qu'à eux-mêmes leur indépendance, ma fortune est à moi.

Il envoya aussitôt chercher le brocanteur Samuel. Samuel était venu tous les jours depuis deux semaines ; il n'était ni ruse ni perfidie que l'habile homme n'eût mises en œuvre pour pousser l'amateur à acheter un magnifique tableau de Rembrandt. Mais

le prix qu'il en demandait était presque une année de son revenu, et le matin même, il l'avait renvoyé après une longue lutte contre lui-même, en lui enjoignant de ne plus revenir. Mais, d'après sa nouvelle résolution, son argent lui appartenait :

— Samuel, lui dit-il, tu me demandes dix mille francs, c'est trop ; il faut qu'il me reste de quoi vivre; je ne puis, en m'imposant les plus dures privations, passer mon année avec moins de deux mille francs. Je ne puis donc que t'offrir huit mille francs ; si cela ne te convient pas, disparais avec ton tableau, et ne remets jamais les pieds chez moi.

— Monsieur le comte, dit Samuel, sait que ce que je lui demande de mon tableau ne ferait pas les deux tiers de sa valeur, et que si je n'étais très-pressé d'argent, et le plus dévoué serviteur de monsieur le comte, je n'aurais qu'à attendre un peu, et j'en trouverais 12,000 francs.

Ils débattirent encore long-temps, puis le comte finit par céder :

— Allons Samuel, tu auras neuf mille francs.

Il ne tarda pas à vendre son cheval, puis à monter d'un étage, puis de deux ; puis il vendit son argenterie.

Quand je l'ai connu, quatre ans après, il demeurait au quatrième, et avait aliéné son revenu pour cinq ans. Il vivait avec un vieux domestique de la vente de quelques bijoux.

Un de ses amis m'avait parlé de lui, et je sollicitai l'honneur de lui être présenté.

On me conduisit chez lui le soir ; je montai quatre longs et raides étages. Je sonnai, un domestique vint m'ouvrir. Cet homme avait encore une livrée, mais les couleurs en étaient depuis long-temps ternies et effacées ; le drap était usé et râpé. Néanmoins, on reconnaissait à ses manières et à son langage un domestique de bonne maison ; il m'introduisit dans une antichambre démeublée, me demanda mon nom et m'annonça.

Le salon, qui servait en même temps de chambre à coucher au comte, était pauvre et triste : un lit, une table, des chaises en noyer en faisaient tout l'ameublement. Seulement quelques monumens rappelaient par leurs ruines la grandeur déchue du vieillard cassé que je saluais ; il était dans un grand fauteuil de maroquin rouge ; sa robe de chambre était doublée de quelque chose qui, selon toutes les probabilités, avait dû être autrefois de l'hermine. Il parcourait un livre richement relié ; un tapis autrefois fort beau, mais alors usé jusqu'à la corde, couvrait en partie le carreau rouge de la chambre. Il se leva pour nous recevoir.

Je remarquai que les deux bougies qui éclairaient la chambre étaient d'inégale grandeur, ce qui démontrait jusqu'à l'évidence qu'elles n'avaient pas coutume d'être allumées toutes les deux à la fois. Du reste, l'obséquiosité du domestique, son respect, sa prévenance poussée au-delà de toutes les bornes, montraient à la fois la bonté de son cœur et la honte qu'il éprouvait de la pauvreté de son maître.

Je demandai à M. d'A... la permission de le déranger quelque matin pour visiter sa magnifique galerie, dont j'avais beaucoup entendu parler. La figure du vieillard s'illumina comme un rayon de soleil, ses yeux appesantis jetèrent un vif éclat.

— Monsieur, me dit-il, je vous montrerai mes tableaux avec plaisir ; mais le temps est couvert ; depuis quelques jours, d'épaisses vapeurs couronnent la ville ; et comme un père orgueilleux, je ne veux vous montrer mes enfans d'adoption qu'avec tous leurs avantages. Venez me voir au premier jour un peu clair ; je ne sors jamais.

Quelques jours après, le vent du nord-est avait balayé l'atmosphère ; de fraîches teintes roses avaient coloré les nuées que le soleil avait ensuite absorbées. J'arrivai à midi chez le comte d'A.. Il déjeûnait : tout dans cette maison se montrait sous la plus triste des pauvretés, celle qui succède à l'opulence et en garde le souvenir, c'est-à-dire le regret. Il n'y a pas de plus déplorables hâillons que des hâillons de pourpre. Le comte prenait son chocolat dans une magnifique tasse de porcelaine du Japon dont l'anse était depuis longtemps brisée. Il ne paraissait pas souffrir beaucoup de ces misères ; mais son domestique en était préoccupé au dernier point ; pour me dissimuler une cuillère d'étain, il l'enleva sans que son maître s'en aperçût, et celui-ci, ne la trouvant plus sous sa main, s'en passa machinalement. Pierre était derrière son maître, la serviette sur le bras, attentif au moindre signe ; jamais dîner d'apparat ne fut servi avec tant de soins et de zèle que cette tasse de chocolat.

Le comte me demanda si j'avais déjeûné ; je serais plutôt mort de faim que de ne pas compatir au désespoir de Pierre, qui frémissait probablement de voir reparaître les odieuses cuillers d'étain ; je répondis affirmativement.

Pierre *desservit*. M. d'A... me parla quelques instans de choses et d'autres ; mais on voyait qu'il obéissait avec peine à ce tact que l'on attribue à l'usage du monde, et qui vient souvent du cœur, à ce tact qui l'empêchait de me mener tout de suite à sa galerie, parce qu'il aurait alors semblé ne me recevoir que pour me faire voir ses tableaux.

Nous sortîmes de l'appartement, et je suivis M. d'A... à un étage supérieur, et par un escalier si raide que son âge semblait devoir le lui rendre dangereux; je lui offris mon bras, mais il me remercia d'un signe gracieux et monta assez lestement, puis ouvrit une porte de grenier. C'était en effet dans un grenier qu'il avait placé ses tableaux ; plusieurs ouvertures ménagées sur le toit et fermées par des châssis vitrés leur donnaient un jour convenable.

Le vieillard s'arrêta un moment pour respirer et reprendre haleine. Je le regardai ; une joie pure éclairait son visage ; sa voix devint plus vibrante et plus accentuée, quoique dans son temple il en retînt l'émission, ainsi qu'un instinct secret le fait faire dans une église ou dans un cimetière où l'on n'a cependant pas peur de réveiller les morts. Il avait bien fermé la porte au-dedans. Le grenier était comme tous les greniers, formé de poutres et de tuiles.

— Monsieur, me dit-il, voici mes Italiens : admirez tous ces chefs-d'œuvres des maîtres italiens. Prosternons-nous devant cette admirable vierge de Perrugin ; quelle pureté de sentimens !... quelle douce et pure expression !... cette toile, monsieur, est le chef-d'œuvre de ce maître, qui a formé Raphaël. Examinez avec attention, le Louvre ne possède rien de si parfait. Cette tête de Christ est de Michel-Ange ; elle passe pour la plus énergique peinture de ce grand maître

Je regardais pendant qu'il parlait ainsi, et je croyais rêver. Ce qu'il me montrait avec un semblable enthousiasme était une douzaine de copies fort médiocres des maîtres dont il croyait posséder les originaux. Mais il était si heureux, le bonheur d'un homme est une si bonne, si rare, si respectable chose, que pour rien au monde je n'aurais réveillé

le comte, en proie à ses riches illusions. J'étais prêt à faire les plus fanatiques éloges de ses mauvaises toiles, mais il ne m'en donna pas la peine ; il n'admettait pas de discussion sur ses chefs-d'œuvre, et ne supposait pas que l'admiration pût hésiter un moment. Il n'avait pas besoin de mes éloges, il marcha vers la seconde travée.

— Voici mes Florentins, dit-il.

Quelques-uns des tableaux que le comte d'A.... croyait posséder, je les avais vus bien réellement en différens lieux et en divers pays. Quelquefois il me racontait avec quelle peine il les avait obtenus.

— Tenez, me dit-il, voici un Léonard de Vinci de la plus grande beauté. C'est tout un roman qui m'en a rendu l'heureux possesseur ; une intrigue d'amour l'a tiré de la galerie de la princesse de***. J'ai vendu mes chevaux pour l'acheter, et j'ai failli me le voir enlever par un amateur inconnu qui, m'a dit Samuel, un juif avec lequel je fais des affaires, en avait prodigieusement envie.

— Voici maintenant mes Flamands. Ah! monsieur, je n'en ai pas beaucoup! dit-il tristement ; mais je suis pauvre maintenant !

Il n'avait point parlé de sa pauvreté quand je l'avais vu, lui le descendant d'une noble et riche famille, en proie aux privations de la vie ordinaire : il n'en parlait que parce qu'il ne pouvait acheter des tableaux. Comme on l'avait volé ! Sa prétendue galerie lui avait coûté des sommes énormes, et il n'avait pas un seul tableau qu'un amateur un peu éclairé eût voulu admettre dans sa salle à manger. Mais personne ne l'avait jamais détrompé. Tout le monde faisait comme moi. Il était si heureux! si riche! d'un mot on pouvait le jeter dans la pauvreté, le désespoir, la défiance. Je le remerciai et partis.

Je fis, à quelque temps de là, une visite de remerciemens à M. d'A..., puis un voyage m'empêcha de le revoir.

Un an après, comme je revenais, son portier me dit qu'il était mort depuis trois jours. Il était tombé dans la plus profonde misère. Quoique depuis longtemps il n'eût plus pour ressource que la vente de quelques bijoux, il achetait encore des tableaux Il en vint à vendre des décorations enrichies de pierreries, précieuses moins par ces pierreries que par les mains illustres qui les lui avaient données ; il n'avait plus que quelques bijoux qui avaient appartenu à sa mère, et qu'il ne voulait pas vendre. La mort lui évita une triste lutte entre ce respect pieux et les plus impérieux besoins.

Comme il était sur son lit, quatre jours avant sa mort, le juif Samuel demanda à lui parler. Pierre répondit que son maître était très-mal et ne pouvait *recevoir*. Le juif insista. Pierre se fâcha. Il n'y avait pas de longues enfilades d'appartemens entre l'antichambre et le lit du comte ; il entendit du bruit et frappa à la cloison pour savoir ce qui se passait.

— Monsieur, dit Pierre, c'est le juif Samuel qui veut entrer presque malgré moi.

Samuel avait suivi Pierre, et cependant n'osait entrer. Il dit à travers la porte : — Monsieur le comte, c'est moi qui voulais vous proposer un marché d'or.

— Hélas! dit le comte d'une voix affaiblie ; hélas! mon bon Samuel, je ne fais plus de marchés, je me meurs !

— C'est un Rembrandt, dit Samuel.

— Un Rembrandt, s'écria le comte.

Mais sa voix redevint languissante.

— C'est bien beau ; mais que veux-tu que j'en fasse? je serai peut-être mort demain.

— Vous avez encore vingt ans à vivre, dit Samuel toujours à travers la porte. C'est du meilleur temps de ce maître.

— Ce doit être bien beau, dit le comte ; mais je me meurs! je me sens tout-à-fait faible.

— Monsieur sait, interrompit Pierre, que le médecin lui a défendu de parler ; il m'a à moi-même recommandé de ne laisser parvenir personne auprès de monsieur, et j'aurais obéi, sans l'obstination de ce maudit juif.

— Pierre, dit le comte, apporte-moi son tableau.

— Pierre obéit. Samuel voulut entrer ; mais il fut rudement repoussé.

— Tire le rideau.

Le comte ouvrit péniblement les yeux.

— Est-ce bien là un... Rembrandt?

— Comment, monsieur le comte! cria Samuel ; en pouvez-vous douter? vous, le premier connaisseur de Paris !

— Pierre, donne moi ma loupe.

— Et, d'une main tremblante, il tenait sa loupe et regardait attentivement la peinture.

— Oui, c'est un Rembrandt, mais ce n'est pas du meilleur temps, comme tu veux me le faire accroire.

— Ah! monsieur le comte!

— Je sais ce que je dis. Cela est très-beau... mais je n'ai pas d'argent.

— Comment, monsieur le comte! je remporterai de chez vous un Rembrandt!

— Laisse-moi tranquille, Samuel ; je me meurs je et n'ai pas d'argent.

— Mais je ne demande pas d'argent à M. le comte ; un billet me suffira.

— Mon billet! je te dis que je serai mort demain.

— Je vous dis, monsieur le comte, que vous vivrez plus que moi.

— Mais je n'aurai pas d'argent pour payer ton billet.

— Nous le renouvellerons ; je le laisserai à mes enfans, et vos héritiers le leur paieront. Allons, monsieur le comte, un billet à treize mois, trois mille francs.

Le comte, épuisé, retomba sur son oreiller.

— Trois mille francs, c'est pour rien, dit le juif à travers la porte.

— C'est pour rien! murmura le comte.

— Tenez, je vous le laisse pour deux mille quatre cents francs, pour qu'il ne tombe pas entre les mains d'un ignorant.

Le comte ne répondit pas, parce qu'il n'en avait pas la force.

Samuel prit ce silence pour une hésitation, et par des diminutions *progressives* arriva à lui laisser le tableau pour 1,500 fr.

— Allons, Pierre, dit le comte, un peu reposé, soutiens-moi. — Samuel, apporte ton papier.

Samuel entra, et le comte, soutenu par Pierre, écrivit en travers d'un papier timbré : « Accepté pour la somme de quinze cents francs. »

Puis il s'évanouit. A la lecture de son testament, on trouva, entre autres choses :

« Je lègue à mon neveu Octave, qui a su l'apprécier, ma galerie de tableaux, qui m'a coûté 400,000 fr. et vaut près du double. Mon neveu Eugène, son frère, qui se croit beaucoup plus de talent qu'aucun maître, n'aura que les bijoux qui me restent, à savoir deux portraits enrichis de brillans et une bague

ornée de trois beaux rubis que m'a donnée son père. Mon neveu Octave prendra dans sa maison mon bon et fidèle Pierre et le nourrira jusqu'à la fin de ses jours. Un si constant ami ne doit pas mourir à l'hôpital. »

Les tableaux furent vendus 1,300 fr. aux enchères. C'était un tiers au-delà de leur valeur; il fallait payer deux ans de loyer au propriétaire du comte d'A.... Ce qui restait ne couvrit pas tout-à-fait les frais de vente. Samuel présenta son billet; mais, sur la menace de poursuites correctionnelles, il consentit à le rendre et à reprendre la misérable copie qu'il avait vendue pour un original à M. d'A... Eugène n'était pas riche. Il vendit les brillans qui entouraient les portraits pour payer quelques autres dettes de son oncle, le faire enterrer honorablement et acheter un terrain pour lui élever un petit tombeau. Il ne garda que la bague de son père. Octave refusa de se charger de Pierre, qui vécut encore quelques années et mourut chez Eugène.

Alphonse Karr. (*L'Artiste.*)

## LIDIVINE.

En 1800, j'étais dans les prisons d'une ville de province, et je n'y étais pas pour la première fois. La cause de ces petits malheurs de jeune homme me dispense d'en rougir.

Je ne parlerai pas du geôlier et de sa femme, honnêtes et charitables personnes qui m'ont laissé cependant un bien tendre souvenir, en pensant que ce triste ministère de geôlier est un des plus honorables qu'il y ait au monde, quand il est exercé avec douceur et humanité.

Madame Henriey était infirme et presque toujours malade; mais elle avait pour la représenter, dans l'intérieur, une vieille femme de charge qui s'appelait Lidivine,

Nom peu connu, même parmi les saints :

et que les pauvres prisonniers prononçaient *la divine*, parce qu'ils croyaient que ce nom hyperbolique était son nom véritable. Il n'y a rien en effet qui puisse nous donner une idée plus distincte de la divinité que la charité chrétienne.

Lidivine avait soixante-dix-huit ans, ce qui ne l'empêchait pas d'être vive, active, empressée, et toute à tous, comme si elle n'en avait eu que cinquante. Elle était même allègre et joviale, car la première des conditions de l'hygiène, c'est une bonne conscience. Il y a une foncière gaîté du cœur qui n'appartient qu'aux bonnes gens. Les esprits occupés de mauvaises pensées deviennent, au contraire, facilement tristes. Il y a bien de quoi.

Quand je pense à Lidivine, je crois toujours la voir avec son petit béguin blanc, si propre, son juste noir si leste et si serré, et son cœur d'argent passé à un petit cordon de velours noir aussi, mais qui avait un peu rougi. Elle n'osait porter visiblement la croix qui y avait été suspendue; cela n'était pas encore permis, mais elle la conservait sans doute entre sa chair et le cilice de laine ou de crin dont elle se couvrait par pénitence, et je n'ai jamais compris que Lidivine eût à faire pénitence de quelque chose. C'était peut-être d'avoir été jolie, car sa pâleur saine et sa maigreur robuste ne lui avaient pas fait perdre tous les avantages d'une taille bien prise et d'une figure agréable.

Ce que je raconte ici de Lidivine, c'était ce que nous en pensions tous, bons ou méchans. Aussi l'influence de Lidivine sur les esprits les plus âpres et les plus rebelles, avait quelque chose de plus puissant que la force, et qui agissait sans qu'on sût au juste comment, par une sorte de faveur providentielle. A Lidivine le secret d'affermir les cœurs abattus et de consoler les cœurs désespérés. Quand la rage soulevait au fond des cachots une de ces émeutes de démons qui se battent avec leurs fers, et qui meurent sans se rendre, en mordant des baïonnettes sanglantes, on n'y envoyait plus de soldats. On y envoyait Lidivine. Un instant après tout était calmé.

Dieu n'aurait pas cru faire assez pour la prison dont je vous parle, s'il n'y avait placé que Lidivine. Elle était secondée par son petit-fils dans ce noble et pieux ministère. Pierre était un jeune homme de vingt-trois ans, faible de corps, mais infatigable de patience et de courage, qu'aucun soin ne rebutait pour adoucir nos ennuis et pour secourir nos misères. Je ne vous donnerai qu'une idée imparfaite de sa physionomie résignée et non pas abattue, de son regard bleu, plein de compassion et de tendresse, de sa chevelure blonde, lisse, aplatie et coupée à angles droits, si je ne disais que vous avez pu remarquer des caractères pareils dans le type de nos bons paysans des montagnes, ou dans les images des saints tracées par un peintre naïf.

Pierre n'était pas un grand personnage, même en prison. Arrivé là, selon nos conjectures, par la protection de Lidivine, il n'y était guère que l'aide et le valet des guichetiers. J'appris plus tard que c'était son titre, et que ce titre, chose étrange, était une faveur acquise par sa bonne conduite. J'expliquerai cela tout-à-l'heure, si la mèche de ma lampe brûle encore.

Quoi qu'il en soit, j'avais été entraîné vers Pierre par cette sympathie d'âge qui rapproche si vite les jeunes gens, surtout quand ils sont malheureux, et par cette sympathie de croyances, le seul lien social que nos discordes politiques n'eussent pas rompu. Quand sa chemise s'entr'ouvrait dans quelque œuvre de force, à rafraîchir notre grabat en y introduisant une botte de paille neuve, ou à transporter un malade, j'avais vu souvent battre sur sa poitrine le cordon du scapulaire. Peut-être aussi quelque instinct secret m'avertissait que le Seigneur nous avait imposé une vie commune de misère et de dévouement, et que notre bonheur, comme son empire, ne serait pas de ce moment.

Notre chambrée N° 6 était ordinairement ouverte par Pierre que nous chérissions tous; et c'était un de ces égards auxquels nous reconnaissions la bienveillance de la geôle, car le salut religieux que Pierre nous adressait chaque matin, était pour nous comme une bénédiction répandue sur la journée. Une fois, les verroux tournés plus tard et plus rudement, sans égard pour notre sommeil, nous annoncèrent la visite d'un autre guichetier. Celui-ci s'appelait Nicolas.

Nicolas était un bon homme qu'un autre genre de vocation, dont je ne me suis pas informé, avait engagé au service des prisons, et qui ne s'était pas accommodé sans effort, je le suppose, à l'esprit de son état; mais il y était parvenu de manière à faire illusion sur ses sentimens naturels à qui ne les aurait pas connus. A force d'exercer les cordes basses de sa voix, le pauvre diable avait réussi à se donner une parole rauque et menaçante, qu'il savait rendre formidable en fronçant convulsivement des sourcils épais, mais doux, qui ne furent jamais destinés à exprimer la colère. Comme cette complication d'ar-

tifice devait lui coûter beaucoup, il ne répondait jamais plus brutalement que lorsqu'il avait le dos tourné. Un jour qu'on le surprit à pleurer sur un homme qui allait mourir, et qui embrassait sa femme pour la dernière fois, il se plaignit qu'on lui eût jeté du tabac dans les yeux ; j'ai rencontré vingt guichetiers comme Nicolas. Les hommes ne sont jamais si méchans qu'ils en ont l'air.

— Où est Pierre, lui dis-je, en m'asseyant sur mon lit ?

— « Pierre ! Pierre ! répondit-il avec aigreur. C'est toujours Pierre qu'on demande, on dirait qu'il n'y a que Pierre ici. Que fait-il pour vous qu'on ne fasse ? Pierre vous apporte-t-il autre chose qu'une cruche et du pain ? Une cruche, la voilà ; du pain, en voilà ; si vous avez affaire à Pierre, allez le chercher. Pierre est au cachot. »

— Pierre au cachot, m'écriai-je ! c'est une chose impossible. Qu'a-t-il fait ?

— « Ce qu'il a fait ? Est-ce que je sais cela, moi, ce qu'il a fait ? Est-ce que cela me regarde ? Est-ce que je me mêle de ce que font les autres ? Une porte ouverte trop tôt, une porte fermée trop tard, une lettre remise secrètement avant d'avoir été lue, une complaisance de lâche et de fainéant, pour vos camarades ou pour vous. Il en est bien capable le petit bigot !.... »

Je n'ai pas besoin de dire que Nicolas avait tourné le dos pour prononcer ces paroles.

— C'est infâme ! repris-je en l'interrompant, c'est horrible ! Si les magistrats le savaient, on réprimerait sévèrement un tel abus de pouvoir. Le cachot est une pénalité très-grave, et nulle pénalité ne peut être infligée à un homme libre que par l'autorité de la loi. Cette vexation est indigne à l'égard de Pierre, comme elle serait indigne au vôtre. Je vous dis qu'elle crie vengeance !

— « Bon, répliqua Nicolas en me regardant fixement cette fois ! Avez-vous pris, par hasard, votre ami Pierre pour un homme libre comme moi, qui, pour quitter la maison, sort en demandant ses gages ? Il est prisonnier comme vous, à cela près que vous passez demain en justice, et que ces messieurs là-haut sont parfaitement maîtres de vous renvoyer chez vos parens, si vous avez de bons témoins, tandis que Pierre a treize ans à faire encore, puisqu'il n'en a fait que sept, et treize ans de galères vraiment, quand l'idée en viendra au commissaire du pouvoir exécutif, qui le retient ici en faveur comme dans un château de plaisance. Je conviens que cela est dur ; mais que voulez-vous ? il n'avait pas l'âge pour être guillotiné. »

La guillotine, les galères, cet honnête Pierre, cette aimable Lidivine, toutes les apparences qui m'avaient frappé, toutes les notions que je venais de recueillir dans une conversation de deux minutes, se confondaient tumultueusement dans mon esprit, quand la porte se referma sur moi. Je ne pouvais plus interroger Nicolas, qui n'aurait probablement pas été d'humeur à me répondre ; mais je croyais l'entendre encore murmurer son refrain à travers l'épaisse muraille sur un ton plus grave que celui des verroux : « Est-ce que je sais cela, moi ? Est-ce que je me mêle de ce que font les autres ?... »

*Je passai en justice*, en effet, dès le lendemain, comme Nicolas me l'avait annoncé, je fus acquitté à le majorité de neuf voix sur douze. On ne sera peut-être pas étonné, si j'ajoute naïvement que jamais résultat avantageux d'un scrutin ne m'a été plus agréable.

La première chose qui m'occupa quand je me trouvai libre, ce fut l'histoire de Lidivine et de Pierre. Un vieux prêtre, saintement téméraire, s'était réfugié dans leur famille en 1793, pour porter de là des exhortations et des espérances à son troupeau de chrétiens sans pasteurs et sans autels. Il fut surpris en officiant, et tendit ses deux mains aux fers, comme un martyr des premiers âges de l'église. Son petit peuple du hameau le défendit malgré lui, avec cette ardeur de dévouement que la religion inspire toujours quand elle est persécutée. Ils étaient quinze. Treize moururent sur l'échafaud du confesseur, après avoir reçu sa dernière bénédiction. La grand' mère avait plus de soixante-dix ans, le petit-fils en avait moins de seize, et, selon la juste expression du guichetier, l'un des deux avait plus de l'âge, l'autre ne l'avait pas encore *l'âge pour être guillotiné*. C'est à cause de cela que Lidivine et Pierre étaient en prison.

Dans ces entrefaites, Bonaparte était revenu, Bonaparte, ce géant de la civilisation, qui la rapportait toute faite et qui ne put pas la raffermir sur des bases éternelles, parce que Dieu n'en voulait plus. La révision de ces procédures exceptionnelles d'une législation d'antropophages étant devenue facile, un grand nombre d'honnêtes gens s'intéressèrent au sort de Pierre et de Lidivine. Il n'y a rien de si commun que de trouver des cœurs tout disposés à la réparation du mal, quand il n'y a plus de péril à l'empêcher. Je ne parlais pas de ces efforts à mes amis de prison que je voyais souvent, parce que je savais déjà, par une expérience précoce, que la moindre révolution du bureau pouvait les rendre inutiles. Au moment où les pièces qui annulaient leur jugement m'arrivèrent, bien authentiques et bien légalisées, je volai vers eux, dix fois plus heureux que je n'étais en les quittant, le jour de mon absolution. Je portais à Lidivine et à Pierre vingt-six ans de liberté.

Aussi me souvient-il de cette impression, comme si je n'avais ni souffert, ni vu souffrir depuis. C'était à quatre heures du soir ; par une belle journée de printemps, comme la Franche-Comté en a quelquefois en avril ; mais l'heure n'était pas expirée et les prisonniers jouissaient encore dans la cour, sous la lumière d'un plein soleil, bien tiède et bien réjouissant, de leurs dernières minutes de récréation. Il y a dans les prisons un temps et un lieu qui sont assignés à la récréation, c'est moi qui vous le certifie.

« Vous êtes libres, m'écria-je en sautant tour-à-tour au cou de Pierre et de Lidivine. » J'eus quelque peine à m'en faire comprendre ; mais tout le monde m'avait compris, et l'émotion de ces pauvres gens qui baignaient de larmes leurs cheveux, expliquait assez mes paroles.

Après cela, il y eut un grand silence, un silence grave et triste ; car il y a d'autres liens à rompre dans une prison qu'on habite depuis sept ans que ceux de la captivité. Lidivine regardait ces femmes, ces convalescens, ces infirmes dont elle avait été si longtemps la mère, et qu'elle s'était flattée de ramener peu à peu à la religion et à la vertu ; elle s'arrêta enfin devant un vieillard tout cassé, que la fatigue de l'âge ou l'excès de la joie avait comme enchaîné à sa place : « Eh ! George ! lui dit-elle, qui te portera ton bouillon ?

Ensuite, elle revint à moi, et pressant ma main dans ses deux mains : « Je suis vraiment libre, dit-elle ?

— Oui, Lidivine.

— Je pourrais sortir avec vous maintenant, si je le voulais ?

— Oui, Lidivine.

— Vous me mèneriez tout maintenant chez l'avocat de mes prisonniers ?

— Oui, Lidivine.

— Vous pourriez me montrer la maison du médecin de mes malades ?

— Oui, Lidivine; et l'église qui va se rouvrir; car nous vivons sous un gouvernement humain, juste, éclairé, qui sentira la nécessité d'appuyer son pouvoir sur la foi. Dieu est le meilleur des auxiliaires.

— Vous avez raison, mon ami ! Oh ! si j'étais sûre de n'être pas à charge en prison.... »

La femme du geôlier l'embrassa et fit un mouvement involontaire pour la retenir.

« Voilà qui est bien, continua-t-elle, en souriant, pendant que du revers de la main elle essuyait ses yeux. Je ne suis pas encore si vieille que je ne puisse honnêtement gagner mon pain chez mes maîtres. Allez vous coucher bravement, vous autres, car voilà quatre heures qui sonnent. Nous nous retrouverons demain. Je ne veux pas sortir d'ici. Où irais-je, d'ailleurs, ajouta Lidivine, pour être plus utile et plus heureuse ? Une maison, un village, une famille, il n'y en a plus pour moi; le cimetière même ne me dirait rien; car mon mari, mes frères et mes enfans n'y sont pas. Vous savez qu'ils sont morts bien loin de là, et qu'on les a mis je ne sais où. Quant à Pierre, c'est autre chose; il est jeune, beau, industrieux, patient par dessus tout, craignant Dieu. Si le monde est revenu au bien, comme vous dites, mon pauvre Pierre prospèrera peut-être. Viens tu, mon enfant, que je te bénisse et que je te dise adieu !

Pierre n'avait pas encore parlé. Il paraissait plongé dans une méditation sérieuse, et embarrassé de rompre le silence; enfin il se rapprocha de Lidivine, à l'appel qu'elle venait de lui faire.

— « Jamais, ma mère, dit-il avec fermeté. J'ai pensé quelquefois à la vocation que je suivrais quand mon temps serait fini; j'aurais voulu être prêtre, mais je n'ai pas eu le loisir de devenir savant. Au reste, si le ministère de prêtre est grand, celui de guichetier a des devoirs que j'aime et auxquels je ne veux pas me soustraire. Nicolas a besoin d'un aide, et il sait maintenant que ma compassion, même pour des peines que j'ai ressenties depuis l'enfance, ne m'a point détourné de mes obligations. Je vous supplie de permettre, ma mère, de ne pas sortir de prison. C'est la vie que le Seigneur m'a faite, et je n'y renoncerai pas. »

Les prisonniers étaient partis. Nicolas n'avait plus de motifs pour contraindre l'expansion de son excellent naturel : « Reste, reste! » criait-il à Pierre, en pleurant à chaudes larmes,

— « N'est-il pas vrai qu'à ma place tu aurais fait comme moi ?

— Oui, mon ami, si j'en avais eu le courage. »

Lidivine et Pierre sont morts au service des prisonniers.

Ch. Nodier.

---

LE MOYEN D'ÊTRE PLEURÉ APRÈS SA MORT.

Il y a une foule de gens qui tiennent à ce qu'on les pleure quand ils ne seront plus.

Pour ma part, je déclare que cela ne me tourmente guères, et que je m'inquiète peu de sentimens à l'expression desquels je ne pourrai assister d'aucune manière.

Mais comme le désir de tous ces gens-là part d'un sentiment bienveillant et affectueux, il serait plus que ridicule d'en plaisanter.

Aussi je n'en plaisante pas : je veux seulement leur indiquer un moyen sûr pour arriver à l'accomplissement de leurs vœux.

Il ne faut pas le chercher dans la multiplicité d'amis que vous amusez par votre gaîté, que vous engraissez à votre table, ou que vous obligez de votre bourse.

Ils se rappelleront quelquefois vos bons mots; et alors ils riront, ils savoureront en souvenir vos excellens dîners, et ce sera une pensée agréable; ils seront ravis que vous ne puissiez jamais leur redemander l'argent que vous leur avez prêté.

Voici ma méthode :

Quand je dis ma méthode, je fais un plagiat; car cette méthode a été trouvée et exécutée par un de mes cousins germains qui vient de mourir quatre fois millionnaire. Mais comme il ne m'a laissé que cela dans sa succession, j'en use.

Mon cousin n'avait pas d'enfans, et toute sa tendresse s'était concentrée sur sa femme avec laquelle il habitait solitairement un vaste château dans la Touraine.

Il perdit sa femme il y a dix ans. Inconsolable de ce malheur, il trouva froide la douleur de tous ses parens qui s'empressèrent, comme bien vous devez le croire, de venir, avec la figure la plus piteuse possible, lui faire des complimens de condoléance dont ils ne pensaient pas un mot.

Le brave homme aurait voulu qu'à son exemple, ses neveux et petits-neveux se consumassent dans les larmes jusqu'à l'heure de leur trépas.

Il fut vivement affecté de ce qu'il appelait chez eux une insensibilité révoltante, et il se dit en frémissant :

—Il en sera donc ainsi de moi? On ne me pleurera donc pas même le temps ordonné par l'étiquette, le temps du deuil ! Au bout de quelques jours, chacun retournera à ses affaires, à ses plaisirs; et c'est pour cela que j'aurai laissé ma fortune ! Non, non, il n'en sera pas ainsi. »

Et il convoqua tous ses parens, c'est-à-dire ceux qu'il avait couchés dans son testament, et leur dit :

— Mes bons amis, j'ai une manie que vous allez trouver assez singulière (et il appuya sur ce mot); je veux être pleuré sincèrement après ma mort.

— Mon cher oncle, s'écrièrent-ils tous, pouvez-vous douter de notre profonde douleur lorsqu'arrivera ce malheur qui, nous l'espérons, est encore très-éloigné.

— Je l'espère comme vous, et je veux que vous le désiriez comme moi. Voici donc le parti que j'ai pris. J'ai réalisé toute ma fortune; je possède quatre millions que je viens de placer en viager; j'ai donc quatre cent mille francs de rente. Cent mille francs par an suffisent à mes goûts et à ma dépense. Ainsi, chaque année, tant que je vivrai, je partagerai entre vous six, une somme de trois cent mille francs; mais après ma mort, vous ne trouverez pas un sou.

Et il avait bien raisonné, le rusé vieillard; car, depuis six mois qu'il est mort, ses pauvres neveux ne sont plus reconnaissables : le chagrin les tuera.

(*Courrier du Pas-de-Calais*).

---

A. POURRAT, *Rédacteur en chef.* A. P. BARBIEUX, *Gérant.*

Paris, imp. de Félix Locquin, rue N.-D.-des-Victoires, 16
Pour Henry Hooper, 13, Pall Mall, East, Londres.

# LE CAMÉLÉON,

N° 22 (3me Année.) JOURNAL NON POLITIQUE. 8 Juin 1836.

PARAISSANT LES 1er, 8, 16 ET 24 DE CHAQUE MOIS.

## DES HIÉROGLYPHES.

Les hommes ont imaginé deux systèmes d'écriture entièrement distincts; l'un est employé chez les Chinois, c'est le système hiéroglyphique; le second, en usage actuellement chez tous les autres peuples, porte le nom de système alphabétique ou phonétique.

Les Chinois n'ont pas de lettres proprement dites; les caractères dont ils se servent pour écrire sont de véritables hiéroglyphes; ils représentent, non des sons, non des articulations, mais des idées. Ainsi *maison* s'exprime à l'aide d'un caractère unique et spécial, qui ne changerait pas, quand même tous les Chinois arriveraient à désigner une maison, dans la langue parlée, par un mot totalement différent de celui qu'ils prononcent aujourd'hui. Ce résultat ne peut étonner quand on songe à nos chiffres qui sont aussi des hiéroglyphes. L'idée de l'unité ajoutée sept fois à elle-même, où le nombre huit, s'exprime partout, en France, en Angleterre, en Italie, en Espagne, etc., avec deux ronds posés verticalement et se touchant par un seul point. Mais en voyant ce signe idéographique, le Français prononce *huit*, l'Anglais *eigtd*, l'Italien *otto*, l'Espagnol *ocho*. Il en est de même des autres nombres composés. Ainsi, si les chiffres idéographiques chinois étaient généralement adoptés, comme le sont les chiffres arabes, chacun lirait, dans sa propre langue, les ouvrages qu'on lui présenterait, de même qu'il lit tous les nombres sans avoir besoin de connaître un seul mot de la langue parlée par les auteurs qui les auraient écrits. Le principal défaut de cette langue serait de ne donner aucun moyen d'exprimer des noms nouveaux.

L'écriture chinoise ou hiéroglyphique semble l'enfance de l'art. Il n'est pas vrai que, pour apprendre à la lire, il faille, en Chine même, la longue vie d'un mandarin studieux : on apprend le chinois comme toute autre langue. Nous allons trouver dans les hiéroglyphes de l'antique peuple des Pharaons tous les artifices dont les Chinois font usage aujourd'hui.

Les Egyptiens se servaient de deux ou trois sortes d'écritures : dans l'une d'elles, au moins, les caractères symboliques ou représentatifs d'idées jouaient un grand rôle. Ainsi, l'on sait que l'*épervier* désignait l'*ame*; l'*ibis*, le *cœur*; la *colombe*, l'*homme violent* (ce qui paraît assez étrange); la *flûte*, l'*homme aliéné*; une *grenouille*, l'*homme imprudent*; un *nœud coulant*, l'*amour*; *la fourmi*, le *savoir*, etc.

Ces signes, ainsi conservés, ne formaient qu'une très-petite partie des huit à neuf cents caractères qu'on avait remarqués dans les inscriptions monumentales, et l'interprétation des écritures égyptiennes paraissait depuis long-temps à tous les bons esprits un problème complètement insoluble, lorsqu'en 1799, M. Boussard, officier du génie, découvrit, dans les fouilles qu'il faisait opérer près de Rosette, une large pierre couverte de trois séries de caractères parfaitement distincts. Une de ces séries était du grec; celle-là, malgré quelques mutilations, fit clairement connaître que les auteurs du monument avaient ordonné que la *même inscription* s'y trouvât tracée en trois sortes de caractères, savoir : en caractères sacrés ou hiéroglyphiques égyptiens, en caractères locaux ou usuels et en lettres grecques. Ainsi, par un bonheur inespéré, les philologues se trouvaient en possession d'un texte grec ayant en regard sa *traduction* en langue égyptienne, ou, tout au moins, une transcription avec les deux sortes de caractères anciennement en usage sur les bords du Nil.

Cette pierre de Rosette, devenue depuis si célèbre, et dont M. Boussard avait fait hommage à l'institut du Caire, fut enlevée à ce corps savant à l'époque où l'armée française évacua l'Egypte. On la voit maintenant au musée de Londres. Les savans illustres attachés à cette mémorable expédition, et dont les travaux s'exécutaient souvent au milieu du feu de la mitraille, sentirent l'importance de l'inscription de Rosette, et pour ne pas abandonner ce précieux trésor aux chances aventureuses d'un voyage maritime, ils s'attachèrent à le reproduire par de simples dessins, par des contre-épreuves obtenues à l'aide des procédés de l'imprimerie en taille-douce, enfin par des moulages en plâtre ou en soufre : il faut même ajouter que les antiquaires de tous les pays ont connu pour la première fois la pierre de Rosette a l'aide des dessins des savans français.

M. Silvestre de Sacy, dès 1802, s'occupa du texte égyptien en caractères usuels; il y découvrit les groupes qui représentent différens noms propres et leur nature phonétique. Ainsi, dans l'une des deux écritures, au moins, les Egyptiens avaient des signes, des sons, de véritables lettres; et M. Akirblad, savant suédois, perfectionna le travail de notre compatriote qui assigna la valeur phénotique individuelle des divers caractères employés dans la transcription des noms propres que faisait connaître le texte grec.

Restait toujours la partie de l'inscription purement hiéroglyphique ou supposée telle : celle-là était demeurée intacte; personne n'avait osé la déchiffrer.

M. de Champollion l'a entrepris; son travail, quant à la découverte de la valeur phonétique des hiéroglyphes, est simple, homogène, et ne semble donner prise à aucune incertitude; chaque signe équivaut à une simple voyelle ou à une simple consonne; sa valeur n'est point arbitraire; tout hiéroglyphe phonétique est l'image d'un objet physique dont le nom, en langue égyptienne, commence par la voyelle ou par la consonne qu'il s'agit de représenter.

Ainsi, par exemple, en suivant le système égyp-

tien, composons les hiéroglyphes de la langue française.

L'A pourra être représenté par un agneau, un aigle, un âne, une anémone, un artichaut, etc.

Le B le sera par une balance, une baleine, un bateau, un blaireau, etc.

L'E par un éléphant, un épagneul, un éolipyle, une épée, etc.

*Abbé* s'écrirait donc, à l'aide des hiéroglyphes français, en mettant les unes à la suite des autres, les figures d'un agneau, d'une balance, d'une baleine et d'un éléphant, ou bien celles d'un aigle, d'un bateau, d'un blaireau et d'une épée.

Ce genre d'écriture a quelque analogie, comme on le voit, avec les rébus dont les confiseurs enveloppent leurs bonbons. Voilà où en étaient ces prêtres égyptiens, dont l'antiquité nous a tant vanté le pouvoir, mais qui, on doit le dire, ne nous ont à peu près rien appris. ARAGO,

*Membre de l'Académie française.*

---

## LE MARIAGE D'UN PRÊTRE

### SOUS HENRI IV.

C'est chose assez commune de nos jours qu'un manque de parole avant mariage, et les plaintes des victimes de la séduction, lors même qu'une astucieuse promesse régulièrement formulée en a été l'excuse ou la cause, viennent s'exhaler d'ordinaire dans la vulgaire enceinte d'un tribunal correctionnel, et, après avoir fourni une heure au plus de distraction aux oisifs curieux de la 6e chambre, s'éteignent peu dramatiquement en une mesquine condamnation à quelques centaines de francs d'amende, qu'aggrave bien rarement l'expiation de la prison.

Le code pénal n'est vraiment pas assez protecteur de l'innocence, et c'est pour elle une trop faible compensation que l'indulgence du proverbe, qui la proclame en ses faiblesses « bien plus à plaindre qu'à blâmer. »

Il n'en était pas ainsi chez nos pères, et celui qui, après avoir séduit par ses beaux discours et ses trompeuses promesses une pauvre et fragile enfant, avait la lâcheté de l'abandonner, était sans pitié condamné à être pendu haut et court, ou à avoir la tête tranchée en cas de noblesse, si mieux n'aimait réparer sa faute en épousant celle à qui il l'avait fait partager.

Les registres du parlement offrent un mémorable exemple de l'application de cette jurisprudence sévère, et nous le rapporterons ici avec d'autant plus de plaisir que, grace à l'intervention du bon Henri IV, conciliateur assurément fort compétent en la matière, le dénoûment fut plus heureux qu'on ne le pouvait espérer.

C'était en 1594. Harmand de Quesnet, jeune gentilhomme de la ville de Séez en Normandie, était venu à Angers pour y étudier en droit dans l'Université; il y vit Mlle Renée, fille d'un honnête bourgeois de la ville. Renée était belle, sage, spirituelle, elle lui inspira tout d'abord une passion vive et profonde. Il eut l'art de s'introduire dans la maison de son père, et ne tarda pas à faire partager un amour qui devait, disait-il, durer autant que sa vie. Le père de Renée n'était pas riche, la noble famille d'Harmand possédait de grands biens. Cette double disproportion dans la naissance et la fortune devait être un insurmontable obstacle à leur bonheur : Renée avait trop de sens pour ne pas le reconnaître. Pour calmer ses craintes cependant, pour étouffer les scrupules d'un cœur épris qui se défendait mal, et conspirait peut-être pour être trompé, Harmand jura de n'avoir jamais d'autre épouse. Il dressa même en bonne et due forme une promesse de mariage qu'il déposa entre ses mains.

Pouvait-elle résister encore? Ils vécurent insoucians comme on l'est à leur âge : heureux transports d'un amour partagé, dont ils ne prévoyaient pas les conséquences! elles devaient être funestes, et menaçaient de tout révéler chaque jour. Renée annonça avec désespoir son triste état à son amant; puis, confiante dans la bonté d'une mère qui la chérissait, elle courut se jeter dans ses bras et lui faire l'aveu de sa fragilité.

A ce malheur de famille il fallait une réparation prompte et éclatante. Le père et la mère se concertèrent, et, cédant à leurs sollicitations, à leurs larmes, touchée de leur indulgence et de leur douleur, Renée consentit à donner à son amant un rendez-vous où il devait être surpris.

Dès le lendemain, en effet, au moment où, dans la chambre même de Renée il lui exprimait toute sa tendresse, le père et la mère se présentèrent à ses yeux, irrités, menaçans, réclamant, au nom de l'hospitalité méconnue, ou réparation ou vengeance.

Harmand était surpris, désarmé, confondu. Il déclara que, quel que fût son sort, il n'avait jamais eu que des vues légitimes, et que son bonheur serait d'épouser celle dont il n'avait triomphé qu'au prix d'un engagement sacré. C'était tout ce que voulaient le père et la mère; un notaire était averti, et, au moment même un contrat de mariage fut dressé, qui devait unir à jamais les deux amans.

Le jeune homme était-il de bonne foi? N'accédait-il pas plutôt par crainte seulement à l'exigence d'un père justement irrité? c'est ce que sa conduite ultérieure ne rend que trop vraisemblable. Quelques jours après, en effet, il quittait brusquement Angers, sans prévenir sa maîtresse, et retournait en hâte dans sa famille, à qui il faisait confidence du commencement, des progrès et du dénoûment de son aventure amoureuse.

Le comte de Quesnet était un homme de sens et de décision. Il ne perdit pas le temps en remontrances frivoles. Après avoir fait envisager à son fils l'indignité d'une alliance doublement disproportionnée il l'engagea, afin de le soustraire aux dangers auxquels l'exposait sa conduite, à se jeter dans le sein de l'église, où l'esprit de corps lui fournirait un appui contre les récriminations et la vengeance d'une famille indignement outragée.

Huit jours après, Harmand était engagé dans les ordres, et, en recevant le sous-diaconat et le diaconat, il mettait un obstacle invincible à son mariage.

La nouvelle en parvient bien vite à Angers. Le père de Renée fait informer aussitôt du rapt de séduction; l'amant est décrété de prise de corps : il appelle de ce décret, et l'affaire est évoquée à l'audience de la Tournelle du parlement de Paris.

M. de Villeray était président alors : l'affaire fut examinée avec l'attention la plus scrupuleuse; de nombreux témoins furent entendus; que pouvaient-ils en présence de la promesse, du contrat, de la décision du notaire et des aveux mêmes de l'accusé? On lui demanda à plusieurs reprises s'il voulait épouser Renée Corbeau, à qui il avait promis le mariage; il répondit constamment qu'il ne pouvait l'épouser

à cause de la sainteté de son état, et la cour, après une délibération que prolongea l'intérêt qui s'attachait à sa jeunesse, se vit forcée de le condamner à avoir la tête tranchée, si mieux n'aimait épouser Renée.

L'arrêt prononcé, et après qu'on lui eut donné lecture, une dernière sommation fut faite à Harmand. « Je refuse d'épouser cette demoiselle, répondit-il; la sainteté de mon état est un obstacle qui ne me permet pas l'option; j'attends la mort, puisque l'alternative du mariage m'est impossible! »

On le remit aux mains de l'exécuteur, et le confesseur qui devait l'assister dans ses derniers momens s'approcha de lui au milieu du mouvement de surprise et d'effroi qu'avait causé dans l'assistance la fermeté avec laquelle il venait de prononcer ces dernières paroles.

Tout-à-coup un bruit éclatant, une sorte de mouvement tumultueux se fit entendre aux portes reculées de la grande salle : c'était Renée Corbeau, que l'on avait éloignée de ce théâtre de douleur, et qui, apprenant le triste sort de son amant, faisait ses efforts pour parvenir jusque dans l'enceinte de la cour. Le peuple s'écartait sur son passage; chacun admirait à la fois et sa touchante beauté et son funeste désespoir. Agitée, toute en pleurs, elle se jeta aux pieds de la cour, et, dans un discours touchant, supplia les juges d'Harmand de surseoir à l'exécution de leur terrible sentence.

(Le volumineux recueil des pièces manuscrites du procès, auquel nous empruntons ces détails, contient ici un long plaidoyer attribué à Renée Corbeau, et où se trouvent compendieusement déduits en trois points, dans le style de l'époque, tout laborieux et hérissé de citations latines, les moyens d'ajournement et de nullité de l'arrêt. Nous n'en extrairons que quelques lignes.)

« Vous voulez réparer mon outrage, s'écria-t-elle, et vous me donnez à la fois l'opprobre et la mort! Je l'ai aimé la première, j'ai été moi-même l'instrument de mon déshonneur! S'il est engagé dans les ordres sacrés, c'est pour obéir aux commandemens de son père, et vous avez mal interprété son refus de m'épouser. Ici Renée fait longuement ressortir une distinction qui se résume à peu près en ces termes: « La sainteté de son état s'y oppose, mais une dispense peut le relever de ses sermens; ayez pitié de lui, de moi; sous peu le légat de sa sainteté doit être rendu dans Paris; attendez son refus pour nous donner la mort! »

La beauté de Renée, ses larmes, sa vive conviction au milieu de cette touchante douleur, attendrirent ses juges et les persuadèrent. M. le président de Villeray, conformément à tous les suffrages, prononça qu'il serait sursis durant six mois à l'exécution de l'arrêt, et que pendant ce temps l'accusé se pourvoirait.

Un mois plus tard, le légat vint en France, en effet; c'était le cardinal de Médicis, qui depuis fut pape sous le nom de Léon XI, et mourut, après avoir occupé seulement un mois la chaire pontificale. Le recours d'Harmand Quesnet lui fut présenté par les plus notables personnages de la noblesse de Normandie; mais quelques instances qu'on fit, à quelques supplications qu'on s'abaissât, son indignation fut telle, en présence des faits et de la traîtrisse de l'accusé, qu'il refusa toute dispense, abandonnant le coupable à son misérable sort.

Il n'y avait plus de recours : Renée, alors, ne prenant conseil que de son amour et de son désespoir, courut se jeter aux pieds du roi. C'était Henri IV, près de qui une belle personne devait obtenir facilement accès; elle lui demanda la vie de son amant, lui peignit son amour, leur malheur. Le bon roi se laissa toucher à une douleur si poignante, et se rendit lui-même près du légat pour solliciter les dispenses. Un tel solliciteur ne pouvait être refusé, et, à peu de jours de là, dans le chœur de la Sainte-Chapelle, le mariage d'Harmand Quesnet et de Renée Corbeau s'accomplit en présence du roi lui-même, du légat, de la cour et des juges qui, trois mois avant, avaient rempli un si pénible devoir en condamnant à la mort celui dont ils venaient aujourd'hui contempler à la fois le repentir et le bonheur. H. R. (*Le Droit.*)

---

## BOUSARD LE BRAVE HOMME.

La ville de Dieppe se place au premier rang des cités maritimes qui ont vu naître des hommes célèbres. Son ancienne renommée, l'état florissant de son port, comme le caractère brave et aventureux de ses marins, donnent une pleine satisfaction à cet orgueil de localité.

Si l'éclat de la gloire militaire, malgré ses sanglans sacrifices, offre plus de séductions à l'imagination brûlante de la jeunesse, les actes d'humanité et de dévouement, qui ont pour résultats la conservation des hommes, n'en ont pas moins un charme sur leqnel l'imagination aime à se reposer.

Parmi les hommes qui ont consacré leur laborieuse existence à sauver celle d'autrui, on distingue particulièrement le pilote Nicolas Bousard. Né à Dieppe, de pauvres pêcheurs, obligé de lutter dès son enfance avec les dangers qui entouraient sa périlleuse profession, il s'habitua à les combattre, à les braver en leur opposant un grand courage. Simple, sans ambition, il passa sa jeunesse sur les côtes et les grèves de sa ville natale, épiant les sinistres pour leur porter secours. Signalé par son dévouement, son habileté et son sang-froid, il fut nommé pilote. Cette première récompense, donnée à des services déjà nombreux, le grandissant à ses propres yeux, Bousard n'en continua qu'avec plus d'acharnement l'exercice de sauvetage qu'il avait si généreusement entrepris. Les occasions, malheureusement trop fréquentes, ne manquèrent pas à son courage; et la nuit du 31 août 1777 vint montrer aux Dieppois combien leur pilote méritait leurs couronnes civiques.

Un navire chargé de sel, arrivant de la Rochelle, se présenta vers les neuf heures du soir, devant le port de Dieppe. L'impétuosité des vents qui s'étaient élevés ne permettait pas aux pilotes de sortir du port pour diriger l'entrée du bâtiment : Bousard était là; Bousard, dont les développemens du danger accroissaient l'impatience, essaya de guider le navire avec le porte-voix. Voyant qu'il prenait une fausse route, il fit des signaux; s'apercevant que le fracas des vagues et l'obscurité empêchaient le bâtiment de les apercevoir, il résolut de tout tenter pour le sauver d'un danger imminent. Il achevait ses préparatifs, lorsque le navire, mal gouverné et poussé par la tempête, vint échouer à environ trente toises de la jetée. A la vue de cette catastrophe, tous les spectateurs de cette scène furent saisis d'une épouvante qu'augmentèrent bientôt les cris des malheureux embarqués sur le bâtiment. A ces doubles angoisses se joignait l'impossibilité de leur porter secours, et cette impossibilité était telle, que personne n'aurait

osé la braver sans folie. Bousard seul, ne prenant conseil que de son cœur, y trouva ce courage que personne n'avait. Faisant retirer sa femme et ses jeunes enfans, dont la tendresse pouvait mettre obstacle à ses généreux desseins, et n'écoutant que sa témérité, il se dispose à voler au secours de l'équipage. Il se fit ceindre le corps d'une longue corde attachée à la jetée, et se précipita dans les flots, luttant, et brisant de sa force herculéenne ceux qui s'opposaient à son passage. Après un combat acharné, il allait atteindre le bâtiment naufragé, quand une énorme vague le repoussa au rivage. Son corps, refoulé avec violence contre les rochers, reçut de nombreuses contusions : loin de s'altérer, son courage n'en est que plus énergique. Revenu de ce premier éblouissement, il s'élance au naufrage une deuxième fois; repoussé, il s'y élance encore...... Il va atteindre le navire que battent et brisent les vagues; il est près de s'y accrocher, lorsqu'une d'elles, balayant le pont, entraîne dans sa chute un matelot; il l'aperçoit, le saisit, et revient au rivage déposer ce corps presque sans vie.

Sa tâche n'est point finie : neuf marins restent encore à sauver!..... La lutte recommence entre lui et la tempête : il a hâte d'en finir avec elle. La mer le reçoit de nouveau; en vain la houle le rejette au rivage. Entouré de débris que les vagues y poussent, et blessé par leurs étreintes, la lutte devient alors plus terrible, plus acharnée; les obstacles doublent ses forces : c'est la rage du désespoir!... Les éclairs sont les seuls flambeaux à la lueur desquels on distingue ce sinistre. Le rivage onduleux, reflétant leurs clartés, semble un miroir de feu sur lequel roule un point noir—comme une tache—qui varie et cherche à se fixer : c'est la tête de Bousard!.... Une vague la couvre, l'entraîne sous le navire, Bousard disparaît; on le croit perdu!.... Aux cris des naufragés, les échos portent les cris du rivage : perdu!.... perdu!.... mais comme un grappin d'abordage, il s'est cramponné au navire; il le tient : la mer lui rendra ses victimes!... Grimpant aux ruines du bâtiment, il y fixe la corde qui l'entoure et qui tient au rivage; il en instruit les matelots, il leur montre, leur fait toucher cette planche de salut qui assure leur passage au milieu des ténèbres et des flots; il les place un par un dans cette périlleuse route, exhorte, soutient les plus faibles, et, recommençant sa lutte, aborde enfin précédé de six victimes arrachées au gouffre prêt à les engloutir.

Épuisé par un aussi long combat et couvert de meurtrissures sanglantes, Bousard, presque sans mouvement, est dans un état effrayant de défaillance. On s'empresse de le secourir, on panse ses blessures, il rejette l'eau de mer dont sa poitrine est chargée; il commence à reprendre ses sens, quand de nouveaux cris partent du navire et frappent son oreille. L'humanité, plus forte que les spiritueux qu'il respire, lui rend son audace primitive; ses forces renaissent : il s'oublie. Tant qu'il restera un malheureux à secourir, sa tâche ne sera point terminée : il ne se reposera pas. Que lui importe la vie! sa vie, à lui, c'est le dévouement : il sera la Providence de cette soirée. Le voilà qui reprend son élan, brisant les flots avec une nouvelle fureur;.... il arrive encore au navire, trouve sur ses débris un homme que sa faiblesse avait empêché de suivre ses camarades au premier départ; il s'empare de lui, le fixe à son tour à la corde, l'y soutient et a le bonheur de le ramener au rivage.

Sur dix hommes que portait le bâtiment naufragé, huit furent sauvés; deux furent enlevés par les vagues, qui rendirent le lendemain leurs corps à la grève jonchée de débris.

Bousard rentra dans sa demeure escorté, ou plutôt soutenu par huit matelots qui lui devaient la vie. — A tous les yeux philantropiques ce triomphe vaut le gain d'une bataille.

L'intrépidité du pilote Bousard mérite d'autant plus notre admiration que, dans cette périlleuse entreprise, il connaissait les dangers qu'il bravait; ce n'était pas l'aveuglement d'un courage irréfléchi, mais bien une impulsion d'humanité que fortifiait l'habitude de sauver ses semblables. Le dévouement, chez cet homme, était un hommage religieux qu'il rendait aux mânes de son père, lequel avait péri sans secours sur ces rivages, — se vengeant ainsi loyalement du sort qui l'avait privé de l'auteur de ses jours.

Dieppe apprit avec reconnaissance les exploits de son pilote, et les éloges dont il fut l'objet le signalèrent à l'intendant de Rouen. Celui-ci, à son tour, le signala à M. de Necker. Ce ministre soumit à Louis XVI, entre autres belles actions, celle dont Bousard venait récemment de se rendre l'auteur. Le roi lui donna l'ordre de récompenser dignement ce courageux citoyen. M. de Necker écrivit de sa propre main au pilote dieppois cette lettre flatteuse :

« Brave homme,

« Je n'ai su qu'avant hier, par M. Crosne, intendant de Rouen, votre action courageuse du « 31 août. J'en ai tout de suite rendu compte au roi, « qui m'a ordonné de vous en témoigner sa satisfaction, de vous annoncer de sa part une gratification de mille francs et une pension de trois cents « livres. J'écris en conséquence à M. l'intendant. « Continuez à secourir les autres quand vous le « pourrez, et faites des vœux pour votre roi, qui « aime les braves gens et sait les récompenser.

» *L'intendant des finances*,

» NECKER. »

Cette lettre, rendue publique à Dieppe, attira de nouveaux éloges à Bousard. Les citoyens les plus recommandables le sollicitèrent d'aller à Versailles remercier le roi. M. Lemoyne, maire de Dieppe, le fit venir à Paris, et s'honora de le présenter aux personnes les plus distinguées. M. de Necker le présenta à M. de Maurepas. Ce seigneur et M. Lemoyne le menèrent à Versailles pour le présenter au roi. Placé dans le salon d'Hercule, qu'il représentait par sa taille et ses formes athlétiques, le roi l'aperçut bientôt; et s'adressant au duc d'Ayen :

« Monsieur le duc, quel est cet homme?

— Sire, c'est le brave pilote dieppois, qui vient remercier votre majesté de la récompense que vous avez accordée à ses belles actions.

— Quoi! c'est cet homme dévoué dont m'a parlé M. de Necker?

— Oui, Sire.

— Approchez, *mon brave homme*, lui dit le roi; et le présentant aux seigneurs qui l'entouraient : « Voilà, leur dit-il, un citoyen que Dieppe chérit pour son dévouement désintéressé. Bousard, comme cette ville, je vous chéris aussi, parce que vous êtes *un brave homme*, et *véritablement un brave homme*. — Messieurs, faites honneur à ce généreux pilote. »

Les seigneurs s'inclinèrent devant lui, et le comblèrent de nouvelles félicitations, auxquelles la reine joignit un gracieux salut. M. de Sartines lui fit délivrer un brevet de solde de quartier-maître pour ré-

compenser ses anciens services. Le maire de Dieppe fut chargé de faire construire une maison pour Bousard et sa famille.

Avant de quitter Paris, notre pilote dîna chez le garde-des-sceaux, et reçut un accueil bienveillant de MM. le duc d'Orléans, le duc et la duchesse de Chartres, le duc de Penthièvre et autres seigneurs auxquels on le présenta. Dans plusieurs de ces circonstances, il témoigna son étonnement par cette modestie de langage.

« J'ai fait, disait-il, quelques actions semblables; je ne sais pourquoi ma dernière fait tant de bruit.— Certainement mes camarades sont aussi braves que moi, et ce n'est pas leur faute si ma force me donne quelque supériorité sur eux. »

De retour dans sa ville natale, il ne prit aucun repos, et remercia celui qui l'avait remplacé pendant son absence. Les honneurs dont on le combla n'avaient en rien altéré cette ame sublime; seulement il était plus joyeux d'avoir suffisamment d'argent pour acheter des cordes et tout ce qui lui était nécessaire pour se livrer à ses actes de sauvetage, témoignant son contentement de n'être plus obligé d'emprunter des objets que souvent il perdait et ne pouvait plus rendre, et surtout de pouvoir donner à son fanal une hauteur plus considérable, afin de guider plus sûrement la marche des bâtimens. Il continua jour et nuit de surveiller le port et les jetées de Dieppe. Au moindre signe de détresse, Bousard, s'élançant dans les flots, sauvait toujours tout ou partie des équipages, quand il n'avait pas la possibilité de sauver les navires ou barques que battait la tempête.

On ne commettra point d'exagération en disant qu'il sauva, à ses risques et périls, plus de cent personnes dans le courant de sa vie. Son fils, aussi brave que lui, l'aida souvent dans une tâche périlseuse, et continua une carrière que son père avait si dignement illustrée.

Une médaille d'or avait été accordée à Bousard père pour prix de ses services; une médaille d'argent, décernée au fils, compléta le trophée qui valut au premier le titre si simple et si honorable de *brave homme*.

J. B.

(*France Maritime*.)

---

## LE MOUCHOIR DE MARIE.

Un soldat ne possède guère que de hasard les cinq sens accordés par la nature au reste des humains, il ne voit, n'entend que d'après les ordres de son supérieur qui lui dit : vois, entends.... C'est donc avec raison que l'on a dit que les soldats étaient des cartes avec lesquelles les rois jouaient à la guerre, et que les royaumes servaient d'enjeux. La vie du soldat est toujours à la disposition du gouvernement qui exige de lui du courage, de l'héroïsme et une abnégation complète de lui-même à raison de sept sous par jour. Aussi n'est-ce qu'avec les réglemens les plus sévères, les punitions les plus dures, qu'il est possible de maintenir la discipline. Mais c'était surtout dans les régimens suisses que la sévérité était portée à un point que l'on serait tenté de traiter de barbarie.

Il fut un temps où je voyais ces choses avec l'œil du soldat, où je croyais que pour un œuf volé ou autre bagatelle, un homme devait servir d'exemple à ses camarades avec lesquels il avait combattu, et dont il avait partagé la gloire, et qu'en conséquence il devait être jugé, condamné, exécuté et jeté dans une fosse, en moins de temps qu'il n'en a fallu pour écrire ces quelques lignes.

Mon opinion a considérablement varié depuis que j'ai échangé l'honneur et la gloire du guerrier contre les occupations d'un *pékin manchot*.

Pardon, cher lecteur, de cette digression, mais elle me rappelle l'histoire dont vous ne connaissez que le titre... la voici!

Il y a quelques années, vers la fin d'octobre, j'étais à Orléans. Par une de ces froides matinées d'automne, je promenais le reste de ma personne, examinant la nature qui, comme une vieille coquette, déployait avec peine une fugitive verdure. La route que je suivais traversait une épaisse forêt, dont le mourant feuillage diversement coloré, frappait agréablement la vue. Tout-à-coup, mes yeux exercés crurent reconnaître de loin l'uniforme militaire, et quelques instans après, j'entendis une musique martiale, dont les accens, répétés par les échos de la forêt, firent battre mon cœur. Elle cessa tout-à-coup, et je n'entendis plus que les tambours d'un régiment suisse.

Après une demi heure de marche, le régiment fit halte dans une petite plaine, bordée par la forêt. Je demandai à un vieux sergent, usé par les campagnes, si c'était une promenade militaire.—Non dit-il, tordant sa moustache de couleur d'acier.—Non, on va juger et sans doute fusiller un soldat de ma compagnie.—Pour quel crime? lui dis-je.—Un vol commis dans la maison où il était logé.—Quoi, dis-je, incapable de maîtriser mon indignation; quoi, jugé, condamné et exécuté en même temps?—Oui, répondit l'automate rouge, les ordres du général sont précis.

On ne pouvait répondre à cela, l'argument était irrésistible. Tout avait été bien prévu par le code pénal. Le crime d'un côté, la peine de l'autre, abstraction faite de la justice et de l'humanité.

Si vous êtes curieux et que vous désiriez être témoin de ce jugement, dit le sergent, mettez-vous là, ce ne sera pas long. Je fus curieux, faut-il l'avouer, et je m'acheminai en silence vers le point qui m'était assigné.

Le régiment se forma en carré; plus loin, sur le bord de la forêt, quelques soldats étaient occupés à creuser une fosse, sous les ordres d'un jeune sous-officier qui dirigeait militairement chaque mouvement de ses hommes, tant il est vrai qu'il y a de la discipline dans tout ce qui est militaire, pour boire, pour manger, pour dormir et même pour mourir.

Au milieu du carré, neuf officiers étaient assis sur des tambours, le dernier qui paraissait le plus jeune, avait à la boutonnière un encrier, et de temps en temps interrompait la conversation de ses supérieurs pour en écrire quelques passages.

Le prisonnier fut introduit (libre et sans fers), comme le dit la loi, et conduit devant ses juges; il était escorté par deux de ses camarades.

Je le vis tout à mon aise, il pouvait avoir dix-neuf ans, un léger duvet ombrageait à peine sa lèvre supérieure. C'est en vain que dans ses beaux yeux bleus et son front pâle je cherchais une marque d'infamie. Rien! Lavater n'eût point mieux trouvé l'expression de la candeur et de la bonté. A son arrivée on fit le plus grand silence : une femme s'approche, c'était le seul témoin contre lui.

Le colonel allait le questionner, quand l'accusé lui dit : Mes aveux vous éviteront cette peine, mon

colonel. — J'ai volé un mouchoir à cette brave femme.

— Vous, Pierre, s'écria le colonel avec la marque du plus grand chagrin, vous que j'ai toujours cité comme le modèle du régiment.

— Mon colonel, j'ai fait tout ce qui dépendait de moi pour faire mon devoir et honorer mon drapeau, et en cette occasion, si j'ai failli, ce n'est pas pour moi, c'est pour Marie.

—Qui est Marie? demanda le colonel.

—Marie, pauvre petite Marie! nous devions nous marier dans deux ans, dit le soldat essuyant une larme avec le revers de sa main, elle demeure au village le plus voisin d'Aremberg.... Un vieux chêne abrite le chalet de son père, c'est sous son ombre qui devait aussi garantir notre vieillesse, que je lui dis adieu, adieu! pour la dernière fois! et une nouvelle larme fut encore essuyée.

—Mais, poursuivit le colonel, quel rapport existe-t-il entre le crime que vous venez de commettre et ces souvenirs du pays? Expliquez-vous clairement.—Cette lettre vous dira tout, et Pierre remit à son colonel un papier chiffonné, dont jamais je n'oublierai le contenu.

—La voici :

« Mon cher Pierre,

« Un conscrit du village devant joindre ton régiment, c'est par lui que tu recevras ma lettre; je l'ai aussi chargé de te remettre une petite bourse de soie, faite pour toi, en cachette de mon père, car il gronde toujours parce que je t'aime; il me dit que tu es inconstant, et que tu ne reviendras pas. Mais tu reviendras, n'est-ce pas? mon cœur me le dit, je crois même que si je ne devais plus te revoir, je t'aimerais toujours. Tu te rappelles nos promesses réciproques, le jour où tu ramassas mon mouchoir à la fête d'Aremberg; mais quand reviendras-tu? Encore deux ans de service, deux ans, ce sont deux siècles! car, Pierre, pense à ta pauvre petite Marie.

*P. S.*—Tâche de m'envoyer quelque petit souvenir; non que je puisse t'oublier un moment, mais afin que j'aie quelque chose de toi, que je puisse porter sur mon cœur. Embrasse ce que tu m'enverras, pour que l'empreinte de tes lèvres puisse être pressée par les miennes. »

Malheureux post-scriptum... Voilà la cause du crime; sans lui Pierre eût bientôt été pressé dans les bras de sa fiancée.

Le colonel ayant terminé cette lecture, replia la lettre en silence, ses lèvres étaient pâles, et passant sa main sur son front, il écarta quelques mèches de cheveux rares et gris, usés par les lauriers d'Austerlitz et d'Iéna, pour cacher une larme qui se frayait un chemin sur ses joues. Il promena son regard, du prisonnier à ses juges, comme pour retremper son stoïcisme, et à voix basse consulta les autres officiers, qui tous répondirent par des signes affirmatifs à ses questions. Se retournant alors vers l'accusé, il lui dit avec gravité :

Parlez : qu'avez-vous à dire pour votre défense?

Le jeune soldat fit quelques pas en avant et dit : « Ce fut hier soir, après avoir reçu mon billet de logement, que Hofer me remit la lettre de Marie. Je ne pus dormir de la nuit tant les souvenirs de mon pays avaient de force sur mon cœur. Marie m'avait demandé un souvenir, et je n'avais pas d'argent; je venais d'envoyer à ma vieille mère, dans la misère, le mois de solde que j'ai obtenu dernièrement! Ce matin, en ouvrant ma fenêtre, un mouchoir bleu a frappé mes regards; il ressemblait à celui de Marie, celui qu'elle avait laissé tomber à la fête d'Aremberg. Sans penser à la faute que j'allais commettre, je fus assez faible pour le prendre, le presser sur mes lèvres et le cacher dans mon sein.

« J'étais à peine dans la rue, que j'eus honte de mon action : j'allais rentrer dans la maison; mais cette brave femme était à ma poursuite. Le mouchoir fut trouvé sur moi.

« Voilà, mon colonel, toute la vérité; vos lois militaires me condamnent à mort; la mort ne m'effraie point, mais ne me méprisez pas et accordez-moi une grace : c'est de me laisser mourir sans me faire bander les yeux. »

La fermeté de ses juges fut vaincue par la simplicité de sa demande; mais pas une voix ne s'éleva en sa faveur, et il fut condamné à mort. Sa sentence lui fut à l'instant prononcée; il l'entendit avec soumission et fermeté, et s'approcha de son capitaine auquel il demanda 4 fr.; cet officier les lui ayant donnés, il dit à la femme à qui appartenait le mouchoir : « Madame, voilà 4 fr.; je ne sais si votre mouchoir vaut davantage; mais, dans ce cas, vous voudrez bien m'excuser; je ne possède plus rien!!! »

Il prit le mouchoir, le pressa sur ses lèvres, et le présenta à l'officier, et lui dit : « Mon capitaine, dans deux ans vous reverrez nos montagnes; si vous passez à Aremberg, vous verrez ma mère, ma pauvre mère; et l'émotion altéra sa voix.... » Si le chagrin ne l'a pas encore fait descendre au tombeau... votre cœur vous dictera ce que vous lui direz. « Le capitaine lui serra affectueusement la main. » Quand vous irez au village, poursuivit-il, demandez le chalet de Marie, on vous l'indiquera; donnez-lui ce mouchoir, dites-lui qu'il appartenait à Pierre; mais qu'elle ignore à quel prix il l'acheta! »

Pierre se retira en arrière, et se mit à genoux. Sa prière dura quelques secondes; son cœur était pur, sa prière fut courte. Il se releva et, sans hésitation, s'avança au lieu du supplice.

Quel affreux moment! quelle agonie terrible! je m'étais identifié avec ce malheureux, il me semblait le connaître depuis des années, l'avoir vu dans son village soutenant les pas chancelans de ses vieux parens, ou dansant avec Marie sur le gazon d'Aremberg, et maintenant j'allais le voir mourir, lui qui n'avait pas encore vécu, lui l'idole d'une jeune fille, l'unique soutien d'une vieille mère, qui peut-être en ce moment élevait ses mains décharnées vers le ciel pour le supplier de lui accorder assez de jours pour voir encore son fils, son cher fils, qu'elle avait élevé, sur lequel elle avait veillé tant de nuits; ce fils qui allait être sacrifié de sang-froid pour une faute à moitié commise, et deux fois rachetée par le repentir. Et tout cela pour le maintien de l'ordre, pour l'exemple, pour la société, enfin..... Marie, je la connaissais aussi, je l'avais vue, j'aurais pu la reconnaître entre mille.... sa taille svelte, ses yeux d'azur fixés sur l'endroit où elle avait reçu le dernier adieu de son amant ou souriant à l'idée du retour de celui dont le corps allait l'attendre dans la tombe.

La dernière scène du drame n'était point achevée, je voulus éviter l'horreur d'un tel spectacle, et je me cachai dans la partie la plus touffue de la forêt. J'y étais à peine, quand j'entendis une décharge de mousqueterie.—Tout était fini!!!!

Une heure après, je retournai à l'endroit fatal; le régiment avait continué sa marche, tout était calme, calme comme la mort!... Dans un sentier, je vis quelques tâches de sang; plus loin, un petit mon-

ticule de terre fraîchement remuée. Avec deux branches je fis une croix grossière, et la mis sur la tombe du soldat.

---

## L'ENFANT DU BRACONNIER.

Car un baptême, c'est une fête,
Pour des parens, pour des amis.
M. Scribe. (*La Dame Blanche.*)

Pardonnez-moi, monsieur le doyen, disait Babet en achevant de savonner quelques langes et quelques brassières, tandis que le bon curé, assis au coin de la cheminée, attisait le feu avec le bout de sa canne; excusez-moi si je termine mon ouvrage; mais vous qui êtes si bon, vous savez que de pauvres gens comme nous ont besoin d'employer tout leur temps. D'ailleurs il se fait tard, il faut que demain mon garçon soit bien paré. Je ne veux pas qu'à l'église son maillot paraisse moins blanc que votre surplis. Il ne doit pas faire honte à son parrain; car enfin, grâce à vous, nous en avons un. C'est que personne dans Claye, ni dans Voisin, ne voulait être notre compère. Ces gens-là, disait-on, sont trop malheureux. Ce serait contracter l'engagement de les assister. Mais vous, qui êtes notre providence, vous avez dit: Il ne faut pas que le manque du parrain empêche de baptiser l'enfant de Babet; et vous nous avez trouvé un homme puissant, le garde-chasse du château.

Allons! répondit le curé, j'ai fait aussi bien que j'ai pu.

C'est, voyez-vous, reprit-elle, que je crains de ne vous avoir pas assez remercié. Si vous saviez comme cela me fait plaisir; si vous saviez comme j'aime mon enfant! il faut voir aussi comme il me sourit déjà; comme il est joli! Babet, en disant cela, secoua la mousse blanche que le savon avait amassée autour de ses doigts, elle essuya ses mains et courut à la bannette d'osier dans laquelle était couché son marmot; elle le prit, le couvrit de caresses. Tenez, tenez, fit-elle, fière et radieuse, en l'apportant au curé, comme il est fort, dirait-on qu'il n'a que trois mois? comme il est beau! Et de nouveau toute la chaumière retentit du bruit de ses baisers.

Quand enfin elle eut perdu haleine à force de l'embrasser; qu'elle l'eut replacé dans son berceau; qu'elle eut repris son ouvrage: nous l'élèverons bien, continua-t-elle; nous lui apprendrons à vénérer Dieu, à être laborieux et sage; et pourvu que le ciel nous laisse la santé à Jacques et à moi, nous travaillerons tant, nous travaillerons de si bon cœur que nous amasserons pour lui quelque bien; il ne sera pas si misérable que nous.

Cependant, dit le pasteur, vous avez l'air content.

Oui, oui, je suis heureuse quand je le regarde; et si n'étaient la capitainerie des chasses de Livry, la corvée, la taille, la capitation et la gabelle, je ne songerais jamais à me plaindre. Sans les gabeloux cependant, j'aurais déjà pour lui plus de 3 écus d'épargne. Sous le prétexte que notre famille était devenue plus nombreuse, ils nous ont forcés à prendre douze livres de sel en sus de la quantité à laquelle nous avions été taxés.

Que voulez-vous? Babet, répliqua le curé en soupirant, la gabelle, c'est comme les douleurs: nous y sommes soumis dès notre naissance. On commence à la payer de même qu'on commence à souffrir, dès que l'on vient au monde.

Il faut souffrir, car chacun doit porter sa croix. Il faut souffrir et travailler, car la branche du figuier qui ne portera pas de fruit tombera maudite et desséchée: mais, mon enfant, la journée de demain ne doit être pour vous qu'un temps de joie, et Mlle de Mancini veut que vous puissiez bien fêter vos voisins, vos amis; elle m'a chargé de vous remettre cette petite somme.

A moi! 24 livres! s'écria Babet en sautant de joie. Oh! quel joli béguin je vais avoir pour mon enfant! Puis, se reprochant tout-à-coup d'avoir cédé à sa vanité maternelle avant de songer à sa bienfaitrice: la brave dame, ajouta-t-elle, toujours empressée à saisir l'occasion de faire du bien! Puisse le ciel accueillir les vœux que nous faisons pour elle; puissent nos bénédictions la protéger, elle et ses derniers neveux!

En ce moment la porte de la cabane s'ouvrit: on vit entrer Georges, le garde-chasse. Après avoir dit bonjour à Babet, avoir salué le curé et déposé soigneusement sur la huche son fusil et son chapeau galonné, il s'excusa de venir si tard. Mais, voyez-vous, la faute en est aux coquins de braconniers, qui m'ont fait courir ce soir. J'achevais ma tournée du côté de Grosbois. Eh bien! ne se sont-ils pas avisés de fureter presque sous mes yeux. Cependant je les suivais de bien près, car ils n'ont pas même eu le temps de retirer toutes leurs bourses des gueules du terrier. Il faut qu'ils aient le diable au corps pour s'exposer ainsi, car le capitaine des chasses de Livry ne les ménage pas. Il n'y a pas deux mois encore qu'il vient d'en condamner un aux galères. Et, voyez-vous, il est tel cas où un vilain peut être pendu pour fait de chasse. Au reste, c'est leur affaire; tant pis pour eux si je les prends; et je les prendrai, ou j'y perdrai mon nom de Georges. Je les prendrai sans attendre plus tard que ce soir. Ils m'ont vu partir, ils sont tranquilles et ne se doutent guère que je veuille revenir sur mes pas. Aussi sont-ils certainement retournés au terrier pour attendre la sortie du furet qu'ils y avaient laissé. Pendant ce temps je préviens la maréchaussée, nous cernons le bois, et si les braconniers échappent ils auront du bonheur.

Mon Dieu! mon Dieu! M. Georges; vous ne ferez pas cela, dit la pauvre Babet toute pâle et toute tremblante, tandis que le garde se frappait bruyamment les mains, comme pour applaudir d'avance au succès de son stratagème; vous ne voulez pas causer tant de peine à de pauvres gens. Songez donc combien il est horrible de priver un enfant de son père. Ah! M. Georges, vous ne le ferez pas; vous n'avez pas le cœur assez dur pour cela. Dans les regards que Babet promenait avec anxiété du berceau de son fils à la porte de la cabane, le moins clairvoyant aurait su lire: Oh! si le père de mon enfant était de retour! oh! si je pouvais l'avertir du danger! Et la bouche de la pauvre femme, presque d'accord avec ces pensées, répétait en balbutiant: Priver un enfant de son père! Oh! M. Georges, vous ne le ferez pas!

Mais au contraire, reprit le garde: pas de pitié pour ceux qui détruisent notre gibier; je ne ferais pas grace à mon propre père si je le trouvais à braconner.

Babet vit bien qu'elle essaierait en vain de fléchir l'inexorable Georges; elle fit donc un effort pour reprendre courage, et tenta de le retenir autrement que par des prières. Vous ne pouvez, dit-elle, nous quitter comme cela; ne faut-il pas que vous attendiez Jacques pour convenir avec lui du nom que vous donnerez à votre filleul?

— En ma qualité de chasseur, répondit Georges, je suis d'avis de le mettre sous l'invocation de Saint-Hubert et de Sainte-Barbe. Je voulais en dire ce soir quelques mots à Jacques ; mais il en sera temps encore d'en causer demain. Adieu ! Et déjà il saisissait son chapeau.

— Mais regardez donc, reprit-elle, comme il fait vilain : il va pleuvoir ; vous allez être mouillé. Le vent est de Galerne. Voyez comme le brouillard s'élève sur les marais de la Beuvronne.

— Ah ! ça décidément, ma petite commère, vous avez la berlue : le vent est sur Aneth, et le ciel est aussi pur que la plus belle soirée d'août.

Je sais ce que je dis, reprit-elle, et vous allez vous enrhumer. Il serait beau, vraiment, pour nous, d'avoir un parrain enroué ; un parrain qui ne pourrait pas même chanter un couplet au baptême. Encore, avant de partir, si vous acceptiez un verre de vin ; quelque chose pour vous prémunir contre les effets de l'humidité.

Babet avait touché l'endroit sensible, le garde ne trouva pas de réplique à un pareil argument. Déjà un premier pot avait été vidé, le second tirait à sa fin, lorsque Jacques arriva. Ses épaules pliaient sous une énorme charge de ramée, il se débarrassa de son fardeau, puis apercevant le garde, il jeta sur le lit sa pannetière avec tant de précipitation qu'elle s'ouvrit. Quelque chose de fauve s'en échappa rapidement. Malheur à Jacques si le garde l'eût vu ; malheur à Jacques si le garde eût vu le furet qui se glissait comme en serpentant entre les plis des rideaux, mais le vin de Brie, quoique peu capiteux de sa nature, commençait à agir sur le cerveau de Georges. Il était au moins deux fois plus bavard que de coutume. Il revenait sans cesse à son idée favorite ; il ne parlait que de prendre et de punir ceux qui dérobaient, ceux mêmes qui convoitaient le gibier seigneurial. Jacques n'était pas de son avis, et le contredisait avec plus de chaleur que ne l'eût exigé la prudence. Plus d'une fois, le bon pasteur fut dans la nécessité d'interposer sa pacifique autorité pour arrêter une discussion qui menaçait de prendre une tournure trop vive. Georges reprochait à Jacques de défendre les braconniers ; puis, comme celui-ci était opiniâtre et persistait à soutenir que les lois sur la chasse étaient une tyrannie ; de parole en parole, Georges en vint à lui dire qu'il pouvait bien être lui-même un braconnier ; que sans aller bien loin, peut-être en trouvera-t-il les preuves. Puis il s'était approché du lit ; avait étendu le bras comme s'il eût voulu saisir la pannetière de Jacques et se livrer à l'examen de ce qu'elle contenait.

Alors celui-ci changea de ton ; il se mit à protester qu'il n'était pas braconnier. Il le jura par ses grands dieux, il le jura sur son ame et sur celle de son fils. En ce moment, l'enfant poussa un cri aigu, puis quelques gémissemens. La pauvre Babet en devint pâle : mon Dieu ! dit-elle, en faisant le signe de la croix, pourquoi as-tu prononcé ce vilain jurement? cela nous portera malheur. Elle s'approcha du berceau, le balança pendant quelques instans ; mais l'enfant se taisait. Le curé réprimandait Jacques avec de douces paroles, il lui rappelait que notre Seigneur nous a défendu de jurer.

Cependant il se faisait tard ; il était temps de se retirer. On convint de l'heure à laquelle aurait lieu le baptême. Le curé promit qu'il ferait joyeusement carillonner : il alluma son fallot et reprit le chemin du presbytère, tandis que de son côté Georges, le fusil sous le bras, regagnait son logis. A peine la porte fut-elle fermée derrière eux, Jacques délia la charge de ramée qu'il avait apportée, et du milieu de ses branchages il retira quelques lapins.

Tiens, dit-il à Babet, serre bien ma chasse d'aujourd'hui et ne laisse rien traîner, si tu ne veux pas que cela soit dévoré. Mon furet est à jeûn depuis ce matin. Il s'est échappé, et j'ai beau le chercher, je ne sais ce qu'il est devenu. Au reste, ajouta-t-il après avoir fait encore quelques tentatives pour le découvrir, demain matin nous le trouverons endormi dans quelque coin.

Plus d'une fois, pendant la nuit, Babet, en s'éveillant, demeura surprise du profond sommeil de son enfant : plus d'une fois, inquiète de sa tranquillité, car de quoi ne s'alarme pas l'amour maternel, elle quitta sa couche, puis, ranimant la lampe qui brûlait suspendue au manteau de la cheminée, elle s'approcha doucement, doucement de son fils : elle contempla ses traits cachés à moitié par le drap qui couvrait le berceau ; puis, rassurée par son immobilité, elle se rendormit en disant : comme il repose! demain que son visage sera frais !

Le jour était venu. Babet courut à la bannette pour habiller son fils. Elle souleva le drap. Le furet était tapis sur le sein de l'enfant ; quelques gouttes de sang souillaient l'oreiller, le fichu. La pauvre mère tremblante, effrayée, saisit son fils. Il était pâle ; il était froid ! Son cou, déchiré par une dent aiguë, laissait couler encore le peu de sang que le furet n'avait pas sucé.

Alors on entendit des pleurs, des pleurs, des cris et des hurlemens ; elle pleurait son fils et ne voulut pas être consolée, car il n'était plus. La cloche ébranlée, au lieu d'un joyeux carillon, ne tinta qu'un glas funèbre, et la voûte de l'église ne répéta que des chants de mort.

Jacques, condamné comme braconnier, dut sa grace à la protection de Mlle de Mancini. Mais il fallut qu'il abandonnât la France ; il alla expier sa faute en mourant glorieusement en Amérique. Pour Babet, elle dut aussi à la bonté de sa protectrice un asile dans un hôpital ; car elle était folle. Elle pleurait ; elle pleurait son fils et ne voulut pas être consolée, car il n'était plus ! J. Lavalée.

(*Journal de Paris.*)

---

## ORIGINE DES BANQUES.

Ce nom vient d'un mot italien *banco*, qui signifie banc. Un banc était anciennement établi sur le marché des villes de commerce d'Italie pour l'échange des monnaies. Chaque négociant avait son banc particulier, et quand ses affaires avaient mal tourné, qu'il était déclaré *falito*, son banc était cassé, *banco rotto* : de là l'origine du mot italien *banca rotta*, en français *banqueroute*.

La banque de Venise fut établie en 1157, celle de Gênes, en 1345, d'Amsterdam en 1609, d'Hambourg même année, d'Angleterre en 1694, d'Ecosse en 1695, dans les Indes Orientales en 1787, en Amérique en 1781, la banque de France fut renouvelée en 1800. Le capital primitif de la banque d'Angleterre, tenu originairement par un marchand nommé Paterson, était de douze cent mille livres sterling seulement.

A. POURRAT, *Rédacteur en chef.* A. P. BARBIEUX, *Gérant.*

Paris, imp. de Félix Locquin, rue N.-D.-des-Victoires, 16. Pour Henry Hooper, 13, Pall Mall. East, Londres.

# LE CAMÉLÉON,

N° 23 (3me Année.) JOURNAL NON POLITIQUE. 16 Juin 1836.

PARAISSANT LES 1er, 8, 16 ET 24 DE CHAQUE MOIS.

## LE STORE.

On venait de meubler mon appartement ; j'étais tout fier de mes jolies tentures, de mes fraîches draperies ; et pendant les huit premiers jours, pas une des personnes qui me rendirent visite n'échappa à mon enthousiasme de propriétaire. Il fallait admirer jusqu'au dernier fauteuil ; je voulais que chacun partageât ma joie de me trouver si commodément logé. Un de mes amis, Edmond de Beaulieu, venait de parcourir toutes les pièces, et il me répétait pour la trentième fois la phrase que j'avais tant de plaisir à entendre : C'est charmant ; tout est du meilleur goût : lorsqu'il s'arrêta subitement devant la fenêtre de mon boudoir, et y resta pensif, les yeux attachés sur le store. Eh bien ! lui dis-je, est-ce que vous n'aimez pas ce palmier ? est-ce que ces oiseaux n'ont pas de belles couleurs ? — Pardonnez-moi, madame, rien ne saurait être mieux ; mais je ne vois jamais un store sans me rappeler une aventure de jeunesse, une aventure que bien des fois vous m'avez demandée, et que j'ai promis de vous raconter : l'histoire de mon vieux Trilby. — Comment, votre chien, si laid, si pelé ! il n'y a pas de plus vilaine bête au monde. — Oh ! madame, me répondit-il tristement, vous avez trop bon cœur pour ne pas concevoir combien il doit m'être précieux, quand vous saurez de qui je le tiens. Aussi bien il y a long-temps que j'ai le désir de vous confier mes souvenirs ; ils sont douloureux ; mais ils me sont chers. Ils me reportent vers une époque de ma vie que je regrette sans cesse. Il se tut.

J'éprouvais une vive curiosité de connaître les premières années d'Edmond. Depuis mon enfance j'en avais entendu parler. Nos familles étaient liées. Mon mari le distingue aussi parmi les jeunes gens de son âge, et c'était, de tous ses camarades d'étude, celui qui lui était le plus attaché. Riche et élégant au dernier degré, nous étions surpris de voir sans cesse autour de lui un vieux chien galeux, qui avait le privilége de se coucher sur ses tapis, sur ses divans, et même celui de salir impunément nos robes blanches. Lorsque son maître venait à la campagne, Trilby le suivait ; il ne s'en séparait point. Plus d'une femme s'en plaignit : moi qui ai un faible pour les animaux, je le supportais ; mais je désirais extrêmement percer le mystère de cette liaison canine, et souvent je tourmentais Edmond pour ce sujet. Cela était d'autant plus extraordinaire que nous avions tous remarqué un changement notable dans son caractère depuis le moment où il était en jouissance de cet éternel compagnon. Jugez donc combien je fus heureuse, lorsqu'il m'offrit, de lui-même, de me mettre dans sa confidence. Je fermai ma porte avec importance et je me plaçai dans ma *ganache*, tout émotionnée d'avance de ce que j'allais entendre.

Edmond passa la main dans ses cheveux et se recueillit pendant quelques secondes ; puis il me regarda, et je vous assure que ce regard me fit mal. Il était empreint d'une mélancolie si profonde, il avait une expression si déchirante que je fus prête à pleurer avant de savoir pourquoi. — Vous vous rappelez mon oncle, n'est-ce pas ? vous vous souvenez que lorsqu'il vivait, j'étais un pauvre étudiant, ayant à peine le nécessaire, et obligé de mettre la plus stricte économie dans mes dépenses pour atteindre le bout de l'année. — Oh ! oui, et je n'ai pas oublié aussi combien vous étiez raisonnable. Vous vous contentiez de votre modique pension, vous travailliez sans cesse, et bien des fois, vous refusâtes des parties avec mon frère, qui ne travaillait pas, lui ! Et pourtant alors, Edmond, vous étiez gai, vous aviez de belles couleurs, vous étiez vraiment fort joli garçon ; tandis que maintenant....

— Tandis que maintenant ma santé est perdue ; mes joues sont creuses, mes lèvres ont oublié le sourire ; c'est que j'ai souffert et que je suis devenu riche, voilà tout le secret de ma position.... Il y a douze ans, donc ! douze ans ! il est effrayant de songer à cela ! je logeais dans la rue de l'Odéon ; j'avais au quatrième un appartement composé de deux pièces donnant sur la cour et faisant l'angle du bâtiment. C'était pendant les vacances ; je n'avais absolument rien à faire ; et comme je ne savais où aller, je restais à Paris dans ma solitude, m'amusant d'un papillon ou de la moindre bagatelle. Une de mes grandes distractions était de m'occuper de mes voisins. De ma fenêtre je dominais les étages inférieurs, et je promenais ma lorgnette depuis le salon du premier où demeurait une vieille marquise jusqu'à la mansarde de la femme de chambre. A côté de moi, dans le retour de la maison, j'avais eu longtemps un employé du théâtre : il était parti, et je désirais qu'il fût remplacé. Cela ne tarda pas. Un jour que j'étais en manière d'Asmodée à examiner le cocher de la marquise qui lavait sa voiture dans la cour, j'entendis une petite charrette de commissionnaire s'arrêter à la porte de mon escalier. Je me balançais doucement ayant les pieds posés sur le balcon, ma chaise renversée, et sur mes genoux un gros *Digeste*, dont je n'avais pas encore lu une ligne, quoique j'eusse tourné plusieurs pages. Au bruit des roues sur le pavé, je jetai mon livre par terre ; je me plaçai sur l'appui de ma croisée ; je cherchai à deviner par la nature de leurs meubles le caractère et la profession des nouveaux arrivans. On débala d'abord une armoire de noyer, une table d'acajou, et deux tabourets de crin assez usés ; puis un chevalet, une couchette de bois peint, un lit de sangle, des mauvais rideaux de toile imprimée en bleu et représentant, je crois, l'histoire de Joseph. Ensuite quelques petites caisses, une espèce de bergère, de grossiers ustensiles de cuisine : c'était là tout.

— Mon Dieu ! pensai-je, voilà un ménage bien mal monté ! Je suis un seigneur en comparaison. Il paraît que c'est un amateur des arts, peut-être même un artiste. Oh ! oh ! qu'est-ce que j'aperçois ? une femme qui préside au déchargement ! Impossible de voir sa figure ! Quel chapeau, on en ferait deux ! C'est égal, à sa tournure, elle doit être jeune. Un joli pied ! La robe a l'air bien usée. Décidément, c'est un artiste qui meurt de faim.

Pendant que je devisais ainsi avec moi-même, on montait les effets de ma voisine ; elle donnait ses ordres à voix basse. Un jeune chien griffon à poil blanc, courait devant elle et témoignait par ses aboiemens combien il était content de jouir de sa liberté. J'entendis ouvrir les portes ; on déposa les meubles, le chevalet. La jeune dame paya les commissionnaires, les renvoya et se mit à ranger dans son modeste royaume. Elle quitta alors son chapeau, et je vis une ravissante figure de vingt ans. Le malheur avait placé sa marque ineffaçable sur ce front si pur et si uni. Ses yeux étaient presque éteints ; on ne regardait pas sans une sorte de regret ses traits, parfaitement réguliers, couverts d'une pâleur effrayante. Et pourtant elle était belle ! belle ! à n'en pouvoir donner une idée. Elle me vit, une légère nuance rose colora ses joues, et elle ferma ses rideaux, qu'elle venait de poser. Nous étions bien près l'un de l'autre, je ne quittais point mon poste, et de temps en temps je voyais la tête ébouriffée du chien qui relevait la mousseline et fixait sur moi ses prunelles brillantes, en grognant tout bas. Je lui jetai un morceau de pain, il le dévora. Hélas ! me dis-je, sa maîtresse en a peut-être plus besoin que lui !

Au bout d'une heure ou deux, on referma la porte, Trilby aboya, et la jolie enfant traversa la cour. Je me remis à mon Digeste et, pour accompagner cette douce occupation, je sifflais à tue-tête tous les airs que je savais. L'heure de mon dîner arriva, je descendis gaîment mes cent trente marches, et j'allais mettre ma clé chez le portier, lorsqu'un fiacre se rangea devant moi. Le cocher ouvrit, la jeune fille, le chien, s'élancèrent de la voiture, puis elle soutint un homme qui paraissait avoir toutes les peines du monde à marcher. Cet homme était presque à-peu-près de mon âge ; mais quel squelette ! il avait dû avoir une belle taille, un noble visage ; il n'était plus que l'ombre de lui-même ! Si vous eussiez vu, madame, avec quel soin elle passa son bras dans le sien ; si vous eussiez vu le sourire dont il la remercia ! j'en fus pénétré. Ils montèrent, et moi j'allai dîner. Je rencontrai quelques amis, nous nous promenâmes ; j'oubliai mes voisins.

Le lendemain, il faisait un temps superbe, une de ces journées d'automne où l'on trouve l'air de Paris si lourd, où l'on soupire après les champs. Je me mis à penser où je pourrais aller respirer, et je partis pour le bois de Boulogne. Je m'y promenais depuis quelques instans, lorsque les jappemens d'un chien attirèrent mon attention, et bientôt Trilby passa près de moi comme un trait. Cet incident me ramena à m'occuper de ses maîtres. Je les aperçus bientôt. La jeune femme toujours enveloppée d'un grand châle, cachée sous son immense chapeau, son compagnon soutenu par elle, plus blême, plus cadavéreux encore que la veille ; ils ne me virent pas. Quand ils se furent éloignés, je les suivis des yeux aussi long-temps que je pus. Ils m'intéressaient malgré moi. Il est trop jeune pour que ce soit son mari, c'est peut-être son frère.... ou son amant. Cette pensée me fit mal. Je ne me rendis pas compte de cette impression.

Le matin suivant, ma portière, M^me^ Canu, entra dans ma chambre et m'apporta mon déjeûner. Pendant qu'elle plaçait mes œufs frais dans la cafetière, qu'elle mettait mon modeste couvert, je me surpris un grand désir de l'interroger ; trois fois une question erra sur mes lèvres, trois fois une espèce de honte me ferma la bouche ; enfin je n'y tins plus.

— Eh bien ! Madame Canu, vous voilà de l'ouvrage de plus ; ces jeunes gens d'ici à côté n'ont pas de domestiques, je crois ? — Hélas ! non ; les pauvres enfans ! Cependant je ne fais rien pour eux : la demoiselle se charge du ménage, à ce qu'il paraît ; quant à son frère, il est si malade que je ne lui donne pas long-temps à vivre.

Ce mot de frère me fit un bien ! Et ensuite sans attendre de nouvelles demandes, la bonne femme me raconta tout ce qu'elle savait, et même ce qu'elle devinait. Ils étaient très-pauvres, disait-elle, orphelins sans doute, et ils s'aimaient que cela faisait plaisir à voir. Mademoiselle Clotilde, ainsi j'appris le nom de ma voisine, travaillait dès qu'elle était seule, afin qu'on n'en sût rien ; c'était un ange. J'avais l'air de ne pas écouter ces détails ; je mettais ma cravate devant mon miroir. Aussitôt que je fus seul, je repassai tout cela dans ma mémoire, et j'arrêtai que je ferais la connaissance de *cet ange*. Par quel moyen ? je n'en savais rien ; mais doute-t-on de quelque chose à 20 ans ? La journée fut étouffante ; le soir je m'établis à mon observatoire ; les fenêtres près des miennes étaient hermétiquement fermées ; lorsqu'arriva la nuit, elles s'ouvrirent. Clotilde s'y plaça, ou plutôt y soutint son frère, en l'encourageant par de douces paroles ; je ne les entendais pas, tant elles étaient prononcées à voix basse, je les devinais. Nous étions si rapprochés que je craignis de les gêner ; je me plaçai de manière à ne pas être vu, et je voyais tout. Dans ce moment, l'appartement du premier brillait de mille feux, d'élégans stores baissés laissaient pénétrer l'air et empêchaient les regards curieux ; il en était ainsi également dans la journée. La conversation des jeunes gens s'anima ; ils causaient presque tout haut. — Tu trouves cette lumière douce, mon Léon, tu voudrais avoir un store semblable. Il me semble que je puis t'en peindre un. C'est, je crois, sur de la mousseline ? je m'en informerai. Ceux-ci me serviront de modèle : je veux qu'il soit plus joli qu'aucun d'eux, celui que je te destine. Il y avait un enjouement enfantin dans son organe, dans sa manière. Léon répondit après un instant :

— Oui, si tu crois pouvoir m'en faire un comme cela, j'en serai heureux. Pardon, pauvre amie, tu te donneras de la peine.... c'est une fantaisie de malade, cela coûtera peut-être bien cher.

— Non, non, interrompit-elle vivement ; n'y songe point ; nous pouvons faire cette dépense.

Ils se reprirent à causer bas ; puis la fraîcheur se faisant sentir ils rentrèrent. Je vis Clotilde conduire Léon dans sa chambre, lui souhaiter le bonsoir ; ensuite elle ferma la porte, et alors tout ce que sa physionomie offrait de gaîté avait disparu. Elle revint prendre l'air, et regarda autour d'elle comme pour chercher un coup d'œil indiscret. J'étais retranché derrière mon rideau ; elle ne m'aperçut point. Après un instant de réflexion elle s'approcha de la commode, en tira un petit coffre, l'ouvrit et sortit l'un après l'autre plusieurs petits bijoux ; elle les examinait, les pesait, comme pour en connaître

la valeur, en choisissait un, le remettait dans la boîte et finit par les ôter tous. De grosses larmes tombaient sur ses mains. Le jeune chien assis devant elle suivait tous ses mouvemens, remuait la queue et faisait entendre quelques gémissemens plaintifs. Elle ne s'apercevait de rien : on voyait que son imagination la reportait dans le passé, et qu'elle y puisait des regrets amers. Faisant un paquet de ses joyaux, elle les plaça sur la cheminée. Après tout cela, elle se jeta à genoux, sa prière fut longue et fervente, quoiqu'elle l'interrompit souvent pour aller écouter à la chambre du malade; une vive anxiété se peignait sur son visage. Bientôt ses sanglots devinrent impossibles à étouffer; elle se laissa tomber sur ses talons en s'écriant : Mon Dieu, ayez pitié de moi ! Il y avait dans ces simples paroles une douleur si profonde que je ne doutai point qu'elle ne fût la plus malheureuse des créatures. Mon cœur se serra à l'aspect d'un désespoir semblable dans un être si faible. Clotilde craignit sans doute d'avoir parlé trop haut; car elle se releva vivement et essuya ses pleurs. Rien ne remua autour d'elle. Faisant alors un effort, elle chercha sa broderie et travailla sans lever la tête jusqu'à deux heures du matin.

A son réveil, Léon la trouva déjà occupée à dessiner le store. Je ne saurais vous dire combien ces jeunes gens m'intéressaient. Dans ma vie monotone, c'était un événement. Je suivais le progrès de son ouvrage; elle avançait avec rapidité; mais aussi la santé de Léon dépérissait à vue d'œil. Lorsqu'ils étaient à leur fenêtre, ce qui leur arrivait le plus souvent le soir, j'essayais de les saluer, de leur adresser la parole. Quelques mots froidement polis m'étaient répondus, et ils se retiraient. Voyant qu'ils étaient décidés à ne pas profiter du voisinage, je ne fis plus de tentatives. Trilby seul m'honorait d'un accueil favorable. Il assistait à mon déjeuner, et en connaissait parfaitement l'heure. J'aimais ce chien, à cause de son intelligence et de sa gentillesse; et puis quelquefois, lorsqu'il était chez moi, sa maîtresse venait l'appeler sur le carré : cela me procurait l'occasion de l'apercevoir.

Enfin, la grande entreprise fut terminée. La jeune fille y avait travaillé le jour, et elle employait la nuit à quelque chose de plus lucratif. Je voyais sa lampe presque jusqu'au matin; à peine prenait-elle quelques heures de repos : aussi était-elle horriblement changée. On inaugura le store dans la chambre du malade. Ce fut une fête pour eux et presque pour moi.

Plusieurs semaines se passèrent. La rentrée des vacances approchait. J'en étais bien aise; je sentais la nécessité de m'arracher à cette vie d'habitude : je ne sortais plus que pour dîner. Le reste de mon temps, caché derrière mon rideau, j'examinais Clotilde; je l'aimais de toute mon ame, et je le savais à peine; je sentais seulement que hors de là il n'y avait plus de plaisir, et j'y retournais. Une nuit, je ne dormais pas : il me sembla entendre des cris : je me redressai promptement, j'écoutai, et je distinguai très-véritablement qu'on appelait au secours. Je sautai à bas de mon lit, mettant ma robe de chambre, j'ouvris ma porte, et je m'approchai de celle de ma voisine; j'y collai mon oreille : c'était de là que sortaient des mots entrecoupés. Effrayé, je réfléchis un instant; enfin je sonnai. Une exclamation de joie me répondit. Clotilde accourut, m'ouvrit, et s'écria, en retournant vers son frère. Oh! monsieur, c'est le ciel qui vous envoie !

J'allais balbutier des excuses, je n'en eus pas le temps, elle m'interrompit. — Voyez, me disait-elle, mon Léon, il se meurt; je n'osais le quitter pour appeler à mon aide. Au nom du ciel, monsieur, un médecin, un médecin !

Soyez tranquille, mademoiselle, dans quelques minute, j'en amènerai un.

Je descendis les cinq étages comme un fou, au risque de me tuer, je frappai chez le portier, je pénétrai dans la chambre conjugale; je fis habiller madame Canu et je l'envoyai près de la malheureuse fille.

Puis volant comme un trait chez le docteur Nassé, l'ami, le sauveur de mon oncle, je fis un carillon effroyable; je le tirai de son lit et je l'entraînai avant qu'il ait eu le loisir de se reconnaître.

Je ne le laissai reposer qu'auprès de la couchette de Léon. Il le considéra attentivement. Le jeune homme était toujours sans connaissance. Après un long examen silencieux, pendant lequel on entendait battre le cœur de Clotilde, il écrivit une ordonnance et l'envoya chercher. Il fit quelques questions, elle répondit clairement : on voyait que cette maladie n'avait pas un symptôme qu'elle ne connût, pas un accès qu'elle n'eût observé. Quand nous sortîmes elle nous fit promettre de revenir.

— Quelles sont ces personnes? me dit le docteur en se retournant avant de descendre l'escalier.

— Le frère et la sœur, bien pauvres et bien intéressans.

— Le frère n'a pas long-temps à vivre, il est poitrinaire au dernier degré, et de plus tellement usé par ses souffrances qu'il n'aura pas la force de les supporter davantage.

Cet arrêt me glaça le sang. Il était facile de reconnaître que Clotilde ne s'y attendait pas, elle conservait l'espérance de le sauver et il me paraissait impossible de la lui arracher. Dans la soirée j'allai chez elle lui offrir mes services pour la nuit, elle me regarda un instant, et, me tendant la main : elle me répondit :

— J'accepte. — Que ce mot me rendit heureux, et avec quelle franche candeur il était prononcé! Je m'établis près de Léon. Je lui prodiguai les soins les plus tendres. Clotilde, assise à son chevet, ne me laissait faire que ce qu'il lui était impossible d'entreprendre seule. Ses yeux ne quittaient point son frère. Je lui parlais; à peine me répondait-elle. Souvent elle m'interrompait pour me demander si je ne croyais pas qu'il souffrît moins.

(*La suite au prochain numéro.*)

---

## LES TEMPLIERS.

De sourdes rumeurs circulaient depuis long-temps contre l'ordre religieux et militaire des Templiers dont l'existence remontait déjà dans les siècles écoulés, et qui voyait sa puissance et ses richesses s'accroître de jour en jour. Les chevaliers du Temple qui avaient arrosé de leur sang tant de champs de batailles, qui s'étaient illustrés par tant de victoires, et que la Palestine, théâtre de tant d'actions glorieuses, comptait au nombre de ses plus zélés défenseurs, les chevaliers du Temple étaient soupçonnés de se livrer aux plus infâmes débauches; ils étaient soupçonnés d'idolâtrie, de profanations; ils étaient soupçonnés d'avoir blasphémé le nom du Christ !

Lorsque l'on se reportera à ces temps reculés, où les convictions religieuses exerçaient tout leur em-

pire, où les rois sur le trône donnaient l'exemple des vertus les plus chrétiennes et mouraient plutôt que d'enfreindre les vœux de chasteté qu'ils s'étaient prescrits, où les peuples à la voix d'un solitaire revêtu d'une bure grossière, et n'offrant à leur vénération qu'une croix grossièrement taillée, bénite sur la tombe du rédempteur des hommes, se précipitaient par torrens dans ces contrées mystérieuses, berceau du monde et de la civilisation, dans ces contrées d'où la mort d'un homme qui n'avait revêtu de l'humanité que les peines, les humiliations et les souffrances, mais dont les vertus surnaturelles attestaient la céleste mission, avait changé la face du globe, renversé toutes les croyances et tourné tous les vœux, toutes les espérances vers l'infâme gibet que son sang avait déifié; on ne s'étonnera point de la stupeur, de la consternation dont les populations se trouvèrent accablées à cette étrange nouvelle. Les chevaliers du Temple, les vengeurs de la foi, la terreur des infidèles, les nobles défenseurs de la croix et du trône, les chevaliers du Temple avaient foulé la croix aux pieds, ils avaient blasphémé le nom du Christ!

Clément V siégeait alors sur le trône pontifical. Malgré les reproches amers dont Napoléon des Ursins s'est plu à charger sa mémoire, ce pontife n'était point d'un caractère à céder facilement à ces bruits qui peut-être au fond pouvaient n'être que calomnies et mensonges. Il se rappelait les longs services que l'ordre des Templiers avait rendus à la chrétienté, il considérait ceux qu'elle était encore en droit d'en attendre, le besoin qu'elle avait de son courage éprouvé par tant de combats et de triomphes, et lorsque Philippe-le-Bel, dans l'entrevue qu'il eut à Lyon en 1305, avec le successeur de Saint-Pierre, l'entretint des soupçons qui planaient sur cette intrépide milice; le souverain à la triple couronne engagea le noble roi de France à se conduire avec la plus grande circonspection dans une affaire si délicate et qui pouvait avoir les résultats les plus funestes.

Il arriva qu'en cette même année, dans un château royal des environs de Toulouse, un nommé Squin de Florian, bourgeois de Béziers, et un Templier apostat, furent arrêtés pour leurs crimes et mis ensemble dans une obscure prison. Les remords qui bourrelaient leur conscience ne leur laissaient aucun espoir d'échapper au châtiment qu'ils avaient mérité. La mort leur apparaissait durant ces longues nuits où le sommeil fuyait la couche glacée de leur fétide cachot; elle leur apparaissait hideuse, menaçante, offrant à leur vue égarée le fer sanglant dont ils avaient déchiré le sein de leurs victimes. Ces deux infortunés, dans l'attente de l'heure fatale qui devait mettre un terme à leurs remords et à leurs souffrances, se confessèrent mutuellement, selon l'usage de ces temps reculés. Les révélations que Squin reçut du Templier l'épouvantèrent au point qu'il fit appeler le gouverneur chargé de la garde de la forteresse: il lui fit entendre que les secrets dont son compagnon venait de le rendre dépositaire, étaient de nature à intéresser gravement le roi Philippe, qu'il était de la dernière nécessité qu'ils lui fussent communiqués, que le sort du royaume dépendait peut-être de cette communication importante.

Le noble châtelain fit tout ce qu'il put pour obtenir quelques éclaircissemens de son prisonnier, mais l'astucieux Squin avait entrevu une planche de salut, il s'y était attaché de toute la force de son ame, comme le naufragé s'attache au débris qui doit le soustraire à la fureur des flots, comme le regard du voyageur s'arrête après une longue absence sur la fumée qui tourbillonne en s'échappant au loin du foyer paternel; il jura que le roi seul aurait connaissance de la confession du Templier apostat.

Squin fut conduit à Paris et introduit secrètement auprès de Philippe le-Bel. Ce prince, malgré la prévention qu'il éprouvait contre l'ordre des Templiers, fut glacé de terreur au récit des impiétés, des excès criminels que le chevalier avait confessés au compagnon de ses crimes. Il fit aussitôt arrêter quelques Templiers qui se trouvaient alors à Paris, on les interrogea, et ils confirmèrent tous par leurs aveux la vérité des faits qui avaient été dénoncés au souverain.

Clément V, enfin désabusé, écrivit à messire Amauri, seigneur de Tyr et régent du royaume de Chypre, de se saisir de tous les Templiers qui se trouvaient dans ce royaume. Mais les chevaliers avaient été prévenus à temps, ils avaient réuni dans une forteresse toutes les troupes qu'ils entretenaient à leur solde, avec la résolution de s'y défendre jusqu'à la dernière extrémité.

Les Templiers qui se trouvaient en France furent moins heureux. Le roi envoya l'ordre à tous les gouverneurs de provinces de se tenir prêts et bien accompagnés; à cet ordre étaient jointes des lettres-closes qu'il leur était enjoint, sous peine de la vie, de n'ouvrir qu'à une époque et à une heure déterminées.

C'était pendant la nuit du 13 octobre de l'année 1307, les chants de la prière avaient cessé dans tous les couvens; les religieux, retirés dans leurs cellules solitaires, se livraient au sommeil, à l'étude ou à la méditation; un profond silence régnait sous le cloître du monastère; il n'en était pas de même des maisons et des refuges des Templiers: ils retentissaient des chants de l'orgie et de l'impiété; le vin y coulait à grands flots dans des vases légèrement ciselés; enrichis de pierreries les plus précieuses; le feu de la débauche colorait le front des chevaliers, ces fronts couverts de tant de glorieuses cicatrices. On aura l'idée du désordre auxquels ils se livraient, lorsqu'on se rappellera à quel titre la postérité a popularisé leur mémoire.

Ce fut au milieu de cette nuit consacrée aux plus coupables excès, ce fut au moment où la cloche en sonnait la douzième heure, que toutes les maisons des Templiers furent envahies. Les chevaliers, gorgés de vin et stupéfaits d'étonnement, ne firent aucune résistance. Ils furent tous arrêtés et enfermés dans différentes forteresses; la maison du Temple de Paris ne fut point épargnée; le grand maître, Jacques de Molay, fut mis au nombre des prisonniers.

Guillaume de Paris, inquisiteur et confesseur du roi, commença tout aussitôt leur interrogatoire, qui eut lieu en présence de plusieurs témoins. Le premier des chevaliers qui fut interrogé se nommait Jean de Fouilli; voici sa déposition: « Quand je fus » reçu dans l'ordre, dit-il, on me mena dans un » lieu secret pour me faire renoncer à Dieu; et » comme je le refusais, on m'y contraignit, en » me disant: Tu t'es donné à nous. Me voyant donc » forcé, je dis: Je te renie. » L'intendant du supérieur, frère Renier L'Archant, confessa d'avoir renié le Christ, d'avoir craché sur la croix, et d'avoir vu souvent dans les chapitres généraux, adorer une tête qui avait une barbe touffue. Robert d'Issy, Gui-Daufin, d'Auvergne, confessèrent la même chose,

Guillaume de Châlons dit qu'il avait été forcé, le couteau sur la gorge, de renier le nom du Christ. Jacques de Molai avoua la même renonciation et ajouta : « Quand je recevais des chevaliers, je disais » qu'on les conduisît en un lieu écarté et qu'on leur » fit faire ce que j'avais fait moi-même. » Guillaume d'Herblai et Hugues de Peraire dirent que la tête que l'on adorait était en bois doré et argenté, et qu'elle avait quatre pieds. Raoul de Guise ajouta qu'elle était horrible, et que lorsqu'on la montrait, ils se prosternaient tous la face contre terre en ôtant leurs chaperons. On apprit de Geoffroy de Gonneville, que cette coutume bizarre avait été introduite par un grand maître qui n'était sorti de la prison des infidèles qu'à la condition de la faire observer. Près de cent quarante Templiers, interrogés à Paris dans le courant du mois d'octobre 1307, firent pour la plupart les mêmes dépositions, et plusieurs y ajoutèrent des abominations que la plume se refuse à retracer.

Le pape, en apprenant l'emprisonnement des Templiers, qui avait eu lieu sans qu'il fût consulté, s'en irrita. Il voyait dans cet acte du monarque français un empiètement sur son autorité. Il suspendit les pouvoirs des inquisiteurs et des prélats qui avaient procédé à l'interrogatoire des prisonniers; le roi même fut amèrement censuré. Les rois alors étaient sous la tutelle de la cour pontificale. Ces temps sont loin de nous : ils avaient sans doute leurs abus; toutes les époques sont condamnées à avoir les leurs.

Clément V, mieux informé, en revint cependant à des sentimens plus modérés. Il se saisit de ce grand procès, et s'entoura de toutes les lumières et de toutes les précautions qui pouvaient l'aider à le terminer avec équité. Il y eut des conférences à Poitiers, à Tours, à Chinon. Une commission composée de six évêques appelés d'Angleterre fut convoqué pour se rendre au concile de Vienne, où l'on devait juger cette importante affaire. Des enquêtes furent faites dans toutes les provinces. Il fut permis aux Templiers de se choisir des défenseurs; il se tint à cet effet plusieurs conciles provinciaux. Jean de Boulogne, procureur-général de l'ordre, fut entendu dans la chapelle de l'évêché de Paris, le 7 avril de l'année 1310, et protesta contre toutes les poursuites dont ses frères et lui étaient les victimes. Plusieurs Templiers furent mis en liberté et dégagés de leurs sermens; quelques-uns furent condamnés à une prison perpétuelle. Cinquante-neuf, au nombre desquels se trouvait Jacques de Molay, furent brûlés près de l'abbaye Saint-Antoine, et périrent en protestant tous de leur innocence, en jurant que leurs aveux ne leur avaient été arrachés que par la crainte des tortures, usage barbare que la raison humaine n'a aboli que depuis bien peu d'années. Neuf autres Templiers furent aussi brûlés à Senlis, en faisant les mêmes protestations. Enfin, le troisième jour d'avril de l'année 1312, le pape prononça dans la seconde session du concile de Vienne, l'abolition de l'ordre des Templiers, en présence de Philippe-le-Bel, de son frère et de ses trois fils, Philippe, Charles et Louis, roi de Navarre.

Ce fut ainsi que se termina cette étonnante procédure dont on a si diversement parlé, et qui a donné lieu à tant de contestations, à tant d'étranges conjectures. Les Templiers étaient-ils innocens ou coupables? Voltaire s'est efforcé de réhabiliter leur mémoire; mais on le sait, la religion et la royauté avaient dans Voltaire un ennemi constant et acharné qui s'efforçait de les décrier, en leur imputant les malheurs de toutes les époques. Il parle avec une ironie amère de la conduite de Philippe-le-Bel dans cette malheureuse affaire. Il le dépeint comme un roi cruel, sanguinaire, ne sacrifiant un ordre puissant et riche que pour s'emparer de ses dépouilles : les excès auxquels se livraient les Templiers, dit-il, ont été de tous temps le partage de la jeunesse; il eût mieux valu les ignorer que de les punir, aurait-il dit autre chose des jeunes seigneurs de la régence ou de la cour de Louis XV! Les Templiers furent selon lui les victimes de la politique et du fanatisme. Comme la politique, toute espèce de fanatisme aura dans tous les temps ses victimes. De son temps, sans doute, cette milice religieuse n'eût point expié dans les flammes ses débauches, son impiété ou son idolâtrie. Mais ce n'est point ainsi que l'on doit considérer les faits que l'histoire nous retrace : il faut pour les juger se reporter aux temps où ils se sont passés; il faut étudier les mœurs, les croyances, la législation, les préjugés mêmes des générations qui les ont vus s'accomplir. Ce n'est qu'à ce prix que l'étude de l'histoire peut devenir profitable. Gémissons sur le sort des infortunés Templiers, et tout en déplorant cette sanglante catastrophe, félicitons-nous qu'elle nous ait procuré l'un des bons ouvrages dont puisse s'honorer notre littérature.

B........

---

NOTE DU RÉDACTEUR DU COURRIER.

Les faits que nous transmet l'histoire nous font former notre jugement sur le caractère des hommes dont le nom est arrivé jusqu'à nous. Après le récit de M. B....... il nous paraît équitable d'ajouter encore quelques traits aux observations qui le terminent. Aucun historien de mérite n'a jusqu'ici ajouté foi entière aux débauches et aux crimes des chevaliers du Temple. Traçons en quelques lignes, et, d'après des faits, le portrait de Philippe-le-Bel et celui de Clément V, ils pourront faire apprécier leur condamnation contre la vaillante milice qui pendant tant d'années tint en échec les armées du Croissant.

Philippe IV, dit le Bel, ne tarda pas à développer un caractère orgueilleux, irritable, implacable, et une grande rapacité.

Dans la nuit du 1er mai 1291, tous les marchands italiens établis dans le royaume furent arrêtés, et ils ne purent racheter leur liberté qu'à force d'or. Ce qu'il y a d'horrible, c'est que les tribunaux se prêtèrent avec une lâche complaisance à percevoir les exactions de Philippe.

Bientôt Philippe frappa la France d'un impôt très-rigoureux : on le nomma *maltôte*, et ce mot qui témoignait l'injustice avec laquelle il était perçu, est resté long-temps en usage pour désigner toute contribution arbitraire.

Il paraît que Philippe épuisait sans cesse ses finances, parce qu'il enrichissait démésurément ses créatures; qu'il employait la corruption, les pensions secrètes et les présens à faire réussir ses intrigues politiques; qu'enfin, il ignorait entièrement les principes des finances. Il ne pressurait pas les Juifs moins que les prélats : c'était les deux classes d'hommes auxquelles on voyait le plus d'argent. Il vendit aussi la liberté personnelle à ses serfs du Languedoc. Ajoutez à cela l'altération des monnaies.

En 1305, après la mort de Benoit IX, le roi de

France se trouva maître des élections. Il nomma Bertrand de Goth, qui prit le nom de Clément V.

En 1307, Philippe fit venir le pape à Poitiers, et le pressa d'abolir l'ordre des Templiers. Clément, subissant l'influence de Philippe, ne sut que lui obéir.

Ainsi juge impartial, mettons en présence Philippe soutenu par sa créature Clément V, Philippe avide d'or et ne sachant où en trouver, et les Templiers qui possédaient d'immenses richesses. N'est-il pas juste de voir dans la condamnation de ces chevaliers une suite naturelle de la politique absorbante de Philippe? Les promesses, les menaces, la faim, les tortures les plus atroces ont bien arraché aux chevaliers des aveux inouis, absurdes, contradictoires; certes, on ne doit y ajouter aucune croyance. Avec la torture et des juges vendus comme ceux de Philippe, on ferait avouer à des innocens les crimes les plus épouvantables.

——

Sur le côteau pierreux de Sainte-Anne, à Cunfin, village adossé aux forêts de Clairvaux, est un chêne vénéré qui compte aujourd'hui 765 ans d'existence, ou 30 générations d'hommes, selon les annales ecclésiastiques de Langres. Ainsi, il a été planté en l'année 1070 sous la première race des comtes de Champagne, trente ans environ avant l'époque de la première croisade, quatre ans ou à peu près depuis la bataille d'Hastings et la conquête de l'Angleterre, par Guillaume et les Normands. Cet arbre a donc vu ou a pu voir sous son ombrage Pierre-l'Ermite, revenant de Palestine; il a pu abriter, dans le siècle suivant, le fondateur de Clairvaux, Saint-Bernard. Ce chêne a 33 pieds de hauteur sans branches; il porte, au collet de la racine, 22 pieds de circonférence; sa cime touffue, mais peu étalée, lui donne de loin l'apparence des palmiers; sa tige est creuse et ne se soutient presque plus que par l'écorce; les vieillards les plus âgés ne se souviennent pas de l'avoir vu dans un état différent de celui où il est aujourd'hui.

Au commencement du siècle, il paraissait près de mourir; cependant il a reverdi, il a poussé de nouvelles feuilles, et dans l'année 1833 il a encore donné des fruits. Au milieu du siècle dernier, on creusa une niche dans la partie supérieure de cet arbre; on y plaça une image de Ste-Anne, dont la chapelle, maintenant ruinée, se distingue encore dans le voisinage. (*Revue Limogienne.*)

---

## LA JAMBE CASSÉE.

.... Je ne les quittais d'avance
Que pour n'en pas être quitté.

### I.

Le monde, selon la religion, est un vaste champ clos où chaque athlète vient tour-à-tour essayer ses forces contre le génie du mal. Selon la philosophie, c'est une scène d'étude où toute existence doit se consumer au profit de l'humanité: ici l'honneur commande, là Dieu est le juge du camp. Nul être ne s'appartient, nul ne peut disposer des jours qui lui sont donnés en compte. Il doit attendre pour se retirer que l'heure de la retraite ait sonné. Savoir attendre est toute la science de la vie, cela s'appelle sagesse et devoir. Le désespoir n'est jamais permis, c'est la dernière raison d'un sot. A ce sujet j'ai quelque chose à raconter.

Au mois de février 1829, je revenais des *Vives-Eaux*, délicieuse propriété de ce comte de Château-villard que tout le monde connaît, depuis qu'il a terminé le roman de ses bonnes fortunes en enlevant sa femme; et la terre était couverte de neige; il faisait froid, et pourtant je marchais lentement en fredonnant je ne sais quel air d'opéra-comique, selon mon habitude, qui n'est plus de mode, mais que j'ai conservée. J'admirais en amateur la petite ville, chef-lieu du département de Seine-et-Marne.

Melun est une ville à voir au clair de la lune, de la distance du château de Belle-Ombre. L'ensemble et les détails sont gracieux. A la pointe de l'île, vous apercevez les débris du vieux château de la mémoire de Saint-Louis, au centre l'église de Notre-Dame, édition en petit format de Notre-Dame de Paris; plus loin les hauts murs de la maison de détention. La Seine, qui semble se frayer un passage en repoussant doucement à droite et à gauche une longue file de maisons, puis ce vieux pont qui rappelle César et ses légions. Devant vous se dresse le mont Saint-Barthélemy, couronné par cet antique couvent devenu la préfecture. J'aurais voulu jouir long-temps encore de ce joli tableau, mais j'appris en chemin qu'il était tard par le vent du nord qui m'apportait le son retentissant de douze coups de marteau de l'horloge de Saint-Aspail. Alors pressant le pas, et toujours, j'arrivai en quelques minutes à l'endroit nommé la Poterne. C'est une petite rue que ferme un tourniquet. Là le refrain joyeux expira sur mes lèvres, car je me souviens qu'à minuit la loi veut que l'on respecte le sommeil des citoyens. J'allais passer le tourniquet, quand un cri de détresse m'arrêta tout-à-coup. J'écoute, une douloureuse exclamation frappe de nouveau mon oreille. Je reviens sur mes pas, je descends vers le fleuve; j'écoute encore, plus rien. Je vais m'éloigner, un gémissement semble s'élever du fleuve. Où donc est le malheureux qui va se noyer sans doute! Je le cherche en vain à la surface paisible des eaux, en ce moment j'étais sur la berge. Sous mes pieds, je crois reconnaître quelque chose de blanc qui ressemble à une robe, une chemise, il y a là quelqu'un, c'est quelque ivrogne, peut-être, qu'importe, il faut le secourir. Je me dirige en murmurant vers cet objet. J'approche, j'approche bien près, car je ne puis en croire mes yeux. C'est une femme! une femme jeune, jolie, élégamment parée, et me voilà cherchant à m'expliquer comment à minuit une femme jeune, jolie, élégamment vêtue, peut se trouver gisant sur la grève. Il eût été plus simple de lui demander, mais ce n'est pas ainsi que procède l'esprit humain: trop fier pour apprendre, il veut deviner, il veut tout comprendre.

Ma perspicacité fut d'abord soumise à de rapides investigations. Est-ce que le bateau à vapeur aurait fait naufrage, me disais-je? Impossible, il ne marche pas l'hiver. Une amante abandonnée peut-être? Et par suite un suicide? Dans ce cas, pourquoi ce lieu plutôt qu'un autre? Non, non. Mais... si... Oui... C'est très-vraisemblable; oui folle, ou somnambule. —Je m'arrête entre ces deux suppositions, pour adresser mes questions à la jeune femme... Point de réponse, des soupirs... Je renouvelle mes demandes: on ne répond pas.

Est-ce qu'il n'y aurait pas un moyen de la faire parler? Je vais essayer de la relever. Je lui présente

la main.... Hélas! Je ne puis pas, me dit-elle... Ah! ça parle! Tant mieux, je ne crains plus que ce soit un fantôme. Vous ne pouvez pas?.. Non monsieur, je suis blessée. Blessée! répétai-je, en me penchant pour la soulever doucement dans mes bras. Elle jette un cri si douloureux que je la laisse retomber aussitôt. Ah! Monsieur, que vous m'avez fait mal! Mais enfin, qu'avez-vous, Madame? J'ai la jambe cassée. —La jambe cassée! Grand Dieu! Comment ce malheur a-t-il pu vous arriver?.. Ne m'interrogez pas, je vous en supplie. Vous aurez glissé, cette berge est très-élevée?—Cet affreux accident n'est pas le résultat de ma chute.—Mais par quelle circonstance?.. Parlez... C'est inconcevable.—De grace ne m'interrogez pas, aidez-moi à me jeter dans la Seine, ou portez moi sur mon lit.—L'alternative n'est pas incertaine; où est votre demeure; Madame?—La voici. Elle désignait de la main une maison éloignée de quelques pas seulement, ayant un jardin au bord de la rivière.—Je compris qu'il était inutile de provoquer de nouveau des explications. Je me bornai à demander par quelle porte nous pourrions rentrer. —Que je suis malheureuse! Je ne sais, la porte du jardin s'est renfermée sur moi. Eh bien! Nous tenterons l'abordage.—Est-ce possible?—Un bateau est amarré là tout près, je vais briser la chaine ou le cadenas.—Que de reconnaissance ne vous devrais-je pas, Monsieur.—Rien, presque rien. A l'occasion un baiser lorsque vous ne souffrirez plus.

Le transport et notre débarquement s'effectuèrent si facilement, que la jeune personne oublia de me dire merci; elle éclairait ma marche en m'indiquant les différens passages qu'elle avait pris pour sortir de la maison. Les portes de l'intérieur étaient restées ouvertes: je la portai dans mes bras; elle souffrait beaucoup sans doute; cependant elle ne laissa pas échapper une seule plainte; sa chambre était au premier étage, une veilleuse brûlait encore. Je la plaçai avec précaution sur son lit, je lui proposai d'éveiller sa femme de chambre, elle s'y opposa.—Mais vous aurez long-temps à souffrir.—Qu'importe.—Je devine, il ne faut pas que vos grands parens sachent que vous étiez à minuit hors de leur domicile.—J'en appelle à votre générosité. Monsieur!—Je vous jure sur l'honneur, Madame, de garder le secret, et par forme de péroraison, ou pour lui prouver que loin de divulguer l'aventure, j'étais prêt à la nier au besoin, j'osai lui donner quelques conseils, lui indiquer quelques moyens.... Elle sourit, je crois, malicieusement, cela voulait dire, en fait de ruses, les femmes sont passées maître; adieu, oubliez ce que vous avez vu, je me charge du reste.

Le lendemain je quittai Melun.

## II.

......Je ne les quittais d'avance
Que pour n'en pas être quitté.
(*Joconde*, opéra.—M. ÉTIENNE).

Avant la découverte du romantisme, l'homme de Paris s'était déjà posé en face de l'homme de la province comme un être à part, appelé à régenter le siècle. Alors il jetait de la boue aux vieilles croyances chères à la nation. Maintenant, il est en travail de reconstruction; il refait de ses propres mains une morale et une religion. La jeunesse des salons a mission de prêcher le nouveau culte. Au théâtre et dans les romans, l'amour est décrété vertu de premier ordre; c'est le point culminant de la doctrine. Elle compte au nombre de ses martyrs ces êtres fantastiques faisant bon marché d'une main, d'une jambe, de tout ou partie d'un corps d'homme, lorsqu'il s'agit de sauver ou de perdre la réputation d'une femme. L'intolérance des sectaires en fait autant de dons Quichottes, toujours prêts à défendre les armes à la main l'honneur du principe. Il y a moins d'un an, un jeune apôtre de la nouvelle religion, le pistolet au poing, prétendait avoir raison d'une opinion émise au café Tortoni, qui lui paraissait sonnante. Un colonel, venant d'Alger, était son témoin. J'avais un agent de change pour second. C'était pitié, vraiment, de se battre pour si mince cause. Mais nous prétendions l'un et l'autre que notre honneur était compromis. Avant de donner le signal du combat, le colonel crut devoir prendre la parole.

« Messieurs, nous dit il, que va prouver votre duel? Absolument rien. Que vous êtes des gens de cœur...? Nous le savons. La question n'est pas là. Que l'amour est un mal dont on ne guérit jamais? Cela peut être vrai par exception. Mais l'amour lui-même n'est-il pas un sentiment d'exception? Militaire, moi, je conçois que l'on tienne peu à la vie, que l'on se batte volontiers, mais encore faut-il que ce soit pour quelque chose. Vous avez tous deux raison, et tous deux vous avez tort. On ne meurt pas toujours des suites d'un amour violent, et moi-même je sais par expérience... C'est une histoire qui n'est pas à ma gloire. Un tel souvenir me fait mal... Qu'importe? Je parlerai; c'est peut-être le seul moyen d'expier un manque de courage, la seule fois où j'aie reculé devant le danger. Écoutez-moi, vous vous battrez après si mon histoire ne vous en ôte pas l'envie.

« J'ai le malheur d'être noble, Messieurs; oui, malheur, c'est le mot; j'en compris de bonne heure toute l'étendue à l'éternelle rabachage de mes grands parens, une sentence stéréotypée dans leur esprit; souvenez-vous que vous êtes gentilhomme. A vingt-deux ans, j'étais tellement excédé de leurs remontrances, que pour éviter toutes répétitions, je pris la liberté de leur demander la permission d'épouser une agréable roturière qui se permettait, elle, d'être jolie comme une marquise. Refus avec colère, défense de l'aimer. Vous jugez, si je fus arrêté. Un officier de la garde! — Les grands parens ont la manie de commander, et ce qu'il y a d'étrange, c'est qu'ils veulent être obéis. Pour arriver à ce résultat, on me fit sortir de la garde et je reçus l'ordre de me rendre à Alger; c'était au mois de février 1829: j'écrivis à ma jeune amie; elle consentit à se rendre le soir, à dix heures et demie, à la porte d'un petit jardin qui donnait sur une rivière.

« Cette nuit avait été marquée de malheur par un décret de la providence; en essayant de s'arracher à mes embrassemens, car déjà vingt fois ma bouche avait prononcé sur la sienne un dernier adieu, ma jeune amie glissa sur la neige; je m'empressais à la relever; qui aurait pu la croire blessée! elle n'avait pas laissé échapper un seul cri, elle me repoussa doucement: ne me touchez pas, me dit-elle, je ne puis plus me soutenir, car je n'ai plus qu'une jambe. Qu'une jambe! répétai-je avec effroi. Qu'une jambe, mon ami, l'autre est cassée... J'étais anéanti. En ce moment, nous entendîmes marcher...: je courus à la porte du jardin; elle était fermée...; que faire?.. comment rentrer?.. J'accusais le ciel, je maudissais mon amour, l'univers entier. Que faire? que faire? Oh! mon Dieu! que devenir?—Mourir! oui, mourir ensemble! Et ma réputation! Non, il faut nous séparer. — Jamais! jamais! — Oh! vous

m'entendrez à mon heure dernière, vous m'obéirez, vous ne voudrez pas me déshonorer.—Qu'importe l'opinion du monde? est-ce donc un crime de s'aimer?—En ce moment nous pûmes juger que quelqu'un n'était plus qu'à quelques pas de nous. Éloignez-vous; éloigne-toi, je t'en supplie. Alfred, laisse-moi mourir, mais que je ne sois pas vouée au mépris. Elle fit un effort qui la précipita dans les eaux du fleuve; un nuage couvrit la lune, je ne vis plus rien; plus d'espoir; il y avait en moi un écho qui répétait ces dernières paroles : « Éloigne-toi, Alfred, que je ne sois pas vouée au mépris! » C'était un ordre, un ordre sacré. Je ne voulus pas me laisser surprendre par un étranger, je fuis le lieu fatal. J'ai bientôt retrouvé le petit messager chargé de garder mon cheval, je lui jette une pièce d'or et prends au galop la route de Fontainebleau.

» Rentré à mon hôtel, je pensais sérieusement à me préparer à la mort, mais les moyens d'exécution manquaient, mes pistolets n'étaient pas en état. Un militaire ne se noie pas...., se pendre, c'est ignoble, il fallait attendre au lendemain, et le lendemain, de grand matin, une foule d'officiers mes camarades envahissent mon domicile; il s'agit d'un diner d'adieu; c'est le jour marqué pour mon départ.

» Ici, Messieurs, ma confusion redouble, pardonnez-moi; puisse aussi ma conscience me le pardonner; c'est un pénible aveu que celui qui me reste à faire, mais j'ai promis de tout dire. Ne croyez pas, Messieurs, que j'aimais faiblement; jamais, je le jure, amour ne fut plus passionné, jamais douleur ne fut plus vive et plus vraie que celle que j'éprouvais alors. Eh bien pourtant, à ce déjeûner, je bus tant de champagne, que le serment de mourir, prononcé la veille, fut entièrement oublié.

» Je vous ai tout avoué, Messieurs, à ma honte, dans le but de vous épargner un acte de folie; vous voyez à quoi tient l'amour, la douleur, les résolutions humaines, à présent battez-vous si vous l'osez.»

Mon adversaire désarma son pistolet, j'en fis autant, en annonçant au colonel que j'avais une page à ajouter à son récit; notre agent de change nous quitta pour aller présider aux préparatifs d'une grande soirée, à laquelle il nous invita, et nous fûmes tous trois diner chez Riche.

Le soir même, un hôtel de la rue Saint-Lazare réunissait cinq cents personnes aux accords de Tolbecque, à l'éclat de mille bougies. Le cotillon, cette danse enivrante, défiait toutes les femmes, si belles, si parées; notre colonel saisit l'une d'elles. — Ernestine? — M. le comte! — Vous que je n'espérais plus revoir en ce monde. — M. le comte, j'ai craint de vous attendre trop long-temps dans l'autre. — Qu'avez-vous épousé? — Un marquis à seize quartiers; et vous? — La fille d'un agent de change. — Ils se prirent à rire, et le cotillon qui valsait toujours rendit chaque danseur à sa danseuse, et les sépara pour ne plus les réunir. A. D.

(*Écho de Rouen.*)

---

Voici un effet bien singulier produit par la foudre. Lundi dernier, un individu venant de Versailles à Paris par Passy, traversait Boulainvilliers au moment où l'orage éclatait avec violence. Afin d'éviter la pluie qui tombait abondamment, cet homme se dirigea vers un petit bois, reste de l'ancien parc de Boulainvilliers. A peine venait-il de s'abriter que la foudre a éclaté, et par un effet électrique, il a été renversé à terre entièrement privé de connaissance. Ce malheureux est resté, il paraît, quatre jours dans cette position, car c'est le vendredi seulement qu'il reprit l'usage de ses sens et qu'il a cherché à se procurer des secours. Les forces lui manquant, il est resté dans cette pénible situation, se traînant à peine sur la terre jusqu'au samedi.

Des habitans de Passy qui l'avaient vu depuis un ou deux jours dans la même position et dans le même endroit, et qui n'avaient pas eu l'idée de s'approcher pour savoir ce qui retenait un homme ainsi couché depuis tant d'heures, prévinrent enfin la gendarmerie. Le maréchal-des-logis se rendit sur les lieux, releva ce malheureux et le conduisit de suite à Passy. Cet homme se nomme Lefebvre (Jean-Martin); il est âgé de 42 ans, né à Barfleur (Manche), ancien lieutenant au 48$^{me}$, de ligne; il demeure à Paris rue et hôtel Cléry; et il est aujourd'hui employé dans une maison de commerce. Suivant la déclaration qu'il a faite à M. le maire de Passy, le sieur Lefebvre est convalescent d'une maladie causée par le sang, et qui avait nécessité, peu de jours auparavant, une forte application de sangsues.

On a trouvé les marques de cette application autour du cou. Lefebvre était bien mis, et comme on le conçoit bien dans un état de désordre complet. Depuis lundi jusqu'à samedi, il n'a pris aucune espèce de nourriture. M. le maire de Passy l'a fait transporter à l'hospice Beaujon, où de prompts secours lui ont été donnés. Son état de paralysie n'a point encore cessé complétement.

---

On lit dans le journal du Loiret.

Le bruit public fait monter à plusieurs millions la valeur du trésor récemment trouvé par un habitant d'Etampes. Cet homme, qui est un simple manœuvre, faisait construire dans sa cour un mur pour les fondations duquel il fallut fouiller la terre. Une énorme pierre qu'on y rencontra opposa tant de résistance que les ouvriers renoncèrent à l'enlever; le manœuvre propriétaire du terrain entreprit cette tâche après eux, en leur absence, et s'y employa avec une telle énergie qu'il réussit à l'enlever; elle était scellée, et recouvrait un amas considérable de monnaies d'or, qui datent, dit-on, du temps de la première race des rois de France. Depuis il s'est obstiné à ne rien répondre de précis aux personnes qui l'interrogent; il s'est contenté de dire aux magistrats d'Etampes, qui, dans l'intérêt de la science, se sont transportés chez lui, qu'il était plus riche à lui seul qu'eux tous ensemble. On ajoute que tout récemment il est allé à Paris pour y marchander un domaine de 500,000 fr. En attendant qu'il ait placé ses fonds, il fait garder sa maison par des gendarmes qu'il paie pour ce service.

---

A. POURRAT, *Rédacteur en chef.* A. P. BARBIEUX, *Gérant.*

Paris, imp. de Félix Locquin, rue N.-D.-des-Victoires, 16
Pour Henry Hooper, 13, Pall Mall, East, Londres.

# LE CAMÉLÉON,

N° 24. (3me Année.) JOURNAL NON POLITIQUE. 24 JUIN 1836

PARAISSANT LES 1er 8, 16 ET 24 DE CHAQUE MOIS.

## LE STORE.

(Suite et fin.)

Le soir du deuxième jour la connaissance revint au malade ; il appela sa sœur, je me retirai vers la fenêtre. Ils causèrent bas quelques minutes. Quand je me rapprochai, la jeune fille prononça mon nom, fit l'éloge de ce qu'elle nommait ma bonté, et pour la première fois me donna le titre d'ami. J'en fus plus fier que d'une couronne.—Merci, monsieur, me dit Léon, les malheureux comme moi sont si accoutumés à l'isolement qu'ils sentent mieux le prix d'une action généreuse. Maintenant, allez prendre du repos ; c'est assez abuser de vos momens. — Je m'y refusai. Clotilde était bien plus fatiguée que moi. J'offris au contraire de la remplacer pendant qu'elle dormirait quelques heures. Après un long débat, la proposition fut acceptée, à condition que je me retirerais ensuite, que nous veillerions à tour de rôle. Léon s'était assoupi pendant ces pourparlers : sa sœur en augura bien. Elle allait me quitter un peu plus tranquille, lorsque je l'arrêtai par sa robe. —Mademoiselle, lui dis-je, et je ne sais quel démon m'inspirait ; mademoiselle m'aimerez-vous un peu ? — Monsieur Edmond, près du lit de mon frère je vous promets amitié, reconnaissance éternelle. — Que cela ? bon Dieu ! — Et que voulez-vous de plus ? — Elle s'échappa. Je ne songeai point que rien ne l'avait préparée à une semblable déclaration. Je l'aimais tant que je croyais qu'elle devait le savoir aussi bien que moi, et je restai anéanti en m'apercevant qu'elle ne m'avait pas deviné. Mes heures de veille furent longues et douloureuses. Mon cœur était brisé et de la perte de mes espérances et de la misère que je venais de voir. Nos pauvres enfans n'avaient plus que quelques meubles chétifs : ils disparaissaient chaque jour, et la maladie fut longue.

Depuis ce moment, je passai presque toutes les nuits chez mes voisins. Clotilde, bonne et affectueuse, m'imposait silence par un regard, dès que je prononçais le mot d'amour. En rentrant chez moi, je jurais de ne plus la revoir, et sitôt que j'étais libre, je courais près d'elle. J'avais presque abandonné mes cours, je ne faisais à mon oncle qu'une visite d'un quart-d'heure par semaine, et quant à mes camarades, craignant leurs railleries, je les fuyais tous. Un matin, j'avais pris une grande résolution : il ne s'agissait de rien moins que d'offrir ma main à Clotilde, sans savoir qui elle était, sans avoir à partager avec elle autre chose qu'une mansarde et 1,200 fr. de rentes. Il fallait pour cela deux choses : d'abord son consentement, ensuite celui de mon oncle, celui-ci me paraissait moins nécessaire ; j'étais résolu à m'en passer, presque sûr d'avance que je ne l'obtiendrais pas. Le docteur Nassé fut choisi pour ambassadeur ; je le guettais, et dès qu'il sortit de chez son malade, je le fis entrer chez moi. — Bon Dieu ! mon cher Edmond, j'ai l'ame navrée : le pauvre jeune homme ne vivra pas deux jours ; il a exigé la vérité, je la lui ai dite, et il va y préparer sa sœur. Mais que fera-t-elle ? car ils n'ont plus rien ! Quel ange que cette petite Clotilde ! — Mon cher docteur, vous êtes mon ami, n'est-ce pas ? Vous ne me refuserez point un grand service ? — Je suis tout à vos ordres. — Eh bien ! vous venez de le dire : Clotilde est un ange ; je l'aime, je veux l'épouser ; il faut que vous en demandiez la permission à mon oncle ; vous qui la connaissez, vous lui raconterez ses vertus, sa beauté, sa misère ; il ne vous refusera pas.

Le docteur fit un bond sur sa chaise. — Vous êtes fou, Edmond ! épouser une fille qui mourra de faim demain peut-être. — C'est justement pour cela. — Et croire que votre oncle y consentira : croire que je le lui demanderai ! — Si vous ne le faites pas, je le ferai moi-même ; et s'il me refuse, je me marierai malgré lui. — Et avec quoi vivrez-vous ? — Je travaillerai. — Et vous n'êtes pas majeur ? — Je le deviendrai. — Mais encore une fois, vous êtes fou ! — Mais encore une fois, docteur, je l'aime, je l'adore, je ne puis vivre sans elle. Sa position affreuse me déchire : je veux l'en retirer ; je veux qu'elle soit ma femme ; je le veux à tout prix. Je sacrifierai tout pour cela : fortune, famille, avenir, tout pour elle ! — Vous aime-t-elle, Edmond ? Cette seule question renversa mon échafaudage de projets. Je ne sus d'abord rien répondre ; enfin je repris d'une voix tremblante : — Elle m'aimera. — Le docteur haussa les épaules, et se promena de long en large dans ma chambre. — Quelle extravagance ! Vous ne savez pas si elle vous aime, et vous voulez risquer de vous perdre avec elle ! Et si elle l'accepte, ce qui est possible, la jeunesse est si imprévoyante ! C'est ici que vous établirez votre idole ; ici, où vous avez à peine de quoi végéter seul ! Voyons, écoutez-moi ; voici ce que la raison me dicte. Laissons de côté votre sot amour, et allons au plus pressé. Léon va mourir ; la jeune fille restera sans ressources : il faut lui en trouver. D'abord je ne veux pas d'honoraires, et je me charge de payer mes ordonnances. Ensuite j'intéresserai votre oncle en lui confiant cette aventure sans qu'il soit question de vous, bien entendu. J'en obtiendrai quelque secours ; nous tâcherons de placer cette enfant de manière à ce qu'elle gagne son pain, et vous ne la reverrez plus. Oh ! vous ne la reverrez plus ; c'est le prix que je mets à cette action. Vers quel abîme vous marcheriez ensemble ! la misère ! Vous ne savez ce que c'est que de voir une femme adorée manquer de tout ! D'ailleurs vous n'êtes point un égoïste, et puisqu'elle ne vous aime point vous la laisserez libre.

Des cris perçans interrompirent M. Nassé. Clotilde se précipita dans l'appartement en nous appelant tous les deux. Quel spectacle ! Léon, les traits décomposés, le visage déjà couvert des ombres de la mort ; Clotilde cherchant à le ranimer par ses ca-

resses, à le réchauffer par ses baisers, en mêlant à ses sanglots des prières entrecoupées. Le docteur tenait le pouls du malade, écoutait sa faible respiration, il laissa retomber sa main après un instant de silence, secoua la tête et me fit signe d'emmener ma jeune amie, dont la vie semblait suspendue à une parole. Elle me repoussa. Est-ce fini, docteur? demanda-t-elle lentement, je veux le savoir! — Il ne répondit pas. — Docteur, au nom de l'honneur, est-ce fini? — Son air était solennel, elle ne pleurait plus, elle attendait. — Votre silence m'apprend tout. C'est bien, laissez-moi. Point de consolation, reprit-elle, en nous voyant approcher d'elle, je n'en ai pas besoin. Je demande seulement à rester seule ici, jusqu'à ce qu'on me l'enlève. Il est à moi, personne n'a le droit de m'arracher d'auprès de lui; allez donc. Son air était effrayant. Je n'avais pas l'idée d'une telle douleur. Elle se jeta à genoux près de la tête de son frère, et resta de la sorte quelques minutes. Quand elle releva les yeux et nous retrouva à la même place, elle nous montra la porte d'un geste si impératif, que nous y obéîmes malgré nous. Arrivés sur l'escalier, nous nous regardâmes. — Je suis bien accoutumé à ces scènes, dit M. Nassé; mais rien ne m'a ému comme cette enfant. Je vais chez votre oncle, il faut que le malheureux soit enterré décemment. Promettez-moi, Edmond, de ne rien faire sans me consulter, d'attendre qu'elle vous appelle pour la revoir. Je le promis, j'étais hors d'état de savoir ce que je faisais.

Dans son délire, Clotilde avait prononcé quelques mots qui, pour la première fois, firent naître le soupçon dans mon cœur. L'idée me vint que Léon n'était pas son frère. Il y avait de quoi me rendre fou. Je ne puis exprimer ce que je souffris pendant la nuit que je passai tout entière à ma fenêtre. Je ne vis aucune lumière chez Clotilde; l'inquiétude l'emporta sur la jalousie, sur ma promesse. Je frappai à la porte. Elle ne répondit qu'au troisième coup, et quand je me fus nommé. — Vous aurez demain de mes nouvelles : laissez-moi. Je ne pus rien obtenir de plus. Le jour parut; le docteur revint. Il avait obtenu de l'argent de mon oncle; il avait commandé le service. Clotilde ouvrit à sa voix; mais elle refusa de me voir. Il lui fit part de ses dispositions; elle approuva tout, assista aux préliminaires funèbres sans verser une larme. Ce ne fut que lorsqu'on emporta le cercueil qu'elle se trouva mal. Je suivis seul le modeste convoi. Le charitable docteur resta près d'elle. En rentrant, l'ame navrée, je trouvai Trilby dans ma chambre. A côté de lui était le store qu'elle avait peint, et sur ma table une lettre à mon adresse. Je tremblais de tous mes membres en la décachetant; je l'ai tant lue que je puis vous la lire, chaque mot s'est gravé dans ma mémoire : — « Nous ne nous reverrons plus, Edmond; en perdant Léon j'ai tout perdu en ce monde, et je ne veux pas y vivre davantage; mais je ne puis vous quitter sans vous remercier de votre attachement, sans vous assurer que je vous aime aussi, et sans vous en donner la seule preuve qui soit en mon pouvoir, une intime franchise.

« Je ne suis pas la sœur de Léon. Puisse cet aveu ne pas m'enlever votre estime! Nous sommes nés tous deux à Rennes; j'ai perdu ma mère de bonne heure; mon père s'est remarié : il a eu d'autres enfans; ma belle-mère m'a éloignée de la maison paternelle dès l'âge de six ans; on m'a mise au couvent où je n'ai pas vu une seule personne de ma famille, excepté une tante, vieille religieuse. La pauvre femme ne vivait qu'en Dieu : elle ne comprenait pas les choses de la terre. Les jours que j'étais chez elle, pourvu que j'allasse aux offices, on ne me demandait rien de plus. Léon, qui faisait son droit, demeurait avec elle. Nous nous rencontrions sans cesse. J'avais 16 ans alors. Ma bonne tante connaissait les parens de Léon; il était fils de l'ancien notaire du village dont mon père était seigneur. Le jeune homme lui avait été recommandé; elle lui avait donné une chambre dans sa petite maison, et veillait à la fois sur sa conduite et sur cette santé si faible qui vient de me l'enlever. Nous nous aimâmes; cela était tout simple : nous voulûmes nous marier : là commencèrent les obstacles : j'en parlai à ma tante qui repoussa cette idée comme un crime. La fille du marquis de..., une héritière, épouser un homme sans nom et sans fortune, c'était impossible. Elle renvoya Léon, me renferma à mon couvent et écrivit à mon père nos extravagantes prétentions. Il lui répondit en approuvant sa conduite, et en m'adressant à moi les reproches les plus amers. Je ne devais jamais compter sur son pardon si je revoyais mon amant; en même temps il enjoignit à celui-ci de ne plus chercher à arriver jusqu'à moi, sous peine de toute sa colère. C'était bien mal connaître l'amour que de croire qu'il céderait à des menaces. Léon trouva moyen de me faire parvenir une lettre dans laquelle il me proposait de le suivre. Je refusai pourtant, je sentais que c'était une faute.

Un mois se passa, au bout duquel j'appris indirectement que Léon, désespéré de mon courage, était tombé malade, et qu'on craignait pour ses jours. Alors je ne calculai plus rien; je m'échappai, je volai près de lui. Il voulut, au risque de périr, s'éloigner sur-le-champ des lieux où on pouvait nous découvrir. Nous nous cachâmes trois mois dans un pauvre village, vivant du produit de quelques diamans qui venaient de ma mère, et que j'avais fait vendre. Ensuite nous vînmes à Paris. Mais Léon ne se remettait pas, et nos ressources diminuaient; je travaillai pour le faire vivre. Nous attendions ma majorité pour nous unir. Hélas! la mort est venue plutôt qu'elle. Le reste, vous le savez. Maintenant, Edmond, je vous lègue tout ce qui me reste : mon chien et ce store que j'avais fait pour lui. Ayez soin du pauvre Trilby, gardez-le en mémoire de Clotilde.

» Pour moi, je me retire aux Hospitalières; je vais demander à Dieu le salut de Léon et le pardon de mes fautes. Je ne verrai plus que des misérables; puissé-je les consoler et les secourir! Adieu, mon ami, ne m'oubliez pas; soyez heureux! trouvez avec une compagne digne de vous, le bonheur que vous méritez si bien. Je prierai chaque jour pour vous, qui m'avez aimée dans ma misère. (Ma douleur est éternelle, je ne vous en parle point : c'est un secret entre le tombeau et moi.) »

Que vous raconterai-je après cela? Vous comprenez tout ce que je souffris. Je fis de vains efforts pour arriver jusqu'à Clotilde, pour l'engager à quitter son cloître. Elle demeura inébranlable. Mon oncle mourut; j'héritai de sa fortune. Il me fallait arracher de mon cœur cette image qui le torturait; je me jetai dans tous les excès; je risquai vingt fois ma vie; et après mille extravagances, je suis devenu ce que vous me voyez, madame, un vieux jeune homme, dégoûté de tout, n'ayant plus d'illusion, n'aimant rien pour ainsi dire, et marchant sans but. Voilà ce que m'a fait une passion profonde. Trouvez-vous maintenant que j'aie tort de soigner mon vieux chien,

m'en voulez-vous encore de ma tristesse ?—Non, sûrement, cher Edmond, lui dis-je en lui serrant la main ; venez me voir souvent : amenez Trilby, nous parlerons de sa maîtresse. Qu'est-elle devenue ? — Vous rappelez-vous cette sœur de charité si belle, qui a soigné votre frère et qui est maintenant supérieure à Pau ? — Oh ! oui ; je n'ai rien vu de plus admirable. — Eh bien ! madame, c'est là Clotilde !

Comtesse Dash. (*J. de Paris.*)

## MÉDITATION

### AU TOMBEAU DE M. DE ROSTAING, CURÉ D'AMBERT.

C'est bien ici qu'il dort ?.. Quoi, pas même une pierre
N'indique du pasteur la demeure dernière ?...
Pas même des chrétiens le signe révéré
N'abrite sa dépouille ?... il repose ignoré...
Entre tous ces tombeaux sa tombe est confondue.
De ses nombreux bienfaits la mémoire est perdue !
L'oubli, second trépas, triste et dernier cercueil,
L'enveloppe déjà comme un épais linceuil.
Celui que protégea sa longue bienfaisance,
Foule aujourd'hui sa tombe avec indifférence.
Nul ne s'est souvenu de cet homme de bien,
Pour son troupeau chéri le pasteur n'est plus rien.

Oh ! vous avez raison, orgueilleux de la terre,
Sous de pompeux dehors cachez votre misère ;
Que vos titres d'honneur soient avec le burin
Gravés en lettres d'or sur le marbre et l'airain ;
Et puisque la vertu ne laisse aucune trace,
Qu'un tombeau fastueux révèle votre place.
L'ingratitude pèse, et votre vanité
Passera sans vertus à la postérité...
— Néant !!! Sous ce granit votre pâle dépouille
Sera livrée aux vers ; votre nom ?... à la rouille !

Toi qu'on semble oublier, ô type des pasteurs,
Ton nom, sans monument, vivra dans tous les cœurs.
Un marbre eût été lourd à tes mânes modestes,
Mais l'humble croix du pauvre eût honoré tes restes ;
De ton humilité comblant les simples vœux
Elle eût dit tes bienfaits à nos derniers neveux.
Mais s'il t'est refusé ce tribut qui console,
Ta charité sublime, éternelle auréole,
Sur ton tombeau foulé, s'élève et resplendit,
Burin indélébile aux siècles elle dit :

« Ici dort ce pasteur, du bon pasteur l'emblème,
» Qu'on vit pour ses brebis s'oublier tout lui-même,
» Qui fut de l'indigent et le père et l'ami,
» Dont le grand cœur jamais ne connut d'ennemi.
» Humble et doux, il passa comme son divin maître,
» Répandant des bienfaits qu'on osa méconnaître ;
» Il repose ignoré sous ce pâle gazon.
» Passant, prosterne-toi sur ce tombeau sans nom.

Mademoiselle Félicité Séguin (d'Ambert).

## LE CABINET NOIR. (*)

Comment vous dire l'horrible nuit que passa Prosper ? quelle était la nouvelle destinée que lui faisait son oncle ? et dans quel nouveau mystère allait-il pénétrer ? Il n'osait pas s'interroger lui-même. il se sentait emporté malgré lui par un funeste courant qu'il avait soupçonné plus d'une fois, même en nageant dans l'eau tranquille de la prospérité. Le jour venu, il se leva à la hâte, puis il se rendit chez le baron Honoré, pour attendre son réveil. Le baron dormait du paisible sommeil d'un homme qui n'a plus rien à faire avec le remords. Sa maison était calme comme la conscience d'un honnête homme. Aucun des signes du désordre ou de la mauvaise conscience ne se retrouvait dans cette demeure. Des valets empressés et silencieux au dedans, pas un créancier au dehors. Ce grand calme rassura quelque peu Prosper, et il attendit moins impatiemment le réveil du baron.

Quand le baron se réveilla, il parut étonné de voir son neveu, chez lui, de si bonne heure. Evidemment, il se souvenait à peine de la conversation de la veille, et quand Prosper vint à la lui rappeler : Ah ! dit-il, tu tiens à entrer enfin dans les affaires sérieuses ! Tu le veux absolument ? Cela te déplaît de n'avoir pas autre chose à faire qu'à jouir doucement de la vie, et à circuler au bois de Boulogne sur ton cheval ? Tu le veux ? Tu es bien décidé à entrer tout d'un coup dans nos mystères ? Au fait, vous avez là une belle impatience, mon neveu ; mais bon gré, mal gré, il faut que vous attendiez encore. Il est beaucoup trop matin pour que nous nous mettions à l'œuvre ; rien n'est prêt pour nous recevoir. C'est à peine si, à l'heure qu'il est, la ville se met à l'ouvrage pour nous tailler notre besogne. Attends donc que toutes les intrigues sortent de leur lit ; que toutes les ambitions se réveillent ; notre tâche se compose de toutes les pensées cachées, de tous les desseins secrets, de toutes les passions voilées ; mais encore, pour soulever le masque de la vie parisienne, faut-il que Paris ait mis son masque ; à l'heure qu'il est, Paris, le Paris qui aime et qui pense, et qui intrigue, est encore tout nu entre deux draps.

Et plus son oncle parlait, et moins Prosper comprenait ce langage : jamais l'ironie insatiable de cet homme ne lui avait paru plus inquiétante, à présent elle lui était odieuse. Que la journée parut longue à Prosper ! Il allait, il venait, il revenait : son oncle lisait dans un de ces beaux livres, mollement enfoncé dans son fauteuil. Trois heures sonnées, le baron remit son livre à sa place, il prit son chapeau et sa canne, puis il dit à son neveu : Vous le voulez ? vous allez me suivre : mais cette fois suivez-moi à distance, et comme un homme qui n'est pas de ma suite. Il ne faut pas qu'on nous remarque dans la rue ; nous ne sommes plus ni vous, ni moi ; nous sommes deux êtres sans nom et sans forme, deux ombres qui glissent. Mettez donc votre chapeau sur vos yeux, cachez-moi ce gilet blanc sous votre habit boutonné, laissez là cette élégante cravache, ôtez ces éperons, vous n'êtes plus un élégant qui va à la parade ; maintenant marchons, et souvenez-vous que vous entrez dans une des nécessités de la vie, que le monde vous a mal reçu hier, et que si vous me suivez dans ma route, c'est le monde qui l'a voulu.

A ce discours étrange, Prosper sentait ses forces l'abandonner ; cependant il fit un effort de courage, et il suivit son oncle. Le baron marchait dans la rue de l'air le plus aisé et le plus naturel. Il s'arrêtait comme un homme qui prend le plus long, et qui s'amuse de tous les accidens des rues de Paris, fréquens hasards de chaque instant, qui réunissent de

(*) Ce fragment est extrait du *Chemin de Traverse*, nouveau roman que vient de publier M. J. Janin.

tous les coins du monde les contrastes les plus opposés. Il souriait aux jolies filles, il écoutait les chansons de l'orgue, il s'arrêtait à tous les magasins bien achalandés; il allait ainsi de rues en rues, passant d'une rue remplie à une rue moins remplie, d'une grande rue à une rue étroite, des riches galeries du Palais-Royal à la halle au Blé; puis tout d'un coup, et comme un homme qui a oublié quelque chose, il prit sa course, et tout d'une haleine, il s'arrêta dans une rue presque déserte. Un grand mur occupait toute cette rue, au coin de ce grand mur il y avait une petite porte, la porte s'ouvrit toute seule et se referma sans bruit sur Posper.

Prosper vit alors qu'il s'était glissé furtivement dans une grande maison, dont l'entrée principale devait donner sur une autre rue. Dans cette maison, les mêmes précautions furent prises que dans la rue. Le baron allait en toute hâte par mille passages obscurs, par mille détours inattendus. Ils marchèrent ainsi, l'un et l'autre, et sans se parler, jusqu'au sommet de l'édifice, et après avoir traversé un certain grenier encombré de vieux papiers et de meubles de rebut, ils se mirent à descendre un autre escalier; ils descendirent encore plus d'étages qu'ils n'en avaient monté; et enfin, après cette course fatigante entre ces quatre murailles silencieuses et inhabitées, ils entrèrent dans une vaste cave éclairée par des lampes. Au milieu de ce sombre appartement, il y avait une immense table recouverte d'un tapis, autour de cette table, quatre ou cinq hommes étaient assis dans le plus grand recueillement.

En un mot, ils étaient dans le cabinet noir!

Car c'est là une des lâchetés inutiles de la restauration d'avoir violé le secret des lettres, d'avoir brisé les sceaux fragiles de ces mystères confiés à l'honneur de l'administration publique. Le baron Honoré était le président de cette dictature occulte, et c'est là qu'il introduisait son neveu, ce jeune et loyal Prosper.

Prosper ne comprit pas tout d'abord ce que cela voulait dire. Son oncle lui fit signe de s'asseoir à ses côtés, et il s'assit près de son oncle. Cependant on apportait à chaque instant sur cette table délatrice d'immenses monceaux de lettres. Dans ces lettres, chacun des hommes silencieux qui étaient là faisait son choix, il en prenait à peu près une sur mille. La lettre choisie était ouverte aussitôt avec une horrible habileté. Si c'était un simple cachet, la vapeur avait bien vite détaché le papier de son lien fragile; si c'était une cire armoriée, une autre cire prenait d'abord l'empreinte de ces armes, le feu faisait le reste; la cire cédait à la chaleur traîtresse, le papier livrait ses confidences, après quoi tout se remettait à sa place; le simple cachet à l'épître bourgeoise, ses armes et sa couronne à la noble missive; l'instant d'après, on enlevait ce paquet de lettres pour en rapporter d'autres. Cela se faisait avec le plus grand ordre et la plus grande célérité. On eût dit à leur sang-froid que ces messieurs accomplissaient un devoir.

En même temps le baron Honoré donnait ses instructions à son neveu, sans vouloir remarquer la rougeur qui montait à ce noble visage.

— Monsieur, lui disait-il, dans toutes les lettres que vous voyez-là, il n'est peut-être pas trois lettres dont il nous importe de savoir le contenu; et dans ces trois lettres, il n'y a peut-être pas trois mots qu'il nous importe de savoir. Ceci vous représente à merveille les différentes conversations qui ont lieu parmi les hommes. Que de bavardages misérables et inutiles pour un mot qui porte! Ainsi vous voyez que les mystères convenus du public ne risquent rien avec nous. Toutes ces lettres seraient naturellement tout ouvertes que nous ne daignerions pas y jeter un coup d'œil. Moi, qui vous parle, je sais sans les ouvrir ce que contiennent ces lettres, à un mot près, comme je sais sans les entendre ce que disent deux portières sur leurs portes ou deux bourgeoises dans ce qu'elles appellent leur salon; comme je sais ce que disent une femme qui parle à son amant, ou un mari qui parle à sa femme. Toutes les affaires et toutes les intrigues de ce monde se ressemblent, comme tous les noms du calendrier sont à peu près les mêmes noms. Donc nous laissons passer sans nous en inquiéter les trois monnaies courantes parmi les hommes: l'amour, l'argent et l'ambition. Il me semble que j'entends sortir de ces amas insipides de lettres sans nom et sans forme, mille murmures confus qui sont en effet le murmure de l'humanité civilisée, des vœux d'amour, des sermens de fidélité, des prières, des trahisons, des menaces, des rendez-vous nocturnes, des cris: *Ah mon ami! Ah monstre! Ah monsieur! Ah madame! Ah monseigneur!* Ce sont des marchands qui vendent, des acheteurs qui achètent, des gens qui changent de la soie contre du coton, et de la renommée contre de l'argent. Il y a là les malades qui tendent la main de leur lit de misère, des enfans qui ruinent leur père en leur parlant de l'honneur, des femmes qui déshonorent tranquillement leurs maris, en copiant des fragmens de lettres de Mme de Sévigné; il y a là des petites filles qui s'amusent à faire l'amour avec des officiers qui leur écrivent: *Moi, t'oublier, mon ange!* Il y a des jeunes gens qui essaient l'amour avec de vieilles duchesses, à qui ils écrivent: *Chère et belle maman!* Laissons passer tout cela, messieurs, liberté à toutes ces passions comme à toutes ces phrases stéréotypées, à tout ce prosaïsme misérable, à tous ces vers couleur de rose qu'on s'envoie d'un bout du monde à l'autre; liberté à la lettre de change et à la lettre adultère qui sont les plus grands bénéfices de la poste aux lettres, liberté à tout ce qui est plainte, murmure, prière, menace du vulgaire; liberté aux petits, aux faibles, aux braves, aux ambitieux de pacotille, liberté à l'opposition de café, d'estaminet et de cabinet de lecture, liberté, même à nos femmes quand elles écrivent à nos voisins, n'est-ce pas, M. Domengeot? Liberté à tout le monde, puisque ainsi le veut la charte! seulement si quelque ennemi de la tranquillité publique se glissait par hasard parmi ces innocens parleurs qui confient leurs innocens secrets à ces innocens papiers, qui donc oserait dire que nous ne sommes pas dans notre droit en jetant un sage et prudent coup d'œil dans ces ames dissimulées? Il est défendu d'écouter aux portes, je le sais bien; mais qui de nous aurait la force de ne pas prêter l'oreille à une conversation où il serait mis sur le tapis? Or, messieurs, voici toute la bonne ville de Paris, et toute la France et toute l'Europe qui mettent leur conversation sur ce tapis, et nous ne prêterions pas l'oreille à ce qui se dit là de toutes les affaires de ce monde? Et dans ces trente-deux millions d'hommes, nous n'aurions pas la curiosité de savoir qui donc est notre ami et qui donc est notre ennemi? Mais cela ne serait ni logique, ni sage, ni philosophique, ni politique, n'est-ce pas, mon neveu?

Prosper ne répondait rien, il croyait rêver. En même temps le baron, tout entier à son œuvre, faisait un choix dans le premier choix de ses dignes

collégues. Il ne se trompait ni sur la forme, ni sur le fond de la lettre, ni sur le nom de l'auteur. C'était un homme qui savait son métier à ne pas se tromper une fois sur cent mille. Il savait tous les noms connus et à connaître de tous les politiques et de tous les faiseurs d'affaires de l'Europe. Et non seulement il connaissait les noms de ces gens-là, mais il en savait tous les amis, tous les ennemis, tous les ascendans et descendans; il savait leurs pensées, leurs passions, leurs ambitions, leurs amours; il savait lire tous les chiffres et comprendre toutes les allusions, et compléter toutes les initiales. On eût dit qu'il s'était assis à tous les chevets le matin et le soir, qu'il avait vu ouvrir et refermer tous les coffres-forts, qu'il était intervenu dans tous les têtes-à-têtes. Cette honnête science l'amusait, elle l'amusait comme un conte bien fait, comme une comédie bien jouée. Il était ravi de tenir l'un après l'autre, dans sa main droite, tous les grands hommes du jour, et de les surprendre dans le déshabillé de leur égoïsme, comme le valet de chambre qui réveille son maître le matin. Comme il s'amusait des hommes, et comme il les trouvait petits, ridicules, misérables et menteurs! Et comme il riait tout bas en lui-même de les voir ainsi se contredire et renfermer deux mensonges opposés, dans deux enveloppes différentes, que le même courrier devait emporter sur le dos de son cheval! comme il voyait les hommes fourbes, lâches, menteurs, traîtres à leurs amitiés, parjures à leurs amours, mendians, vicieux, poltrons, hypocrites, flatteurs et rampans, voleurs, idiots et vils! C'était son heure de triomphe, c'était la belle heure de sa vie, et cet homme, en mettant à nu toutes les plaies cachées de la société, se vengeait de cette même société qui l'avait forcé à n'être qu'un espion.

A la fin Prosper, qui croyait toujours rêver, se pencha vers son oncle et lui dit tout bas:

— Mais mon oncle, ce que vous faites là est infâme!

Et il y avait sur son visage tant d'indignation et d'épouvante, qu'il fut impossible que le baron ne les vît pas. Mais toujours avec le même sang-froid le baron répondit à son neveu sans qu'on pût l'entendre:

Silence! vous avez voulu venir ici, vous y êtes. Quant à faire de l'indignation, monsieur, je vous donnerai à lire un célèbre discours de Mirabeau sur le même sujet, il vous épargnera beaucoup d'invention et d'éloquence. Et pourtant, si vous m'en croyez, vous ferez votre coup d'essai sur cette petite lettre que voici.

En même temps le baron Honoré plaçait sous les yeux de Prosper une honnête et douce enveloppe sans parfum, sans recherche; on lisait sur l'adresse: *A mademoiselle Lucy de Chabriant, à Londres, rue du Régent.*

A ce nom de Chabriant, cette jeune et belle fille à qui il avait rêvé toute la nuit dans ses courts instans de sommeil, Prosper parut sortir de ce rêve pénible, mais pour entrer dans une horrible réalité. *Mademoiselle de Chabriant!* C'était mademoiselle Louise de Chabriant à coup sûr qui écrivait cette lettre, et sans doute elle y parlait de Prosper. Qui donc! lui, Prosper, à l'instant même, il pouvait pénétrer ainsi tout d'un coup dans les secrets les plus cachés de cette jeune et belle personne? Quoi donc! il allait la connaître telle qu'elle était, cette transparente jeune fille dont il était séparé par un abîme! Il pouvait être le maître de ses pensées les plus intimes, de ses confidences les plus familières; lui, l'inconnu d'avant-hier, si méprisé, si perdu dans la foule, n'avait eu ni une pensée, ni un regard! Lui, il allait se trouver tête-à-tête avec mademoiselle de Chabriant, et il allait l'entendre parler comme si elle parlait à son confesseur! Telles étaient ses pensées. Ses mains tremblaient, la sueur coulait de son front, son cœur se gonflait dans sa poitrine, il tenait cette lettre dans ses deux mains, et il disait en frémissant:

— Oh! c'est une chose horrible et contagieuse, le crime!

Et en effet, il faut bien que ce soit là une horrible contagion, car déjà il eût donné sa vie pour pouvoir lire au travers de l'enveloppe légère, seulement le nom de Louise, et ne pas lire le nom de Christophe. Telles étaient les angoisses de ce malheureux jeune homme; son oncle les voyait sans le regarder. Il suivait peu à peu les progrès de la passion qui entraînait Prosper, il décachetait les lettres, il les recachetait, et comme Prosper venait de laisser tomber sur la table la lettre de Mademoiselle de Chabriant, le baron prit cette lettre, il l'exposa à la vapeur du vase, l'enveloppe céda, le baron déplia la lettre de Mademoiselle de Chabriant et il la plaça tout ouverte devant Prosper.

Alors Prosper fut vaincu. Pendant que son oncle passait tranquillement à un nouveau triage, Prosper prit cette lettre toute grande ouverte, et il lut ou plutôt il crut lire les plus simples et les plus naïves confidences d'une jeune personne bien élevée à une jeune personne de son âge:

— «Chère Lucy, disait mademoiselle de Chabriant à sa sœur aînée, je recommande à tes bons soins un honnête jeune homme, ami de notre famille que mon oncle envoie en Angleterre, et qui est chargé d'une mission importante. — Mon oncle veut savoir, dit-il, une fois pour toutes, si par hasard, dans les affaires de ce monde, la plus grande probité et le talent le plus vrai ne vaudraient pas autant que la ruse et l'intrigue; c'est pourquoi mon oncle a choisi M. Christophe.»

Et la lettre était longue, et mademoiselle de Chabriant racontait à sa sœur comment ce jeune homme qu'elle avait trouvé foulé aux pieds des chevaux (elle ne disait pas aux pieds de quels chevaux) avait été jugé par son oncle comme un savant et galant homme, qui pourrait arriver à tout. — Elle disait aussi combien il était bon, simple, naïf, honnête, — et combien il a besoin d'être encouragé, ma bonne Lucy, car il ne ressemble en rien aux jeunes gens qui nous entourent; figure-toi que, pas plus tard que hier soir, chez madame de Macla, où mon père l'a présenté, il a obtenu le plus grand succès. On l'a trouvé noble et beau. Il a peu parlé; mais il a si bien parlé! Le ministre a fait compliment à mon père de son protégé. — Il part demain, entends-tu? demain. Ainsi, il arrivera à Londres un jour après ma lettre. — J'ai passé cette nuit à t'écrire pour que ce pauvre jeune homme n'arrive pas au dépourvu. — Mon Dieu! s'il allait ne pas réussir! et pourtant, je le connais, il est brave et ferme.

Puis elle ajoutait plus bas:

— «Il y avait aussi à cette soirée un beau jeune homme qui s'est trouvé être un ami de M. Christophe. Ils ne s'étaient pas vus depuis deux ans; ils se sont embrassés de tout leur cœur, et ils ont eu une grande joie de se revoir. Ce bon Christophe, il aime ce jeune homme comme un frère! — Il est seulement fâcheux que cet ami de Christophe n'ait pas gardé son bon

naturel. Après le premier moment d'effusion, il est redevenu roide et guindé comme un homme sans état dans le monde. Au fait, c'est grand dommage, comme dit mon père, qu'il soit le neveu et l'élève d'un certain baron de la Bertenache, que tout le monde reçoit et que personne n'estime. Christophe nous a pourtant bien assurés de la rare probité et de la sincérité de son ami Prosper : mais au fait, que nous importe ? »

La lettre de mademoiselle de Chabriant se terminait par mille recommandations inquiètes et bienveillantes de cette belle Louise à sa chère Lucy.

« Surtout, Lucy, présente-le bien à notre tante la duchesse, ce noble orgueil ; elle sera, j'imagine, bien étonnée de recevoir un diplomate nommé Christophe ? »

Quand il eut lu cette lettre, Prosper baissa la tête comme un homme qui vient de s'entendre condamner à être exposé au gibet et marqué d'un fer chaud. Son oncle reprit la lettre et la replaça dans son enveloppe ; puis, tout en remettant le cachet avec la douce et chaste initiale *L*, il donna un petit coup d'épaule à son neveu :

— *Je tiens mon infâme* ! lui dit-il.

Heureusement la séance fut levée, Prosper serait mort d'un coup de sang.

Jules Janin.

---

## LA MODE.

Dans sa signification première, mode veut dire forme, ou manière d'être extérieure et sensible. On a dit le mode, avant de dire la mode, de même que l'homme a été créé avant la femme. Du reste, ce sont quelques grammairiens grecs, un peu antérieurs à Aristote, qui ont imaginé de diviser ainsi les mots en mâles et femelles, et la postérité a été assez bête pour accepter cette ridicule division. Les philosophes, personnes d'ordinaire fort sérieuses, ont pris pour eux le mode, mot masculin ; les femmes, par esprit de corps sans doute, ont pris pour elles la mode, mot féminin. Mais voyez la singulière influence du sexe! tant que mode a été un mot masculin, il a signifié tout simplement forme, manière d'être extérieure ; dès qu'il a été féminin, il a signifié caprice et changement. Du reste, ce n'est que vers la fin du seizième siècle que le genre ou le sexe des mots a été définitivement fixé dans la langue française. on peut remarquer en lisant Amyot qu'un grand nombre de mots sont encore indifféremment masculins ou féminins. C'est donc à peu près à Henri III qu'il faut rapporter la distinction du mode et de la mode.

Dans les langues anciennes, il n'y a pas de mot pour signifier la mode, ce qui prouve évidemment que la mode n'y était pas elle-même une chose ayant cours. C'est peu surprenant chez les païens, où les femmes honnêtes vivaient enfermées. La belle Hélène n'avait pas de chemise, et Lesbie n'avait pas de bas. Nous avons en général l'imagination fort remplie de belles choses qu'on raconte sur les femmes d'Orient : le fait est que si elles sont belles, elles ne sont pas moins sales. Le moyen pour les dames romaines et les dames grecques d'autrefois, comme pour les dames turques d'aujourd'hui, de ne pas exhaler un parfum un peu hasardé, en se frottant le corps d'huile et de corps gras ? C'est véritablement le christianisme qui, en ouvrant les gynécées, en faisant sortir les femmes, et par conséquent en les forçant de s'habiller pour dehors, a créé l'élégance, la propreté et la mode. Il est fort singulier que le lait de rose, la brosse pour les dents et les bas à jour soient les trois premières conséquences de l'Évangile.

Le christianisme s'est donc, en quelque sorte, servi tout d'abord des femmes comme d'un instrument d'élégance et de fashion. Chez les païens, les femmes honnêtes n'avaient guère l'habitude de manger avec les hommes même avec leurs maris. Aussi, dans ces repas masculins, la cuillère et la fourchette étaient-elles des superfluités inconnues, si ce n'est pour les esclaves, qui s'en servaient pour dépecer. Les convives mangeaient avec leurs doigts. Cela tirait à peu de conséquence, dans les réunions où l'on n'était pas exposé à ramasser le gant ou le mouchoir d'une femme. C'est de ces repas des anciens que nous est venu l'usage de donner à laver, usage assez inutile et qui se perd d'ailleurs. On ne donne plus à laver que dans la province, et il faut dire qu'en général, la précaution n'y est pas tout-à-fait de luxe. La province est un peu païenne sur ce point.

En résumant tout ceci, nous trouvons que le christianisme, en produisant les femmes dans la société, les mit à même de créer la toilette et de donner naissance à la propreté intérieure. C'est depuis la dispersion des apôtres qu'il ne fut plus permis aux hommes d'avoir les mains sales, même à table, et qu'il devint nécessaire de distribuer aux convives la cuillère et la fourchette. Puis, comme un progrès en entraîne toujours un autre, dès que la cuillère et la fourchette eurent été inventées, le génie des maîtres d'hôtel n'étant plus arrêté par les manchettes des gastronomes, put se tourner vers la composition des sauces, et le domaine de la cuisine se trouva doublé. Le rôti exorbitant des tables païennes fut réduit au tiers du service; le potage prit naissance et se chargea, avec le coulis et la liaison, de fournir la première étape du festin. Peut-être sera-t-on moins surpris de cette relation intime que nous avons établie entre la gastronomie et le christianisme, si l'on songe que Jésus-Christ, pour opérer son premier miracle, choisit le troisième service des noces de Cana.

La première et la plus importante réforme que les femmes, produites dans la société par le christianisme, firent subir à leur toilette, ce fut celle du voile. Le voile fut aboli. Jusqu'alors, elles l'avaient porté long, drapé et traînant à terre ; c'était le manteau royal de ces reines. Il couvrait tous les autres vêtemens, qui se réduisaient à peu de chose ; il était ainsi la pièce principale, et à ce titre on le couvrait d'or, de dessins et de broderies. C'était toujours le voile que rêvaient les jeunes filles qui voulaient plaire; le voile était le cachemire de l'antiquité. Il y a dans l'histoire quelques voiles qui sont restés célèbres : celui d'Hélène dans Homère, celui d'Ilionée dans Virgile. Toutefois, ce ne fut pas d'un coup que s'opéra cette révolution ; le voile alla en se raccourcissant, en se rétrécissant de siècle en siècle, dépérissant à vue d'œil, comme un chêne séculaire dont on a coupé la racine-mère. Il y eut des pères de l'église qui s'opposèrent à la réforme du voile, entre autres le fougueux et éloquent Tertullien ; mais son fameux traité sur les voiles des jeunes filles eut peu de succès auprès des femmes, qui commençaient à se trouver bien de montrer leur visage ; et comme il y avait encore beaucoup d'évêques mariés au troisième siècle, peut-être ne serait-il pas déraisonnable d'attribuer à des vengeances féminines la

sentence du saint concile qui condamna les maximes de Tertullien. Le jour où le voile mourut, la robe naquit. De plus, comme la robe ne s'étendait que des épaules aux talons, il fut nécessaire de créer immédiatement le chapeau, le fichu et la chaussure. La suppression du voile fut donc, comme nous l'avons dit, une révolution capitale dans la toilette.

Les femmes de l'antiquité païenne étaient d'ordinaire coiffées en cheveux, par la grande raison qu'elles ne sortaient guère. La nécessité où elles se trouvaient ainsi d'avoir de beaux cheveux fit inventer de bonne heure la perruque. La perruque blonde de l'impératrice Messaline, femme de Claude, est célèbre dans Juvénal. La première coiffure que les femmes portèrent ne fut pas le chapeau, ce fut le bonnet, parce qu'étant fait d'étoffe de gaze ou d'étoffe légère, il était en quelque sorte une continuation du voile qu'on avait supprimé. Ce bonnet était démesurément ample, et ressemblait au capuchon d'un domino, ou à cette coiffure que portaient les bonnes bourgeoises de l'ancien régime, et qu'on appelait un parlement. Ce n'était qu'à la campagne que les femmes portaient un grand chapeau de paille, avec une ombrelle pour se garantir du soleil. Les dames romaines du temps de Tibère allaient ainsi; comme cela se voit dans Juvénal, que nous citions tout-à-l'heure.

De même que le bonnet, pièce de la toilette nouvelle, descend du voile, pièce de la toilette ancienne, de même le fichu n'est pas non plus une pièce indépendante et de première création. Il descend d'une pièce du vêtement des femmes le plus ancien, qui se trouve dans Homère, et que les traducteurs modernes ont appelée à tort ceinture, tandis qu'il fallait la nommer écharpe : c'est ce que les Grecs et les Latins appelaient *Zonè*. La *ceinture* de Vénus, si célèbre dans la Mythologie, était donc une *écharpe* qui se portait sur les épaules; la preuve, c'est qu'Europe, enlevée par Jupiter et déposée sur le rivage de l'île de Crête, s'abandonne au remords et au désespoir, conçoit le dessein de se pendre au haut d'un arbre avec son écharpe, ce qu'elle n'aurait pas pu faire avec une ceinture, étant svelte et élégante comme l'étaient d'ordinaire les jeunes maîtresses du seigneur Jupiter. Le fichu ne fut donc autre chose qu'une espèce d'écharpe nouvelle, un peu plus ample, parce qu'elle avait le voile à remplacer. Ce qui achève de démontrer que le fichu ne fut autre chose qu'une continuation de l'écharpe de l'ancienne toilette, c'est qu'il devint comme elle une pièce brillante, admettant les broderies et les ornemens.

Les premières robes que les femmes portèrent après la suppression du voile, furent longues et traînantes et cachaient les pieds. Dans l'ancienne toilette, les femmes ne portaient pas de bas, parce qu'elles vivaient enfermées, ainsi que nous avons dit. Dès qu'elles sortirent, elles s'enveloppèrent les jambes d'une toile fine, de même que les hommes enveloppaient les leurs de drap de laine. Ce fut comme un dernier perfectionnement que le bas fut inventé. Du reste, l'usage de ces vêtemens cousus, faits en forme de fourreau, et dans lesquels on entre par un bout, n'appartient qu'à la toilette introduite par le christianisme. La chemise, la culotte et les bas ne datent que des premiers siècles de l'ère vulgaire. Il n'y a que les gants que les peuples anciens eussent traversés; et on en rencontre en effet de cités dans l'*Odyssée* et dans l'*Enéide*. Les peuples asiatiques, qui ont trouvé moins de périodes successives de toilette que nous, en sont encore en général à l'usage des vêtemens primitifs, dans lesquels on se roule plutôt qu'on ne s'enferme. Pas à pas les robes se raccourcissant, les pieds restèrent à découvert, et il fallut bien s'occuper de la chaussure. Dans l'ancienne toilette, et nous entendons toujours par ce mot la toilette païenne, les femmes portaient moins de souliers que des façons de cothurnes, comme les Catalans d'aujourd'hui. Elles avaient pourtant aussi des souliers. Ces souliers étaient de drap, pour les femmes élégantes, de cuir avec le poil ou la laine en dedans pour les femmes du peuple. Le bel âge des souliers date de l'âge des robes courtes, et qui est arrivé un peu tard. Alors aussi a commencé le goût des petits pieds, de même que la disparition du voile et l'introduction des robes à manches justes firent naître le goût des petites mains. Ces deux sortes de beautés sont propres à la toilette nouvelle. Les femmes romaines avaient les pieds cachés par leurs robes traînantes, leurs mains par de grandes et longues manches qui dépassaient le bout de leurs doigts et dont il reste une image fidèle dans le justaucorps des pierrots des vieilles farces italiennes. Aussi n'y a-t-il ni dans Catulle, ni dans Tibulle, ni dans Properce, ni dans Gallus, ni dans Horace, toutes gens qui célébraient et publiaient pourtant assez volontiers les beautés secrètes ou apparentes de leurs maîtresses, pas le plus petit vers, pas le plus petit mot sur leurs mains ou sur leurs pieds.

La main à découvert donna naissance à la manchette ; le pied à découvert donna naissance au soulier brodé. Ce soulier fut de drap ou de velours, et il s'enrichit de perles et de broderies, Il n'y a pas plus d'un siécle que l'art des tanneurs a trouvé le moyen de rendre les cuirs assez souples pour en emprisonner les pieds délicats des femmes. Du reste, la galanterie moderne, c'est-à-dire la galanterie des peuples chrétiens, semble avoir surtout pris à cœur d'attacher le prix le plus flatteur à l'élégance du pied. La mère de Charlemagne, la femme du roi Pépin, la belle et vertueuse reine Berthe n'a pas pu trouver grace devant la postérité à cause des grands pieds dont la Providence l'avait affligée, et, pendant mille ans, on l'a bafouée à la porte de Notre-Dame de Paris sous le nom de la reine pédauque, ou de la reine aux pieds d'oie ; tandis que la modeste et la pauvre Cendrillon trouva un prince qui fut heureux de lui acheter sa mignonne pantoufle au prix d'un trône.

---

## LE MOUCHOIR.

Voilà un objet de toilette qui s'est élevé au plus haut degré de luxe.

Anne d'Autriche était une reine très-délicate et très-recherchée dans les objets de sa toilette, principalement les lingeries ; si bien que le cardinal Mazarin disait d'elle :

— Quand elle sera dans le purgatoire, pour faire pénitence de ses péchés, on la fera coucher dans des draps de toile de Hollande.

Cependant, il résulte du mémorial des dépenses royales, sous Louis XIII, que les mouchoirs de la reine ne coûtaient que dix-huit livres chacun.

Le luxe du mouchoir avait fait peu de progrès sous Marie-Antoinette, ses mouchoirs n'étaient évalués qu'au prix de vingt-quatre livres.

Du temps de l'Empire, le progrès était déjà remarquable.

Mme Campan rapporte qu'un jour Napoléon,

jouant avec un mouchoir de l'impératrice, en examinait curieusement la finesse et la broderie.

— Combien vaut un mouchoir comme cela? demanda l'empereur.

— Sire, répondit une dame d'honneur, chaque mouchoir de Sa Majesté coûte 80 fr.

— Quatre-vingts francs! répéta l'empereur.... Eh bien, madame, ajouta-t-il en riant, prenez-en un tous les soirs; cela vaudra mieux que vos appointemens.

Aujourd'hui, la plupart de nos merveilleuses, qui ne sont pas le moins du monde impératrices, ont des mouchoirs qui valent deux cents francs.

Au luxe de la broderie est venu se joindre le luxe de dentelle, qui peut s'élever au prix le plus exagéré. Nous avons vu un mouchoir de quatre cents francs.

Ce luxe a ses charmes, et ses inconvéniens aussi. Il ajoute une importante considération aux mille et une raisons qui arrêtent quelques célibataires sur le seuil glissant de l'hymen.

Car c'est un article qui grossit singulièrement le budget de la corbeille.

Je sais un fort galant jeune homme qui, sur le point de se marier, était bien décidé à faire honorablement les choses. Il n'avait reculé ni sur la robe d'Angleterre, ni sur le velours, ni sur le cachemire, ni sur les diamans; mais lorsqu'il arriva à l'article des mouchoirs, il recula de 15 pas dans le célibat.

Trois douzaines. — Six mille deux cents francs!!

Il est resté garçon.

Avec un mouchoir, Voltaire a fait *Zaïre*, et Alexandre Dumas, *Henri III*. Il y a bien des drames de ménage à faire avec les riches mouchoirs d'aujourd'hui.

(*Psyché*, journal des modes.)

---

ON ÉCRIT DE FRANCFORT :

« Une découverte d'une portée immense vient d'être communiquée à notre société des sciences naturelles; cette découverte est celle d'une force impulsive plus puissante que celle de la poudre et de la vapeur. Nos savans en sont dans l'enthousiasme et préparent leurs rapports dont la publication sera prochaine. Tout ce que nous savons jusqu'à ce moment, c'est que le moteur de la force dont il s'agit est une machine galvanique dont l'action, dit-on, remplacera la vapeur, moins la dépense et moins le danger. »

---

ON ÉCRIT DE RENNES :

« Un arbre-monstre, et probablement le roi de ceux du département, a été abattu ces jours derniers sur la route de Vitré à Fougères. Ce chêne, dont la circonférence n'avait pas, nous assure-t-on, moins de vingt-deux pieds, et dont la cime, en laissant au tronc une longueur de dix mètres, a encore fourni une fort belle pièce et les branches principales de pelles courbes pour la marine, cubant ensemble cent cinquante pieds; ce chêne, disons-nous, dégagé de la grume, pèse au moins 25 milliers et cube 10 stères. Pour faire monter, au train de voiture qui le porte, la côte de Saint-Aubin-du-Cormier, avant-hier, il y avait dix couples de bœufs et vingt chevaux. Il était hier à Liffré, et doit être embarqué à Rennes; il est destiné pour la marine royale. »

---

ON ÉCRIT DE TOURNAI.

La ville d'Antoing a été la nuit dernière le théâtre d'un bien triste événement. L'un des médecins de cette ville, M. L. Petre, qui y est établi depuis deux ans seulement, y a été tué d'un coup de fusil que lui a tiré une jeune fille nommée Julie Hailliex, chez laquelle il avait tenté de s'introduire vers 11 heures du soir, en traversant une haie. Cette fille s'est constituée elle-même prisonnière ce matin. Elle a été écrouée à la prison des Carmes.

---

M. le baron dé Beaumont écrit aux journaux qu'il va proposer à la chambre d'affecter aux moyens à employer pour faciliter le retour en France des soldats restés prisonniers en Sibérie, la somme de 2,400.500 francs, que le ministre des finances demande pour l'administration des finances de la Légion-d'Honneur. Il déclare que, si la chambre ne consent pas à adopter cette proposition, il ouvrira une souscription destinée à obtenir ce résultat. Il affecte à cet effet son traitement de légionnaire, à partir du 1er janvier dernier jusqu'au jour où la souscription sera close.

---

— On écrit de Bouchain : « Nous avons vu il y a quelques jours un ancien maréchal-des-logis de la garde impériale. Ce glorieux témoin et acteur de tant de triomphes dont le fruit s'est englouti dans un affreux désastre, revient de la Sibérie. Il échange le séjour de Tobolsk contre celui des Invalides, où il doit entrer le 1er juillet prochain. Cet homme, dont les malheurs privés rappellent ceux de la grande armée, inspire un intérêt et une sympathie puissante et indéfinissable. Il est âgé de 50 ans : mais les maux ont plus que le temps ridé et plissé son front; ses pieds ont été gelés, et il ne se meut qu'à l'aide de béquilles. Tombé et laissé pour mort à la bataille de la Moskowa, où il reçut dans les reins une balle qui n'a pas été extraite, ce malheureux parvint à se relever; il fut fait prisonnier et conduit dans les immenses solitudes de la Sibérie. En 1815, lors du premier retour de Louis XVIII, il revint avec d'autres prisonniers jusqu'à Stettin; mais la révolution du 20 mars changea leur heureux itinéraire; on les fit rétrograder, et ils allèrent retrouver le climat de fer de la Russie. Captif depuis 25 ans, l'indigence et la difficulté des communications l'ont empêché de donner de ses nouvelles, et ce ne fut qu'après un travail opiniâtre qui lui procura quelque argent, qu'il put quitter l'affreuse relégation que la Russie assigna aux prisonniers de 1812 Quelques anciens braves sont revenus avec lui, entre autres un nommé Désombry (du canton de Bouchain), dont le bras est paralysé, et qui a eu les deux pieds gelés. Il estime qu'il se trouve encore épars dans la Sibérie, 2,400 Français à qui il ne manque que quelque argent pour revenir dans une patrie que leur long malheur accuse d'un coupable oubli. »

---

A. POURRAT, *Rédacteur en chef.* A. P. BARBIEUX, *Gérant.*

Paris, imp. de Félix Locquin, rue N.-D.-des-Victoires, 16
Pour Henry Hooper, 13, Pall Mall, East, Londres.

# LE CAMÉLÉON,

N° 25. (3me Année.) JOURNAL NON POLITIQUE. 1er JUILLET 1836

PARAISSANT LES 1er 8, 16 ET 24 DE CHAQUE MOIS.

## LA CHANOINESSE.

C'était le jour de la fête patronale : des guirlandes de lierre et de chèvrefeuille entrelacées étaient suspendues à chaque porte, les fifres et les tambours faisaient entendre leur musique assourdissante, un orchestre et des divertissemens de toute espèce se préparaient sur la place publique ; les cloches sonnaient à grande volée ; enfin tout respirait le mouvement et la joie dans la petite ville de Remiremont. Les habitans, revêtus de leur plus riche parure de dimanche, sortaient en foule de leurs demeures ; on se pressait, on se heurtait dans les rues étroites et tortueuses : c'était à qui arriverait le premier à l'église chapitrale des dames chanoinesses, où monsieur de Nancy, par une faveur spéciale, devait célébrer une messe solennelle. L'heure fixée pour la cérémonie religieuse était encore bien loin, mais l'impatience était si grande, il régnait une crainte si vive de ne pas trouver de place dans cette chapelle privilégiée, qu'on aimait mieux se résigner à une longue attente que de manquer par sa faute le pompeux spectacle qui devait y frapper les regards.

C'est que Remiremont, petite ville aujourd'hui complètement obsure et oubliée, avait à cette époque une haute importance sociale ; Remiremont éveillait à l'esprit des idées de plaisir et de richesse, et les brillans officiers des régimens du roi, qui considéraient comme un exil leur séjour en province, trouvaient dans la garnison de Nancy des dédommagemens précieux qui tous étaient dus au voisinage de Remiremont. Quarante chanoinesses passaient habituellement une partie de l'année dans la fastueuse maison bâtie sur le revers d'une des montagnes des Vosges, et qui depuis dix siècles appartenaient à leur chapitre. Jamais surintendante d'une reine de France, jamais directeur d'un opéra moderne ne sut mieux ordonner une fête, juger à la fois de l'ensemble et des détails, que ces femmes semi-mondaines, dont les manières mystiquement frivoles avaient un charme d'étrangeté dont il était bien difficile de se défendre.

Le matin du jour dont nous parlons, les cours et les vestibules de la maison chapitrale avaient pris l'aspect le plus animé : de nombreux domestiques allaient et venaient avec un air d'empressement et d'orgueil ; les portes des appartemens s'ouvraient et se refermaient avec une sorte de violence ; de jeunes femmes à moitié vêtues voltigeaient comme des ombres ; des conseils sur la toilette qu'on mettrait le soir étaient échangés en courant ; car le jour même, après avoir reçu la bénédiction de leur évêque, qui devait remonter en voiture, les chanoinesses donnaient un grand bal à toute la jeunesse des environs. Une douzaine de ces nobles dames étaient déjà réunies dans la salle d'attente, qui précédait la chambre à coucher de la supérieure. C'était madame d'Hautpoul, dont la petite taille, si svelte et si déliée, le sourire si franchement joyeux, la faisaient prendre pour la fille de ses plus jeunes compagnes. C'étaient mesdames de la Traille de Gévaudan, de Mirepoix, de l'Aubespin, mesdames de Castelnau, d'Estrefonds,[1] deux sœurs également belles et spirituelles. Madame de Mérans, légèrement boiteuse, comme madame de Lavallière, mais dont la voix touchante savait trouver un écho dans chaque cœur ; mesdames de Castries et de Florensac, toutes deux si savamment aristocratiques, que les cas douteux en hiérarchie nobiliaire leur étaient soumis comme à des juges infaillibles ; madame de la Murinais, petite nièce de cette Murinette, beauté dont madame de Sévigné louait si bien toutes les perfections ; enfin madame de Sainte-Aldegonde, dont l'intelligence supérieure attirait l'attention de tous les hommes remarquables de cette époque.

La sonnette placée en dehors de la porte extérieure s'ébranla fortement, et toutes ces femmes se précipitèrent par un mouvement spontané pour voir la personne qui arrivait. Leurs poses, ainsi groupées devant les fenêtres ouvertes, étaient en même temps si nonchalantes et si coquettes, toutes ces têtes, belles de jeunesse et de distinction, qui s'agitaient dans la causerie, jetaient, en secouant leurs chevelures blondes et brunes, tant de sourires et de parfums, que l'air en était imprégné de volupté.

C'est Cécile, Cécile qui nous apporte des fleurs, s'écrièrent-elles toutes à la fois.... Puis elles s'élancèrent ensemble pour s'emparer de ces bouquets de bal qu'elles attendaient impatiemment.

Une jeune fille parut ; elle ne semblait pas avoir plus de vingt ans ; le costume qu'elle portait annonçait une femme du peuple, mais riche et heureuse ; son jupon de drap bleu était bordé d'un large ruban blanc ; sa cape de taffetas noir, qu'elle avait rejetée en arrière, laissait voir une taille un peu forte, mais dont les admirables proportions rappelaient la pureté antique ; ses cheveux noirs étaient à moitié cachés sous sa coiffe de Ninon ; mais ces grands yeux, dont les longs cils formaient une ombre sur sa joue, décelaient un tact sûr et une sagacité peu commune. Le salut qu'elle adressa à cette élégante réunion fut empreint de dignité et d'aisance ; car Cécile savait être la bien-venue. Elle distribua ses bouquets en appelant chacune de ces dames par leur nom, et toutes la payaient par un sourire ou un geste familier, qu'elle recevait de l'air d'une reine qui s'humanise.

Voilà tout, dit-elle quand elle eut fini : j'espère que vous ne m'accuserez plus de négligence.

Vous êtes une bonne et charmante fille, ma petite Cécile, lui dit madame de Castries, et, pour votre récompense, je vous dirai qu'à ma prière, madame la supérieure a consenti à vous faire garder une place à l'église pour ce matin, tout près du chœur et du banc de l'œuvre ; toutes les femmes de la ville vont envier cette faveur.

Je ne veux point de place réservée, madame, dit-elle fièrement : j'irai avec tout le monde et je saurai bien en trouver une.

Singulière fille, dit en entrant une femme d'une taille imposante, devant laquelle tout le monde s'inclina : c'était madame de Saint-Pol, la supérieure du noble chapitre, et la marraine de Cécile.

Voyons, mon enfant, dit-elle, en lui tendant une main que la jeune fille baisa, acceptez cette place pour votre père, puisque vous la refusez pour vous.

Vous avez raison, madame, répondit Cécile, on peut sans danger accorder des priviléges aux vieillards ; s'ils en abusent, Dieu, dont ils sont si près, se chargera de les punir.

Madame de Saint-Pol connaissait sans doute le caractère de sa filleule, car elle n'insista pas, et dit doucement :

Votre cousin chante ce matin, mon enfant. Je lui promets un grand succès ; sa voix est fort belle.

Cécile laissa échapper un geste de désapprobation que la supérieure ne remarqua point, car elle continua :

Ce mariage me semble fort convenable pour vous, ma chère fille, et j'espère qu'à présent vous vous entendrez mieux ; votre cousin est un brave jeune homme.

Les joues de Cécile devenaient pourpre, mais elle répondit avec franchise :

Oui, madame, je suis contente à présent, car Claude consent à prendre l'état de mon père.

Bernard, père de Cécile, était cordier à Remiremont, et de plus le factotum des dames chanoinesses.

Je désire votre bonheur, dit la supérieure, en congédiant sa filleule, et je veux y contribuer autant que je le pourrai.

Pendant cette conversation, tous les autres membres du chapitre s'étaient à peu près réunis.

L'heure s'avance, mesdames, dit madame de Saint-Pol en jetant un regard autour d'elle : il est temps, je crois, de nous rendre au cloître. Ne manque-t-il personne ?

Madame de Polignac n'est pas ici, murmura quelqu'un dans la foule.

Toujours en retard, dit madame de Saint-Pol avec un peu de sévérité.

Je vais la chercher, s'écria madame de Sainte-Aldegonde. Daignez être indulgente, madame : mon amie se plaignait d'être souffrante hier.

La personne qui s'exposait à une réprimande, dans un jour aussi solennel, était, à cette heure, très-sérieusement occupée : assise devant une riche toilette en marqueterie, elle livrait sa jolie tête blonde aux mains adroites et empressées de mademoiselle Dupuis, sa femme de chambre et sa gouvernante, car l'âge de madame de Polignac réclamait encore près d'elle quelqu'un qui fût revêtu de ce dernier titre La langue de mademoiselle Dupuis ne se lassait pas facilement, et ce bavardage, que la chanoinesse tolérait par nonchalance sans doute, l'avait presque endormie ; car ses beaux yeux s'étaient fermés : un mot la réveilla tout-à-coup.

Madame la comtesse n'a pas demandé de bouquet pour ce soir, et cependant ce bal sera le plus brillant qu'on ait jamais vu.

Pas de bouquet ! s'écria la chanoinesse avec un effroi plaisant ; c'est pourtant vrai, Dupuis ! je l'ai tout-à-fait oublié !... mais, je ne peux m'en passer ; va, cours en trouver un à quelque prix que ce soit ; et la jeune comtesse remettait sa bourse entre les mains de mademoiselle Dupuis.

Et madame a pu croire que je n'avais pas réparé son oubli ? dit mademoiselle Dupuis du ton froid et digne d'une personne méconnue. Voyez ! et elle soulevait jusqu'à sa maîtresse une corbeille en bois d'érable dans laquelle était déposé un bouquet des fleurs les plus rares.

Ah ! qu'il est beau ! dit madame de Polignac, et que je t'aime d'avoir pensé pour moi ! Puis, insouciante, elle reprit son attitude mélancolique et n'adressa pas un mot de plus. Ce n'était pas le compte de mademoiselle Dupuis, aussi reprit-elle avec l'assurance d'une favorite :

Madame peut garder son or, car le bouquet ne m'a rien coûté ; et celui de qui je le tiens a le cœur trop haut placé pour accepter un salaire ; c'est M. Claude.

Claude ! répéta la comtesse, qui semblait chercher un souvenir. Ah ! oui, je sais, le jeune homme qui doit épouser Cécile.

Qui ne l'épousera peut-être pas, madame ; car tous les gens qui pensent bien devraient s'opposer à ce mariage. Un jeune homme de la plus haute espérance, dont la voix est admirable (madame l'entendra ce matin), un botaniste, un naturaliste, que sais-je encore ? enfin un homme instruit comme un grand-vicaire, épouser la fille d'un cordier ! c'est impossible.

Madame de Polignac se mit à rire.

Riez, madame ; toujours est-il, continua mademoiselle Dupuis, que j'ai bien eu de la peine à obtenir ce bouquet, et qu'il m'a fallu agir de ruse.

Ce jeune homme ne savait donc pas pour qui vous le demandiez ? dit la chanoinesse avec hauteur.

J'avais nommé tout d'abord madame la comtesse.

La chanoinesse se plaça toute droite devant sa femme de chambre.

Alors cet homme est un fou, dit-elle avec un sourire méprisant, et d'un geste dédaigneux elle rejeta le bouquet.

Mademoiselle Dupuis était trop bien décidée à faire admirer son adresse pour se laisser déconcerter par cette colère ; elle reprit avec le plus grand sang-froid : Je l'ai rencontré dans le verger ; il le traversait pour arriver plus vite chez le père Bernard. M. Claude, lui ai-je dit, indiquez-moi où je pourrai trouver d'aussi belles fleurs que les vôtres, et faire à ma maîtresse un bouquet pour ce soir ; tenez, ai-je ajouté sans lui laisser le temps de me répondre, cédez-moi celui-ci, je vous en donnerai ce que vous voudrez.

Mademoiselle, m'a-t-il répondu, ces fleurs ont été cueillies pour ma cousine Cécile, et je ne les vendrais pas pour l'or du monde entier.... Voyez comme elles sont fraiches et pures.... et l'imprudent les laissait passer de sa main dans les miennes.... Très-bien, lui ai-je dit : à présent, je les tiens, vous ne les aurez plus, et je me suis mise à courir vers le chapitre. Ah ! madame, si vous aviez vu l'expression de sa figure ! c'était l'image du désappointement.... deux grosses larmes roulaient dans ses yeux à l'instant où il m'atteignit.

Reportez ces fleurs, dit la comtesse : cet homme est un rustre ; je ne veux pas que cette mauvaise plaisanterie se prolonge plus long-temps.

Si madame voulait écouter jusqu'à la fin ?....

La chanoinesse fit un geste d'humeur et se rassit ; rien ne l'eût plus fatiguée qu'une discussion.

Tenez, M. Claude, voilà votre bouquet, lui ai-je dit ; on voit bien que, malgré votre air distingué, vous êtes rude comme un homme du peuple ; reprenez-le et donnez-le à qui vous voudrez : ma maîtresse

n'a pas besoin de cette parure pour être la première entre toutes, car elle est belle comme la vierge Marie.

Belle comme la Vierge! dites-vous, mademoiselle Dupuis, reprit-il de l'air d'un homme qui sort d'un rêve ; oh ! que je voudrais la voir !... et ses regards se levaient au ciel comme si c'était là qu'il fallût vous chercher.

Gardez ce bouquet, a-t-il ajouté d'une voix tremblante, je dirai que je l'ai perdu. Et ce jeune fou s'est éloigné en répétant encore : Belle comme la Vierge, mon Dieu!...

Pour cacher la rougeur qui couvrait ses joues, la chanoinesse se pencha sur le bouquet ; ses lèvres le touchèrent....... Dans ce moment, madame de Sainte-Aldegonde entra, et toutes deux rejoignirent le cortége.

L'église était comble ; quelques officiers, des femmes élégantes, déjà arrivés pour la fête, s'étaient emparés du jubé, où se plaçaient ordinairement quelques vieilles femmes nourries par le noble chapitre. L'évêque officiait, assisté d'un diacre et d'un sous-diacre ; l'orgue faisait entendre ses sons si pleins, si religieux, qui disposent merveilleusement à la rêverie et à la prière ; l'odeur de l'encens, mêlé au suave parfum des fleurs qui ornaient l'autel, portait au cerveau je ne sais quelle ivresse confuse qui détachait de la terre, et faisait traverser la vie sur les ailes de son ame.... Dans le double rang formé par les chanoinesses régnait un recueillement profond ; car si leur piété n'était pas austère, toutes avaient du moins une dignité trop vraie, une trop haute opinion de leur influence sur la foule pour ne pas lui donner l'exemple.

Le *Gloria* fut entonné par une voix de femme si fraîche et si pure, qu'elle semblait partir du ciel ; puis une autre voix, plus vibrante et plus sonore, fit retentir la nef, et un mouvement d'admiration éclata dans l'auditoire ; malgré la sainteté du lieu, l'évêque lui-même avait jeté vers le chœur un regard curieux et rapide ; toutes les femmes se sentaient émues, toutes trouvaient dans leur cœur des larmes pour ce Dieu dont les louanges étaient chantées avec tant d'harmonie ; mais aucune n'avait senti comme madame de Polignac ce frisson qui, semblable à l'électricité, parcourt tous les membres et les brise ; ses genoux avaient fléchi, sa tête s'était penchée, ses yeux se fermèrent ; pour rien au monde elle n'eût voulu les jeter autour d'elle : il lui semblait qu'en retrouvant l'être vulgaire qui venait de faire naître en elle cette sensation poignante, mais délicieuse, elle perdrait la faculté de la renouveler..... Abîmée dans son extase, qui dura tant que la voix magique se fit entendre, la jeune comtesse avait perdu tout sentiment de l'existence extérieure, la foule s'était écoulée, ses compagnes avaient repris le chemin du cloître, que, penchée sur son livre d'église, elle attendait encore.... Ce fut sa gouvernante qui vint l'avertir que l'évêque était au réfectoire ; elle y alla, appuyée sur son bras, et mademoiselle Dupuis s'étonnait tout bas de cette excessive dévotion dont elle ne l'avait jamais vue atteinte à ce point.

Les vêpres venaient de finir, et pour dissiper le malaise qui s'était emparé d'elle depuis le matin, madame de Polignac consentit à suivre plusieurs de ses compagnes qui voulaient faire une promenade jusqu'à la pelouse de Remiremont ; cette pelouse, qui s'étendait depuis l'aile gauche de la maison chapitrale jusqu'à l'entrée de la ville, était ordinairement le lieu de réunion où les jolies bourgeoises venaient étaler leurs fraîches toilettes ; ce jour-là surtout, elle présentait l'aspect le plus enchanteur.

Madame de Polignac était vêtue d'une robe de taffetas gris-perle sur un jupon de taffetas rose ; les manches, étroites et serrées, n'arrivaient qu'au coude ; mais ses bras, d'une éblouissante blancheur, étaient couverts de mitaines en filet noir à larges réseaux, qui laissaient voir toute la perfection des mains et des ongles. Sur ses beaux cheveux blonds était placé un de ces légers chapeaux de paille que Marie-Antoinette avait mis à la mode ; sur sa poitrine était attaché un mouchoir de mousseline plissé à gros plis, et par dessus le large ruban bleu qui soutenait la croix chapitrale.

Le temps était magnifique ; seulement, à intervalles égaux, il s'élevait un vent des montagnes, dont les tourbillons portaient dans les groupes des promeneurs un désordre qui ajoutait encore à la gaîté commune. Les danses étaient commencées sur tous les points, mais la foule se pressait surtout dans l'étroit espace où s'élève à présent le calvaire de Remiremont : c'était alors une sorte de rempart naturel qui séparait la ville de la maison des chanoinesses. C'est de cette hauteur, vers laquelle elles s'étaient dirigées, que madame de Polignac et ses compagnes jetèrent un coup d'œil sur la fête ; mais à cette distance on jugeait mal de la variété des costumes.

Je voudrais pour tout au monde savoir si la belle Cécile est au milieu des danseuses, dit madame de Sainte-Aldegonde en faisant quelques pas pour descendre.

— Oh ! je vous en prie, mesdames, dit madame de Marans, allons jusqu'à la place ; je veux danser en plein air pour essayer ma légèreté. Et saisissant le bras de madame de Polignac, la petite folle l'entraîna malgré elle.

Dans ce moment le vent souffla avec violence, et le chapeau de paille de madame de Polignac roula en pirouettant. Légère comme un oiseau, elle s'était élancée pour le suivre, en glissant sur cette pelouse émaillée de boutons d'or et de marjolaines aux vives senteurs ; ses pieds délicats et charmans n'inclinaient pas le gazon qui les cachait, et quand sa main s'avançait pour saisir le chapeau, qui dans sa course capricieuse s'arrêtait et semblait se jouer de ses efforts, toute la gaîté de son âge se renvoyait à ses compagnes dans un éclat de rire plein de dépit et d'impatience. Entraînée par cette pente rapide, elle ne se fût sans doute arrêtée qu'au bas de la côte, si un homme, d'un bras vigoureux, ne s'était opposé à son passage. Il tenait enfin ce malencontreux chapeau, et la contemplait avec une admiration si profonde et si naïve, les regards qu'il attachait sur elle avaient tant d'éloquence et de passion, que ce fut sans colère que la chanoinesse baissa les siens. Ses bras s'étaient croisés sur sa poitrine à moitié nue, car son fichu ne reposait plus sur ses épaules, que cachaient assez mal les boucles de ses cheveux blonds, qui s'étaient détachés dans sa course. Ce fut ainsi qu'elle s'inclina vers lui par un mouvement plein d'innocence et de coquetterie timide. Ces regards, qu'elle avait accueillis dans son ame, avaient fondu son orgueil ; tout ce qu'il y a de tendresse et d'abandon dans le cœur d'une jeune fille apparaissait à la surface. Claude, car c'était lui, avait perdu son embarras ; il n'y avait plus ni homme du peuple, ni comtesse, c'étaient deux ames jeunes et vierges dont Dieu venait de déployer les ailes, et qui d'un vol

égal s'élançaient l'une vers l'autre.... Madame de Sainte-Aldegonde avait rejoint son amie ; elle réparait en souriant le désordre de sa parure, et ce fut elle encore qui trouva pour le futur de Cécile les remercimens que méritait son zèle.

— Monsieur Claude, lui dit-elle, en remarquant qu'il l'entendait à peine, je pense que vous êtes encore préoccupé de vos succès du matin ; pour moi, c'est bien franchement que je joins mes éloges à ceux que vous ont déjà prodigués, il y a quelques heures, madame de Saint-Pol et M. de Nancy ; mais je vous assure que si madame de Polignac voulait parler, elle pourrait vous dire que personne n'en a été plus qu'elle vivement impressionnée.

Madame de Sainte-Aldegonde eût pu parler longtemps, sans que Claude fût tenté de l'interrompre ; le monde n'existait plus pour lui.... Cécile étant debout devant son cousin, elle dominait par son beau regard, sa taille noble et imposante, ces quatre femmes que sa forte pensée eût aussi pu dominer sans crainte. Cécile Bernard et Thérèse de Polignac étaient la personnification de deux types de poésie, dont les différences bien tranchées se retrouvent encore dans la vie réelle de cette époque. L'une, grande et vigoureuse, sainte et grave comme la vérité, poésie de raison et de courage.... l'autre plaintive, enthousiaste, mais mensongère et vide comme ces fruits des rives de la Mer-Morte, dont l'intérieur ne recèle qu'une cendre amère et inutile. Claude, avec son imagination rêveuse, sa foi craintive, ne devait-il pas se donner tout entier à celle qui ne pouvait le faire rougir de ses faiblesses ?... Les chanoinesses avaient disparu, et Cécile, qui comprenait cette ame souffrante, lui parlait du danger de s'abandonner à des rêveries sans nom ; elle l'entraînait à son tour, et le forçait à s'associer à son activité laborieuse.

Le soir de ce même jour, la vaste galerie de la maison chapitrale resplendissait de lumières, de fleurs et de parures ; des femmes en riches costumes de cour ; d'autres, plus jeunes, couvertes de robes légères et transparentes, accueillaient et envoyaient des sourires..... Toutes ces femmes étaient belles et nobles, mais aucune d'elles n'avait la grace à la fois modeste et fière, la dignité simple des chanoinesses, dont les toilettes, plus recherchées peut-être, conservaient, au milieu du luxe et des changemens de la mode, un cachet de mystère, pruderie qui les faisait remarquer. Seules elles avaient gardé ces voiles jaloux dont les autres se dépouillent dans les fêtes ; leurs blanches épaules restaient couvertes et ne venaient point porter le trouble dans les sens de ces hommes éblouissans comme elles de jeunesse et de gaité, dont les bras entouraient leurs tailles flexibles ; mais cette noble croix qui brillait sur leur poitrine, mais ce tact exquis qu'elles devaient aux habitudes de leur vie qui, en les isolant, les mettaient à l'abri des relations vulgaires, voilà ce qui les distinguait partout, et faisait voler sur leurs traces les plus respectueux admirateurs. C'était un bon temps, en vérité, que celui où l'on pouvait ainsi poétiser toute son existence ! Mais hélas ! cette aristocratie pompeuse, qui semblait encore si pleine de vigueur et de sève, sentait pourtant le cadavre, car on était en 89, et pas une de ces intelligences n'avait su prévoir l'avenir....

M. le vicomte d'Estrefonds et madame de Polignac dansaient une courante, cette danse vive et folâtre qui faisait oublier le menuet et ses interminables révérences. Tous les regards étaient dirigés vers eux : aucun jeune couple plus élégant et mieux assorti n'avait mérité les suffrages. La comtesse était pâle, mais l'expression ordinairement si pénétrante de ses grands yeux bleus, dans ce moment voilés de mélancolie, avait quelque chose de suave et d'enchanteur ; son bouquet chéri, car elle l'aimait ce bouquet qu'elle devait à la ruse de mademoiselle Dupuis, reposait sur son sein ; parfois ses lèvres entr'ouvertes semblaient lui adresser je ne sais quelle vague confidence.... Elle souffrait cependant ; tant d'émotions l'avaient brisée depuis le matin ! Mais elle se sentait belle et admirée ; la mesure rapide la soutenait si bien, qu'elle se croyait transportée dans l'air. Tout-à-coup, au milieu de la figure la plus difficile, ses regards s'arrêtèrent sur une porte entr'ouverte ; un homme, perdu dans la foule de laquais qui entouraient l'antichambre, attachait sur elle ses yeux qu'elle connaissait déjà : il y avait tant de jalousie et de souffrance, tant de résignation et de désespoir dans ce regard, que le vertige passa de son cœur au sien ; ses jambes se raidirent ; elle chancela et serait tombée sur le parquet, si Claude, prompt comme la pensée, ne se fût élancé vers elle.... Chargé de son précieux fardeau, poursuivi par des voix confuses qui bourdonnaient à ses oreilles des ordres et des prières, il ne s'arrêta que parvenu à un large banc placé devant une épaisse charmille, et deux femmes y arrivèrent en même temps que lui : c'était mademoiselle Dupuis et madame de Sainte-Aldegonde ; madame de Saint-Pol, pour qui cet accident paraissait très-naturel, avait retenu tous ceux qui voulaient s'élancer sur leurs traces....

Et cependant cet évanouissement ne finissait point, la tête de la comtesse, penchée sur l'épaule de son ami, retombait affaiblie dès qu'on essayait de la soulever ; ses lèvres restaient pâles, et Claude, à genoux devant elle, semblait frappé de la même immobilité.

Un autre flacon, mademoiselle Dupuis ! s'écria madame de Sainte-Aldegonde, celui-ci ne vaut rien ; ah ! je vous supplie, allez vite, ne voyez-vous pas qu'elle se meurt ?... Puis, songeant que mademoiselle Dupuis, qui partait déjà, irait moins vite qu'elle, elle plaça doucement la tête de la malade sur la poitrine de Claude, et courut jusqu'au parloir chercher d'autres secours.....

Ils étaient seuls, et tout le désir renfermé dans le sein du jeune homme put s'épancher en paroles désordonnées et brûlantes.... Oh ! parle, lui disait-il, en couvrant ses mains de baisers et de larmes......... parle, dis-moi que tu ne veux pas mourir, que tu veux me laisser le temps d'être heureux par ton amour ! c'est que, vois-tu, rien ne pourrait nous séparer à présent.... Cette voix passionnée était bien puissante sans doute, car les yeux de la chanoinesse s'entr'ouvrirent, leurs lèvres s'unirent, et tous deux s'abîmèrent dans une longue extase....

Quand te verrai-je à présent ? dit-il d'une voix timide.

Demain, oui, demain, à la chute du jour au pic des Alouettes ; venez, je vous attendrai. — Puis ils se turent : madame de Sainte-Aldegonde était près d'eux.

(*La suite au prochain numéro.*)

## LE MORTIER ET LE PILON.

### HISTORIETTE.

A Florence la Belle, sous le pontificat de Léon X, demeurait un statuaire sans renom; un de ces mouleurs infatués, se disant artistes, parce qu'ils ont la facilité malheureuse de dégrossir un bloc de marbre et de gâter une belle forme par la gaucherie de leur imitation. Dans son atelier, se voyaient confusément éparses d'étranges et tristes figures. Une Madone, qui n'était pas Marie pleine de grace, à côté d'un gigantesque Apollon, aux membres effilés, disloqués, contusés; un squelette de saint derrière une massive et grimaçante Vénus; de petits anges bouffis entre les jambes d'un hideux satire, puis, en chair et en os, notre tailleur de marbre, se dressant, se pavanant à l'aspect de tous ces êtres difformes, enfans de son grotesque génie.

Cet homme cependant avait fait un chef-d'œuvre; oui, un chef-d'œuvre de correction, d'élégance, de suavité virginale. Figurez-vous une tête charmante, se cachant à demi dans des touffes de cheveux bouclés, et posée avec une grace infinie sur des épaules que Praxitèle n'aurait pas désavouées. Le profil grec, altéré seulement par la légère courbure du nez romain; des yeux ni grands ni petits, mais admirablement coupés, et dont la molle expression décelait un cœur déjà préoccupé d'amour, une bouche mignonne sur laquelle errait ce fin sourire, indice d'esprit et d'innocente malice; un corps de Sylphide, dont les formes délicates, les contours harmoniés se moulaient sous la douce pression d'une tunique s'arrêtant à mi-jambes, et laissant voir les plus jolis petits pieds de toute l'Italie.

Ce chef-d'œuvre n'était point inerte et froid comme les blancs et ridicules fantômes qui peuplaient sa demeure: il respirait; il avait une ame. C'était Nisida, la fille du statuaire, âgée de dix-sept ans, douce et piquante, espiègle et naïve, réunissant enfin tout ce qui émeut les sens, amuse l'esprit et captive le cœur.

L'élite de la jeunesse florentine se pressait dans l'atelier de son père. C'était à qui obtiendrait un regard, un sourire, une parole, une malice même, car tout ce qui venait d'elle avait un attrait irrésistible. Pourra-t-elle échapper à tant de séductions enivrantes? ne pas être prise dans les piéges de ces profanateurs de la beauté, qui ne louent que pour corrompre! Rassurons-nous: l'amour est une sauve-garde. Si Nisida paraissait jouir de son triomphe et chercher même à le prolonger, ce n'était qu'un jeu de coquetterie féminine: son cœur ne lui appartenait plus, elle l'avait donné à Julio, jeune homme simple, timide, pauvre comme elle, mais beau, sincère et plein d'amour. Elle l'aimait avec toute l'ardeur, toute l'effusion d'un premier sentiment, et pour lui, elle aurait donné, sans regret, la volée à tous ces papillons de haut lignage, qu'elle tenait captifs sous le charme de son regard fascinateur.

Mais, ici-bas, suffit-il d'aimer et d'être aimé pour être heureux? Non, le génie de la civilisation est-là, toujours prêt à combattre les plus doux penchans de la nature, et à torturer les cœurs en leur imposant ses lois, ses usages, ses conventions tyranniques. Pauvre jeunesse enamourée! que de larmes, de soupirs, d'angoisses, dans tes joies si fugitives!

Le père de Nisida avait tout l'orgueil qui caractérise d'ordinaire une médiocrité artistique, et pour ne pas déroger, il voulait donner sa fille à un grand sculpteur ou tout au moins un homme riche, afin de rétablir ses affaires qui étaient fort embarrassées. Il refusa donc pour gendre le pauvre Julio, et lui interdit sa maison. Plus d'espérance, car les petits esprits, toujours tranchans, toujours exclusifs, ne reviennent jamais d'une décision, surtout lorsqu'elle est erronée. Nos amans étaient au désespoir; ils ne se voyaient plus qu'à la dérobée, et lorsqu'une mystérieuse entrevue leur permettait d'échanger quelques regards passionnés, quelques mots pleins d'enthousiasme, il fallait vivre long-temps sur ce doux souvenir.

Un jour Julio passait devant la maison de Nisida. Il regarde, il épie: elle était seule dans l'atelier. Il entre pour lui presser la main et s'enfuir bien vite, lorsqu'il est surpris par le père, qui, d'une voix terrible, lui dit: « Que viens-tu faire ici? » En pareil cas, cette question toute naturelle qu'elle est, devient embarrassante; le jeune homme, après avoir réfléchi un moment, croit être fort ingénieux en faisant cette réponse: « Monsieur, ne vous fâchez pas; je suis chargé par ma mère de lui acheter un mortier, et comme vous êtes très-habile, je viens vous prier de m'en faire un. »

L'onde, soulevée par l'éruption d'un volcan, ne bouillonne pas plus vite que le courroux du statuaire, lorsqu'il entend ces mots: « Me dégrader ainsi! s'écria-t-il, me proposer de faire un mortier! à moi, qui fais des dieux! quelle insolence! » Puis, saisissant au collet le malheureux Julio, il ajoute: « Regarde; vois-tu, en face de mon logis, cette ignoble boutique? Là, demeure un manœuvre qui fait des mortiers, va, et garde-toi de reparaître à mes yeux. »

Julio s'éloigne, honteux et triste; et, pour qu'on ne pense pas qu'il a fait un mensonge, s'achemine vers l'endroit indiqué. Il pénètre dans une chambre basse, obscure, délabrée, et voit un homme assis, tenant sur ses genoux une masse de pierre, qui déjà prenait la forme d'un mortier. Cet homme était pâle, ses vêtemens en lambeaux annonçaient la détresse, et il avait pour toute compagnie, les araignées qui filaient sourdement leurs toiles aux angles de son triste manoir. Julio lui conte naïvement sa mésaventure, ses amours, ses chagrins, la grande fureur du statuaire et le petit colloque qu'il vient d'avoir avec lui. L'homme aux mortiers sourit, se lève, et dit: — « Oui, je fais des mortiers; par malheur, je n'en ai point d'achevé dans ce moment; mais reviens dans quinze jours, je t'en donnerai un dont tu seras satisfait. Puis, reconduisant Julio jusqu'à la porte, il ajoute, avec un accent marqué: — N'oublie pas de revenir dans quinze jours, tu t'en trouveras bien. »

Julio, en regagnant sa demeure, se met à commenter ces dernières paroles. Il ne peut les comprendre: *Tu t'en trouveras bien!* Qu'est-ce que cela veut dire? et qu'y a-t-il de commun entre son amour et un mortier? cependant il y rêve. Dans le naufrage, on s'attache à un brin d'herbe. Les quinze jours sont à peine écoulés, qu'il se présente de nouveau chez le mystérieux personnage. Aussitôt celui-ci ouvre une vieille armoire, et en tire un mortier, qu'il remet au jeune homme. « Prends ceci, lui dit-il, je te le donne, tu le vendras, et tu deviendras assez riche pour épouser ta chère Nisida. J'y mets pourtant une condition: porte ce mortier à mon voisin le statuaire, et prie-le de ma part de faire le pilon. »

Julio reste ébahi devant ce mortier. Il était du plus

beau marbre de Carare. On y voyait la *Passion* sculptée avec une exquise délicatesse; les figures semblaient sortir de la matière et se grouper comme elles l'étaient au moment solennel de ce grand drame. Elles montraient une grave préoccupation du divin mystère, une douleur calme et résignée; la foi chrétienne brillait à travers cette douleur, comme l'aurore des hautes destinées que l'Homme-Dieu venait de promettre au genre humain. Tout dans ce travail était d'une simplicité sublime. On n'y trouvait pas seulement cette correction qui vient de l'art et plaît avec le secours de certaines règles; mais ce quelque chose dont on ne peut se rendre compte, qui va chercher le cœur et plaît sans aucune règle. C'était un chef-d'œuvre.

Julio s'empresse de le porter au statuaire et de lui expliquer l'objet de sa mission. Nisida était présente. La voyez-vous se pencher à demi sur ce marbre, qu'elle ne regarde point, et jeter à Julio un regard doux et furtif? Voyez aussi le statuaire droit, gourmé, enflant ses joues. Il fait le tour du bas-relief et dit d'un air capable :

— C'est assez bien vraiment. Cet homme a volé cela quelque part. N'importe; il veut que je fasse le pilon, je le ferai. Je crois qu'en le surmontant d'un Ganimède....

— Il me semble, mon père, dit Nisida, qu'un Ganimède avec la Passion....

— Taisez-vous, ma fille, vous n'y entendez rien, réplique le statuaire; quant à toi, Julio, pose là ce mortier, et va-t'en.

Il fallut obéir. Julio est à peine sorti, qu'un homme noir se présente. C'est un huissier. Il vient, au nom des créanciers du statuaire, saisir tout ce qu'il possède. Nisida, éplorée, demande une heure de délai; on la lui accorde. Sensible et confiante, elle croit sauver son père en recourant à la pitié de ses nombreux adorateurs. Pauvre innocente! que tu connais mal ces hommes de plaisirs ardens et généreux lorsqu'il faut payer le vice, toujours égoïstes et froids en face de la vertu malheureuse! c'est en vain qu'elle les implore. Quelques-uns cependant offrent des secours; mais à quel prix!.... Elle fuit, indignée et la rougeur au front.

Alors, l'homme noir, qui n'était pas d'une nature moins impitoyable, fit main basse sur tout ce qu'il trouva. Les dieux, les déesses, les saints, les madones furent appréhendés au corps et transportés sur la place publique, pour y être vendus à l'encan. Le mortier n'échappa point à la fatale saisie. On le jeta dédaigneusement à travers ces caricatures.

Une grande foule se rassemble, et la criée commence par les statues. Pour quelques *Paolo*, la jeune fille emporte un petit Amour dans son tablier : la vieille femme une Madone. Un gros Bacchus va servir d'enseigne au marchand de vin, et le perruquier du coin, grand poète lyrique, grand faiseur de *libretti*, se fait adjuger un Apollon. Le mortier est à son tour mis à l'enchère. Un des spectateurs s'approche, examine et dit : — Cent piastres! — Mille piastres! dit à son tour un ecclésiastique. — La voix du crieur fait retentir au loin à mille piastres le mortier. On se regarde : on s'étonne. Julio est présent à cette scène. Son cœur bat, et il n'ose en croire ses oreilles. L'homme au mortier est aussi là, se cachant dans la foule. Sa lèvre se plisse par l'effet d'un sourire sardonique, et son pâle visage semble se colorer un instant aux clartés du génie qui étincellent dans ses yeux. La lutte continue; les deux enchérisseurs s'échauffent, et leurs mises, dans une proportion croissante, se pressent, se heurtent comme des feux croisés dont l'un n'attend pas l'autre. Enfin le mortier est adjugé à l'ecclésiastique pour le prix de cinq mille piastres. — Monsieur, dit le premier miseur, vous êtes bien heureux d'avoir à votre disposition les trésors du pape; sans cela, je ne vous céderais pas ce chef-d'œuvre. En effet, l'ecclésiastique était légat du pape, et c'était pour enrichir le musée du Vatican qu'il venait de faire cette acquisition.

Julio était impatient de réclamer les cinq mille piastres. Il s'approche avec timidité et fait valoir ses droits en racontant la singulière circonstance sur laquelle ils sont fondés.

— C'est juste, dit le légat; jeune homme, cet argent te sera compté, si celui à qui tu dois cette bonne fortune vient confirmer ton récit. On cherche l'homme au mortier; il s'éloignait, et, malgré une assez forte résistance de sa part, il est présenté au légat, qui, à son aspect, recule de surprise et s'écrie :

— Quoi! c'est vous, monsieur! fatale rencontre! elle est bien pénible pour moi; mais vous savez qu'une accusation grave pèse sur vous, et que le devoir me force à m'assurer de votre personne.

— Faites, dit froidement l'inconnu; et, au grand étonnement de la foule, il est conduit en prison.

Faisons connaître cet homme. C'était *Raddi*, qui jouissait alors d'une grande réputation comme sculpteur. Les cardinaux *Petrucci* et *Santi* avaient ourdi une conspiration contre Léon X; et *Raddi*, oubliant la noble mission de l'artiste, qui est de traduire dans la langue sublime du génie les faits mémorables, les passions humaines ou les beaux effets de la nature, s'était jeté imprudemment dans ces ténébreuses machinations. La conspiration fut découverte; *Petrucci*, pendu, et *Raddi*, forcé de fuir, de se cacher à Florence, et de faire des mortiers pour vivre.

Revenons à Nisida et à Julio. On devine, sans doute, que les cinq mille piastres aplanirent bien vite les obstacles qui s'opposaient à leur hymen. Ils furent unis; mais pouvaient-ils être complètement heureux, en songeant que le grand artiste, à la générosité duquel ils devaient ce bonheur, était dans les fers? Nisida, trop bonne fille pour être ingrate, soupirait tristement à son souvenir. — Julio, dit-elle un jour, partons pour Rome; je veux voir le pape, me jeter à ses pieds et implorer la grace de *Raddi*; partons. Ils partirent.

Nisida est présentée à Léon X : elle est à ses genoux, palpitante de crainte et d'espoir. La sainte mission qu'elle vient remplir donne à sa beauté un charme attendrissant; elle essuie quelques larmes, et le vœu de la reconnaissance s'exhale de son cœur par mots entrecoupés. — C'est bien, ma fille! dit le souverain pontife; cette démarche vous honore. La reconnaissance est aussi une vertu chrétienne. En votre faveur, je pardonne à *Raddi*; mais dites-lui de compléter son ouvrage en faisant le pilon du beau mortier dont je suis maintenant possesseur.

*Raddi* venait d'être transféré à Rome. Nisida vole à sa prison. Oh! pour elle, quel doux moment! Elle se jette dans ses bras; elle s'empare de lui, l'entraîne et le restitue à Cortone, sa patrie. C'est là qu'il fit le pilon qu'on lui demandait, et qu'il le

couronna, non pas d'un Ganimède, mais d'une grenadille ou fleur de la Passion, sculptée avec toute la finesse de son ciseau et toute la grace de son talent.

GABRIEL DE MOYRIA.
(*Journal de l'Ain.*)

---

## UN ÉPISODE DU SIÉGE DE DANTZICK.

La satiété use la jouissance. — Avant d'aller à la guerre, moi, troisième fils d'un pauvre cultivateur qui, bien en travaillant, avait toute la peine du monde à faire vivre sa nombreuse famille, je me demandais souvent comment il pouvait se faire que mon père fût continuellement d'humeur joyeuse, tandis que le propriétaire de la ferme que nous occupions avait toujours l'air triste et souffreteux, malgré ses vingt mille livres de rente. — Ah! que la campagne de Russie et particuliérement le siége de Dantzick m'ont donné le mot exact de cette énigme! Pour trouver tout bon, il faut avoir manqué de tout; pour savoir vivre heureux dans une modeste aisance, il faut avoir vu la misère face à face; et, pour être avare de sa santé, il faut avoir été cloué par l'épidémie sur la misérable poignée de paille d'une ambulance.

— Riches de la terre, votre sort serait trop digne d'envie si vous étiez à l'abri de la satiété! La Providence a tout bien fait; elle a voulu que le jour de repos de l'artisan égalât au moins en jouissances réelles vos fastueux plaisirs de la semaine.

— Dans ce moment, la neige tombe à flocons; un vent de bise des plus piquans s'engouffre dans les mille trous de notre vieille chaumière..... Qu'un petit maître serait mal ici!.... Mais j'y suis bien, moi qui ai senti le froid de 1812 sur le sol russe; moi qui tant de fois ai eu froid et faim à Dantzick! Me voici auprès d'un bon feu, et là sur ma table, à côté du cul de bouteille qui contient mon encre faite avec de la suie, se trouvent et le pot de vin nouveau, et ma pipe et ma blague; et puis, quand le sommeil appesantira ma paupière, pensant aux douleurs du bivouac, j'irai me fourrer dans ce bon lit, côte-à-côte de mon père que je viens d'endormir comme un enfant en lui chantant pour la centième fois la chanson du vieux troupier..... Que le Dieu des bonnes gens soit béni!

— Ce soir, j'ai l'humeur causeuse, et personne n'est là pour me faire un auditoire. Ça va! Je vais parler au papier. Allons! voilà ma lampe rafraîchie, et le feu a reçu une nouvelle bûche. Lequel des nombreux épisodes de ma vie de soldat vais-je raconter? je n'ai que l'embarras du choix. M'y voici! Je vais parler de Dantzick, occupé par une poignée de braves échappés à la désastreuse retraite de Moscou, et assiégés par soixante mille Russes.

C'était le 17 janvier 1813, époque d'horrible mémoire! Dantzick, situé dans une position naturellement si heureuse et si belle, n'était plus qu'un vaste cimetière, un réceptacle de tous les fléaux et de toutes les douleurs de ce monde. Nous n'avions presque plus rien de ce qui est strictement nécessaire à la vie: seulement deux onces de cheval par homme et de l'eau! Le froid était extrême; le thermomètre marquait au-delà de 20 degrés, et l'épidémie nous enlevait chaque jour deux cents hommes. Des troupes l'affreuse maladie passe aux habitans; et parmi eux elle fait les plus grands ravages: ni l'âge, ni le sexe, ne sont épargnés; ceux qu'assiége la misère, ceux que l'aisance, que le luxe, environnent, sont également sa proie; tout succombe, tout périt, et le jeune homme qui essaie la vie, et le vieillard qui achève sa carrière.

Le 24e de ligne dont je faisais partie, formé en majeure partie des Quercinois, de ces montagnards du Lot qu'Henri IV ne put jamais vaincre, le 24e tenait bon.

Ce même jour 17 janvier, à dix heures du matin, la générale se fait entendre; nous voilà six mille hommes devant le palais du gouverneur! Rapp s'avança: « Soldats, nous dit-il, nous avons faim, » nous avons froid, et nous sommes dénués de » tout; Quadendorf n'est qu'à quatre lieues d'ici, » il renferme d'immenses ressources, en avant! »

Ce mot *en avant* fut du salpêtre. En avant! répétèrent six mille voix, et les échos de la Vistule de redire ce cri si éminemment français: *en avant!* C'était réellement ici qu'il s'agissait de vaincre ou de mourir. — La mort ou du butin! — « Du silence! » mes amis, nous crie Rapp, et vous allez voir que » ça ne sera pas long. » En effet, ça ne fut pas long: le général Devillier court s'emparer des hauteurs de Woneberg et de Pitzkendorf, la droite va s'appuyer à Zigangerberg, et la gauche est soutenue par la brigade du général Husson. Le général Hudelet, au sang bouillant et à la résolution prompte, ne fait ni une ni deux, il débouche par la vallée de Mantzelau et enlève les postes chargés de la défendre.

— Pauvres Russes, que faisiez-vous là? Vous aviez le ventre plein, nos estomacs étaient vides. Ah! vous humiez le chenap, à côté de vos feux de bivouacs! Un instant! et nous allons vous en tailler des croupières. — Nous sommes à une portée de fusil de leur camp, qu'il ne se doute encore de rien, le Moscovite. *Vive l'Empereur!* crient nos généraux, et l'armée de fondre sur l'ennemi à ce signal des combats. Les Russes furent foulés aux pieds; ce qui échappa à la baïonnette alla périr sous le tranchant du sabre; presque tous reçurent la mort. — Les Polonais furent irrésistibles comme toujours; chefs et soldats s'élançaient sur leurs tyrans avec une audace dont il est aujourd'hui facile de se faire une idée.

Les Russes abandonnèrent leurs blessés et leurs hôpitaux; ils évacuèrent en toute hâte Saint-Albrecht et ne s'arrêtèrent qu'au-delà du Pranst.

— Halte ici, à Saint-Albrecht; pas possible de pousser plus loin; nos jambes refusent le service. — De la pitance, il nous faut de la pitance!.... Notre sergent-major, un dégourdi s'il en fut jamais, aperçoit une maisonnette à une cinquantaine de pas de la route que nous tenions; il fait un signe à ses tirailleurs, et nous voilà partis..... Le major frappe à la porte, personne ne répond; il frappe encore, même silence..... quelques coups de crosse, et la porte est enfoncée... Quel tableau s'offre à nos yeux dans ce modeste intérieur! Une jeune fille et un vieillard à genoux, dans l'attitude de patiens qui attendent la mort. Ma foi, malgré la faim qui nous talonnait, nous restions là en contemplation, lorsque la jeune fille, levant enfin ses beaux yeux bleus sur nous, pousse un cri de joie, et notre major de reconnaître en elle une jolie personne que naguère il avait eu le bonheur d'arracher à la brutalité d'un cosaque. En ne voyant en nous que des amis, le père et la fille pleuraient de joie; et nous aussi, mille-z-yeux! nous avions les yeux humides, nous qui, tout-à-l'heure, venions d'émousser la pointe de nos baïonnettes sur des poitrines russes; mais la sensibilité n'a pas beau jeu avec la faim.... A table! à table! nous écriâmes-nous tous à la fois.

— A table! c'était fort bien dit; mais un coup-d'œil jeté dans ce réduit m'apporte la désolante conviction que le maudit Russe a tout dévoré. — Christine, ma bonne Christine, dit le major en langue allemande, prends pitié de nos estomacs! Mais Christine, d'une voix triste, laisse tomber ces mots: « Ils n'ont peut-être rien laissé. » — A l'ennemi donc, dit notre major. Mais au moment où nous nous disposions à revenir sur nos pas, la tristesse de la jeune fille se changea en une folle joie; elle escalade un mauvais grenier; et un instant après, nous la voyons descendre traînant d'une main un demi-sac de blé noir, et portant de l'autre main un panier dans lequel étaient contenus du beurre et des œufs. Deux temps et un mouvement, et nous voilà débarrassés de nos fournimens. — En avant les crêpes! dit un vieux grognard, et cette idée d'être accueillie par des *bravos* de la troupe affamée.

En un clin d'œil, la flamme pétille au foyer, les œufs sont cassés, la farine est délayée, et la poêle mise à contribution. Les deux premières crêpes furent exquises, mais la troisième s'obstinait à ne pas vouloir se laisser manger: la soif, non moins exigeante que la faim, nous dévorait. — Christine, par pitié, à boire! ne serait-ce que de l'eau. Le bon vieillard, qui sans doute a une cachette où sont enterrées quelques bouteilles de chenap, se lève, sort; mais, ô souvenir amer! à peine a-t-il fait quelques pas hors de la maisonnette, qu'il tombe baigné dans son sang; une balle moscovite venait de trancher ses jours.

Nous sautons sur nos armes, et de nos corps nous allons faire un rempart à la malheureuse Christine, qui inonde de ses larmes de désespoir la figure vénérable de son père.

— A notre vue, l'ennemi prit la fuite, non toutefois sans avoir chèrement payé son lâche assassinat. Après l'avoir quelque temps poursuivi la baïonnette aux reins, nous rentrâmes dans la maisonnette qui, tout-à-l'heure, résonnait sous les bruyans éclats de la gaîté française. Mais la scène avait bien changé.... Pour nous, nous n'avions plus ni faim ni soif.

Tout à coup, Christine, détachant ses joues des joues décolorées du vieillard, porte sur nous des regards supplians, et nous dit d'une voix d'ange: « Français, ma vie sera toute pour vous, si vous » voulez transporter le corps de mon père à Dantzick. » — Mille tonnerres! dans ce moment la voix de Christine valait celle du petit caporal.

Un brancard fut promptement fait à l'aide de nos briquets.... Hélas! le matin, nous avions quitté les bords de la Vistule au son des fanfares; le soir nous les regagnions en silence, veillant en même temps et sur le cadavre porté par quatre voltigeurs, et sur la jeune fille qui, surmontant sa douleur, avait voulu s'armer jusque aux dents pour défendre, au besoin, la dépouille mortelle de son père.

Le lendemain, après avoir planté une croix sur une tombe, Christine disant un dernier adieu au monde, courut braver l'air pestilentiel des hôpitaux de Dantzick. Là, pendant le temps que dura le siége, elle fut l'ange tutélaire des fiévreux et des blessés français.

Après la capitulation, Christine, dès son entrée en France, mit à exécution la promesse solennelle qu'elle avait faite sur le cadavre de son père: elle se hâta d'aller prendre rang, à Lyon, parmi ces sœurs de la charité, parmi ces zélées prêtresses de la providence dont Dieu seul pourrait dignement récompenser les bonnes œuvres.

En 1821 et 1822, cette même Christine était à Barcelonne, au milieu des pestiférés, et pendant tout le temps que dura à Paris le choléra asiatique, sa place fut toujours là où le danger fut plus imminent. *La mort a respecté ce chef-d'œuvre de la création.*

Le gouvernement de juillet n'a pas voulu laisser tant de vertus dans l'oubli: il a rehaussé l'éclat de l'étoile de l'honneur, en la plaçant sur le cœur de cette pieuse fille.

Aujourd'hui Christine est sœur-supérieure d'un des plus grands hôpitaux de la capitale.

J.-P. Chazaren.

---

ON ÉCRIT DE DOUAI:

« La gendarmerie a amené à la prison de St-Waast, ces jours derniers, une fille d'environ 20 ans, qui a été trouvée gisante dans les champs, aux environs de Marchiennes; cette malheureuse créature qui est dans un état d'idiotisme et porte la trace de mutilations, paraît avoir vécu, pendant plusieurs années, errante et dans la condition sauvage; on ne sait rien sur ce qui l'a amenée dans ce pays. Les mots *ies sir*, qui sont les seuls qu'elle prononce quelquefois, font présumer qu'elle est Anglaise.

---

La population de l'Autriche s'élève actuellement à 35 millions 400,000 ames, répartie sur un espace de 12,153 milles carrés qui forment 15 provinces, dont la Hongrie est la plus grande, et le Littoral la plus petite. La population de la Hongrie s'élève à 11 millions 223,587; celle de la Gallicie à 4 millions 217,791; celle de la Bohême à 3 millions 936,548; celle de la Lombardie à 2 millions 416,567; celle de Moravie et Silésie à 2 millions 26,906; celle des états de Vienne à 2 millions 41,180; celle de Transylvanie à 1 million 930,259; celle de Styrie à 902,408; celle de la Haute-Autriche à 833,844; celle du Tyrol à 811,426; celle de la Carinthie à 788,179; celle du Littoral à 405,812; et celle de la Dalmatie à 350,388.

En général la population des états autrichiens est en rapport avec celle de Russie, de 173 à 101, et avec celle de la France comme 208. Vienne, par rapport à sa population, peut être considérée comme la sixième ville d'Europe.

(*Journal allemand de Francfort.*)

---

AVIS.

A partir du 8 juillet 1836, les bureaux du Caméléon seront transférés à la Rotonde du passage Colbert, n° 4.

---

A. P. Barbieux,
*Gérant.*

Paris, imp. de Félix Locquin, rue N.-D.-des-Victoires, 16
Pour Henry Hooper, 13, Pall Mall, East, Londres.

# LE CAMÉLÉON,

N° 26. (3^me Année.) JOURNAL NON POLITIQUE. 8 JUILLET 1836

PARAISSANT LES 1er 8, 16 ET 24 DE CHAQUE MOIS.

## LA CHANOINESSE.

(Suite et fin.)

A vingt minutes de Remiremont, sur la route qui conduit à Épinal, se forme tout-à-coup un joli ravin que de jeunes bouleaux ombragent; un ruisseau qui prend sa source sous un massif de feuillage, appelé je ne sais pourquoi la grotte Blanche, le traverse dans toute sa longueur; ce ravin s'étend, s'élargit, puis devient une délicieuse vallée, au milieu de laquelle est placé le petit village de Dugny : abrité du vent par cette route qui le domine d'une hauteur de plus de cent pieds, et dont le revers, presque vertical, est chargé de la plus riche végétation; borné du côté opposé par de vastes prairies, ses toits de chaume, ses jolis jardins, son étang formé par le ruisseau de la vallée, qui, comme un lac aux flots purs, réfléchit les rians objets qui l'entourent, la flèche de son clocher qui se cache parmi les arbustes sauvages, et que le voyageur qui passe sur la route pourrait presque toucher de la main; tout cela est si frais, si pur, si paisible surtout, qu'il semble que la nature ait voulu épuiser là ses dons les plus précieux et les plus rares.... A quelques pas du village, du pont où se découvre la Moselle, une partie de la route se détache en saillie et s'avance comme une presqu'île jetée dans le vide, car elle ne tient au reste de la montagne que par une planche mal assujétie, sur laquelle s'aventurent pourtant tous les enfans de la contrée. Un châtaignier y étend ses larges rameaux et forme un abri presque impénétrable aux rayons du soleil. C'est cette pointe qu'on nomme dans le pays Pic-des-Alouettes.

Le jour avait encore un vif éclat, et déjà Claude assis sur le gazon, la tête appuyée dans sa main, attendait la comtesse de Polignac; il la rêvait aimante, passionnée comme la veille, quand elle devait lui arriver froide et raisonneuse. Pauvre Claude! il ne savait pas encore combien une nuit peut apporter de changemens dans la disposition d'une femme enthousiaste, mais faible; il croyait avoir reçu la vie dans son baiser et ne voulait rien lui rendre.

Déjà quelques étoiles brillaient au ciel, lorsqu'un léger mouvement dans le feuillage vint enfin redonner un peu d'espérance à Claude; cette longue attente avait presque arrêté les battemens de son cœur. La chanoinesse s'avançait en jetant autour d'elle des regards timides et craintifs; mais il courut au-devant d'elle, et dès qu'elle le devina, ses joues se couvrirent d'une vive rougeur. Il la porta presque lorsqu'elle traversa le pont fragile, et une fois encore il put la presser sur sa poitrine. Elle s'assit en silence, elle lui fit signe de venir se placer à ses côtés; puis, lorsqu'elle se vit seule avec lui, ainsi suspendue sur l'abîme, elle comprit qu'il serait beau de pouvoir s'élever par son amour, et de mépriser ce monde qui rampait à ses pieds; tout ce qu'elle avait amassé depuis la veille d'égoïsme et de froideur s'envolait doucement; Claude penché vers elle s'enivrait de son haleine, respirant avec volupté le parfum qu'exalaient ses cheveux; c'était si dangereux à contempler! Elle trembla de se sentir ainsi tendre et dévouée; et, pour ne plus voir ni la nature ni lui, elle ferma les yeux, et évoqua tous ces fantômes menteurs qu'elle appelait opinion, devoir; et ce fut presque avec fermeté qu'elle lui dit :

Claude, je suis venue pour être fidèle à ma promesse, mais aussi pour vous parler de vous, de votre avenir auquel je m'intéresse.

Mon bonheur! mon avenir! tout cela ne dépend-il pas de vous à présent? répondit-il; pauvres enfans perdus dans un amour immense comme l'horizon qui nous entoure, qu'avons-nous autre chose à faire qu'à nous aimer, à nous le répéter sans cesse? Ah! moi, je veux te redire à genoux que tu es mon idole chérie, l'ange dont les regards m'ont révélé le ciel.

Ainsi vous n'aviez point songé aux obstacles qui nous séparent.

Qui donc peut nous séparer, puisque tu m'aimes?

Le monde, ma famille, la religion enfin.

Ah! oui, tu as raison, pardonne! la religion doit intervenir entre nous, car tu es si pure, si sainte, toi, que tes lèvres peut-être sont encore souillées de ce baiser qui a uni nos ames. Mais je sais que les vœux conditionnels que vous avez prononcés ne vous enchaînent point; vous serez ma femme, ma compagne devant Dieu, car ces engagemens que j'ai pris ne peuvent être un obstacle. Cécile les comprendra dès qu'elle saura que je vous aime; elle est si généreuse et si bonne!....

Cette admirable naïveté d'un cœur candide et vrai fit mal à la comtesse; cet homme était si loin des idées reçues, qu'il rendait sa tâche très-difficile. Elle-même était si jeune encore, qu'elle s'embarrassait malgré elle de cette excessive confiance.

Et ma famille, et le monde? répéta-t-elle, espérant enfin que sa pensée pénétrerait jusqu'à l'esprit du jeune homme; mais il ne comprit point. Claude, reprit-elle, cet amour, s'il était deviné, serait sur ma vie une tache indélébile; mes compagnes auraient le droit de me mépriser et de me repousser de leur sein; quant à ce mariage dont vous parlez, il est impossible.

Un seul mot l'avait frappé. Du mépris pour elle, pour la femme devant laquelle il se prosternait! mon Dieu! quel blasphème!

Ce que je dis est vrai, Claude, nous devons oublier cette passion d'un jour, et ne nous revoir jamais.

Claude était anéanti. Ses yeux s'égaraient.

Ne vous jouez pas ainsi de moi, lui dit-il, ne me menacez pas de votre perte, vous me rendriez fou.

Elle devenait plus maîtresse d'elle-même et s'affermissait dans sa dureté.

Nous ne nous verrons plus, répéta-t-elle...

Claude jeta sur l'abîme un regard plein de résolution ; elle ne le vit point, et dit d'un ton tout-à-fait calme.

Écoutez-moi, Claude, il est un moyen, un seul, entendez-vous, de rapprocher la distance qui nous sépare, et de rendre possible entre nous, non pas l'amour, ce sentiment nous est à jamais interdit, mais l'amitié, une amitié de frère ; alors seulement nous ne nous condamnerons point à l'absence.

Il attendait les paroles qui allaient sortir de ses lèvres avec une curiosité avide.

Faites-vous prêtre, lui dit-elle d'une voix basse....

Claude recula de quelques pas ; il avait senti au cœur une douleur aiguë et rapide comme celle qu'y aurait faite la piqûre d'un serpent. Je vous admire, madame, dit-il avec amertume.

Je le vois, je vous parais insensée, et cependant croyez-le bien, Claude, j'ai longuement réfléchi, depuis hier, à ce projet qui vous indigne : la comtesse de Polignac ne peut être ni la femme ni la maîtresse de Claude Bernard, et si nous restons dans nos positions respectives, il n'existera de vous à moi que la bienveillance de la protectrice, et la reconnaissance du protégé... Eh bien! voilà ce que je ne puis souffrir, car je vous aime, Claude, et j'ai besoin de vous voir marcher mon égal ; j'ai besoin de vous voir grand puisque je ne puis m'abaisser ; car si vous restiez obscur, si votre mérite ne vous faisait arriver avec mon aide au premier rang de l'échelle sociale, le souvenir de cette heure où je vous ai avoué ma tendresse laisserait dans mon ame une inconsolable douleur, la honte... Ah ! je vous en conjure, Claude, ne me condamnez pas à ce supplice ; rendez-vous digne de cette heure qui doit marquer dans votre vie et dans la mienne. Car, vois-tu, tout est fini pour moi à présent : un instant m'a révélé toutes les joies de ce monde ; je n'ai plus rien à apprendre, plus rien à sentir ; je veux garder ton image, lui conserver un culte secret, mais profond ; je veux me réfugier avec confiance dans ce souvenir que ton sacrifice peut épurer. Toi aussi, Claude, tu l'évoqueras souvent, nos ames sauront encore s'y confondre... Ah! laisse-moi te persuader, laisse-moi te pousser à la fortune, à ces honneurs qui te siéraient si bien ! Elle attachait sur lui des yeux pleins d'éloquence et d'enthousiasme, car elle était femme et elle voulait réussir. N'est-ce pas que tu consens, reprit-elle avec plus de feu, n'est-ce pas que tu t'abandonnes à moi, mon Claude, mon frère chéri?...

Ma vie est à vous, dit-il froidement ; disposez-en comme vous le voudrez.

Elle se rapprocha de lui, et prit sa main... Voilà ce que je veux faire pour vous, Claude, dit-elle d'une voix caressante : M. d'Amiens, mon parent, est bien en cour; c'est près de lui que je vais vous placer, je sais que vous avez fait de bonnes études ; que, grace au curé de Remiremont, vous savez autant et plus de latin qu'on en exige pour entrer dans les ordres. Avec la protection de l'évêque, vous ferez un chemin rapide. Je vais lui écrire ; dans huit jours j'aurai sa réponse, et alors nous nous séparerons, mais pour peu de temps ; notre aumônier est vieux, bien vieux ; il serait si facile de remplir à la Tour ses fonctions près de nous, et celles de grand-vicaire près de M. de Nancy! Puis elle ajouta sans lui donner le temps de répondre : il est tard, séparons-nous, Claude ; allez rejoindre votre cousine, et faites-lui part de vos nouveaux projets. Demain vous me reverrez ici, car je veux vous récompenser de votre docilité. Elle n'eut pas un mot de pitié pour cette autre femme dont elle détruisait l'avenir....

Pauvre Cécile, murmura Claude, quand la chanoinesse eût disparu... Puis, accablé par sa propre douleur, sa tête retomba sur sa poitrine. Chacune des illusions que venait de lui arracher avec tant de cruauté cette jeune fille, hier si tendre, avait laissé dans son ame une plaie que tout mouvement semblait aigrir.

Le jour pointait à l'horizon lorsqu'il rejoignit la chaumière du père Bernard. Cécile, debout devant la porte, l'attendait depuis long-temps, sans doute, mais elle ne lui adressa aucun reproche, et tous deux furent chercher quelques instans de repos, que ni l'un ni l'autre ne sut trouver.

Ces huit jours accordés à Claude par la chanoinesse, pour qu'il se préparât à une existence nouvelle, furent employés bien différemment qu'ils ne l'avaient supposé tous deux ; plus expansive et plus confiante, parce qu'après un pareil acte d'autorité elle se crut sûre de sa force, madame de Polignac s'abandonnait presque sans contrainte à cette passion qu'elle voulait vaincre ; chaque soir les réunissait au Pic-des-Alouettes, et chaque soir de longues et voluptueuses étreintes, des baisers les plus enivrans, venaient ajouter à la difficulté de leur séparation.

Cécile avait deviné les tortures qui déchiraient l'ame de son cousin, et elle lui avait dit avec un accent si vrai, si pénétré, qu'en l'écoutant il avait mieux aimé croire à là résignation de l'indifférence qu'à l'héroïsme du courage : Claude, je ne veux pas que le souvenir de vos premiers liens vous trouble comme un remords ; c'est moi qui les brise. Soyez heureux, et puisse le ciel écarter de vous les épreuves que je redoute!

Le temps marchait pourtant ; on était au matin du huitième jour. La veille, sentant ses forces s'épuiser, la chanoinesse s'était enfuie sans crier à demain. Claude n'attendait donc plus rien à présent, rien que le message de douleur chargé d'apporter la réponse du noble protecteur qu'on lui avait choisi. Un paquet cacheté, venant de la maison chapitrale, lui fut remis par le père Bernard. Son sort était décidé : l'évêque d'Amiens consentait à le recevoir, et pressait même le départ du futur grand-vicaire.

Un cri d'angoisse déchirante s'échappa des lèvres pâles du jeune homme en lisant quatre lignes écrites par la chanoinesse, dans lesquelles elle le suppliait, à genoux, de partir à l'instant, de partir sans la voir surtout. Cécile s'approcha, et Claude, vaincu par ses émotions, se jeta dans les bras de sa cousine avec une expansion qui les brisa tous deux. Cécile prit ses mains qui tremblaient, elle s'assit à ses côtés, ramena sur son épaule cette pauvre tête malade, trop faible pour résister long-temps à un orage moral, puis elle leva sur lui des regards pleins d'une si tendre compassion, que, bercé par cette pitié, il lui dit tout son cœur en paroles incohérentes et inachevées ; mais elle le comprenait et souffrait plus que lui.

Prêtre! dit-elle enfin, quand il eut achevé sa douloureuse confidence, elle veut que vous soyez prêtre! et vous avez consenti à accepter la destinée sacrilége à laquelle elle vous condamne?... Claude, vous avez donc oublié tout principe d'honneur et de droiture? Puis, remarquant qu'il l'écoutait à peine, elle reprit avec plus de force : Répondez-moi, Clau-

de ; avez-vous pu croire que cet amour qui vous brûle à présent cesserait d'agiter votre ame lorsque la blanche étole du serviteur de Dieu reposerait sur vos épaules ? Avez-vous pu croire que votre cœur, dévoré par une passion insensée, redeviendrait innocent et pur, digne enfin de la sainte mission dont vous allez vous charger, lorsque quelques paroles auront été prononcées sur vous ? Claude, Claude, s'écria-t-elle avec une émotion toujours croissante, dans quelle route de crimes et de remords avez-vous été jeté !..... Et vous ne reculez pas avec épouvante ! et vous n'appelez pas à votre secours tout votre courage d'homme, pour souffrir en homme et mourir sans bassesse ! Claude, au nom de votre mère, au nom de la bénédiction sacrée qu'elle a prononcée sur nos deux têtes, je vous ordonne de renoncer à ce projet. Fuyez-la, cette femme dont la vue vous a été si funeste, mais fuyez-la sans vous souiller par le parjure.

Vous avez raison, dit-il, j'étais un lâche ; il vaut mieux mourir...

Malheureux enfant ! dit-elle en l'arrêtant, car il se précipitait hors de la chaumière ; où voulez-vous courir, et quelle nouvelle coupe d'amertume me préparez-vous ? cette femme est-elle donc si orgueilleuse que vous renonciez à l'espérance de la toucher ? a-t-elle donc si peu d'amour qu'elle s'effraie sérieusement d'un sacrifice ?... Non, Claude, relève ta tête abattue ; si elle t'aime, elle saura bien renoncer pour toi à sa naissance, à son rang, dont elle est si vaine. Offre-lui fièrement ce titre d'épouse que peut-être elle n'a refusé que pour éprouver ta constance ; car, plus instruite que toi par l'expérience des autres, elle savait que sa vie t'appartenait, que sur les marches de l'autel ou à la chaumière du laboureur, son cœur errerait vers toi et te reconnaîtrait pour maître.

Eh bien ! je la reverrai, dit-il avec plus de calme ; il me semble à présent que je saurai trouver des paroles qui la persuaderont. Puis il écrivit et demanda un dernier rendez-vous ; non plus avec l'hésitation timide d'un amant qui craint un refus, mais avec l'assurance d'un homme qui connaît son pouvoir et veut en user. La chanoinesse comprit qu'une révolution subite s'était opérée dans l'esprit de Claude ; à son tour elle se sentit tremblante, et ce fut dans ces dispositions nouvelles qu'ils se rencontrèrent vers le soir.

Thérèse, lui dit-il après un long silence, je viens vous retirer la parole que je vous ai donnée, et vous rendre ces lettres qui me sont inutiles. Je ne veux plus être prêtre ; je ne veux plus partir.

Mon Dieu ! s'écria-t-elle en joignant ses mains avec effroi ; qu'avez-vous, Claude ? et pourquoi ce changement ?

Parce que nous étions fous, et que ma folie a moins duré que la vôtre ; voilà tout...

Je suis donc perdue, perdue à jamais, dit-elle en pleurant avec amertume ; Claude, vous voulez donc être sans pitié ?

Je veux être heureux, dit-il froidement.

La chanoinesse eut peur de lui ; ils jetèrent l'un sur l'autre un long regard d'examen. Puis le silence se rétablit ; car tous deux avaient besoin de recueillir leurs forces pour le combat qui se préparait.

Les battemens précipités du sein de la chanoinesse avaient entr'ouvert sa pelisse, la croix chapitrale vint frapper les regards de Claude, et dans un mouvement de rage il y porta la main... Thérèse, dit-il avec passion, quitte ce vain hochet, accepte le bonheur que je t'offre. Si tu n'oses ici, dans ta patrie, t'élever au-dessus de ces méprisables considérations auxquelles tu nous sacrifies tous deux, quitte avec moi cette terre de préjugés et de folie. que crains-tu ? Mes bras ne te sont-ils pas ouverts ! Ah ! si tu savais combien mon courage peut grandir, si tu savais comme je deviendrais fort si je te sentais là, appuyée contre ma poitrine, heureuse et confiante en mon amour !... en ma puissance d'homme. Thérèse, je t'en conjure par le souvenir de cette première heure d'ivresse dans laquelle nos ames se sont confondues, consens à me suivre : une aurore de liberté vient de luire en Amérique.

Elle détourna la tête et ne répondit pas.

Il le faut, reprit-il, et je t'en conjure pour moi, pour toi-même : tes joues se décolorent et les miennes se creusent à cette lutte qui nous épuise. Tiens, cette barrière que tu voulais élever entre nous, je l'aurais brisée comme j'ai brisé ces liens qui m'enchaînaient à une autre. Oui, prêtre, j'eusse foulé mes sermens aux pieds, et, l'enfer t'eût-il recélée, je l'aurais franchi pour te revoir... Viens ! ah ! viens ! Et le malheureux la pressait sur son cœur dans une étreinte convulsive. Elle voulut le fuir : tous deux chancelèrent sur cet étroit plateau, et le précipice était là. D'abord la chanoinesse y songea seule, ses lèvres devinrent pâles, une de ses mains s'accrocha à une branche fragile ; puis elle fit un mouvement pour se jeter en arrière. Claude la devina, ses bras, qui l'entouraient, retombèrent glacés...

Voulez-vous être à moi ? dit-il d'une voix sombre ; il attachait sur elle des regards dont la tendresse s'était retirée. Madame de Polignac frémit de tous ses membres ; elle ferma les yeux et murmura lentement : Claude, c'est impossible ! jamais !... ayez pitié de moi !...

Mépris et pitié donc ! s'écria-t-il.... adieu !... Un long cri d'épouvante s'élança de la poitrine de Thérèse. Claude venait de se précipiter au bas de la montagne...

Dans la chaumière attristée de Bernard, le cordier, une femme veillait seule au chevet d'un malade. Cette femme avait souffert aussi ; car ses joues étaient pâles, et ses mains actives, qui préparaient des boissons et des compresses, portaient la trace de déchirures récentes ; et pourtant dans le regard attentif qu'elle jetait souvent sur celui qu'elle soignait, il y avait de la sécurité, de l'espérance, car le sommeil du malade était profond ; mais sa respiration paraissait libre, ses lèvres décolorées s'entr'ouvraient doucement pour prononcer des mots intelligibles ; sans doute qu'un songe heureux le berçait de ses illusions mensongères.

La garde se pencha vers lui ; on eût dit qu'elle voulait recueillir son souffle.

Claude ! s'écria-t-elle en tombant à genoux, Claude, mon bien-aimé, consens à vivre, laisse-moi guérir ton ame... Mon Dieu, donnez-lui donc la paix...

Tout-à-coup la porte de la chaumière cria en roulant sur ses gonds ; un pas léger, un pas de femme se fit entendre, le cœur de Cécile battit à se rompre ; un frisson parcourut son corps et le glaça ; son œil s'anima de colère. La comtesse de Polignac était devant elle...

« Que venez-vous chercher ici, dit-elle d'une voix sévère ; cet homme n'est-il pas à moi ? ne l'ai-je pas conquis sur la mort à laquelle vous l'aviez livré ?... Tenez, dites encore qu'il ne m'appartient pas, voici mes droits à moi ; et d'un geste plein d'énergie,

écartant le fichu qui couvrait son sein, elle montrait les cicatrices encore sanglantes des plaies qu'avaient faites les ronces et les pierres aigues... C'est moi, voyez vous, ce sont mes bras qui l'ont arraché au précipice. Seule j'ai su l'apporter jusqu'ici, et n'ai vu mes forces me trahir qu'après avoir ranimé les siennes... A présent que je l'ai soigné, à présent qu'il a pu me reconnaître et me sourire, croyez vous que je vais vous le rendre pour que vous le rejetiez au désespoir et à la mort comme une proie qui leur appartient?...

Grace, ah! grace, dit la chanoinesse d'une voix faible, n'ai-je donc pas souffert aussi, moi? et elle rejetait en arrière le voile de dentelle qui couvrait ses cheveux, elle montrait ses joues où des larmes avaient imprimé leurs traces, elle élevait vers sa rivale des mains pâles et amaigries.

Les yeux de Cécile étincelaient. Oui! dit-elle, vous avez souffert, mais en grande dame, étendue sur de moelleux coussins, et bercée par la paresse; votre douleur à vous a été poétique et parée; ah! je vous connais bien, vous et vos pareilles; mais tenez, ici la mort il y a deux jours, parce que mon père n'a pu supporter ce qu'il appelait l'ingratitude de son neveu, et cette ingratitude était votre ouvrage; il est mort en maudissant vous, votre orgueil et sa folie...

La chanoinesse laissa retomber son voile avec un mouvement d'indignation et de dégoût.

Vous m'entendrez, dit Cécile, vous m'entendrez, car je le veux, et l'entraînant à l'autre extrémité de la chambre, elle ajouta en lui indiquant du doigt un pain noir et à moitié moisi, vo ci ma nourriture depuis trois jours, et dans les instans que ces douleurs m'ont laissée libre, voilà ce que j'ai fait: elle montrait une quenouille et des fuseaux... Oui, j'ai travaillé pour qu'il ne souffrît pas de la misère; car j'étais pauvre, bien pauvre, depuis long-temps sans qu'on le sût; tout l'or que gagnait mon père était remis par moi à cet enfant qui ne savait ni calculer ni prévoir, mais que je voulais voir heureux à tout prix, heureux selon ses goûts et ses caprices... Maintenant osez encore me parler de vos souffrances...

La chanoinesse cachait sa tête dans ses mains, et toute son ame se fondait en sanglots. Cécile, dit-elle d'une voix brisée, pardonnez-moi, car je l'aimais!..

Pourquoi donc blasphémer ainsi, s'écrie Cécile avec emportement, pourquoi parler d'un amour qui n'existe pas?

Mon Dieu! s'écrie la chanoinesse avec angoisse, mon Dieu! pourquoi souffrez-vous que je sois ainsi torturée!...

Elle était tombée anéantie; ses mains se tordaient avec désespoir.

Toute la colère de Cécile s'évanouit devant cette faiblesse, et la tête de la chanoinesse reposa sur son sein...

Dites-moi que vous avez honte de votre égoïsme! dites-moi que, si Dieu nous le rend, vous grandirez pour être digne de l'amour que votre beauté lui inspire; oh! dites que vous serez à lui...

Et Cécile penchait son oreille jusqu'à la bouche de la chanoinesse, car elle comprenait qu'il devait y avoir combat dans cette ame.

Jamais!... fut le seul mot qu'elle recueillit.

Jamais!... jamais! répéta une autre voix derrière elle: — toutes deux tournèrent la tête; le malade, assis sur son lit, jetait sur elle des regards pleins d'égarement et de délire; ce mot, qu'il avait entendu une fois déjà, comme l'arrêt de sa destinée de malheur, était venu réveiller ses facultés endormies, et le replonger dans un paroxisme de douleur plus cruel encore que celui dont il sortait. Jamais! jamais! répéta-t-il encore d'une voix suppliante, comme un cri d'oiseau funèbre; puis, ses dents se serrèrent, sa bouche se contracta, une longue crise d'agonie tendit ses membres meurtris par sa chute... Les deux femmes, les mains unies, retinrent leur souffle, et semblaient avoir suspendu leur vie, cette autre vie qui s'enfuyait... Tout-à-coup, les traits du malade redevinrent calmes, ses yeux s'entr'ouvrirent, et son dernier soupir s'échappa doucement de son sein, lorsque ses lèvres, déjà glacées par la mort, essayaient de bégayer encore: Jamais!...

Cette fois, Cécile veillait seule encore; le jour commençait à poindre, et ses pâles rayons venaient se confondre avec la lumière blafarde du cierge qui brûlait au chevet du mort; des prêtres entrèrent en silence, et leur chant monotone vint l'arracher à cette léthargie morale dans laquelle elle était plongée; elle se leva, se couvrit de son mantelet, et se mit à suivre le convoi sans rien demander, sans s'étonner un seul instant qu'un autre qu'elle se fût occupé de ces détails. Un vague instinct la dirigeait pourtant, car, lorsqu'après avoir fait quelques pas hors de la chaumière, l'enfant de chœur, qui ouvrait la marche en portant la croix, prit tout-à-coup le sentier qui conduisait à la maison chapitrale, Cécile s'arrêta, muette d'indignation et de douleur; elle sentait que sa dernière consolation lui était ravie, que Claude ne devait point reposer près de la mère qui les avait bénis tous deux... La chanoinesse l'emportait en effet; un exprès, envoyé par elle à M. de Rancy, en avait obtenu la permission de déposer Claude dans un des caveaux de la chapelle. Un marbre restait à la chanoinesse, et, quand Cécile le vit retomber sur le corps de celui qu'elle avait tant aimé, il ne lui resta rien, à elle, rien que son courage, plus grand encore que ses épreuves.

Toute cette histoire venait de m'être racontée par M. V..., l'un des plus riches maîtres de forges des Vosges, et l'un des hommes les plus aimables, pendant une longue promenade que nous faisions autour de Remiremont. Je me sentais presque oppressée, malheureuse, en montant un Calvaire d'où nous examinâmes les ruines; l'aile droite de la maison chapitrale n'existait plus; — les tombes mêmes avaient été profanées: mais à la place occupée jadis par la chapelle s'élevait une jolie maison blanche à jalousies vertes.

Ici, me dit M. V..., demeure une des héroïnes du drame dont je viens de vous parler.

Laquelle? m'écriai-je vivement.

Vous devinerez, me répondit il, car je vais vous présenter à elle.

Introduits par un vieux domestique dans un petit salon meublé avec un goût sévère et pur, nous fûmes reçus par une femme qui ne paraissait pas avoir plus de soixante ans, et dont la taille haute et fière avait encore une sorte de beauté.

Ma chère associée, dit M. V..., voici une dame que j'entretiens de vous depuis deux heures.

C'est m'assurer, répondit-elle, que madame n'est pas à présent dans des dispositions bien gaies.

Je levai les yeux sur elle, et l'émotion qu'elle y remarqua parut la toucher.

C'est une triste histoire que la mienne, me dit-elle, mais, croyez-le, madame, j'ai su trouver en moi des consolations bien puissantes. Nous sommes tous

ici-bas pour accomplir un but utile, et contribuer au bien de cette société dont nous sommes membres, et cette vertu dont j'étais pénétrée dans ma conscience, m'a soutenue dans les premiers temps de mon désespoir; plus tard, à force de patience et de travail, j'ai acquis de l'aisance, presque de la richesse, et mon vœu le plus cher s'est accompli. Oui, madame, je suis presque heureuse.

Et la comtesse, demandai-je timidement?

Ses genoux se sont usés sur le marbre d'un tombeau, me répondit-elle; puis elle est morte en appelant encore courage l'égoïsme qui l'avait dirigée.

En parlant, Cécile nous conduisit devant une jolie pelouse sur laquelle ouvrait une des portes de son salon. Deux tombes, que je devinai à l'élévation du terrain, attirèrent mon attention.

Vous voyez que je l'ai retrouvé, me dit-elle, et que nous ne nous quittons plus...

Qui donc repose ici? lui dis-je en indiquant l'autre tombe...

*Elle*, me dit Cécile d'une voix émue; elle l'aimait lâchement; mais elle l'aimait. Je n'ai pas voulu les séparer... Maintenant, ajouta-t-elle, voici ma place, à côté de lui, et sur la même ligne que la comtesse. Oh! je n'ai point oublié mes droits...

Dans les regards de Cécile Bernard brillait toute la joie du triomphe. Je la comprenais, et songeant que, luttant contre deux passions puissantes, l'orgueil et l'amour, aidée seulement de sa volonté forte, la femme du peuple avait vaincu, j'admirais...

Juliette BÉCARD.

---

## AYDOKÉ.

J'étais, il y a quelque vingt ans, prisonnier de guerre en Russie avec des milliers d'autres victimes de la déplorable campagne de 1812. On nous avait répartis par détachemens dans les *gouvernemens* où l'on peut vivre au plus bas prix, et le hasard m'avait donné pour prison une petite bourgade voisine de Nizni-Novogorod, bâtie en bois, et située à deux cents lieues par-delà Moscou. Avec beaucoup de peine on avait trouvé pour nous loger séparément, rebutés que nous étions par la population qui refusait tout contact avec nous, une maison de briques non achevée, sorte d'essai tenté par la civilisation dans ces contrées hyperboréennes, et qui avait avorté. La portion habitable où nous étions entassés au nombre de trente officiers et à peu près le double de soldats de toutes les armes, avait été couverte, et mise à peu près en état de braver l'horrible rigueur du froid. Tant que durait le beau temps (un peu moins de trois mois sur douze), nous consacrions nos journées à explorer les environs, dans un rayon de quelques werstes tracé pour nos promenades par la soupçonneuse prudence du gorodnitz ou commandant militaire, espèce d'officier de fortune, insolent comme un parvenu, indolent comme un Turc, et fort adonné au gorjolki, ou eau-de-vie sucrée, dont se montrent très-friands les Russes de bas étage.

Long-temps on nous avait refusé, moins par prudence que pour ajouter encore à l'ennui qui nous dévorait, la consolation de quelques jeux de cartes; cependant, après plusieurs mois de démarches, de pétitions sans résultats, on avait consenti à nous en faire venir deux jeux du chef-lieu, par l'intermédiaire d'un honnête koupietz ou marchand, qui s'était contenté d'un bénéfice de 5 ou 600 pour 100. Nous recevions de la munificence du czar de toutes les Russies, pour nous loger, nous nourrir, nous entretenir et fournir à nos menus plaisirs, un demi-rouble en papier, ce qui équivaut à 50 centimes. Un jeu de cartes ne revenait pas à plus d'un mois de solde; il fallait donc en changer bien rarement; aussi, quand elles sortaient de nos mains pour passer dans celles de nos soldats, qui en faisaient, comme on dit, leurs choux gras, étaient-elles en quelque sorte animalisées. On ne fait rien froidement, sans se laisser aller aux excès, quand on est fou de malheur ou de bonheur: nous jouions le matin, dans la journée et le soir; nous jouions la nuit, nous jouions en mangeant, nous jouions au lieu de dormir. L'argent, comme on le pense bien, n'était pas abondant; ceux contre qui tournait la chance et qui ne possédaient plus rien, faisaient aux gagnans des lettres de change payables à la paix générale.

On se lasse de tout, même d'être prisonnier de guerre à douze cents lieues de son pays, avec cinquante centimes par jour et l'espérance. Un beau jour, ou peut-être une belle nuit, nous déchirâmes nos cartes; d'ailleurs, l'émission des traites payables à la paix commençait à devenir tellement considérable, que les meilleures signatures perdaient presque toute leur valeur de convention. Que faire? Il n'y avait plus moyen, après deux longues années de cohabitation, de se raconter mutuellement son histoire; chacun savait par cœur le roman de son compagnon d'infortune; à ce point que si quelque narrateur oublieux se permettait la plus légère variante dans le récit des aventures de sa vie, il était tout aussitôt rappelé par les auditeurs au texte primitif. Encore moins pouvait-on songer à établir quelques relations de société avec les farouches habitans; un *pacho oubiraï* ne manquait pas d'accueillir le téméraire qui, près d'une belle indigène, essayait de faire le galant; le sourire même était réprimé par un geste hostile ou méprisant. Or, le *pacho oubiraï*, qu'on peut se faire traduire à l'ambassade russe à Paris, répond justement à ce qu'on dit en France au caniche crotté qui fait mine de sauter sur vous en signe de bonne amitié. Quant aux hommes de toutes les classes, et particulièrement les mougicks ou paysans, ils nous réservaient, en réponse à nos avances de politesse, le *Frannçouse-sabatka!* ou *chien de Français!*

Cependant une maison assez vaste, en bois, à péristyle, avec colonnes également de bois, c'est-à-dire un palais du pays, avait souvent frappé nos regards dans les longues excursions que nous faisions autour de la ville pendant la saison des zéphyrs; cette habitation était située à l'extrémité du cercle qu'on avait tracé pour nous. C'était, nous avait-on dit, l'habitation d'été d'un baron, riche encore, quoique joueur déterminé, que je ne sais quel fâcheux procès retenait depuis plusieurs années avec sa famille à Saint Pétersbourg. Le soldat russe, invalide, à qui nous avions affaire dans nos rapports avec l'autorité, notre ami en apparence, et par le fait notre espion (car il était chargé de rendre compte à son chef de nos actions les plus innocentes) se découvrait en prononçant le nom de ce baron; il nous avait fait comprendre, partie en russe, partie en allemand, mêlé de quelques mots français qu'il avait appris étant lui-même prisonnier, que le noble Sarmate affectionnait particulièrement les militaires de notre nation, qu'il avait servi avec Souwaroff, était allé en France et parlait notre langue. Notre

homme ajoutait qu'il était vraiment malheureux pour nous que les affaires de ce digne homme le retinssent ailleurs, parce que très certainement il aurait cherché à nous attirer chez lui, où nous eussions été reçus avec politesse; cela voulait dire en bon russe qu'on nous y aurait bourrés d'alimens et gorgés d'eau de-vie. Malgré l'état affreux de dénuement où nous nous trouvions, vivant de soupe à la viande de vache et de pain de seigle noir, ne buvant que du *quass*, la plus détestable de toutes les boissons, aucun de nous n'en était à désirer, pour cette raison, le retour du compagnon d'armes de Souwaroff. Mais il paraît que, désespérant de voir la fin de son procès, (car si en France on peut dire que la justice est boîteuse, on peut assurer qu'elle n'a pas de jambes en Russie), il se décida à revenir dans sa terre avec sa femme et une suite assez nombreuse de domestiques des deux sexes, tous serfs bien entendu.

Ce retour fit événement parmi nous; et pourquoi n'en conviendrais-je point? Dès le lendemain de l'arrivée du baron, quand à peine il avait eu le temps de s'installer chez lui, il nous tomba du ciel comme la manne des Hébreux, d'abondantes provisions en farine, beurre, œufs, volaille, eau-de-vie et vin... du vin, à nous! Un conseil s'assembla en présence des provisions (mais déjà sous le charme à son insu), pour délibérer sur l'importante question de savoir si elles seraient acceptées. Une noble fierté nous dominait encore: la majorité fut d'avis de les renvoyer avec des remercimens hautement exprimés et des excuses polies; mais la minorité, une minorité factieuse, affamée et surtout compacte, et qui, comme dit le proverbe, était sans oreilles, fut pour l'acceptation pure et simple. Elle l'emporta! Une députation de quatre des nôtres, choisie dans la minorité, fut nommée à l'effet d'aller porter au baron les remerciemens de la petite colonie militaire; elle se mit en route sur-le-champ et fut parfaitement reçue. On nous la renvoya le soir bien tard, en calèche à quatre chevaux, et si pleine de reconnaissance pour les bontés du baron, qu'il fut impossible à aucun de ses membres d'articuler avant le lendemain une seule de ces paroles qui viennent du cœur.

Mais les avances du noble baron ne devaient pas s'arrêter en si beau chemin; à peu de jours de là il nous fit inviter solennellement à dîner chez lui, à un dîner d'apparat, comme aucun de nous n'en avait fait depuis bien long-temps, où il y aurait des verres, des assiettes, une nappe: où chacun aurait sa chaise et sa serviette.... Excellent baron, va! Un second conseil s'assembla, mais pour la forme: c'était déjà la Rome des Tarquins, Rome dégénérée et gagnée à la bonne chère, on délibéra par un reste de puritanisme, car nous étions déjà de véritables ventrus; et quand deux ou trois bouches s'ouvrirent pour balbutier un refus, on cria haro sur ce fantôme d'opposition. Ainsi changent les mœurs, ainsi se perdent les empires! Au jour indiqué pas un de nous ne manqua à l'appel de l'estomac.

Le baron qui se piquait d'avoir des formes, vint au-devant de nous à une assez grande distance, et nous complimenta en très bon français; il voulut nous donner l'accolade à tous. La baronne aussi, que nous trouvâmes à la porte de la maison, parlait français; mais nous ne l'embrassâmes point. Nous réservâmes nos caresses pour deux ou trois petits blondins, ses enfans, qui parlaient notre langue aussi bien (et peut-être mieux), que quelques-uns des nôtres.

Mais c'était notre accoutrement à tous qu'il fallait voir! On n'eut pas l'air d'en faire la remarque; et d'ailleurs les mieux vêtus, ceux qui avaient conservé quelques lambeaux d'uniforme, eurent le soin de passer devant. Il est difficile de se faire une idée de notre joie à tous; à douze cents lieues de notre pays, après de si longues souffrances et de si cruelles privations, entendre parler notre langue, et à des gens qui nous faisaient si bon accueil!

A peine avions-nous été introduits qu'on nous avait mis le verre à la main, et que notre hôte proposait à haute voix la santé de Napoléon! Bientôt un grand bruit de voitures et de chevaux se fit entendre à l'extérieur. Ivan-Ivanowich (1), ainsi s'appelait le joyeux amphytrion, avait invité pour le même jour une demi-douzaine de nobles, ses voisins, il avait ses raisons, comme vous l'allez voir, le joueur qu'il était!

On ne se trouva pas moins de quarante à table; et ce qui se consomma de bière, de vin, d'eau-de-vie, aurait pu suffire à plusieurs familles pendant un mois: on but pour s'ouvrir l'appétit; on but pour aider la mastication, on but pour que la digestion se pût faire aisément; et enfin on but pour le seul plaisir de boire. Une remarque que je fis à part moi, me surprit: tous nos gentillâtres tinrent bon, et ne noyèrent pas leur raison dans cet océan de liquide. Eux aussi avaient leur plan arrêté.

Aussitôt après le repas, au moment où nous devions croire que l'on se livrerait au plaisir de la promenade, un des voisins du baron proposa une partie de cartes (le pharaon); sans plus tarder la proposition fut acceptée; on prépara les tables, et le punch arriva. Notre hôte en même temps nous retint pour la nuit; libre à ceux qui se trouveraient pris par la fatigue ou toute autre cause, de se retirer dans une grande pièce où des oreillers et des fourrures avaient été préparés à la russe au lieu de lits.

J'avais ménagé mes forces pour me donner le plaisir d'observer, je compris, pendant qu'on préparait les tables de jeu, qu'une lutte allait s'engager, et je m'installai curieusement auprès de notre hôte.

Je ne sais ce qui en est maintenant, mais à l'époque où ceci se passait, la noblesse russe était encore livrée avec fureur à la passion du jeu.

Vers minuit, notre baron, que le malheur poursuivait, avait déjà perdu tout ce qu'il possédait d'argent comptant...

On s'était promis de ne pas jouer sur parole. A deux heures, il avait engagé les bijoux de la baronne qui, comme on le pense bien, s'était retirée. A trois, s'en étant pris au plus liquide de ses biens, et la chance défavorable ayant continué de l'accabler, notre hôte infortuné perdait la somme énorme de *cent soixante-quinze paysans!!*

Le numéraire est peu commun en Russse: à qui apprendrai-je que là l'homme aussi est une marchandise, une chose qui a sa valeur et qui se cote à la Bourse?... On place au jeu vingt-cinq paysans sur une carte, comme nous y plaçons, nous, des billets de banque. Cela se voit fréquemment parmi les joueurs, et Ivan-Ivanowich était un joueur effréné.

Après plus de vingt ans, je vois encore la sueur ruisseler sur son front pâle, et sa main tremblante amener une carte, qui lui enlevait sa fortune par douzaine de serfs! Il aurait joué ses meubles, ses immeubles,

---

(1) Jean fils de Jean; en Russie, on désigne chacun par le prénom qu'il porte, en y ajoutant un *prénom paternel*.

aussi bien que les paysans de son domaine; il aurait. je crois, joué sa femme et ses enfans.....

Au petit jour, Ivan-Ivanowich perdait tout ce qu'il avait possédé au monde... Je me trompe : par une bizarrerie de joueur, il s'était réservé une créature humaine, sa propriété; c'était une jeune fille de dix-sept ans à peu près, Avdoké, qui servait de femme de chambre à la baronne. Il l'aimait d'amour sans doute, ou peut-être elle tenait à lui par les liens du sang : là rien n'est impossible en ce genre. Avdoké était fiancée à un grand diable de cocher, esclave comme elle, et qui se nommait Alexis; un fort bel homme, ma foi, pour un paysan : et, tenez, la noce devait se faire un des jours de la semaine.. Mais dame! il faut bien jouer au pharaon. Si l'on était retenu par de certaines considérations, on ne ferait jamais sa petite partie.

Au grand jour, on cessa cependant de jouer, sinon de boire. Ivan-Ivanowich, qui était atterré, anéanti, demanda à prendre l'air. La société descendit au jardin. Avdoké, la gracieuse Avdoké s'y trouvait : il paraît qu'elle avait eu, malheureusement pour elle, l'idée d'y venir faire un bouquet pour sa maîtresse.

Un des gagnans, la trouvant à son gré, proposa à demi-voix, en riant et en lui passant la main sous le menton, de la jouer, elle aussi. Le baron tressaillit, passa la main sur son front, et répondit à la proposition infernale : *Oui!* Le malheureux, sans aucun doute, espérait se rattraper. Affreuse idée du joueur!

On rentra dans la maison et l'on servit de nouveau du punch. En trois coups Avdoké fut jouée et perdue. Ivan faisait pitié; il avala sans presque prendre le temps de respirer, quatre verres énormes de la liqueur enivrante, et suivit ses hôtes au jardin où ils demandaient à redescendre. Avdoké s'y trouvait encore; elle causait avec une espèce d'intendant du baron qui avait mission de lui verser à boire, de bourrer sa pipe et de battre ses paysans. Avdoké, dit le malheureux en s'efforçant de sourire, *tu appartiens* à ce monsieur..... et il indiquait en même temps du doigt un des joueurs, masse informe de chair dans le vaste abdomen duquel on aurait pu retrouver aisément la moitié du punch qui s'était bu depuis la veille.

*Je ne comprends pas*, dit en russe une petite voix douce et flûtée.

— Oui, mon enfant, *tu es à moi*, grogna le tonneau humain, en riant d'un gros rire, affreux même pour nous, qui ne comprenions qu'imparfaitement; tu es à moi, et je t'emmène à Moscou.

— A vous.... moi, partir pour Moscou!... et mon fiancé?....

— *Celui-là* appartient à Pétro-Alexiowich, qui l'a loyalement gagné.

Avdoké savait sans doute quelque chose de ce qui venait de se passer : *Bog mi da!* (1) murmura-t-elle; puis elle tomba de sa hauteur sans connaissance.

Ivan-Ivanowich, visiblement au désespoir, faisait des efforts inouis pour se contenir; il siffla; un mougick parut : jette-lui de l'eau au visage, lui dit-il.

Avdoké revint à elle.

L'intendant, s'approchant alors d'Ivan, lui dit quelques mots à l'oreille.... Celui-ci réfléchit quelques instans, puis il dit tout haut : J'apprends qu'Avdoké sera mère dans quelques mois....

Il se fit un *Ah!* général.

(1) *Que Dieu m'assiste!*

L'enfant, continua Ivan, ne peut être compris dans le *marché* de tout-à-l'heure.

C'est juste, cria-t-on de toutes parts.

*Il faut jouer l'enfant aussi*, dit le gros convive heureux : et tirant de sa poche un rouble en argent, il dit, L'enfant contre cent roubles : la figure d'Alexandre gagnera!

On jeta la pièce en l'air.

L'adversaire d'Ivanowich était en veine; il gagna cette fois encore.

Le perdant se fit apporter sa pipe et fuma.

Nous étions consternés!

Le lendemain, Alexis le cocher fut trouvé mort dans l'écurie auprès de ses chevaux. On avait en vain essayé de lui faire comprendre les règles du pharaon et les lois du point d'honneur : il s'était pendu avec le filet de laine rouge qui ceint la taille des paysans russes.

Le chagrin que ressentit la pauvre Avdoké tua la mère et l'enfant. Une même fosse les reçut, et Ivan-Ivanowich fut obligé d'en rembourser *la valeur*.

L. M.

(*Le Temps.*)

## TRIBUNAUX.

Étienne D....., grand garçon de 33 ans, ancien militaire, plein de fierté et d'énergie, était en surveillance à Montmorency, expiant, par une conduite laborieuse et irréprochable, une faute que lui avait fait commettre la violence de son caractère. Insulté, il a frappé, et une condamnation à six mois de prison, suivie de la surveillance, autre châtiment plus terrible peut-être, était pour cet homme violent une leçon déjà bien sévère. Cependant il s'était soumis à son sort, et à Montmorency, où, sans état, il vendait ses bras à qui voulait s'en servir, jamais il ne donna aucun sujet de plainte.

Il y a un an, de bien tristes nouvelles vinrent réveiller tout ce qu'il y a en cet homme de sentimens nobles et généreux. Son père venait de mourir; sa mère, vieille et infirme, demeurait sans ressources, et son frère malade n'avait plus de pain à donner à deux jeunes enfans. Etienne n'hésite pas, il se rend à Paris, et avant d'avoir pleuré avec sa mère, avant d'avoir serré la main à son frère, il se présente chez un fabricant de corroierie, lui fait part de sa position et ajoute : Je suis jeune et robuste; je travaillerai chez vous nuit et jour, et quand vous aurez jugé que je vous gagne de l'argent, vous m'en donnerez un peu. Le fabricant était un honnête homme; il met des outils aux mains du brave garçon, qui, au bout de huit jours, avait déjà un salaire, et après quatre mois gagnait 26 francs par semaine, dont il retenait douze sous par jour pour se nourrir.

Au bout de quatre mois il était ouvrier, et son maître lui donna le conseil d'en prendre le titre en allant demander un livret au commissaire de police. Etienne, sans hésiter, fort de sa conscience, va chez le magistrat, qui le fait arrêter pour avoir rompu son ban.

Etienne comparaît aujourd'hui devant la police correctionnelle. Son maître est là, qui a raconté, en gémissant, les faits simples qui les honorent tous deux; sa mère aussi qu'il a sauvée de la misère, ses deux petits neveux qu'il a nourris, sont là, témoins sacrés qui déposent par leurs larmes : mais la loi est

invoquée, et Etienne est condamné à 3 mois de prison.

Une scène déchirante a suivi cette condamnation.

Etienne, qui s'est contenu si long-temps, qui, depuis un an, a trouvé dans son cœur la force de dévorer sa honte, de supporter des travaux excessifs, de dures privations; qui s'est fait doux et patient, lui dont le sang est ardent, dont la tête est bouillante, qui, durant les débats, n'a pas dit un mot, n'a pas levé les yeux, tant il a peur de lui-même, tant sa frayeur était grande de ne pouvoir se contenir; le malheureux Etienne se lève, égaré par le désespoir, meurtrit son front de la main et va parler à ses juges... Mais sa mère l'a deviné; tremblante, elle se lève, lui tend les bras, et de cet accent qu'on ne peut rendre, de cette voix de mère où l'autorité fait place à la plus puissante prière, le console en ces mots: « Etienne, Etienne! ce n'est que trois mois, » du courage, nous nous reverrons! » A cette voix, Etienne fait sur lui-même un effort inouï, et d'une voix douce, supplie le tribunal de le faire emmener à l'instant. En passant près de sa mère il s'incline; mais un de ses neveux est plus près de lui, il le prend dans ses bras, le couvre de baisers et se livre à ses gardes.

Oh! quelle noble pensée du législateur que celle qui a dicté l'art. 163! Trois mois!.... Pendant trois mois que vont devenir la vieille mère d'Etienne, ses jeunes neveux, dont il était le seul appui? N'était-ce pas le cas d'admettre des circonstances atténuantes qui permettaient de modérer la peine?

(*Le Droit.*)

---

La cathédrale de Chartres, si malheureusement dévastée par un incendie, est située au centre de la ville et s'élève à une si grande hauteur, qu'on l'aperçoit facilement de dix à douze lieues de distance. Cette église, fondée dans le troisième siècle, incendiée en 858 par les Normands, brûlée encore par la foudre en 1020, et détruite alors avec presque toute la ville, fut reconstruite peu de temps après; sa reconstruction dura jusqu'en 1145. En 1260 elle fut dédiée à la vierge.

Le plan de l'édifice est une croix latine; la façade a trois porches et deux clochers, pyramides d'une hardiesse admirable, de forme octogne, à base carrée, et dont l'une, dite le *clocher vieux*, s'élève à 342 pieds au-dessus du sol; l'autre, à 378 pieds. Les voûtes de porches sont chargées de sculptures gothiques très curieuses. Une haute fenêtre à vitraux peints répond à chaque porte. Au-dessus est une magnifique rosace. Les façades de la croisière sont aussi très-belles.

La couverture du grand comble, autour duquel on peut circuler au moyen d'une galerie en pierre, est toute en plomb; la charpente qui la soutenait, et qui vient d'être détruite, était remarquable par sa construction.

L'église a 396 pieds de long dans œuvre, 101 pieds de large et 106 pieds de haut sous clef de voûte. Les trois nefs sont divisées par des piliers élégans. Le chœur est extérieurement décoré de figures gothiques d'un travail précieux et représentant la vie du Christ; intérieurement, de huit beaux bas-reliefs en marbre, sculptés par Bridan. On admire au-dessus du maître-autel le chef-d'œuvre de cet artiste trop peu connu; c'est une superbe Assomption formant un groupe de près de 20 pieds de haut. La figure de la Vierge est pleine de la plus gracieuse majesté.

La perte est évaluée à plus de trois millions, non compris la valeur inestimable des ouvrages d'art. C'est la quatrième fois que cette cathédrale devient la proie du feu: en 858, elle fut brûlée par les Normands; aux dix et onzième siècles, par le feu du ciel, et aujourd'hui enfin, par un accident qu'il semblait facile de prévenir.

---

LE BELGE RACONTE L'ANECDOTE SUIVANTE:

« Un médecin ayant prescrit dernièrement une poudre pour la femme d'une espèce d'agent de change en Prusse, ordonna que la malade en prît une cuillerée à café de 2 heures en 2 heures. Mais le médecin ayant, en homme prudent, examiné les cuillers à café de la maison, les trouva ou trop petites ou trop grandes, et, pour être plus sûr que la dose convenable fût administrée, ni plus ni moins, il recommanda que la malade prît chaque fois une quantité de poudre égale au poids d'un ducat. Le lendemain, trouvant l'état de sa malade empiré, le docteur stupéfait demanda si le médicament avait été administré conformément à sa recommandation de la veille. « Mon Dieu oui! répond le mari désolé, et en voilà la preuve, ajouta-t-il en montrant la boîte vide. — Et qu'est donc devenue la poudre? dit le médecin. — Elle a tout pris, dit le courtier. — Toute la poudre! s'écria le docteur; d'après mon ordonnance, c'est à peine si la douzième partie aurait dû en être prise à l'heure qu'il est! — C'est mieux que ça, monsieur le docteur, réplique le courtier. N'ayant précisément pas un ducat à la maison, j'ai pris trois écus de Prusse qui font un ducat, en ayant soin d'ajouter l'agio d'après la dernière côte de la bourse. »

---

On a commandé, dit un journal, pour le vœu d'une illustre princesse, une des plus magnifiques chasubles qui aient jamais été portées par un prince de l'église. On évalue à plus de 200,000 francs la partie seule des perles qui se trouvent former le médaillon du Saint-Sacrement. L'aube et la dalmatique qui l'accompagnent sont rehaussés de diamans, de rubis et d'émeraudes. On assure que c'est à M. l'archevêque de Paris que cet extraordinaire présent est destiné, avec le titre d'aumônier de la couronne. D'autres personnes veulent que ce ne soit qu'une partie de l'ornement qui doit accompagner la chapelle papale que la piété de la famille royale a destinée à sa Sainteté avec divers tapis des Gobelins.

---

OUVERTURE DE LA GALERIE DE VERSAILLES.

La galerie historique du château de Versailles sera ouverte dans les premiers jours du mois d'août; on dit que cette ville donnera, le jour de son inauguration, une grande fête qui doit attirer un concours immense de curieux.

---

A. P. BARBIEUX,
*Gérant.*

---

Paris, imp. de Félix Locquin, rue N.-D.-des-Victoires, 16
Pour Henry Hooper, 13, Pall Mall, East, Londres.

# LE CAMÉLÉON,

N° 27. (3me Année.) JOURNAL NON POLITIQUE. 16 JUILLET 1836

PARAISSANT LES 1er 8, 16 ET 24 DE CHAQUE MOIS.

## UNE RENCONTRE.

### I.

Dona Lucrezia. Monseigneur, qui épouse protége, qui donne la main donne le bras, j'y compte. Victor Hugo.

« Mon cher, cette jeune fille est charmante, d'honneur!

— Je ne trouve à mon goût que les femmes de théâtre.

— Mais regarde donc : quelle taille, quel air distingué, quelle grace! elle est charmante, d'honneur, ou je ne m'y connais pas. »

Il chante en grasseyant :

Jeune fille aux yeux noirs, tu règnes sur mon ame.

La jeune fille rougit, son cœur battit avec violence, elle regarda le cavalier qui donnait le bras à sa mère; puis, une réflexion soudaine traversant son esprit, elle devint pâle, son cœur cessa de battre, et d'une voix altérée :

« Maman, dit-elle, si mon cousin nous reconduisait tout de suite, tout de suite à la maison : je me sens horriblement fatiguée.... »

Les deux fashionables s'éloignèrent, après avoir regardé la jeune fille jusque sous son chapeau.

« Mais quel caprice, Lucie! répondit madame Darnay, qui, tout occupée à saluer une personne de sa connaissance, n'avait rien vu, rien entendu; tu as désiré venir à ce concert, nous y arrivons à peine et déjà tu veux t'en aller?... Si tu es fatiguée, mon ange, reposons-nous; la musique d'ailleurs te fera du bien....

— Certainement, ma tante a raison, ajouta aussitôt Charles Darnay, plaçant convenablement des chaises; asseyez-vous ici, mesdames, et je vous demanderai ensuite la permission d'aller dire deux mots à un de mes amis de collége.

— Ne me quittez pas, mon cousin! s'écria la jeune fille effrayée.

— Que craignez-vous, mademoiselle, n'êtes-vous pas près de votre mère?... » En disant ces mots, il regardait au loin avec inquiétude.

« Au nom du ciel! reprit-elle à voix basse.

— Vous êtes folle, lui répond-il aussi à voix basse. Allons, Lucie, ne faites pas de scandale, songez à tout ce monde qui vous observe. » Puis, élevant la voix, il reprit d'un air aisé et leste : « Je suis à vous, mesdames, je reviens dans l'instant. »

Et Charles Darnay se perdit dans la foule.

### II.

Elle était bien malheureuse, c'est tout ce que je puis dire. *Générosa*, A. Jal.

C'était par une belle soirée d'été, la lune s'élevait blanche et silencieuse au-dessus de l'obélisque de Louqsor; non loin, à l'entrée des Champs-Élysées, des barrières à jour formaient une enceinte au milieu de laquelle s'élevait un élégant pavillon où l'orchestre de Musard exécutait de vives contredanses, de hardis galops et de brillantes ouvertures. De temps en temps des bouffées d'une douce chaleur ou bien un vent frais et léger venaient caresser les épaules et la figure, se jouer à travers les dentelles et les cheveux des femmes élégantes et belles qui se promenaient gaîment en mesure, tandis que d'autres, silencieusement assises, s'abandonnaient aux douces émotions de l'harmonie.

Une jeune fille seule y était insensible. Grossièrement insultée devant l'homme qui allait être son mari, elle n'avait pas eu assez de présence d'esprit pour lui dissimuler son effroi; elle s'en repentait amèrement, et s'attendait à quelque affreux malheur dont elle serait la cause; les lumières scintillaient devant ses yeux comme des étoiles, les instrumens bruissaient à ses oreilles comme des cris de mort. Quand elle voulait confier ses angoisses à sa mère, elle la voyait si calme, qu'elle se disait : « Je me trompe, sans doute, il ne s'est aperçu de rien, il n'a rien compris; il a raison, Charles, je suis folle.... » En ce moment elle le vit qui revenait sain et sauf; alors son cœur, que comprimait la crainte, battit doucement; sa tête, qui bouillonnait, se calma.... mais hélas! sa joie fut de courte durée! Le jeune homme avait les lèvres serrées et pâles; il tenait une carte qu'il pliait et repliait entre ses doigts. Plus de doute pour Lucie, ses pressentimens étaient vrais, un rendez-vous venait d'être donné, des hommes se battraient pour elle, elle serait accusée de leur mort, elle serait perdue, déshonorée.... Un duel et ses suites funestes se présentèrent si puissamment à son imagination, que tous ses sens se bouleversèrent, elle ne vit plus rien, n'entendit plus rien.... sa tête se pencha, et elle tomba évanouie sur les genoux de sa mère.

### III.

Paris. — Où trouver à présent mon toit d'osier et de houx et de ramée. *Ahasvérus*, Edgar Quinet.

« Mademoiselle Ursule, comment va mademoiselle? dit à voix basse le cocher de madame Darnay, avançant doucement la tête dans l'antichambre.

— Mieux, M. Georges; mademoiselle a repris connaissance. Entrez donc, continua la femme de chambre, sucrant une infusion de feuilles d'oranger; mais qu'est il donc arrivé à ce concert?

— Dame! mademoiselle Ursule, voilà : J'étais tranquillement sur mon siége, lorsque François, qui se tenait près de la barrière, m'a raconté qu'il avait vu de loin M. Charles, levant haut la tête, et boutonnant son habit, comme s'il s'apprêtait à chercher querelle à quelqu'un; et c'était ma foi, Dieu vrai, mademoiselle Ursule, car il s'approcha de deux mirliflors qui ne lui disaient rien, donna un

grand coup de coude à celui qui chantait, lui fit tomber sa canne, s'arrêta et le regarda d'un air, mais d'un air, à ce que dit François....

— C'est singulier, je ne comprends rien à la conduite de notre jeune maître.... Après, monsieur Georges?

— Après, mademoiselle Ursule, voilà : Le mirliflor s'étant fâché : « Monsieur, qui dit, vous allez me ramasser ma canne, s'il vous plaît. — Monsieur, que répond M. Charles, cela ne me plaît pas, et si je la ramassais, ce serait pour vous la casser sur la figure. » Alors la foule les entoura et François ne vit plus rien, sinon, un instant après, M. Charles et madame qui apportaient mademoiselle sur leurs bras; ils la mirent dans la calèche; François me cria : « A l'hôtel! » J'ai crevé les pauvres chevaux afin d'arriver plus vite.... et voilà.

— Mon Dieu, mon Dieu, monsieur Georges, nous avions bien besoin de venir à Paris pour acheter la corbeille de mariage de mademoiselle! comme si Orléans n'était pas une assez grande ville pour cela; un beau pays, ma foi, que ce Paris. Les cris des marchands qu'on ne comprend pas et qui vous étourdissent, les passans qui vous coudoient et vous regardent insolemment, les voitures qui vous éclaboussent quand elles ne vous écrasent pas.... c'est une horreur! Je vous assure, monsieur Georges, qu'un Parisien, fût-il tout cousu d'or, me demanderait en mariage, que je n'en voudrais pas.

— Mais je ne suis pas Parisien, moi, mademoiselle Ursule; j'ai des économies à la caisse d'épargnes, et si vous vouliez m'écouter.... »

En effet, la femme de chambre écoutait le cocher avec la plus touchante attention, lorsque la sonnette se fit entendre.... C'était François qui amenait un médecin. Ursule courut l'annoncer.

## IV.

Il y a des impertinences qu'une femme ne doit jamais comprendre, c'est la seule manière dont elle puisse s'en venger.

Pâle et couchée sur un divan, Lucie recevait les soins de sa mère désolée, et suivait des yeux Charles Darnay, qui, fort agité, s'avançait au-devant du médecin, homme jeune et déjà chauve, à l'œil creux et vif, à la démarche lente et noble.... « Monsieur, lui dit-il précipitamment, la chaleur, les émotions de la musique.... sont les seules causes....

— Hélas oui, monsieur, ajouta madame Darnay tout en larmes, car c'est la première fois qu'elle se trouve dans cet état, et rien ne peut la calmer. Secourez ma pauvre enfant, monsieur, et ma reconnaissance.... »

Le médecin repoussa la manchette de la jeune malade pour toucher légèrement son bras, tandis qu'il jetait un regard scrutateur sur chacun des personnages de cette scène.

— Laissez-nous seules avec monsieur, mon neveu », dit madame Darnay.

Charles fronça les sourcils et sortit lentement.

Lucie le regarda partir avec un mélancolique intérêt, puis elle fondit en larmes, en disant : « Je ne suis pas malade. Mon Dieu, quel malheur! Imagine-toi, maman, qu'un jeune homme m'a insultée ce soir au concert, tu ne t'en es pas aperçue; mais Charles doit se battre pour moi, j'en suis sûre.... Ah! mon Dieu! maman, quel malheur! j'en mourrai.

— Voilà bien le plus horrible événement, s'écria madame Darnay. En effet, mon neveu avait quelque chose d'extraordinaire. Je comprends maintenant sa conduite.... Mais, ma fille, n'as-tu rien à te reprocher? il y a des impertinences qu'une femme ne doit jamais comprendre, c'est la seule manière dont elle puisse s'en venger.

— Maman, c'est ce qui ajoute encore à mon désespoir. Je n'ai pas été maîtresse de moi, j'ai regardé mon cousin, et mes yeux irrités, effrayés, lui auront dit de me protéger, de me venger, sans doute... Ah! je ne me le pardonnerai de ma vie!

— Quelle imprudence, ma fille! mais vous avez compromis votre dignité de femme en prenant pour vous ce que ce jeune impertinent a pu dire; mais vous avez compromis la vie d'un homme.... Allons, ne vous tordez donc pas ainsi les bras, calmez-vous... Fatal voyage! monsieur! Je suis veuve, ce jeune homme est mon neveu, le fiancé de ma fille, le chef de notre maison; à l'existence de M. Charles Darnay est attachée la nôtre, celle de cinq cents ouvriers, dont il est le bienfaiteur et l'ami; à tous ces titres, monsieur, au nom de la religion, au nom de l'humanité, aidez-nous de vos conseils, dans ce pays où nous sommes étrangères; employez tous les moyens qui seront en votre pouvoir pour empêcher ce malheureux duel.... Pardon, monsieur, un tel service ne peut se demander qu'à un vieil ami, et nous vous voyons tous pour la première fois.... Mais il y a des circonstances dans la vie où les momens peuvent valoir bien des années,...

— Oh oui! monsieur! dit Lucie, joignant ardemment les mains.

—Comptez sur moi, mesdames. Je suis trop flatté, trop honoré de votre confiance pour ne pas essayer de la mériter... Mais comment saurai-je ce qui s'est passé à ce concert?

—M. Charles prie monsieur le docteur de vouloir bien passer chez lui en sortant de chez madame, dit François en entr'ouvant la porte. »

Le médecin écrivit sa prescription, fit un signe d'intelligence aux dames, les salua et suivit le domestique.

## V.

On dira son nom avec compassion, puis tout sera fini.
Madame NORDENYLFCHT.

« Mademoiselle Darnay, monsieur? dit Charles avec le plus vif intérêt en allant au-devant du médecin.

—Mademoiselle Darnay est plus calme.

—Ah! tant mieux, monsieur : je vous en remercie. » Après avoir donné un siége au médecin, il lui montra une carte : « Connaissez-vous ce nom? Tom Berville.

—Oui, monsieur. Celui qui le porte est un brave avec les hommes, mais un lâche avec les femmes. » En prononçant ces derniers mots il regarda Charles fixement.

Charles rougit.

« Je l'ai insulté ce soir, reprit-il précipitamment : nous devons nous battre demain matin, et je voulais vous prier, monsieur, de me faire l'honneur d'être mon témoin.

—Vous vous adressez mal, monsieur, je désapprouve sévèrement le duel, cette coutume barbare que nous avons conservée des Francs, nos ancêtres; encore dans ces temps d'ignorance où la force physique décidait du bon droit des combattans, à l'époque où le duel était permis sous le nom de jugement de Dieu, un noble ne pouvait se battre contre un

roturier, ni un lépreux contre un homme sain; de même, de nos jours, vous, homme d'honneur, homme utile à vos concitoyens, vous ne devez pas vous battre contre un fat, contre un homme dont la vie n'est utile à personne : la partie n'est pas égale.

—Je l'ai rendue égale en insultant mon adversaire, dit Charles, qui, pendant ce colloque, arpentait impatiemment le parquet de sa chambre.

—Sans doute alors, monsieur, vous avez été poussé à vous oublier ainsi, et je vous plains!... Si vous succombez, on vous donnera trois lignes dans un journal, on portera votre deuil trois mois, et on vous oubliera pour toujours!... Qui sait si, au lieu de mourir d'une mort inconnue, vous n'auriez pas pu mourir d'une mort glorieuse, pour sauver la vie d'un citoyen, ou l'indépendance de votre pays... Mais non, vous préférez le crime, le ridicule...

—Assez, monsieur, assez! vous abusez, » dit Charles pâlissant de colère.

Le médecin lui tendit la main d'un air ému; Charles la refusa en détournant la tête.

Après une longue pause, le médecin reprit d'une voix altérée : « Voulez-vous me charger d'arranger cette affaire?

—Non, monsieur, bien que je voie de sang-froid ma folle conduite et les suites où elle m'entraîne, je sens qu'il n'a pas dépendu de moi de faire autrement, et je ne reculerai pas : c'est un malheur, j'en conviens; mais est-ce qu'il n'y a pas des malheurs dans ce monde?... dit-il avec ironie. Tout coupable que je puisse vous paraître, monsieur, j'espère que vous ne voudrez pas m'abandonner, et je compte sur vous demain matin. »

Le médecin, qui croyait avoir déjà beaucoup gagné d'obtenir de M. Darnay cette espèce d'aveu de sa faute, se garda bien de continuer la discussion, craignant de réveiller l'offense dans le cœur de l'offensé, et surtout de laisser apercevoir qu'il connût la véritable cause de ce duel, admirant la délicatesse du sentiment qui avait fait agir ce noble jeune homme; et dans l'espoir que la nuit achèverait de le calmer, il se leva en lui disant : A demain, je serai à six heures à votre porte. Charles, cette fois, tendit la main au médecin, qui la lui serra avec affection, et partit.

(*La suite au prochain numéro.*)

---

## ESQUISSES SUR L'ESPAGNE.

L'Escurial. — Legs pieux. — La Douane et l'hôtel des Postes. — Maison des Orphelins. — Journaux. — Orgueil national. — Clergé. — Notre-Dame d'Atocha. — Madrid, sa bibliothèque, ses rues, etc.

L'Espagne a beaucoup à se plaindre de l'Europe, qui ne lui a toujours accordé qu'une faible part de cette admiration enthousiaste dont elle s'est montrée si prodigue pour l'Italie. Que de fois, en effet, le ciel de Naples, (comme si celui de Cadix ne le valait pas) les lagunes de Venise, les marais Pontins, les ruines de Syracuse ou le dôme de Milan, ont été le prétexte de compositions plus ou moins littéraires! En vérité, s'il fallait seulement énumérer tout ce que la grotte de Pétrarque, à elle seule, a fait commettre d'odes et de suicides, une année peut-être ne suffirait point à ce douloureux enregistrement. Mais aujourd'hui, quel est le poète qui songe à l'Espagne, quel est l'historien qui nous retrace sa puissance, ses grandeurs passées? Il semble que la péninsule ibérique soit dépouillée de tout intérêt autre que l'intérêt matériel, l'intérêt d'actualité. En effet, prononcez le nom de l'Espagne devant quelqu'un, et il vous entretiendra sur-le-champ de la dernière cote des bons des cortès, des fonds actifs et de la portion différée, comme ce banquier distrait auquel on demandait poliment : — « Quelle heure est-il? » et qui répondit tout aussitôt : « 62 34/ 5/8. »

Pour les personnes qui ne sont point animées de l'esprit financier qui distingue notre époque, et qui portent à l'Espagne, à son bonheur, à sa prospérité, un intérêt vraiment sincère, c'est une espèce de consolation de lire sur ce pays des détails d'une autre nature que ceux que leur fournissent les journaux. Nous avons donc pensé qu'on accueillerait avec plaisir, même après les *Souvenirs* de M. Cornhill, les fragmens suivans traduits d'une revue anglaise. Nous y avons joint quelques observations puisées à une source sûre.

*L'Escurial.* — Pour épargner le transport des pierres, Philippe II fit bâtir l'Escurial au milieu de quatre montagnes qui cachent ce palais, amoncellent à l'entour et arrêtent au-dessous des toits, des nuages, des brouillards, de la neige, que le soleil s'efforce vainement de dissiper et de fondre.

Ce lieu si fameux, si nébuleux et si triste a coûté soixante millions.

Le parc et les jardins sont immenses.

Le Panthéon est une chapelle souterraine où l'on enterre les rois, les reines et les infans d'Espagne. Le voyageur qui obtient la permission de la visiter, voit à la pâle clarté d'une lampe qui brûle toujours et noircit tout, des tombeaux, des bas-reliefs et des épitaphes dont quelques-unes sont presque entièrement effacées.

Aucun mort d'un rang ordinaire n'est déposé dans ce caveau, sépulture des rois seuls; car Pizarre et Cortez sont, tous les deux, enterrés dans un trou; et Vendôme lui-même, qui remit Philippe IV sur le trône, Vendôme, qui gagna la bataille de la Villaviciosa, Vendôme, le restaurateur de la monarchie espagnole et le vengeur de ses rois, n'a pas été jugé digne de tomber en poussière auprès d'eux.

Le village dont l'Escurial a pris le nom, s'appelle *el Escorial*, mot dérivé de *Escoria*, qui signifie scorie de métal, parce qu'il y avait autrefois en ce lieu des mines de fer qu'on exploitait.

Le couvent était encore habité, en 1828, par deux cents hiéronymites (1). Ces moines, qui jouissaient autrefois en Espagne d'un crédit sans bornes, vivent à peu près comme des chartreux; ils sont habillés de la même manière, et, comme eux, ils prient beaucoup, ne mangent guère et parlent peu.

L'église dédiée à St-Laurent est vaste et belle; on y voit des tableaux admirables, peints par Juan Hernandez Ximenès Navarrette, surnommé *el Mudo* (le muet).

Le plafond du chœur, qui représente les cieux ouverts, a été peint à fresque par Luc Cambiasi. Cet artiste s'est placé lui-même dans le ciel, et, tout modestement, à la droite de l'éternel.

Philippe II mourut devant le maître-autel. On montre la place où il expira; une balustrade l'entoure; il est défendu de l'approcher.

Un peu plus bas est un saint Jérôme qui a les yeux fixés sur une pendule. Ce tableau original du Titien est excellent, à la pendule près. Saint Jé-

---

(1) Les religieux de cet ordre, inconnus en France, se firent tous chasser d'Italie pour avoir attenté aux jours du cardinal Boromée.

rôme n'avait ni pendule, ni montre : de son temps, on avait seulement pour mesurer les heures, le jour, la nuit et du sable.

L'eau de l'Escurial passe pour être excellente ; elle est sans goût, sans odeur : elle est douce et limpide, elle se chauffe et se refroidit très-vite. Les viandes, les légumes qu'on y fait cuire s'amollissent plus promptement ; le linge qu'on y lave se blanchit mieux, enfin le cresson, le *beccabunga* et le souci des marais abondent où elle coule.

*Legs pieux.* — Du temps de Ferdinand VII, c'est-à-dire, il y a peu de temps, tout le monde à Madrid se faisait enterrer en habits religieux. On habillait les hommes en capucins, les femmes en visitandines et les vierges en sœurs-grises.

Outre l'habit, on chargeait le mort de cordons, de chapelets, de rosaires qu'on lui attachait au cou et aux bras, et dont on remplissait ses manches, ses poches et son bonnet.

Ainsi couvert de reliques, un Espagnol ne meurt cependant pas tranquille : pour mourir en paix, pour mourir content, il faut encore qu'il fasse des legs. Aussi, dès l'instant qu'un riche est dangereusement malade, deux ou trois escouades de moines quittent leur cellule et viennent tour-à-tour monter la garde auprès de son lit. Là, les oreilles rebattues d'enfer, de feu, de pénitence, de damnation, pour éteindre les flammes et chasser le diable, le malheureux moribond dépense tout son bien en obits quotidiens, hebdomadaires, annuels, et meurt étourdi, fatigué, inondé de menaces, de prières, de promesses, de conseils et d'eau bénite.

Le plus souvent, en Espagne, ce ne sont pas les médecins qui tuent leurs malades. Tel homme ne mourrait pas sans ses gardes, sans leur bruit ; une ou deux heures de sommeil pourraient le guérir ; mais, pour son bien, il ne faut pas qu'il guérisse, il ne faut pas qu'il dorme ; il faut, au contraire, qu'il meure et qu'il meure avec un capuchon enfoncé jusqu'aux yeux, jusqu'aux oreilles.

*La Douane et l'hôtel des Postes.* — La Douane est un des bâtimens les plus beaux de Madrid : elle est bâtie depuis environ 60 ans. Cet édifice construit en pierres de taille, a dix croisées de face, douze portes et quatre étages.

On n'affranchit jamais les lettres. L'hôtel de la Poste est immense ; il est bien bâti et bien distribué ; il était, dit-on, sur le point d'être achevé quand, alors seulement, on s'aperçut qu'on avait oublié l'escalier ; il fallut tout abattre et tout recommencer.

*Maison des Orphelins.* — Cette maison n'est pas assez vaste pour contenir tous les enfans qu'on expose. Les rues de Madrid sont remplies d'orphelins qui demandent la charité. De tous les spectacles, celui qui accuse le plus le cœur de l'homme, c'est assurément un enfant nu qui crie et qui pleure de faim.

On pend les mères infanticides ; on fouette, on enferme les femmes ou les filles qui se font avorter ; et toutes les semaines, faute de langes, faute de lait, il meurt dans les greniers et les caves de Madrid une foule d'enfans qui n'ont point encore ouvert les yeux. Qui doit-on pendre ou fouetter ? Qui doit-on accuser ?

*Journaux.* — Au premier janvier 1834, il n'existait dans la capitale des Espagnes qu'un seul cabinet littéraire et quatre journaux dont voici les noms. La *Gazette de Madrid*, la *Revue espagnole*, le *Bulletin du Commerce*, paraissant trois fois par semaine, et le *Siècle*, feuille hebdomadaire.

Aujourd'hui, on compte à Madrid six salons ou établissemens de lecture et onze grands journaux qui sont les suivans :

Les *Annales de l'Administration*, l'*Universel*, la *Gazette des Tribunaux espagnols*, le *Compilateur*, la *Gazette de Madrid*, le *Siècle*, l'*Abeille*, le *Messager des Chambres*, la *Revue espagnole*, l'*Echo du Commerce*, la *Gazette médicale de Madrid*.

Le titre du premier de ces journaux indique suffisamment la nature des matières qu'il traite ; mais il est à remarquer que les communications qu'il reçoit du gouvernement ne sont que d'une importance secondaire ; tous les actes officiels d'intérêt général étant insérés dans le Moniteur ordinaire de l'État, la *Gazeta de Madrid*. Cette dernière feuille est exclusivement politique ; on y trouve cependant quelquefois des notices bibliographiques fort bien rédigées ; le grand défaut qu'on lui reproche à bon droit, c'est de parler du Pérou, de l'Autriche, de la Californie, de la Russie, de la Chine, bref de toutes les parties du monde, à la seule exception de Madrid.

Outre les feuilles que nous venons de mentionner, il existe plusieurs petits journaux semi-politiques et semi-littéraires tels que le *Figaro* et le *Jorobado*.

*Amour-propre national.* — Les Espagnols ont un orgueil national excessif. Il n'est pas un d'entre eux qui ne croie son pays le premier de l'univers, et Madrid la ville par excellence, témoin le proverbe castillan. « *Donde esta Madrid calle el mundo !* »

Un prédicateur, dans un sermon sur la tentation du Christ, racontait à son auditoire que le malin esprit, après avoir, selon l'Écriture, transporté N. S. sur le sommet d'une haute montagne, d'où l'on découvrait tous les royaumes de la terre, lui montra l'Angleterre, l'Italie, la France. « Mais, fort heureusement, s'écria le Bourdaloue espagnol à cet endroit de son prône, fort heureusement il ne put lui faire voir la séduisante Espagne, car elle était entièrement cachée par les Pyrénées. »

*Clergé.* — Le respect aveugle que les Espagnols ont eu long-temps pour les prêtres leur venait des Goths. Le clergé était infaillible aux yeux de ce peuple ; aussi ses membres furent-ils pendant plusieurs siècles les seuls juges qu'il reconnût en matière civile ou criminelle.

Le nombre des prêtres en Espagne s'élève, selon le calcul exact qui en a été fait, à deux cent mille.

*Bibliothèque de Madrid.* — La bibliothèque royale de Madrid, composée de 40 à 50,000 volumes, n'a rien de remarquable, si ce n'est le très-grand nombre de ces manuscrits trouvés parmi les ruines d'Herculanum. Ces manuscrits sont des rouleaux de parchemins noircis, criblés, usés, écrits d'un seul côté. Il fallut beaucoup de temps pour en déchiffrer quelques-uns : les savans Espagnols sont bien longs à nous faire part de ce qu'ils y ont lu.

*Hôtels.* — L'escalier, le vestibule surtout, est toujours en Espagne la plus belle partie d'une maison.

Le salon est meublé de fauteuils fort bas, de chaises très-petites, et orné de carreaux, de glaces et de gravures. Le reste de l'hôtel est garni de morceaux de miroir, de lambeaux de tapisserie, de souricières et de toiles d'araignée.

Quelque riche que soit un Espagnol, il ne possède jamais qu'un lit, et ce lit encore est un lit titulaire, un lit de parade, si on peut le dire, où personne ne couche. Monsieur dort sur un grabat ; madame sur

le même ou sur un autre; les enfans dorment sur des nattes, les domestiques par terre, l'été dans la cour, l'hiver à l'écurie.

Les hôtels à Madrid sont immenses; les appartemens sont si vastes et si tristes qu'il faudrait, pour les égayer et les remplir, donner du matin au soir bal et concert.

L'usage des cheminées est presque inconnu. On y supplée par des *brazeras* ou brasiers portatifs qui répandent une chaleur très-égale et très-douce.

*Chiens.* — Les chiens en Espagne sont de la plus rare beauté. On en voit beaucoup d'aussi grands que des loups. Ils ont pour la plupart moins de mémoire, de nez et d'instinct que les nôtres, ils ne sont ni doux ni caressans, ils ne s'attachent pas à ceux qui les aiment, rapportent mal, sont moins fidèles; car jamais chien espagnol ne mourut de douleur sur la tombe de son maître. La passion de quelques Castillans pour ces animaux va quelquefois jusqu'à la frénésie. Je n'oublierai jamais comment don Francisco P.... me reçut la première fois que j'allai le voir; il avait un petit chien dans chaque main, un autre sur ses genoux: deux levriers se battaient dans la chambre, un épagneul jappait sous le lit, et trois braques, à la porte, y grattaient pour y entrer.

*Combats de taureaux.* — Je vivrais mille ans, j'y penserais tous les jours, et jamais je ne pourrais concevoir ce que l'on trouve d'intéressant et de magnifique à ces affreux combats. Tout y révolte: les *torreadores* font horreur, et les taureaux font pitié. Un homme est de pierre si ses yeux ne se remplissent pas d'eau en regardant douze ou quinze bourreaux égorger de sang-froid une malheureuse bête à qui un bâillon passé dans la gueule, une muselière attachée aux naseaux ôtent les moyens de se défendre, et même de voir celui qui la tue.

Ce qui complète l'atrocité de cette lutte inégale, ce sont les transports, les acclamations d'un peuple immense; ce sont les battemens de vingt mille mains, les trépignemens de vingt mille pieds, dans l'instant où le taureau blessé à mort et suffoqué de rage, chancèle, tombe, mugit, s'étend sur le sable, se débat, se soulève, retombe, se raidit, écume, perd son sang sur le sol où des *enfans apprentis-tauroyeurs* se disputent entre eux la gloire de l'achever!

Et des femmes qui tremblent à la chute d'une feuille, des femmes qui s'évanouissent à l'odeur d'un bouquet, qui jettent des cris à la vue d'un éclair, assistent à ces combats, dévorent du regard cet animal qui souffre, qui saigne, palpite, expire à leurs pieds, paraissent compter ses plaies, ses cris, ses gouttes de sang; et regretter, quand il meurt, qu'il ne se débatte et qu'il ne souffre plus!

Tous les taureaux qui servent à ces spectacles sont amenés des montagnes et des bois de l'Andalousie. Pour les attirer hors des forêts, on y conduit des génisses, et, dans l'instant où ils s'élancent sur elles, des paysans aux aguets les saisissent par les cornes, les attachent et les emmènent.

Voilà ces combats dont on parle tant, voilà ces combats que plusieurs rois et plusieurs papes ont voulu vainement abolir; car toujours le peuple s'est attroupé, a menacé; et souvent, pour l'apaiser, il a fallu mettre à mort cinquante, soixante taureaux.

*Notre-Dame d'Atocha.* — Cette madone est la rivale de Notre-Dame du Pillier. Les uns disent qu'elle fait plus de miracles, les autres prétendent qu'elle en fait moins, les avis sont partagés: quoi qu'il en soit; cent lampes d'or ou d'argent brûlent toujours devant elle, et le sacristain assure qu'année courante, on doit au moins 4,000 écus au marchand d'huile.

*Des rues.* — Toutes les rues de Madrid sont fort larges, bien percées, bien alignées. La plupart sont ornées de chaque côté d'un trottoir construit avec des dalles, qui garantit les piétons des dangers auxquels les voitures et les chevaux peuvent les exposer.

*Nourrices.* — Ce n'est que parmi le peuple et les bourgeois que les femmes sont dans l'usage d'allaiter leurs enfans: les riches Espagnols envoient les leurs à la campagne.

Mille voix se sont élevées contre cette coutume; l'éloquent auteur d'Émile a fait sonner la sienne jusqu'au bout de l'univers, mais avouons qu'il a un peu chargé le tableau; avouons que, pour une nourrice mercenaire qui a trahi ses devoirs, il en est mille qui les ont remplis et les remplissent chaque jour avec exactitude et avec courage.

Les anciens étaient plus justes: ils regardaient l'emploi des nourrices comme une fonction sacrée. Les nourrices avaient un rôle sur leurs théâtres, une loge distinguée à leurs spectacles, la première place à table.

*Huile.* — Dans un pays planté d'oliviers on devrait s'attendre naturellement à trouver de bonnes huiles, et c'est le contraire. En Espagne, l'huile est mauvaise, très-mauvaise, et l'on accommode tout à l'huile; rôti, ragoût, soupe, tout est à l'huile, tout nage dans l'huile.

Pour obtenir soit du lait, soit du beurre, il faut ou crier, battre l'hôte, ou dire des douceurs à l'hôtesse. Si elle est jeune et jolie, cela n'est pas difficile, mais si elle est laide, mais si elle est vieille, comment faire?

J'arrivai un jour, mourant de faim, à un village dont j'ai oublié le nom, et par bonheur je trouvai un lièvre à l'auberge. J'ordonnai de le faire cuire. « Point d'huile, point d'huile, » répéta dix fois mon compagnon de voyage; moi je fis cette recommandation au moins vingt fois.

Une demi-heure s'écoula dans la plus pénible attente. Inquiet, agité par un vague pressentiment, j'entrai à l'improviste dans la cuisine pour demander si mon lièvre était prêt. Horreur! l'hôtesse venait, malgré mes ordres, de verser sa lampe dans le plat.......

A. Pichard.
(*Journal de Paris.*)

## L'AVEUGLE DE BOYELLES.

Si vous allez d'Arras à Bapaume, en suivant la grand'route, vous traversez un village qui porte le nom de Boyelles, vous êtes à mi-chemin: à l'extrémité de ce village, naguère encore, venait s'asseoir chaque jour un aveugle dont une mèche de cheveux blancs ombrageait le front ridé. Quand il entendait le bruit d'une voiture ou les pas d'un voyageur, il se prenait à racler de toutes ses forces sur son violon dépouillé en partie de ses cordes, et d'une voix glapissante formait sa phrase sacramentelle: Pour le pauvre aveugle, s'il vous plait. Le bon Dieu vous bénira.

Il était jovial, le vieillard; et si vous vous arrêtiez, il avait toujours quelque historiette à vous raconter; et cette narration, il l'habillait à sa fantaisie, mêlant le passé, le présent et l'avenir, sans trop s'inquiéter

des temps et des lieux qu'il confondait dans sa pensée. Par exemple, il ne se faisait pas scrupule de faire du grand Turenne un contemporain de Duguesclin, de placer la St-Barthelemy immédiatement après la première croisade. Avec cela, il était amusant, le père André; et ses récits avaient, comme lui, un parfum de bonhomie qui vous charmait et vous intéressait.

Un jour je lui dis, après lui avoir fait mon petit présent, qui consistait en une humble pièce de monnaie: Père André, vous n'avez pas toujours été aveugle?

—Oh! non, me répondit-il. J'ai joui comme vous de la lumière du soleil; j'ai vu verdoyer nos champs; j'ai vu s'ouvrir le calice des fleurs. Je sais comme la femme est belle, comme elle est bonne et sensible. J'ai perdu les yeux à la guerre. C'est une terrible histoire que celle-là : c'était à Austerlitz, qu'on a surnommé la bataille des trois empereurs; voilà qu'un maudit biscayen, lancé d'une batterie russe, adossée à notre flanc gauche, me passe devant les yeux, mais si près, si près, que *paf!* je n'y vois plus. Je voulais ajuster l'ennemi : impossible! ma vue s'était éteinte pour jamais. Je n'y voyais plus même pour me conduire. Il fallut me traîner à l'ambulance; et là, les hommes du métier, après m'avoir bien examiné, déclarèrent que j'étais devenu impropre au service, que je ne pouvais plus paraître dans les rangs de l'armée : bref, que les ténèbres qui m'environnaient ne sauraient plus être dissipées. C'était un malheur; il fallut s'y résigner.

Je reçus donc mon congé de réforme. Dans ces temps-là, voyez-vous, alors que régnait le petit caporal, on ne revenait pas de l'armée sinon d'avoir un bras, une jambe de moins, quelque chose d'essentiel à la conformation de l'homme; il fallait être infirme enfin. Je revins donc au pays. Qui fut surprise et triste comme un billet d'enterrement? ce fut ma bonne, mon excellente petite Claire, qui m'avait promis de rester fille jusqu'à mon retour, ou de ne jamais se marier si je laissais mes os sur le champ de bataille ou dans un hôpital. Elle était jolie, Claire, jolie comme cœur de vierge; tout le monde me le disait, car moi je ne pouvais plus en juger comme autrefois. Elle était plus gracieuse encore qu'à mon départ : c'est ce qu'on me disait encore, et j'écoutais avec ivresse. Je crois même que je renchérissais sur les idées qu'on me donnait de ma fiancée; mon imagination trottait, trottait, et je l'embellissais de toutes les vertus qu'on se plaît à supposer au cœur de la femme que l'on aime.

C'est que je l'aimais.... oh! mais à moins que de l'avoir senti, on ne peut pas se figurer l'excès de mon amour. On n'aime plus comme ça, voyez-vous; ça n'est pas possible.

Claire, que je lui dis, en mettant un genou en terre, comme si je me fusse adressé à une sainte, vous voyez ce qui m'est arrivé à la guerre, à la suite de l'homme du destin, comme l'appelle le poète; je suis aveugle. M'aimez vous encore? Elle me répondit : Oui, André : mais d'un son de voix si triste, qu'elle le soupirait plutôt qu'elle ne le prononçait, ce oui solennel qui devait me rendre si heureux. Quand je dis heureux, c'est par façon de parler; car vous comprenez bien que dans ma position, le bonheur n'était plus fait pour moi, pauvre aveugle, en admettant que le bonheur ne soit pas un mot de convention. C'est une supposition que je vous fais là, mon jeune ami, et si jamais vous êtes parfaitement heureux, ne manquez pas de m'en avertir : c'est pour mon instruction particulière que je vous fais cette prière.

En même temps que Claire me disait : Oui, André, du ton que je vous ai raconté, elle me prit la main. Je la sentais trembler dans la mienne, et je pensai : Prends-garde, André, il y a du dévoûment dans l'ame de Claire, mais plus d'amour : l'amour s'est envolé avec tes deux yeux, et ce serait mal à toi d'épouser une femme qui ne t'aimerait pas. Claire a pu te préférer à tout autre, quand tu partais conscrit, quand l'empereur Napoléon t'appelait sous ses drapeaux pour aller avec lui rosser les Autrichiens et les Russes.... Alors tu étais beau garçon, un vilain bandeau de soie noire n'était pas étendu sur tes yeux. Tu pouvais défier les plus fringans de Boyelles, tu pouvais te donner des airs en conséquence de ton physique. Je ne parle pas du moral, il est toujours excellent; mais ce n'est pas là ce qui touche le plus, ce qui est le plus apparent. Aujourd'hui, aveugle et éreinté, Claire ne t'aime plus, ça n'est pas étonnant; c'est la suite naturelle de ton infirmité. Maudit biscayen, va, et dire qu'il ne m'a point fracassé le front... Que je serais aise d'être mort sous le coup!

Voilà ce que je ruminais à part moi, et je dis à Claire : Sois franche, ma bonne petite Claire, tu ne m'aimes plus aussi bien qu'autrefois. Elle me répondit que si, mais c'était d'un air contraint, embarrassé, comme si elle eût proféré un mensonge, et le cœur de Claire n'était pas fait à ce jeu. Il me semblait que je la voyais pâlir, que le chagrin altérait les traits de son joli visage, si pur et si frais. Je souffrais comme un damné, mais j'étouffais mes plaintes : je retins mes soupirs renfermés dans mon cœur, et je m'éloignai avec une apparence de sérénité sur le front, quand la mort était au fond de mon ame.

Mon chien fidèle me guidait : il ne m'avait pas délaissé, lui... Oh! les femmes! les femmes!

—Les hommes valent-ils mieux, dis-je, en interrompant l'exclamation d'André.

—C'est vrai, je crois même, à parler franchement, qu'ils valent moins encore.

Il reprit :

Le lendemain, c'était fête au village; Claire me donna le bras, et nous fûmes avec les autres. A peine arrivés, un jeune homme vint s'emparer de la main de mon amie, et la conduisit à la danse. C'était Michel, le fils aîné de l'un de nos plus riches fermiers. Moi, je restai dans un coin, rêvant profondément à ma position. Elle était triste : j'avais beau me faire illusion, je sentais bien que Claire n'avait plus dans l'ame aucun brin d'amitié pour le pauvre André. — Si j'en avais pu douter encore, ce que j'entendis le soir était de nature à me détromper tout-à-fait. Michel ramenait Claire à sa place, elle lui disait : Je n'ai plus pour lui qu'un attachement de sœur (de sœur, entendez-vous); mais, par devoir, je serai sa femme. Manquer à ma parole, c'est affreux, n'est-ce pas! et puis ce serait le rendre plus malheureux encore... il en mourrait, je le connais. Il lui semblerait que tout le monde l'abandonne, le fuit, il n'y survivrait pas, vous dis je, et je ne veux pas être la cause de la mort du bon André. J'entendis le son d'un baiser pris et rendu... c'en était assez.

Vingt-quatre heures après cet entretien, qui fixa mes irrésolutions, je fis mon paquet et je partis, sans confier mon projet à personne. Je me fis conduire à l'Hôtel des Invalides. Je fus admis. De là, je fis parvenir à Claire une lettre qui a dû la toucher.

«Claire, lui disais-je, vous ne m'aimez plus, je le sais. Ce n'était pas assez de ne plus vous voir, il m'a fallu renoncer à votre amour..... votre amour qui m'eût consolé, qui eût éclairci les ténèbres qui m'enveloppent à jamais..... Ce n'est pas tant la perte de mes yeux qui m'afflige, c'est celle de vos affections. J'y tenais plus qu'à la vie, et il me faut y renoncer. Adieu!... Je vous rends votre promesse : Michel vous aime, épousez-le... Ce que je vous demande en grace, c'est de ne pas me bannir absolument de votre souvenir. Pensez quelquefois au pauvre André, quand vous serez heureuse épouse ; il se croira moins misérable alors.»

Claire attendit quelque temps : puis elle se laissa conduire à l'autel. Michel fut son époux.

Quinze ans plus tard, je revins au pays. Claire était veuve. Des malheurs avaient atteint le paisible ménage. En une année, Michel perdit tout à la fois ses récoltes et ses bestiaux : le feu dévora sa ferme ; il ne put rien soustraire à la violence des flammes ; tout fut consumé. C'était un grand désastre. Michel se vit soudain réduit à la plus extrême misère : il voyait souffrir sa femme et ses enfans ; il n'eut pas le courage de conjurer la mauvaise fortune, il tomba malade de chagrin et mourut. Pauvre Michel! Pauvre Michel ! il fut bon père, bon mari, mais faible de résignation. C'est un front d'airain qu'il faut opposer aux coups du sort, et il se laissa abattre. Paix à sa cendre ! c'était un brave et digne homme. Sa veuve gémit sur le destin de ses deux filles, réservées comme elle aux plus dures privations.

J'avais amassé un peu d'argent à l'Hôtel des Invalides, je le fis passer secrètement à Claire et je me mis à parcourir la campagne, jouant du violon et chantant quelques-uns des refrains de notre Béranger, que j'estropiai le plus intrépidement possible. Ce n'était pas pour moi que j'attaquais ainsi la générosité des autres, Dieu merci ! ma petite pension suffisait à mes besoins... Mais j'avais un projet en tête : et quand une fois je me suis dit : Je ferai telle chose, dame ! je n'abandonne pas facilement mon idée. On dit que c'est de l'entêtement. Entêtement, si l'on veut : mais c'est comme ça ; et si c'est un défaut, je ne suis pas d'âge à me corriger.

Claire avait une fille à marier, je la dotai du fruit de mes courses de ménestrel. Il vint un temps où il fut défendu de mettre à contribution le nom du chansonnier patriote. Je pris alors un recueil de cantiques que les missionnaires avaient répandu dans la contrée, et la recette commença à décroître. Il faut quelque chose de gai pour exciter la main, et les cantiques ont toujours une teinte sombre qui fait penser à l'enfer : à la terre, point.

Par bonheur, la révolution de juillet arriva, et mon répertoire me fut restitué. Je l'exploite en ce moment et c'est merveille, mon magot s'accroît sensiblement et je ne m'en sens pas de joie. Claire a encore une petite fille à doter et je dois lui servir de père.

En achevant ces mots, le vieil André prit son violon et se mit à chanter :

Pauvre soldat, tu reverras la France,
La main d'un fils te fermera les yeux.

Il avait entendu le roulement lointain d'une voiture.

Revenez un autre jour, me dit-il entre deux couplets. Je vous raconterai l'histoire de la prise de la citadelle de Doullens par M. Lachaise, préfet du Pas-de-Calais, où l'on a saisi, couché sur une botte de paille un Louis XVII de pacotille, qui fut fusillé à Arras quelques jours après. C'est un récit qui fait rire et pleurer, et sans me piquer de vanité, je m'en tire admirablement bien. Vous verrez d'ailleurs.

Je m'éloignai.

Rentré chez moi, et encore sous l'inspiration de la touchante narration que je venais d'entendre, je me mis à écrire l'histoire de l'aveugle de Bovelles. Puisse-t-elle produire chez nos lecteurs l'intérêt qu'elle m'inspira. Y.

(*Courrier du Pas-de-Calais.*)

## PHYSIOLOGIE MUSICALE.

Les Théophraste, les Labruyère et autres naturalistes du cœur humain, disaient jadis : « Voulez-vous connaître l'homme moral, étudiez les caractères. » Allons donc! Nous avons changé tout cela, ainsi que le disait Sganarelle à propos du *cœur à gauche*. Maintenant, pour connaître l'intérieur de l'homme, on étudie l'extérieur. C'est peut-être moins rationnel, mais c'est incontestablement plus original et plus ingénieux. Ajoutons que la recette moderne a, sur l'ancienne, l'avantage d'être d'une application générale et facile. En effet, pour se servir de l'une, il faut de l'intelligence, de la perspicacité, tandis qu'avec l'autre il ne faut que des yeux et des oreilles. Or, qui n'en a pas? des oreilles surtout!

C'est ainsi que M. de Buffon a découvert le caractère de l'homme dans son style et dans ses manchettes ; Lavater, dans son nez, ses yeux, etc.; M. Vestris, dans ses mollets et ses entrechats; Gall, dans ses bosses. C'est ainsi que, tout récemment, mon illustre ami, le caricaturiste Granville, nous a démontré, dans une suite de planches fort drolatiques qu'il existe une analogie frappante entre le moral de l'homme et la forme de sa pipe, de sa tabatière, de sa canne et de son chapeau : cette dernière observation avait échappé à Aristote dans son fameux chapitre *des chapeaux*. Enfin, grace à toutes ces ingénieuses recettes, on pourrait dire que la clé des cœurs, cette clé jadis si rare, est aujourd'hui un vulgaire passe-partout.

Mais comme on ne saurait trop multiplier les moyens d'arriver à ce but, qu'on prétend le plus important de notre vie, la connaissance de nous-mêmes et des autres, je viens vous faire part d'une nouvelle découverte que j'ai faite à ce sujet, et qui m'a coûté des années de pénibles recherches et de longs travaux. Et cependant, je vous la livre gratis, et sans augmentation de prix d'abonnement. C'est plus que généreux de ma part : c'est magnifique, c'est oriental.

Ce nouveau procédé d'observation consiste à juger l'homme par son chant et par les instrumens dont il pince et dont il joue. Je ne dis pas à un de mes semblables : « Dis-moi qui tu hantes, et je te dirai qui tu es, » mais : « Dis-moi ce que tu chantes, et je te dirai ce que tu es. »

Je prétends que chez la gent humaine, comme chez la gent volatile, *le plumage répond au ramage*, et qu'on peut dire en entendant chanter un homme : « C'est un brave, un sournois ou un imbécille, » comme à la seule audition de leur chant, on dit : « C'est un coq, un corbeau ou un serin. »

Je m'empresse d'ajouter que l'honneur de l'invention ne m'appartient pas tout entier. Avant moi, chétif, deux grands génies, Shakespeare et Châteaubriand, avaient déjà appliqué la musique à la connaissance du cœur humain. Le poète anglais s'est

borné, il est vrai, à l'indiquer comme un moyen de jugement négatif, lorsqu'il a dit : « Celui qui n'a pas de musique dans l'ame est capable de tout. D'où il suit que, si l'auteur d'*Hamlet* eût été chargé de la rédaction du code pénal, il aurait probablement placé sous la surveillance de la haute police tous ceux qui n'aiment pas la musique.

L'illustre Châteaubriand est allé plus loin : il a remarqué que les villageois, les bergers, tous ceux enfin qui ne chantent que d'instinct, préludent toujours en mineur, et que l'air de toutes les complaintes villageoises est modulé sur ce ton plaintif. Le chantre d'*Atala* a vu dans ce fait la preuve « que la corde de la douleur est la corde naturelle à l'homme. » Ainsi, en supposant que le grand poète fût tombé inopinément de la lune sur notre globe terrestre, il aurait deviné tout de suite que nous sommes sujets à la mort, à la douleur, aux rages de dents, à la coqueluche, aux rhumatismes et à la garde nationale, et tout cela, rien qu'en entendant un villageois chanter en *mi bémol* !

Nous nous sommes permis de glaner après ces deux grands hommes dans le champ de l'observation, ou plutôt dans l'observation du chant. Voici quelques-uns des rapports que nous avons saisis entre le moral de l'homme et son ramage.

Toutes les fois que vous entendrez un de vos concitoyens préluder invariablement en commençant par les notes médium et en s'arrêtant avec complaisance sur les notes basses, de cette manière :

la

la

la

la aaaa .... brrrann, brrrann,

(ces derniers sons murmurés dans la cravate), vous pouvez dire hardiment : C'est un Prudhomme et un béotien.

Celui qui, dans une société va jusqu'à trois couplets de romance, doit être considéré comme ayant des dipositions à se rendre indiscret et importun. Quant au malheureux qui dépasse ce nombre, celui qui ne craint pas de débiter les six couplets, jugez-le comme un être de l'espèce la plus dangereuse pour la paix de votre foyer domestique, comme un personnage essentiellement rabâcheur, ennuyeux, assommant.

Celui qui attend, pour fredonner un air, qu'il soit tombé dans le tuyau de l'orgue de Barbarie, et qui aujourd'hui, par exemple, vous chante *ma Normandie* :— Perruque, rococo, idées toujours en retard, comme une mauvaise pendule.

Celui qui, à l'exemple de Bardou, dans le rôle de l'Italianophobe de *Paris dans la Comète*, psalmodia tous les chants, tristes ou gais, sur un seul et même air de sa façon, lequel ne varie jamais : — Etre fastidieux, monotone.

Dans certains cas, l'observation doit être prise à l'inverse, car quelquefois on peut dire que « le chant, comme la parole, a été donné à l'homme pour déguiser sa pensée. » Ainsi, tel qui cultive de préférence l'air de bravoure : *En avant, marchons, contre leurs canons*, ou la *Marche des Tartares*, celui qui, dans chaque couplet, pourfend les ennemis de la France et meurt pour son pays, celui-là, disons-nous, peut n'être qu'un bravache et un poltron. Et, pour citer un exemple pris dans un autre genre, on se rappelle que la fameuse romance : *Il pleut, il pleut, bergère*, fut composée et chantée, en 92, par un gaillard qui certes était loin d'être pastoral.

Passons maintenant au choix des instrumens comme indice de caractère.

La trompette, le trombone, le cor de chasse : — Jeune homme bruyant, étourdi, tapageur, caractère *coquin de neveu* et *officier de hussards* d'opéra-comique.

A propos de cor de chasse, on prétend qu'il servit, en 1815, d'instrument de conspiration, au moyen d'un calembourg musical. Ceux qui préparaient le retour de l'île d'Elbe s'avertissaient au loin du succès de leurs menées, en sonnant ces deux notes : *si*, *fa* (ce qui signifie en italien : La chose se fait). Maintenant, ce déplorable instrument ne conspire plus que contre les oreilles d'un arrondissement tout entier.

Celui qui cultive les instrumens de remplissage, lesquels jouent dans un orchestre les rôles qu'on appelle au théâtre *grande utilité*, tels que la grosse caisse, le triangle et le chapeau chinois : — Celui-là doit être un bon et simple garçon, sans prétention aucune, toujours disposé à rendre service à son prochain.

La femme qui empiète sur les instrumens spécialement réservés aux hommes, et qui, par exemple, joue du violon, de la flûte ou de la contrebasse, a, pour l'ordinaire, une allure de caractère masculin et un commencement de moustaches. Si elle est mariée, elle portera les culottes.

*Vice versâ*, l'homme qui pince de la harpe ou de la guitare doit, au besoin, ourler ses cravates.

L'espace nous manque pour pousser plus loin ces observations. D'ailleurs, nous venons de voir briller un joyeux rayon de soleil, la campagne en ce moment est fort attrayante, et je prie le lecteur de me donner à son tour la clé des champs. ALBERT CLER.

(*Tam-Tam.*)

VALENCIENNES, 21 JUIN.

La direction des douanes de cette ville recelait, sans qu'on le sût, un honnête et modeste sous-lieutenant qui devient aujourd'hui le héros d'un épisode touchant, suite des guerres de l'Empire. Ce brave militaire a nom Jean le Prévost et faisait partie de la brigade de douanes de Villerspol. Il y a vingt-cinq ans, étant soldat en Espagne, il sauva les jours d'un officier supérieur anglais que les chances de la guerre avaient mis en sa puissance. Le colonel anglais donna à le Prévost sa ceinture de soie amaranthe comme gage de gratitude et comme moyen de se faire reconnaître un jour par lui. Depuis la paix, il n'a cessé de faire des démarches pour trouver son libérateur, et ce n'est que depuis peu de temps qu'il l'a découvert dans le village de Villerspol, à deux lieues de Valenciennes. Le riche Anglais a fait obtenir un congé à le Prévost, et il vient de l'appeler près de lui en Angleterre. Le Prévost, aujourd'hui âgé de cinquante-huit ans, décoré de l'étoile des braves, qu'il a dignement gagnée, s'est embarqué samedi dernier à Calais pour aller rejoindre son ancien prisonnier que, selon toute apparence, il ne quittera plus.

A. P. BARBIEUX,
*Gérant.*

Paris, imp. de Félix Locquin, rue N.-D.-des-Victoires, 16
Pour Heury Hooper, 13, Pall Mall, East, Londres.

# LE CAMÉLÉON,

N° 28 (3me Année.) JOURNAL NON POLITIQUE. 24 JUILLET 1836.

PARAISSANT LES 1er, 8, 16 ET 24 DE CHAQUE MOIS.

## UNE RENCONTRE.

(Suite et fin.)

### VI.

La femme est divine, elle est douce,
et l'esprit lui inspire ce qui est bien.

Auguste Chaho.

Tout était calme dans l'hôtel de Bretagne, rue de Richelieu. Les domestiques, réunis à l'antichambre, faisaient leurs conjectures sur ce qu'ils avaient observé chez leurs maîtres :

« Madame écrit ; mademoiselle prie et pleure : on dirait qu'il est arrivé quelque malheur, dit Ursule ; savez-vous ce que c'est, messieurs ?

— Monsieur écrit aussi ; il se frotte le front et prononce tout bas de temps en temps : Je donne et lègue... On dirait qu'il fait son testament; dit Georges. Savez-vous ce que cela veut dire, vous autres ?

— Vous n'êtes guère subtils, dit François ; c'est clair comme le jour : M. Charles a un duel demain à cause de la dispute de ce soir que je vous ai racontée, et... »

Une sonnette se fit entendre. Ursule entra chez sa maîtresse, et sortit un instant après avec une lettre, que François alla porter à son maître.

Voici ce que contenait cette lettre :

« Je sais tout, Charles ; je devine tout ce que » votre honneur offensé dans l'honneur de ma fille » a pu vous inspirer ; mais écoutez, mon ami, la » voix d'une femme qui vous regarde comme son » fils chéri, qui vous parle comme une tendre mère : » renoncez à ce combat impie que repoussent toutes » les lois divines et humaines ; pardonnez, mon ami, » au nom du ciel pardonnez !... Bien plus, vous vous » êtes rendu l'offenseur ; et puisque vous avez changé » de rôle, mon ami, triomphez du plus grand dé» faut qu'un homme puisse avoir à combattre, l'or» gueil ! en un mot (et ce mot dût-il vous faire rou» gir de honte), faites des *excuses*. Je le sens, ce » moment sera horriblement pénible, il sera affreux ; » mais aussi quelle éternité de malheurs il vous évi» tera, et combien alors vous montrerez de courage » aux yeux de Dieu et des hommes ! Aux yeux de » Dieu, en vous soumettant à sa loi ; aux yeux des » hommes, en vous élevant au-dessus de leurs pré» jugés ; et nous, mon ami, nous faibles femmes, » condamnées que nous sommes à les subir tous, ces » préjugés du monde, combien nous admirons, nous » respectons celui qui est assez fort pour les sur» monter ! Charles, mon fils ! ne vous battez pas ! » vous savez quel prix j'attache à votre mariage avec » ma fille, vous savez combien nous vous aimons ! » Eh bien, Charles ! si ce combat a lieu, tout est » rompu ; Lucie renonce à vous : elle retire sa main » de la main qui s'est armée contre la vie de son » semblable. C'est à genoux devant Dieu qu'elle » vient de faire ce serment : demain nous partons » pour Orléans avec vous ou sans vous, unis à ja» mais ou séparés pour toujours..... Vous le voyez, » mon ami, notre bonheur ou notre malheur dé» pend de vous. Charles ! mon enfant ! n'est-il pas » vrai que nous ne sommes pas séparés pour tou» jours ?

» Quelle nuit je vais passer, mon Dieu ! Ma pauvre » fille... Charles, aie pitié d'elle ! »

### VII.

Homicide point ne seras,
De fait ni de consentement.

*Commandement de Dieu.*

Le soleil teignait d'un or pâle le sommet des arbres du bois de Boulogne, l'air était calme et pur, les feuilles se relevaient plus vertes et secouaient la brillante rosée, les mille fleurs des champs s'ouvraient plus vives à la chaleur du jour, les gais oiseaux s'ébattaient sur les branches flexibles, les insectes bruissaient sous l'herbe. Heureuse, la terre tressaillait sous les regards du ciel ; et le Dieu de la terre et du ciel donnait à toute la nature une nouvelle vie.

A la porte Maillot, un cabriolet s'arrêta : deux hommes en descendirent portant des pistolets.

Un brigadier et un gendarme de la caserne de Sablonville les regardaient passer.

Jeune fille aux yeux noirs..,

« Tiens, dit le brigadier, je connais celui qui chante ; ce n'est pas la première fois que je le vois à pareille fête. »

Un quart d'heure après, un autre cabriolet s'arrêta, deux hommes en descendirent ; ceux-ci n'étaient point armés, ils s'enfoncèrent dans le bois à la suite des premiers.

« En v'là que je n'ai jamais vus ; ils ont l'air de braves et honnêtes jeunes gens. Camarade, chassons-les du bois, qu'ils aillent se faire tuer ailleurs.

— Je l'veux bien, brigadier, mais nous aurons beau faire, ils trouveront toujours vingt pieds de terre pour se battre dessus, et six pieds pour se faire enterrer dessous. »

Se voyant traqués, les quatre hommes se séparèrent, après s'être donné rendez-vous au bord de la Seine, non loin du pont de Neuilly ; là, ils se rencontrèrent de nouveau.

Le front pâle et les lèvres tremblantes, Charles Darnay s'approchant de Tom Berville, lui dit d'une voix qu'il s'efforçait de rendre ferme : « J'étais allé chez vous ce matin, monsieur ; ayant eu le malheur de ne pas vous y rencontrer, c'est ce qui a retardé mon arrivée.

— Je ne vois pas, monsieur, ce que vous pouviez avoir à me dire ; j'ai le choix des armes et voici des pistolets que ces messieurs voudront bien tirer au

sort; il les remit aux témoins qui les chargèrent et les déposèrent dans un chapeau.

— Je voulais vous dire, monsieur, reprit Charles avec effort, que ma conduite d'hier était celle d'un fou; et que je vous en faisais des excuses.

— Hier, monsieur, dit Tom Berville d'un air dédaigneusement impertinent, je les aurais peut-être acceptées, mais ce matin il n'est plus temps; je n'ai pas l'habitude de me lever de si bonne heure et de me déranger pour rien.

— D'ailleurs, messieurs, dit le témoin de Tom Berville, il me semble que la réparation doit être publique, puisque l'insulte l'a été; et, comme nous ne pouvons pas réunir ici toutes les personnes qui se trouvaient présentes, si monsieur veut signer ses excuses, je ne m'oppose pas à un accommodement.

— Ni moi, ajouta le docteur, car l'honneur ni la réputation de M. Tom Berville n'ont été attaqués, et les excuses de M. Charles Darnay peuvent compenser ses paroles inconvenantes. Cette affaire est fort désagréable sans doute, mais où en serions-nous, messieurs, si un acte de folie ne pouvait être réparé que par un crime? car un duel, messieurs, est un double assassinat, prémédité, exécuté de sang-froid... Je consens à la lettre que le témoin de notre adversaire exige; je le prie de l'écrire lui-même dans les termes qu'il jugera les plus convenables et nous signerons. Quand on a fait une faute, il ne reste plus qu'à la réparer, et se battre ce serait l'aggraver ou la rendre irréparable.

— Non, monsieur, non, reprit Tom Berville, qui s'était promené de long en large pendant cette explication, je ne l'entends pas ainsi, je ne reçois pas d'excuses, ce serait la première fois. Que dirait le café de Paris? Allons, monsieur, choisissez un de ces pistolets, ajouta-t-il avec impatience, mes amis m'attendent à déjeuner; nous perdons notre temps, et ici je n'aime pas à le perdre. »

Charles prend un pistolet au hasard, ajuste un oiseau qui vole, l'oiseau tombe dans la rivière.

« J'ai eu l'honneur de vous dire, monsieur, que je ne me battrais pas, dit-il, déposant froidement son arme, puis une légère rougeur anima ses traits, et lorsque nos témoins pensent que vous devez être satisfait, je ne vois pas pourquoi, monsieur, vous ne le seriez pas.

Tom Berville était pâle et paraissait réfléchir en regardant l'oiseau flotter sur la rivière.

« — Diable, monsieur, s'écria le témoin revenu de sa surprise, voilà un beau coup! Et puisque votre second consent à ma proposition, que mon ami Tom Berville l'accepte, je vais écrire; allons à ce café. »

« Dans une rencontre qui a eu lieu ce matin, près
» du pont de Neuilly, M. Charles Darnay a fait, sur
» sa conduite au concert des Champs-Élysées, des
» excuses que M. Tom Berville a reçues et que nous
» avons trouvées suffisantes. »

Lorsque cette lettre fut écrite et signée des témoins, Tom Berville reprit son insouciance accoutumée, et tendant la main à Charles Darnay: « J'espère, monsieur, que nous nous reverrons, je veux m'exercer au tir avec vous...

— Impossible, monsieur, je n'étais à Paris que pour quelques jours et je repars à l'instant.

— J'en suis fâché.

Jeune fille aux yeux noirs...

Le docteur entraîna Charles Darnay, et les deux cabriolets, qui avaient suivi leurs maîtres, firent voler de nouveau la poussière des Champs-Élysées.

## VIII.

Si c'est Dieu qui nous envoie le bonheur, dit-elle, quand il m'arrivera je lui en serai bien reconnaissante, monsieur, je vous le promets.

GUSTAVE DROUINEAU.

Tout était en mouvement à l'hôtel de Bretagne; les domestiques descendaient les malles, les paquets, les cartons, et chargeaient une calèche que l'on venait de sortir de la remise. Les chevaux blancs de la poste royale hennissaient dans la cour, le postillon se tenait auprès de ses hautes, larges et lourdes bottes, l'hôtesse recevait de madame Darnay le montant de son mémoire:

« Madame devait me faire l'honneur de rester plus long-temps chez moi, dit-elle; sans doute des affaires survenues à madame...

— Oui, comme vous le dites, madame, des affaires... Et la figure de madame Darnay exprimait la plus affreuse inquiétude.

— Je ne veux pas être plus long-temps importune à madame, dit en s'éloignant la discrète hôtesse; je lui souhaite, ainsi qu'à mademoiselle, un bon voyage et un prompt retour. »

Madame Darnay rentra auprès de sa fille.

» Lucie, mon enfant, allons, du courage, partons, les chevaux sont attelés.

— Pas encore, maman, pas encore, il me semble qu'il n'est pas tard; à chaque instant il peut arriver, et s'il ne s'est pas battu, partir sans lui! ce serait mal... bien mal... Lucie retomba sur l'oreiller du divan qu'elle tachait de ses larmes.

— Hélas! mon enfant, je n'ai plus d'espoir! Charles est un ingrat qui a détruit notre bonheur à tous.

— Maman, tu oublies que c'est ma faute, c'est pour moi qu'il se bat...

— Ne t'y trompe pas, ma fille, c'est par amour-propre, c'est pour lui, si c'eût été pour toi, n'aurait-il pas renoncé à ce duel. Mais, non, il a préférer renoncer à toi pour toujours... partons, mon enfant!

— O mon Dieu! s'il était blessé, l'abandonner en ce moment... une voiture!... elle passe... que je souffre!

— Huit heures! partons, Lucie, songe à ton serment.

— J'y songe; allons, que Dieu lui pardonne! Je suis à toi, maman.

Se couvrant la figure d'un voile épais pour cacher ses yeux rouges, sa figure pâle et gonflée, Lucie descendit l'escalier appuyée sur le bras de sa mère; mais, lorsqu'assise dans la calèche, elle regarda la place qui aurait dû être occupée par son cousin, elle poussa un long gémissement en cachant sa tête dans les coussins de la voiture; le postillon enfourcha aussitôt son trotteur, puis il partit en faisant claquer son fouet sonore et en criant gare! gare! à un cabriolet qui entrait sous la porte cochère.

Deux jeunes hommes ne firent qu'un saut dans la calèche.

« Ma tante! unis pour toujours! s'écria Charles baisant la main de Lucie.

— Est-ce vrai? docteur, demanda madame Darnay pleurant de joie.

— Oui, mesdames. Je vais courir cette première poste avec vous.., car j'ai bien des choses à vous raconter comme témoin.

— Et comme ami, dit Charles d'une voix émue.

— En route, postillon!!

Mme FOUQUEAU DE PUSSY.

## IL EST TARD.

Qu'importe au lis mourant la tardive rosée.
LAMARTINE.

Albine était enfant. Sa physionomie n'exprimait que d'innocens plaisirs, qu'une douce joie. Ses momens s'écoulaient avec vitesse : une fleur, un oiseau, faisaient le bonheur de sa journée; seulement, le soir, un léger soupir s'échappait de son jeune cœur quand la comtesse de B., la prenant sur ses genoux, lui disait : « Albine, vois-tu le soleil qui se cache derrière la montagne; entends-tu la clochette du troupeau de chèvres blanches, la cornemuse du berger? depuis long-temps le coq s'est tu; le rossignol commence à chanter, et la caille appelle ses petits. Qu'est-ce que cela veut dire? » L'enfant jetait un coup d'œil de regret autour d'elle et disait : « Il faut qu'Albine aille dormir..... *Il est tard.* »

Les salons étaient brillamment illuminés, un orchestre délicieux redisait les thèmes des chefs-d'œuvre de nos grands maîtres. Des femmes élégantes, jeunes et jolies, embellissaient la fête. La plus belle, cependant, n'avait point encore paru. Un murmure flatteur l'annonça. La comtesse de B. entra, suivie d'une jeune personne, belle de sa simplicité et de son air de candeur. Une robe de crêpe blanc, un bandeau de perles dans ses cheveux noirs compose toute sa parure. Les longues paupières d'Albine sont baissées; elles voilent ses regards spirituels et doux; mais cette timidité, loin d'ôter de la grace à quelques-uns de ses charmes, l'embellit encore. La beauté subjugue, entraîne; mais cette sorte de crainte d'une jeune fille qui fait son entrée dans le monde a quelque chose qui émeut, qui attendrit.

Des éloges donnés à demi-voix s'élèvent comme un bourdonnement, du groupe d'hommes qui entoure Albine. Un seul se tait : c'est Édouard de T. Mais ses grands yeux bleus, pleins d'expression, demeurent attachés sur cette jeune fille, qui paraît ignorer sa beauté.

Au prélude d'une contredanse, des jeunes gens se précipitent vers Albine, ils sollicitent la faveur de danser avec elle; mais Édouard les a devancés, et la main de la jeune fille est dans la sienne. Albine regarde sa mère, elle sourit, ce bal l'amuse; sa tête, légèrement penchée d'abord, se relève; ses joues se colorent, ses yeux s'animent; une noble simplicité, une grace enchanteresse, dirigent tous ses mouvemens, et le léger Édouard se dit qu'il l'aime pour la vie.

Mais la foule se disperse, les salons deviennent déserts, la fête n'est plus animée, les lustres semblent jeter moins d'éclat, on se regarde, on est presque triste : ainsi l'homme se fatigue de tout, même du plaisir..... La comtesse de B. et sa fille ont disparu. Édouard s'éloigne en soupirant...... *Il est tard.*

Un bouquet de fleurs d'oranger se balance sur sa tête, et les roses blanches attachées à sa ceinture sont agitées par les battemens de son cœur. Il y a dans son ame un mélange de bonheur, d'inquiétude, d'amour et de crainte. Elle attend, elle tremble, et cependant elle aime.

Ce nouvel état dans le monde, cet avenir attaché à celui d'un autre, cette entrée dans la vie, puis enfin cette soirée qui va finir, cette soirée dont l'issue est encore incertaine pour la jeune vierge, mais dont sa pudeur s'alarme; toutes ces pensées nouvelles ne doivent-elles pas troubler cette intéressante Albine, qui n'a jamais quitté sa mère?

Édouard regarde la pendule, la marche lente de l'aiguille irrite son impatience; tout ce qui l'entoure lui est importun; ce concert où sont réunis les premiers artistes lui est insupportable; ces chants si suaves, ces bravos excités par l'enthousiasme blessent son oreille. Il aimerait mieux la douce voix d'Albine, une parole dictée par son cœur. Ses yeux s'attachent avec ivresse sur cette jeune fille, qui, le matin, lui a tout promis, qui lui a confié le bonheur de toute sa vie..... A un moment de silence, succède une légère agitation dans le salon. La jeune fille toute vêtue de blanc a suivi sa mère..... *Il est tard.*

Elle est couchée sur une ottomane, ses yeux sont noyés de larmes, la lueur d'une bougie éclaire seule l'appartement. Albine prête une oreille attentive; elle croit distinguer le roulement d'une voiture. Vaine erreur! tout est calme; elle n'entend que le mouvement régulier et monotone du balancier de la pendule. Elle se lève, entre dans un appartement voisin du sien. Il est désert; le feu de l'âtre allumé depuis plusieurs heures s'est éteint. Il fait froid, Albine frissonne; elle s'arrête devant son portrait. Elle est là avec une robe de crêpe blanc et un bandeau de perles. « Oui, j'étais belle alors, dit-elle, mais à présent! » et elle se détourne avec amertume en voyant son image réfléchie dans une glace. Mais la grande porte s'est ouverte, une voiture est entrée dans la cour de l'hôtel. « C'est lui, dit Albine; ah! cachons-lui cette cruelle jalousie qui me déchire; l'amour qui n'est plus partagé n'excite que la pitié. » Elle rentre dans son appartement; elle écoute encore. Infortunée! elle espérait que la porte qui les sépare serait rouverte par lui. Un léger bruit s'est fait entendre dans la chambre d'Édouard, puis tout est rentré dans le calme. Albine tombe épuisée de douleur, sa tête s'incline, ses paupières se ferment... *Il est tard.*

La jeune femme a perdu sa fraîcheur, sa beauté : une main de fer, la main du malheur a courbé sa tête; ses joues sont flétries, ses regards sont éteints; elle est mourante. On la transporte près d'un balcon qui donne sur le jardin de l'hôtel; elle a voulu voir, une dernière fois, des fleurs et un beau jour. Une feuille de rose; emportée par l'air du soir, vint s'arrêter sur le balcon...... « Pauvre feuille, dit Albine, tout-à-l'heure tu brillais avec tes compagnes, mais l'aquilon t'a enlevée, déjà il t'a flétrie. Pauvre feuille, tu vas mourir sur une froide pierre. Encore, si tu recevais la bienfaisante rosée, tu oublierais un instant ce que tu as souffert, et tu reprendrais ta fraîcheur du matin. » Ainsi parle Albine; son sourire est doux et triste. Mais tout à coup sa respiration devient précipitée, son teint s'anime, ses regards éteints brillent maintenant d'un éclat extraordinaire. Ses lèvres murmurent un nom : c'est lui! Il est à ses pieds, celui qui l'a abandonnée; il pleure, il pousse des gémissemens, et à travers ses sanglots, il prodigue les noms les plus doux, les caresses les plus tendres à celle qu'il aima. Albine soulève lentement ses bras affaiblis, les passe autour du cou d'Édouard. « Je suis encore heureuse, dit-elle, un regard d'amour efface tant de maux. La rosée du soir a ranimé la pauvre feuille. Édouard, ne me quitte plus. » Elle veut se lever, jette un cri, retombe sans forces, et une voix secrète et terrible fait entendre ces paroles à Édouard..... *Il est trop tard.*

N. DE B.

## UN DOMESTIQUE

DE

## M. LE MARQUIS DE LOUVOIS.

Le 4 août 1834, M. le marquis de Louvois arrivait en calèche dans les Pyrénées. Sur le siége de sa voiture était assis un jeune domestique, dont l'histoire antérieure ne tiendra pas beaucoup de place. Paul est le fils d'un marchand de bestiaux très-peu favorisé de la fortune, et le frère de neuf autres enfans qui déciment, chacun pour leur part, les fruits chanceux du petit commerce paternel. Paul s'était par conséquent trouvé trop heureux d'entrer au service de M. de Louvois, et cela se conçoit à merveille quand on connait son maître.

La voiture suivait depuis quelque temps cette route inégale qui domine sur la droite la riante vallée d'Argelez, et d'où l'œil s'égare à plaisir en remontant le cours des eaux, à travers des massifs d'arbres touffus, parmi lesquels se dressent quelquefois les ruines d'une vieille tour féodale, aussi fameuse par ses traditions que pittoresque par son aspect. Au loin, quelques espaces d'un blanc lisse et resplendissant se détachent çà et là sur le fond obscur et mobile de la plus magnifique végétation, une flèche pointue perce les cimes arrondies, et vous devinez un village, presque entièrement voilé de la richesse de ses ombrages, comme d'un rideau de verdure. Ainsi s'acheminait, sous le fouet retentissant du postillon, la calèche de M. le marquis de Louvois, quand elle dépassa pour la dernière fois un bon vieillard à cheval, qui semblait s'efforcer de l'accompagner, et dont l'émulation, hors de propos, inquiétait sans doute la sensibilité de notre noble voyageur. Enfin, c'en était fait: ni l'homme ni sa monture n'avaient reparu dès-lors jusqu'au relais de Pierrefitte; et M. de Louvois, délivré du souci de cette lutte inégale, s'empressa de demander des chevaux. Les chevaux manquent rarement au relais de Pierrefitte; mais la route y manque souvent, quand les eaux du gave de Cauterets, grossies par un violent orage, se débordent avec fureur dans la plaine; et le 4 août 1834 était un de ces jours-là. Il fallait coucher à la poste de Pierrefitte, ce qui est une des extrémités les plus fâcheuses auxquelles puisse être réduit le *touriste* des Pyrénées, depuis les rives du Tet jusqu'à celle de la Nivette. M. de Louvois se résigna, et porta aussi loin que possible le courage de sa position. Malgré la mauvaise apparence des mets, il se résolut à souper.

A l'extrémité de la longue table où il s'était placé, on vint apporter un second couvert, et un vieillard ne tarda pas à s'y asseoir après un salut modeste: c'était le cavalier présomptueux qui avait entrepris, une heure auparavant, de mettre son coursier fatigué au train d'un attelage fringant, circonstance dont l'attention de M. de Louvois avait été frappée, comme on s'en souvient. Il jeta sur lui les yeux, et c'était un simple mouvement de curiosité; il les y reporta plusieurs fois, et c'était l'effet d'un mouvement d'intérêt et de sympathie. Cet homme avait une figure noble et douce; des cheveux blancs mais fournis, ombrageaient sa tête respectable; son regard, que M. de Louvois rencontrait souvent, paraissait animé d'une expression peu commune; et les larmes involontaires qu'il roulait quelquefois, trahissaient une peine intérieure qui demandait à se répandre. La conversation ne tarda pas de s'établir et d'en amener l'occasion. Je ne changerai rien à ce récit, pas même les noms propres, que je sais ajuster, comme un autre, aux convenances d'une fiction, quand j'ai besoin de les inventer. J'ai promis en commençant une histoire authentique, où l'imagination du conteur ne serait pour rien, une histoire sans parure et sans déguisement, comme la nature et la société en donnent de temps en temps à ceux qui les cherchent, et c'est cette histoire que j'écris. Il y a peut-être quelque indiscrétion à désigner si ouvertement des personnes dont je n'ai ni reçu ni demandé l'aveu; mais à quoi bon s'envelopper des mystères du roman dans une narration qui n'a rien d'offensant pour qui que ce soit, et qui, sous certains rapports, est honorable pour tout le monde? Quoi qu'il en puisse être, et dans le cas même où l'on me condamnerait sur la forme, on m'absoudra sur l'intention. Je n'en demande pas davantage, car ce n'est pas ici une œuvre d'écrivain, mais une causerie de la veillée, destinée à ne pas sortir d'un petit cercle de bonnes gens dans lequel j'ai renfermé mon auditoire, mes prétentions littéraires et ma réputation.

— Vous avez dû vous étonner, monsieur, dit le vieillard, de me voir tout-à-l'heure si obstiné à vous suivre; et cette ambition, si déplacée à mon âge, peut vous avoir donné une mauvaise opinion de mon jugement.

— Non, en vérité, répondit M. de Louvois; j'ai seulement supposé que ma rencontre, prévue ou non, ne vous était pas tout-à-fait indifférente, et que vous aviez quelque communication à me faire.

— Il le faut bien, si vous m'y autorisez, répliqua le vieux voyageur; mais comment expliquer cela? Mon seul dessein était d'attirer l'attention d'un jeune domestique assis devant votre voiture, et qui ne paraît pas me reconnaître. Il n'est que trop probable au reste, ajouta-t-il en étouffant un sanglot, et portant sa main sur ses yeux pour y contenir une larme, que nous nous sommes vus tous deux aujourd'hui pour la première fois. Oserais-je vous demander s'il est depuis long-temps à votre service?

— Depuis deux ans, dit M. de Louvois, et je le connais depuis son enfance; je l'ai reçu de sa famille.

— De sa famille! répéta le vieillard. A ce mot, il éleva ses yeux au ciel, et ses larmes s'échappèrent en abondance.

— Parlez, parlez! s'écria M. de Louvois. Je ne comprends rien encore à ce mystère; mais j'ai besoin de vous entendre et un désir profond de vous consoler; j'y parviendrai peut-être.

Un soupir qui exprimait le doute, une inclination de tête qui exprimait la reconnaissance, furent d'abord sa seule réponse. — Vous le permettez donc? reprit-il enfin, et il ne me reste qu'à vous demander grace pour ce qui pourra dans mes paroles révolter votre esprit et votre raison. Le trouble où m'ont jeté mes impressions d'aujourd'hui ne me laisse pas la force de me décider moi-même entre ce qu'il faut croire et ce qu'il faut nier.

— Je m'appelle Despin, je suis maire de la petite ville de Gaujac où M. le comte de Marcellus a un château. J'étais, il y a quatre mois tout au plus, aussi heureux qu'on peut l'être sur la terre. Nous avons trois cent mille francs de fortune, ma femme et moi, c'est-à-dire beaucoup plus qu'il n'en faut pour vivre dans une douce aisance, et pour faire un peu de bien autour de soi, quand on a des goûts simples et qu'on vit sans ambition. Toute la nôtre

était de laisser, avec un nom honnête, l'agréable indépendance dont nous avions joui à un fils unique âgé de vingt-deux ans, qui récompensait nos soins par les meilleures qualités et la plus tendre affection. La mort nous l'a enlevé; là finit notre bonheur. Nous avions vécu trop long-temps!

Ici de nouvelles larmes interrompirent M. Despin. Après un moment de silence il continua :

— Une pierre surmontée d'une croix, voilà tout ce qui nous reste de lui! Par mon inconsolable douleur, monsieur, vous pouvez juger de celle d'une mère. Souvent pendant les courts momens de sommeil que le ciel accordait à mes yeux fatigués, ma vieille femme se dérobait de mon lit pour aller pleurer au cimetière sur la tombe de son fils. Dernièrement, par une nuit froide et humide, je m'aperçus de son absence, et je me relevai pour la chercher, ou plutôt pour la trouver, car je savais bien où elle était. Cependant elle ne répondit point à ma voix, et j'arrivai jusqu'à la place où avait été creusée la fosse avant de l'apercevoir. Elle y était couchée, immobile, sans connaissance. Je crus un moment, hélas! qu'elle était morte aussi. Le mouvement de mon départ avait réveillé quelques domestiques qui me suivaient de loin. Les uns la rapportèrent à la maison, un autre me soutint pour y revenir. Je n'avais pas encore tout perdu; elle était rendue à la vie. On nous laissa.

La physionomie de ma femme était extrêmement animée. Ses yeux brillaient d'une lumière étrange que je n'y avais pas remarquée jusque-là.

— Notre fils n'est peut-être pas mort, dit-elle en me pressant la main. Peut-être sa fosse est vide.

Ce langage me remplit d'une nouvelle inquiétude, car je craignis que le désespoir n'eût altéré sa raison.

— Ecoute, continua-t-elle du ton de voix assuré d'une personne qui veut qu'on la croie, tu connais ma dévotion à la sainte Vierge, et combien j'ai toujours redouté de l'offenser. Eh bien! j'ai osé compter sur sa protection dans le malheur qui nous accable, et tout annonce que ses divines bontés ont répondu à mon espérance. Je l'ai déjà vue deux fois.

— Grand Dieu! m'écriai-je! qui penses-tu donc avoir vu?

— Elle-même, reprit-elle avec calme, et c'est l'éclat dont elle est entourée qui m'avait privée de mes sens quand tu m'as retrouvée tout à l'heure au cimetière; mais ses paroles sont aussi présentes à mon oreille que si je les entendais à l'instant. Tu m'as priée, m'a-t-elle dit, je viens à ceux qui me prient dans la sincérité de leur cœur. Envoie ton mari vers la montagne, il y reverra l'enfant que vous avez perdu. — Qu'auriez-vous fait à ma place, monsieur?

J'hésitai cependant, car la fréquentation des gens éclairés et l'habitude de la lecture m'avaient guéri des préjugés du peuple. Est-ce là un grand bonheur? Il le faut bien, puisque les philosophes sont si impatiens de le faire goûter à tout le monde. Mais l'apparition se renouvela plusieurs fois au même lieu avec les mêmes circonstances. Je connaissais dans ma femme une simplicité de cœur et une austérité de conscience qui la rendaient incapable du moindre mensonge; aucune autre illusion n'obscurcissait son intelligence; car, à ma grande satisfaction, son désespoir, calmé par une promesse venue du ciel, laissait reprendre de jour en jour à ses esprits la sérénité qu'ils avaient perdue pendant trois mois. Son bon sens naturel s'était fortifié depuis qu'elle avait foi à cette révélation étrange dans laquelle vous ne voyez sans doute qu'une folie. Que vous dirai-je? Prestige ou vérité, il y avait du moins dans son rêve un sujet de consolation que ne pouvait lui fournir la vaine sagesse des hommes, et je me hâtai de souscrire à ses espérances, avec plus de confiance dans le pouvoir du temps qui guérit toutes les douleurs, que dans l'accomplissement du miracle; j'avais besoin du miracle aussi, et quel homme n'a pas eu besoin d'un miracle pour se réconcilier avec la vie! mais je n'y comptais pas. Je partis toutefois quand le terme annoncé dans la sainte apparition fut venu, et je quittai ma pauvre femme en lui témoignant une sécurité qui n'avait point gagné mon âme. Dès ce moment, je n'ai cessé d'errer inutilement dans la montagne, comme je m'y étais attendu, et je devais partir demain pour porter la mort, peut-être, à la plus malheureuse des mères, quand ce matin....

— Eh bien! monsieur Despin, ce matin?....

— Quand ce matin j'ai vu mon fils assis sur le siége de votre voiture, mais il ne m'a pas reconnu.

— Paul, votre fils, dites-vous?

— C'est bien le nom de mon fils, c'est bien mon fils aussi, mais il ne m'a pas reconnu. C'est mon fils, quoiqu'il ne me reconnaisse pas, et j'en ignore la raison. Je l'ai vu pendant toute la route. Je viens de le revoir et de lui parler quelque temps dans la cour de l'auberge. C'est mon fils. Je me suis informé de son âge. Il a exactement l'âge de mon fils. Il a ses traits. Il a le son de sa voix. Il a son accent. Mon fils a un signe à la joue. Il a un signe à la joue. S'il arrivait à Ganjac, tout le monde le reconnaîtrait. Je le reconnais si bien, moi qui ne peux pas m'y tromper, moi, qui suis son père! mais il ne me reconnaît point.

Les larmes de M. Despin recommencèrent à couler, et il resta plongé dans un morne silence, les bras accoudés, et la tête appuyée sur les mains.

M. de Louvois était profondément ému. — Croyez, dit-il au vieillard, croyez, monsieur, que je voudrais pouvoir prolonger l'erreur qui a suspendu un moment vos afflictions, s'il dépendait de moi de l'entretenir sans manquer à la vérité. Un incroyable hasard l'a produite, et je ne sais s'il n'est pas plus propre à augmenter vos regrets qu'à les adoucir.

— Vous êtes plus capable que vous ne l'imaginez, monsieur, de donner à cette apparence une espèce de réalité, reprit M. Despin en relevant sur M. de Louvois un regard suppliant. Vous vous étonnez de mes paroles, et je le conçois, mais cette dernière espérance va s'expliquer. La famille de Paul n'est pas dans l'aisance, puisqu'il est obligé de vendre ses services à un maître. Il n'est pas mon fils, je le crois, mais sa ressemblance avec mon fils a trompé mon désespoir, et tromperait celui de sa mère. N'est-il pas le fils qu'une céleste protection lui a rendu? Je lui offre une mère, un père dévoué à son bonheur; je lui offre tout mon bien dont je suis prêt à signer la donation, et M. le comte de Marcellus ne refusera pas d'attester ce que je vous en ai dit; il n'appartiendra plus qu'à lui-même, il n'aura plus de devoir que ceux qu'impose une affection facile à contenter, et qui ne demande que de l'affection; il était pauvre, il sera riche; il servait, il sera servi; votre bonté pourvoyait sans doute à son bonheur; nous y suppléerons par notre tendresse; nous en serons aimés, j'en suis sûr, car nous l'avons aimé d'avance, nous l'avons aimé dans un autre, et on est toujours aimé quand on aime. C'était là, tout me l'annonce, le véritable sens d'une prédiction dont la vérité s'est manifestée hier à mes yeux. Le ciel ne fait pas inutilement

de semblables miracles; il a voulu réparer envers votre Paul un tort du hasard, envers nous un tort de la nature qui nous a ravi le nôtre. L'indigent aura une fortune, et les parens en deuil auront un fils. Ne vous semble-t-il pas, monsieur, que cela soit ainsi? Oh! ne me refusez pas, je vous en conjure, votre intercession et votre appui! Les grands de la terre peuvent compatir sans déroger à une douleur qui a intéressé la reine du ciel! Je n'ai plus qu'à mourir si vous me rebutez.

En prononçant ces dernières paroles, M. Despin pressait les mains de M. de Louvois et les mouillait de ses pleurs.

La nuit s'était écoulée, en partie, dans cet entretien, et M. de Louvois ne pouvait douter que la résolution du vieillard ne fût invariable. Il entra de bonne heure dans la chambre où Paul, tout habillé, dormait paisiblement sur un des grabats de l'auberge, et il y retrouva M. Despin à genoux, les yeux avidement fixés sur la vivante image de son enfant mort. M. Despin se leva, remit à M. de Louvois l'acte de donation dont il lui avait parlé, accompagné d'un dédit de la somme de *dix mille francs*, payable au cas où cette épreuve étrange ne réussirait pas à la satisfaction de toutes les parties, et se retira en lui recommandant pour la dernière fois la négociation dont paraissait dépendre sa vie, par une inclination respectueuse et par un regard suppliant. Le mouvement qui se faisait dans la chambre avait réveillé Paul; il voulut s'élancer à l'aspect de son maître, et s'excuser de n'avoir pas été plus diligent.

— Reste, lui dit M. de Louvois, et assieds-toi pour m'écouter avec tout le recueillement dont tu es capable. Tu n'as peut-être pas entendu raconter, continua-t-il en souriant, l'histoire de l'homme que la fortune vint surprendre dans son lit, et tu n'imaginerais peut-être pas que ce fût la tienne. Il n'y a cependant rien de plus vrai. Un mot, Paul, et tu vas échanger ma livrée contre le frac d'un gros bourgeois. Un mot, et tu seras riche!

— En vérité, monsieur, répondit Paul, je n'en serais pas surpris. On me prédit cette destinée depuis l'enfance, et il y a quelques jours qu'on me l'annonçait en Auvergne. Monsieur se rappelle sans doute qu'il s'arrêta pour déjeuner dans une misérable auberge des montagnes où des gendarmes arrivèrent presque en même temps avec une espèce de bohémienne qu'ils conduisaient à la prison du chef-lieu, et dont la physionomie le frappa. C'est que ce n'était pas une sorcière du commun, et on voyait bien à ses airs de dignité qu'elle croyait à son art. Je fus un moment si tenté d'y croire aussi, que je n'osai retirer ma main quand elle la saisit de sa main sèche et nerveuse, et qu'elle me força par un dur regard de ses yeux noirs à la déployer devant elle. Quant à moi, je détournai les miens, tant elle me faisait peur à voir.

— Oh! oh! voici du nouveau, dit-elle avec une voix rauque, et en grommelant entre ses dents; vous conviendrait-il, mon fils, d'avoir de bons champs en plein rapport, de bons prés qui verdoient au soleil, de bons troupeaux de moutons prêts à tondre, deux ou trois douzaines de bonnes vaches laitières, et autant de veaux qui bondissent à l'entour, une maison de campagne qui rit au midi, et d'où l'œil plonge avec peine dans l'épaisseur d'un beau verger, ployant sous le poids des fruits mûrs? Vous plairait-il de vous délasser de temps en temps à la ville du soin de vos grasses métairies dans un bon fauteuil de velours d'Utrecht à larges raies, au premier étage d'une maison spacieuse et en bon état qui vous appartient, aussi près qu'il vous plaira d'un balcon chargé de fleurs qui donne sur la grande place, et d'y attendre indolemment l'heure d'un excellent repas en lisant votre journal, si le journal vous amuse?

Je ne pus me défendre de sourire, car le genre de vie qu'elle me proposait était assez de mon goût. — Vous serez tout au plus entré dans les Pyrénées, ajouta-t-elle en repoussant ma main avec une méprisante colère, que cette fortune vous aura été offerte, et que vous l'aurez refusée. — Je ne compris pas trop comment cela pourrait se faire, mais j'attachais si peu d'importance à la prédiction de cette aventurière, que je n'y ai pas songé depuis.

La coïncidence de ces deux mystérieux événemens frappa M. de Louvois, car il n'est point d'esprit si aguerri contre la séduction des apparences, qu'il ne s'étonne d'être obligé d'accorder quelque chose à l'intelligence du hasard. Après un moment de réflexion, il fit part à Paul de ce qui s'était passé la veille entre lui et M. Despin, et ouvrit sous ses yeux l'acte formel qui n'attendait plus que sa signature. Il le quitta ensuite pour laisser un libre cours à ses réflexions. L'affaire en valait la peine.

Pendant que tout ceci se passait au méchant cabaret de Pierrefitte, le ciel s'était éclairci; les eaux turbulentes du gave étaient rentrées dans leur lit, et les mazettes du relai, délassées par un long loisir, piaffaient à la porte, sur les pavés de granit sonore, comme des chevaux de bataille; le maréchal du pays cherchait à dégager adroitement quelque vis de son écrou, pour avoir un prétexte à le resserrer, et M. de Louvois se préparait à partir. Un quart d'heure s'était à peine écoulé, quand Paul entra chez son maître, d'un air modeste et cependant résolu. M. de Louvois le regarda fixement.

— Eh bien! dit-il en riant, est-ce à M. Despin fils que j'ai l'avantage de parler?

— Non, monsieur le marquis, répondit Paul; c'est à Paul qui était votre domestique hier, qui l'est aujourd'hui, et qui n'a d'autre ambition que de l'être toujours, si vous êtes content de ses services.

— As-tu bien réfléchi? reprit M. de Louvois étonné.

— Je réfléchirais dix ans sans changer de détermination. — M. de Louvois paraissant disposé à lui accorder une attention sérieuse, il continua: Je suis extrêmement touché, dit-il, du malheur de cette famille, et je voudrais pouvoir lui procurer quelque soulagement. C'est un devoir que j'aimerais à accomplir, s'il s'accordait avec les miens, et je n'aurais pas besoin d'y être porté par mon intérêt; mais ce que demande ce bon vieillard, monsieur, je suis incapable de le lui donner: il cherche un fils, et j'ai un père. C'est à mon père que je dois la tendresse et les soins d'un fils, et le cœur d'un fils n'est pas à l'enchère. L'honnête homme qui a voulu m'enrichir a des droits à ma reconnaissance; je ne peux rien lui offrir de plus. Les sentimens qu'il réclame appartiennent à cet autre vieillard qui m'a nourri, qui m'a élevé du produit de son travail, qui m'a réchauffé sur son sein quand j'avais froid, qui a pleuré sur mon berceau quand j'étais malade, qui a fondé sur ma bonne conduite et sur ma reconnaissance le dernier espoir de ses vieux jours. Croyez-vous qu'il survivrait à l'idée que j'ai vendu son nom pour de l'argent, que j'ai renoncé au souvenir de ses embrassemens et de ses conseils, que j'ai renié mes neuf frères comme un traître et comme un maudit, pour

me livrer sans gêne aux douceurs de la paresse? Vous me direz sans doute, monsieur, que mon nouvel état me permettrait de lui faire quelque bien, que M. Despin lui-même ne blâmerait pas cet emploi de mon superflu, et qu'il y aurait moyen de racheter à ce prix, devant les hommes, mon ingratitude et ma lâcheté; mais qui me justifierait devant ma propre conscience? Il faudrait d'ailleurs que mon père voulût accepter cette indemnité honteuse, et je le connais assez pour être sûr qu'il la repousserait avec indignation. « A quel propos, s'écrierait-il, M. Despin fils, de Gaujac, qui m'est inconnu, vient-il me gratifier de ses aumônes? Qui les lui a demandées? Qui lui a parlé de mes affaires et de ma pauvreté? Ai-je en besoin de recourir à lui, pour fournir à l'entretien de mes neuf enfans (il ne me compterait plus), pour les élever dans la crainte de Dieu, et dans l'amour de leur famille et de leur pays? Si M. Despin fils est trop riche, s'il est tourmenté par quelque remords qui l'oblige à répandre son superflu en œuvres de charité, qu'il regarde autour de lui! ne connaît-il point de peines à soulager dans son village, et peut-être parmi ses plus proches voisins? » Car je serais devenu aussi étranger à mes amitiés d'enfance, à ma patrie, qu'à mon père! Je recommencerais une vie nouvelle, la vie d'un autre qui n'a rien aimé de ce que j'aime, et si elle était abrégée par la honte, par le chagrin, par les plaisirs même, auxquels je me livrerais pour m'étourdir, laisserais-je les regrets que M. Despin fils a laissés? Pensez-vous, monsieur, que mon véritable père, insensible à l'abandon que j'aurais fait de sa vieillesse, irait courir les montagnes pour y chercher ma ressemblance? Ah! il l'éviterait plutôt, n'en doutez pas, car elle ne lui rappellerait que mon avarice, ma bassesse et mon indignité! Non, monsieur, je ne changerai pas d'état, je ne changerai pas de fortune, parce que je ne veux pas changer de nom, parce que je ne veux pas changer de famille. Je resterai pauvre, mais je resterai le fils de mon père, et je conserverai le droit de l'embrasser sans rougir. Cela vaut mieux que de l'argent.

— Va régler les comptes, va, mon enfant, lui dit M. de Louvois en se détournant pour cacher son émotion. Un quart d'heure après, le fouet du postillon frappa l'air à coups redoublés. Une chaise de poste roula bruyamment sous la porte cochère de l'auberge. Elle sortit. Paul était assis sur le siége comme la veille.

Un homme attentif à ce qui se passait dans cette maison, et qui errait tristement dans sa chambre en invoquant le secours de Dieu, s'élança rapidement vers la croisée pour convaincre ses yeux d'un nouveau malheur qu'il n'avait pas prévu. Tout venait d'être perdu pour lui, jusqu'à l'espérance. Il avait vu mourir son fils pour la seconde fois. Paul était parti.

M. Despin tomba comme foudroyé sur le lit où il n'avait point dormi, et quand un valet de l'auberge lui remit la triste lettre d'adieu de M. de Louvois, il ne fit qu'y jeter un regard sombre et abattu, car il connaissait déjà son arrêt. Oh! de quelle force a-t-il dû s'armer pour regagner sa maison! Comment s'est-il présenté à sa femme, si impatiente de son retour, et cependant si assurée du résultat de son voyage? Quel récit lui a-t-il fait de ces espérances d'un moment changées en deuil éternel? La religion seule peut expliquer la résignation du cœur dans de si cruelles épreuves! Il y a là des angoisses qui se conçoivent à peine, et qui ne se décrivent pas.

CH. NODIER.

---

## PETITE STATISTIQUE MORALE

### A PROPOS DES MAISONS DE JEU.

On a calculé que les maisons de jeu ouvertes à Paris jettent, année commune, dans les différentes maisons ou établissemens pénitentiaires du royaume, prisons et bagnes, 2,630 individus.

On évalue à 229 par an le nombre des suicides dont le jeu est la cause.

Parmi les suppliciés qui sont partis du tripot pour suivre la route qui les a conduits à l'échafaud on cite, depuis quelques années, Asselineau, Lacenaire, Lhuissier et David.

L'inconvénient le plus grave des maisons de jeu, celui qui a frappé tous les bons esprits, est bien moins leur existence même que l'ouverture de plusieurs d'entre elles au moment de l'activité des affaires; il n'est pas un seul commerçant, un seul homme chargé de quelque responsabilité pécuniaire, ou de quelques mouvemens de fonds, que cette idée ne doive faire trembler.

Le malheureux, aux prises avec ses propres désirs, agité par la violence de la plus terrible des passions, sentant sa poitrine brûlée par le contact d'un portefeuille rempli de valeurs considérables, ou bien son épaule meurtrie sous le poids de la lourde sacoche dont la pesanteur augmente encore ses souffrances et son délire, devrait-il trouver sur sa route la facilité de commettre un crime entouré de si décevantes apparences? Et si la société ne peut l'excuser, si elle doit châtier sévèrement le dépositaire infidèle, ne devrait-elle pas éloigner de lui les dangereuses séductions qui l'assiègent lorsqu'il chemine entre le luxe de la cité et l'appât de l'or dont il peut entendre le son en passant dans la rue.

Si les renseignemens qu'on a fournis à la chambre des députés sont vrais, bien loin de diminuer ces funestes facilités, l'administration des jeux va même jusqu'à se prêter au caprice des joueurs.

Nous citons les faits suivans, d'après un mémoire distribué aux membres de la chambre des députés.

Lord Thorney ayant témoigné le désir de jouer seul, cela lui fut accordé; il resta enfermé toute une nuit en tête-à-tête avec les banquiers. Le lendemain matin l'administration avait gagné quinze cent mille francs.

A ce sujet les journaux anglais traitèrent fort mal le caissier des jeux et ses agens.

M. F...., riche nourrisseur en Normandie, avait de l'ambition; il avait fait étudier le droit à son fils, qui était maître-clerc chez un notaire d'une grande réputation; ce jeune homme devait acheter une étude; le père arive à Paris, porteur de 150,000 fr. qu'il voulait donner en à-compte sur la charge de son fils; il avait réalisé cette somme en billets de banque; il traverse le Palais-Royal, l'envie lui prend de voir un jeu, il monte au hasard dans la maison du Palais-Royal qui porte le numéro 154. Le garçon refuse l'entrée, l'amour-propre de notre homme est piqué, il parle haut, dit qu'on ne refuse pas un homme comme lui; le chef de partie arrive, et fait observer qu'il faut être présenté; le campagnard répond en jetant son portefeuille, duquel il sort

quinze liasses de billets de banque ; aussitôt des excuses sont faites à l'opulent possesseur de ce talisman, on accuse les garçons de maladresse, un signe est fait à *M. de la chambre* (tel est le nom donné aux servans), une chaise est offerte, un rafraîchissement présenté.

A trois heures du matin le vieillard sort de cette maison, qui devait fermer à minuit : il ne lui restait pas de quoi prendre un fiacre. — Le lendemain il avait emprunté 200,000 fr., quatre jours après ses biens étaient vendus, et son fils aussi, car il se fit remplaçant pour procurer un asile à sa pauvre et respectable mère dès qu'il eut reconnu à la Morgue le cadavre de son père, qu'il attendait avec tant d'impatience.

L'aide-de-camp du pacha d'Egypte voulut aussi jouer seul, on lui accorda la même faveur qu'à lord Thorney. chacun fut renvoyé ; il joua toute la nuit, et le lendemain le résultat fut le même pour l'Égyptien que pour l'Anglais.

M. R... était le tuteur d'un jeune homme de vingt ans ; son neveu, possesseur d'une belle fortune, dont il jouissait, étant émancipé. Il apprit que son pupille jouait et perdait beaucoup ; il prend la poste, arrive à Paris, et va chercher au 129 celui dont il voulait empêcher la ruine, il le trouve et demande comme grace que l'entrée des maisons de jeu soit interdite à son parent. Le chef de partie, homme fort poli, lui assura qu'il le ferait consigner. Effectivement, on recommanda de ne jamais laisser entrer... qui ? le tuteur ! Aujourd'hui le jeune homme est ruiné et soldat dans un bataillon disciplinaire.

Nous rapportons ces actes de tolérance en laissant aux sources auxquelles nous les empruntons la responsabilité de l'exactitude du récit, et en abandonnant au public le soin de faire les réflexions qui naissent naturellement à la vue d'un semblable état de choses, existant et officiellement autorisée au sein d'une ville presque tout entière livrée à des transactions dont la confiance doit être la première base. N'est-ce pas trop encore que d'avoir souffert que les maisons de jeu restassent ouvertes jusqu'en 1838 ? Pour deux ans, ce sont donc 5,260 individus qu'on va livrer aux geôles et à l'infamie.

Ce sont 458 individus qu'on expose au désespoir. Et dans ce funèbre calcul nous faisons abstraction de la recrudescence de passion qui, pendant ces deux dernières années, jettera la foule dans ces repaires qu'il eût fallu fermer tout d'un coup, sans transiger avec un fléau qui menace à ce point l'ordre social, la famille, la vie, l'honneur et la fortune des citoyens.

(*Figaro.*)

---

NANCY, 21 JUIN.

Un enfant de treize ans, César de Rochefort, de la commune de Vaudiny, vient de se distinguer par un trait de courage que sa grande jeunesse rend encore plus méritoire.

Le 12 mai dernier, après avoir passé une partie de la journée avec d'autres enfans qui faisaient pâturer des bestiaux, le jeune Rochefort revenait, vers cinq heures du soir, chez ses parens, lorsqu'il entendit des cris d'alarmes jetés par une petite fille de cinq ans, Euphrasie Gourjaudé, sa cousine, qu'il quittait à l'instant.

Revenu en toute hâte sur ses pas, il aperçoit cette enfant qui, tombée dans la Madon, en voulant traverser cette rivière sur un pont étroit destiné aux gens de pied, était entraînée par les eaux alors très-hautes. Aussitôt le jeune Rochefort se jette à la nage tout habillé, parvient à saisir sa cousine ; mais, entraîné lui-même par la force du courant et disparaissant dans une fosse très-profonde, il est obligé de lâcher prise. Toutefois, redoublant d'efforts, il se met tout de suite à la recherche de la jeune fille, parvient à la rejoindre, l'enlace de son bras gauche, et s'aidant de l'autre bras, il est prêt d'atteindre la rive, quand il tombe dans une seconde fosse et son précieux fardeau lui échappe encore.

Sans se décourager, et bien qu'épuisé de fatigue, il nage de nouveau, et, après avoir parcouru une distance de 50 à 60 toises, il est assez heureux pour saisir une troisième fois sa cousine, et parvient enfin au rivage, où il la dépose inanimée. Un vigneron qui, de loin, avait aperçu ce qui se passait, accourut sur les lieux, aida Rochefort à sortir de l'eau, et, après avoir donné à la jeune Euphrasie les premiers soins que réclamait sa position, il la porta chez ses parens, où, au bout de cinq heures seulement, elle donna quelques signes de vie. Elle est aujourd'hui parfaitement rétablie.

Quant à son courageux sauveur, il a été lui-même assez malade pour garder le lit pendant cinq jours. Ce n'est pas la première fois que cet enfant se distingue. Déjà l'année dernière, en se baignant avec plusieurs de ses camarades, il arracha à une mort certaine l'un d'eux, âgé de neuf ans, qui avait disparu sous les eaux.

Voulant récompenser le courage extraordinaire dont a fait preuve César Rochefort, M. le préfet de la Meurthe lui a accordé une gratification de 100 fr. sur les fonds du département. Il y a dans la position du jeune Rochefort une circonstance qui n'est pas sans intérêt. Il appartient à une ancienne famille de Lorraine, jadis opulente, réduite aujourd'hui, par des malheurs, à vivre du travail de la campagne, du reste justement considérée dans le pays qu'elle habite.

(*Journal de la Meurthe.*)

---

Un jeune homme à peu près ivre, s'étant endormi ces jours derniers, sur la Motte, un filou profita de son sommeil pour lui dérober une montre qu'il avait sur lui. Pour comble de malheur, cette montre n'appartenait point au porteur qui, ouvrier horloger, l'avait reçue pour la réparer. On juge du désespoir qui s'empare de ce pauvre jeune homme ; mais ce qu'on ne croira que difficilement, c'est que poussé par une excessive délicatesse, il eut recours à un moyen extrême, pour ne point causer de dommage au véritable propriétaire de l'objet volé..... Il se vendit comme remplaçant ! Un pareil trait honore celui qui a su l'accomplir ; mais de quelle moralité n'est-il pas aussi ? Voilà un honnête jeune homme qu'un moment d'erreur a conduit rapidement à la plus fâcheuse condition, celle de vendre sa liberté ! Ce qu'il y a de plus triste dans cette affaire, c'est que le voleur de la montre et la montre elle-même ont été retrouvés, mais quelques heures trop tard.

---

A. P. BARBIEUX,
*Gérant.*

---

Paris, imp. de Félix Locquin, rue N.-D.-des-Victoires, 16

# LE CAMÉLÉON,

N° 55 (3me Année.) JOURNAL NON POLITIQUE. 1er SEPTEMBRE 1836.

PARAISSANT LES 1er, 8, 16 ET 24 DE CHAQUE MOIS.

## VOYAGES. — ISLANDE.

A M. VILLEMAIN, DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE.

Le commerce qui se fait entre les Danois et les Islandais est en grande partie un commerce d'échange. Les Islandais livrent leurs denrées et reçoivent de la farine, du sel, du café, de l'eau-de-vie, quelques meubles de luxe; car la civilisation avec ses raffinemens a déjà commencé à s'insinuer dans le pauvre *Bær*; et tel paysan qui autrefois buvait sa bière dans un vase de bois grossièrement travaillé, veut aujourd'hui prendre son café dans une tasse de porcelaine. Quelquefois ils demandent à recevoir une partie de ce qui leur est dû en argent, et cela ne s'opère pas sans quelques négociations, car il y va de l'intérêt des Danois de payer tout en marchandises. L'argent n'est pas d'ailleurs pour eux une chose nécessaire : ils acquittent ordinairement leurs impôts avec tant de livres de poisson, et tant d'aunes de *vadmâl*. Ils paient de la même manière leurs domestiques et leurs ouvriers : et ceux d'entre eux qui amassent quelques *species* (1) les laissent paisiblement reposer au fond d'une caisse. Ils ignorent encore l'art de placer leur argent dans des spéculations de commerce, ou de le prêter à usure. Le plus triste résultat de ces transactions avec les Danois, c'est qu'une fois l'échange fait, le pauvre pêcheur islandais, qui tout l'hiver a supporté la faim, le froid, la fatigue, se pâme de joie à la vue d'un baril d'eau-de-vie. Alors sous la tente où ils sont installés, sur le port, dans les rues, les malheureux Islandais boivent pour oublier ce qu'ils ont souffert, puis ils boivent de nouveau pour oublier sans doute ce qu'ils sont encore destinés à souffrir. Quand ils en sont là, au lieu de faire du bruit et de se battre, ils se prennent la main et s'embrassent avec effusion de cœur; puis ils montent à cheval et se mettent en route. Mais dans leur état d'ivresse, ou ils oublient de prendre ce qui leur appartient, ou ils nouent mal leurs sacs, et ils arrivent ordinairement chez eux dans le plus triste état. Les richesses sont loin, et le propriétaire se réveille. Un de nos amis en a rencontré un qui s'en allait ainsi avec ses rêves de bonheur, l'œil enflammé, la tête tombant sur la poitrine. A l'arçon de sa selle pendait un baril d'eau-de-vie qui coulait d'un côté, et un sac de café qui coulait de l'autre : et le bienheureux Islandais, fermant l'oreille à toutes les remontrances, continuait paisiblement sa route. Une demi-heure après, le sac à café et le tonneau durent être parfaitement vides.

(1) Monnaie danoise et islandaise qui vaut à peu près 5 fr. 50 c.

C'est ainsi que se terminent souvent ces voyages de commerce, et le pêcheur rentre chez lui pour vivre d'un peu de beurre rance et de têtes de poissons séchées au soleil. Sa boisson ordinaire est du lait mêlé avec de l'eau (*blanda*). (Ceux qui sont riches boivent de la bière préparée par la maîtresse de la maison.) Il se chauffe avec de la tourbe qu'il façonne lui-même, et broie entre deux pierres l'orge dont il a besoin. Au mois d'août, il fauche l'herbe de ses enclos : c'est là sa seule récolte. Encore s'estime-t-il heureux quand cette récolte est assez abondante pour lui permettre de garder ses troupeaux. L'année dernière, les habitans de Reykiavick ont été obligés de tuer une partie de leurs vaches et de leurs chevaux, faute de foin pour les nourrir.

Les Islandais sont graves et silencieux. C'est peut-être de tous les peuples celui qui a le moins le sentiment de la musique et de la danse. A les voir, on dirait qu'ils sont tous sous le poids de cette nature austère au milieu de laquelle ils sont nés. De toutes parts, leurs yeux ne rencontrent qu'un tableau sinistre, des souvenirs de calamité ou des sujets de terreur, une terre aride et volcanique, de la cendre et de la lave, et pas une fleur, pas une plante (1) ; une mer orageuse et des montagnes de glace. Nous avons parcouru pendant plusieurs jours, à une assez grande distance de Reykiavick, cette contrée sauvage, couverte de rochers vomis par les volcans. On ne trouve, pour tout chemin, qu'un sentier brisé à chaque instant, ou par les rivières qui débordent, ou par l'eau fétide des marais. L'Islandais seul peut s'aventurer au milieu de ces landes désertes, comme les navigateurs au milieu de l'océan ; l'étranger s'y perdrait. De temps en temps seulement, on aperçoit une pyramide en pierre placée comme un phare pour indiquer la route à suivre pendant l'hiver, et de loin en loin aussi, un bâtiment en pierre, adossé contre une montagne et construit successivement par les paysans. Le premier qui fait halte dans un lieu commode et abrité contre le vent, pose la base de l'édifice ; un autre arrive qui continue l'œuvre de son prédécesseur, puis un troisième travaille sur le même plan, et chaque paysan qui vient là passer une nuit croit devoir payer à ceux qui l'ont précédé, à ceux qui le suivront, le tribut d'une heure de travail. Le monument se trouve ainsi achevé.

Les Islandais qui voyagent savent où il faut le cher-

(1) Le gouverneur nous faisait admirer un soir, dans son jardin, l'arbuste unique de Reykiavick, un sorbier. Il y a cinq ans qu'il est planté, et il a deux pieds de haut. Chaque bourgeon qui pousse sur ses rameaux est un événement ; mais quand il arrivera à la hauteur du mur qui le protége, il mourra.

cher ; ils se dirigent là le soir avec leurs chevaux et s'endorment entre ces quatre murs. C'est la tente du désert, c'est le caravansérail des montagnes du Nord. Quelquefois, après avoir traversé pendant plusieurs heures ce sol fangeux et mouvant des marais, ou cette terre calcinée des collines, on est surpris d'apercevoir tout à coup un espace de verdure et un toit de gazon d'où s'échappe un nuage de fumée. C'est une ferme, un *bœr*. C'est là que demeure la famille du paysan, isolée du monde entier, visitée parfois, dans les beaux jours, par quelques voyageurs, et abandonnée l'hiver à elle-même. Cinq ou six *bœr* comme celui-là, disséminés à travers les campagnes, composent une commune ayant son maire et son pasteur : en cherchant plus loin, on trouverait une cabane en terre avec une croix au-dessus : c'est l'église. Puis, il faut dire adieu à ces pauvres oasis, et continuer sa route le long de ces montagnes dont les cimes échevelées attestent encore l'éruption violente qui les a brisées. La plupart des volcans qui ont été enflammés autrefois sont maintenant éteints ; quelques-uns le sont depuis si longtemps, qu'on n'a pas même gardé le souvenir de leurs dernières éruptions. Mais on marche encore sur des bassins que l'on dirait éteints de la veille, sur une cendre épaisse, sur une terre rouge qui ressemble aux débris d'un four à chaux. Au bout d'un de ces cratères, j'ai trouvé l'*arabis* toute seule, élevant sa tige fragile et ses blanches corolles sur cette terre nue et calcinée. La dernière rose de Thomas Moore était moins isolée ; la pauvre Marguerite de Robert Burns moins à plaindre.

Si cette terre islandaise porte presque partout une empreinte de désolation, souvent aussi elle présente un aspect grandiose, un caractère sublime. Au-dessus d'une des collines de Reykiavick, s'élève un observatoire où les marchands vont se placer pour découvrir au loin leurs vaisseaux. Là, j'ai souvent admiré le vaste panorama qui se déroulait autour de moi ; souvent le soir, à onze heures, le soleil était encore sur l'horizon, et ses rayons enflammés se balançaient dans la mer comme une colonne de feu ; la mer était calme, seulement une brise légère plissait, en se jouant, les vagues bleues qui retombaient ensuite avec mollesse comme une nappe d'argent, ou scintillaient comme des étoiles. A travers ce golfe d'Islande s'élèvent, de distance en distance, des îles couvertes de gazon, et tout autour on aperçoit une enceinte de montagnes dont le sommet se perd dans les nuages. Celles qui sont le plus près de la terre ont une couleur bleue limpide que je ne sais comment définir. Ni les montagnes de la Suisse que j'ai parcourues avec les premières impressions de la jeunesse, ni les Alpes que j'ai long-temps contemplées, ni les Pyrénées dont j'ai gravi les cimes les plus élevées, n'ont cette teinte si claire, ces tons lumineux que le peintre admire sans pouvoir les exprimer. Plus loin, l'aspect des montagnes change ; à leur base, elles se confondent avec l'eau de la mer ; à leur sommet, elles se revêtent d'une couleur de pourpre et d'opale, elles ont un manteau de neige qui éblouit, et des pointes de glace qui ressemblent à une couronne de diamans ; et quand le ciel est clair, quand l'extrémité du golfe, le Snœfels, se lève sous le disque du soleil avec sa tête éternellement chargée de frimas, il apparaît au-dessus des vagues comme un nuage d'or. En ce moment toute cette partie de l'Islande a l'aspect d'une contrée méridionale. La Méditerranée n'est pas plus limpide que cette mer du Nord, le ciel du Midi n'est pas plus beau. Tandis que partout ailleurs l'obscurité enveloppe la terre, le jour le plus pur sourit à la chaumière de l'Islandais. Alors les enfans du pêcheur montent sur leur toit de gazon, et passent là de longues heures comme sur une terrasse italienne. J'ai rencontré ainsi un soir deux enfans, un frère et une sœur, assis au haut de la cabane de leur père ; la jeune fille, avec ses blonds cheveux flottant sur les épaules, s'appuyait sur son frère ; un mouton jouait autour d'eux, et devant la porte de la cabane, la grand'mère tournait une quenouille chargée de laine. On eût dit d'une idylle de Théocrite, d'un poëme d'André Chénier, transportés dans ces froides régions du Nord, et l'imagination du peintre n'eût pu inventer un groupe plus gracieux, au milieu d'un paysage plus imposant.

A quelque distance de la ville, on peut rêver le désert, la solitude la plus absolue. Toutes les maisons disparaissent entre les collines qui les abritent, et l'on n'aperçoit que la mer, les montagnes et le ciel. Là règne le silence des lieux inhabités. Pas une voix humaine ne se fait entendre, pas un chant d'oiseau ne s'élève dans l'air, pas une feuille ne soupire. Tout est calme, repos, sommeil ; et si après avoir contemplé ce tableau oriental, on reporte ses regards sur cette terre si nue, sur ces landes rocailleuses qu'on a à ses pieds, on dirait que la nature a jeté là, par grandes masses, tous les élémens d'une création splendide, et ne s'est pas donné la peine d'achever son œuvre.

Ne pourrait-on pas attribuer à ces magnifiques scènes de la nature, à ces contrastes si vivement tranchés, l'amour que les Islandais portent à leur pays ? Quand ils ont été attristés pendant six mois par l'aspect d'une nuit continuelle, un jour continuel vient aussi pendant six mois les récréer. Quand ils ont regardé avec ennui leur terre couverte de lave et de rochers, ils peuvent saluer avec enthousiasme la belle mer, les majestueuses montagnes qui se découvrent à leurs yeux. Quand la tempête a ébranlé leur cabane et battu pendant plusieurs heures leur fragile chaloupe, n'est-ce pas pour eux une grande joie que de voir les vagues se calmer et les nuages s'entr'ouvrir pour faire place à l'azur du ciel ? Une pêche heureuse, une saison féconde leur fait oublier de longues journées de fatigues et de souffrances. Un rayon de soleil est pour eux une aurore de bonheur. C'est un signe bienfaisant de la nature ; c'est le sourire d'une mère avare qui les a traités avec rigueur et qui semble s'attendrir.

Peut-être aussi n'aiment-ils tant leur pays que par les peines qu'ils y trouvent, par les efforts auxquels ils sont condamnés. Les voyageurs ont souvent observé que les habitans d'une contrée ingrate restent fixés sur leur sol, tandis que ceux des plaines les plus riantes s'éloignent souvent sans regret. Est-ce une loi de la Providence ? est-ce un instinct de la nature ? est-ce l'effet de ce sentiment de vanité humaine qui fait que nous nous attachons davantage aux choses qui nous ont le plus coûté ? Quoi qu'il en soit, nous voyons chaque année des populations entières quitter les belles campagnes du Wurtemberg, de l'Alsace, pour s'en aller au loin chercher une habitation étrangère, une terre inconnue, et l'Islandais reste sur la colline de lave où il est né, dans le pauvre enclos de gazon qui lui donne à peine de quoi nourrir ses brebis et son cheval. On a souvent essayé d'arracher les Islandais à leur pays, et presque toujours ces tentatives ont amené d'effrayans exemples de nostalgie. J'en citerai un entre

autres. Un Islandais avait été transporté en Angleterre; il y était depuis plusieurs années, et peu à peu l'impression de douleur qu'il avait éprouvée en s'éloignant de sa patrie s'était effacée. On ne l'entendait plus regretter ni sa ferme, ni ses montagnes; il parlait une autre langue, et vivait d'une autre vie. Un jour, tandis qu'il était dans un état de calme si complet en apparence, quelqu'un vint à prononcer devant lui un mot islandais, et soudain, à ce mot jeté au hasard, voilà toute une chaîne de souvenirs qui se réveille dans son esprit; il pleure, il tombe malade, et ses amis sont obligés de le ramener.

Je termine ici cette esquisse d'un séjour passager à Reykiavick. Je n'ai fait, monsieur, que vous dépeindre mes premières impressions à l'aspect de ce pays. J'ai écarté de cette lettre tout ce qui avait rapport à l'état actuel de la langue, de la littérature et de l'instruction en Islande, afin de rassembler sur ce sujet le plus de documens possibles et de les réserver pour une lettre à part. Nous partons demain pour visiter les Guyses, l'Hécla et le côté occidental de l'Islande. Je me ferai un devoir de vous transmettre les observations que je pourrai recueillir dans ce voyage, et je désire bien vivement qu'elles soient de nature à vous intéresser.

X. Marmier.

Reykiavick, 15 juin 1836.

---

## L'INCENDIAIRE (1).

Dans un temps peu reculé, des incendies ravageaient une grande partie de nos provinces. Les uns attribuaient ces désastres, dont l'origine restait enveloppée d'un voile impénétrable, au fanatisme politique d'alors; d'autres à des vengeances particulières; d'autres enfin à des bandes de malfaiteurs échappés des bagnes et des prisons.

L'esprit public, avec juste raison, cherchait à connaître les coupables. Le peu de succès de son active surveillance augmentait sa légitime colère contre les auteurs invisibles de tant de forfaits.

A cette époque, l'un des départemens voisins de la capitale avait plus à se plaindre que tout autre d'un fléau qui, chaque jour, ruinait et jetait dans la plus affreuse misère de nombreuses familles.

Un jeune homme riche, nommé Léonard ***, habitant de ce département, et jouissant d'une considération acquise par sa famille, venait de perdre sa mère, dont la tendresse et les soins captivaient toutes ses affections. Le père, âgé de plus de cinquante ans, sentait le vide que cette perte laissait dans la maison, et il parlait souvent à son fils du besoin qu'il éprouvait d'avoir une compagne. Léonard, on ne sait par quel changement de sentimens, rejetait toujours l'idée d'une nouvelle union pour son père, ne lui déguisant pas d'ailleurs qu'une telle alliance serait contraire à ses intérêts, et que jamais il ne pourrait s'habituer à voir une nouvelle maîtresse dans la maison. Le père, prenant d'abord ses observations avec bienveillance, lui promit de ne point se remarier, si lui même pouvait contracter une union avec une personne distinguée et capable d'être à la tête de la vaste exploitation de ses biens; que, dans ce cas, sa bru soulageant sa vieillesse, il l'aimerait comme sa fille et ne penserait plus à son premier projet. Léonard sentait bien la justesse des observations de son père; mais sa passion pour une jeune fille de dix-neuf ans, nommée Marguerite, l'empêchait de s'y soumettre.

Marguerite, employée dans la maison comme simple chambrière, avait captivé Léonard. Elle était belle, et s'était donnée à lui par suite d'un amour mieux senti qu'on ne le pourrait croire dans une femme de sa condition.

Le père de Léonard, qui n'avait renoncé à son projet de mariage qu'autant que son fils en ferait un lui-même, le pressait de se fixer, et lui proposait sans cesse quelque riche héritière; mais l'amour de Léonard pour Marguerite était tel qu'il n'avait de désirs et d'yeux que pour elle; toute autre idée lui était devenue importune.

Ce fut sur ces entrefaites que le père de Léonard, reconnaissant enfin la nécessité de s'adjoindre une compagne qui réglât les intérêts de sa maison, et voyant que son fils ne consentait pas à se marier, se décida lui-même à épouser une veuve riche de son département.

Léonard apprit cette décision avec une colère qu'il concentra néanmoins, et qui lui aurait fait déserter aussitôt la maison paternelle, si Marguerite ne l'y avait retenu.

Il pouvait encore remédier à ce contre-temps, empêcher le changement qui allait s'opérer dans ses prétentions à la fortune de son père, qui se trouverait divisée par cette alliance; mais il n'avait plus même le raisonnement d'un homme de sens. La mort de sa mère lui avait causé un désespoir qui le rendait sombre et indifférent à toute chose. Il y avait chez lui presque de l'abrutissement.

Le mariage du père fut arrêté, et le jour fixé pour l'union arriva. Léonard n'y assista pas. Le père, furieux de cette marque d'insubordination de la part de son fils, lui enjoignit de ne plus remettre les pieds chez lui.

Léonard, déjà froissé dans ses plus chers intérêts par le fait même du mariage de son père, fut exaspéré par cette dernière circonstance, et se promit intérieurement de venger et ses intérêts et son amour-propre compromis. Puis, il faut le dire, à ce projet de vengeance toute matérielle se joignait une idée en quelque sorte de fanatisme : il lui semblait que, du haut du ciel, sa mère voyait à regret une autre femme occuper sa place, et que la vengeance qu'il tirerait de son père serait à la fois pour elle et pour lui.

Léonard était toujours forcé, lorsqu'il venait visiter Marguerite, d'entrer dans la maison de son père furtivement et sans être vu.

Un soir il parut pensif, il quitta Marguerite plus tôt que de coutume, et descendit l'escalier sans lui dire adieu. Marguerite s'aperçut de son trouble, et, au lieu de se coucher, elle regarda machinalement à travers les vitres de sa croisée. Elle fut quelque temps absorbée dans ses réflexions. Enfin un homme traversa la cour du château, tourna une lanterne sourde qu'il tenait à la main, mit le feu à la grange, et s'en retourna après avoir fermé la porte. Cet homme, c'était Léonard!

Pendant ces quelques minutes, Marguerite avait eu le temps de passer par mille sensations et prendre une résolution ferme. Elle se leva, et, avant que le feu eût pu faire beaucoup de progrès, elle ap-

(1) Cet intéressant épisode est emprunté aux tomes 3 et 4 du dernier livre de M. Appert, intitulé : *Bagnes, Prisons et Criminels*. Ces deux tomes, sous presse pour paraître dans quelques jours, complètent l'ouvrage.

pela du secours, et, en un instant, tout le village fut sur pied.

L'incendie fit cependant des ravages horribles, et la police ordonna des recherches pour découvrir les coupables.

Alors se révéla en Marguerite un dévouement dont on a peu d'exemples. Son amour pour Léonard (car elle l'aimait véritablement) était un mélange de respect et de reconnaissance ; elle ne songeait pas, elle, ame noble et pure, qu'il pouvait bien n'y avoir que de la brutalité dans celui de son amant. Elle croyait que c'était pour continuer de la voir et par attachement sincère pour elle, qu'il avait renoncé à plusieurs unions avantageuses; aussi l'aimait-elle de toute la force de son ame.

Le village entier savait que Léonard avait refusé d'assister à la noce de son père, et les paysans n'avaient pas été sans s'apercevoir de la haine que ce fils avait conçue pour la maison paternelle depuis qu'une belle-mère y était entrée. Ajoutons à cela que déjà son caractère sombre et bourru l'avait fait haïr de tout le canton; aussi les premiers soupçons planèrent-ils sur lui. C'était un cri général; un mot parcourait toutes les bouches : Léonard incendiaire!

Marguerite conserva toute sa présence d'esprit et résolut de sauver Léonard à quelque prix que ce fût.

Le lendemain de l'incendie, et avant que personne ne pût la voir, elle s'était rendue au lieu du désastre, et avait posé auprès des décombres encore fumans l'un de ses sabots avec un briquet et de l'amadou.

Le résultat qu'elle avait espéré ne se fit pas attendre. Des perquisitions furent faites, et le sabot de Marguerite éveilla les soupçons qu'elle désirait tant faire planer sur elle. On l'interrogea après avoir comparé l'autre sabot qu'elle avait laissé à dessein dans sa chambre.

— Est-ce vous qui avez porté à la grange ces matières combustibles, demanda le juge d'instruction.

— Oui, monsieur, répondit-elle avec fermeté.

— Reconnaissez-vous ce sabot pour le vôtre ?

— Oui, monsieur.

— C'est donc vous qui avez mis le feu ?

— Oui, monsieur....

Toutes ses réponses coïncidèrent avec celles-ci.

Leonard fut interrogé comme témoin, et, ce qu'il y a de plus horrible dans la conduite de ce monstre, c'est que toutes ses dépositions tendirent à confirmer la culpabilité de Marguerite.

Le jugement eut lieu, la jeune fille persista à s'accuser ; et, toutes les preuves parlant contre elle, elle fut condamnée à mort.

Pendant tout le procès, elle ne démentit pas un instant le dévouement de conviction et d'amour qui lui faisait sacrifier à Léonard jusqu'à sa vie et son honneur.

Il y avait déjà quelque temps qu'elle attendait la mort dans son cachot, lorsqu'un homme, qu'une sombre pensée semblait tourmenter, vint chez moi et demanda à me parler en secret. Je le reçus : c'était Léonard. Le remords l'avait porté à cette démarche ; mais lui, criminel, n'avait p s assez de force pour sauver une innocente. Il aurait voulu le faire, mais sans se compromettre. Après l'aveu de son crime, dont j'avais promis sur l'honneur de ne point abuser, il me conjura de faire des efforts pour empêcher l'exécution de Marguerite. Je lui répondis qu'en ne négligeant aucune peine et en n'épargnant aucune démarche, il pourrait sans doute venir à bout de faire commuer l'arrêt de la cour d'assises.

Il réfléchit quelques instans, et me répondit : « Qu'il aurait certainement désiré que Marguerite ne mourût pas; mais que les démarches de cette nature demanderaient beaucoup de temps, et qu'un long séjour à Paris lui serait trop coûteux. »

Je me transportai à la prison de *** pour voir cette malheureuse fille, et apprendre d'elle-même ce qui avait pu la porter à un tel excès de dévouement.

On me fit entrer dans son cachot. Sa figure était calme, et elle me reçut avec empressement. Je lui parlai d'abord de sa position et des causes qui l'avaient amenée. Par degrés, je lui fis comprendre que je savais qu'elle était innocente... Elle eut l'air de se défier de moi.

— C'est faux, me dit-elle avec fierté; c'est moi seule qui ai mis le feu au château. Qui a pu vous dire un pareil mensonge ?

— Léonard, qui m'a avoué sa culpabilité.

— Oh! serait-il vrai, monsieur? Quelle imprudence ! Mais n'en dites rien ! Quelle folie ! — Mais pourquoi, dans quel but vous a-t-il dit cela?

Je ne savais que répondre..... Pour vous sauver, lui dis-je.

— Oh ! il est si bon! reprit-elle avec une expression angélique; il m'aime tant! Mais, monsieur, n'en dites rien, je vous en conjure, je vous en supplie! Je veux mourir; je suis sans parens. Qui me regrettera? personne. Mais lui! il a une famille à qui il se doit, un honneur à conserver, dont la perte rejaillirait sur plusieurs! Oh! monsieur, par pitié, gardez notre secret? Une pauvre fille comme moi de plus ou de moins sur la terre, qu'est-ce que cela fait? Et puis, que sera-ce donc de mourir pour lui? Il a tant fait pour moi !

Je lui présentai de mon mieux qu'il ne fallait rien négliger, si on pouvait la sauver...

Elle m'interrompit.

— Non, dit-elle, si je ne me faisais point coupable, il faudrait une victime à l'échafaud, une autre que moi; les soupçons se reporteraient sur Léonard. Oh! non, monsieur, laissez tout sur moi et contre moi, soupçons et preuves! D'ailleurs, je vous l'ai déjà dit, je veux mourir, et mourir pour lui, surtout!

Je quittai le cachot, le cœur rempli d'une sainte admiration pour Marguerite et d'horreur pour Léonard.

J'écrivis au garde-des-sceaux en le conjurant de surseoir à l'exécution de la pauvre fille. Il me répondit qu'il y consentait, mais qu'il fallait nommer le vrai coupable.

Je me rendis chez un vénérable magistrat à qui je confiai tout, en lui demandant ses conseils. « Ne livrez pas le criminel, me dit-il, car, au lieu d'une tête, le bourreau en aurait deux. Marguerite serait exécutée comme complice. »

Toutes les portes étaient donc fermées.

Marguerite monta sur l'échafaud. La population, qui se laisse impressionner par tout ce qui l'effraie, et exaspérée de la multitude d'incendies qui dévastaient les provinces, poussait des cris et des imprécations après la pauvre innocente, comme autrefois le peuple après les sorcières qu'on menait au bûcher. Et Marguerite, l'œil calme comme sa conscience, marchait la tête levée ; et les assistans prenaient sans doute pour de la hardiesse et de l'effronterie ce qui était l'effet de la conviction intime d'une grande

action et d'un dévouement digne d'une meilleure cause.

Sa fermeté ne s'est pas démentie, et l'échafaud, en l'envoyant à la justice de Dieu pour casser celle des hommes, entendit sans doute la voix de Marguerite donner une dernière parole de souvenir à Léonard.

Des témoignages aussi éclatans de la faillibilité humaine ne sont-ils pas des argumens bien puissans contre la peine capitale? Je conçois que de savans publicistes en proclament l'abolition dangereuse et surtout inopportune... Peut-être ont-ils raison... Cependant, si, au moment de voter sur la peine de mort, l'exemple de la vertueuse Marguerite venait à se présenter à l'esprit du législateur, ce souvenir seul ne suffirait-il pas pour glacer tout à coup sa conviction d'un involontaire effroi, et changer dans sa main la boule noire, prête à sanctionner le maintien de ce châtiment épouvantable, parce qu'il est sans appel?

## BLÉTON.

Il est des organisations privilégiées. Elles sont rares; on ne les rencontre que tout près de la nature. Bléton nous en offre l'exemple.

Bléton était un paysan doué d'une telle susceptibilité d'organes que la fièvre le saisissait toutes les fois qu'il foulait un sol qui recélait des métaux ou sous lequel se trouvait une source. Lavoisier lui fit bander les yeux diverses fois, et jamais Bléton ne se trompa: il confirma toutes ses indications premières: on fouilla, et le résultat fut constant. On lui mit un bandeau depuis Arcueil jusqu'au Luxembourg, et toutes ses prévisions furent réalisées; il découvrit un grand nombre de sources: il indiqua la profondeur à laquelle on les trouverait: on en rit, on se moqua de lui: cela devait être; il disait vrai.

Le marquis de***, dont la race n'est pas éteinte, se trouvait à la campagne, chez un riche propriétaire, le jour où Bléton venait de découvrir une source. Or, ce marquis avait lui-même une propriété, hélas! fort aride, dans laquelle:

Deux seaux alternativement
Puisaient le liquide élément.

Il pria son hôte de lui envoyer Bléton; puis il parla d'autre chose, comme ces gens universels qui parlent de tout à la fois, du reste avec le même talent.

Cependant la prière eut son effet, et Bléton fut averti.

Le marquis était un joueur des plus passionnés qui ne payait que les dettes du jeu, encore avait-il fort à faire, car il perdait toujours; il est vrai qu'il était heureux en femme. Toutefois, malgré le proverbe qui était pour lui, il paya tant ses dettes qu'il ne s'enrichit point; tout son patrimoine y passa; patrimoine immense que lui avait amassé son père, mort depuis dix ans, et qui avait laissé dans le pays une réputation d'avarice très-remarquable. C'était un grand caractère que n'eût point fait pâlir celui d'Harpagon.

Bref, le marquis régnant en était là, quand Bléton, auquel il ne pensait plus guère, et qui avait couché dans les environs, se présenta chez le jardinier du château à cinq heures du matin, heure villageoise. Bléton explique le motif de son voyage; le jardinier, vrai croyant, ne se tient pas d'aise.

Ils vont aussitôt dans le parc. Bléton frappe du pied, et dit: « Il y a là du métal. » Le jardinier ouvre la bouche d'abord, et de grands yeux ensuite, quand Bléton ajoute: « Ce n'est pas à trois pieds! — Parbleu! dit le planteur de choux, si vous nous attrapez nous allons le savoir bientôt: j'ai là deux fils qui vont m'aider; nous n'en avons pas pour une heure. — Faites, dit Bléton, je vous réponds qu'il y a sous mes pieds une masse métallique considérable. »

Déjà le père et les deux fils sont à l'ouvrage, quand une pluie terrible survient, et les contraint tous à s'abriter sous un hangar voisin. Pendant ce temps, le marquis qui ne pouvait dormir et que l'inquiétude ravageait, se lève; il entre dans son salon où il se promène songeur. Bléton arrive trempé de pluie; il entre par le perron du parc. Déjà il a posé son bâton; le marquis se retourne et crie: « Eh bien!... que veux-tu? qu'est-ce? quel est, manant?... Prend-il mon salon pour une écurie? Qu'on me balaie cette ordure... Allons donc! emporte ta bûche et tourne-moi les talons! on ne reçoit ici, mon cher, que des gens comme il faut. Alerte! à la cour!... » Bléton a pris sa bûche, il est parti, le marquis gronde encore; il sonne, on passe la brosse sur les traces du vilain, quand le jardinier accourt essoufflé: — « Monsieur!... Monsieur le marquis! — Eh! bien? — Ah! monsieur le marquis! de l'argent! des sacs d'argent! quatre cents sacs d'argent! — Que dis-tu? où? comment? es-tu fou? » — Craintif, le jardinier ramasse un large placard de boue qui s'est détaché de sa galoche. « Laisse donc cela, qu'importe? lui dit son maître; parle, parle donc! » Il raconte. Le marquis reste béant. Le fils du laboureur survient; il crie de loin: « Cinq cents! nous avons tiré cinq cents sacs! » On fait courir après Bléton, on le trouve. — « Reportez à votre maître, dit celui-ci, qu'il y a quatre cachettes semblables que j'ai découvertes pendant la pluie; mais il les trouvera lui-même, car il ne reçoit que des gens comme il faut, et un homme utile n'est pas de ces gens-là. » Il n'avait pas tout dit. — « Attendez, ajouta-t-il, vous avez couru après moi; votre commission n'est pas payée. » Et il remit un écu à l'envoyé qui resta la main tendue et les yeux hagards en le voyant s'éloigner.

Avec les cinq cent mille francs trouvés par Bléton, le marquis paya ses dettes, moins une! S'il sauta de colère au refus que fit Bléton de revenir au château, le villageois répondit: Saute, marquis!

T. Deyeux.

## DÉVOUEMENT FILIAL.

Il y a de braves gens partout,
comme dit le Normand.
*Proverbe.*

L'axiome populaire que nous avons inscrit en tête de ce feuilleton, résume notre pensée: c'est que, selon nous, il n'est rien de plus contraire à la raison et aux principes d'une saine morale que de lancer l'anathème sur une classe quelconque de citoyens: telle est celle des hommes qui, moyennant une somme stipulée, s'acquittent pour un autre de la dette que celui-ci doit à l'état, comme appelé par le sort au service actif de l'armée. On désigne ces hommes sous une épithète flétrissante. On dit qu'ils se sont vendus. Le mot ne convient guère à la chose. Le remplaçant à l'armée engage seulement sa liberté pour un laps de temps déterminé, et tous les citoyens qui acceptent un emploi salarié feraient acte de vente en ce sens; car eux aussi engagent leur personne et leurs talens pour un prix convenu: ils font aux lieu et place de l'homme qui les paie ce que

celui-ci ne veut ou ne peut faire lui-même. A ce titre, nous sommes tous remplaçans les uns des autres : sciences, arts, métiers, dans l'administration publique, de même que dans le commerce, il est toujours un homme qui solde les services d'un autre homme ; ce dernier agit nécessairement au compte du premier : en d'autres termes, c'est son remplaçant. Se vend-il pour cela ? non ; il alloue simplement ses facultés et en tire le meilleur parti possible.

Ainsi donc, un remplaçant à l'armée rentre dans la règle commune, et le bon sens le venge du préjugé qui s'attache au contrat qui le fait passer sous les drapeaux.

Ces réflexions, dont il n'est aucun esprit judicieux qui n'apprécie l'équité, serviront d'introduction à l'histoire que nous nous proposons de raconter aujourd'hui : histoire simple et sans ornemens, comme tout ce qui est vrai et n'emprunte rien à l'art du romancier.

Pierre Lereuil naquit au village de B., situé à deux lieues d'Arras, de parens probes et laborieux, mais dont l'état de fortune était plus que précaire. Il apprit à lire et à écrire : son éducation ne s'étendit pas plus loin.

Il était âgé de 17 ans quand mourut son père : il sentit vivement cette perte : son caractère en devint plus grave, plus réfléchi : il se considéra dès lors comme le chef de la famille et régla sa conduite sur les obligations que lui imposait sa nouvelle position. Sa mère était jeune encore et aurait pu se remarier ; mais par affection pour son fils, par respect pour la mémoire de son mari, elle voulut rester veuve : Pierre fut plus tard exempté du service militaire.

Pierre atteignit sa vingt-deuxième année : bon fils, bon travailleur, excellent citoyen, on le citait pour exemple aux jeunes gens de la commune, et le père qui avait à se plaindre de la conduite de son fils lui disait : Regarde Pierre Lereuil, et rougis de toi-même.

A ce moment, Pierre s'occupait de son avenir et du choix d'une épouse.

Parmi toutes les jeunes filles du village, Justine Leblond se faisait remarquer par les exquises qualités de son cœur : elle n'était pas jolie, mais c'est à peine si l'on s'arrêtait aux imperfections de sa figure, charmé que l'on était de son caractère aimable, enjoué, et qui savait si bien se plier aux exigences de tous. Au milieu de ses compagnes, c'est elle que l'on distinguait, c'est elle qui plaisait le mieux, c'est elle que l'on invitait à danser de préférence, et pourtant, je l'ai dit, Justine n'était pas jolie ; or, vous savez combien on prise la beauté chez les femmes.

Justine reçut les vœux de Pierre sans pruderie, sans dédain, sans affectation : Justine n'était ni coquette, ni vaniteuse, et l'amour d'un jeune homme qu'elle estimait ne pouvait lui inspirer que des sentimens favorables. Sans répondre affirmativement aux paroles affectueuses et pressantes de Pierre, elle lui donna des espérances, et notre amoureux s'en alla content du succès de sa déclaration.

Un mois après ce premier entretien, les jeunes gens étaient de la meilleure intelligence, et Pierre prit sur lui de lâcher le grand mot, ce grand mot qui retentit délicieusement au cœur d'une amante, celui de mariage.

En historien véridique, je dirai que Justine ne s'en effaroucha pas trop ; elle s'y attendait, et peut-être jugeait-elle, dans le fond de son ame, que Pierre tardait bien à le prononcer. C'est si joli à entendre ce mot-là, n'est-il pas vrai, mesdames ?

On convint du jour heureux où l'on ratifierait devant M. le maire de la commune et M. le curé de la paroisse les promesses de l'amour, et Pierre courut demander Justine à ses parens.

— Père Leblond, dit-il en entrant et en saluant respectueusement le campagnard, assis au coin de son feu où il fumait gravement sa pipe du soir ; j'aime Justine, votre bonne et aimable fille ; voulez-vous qu'elle soit ma femme ?

— Volontiers, mon garçon, si tu me promets de la rendre bien heureuse.

— Heureuse ! oh ! je vous en réponds ; j'en ai le désir et la volonté. Voyez-vous, père Leblond, je travaillerai, je serai honnête homme et bon mari : le bon Dieu nous bénira.

— Je vous bénis aussi... A quand la noce ?

— Le plus tôt sera le mieux : je voudrais déjà être à la veille de vous nommer mon père.

Satisfait de ce côté, Pierre s'assura du consentement de sa bonne mère : on régla les termes du contrat et il fut décidé que le couple amoureux se présenterait à la bénédiction nuptiale quinze jours après la Pentecôte.

Qui peindra la joie naïve de Pierre et de Justine ? Ils s'aimaient, et je laisse aux amans le soin de se figurer l'ivresse qui remplissait deux cœurs sympathisant si bien ensemble.

Vingt-quatre heures encore, et Pierre et Justine seront mari et femme ; quel bonheur ! Les parens, les amis sont conviés à la cérémonie, les violons sont retenus, la couronne virginale est prête à ceindre le front de la mariée, et la mère Leblond, qui veille aux apprêts de la fête, se sent rajeunie de vingt ans. La bonne femme se rappelle la veille de son mariage et de douces larmes mouillent ses paupières.

Pierre, que berçaient les plus délicieuses pensées, rentrait à la chaumière : quelle scène horrible allait le frapper de stupeur ! Sa malheureuse mère, arrêtée pour dettes et sommée de suivre le garde de commerce !... Il fallut obéir. Pierre courut comme un insensé implorer la miséricorde du créancier qui usait si rigoureusement du droit que la loi lui attribue : il fut inexorable ; c'était un usurier, et comme il n'avait déboursé que cent écus pour douze cents francs à payer dans deux ans, il était d'autant plus impitoyable qu'il se désolait intérieurement d'avoir ouvert sa bourse à des intérêts si minimes.

C'est en deuil que se sont changés les apprêts d'une noce joyeuse.

Que faire dans cette extrémité ! En réunissant ses faibles économies et celles de sa famille, Pierre n'eût pu même acquitter le huitième de la somme exigible. Emprunter, il ne fallait pas y songer ; solliciter la charité des hommes, le cœur de Pierre était trop fier pour mendier un bienfait ; et d'ailleurs, le malheureux trouve-t-il toujours une main prête à s'ouvrir pour lui, une ame toujours compatissante à ses cris de détresse ?

— Oh ! une idée, se dit-il tout-à-coup en sautant de joie ; il ne tient qu'à moi de délivrer ma mère, et je le ferai. Je serais maudit de Dieu si je différais un instant à l'accomplir.

C'est en présence de sa fiancée que Pierre parlait ainsi ; elle voulut savoir quelle était cette idée.

Pierre répondit :

Voilà : j'irai à l'armée pour un autre, je me ferai tuer pour lui, si la chance ainsi tourne, mais en re-

vanche j'aurai touché des écus, ma mère sera libre, son honneur sera sauf: car, être emprisonné pour dettes, c'est une tache. cela.

— Et notre mariage? hasarda la jeune fille.

— Notre mariage! à vrai dire, le voilà remis indéfiniment... Entre la femme d'un troupier qui vous dit adieu après la cérémonie, qui s'en va le sac sur le dos le lendemain des noces, c'est triste... Mais ne t'afflige pas, ma bonne petite Justine. Huit ans, c'est sitôt passé... Et puis je t'écrirai, tu m'écriras; ça fait que nous aurons moins le temps de nous ennuyer.

— Huit ans! est-ce que nous sommes sûrs de vivre jusque-là!

— Ne pleure donc pas comme ça. Quand je te dis que je reviendrai... dam! tu dois me croire... puis encore nous avons les congés de semestre, les congés illimités, et c'est autant de pris sur le principal... C'est dit, Justine, tu me promets de rester fille jusqu'à mon retour.

— Il le faudra bien; je n'aime que toi.

— Eh bien, embrasse-moi; voilà qui est conclu... Le mariage est ajourné... à mon congé définitif.

Le lendemain, Pierre Lereuil était en ville et s'abouchait avec un agent d'affaires, auquel il avait été adressé par le maire de sa commune; il lui raconta son histoire, et ce qui prouve encore la vérité de notre devise, notre concitoyen qui vit un beau et fort jeune homme, nanti de papiers en règle, apte au service, lui compta aussitôt quatorze cents francs, prix de son engagement. Ce trait est d'autant plus louable que c'était risquer beaucoup, car le conseil de révision pouvait ne point admettre ce candidat, et la somme versée était perdue pour notre agent d'affaires. En est-il beaucoup de ce caractère? je ne le crois pas. Quoi qu'il en soit, il n'eut point à se repentir de son marché et d'avoir ainsi rendu à la liberté une vieille mère de famille. Pierre Lereuil fut agréé et partit. Justine pleurait: cela se conçoit à merveille; mais Pierre lui jura amour et constance, et la jeune fille, qui avait vu revenir son frère comme il s'en était allé, c'est-à-dire, sain de corps et d'esprit, sans être endommagé de la moindre cicatrice, se prit à songer que pareil bonheur était réservé à son amoureux; elle raffermit son courage, sécha ses larmes, attendit des jours meilleurs et se résigna.

Peu de lignes compléteront ce simple récit d'un acte de dévouement filial.

Pierre Lereuil se comporta dignement sous les drapeaux. Lors de l'entrée des troupes françaises sur le territoire de la Belgique, il était caporal: devant Anvers, il fut fait sergent. Il passa en Afrique: là, il fut de l'expédition de Mascara: il s'y distingua plus d'une fois. Seul, à la tête de quelques voltigeurs, il poursuivit Abd-el-Kader et ses Arabes et fit rendre les armes à un chef de tribu. Le maréchal Clausel, témoin de ce trait de courage et de bravoure, le cita dans son rapport au ministre de la guerre, et demanda pour Pierre Lereuil la récompense des braves, la croix d'honneur.

Dans les premiers jours de juillet 1836, Justine a revu son amant: il avait reçu son congé par anticipation; à sa boutonnière était attaché le ruban rouge, il venait accomplir le mariage dont les promesses avaient été publiées en 1829.

Le digne agent d'affaires, notre concitoyen, dont nous taisons le nom dans la crainte d'offenser sa modestie, sera de la fête, c'est lui qui donnera le bras à Justine; notre remplaçant ne se croirait pas bien marié sans cela: la reconnaissance est encore une des vertus de Pierre Lereuil.

Eh bien! avais-je tort de prendre pour épigraphe: *Il y a de braves gens partout, comme dit le Normand*; ne vous ai-je pas bien prouvé toute la vérité du mot populaire; car ce que je viens d'écrire n'est pas un conte, c'est de l'histoire locale, seulement les noms ont été changés. Y.

(*Le Courrier du Pas-de-Calais.*)

---

## L'AUBERGE DU PETIT JÉSUS.

Vers le milieu de mars 1769, un voyageur, allant de Cannes à Fréjus, s'engageait, à la nuit tombante, dans le bois de l'Estérelle.

C'était là un acte de bien folle imprudence ou de bien courageuse résolution; car ce passage était fameux par les nombreux assassinats qui s'y commettaient journellement. Sur une route inégale et mal entretenue, le voyageur dont nous parlons ne pouvait songer, quelque vigoureux que fût son cheval, à se soustraire au péril par la fuite; et, d'un autre côté, ni les pistolets d'arçon dont il était armé, ni l'énorme chien de Terre-Neuve qui courait devant lui, n'auraient suffi pour le défendre contre l'attaque d'une de ces bandes de brigands qui, échappés du bagne de Marseille, infestaient alors presque impunément tout le pays. Il est nécessaire d'ajouter que sa valise renfermait une somme considérable en or.

Cependant, sans paraître éprouver aucune crainte, il avançait au petit trot de son cheval, ralenti à tout moment par les montées qu'il fallait gravir, et adressait alternativement quelques apostrophes amicales à sa monture et à son chien. Son intention était de ne point s'arrêter avant d'avoir atteint le terme de son voyage; mais, sentant le sommeil le gagner peu à peu, il changea de résolution, et pressa le pas pour aller coucher à l'auberge du *Petit Jésus*, qui était située vers le centre du bois.

Il ne tarda pas à y arriver. La porte en était déjà fermée; il frappa. Bien qu'il parût régner un grand mouvement dans la maison, à voir les lumières qui passaient et repassaient derrière les croisées du second étage, l'aubergiste fut long-temps à répondre. Enfin une fenêtre s'ouvrit.

— Qui va là? demanda une voix, celle de l'aubergiste.

— C'est moi, maître Pascalis; c'est M. de Saint-Canat qui vous demande asile pour cette nuit.

— Jésus! quelle bonne fortune!... Ferréol, Marigue!... Ouvrez vite la porte à ce bon seigneur qui nous fait l'honneur de coucher ici!

La porte s'ouvre bientôt à deux battans, et l'aubergiste, qui avait descendu les degrés quatre à quatre, arrive assez à temps pour tenir la bride du cheval de M. de Saint-Canat pendant que celui-ci met pied à terre.

— Tron dé diou! maître Pascalis, dit le voyageur, vous avez l'oreille dure aujourd'hui! sans reproche, j'ai bien frappé un gros quart d'heure, et pourtant vous ne dormiez pas, si j'en juge par les allées et les venues que j'ai remarquées de dehors. Je pensais trouver chez vous une nombreuse réunion, une noce au moins, et je ne vois que les visages de la maison. Que diable faisiez-vous?

— Mais... monseigneur... voyez-vous... il y a tant à faire dans une auberge!.. Marigue, débarrasse donc vite cette valise, et toi, Ferréol, conduis ce pauvre cheval à l'écurie... Ne ménage ni le foin ni l'avoine, entends-tu?

— Un moment, dit M. de Saint-Canat à Marigue, qui avait débouclé la valise ; donne-moi cela, drôlette ! Tu es assez jolie pour te passer de dot, et il y a là dedans plus d'argent qu'il n'en faudrait pour doter les vingt plus laides filles de Fréjus.

L'aubergiste ouvrit de grands yeux.

— Oui, maître, continua M. de Saint-Canat ; il y a dans cette valise une forte somme, et, à cause de cela, je tiens à ce que vous me donniez une chambre sûre.

— La plus sûre de l'auberge, monseigneur ; bien que cela ne soit pas nécessaire dans une maison de braves gens... Ferréol, va vite préparer la chambre du second, tu sais.,.

Et comme Ferréol hésitait :

— Va donc, te dis-je. Je sais mieux que toi ce qui convient à ce respectable seigneur.

Peu après, M. de Saint-Canat s'était établi dans la chambre qui lui avait été assignée. Il avait jeté sa valise dans un coin, et son fidèle César s'était couché à côté.

Nous passerons sous silence les détails de la toilette de nuit du voyageur ; seulement nous devons dire qu'avant de se mettre au lit, il eut besoin d'un meuble que la délicatesse de notre langue ne permet pas de désigner par son nom. Il était suffisamment habitué à coucher dans les auberges pour savoir au juste où se place un tel meuble dans de tels endroits : il promena donc sa main sous le lit pour le saisir.

Mais, horreur !..... au lieu de ce meuble, sa main a saisi le pied d'un homme, un pied nu et froid !

Il serait impossible d'exprimer avec fidélité la sensation qu'éprouva en ce moment M. de Saint-Canat. Ses cheveux se hérissèrent, un frisson glacial parcourut tout son corps. Il se redressa rapidement, fit deux pas en arrière, et resta pendant quelques minutes dans un état de morne stupeur. Cependant il ne tarda pas à vaincre son émotion, et, supposant qu'il avait été dupe de quelque illusion, il prit le flambeau et regarda sous le lit. Il ne s'était pas trompé : il y avait bien là un homme, mais un homme mort, un cadavre... Tous ses doutes à cet égard durent cesser, lorsque, après avoir saisi ce cadavre par un pied, il l'eut traîné au milieu de la chambre.

M. de Saint-Canat devait naturellement penser que les personnes de la maison avaient commis le meurtre, et que lui-même il était voué à la mort.

Que résoudre, que faire, dans une situation si horrible ? La fuite était impossible, et d'ailleurs c'était là un parti qui répugnait au courage de M. de Saint-Canat. Se défendre ? Mais pouvait-il répondre qu'il ne se trouvât pas au milieu d'une troupe de brigands ? Dans ce cas, quoi qu'il fît, il faudrait qu'il succombât sous le nombre.

Cependant le temps pressait : les assassins pouvaient venir !...

Un homme d'une trempe vulgaire se fût abandonné au hasard, et eût péri. M. de Saint-Canat, lui, conservant son sang-froid, au milieu d'une situation si épineuse, médita en toute liberté d'esprit sur les moyens d'échapper au danger qui le menaçait. Il rejeta tour à tour plusieurs expédiens, qui tous offraient plus ou moins d'inconvéniens dans l'exécution.

Enfin, après avoir découvert qu'une porte secrète était pratiquée dans le mur du fond de l'alcove, il conclut de là que c'était par cette porte que les assassins s'introduisaient dans la chambre et commettaient leurs meurtres. Cette réflexion l'inspira, et si le parti auquel il s'arrêta était neuf et hardi, il n'en avait que plus de chances pour réussir.

M. de Saint-Canat ramassa le cadavre et le glissa dans le lit qu'il devait occuper lui-même ; puis il éteignit le flambeau, et se mit sous le lit à la place du cadavre. Il attendit !...

Une heure après, heure d'anxiété cruelle ! M. de Saint-Canat entendit crier le papier qui tapissait l'alcove, la porte secrète s'était ouverte, et, au milieu des ténèbres, un homme s'élance sur le lit, et poignarde de nouveau à plusieurs reprises le cadavre...

Mais il n'a pas achevé ces mots : « — Son affaire est faite, » — que César s'est jeté sur lui, et, de sa puissante mâchoire, lui a imprimé à la face un stigmate profond. — « C'est bon, dit l'assassin, après un cri que lui a arraché la douleur ; demain, nous viendrons à bout du chien, comme nous avons fait du maître. «

Alors la porte se referme et un profond silence s'établit, et M. de Saint-Canat, le cœur palpitant d'émotion, s'apprête à profiter des premiers rayons du jour pour sortir avec quelque sécurité de cet abominable repaire.

Mais le ciel lui vint en aide plus tôt qu'il ne l'espérait. Peu d'heures après, des rouliers s'arrêtent à la porte de l'auberge. Alors M. de Saint-Canat sort de sa retraite, s'habille, prend sa valise sous son bras ; descend, et ordonne à l'aubergiste stupéfait, dont la tête est enveloppée de linges, de faire seller immédiatement son cheval.

Un mois s'était à peine écoulé que l'aubergiste Pascalis, sa femme, son fils et sa fille, étaient roués à Aix par la main du bourreau, sur la place du Palais.

CLAVEL.

## LA DERNIÈRE ROSE D'ÉTÉ.

IMITATION DE TH. MOORE.

Au milieu d'un riche parterre
Par le soleil d'août dévasté,
Fleurissait triste et solitaire
La dernière rose d'été.
Nulle voix ne répond près d'elle
A ses soupirs par un soupir,
Nul parfum au sien ne se mêle :
Pourtant elle ne peut mourir !

Sur ta tige penchant la tête,
Je ne veux pas te voir languir :
Puisque tes sœurs dorment, pauvrette,
A côté d'elles va dormir.
Je dis, j'approche, je la cueille,
Et pieusement inhumain
Je la réunis feuille à feuille
A ses compagnes du jardin.

Puissé-je ainsi quitter la vie
Si jamais je devais un jour
N'entendre plus la voix chérie
De l'amitié ni de l'amour !
Pour que nul cœur ne nous réponde,
Pour vivre seul, pour aimer seul,
Qui ne préférerait au monde
La solitude d'un linceul ?

RUPP.

(*La Colonne.*)

A. P. BARBIEUX,
*Gérant.*

Paris, imp. de Félix Locquin, rue N.-D.-des-Victoires. 16.

# LE CAMÉLÉON,

N° 34 (3me Année.) JOURNAL NON POLITIQUE. 8 SEPTEMBRE 1836.

PARAISSANT LES 1er, 8, 16 ET 24 DE CHAQUE MOIS.

## BEAUX-ARTS.

L'ITALIE, LA SICILE, LES ILES ÉOLIENNES, MALTE, etc.

Sites, monumens, scènes et costumes, d'après les recherches et les travaux d'un grand nombre d'auteurs et de dessinateurs célèbres; recueillis et publiés par M. Audot.

L'Italie peut être comparée à ces femmes si brillantes de jeunesse et de fraîcheur, si richement pourvues de graces et d'attraits, que jamais on ne les revoit sans reconnaître en elles quelque beauté non encore aperçue, sans se trouver sous le charme d'une séduction nouvelle. Depuis le sommet des Alpes jusqu'au cap Lybée, tous les points pittoresques, tous les aspects romantiques de ce sol fécond et varié; les deux mers où se joue et se mire la voile latine; les blanches cités, la verdure et les fleurs; les rivages et ce ciel étincelant d'azur, de pourpre et d'or; cent auteurs, cent artistes anciens et modernes les ont décrits, peints, dessinés, cent autres encore rediront ces merveilles dans leurs livres et leurs tableaux, sans lasser l'attention des personnes qui déjà les ont contemplées, sans affaiblir, dans celles qui aspirent à les connaître, le désir de traverser les monts ou de passer les mers pour les contempler à leur tour. L'ouvrage publié par M. Audot ramène en moi des désirs que je croyais satisfaits; et, ses cahiers à la main, me voilà prêt à rechercher, sur les pas de M. de la Chavanne et de M. Farjasse, les traces de toutes les civilisations, qui, depuis les Phéniciens jusqu'aux Français, depuis les Etrusques jusqu'aux Arabes et aux Espagnols, ont, dans des âges si éloignés les uns des autres et pendant des durées si diverses, marqué par des lois et des monumens leur passage sur la noble Péninsule et dans les îles qui la reconnurent pour métropole.

Ce n'est point d'après la succession des lieux que l'itinéraire de MM. de la Chavanne et Farjasse et de leurs dessinateurs est tracé; c'est d'après l'ordre des civilisations. La plus ancienne est celle des Etrusques: et c'est sur les rivages de la Toscane qu'ils font aborder leur felouque, en quittant l'île d'Elbe qui, elle-même, fut une des dépendances de l'antique Etrurie.

Placée entre l'Arno et le Tibre, l'Étrurie a, pendant une longue période de temps, renfermé les rudimens des connaissances qui se sont ensuite répandues sur l'Europe et sur l'Asie occidentale. Alors qu'Athènes était encore inculte et que Rome n'existait pas, les douze métropoles et les autres villes de la confédération étrusque étaient déjà et depuis longtemps de brillans foyers de civilisation. Mais de cette civilisation qui remonte à plus de mille ans avant l'ère chrétienne, que reste-t-il? Quelques pans de murailles des villes, quelques débris de leurs édifices publics, de leurs tombeaux, et les œuvres de leur potiers. L'Etrurie antique a disparu sous la moderne Toscane, et l'on dirait que les fils des Etrusques ont oublié leurs pères. Cependant, dit M. de Tournon, les environs de Corneto et le versant septentrional du Cimino offrent une race remarquable par l'élégance des formes, par la régularité des traits, par la douce expression de la physionomie; c'est là que se trouvent les plus beaux hommes de la province, et l'on se plaît à les considérer comme les représentans de la noble Etrurie; mais eux ils ignorent leur origine et ils paraissent peu soucieux de la connaître.

Lorsque le torrent des Barbares se fut écoulé, après avoir effacé les lois et renversé les monumens dont la civilisation romaine avait doté la Toscane, ce pays fut un de ceux qui contribuèrent le plus à la civilisation de la renaissance. Pise a été pendant longtemps la troisième des grandes républiques maritimes de la Péninsule. Cette ancienne capitale d'un état libre offre, ainsi que Sienne, Florence et presque toutes les villes de l'Italie moderne, le mélange du paganisme et du christianisme dans les temples et jusque sur les autels. Les saints se sont emparés des édifices qui furent consacrés aux habitans de l'Olympe, et les déesses ont été converties en bienheureuses. A Sienne, dans une chapelle attenante à la cathédrale et qui sert de sacristie, au milieu des surplis, des étoles et des hommes tonsurés, on voit un groupe en marbre blanc, représentant les trois Graces nues. Après avoir été offertes à l'adoration des païens, elles sont là appelant l'adoration des chrétiens, les prêtres d'à-présent, comme ceux d'autrefois, les jugeant bonnes à être vues par les sectateurs de tous les cultes.

Florence la belle n'a plus pour armes un lys blanc sur un champ de roses, mais elle est restée la ville des fleurs et semble toujours reposer sur un tapis de verdure. M. Audot consacre à la décrire cinquante-trois pages de texte, et ses principaux monumens sont reproduits dans dix planches avec une habile fidélité. L'éclat des rayons du soleil d'Italie réfléchi dans toute sa vivacité par les parties saillantes des édifices, ou assombri dans le vide des parties en retrait, se trouve reproduit dans la plupart de ces planches d'une manière très heureuse. C'est un éloge que nous pourrions, avec la même justice, répéter pour les planches qui représentent les villes, les temples et les palais de Pise, de Sienne, de Livourne, de Rome, de Naples, de Barlette, de Brindisi, de Bari, de Tarente, de Messine, de Catane, de Palerme, de Lavalette et de Venise.

Pouzzoles, Cumes, Ischia et Procida n'offrent aux voyageurs aucune découverte récente. Il n'en est pas ainsi de Caprée; et la Grotte d'azur qui n'est

connue que depuis quelques années, présente un effet de lumière assez singulier pour piquer vivement la curiosité des voyageurs. Vous ne pouvez entrer dans cette grotte immense et de forme circulaire, qu'en passant sous une voûte cintrée de trois à quatre pieds de haut et de la largeur du batelet qui vous y porte. Lorsque le ciel est sans nuage, on n'a pas plutôt pénétré dans l'intérieur de la grotte, qu'on s'y trouve environné d'une lumière éblouissante, mais d'un beau bleu qui en rend l'éclat supportable. « Peu à peu l'œil s'accoutume à cette clarté magique, dit M. de la Chavanne, et c'est alors que l'on admire à son aise la beauté de ce bain gigantesque dont les contours resplendissans donnent l'idée d'un palais enchanté. »

Les fouilles exécutées à Herculanum en 1828 ont fait découvrir une rue droite et large pavée en dalles, conduisant au port et bordée de maisons dont l'accès est libre. Là, on n'a trouvé, ce qui ne s'est pas encore rencontré à Pompéi, des vestiges de cheminées. Dans l'une et l'autre ville on recueille chaque jour des preuves nouvelles de cette vieille vérité, que depuis bien des siècles il n'y a rien de nouveau sous le soleil. Vingt fois les hommes ont considéré comme une invention ce qui n'était que la reproduction d'une idée déjà mise en œuvre. Ainsi les habitans d'Herculanum et de Pompéi se servaient, il y a 1800 ans, comme nous nous servons aujourd'hui, de tringles pour porter les rideaux, de sonnettes pour appeler les gens de service, de graisse et d'huile pour faire les sauces, de vases de terre ou de verre pour renfermer et conserver ces substances, et d'ustensiles de cuisine la plupart semblables aux nôtres. La bêche, la houe, la faucille, le couteau et les chariots à quatre roues leur étaient familiers; ils usaient d'encriers, d'encre et de ros aux fendus et taillés comme nos plumes pour écrire. Des boutiques ouvertes à tout venant et remplies de toutes sortes de marchandises, entouraient les maisons les plus somptueuses. Il y a pourtant une différence frappante entre leurs ustensiles et les nôtres, mais elle n'est pas à l'avantage de nos ouvriers, et sous ce rapport la civilisation gréco-romaine était beaucoup plus avancée que ne l'est la civilisation française. A Herculanum, à Pompéi, les vases les plus communs, les ustensiles les plus ordinaires sont remarquables ou par l'élégance de leur forme ou par le bon goût de leurs ornemens. Disons cependant, pour la consolation de nos aimables parisiennes, que si, comme elles, les femmes de Pompéi et d'Herculanum avaient des peignes ornés pour soutenir leurs cheveux et des pendans pour enrichir leurs oreilles, ces peignes et ces pendans n'étaient ni aussi bien faits, ni d'un choix aussi heureux que ceux dont elles vont parées; et qu'en fait de bijoux, les dames grecques n'étaient pas aussi bien pourvues que le sont les dames françaises.

Depuis que les fouilles ont été reprises, trois temples, un portique et deux belles maisons ont été découverts. Mais le travail avance lentement, et les trois quarts de la ville sont encore couverts par la cendre qui les ensevelit il y a 1757 ans. Dans une des récentes excavations on a trouvé deux squelettes étroitement embrassés : leurs dents bien conservées ont fait présumer que c'étaient ceux de deux personnes jeunes. Au lieu de fuir chacune de leur côté, elles se cherchèrent et se réunirent pour exhaler ensemble leur dernier soupir; les convulsions d'une mort affreuse ne purent même les séparer.

En arrivant à Naples, madame de Staël fut désagréablement frappée par le bruit de tous les métiers qui fabriquent en plein vent, et par les clameurs du peuple qu'elle appelait des cris africains. Il ne paraît pas que les changemens opérés par l'occupation française et la rapide succession de quatre règnes dans l'espace de vingt ans, aient amorti cette grande rumeur. Voici en quels termes M. de la Chavanne en parle : « Naples est cernée par une chaîne de montagnes qui la domine de toutes parts. Ses rues, très-longues et très-étroites, pavées en dalles, sont creuses en dessous; les maisons, en pierre de taille, n'ont jamais moins de cinq étages. Ajoutez à cela plus de 300 églises et autant de palais formant écho; faites rouler à la fois sur ces dalles retentissantes dix mille voitures de tout genre, de toutes formes, des chariots traînés par des bœufs, au cou desquels pend une énorme cloche; joignez à ce fracas le bruit des divers métiers s'exerçant tous dans les rues, le carillon de sept à huit cents cloches, les cris de 150,000 hommes, et vous concevrez peut-être le tumulte de cette bruyante cité. Paris et Londres sont des solitudes en comparaison; on est à Naples et l'on se croit en enfer. »

Pour se soustraire à ce bruit assourdissant, un autre voyageur, M. Farjasse, fait voile vers la Sicile et aborde cette île fameuse moins encore par son volcan et sa fertilité que par ses désastres et sa misère, terre semée de ruines par la fureur des élémens et par la rage destructive des hommes. Ce n'est point l'Etna, c'est la guerre et la politique qui ont jonché de ruines et couvert de masures les lieux où furent Tuormine, Agrigente, Selinunte, Ségeste, Géla, si renommée pour ses vases peints, et Syracuse, la cité aux cinq villes. C'est la politique qui sur le sol le plus fécond réduit les habitans infortunés des bords du Buffaidone à se traîner demi-nus, ayant pour tout habillement des lambeaux de peaux de chèvre, et à habiter des grottes creusées dans le tuf, sans nulle forme régulière.

Palerme doit aux princes normands le palais du roi, le monastère de Montréal et plusieurs églises. Résidence des émirs sous la domination des Sarrasins, elle devint une ville plutôt arabe que chrétienne. « Il me semble en y entrant, dit le moine Théodose, que tous les Mahométans du monde s'y sont rassemblés, tant est grande la population, le luxe des habillemens et la magnificence des édifices. » C'est à des artistes arabes que les Normands confièrent les dessins et la construction de la magnifique cathédrale de Palerme. Cette église, les palais de Cuba et de la Zisca, ainsi que d'autres édifices élevés par des architectes arabes, témoignent à quel degré de perfection ces artistes étaient parvenus.

Au commencement de ce siècle, la France n'a occupé l'Italie que pendant un espace de temps assez court; elle n'est restée que huit ans à Naples, que quatre à Rome, et presque toujours au milieu des guerres et des soulèvemens de la plus mauvaise partie des populations. Cependant, sur les bords de l'Arc, du Pô, de l'Arno, du Sebeto et du Tibre, à Turin comme à Rome, à Naples comme à Rome et à Turin, partout le voyageur foule des routes et des ponts qui sont l'ouvrage des Français, et à Naples il retrouve encore des tribunaux et des administrations qui sont d'institution française.

A l'époque où Rome fut soustraite par Napoléon à la domination papale, la ville éternelle n'avait ni revenus, ni administration municipale; les pouvoirs étaient confondus et les droits méprisés. C'est par l'administration française que la séparation du pouvoir judiciaire et du pouvoir administratif fut opérée:

8,500 affaires étaient arriérées ; les magistrats nouvellement institués parvinrent à les juger, sans négliger l'instruction et le jugement des affaires courantes. L'introduction des lois et des formes de procéder en France, diminua le nombre des crimes. Auparavant, peu de fêtes se passaient sans être ensanglantées, et il s'en fallait de beaucoup que tous les malfaiteurs fussent poursuivis. Dans plusieurs parties du territoire, ces brigands se montraient avec impunité et vivaient hors de l'action des lois. Sous l'administration française, l'emploi du stylet devint de plus en plus rare ; les meurtres autrefois si fréquens ne se commirent que de loin en loin, parce que l'offensé trouva protection devant la justice, et parce que la crainte des tribunaux désarma les vengeances. Dès 1810, les plaisirs du carnaval furent autorisés à Rome, et quoique le gibet, quoique l'estrapade, eussent disparu, il ne se commit aucune violence et il n'y eut aucun désordre.

Sous le gouvernement précédent, le forum romain était devenu un vaste dépôt de décombres et d'immondices ; le Colysée, le temple de Vesta, ceux de la Fortune virile et de la Paix en étaient encombres. L'administration française en purgea tous ces monumens ; grace à elle, ils ont été rendus au jour, réparés, étayés ; et si elle eût duré quelques années de plus, le forum aurait été entièrement dégagé des terres et des pierres qui en obstruent encore une grande partie. Cette administration eût achevé la promenade plantée qu'elle avait commencée sur le mont Pincio, ainsi que d'autres plantations dont Rome a grand besoin ; car cette ville n'avait pas un seul lieu en dedans des murs de la cité où les habitans pussent aller se mettre à l'ombre et respirer un air frais. Des cinq millions de francs employés à ces travaux, la ville ne fournit qu'un tiers ; les deux autres tiers furent donnés par la liste civile et le trésor public. Le goût du travail se répandit parmi les hommes dont la jeunesse s'était passée dans l'oisiveté, la misère et l'insouciance de l'avenir. Au commencement, les bras manquaient aux travaux, regardés comme trop fatigans, trop pénibles ; plus tard, les travaux ne suffirent plus à ceux qui sollicitaient un emploi analogue à leurs forces, tant l'exemple avait agi, tant l'éducation du peuple avait été prompte ! Ainsi, sous cette administration, sous cette influence française, qui fut si courte et si décriée, le Piémont, la Lombardie, la Toscane, Naples et Rome fournirent aux armées de bons officiers et de braves soldats ; aux tribunaux des magistrats éclairés et intègres ; à l'administration publique des administrateurs et des financiers habiles ; et l'on vit des fainéans, énervés par une vie passée sous le porche des églises, transformés en ouvriers intelligens et laborieux.

L'administration française avait disparu de l'Italie avant même que Napoléon fût devenu le prisonnier de la sainte-alliance. Une autre puissance est venue, non apporter aux Italiens des choses nouvelles, mais leur ramener les hommes et les choses d'autrefois. Or, demandez à M. Farjasse ce qu'a produit ce retour aux autorités qui se vantent d'être légitimes, et il vous dira qu'à la vue de la grande douane de Fusina, remplie de figures allemandes et gardée par les armes autrichiennes, les illusions se dissipent. Que le voyageur découragé quitte la cote solitaire et nue, pour monter sur une gondole noire, avec l'apparence, sinon les sentimens d'un prisonnier d'état, il vous dira que si le voyageur quittait autrefois les lagunes et les divertissemens de la place Saint-Marc avec les mêmes illusions qu'il y avait apportées, ces momens sont passés ; que maintenant des images de ruine et de désolation qui se rencontrent partout jettent l'ame dans une tristesse profonde ; que l'aspect de Venise sous la domination autrichienne a quelque chose de plus affligeant que les ruines ordinaires, parce qu'ici les ruines mêmes périront. Hâtez-vous, s'écriera-t-il, hâtez-vous d'aller contempler les tableaux du Titien, les fresques du Tintoret, de Paul Véronèse, les palais, les temples, les mausolées élevés par Sansovino et Palladio, car ils sont prêts à disparaître ; la mer les réclame, et l'Autrichien ne fera rien pour les lui disputer. M. Farjasse vous dira que les paysans qu'il a rencontrés sur la route étaient mal vêtus et sombres : que le jupon court et souvent déchiré des paysannes et la chaussure de peau dont leurs pieds sont enveloppés, défendent mal ces femmes contre les injures du temps ; que la pauvreté de ces gens de la campagne est telle, qu'il en a vu ramasser dans les rues de Rome des trognons de choux, les peler avec leur couteau, en couper des tranches et les manger crues. Il vous dira que le travailleur, redevenu fainéant, est retourné sous le portique de l'église ; que la vengeance a ressaisi son poignard et que le brigand est retourné à son embuscade. ANT....

---

## LAURETTE.

J'allais à Maintenon, la semaine passée, avec trois artistes de mes amis. Vers huit heures du soir, la diligence de Chartres, où nous étions, s'arrêta devant une auberge à Rambouillet. Des moissonneurs, réunis au fond d'une cour, écoutaient un beau récit du garde-champêtre avec tant de sérieux et d'attention, que notre curiosité en fut excitée. Le narrateur parlait lentement, à cause de sa pipe en corne de cerf pour laquelle il avait des égards, et qu'il ne voulait pas laisser éteindre, ce qui l'obligeait à placer au milieu de ses phrases des césures fort pittoresques. La rudesse naïve de son langage serait inimitable. Je raconterai donc comme je pourrai l'histoire intéressante de la belle Laurette.

Parmi les soldats de la vieille garde à qui Napoléon fit ses adieux dans le château de Fontainebleau, était un grenadier nommé Jean-Pierre, dit Bravard, et qui pleurait en perdant son empereur. Jean-Pierre était natif de Rambouillet. Il reparut dans cette ville après huit ans de campagnes, et devint l'admiration des voyageurs et des habitans par ses discours merveilleux. Comme il était encore vert et robuste, il plut à une jeune fille du pays, qui cachait dans son alcove une mauvaise image de l'exilé. Le jour qu'il se fit poudrer et qu'il mit la culotte blanche pour se marier, bien des fillettes, charmées par sa bonne mine et sa croix d'honneur, jurèrent de n'épouser que des militaires. Maître Bravard était un homme ponctuel : en trois ans, il devint père de trois enfans ; et comme il avait épousé une femme sans dot, il chercha de l'emploi pour soutenir cette lourde charge. Un député libéral lui fit obtenir une place de garde-forestier dans le domaine d'un prince qui ne partageait pas l'aversion des Bourbons pour les anciens serviteurs de l'usurpateur. Jean-Pierre dut à son zèle et à son activité un avancement rapide. Des envieux l'accusèrent d'avoir souvent épargné de pauvres maraudeurs poussés par la misère, mais ces calomnies ne l'empêchèrent point d'être créé garde général.

Bientôt le grenadier sentit l'ambition chatouiller son cœur. A force de se remuer, il s'introduisit dans la bonne société de la ville; ses trois filles entrèrent parmi les demoiselles de la Légion-d'Honneur avec des demi-bourses, et M. Bravard devint inspecteur des forêts et propriétaire d'une maisonnette agréablement située. Au bout de quinze ans environ, il conduisait aux bals de la sous-préfecture trois charmantes danseuses, que leur beauté, leurs graces et leur excellente éducation rendirent célèbres dans tout l'arrondissement. Un Américain extrêmement riche épousa l'aînée de ces jeunes filles, et partit avec elle pour la Nouvelle-Orléans. La seconde eut le bonheur de faire perdre la tête au colonel du régiment en garnison; de sorte qu'elle se vit aussi menée à l'église au milieu d'un brillant appareil, et au son des trompettes; ce qui inspira au père Bravard une confiance parfaite dans les bonnes intentions du hasard. Le régiment ayant changé de résidence, Jean-Pierre dont la femme était morte depuis long-tems, se trouva seul avec sa dernière fille, la plus jeune des trois.

Laurette avait les plus beaux cheveux blonds et les plus blanches mains du département. Trop simple et trop sensée pour se laisser étourdir par l'exemple de ses sœurs, elle disait avec raison que la fortune étant venue frapper à deux reprises à la porte de son père, il ne fallait pas compter sur une troisième visite. Elle ajoutait que de grandes richesses ne suffisent pas au bonheur; que l'Américain millionnaire avait quelques dix ans de trop et bien des cheveux de moins; que le colonel était fort brave, mais criblé de blessures et d'une humeur tyrannique. Un garçon plus jeune, plus aimable, et moins glorieux, lui semblait préférable, et moins difficile à trouver; cependant l'ambitieux Jean-Pierre, aussi fou que Laurette était sage, avait résolu de ne donner sa dernière fille qu'à un grand seigneur.

Souvent, après avoir longuement causé avec sa bouteille, le vieux soldat déraisonnait vers le soir; il parlait avec mépris des jeunes gens qui voulaient plaire à Laurette; il discutait gravement sur le mérite et la fortune des plus hauts personnages; et le fils d'un pair de France n'était plus à ses yeux qu'un parti médiocre. Maître Bravard se promenait incessamment par la ville avec sa belle fille au bras; toutes les fenêtres de sa maison restaient ouvertes pendant que Laurette chantait les romances nouvelles ou qu'elle jouait sur le piano les airs variés à la mode. Les années s'écoulaient ainsi dans l'attente, sans que le moindre prince ou le plus humble pair de France s'occupât de Laurette, dont la beauté s'épanouissait pourtant chaque jour avec un nouvel éclat.

La jeune fille ne s'ennuyait point de la solitude; jamais à l'église ses yeux bleus ne quittaient le livre d'heures pour se tourner vers la foule curieuse des garçons du pays, et pourtant on venait de loin admirer son charmant visage et sa taille svelte. Laurette souriait des folles manies de son père; elle le plaisantait sur son ambition; elle lui récitait la fable du héron de Lafontaine; mais M. l'inspecteur entrait en fureur, et disait que les poètes étaient des sots; puis, il allait à la cave chercher une bouteille, et, son imagination s'échauffant par degrés, comme celle de Pychrocole, il briguait le portefeuille de la guerre, il parlait d'équipages, d'hôtels à Paris et de présentation aux Tuileries.

Le premier prétendant qui demanda la main de Laurette fut le major des dragons, l'un des cavaliers du régiment portant le mieux la moustache et la veste de petite tenue. Jean-Pierre répondit à la demande par un éclat de rire.

— Vous êtes jeune, monsieur le major, dit-il avec ironie, et vous ferez votre chemin, j'en suis sûr; revenez me voir quand vous serez lieutenant-général, et si ma fille n'est pas encore mariée, je vous permettrai de lui faire votre cour; mais jusque-là vous n'avez pas besoin de vous mettre en frais d'esprit, car ma porte vous sera fermée.

Le major, piqué au vif, répliqua du même ton, que, sans être général, il trouverait mieux que la fille d'un garde-chasse, et il sortit au bruit des juremens du vieux Jean-Pierre.

Un second parti ne tarda pas à se présenter: c'était le vérificateur des poids et mesures; il offrait à la belle Laurette son cœur, ses quarante ans et ses quinze cents francs d'appointement. Les bras lui tombèrent d'étonnement lorsqu'il essuya le refus le plus formel.

— Pensez-y bien, M. Bravard, disait-il d'un air capable, je suis employé du gouvernement; j'ai vingt ans de service et des droits à une retraite; ma famille me laissera un jour huit cents livres de rentes. Je doute que vous trouviez jamais un gendre plus favorisé de la fortune.

Mais Jean-Pierre ayant sèchement répété son refus, le vérificateur s'en alla persuadé que le bonhomme perdait la raison.

Trois autres soupirans arrivèrent encore; et, comme ils eurent le même sort que les deux premiers, les prétentions de maître Bravard firent jaser tout le pays. La malice du public se tourna aussi contre la sage Laurette; on l'accusa d'avoir inspiré ces orgueilleuses pensées à son père: les jeunes filles ne voulaient plus parler à une personne assez fière pour mépriser les hommes les plus recherchés de la ville. Les prétendans repoussés trouvèrent des femmes; personne ne vint plus jouer aux cartes avec le présomptueux Jean-Pierre, et la voix fraîche de Laurette n'attirait plus de temps à autre, sous les fenêtres, que les passans indifférens. Plusieurs années d'isolement avaient un peu calmé la tête de Bravard, lorsqu'un événement inattendu vint réveiller ses espérances.

Une chaise de poste versa un soir sur la route de Chartres. Dans cette voiture se trouvait un jeune Anglais qui accepta l'hospitalité gracieusement offerte par l'inspecteur. L'œil de Jean-Pierre reconnut tout d'abord sur ce voyageur les indices qui révèlent une haute position dans le monde. Bravard fut ébloui par les manières distinguées, le costume élégant et le langage correct de son hôte, dont l'accent étranger ne manquait pas d'agrément. Pour le commun des gens du continent, l'Angleterre n'est peuplée que de millionnaires. En regardant le voyageur contusionné baiser la main de Laurette, qui lui offrait un verre d'eau sucrée, maître Bravard murmurait entre ses dents:

— Pour le coup, je crois que j'ai trouvé le gendre qu'il me faut.

La chaise de poste était fort endommagée, et les charrons demandèrent deux jours pour la remettre sur pied. Jean-Pierre insista pour garder le jeune Anglais chez lui pendant ce temps. La plus belle chambre de la maison fut préparée, le meilleur vin tiré de la cave, et les fruits les plus mûrs arrachés de la treille. En diplomate habile, maître Bravard s'informa, le verre en main, du nom et de la fortune de son hôte. L'étranger, qui s'appelait Goldsmith, parla négligemment de sa famille qu'il assura être l'une des plus riches de Londres. M. Goldsmith le père

était, disait-il, un banquier fameux qui laissait à ses enfans le loisir de voyager et de jouir des biens amassés pour eux. On vivait pour rien en France; mais en Angleterre seulement on connaisait le véritable luxe. Souvent, on mangeait à Londres des cerises de France à une guinée la pièce. — Jean-Pierre ouvrit de grands yeux en apprenant que la guinée valait vingt-cinq francs.

— Décidément, pensa Bravard, c'est le gendre qu'il me faut! voici le moment de faire briller ma fille.

Pendant que Laurette chantait, maître Jean-Pierre s'endormit dans son fauteil, l'estomac plein de liqueurs avalées pour la gloire de l'Angleterre. Quand il s'éveilla, les deux jeunes gens causaient à voix basse, en respirant l'air du soir à la fenêtre.

Ils parlaient du bonheur de voyager en compagnie d'une personne aimée; des plaisirs qu'on trouve l'hiver dans les capitales des fêtes de Paris, de la musique et des d rses de l'Opéra; des montagnes de la Suisse, du beau climat de l'Italie, et de cent autres choses inconnues à la pauvre Laurette, dont le cœur tressaillait doucement, tandis que ses yeux regardaient obstinément la lune avec une distraction affectée.

Jean-Pierre sut retenir adroitement son hôte en lui proposant une chasse dans les bois réservés de Rambouillet. La chasse terminée, il fallait bien rester un jour encore pour se remettre de la fatigue. L'Anglais ne parlait plus de son voyage, ce qui remplissait de joie l'honnête Bravard. Quinze jours s'écoulèrent ainsi. Les commères de la ville ne se gênaient point pour gloser sur cette affaire; on disait hautement partout que l'inspecteur avait vendu l'honneur de sa fille à un lord. Le curé de la paroisse accourut chez Jean-Pierre pour l'avertir de ces propos outrageans, et le prier de veiller sur la réputation de Laurette.

— Vous pensez donc, demanda le père, qu'il est temps de penser au mariage?

— Sans doute, mais quelle probabilité qu'un jeune homme si riche veuille épouser votre fille!

— Ventrebleu! c'est parce qu'il est riche que je consens à la lui donner. Suivez-moi, nous allons tirer cela au clair.

Bravard entraîna le curé dans son jardin, où se promenait le jeune homme donnant le bras à Laurette.

— Tenez, M. Goldsmith, voilà le curé qui me reproche mon imprudence; il dit que ma fille sera déshonorée si vous ne devenez pas mon gendre: à quand donc la noce?

— A demain, s'il est possible, répondit l'Anglais avec un flegme britannique.

Le curé fit trois pas en arrière.

— Ne vous étonnez point poursuivit Goldsmith; mon intention était de demander aujourd'hui la main de mademoiselle. J'ai envoyé ce matin mon domestique à Paris, pour acheter une corbeille et une parure de mariage; voici les papiers nécessaires, vous pouvez publier les bancs dès demain.

Jean Pierre sauta au cou de son gendre.

— Vous me conduirez à Londres avec ma fille, mon cher Goldsmith.

— Si vous le désirez.

— Dans votre château?

— Dans mon château.

— Nous recevrons la meilleure société?

— La meilleure.

— Vous me mènerez en carrosse?

— En carrosse.

— Touchez-là. Je suis le plus heureux des hommes.

Dans son aveugle confiance, Bravard ne voulait prendre aucune information sur le prétendu. Le curé se chargea de ce soin. Il écrivit à la hâte en Angleterre. Il apprit qu'il y avait en effet à Londres un riche négociant du nom de Goldsmith, que l'un des fils de ce négociant était en France, et, selon toute probabilité, à Paris ou dans les environs. Le curé ne voyant plus d'objection au mariage, les bancs furent publiés, et le jour de la cérémonie fut arrêté.

Cependant, la veille de ce beau jour, la corbeille n'était pas arrivée. Victorine et Herbault avaient manqué de parole. Il fallait trouver une robe de noce dans la ville. Des ouvrières passèrent la nuit à l'ouvrage. Une dame prêta son voile de dentelles, et l'unique orfèvre de Rambouillet essaya de vieux anneaux, un peu trop larges pour les doigts mignons de Laurette. Le mariage fut enfin célébré. On accourut de Versailles et d'Épernon pour voir la belle fille de Rambouillet, dont les charmes étaient célèbres. Jamais Laurette n avait paru si jolie. Un murmure d'admiration l'accompagna de l'église à son logis.

« L'heureuse famille que ces Bravard! » répétait la foule.

« L'heureuse créature que cette Laurette! » pensaient les jeunes filles.

Jean-Pierre, ivre de joie, tenait les discours les plus extravagans, et frappait sur l'épaule des autorités municipales avec un air de protection. Il était impatient de quitter sa petite ville pour la capitale de l'Angleterre. Il suppliait son gendre de partir immédiatement; mais le jeune homme désira rester pendant la première semaine de la lune de miel, et Laurette ne pouvait quitter sans quelques regrets sa maisonnette tranquille et son jardin.

Le sixième jour, vers dix heures, M. Goldsmith, laissant son beau père et sa femme au logis, s'en alla dans la ville. Il était sorti depuis dix minutes à peine, lorsqu'une chaise de poste passa rapidement devant la maison de Jean-Pierre. Des éclats de rire, mêlés au bruit des roues sur le pavé, arrivèrent jusqu'aux oreilles de Laurette A minuit, le mari n'était pas revenu. Bravard parcourut toute la ville sans pouvoir le rencontrer. Il avait disparu! Les belles espérances de Jean-Pierre Bravard s'étaient envolées comme ceci.

Le narrateur lança une dernière bouffée de fumée que le vent emporta dans les airs en tourbillons légers, puis il vida sa pipe sur le banc de bois.

— On ne l'a donc jamais revu? demandai-je.

— Jamais. Le vieux père l'a cherché partout. Ce Goldsmith est un gaillard qui s'amuse depuis long-temps à courir le pays; il épouse à droite et à gauche une légion de jolies filles qu'il abandonne au bout de huit jours. Il a pour le moins quatre femmes en Angleterre, et le banquier Goldsmith n'est point son parent. En apprenent cela, Bravard a jeté son bonnet en l'air, et il a dit tant de folies qu'on l'a placé par faveur dans un hôpital où il déraisonne encore.

— Et Laurette?

— Laurette est restée toute seule dans sa maisonnette, ici près. La pauvre dame a un enfant beau comme le jour, et qui ressemble à M. Goldsmith. Elle passe sa vie à la fenêtre pour voir arriver les chaises de poste; mais elle attendra long-temps, la malheureuse! Et puis, comme la route est très-fréquentée, elle a fort à faire. Si vous voulez l'entendre chanter, je gage qu'elle est à cette heure devant son

piano ; suivez le chemin jusqu'à la dernière maison à votre droite.

— Allons-y, dis-je à mes compagnons de voyage.

— Messieurs, en voiture ! cria le conducteur, ou je vous laisse à Rambouillet.

— Eh bien ! nous restons.

Nous marchâmes en silence jusqu'à la maison de Jean-Pierre. Le garde ne nous avait pas trompés : Laurette faisait de la musique. Sa voix me parut vibrante et agréable. Afin de l'attirer à la fenêtre, nous chantâmes en chœur le duo du comte Ory :

Dans ce séjour calme et tranquille
S'écoulent nos jours innocens,
Et nous bravons dans cet asile
Les entreprises des méchans.

Elle parut. Je vis une taille très-belle, deux nattes de cheveux soigneusement arrangées, une attitude gracieuse ; elle ferma la fenêtre dès que le chant fut achevé.

— Voilà une jolie veuve à consoler, disions-nous en rentrant à l'auberge.

— Si vous êtes restés pour cela, répondit le vieux garde qui jouait au piquet avec un gendarme, vous auriez mieux fait de monter en diligence, car Laurette est sauvage en diable ; tous les messieurs du pays se sont cassé le nez à sa porte. Elle ne sort jamais et ne reçoit personne ; aussi on la laisse en repos à présent.

— Bah ! repris-je ; avant trois mois un officier galant aura escaladé ses fenêtres.

— Un officier ! elle ne peut pas les souffrir.

— Eh bien ! ce sera le fils du maire ou un rusé commis-voyageur.

Le garde-champêtre secoua les oreilles pour faire entendre que nos propos ne méritaient pas une réponse.

— Il faudra pourtant que son malheur finisse, ajoutai-je.

— Il finira aussi, mais non pas comme vous le croyez.

— Et comment, s'il vous plaît ?

— Par sa mort.

Le lendemain nous admirions le château de Maintenon, et les souvenirs qu'il rappelle nous avaient fait oublier Laurette. P. DE MUSSET.

(*Le Siècle.*)

## MADAME DORVAL.

L'article qu'on va lire fera partie de la prochaine livraison de la *Biographie des hommes du jour*, ce recueil si piquant que publient MM. Germain Sarrut et Saint-Edme.

A la première ligne, en tête du monde dramatique, nous placerons madame Dorval, la plus intelligente actrice qui soit à cette heure, cette femme si vraie, si puissante à mettre à nu son ame tout entière dans les divers grands rôles qu'elle a créés, si pathétique dans les scènes de passion, si entraînante alors qu'elle verse dans le sein du public les trésors de ses larmes, madame Dorval, qui partage seule, avec Bocage et Frédéric Lemaître, le privilége d'être les représentans de la nouvelle école, et en qui le drame s'est pour ainsi dire incarné.

Ce n'est pas que nous prétendions que madame Dorval puisse recueillir le diadème des Duchesnois, des Raucourt, des Clairon, des Lecouvreur, des Dumesnil : elle manque, nous ne disons pas, de noblesse, mais de cette majesté théâtrale qui est à peu près le seul mérite de sa rivale mademoiselle Georges. Les reines ne se font applaudir qu'à force d'art, et c'est par la nature que madame Dorval triomphe : ce n'est point à elle que l'on pourrait appliquer ce vers de Dorat (poème *de la Déclamation*) :

Le spectateur admire, et n'est point entraîné.

Madame Dorval saisit, entraîne, vous associe à ses pensées intimes, à ses sensations de femme ; elle a dédaigné les traditions, tout le jeu de convention, toute l'emphase de la déclamation du Conservatoire ; et c'est dans l'étude approfondie de la nature qu'elle a puisé ses inspirations théâtrales.

Fille d'un Vendéen qui, après avoir combattu avec quelque distinction pour la cause du trône et de l'autel, s'était fait comédien (1), et d'une des deux premières chanteuses de la province (2), madame Dorval commença à jouer la comédie à Lille sous le nom de la petite Bourdais ou boulotte. Après avoir rempli les rôles d'enfant dans la comédie, elle s'essaya dans l'opéra-comique et joua alternativement, sur les théâtres de Lorient, de Rennes, de Vannes, de Brest et de Bayonne, les amoureuses de comédie et les Dugazon d'opéra-comique.

Dès l'âge de quinze ans, la petite Bourdais fut mariée à un comédien nommé Dorval, qui tenait à une famille bourgeoise de Paris, et qui s'appelait Allan (c'est de là qu'elle prit plus tard, en arrivant à Paris, le nom d'Allan-Dorval). Son mari, comédien assez médiocre, après avoir eu deux directions théâtrales en province et chanté les Martin, alla mourir a Saint-Pétersbourg, où elle avait pris un engagement dans la troupe française.

Madame Dorval renonça à chanter les Dugazon et prit à Strasbourg, quoique fort jeune, l'emploi des premiers rôles de comédie et de drame : elle y obtint de grands succès. Ayant perdu sa mère à Strasbourg, et séparée de son mari, elle vint à Paris et fut engagée au théâtre de la Porte-Saint-Martin, sous la direction de MM. Saint-Romain et Lefeuve.

On lui fournit peu d'occasions de se faire connaître, quoiqu'elle eût débuté avec succès dans Pauline des FRÈRES A L'ÉPREUVE et Annette de la PIE VOLEUSE. Elle joua quelques rôles insignifians dans les mélodrames et fut réduite à créer Charlotte dans le WERTHER de Désaugiers, et mademoiselle Clairon dans le TAILLEUR DE JEAN-JACQUES. Elle avait essayé d'entrer au Conservatoire comme un moyen d'arriver à la Comédie française ; mais les professeurs de cet établissement, après l'avoir entendue dans Phèdre et Hermione, décidèrent qu'elle ne réussirait jamais dans le tragique et lui conseillèrent de prendre l'emploi de soubrette. Ils lui firent répéter Dorine de TARTUFFE.

Madame Dorval ne crut pas, heureusement, à l'infaillibilité des professeurs du Conservatoire et se livra avec ardeur à l'étude du drame. Le premier rôle dans lequel elle put se faire remarquer, fut celui d'Élisabeth dans le CHATEAU DE KENILWORTH, et bientôt après de Thérèse dans LES DEUX FORÇATS. Depuis lors, ces créations furent distinguées par le public, et ses succès comme sa réputation grandirent en peu

(1) Il alla plus tard mourir en Amérique.

(2) Mlle Bourdais, sœur de Bourdais, le premier comique, et cousine germaine des Batiste de la Comédie française.

de temps. Elle eut successivement à créer Louise de la FILLE DU MUSICIEN; Lucy dans LA FIANCÉE DE LAMMERMOOR; Lady Tisle dans L'ÉCOLE DU SCANDALE; Amélia dans LE MONSTRE; Marguerite dans FAUST; Charlotte Corday dans SEPT HEURES; Amélie dans TRENTE ANS OU LA VIE D'UN JOUEUR, et enfin la femme du doge, dans le MARINO FALIÉRO de M. Casimir Delavigne.

Les mauvaises affaires de la direction du théâtre de la Porte-Saint-Martin décidèrent madame Dorval en 1830 à prendre un engagement à l'Ambigu-Comique dirigé par Frédéric Lemaître. Elle y fit deux belles créations, Dona Inès dans le JARDINIER DE VALENCE, et surtout la comtesse dans les SERF POLONAIS de Lemercier. Madame Dorval ne resta que six mois à ce théâtre et retourna à la Porte-Saint-Martin, dont M. Crosnier avait obtenu la direction. Elle fit sa rentrée par les VICTIMES CLOITRÉES, qui obtinrent un succès prodigieux, et créa ensuite Marie Beaumarchais, dans BEAUMARCHAIS A MADRID; L'INCENDIAIRE, rôle où elle produisit tant d'effet, que madame Malibran vint tout émue dans la loge de l'actrice se jeter à son cou pour lui témoigner toute son admiration. M. Delatouche fit sur cette entrevue d'artistes un des plus spirituels articles du *Figaro*.

Enfin vint le drame D'ANTONY, de M. Alexandre Dumas, qui mit le sceau à la réputation de madame Dorval. La création d'Adèle d'Hervay produisit un si grand effet sur les femmes, qu'on les vit, pour la première fois, ailleurs qu'au théâtre Italien, jeter de leurs loges leurs bouquets à l'actrice sur le théâtre. Depuis, cet hommage est devenu fort banal.

Quelques mois après, la Comédie française fit de brillantes propositions à madame Dorval; M. Taylor vint, au nom du comité, lui offrir *une part de sociétaire et cinq ans à compte sur le temps pour la pension*. Le désir qu'avait madame Dorval de créer le rôle de MARION DE LORME dans la pièce de ce nom de M. Victor Hugo, qui venait de faire recevoir son ouvrage à la Porte-Saint-Martin, décida madame Dorval à refuser les offres fort avantageuses et fort honorables de la Comédie française. Le succès de MARION DE LORME la dédommagea en partie de ce sacrifice. Madame Dorval créa bientôt après un rôle qui lui fit le plus grand honneur, ce fut celui de JEANNE VAUBERNIER, où elle montra, dans le rôle comique et égrillard de la favorite de Louis XV, toute la souplesse, la grace et la variété de son talent.

L'arrivée de M. Harel à la direction de la Porte-Saint-Martin, ses attachemens et ses sympathies, plus puissans que ses intérêts, firent faire une halte aux succès de madame Dorval, qui resta un an sans rien créer. Lasse d'une si fatigante inaction, elle demanda et obtint la rupture de son engagement, et commença par Rouen, cette ville si éminemment littéraire, ces voyages dramatiques qui ont fait connaître les puissantes émotions du drame dans toute la France. Les succès de madame Dorval à Rouen, à Bordeaux, à Nantes, à Bruxelles, ont été constans et prodigieux.

Enfin, lorsque M. Jouslin de la Salle arriva à la direction de la Comédie française, effrayé du vide constant de la salle, il sentit la nécessité d'attirer à lui madame Dorval qui débuta aux Français, au mois de février 1834, par UNE LIAISON, comédie de MM. Mazères et Empis.

La présence de madame Dorval à la Comédie française a été signalée par deux grandes et belles créations, celle de Kitty Bell, dans le drame de CHATTERTON, de M. de Vigny, et celle de Catarina, dans L'ANGÉLO de M. Victor Hugo.

Madame Dorval fut une Kitty Bell telle que le poète l'avait rêvée, telle que le pinceau de Lawrence n'en eût point voulu d'autre pour modèle : elle fut supérieure à elle-même dans ses épanchemens de larmes sans objets, d'amour sans aveux, de rêves sans désirs :... son triomphe fut complet, ses ennemis eux-mêmes furent contraints d'applaudir... Que se passa-t-il dans l'ame de mademoiselle Mars, cette fière titulaire depuis plus de quarante ans des rôles de coquette? Nous ne saurions le dire : mais bientôt madame Dorval eut la *gloire* inouie de partager avec mademoiselle Mars les honneurs de l'affiche. ANGÉLO réunit les deux rivales sur la scène; ANGÉLO mit en présence l'enfant de la nature et le dépôt vivant des traditions : mademoiselle Mars (Tysbée) appela à son aide toute la science des gentilles minauderies de sa jeunesse, tout le brillant de sa diction, tout le savant de son jeu; elle triompha au premier acte; mais lorsqu'il fallut se livrer aux élans de l'ame, trouver en soi de chaleureuses inspirations, l'ame et la voix manquèrent à l'unisson à mademoiselle Mars, et la grande coquette dut se reconnaître vaincue par son puissant adversaire... Encore quelques jours, et mademoiselle Mars abandonna le rôle de Tysbée, dont madame Dorval s'empara avec succès.

Pendant le voyage que madame Dorval fit à Nantes en 1835, un sculpteur plein de talent, M. *Suc*, fit d'elle un buste d'une admirable exécution et d'une parfaite ressemblance. La ville de Lorient se propose de le faire exécuter en marbre, pour le placer dans le foyer du théâtre. (*le Tam-Tam.*)

---

## MONSIEUR DE BATTEVILLE.

Parmi les anecdotes curieuses de la société du dernier siècle, anecdotes que me racontait souvent mon père pendant les longues soirées d'exil, alongées par l'hiver de la triste année 1793, il y en a beaucoup que je n'ai retrouvées ni dans l'amusant recueil des *Mémoires secrets*, ni dans beaucoup de ces mémoires fabriqués qui se font à coups de gazettes et d'almanachs. J'ai recueilli beaucoup de ces anecdotes, auxquelles je voudrais en vain que mon style donnât l'originalité piquante que leur imprimait mon père en les racontant, lui qui avait vécu dans la brillante et la meilleure société du dix-huitième siècle, et qui était admis aux charmans dîners du mercredi chez madame de la Tour-du-Pin. J'extrais aujourd'hui de mon recueil quelques traits singuliers d'un marquis de Batteville, qui mourut en 1760 aussi singulièrement qu'il avait vécu.

Ce M. de Batteville était un seigneur de la vieille cour; son extérieur était magnifique, mais la malpropreté régnait dans sa maison. Un laquais lui vola un jour vingt mille francs : c'était en 1746. Depuis ce temps, aucun domestique n'entra dans son appartement, et les draps qui étaient alors dans son lit y restèrent jusqu'à sa mort. Il avait les plus superbes équipages, qui, pendant vingt ans, pourrirent sous ses remises, tandis qu'un fiacre le traînait dans Paris. On voyait dans ses écuries dix chevaux, qui, depuis le jour qu'il les avait achetés, n'en étaient pas sortis; jamais on ne les pansait, et il leur donnait lui-même à boire et à manger toutes les vingt-quatre heures. Un de ses chevaux s'échappa dans la cour; M. de Batteville condamna cette

licence à la corde, et deux porteurs d'eau furent nommés les exécuteurs de la sentence. Le cheval fut pendu pour donner, disait son arrêt de mort, l'exemple aux autres.

Un charlatan ayant affiché dans Paris qu'il volerait depuis le jardin de l'Arsenal jusqu'au-delà de la porte Saint-Antoine, attira tout Paris et vola effectivement, mais ce fut l'argent des curieux, car il disparut au moment où la scène devait commencer. M. de Batteville prétendit qu'il était très-possible de voler; et, comme son imagination ne trouvait rien de difficile, il fit élever un belvédère qu'on voit encore au-dessus de son hôtel, sur le quai des Théatins; il se fit faire des ailes et annonça au Palais-Royal et dans tous les spectacles qu'un tel jour il volerait de chez lui aux Tuileries. Chacun accourut pour être témoin de cette opération. M. de Batteville s'élança de son belvédère, et, après avoir volé une minute, il eut le sort d'Icare, et tomba dans sa cour, où, malgré la précaution qu'il avait eue d'y faire mettre beaucoup de fumier et des matelas, il se cassa une jambe. Ce petit accident le dégoûta de porter des ailes.

M. de Batteville aimait la bonne chère et la compagnie, mais personne ne pouvait manger avec lui qu'une fois, c'est-à-dire par curiosité. Son bois, son charbon, son vin et toutes ses provisions étaient jetés pêle-mêle à terre dans sa salle à manger; on y était sans nappes, sans assiettes propres et sans verres rincés; ceux qui voulaient des serviettes, les coupaient eux-mêmes dans une pièce de toile qui était au-dessus d'un panier de vin de Champagne. Le dîner fini, M. de Batteville menait au spectacle tous ceux qui lui avaient tenu compagnie; car, malgré l'air dégoûtant qui régnait dans l'intérieur de son domestique, il était magnifique : il ne portait jamais deux fois la même chemise, aussi n'avait-il point de blanchisseuse. Il changeait tous les jours de tabatière, et les plus précieuses ne lui échappaient point. Il avait souvent pour cinquante mille francs de lettres de change échues depuis un an. Un banquier s'impatientant de ce que ses lettres ne lui étaient pas présentées, alla le prier de permettre qu'il les acquittât. M. de Batteville le renvoya en lui disant de se mêler de ses affaires. Tel était ce singulier personnage, qui joignait à toutes ses manies beaucoup d'esprit et de grandes connaissances.

M. de Batteville est mort aussi singulièrement qu'il avait vécu. Il était à l'Opéra, quelqu'un vint lui dire que le feu était à son hôtel. Eh! qu'est-ce que cela a de commun avec l'Opéra, répondit-il sans s'émouvoir et sans quitter le spectacle. La police, moins indolente que M. de Batteville, y avait heureusement envoyé du monde et un commissaire pour empêcher le pillage, de sorte qu'en rentrant chez lui à neuf heures du soir (l'Opéra finissait alors de bonne heure), le feu était éteint : il se coucha. Mais quelques heures après une fumée violente l'obligea de se lever. Il fit venir un baquet d'eau, sur laquelle il prononça quelques paroles latines, en jetant quelques gouttes aux quatre coins de la chambre embrâsée, et alla se mettre au lit, bien convaincu que ses ablutions allaient mettre fin à l'incendie. Mais M. de Batteville ne jouit pas long-temps de son espoir; la flamme pénétra jusque dans son appartement, et au moment où il voulait sauter par une fenêtre, la fumée l'étouffa.

Ainsi périt M. de Batteville pour avoir eu l'indolence de rester à l'Opéra, et la faiblesse de s'être servi d'un prétendu secret qu'un juif lui avait vendu fort cher.

Je me rappelle encore un trait qui eût dû suffire pour le faire interdire. Voulant éprouver le courage et le sang-froid de son fils, âgé je crois de sept ou huit ans, il le fit un jour monter avec lui jusqu'au haut de son balcon, il lui demanda froidement : — As-tu peur? — L'enfant, qui connaissait son père, eut la présence d'esprit de répondre : Non. — Tu as bien fait, lui dit le marquis en le retirant; si tu avais eu peur je t'aurais lâché.

Le fils plus âgé racontait souvent ce trait de folie de son père, et disait : Je tremble plus en le racontant aujourd'hui que je ne tremblai alors, et cependant mon père l'aurait fait comme il l'avait dit.

DUMERSAN.

---

## LA FILLE D'UNE FILLE,

PAR M. ROLAND BAUCHERY.

Une jeune fille, élevée jusqu'à l'âge de seize ans, dans une ignorance totale de son sexe, éclairée juste à temps pour s'apercevoir que l'amitié qui l'unit à un jeune homme n'est autre chose que de l'amour; un brave homme initié dans le secret, ou plutôt cause première et volontaire d'une erreur que tout le public partage avec la jeune fille, et qui, en croyant ne se livrer qu'à une tendresse paternelle, s'est créé dans le cœur une passion contre laquelle il lui faut soutenir de douloureux et pénibles combats; un célibataire par égoïsme arrivant à la vieillesse au milieu de l'inévitable cortège de catarrhes, de la goutte, et des héritiers impatiens, qui comprend alors le vide affreux de sa position, et se battrait, s'il le fallait, pour recouvrer le droit de faire venir auprès de lui l'enfant de l'amour si durement repoussé seize ans auparavant; telles sont les trois principales figures du roman de M. Roland Bauchery.

Si l'on admet la possibilité d'une ignorance aussi prolongée, c'est une création neuve et gracieuse que celle de cette auguste Augustine, dont la position équivoque devient la source d'une foule de scènes qui font rire aux larmes en même temps qu'elles vous navrent l'ame, double mérite qu'on rencontre rarement aujourd'hui. Et voilà pourtant comme j'aime le roman. Comédie et drame, larmes de rire et larmes de chagrin, c'est le train ordinaire de la vie : le roman qui toujours rit ne saurait donc être un tableau fidèle, non plus que le roman qui toujours pleure.

Bien que *la Fille d'une Fille* soit resserré dans les étroites limites d'une nouvelle, ce n'est cependant pas un ouvrage futile; l'idée qui a inspiré à l'auteur le portrait de son célibataire est une idée éminemment morale; et à l'époque où nous vivons, il y a si peu d'écrivains qui aient souci de la saine morale, qu'il faut s'empresser d'encourager ceux qui la prennent pour leur but principal, même dans leurs productions les plus légères.

DUM...

---

A. P. BARBIEUX,
*Gérant.*

---

Paris, imp. de Félix Locquin, rue N.-D.-des-Victoires, 16.
Pour Henry Hooper, 13, Pall Mall, East, Londres.

# LE CAMÉLÉON,

N° 35 (3me Année.) **JOURNAL NON POLITIQUE.** 16 SEPTEMBRE 1836.

PARAISSANT LES 1er, 8, 16 ET 24 DE CHAQUE MOIS.

## LITTÉRATURE.

### LA CELLULE DU DIABLE.

Un homme d'esprit, M. Maurice Alhoy, rédacteur et créateur de l'ancien *Figaro*, va publier sous peu de jours un roman dont le titre bizarre, *Sous le Froc*, ne peut manquer de piquer la curiosité. Nous empruntons d'avance à cet ouvrage, que l'auteur a bien voulu nous communiquer, le fragment suivant. C'est une histoire racontée au héros Stéphane, par un vieux soldat de l'empire, devenu chartreux depuis la mort de son maître.

Frère Marie-Jean avait liberté de communication avec Stéphane, et il le traitait moins en novice, qui un jour devait accomplir ses vœux, qu'en étranger qui habitait par privilége une cellule au cloître, jusqu'au moment où il reviendrait au monde. A chaque soleil, le frère convers s'étonnait de voir le nouveau venu persévérer dans ses projets de retraite. Il souriait de joie en jetant les yeux sur lui, et il disait : « Frère Stéphane, est-ce donc vous que le ciel a choisi pour sauver cette cellule jusqu'ici maudite, à laquelle les frères donnent le nom de *Cellule du diable* ? »

Frère Marie-Jean fit un signe de croix. Il ajouta : « Aucun des novices qui l'ont habitée n'ont accompli leurs vœux. Ce serait une longue et amusante histoire à dire, que celle de cette chambre et de ses habitans. Sans chercher plus haut que ce qui s'est passé de mon temps, continua frère Marie-Jean en s'asseyant sur un escabeau de bois vis-à-vis le buffet (1) de Stéphane, voici ce que je sais :

« Quand j'arrivai au monastère, cette cellule était habitée par un petit homme robuste, dont la taille était à peu près celle de.... »

Frère Marie-Jean chercha quelques momens une taille qui pût servir de point de comparaison ; et ne sachant, dans ce monde inconnu à Stéphane, sur quel membre du personnel arrêter sa pensée, il ajouta vivement et rapidement, comme s'il se fût rendu coupable par la résurrection d'une pensée terrestre : « dont la taille était à peu près celle de la petite capote grise.... » Puis il continua :

« Le regard de cet aspirant avait quelque chose de questionneur. Tantôt ses yeux semblaient être en quête continuelle autour de nous. D'autres fois, au contraire, il semblait si profondément occupé de pieuses oraisons, que, bien long-temps après le retour dans les cellules, on retrouvait le frère Robert (c'était son nom) dans l'attitude de la prière, caché sous les stalles de la chapelle ou dans les lieux les plus retirés du cloître. Quelquefois, la nuit, au moment du repos de tous, quand la communauté entière prenait un peu de sommeil, la cellule de Robert s'ouvrait, et le frère, sa lampe à la main, moitié vêtu, se dirigeait silencieux vers les grilles qui séparent la partie cloîtrée de la partie libre de la Chartreuse. A son toucher, les portes bien closes tournaient sur leurs gonds ; les serrures, qui offraient à la clé le plus de résistance, cédaient à la seule pression de ses doigts ; il pénétrait dans les lieux les plus secrets et les plus éloignés de la maison. Si on se mettait à sa piste, on le retrouvait sur les toitures du monastère ou dans les cavités profondes sur lesquelles le cloître est assis ; ou quelquefois on le voyait armé d'un instrument de labour, lever le fer sur la terre de notre cimetière, comme prêt à profaner les tombes de nos pères. A ce moment, ses yeux étaient fixes, sa figure impassible. « Frère Robert, se disait-on, est somnambule. » Et on le ramenait à sa couche. Quelques uns priaient pour lui ; d'autres qui, sous le froc, faisaient pratique de la médecine, cherchaient à le délivrer de son mal.

» Une nuit, un frère servant, qui avait prolongé plus que de coutume sa veillée, à cause du grand nombre de visiteurs auquel il avait préparé le coucher, vint frapper à la cellule du coadjuteur et l'avertir que frère Robert avait découvert, on ne pouvait savoir où, une corne, comme celles qui servent aux signaux des contrebandiers dauphinois, et que, dans une crise de somnambulisme, il troublait le cloître par cette harmonie bruyante. Un autre frère servant arriva, annonça qu'il se passait dans la salle des voyageurs quelque chose d'inaccoutumé. Dans ce lieu de paix, le tumulte régnait. Au milieu de la nuit, les visiteurs de la salle d'Allemagne avaient rejoint ceux qui étaient dans les cellules de la salle d'Italie, le feu éteint s'était rallumé. A la frugalité du repas du soir avaient succédé les apprêts d'une partie de débauche ; chaque voyageur avait tiré de sa poche une petite outre remplie d'eau-de-vie, on avait jeté la liqueur à grands flots dans un des vases restés sur la table après le souper, et le feu avait été mis au milieu des éclats de la joie la plus irreligieuse.

» Le coadjuteur revêtit à la hâte sa robe ; espérant imposer à ces hommes, il s'avança sans crainte vers eux. A son approche, tous les buveurs se levèrent, et tendant leurs tasses de bois, qui jetaient, comme des torches, les flammes bleues du punch.

» — A *Robert le Dieu !* s'écrièrent-ils en chœur, à *Robert le Dieu !* il laisse bien loin le fameux *Robert le Diable !*

» Le coadjuteur se retourna, et aperçut derrière lui Robert, qui le suivait. Un tonnerre d'applaudissemens et de vivats accueillit son entrée. Le coadjuteur voulut parler.

» — Viens, Robert, dit l'un des plus animés de la bande, viens partager nos verres en attendant que

(1) Lit des chartreux.

nous partagions ta bourse : elle doit être ronde et grasse, garçon, et tu vas nous montrer le chemin où nous pourrons arrondir et grossir les nôtres. Vous permettez, n'est-ce pas? révérend père.

» Le coadjuteur comprit à qui il avait affaire. Il jeta un regard d'indignation sur l'infame Robert, puis il dit : « Si vous êtes venus pour chercher du sang, vous pouvez vous satisfaire ; mais si c'est de l'or ou des matières précieuses que vous avez cru trouver ici, demandez à celui que vous avez envoyé profaner notre sainte demeure, il vous dira si la Chartreuse est une mine à piller.

» — Je déclare sur l'honneur, dit Robert....

» Ce début fit courir le gros rire parmi les brigands.

» — Je déclare sur l'honneur, reprit Robert, qu'il n'y a pas ici, en métal, le poids d'une pipe de tabac. Je me suis promené, de la cave qui est vide, au grenier qui est loin d'être plein ; j'ai de temps en temps ouvert l'escarcelle où la caisse générale se trouve ; par ma foi, vous me croirez, j'aimerais mieux être l'héritier du dernier mendiant d'église de Grenoble que le légataire de la fortune du cloître.

» Un murmure de mécontentement accueillit les paroles de Robert.

» — Il ment, dit un des associés.

» — Il ment ! répéta Robert d'une voix indignée, il ment !... Oui, il a menti quand il est venu dire à ce vieillard (il montrait le coadjuteur) : Je suis un homme pénitent qui veux pleurer ici mes fautes ; il a menti quand il a dit aux moines, dans ses excursions nocturnes : Je suis somnambule, car il avait l'œil bon pour fureter, la main agile pour prendre, et le pied leste pour chasser. Mais quand je dis : Il n'y a rien à emporter.... il faut croire ou chercher vous-mêmes ; et quand vous aurez bien cherché, si vous dites à votre tour : Il n'y a rien ; Robert, de ses deux mains changées en lacet de chamois, fera un collier à ceux qui ont douté, entendez-vous ? et ce qu'il aura promis, il le tiendra ; et personne de vous ne lui dira, sur ce chapitre : Il a menti !

» Aucun ne fit réplique.

» — Entendez-vous? dit d'une voix de général de division frère Robert, et il ajouta : Cherchez, maintenant.

» Personne ne bougea. Robert dépouilla sa robe de laine, prit un sarreau de toile qu'un de ses compagnons portait sur l'épaule, comme une pelisse de hussards. Il commanda : En avant ; la bande se leva sans mot dire. On souffla sur les flammes de punch, et la troupe, à la suite de laquelle marcha Robert, gagna la cour du cloître, et se retira honteuse.

» Aux premiers rayons du soleil levant, un cri aigu, auquel répondit dans le lointain le son du cornet montagnard, annonça la délivrance du couvent et l'éloignement de la bande, dont jamais, depuis, on n'entendit parler.

» Après le départ de la troupe de Robert, la cellule du diable resta vide quelques mois.

» Par une froide nuit de septembre, il arriva, à la Chartreuse, un jeune homme qui demanda à séjourner dans la partie du cloître ouverte aux visiteurs. Il fut accueilli, et obtint facilement l'autorisation de prolonger son séjour au delà du terme accordé par nos réglemens. Je présentai au nouveau venu le livre où chaque voyageur écrit son nom, la date de son passage et ses inspirations. Quand le pensionnaire du monastère eut écrit longuement, et qu'il me fut permis de parcourir les lignes qu'il avait tracées, je pus voir que le jeune homme avait, comme on disait au régiment, la tête près du bonnet, ou, si vous l'aimez mieux, la tête un peu caisson. Une tête un peu caisson signifiait, du temps de la petite capote, une tête chaude, inflammable ; une tête vive comme la poudre qui se met dans le caisson.

» Je disais donc qu'il m'avait semblé voir, dans les phrases du dernier venu, comme quelque chose qui annonçait qu'il avait du vif argent dans les idées. Il parlait du cloître avec un enthousiasme que je ne puis pas vous peindre, moi ; il en faisait le portrait, dans ses lettres à ses amis, comme un autre aurait fait la description de sa maîtresse. Pardon, mais, pour bien faire comprendre, je suis obligé d'employer de certains mots qu'on n'a pas l'habitude d'entendre ici.

» Je disais donc que le jeune homme, je le désignerai par le nom de frère Emile, car ce fut le sien pendant le peu de temps qu'il habita cette cellule ; M. Emile, donc, ne ménageait pas, à ses connaissances, les explications de nos belles montagnes. Il leur envoyait le plan de nos cours, il mesurait nos torrens et nos arbres, et les cordelières qui serrent nos robes de laine contre nos reins. Tantôt c'était le ciel bleu du soir qui lui envoyait des pensées qu'il transmettait au monde, tantôt il racontait les tableaux du cloître quand le soleil se lève sur lui, et qu'il trouve les moines qui l'ont devancé de long-temps au lever.

» Chaque matin, les ouvriers, frères libres, en retournant au village de Saint-Pierre, portaient les lettres du visiteur ; de ce point, elles partaient pour Paris, Londres, Venise et autres lieux. Mais, avant de mettre le cachet à ses dépêches, le jeune homme les lisait, les relisait, les déclamait à haute voix, me contraignant souvent à les écouter, ou me priant de les lire, et quelquefois même de lui en faire copie pour mettre en archives dans sa giberne, c'est-à-dire dans son sac de voyage.

» Une nuit, M. Emile était resté bien long-temps à écrire, et quand j'entrai, suivant mon habitude, dans la salle des étrangers, je le trouvai endormi sur une longue lettre ; je fus tenté par la curiosité (je m'en suis confessé), et je me dis que puisque j'étais chaque jour le confident du faiseur de lettres, je n'avais pas besoin de sa communication, et que je pouvais faire prendre le devant à mon impatience. Je pris donc connaissance de l'épître. Ce que je lus... je me le rappelle encore comme si les caractères étaient tous sous mes yeux ; la fin du monde, le déluge, ce n'était rien, comparé à la description que le voyageur faisait d'une tempête dans nos déserts.....

» Puis il racontait les périls qu'il avait bravés : il disait que dans sa marche, après s'être égaré, et cherchant à se diriger vers le village de Saint-Pierre, il avait été rencontré par une ourse furieuse qui l'avait attaqué ; il racontait le combat, absolument comme un sergent qui, dans le rapport d'une escarmouche, met en note tous ses coups de baïonnette donnés, et le nombre de ses cartouches tirées : le voyageur raconteur avouait que l'animal avait eu le prix d'adresse dans la manœuvre.... et il ajoutait qu'il aurait dit un éternel adieu à ses amis, si par hasard un montagnard égaré, comme lui abrité dans les environs, n'était venu à son secours....

» Quand le jeune homme se réveilla, son premier mouvement fut de porter les yeux sur son écrit. Je ne pus retenir une envie de rire. Il comprit que j'avais commis une indiscrétion, il ne chercha pas à me faire prendre le change. Toute la

journée il continua la correspondance, et le soir, quand je me retirai, il me dit :

» — Frère Marie-Jean, demain matin je vous dirai adieu.

» — Déjà ?

» La nuit fut plus froide que de coutume. Le lendemain, à l'heure où le jour éclaire les routes étroites du désert, il y avait encore demi-obscurité. Dans les airs roulaient des nuages noirs, et les plantes à cloches bleues, qui disent l'avenir du temps, refusaient de s'ouvrir, comme si elles eussent craint de devenir le réservoir des eaux du ciel.

» A huit heures, le jeune homme visiteur me serra la main, je le reconduisis jusqu'à la porte du cloître. Il s'éloigna. Après quelques heures écoulées, l'aspect des montagnes changea par un effet aussi inattendu et aussi prompt que ceux que je me rappelle avoir vus à mon jeune âge dans les féeries des théâtres. La tempête éclata avec fureur. Le tonnerre bondit dans les nuages, et les éclairs saluèrent nos vieux sapins de leurs feux de file éblouissans. On aurait dit une de ces bonnes batailles où le petit chapeau bravait les bordées tirées en même temps de mille bouches à feu. Je ne vous raconterai pas au juste tout ce qui se passa à ce moment dans l'air de nos montagnes, sur le sol de nos cavernes, dans l'eau de nos torrens. Les plus vieux moines disaient que jamais ils n'avaient assisté à une pareille bagarre des élémens : nous étions tous en prières sous les feux du ciel qui menaçaient à chaque moment de réduire en cendres le monastère.

» Et pendant cet orage, le jeune homme qui avait quitté le cloître marchait à l'aventure sur des rochers qui semblaient à chaque pas devoir s'enfoncer dans la terre entr'ouverte. Il voyait se réaliser le conte qu'il avait écrit, rien ne manquait aux détails ; on aurait dit que le ciel peignait une tempête d'après l'esquisse qu'avait faite le voyageur, ou que Dieu exécutait les effets de décoration dont le visiteur avait donné le plan. Mais le mélodrame n'était pas fini. Au moment où le jeune homme s'abritait sous un énorme roc qui s'étendait au-dessus de la tête du voyageur comme un bras menaçant, voilà que la partie de la lettre relative aux dangers imaginaires devient aussi une vérité, et le voyageur aperçoit sur la pente d'un ravin une ourse menaçante. Sa tête se perd.... ses forces l'abandonnent, il s'évanouit et ne se réveille qu'au bruit d'une arme à feu tirée par un montagnard qui était à la piste de la bête.

» Le jeune homme fut rapporté au cloître où il reprit ses esprits ; mais, en revenant à lui, il regarda ce qui lui était arrivé comme un châtiment que le ciel avait infligé aux mensonges dont il s'était rendu coupable dans la sainte demeure. Il se repentit, la grace de Dieu descendit sur lui, et il demanda à être admis au noviciat. Il habita cette cellule ; mais l'esprit malin lui livra sans doute assaut, car, au troisième mois d'épreuve, frère Emile soupira après le monde, le prieur ouvrit la porte du cloître et le rendit à sa famille.

» La troisième histoire que cette cellule me rappelle, continua frère Marie-Jean, est celle du novice Braün.

» Une caravane de visiteurs vint, il y a quelques années, au monastère, et, après une promenade dans le cloître, la journée étant avancée, on songea à regagner le village voisin. Au nombre des curieux était un jeune étudiant, natif d'un des cantons catholiques de la Suisse. L'aspect du monastère, le tableau de notre vie recluse captivèrent son attention ; il laissa partir ses compagnons de voyage, et promit de les rejoindre après avoir profité, le plus longtemps possible, de la permission de séjour au cloître qui lui était accordée. Le jeune voyageur ne put résister au désir de rester spectateur des belles scènes du soleil couchant, il voulut assister à nos oraisons du soir. La nuit arriva, le surprit, et lui coupa la retraite à travers des routes où il se serait infailliblement perdu.

» Il ne songea plus au départ dès qu'il sut qu'il pouvait trouver dans le cloître hospitalité complète. Il soupa du repas des visiteurs, et dormit dans une des cellules ouvertes aux étrangers. Il m'avait dit qu'il partirait le lendemain au petit jour ; suivant la régle, je vins le réveiller, je l'aidai aux préparatifs du voyage ; et, suivant la règle encore, en le saluant je lui présentai le petit compte que chaque voyageur a l'habitude d'acquitter, d'après un faible tarif, pour indemniser le cloître de ses dépenses et lui permettre de perpétuer l'hospitalité qu'il serait obligé d'interrompre si elle était totalement gratuite.

» Je présentais donc au jeune étudiant la carte de dépense, afin qu'il la payât. Je ne sais, ou plutôt je ne sus pas alors ce qui se passa dans son ame. Il garda un moment le silence, puis il me dit en souriant : « Frère Marie-Jean, je ne pars pas, je reste.... je demeurerai quelques jours avec vous. »

» Je déchirai ma carte, et j'allai dire au coadjuteur que le visiteur semblait avoir pris le cloître en affection, et qu'il avait toute l'allure d'un jeune conscrit tourmenté du désir de l'enrôlement.

» C'était absolument comme dans le temps où je voyais des jeunes imberbes suivre au pas le régiment et regarder la caserne et la guérite du factionnaire avec des yeux de convoitise. Je ne me trompais pas. Le jeune homme ne parla plus de partir : quand le délai de séjour accordé aux étrangers fut expiré, le visiteur me dit un matin : « Je reste avec vous au cloître. » Le prieur le fit appeler. Après une longue conférence, on me dit de préparer pour le novice cette cellule où nous sommes.

» Et peut-être ne serait-elle pas libre aujourd'hui, et peut-être le secret du frère Braün serait-il encore enseveli dans nos déserts, si, après quelques semaines, le père du novice, inquiet de l'absence du jeune homme, n'était venu le redemander à la Chartreuse. Ce n'était ni la voix du ciel, ni l'ennui du monde qui avaient converti le moine ; voici ce qui s'était passé en lui.

» En cédant à son désir d'habiter vingt-quatre heures le monastère, il n'avait pas songé qu'il fallait acquitter en sortant les frais de pension : quand il comprit à la vue de la carte à payer quelle était sa dette, il n'osa pas avouer que, par oubli de sa bourse, laissée entre les mains de ses compagnons de route, il se trouvait dans l'impossibilité de donner un centime ; il aurait eu honte d'être le débiteur des pauvres moines. Il préféra leur existence laborieuse à la crainte d'être accusé d'avoir un jour vécu à leurs dépens. Mais en présence de son père, et après avoir payé sa carte largement, le jeune homme conta naïvement l'histoire au prieur qui sourit et lui dit : « Mon ami, nous ne sommes plus ici dans les régions où, pour une dette d'hôtellerie, on incarcère l'étranger à perpétuité. »

» Frère Marie-Jean remit à un autre jour la continuation de l'histoire de la *cellule du diable*. »

MAURICE ALHOY.

## LA PIÈCE DE MARIAGE.

### I.

Le pavé était glissant; les maisons sur lesquelles la pluie avait battu paraissaient comme fraîchement badigeonnées, et les toits recouverts d'ardoises étaient d'une teinte plus brune: dans le lointain, le ciel se montrait bien encore chargé de quelques légers nuages; mais on eût dit que, fier de les avoir repoussés, le soleil brillait plus vif au-dessus de Paris: il venait de tomber une giboulée, nous étions au mois de mars 1835.

Un jeune homme, d'une taille et d'une tournure distinguées, s'était arrêté sous le guichet de la rue de Seine, pour regarder avec son lorgnon un de ces vieux portraits qui, adossés le long des murailles humides, semblent demander une famille aux passans; en face, et dans l'angle le plus obscur, un enfant assez proprement vêtu tendait un main pâle et maigre, tandis que de l'autre il se couvrait violemment la figure. En ce moment deux femmes vinrent à passer; l'une était enveloppée dans un ample manteau écossais, et sous son épais voile noir on apercevait les yeux bleus d'une jeune fille, comme à travers la nuit sombre on aperçoit les brillantes étoiles du ciel; l'autre avait la tournure d'une femme de chambre.

« Prêtez-moi de l'argent, ma bonne, dit la jeune fille qui avait vu le petit garçon, j'ai oublié ma bourse.

— Mon Dieu! moi aussi, mademoiselle, et je n'ai que juste de quoi passer le pont des Arts. Ce sera pour une autre fois, mon enfant, dit au mendiant la femme de chambre qui continuait son chemin.

— Donnez-moi toujours ce que vous avez, reprit sa jeune maîtresse l'arrêtant par le bras, nous prendrons le pont des Tuileries.

— Mais, mademoiselle, c'est le plus long, et vous savez combien madame est inquiète quand nous tardons d'une seule minute... Voilà déjà deux heures qui sonnent à l'Institut.

— Raison de plus pour que vous me prêtiez vite votre argent, répliqua la jeune fille avec une légère impatience dans la voix. » Et le petit garçon reçut deux sous dans sa main maigre et pâle.

Le jeune homme qui était arrêté devant le vieux portrait avait baissé son lorgnon pour regarder cette intéressante scène; il le reprit, afin de suivre des yeux la jeune personne qui s'éloignait en courant, et posait ses petits pieds sur le milieu de chaque pavé, avec la grace d'une chatte qui craint de mouiller sa belle robe de soie, ou plutôt avec la grace d'une élégante parisienne... Mais il l'eut bientôt perdue de vue à cause du détour que le quai forme en cet endroit. Alors, étouffant un soupir, il s'approcha du petit mendiant qui tenait toujours la pièce de deux sous, et la remplaça par une pièce de cinq francs.

A la différence du poids et du volume, l'enfant se découvrit la figure et s'écria, le cœur gros de reconnaissance: « Oh! monsieur, mon bon monsieur! voilà justement ce qu'il nous manquait pour payer le loyer de notre chambre; sans cette somme, le propriétaire nous eût mis à la porte... et mon père, ce soir, aurait couché dans la rue. Oh! monsieur, mon bon monsieur! vous sauvez la vie à mon père! » Et dans son émotion, le pauvre petit fut obligé de s'appuyer sur la muraille.

— Que fait-il, votre père, mon enfant? dit le jeune homme avec intérêt.

— Rien, monsieur; mais autrefois il était cocher, lorsqu'une chute qu'il a faite du haut de son siége l'a rendu infirme et incapable de continuer son état. Tant que ma mère vivait, cela allait bien, elle travaillait... mais depuis qu'elle est morte, il nous a fallu dépenser petit à petit nos économies; moi, je ne peux rien faire .. de désespoir, je me suis mis ce matin à demander l'aumône... Oh! cela me coûte trop! je ne recommencerai plus! J'avais bien pensé à mourir pour décharger mon père de ce que je lui coûte... mais la crainte de Dieu, l'idée que mon père n'aurait plus personne pour le soigner, et l'espoir de grandir pour travailler, pour gagner de l'argent.. tout cela m'a fait prendre mon mal en patience, et Dieu m'en récompense aujourd'hui; mais demain viendra... demain! mon Dieu, mon Dieu, demain! si je pouvais travailler! Et il se frappait le front avec désespoir.

— Pourquoi pas, mon enfant? tu t'exprimes bien; tu sais sans doute lire, écrire?

— Oh! oui, monsieur, et compter aussi! ma mère m'a appris tout cela en travaillant. C'est comme si je te laissais des rentes, me disait-elle; quand je ne serai plus, tu pourras soutenir à ton tour ton pauvre père infirme. Mais j'ai beau être complaisant et serviable pour tout le monde, personne ne s'intéresse à moi!

— Si ton père y consent, mon ami, je te prendrai à mon service; comme je ne doute pas que tu ne trouves ton avantage à rester toujours avec moi, j'aurai soin de ton père, et te ferai pour tes vieux jours une existence indépendante.

Le petit garçon rougit et pâlit tour-à-tour; la joie qui l'étouffait l'empêchait de prononcer une phrase de reconnaissance, on n'entendait que ces mots détachés: « Monsieur... mon père! ô mon Dieu! » Puis enfin, fondant en larmes, il se jeta sur la main de son bienfaiteur, la baisa avec transport, et dit précipitamment:

— Monsieur, si vous le permettez, je vais vous conduire auprès de mon père.

Ils montèrent la rue Mazarine.

— Je m'appelle Thom, j'aurai quatorze ans à Pâques, monsieur, continua-t-il, se redressant sur la pointe des pieds. Je vous promets d'être bien sage, bien soigneux, bien attentif, bien dévoué; bien dévoué! répétait-il tout essoufflé, tant il marchait vite, et tant le pavé était glissant; je serai bien sobre, je me suis appris à avoir faim: cela ne me fait presque plus de mal.... vous donnerez à mon père les gages que vous croirez me devoir... après avoir retenu les cinq francs que vous m'avez prêtés... ainsi je n'aurai pas reçu l'aumône.

Le jeune homme sourit.

— Et je n'aurai plus besoin de rien, continua le petit garçon, après s'être essuyé les yeux avec le bout de ses doigts; je pourrai faire pour mon père dans sa vieillesse ce qu'il a fait pour moi dans ma jeunesse. C'est juste, n'est-ce pas, monsieur? Ah! je vous devrai tout: mon bonheur et celui de mon père... Nous y voilà, monsieur, pardon si je passe le premier; mais c'est qu'on n'y voit pas trop clair.

Il poussa une barrière en bois, guida le jeune homme à travers de nombreux escaliers, jusqu'à une espèce de grenier dans lequel se trouvait une petite pièce ayant un poêle au milieu, un lit, quelques chaises et une table en assez bon état.

Le cocher reçut avec joie la proposition que lui fit

M. Amédée de Tainville, de le placer à l'hospice de Larochefoucault, et de prendre Thom à son service; puis on fit venir une voiture, et le cocher ayant cédé ses meubles à un voisin moins pauvre que lui, quitta, non sans regret, ces tristes murailles; car elles avaient été témoins de sa longue souffrance.

— C'est à toi, mon garçon, que je dois un abri, disait en route le vieillard; je te bénis! Sois reconnaissant envers ton maître, et pour toi et pour moi; rends-toi digne de ses bienfaits par ton dévoûment de tous les jours...

La voiture s'était arrêtée, et bientôt le vieillard fut installé dans l'hospice.

— Adieu, mon fils, lui dit-il d'une voix tremblante d'émotion, viens me voir lorsque monsieur te le permettra, n'oublie pas ton vieux père qui n'a plus rien à faire en ce monde qu'à prier Dieu pour toi!

Le vieillard et son fils s'embrassèrent en sanglotant, puis la grille s'étant refermée entre eux, la poitrine du pauvre petit se gonfla d'une douce et noble satisfaction; il releva la tête avec assurance, et sa casquette d'une main, de l'autre, descendant le marche-pied, il dit:

— Où va monsieur?

— Rue Louis-le-Grand, n° 20.

— Rue Louis-le-Grand, n° 20! répéta-t-il d'une voix claire et ferme.

Puis il ferma la portière, et s'élança derrière la voiture.

Le soir venu, sous une élégante livrée, un bougeoir à la main, le nouveau groom devançait son jeune maître dans un appartement richement décoré de meubles, de tentures et de tableaux *moyen âge*.

— Monsieur n'a plus d'ordres à me donner? lui dit-il d'une voix émue.

— Non, Thom.

— Monsieur est-il content de mon service?

— Oui, Thom; et toi, es-tu content?

— Oh! oui, mon cher maître. Mais une seule chose me chagrine, c'est que je n'ai pas vu cette jolie demoiselle, et que je ne pourrai la reconnaître pour m'acquitter un jour envers elle par ma reconnaissance.

— Comment alors sais-tu que cette jeune demoiselle est jolie? dit avec intérêt Amédée de Tainville.

— C'est à sa voix, monsieur; oh! cette voix, elle me sonne toujours au cœur comme une clochette me sonnerait à l'oreille. Sa voix, au moins, je la reconnaîtrais dans cent ans encore, si je pouvais vivre cent ans.

Amédée de Tainville devint rêveur.

— Et quand je pense, continua Thom, que depuis le matin je tendais vainement la main aux passans, lorsque le hasard a conduit près de moi cette bonne petite demoiselle qui a préféré faire un long détour, par un mauvais temps, pour ne pas refuser un malheureux! Quand je pense que sans elle je n'aurais peut-être pas attiré votre attention, je me dis: « C'est sans doute mon bon ange, et, bien sûr, je la reverrai! »

Deux grosses larmes coulèrent sur ses joues amaigries par le jeûne et la misère.

Amédée de Tainville soupira profondément, puis il enveloppa avec soin quelque chose qu'il plaça dans un élégant pupitre en cuir de Russie.

Et Thom emporta la lumière.

II.

Comme la femme de chambre et sa jeune maîtresse arrivaient, une chaise de poste tournait le coin de la rue, et le postillon qui faisait claquer son fouet les prévint de se ranger, ce qu'elles firent précipitamment.

— Que tu viens tard, Antonine! dit d'un ton de reproche M. Darblay, grave et digne magistrat de la cour royale; ton cousin, que nous n'attendions pas, est arrivé en ton absence, et l'ambassadeur qu'il accompagne à Naples ne lui ayant donné que le temps de changer de chevaux, il a été forcé de quitter Paris, désolé de ne t'avoir pas vue... car vous ne vous connaissez pas, mes enfans, et j'aurais désiré que vous pussiez conserver un souvenir l'un de l'autre, pendant les six mois que Gustave va consacrer encore à ses voyages, avant de venir se fixer pour toujours près de nous...

— Pardon, bon père, dit Antonine tout essoufflée de sa course; mais c'est que...

— Ta tante serait-elle plus malade, que tu es restée plus long-temps auprès d'elle? demanda madame Darblay avec inquiétude.

— Ma tante se porte mieux, bonne mère, mais c'est que... Allons, embrassez-moi tous les deux, et qu'il ne soit plus question de rien.., Vous me parlerez de mon cousin Gustave, et ce sera comme si je le connaissais.

Antonine fut caressée par sa mère, et tout rentra dans l'ordre accoutumé.

III.

Six mois après, M. Darblay était assis dans un grand fauteuil à clous dorés, devant une de ces tables rondes qui, au milieu d'un salon, servent à déposer livres, albums et journaux de toutes les couleurs. Une lettre s'y voyait dépliée, portant le timbre de Naples; madame Darblay, assise à côté de son mari, tenait une broderie, mais ne travaillait pas.

— Ainsi, votre neveu, madame, lui dit-il avec tristesse, renonce à devenir mon gendre; il rompt les liens que son père et moi nous avions mis tant de bonheur à former, il épouse une femme étrangère... Je désire qu'il soit heureux! mais je regrette ce mariage: c'était l'espoir et la consolation de mes vieux jours!

— Antonine est encore bien jeune, mon ami, reprit madame Darblay avec timidité: je sais que tout convenait, famille, fortune, intérêt de cœur... mais la juste considération dont vous jouissez et les douces vertus de votre fille vous feront dignement remplacer mon neveu Gustave... Voilà Antonine, mon ami, ajouta précipitamment madame Darblay essuyant ses yeux et s'emparant de la lettre qu'elle serra dans la poche de son tablier.

La jeune fille était entrée gaiment; mais après avoir baisé sa mère, elle s'aperçut qu'un sujet triste préoccupait ses parens; et bien qu'elle fût pour eux comme une jeune amie, elle attendit la confidence de leur chagrin, et ne pensa qu'à les en distraire, sans leur en demander la cause.

Elle ouvrit son piano, préluda avec grace et talent, choisit un morceau mélancolique, puis lent, puis vif et joyeux... On annonça le déjeuner, et lorsqu'elle prit le bras de son père et le posa gentiment sous le sien pour passer à la salle à manger, le front de M. Darblay s'était éclairci, et un sourire d'intelligence qu'Antonine échangea avec sa mère donna à la jeune fille la joie intime d'avoir été comprise.

Comme la chaleur était extrême, M. Darblay alla faire sa sieste, et, prenant leurs ombrelles, sa femme et sa fille allèrent se promener dans le jardin.

Antonine attendait dans un silence respectueux que sa mère voulût parler, et, pour la mettre à l'aise, cueillait une fleur à chaque arbuste. Enfin, arrivées à l'abri du soleil, elles s'assirent sur un banc de mousse, et madame Darblay dit en rougissant :

— Nous t'avions appris à aimer le nom de ton cousin, ma fille, tu devais le porter, ce nom... mais Gustave se marie, il n'y faut plus penser.

— Je n'y penserai plus, maman, répondit Antonine d'une voix douce et calme, je n'y penserai plus; cela me sera d'autant plus facile que je n'ai jamais vu mon cousin, mais seulement la chaise de poste qui l'emportait vers l'Italie.

— Si Gustave avait pu apprécier tes talens, ton bon cœur... il n'eût pas renoncé à un engagement que son père avait formé à son lit de mort... Mais Gustave ne te connaît pas, je l'excuse... Tu es rentrée dix minutes trop tard, mon enfant!... Singulier hasard! ajouta madame Darblay qui devint pensive.

— Et si tu savais, maman, ce qui causa ce *hasard*, comme tu l'appelles, reprit gaîment Antonine.

— Mon enfant, dit madame Darblay, sortant de sa rêverie, il n'y a pas de *hasard*. Le hasard, c'est Dieu, c'est sa volonté qui dirige toutes choses, et le hasard est heureux ou malheureux, selon que la cause qui le produit est bonne ou mauvaise.

— Oh! elle était bonne, petite mère, sois tranquille alors sur le sort de ton enfant; ce hasard la protégera... Tout sera pour le mieux... Je n'aurais peut-être pas été heureuse avec mon cousin, qui sait?

Après avoir dit ces mots d'une voix caressante, Antonine bouclait les cheveux de sa mère, arrangeait les plis de sa collerette, lui faisait un bouquet des fleurs qu'elle venait de cueillir... puis la voyant moins tristement préoccupée : « Rentrons, ajouta-t-elle, tu es bien jolie comme cela; viens auprès de mon père, je veux que ta vue le réjouisse à son réveil. »

## IV.

Le bateau à vapeur *la Ville de Corbeil*, amarré au quai de la Grève, était prêt à partir : le pont se trouvait encombré de passagers, la fumée du charbon de terre sortait du long tuyau, épaisse et noire, lorsqu'un jeune homme, suivi d'un domestique portant une légère valise, descendit d'un cabriolet et se précipita sur l'embarcadère comme trois heures sonnaient. Alors *la Ville de Corbeil* s'ébranla, un instant incertaine, puis rebroussa le fleuve, faisant gémir les flots sous les dents de sa roue.

Le silence avait succédé au bruit tumultueux du départ. Chaque passager s'était arrangé pour être convenablement durant ce court voyage; les uns regardaient fuir les tours de Notre-Dame, en rêvant à la grande et dramatique histoire qu'en a faite notre Victor Hugo; les autres lisaient les vers de Lamartine; ceux-ci une vieille chronique, ceux-là le journal du matin, et la plupart laissaient engourdir leurs pensées au bruit de la vague qui grondait d'être un moment détournée de sa course vers la mer qui l'attend. Ce bruit répété incessamment n'était plus un bruit... lorsque, à l'une des extrémités du bâtiment, on entendit un corps lourd tomber à l'eau, puis les cris : « Mon père! mon père se noie, au secours! » A l'extrémité opposée d'autres cris leur répondirent : « Monsieur, c'est elle! c'est sa voix, elle nous appelle! »

Puis un silence de mort... Puis deux hommes nagèrent, et au moment où celui qui venait de reparaître sur l'eau passait entraîné par le courant, les deux hommes le saisirent, remontèrent le fleuve avec effort pour regagner le bâtiment qui s'était arrêté, et parvinrent, à l'aide de cordes, à déposer sur le pont cet homme que sa femme, sa jeune fille, entourèrent avec effroi; et, grace aux soins qui lui furent aussitôt prodigués, il recouvra promptement ses sens.

*La Ville de Corbeil* avait continué sa marche, et les passagers repris leurs places sur le pont, au salon, ou au boudoir.

M. Darblay possédait une agréable propriété sur le bord de la Seine, non loin de Corbeil; il allait y passer les vacances accordées à la magistrature, lorsque, s'avançant sur la balustrade qui entoure le pont, un étourdissement, un vertige l'avait pris et fait tomber dans la rivière, et ne sachant pas nager, il serait mort, sans doute. Dès qu'il put parler, serrant sa femme et sa fille dans ses bras : « A qui dois-je la vie? » demanda-t-il en regardant autour de lui.

— A M. Amédée de Tainville, répondit Thom.

— J'ai beaucoup connu votre père, monsieur, dit M. Darblay tendant avec affection sa main au jeune homme dont les traits exprimaient un grand bonheur, nous étions camarades de collége. L'état militaire qu'il avait embrassé l'éloigna de moi; j'appris avec douleur sa mort sur le champ de bataille, et je bénis le hasard qui me fait devoir la vie au fils de mon ami.

Le hasard! murmura Antonine regardant Thom et son maître avec des yeux pleins de larmes.

—Oserai-je vous demander le but de votre voyage, monsieur? dit madame Darblay à M. de Tainville. Cette question n'est point excitée par une froide curiosité, comme vous le pensez bien, mais par l'intérêt le plus vif... celui d'une mère pour son fils, dit-elle d'une voix émue.

Amédée prit la main de madame Darblay et y posa doucement ses lèvres: « J'accepte ce titre avec joie, madame; la vérité est que je n'avais aucun but, une simple excursion dans les environs de Paris. »

*La Ville de Corbeil* venait de s'arrêter.

Après avoir interrogé les regards de son mari, madame Darblay reprit : « Nous ne pouvons nous séparer en ce moment, monsieur, et nous voici arrivés à notre destination. Faites-nous le plaisir d'accepter notre hospitalité; accordez-nous cette faveur comme une suite de ce que nous vous devons déjà, soyez généreux tout-à-fait. »

Madame Darblay n'eut pas de peine à décider Amédée de Tainville qui lui donna la main pour traverser l'embarcadère. Antonine suivait, serrant sur son cœur le bras de son père, et Thom fermait la marche portant le carton de la femme de chambre de ces dames, à laquelle il parla bas tout le long du chemin qui conduisait à l'habitation de madame Darblay.

## V.

Par une belle soirée d'automne, sous un ciel gris, à travers un léger brouillard, entourée de fleurs aux couleurs sombres, la famille Darblay avait fait apporter des chaises sur une terrasse qui domine le cours de la Seine : on n'entendait que le bruit de la feuille jaunie qui se détache et tombe... Antonine.

assise aux genoux de sa mère, les pressait avec tendresse; la jeune fille ne paraissait plus aussi gaie, elle regardait alternativement et son père et le fleuve, et le fleuve et son père.

— Antonine?

— Maman!

— Qu'as-tu, mon enfant? si tu n'es pas heureuse de ce mariage, dis-le-nous, il en est temps encore.

— Oh! si, maman, je suis bien heureuse, mais c'est que je pense toujours à ce moment affreux où mon père disparut dans ce vilain fleuve qui coule tranquillement devant nous, comme s'il n'avait pas failli nous engloutir tous les trois.... N'est-ce pas, maman, que nous y eussions suivi mon père? Aussi, combien je te remercie de m'avoir permis d'aimer M. Amédée, car en lui c'est mon père que j'aime!

— Amédée de Tainville est un brave et noble jeune homme qui, par son éloquence et son désintéressement, s'est déjà fait remarquer au barreau, reprit avec orgueil M. Darblay; si j'avais eu un fils, j'aurais voulu qu'il suivît cette carrière, et je bénis le hasard qui m'a fait rencontrer dans mon gendre celui que j'aurais choisi pour mon fils.

— Le hasard! répéta Antonine d'un air distrait, et regardant avec inquiétude sur la grande route, espérant y voir passer Amédée; maman dit qu'il n'y a pas de hasard, que c'est le doigt de Dieu qui dirige toutes choses...

Le galop d'un cheval se fit légèrement entendre, et la famille Darblay se hâta de rentrer au salon.

Le lendemain était un beau, un solennel jour: c'était celui du mariage d'Antonine Darblay et d'Amédée de Tainville. Les habitans pauvres des environs avaient été engagés à participer aux plaisirs de la fête, et attendaient, réunis dans la cour; les domestiques, parés de leurs plus beaux habits, ornés de bouquets et de rubans, se tenaient dans l'antichambre: Thom seul ne paraissait pas. Les parens, les amis des deux familles se trouvaient réunis dans le salon; Amédée de Tainville attendait avec impatience sa fiancée; elle entra appuyée sur le bras de son père.

La jolie tête d'Antonine, entourée des plis de son voile blanc, ressemblait à ces têtes d'anges entourées de nuages. Ce ne fut qu'un cri d'admiration. La jeune fille émue tremblait en regardant sa mère qui pleurait d'amour et d'orgueil. M. Darblay présenta sa fille aux parens de M. de Tainville, tandis que madame Darblay, de son côté, nommait son gendre à sa nouvelle famille, et les deux jeunes gens s'étant rencontrés à l'une des extrémités du salon, Amédée s'empara de la main d'Antonine, la conduisit près d'une embrasure de fenêtre dont les rideaux de damas rouge étaient baissés, et les soulevant, il découvrit une espèce de mendiant.... C'était Thom, portant des habits pareils à ceux qu'il avait sous le guichet de la rue de Seine, et tenant dans sa main la même pièce de deux sous.

Antonine rappela ses souvenirs... puis, après un moment d'hésitation, elle reconnut Thom, et regarda Amédée comme pour lui demander l'explication de cette scène.

« C'est alors que je vous ai vue, ma chère Antonine.... Depuis ce jour, votre image ne m'a jamais quittée, et je vous cherchais partout..... lorsque Thom a reconnu votre voix à ce moment fatal, où... je vous ai retrouvée! »

Puis, prenant les deux sous que Thom tenait toujours, Amédée de Tainville ajouta: « Acceptez-les comme notre *pièce de mariage*. »

Madame Darblay, inquiète de l'émotion qu'éprouvait sa fille, s'approchait pour en connaître la cause....

« Ah! maman, s'écria Antonine en se cachant dans le sein de sa mère, tu avais bien raison, il n'y a pas de *hasard*... Mais, mon Dieu, vous me rendez plus que je ne vous ai donné! »

Madame Fouqueau de Pussy.

---

## UNE RÉVÉLATION.

Des cerveaux infatigables se mettent à la recherche de la pierre philosophale, du dissolvant universel, de la chimérique panacée et du mouvement perpétuel; on en rit tout d'abord. Je ne dis pas que cela devait être, mais j'affirme que cela était inévitable.

Puis on redevient calme et sérieux; on élabore les prodiges, et il en reste quelque chose de lucide, de précieux et de solide, c'est-à-dire un principe de science positive.

Pourquoi non? du chaos Dieu n'a-t-il pas fait le monde?

Or, n'en serait-il pas ainsi de nos hallucinations nocturnes, de ces rêves qui tantôt nous affaissent et tantôt nous sourient?

Nul doute que l'état de l'ame, inquiet ou paisible, ne soit la cause directe de ces fantasques débauches d'une imagination qui veille quand notre matière repose; nul doute qu'au milieu de si prestigieuses réactions il n'y ait une science occulte et des germes précieux que tôt ou tard fécondera l'intelligence humaine.

Hochez la tête et raillez si bon vous semble, ma conviction n'en sera ni moins sincère, ni moins profonde.

Et d'ailleurs, parviendrais je à vous convaincre, peut-être en vous-mêmes diriez-vous: L'esprit du siècle est de ne croire à rien, et, par vanité, vous feindriez de n'être point convaincus.

A cette pensée, bon nombre de gens, à ma place, briseraient incontinent leur plume, se croiseraient les bras, et, vomissant dans l'espace un long et douloureux soupir, désespéreraient de l'humanité.

Sottise et faiblesse que tout cela! le grand Galilée n'a pas craint de se faire pendre pour une probabilité; or, il est fort naturel de se faire bafouer pour une autre.

A propos d'hallucinations nocturnes, je dois au public une histoire toute véridique, laquelle est certes concluante en ma faveur.

En l'année 1796 et à quelques milles de la cité de Londres, une jeune femme était profondément affligée de la disparition d'un enfant de 6 ou 7 ans. Les recherches les plus assidues avaient été infructueuses, et déjà le voile épais des nuits retombait lentement sur le monde, et la pauvre mère, la face couverte de ses mains tremblantes, versait d'abondantes larmes, et d'amers sanglots se pressaient dans sa poitrine haletante..... Elle appelait son enfant, et l'enfant ne répondait point à la voix plaintive de sa mère... Oh! l'horrible souffrance!!! Au milieu de la nuit, une étrange révélation vient, à quelques pas de là, troubler le sommeil d'un homme; il s'éveille, jette un regard autour de lui, porte la main sur son front, retombe sur sa couche et s'endort.

L'enfant lui était apparu gisant au pied d'une broussaille chargée de neige, et cet homme en lui-même s'était dit: Folie!

La nuit d'après, pareille vision lui advient et la foi

le saisit au cœur. Il se lève de nouveau, se vêt à la hâte, monte à cheval et, en moins d'une heure, arrive aux lieux par le songe indiqués.

Oh! ce n'était pas une illusion; l'enfant était là, couché sur une friche, au pied d'une broussaille blanchie par la neige; le pouce de sa main droite était pressé entre ses lèvres glacées; son pouls battait lentement, mais enfin il battait... Heureuse mère!..

Encore une fois, cette histoire est vraie et, de plus, il y a des milliers de faits de la même nature que je pourrais citer à l'appui de celui-là.

Il faudra bien un jour que l'intelligence humaine, qui a résolu des problèmes si difficiles, trouve aussi la solution de ces phénomènes psychologiques.

P. JOIGNEAUX.

## FONTAINES DE ROUEN.

### FONTAINE DE LA CROIX DE PIERRE. — DE LA CROSSE. — DE LISIEUX.

Il existe peu de villes aussi abondamment pourvues d'eaux limpides et salubres que celle de Rouen. Le nombre des fontaines publiques jaillissantes monte aujourd'hui à plus de trente-six. Parmi les sources qui les alimentent, la plupart, situées à une grande distance, ont nécessité de longs et dispendieux travaux. Telle est en particulier celle de Darnetal, dont le cardinal George d'Amboise, premier du nom, détourna le cours d'une lieue, et qui fournit aux habitans de Rouen un motif de plus de bénir la mémoire de ce vertueux prélat, digne ami du roi Louis XII.

Dans les contrées les plus abandonnées au culte des beaux-arts, il n'est pas une de ces fontaines qui ne leur eût fourni quelque inspiration brillante et gracieuse, et les amis de l'architecture auraient à s'applaudir de leur multiplicité autant que la population qui en recueille les bienfaits. Il faut convenir qu'il n'en fut point ainsi à Rouen, et que trois seuls de ces monumens sont dignes de toute l'attention des artistes et des curieux : savoir, la fontaine de la *Croix de pierre*, la fontaine de *la Crosse* et celle de *Lisieux*.

La première que représente notre vignette, due au talent de MM. Tellier et Thompson, deux de nos artistes les plus distingués, est remarquable par sa position, par l'élégance de son aspect, par la grace de ses détails et par l'ingénieuse application des formes de l'architecture gothique à un emploi si éloigné de leur destination ordinaire. Peut-être n'existe-t-il pas en France un autre monument de ce genre. C'est le 3 novembre 1545 qu'elle fit jouir pour la première fois les habitans de ce quartier du bienfait de ses eaux abondantes et pures.

Voici sur l'origine de cette fontaine quelques notes dont nous ne garantissons pas l'authenticité :

Le 17 octobre 1197, il intervint entre le roi d'Angleterre Richard-cœur-de-Lion et Gauthier ou Vautier, archevêque de Rouen, une convention par laquelle le dernier céda la ville d'Andéli à Richard, qui, en échange, lui abandonna la ville de Dieppe, la forêt d'Alihermont, la manoir de Louviers et la petite ville de Bontelles, qui n'existe plus. L'auteur de l'histoire de Louviers dit que, pour conserver la mémoire de ce traité, on plaça dans plusieurs quartiers de la ville de Rouen des croix de pierre au sommet desquelles furent inscrits des vers latins, qui retraçaient les conventions du duc Richard et de l'archevêque Vautier. Le temps ayant détruit les croix, il est probable que le monnment si connu à Rouen sous le nom de la Croix de pierre a été élevé pour en tenir lieu. Les effets de ce traité s'étant maintenus jusqu'à la révolution de 1789, les archevêques de Rouen auront toujours été intéressés à en conserver la mémoire, et sans doute la Croix de pierre, monument plus imposant et plus durable que ceux qui l'avaient précédé, aura comme eux été élevée pour perpétuer le souvenir d'une convention avantageuse à l'église de Rouen.

Quoi qu'il en soit, et dans son état actuel, on ne sait s'il faut gémir davantage de la barbarie des mutilations que ce monument délicieux a subies, ou de la maladresse non moins barbare avec laquelle on a tenté de les réparer.

La fontaine de la Crosse, privée de l'horizon aérien sur lequel la croix se dessine, offre aussi de jolis détails d'architecture gothique. La source qui l'entretient n'ayant jailli qu'en 1540, on peut regarder sa construction comme un des derniers monumens du style à la fois original et gracieux du moyen âge. La maison contre laquelle elle est adossée, et dont elle fait l'ornement, appartenait aux abbés de l'Ile-Dieu, qui lui avaient attaché le signe de propriété dont elle tire son nom, la crosse épiscopale. Un peuple qui se faisait grec et romain aurait dû honorer du moins, dans cette tradition de l'ancienne église, le *lituus* des augures, au lieu de gratter les *crosses* gravées en ornemens dans les parties lisses des panneaux, et s'abstenir des réparations maladroites que ce monument a subies.

La fontaine de Lisieux, qui représente le Parnasse et dont on ignore l'origine, mérite aussi l'attention des personnes curieuses.

Charles NODIER.

M. B. de Toulouse, vieillard de 75 ans, vient d'être frappé, à Marmande, d'une apoplexie foudroyante. Ses héritiers accourent pour lui rendre les derniers honneurs, et s'empressent ensuite d'aller visiter les hardes du défunt, car le bon homme avait la réputation de doubler sa culotte de billets de banque. Les perquisions étaient infructueuses; sa culotte ne contenait que des non valeurs. Il ne restait plus à explorer, ou pour mieux dire, à récurer, qu'une mauvaise casquette, comptant déjà deux lustres d'existence, et autant de taches que certaines consciences de courtisans. On y trouva quelques pièces d'or et de plus une liasse d'effets de commerce pour une valeur de 64.000 francs. Le pauvre mort laisse en outre une fortune de 500.000 francs, qui probablement n'avait pas pu trouver de place dans ce coffre-fort de nouvelle espèce.

A. P. BARBIEUX,
*Gérant.*

Paris, imp. de Félix Locquin, rue N.-D.-des-Victoires, 16,
Pour Henry Hooper, 13, Pall Mall, East, Londres.

# LE CAMÉLÉON,

N° 36 (3me Année.) JOURNAL NON POLITIQUE. 24 SEPTEMBRE 1836.

PARAISSANT LES 1er, 8, 16 ET 24 DE CHAQUE MOIS.

## A NOS ABONNÉS.

Le Caméléon, régénéré en grand in-8° à la demande réitérée de nos lecteurs, ne reparaîtra sous ce format que le 1er novembre.

Voulant renouveler nos témoignages de reconnaissance du patronage accordé depuis trois ans avec tant de libéralité par la classe distinguée de nos lecteurs au Camléléon, nous saisissons avec empressement l'espoir de leur être agréable en leur annonçant que la direction du journal va appartenir à une société d'hommes de lettres, ce que la France compte de célébrité dans ce genre.

Les arrangemens et changemens apportés par la nouvelle administration seront de nature à concilier tous les goûts, à satisfaire à toutes les exigences et à mériter de plus en plus au Caméléon la bienveillance et le patronage du public.

D'ici au 1er novembre, il sera fixé s'il reparaîtra une ou deux fois par mois. Nous l'indiquerons en reparaissant.

## LE CAPUCIN A LA GRANDE CROIX.

J'aime les recteurs de Bretagne ; leur existence est si pieuse, si recueillie, si dévouée ! Qu'un malade les attende à deux lieues de leur presbytère, dans ces nuits de tempêtes qui déracinent les pins sur la côte et couvrent les rocs d'écume, ses paroles consolantes lui arriveront toujours avant son dernier soupir. Comment n'aimerais-je pas à m'entretenir de ces bonnes et excellentes ames ? Cette fois c'est du recteur du bourg d'Arzal que je vais vous parler. Je ne ferai d'ailleurs ici que répéter un récit que m'a fait souvent un vieux parent dont l'enfance se passa tout entière] au presbytère d'Arzal. Je lui laisse donc la parole.

C'était dans un hiver bien rude de l'an 176..... Le froid fut si rigoureux, que bien des gens avaient été trouvés mourans ou morts dans la campagne, au milieu des landes ou des bois, expirant ainsi privés des secours de la médecine et de la religion. C'est pourquoi l'intendant de la province et l'évêque du diocèse de Vannes avaient, chacun dans ses attributions, ordonné que des rondes seraient faites durant la nuit par les habitans et les vicaires et desservans de chaque paroisse, à tour de rôle.

Cette mesure n'était nulle part plus nécessaire que dans la presqu'île de Rhuis : les Bretons savent qu'autant elle est douce et chaude dans l'été, autant en hiver elle est glaciale. Le vent de mer que rien n'arrête, l'assaille de toutes parts. Ce sont, à droite, les bourrasques du Morbihan ; et à gauche et en face, l'Océan au souffle éternel. C'était à n'y pas tenir, cet hiver-là ; j'étais un enfant, mais le souvenir me fait froid encore.

Or, le soir le plus glacial qu'il y eût eu jusqu'alors, vint le tour du recteur d'Arzal de parcourir les routes et les bois des environs. C'était par bonheur un homme robuste, dans la vigueur de l'âge, qui, avant d'entrer dans les ordres, avait été sur mer d'assez longues années, peu religieux, indifférent du moins, jusqu'à un naufrage qui le menaça de mort. Ce naufrage le fit penser à Dieu, et il apprit à le prier et à l'adorer. Dans la tempête, il entendit sa voix, comprit sa parole, et, de retour à terre, il se voua à la mission de l'enseigner aux hommes. Certes, il l'enseignait bien. Sévère avec lui-même, il était indulgent avec les autres, parce qu'il savait que ses fautes à lui avaient eu aussi autrefois besoin d'indulgence. Ses paroissiens le chérissaient ; et moi, qui lui servais la messe, je puis dire que je l'aimais comme j'aime sa mémoire encore. C'était un digne homme.

Vous devez donc bien penser que je voulus accompagner M. Le Hellec dans sa tournée. Ce n'était point seulement qu'à l'église, dans un lieu bien chaud, bien fermé, que je devais le servir, je devais l'imiter et seconder ses fonctions saintes, au milieu des frimas et de la tempête. Une véritable tempête de neige avait lieu ce soir-là ; mais rien n'arrêtait le recteur. Sa ronde était très-étendue ; elle avait à longer la Vilaine, à partir d'Arzal, à traverser le bois de Marzan et à revenir par l'abbaye de Prières.

Nous partîmes donc, M. Le Hellec, le sacristain et moi qui tenais une lanterne. Il nous était impossible de marcher vite, car la terre était extrêmement glissante et la neige épaisse nous aveuglait. Au bout d'une heure de marche environ, nous aperçûmes les ruines du château de Lisle où venaient séjourner autrefois nos ducs, et je me disais : « Il y a quelque cent ans que ces murailles étaient revêtues de chaudes tapisseries et sillonnées de foyers flambans, et voilà à présent que la neige y tombe et que la bise y souffle. » Enfant, je ne pensais guère alors à la vieillesse de l'homme ; sa caducité et celle des édifices des anciens temps se ressemblent.

Après avoir traversé de grandes landes où l'air glacé s'ébattait sans obstacle, nous entrâmes dans le vaste taillis de Marzan. Quand l'atmosphère était calme, nous étions moins accablés de givre et de neige sous ses arbres ; mais aussi, qu'un coup de vent s'élevât, et toutes les branches ébranlées jetaient sur nous des masses de frimas. J'étais heureux

et fier de la part que je prenais à une bonne œuvre ; si nous venions à sauver quelqu'un, j'allais avoir un peu de la vie rendue à un de mes semblables pour me réchauffer le cœur. En attendant, j'avais grand froid, et je demandais un bon feu, comme un mourant demande le salut. Avec quelle joie je pensais à l'âtre flambant du presbytère, et certes M. Le Hellec et le sacristain formaient les mêmes vœux. Nous marchions le plus vite qu'il nous était possible, quand le recteur me prit tout-à-coup par le bras :

« Arrête, arrête. Mahé, élève donc ta lanterne. »

Je soulevai avec peine mon bras à demi gelé. Je parvins enfin à la tenir à la hauteur de ma figure, et la lanterne tremblait au tremblement de mes pauvres doigts.

— Tâche donc de tenir la lanterne un peu fixe : — là. — Ne vois-tu rien ?—Est-ce un tronc d'arbre ? — Est-ce un homme ?

Je plaçai ma main gauche sous celle qui portait la lanterne, pour la maintenir un peu, et nous approchâmes. C'était un tronc d'arbre : contre ce tronc d'arbre, un homme qui y était appuyé, défaillant, mourant de froid. Nous fîmes tomber la neige qui couvrait ses vêtemens raidis et son visage déjà pâli par la mort. C'était un soldat.

— Le malheureux ! dit M. Le Hellec, il est à moitié gelé.

Nous le prîmes alors et il fallut en quelque sorte le détacher du tronc d'arbre, car la glace commençait à l'y enchaîner. M. Le Hellec l'enveloppa dans sa chaude lévite, au risque de périr de froid lui-même, et le prenant par la tête, le sacristain l'enlevant par les pieds, ils l'emportèrent. Je marchais en avant, chargé du sabre et du havresac du malheureux, et toujours la lanterne en main.

Nous avions fait cent pas à peine, quand voilà que nous entendîmes des hurlemens de loups très-voisins, dans la direction de l'arbre où nous avions trouvé le soldat. Le malheureux ! quelques minutes plus tard il était dévoré. Cette terrible réflexion de M. Le Hellec m'est toujours restée dans la mémoire avec le souvenir de ces hurlemens sinistres.

De temps à autre le recteur ordonnait une courte halte, pour sentir si le cœur du soldat battait encore. S'il s'était aperçu que la mort s'emparait de lui, il lui eût donné le viatique, car il portait sur lui deux hosties consacrées. Au contraire, la vie revenait au pauvre soldat avec la chaleur dont l'entourait la lévite du recteur.

Le chemin était long pour revenir au presbytère. Nous approchions cependant de l'abbaye de Prières, et, pour abréger la route, M. Le Hellec me faisait l'histoire de ce saint monastère fondé par le duc Jean I^er^, pour faire mémoire de ceux qui y périssent à la côte de Bretagne; fondation touchante et dont le titre annonçait toute la belle mission. Prières ! que de choses dans ce seul mot ! que d'effusions de tendresse et d'amour ! C'est une mère à deux genoux près du berceau de son premier né ; une jeune fille prosternée au chevet de sa mère malade ; de saints hommes inclinés devant l'autel et implorant Dieu pour les pauvres naufragés. C'est ce que faisaient alors les moines de l'abbaye : nous entendions déjà leurs chants, nous vîmes bientôt la lumière des cierges du chœur.

« Courage, courage, dit M. Le Hellec au soldat gelé, courage ! n'entendez-vous pas ?

— J'entends, répondit le malheureux, » et il fit un signe de croix.

« Courage ! répéta le recteur ; nous voici bientôt arrivés. » Je doute que jamais il ait remercié Dieu à l'autel avec plus de ferveur qu'au moment où il aperçut à l'horizon, à travers le rideau toujours mouvant que tendaient les flocons de neige, la clarté de la chandelle qui brûlait auprès d'un bon feu, dans la salle basse du presbytère. La vue d'un but ardemment désiré qu'on est sur le point d'atteindre donne du courage; nous marchâmes donc de plus belle, et nous entrâmes bientôt près de cet excellent foyer qui nous réjouissait de loin.

— Ah ! mon bon Jésus ! M. le recteur, un homme ! un soldat ! Il est mort, Dieu me pardonne, s'écria la vieille servante Yvette.

— Non, non, ma mie, mais il meurt de froid.

M. Le Hellec n'eut pas besoin d'en dire davantage; déjà l'excellente servante avait jeté dans l'âtre une joyeuse bourrée de genêts ; elle dressait un lit, le bassinait ; et bientôt le pauvre soldat gelé y était chaudement blotti en face du fagot flambant. Comme il se trouvait soulagé ! y penser fait du bien, ce me semble. En effet, cette douce chaleur le pénétra par degrés, tellement, qu'au bout d'une heure il ouvrit les yeux, regarda tout stupéfait à ses côtés, comme quelqu'un qui se réveille autre part que là où il s'était endormi. La vie lui revenait, il comprit enfin, et les premiers mots qu'il dit furent ceux-ci :

— M. le recteur, Dieu vous en récompensera.

La bonne Yvette le veilla une partie de la nuit, et eut de lui tant de soins, que le lendemain matin, à l'heure du déjeuner, il se sentait en état de partir. Il avait, pendant le repas, raconté au recteur qu'il venait de Vannes et allait rejoindre son régiment qui était en garnison à Nantes, quand le froid l'avait saisi dans le bois de Marzan. Après le déjeuner, il se mit en devoir, tout en faisant de sincères remerciemens encore, d'endosser son sabre et son havresac. Il demanda enfin au recteur la permission de l'embrasser, et M. Le Hellec la lui accorda, mais sans le laisser partir, il voulait le garder un jour de plus ; cet homme sauvé par lui était sa bonne action, son bien, il n'entendait s'en séparer que le plus tard possible. Il lui signifia qu'il ne le mettrait en liberté que le lendemain matin de bonne heure, de très-bonne heure; c'est ce dont ils convinrent entre eux. Ce fut donc une bonne journée de distraction et de causerie pour le recteur et Yvette, à qui le soldat raconta, avec toute la franchise militaire, ses campagnes et ses affaires de famille. Il avait ses parens aux environs de Vannes, et dans trois ans bien comptés, terme de son engagement, il devait rentrer au logis. Bref, la moitié de la matinée se passa, midi sonna, puis le dîner vint; autre distraction qui dure longtemps en Bretagne. Il était trois heures quand Yvette, après avoir servi le dessert, était sortie.

Elle rentra presque aussitôt, courant autant que le lui permettait son âge : « Ah M. le recteur ! » et sa voix avait quelque chose d'extatique, et ses yeux brillaient comme si un miracle s'y reflétait, « ah mon Dieu ! le CAPUCIN A LA GRANDE CROIX ! »

Or, ce capucin était, disait-on, le nouveau frère quêteur du convent de Quertember : il était déjà venu dans plusieurs paroisses, mais non encore à Arzal. On le désignait ainsi parce qu'il portait à la main, comme saint Jean-Baptiste dans les tableaux d'église, une croix de bois blanc fort haute et fort

grosse : mais il avait, par-dessus tout, une extrême réputation de sainteté, ce qui fit qu'Yvette répéta avec une joie pieuse :

« Le capucin à la grande croix !

— Entrez, entrez, révérend père, lui dit le recteur en se levant, quand il parut à la porte de la salle. Venez vous asseoir à table ; vous devez avoir froid, chauffez-vous ; prenez place près de moi... Yvette ! le couvert du révérend ; la soupe ! » Le capucin parut étourdi par ces marques précipitées d'un bienveillant accueil : il s'excusa en disant, avec une profonde humilité, qu'il ne méritait pas cet honneur, qu'il pouvait dîner seul, à part. Nouvelles instances de M. LeHellec ; nouvelles humilités de la part du frère quêteur. Il céda enfin, posa sa grande croix dans un coin de la salle, vis-à-vis le fusil du semestrier, et s'assit près du recteur : il se mit bientôt plus à son aise, et raconta à M. Le Hellec les événemens survenus par suite du froid dans les environs de Quertember ; dit combien son couvent était nécessiteux, et se félicita de la bonne réception qui lui était faite au presbytère, en termes si soumis, si bas en quelque sorte, que le soldat s'en impatientait. Le recteur, à son tour, lui conta les affaires de la cure, et le soldat ses batailles. Bref, la conversation était tout-à-fait engagée et faisait passer vite les heures. Yvette avait eu une journée selon son cœur : servir à dîner au capucin à la grande croix ! c'était un bonheur qu'elle avait si ardemment désiré ! Elle s'inclinait toutes les fois qu'elle lui donnait une assiette, et ne passait jamais devant la grande croix sans se signer.

Enfin neuf heures sonnèrent : c'était là une heure indue à Arzal, surtout pour des gens qui, comme le soldat et le frère quêteur, devaient partir de grand matin.

« Ainsi donc, dit M. Le Hellec à ses deux hôtes, en se levant, il faut s'aller coucher.

— Je ne demande pas mieux, M. le recteur, car j'ai de longues oraisons à dire avant de me mettre au lit, répondit le frère quêteur en baissant les yeux.

— Ne vous fatiguez pas trop, mon frère, lui dit alors l'excellent recteur, vous servez Dieu tout le jour dans vos saintes fonctions : prenez le repos nécessaire.

— C'est ce que je vais faire, ajoute le soldat, car j'ai une bonne étape à fournir : permettez donc, M. le recteur, que je vous embrasse, car c'est vous qui m'avez sauvé, et je le repète, Dieu vous en récompensera. Il ne peut tromper le souhait d'un homme reconnaissant, et même... — ici sa voix s'émut. — donnez-moi votre bénédiction, ce sera une bonne compagnie pour la route.

— Tout ce que vous voudrez, mon brave ; » et le recteur l'embrassa, le bénit, lui souhaita un bon voyage et lui donna de bons conseils, afin qu'il menât à bon port cette vie qu'il lui avait conservée. Elle était la sienne à moitié ! Il s'adressa ensuite au capucin, et après lui avoir donné une large aumône, il lui souhaita une bonne nuit.

« Mais à propos, mon révérend père, si vous partez avant le jour, ce brave soldat part aussi : vous pourriez diriger votre tournée de manière à faire route ensemble.

— Pardon, M. le recteur, répliqua le capucin, je... — il était embarrassé, — je ne vais pas du même côté : je retourne au couvent.

— Soit, répondit le soldat. » Il n'en semblait pas fâché, car les manières humbles du capucin lui paraissaient de l'hypocrisie, et il l'avait en horreur en franc et loyal soldat qu'il était. Yvette s'empressa de saisir la grande croix, pour avoir encore le bonheur de servir le capucin : « Mon Dieu ! qu'elle est lourde ! s'écria Yvette.

— Lourde presque autant que mon fusil, ajouta le soldat, qui la passa au frère quêteur.

— Celle que Notre-Seigneur porta était bien plus pesante, répondit-il en joignant les mains. »

Et pendant cette conversation on était arrivé au long corridor du second étage, à chaque extrémité duquel était une chambre, à gauche celle du capucin, à droite celle du soldat, et après leur avoir donné à l'un et à l'autre une lumière, le recteur les quitta en leur répétant deux ou trois bonsoirs encore, ainsi que la vieille servante.

Le bon recteur se coucha alors, content de sa journée, et s'endormit bientôt dans sa calme et pieuse conscience. Les premiers instans du sommeil d'Yvette durent être bien beaux aussi, car elle avait été heureuse de servir le vénérable capucin à la grande croix ; c'était le prélude des biens célestes. Quant à moi, je n'avais reçu d'autre impression que celle de la peur que me causait la longue figure pâle du capucin, surtout quand il déroulait les gros grains de son rosaire.

Il y avait une demi-heure à peine que nous étions couchés, quand le soldat, agité par le dîner qui avait peut-être été trop copieux, peut-être aussi par son aventure de l'autre nuit, ne pouvant s'endormir, pensa à allumer sa pipe ; mais il avait éteint sa lumière, et il battit tant et tant de fois inutilement le briquet, que son amadou était entièrement usé. Il pensa alors que le feu de la salle basse n'était pas éteint sans doute, et qu'il pouvait y aller rallumer sa chandelle. Il sortit donc à tâtons de sa chambre et se trouva dans le corridor qui était sombre comme un four.

Que vit-il !

Dans l'obscurité rayonnait une étroite bande de lumière sous la porte de son voisin : il n'était pas couché.

« Eh bien ! mon frère, lui dit-il, vous ne dormez pas encore, tant mieux... ouvrez-moi ! »

On ne répondit pas. Alors le soldat prit le parti de frapper doucement.

« Qu'est-ce ? demanda le capucin d'une voix quelque peu saisie.

— Ouvrez-moi, je vous en prie, car j'ai ma pipe à fumer et je n'ai point de feu. »

Le capucin ne lui répondit que par un bonsoir bien bref, et sa lumière disparut.

Le soldat, assez mécontent, assez étonné, descendit l'escalier le plus doucement possible pour ne pas réveiller le recteur qu'il entendit ronfler bien cordialement, de même qu'Yvette qui dormait au rez-de-chaussée : il al a droit à l'âtre où brillaient comme des yeux de chat quelques charbons dans la cendre, et sa pipe, allumée, il remonta avec tout autant de précaution ; le recteur ne cessa point de ronfler profondément et régulièrement comme il résulte d'un bon sommeil.

Il était au haut de l'escalier : quel fut son étonne-

ment quand il aperçut encore la bande de clarté sous la porte du frère !

Comment avait-il rallumé sa chandelle ? Pourquoi ? Il n'y put pas tenir et regarda par le trou de la serrure, curiosité blâmable qui sera pourtant bien heureuse dans cette circonstance. Il ne vit d'abord que le capucin qui avait le dos tourné, et le haut de la grande croix s'agitait au-dessus de sa tête ; il n'apercevait rien de plus, mais il entendait un bruit de fer sourd, étouffé. — Quel était ce bruit ? Et voilà que le capucin se retourna. Le pied de la haute croix se trouvait ouvert, un poignard y était renfermé, et de chacun des bras de la croix tendus comme pour bénir, le frère quêteur tira un long pistolet.

C'était, à n'en plus douter, un brigand qui avait pris ce déguisement pour pénétrer dans le presbytère, assassiner le recteur et dépouiller l'excellent homme qui dormait si paisiblement. Toutes ces réflexions assaillirent l'esprit du soldat à la fois, mais il n'y avait pas un moment à perdre. Le scélérat ne se doutant nullement qu'il était observé, tira son poignard, puis, l'ayant mis dans sa ceinture, il arma ses pistolets.

Le soldat, quoique habitué aux surprises de l'ennemi et aux scènes nocturnes, fut troublé par ce qu'il voyait. « Ce bon recteur, cette excellente Yvette, ce pauvre enfant qui dorment si bien, se disait-il, quelle va être leur frayeur ! » Cette réflexion le frappait d'épouvante pour eux. Ce fut bien autre chose, quand il entendit du dehors deux longs coups de sifflets. « Certainement, se dit-il, c'est un avis de ses camarades ; ils l'avertissent de leur venir ouvrir la porte, » et il ne détournait pas l'œil du trou de la serrure.

Il fit bien, car le faux capucin s'apprêtait à sortir ; il avait déjà mis la main sur la clef, il la tournait, et la porte allait s'ouvrir, quand d'un coup de crosse le soldat l'enfonça. Le brigand saisi laissa tomber ses pistolets ; alors s'engagea une lutte corps à corps. Enfin, en lui tenant la baïonnette sur la poitrine, le soldat s'empara des armes du misérable et l'enferma à double tour dans sa chambre devenue une prison.

Le bruit que produisit cette scène réveilla tout le monde dans la calme demeure ; nous accourûmes, le recteur entortillé dans sa grande lévite, Yvette roulée dans sa mante et le capuchon sur la tête, et nous trouvâmes le soldat en sentinelle à la porte du brigand. Il nous raconta ce qui venait de se passer, et il fallait voir les signes de croix d'Yvette pendant le récit du brave soldat ; elle qui avait en quelque sorte adoré ce scélérat ; c'était pour son cœur pieux une peine cruelle. Quant à M. Le Hellec, il croyait toujours entendre de nouveaux sifflemens, mais il se trompait, et nous supposâmes que les complices voyant des lumières dans le presbytère et n'ayant pas reçu de réponse à leur premier signal s'étaient éloignés.

Bien qu'il fît un horrible froid dans le corridor où nous étions, nous ne voulions pas le quitter et abandonner notre prisonnier. Yvette alla chercher en ma compagnie, car rien n'eût pu la décider à y aller seule, une large braisière pleine de charbons ardens, et, ainsi, bien éveillés toujours, on le pense, nous attendîmes le jour. N'entendant aucun bruit dans la chambre, le soldat regarda par le trou de la serrure, il vit le misérable qui semblait endormi comme s'il avait une bonne conscience ; cet homme était, certes, bien endurci dans le crime. L'aube parut enfin éclatante par le reflet de la neige qui couvait la terre et les arbres.

« A présent, dit le semestrier, il est temps que je parte avec mon prisonnier ; adieu, M. le recteur, je vous avais bien dit que Dieu vous récompenserait. »

M. Le Hellec était dans les bras du jeune soldat : « Oh ! jamais, mon ami, jamais nous ne nous séparerons ; nous nous sommes rendu la vie, et le ciel a voulu que vous soyez comme mon fils, que je sois comme votre père ; jamais nous ne nous quitterons ; je vous ferai avoir votre congé et vous resterez ici jusqu'à cette mort dont vous ne pourrez pas me sauver. »

Le soldat ne pouvait que remercier le recteur : « Soit ! lui dit-il enfin, mais en attendant je vais conduire ce misérable à la maréchaussée de Muzillac. »

— Il entra donc tout doucement dans la chambre du brigand toujours endormi, et qui ne se réveilla que quand il eut les bras presque attachés ; il n'y avait point de résistance possible, et il passa d'un air bien confus devant le recteur qui ne lui dit que ces mots : « Dieu vous pardonne ! » L'habitude que j'avais de dire les répons fit que je faillis ajouter *amen !*

Et la pauvre Yvette, en regardant la grande croix que le soldat emportait comme pièce de conviction, murmurait : « Quelle infamie ! faire d'un signe de religion et de paix un instrument de mort ! »

« Prenez garde, mon ami, dit le recteur au soldat, ses complices sont peut-être en embuscade à la grande porte. » — « En embuscade... oui, mais ils n'ont pas été secourus par la Providence, eux ; les voilà morts gelés tous les deux, » répondit le soldat qui venait de sortir.

Yvette et le recteur se mirent en prières pour le soldat.

Au bout de deux heures, il revint ; quelques jours après il obtint son congé, grace aux instances du recteur ; et ils vécurent ensemble jusqu'aux derniers jours de M. Le Hellec et d'Yvette.

ERNEST FOUINET.

---

## DÉVOUEMENT FÉMININ.

C'était à cette époque de gloire où nos armées victorieuses ne laissaient dans leurs foyers que les hommes d'un âge mûr et les enfans. Mais si le continent leur servait de promenade, nos ports, il faut le dire, étaient étroitement bloqués par la marine anglaise.

Une frégate de cette nation surveillait le bas de la Seine et ne s'en éloignait que lorsque les vents contraires l'y obligeaient.

Depuis quelques jours, les vigies ne signalaient plus la présence de l'ennemi et les pêcheurs d'Honfleur se hasardèrent à sortir à la marée descendante, pour aller pêcher sur un banc de sable que la marée basse laisse à découvert. Le temps était beau, la mer offrait à peine quelques rides légères, et, par une petite brise favorable, l'escadrille des pêcheurs voguait paisible et joyeusement balancée par les flots.

Un brouillard épais s'apercevait au loin et dans la direction qui servait de point de mire à ces pêcheurs ; cependant les vigies n'ont rien signalé ; qu'auraient-ils à craindre? Mais qu'on juge de leur épouvante, lorsque la brise venant à repousser le brouillard sur les côtes d'Angleterre, les malheureux s'aperçoivent qu'ils sont presque sous la proue d'une frégate anglaise qui leur envoie quelques embarcations armées, et ravit, par ce coup de main, trois ou quatre cents habitans d'Honfleur à leurs familles. Qu'on se figure, s'il se peut, la douleur et la désolation des femmes de cette ville, l'une regrettant un mari, d'autres pleurant leurs amans et jurant de leur garder fidélité (pourvu que la captivité ne fût pas trop longue), toutes priant Dieu de leur rendre leurs pères, leurs fils, leurs époux, leurs fiancés, qu'elles ont perdus. Regrets inutiles! Bientôt avec le retour du mauvais temps, la frégate disparaît, et c'est en vain que dès le lendemain la population féminine d'Honfleur cherche, du haut de la côte de la Garde, le vaisseau qui vient de lui ravir ce qu'elle avait de plus cher au monde.

Peu de temps s'écoule et la frégate vient reprendre son poste ; mais a-t-elle déposé sur la terre ennemie les prisonniers, objet de tant de larmes ? C'est ce que va nous apprendre Duchemin, pêcheur d'Honfleur, qui, le jour de la prise de ses camarades, n'était pas sorti.

Depuis que la frégate avait disparu avec ses malheureux compagnons, il s'était livré à son état habituel, avec d'autant plus de profit qu'il était seul à l'exercer. Mais un jour que, sur le même banc où ses camarades avaient été pris, son bateau gisait dans la vase pour attendre la mer montante, quelle fut sa stupeur en voyant revenir à pleines voiles l'implacable ennemi dont la marche rapide devait bientôt le dépasser et lui couper la retraite. Cependant la frégate, se souciant peu du modeste pêcheur, s'approchait de lui plutôt par hasard que dans le dessein de faire une aussi chétive capture ; mais le pauvre Duchemin ne s'en croit pas moins perdu. Déjà il se croit transporté sur les pontons de Portsmouth, où sont entassés des milliers de ses compatriotes ; il recommande son ame à Dieu, jette un dernier regard sur la ville où il est né, où il laisse une femme et des enfans, et, rassemblant toutes ses forces, cherche, par une manœuvre adroite, à fuir le danger. Son esquif flotte déjà, mais en vain : il vire et revire de bord, il était trop tard!... Des cris nombreux qui viennent de la frégate ennemie lui font croire un moment qu'on lui fait une sommation de se rendre ; bientôt il se rassure ; car, en prêtant l'oreille, il s'entend appeler par son nom ; des centaines de voix le répètent, et ces voix lui paraissent des voix amies : enfin sa sécurité devient complète, lorsqu'à l'aide d'un porte-voix on lui fait entendre ces mots : Duchemin... c'est moi... ton beau-frère... Jean Guénier... le manchot... tes cousins... viens à bord... le capitaine de la frégate permet ; viens embrasser tes parens, tes amis. — Plus de doute, il a reconnu la voix de ses confrères. Bientôt, se fiant à la parole du capitaine, il est dans les bras de ses anciens camarades. Grande fut la joie, abondantes furent les libations en l'honneur du beau sexe d'Honfleur. Le bon Duchemin, obligé seul de répondre à toutes leurs questions, put à peine y satisfaire.

Cependant la marée montante l'oblige à dire un dernier adieu à ses amis ; il remercie le capitaine anglais qui laisse entendre qu'il ne serait pas éloigné de rendre ses prisonniers à leurs familles, pourvu que l'autorité lui donnât une décharge en règle, au moyen de laquelle son gouvernement pût racheter un pareil nombre de prisonniers anglais. Voilà donc le bon Duchemin regagnant le port avec l'espoir de sauver tous ses camarades ; mais une pensée subite vient bientôt refroidir ce généreux élan : il se souvient que la peine de mort est prononcée contre tout pêcheur qui communiquerait avec l'ennemi. Que faire donc? Après s'être bien consulté, il se résout à garder son secret pour lui-même ; la crainte d'avoir été aperçu l'engage à gagner terre à quelque distance du port, afin d'apprendre en rentrant dans la ville s'il n'est pas l'objet de quelques poursuites. Mais pour regagner son modeste gîte, il se trouve obligé de longer toute la rue habitée par ses anciens et malheureux amis. — Eh bien! père Duchemin, comment ça va-t-il, mon garçon! Ousqu'est ton bateau! — Ça va, ça va tout d'même, la mère Guénier. — Et ta pêche? — J'sommes chargés d'poisson. — Ah! j'crois bien! t'es l'seul ; et quand j'pense à mon pauvre homme et à mes éfans, qui sont en Angleterre ; ah! j'en mourrons de chagrin ; t'es ben heureux, toi. Mais ousqu'est ton bateau? que j'tagète queuques paniers d'crevettes. — Il est... là-bas (dit Duchemin d'un air embarrassé). — Et pourquoi ton bateau est y là-bas? — Demain, à la marée, je le rentrerai dans le port. — Mais ta crevette sera morte ; Duchemin, t'as queuque chose, t'es pas dans ton assiette. — Moi... j'ai rien du tout... ou plutôt... tenez... vous êtes une bonne femme, mère Guénier, et bien oui... il y a queuqu'chose là d'dans qui me vexe ; si vous m'promettiez d'ne rien dire... — Parle, mon garçon, tu sais que j'suis la discrétion même. — Eh bien! mère Guénier, j'viens d'voir vot' mari. — T'as vu mon homme? — Et vos deux éfans. — T'as vu mes deux éfans? — J'les on embrassés comme du pain, il n'y a pas plus de deux heures, ainsi que tous mes autres camarades, à telles enseignes que le capitaine anglais a dit que si on voulait lui donner une décharge, il consentirait à rendre ses prisonniers ; mais je vous l'répète, *momus* sur tout ceci, car il y aurait peine de mort pour moi si l'on savait que j'ai communiqué avec la frégate ennemie. — Ah ben! oui ; c'est ben moi qui parlerai. Comment! tu les as vus? — Tout comme je vous vois ; mais *momus* surtout ; et touchez-là, faut que j'allions voir not' femme. — Eh bien! vas, mais t'as vu m'nhomme et mes éfans, faut que je t'embrasse. — Et Duchemin de disparaître comme un éclair, laissant la bonne mère Guénier au milieu de la rue, les yeux remplis de larmes, et réfléchissant sur le parti qu'il fallait prendre.

Cet entretien avait été remarqué par les voisines de la mère Guénier, et déjà, par les croisées, elles échangeaient des cancans et des quolibets. Mère Michaud, disait l'une les poings sur les côtés, avez-vous vu comme elle l'a embrassé? — Oui, j'lons ben vu, et c'est affreux, quand elle devrait comme nous pleurer son pauvre mari. — Tu ne te gênes pas, dis-donc la Guénier, dit une troisième qui vint droit à elle ; c'est ben consolant pour ce pauvre cher homme qu'est en Angleterre. — Bah! en Angleterre... — Comment donc? — Ils sont tous... eh bien! oui, puisqu'y faut vous l'dire, ils sont tous sur la frégate, à deux lieues d'ici. En un instant tout le quartier en est averti, et plus de trois cents femmes sont à la porte de la mère Guénier. La gendarmerie accourt pour dissiper le rassemblement. Vaine tentative ; elle est repoussée. La mère Guénier a pris le com-

mandement du régiment féminin ; elle en forme plusieurs bataillons commandés par des chefs femelles doués de son énergie Au commandement de la mère Guénier, les troupes s'ébranlent, marchent avec régularité et vont prendre les positions qui leur sont indiquées par elle, autour de la maison du commissaire de marine, qui, en un instant, se trouve cernée et sans communication avec les autorités. A un signal donné, les chefs se rassemblent et pénètrent sans opposition dans les appartemens du magistrat, et madame Guénier prend la parole : — « Pour lors, commissaire, faut qu'tu nous donnes à l'instant une décharge pour nos maris et nos enfans qui gémissent dans les fers, à bord de la frégate anglaise ; le capitaine anglais dit qu'ça suffit. »

Un silence profond règne dans l'assemblée, et on attend avec anxiété la réponse du commissaire de marine, qui s'excuse sur ce qu'il ne peut satisfaire à leur demande sans un ordre exprès de l'empereur : que, du reste, dans le désir où il est de leur être agréable, il va expédier un courrier à Paris, pour solliciter la permission de donner cette décharge.

— Mais si le vent vient à éloigner la frégate, nos hommes s'en iront avec. Au surplus, dit la mère Guénier, c'est ton dernier mot? Eh bien! nous allons faire nos affaires nous-mêmes.

Et à l'instant, à la voix de la mère Guénier, les troupes s'ébranlent et s'emparent de toutes les embarcations qui sont dans le port. La flotille se trouve composée d'enviro 69 chaloupes, à la tête desquelles marche un sloop portant pavillon amiral, monté par la mère Guénier et servi par un équipage intrépide digne d'elle. La troupe était composée d'environ 300 femmes, non armées de casques et cuirasses, mais bien portant chacune leur jupon neuf et le bonnet de coton obligé.

La frégate anglaise croit voir dans ces dispositions un coup de main dirigé contre elle ; le capitaine a ordonné le branlebas de la mêlée ; mais il revient de son erreur, lorsqu'à la faveur du télescope il n'aperçoit que des femmes dans ces embarcations si terribles ; il laisse alors arriver sans difficulté l'escadrille qui bientôt entoure la fréga e, et à la faveur des cordes que leur tendent leurs maris et leurs amans, la frégate anglaise est envahie par l'armée féminine.

Laissons un moment ces heureux couples se livrer à toute leur joie ; le capitaine anglais, touché d'un pareil dévouement, ne peut résister au discours énergique et pathétique de la mère Guénier, qui offre de signer de son sang la décharge nécessaire au capitaine qui n'hésite plus, et donne l'ordre du départ au bataillon féminin, qui ramène toute une population d'hommes dans ses foyers. L'escadrille rentre plus fière et plus coquette que jamais, si ce n'est au bruit du canon, du moins au milieu des applaudissemens unanimes de la population, qui du haut des jetées attendait avec la plus vive anxiété le résultat de cette singulière campagne.

— N'est-il pas inutile d'ajouter que l'empereur, en apprenant l'heureuse issue de cette tentative, donna des ordres pour que personne ne fût inquiété?

(*L'Abeille Cauchoise.*)

---

## UNE PUBLICATION DE BANS.

On eû dit une fleur charmante long-temps battue par la tempête, ou quelqu'une de ces figures que l'on voit en songe.

Æ. Knox, *Ballades.*

Il y a de cela près de quinze années : c'était un beau jour, un jour de printemps ; de nombreuses voitures stationnaient sur la place des Petits-Pères, et une foule de curieux circulait dans l'église pour jouir du spectacle d'un mariage, car la fiancée, jeune et belle, était l'héritière d'un grand nom et d'une grande fortune. Mais, dans cette foule, il y avait une jeune fille qui rêvait le même bonheur ; elle était fiancée aussi, et dans quelques jours elle allai être le principal personnage dans le drame solennel que la religion environne de toutes ses pompes.

Elle était venue pour étudier ce rôle si noble, si touchant, et accoutumer sa craintive inexpérience à cette épreuve, objet à la fois des craintes et des désirs des jeunes filles ; c'était pour elle une sorte d'apprentissage dont elle armait sa timidité naïve contre les regards d'une curiosité souvent indiscrète et moqueuse. Aussi, comme elle suivait de ses yeux avides tous les mouvemens du couple fortuné à genoux devant l'autel! Comme les paroles saintes prononcées par le prêtre retentissaient dans le cœur de Claire! Il y avait dans ses émotions si vives de la crainte et du plaisir. Son cœur battait avec violence ; et quand elle entendit le *oui* fatal, elle sembla soulagée. On eût dit qu'elle avait tremblé de ne pas voir l'accomplissement de l'acte religieux.

Alors elle entraîna sa mère hors de l'église et se dirigea vers la mairie. « Eh bien! folle, où me mènes-tu donc? lui dit sa mère en souriant. — Viens, viens toujours. » Et elles entrèrent sous la voûte ténébreuse qu'il faut traverser pour arriver aux bureaux de la municipalité. Claire s'arrêta devant le tableau destiné à la publication des bans ; puis elle lut à haute voix l'extrait qui annonçait son prochain mariage. « Eh bien, lui dit sa mère, es-tu satisfaite? C'est la sixième fois au moins que tu me fais faire ce voyage. — Dans quelques jours, ce sera mon tour, répondit Claire, en serrant vivement le bras de sa mère. » Elle sauta à son cou, l'embrassa, puis tout-à-coup quelques larmes jaillirent de ses paupières et roulèrent sur ses joues. « Folle, folle, s'écria encore sa mère ; je dirai à Charles que tu as pleuré en venant ici. — Oh! je t'en prie, ne lui parle pas de cela ; il me gronderait, il ne m'aimerait plus... Va, je suis folle ; tu as bien raison de dire que je suis folle... » Elle essuya ses yeux ; puis elle sortit de l'obscur couloir. En repassant devant l'église, elle regarda le portique, puis dit encore à sa mère : « Dans quelques jours, ce sera mon tour. »

Mais les jours, les mois, les années sont venus, et le tour de Claire n'est pas encore arrivé. Bien des mariages se sont succédé depuis dans l'église des Petits-Pères ; bien des fiancées y ont défilé avec leurs couronnes virginales ; le tableau des publications de bans a été visité, interrogé par un grand nombre de jeunes filles qui venaient y lire l'assurance d'un prochain hyménée. Un seul hyménée a été annoncé par le tableau municipal et n'a point encore été célébré par le prêtre dans l'église voisine : cet hyménée est celui de Claire.

Quelle puissance a donc brisé l'avenir de Claire, de Claire la folle, qui riait et pleurait, il y a quinze ans, dans le sombre couloir de la mairie? Qu'est-ce

qui a trahi son espoir, et lui a défendu l'accès de ce temple où elle s'était, pour ainsi dire, essayée à une cérémonie imposante? Est-ce Charles qui a volontairement manqué au pieux rendez-vous? Ah! Charles est innocent, car il fut fidèle; mais c'est la mort qui a été coupable. Le lendemain même du jour où Claire, la folle Claire, arrachait à sa mère cette expression d'impatience et de surprise, Charles expirait sous la balle d'un duelliste de profession; il expirait en murmurant le doux nom de Claire.

Alors ce fut bien réellement Claire la folle : alors sa mère, en l'appelant ainsi, n'eut pas à craindre un démenti; la vérité cruelle, horrible, lui prêtait son douloureux témoignage. Mais du moins, dans son infortune, Claire a conservé quelques-unes de ses chères illusions; elle ne se débat point contre les idées de la mort, contre les funèbres images du tombeau; sa folie est douce, tranquille, heureuse peut-être, car elle ne repousse pas l'espérance; l'espérance! Elle jette à sa raison égarée les lueurs bienfaisantes de son flambeau. La folie de Claire, c'est une obstination dans l'espérance.

Voyez, la pauvre fille, si elle désespère de la vie, du bonheur, si elle croit à un ajournement indéfini de l'hymen dont la couronne effleura sa tête. Depuis quinze ans, elle n'a pas manqué un seul jour de venir à la porte de la mairie pour consulter le tableau de la publication des bans; elle y vient seule, car sa mère est morte.... Elle y lit à haute voix l'avis de son mariage, que son imagination lui fait voir sur le tableau; elle savoure le mensonge de son délire, et, triomphante de cette officieuse imposture, elle ne s'éloigne qu'à regret de ce lieu qui est pour elle plein de charmes, et, en s'éloignant, elle s'écrie : « Demain, ce sera mon tour. »

Mais on a observé que jamais elle n'est entrée dans l'église où elle assista jadis à une cérémonie de mariage; qui sait si en apercevant un cercueil, si en entendant les champs funèbres, les hymnes de la mort, elle n'abdiquerait pas son heureuse folie pour la réalité du désespoir? Oh! alors, elle ne résisterait pas à cette révolution, soyez-en sûrs, la pauvre fille; alors ce serait son tour.... mais son tour de mourir!

Ainsi se passe la vie de la fiancée de Charles, tandis qu'il dort au sépulcre; déjà loin, bien loin, sont les graces dont l'embellissait la jeunesse; la fraîcheur de ses joues a fait place à l'empreinte du sceau de plomb d'une vieillesse prématurée Mais dans ses yeux hagards brille encore une étincelle du feu qui les animait; quand elle prononce le nom de son Charles bien-aimé, vous diriez qu'elle a ressaisi un moment l'existence passée, qu'elle est remontée au temps de sa jeunesse; c'est qu'elle aime encore, et que l'espérance est toujours en aide à sa tendresse.

Bientôt enfin cesseront ses courses à la place des Petits-Pères, et ses visites au tableau des publications municipales; le moment approche et l'heure fatale va sonner aussi pour elle. Pauvre fille, puisses-tu garder toujours tes illusions; puisses-tu ne jamais croire à la mort, et prendre le cercueil pour l'autel de l'hymen! Oh! conserve jusqu'à la fin toutes tes illusions!

St .

---

## LA TOMBOLA DE VILLAGE.

A notre époque, où le hasard joue un si grand rôle et se travestit sous mille formes pour s'emparer des destinées, des modes, des gloires qu'il modifie et varie à son caprice, la loterie devait être en vogue. C'est l'enseigne du siècle. Je ne serais pas étonné que le loto repassât dans les mœurs. En attendant, nous vivons sous le régime du Tombola ou de la Tombola, car ni l'Académie, ni Charles Nodier, n'ont encore baptisé le genre du mot, et nous jouissons de la chose en attendant qu'on inscrive son sexe sur l'état civil du vocabulaire. Chaque bal, chaque fête, tous repas de fréries, de confréries, de fraternité, de paternité, ont leur Tombola.

Comme le solitaire, il est partout, mais avec cette différence qu'il n'est jamais dans la solitude, car au premier appel les joueurs paraissent, la perception vide les bourses; jamais impôt ne se fit moins attendre et ne se paya plus gaiement.

Le village a eu aussi ses loteries; je ne parle pas de ces Tombola en plein vent, sous les rangées de verres de couleur des fêtes patronales, où le vainqueur emporte, tout joyeux, dans sa famille une tasse de faïence fêlée, ou un tableau de saint Maurice combattant un cheval bleu-ciel ou jaune-serin. Il y a eu d'autres fêtes où l'esprit campagnard a pu rivaliser avec le génie qui préside aux fêtes de la fashion parisienne Jugez.

C'était à la mi-carême : il y avait aux environs de Mennecy, Mennecy célèbre par quelques souvenirs historiques, par sa petite rivière *pavée* de poissons, et surtout par l'horreur que les naturels du pays professent pour la galopade. C'était donc aux environs de Mennecy que devait avoir lieu la fête avec bal, souper et l'inévitable Tombola.

— Il y a six lots à gagner, me dit l'ordonnateur, et le prix des billets est zéro.

— Chance de profit sans débours, lui dis-je, vous ne manquerez pas de joueurs.

— Sur deux cents personnes qui viendront, nous ne sommes cependant que vingt qui puissions être de la partie; car, ajouta-t-il, il faut avoir une certaine aisance de fortune pour courir les risques du gain.

J'allais placer une réflexion, mais j'attendis. Le Tombola commença.

Une grosse voix cria : — Il y a vingt billets dans le bonnet à poil de M. Durand. Il y a cinq lots à gagner : après chaque numéro, on détaillera le lot obtenu. Un enfant plongea la main dans l'urne velue du destin.

Premier numéro : le 17!

— C'est à moi, dit un aubergiste d'Essonne; qu'est-ce que j'ai gagné?

La grosse voix dit : — Le numéro 17 gagne le vieil aveugle estropié dernièrement par une diligence à la côte de Ris. Le gagnant sera tenu de le nourrir et de le soigner jusqu'à parfaite santé, et de le loger pendant sa vie durant.

— Accepté, dit l'aubergiste rouge de plaisir comme s'il eût gagné un moulin ou quelques arpens de terre.

— Le second numéro est le 3!

A moi, dit un huissier de Melun.

La voix du crieur ajouta : — Le second lot doit faire les frais du procès injustement intenté à la veuve Michel par un avoué de Corbeil.

— Accepté, dit l'huissier : loup s'entend facilement avec loup, nous arrangerons cela.

— Le troisième et quatrième numéro furent 14 et 18. A l'un deux était attaché l'engagement de doter la fille d'une pauvre fermière incendiée ; le second devait habiller pendant trois ans quatre orphelins. Ces deux obligations furent acceptées comme les précédentes. Le cinquième et dernier lot, le numéro 11, sortit du bonnet à poil.

— A monsieur le maire, dirent plusieurs spectateurs, et le maire en battant des mains, dit : — Je connais mon lot, je dois par semaine deux distributions de pain gratuites aux vingt plus malheureux de la commune.

On applaudit, chacun savait que nul ne faillirait à ses engagemens On soupa gaiement, et on se promit de continuer l'année prochaine la ou le Tombola villageois ou villageoise.

(*L'Entr'acte.*)

---

## INFLUENCE DES FLEURS SUR LA FOLIE.

Dans une séance publique de la *Société d'horticulture* à Nantes, à laquelle assistait M. de Vanssay, préfet de la Loire-Inférieure, un des orateurs fit le récit suivant : « J'ai visité la *maison de St-Yon*, » hospice de fous, situé près de Rouen, établissement considérable, où l'on a soin de séparer les » fous ordinaires des furieux. Ces derniers habitent » un local divisé en loges, formant un bâtiment » carré, dont le centre est un jardin orné de fleurs » de toute espèce : roses et violettes, jasmins et pervenches, œillets et tulipes, tout y brille d'un vif » éclat; aucune grille n'empêche les fous d'appro- » cher des plates-bandes qu'ils pourraient ravager à » leur gré. En même temps, à l'intérieur des loges » tous les meubles sont en fer, car le bois le plus » dur ne pourrait résister à leur rage destructive. » Eh bien ! lorsque tant de précautions sont prises » dans les loges, aucune n'est nécessaire pour pré- » server le jardin. Il n'est pas un fou qui n'eût » brisé ses meubles s'ils n'étaient en fer le plus » solide ; et pas un fou, non plus, qui ne se soit » arrêté avec respect près des fleurs que nul n'ou- » trage, et devant lesquelles cesse tout-à-coup, » comme par enchantement, leur soif terrible de » destruction. Cette influence de la fleur sur l'esprit » de l'homme renferme-t-elle un mystère? Y a-t-il » quelque secret de la nature entre l'intelligence » humaine et ces fragiles ornemens de nos jardins. » L'orateur avait à peine prononcé ces mots, qu'il crut entendre un murmure d'incrédulité dans l'assemblée. Alors M. de Vanssay, qui, en sa qualité de préfet à Rouen, avait précisément eu, pendant plusieurs années, la *maison de St-Yon* sous sa surveillance, prit la parole et confirma la vérité de ce fait curieux. Il assura que, pendant le cours de son administration, il avait eu très-fréquemment des réparations à commander dans les loges des fous, celles mêmes dont les meubles sont en fer, mais qu'à aucune époque il n'avait eu à ordonner la moindre réparation au jardin, dont jamais aucune plante, aucune fleur, ne furent endommagées. — Voici, sans contredit, une observation physiologique qui intéresse la science.

(*France Industrielle.*)

---

## COMMERCE DE SANGSUES.

Nous devons au baron Dupin une note assez curieuse sur les sangsues. Il paraîtrait qu'avant 1813, ce précieux ver aquatique était si loin d'avoir l'immense débouché dont il jouit de nos jours, que la France, après avoir satisfait au besoin de ses trente-deux millions d'habitans, en exportait encore chaque année pour 1.157.970 fr. — Mais telle fut, depuis, grace à M. Broussais, la faveur de ce moyen curatif, que non seulement le pays en est venu à manquer totalement de sangsues, mais qu'il a fallu les tirer de l'étranger, et dans une progression tellement effrayante, qu'en 1833 leur introduction s'élevait à une valeur de 41.654.000 fr. déclarée en douane. Il est vrai qu'en 1834 le système Broussais étant devenu l'objet de vives attaques, leur importation se trouva réduite à moitié : ce qui, suivant nous, est déjà passablement raisonnable. Il aura donc suffi de quelques paroles pour créer un commerce immense, de quelques brochures pour le réduire de vingt millions. *Habent sua fata... hirudines.* Quoi qu'il en soit, la race des sangsues est décidément détruite en France, en Angleterre, en Allemagne, en Hongrie. Vous en trouverez bien encore dans le royaume de Naples, les marais d'Italie ; mais c'est surtout de la Valachie, de la Moldavie, que ces intéressans animaux nous viennent, et Bucharest est le dépôt central de toutes les sangsues qui viennent à Paris et dans le Nord. (*Id.*)

---

## LA PIÉTÉ FILIALE.

Au seul nom de la piété filiale, la nature se réveille; je l'entends qui me crie du fond du cœur : « Homme, si tu veux être heureux, chéris les auteurs de tes jours! » Hé ! quel barbare pourrait les étouffer jamais, ces nobles sentimens, ces pieux élans d'un bon cœur vers ceux qui lui ont donné l'être! Quel fils assez dénaturé outragerait ce devoir le plus sacré de la nature!... Voyez vous le faible enfant qui ne fait que de naître ; son premier cri est celui de la tendresse qu'il ne peut encore exprimer, ses faibles mains recherchent en caressant le sein qui le doit nourrir, et son premier sourire apparaît un sourire d'amour. A peine en effet peut-il faire entendre des sons, qu'il murmure en bégayant le doux nom de mère; c'est que la nature qui forme l'homme sensible lui apprend d'abord à chérir ceux dont il reçut la vie ; bientôt avec l'âge son amour s'accroît, et de ce premier sentiment naissent le respect et la reconnaissance. O irrésistible attrait de la nature ! ô vertu des ames bien nées ! combien tu rends douce la vie à l'homme qui entend ta voix! ses goûts sont vrais, ses jouissances pures ; ce sont les goûts, les jouissances de la nature ; le ciel qui le bénit accorde à sa piété le bonheur des auteurs de ses jours : il les affectionne plus par sentiment que par devoir ; il les respecte parce qu'il leur doit l'existence, et quand il vient à les honorer, c'est par reconnaissance d'un si grand bienfait ; mais lorsque la consolante religion vient resserrer ces liens du sang, un sentiment plus délicieux se mêle aux doux épanchemens du cœur, et alors, comme enivrée de cette douceur divine, l'ame se croit un instant dans la céleste patrie où règne le parfait amour, et s'afflige d'en être exilée.

B*** de Symphorien.

---

A. P. BARBIEUX,
*Gérant.*

Paris, imp. de Félix Locquin, rue N.-D.-des-Victoires, 16.